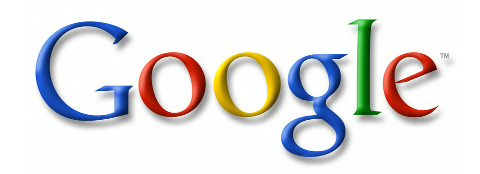




HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

OU

NOUVELLE COLLECTION

DE TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGES

PAR MER ET PAR TERRE,

QUI ONT ÉTÉ PUBLIÉES JUSQU'À PRÉSENT DANS LES DIFFÉRENTES LANGUES DE TOUTES LES NATIONS CONNUES:

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile, & de mieux avéré, dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré,

Touchant leur Situation, leur Etendue, leurs Limites, leurs Divisions, leur Climat, leur Terroir, leurs Productions, leurs Lacs, leurs Rivières, leurs Montagnes, leurs Mines, leurs Citez & leurs principales Villes, leurs Ports, leurs Rades, leurs Edifices, &c.

AVEC LES MOEURS ET LES USAGES DES HABITANS, LEUR RELIGION, LEUR GOUVERNEMENT, LEURS ARTS ET LEURS SCIENCES, LEUR COMMERCE ET LEURS MANUFACTURES;

POUR FORMER UN SYSTÊME COMPLET D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE MODERNE, QUI REPRESENTERA

L'ÉTAT ACTUEL DE TOUTES LES NATIONS:

ENRICHIE DE CARTES GÉOGRAPHIQUES

Nouvellement composées sur les Observations les plus autentiques;

DE PLANS ET DE PERSPECTIVES; DE FIGURES D'ANIMAUX, DE VÉGÉTAUX, HABITS, ANTIQUITEZ, &c.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue sur les Originaux *des* Voyageurs, *& où l'on a non-seulement fait des* Additions *& des* Corrections *très-considérables;*

Mais même ajoûté plusieurs nouvelles Cartes & Figures, qui ont été gravées par & sous la Direction de J. VANDER SCHLEY, Elève distingué du célèbre PICART LE ROMAIN.

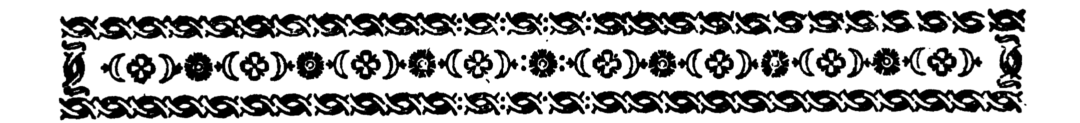
TOME QUINZIÈME.

A LA HAYE,

Chez PIERRE DE HONDT,

M. DCC. LVII.

Avec Privilége de Sa Majesté Impériale & de Nos Seigneurs les Etats de Hollande & de West-Frise.



AVERTISSEMENT
DE
Mr. L'ABBÉ PREVOST.

RAPPELLONS, en faveur de ceux qui manquent de mémoire ou d'attention pour obſerver les variétés d'un long Ouvrage, que les premiers Tomes de ce Recueil ſont une ſimple Traduction de l'Anglois; & que diverſes raiſons, dont on a rendu compte à l'entrée du huitiéme *(a)*, ayant arrêté l'Auteur au milieu de ſa carrière, on s'eſt engagé, pour ſatisfaire le Public, & par ſoumiſſion pour des ordres reſpectables, à continuer une entrepriſe qui demandoit un redoublement de peine & de ſoin. Ce qu'on regrettoit alors, c'étoit de ſe voir enchaîné au Plan d'autrui, pendant qu'on en reconnoiſſoit les défauts. On avoit ſenti, dans le cours de la Traduction, que la méthode Angloiſe bleſſoit les meilleures loix de l'ordre & du goût; qu'elle entraînoit des longueurs inutiles & d'ennuieuſes répétitions; qu'elle étoit ſujette à des inégalités continuelles, à des interruptions, à des renverſemens & des obſcurités, en un mot à toutes les imperfections que la critique lui a reprochées. Quel moyen d'y remédier, lorſqu'on étoit obligé d'envoyer chaque ſemaine, à la Preſſe, les feuilles qui venoient de Londres avec la même régularité; & lorſque l'impatience des Souſcripteurs n'auroit pas permis de remettre la publication de chaque Volume au-delà du terme?

IL auroit fallu, pour donner, à la partie Angloiſe de l'Ouvrage, une forme dont elle étoit digne par le fond, qu'au lieu d'arriver par lambeaux, les ſix Volumes qu'elle contient euſſent paſſé la

Mer

(a) C'eſt le dixième de nôtre Edition. R. d. E.

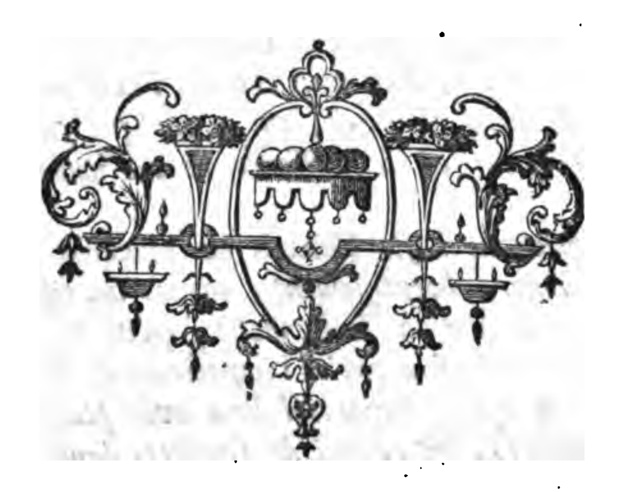
Mer ensemble. Les changemens & les réparations auroient peu coûté, dans un sujet dont on auroit eu toutes les parties sous les yeux. Mais outre les deux raisons que j'ai touchées, c'est-à-dire, l'usage établi à Londres de publier les feuilles des gros Ouvrages à mesure qu'elles sortent de la Presse, & l'impatiente vivacité des Souscripteurs, on faisoit regarder le passage hebdomadaire des feuilles comme une grace insigne, dans un tems de guerre; & je n'en ai eu l'obligation qu'aux sentimens particuliers d'estime & de vénération dont toute l'Angleterre étoit remplie pour M. le Chancelier d'Aguesseau. Ensuite, l'Auteur Anglois ayant renoncé au travail, il est arrivé par les mêmes causes, que je n'ai pu continuer le mien sans suivre le chemin qu'il m'avoit ouvert. Il m'abandonnoit au milieu des Indes Orientales. J'étois trop avancé, pour changer de marche. En cedant à la nécessité, je n'ai pas laissé de mettre, dans sa méthode, plusieurs changemens dont le Public a paru satisfait. Ils sont expliqués, dans les Avertissemens des Tomes dont je n'ai partagé le travail avec personne. S'il n'en résulte pas un Ouvrage sans reproche, j'ose du moins penser, avec égalité d'honneur entre le premier Auteur & moi, qu'il n'a paru jusqu'à présent aucun Recueil de cette nature, dans lequel on puisse trouver plus de choix & d'exactitude, plus d'abondance & de variété, & sur-tout un plus grand nombre de Relations étrangères, traduites de la plûpart des Langues de l'Europe; sans parler des Cartes Géographiques, dont le mérite doit être regardé comme indépendant, & qui composeront quelque jour, en elles-mêmes, une très-précieuse Collection.

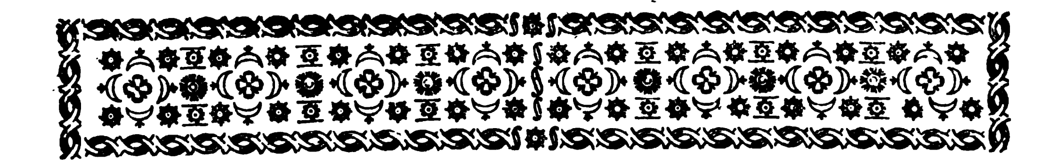
A la vérité, lorsqu'avec plus de fidélité que de goût pour mes engagemens, je me suis assujetti au Plan, dont je n'avois plus la liberté de m'écarter, j'étois soutenu par l'espérance que cette tyrannie cesseroit un jour. J'entrevoyois dans l'éloignement, qu'après être sorti des Régions où les Anglois m'avoient laissé, il me seroit libre de secouer une partie du joug. J'ai pris plaisir plus d'une fois à l'annoncer, comme une espèce de récompense que je me promettois, pour avoir sacrifié si long-tems mes idées à celles d'autrui. Enfin le tems est venu d'en faire hautement profession;

&

& je n'ai pas eu d'autre vue, en rappellant, dans cette courte Préface, l'origine & le progrès de mon entreprise.

JE déclare donc que ce Volume est le dernier, où la méthode Angloise sera consultée; & que n'ayant plus à traiter, dans les Tomes suivans, que ce qui regarde l'Amérique & les Voyages au Nord, j'embrasse une nouvelle méthode, qui n'aura de commun, avec l'autre, que ce qui est indispensable pour ne pas faire deux Ouvrages différens sous le même Titre. Un Voyageur, s'il m'est permis de prendre une comparaison du sujet de mon Travail, qui découvre le rivage de sa Patrie, après une longue & pénible navigation, n'est pas plus content de sa perspective que je le suis de la mienne.





AVERTISSEMENT

DES

EDITEURS DE HOLLANDE.

LES *Descriptions, qui font l'ouverture de ce Volume, contiennent l'exécution de nos dernières promesses. Après avoir revû & corrigé, avec soin, celles des Isles* Marianes *& des Isles* Philippines, *sur lesquelles nous avons fait plusieurs Remarques curieuses, nous donnons un* Supplément à la Découverte des Isles Palaos, ou Nouvelles Philippines, *dont nous croyons l'existence prouvée, contre le sentiment de M. Prevost, qui la revoque en doute, & qui ne paroit pas avoir eû connoissance de ces nouveaux Eclaircissemens.*

LA *Description de l'Isle* Celebes *ou* Macassar *étoit annoncée, dans nôtre dernier Avertissement, comme un tissu de calomnies atroces contre la Nation Hollandoise, qu'on se proposoit de refuter; & cette promesse a excité l'impatience des Curieux. On ose se flatter que le Public impartial lira avec plaisir cet Article, couvert de ténèbres, & rempli de faussetés dans l'Edition de Paris. Nous n'avons garde d'accuser de passion M. Prevost, qui aura suivi son Auteur sans défiance; C'est plutôt le justifier, que de rapprocher les corrections qu'il fournit lui-même dans une autre partie de son Ouvrage. Son récit, & les deux Articles dont nous l'augmentons, servent de preuves à nos Notes critiques sur le Roman de l'Abbé* Gervaise, *qui n'a confondu les époques & les personnages, pour nous faire ce pot pourri d'histoire & de fable, que dans la seule vûe de vomir à son aise toute sa bile contre une Nation respectable à tant d'égards.*

L'UTI-

L'UTILITÉ *de nos* Remarques Géographiques sur l'Isle Celebes, *paroitra par leur simple comparaison avec la Carte, dont on doit se contenter, faute de lumières suffisantes sur les Parties intérieures, pour en dresser une meilleure. On trouve ensuite une* Description de l'Isle de Borneo, *que M. Prevost n'avoit pas cru pouvoir promettre* (*a*).

DANS *les Relations, outre le* Voyage du Capitaine Cowley, *qui offre plusieurs circonstances remarquables, nous insérons encore un* Supplément au Voyage de M. Anson, *contenant les avantures extraordinaires du malheureux Equipage du* Wager, *un des Vaisseaux de son Escadre; & enfin l'*Histoire de l'Escadre Espagnole de l'Amiral Pizarro, *dont les desastres sont tout aussi frappans, quoique moins variés. Ces deux Morceaux, intéressans par eux-mêmes, reçoivent un nouveau prix de leur liaison avec la fameuse Expédition de M. Anson, dont le Journal, dans l'état où nous l'avons mis, peut le disputer aux plus belles Editions de ce curieux & important Voyage.*

TOUTES *ces Additions, jointes à celles du Texte & des Notes, répandues dans le corps de l'Ouvrage, se montent à* quinze feuilles d'Augmentations, avec vingt-neuf nouvelles Cartes & Figures, *encore la plûpart doubles, & très-bien gravées.*

LE *Lecteur, accoutumé à nos Corrections, remarquera sans peine que nôtre attention ne s'est point rallentie dans ce Volume. Nous avons relevé des erreurs énormes jusques dans les Originaux* (*b*); *mais, après avoir fait disparoitre la plûpart des moindres fautes, nous n'indiquerons point ici celles que nous avons cru devoir observer, pour donner de tems en tems des preuves de nôtre exactitude. Ces défauts sont d'ailleurs bien excusables, dans un Ouvrage dont le fond est excellent. La suite des* Voyages par le Sud Ouest, *sera toûjours une des plus belles parties de cette Collection. Si les Relations font honneur à l'Historien, les Cartes de la* Mer du Sud, *du* Détroit de Magellan, *du* Détroit

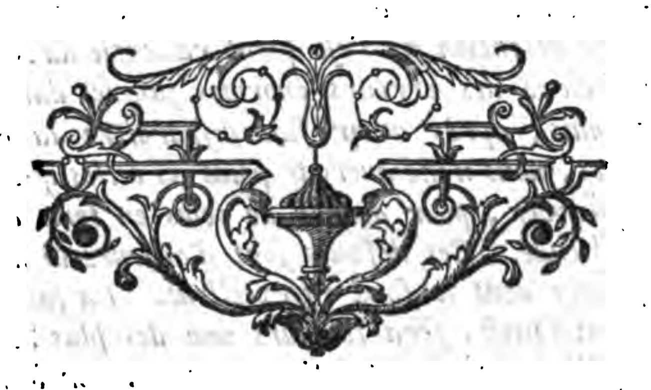
(*a*) Voyez le Tome XIV. pag. 226.
(*b*) Voyez-en deux exemples entr'autres, pag. 16 & 274.

troit de le Maire, *&* *de* l'Amerique Méridionale, *ne distinguent pas moins avantageusement le Géographe.*

NOUS *souhaiterions pouvoir déclarer ici, avec M. Prevost, que ce Volume est le dernier, qui nous reste à publier sur les Indes Orientales* (*x*). *Nous aurions une véritable satisfaction de le suivre en Amerique. En attendant, donnons-nous du moins celle d'annoncer, qu'il s'est surpassé dans l'exécution de son nouveau Plan, dont nous sommes réellement enchantés. C'est une justice que nous lui devons, & que le Public ne lui refusera pas. Il la mérite à toutes sortes de titres.*

RENDONS *le même tribut de reconnoissance à la Personne qui a bien voulu nous communiquer ses Remarques sur les Relations de la Côte de* Coromandel, *insérées dans nôtre dernier Volume. Nous ne saurions mieux lui témoigner nôtre sensibilité de ses peines, qu'en plaçant ici la Lettre qu'elle nous a fait l'honneur de nous écrire.*

(*x*) Nous avons encore les *Voyages aux Terres Australes*, les *Voyages errans*, & l'*Histoire Naturelle des Indes Orientales*; trois Articles, qui, avec nos Augmentations, feront poussés à deux Volumes.



LETTRE

LETTRE

AUX

EDITEURS DE HOLLANDE.

MESSIEURS,

La peine que vous avez prise, dans vôtre dernier Volume, d'éclaircir le cahos de nos Relations de la Côte de Coromandel, au sujet des différends survenus entre les Anglois & les François de ces Contrées, me fait croire que vous vous intéressez assez au sort de cet Ouvrage, pour voir, avec plaisir, vos remarques & vos conjectures confirmées sur les principaux événemens, & pour accepter, en bonne part, les petits supplémens de correction ou d'augmentation, qu'on est en état de vous communiquer, par rapport à d'autres articles. Ma première idée étoit de vous envoyer le Journal du Colonel *Lawrence*, qui m'est tombé entre les mains; mais dans la crainte de vous faire un présent inutile, j'ai voulu auparavant m'assûrer, par moi-même, jusqu'où cette Relation pourroit être conforme à la vôtre. Après une exacte confrontation, il en est resulté des Notes, que je trouve mieux mon compte à vous addresser, dans la persuasion où je suis, que je me ferai par-là un plus grand mérite auprès de vous.

La Relation du Colonel Lawrence remonte à l'année 1730, & son but est de faire connoitre les Personnages qui ont eû la principale part dans les derniers Troubles, pour mettre le Lecteur en état de décider de quel côté est la justice, entre les Anglois & les François, dans les secours qu'ils ont accordés aux Prétendans du Nababat d'Arcatte, ou Gouvernement de la Province du Carnate. Cette dignité, comme on sçait, étoit à la disposition du Soubah du Dekan, ou Nabab de Golkonde, selon d'autres. Après la mort de *Daoust-Aly-Khan*, Nabab d'Arcatte, tué dans la Bataille donnée contre les Marattes, en 1740, *Nizam-ul-Mulk* (*a*), Soubah du Dekan, qui l'avoit établi, nomma de même son fils *Sabder-Aly-Khan*, pour lui succeder dans ce poste. Celui-ci, qui, après la défaite de son père, s'étoit retiré à Madras, sous la protection de M. *Benyon*, Gouverneur Anglois, ayant été assassiné, par son beau-frère *Muley-Aly-Khan*, Nabab de Velour, dans un Festin que le dernier lui donnoit (*b*), *Coza-Abdallah-Khan* obtint le Gouvernement

(*a*) Quoiqu'il fût Premier Ministre du Grand Mogol, & attaché à la Cour de Delly, toutes les Patentes, qui regardoient le Dekan, s'expédioient en son nom, & *Nazerzingue* son fils étoit chargé de ses ordres.

(*b*) Le Journal de M. Lawrence fixe cet événement à l'année 1744; mais c'est sans doute une faute du Copiste, pour 1742. On peut s'en rapporter à vos Relations des Missionnaires Danois. *Hist. Gen. des Voy.* Tom. XIV. pag. 52.

†

vernement d'Arcatte; mais il n'en jouït pas longtems (*c*), & *Anaverdy-Khan* fut nommé à sa place. C'est le père de *Mahomet-Aly-Khan*, dont les Anglois ont épousé les intérêts.

Le Nabab François, qu'on nomme tantôt *Sander-Saheb*, tantôt *Chunda-Saib*, étoit Gendre de Daoust-Aly-Khan, sans famille, sans biens, mais dont les talens reparoient amplement l'ingratitude de la fortune: Né à Pondichery, il commandoit un petit District, & pouvoit mettre environ cent chevaux en Campagne (*d*). Le Nabab d'Arcatte, au service duquel il étoit entré, reconnoissant son mérite, l'éleva aux honneurs, & lui donna même une de ses filles en mariage. Dans la suite, il s'empara de Trichinapaly (*e*), dont il fut fait Nabab, & il y étoit encore lorsque les Marattes revinrent une seconde fois dans ce Pays, en 1741, se rendirent maîtres de la Ville (*f*) & emmenèrent Sander-Saheb prisonnier à *Satarah*, Capitale de leur Province, où il fut détenu jusqu'en 1748.

Cette même année mourut Nizam-ul-Mulk, laissant quatre fils, nommés *Gauzedy-Khan*, *Nazerzingue*, *Salabetzingue* & *Nizam-Aly*. L'aîné, qui étoit Trésorier Général du Mogol, la première Charge de l'Empire après celle de Vizir, ayant apparemment des vûes plus vastes, refusa le Gouvernement du Dekan, cedant ses prétensions à Nazerzingue, son second frère, que *Shâh-Hamet*, Grand Mogol règnant, nomma Soubah de Golkonde.

Nizam-ul-Mulk avoit un Neveu, nommé *Eradmooden-Khan*, communément appellé *Mouzaferzingue*, qui, à la mort de son Oncle, reclama les Nababats d'Arcatte & de Trichinapaly, qu'il disoit lui avoir été promis; mais Nazerzingue ayant confirmé la nomination de son Père, en faveur d'Anaverdy-Khan, ce refus porta Mouzaferzingue à soûtenir ses prétensions par la force ouverte. Sa première démarche fut de se rendre à Satarah, pour solliciter l'appui de *Ballazerow*, Chef des Marattes. Il y vit Sander-Saheb, qui étoit toûjours prisonnier. Mouzaferzingue s'employa vivement

vement

(*c*) C'est bien celui que vous nommez *Kosbala-Abdula-Kan*, (pag. 53) mais différent d'Anaverdy-Khan, qui lui succeda après sa mort, contre vôtre Remarque, pag. 65.

(*d*) Le fait m'a été confirmé, à moimême, par un Officier François de distinction, employé pendant plusieurs années sur cette Côte. Quoiqu'ami de M. Dupleix, il avouoit, que ce Gouverneur de Pondichery, ayant besoin d'un Prétendant, ne trouvoit personne plus propre que Sander-Saheb, pour servir ses vûes particulières.

(*e*) Le dernier Roi Gentil de Trichinapaly étant mort sans enfans, avoit nommé, pour son successeur, le fils de son frère. La Reine *Minacbiama*, appuyée par ses deux frères, s'empara de la Régence; mais un autre parti, de la famille du Roi deffunt, lui disputant le Trône, cette Princesse implora le secours de Daoust-Aly-Khan, Nabab de la Province, qui lui envoya un Corps de Troupes sous les ordres de Sander-Saheb son Gendre. Ce Général ménagea si bien ses intérêts, qu'après avoir affoibli les deux partis, il entra dans la Ville, sous prétexte de faire une visite à la Reine, prit possession du Palais, & fit emprisonner cette Princesse, qui ne voyant plus aucune ressource, s'empoisonna elle-même, après avoir brûlé l'Alcoran, sur lequel Sander-Saheb avoit juré qu'il n'avoit d'autre intention, dans cette visite, que de lui rendre ses respects. La mort de tous les Prétendans acheva de faire passer le Royaume de Trichinapaly au pouvoir des Maures. Cette Note servira de supplément aux pages 13 & 28 de vôtre dernier Volume.

(*f*) Elle fut reprise l'année suivante, par les Mogols, pag. 53.

vement à lui faire obtenir sa liberté; Sander-Saheb, de son côté, lui offrit d'aller à Pondichery, & d'engager M. Dupleix dans ses intérêts. Le Chef des Marattes consentit à tout, & promit son assistance. Cependant il n'envoya point de Troupes; mais il relâcha Sander-Saheb, qui se rendit à Pondichery, & Mouzaferzingue partit pour lever une Armée. Ce sont-là les deux Personnages, que les François établirent, l'un Soubah de Golkonde, & l'autre Nabab d'Arcatte. Ce n'est point à dessein de les faire mieux connoitre, que j'ai cru nécessaire d'entrer dans un détail si conforme à vos propres notions; mais c'est uniquement pour confirmer vos réflexions sensées, & les conséquences que vous en tirez, par rapport à la justice de cette cause. Je quitte l'ordre historique, & me borne aux simples remarques que la Relation de M. Lawrence me fournit sur quelques-uns de vos Articles.

Pag. 93. *Note* (*b*). Le fils aîné du Nabab d'Arcatte, nommé *Mafouz-Kan*, fut fait prisonnier, dans la Bataille où son Père perdit la vie.

Ibid. Le motif du Siège de Tanjour fut le refus que le Roi avoit fait de reconnoître Mouzaferzingue & Sander-Saheb. Les Troupes Françoises, qu'on employa à cette expédition, étoient commandées par M. *Law*, Parent du fameux Auteur du Système de 1722.

Pag. 94. Les Ennemis levèrent le Siège, moyennant une Capitulation, en vertu de laquelle le Roi de Tanjour s'étoit engagé de leur payer comptant 10 Laks de roupies (*g*), & 75 autres Laks à terme; mais le lendemain de leur départ, les François revinrent exiger une nouvelle somme d'argent pour eux-mêmes, allégant qu'on ne leur avoit donné aucune part de la première; Cependant ils n'obtinrent rien, le Roi de Tanjour, qui venoit de recevoir, de Trichinapaly, un grand convoi de poudre, dont on manquoit totalement dans la Place, leur ayant refusé leur demande; & quoique la brèche continuât de rester ouverte, les François n'osèrent point tenter une attaque. Sur ces entrefaites on eut avis de la marche de Nazerzingue; ce qui obligea les François de lever une seconde fois le Siège.

Pag. 95. C'étoit, par rapport aux Anglois, un acte de propre deffense, d'arrêter les progrès des François, & en même-tems un acte de justice, d'assister le légitime Prince du Pays, contre des Rebelles.

Ibid. Le Corps que Mahomet-Aly-Khan amenoit de Trichinapaly, étoit de douze mille hommes, avec un Détachement des Anglois, aux ordres du Capitaine *Cope*. Ils joignirent la grande Armée à Valdour, au mois de Février 1750. Le mois suivant, M. Lawrence, & le Sr. *Westcott*, Membre du Conseil du Fort Saint David, revêtus de la qualité d'Ambassadeurs, arrivèrent au Camp de Vilnour, avec un nouveau renfort de six cens hommes. Nazerzingue ayant déclaré le premier Généralissime de son Armée, forte de trois cens mille hommes, lui proposa d'attaquer immédiatement l'Ennemi; „ Je lui représentai, ajoûte M. Lawrence, qu'il „ falloit être bien sûr de la victoire, sans quoi la force du Poste, & l'Ar-„ tillerie

(*g*) Le Lak de roupies vaut environ douze mille Livres Sterling.

„ tillerie des Ennemis (*b*), pourroient lui couter beaucoup de monde ;
„ mais que s'il lui plaisoit de se mettre entr'eux & Pondichery, il les o-
„ bligeroit de combattre avec desavantage, ou de périr faute de provi-
„ sions. Quelque prudent que fut ce conseil, il m'attira une réponse des
„ plus ridicules; *Quel avantage reviendroit-il au grand Nazerzingue*, me dit ce
„ Prince, *de paroître se retirer devant un Ennemi si méprisable? Non, je veux*
„ *marcher à lui & l'attaquer en front*. Je lui témoignai qu'il pouvoit faire
„ ce qu'il jugeoit à propos, & que j'étois prêt à le suivre. Les Armées
„ se trouvoient si proche l'une de l'autre, que le combat s'engagea le len-
„ demain par quelques coups de canon. M. *Dauteuil* me fit savoir que son
„ intention n'étoit point de verser le sang Européen; mais qu'ignorant
„ mon poste, il ne pouvoit répondre de mon monde. Ma replique fut,
„ qu'il lui seroit aisé de reconnoitre nôtre position, aux Drapeaux Anglois,
„ & que je serois aussi mortifié que lui, de répandre le sang Européen ;
„ mais que s'il m'envoyoit quelques volées de canon, ce seroit sa faute si
„ je lui rendois la pareille. Ce fut apparemment pour s'assurer de ma ré-
„ solution, qu'il fit bientôt après tirer contre nous quelques coups de canon,
„ qui ne portèrent pas. Je donnai ordre de lui répondre par trois piè-
„ ces, ce qui lui fit prendre le parti de se retirer pendant la nuit, aban-
„ donnant onze pièces de canon, & même une partie de son Corps d'Ar-
„ tillerie.

„ Nazerzingue, informé de sa retraite, tomba sur le Camp des Maures,
„ & ayant atteint les Troupes de Mouzaferzingue & de Sander-Saheb,
„ il en tailla la plûpart en pièces, sans épargner les malheureux Canonniers
„ François. Nous sauvâmes tous ceux que nous pûmes arracher par force
„ des mains des Maures, nous fîmes panser leurs blessés par nos Chirur-
„ giens, & nous en prîmes tout le soin que l'humanité exigeoit de nous.
„ Pour nôtre remerciement, M. Dupleix écrivit une longue Protestation
„ contre nous, pour avoir fait prisonniers des Sujets François en pleine
„ Paix; tandis que ces infortunés, plus sensibles à nôtre générosité, pu-
„ blioient par-tout qu'ils nous étoient redevables de la vie".

Le Journal de M. Lawrence répond affirmativément à la question que vous faites au sujet de Mouzaferzingue, qui se rendit prisonnier à Nazerzingue son Oncle, uniquement dans la vûe de former un parti contre lui, comme la conjuration, qui lui couta la vie, ne le prouva que trop, peu de tems après. „ Les François, continue-t-il, humiliés par leur dernière
„ disgrace, tâchèrent de justifier leur conduite, dans une longue Lettre à
„ Nazerzingue, qui ne voulut pas l'ouvrir, ni la lire qu'en nôtre présence.
„ Cette Lettre étoit conçue en termes fiers, & l'on y offroit la Paix, à
„ con-

(*b*) Les François étoient bien retranchés. Leur Artillerie consistoit en vingt pièces de canon. Nazerzingue en avoit trois cens; mais on peut juger qu'elles ne valoient pas grand chose. Son Général de l'Artillerie étoit un Irlandois; car les Maures croyent que tous les Européens sont Ingenieurs. M. Lawrence s'étant avisé de critiquer la disposition de son Parc, qui étoit dans un enfoncement, à couvert des hauteurs, il lui dit fort gravement, en son accent Irlandois; *Me croyez-vous donc assez fou, pour exposer le canon de son Excellence, en le plaçant sur une éminence?*

„ condition que toute la famille d'Anaverdy-Khan fut exclue du Gouver-„ nement du Carnate. Le Nabab, Mahomet-Aly-Khan, disposé à traiter „ avec eux, demanda nôtre médiation, que nous lui accordâmes, du con-„ sentement de Nazerzingue. En conséquence nous écrivîmes à M. Du-„ pleix, qui nous répondit, *que les François nous étoient fort obligés de nos* „ *offres; mais qu'ils étoient en état de négocier pour eux-mêmes.* Le Conseil „ de Pondichery envoya là-dessus deux Ambassadeurs à Nazerzingue, qui „ les reçut avec beaucoup d'indifférence; mais c'est dequoi ils se met-„ toient peu en peine, puisque le véritable but de leur commission n'étoit „ que de se concerter avec Mouzaferzingue, Shanavas-Khan, Premier Mi-„ nistre de Nazerzingue, & les autres Personnes, qui avoient part au projet, „ formé d'abord à Pondichery, par Sander-Saheb, & approuvé ensuite „ par M. Dupleix, qui promit d'y concourir de toutes ses forces. Tout „ celà ne se tramoit cependant pas si secrétement que je n'en eus quelque „ connoissance. Je voulus même en faire avertir Nazerzingue; mais mon „ Interpréte étoit si saisi de crainte, qu'il n'osa pas s'acquitter de sa com-„ mission, ni accuser le Premier Ministre, qui jouïssoit d'une si haute fa-„ veur auprès de son Maître".

Les Anglois voyant qu'on ne cherchoit qu'à les amuser, retirèrent leurs Troupes, sans qu'on se fût proprement refusé à leurs demandes. Au contraire, Nazerzingue promettoit de les satisfaire, s'ils vouloient le suivre à Arcatte; mais c'est ce qu'ils ne pouvoient faire, sans exposer leurs Colonies aux insultes de deux mille François, & de Sander-Saheb, qui levoit alors une nouvelle Armée.

Pag. 96. Les François ne se seroient jamais rendus maîtres de Gingy, si l'argent ne leur en eut fait ouvrir les portes. La perte de cette Forteresse tira Nazerzingue de sa léthargie. En partant d'Arcatte, il jura qu'il la reprendroit, ou qu'il n'en reviendroit pas.

Depuis cette époque jusqu'à la mort de Mouzaferzingue, (pag. 105) je ne trouve presque aucune circonstance qui ne soit conforme à vôtre recit, ou à vos Notes critiques. La seule remarque particulière qu'il y ait à faire, c'est que ce Prince périt par les mêmes mains qui l'avoient élevé; les Nababs de *Cuddava* & de *Condanore* s'étant revoltés contre lui, parcequ'ils ne se croyoient pas assez recompensés du service qu'ils lui avoient rendu, en assassinant Nazerzingue; mais le Nabab de Condanore y perdit aussi la vie, & avec lui un grand nombre de ses Patanes.

Salabetzingue, que les Chefs de l'Armée proclamèrent à la place de Mouzaferzingue, étoit le troisième fils de Nizam-ul-Mulk. A son élevation, il fit emprisonner Nizam-Aly, le plus jeune de ses frères. Gauzedy-Khan, son aîné, qui étoit à la Cour de Delly, fut nommé, par le Grand Mogol, au Gouvernement du Dekan; & au mois de Mars de cette année, il envoya, à Mahomet-Aly-Khan, des Lettres Patentes, qui le confirmoient dans le Poste de Soubah du Carnate. Ce ne fut que vers la fin de l'année suivante, que Gauzedy-Khan put se mettre en Campagne, pour venir chasser Salabetzingue de la Province; mais, quinze jours après son arrivée à Aureng-abad, il fut empoisonné par sa propre sœur, qui favorisoit

son autre frère. Salabetzingue fit ensuite sa paix avec les Marattes, & le Mogol, ayant appris la mort de Gauzedy-Khan, nomma *Shaw-Abadin-Khan* son fils pour lui succeder, avec ordre de s'y rendre à la tête d'une puissante Armée, pour châtier les Rebelles; mais l'état des affaires à la Cour de Delly, ne lui permit pas de s'éloigner de cette Capitale de l'Empire. En attendant, Salabetzingue, continuant dans son usurpation, donna, aux François, tous les Etablissemens Anglois au Nord de la Côte de Coromandel. Cependant ils ne prirent possession que de l'Isle de Divi & de ses dépendances. Ils eurent, avec Salabetzingue, de fréquentes disputes, que M. de Bussy faisoit naître à plaisir, quand il manquoit d'argent, & qu'il raccommodoit dès que son intérêt y trouvoit sa convenance. Telle étoit la situation des affaires au Nord, à la fin de 1752.

Je passe sur les événemens de la Partie Méridionale jusqu'au mois de Juin de la même année; ils sont très-bien rapportés dans vos Extraits, depuis la page 107 à la page 114; mais vous trouverez ici des particularités curieuses, sur l'état où on nous représente le Gouvernement de Pondichery, après la mort de Sander-Saheb, & la déroute des François.

„ Ce coup, dit M. Lawrence, n'abattoit point encore M. Dupleix. „ Soûtenu par son orgueil, & fertile à imaginer des expédiens, l'injustice „ de sa cause ne l'embarrassoit jamais. Les moyens ne lui coutoient rien, „ pourvû qu'il arrivât à ses fins. Sa femme, avec autant d'esprit & d'am„ bition que lui, étoit née dans le Pays, & possedoit, au suprême degré, „ la politique particulière aux Naturels, dont elle parloit bien les langues. „ Ces deux personnes gouvernoient despotiquement le Conseil, qui, com„ posé de leurs propres créatures, ne se règloit que sur leurs volontés.

„ L'arrivée des Vaisseaux de l'Europe fournit une nouvelle ressource „ aux François. Outre les Troupes qui s'y trouvoient à bord, M. Du„ pleix fit prendre les armes à tous les Equipages, & envoya les Vais„ seaux à la Chine, sous la conduite des *Lascarins*, qui sont les Batteliers „ du Pays. Avec ces renforts, il ne lui manquoit plus qu'un Prétendant au „ Gouvernement du Carnate. A la mort de Sander-Saheb, il avoit d'a„ bord proclamé *Raja-Saïb* son fils, Nabab de la Province; mais le trou„ vant ensuite peu propre à ses vûes, il offrit cette place à Muley-Aly„ Khan, Killedar de Velour, le même qui avoit assassiné son beau-frère „ Sabder-Aly-Khan, Prince du Carnate. C'étoit l'homme qu'il lui falloit; „ riche & vicieux tout ensemble, il devoit lui procurer de l'argent & ser„ vir d'instrument d'iniquité. M. Dupleix sçut tirer de lui, en divers „ tems, & sous divers prétextes, plus de trois laks de roupies; mais le „ Prince titulaire, las de se voir la dupe du Gouverneur François, refusa de „ lui en fournir davantage, à moins qu'il ne lui tint promesse. Les subsi„ des cessant, M. Dupleix n'avoit plus de faveurs à lui accorder, & il „ le laissa dans le même état qu'il l'avoit trouvé, seulement un peu plus „ pauvre.

„ Le pouvoir que M. Dupleix s'arrogeoit de disposer à son gré du Gou„ vernement d'Arcatte, étoit fondé, disoit-on, sur une Commission du „ Grand Mogol, qui le déclaroit Gouverneur Général de toute la partie

„ du

„ du Carnate, située entre le Fleuve Kiſhtna & le Cap Comorin juſqu'à la „ Mer. L'Envoyé, qu'on ſuppoſoit être venu de Delly, pour lui apporter cette Commiſſion, fut reçu, à Pondichery, avec tous les honneurs „ qu'on a coutume de rendre aux perſonnes revêtues du caractère d'un „ grand Monarque. La farce n'auroit pas été complete, ſans l'inſtallation „ de M. Dupleix, qui, monté ſur un éléphant, & équipé à la Maure, fut „ proclamé avec une pompe & une magnificence dignes des Orientaux. „ Depuis ce tems, le Gouverneur François donnoit tous les ordres en „ qualité de Commandant Général de la Côte; il avoit même ſon Dirbar, „ il étoit aſſis ſur un ſofa, & recevoit des préſens de ſon Conſeil, comme „ un Prince du Pays".

Ce ne fut que deux ans après, à l'occaſion des Conférences de Sadras, que les Anglois découvrirent l'artifice. M. Lawrence raconte ailleurs le fait de cette manière.

„ Les Commiſſaires François arrivèrent munis de ce qu'ils appelloient „ *des Pièces authentiques* du Mogol & de ſes Miniſtres, qui nommoient & „ établiſſoient M. Dupleix Gouverneur Général de tout le Pays, depuis le „ Fleuve Kiſhtna à la Mer; & pour en convaincre nos Députés, ils voulurent bien leur permettre de prendre copie de ces papiers. Un Interpréte Perſan, qui fut chargé de les examiner, s'aſſura bientôt que les „ ſept premiers *Saneds* n'étoient que de ſimples Copies, & nos Députés avoient cru voir les Originaux. Les François répondirent qu'ils étoient „ reſtés à Pondichery, entre les mains de M. Dupleix, & que ſi on les ſouhaitoit, ils les feroient venir; mais que les Copies, atteſtées par le Cady, „ étoient tout auſſi valables; Après quelques conteſtations, nos Députés, „ continuant l'examen des pièces, M. *Vanſittart*, qui entendoit aſſez la Langue Perſane, remarqua que le ſceau du Saned, dit *du Mogol*, étoit faux, „ & que le premier n'avoit point de datte. Les François, avant que d'aller „ plus loin, demandèrent alors, qu'on leur produiſît auſſi les Saneds de Nazerzingue, accordés au Nabab, ſans quoi ils ne pouvoient pas nous permettre de prendre copie des leurs. Nous leur repréſentâmes que l'aſſiſtance donnée par Nazerzingue, au Nabab, étoit un Saned ſuffiſant en ſa „ faveur; que leur première propoſition, & celle que M. Dupleix avoit fait „ depuis longtems à M. Saunders, étoit, de commencer par l'examen de „ leurs propres Saneds, & que nous ne pouvions qu'être fort ſurpris de „ leur refus, après avoir déja permis quelques copies; que des pièces ſi „ publiques, par leur nature, pouvoient être expoſées aux yeux de tout „ l'Univers; mais que nous avions remarqué, que le premier de ces Saneds „ étoit ſans datte, & que le ſeul Original, qu'ils euſſent produit, & *le plus* „ *authentique*, à leur dire, étoit manifeſtement faux, ſans marque du Mogol ou de ſon Vizir, ſans ſignature, & portant, ſous l'inſcription du ſceau „ attaché à l'envelope, les figures 1133, datte de l'Hegire de trente années „ paſſées; preuve bien ſenſible que le ſceau avoit été emprunté de quelque „ vieux Saned, ſur-tout puiſqu'on y diſtinguoit encore le N°. 3, qui indiquoit la troiſième année du règne du dernier Mogol. Je ne me ſuis arrêté „ ſi longtems ſur ce point, que pour faire voir dequoi M. Dupleix étoit capable, lorſqu'il s'agiſſoit de pouſſer une affaire". Pag.

Pag. 115. *Note* (*r*). Les Anglois avoient voulu reprendre Gingy, mais le Corps de Troupes que M. Saunders, Gouverneur de Madras, y avoit envoyé, nonobstant les fortes représentations de M. Lawrence, fut obligé de se retirer avec une perte assez considérable.

Les particularités de l'attaque du 6 Septembre sont bien rapportées dans la première Relation dont vous donnez le précis. Les Anglois y firent prisonniers M. de Kerjean, quinze Officiers & cent hommes. Les François avoient eu plus de deux cens morts & blessés; les Anglois seulement soixante-dix-huit, un Officier tué & trois ou quatre blessés: mais M. Lawrence ne parle point du malheur des Officiers François, qui m'a tout-à-fait l'air d'une fable.

Pag. 119. Cet intervalle est rempli, dans la Relation de M. Lawrence, par le récit de diverses rencontres & escarmouches; mais vous ne me sauriez point de gré d'entrer dans les détails ennuyeux d'une Campagne des plus pénibles pour les Anglois. M. Lawrence l'égaye par l'avanture de son palanquin, qui s'étant écarté de la route, tomba entre les mains des Marattes ennemis, à qui les François l'arrachèrent pour l'envoyer à Pondichery, où M. Dupleix le fit porter en triomphe autour de la Ville.

Je bornerai mes remarques à la grande Révolution arrivée dans l'Indostan, sur la fin de cette année 1753. La Relation que vous en donnez, (pag. 122,) laisse de l'obscurité sur les principales circonstances. Celle de M. Lawrence vous a déja fait connoitre Shaw-Abadin-Khan, fils de Gauzedy-Khan, l'aîné des frères de Salabetzingue. Ce Grand Trésorier de l'Empire, au-lieu de venir se mettre en possession du Dekan, où son Oncle se maintenoit, à l'aide des François, avoit été employé à la tête de trois cens mille hommes de Cavalerie, pour réduire les Rasbouts, les plus belliqueux Peuples des Indes. Cette expédition lui ayant réussi, il étoit sur le point de retourner à Delly, lorsqu'un de ses Oncles, jaloux de sa gloire, profita de son absence, pour persuader le Mogol, qu'il avoit toûjours été son ennemi, & que son dessein étoit de faire servir l'Armée à le détrôner. Le Prince, plongé dans les délices de son Serrail, se sentoit lui-même trop foible, pour ne pas se croire menacé de la part d'un homme si puissant. Il résolut de s'en défaire dans une entrevûe particulière; Pour cet effet, il sortit de Delly, à la tête d'une nombreuse Armée, sous prétexte de lui faire honneur, & de le recompenser de ses services. Shaw-Abadin-Khan, instruit de tout ce qui se passoit, vint à la rencontre du Mogol, avec trente mille Marattes. Les Partisans de l'Empereur, effrayés de son approche, abandonnèrent aussi-tôt leur Maître, qui suivit ses Troupes à Delly, où Shaw-Abadin-Khan ne tarda pas de faire entrer les siennes. Après s'être emparé du Palais, il se saisit du Mogol, lui fit crever les yeux, & ayant assemblé les Omrahs, il leur proposa *Alum-Geer*, Prince du sang des Mogols, qu'ils mirent sur le Trône à sa place.

J'ai l'honneur &c.

HISTOIRE



Cérémonie Nuptiale du Japon. || Trouw-Plegtigheeden in Japan.

HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XV.me SIÈCLE.

QUINZIÈME PARTIE.

VOYAGES AUX INDES ORIENTALES PAR LE SUD-OUEST.

Suite du LIVRE QUATRIÈME.

DESCRIPTION DES ISLES MARIANES, PHILIPPINES, PALAOS, CELEBES, OU MACASSAR, ET BORNEO.

Description des Isles Marianes.

DESCRIPTION DES ISLES MARIANES. Situation de ces Isles.

DEPUIS plus de deux siècles que les Espagnols passent entre ces Isles, dans leurs Voyages aux Philippines, ils ont trouvé qu'elles forment une chaîne qui s'étend du Sud au Nord, c'est-à-dire, depuis l'endroit où elle commence, vis-à-vis de la Nouvelle-Guinée, jusqu'au trente-sixième degré, qui les approche du Japon. Elles sont renfermées, par conséquent, entre le Tropique du Cancer & la Ligne Equinoxiale, vers l'extrêmité de la Mer Pacifique, à près de quatre cens lieues des Philippines; & dans cette position elles occupent environ cent cinquante lieues de Mer, depuis

Description des Isles Marianes. Comment elles ont été nommées Marianes.

Guaban, qui en est la plus grande & la plus méridionale, jusqu'à *Urac*, qui est la plus proche du Tropique (*a*).

Pour juger de la grandeur & de la situation de ces Isles, il ne faut pas s'en rapporter à nos anciennes Cartes, parceque leurs noms & leur véritable position ne sont connus que depuis quelques années (*b*). Magellan, qui

(*a*) Voici, suivant Carreri, les noms qu'on a donnés aux Isles qui ont été découvertes. *Yguana*, *Zarpana*, *Buona-Vista*, *Sadspara*, *Anatane*, *Sarigan*, *Guagan*, *Alamaguan*, *Pagon*, le Volcan de *Griga*; *Tinay* & *Maug*, *Urac*; trois autres Volcans, le premier, au vingt-troisième degré trente minutes; le second, au vingt-quatrième; & le troisième au vingt-cinquième. *Patos*, la *Desconosida*, *Malabrigo*, la *Guadalupe*, les trois Isles de *Tecla*, découvertes le 23 Décembre 1664, par le Galion le *Saint-Joseph*, sont depuis le trente-quatrième degré jusqu'au trente-sixième. Le même Auteur ajoûte, qu'il y a quantité d'autres Isles, depuis le treizième degré jusqu'à la Ligne, & à la Nouvelle-Guinée, dont on ne connoît encore que l'existence. On ne connoît guères autrement une autre chaîne d'Isles, qui commence vers la Ligne, à trois cens lieues de Callao de Lima, & qui s'étend vers l'Occident, sans qu'on en ait pû découvrir la fin. Les plus connues ne sont point habitées, & ne nourrissent aucun animal à quatre pieds. On n'y voit que des oiseaux, qui se laissent tuer à coups de bâton. Tous les Corsaires qui passent par le Détroit de Magellan, ou de le Maire, pour entrer dans la Mer du Sud, vont carener leurs Vaisseaux dans ces Isles. On les a nommées *Los Galappados*, parcequ'on y trouve un grand nombre de ces animaux, qui ressemblent aux grandes tortues. *Carreri*, Tome V. pag. 295 & 296.

(*b*) Les seules Cartes fidèles sont celles qui ont été composées sur les lieux par le Père Alonso *Lopez*, Jésuite Espagnol. Un autre Missionnaire de ces Isles, nommé le Père *Morales*, a composé un Mémoire de leur véritable position, & des nouveaux noms qu'elles ont reçus des Espagnols. On le donne, d'après le Père *Gobien*.

1. *Guaban*, ou *Guan*, la plus grande & la plus méridionale des Isles Marianes, a quarante lieues de circuit. Les Espagnols la nomment l'Isle de *Saint-Jean*. Elle est à treize degrés vingt-cinq minutes de Latitude du Nord, & à sept lieues de l'Isle de Zarpane.

2. *Zarpane*, ou *Rota*, que les Espagnols appellent l'Isle de *Sainte-Anne*, a quinze lieues de tour. Elle est à quatorze degrés, & à treize lieues de l'Isle d'Aguiguan.

3. *Aguiguan*, ou l'Isle de *Saint-Ange*, a trois lieues de tour. Elle est à quatorze degrés quarante-trois minutes, & à une lieue de l'Isle de Tinian.

4. *Tinian*, ou l'Isle de *Buona-Vista-Mariana*, a quinze lieues de tour. Elle est à quatorze degrés cinquante minutes, & à trois lieues de l'Isle de Saypan.

5. *Saypan*, ou l'Isle de *Saint-Joseph*, a vingt-cinq lieues de tour. Elle est à quinze degrés quarante minutes, & à trente-cinq lieues de l'Isle d'Anatajan.

6. *Anatajan*, ou l'Isle de *Saint-Joachim*, a dix lieues de tour. Elle est à dix-sept degrés vingt minutes, & à trois lieues de l'Isle de Sarigan.

7. *Sarigan*, ou l'Isle de *Saint Charles*, a quatre lieues de tour. Elle est à dix-sept degrés vingt-cinq minutes, & à six lieues de l'Isle de Guguan.

8. *Guguan*, ou l'Isle de *Saint-Philippe*, a trois lieues de tour. Elle est à dix-sept degrés quarante-cinq minutes, & à trois lieues & demie de l'Isle d'Alamagan.

9. *Alamagan*, ou l'Isle de *la Conception*, a six lieues de tour. Elle est à dix-huit degrés dix-huit minutes, & à dix lieues de l'Isle de Pagon.

10. *Pagon*, ou l'Isle de *Saint-Ignace*, a quatorze lieues de tour. Elle est à dix-neuf degrés, & à dix lieues de l'Isle d'Agrigan.

11. *Agrigan*, ou l'Isle de *Saint-François-Xavier*, a seize lieues de tour. Elle est à dix-neuf degrés trente-trois minutes, & à vingt lieues de l'Isle d'Assonsong.

12. *Assonsong*, ou l'Isle de l'*Assomption*, a six lieues de tour. Elle est à vingt degrés quinze minutes, & à cinq lieues de l'Isle de Maug.

13. *Maug*, ou *Tunas*, est composée de trois rochers, qui ont chacun environ trois lieues de circuit. Les Espagnols l'ont nommée l'Isle de *Saint-Laurent*. Elle est à vingt degrés trente-cinq minutes, & à cinq lieues d'*Urac*, la dernière & la plus septentrionale de ces Isles. On appelle *Gani*, les neuf dernières, c'est-à-dire, celles qui sont le plus au Nord.

Nota. La Carte de ces Isles est au Volume précédent, *pag*. 220. R. d. E.

qui les découvrit le premier, en 1521, les nomma *Isles des Larrons*, dans le chagrin de s'être vû enlever, par les Insulaires, quelques morceaux de fer & quelques instrumens de peu de valeur. Ensuite, la multitude de petits Bâtimens, qui viennent à voiles déployées au-devant des Navires de l'Europe, leur fit donner le nom d'Isles de *Las Velas*, qu'elles ont perdu vers la fin du dernier siècle, pour recevoir celui d'Isles *Marianes*, à l'honneur de la Reine d'Espagne, Marie-Anne d'Autriche, femme de Philippe IV. — DESCRIPTION DES ISLES MARIANES.

MICHEL *Lopez-Legaspi*, en prit possession pour cette Couronne en 1565; mais n'y trouvant pas toutes les commodités qu'il desiroit, il n'y fit pas un long séjour. Après avoir traité fort humainement les Insulaires, il alla faire la Conquête des Philippines, où les Espagnols tournèrent assez longtems tous leurs soins. Les Isles Marianes furent oubliées jusqu'à-ce que le zèle des Missionnaires en réveillât l'idée. Un célèbre Jésuite, nommé le Père de *Sanvitores* (*c*), excita la Reine, Veuve de Philippe IV. & Mère de Charles II, à faire répandre les lumières de l'Evangile dans ces Régions sauvages. Cette Princesse, qui gouvernoit alors l'Espagne en qualité de Régente, envoya ses ordres au Gouverneur de Manille. Les Espagnols se rendirent facilement maîtres de l'Isle de Guahan. Ils y introduisirent les Missionnaires; & par degrés, ils subjuguèrent toutes les autres. — Quand l'Evangile y a pénétré. — Premier Missionnaire.

L'ISLE de Guahan étant la principale, ils y bâtirent un bon Château, dans lequel ils n'ont pas cessé d'entretenir une Garnison d'environ cent hommes. Les Jésuites y ont bâti deux Collèges, pour l'instruction des jeunes Indiens de l'un & de l'autre sexe; & la Cour d'Espagne donne, chaque année, trois mille pièces de huit à ce religieux Etablissement. Un Vaisseau de Manille, envoyé aussi tous les ans, y apporte de l'étoffe & d'autres provisions. Carreri se trompe, lorsqu'il ne donne qu'environ dix lieues de tour à l'Isle de Guahan. Elle en a quarante (*d*). Elle est agréable & fertile. Ses Ports sont commodes (*e*), & le fond en est excellent. Les principaux sont *Hati*, vers l'Ouest; *Umatay*, où les Hollandois, qui paroissent dans ces Mers, viennent quelquefois carener leurs Vaisseaux; *Iris* & *Pigpug*, qui ne sont séparés que par une langue de terre. Tous ces Ports ont de l'eau douce en abondance, par quantité de ruisseaux qui s'y déchargent. Mais le meilleur est celui d'*Agadna*; parceque les Vaisseaux y sont à couvert de tous les vents, & que le mouillage y est sûr, à dix & dix-huit brasses (*f*). L'Isle de Zarpane a deux excellens Ports, l'un au Sud & l'autre — Etablissement Espagnol. — Divers Ports des Isles.

(*c*) Il étoit d'une Maison illustre en Espagne, & sa vocation à l'Apostolat s'étoit déclarée dès l'enfance. Elle le conduisit à la gloire du Martyre, qu'il obtint, le 2 d'Avril 1672, par la main d'un Seigneur Indien dont il venoit de bâtiser la fille. *Histoire des Isles Marianes*, par le Père Gobien, Edition de Paris, 1701, un Volume *in*-12, pag. 166.

(*d*) M. Anson ne lui en donne que trente. Il remarque que ce Poste n'est important que par le passage du Galion, & les rafraîchissemens qu'il lui fournit. R. d. E.

(*e*) Ces Ports ne sont pas si commodes qu'on nous les représente ici, selon M. Anson. Après avoir parlé de quelques mauvaises Rades, il dit que celle de Guahan n'est pas meilleure: il arrive souvent que le Galion, quoiqu'il n'y séjourne que vingt-quatre heures, chasse sur ses ancres, est jetté en Mer & contraint d'abandonner sa Chaloupe. Jusqu'à présent on ne connoît pas un seul bon Port dans aucune des Isles, qu'on trouve en assez grand nombre, entre le Mexique & les Philippines. *Ibid.* R. d. E.

(*f*) *Histoire des Isles Marianes*, pag. 75.

Description des Isles Marianes.

tre au Nord-Ouest. Les Espagnols nomment le dernier, *Port Saint-Pierre*; tandis que les Habitans lui conservent son ancien nom, qui est *Socanrayo* (*g*). Aguiguan s'élève au milieu de la Mer, comme une Forteresse. Elle est si haute & si escarpée, qu'elle seroit inaccessible, sans quelques défilés, qui permettent d'y entrer (*h*). Saypan est remarquable par son Port, nommé *Catanbitda*, qui est du côté de l'Ouest, dans le fond d'une Baye profonde & couverte de bois (*i*). En général, quoique les Marianes soyent sous la Zone torride, le Ciel y est fort serain. On y respire un air pur, & la chaleur n'y est jamais excessive. Les montagnes, chargées d'arbres presque toûjours verds, & coupées par un grand nombre de ruisseaux, qui se répandent dans les vallées & dans les plaines, rendent le Pays fort agréable.

Leur climat.

Ancienne simplicité des Insulaires.

Avant que les Espagnols eussent paru dans ces Isles, les Habitans y vivoient dans une parfaite liberté. Ils n'avoient pas d'autres Loix que celles qu'ils vouloient s'imposer. Séparés de toutes les Nations, par les vastes Mers dont ils sont environnés, ils ignoroient qu'il existât d'autres terres, & se regardoient comme les seuls Habitans du Monde. Cependant, ils manquoient de la plûpart des choses que nous croyons nécessaires à la vie. Ils n'avoient point d'animaux, à l'exception de quelques oiseaux, & presque d'une seule espèce, assez semblable à nos tourterelles. Ils ne les mangeoient pas; mais ils se faisoient un amusement de les apprivoiser & de leur apprendre à parler. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'ils n'avoient jamais vû de feu. Cet élément, sans lequel on ne s'imagineroit pas que les hommes pussent vivre, leur étoit tellement inconnu, qu'ils n'en purent deviner les qualités, en le voyant pour la première fois dans une descente de Magellan, qui brûla quelques-unes de leurs maisons, pour réprimer leur audace (*k*). Ils prirent d'abord le feu pour un animal, qui s'attachoit au bois & qui s'en nourrissoit. Les premiers qui s'en approchèrent trop s'étant brûlés, leurs cris inspirèrent de la crainte aux autres, qui n'osèrent plus le regarder que de loin. Ils appréhendèrent la morsure d'un si terrible animal, qu'ils crurent capable de les blesser par la seule violence de sa respiration; car c'est l'idée qu'ils se formèrent de la flamme & de la chaleur. Mais cette fausse imagination dura peu. Ils s'accoutumèrent bientôt à se servir du feu comme nous.

Ils ne connoissoient pas le feu.

Conjectures sur leur origine.

Quoiqu'on ignore dans quel tems les Marianes ont été peuplées, & de quel Pays ses Habitans tirent leur origine, leurs inclinations, qui ressemblent à celles des Japonois, & les idées de leur Noblesse, qui n'est pas moins fière & moins hautaine qu'au Japon, font juger qu'ils peuvent être venus de ces grandes Isles; d'autant plus qu'ils n'en sont éloignés que de six à sept journées. Quelques-uns se persuadent, néanmoins, qu'ils sont sortis des Philippines & des Isles voisines, parceque la couleur de leurs visages, leur langue, leurs coutumes & la forme de leur Gouvernement, ont beaucoup de rapport avec ce qu'on lira bientôt des *Tagales*, anciens Habitans des Philippines. Peut-être viennent-ils des uns & des autres, & leurs Isles

(*g*) *Ibid.* pag. 77.
(*h*) *Ibid.* pag. 388.
(*i*) *Ibid.* pag. 304.
(*k*) Relation de Pigaphetta, pag. 15.

Isles se sont-elles peuplées par quelques naufrages des Japonois & des Tagales, que la tempête aura jettés sur leurs Côtes.

DESCRIPTION DES ISLES MARIANES.

Combien les Isles Marianes sont peuplées.

Les Marianes sont fort peuplées (*l*). On compte plus de trente mille Habitans, dans la seule Isle de Guahan. Celle de Saypan en contient moins, & les autres à proportion. Toutes ces Isles sont remplies de Villages, répandus dans les plaines & sur les montagnes, dont quelques-uns sont composés de cent & cent cinquante maisons. Les Habitans sont bazanés; mais leur teint est d'un brun plus clair que celui des Philippinois. Ils sont plus robustes que les Européens. Leur taille est haute & bien proportionnée (*m*). Quoiqu'ils ne se nourrissent que de racines, de fruits & de poisson, ils ont tant d'embonpoint, qu'ils en paroissent enflés: mais il ne les empêche pas d'être souples & agiles. Rien n'est moins rare, parmi eux, que de vivre cent ans. Leur Historien assure que la première année qu'on leur prêcha l'Evangile, on en bâtisa plus de six-vingt qui passoient cet âge, & qui ne paroissoient pas au-dessus de leur cinquantième année. La plûpart arrivent à l'extrême vieillesse, sans avoir jamais été malades. Ceux qui le deviennent se guérissent avec des simples, dont ils connoissent la vertu.

On y vit fort long-tems.

Les hommes sont entiérement nuds; mais les femmes ne le sont pas tout-à-fait. Elles font consister la beauté à se rendre les dents noires & les cheveux blancs. Ainsi la plus importante de leurs occupations est de se noircir les dents avec certaines herbes, & de blanchir leur chevelure avec des eaux préparées pour cet usage. Elles la portent fort longue; au-lieu que les hommes se la rasent presqu'entiérement, & ne conservent, au sommet de la tête, qu'un petit floccon de cheveux, long d'un doigt, à la manière du Japon.

Coquetterie des femmes.

Leur langue a beaucoup de rapport à celle des Tagales, qu'on parle aux Philippines. Elle est assez agréable. La prononciation en est douce & aisée. Un des agrémens de cette langue est de transposer les mots, & quelquefois même les syllabes du même mot; ce qui donne occasion à des équivoques, que ces Peuples aiment beaucoup. Quoiqu'ils n'ayent aucune connoissance des Sciences ni des beaux Arts, ils ne laissent pas d'avoir des Histoires remplies de Fables, & même quelques Poësies, dont ils se font honneur. Un Poëte est respecté de toute la Nation. Mais jamais Peuple ne fut rempli d'une vanité plus sotte & d'une plus ridicule présomption. Tous les Pays, dont on leur parle, ne paroissent exciter que leur mépris. Ils n'entendent ces récits qu'avec des marques de pitié. Leur Nation est distinguée en trois Etats, la Noblesse, le Peuple, & ceux qui forment comme l'Etat moyen. La Noblesse est d'une fierté, que leur Historien traite d'incroyable. Elle tient le Peuple dans un abaissement, qu'il est impossible, dit-il, de s'imaginer

Leur langue & leurs sciences.

Distinction des Etats.

(*l*) Il est vrai que les Isles Marianes étoient autrefois fort peuplées; on prétend qu'il n'y a pas plus de soixante ans que Guahan, Rota & Tinian, contenoient plus de cinquante mille Habitans; mais il y en a beaucoup moins aujourd'hui. Tinian est totalement dépeuplée, & on n'a laissé que deux ou trois cens Indiens à Rota pour cultiver du riz, qui sert à nourrir les Habitans de Guahan, la seule Isle qu'on puisse dire habitée. *Anson*, Vol. III. pag. 122 & 123. R. d. E.

(*m*) Les Habitans de ces Isles sont, selon Carreri, d'une figure gigantesque, extrêmement gros, & d'une force extraordinaire. R. d. E.

ner en Europe. C'eſt la dernière & la plus criminelle infâmie, pour les Nobles, de s'allier aux filles du Peuple. Une famille, qui le ſouffre, eſt perdue de réputation. Avant qu'ils euſſent embraſſé le Chriſtianiſme, s'il arrivoit qu'un Noble ſe dégradât, par une alliance ſi révoltante, tous ſes Parens s'aſſembloient; & de concert, ils lavoient cette tache dans le ſang du coupable. Enfin, ce fol entêtement va ſi loin, que c'eſt un crime, pour les perſonnes du Peuple, d'approcher de la maiſon des Nobles; & s'ils deſirent quelque choſe les uns des autres, il faut qu'ils ſe le demandent de loin.

Titres & Fiefs des Nobles.

CES Nobles ſont diſtingués par le titre de *Chamorris*. Ils ont des Fiefs, héréditaires à leurs familles. Ce ne ſont pas les enfans qui ſuccédent aux pères, mais les frères & les neveux du Mort, dont ils prennent le nom, ou celui du Chef de la famille. Cet uſage eſt ſi bien établi, qu'il ne cauſe jamais aucun trouble. La Nobleſſe la plus eſtimée eſt celle d'*Adgadna*, Capitale de l'Iſle de Guahan. Une ſituation avantageuſe & l'excellence des eaux ont attiré dans cette Ville plus de cinquante familles nobles, qui jouiſſent d'une grande conſidération dans l'Iſle entière. Leurs Chefs préſident aux aſſemblées. On les reſpecte, on les écoute; mais la déférence pour leur jugement n'eſt jamais forcée. Chacun prend le parti qui lui convient, ſans y trouver d'oppoſition; parceque ces Peuples n'ont proprement aucun Maître, ni d'autres Loix que certains uſages, dont ils n'obſervent religieuſement un petit nombre que par la force de l'habitude.

Leurs civilités mutuelles.

DANS une ſi profonde barbarie, on remarque, entre les Chamorris, quelque apparence de politeſſe. Lorſqu'ils ſe rencontrent, ou qu'ils paſſent les uns devant les autres, ils ſe ſaluent par quelques termes civils (*n*). Ils s'invitent mutuellement à manger. Ils ſe préſentent d'une herbe qu'ils ont toûjours à la bouche, & qui leur tient lieu de tabac. Une de leurs civilités les plus ordinaires eſt de paſſer la main ſur l'eſtomac, à ceux qu'ils veulent honorer. C'eſt une extrême incivilité, parmi eux, de cracher devant ceux à qui l'on doit du reſpect. Leur délicateſſe va là-deſſus juſqu'à la ſuperſtition. Ils crachent rarement; & jamais ſans beaucoup de précautions. Ils ne crachent jamais près de la maiſon d'un autre, ni le matin. Les plus graves en apportent quelques raiſons, qu'on n'a pas bien pénétrées.

Occupations des Inſulaires.

LEUR occupation la plus commune eſt la pêche. Ils s'y exercent dès l'enfance. Auſſi nâgent-ils comme des poiſſons. Leurs Canots (*o*) ſont d'une legereté ſurprenante, & d'une propreté qui ne déplairoit pas en Europe. Carreri en fait une deſcription curieuſe. Ils ne ſont pas faits d'un ſeul tronc d'arbre, comme en Afrique & dans d'autres lieux, mais de deux troncs, couſus & joints avec de la canne des Indes. Leur longueur eſt de quinze ou de dix-huit pieds; & comme ils pourroient tourner facilement, parceque leur largeur n'eſt que de quatre palmes, ils joignent, aux côtés, des pièces de bois ſolides, qui les tiennent en équilibre. Ce Bâtiment ne pou-

Deſcription de leurs Navires.

(*n*) *Ati-Arinmo*, qui ſignifie, *permettez que je vous baiſe les pieds.*

(*o*) On trouvera ci-deſſous, dans le Voyage de M. Anſon, une deſcription plus exacte & plus curieuſe des *Pros*, ou Canots de ces Inſulaires. R. d. E.



pouvant guères contenir que trois Matelots, ils ſont un plancher dans le milieu, qui s'avance des deux côtés ſur l'eau, & qui eſt la place des paſſagers. Des trois Matelots, l'un eſt ſans ceſſe occupé à jetter l'eau, qui entre également par dehors & par les fentes; tandis que les deux autres ſont aux extrêmités, pour gouverner. La voile, qui reſſemble à celle qu'on nomme *Latine*, eſt de nattes, & de la longueur du Bâtiment; ce qui les expoſe à ſe voir renverſés, lorſqu'ils n'évitent pas ſoigneuſement d'avoir le vent en pouppe. Mais rien n'eſt égal à leur viteſſe. Ils ſont, dans une heure, dix & douze miles. Pour revenir d'un lieu à l'autre, ils ne ſont que changer la voile, ſans tourner le Bâtiment. Alors la proue devient la pouppe. S'ils ont beſoin d'y faire quelque réparation, ils mettent les marchandiſes & les paſſagers ſur la voile; & leur manœuvre eſt ſi prompte, que les Eſpagnols, qui en ſont témoins tous les jours, ont peine à croire leurs yeux. C'eſt dans ces frêles machines, qu'ils ont quelquefois traverſé une Mer de quatre cens lieues juſqu'aux Philippines.

DESCRIPTION DES ISLES MARIANES.

Edifices.

Bois de Maria.

LEURS Edifices ne ſont pas ſans agrémens. Ils ſont bâtis de cocotiers, & d'un bois nommé *Maria*, qui eſt particulier à ces Iſles. Chaque maiſon eſt compoſée de quatre appartemens, ſéparés par des cloiſons de feuilles de palmiers, qui ſont entrelaſſées en manière de natte. Le toît eſt de la même matière. Ces appartemens ſont propres, & deſtinés chacun à ſon uſage. On couche dans le premier. On mange dans le ſecond. Le troiſième ſert à garder les fruits & les autres proviſions, & le quatrième au travail.

Indépendance ſingulière des Inſulaires.

ON ne connoît aucun Peuple qui vive dans une plus grande indépendance. Chacun ſe trouve maître de ſoi-même & de ſes actions, auſſi-tôt qu'il eſt capable de ſe connoître. Le reſpect même & la ſoumiſſion pour les Parens, que nous regardons comme une inſpiration de la Nature, eſt un ſentiment qu'ils ignorent. Ils n'ont de rapport, avec leurs pères & leurs mères, qu'autant qu'ils ont beſoin de leur ſecours. Chacun ſe fait juſtice, dans les démêlés qui naiſſent entr'eux. S'il ſurvient quelque différend entre les Villages & les Peuples, ils le terminent par la guerre. Leur facilité eſt extrême à s'irriter. Ils ſe hâtent de courir aux armes. Mais ils les quittent auſſi promptement qu'ils les prennent, & jamais leurs guerres ne ſont de longue durée. Lorſqu'ils ſe mettent en campagne, ils pouſſent de grands cris, moins pour effrayer leurs Ennemis, que pour s'animer eux-memes; car la Nature ne les a pas fait braves. Ils marchent ſans Chef, ſans diſcipline & ſans ordre. Ils partent ſans proviſions. Ils paſſent deux & trois jours ſans manger; uniquement attentifs aux mouvemens de l'Ennemi, qu'ils tâchent de faire tomber dans quelque piège. C'eſt un art, dans lequel peu de Nations les égalent. La guerre, parmi eux, ne conſiſte qu'à ſe ſurprendre. Ils n'en viennent aux mains qu'avec peine. La mort de deux ou trois hommes décide ordinairement de la victoire. Ils paroiſſent ſaiſis de peur à la vûe du ſang; & prenant la fuite, ils ſe diſſipent auſſi-tôt. Les Vaincus envoyent des préſens au Parti victorieux, qui les reçoit avec une joye inſolente, telle qu'eſt toûjours celle des caractères timides, qui voyent leurs Ennemis à leurs pieds. Il inſulte aux Vaincus. Il compoſe des Vers ſatyriques, qui ſe chantent ou qui ſe récitent dans les Fêtes.

Ils ſont peu guerriers.

UNE

DESCRIPTION DES ISLES MARIANES.

Leur seule espèce d'armes.

Combien elle est dangereuse.

UNE singularité, qui distingue encore cette Nation, est de n'avoir point d'arcs, de fléches, ni d'épées. Les armes des Marianois sont des bâtons, garnis du plus gros os d'une jambe, d'une cuisse, ou d'un bras d'homme. Ces os, qu'ils travaillent assez proprement, ont la pointe fort aiguë, & sont si venimeux par leur propre vertu, que la moindre esquille qui reste dans une blessure cause infailliblement la mort, avec des convulsions, des tremblemens, & des douleurs incroyables, sans qu'on ait pû trouver, jusqu'à présent, de remède à la force d'un poison si puissant. Chaque Insulaire a quantité de ces redoutables traits. Les pierres sont une autre partie de leurs munitions. Ils les lancent avec tant d'adresse & de roideur, qu'elles entrent quelquefois dans le tronc des arbres. On ne leur connoît point d'armes défensives. Ils ne parent les coups qu'on leur porte, que par la souplesse & l'agilité de leurs mouvemens. Mais s'ils sont mauvais guerriers, ils entendent si bien la dissimulation, que les Etrangers y ont toûjours été trompés, avant que d'avoir appris à les connoître.

Leur passion pour la vengeance.

LA vengeance est une de leurs plus ardentes passions. S'ils reçoivent une injure, leur ressentiment n'éclate jamais par des éclats ou des paroles. Toute leur aigreur & leur amertume se renferme dans leur cœur. Ils sont si maîtres de leurs dehors, qu'ils laissent passer tranquillement des années entières, pour attendre l'occasion de se satisfaire. Alors, ils se dédommagent d'une si longue violence, en se livrant à tout ce que la haïne & la trahison leur inspirent de plus noir & de plus affreux.

Leur caractère est un obstacle à leur conversion.

LEUR inconstance & leur legereté sont sans exemple. Comme ils vivent sans contrainte, & dans l'habitude continuelle de suivre tous leurs caprices, ils passent aisément d'une inclination à l'autre. Ce qu'ils desirent avec le plus d'ardeur, ils cessent de le vouloir au moment d'après. Les Missionnaires regardent cette mobilité d'humeur, comme le plus grand obstacle qu'ils ayent trouvé à la conversion de ces Barbares. Elle est accompagnée d'un goût fort vif pour le plaisir. Ils ont naturellement de la gayeté. Ils s'exercent agréablement par des railleries mutuelles, & par des bouffonneries qui ne laissent point languir la joye. S'ils sont sobres, c'est moins par inclination que par néceffité. Ils s'assemblent souvent. Ils se traitent en poisson, en fruits, en racines, avec une liqueur qu'ils composent de riz & de cocos rapés. Ils se plaisent, dans ces fêtes, à danser, à courir, à lutter, à raconter les avantures de leurs Ancêtres, & souvent à réciter des Vers de leurs Poëtes, qui ne contiennent que des extravagances & des fables. Les femmes ont aussi leurs amusemens. Elles y viennent fort parées; autant du moins qu'elles peuvent l'être avec des coquillages, de petits grains de jais, & des morceaux d'écaille de tortue, qu'elles laissent pendre sur leur front. Elles y entrelassent des fleurs, pour relever ces bizarres ornemens. Leurs ceintures sont des chaînes de petites coquilles, qu'elles estiment plus que nous ne faisons, en Europe, les perles ou les pierres précieuses. Elles y attachent de petits cocos, assez proprement travaillés. Elles ajoûtent, à toutes ces parures, des tissus de racines d'arbres; ce qui ne sert qu'à les défigurer; car ces tissus ressemblent plus à des cages qu'à des habits.

Amusemens des femmes.

DANS leurs assemblées, elles se mettent douze ou treize en rond, debout

bout & sans se remuer. C'est dans cette attitude qu'elles chantent les Vers fabuleux de leurs Poëtes, avec un agrément & une justesse, qui plairoient en Europe. L'accord de leur voix est admirable, & ne cede rien à la Musique la mieux concertée. Elles ont dans les mains, de petites coquilles, qu'elles font jouer comme nos castagnettes. Mais les Européens sont surpris de la manière dont elles soûtiennent leur voix, & dont elles animent leur chant, avec une action si vive & tant d'expression dans les gestes, qu'au jugement même des Missionnaires, elles charment ceux qui les voyent & qui les entendent (p).

Empire & supériorité sans exemple, des femmes sur leurs maris.

Les hommes prennent le nombre de femmes qu'ils jugent à propos, & n'ont pas d'autre frein que celui de la parenté. Cependant l'usage commun est de n'en avoir qu'une. Elles sont parvenues, dans les Isles Marianes, à jouir des droits qui sont ailleurs le partage des maris. La femme commande absolument dans chaque maison. Elle est la maîtresse. Elle est en possession de toute l'autorité; & le mari n'y peut disposer de rien, sans son consentement. S'il n'a pas toute la déférence que sa femme se croit en droit d'exiger, si sa conduite n'est pas règlée, ou s'il est de mauvaise humeur, sa femme le maltraite ou le quitte, & rentre dans tous les droits de la liberté. Ainsi le mariage des Marianois n'est pas indissoluble. Mais de quelque côté que vienne la séparation, la femme ne perd pas ses biens: ses enfans la suivent, & considèrent le nouvel époux qu'elle choisit, comme s'il étoit leur père. Un mari a quelquefois le chagrin de se voir, en un moment, sans femme & sans enfans, par la mauvaise humeur & la bizarrerie d'une femme capricieuse.

Comment elles punissent leurs infidélités.

Mais ce n'est pas le seul desagrément des maris. Si la conduite d'une femme donne quelque sujet de plainte à son mari, il peut s'en vanger sur l'Amant; mais il n'a pas droit de la maltraiter, & son unique ressource est le divorce. Il n'en est pas de même de l'infidélité des maris. Une femme, convaincue qu'elle est trahie par le sien, en informe toutes les femmes de l'Habitation, qui conviennent aussi-tôt d'un rendez-vous. Elles s'y rendent, la lance à la main, & le bonnet de leurs maris sur la tête. Dans cet équipage guerrier, elles s'avancent en corps de bataille vers la maison du coupable. Elles commencent par desoler ses terres, arracher ses grains & les fouler aux pieds, dépouiller ses arbres, & ravager tous ses biens. Ensuite fondant sur sa maison, qu'elles ne traitent pas avec plus de ménagement, elles l'attaquent lui-même, & ne lui laissent de repos qu'après l'avoir chassé. D'autres se contentent d'abandonner le mari dont elles se plaignent, & de faire savoir à leurs parens qu'elles ne peuvent plus vivre avec lui. Toute la famille, brûlant d'envahir le bien d'autrui, s'assemble pour en saisir l'occasion. Le mari se croit trop heureux, lorsqu'après avoir vû piller ou saccager tout ce qu'il possède, il ne voit pas aller la fureur jusqu'à renverser sa maison. Cet empire des femmes éloigne quantité de jeunes gens du mariage. Les uns louent des filles; & d'autres les achétent de leurs parens, pour quelques morceaux de fer ou d'écaille de tortue.

Libertinage des jeunes gens.

Ils

(p) Le Père Gobien, *pag.* 59.

Ils les mettent dans des lieux séparés, où ils se livrent avec elles à tous les excès du libertinage. Mais ils ne connoissent guères d'autres crimes. L'homicide & le vol sont en horreur dans toute la Nation. Leur Historien assure qu'on leur avoit fait une injustice, en donnant à leur Pays le nom d'*Isles des Larrons* (q). Entr'eux du moins, ils sont de si bonne-foi, qu'ils ne tiennent pas même leurs maisons fermées; & l'on n'apprend jamais que personne ait volé son voisin.

Les Marianois étoient sans Religion.

AVANT l'arrivée des Missionnaires, ils ne reconnoissoient aucune apparence de Divinité; & n'ayant pas la moindre idée de Religion, ils étoient sans Temples, sans Culte & sans Prêtres. On n'a trouvé, parmi eux, qu'un petit nombre d'Imposteurs, distingués par le nom de *Mancanas*, qui s'attribuoient le pouvoir de commander aux Elemens, de rendre la santé aux Malades, de changer les saisons, & de procurer une récolte abondante, ou d'heureuses pêches. Mais ils ne laissoient pas d'attribuer, à l'ame, une sorte d'immortalité, & de supposer, dans une autre vie, des récompenses ou des peines. Ils nommoient l'Enfer, *Zazarraguan*, ou *Maison de Chaffi*; c'est-à-dire, d'un Demon, auquel ils donnoient le pouvoir de tourmenter ceux qui tomboient entre ses mains. Leur Paradis étoit un lieu de délices, mais dont ils faisoient consister toute la beauté dans celle des cocotiers, des cannes de sucre & des autres fruits, qu'ils y croyoient d'un goût merveilleux. Mais ce n'étoit pas la vertu, ou le crime, qui les conduisoit dans l'un ou l'autre de ces deux lieux. Tout dépendoit de la manière dont on sortoit de ce Monde. Ceux qui mouroient d'une mort violente avoient le Zazarraguan pour partage; & ceux qui mouroient naturellement, alloient jouir des arbres & des fruits délicieux du Paradis.

Deuil & témoignages extraordinaires de douleur.

PEU de Nations sont plus éloquentes dans la douleur. Rien n'est aussi lugubreque leurs enterremens. Ils y versent des torrens de larmes. Leurs cris ne peuvent être représentés. Ils s'interdisent toute sorte de nourriture. Ils s'épuisent par leur abstinence & par leurs larmes. Leur deuil dure sept ou huit jours, & quelquefois plus long-tems. Ils le proportionnent à la tendresse qu'ils avoient pour le Mort. Tout ce tems est donné aux pleurs & aux chants lugubres. L'usage commun est de faire quelques repas autour du tombeau; car on en éléve toûjours un, dans le lieu de la sépulture. On le charge de fleurs, de branches de palmier, de coquillages, & de ce qu'on a de plus précieux. La douleur des mères s'exprime encore par des marques plus touchantes. Après s'y être abandonnées long-tems, tous leurs soins se tournent à l'entretien de leur tristesse. Elles coupent les cheveux des enfans qu'elles pleurent, pour les conserver précieusement. Elles portent au cou, pendant plusieurs années, une corde, à laquelle elles font autant de nœuds qu'il s'est passé de nuits depuis leur perte. Si le Mort est du nombre des Chamorris, ou si c'est une femme de qualité, on ne connoît plus de bornes; le deuil est une véritable fureur. On arrache les arbres, on brûle les édifices, on brise les bateaux, on déchire les voiles, qu'on attache par lambeaux au-devant des maisons. On jonche les chemins

(q) Cependant il n'y a point de Voyageur qui ne se plaigne d'y avoir été volé.

mins de branches de palmier, & l'on élève des machines lugubres à l'honneur du Mort. S'il s'est signalé par la pêche, ou par les armes, on couronne son tombeau de rames & de lances. S'il est également illustre dans ces deux professions, on entrelasse les rames & les lances, pour en faire une espèce de trophée.

Description des Isles Marianes.

Exemples de cette éloquence.

Le Père Gobien, représentant la douleur des Marianois, la nomme, non-seulement vive & touchante, mais *fort spirituelle*. Il traduit quelques-unes de leurs expressions. „ Il n'y a plus de vie pour moi, dit l'un; ce qui „ m'en reste ne sera qu'ennui & qu'amertume. Le Soleil, qui m'animoit, „ s'est éclipsé. La Lune, qui m'éclairoit, s'est obscurcie; l'Étoile, qui me „ conduisoit, a disparu. Je vais être enseveli dans une nuit profonde, & „ abîmé dans une mer de pleurs & d'amertume. A peine l'un a-t-il cessé, „ qu'un autre s'écrie: Helas, j'ai tout perdu! Je ne verrai plus ce qui faisoit le bonheur de mes jours & la joye de mon cœur. Quoi! la valeur „ de nos Guerriers, l'honneur de nôtre race, la gloire de nôtre Pays, le „ Heros de nôtre Nation n'est plus. Il nous a quitté! Qu'allons-nous devenir, & comment pourrons-nous vivre sans lui (r)? ".

Productions naturelles des Isles Marianes.

D'autres Voyageurs, s'attachant moins aux mœurs & aux usages, sont entrés dans quelques détails sur les productions naturelles de ces Isles. Quoique les arbres n'y soyent pas si grands, ni de la même épaisseur, que ceux des Philippines, le terroir produit tout ce qui est nécessaire aux Habitans. Elles n'avoient autrefois, dit Carreri, que les fruits du Pays & quelques poules; mais les Espagnols y ont introduit le riz & les légumes. Ils y ont porté des chevaux, des vaches & des porcs, qui ont assez heureusement multiplié dans les montagnes. On n'y voyoit pas même de souris, avant que les Vaisseaux de l'Europe en eussent apporté. Il ne s'y trouve d'ailleurs aucun animal venimeux.

Rima, fruit merveilleux & particulier à ces Isles.

Le fond du terroir est rougeâtre, & d'une aridité qui ne l'empêche pas d'être assez fertile. Les pommes de pin, les melons d'eau, les melons musqués, les oranges, les citrons & les noix de cocos, y croissent abondamment. Mais le plus merveilleux fruit de ces Isles, & qui leur est particulier, se nomme *Rima*. Dampier l'appelle le *Fruit à pain*, parcequ'il tient lieu de pain aux Insulaires, & qu'il est en effet très-nourrissant. La plante est épaisse, & bien garnie de branches & de feuilles noirâtres. Le fruit, qui croît aux branches, comme les pommes, est de figure ronde, & de la grosseur de la tête humaine. Il est revêtu d'une forte écorce, hérissée de pointes. Sa couleur est celle d'une datte. On le mange bouilli, ou cuit au four; dans cet état, il se garde quatre & six mois. Mais, frais, il ne peut être gardé plus de vingt-quatre heures, sans devenir sec & de mauvais goût. Comme il n'a ni pepins ni noyaux, tout est substance, & ressemble à la mie tendre & blanche de nôtre meilleur pain. Carreri en compare le goût à celui de la figue d'Inde ou du plantain (s). Dampier se contente d'assurer qu'il est fort agréable avant que d'être rassis, & qu'il ne l'a vû qu'aux Isles Marianes (t). [Ce fruit dure huit mois de l'année.] Le

(r) *Ubi suprà*, pag. 69 & précédentes.

(s) Carreri, *ubi suprà*, pag. 300.

(t) Dampier, Tom. I. pag. 313.

DESCRIPTION DES ISLES MARIANES.

Doucdou.

Le *Doucdou*, est un autre arbre de ces Isles, dont le fruit, qui est verd en dehors, a la forme d'une longue poire. La poulpe en est blanche & molle. Elle renferme quinze noyaux, qui, étant rôtis, ont le goût de la chataigne. Les racines y sont les mêmes qu'aux Philippines.

Etrange variation de la Boussole.

Carreri parle, avec étonnement, d'une étrange variation de la Boussole, qu'on observe dans cette Mer, & dont les Pilotes, dit-il, n'ont pû donner aucune raison depuis deux siècles. Elle commence du Cap *Saint-Bernardin*, au douzième & treizième degrés, & va toûjours en augmentant jusqu'à dix-huit & vingt, pendant le cours de plus de mille lieues. De-là, elle va toûjours en diminuant jusqu'au Cap *Mendocino*, où elle ne se trouve plus que de deux degrés. Mais comme elle est tantôt au Nord-Est, tantôt au Nord-Ouest, tantôt moindre & tantôt plus grande, ces inégalités & ces différences en rendent l'explication fort difficile. Les Pilotes la connoissent au coucher du Soleil, parcequ'ayant le véritable point de l'Ouest, ils voyent s'il correspond juste avec le Nord, & les deux autres points Cardinaux (v).

Mouillage de l'Isle de Guahan.

Dampier fait remarquer que de loin, l'Isle de Guahan paroît plate & unie; mais qu'à mesure qu'on en approche, on s'apperçoit qu'elle panche du côté de l'Est, qui est le plus élevé, & qu'elle est défendue par des rochers escarpés, qui arrêtent la violence des flots, poussés comme ils sont continuellement par les vents alisés; aussi ne peut-on mouiller de ce côté-là. Mais à l'Occident, elle est assez basse, & pleine de Bayes sabloneuses, divisées par autant de pointes de roches (x).

Observations importantes de Dampier, sur les Longitudes, & sur la largeur de la Mer du Sud.

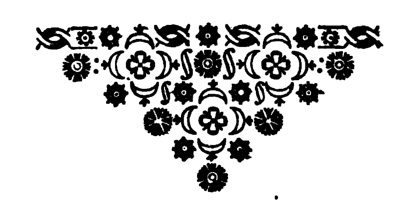
Le même Voyageur, qui venoit alors du Cap *Corrientes*, sur la Côte du Mexique, prit soin de fixer les Longitudes; & pour l'utilité de la Géographie ou de la Navigation, il a publié, depuis son retour, une table particulière du sillage de chaque jour (y).

(v) Carreri, *ubi suprà*, pag. 304.
(x) Dampier, *ubi suprà*, pag. 330.
(y) Elle est composée de sept colomnes, dont la première marque les jours des mois; la seconde, la route de chaque jour, ou le point du compas sur lequel il faisoit route; la troisième, la longueur de cette route, c'est-à-dire, le chemin que le Vaisseau faisoit chaque jour, en miles italiques ou géométriques, à raison de soixante pour un degré. Mais comme on ne fait pas toûjours route sur le même point, la quatrième & la cinquième colomnes montrent combien de miles il faisoit par jour au Sud, & combien à l'Ouest. Les deux autres sont celles des Latitudes & des Vents. La somme totale des miles est 7323, qui font en tout, de Longitude, cent vingt-cinq degrés onze minutes. Il y joint un raisonnement d'importance, qui ne doit pas être supprimé dans un Recueil de Voyages. „ Supposant, dit-il, la vérité „ de ce que tous les gens de Mer accor- „ dent, qu'il faut soixante miles d'Italie pour „ un degré équinoxial, il s'ensuivra de-là, „ que la Mer du Sud doit être plus large „ de vingt-cinq degrés que les Hydrogra- „ phes ne comptent ordinairement, puis- „ qu'ils ne lui en donnent qu'environ cent, „ plus ou moins: car étant certain, comme „ il le vérifia dans le cours de son Voyage, „ que la distance de l'Isle de Guahan jus- „ qu'aux Parties Orientales de l'Asie, est „ absolument la même, suivant le compte „ ordinaire, il s'ensuit de-là nécessairement, „ que vingt-cinq degrés de Longitude, ou „ environ, qu'on compte de distance entre „ l'Amérique & les Indes Orientales, qui „ sont à l'Ouest, sont de trop dans la lar- „ geur de l'Asie & de l'Afrique, de la Mer „ Atlantique, ou du Continent de l'Amé- „ rique, ou de tous ces espaces ensem- „ ble; & par conséquent, le Globe de la „ Terre en doit être diminué d'autant. Pour „ mettre cette vérité dans tout son jour, il „ ajoûte, que la Mer d'Ethiopie, ou des In- „ des, doit être, à beaucoup près moins lar-

„ ge

„ ge qu'on ne compte en général; s'il est „ vrai, comme il l'avoit entendu dire mille „ & mille fois à d'habiles Marins, que les „ Vaisseaux qui vont du Cap de Bonne-Espérance à la Nouvelle-Hollande, (tous „ ceux qui vont à Java, ou aux environs, „ tiennent cette Latitude) se trouvent échoués, & quelquefois en danger de périr lorsqu'ils croyent être bien loin. De-là vient, peut-être, que les Hollandois „ nomment cette partie de la Côte, d'un „ mot qui vient du Verbe *attirer*, comme „ si c'étoit un aiman qui attirât les Navires, „ & qui les avertît de s'en éloigner. Mais „ l'Auteur croit plus volontiers que c'est la „ proximité de la Terre qui les surprend, & „ non un gouffre, ou chose semblable. Pour „ la largeur de la Mer Atlantique, il sait „ parfaitement, dit-il, qu'on lui donne six, „ sept, huit, à dix degrés de trop: car outre différentes Cartes qu'il en a composées lui-même, sur les Relations de diverses personnes expérimentées, M. *Cambis*, „ homme éclairé, qui a fait plusieurs Voyages, en qualité de Contre-Maître, du Cap „ Lopez aux Barbades, a souvent assuré „ qu'il l'a toûjours trouvée entre soixante „ & soixante-deux degrés, au-lieu qu'on la „ met à soixante-huit, soixante-neuf, soixante-dix & soixante-douze degrés dans „ les Cartes ordinaires".

Quant à la supposition de soixante miles pour un degré, Dampier n'ignoroit pas combien elle a été examinée, & que ceux qui étoient pour soixante-dix, & plus, l'ont emporté: mais n'étant pas convaincu de la justesse & de l'exactitude des expériences qui ont été faites sur terre, par M. *Norwood*, & d'autres, sur-tout lorsqu'il considère l'inégalité de la surface de la Terre, & l'obliquité de la méthode, qui lui rend les mesures suspectes, il croit devoir s'en tenir au calcul général de la Marine, confirmé, pour l'essentiel, par l'expérience journalière; du moins jusqu'à-ce qu'on ait produit quelque chose de plus certain. En faisant voile au Nord ou au Sud, il se trouva au lieu qu'il s'étoit proposé, dans un espace de tems qui quadre assez avec ce qu'il dit de la supposition ordinaire; en accordant ce qui est raisonnable, pour les petits détours inévitables à l'Est ou à l'Ouest. Pourquoi donc ne pas se servir, en traversant les Méridiens, du même calcul qui s'est trouvé si juste en faisant route sur les Méridiens? Dans le Voyage de Guahan, en particulier, il augmenteroit, plutôt que de diminuer, le compte qu'il fait de sa longueur, à cause des vents d'Est & de la violence des courans. S'il avoit calculé le fillage de la ligne de minute, sur le pied qu'elle étoit en arrière, comme on le fait ordinairement, ce qui peut aller à trois ou quatre miles sur cent, lorsque le vent est fort frais, il auroit fallu compter plus de cent vingt-cinq degrés: mais c'est ce qu'on ne fit point dans le Voyage. *Ubi suprà*, pag. 305 & suivantes.



DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES. Introduction.

Description des Isles Philippines.

ON se propose pour guides, dans cette Description, les Relations de l'Amirante Dom Hieronimo de *Bancelos y Carillo*, & de Ferdinand de *Las-Rias-Coronel*, le Mémoire pour le Commerce de Dom Juan *Grau y Montfalcone*, Procureur Général des Isles Philippines; la Relation d'un Religieux Espagnol, qui y avoit passé dix-huit ans; une Relation Espagnole de l'Isle de Mindanao; les Observations de *Dampier*, de *Gemelli-Carreri*, & de quelques autres Voyageurs, dont les noms seront cités dans les Notes.

§. I.

Idée générale de ces Isles.

Origine de leur nom.

L'AUTEUR de la Nature a placé, dans la vaste Mer des Indes, au-delà du Gange, un grand nombre d'Isles, qui ne sont connues aujourd'hui que sous le nom de *Philippines*, presque vis-à-vis les Côtes des Royaumes de Malaca, de Siam, Camboye, Chiampa, Cochinchine, Tonquin & la Chine. Le fameux Magellan les avoit nommées l'*Archipel de Saint-Lazare*, parcequ'il y avoit jetté l'ancre, en 1521, le Samedi avant le Dimanche de la Passion, auquel les Espagnols donnent le nom de *Saint-Lazare*. Vingt-deux ans après, Louis Lopez de *Villalobos* les nomma Philippines, à l'honneur du Prince Philippe, Héritier présomptif de la Monarchie d'Espagne. D'autres prétendent néanmoins qu'elles ne prirent ce nom que plus de vingt ans après, sous le règne de Philippe II, lorsque Michel Lopez *Legaspi* en fit la conquête pour l'Espagne.

ON ignore leur ancien nom. Quelqes-uns veulent néanmoins qu'elles s'appellassent autrefois *Luçones*, du nom de la principale, qui est *Luçon*, ou Manille; le mot de Luçon signifiant un *Mortier*, en langue Tagale, on auroit voulu dire, par ce nom, le *Pays des Mortiers*. En effet, les Insulaires font certains mortiers de bois, d'un demi pied de profondeur & d'autant de largeur, dans lesquels ils pilent leur riz, qu'ils passent ensuite avec des cribles, nommés *Biloas*. Il n'y a personne qui n'en ait un devant sa porte; & plusieurs en creusent trois dans un même tronc, pour employer tout à la fois autant d'ouvriers à ce travail. Mais d'autres prétendent que le nom de *Manilles*, que les Portugais donnent aux mêmes Isles, est leur premier nom; connu, disent-ils, depuis Ptolomée.

Disposition de ces Isles.

LES Vaisseaux, qui viennent de l'Amérique à l'Archipel de Saint-Lazare, ou des Philippines, voyent nécessairement, lorsqu'ils commencent à découvrir la terre, une des quatre Isles qui se nomment *Mindanao*, *Leyte*, *Ibabao*, & *Manille*, depuis le Cap du *Saint-Esprit*, parcequ'elles forment en face une espèce de demi cercle, de six cens miles de longueur. Manille se présente au Nord-Est, Ibabao & Leyte au Sud-Est, & Mindanao au Sud.

A

Description des Isles Philippines. Leur nombre & leurs noms.

A l'Oueſt, on trouve *Paragua*, qui eſt la plus grande après Manille & Mindanao, & qui forme, avec elles, un triangle, dont la pointe, qui eſt du côté de Borneo, appartient au Roi de ce nom, & l'autre au Roi d'Eſpagne. Au milieu de ce triangle, outre les cinq Iſles qu'on a déja nommées, il s'en trouve cinq autres, grandes & bien peuplées, qui ſe nomment *Mindoro*, *Panay*, *l'Iſle des Noirs*, *Sebu* & *Bool*. Ainſi l'on ne compte, dans cet Archipel, que dix Iſles remarquables par leur grandeur (*a*). Mais entre ces dix grandes, il s'en trouve dix autres de moindre étendue, qui ont auſſi leurs Habitans, & qu'on rencontre dans la route de la Nouvelle-Eſpagne. Leurs noms ſont *Luban*, *Marinduque*, *Iſla de Tablas*, *Romblon*, *Sibuyan*, *Maſbate*, *Ticao*, *Capoul*, & *Cantaduanes*, hors du Détroit. Perſonne n'a donné une Relation exacte de quantité d'autres petites Iſles, les unes habitées, d'autres déſertes, qui ne laiſſent pas d'être bien connues des Indiens, parcequ'ils y vont chercher des fruits. On ſçait en général, que vis-à-vis de Manille, du côté du Nord, entre le Cap de *Boxeador* & celui de l'*Enganno*, à vingt-quatre miles de terre, on trouve les deux petites Iſles, qui ſe nomment *los Babuyanes*, dont la première eſt habitée par des Indiens Chrétiens, qui payent un tribut à l'Eſpagne, & l'autre par des Sauvages, qui ne ſont pas éloignés des deux Lequios & de l'Iſle Formoſe. Près de Paragua, vis-à-vis de Manille, on rencontre trois Iſles, qu'on appelle *Calamianes*, après leſquelles on en trouve huit ou neuf, toutes habitées. Enſuite, retournant vers le Midi, à quatre-vingt-dix miles au-delà des Calamianes, vis-à-vis de *Caldera*, qui eſt une Pointe de Mindanao, on trouve *Taguima*, *Xolo* (*b*), & pluſieurs autres petites Iſles voiſines. Celles de *Cuyo* ſont entre les Calamianes & Panay, dans la Province d'*Otton* & de *Maras*. L'Iſle *du Feu* [ou *des Feux*] eſt proche de celle des Noirs. *Bantayan* eſt proche de Sebu. *Pangla* [ou *Panglao*] touche preſqu'à Bool. *Panamao*, *Maripipi*, *Camiguin*, *Siargao* & *Panaon*, ſe trouvent entre Mindanao & Leyte. Enfin, les Voyageurs en apperçoivent quantité d'autres, qu'il ſeroit difficile de compter, & dont on ignore les noms; ce qui fait voir, conclut Carreri, l'erreur de ceux qui fixent le nombre des Philippines à quarante; car, s'ils ne parlent que des grandes, il n'y en a pas tant; & s'ils prétendent les renfermer toutes dans ce compte, il y en a beaucoup davantage (*c*).

Leur poſition.

La ſituation de toutes ces Iſles eſt ſous la Zone Torride, entre l'Equateur & le Tropique du Cancer; car la Pointe de Mindanao, qu'on nomme *Sarrangan*, ou le *Cap de Saint-Auguſtin*, ſe trouve à la Latitude de cinq degrés trente minutes (*d*); & les *Babuyanes*, avec le Cap d'*Enganno*, au-delà du dix-neuvième. L'*Embocadero de Saint-Bernardin* eſt au treizième degré; & la Ville de Manille, au quatorzième & quelques minutes. La Longitude, ſuivant les meilleures Cartes, eſt entre cent trente-deux & cent quarante-cinq degrés (*e*).

Les

(*a*) Ptolomée n'en compte auſſi que dix.

(*b*) *Taguima*, ou *Tagima*, ne paroit point dans nôtre Carte. Ce doit être la même que *Baſilan*, à en juger par ſa poſition & ſon étendue. *Xolo* y eſt ſous le nom de *Jolo*. R. d. E.

(*c*) *Voyage de Gemelli-Carreri*, de l'Edition de Paris, 1719, Tome V. pag. 60.

(*d*) Ce Cap ſe trouve même au-delà du ſeptième degré, ſuivant nôtre Carte. R. d. E.

(*e*) Les Philippines, ſuivant Dampier, comprennent environ treize degrés de Latitude



DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES. Comment elles se sont formées.

Les différentes opinions, sur la manière dont les Isles Philippines ont pû se former, n'ont rien qu'on ne puisse appliquer à toutes les Isles du Monde. Cependant on remarque particulièrement que les Philippines ont beaucoup de Volcans & de Sources d'eau chaude, au sommet des montagnes. Les Tremblemens de terre y sont fréquens, & quelquefois si terribles, qu'à peine y laissent-ils subsister une maison. Les Ouragans, que les Insulaires nomment *Baguyos*, déracinent les plus grands arbres, & chassent dans les terres une si grande quantité d'eau, que des Pays entiers s'en trouvent inondés. Le fond est rempli de Bancs entre les Isles, sur-tout proche de la terre; & l'embarras est extrême à chercher les Canaux, qui ne laissent pas de s'y trouver pour la communication. Ces observations font juger que, si dans l'origine du Monde, toutes ces Isles, ou quelques-unes d'entr'elles, étoient jointes à la Terre-ferme, il n'est pas besoin de recourir au Déluge universel pour expliquer leur séparation.

Trois sortes de Peuples. Malais & Tagales.

Les Espagnols y trouvèrent trois sortes de Peuples. Sur les Côtes, c'étoient des *Mores-Malais*, qui venoient, comme ils le disoient eux-mêmes, de Borneo, & de la Terre-ferme de Malacca. D'eux étoient sortis les *Tagales*, qui sont les Naturels de Manille, & des environs. On remarque leur origine à leur langage, qui ressemble beaucoup au Malai, à leur couleur, à leur taille, à leur habillement, & sur-tout à leurs usages, qu'ils ont pris des Malais & des autres Nations des Indes. L'arrivée de ces Peuples, dans les Isles, peut être attribuée à quelque tempête. En 1690, un accident de cette nature y amena quelques Japonois, qui embrassèrent le Christianisme. Carreri, qui se trouvoit à Manille, en 1696, vit quelques-uns de ces nouveaux Fidèles, qui avoient deux robbes aussi longues que des soutanes ecclésiastiques, avec des manches rondes & larges. Celle de dessous étoit serrée de deux ceintures, l'une venant de la droite, & l'autre de la gauche. Leurs haut-de-chausses étoient fort longs, & leurs souliers ressembloient aux socs des Religieux Franciscains, qu'on nomme *Pénitens*. Leurs cheveux étoient courts, & rasés sur le devant jusqu'au sommet de la tête (*f*).

Mais ne se peut-il pas aussi que les vûes du Commerce & l'espérance du gain ayent amené volontairement des Malais aux Philippines?

Bisayas, ou Pintados.

Les Peuples, qu'on nomme *Bisayas* & *Pintados*, dans les Isles de Camarines, de Leyte, de Samar, Panay & plusieurs autres, sont venus vraisemblablement de l'Isle Celebes, ou de Macassar, dont les Habitans, dans

tude en longueur, & s'étendent depuis près de cinq degrés de Latitude Septentrionale jusqu'au-delà du dix-neuvième degré, & ont en largeur environ six degrés de Longitude. Ptolomée met les Isles *Manioles*, ou Manilles, au cent quarante-deuxième degré de Longitude. Mais tout le monde ne commence pas à compter du même point. Il y a, suivant les observations de Dampier, douze ou quatorze Isles au Midi de Luçon, ou Manille, habitées par des Espagnols. „ Outre celles-là, dit-il, „ il y en a une infinité d'autres petites, qui „ ne sont d'aucune considération. Il y en a „ même de grandes, qui ne valent pas „ mieux. Plusieurs n'ont pas de nom, ou „ en ont du moins de si différens, que les „ Géographes varient extrêmement là-dessus". *Voyage de Dampier*, Amsterdam, 1701, Tome I. pag. 323.

Nota. Dampier, & d'après lui, M. Prevost dans cette Note, renferment ces Isles entre le cinquième & le *douzième* degré de Latitude, quoiqu'ils leur donnent treize degrés d'étendue. Nous avons corrigé cette erreur, qui n'est pas moindre de *sept* degrés. R. d. E.

(*f*) Carreri, *ubi suprà*, pag. 64.

dans plusieurs Cantons, ont, comme eux, l'usage de se peindre le corps (g). A l'égard de Mindanao, Xolo, Bool, & une partie de Sebu, ceux que les Espagnols ont trouvés Maîtres de ces Isles, paroissent venus de Ternate, qui n'est pas éloignée. On en juge par leur Commerce & leur Religion, qui sont les mêmes, & sur-tout par les liaisons qu'ils conservent encore avec les Habitans de cette Isle.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

Noirs des montagnes de Manille.

LES Noirs, qui vivent dans les rochers & les bois épais dont l'Isle de Manille est remplie, n'ont aucune ressemblance avec les autres Habitans. Ce sont des Barbares, qui se nourrissent des fruits & des racines qu'ils trouvent dans leurs montagnes, & des animaux qu'ils prennent à la chasse. Ils mangent des singes, des serpens & des rats. Leur unique vêtement est un morceau d'écorce d'arbre, au milieu du corps; comme celui de leurs femmes est une toile, tissue de fil d'arbres, qu'elles nomment *Tapisse*, avec quelques brasselets de jonc & de cannes. Cette race de Sauvages n'a ni Loix, ni Lettres, ni d'autre Gouvernement que celui de la Parenté. Chacun obéit au Chef de sa famille. Leurs femmes portent les enfans dans des besaces d'écorce d'arbres, ou liés autour d'elles. Ils dorment dans tous les lieux où la nuit les surprend, soit dans le creux d'un arbre, ou dans des nattes d'écorce, qu'ils disposent en forme de hutes. Leur passion va si loin pour la liberté, que les Noirs d'une montagne ne permettent point à ceux d'une autre de mettre le pied sur leur terrain; & cette indépendance mutuelle fait naître entr'eux de sanglantes guerres. Ils ont une haine mortelle pour les Espagnols. Lorsqu'ils en tuent quelqu'un, ils célèbrent leur joye par une fête, dans laquelle ils boivent entr'eux dans son crâne. Leurs armes sont l'arc & les fléches, dont ils empoisonnent la pointe, & qu'ils percent à l'extrêmité, afin qu'elles se rompent dans le corps de leurs Ennemis; avec la zagaie ils portent une espèce de poignard attaché à leur ceinture, & un petit bouclier de bois. Ces Noirs n'ayant pas laissé de s'allier avec des Indiens aussi sauvages qu'eux, il en est sorti une autre race de Noirs, qui se nomment *Manghians*, & qui habitent les Isles de Mindoro & de Mundos. Quelques-uns ont les cheveux aussi crêpus que les Négres d'Angola. D'autres les ont assez longs. La couleur de leur visage est celle des Ethiopiens. Carreri, qui tenoit ce détail des Jésuites & de plusieurs autres Missionnaires, ne fait pas difficulté d'ajouter, sur leur témoignage, qu'on a vû, à plusieurs de ces Barbares, des queues de quatre ou cinq pouces de long (h).

Race sortie d'eux.

Autres Sauvages des Isles.

ON trouve, dans les Isles, quelques autres espèces de Sauvages, tels que les *Zambales*, qui portent les cheveux longs comme les Indiens conquis; les *Ilayas*, les *Tingbians*, & les *Igolottes*. Quelques-uns payent le tribut, quoiqu'ils n'ayent pas été vaincus par les Espagnols. Carreri ne put être informé de la Religion des Noirs. Les Missionnaires l'assurèrent unanimément, que ce malheureux Peuple vit comme les bêtes farouches, & que la seule trace de culte qu'ils ayent apperçu, dans les montagnes, est une pierre ronde, ou un tronc d'arbre, pour lesquels ils marquent une sorte de vénération

(g) On a vû dans les Journaux de de Noort, de le Maire, &c., que cet usage est commun dans les Isles de la Mer du Sud.

(h) *Ibidem*, pag. 68.

ration (i). Les trois autres Nations, qu'on a nommées auparavant, conservent quelque penchant pour les superstitions du Mahométisme, par la correspondance qu'ils entretiennent avec l'Isle de Ternate & les Malais.

Il paroit, suivant l'opinion la plus commune, que les premiers Habitans de ces Isles ont été les Noirs, & que leur lâcheté naturelle ne leur ayant pas permis de défendre leurs Côtes contre les Etrangers qui sont venus de Sumatra, de Borneo, de Macassar & d'autres Pays, ils les ont abandonnées pour se retirer dans les montagnes. Aussi, dans toutes les Isles où cette race de Noirs subsiste encore, les Espagnols ne possèdent que les Côtes. Ils ne les possèdent pas même entiérement. Depuis *Maribeles* jusqu'au Cap de *Bolinao*, dans l'Isle même de Manille, on n'ose descendre au rivage pendant cinquante lieues, dans la crainte des Noirs, qui sont les plus cruels ennemis des Européens. Ils occupent tout l'intérieur de l'Isle; & l'épaisseur des bois est seule capable de les défendre contre les plus fortes Armées. On lit, dans les Relations mêmes des Espagnols, que de dix Habitans de l'Isle, à peine l'Espagne en compte un dans sa dépendance. Passons, avec Carreri & Dampier, à la Description particuliére des Isles.

(i) Pag. 69. Il ajoute qu'on a trouvé néanmoins, dans leurs cabanes, quelques Statues informes.

§. II.

Description de l'Isle de Luçon, nommée aussi Manille.

Forme de l'Isle de Manille.

Cette Isle passe pour la principale des Philippines. Son extrêmité Orientale est au treizième degré trente minutes, & celle du Nord touche presqu'au dix-neuvième. On compare sa figure à celle d'un bras plié; inégale néanmoins dans son épaisseur, puisque du côté de l'Orient on peut la traverser en un jour, & que de celui du Nord elle s'élargit si fort, que sa moindre largeur, d'une Mer à l'autre, est de trente à quarante lieues. Toute sa longueur est de cent soixante lieues Espagnoles, & son circuit d'environ trois cens cinquante.

Origine de sa Capitale.

Dans le coude de ce bras, la Mer reçoit une grande Rivière, qui forme une Baye de trente lieues de circuit. Les Espagnols l'appellent *Bahia*, parcequ'elle sort d'un grand Lac nommé *Bahi*, qui est à dix-huit miles de leur Capitale. C'étoit dans le même lieu, c'est-à-dire, dans l'angle formé par la Mer & la Rivière, que les Insulaires avoient leur principale Habitation, composée d'environ trois mille huit cens maisons. Elle étoit environnée de plusieurs marais, qui la fortifioient naturellement, & d'un terrain, qui produisoit en abondance tout ce qui est nécessaire à la vie; deux raisons qui la firent choisir, à Lopez-Legaspi, pour en faire la Capitale Espagnole, sous l'ancien nom de Manille (a). Ce dessein fut exécuté le jour de Saint-Jean de l'année 1571, cinq jours après la conquête: mais la victoire s'étant déclarée pour les armes d'Espagne, le jour de Sainte *Potentiane*,

(a) On renvoye sa Description à la fin de l'Article.

ne, qui est le 19 du même mois, cette Sainte fut choisie pour la Patrone de l'Isle.

Description des Isles Philippines.

Baye de Bahia, ou de Manille.

La Baye est profonde dans presque toutes ses parties, fort poissonneuse, bordée de villages & de quantité d'arbres. A trois lieues de Manille, elle offre un fort bon Port, qui se nomme *Cavite*. Vers son entrée, à huit lieues de Manille, on voit l'Isle *Mirabelle*, ou *Maribeles*, dont la terre est fort haute, & d'environ trois lieues de circuit. Les Espagnols y entretiennent une garde de six Soldats, commandés par un Officier, qui fait aussi l'office de Corregidor, ou Gouverneur, dans un Village de cinquante maisons, qui regarde la Ville de Manille. On distingue trois passages, pour entrer dans la Baye. Le premier, qui est le plus fréquenté, parcequ'il est le plus profond, n'a pas moins d'une demie lieue de largeur. Il est entre l'Isle & la Pointe qu'on nomme *Pointe du Diable*. Le second est large d'un quart de lieue, entre la Côte opposée, & ce qu'on nomme l'*Ecueil des chevaux*. Il a peu de fond; & quelques petits rochers, cachés sous l'eau, le rendent moins sûr. Le troisième, qui a trois lieues de large, est entre l'Ecueil des chevaux & la Pointe de *Marigondon*. Les Bancs, dont il est rempli, ne permettent point d'y entrer sans beaucoup de précautions.

Trois passages dans cette Baye.

Province & Baye de Balayan & Bombon.

En sortant de la Baye, sur la gauche, par la route que prennent les Vaisseaux de la Nouvelle-Espagne, on trouve, après quatorze lieues de chemin, la Baye de *Balayan* & *Bombon*, qui a trois lieues de tour, & derrière laquelle on découvre un Lac avec quantité d'Habitations. En allant vers l'Est, on passe la Pointe *du Souffre*, & l'on entre dans la Baye de *Batangas*, qui n'est habitée que par des Indiens. Près de la Pointe, on rencontre la petite Isle de *la Caza*, qui est remplie de gibier, & le Port de *Malcaban*, qui est entre cette Isle & la Pointe.

Province de Calilaia, ou Tabayas.

Après avoir passé la Baye de Batangas, on trouve les Villages de *Loco* & de *Galban*, dont le voisinage offre des apparences de Mines. C'est-là que se termine la Province de Balayan, qui commence à l'Isle Maribeles, & qui contient environ deux mille cinq cens Indiens tributaires. On entre ensuite dans celle de *Calilaia*, ou *Tayabas*, qui s'étend jusqu'au Cap de *Bondo*, & dans les terres jusqu'à *Mauban*, sur la Côte opposée de l'Isle. Elle est plus grande & mieux peuplée que la première. On passe, de cette Province, dans celle de *Camarines*, qui comprend *Bondo*, *Passacao*, *Ibalon*, Capitale de la Jurisdiction de *Cantaduanes*, *Bulan*, *Sorsokon*, Port où l'on construit les gros Vaisseaux du Roi, & la Baye d'*Albay*, qui est hors du Détroit, & proche de laquelle est un Volcan très-haut, qu'on apperçoit de fort loin en venant de la Nouvelle-Espagne. La Montagne du Volcan a quelques sources d'eau chaude; une entr'autres, dont l'eau change en pierre le bois, les os, les feuilles, & l'étoffe même qu'on y jette. Carreri rend témoignage qu'on présenta au Gouverneur des Philippines, Dom François *Tello*, une écrevisse, dont la moitié seulement étoit pétrifiée, parceque dans la vûe de rendre ce phénomène plus sensible, on avoit pris soin qu'elle ne le fût pas entièrement. Dans un Village, nommé *Tivi*, à deux lieues du pied de la montagne, on trouve une grande source d'eau tiède,

Province de Camarines.

Source dont l'eau pétrifie.

de, qui a la même propriété, fur-tôut pour les bois de *Molaie*, de *Binanuio* & de *Naga* (*b*).

Ville & Evêché de Caceres.

Au-delà d'Albay, vers l'Orient, on découvre le Cap de *Buyfagai*. Ici la Côte remonte vers le Nord, en laiffant à droite les Ifles Cantaduanes, qui en font éloignées de deux lieues. Enfuite, côtoyant l'Ifle, on trouve la Rivière de *Bicor*, qui vient d'un Lac, & baigne les murs de *Caceres*, Ville fondée par Dom François *de Sande*, fecond Gouverneur & Propriétaire de ces Ifles. L'Evêque du nouveau Caceres y fait fa réfidence; & les Provinces de Calilaia, de Camarines & d'Ibalon font fous fa Jurifdiction.

Province de Parecala. Ses Mines d'or, & d'autres métaux.

De la Province de Camarines, on entre dans celle de *Parecala*, qui a de riches Mines d'or & d'autres métaux, fur-tout d'excellentes pierres d'aiman. On y compte environ fept mille Indiens, qui payent tribut à l'Efpagne. Le terroir en eft plat & fertile. Il produit particulièrement des arbres de cacao & des palmiers, dont on tire beaucoup d'huile & de vin. Après trois jours de chemin le long de la Côte, on trouve la Baye de *Mauban*, dans le pli du bras. Au-dehors de cette Baye eft le Port de *Lampon*, qui reffemble à celui de Mauban.

Nouvelle-Segovie, Capitale de la Province de Cagayan.

Depuis Lampon jufqu'au Cap *Del-Enganno*, la Côte n'a pour Habitans que des Infidèles & des Barbares. C'eft-là que commence la Province & la Jurifdiction de *Cagayan*, la plus grande de toutes ces Ifles. Elle s'étend l'efpace de quatre-vingt lieues en longueur, & de quarante en largeur. Sa Capitale eft la *Nouvelle-Segovie*, fondée par le Gouverneur Dom Gonfalve *de Ronquille*, avec une Eglife Cathédrale, dont le premier Evêque fut Michel *de Benavides*, en 1598. La Ville eft fituée fur le bord d'une Rivière du même nom, qui vient des montagnes de *Santor*, dans *Pampangan*, & qui traverfe prefque toute la Province. C'eft la réfidence d'un Alcade Major, avec une Garnifon. On y a conftruit un Fort de pierre, foûtenu par d'autres Ouvrages, pour fe défendre des Montagnards. Les Paroiffes de cette Province ont été confiées aux Dominiquains. On obferve que le Cap d'Enganno, qui eft le plus Septentrional de l'Ifle, eft fort dangereux par les vents du Nord & par la force des Courans. Après avoir fuivi la Côte, de l'Eft à l'Oueft, pendant quinze lieues, on trouve l'autre Pointe, qui fe nomme *Boxeador*. Au-delà de ce Cap, la Côte tourne au Sud, & l'on fait encore vingt lieues dans la Province de Cagayan, pour entrer dans celle d'Iloccos. Les Cagayans tributaires font au nombre d'environ neuf mille. Toute la Province eft fertile; & fes Habitans, dont on vante la vigueur, fe partagent entre l'agriculture & la milice, tandis que leurs femmes font divers ouvrages de coton. Les montagnes y fourniffent une fi grande abondance de cire, qu'étant à très-vil prix, les pauvres s'en fervent au lieu d'huile à brûler. On trouve, dans les mêmes lieux, quantité de bois eftimés, tels que le bréfil & l'ébène. Les forêts y font remplies de fangliers, moins bons à la vérité que les nôtres, & de cerfs qu'on tue pour la peau & les cornes, dont on fait un Commerce avantageux avec les Chinois.

Province d'Iloccos.

La Province d'*Iloccos* paffe pour une des plus peuplées & des plus riches de

(*b*) Carreri, *ubi fuprà*, pag. 77.

de toutes ces Isles. Elle a quarante lieues de Côtes, & sa situation est sur les bords de la Rivière de *Bigan*. Guido de *Laccazaris*, Gouverneur Espagnol, y fonda, en 1574, une Ville, qu'il nomma *Fernandine*. Cette Province ne s'étend pas plus de huit lieues dans les Terres, parcequ'on trouve, à cette distance, des montagnes & des forêts habitées par les *Igolottes*, Nation guerrière & de haute stature, & par des Noirs qui n'ont pas encore été subjugués. Une Armée Espagnole, qui attaqua les Igolottes, en 1623, connut l'étendue de ces montagnes, dans une marche de vingt & une lieues qu'elle n'y put faire qu'en sept jours. Elle passa continuellement sous des muscadiers sauvages & sous des pins. Ce ne fut qu'au sommet de la montagne, qu'elle trouva les principales Habitations des Igolottes. Ces lieux sauvages leur fournissent de l'or, qu'ils échangent avec les Tributaires d'Iloccos & de Pangasinan, pour du tabac, du riz & d'autres commodités.

Description des Isles Philippines.

Province de Pangasinan.

On passe ensuite dans la Province de *Pangasinan*, dont la Côte a quarante lieues d'Espagne de longueur, & la même largeur, à peu près, que celle d'Iloccos. Ses montagnes produisent beaucoup d'une espèce de bois, que les Indiens nomment *Sibucau*, renommé pour teindre en rouge & en bleu. Tout le fond de cette Province est habité par des Sauvages, qui vont errans dans les forêts & les montagnes, aussi nuds, aussi féroces que les animaux des mêmes lieux. Ils sément néanmoins quelques grains dans leurs vallées; & le reste de leur travail consiste à ramasser, dans le lit des Rivières, de petits morceaux d'or, qu'ils donnent, pour ce qui leur manque, aux Indiens tributaires. On compte, de ceux-ci, dans la Province d'Iloccos, environ neuf mille; & sept mille dans celle de Pangasinan. C'est dans la dernière qu'est le Port de *Bolinao*, & la *Plaga-Onda*, lieu fameux, aux Philippines, par la victoire que les Espagnols y remportèrent sur la Flotte Hollandoise d'Olivier de Noort. (*c*).

Province de Pampangan.

La Province de *Pampangan*, qui fait la séparation du Diocèse de la Nouvelle-Segovie & de l'Archevêché de Manille, suit celle de Pangasinan. Cette Province, qui a beaucoup d'étendue, est d'une extrême importance pour les Espagnols, par l'utilité qu'ils en tirent continuellement pour la conservation de l'Isle. Les Habitans, qu'ils ont pris soin d'accoutumer à leurs usages, servent non-seulement à les défendre, mais à les seconder dans toutes leurs entreprises. D'ailleurs son terroir est très-fertile, sur-tout en riz; & Manille en tire ses provisions. Elle fournit aussi du bois pour les Vaisseaux, avec d'autant plus de facilité que ses forêts sont sur la Baye, & peu éloignées du Port de Cavite. On y compte huit mille Indiens conquis, qui payent le tribut en riz. Ses montagnes sont habitées par les Zambales, Peuples féroces, & par des Noirs aux cheveux crêpus, qui sont continuellement aux mains pour défendre les limites de leurs Jurisdictions sauvages, & s'interdire mutuellement l'accès des bois dont ils s'attribuent la propriété.

Province de Bahi.

Bahi est une autre Province à l'Orient de Bahia, qui n'est pas moins importante aux Espagnols pour la construction des Vaisseaux. On recueille,

(*c*) C'est tout le contraire, & de Noort s'attribue la victoire; Voyez sa Relation au Tome XIV. *pag.* 223. R. d. E.

Betel de Manille.

le, autour du Lac de son nom, & des Villages voisins, les meilleurs fruits de l'Isle; sur-tout de l'areca, que les Habitans nomment *Bonga*, & du betel, qu'ils appellent *Buys*. Le betel de Manille l'emporte sur celui du reste des Indes. Aussi les Espagnols mêmes en mâchent-ils du matin au soir. Les Habitans tributaires de cette Province, qui sont au nombre d'environ six mille, sont employés sans cesse à couper, ou scier du bois, pour le Port de Cavite. Le Roi leur donne, pour le travail, une piastre par mois, & leur provision de riz.

Province de Bulacan.

ENTRE Pampangan & Tondo, on trouve une petite Province nommée *Bulacan*, qui abonde en riz & en vin de palmier. Elle est habitée par les Tagales, dont on ne compte que trois mille, qui payent le tribut.

Province des Isles.

Isle de Cantaduanes.

ENFIN l'on met au nombre des Provinces de Luçon, ou Manille, plusieurs Isles voisines de l'embouchure du Canal, telles que *Cantaduanes*, *Masbate*, & *Bourias*. La première a trente lieues de circuit, & sa figure est triangulaire. Elle est des premières qui se présentent à l'approche des Philippines, & si proche de l'Embocadero de Saint-Bernardin, que plusieurs Pilotes, s'y étant trompés, & croyant entrer dans la bouche du Détroit, se sont jettés entre des Bancs dangereux, dont toute l'Isle est environnée jusqu'à la portée du mousquet. Elle est exposée aux vents du Nord, qui ne permettent point d'en approcher jusqu'au milieu de Septembre. Sa fécondité est extrême en riz, en huile de palmier, en cocos, en miel & en cire. On y trouve plusieurs Rivières, dont le passage est dangereux, & le sable mêlé d'or, que les torrens y entraînent des montagnes; la plus grande se nomme *Catandangan*. Les Espagnols lui ont donné le nom de *Cantaduanes*, d'où l'Isle a pris le sien. La principale occupation des Habitans est de faire de petites Barques, qu'ils vendent à Mindoro, à Calilaia, à Balayan & dans d'autres lieux. Ils commencent par en faire une grande, cousue, suivant leur usage, avec des cannes, sans pont & sans cloux; & continuant par degrés d'en faire de plus petites, ils les mettent l'une dans l'autre, & les transportent ainsi jusqu'à cent lieues. Cette Nation est guerrière. Elle se peint comme les Bisayas; mais elle porte une sorte de veste, qui descend jusqu'aux genoux. Les femmes sont vêtues modestement, à la manière des Bisayas, d'une robbe & d'un long manteau; & leurs cheveux sont liés, au sommet de la tête, d'un nœud en forme de rose. Elles portent, sur le front, un morceau d'or battu, large de deux doigts, & doublé de taffetas; avec trois pendans d'or à chaque oreille, l'un, comme on les porte en Europe, les deux autres plus bas, & des anneaux aux jambes, dont le bruit se fait entendre lorsqu'elles marchent. Cette parure n'empêche pas qu'elles n'ayent l'esprit mâle, & qu'elles ne s'exercent, comme les hommes, au travail de l'agriculture & de la pêche.

Description de la Ville de Manille.

APRÈS avoir fait le tour de l'Isle de Luçon, ou Manille, il ne manque, à cette curieuse Description, que celle de sa Capitale. La Ville de Manille est dans une position qui la fait jouir d'un Équinoxe presque continuel. Pendant toute l'année, la longueur des jours & celle des nuits ne diffèrent pas d'une heure; mais les chaleurs sont excessives. Elle est située sur une Pointe de terre que la Rivière forme en se joignant à la Mer. Son circuit est d'environ deux miles, & sa longueur d'un tiers de mile, dans une forme

me

me si peu régulière, qu'elle est fort étroite aux deux bouts, & large au milieu. On y compte six Portes ; celles de *Loz Almazenes*, de *Saint-Dominique*, de *Parian*, de *Sainte-Lucie*, la *Royale*, & une Poterne. La muraille, du côté de Cavite, n'a que cinq petites Tours, garnies de pièces de fer; mais à la pointe, elle est défendue par un fameux Bastion, qui se nomme *Della-Fundizione*, & plus loin par un autre. C'est entre ces deux Ouvrages que se trouve la Porte Royale, qui est garnie d'une bonne Artillerie de fonte, avec plusieurs Ouvrages extérieurs. On trouve ensuite le Bastion de Parian, qui tire ce nom d'un Fauxbourg qui le couvre, & qui est monté aussi de plusieurs pièces de fonte. En continuant de suivre la Rivière, on voit la Tour de Saint-Dominique, proche d'un Couvent de cet Ordre; & l'on achève le tour de la Ville, en venant du Château, qui termine sa longueur. Ainsi, Manille est baignée au Midi par la Mer; au Nord & à l'Est par la Rivière, sur laquelle on entretient des ponts-levis, pour entrer dans la Porte Royale & dans celle de Parian.

Ses maisons, quoique de simple charpente, depuis le premier étage jusqu'au sommet, tirent assez d'agrément de leurs belles galeries. Les rues sont larges; mais on y voit quantité d'Edifices ruinés par les tremblemens de terre, & peu d'empressement pour les rebâtir. C'est la même raison qui fait que la plûpart des maisons sont de bois. On comptoit, à la fin du dernier siècle, trois mille Habitans dans Manille, mais nés presque tous de tant d'unions différentes, qu'il a fallu des noms bizarres pour les distinguer. On y donne le nom de *Créole* à celui qui est né d'un Espagnol & d'une Amériquaine, ou d'un Amériquain & d'une femme Espagnole. Le *Métif* vient d'un Espagnol & d'une Indienne; le *Castis*, ou le *Terceron*, d'un Métif & d'une Métive; le *Quarteron*, d'un Noir & d'une Espagnole; le *Mulâtre*, d'une femme Noire & d'un Blanc; le *Grifo*, d'une Noire & d'un Mulâtre; le *Sambo*, d'une Mulâtre & d'un Indien; & le *Cabra*, d'un Sambo & d'une Indienne.

Distinction des races qui viennent de différentes unions.

Les femmes de qualité, dans Manille, sont vêtues à l'Espagnole; mais celles du commun n'ont pour tout habillement qu'une pièce de toile des Indes, qui se nomme *Saras*, qu'elles s'attachent de la ceinture en bas, pour servir de juppe; & une autre, qu'elles appellent *Chinina*, qui leur sert de manteau. Dans un Pays si chaud, elles n'ont besoin, ni de bas, ni de souliers. Les Espagnols de la Ville sont habillés à la manière d'Espagne; mais ils ont pris l'usage des hautes sandales de bois, dans la crainte des pluyes. Ceux, dont la condition est aisée, font porter, par un domestique, un large Parasol, pour les garantir des ardeurs du Soleil. Les femmes se servent de belles Chaises, ou d'un *Hamac*, qui n'est, comme ailleurs, qu'une espèce de filet, soûtenu par une longue barre de bois & porté par deux hommes, dans lequel on est fort à l'aise.

Habit des Espagnols de Manille.

Quoique la Ville soit également petite par l'enceinte de ses murs & par le nombre de ses Habitans, elle devient très-grande, si l'on y comprend ses Fauxbourgs. A cent pas de la Porte de Parian, on en trouve un du même nom, qui est le Quartier des Marchands Chinois. On les appelle *Sangleys*. Cette Habitation a plusieurs rues, toutes bordées de boutiques remplies d'étoffes de soye, de belles porcelaines, & d'autres marchandises.

Fauxbourgs qui aggrandissent beaucoup Manille.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

Des Chinois, nommés Sangleys, font tout le Commerce.

On y trouve toutes sortes d'Artisans & de Métiers. Les Espagnols dédaignant de vendre & d'acheter, tout leur bien est entre les mains des Sangleys, auxquels ils abandonnent le soin de le faire valoir. On en compte près de trois mille dans Parian, sans y comprendre ceux des autres parties de l'Isle, qui sont au même nombre. Ils étoient autrefois environ quarante mille; mais la plûpart périrent dans diverses séditions, qu'ils avoient eux-mêmes excitées, & qui attirèrent d'Espagne une défense à tous les autres de demeurer dans l'Isle. Cet ordre est mal observé. Il en arrive tous les ans quèlques-uns, dans quarante ou cinquante Chiampans, qui apportent à Manille quantité de marchandises, sur lesquelles ils font beaucoup plus de profit qu'ils n'en peuvent espérer à la Chine. Ils demeurent cachés quelque-tems, pour éluder la Loi. Ensuite l'habitude de les voir, & l'intérêt même des Espagnols, font fermer les yeux sur leur hardiesse.

Leur Gouvernement.

Les Sangleys de Parian sont gouvernés par un Alcade, ou un Prévôt, auquel ils payent une somme considérable. Ils ne sont pas moins libéraux pour l'Avocat Fiscal, qui est leur Protecteur déclaré, pour l'Intendant & les autres Officiers; sans parler des impôts & des tributs qu'ils payent au Roi. Pour la seule permission de jouer (*d*), au commencement de leur nouvelle année, ils donnent au Roi dix mille pièces de huit. On ne leur laisse néanmoins cette liberté que très-peu de jours, pour ne les pas exposer au risque de perdre le bien d'autrui. D'ailleurs, ils sont contenus rigoureusement dans le devoir. On ne leur permet pas de passer la nuit dans la maison des Chrétiens; & leurs boutiques ne doivent jamais demeurer sans lumière. Carreri assure que c'est pour les détourner d'un vice abominable qui est fort commun à leur Nation (*e*).

Quinze Fauxbourgs à Manille.

Après avoir passé la Rivière sur le Pont qui est proche de Parian, on trouve les Fauxbourgs de *Tondo*, *Minondo*, *Sainte-Croix*, *Dilao*, *Saint-Michel*, *Saint-Jean de Bagumbaia*, *Saint-Jacques*, *Nôtre-Dame de l'Hermite*, *Malati*, *Chiapo*, & plusieurs autres jusqu'au nombre de quinze, qui sont tous habités par des Indiens, des Tagales, & d'autres Nations, sous la direction d'un Alcade. La plûpart des maisons y sont de bois, & bâties sur des piliers le long du Fleuve. Elles sont couvertes de *Nipas*, ou de feuilles de palmier. Les côtés sont garnis de cannes. On y monte par des échelles, qui sont nécessaires dans un terrain humide & souvent couvert d'eau. Tondo, qui s'étoit conservé sous la puissance d'un petit Roi, étoit autrefois environné de remparts & muni de quelques pièces d'Artillerie; mais il fit peu de résistance aux armes des Espagnols. Dans l'espace qui est entre ces Fauxbourgs, on trouve, sur l'un & l'autre bord de la Rivière jusqu'au Lac de Bahi, quantité de Jardins, de Fermes & de Maisons de campagne.

Collège des Jésuites de Manille.

Carreri eut la curiosité de visiter tous les Edifices de Manille, qui lui parurent dignes de ses observations. Le Collège des Jésuites est fort grand, orné

(*d*) Leur Jeu se nomme *la Metoua*. C'est un pair ou non. Ils mettent quantité de petites monnoyes en un monceau, qui est pour celui qui devine. Ceux qui tiennent le Jeu sont si adroits, que la longueur & la hauteur du monceau leur font connoître le nombre des monnoyes. Quelquefois il leur suffit d'en enlever subtilement une petite pièce, pour faire le nombre qu'ils se sont proposé.

(*e*) *Ubi suprà*, pag. 22.

orné de très-longues & très-hautes voutes, avec de spacieux dortoirs; mais, depuis le premier étage jusqu'au sommet, tout est de bois, dans la crainte des Tremblemens de terre. Par la même raison, toute la partie supérieure de l'Edifice est soûtenue par de hautes colomnes, afin que ce poids fatigue moins les murs, qui ne résisteroient pas autrement à de si violentes secousses. On voit, au centre du Collège, un magnifique Cloître, & une Eglise du même éclat, dont le Maître-Autel est richement orné. Six autres Autels, brillans des plus belles dorures, répondent au principal. Le Portail est d'une pierre fort estimée, & travaillée avec beaucoup d'art. Cette Maison, qui se nomme *Saint-Ignace*, fut fondée en 1581, sous le premier Evêque de Manille, par le Père *Sedigno-Alonso*. Assez proche, est un autre Edifice, nommé *Saint-Joseph*, qui porte plus proprement le titre de Collège, où les Jésuites avoient alors quarante Ecoliers pour les Humanités, la Philosophie & la Théologie. On y prend tous les Degrés. Outre ses revenus particuliers & les pensions du Roi, il s'y trouve des Etudians, qui payent une pension annuelle de cent cinquante pièces de huit. Ils sont vétus de couleur de pourpre, avec des robbes d'étoffe rouge. Les Gradués, pour se distinguer des Humanistes, portent un collier de la même étoffe.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

Distinction des Etudians.

LE Couvent de *Sainte-Claire* n'a de remarquable, que d'être composé de quarante Religieuses, qui vivent d'aumônes, sans dot & sans domestiques, & de s'être soûtenu, dans cette austérité, depuis l'année 1701, que ses Fondatrices vinrent de la Nouvelle-Espagne.

Divers Couvens.

LA *Miséricorde* est un Monastère dédié à Sainte-Elisabeth, où l'on reçoit les Orphelines, filles d'Espagnols & de Métifs. Lorsqu'elles trouvent l'occasion de se marier, on leur donne pour dot, trois cens, & quelquefois quatre cens pièces de huit.

LE Couvent des Augustins est spacieux. Les dortoirs en sont voutés. On admire, dans l'Eglise, quinze Autels dorés, dont quelques-uns ont des paremens d'argent massif. La Sacristie est d'une richesse, qui mérite la curiosité des Voyageurs.

LE Château, qui porte le nom de *Saint-Jacques*, est situé sur la pointe Occidentale de la Ville. La Mer le baigne d'un côté, & la Rivière de l'autre. Le Fossé, qui le sépare de la Ville, est fort profond, & se remplit d'eau lorsque la Mer monte. On le passe sur un Pont-levis. Aux deux extrêmités, il a deux bons Bastions, bien montés d'Artillerie. L'autre pointe du triangle, vers l'Occident, est défendue par une Tour, qui garde tout à-la fois l'entrée de la Rivière, & un très-petit Port, dont l'accès n'est facile qu'aux moindres Bâtimens. Deux petits Ravelins, à fleur d'eau, font le reste des fortifications. Après avoir passé deux Portes, on arrive au Corps-de-Garde, qui est suivi d'une grande Place d'armes, au bout de laquelle on trouve un second Corps-de-Garde, la Maison du Gouverneur & une autre Place d'armes.

Château de Manille.

LA Chapelle Royale est devant le Château. Elle est fort ornée de dorures. Huit Chapelains la desservent, à chacun desquels le Roi donne par mois quinze pièces de huit, & cinquante au Doyen. Ils sont obligés d'enterrer les Soldats, pour une somme fixe qu'ils n'ont pas honte de recevoir à chaque Enterrement.

Description des Isles Philippines.

L'Eglise Archiépiscopale est grande, & soûtenue de chaque côté par six Pilastres. Mais elle est fort mal ornée. Cependant le seul revenu fixe de l'Archevêque est de six mille pièces de huit; & de douze Chanoines, qui composent le Chapitre, les uns ont quatre cens, d'autres cinq cens pièces, toutes payées par le Trésor Royal. Manille, après avoir eu son premier Evêque en 1581, fut érigé en Archevêché en 1598 (f).

Les Eglises des Augustins Déchaussés & de Saint-Dominique ne manquent point d'ornemens. Les Dominiquains ont deux Collèges; l'un nommé *Saint-Thomas*, dont les revenus servent à l'entretien de cinquante Etudians, qui portent un habit verd, avec une robbe de satin incarnat, & qui doivent être Espagnols. Dans l'autre, on reçoit indifféremment des enfans Espagnols & des Métifs. Leur habit est bleu, & la fondation de cet Etablissement les oblige d'assister, les jours de Fête, aux Offices de la Chapelle Royale. On prend les Degrés dans le Collège de Saint-Thomas, comme dans celui de Saint-Joseph.

Obligation singulière du Roi d'Espagne.

C'est une observation singulière, que le Roi d'Espagne fournit de l'huile pour les Lampes, & du vin pour les Messes, à toutes les Eglises des Philippines; sans autre exception que celle des Terres titrées, dont le Seigneur, ou le Baron, est obligé à l'entretien du Curé, & de l'huile qui sert à l'Eglise.

Autres Etablissemens de Manille.

Les Observantins, que nous nommons *Cordeliers*, sont chargés, à Manille, du Gouvernement des Paroisses. Ils ont une Eglise bien dotée, qui se nomme *Saint-François*. Celle d'une Paroisse des Augustins, qui est à deux miles de la Ville, & qui se nomme *Nôtre-Dame des Remèdes*, a ses murs intérieurs & son portail revêtus, avec beaucoup d'art, d'écailles d'huitres & d'autres poissons; ce qui forme, suivant l'Auteur, un spectacle digne de la curiosité des Etrangers. *Sainte-Potentiane* est un Couvent fondé par le Roi, pour seize pauvres Orphelines, auxquelles il fournit l'entretien, & une dot honnête lorsqu'elles se marient. Les femmes séparées de leurs maris, & les filles de débauche, y sont reçûes aussi, par l'ordre de la Justice, mais sans communication avec les Orphelines, & sous la dure condition d'y gagner leur vie par un travail continuel. L'Hôpital Royal est à deux miles de la Ville. Il n'a de singulier, que la distribution des deux Sexes, dont l'un occupe les corridors d'en-haut, & l'autre ceux d'en-bas. Un mile plus loin, on trouve un petit Fort, flanqué de petites tours & garni de fauconneaux, dans lequel on fait de la poudre pour le service du Roi.

Fort de Saint-Philippe; prison de Dom Fernand de Valenzuola.

Carreri ne visita pas avec moins d'attention le Port nommé *Cavite*, qui est proprement celui de Manille, quoiqu'il en soit éloigné de trois lieues. Il passa par le Fort de *Saint-Philippe*, situé sur une pointe de terre que forme la Baye. Ce Fort, qui fut bâti après celui de Manille, est un quarré régulier, défendu par un assez grand nombre de petites pièces d'Artillerie, autour duquel on bâtissoit alors des Cazernes pour les Soldats, des Magasins & des Citernes. Il servit de prison, pendant dix ans, à Dom Fernand

(f) Le premier Evêque fut le Père *Salvar*, Dominiquain; & le premier Archevêque, le Père *Banez*, Franciscain.

nand *Valenzuola*, Grand d'Espagne & Premier Ministre, qui s'y vit relegué en 1679 (g).

Description de Cavite.

La Ville de Cavite est à la vûe de Manille, au Sud, sur une langue de terre assez étroite, qui a d'un côté la Mer, & de l'autre le Port. Cette situation n'a pas permis de la ceindre de murailles; mais, vers le bout de la langue de terre, elle a pour sa défense un bon Château. Le côté opposé est fermé d'une Mer à l'autre, par un mur garni de quelques pièces de canon, & par un fossé qui se remplit d'eau dans les hautes marées, & qu'on passe sur un pont-levis. Avec peu de dépense, on feroit une Isle de Cavite. Le Port est en demi cercle, comme celui de Trapani en Sicile. On y est à l'abri des vents du Sud, mais si peu des vents du Nord, que les gros Vaisseaux n'y trouvent pas de sûreté, s'ils ne sont fort proches de Terre. Les Edifices de Cavite sont de bois, ou de cannes, sans excepter les Eglises; à la réserve de celle des Augustins & du Collège des Jésuites, qui sont de pierre. L'Arsenal forme la pointe du Château. On y voit ordinairement deux ou trois cens Indiens, & quelquefois six cens, que les Espagnols forcent de travailler à la fabrique des Vaisseaux & des Galions. Outre que le bois de l'Isle est dur & pesant, les planches ont tant d'épaisseur, & sont si bien doublées, qu'elles résistent au canon. On construit, dans cet Arsenal, des Vaisseaux d'une grandeur extraordinaire: mais l'Auteur condamne la pratique des Espagnols, qui exposent témérairement leurs biens dans ces vastes machines, sur une Mer orageuse, où les Bâtimens moyens courent moins de danger que les grands (h).

Son Fauxbourg.

Saint-Roch, unique Fauxbourg de Cavite, s'étend hors du mur, depuis une rive jusqu'à l'autre, & n'est composé que de maisons de bois, au milieu d'une forêt d'arbres. L'Eglise Paroissiale en est fort belle. Ce Fauxbourg a plus d'Habitans que la Ville; Espagnols, Indiens & Sangleys.

Lac de Babi.

Le Lac de *Babi*, qui donne son nom à la Rivière & à la Baye, est fort long, mais fort étroit. Son circuit est d'environ quatre-vingt-dix miles. On trouve sur ses bords, qui sont habités & cultivés par des Indiens conquis, plusieurs maisons de Jésuites, d'Augustins & de Cordeliers. La pêche y est toûjours abondante, quoique dangereuse par le grand nombre de crocodiles (i), qui font également la guerre aux hommes & aux bêtes. On n'y voit pas moins de ces poissons qui se nomment *Epées*; & ces deux espèces de monstres se battent entr'eux avec une extrême furie. Le dernier, trouvant son ennemi couvert d'écailles, qui parent les coups de sa pointe, plonge, & le frappe au ventre. Aussi demeure-t-il ordinairement vainqueur.

(g) *Ibidem*. pag. 264. Voyez le Plan de Manille, que nous avons inseré au Tome précédent, *pag*. 223. R. d. E.

(h) *Ibid*. pag. 265. On en fait, dont la quille a soixante-deux coudées, & larges à proportion.

Nota. Ces Vaisseaux sont si solidement construits, que quatorze Bâtimens Hollandois, qui s'approchoient de Cavite, à dessein de s'en emparer, n'en purent endommager un contre lequel ils se battoient, quoiqu'ils eussent tiré plus de mille boulets de canon dans ses flancs. *Dampier*, pag. 120. R. d. E.

(i) Carreri dit qu'il ne se passe point d'année, que ces crocodiles ne dévorent quantité de personnes, & un grand nombre de chevaux sur lesquels ils s'élancent, lorsqu'ils s'approchent des bords du Lac. Comme ces monstres préfèrent la chair des chiens à la chair humaine, les Indiens mettent des chiens dans les pièges qu'ils leur tendent, & les prennent par ce moyen. R. d. E.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

queur. L'arme naturelle, qui lui a fait donner le nom d'épée, a juſqu'à ſix palmes de longueur, avec une bordure de dents auſſi pointues que des cloux; & réuniſſant ainſi les qualités d'une ſcie & d'une épée, elle perce, elle coupe & déchire du même coup. En allant de Manille au Lac de Bahi, qui en eſt à dix-huit miles dans les terres, on rencontre quelques belles Fermes & pluſieurs Couvens. Un autre Lac, petit, mais profond, qui ſe trouve ſur une montagne, à peu de diſtance du grand, eſt rempli d'eau ſomache, tandis que celle du grand Lac eſt fort douce; ce qu'on attribue aux mineraux qui peuvent être deſſous. Les arbres, dont il eſt environné, ſont chargés d'une infinité de grandes chauve-ſouris, qui pendent attachées les unes aux autres, & qui prennent leur vol à l'entrée de la nuit, pour aller chercher leur nourriture dans des bois fort éloignés. Elles volent quelquefois en ſi grand nombre, & ſi ſerrées, qu'elles obſcurciſſent l'air de leurs grandes aîles, qui ont quelquefois ſix palmes d'étendue (*k*). Elles ſçavent diſcerner, dans l'épaiſſeur des bois, les arbres dont les fruits ſont murs. Elles les dévorent pendant toute la nuit, avec un bruit qui ſe fait entendre de deux miles; & vers le jour, elles retournent à leurs retraites. Les Indiens, qui voyent manger leurs meilleurs fruits par ces animaux, leur font la guerre, non-ſeulement pour ſe vanger, mais pour ſe nourrir de leur chair, à laquelle ils prétendent trouver le goût du lapin. Un coup de fléche en abbat infailliblement pluſieurs.

Autre petit Lac.

Chauve-ſouris des Philippines.

Source d'une chaleur ſurprenante.

DANS un des Couvens qu'on rencontre ſur cette route, on admire une Source, dont l'eau eſt ſi chaude qu'on n'y ſçauroit mettre la main; & que ſi l'on y met une poule, on lui voit tomber, non-ſeulement les plumes, mais la chair même de deſſus les os. Elle fait mourir un crocodile qui en approche, & tomber ſes plus dures écailles. La fumée, qu'elle exhale, reſſemble à celle d'une fournaiſe ardente. Cette Source, qui eſt dans une montagne voiſine du Couvent, forme un grand ruiſſeau, qui vient le traverſer, & qui communique encore une chaleur extraordinaire aux lieux dans leſquels on la retient. L'eau en eſt excellente à boire, lorſqu'elle eſt refroidie. Une demie lieue plus loin, on voit, avec la même admiration, une petite Rivière, qui ſort auſſi de la montagne, & dont les eaux ſont exceſſivement froides; mais ſur le bord de laquelle on ne peut creuſer tant ſoit peu le ſable, ſans en faire ſortir une eau fort chaude (*l*).

(*k*) *Ibid.* pag. 42. (*l*) *Ibidem.* pag. 42.

§. III.

Iſles de Capoul, Ticao, Bourias, Masbate, Marinduque, Mindoro, Louban, Babuyanes, Paragua, Calamianes, Cuyo, Panay, Imaras, Sibuyau, Romblou, Batan & Tablas.

Capoul.

A l'entrée du Détroit, on rencontre *Capoul*, & pluſieurs autres petites Iſles, qui, reſſerrant le Canal, donnent aſſez de violence aux courans pour faire tourner deux ou trois fois les plus gros Navires. Capoul a trois lieues de circuit. Son terroir eſt agréable & fertile. Les Indiens y ont

ont de fort bonnes Habitations, à la manière des Bisayas. *Ticao*, qui est à huit lieues au Nord-Est de la bouche du Détroit, est une Isle d'environ huit lieues de tour, habitée aussi par des Indiens, mais la plûpart Sauvages. Elle offre un fort bon Port, dans lequel on trouve de l'eau fraîche & du bois. C'est la dernière Terre où les Vaisseaux touchent, en allant à la Nouvelle-Espagne.

Description des Isles Philippines. Ticao.

On découvre *Bourias*, à quatre lieues de Ticao vers l'Ouest. Cette Isle contient, dans une circonférence de cinq lieues, quelques Indiens tributaires, qui dépendent de la Paroisse de *Masbate*, autre Isle au Sud de Bourias, dont les Espagnols ne se rendirent Maîtres qu'en 1569. On donne, à Masbate, trente lieues de tour & huit de large. Ses Ports sont commodes pour toutes sortes de Vaisseaux. Elle est habitée par deux cens cinquante familles Indiennes, qui payent le tribut en cire, en civette & en sel; mais les Montagnards y sont en fort grand nombre. Quoique les Espagnols des Philippines soyent persuadés que Masbate a de riches Mines d'or, ils ne les font pas chercher; parcequ'ayant, tous les ans, à négocier pour la Nouvelle-Espagne, plusieurs centaines de mille pièces de huit, à dix pour cent de Commission, ils ne veulent pas risquer des fraix, dont le retour est incertain. D'un autre côté, les Insulaires préfèrent un plat de riz, qui leur cause peu de fatigue, à des richesses qu'ils ne peuvent se procurer que par un pénible travail. A peine ramassent-ils l'or qu'ils trouvent quelquefois dans leurs Rivières. Les bords de la même Isle sont souvent enrichis d'ambre gris, que les courans du Canal y jettent sur le rivage.

Bourias.

Masbate, & ses Mines d'or.

Au-delà de Ticao, de Masbate & de Bourias, on trouve, à quinze lieues de Manille, l'Isle de *Marinduque*, dont le circuit est d'environ dix-huit lieues. Sa terre est fort haute, abondante en fruits, sur-tout en cocos, dont les Habitans se nourrissent, parcequ'ils ont peu de riz. On y recueille beaucoup de pois: mais la cire n'y est pas si commune que dans les autres Isles. Elle est habitée par cinq cens familles, d'une Nation douce & paisible, qui s'est assujettie à la Jurisdiction des Tagales, quoiqu'on remarque, au langage de ces deux Peuples, qu'ils n'ont pas la même origine.

Marinduque.

Mindoro, qui est à huit lieues de Manille, & cinq de Marinduque, a soixante-dix lieues de circuit. Sa figure est longue; & sa plus grande largeur est au Cap du Sud, où s'approchant d'une petite Isle élevée, qui se nomme *Ebin*, elle forme, avec elle, un Détroit, entre leur Côte & celle de Panay. Ce Détroit porte le nom de *Potol*. On en distingue un autre, entre Mindoro & Louban, qui s'appelle *Calabite*. La terre de Mindoro est haute & remplie de montagnes. Elle abonde en palmiers & en fruits; mais elle manque de riz dans plusieurs endroits. Les Canaux, & les Embouchures des Rivières, sont habités par des Indiens paisibles; Tagales, du côté de l'Est-Nord-Est & de Manille; Bisayas, sur la Côte qui regarde Panay. Ceux qui vivent dans le cœur de l'Isle, sont Manghians. Ils vont nuds, & ne se nourrissent que de fruits sauvages: ils changent de demeure, suivant les saisons. Quoique voisins de Manille, ils ont encore la simplicité de chan-

Mindoro.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

changer la cire de leurs montagnes pour des cloux, des couteaux, des aiguilles & des plats (*a*). Ces Peuples sont braves, & fidèles à payer le tribut; mais jusqu'à présent ils ont rejetté le Christianisme, à l'exception d'un petit nombre, sur le territoire de *Nauban*. La Capitale de l'Isle, où l'Alcade Espagnol fait sa résidence, se nomme *Baco*. Son Canton est plein d'eaux fort saines, qui coulent de diverses montagnes, sur lesquelles on cueille quantité de salse-pareille. Assez proche de Baco, on trouve le *Vieux Mindoro*, d'où l'Isle a tiré son nom. Un de ses Caps, nommé le *Varadero*, s'étend vers *Tale*, Village de la Côte de Manille, entre les Bayes de *Bombon* & de *Boutengos*; & la petite Isle de *Verte*, qui se trouve entre les deux, resserre tellement le passage, que n'ayant pas plus d'un mile de large, les tournans & les courans qui s'y forment sans cesse, mettent les Vaisseaux en danger, s'ils n'y entrent pas avec un vent & un courant favorable. On compte, dans Mindoro & dans *Louban*, mille sept cens Tributaires, qui fournissent de la cire, & une espèce de chanvre noir, dont on fait des cables pour les Vaisseaux du Roi, qui se construisent à Tale. [Les Naturels de Louban sont d'une taille moyenne, mais bien proportionnée, d'un caractère vif & violent. Ils ne souffrent jamais d'insultes sans se vanger. Ces Insulaires sont braves & courageux, & ont résisté les premiers aux Espagnols, qui ont eu bien de la peine à les soûmettre.] Louban, est une petite Isle basse, qui a cinq lieues de circuit, & proche de laquelle est la petite Isle d'*Ambil*, où se trouve un Volcan fort haut, que ses flammes font découvrir de fort loin.

Louban.

Ambil, & son Volcan.

Babuyanes.

De Louban, en remontant vers le Nord, on ne voit aucune Isle remarquable; mais au-delà du Cap Boxeador, à huit lieues de-là, vis-à-vis de la Nouvelle-Segovie, on trouve les petites Isles basses de *Babuyanes*, qui s'étendent jusqu'à celles de Formose & de Lequios. Dans la plus proche, que les Espagnols ont conquise, cinq cens Insulaires payent le tribut. Elle produit de la cire, de l'ébène, des patates, des cocos, des platanes, ou plantains, & d'autres commodités qui servent à l'entretien des Habitans. Le nom de Babuyanes vient de certains animaux, nommés *Babouyes*, qui s'y trouvent en abondance. A quatorze ou quinze lieues au Sud-Ouest de Louban, on découvre dix-sept petites Isles soûmises, qui composent une Province Espagnole, sous le nom de *Las Calamiones*, outre plusieurs autres qui n'ont point encore été subjugées. La plus grande se nomme *Paragua*. Une partie appartient aux Espagnols, & l'autre au Roi de Borneo. Cette Isle est la troisième en grandeur, parmi les Philippines: sa figure est allongée, comme un bras, par lequel Manille & Mindoro paroissent se donner la main avec la grande Isle de Borneo. Le circuit de Paragua est de deux cens cinquante lieues; sa longueur de plus de cent, & sa largeur de douze ou quatorze. Elle est, au centre, sous le dixième degré; & le Cap de *Taguso*, qui la termine au Nord-Ouest (*b*), n'est éloigné de Borneo que de cinquante lieues.

Las Calamiones.

Paragua.

Dans cet espace, les Isles basses sont en si grand nombre, qu'elles paroissent

(*a*) *Ubi suprà*, pag. 42.

(*b*) C'est au *Sud-Ouest*. R. d. E.

roiffent joindre les deux grandes Isles. Leurs Habitans, fur les Côtes, font Sujets du Roi de Borneo, qui eft Mahométan; mais le milieu des Terres eft habité par des Indiens fauvages, fans Chefs & fans Loix, qui apportent tous leurs foins à fe défendre également du joug des Efpagnols & de Borneo. Environ douze cens des Infulaires maritimes, payent tribut à l'Efpagne. Ils font auffi noirs que les Nègres d'Afrique, & jamais ils n'ont de demeure fixe. [Ces Indiens ont des coutumes très-barbares: ils enterrent tout vivant un enfant né aveugle, ou boiteux, ou avec quelque défaut qui le rende inutile à la Société. C'eft encore un ufage chez eux, de fe tirer une goutte de fang, & de la préfenter à celui avec qui ils font une alliance. Après cette cérémonie, ils manqueroient plutôt à leur père qu'à leur ami.] Les Efpagnols entretiennent une Garnifon à *Taytay*, fur le Cap oppofé à Tagufo, qu'ils appellent *Bornei*, dans un Fort affez médiocre. Le *Lampon*, ou le Gouverneur pour le Roi de Borneo, fait fa réfidence à *Lavo*. L'Isle eft montagneufe, remplie de toutes fortes d'arbres & d'animaux, riche en cire, mais peu féconde en riz.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

Province des Calamianes.

PROCHE du Cap Septentrional de Paragua, vers l'Eft, on trouve les trois Isles nommées *Calamianes*, qui donnent leur nom à une Province dont elles font partie. Ces Isles, & neuf autres voifines, font habitées par des Indiens fort doux. Les montagnes y fourniffent beaucoup de cire, dont la récolte fe fait deux fois chaque année. On trouve, fur les rochers de la Côte, quantité de ces nids d'oifeaux, qui paffent en Orient pour un mets fort délicat, & l'on y pêche auffi de très-belles perles. Au-delà des Calamianes, à la vûe de la haute montagne de Mindoro, s'offrent les cinq Isles de *Cuyo*, peu éloignées les unes des autres. On y compte environ cinq cens familles tributaires, & fort affectionnées aux Efpagnols, qui profitent de cette difpofition pour en tirer beaucoup de riz, de légumes & de fruits. Leurs montagnes font remplies d'oifeaux & de toutes fortes d'animaux.

Leurs nids d'oifeaux & leurs perles.

Isles de Cuyo.

Province de Panay.

LA Province des Calamianes finit à ces Isles; & l'on entre dans celle de *Panay*, dont la première Terre eft Potol. Panay eft la plus fertile & la plus habitée de toutes les Isles de l'Archipel. Sa figure eft triangulaire, & fon circuit de cent lieues. Les noms de fes principaux Caps font *Potol*, *Nafo* & *Boulacabi* [ou *Bucalavi*.] La Côte, depuis Boulacabi jufqu'à Potol, court de l'Eft à l'Oueft; celle de Potol à Nafo, du Nord au Sud; celle de Boulacabi jufqu'au Cap d'*Iloilo*, qui a moins de hauteur que les trois précédens, continue du Nord au Sud; & celle d'Iloilo à Nafo, va de l'Eft à l'Oueft. Le milieu de l'Isle eft fous le dixième degré de Latitude (*c*). Du côté du Nord, jufqu'au milieu des deux Caps de Boulacabi & de Potol, la fameufe Rivière de Panay fe rend à la Mer, vis-à-vis de la petite Isle *Lutaya*. On attribue la fertilité extraordinaire de Panay, aux Rivières dont elle eft arrofée. On n'y fait pas une lieue fans rencontrer un ruiffeau, fur-tout proche de la grande Rivière qui donne fon nom à l'Isle, & qui l'arrofe pendant quarante lieues. Les Efpagnols affurent, que lorfqu'il tonne dans cette Isle, il y tombe, au lieu de foudre, de petites croix de pierre, d'un verd noirâtre, auxquelles ils

Fertilité de l'Isle de ce nom.

(*c*) Sous l'onzième, fuivant les Cartes. R. d. E.

ils supposent beaucoup de vertu. Plusieurs Voyageurs ont vû de ces pierres; mais ils ne garantissent point que les Espagnols n'y impriment les croix. L'Isle a paru mériter tous les soins du Gouvernement. Elle est divisée en deux Jurisdictions, dont la première, qui est celle de Panay, comprend tout ce qui est entre le Cap de Potol & celui de Boulacabi. Le reste de l'Isle dépend de l'Alcade d'*Otton*, qui fait sa résidence dans le Fort d'Iloilo, bâti en 1681, sur un Cap de même nom. Ce Cap s'avançant au Sud, entre les Rivières de *Tig*, *Bavan* & *Jaro*, forme, avec l'Isle d'*Imaras*, un Détroit qui n'a pas plus d'une demie lieue de largeur, ou plutôt un Port ouvert. On compte, dans l'Isle, seize mille trois cens soixante-un Indiens tributaires. Elle produit mille boisseaux de riz, mesure d'Espagne. Ses Habitans sont d'une taille épaisse, adroits à la chasse, & fort exercés à l'agriculture. Ils ont, en abondance, des sangliers & des cerfs. Leurs femmes entendent l'art de fabriquer des étoffes & d'en varier les couleurs. L'Isle de Panay a quatorze Paroisses, dépendantes des Augustins; trois autres Eglises, desservies par des Prêtres séculiers, & un Collège de Jésuites. Outre les Tributaires, on y voit encore un assez grand nombre de ces Indiens noirs, qui ont été les premiers Habitans de l'Isle, & que les Bisayas ont forcés de se retirer dans l'épaisseur des bois. Ils n'ont pas les cheveux si crêpus, ni la taille si haute, que les Nègres de Guinée. Leur retraite est dans les lieux les plus escarpés des montagnes, où ils mènent une vie paisible avec leurs femmes & leurs enfans. Ils sont absolument nuds, & si legers à la course, que souvent ils prennent des cerfs & des sangliers sans le secours de leurs fléches. Alors, ils demeurent, comme les corbeaux, autour de l'animal jusqu'à-ce qu'ils l'ayent mangé. [Ils ne se nourrissent que de leur chasse.]

Attentions qu'elle s'est attirées de l'Espagne.

Isle d'Imaras.

ENTRE les Isles qui environnent celle de Panay, on compte *Imaras*, vis-à-vis d'Iloilo. Elle est longue & basse, & dans son circuit elle n'a pas plus de dix lieues; [Sa largeur n'est que d'environ trois lieues;] mais elle produit quantité de bons arbres & beaucoup de salse-pareille. Ses eaux sont excellentes, & ses montagnes bien peuplées de sangliers & de cerfs. Elle offre un Port, nommé *Sainte-Anne*, qui n'est qu'à trois lieues d'Iloilo.

Isles de Sibuyan, Romblou, Batan, & de Tablas.

A dix lieues au Nord de Boulacabi, est l'Isle de *Sibuyan*, qui ressemble beaucoup à celle d'Imaras. Deux lieues plus loin, au Nord, on trouve *Romblou* & *Batan*; enfin l'Isle de *Tablas*, plus grande que les deux dernières, & seulement à cinq lieues du Cap de Potol. Tous les Indiens de ces Isles parlent le même langage que ceux de Panay, & ne se ressemblent pas moins dans leurs usages.

§ IV.

Isles de Samar, Leyte, Bool, Sibu, Bantayan, Camotes, Negros, Fuegos, & Panamao.

Forme de l'Isle de Samar, & ses Caps.

LES deux grandes Isles de Manille & de Mindanao ont entr'elles celles de Leyte, de Samar & de Bool, dont la première est la plus proche de

de Manille (*a*). La feconde eft nommée *Samar* du côté des Ifles, & *Ibabor* du côté de la grande Mer. On peut comparer fa forme au tronc d'un corps humain, fans tête & fans jambes. Sa plus grande longueur eft depuis le Cap de *Baliquaton*, qui forme, avec la Pointe de Manille (*b*), le Détroit de *Saint-Bernardin*, fous le treizième degré trente minutes, jufqu'au Cap de *Guiguan*, qui eft fous l'onzième degré (*c*). Deux autres Caps font les coudes du bufte & la plus grande largeur de l'Ifle. L'un fe nomme le *Cap du Saint-Efprit*, dont les hautes montagnes fe montrent de loin aux Vaiffeaux qui viennent de la Nouvelle-Efpagne; & l'autre, qui eft à l'Occident, vis-à-vis Leyte, forme un Détroit, dont la largeur n'eft que d'un jet de pierre. La circonférence de l'Ifle eft d'environ cent trente lieues. Entre le Cap de Guiguan & celui du Saint-Efprit, on trouve le Port de *Borongon*, qui eft fuivi, à peu de diftance, de ceux de *Palapa* & de *Caduvig*, la petite Ifle de *Bin* & la Côte de *Catarman*.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

Il arrive fouvent que la tempête jette des Barques inconnues fur la Côte de Palapa. Vers la fin du dernier fiècle, on y vit arriver des Sauvages, qui firent entendre que les Ifles, d'où ils étoient partis, n'étoient pas fort éloignées; qu'une de ces Ifles n'étoit habitée que par des femmes, & que les hommes des Ifles voifines, leur rendant vifite dans des tems règlés, en rapportoient les enfans mâles. Les Efpagnols, fans la connoître mieux, l'ont nommée l'*Ifle des Amazones*. On apprit, des mêmes Sauvages, que la Mer apportoit, fur leurs Côtes, une fi grande quantité d'ambre gris, qu'ils s'en fervoient comme de poix pour leurs Barques; récit fort vraifemblable, puifque les tempêtes en jettent beaucoup auffi fur la Côte de Palapa. Plufieurs Jéfuites des Philippines fe perfuadèrent que ces Ifles, qui ne font pas encore découvertes, étoient celles de *Salomon*, que les Efpagnols cherchent depuis fi long-tems, & qu'on croit également riches en or & en ambre gris (*d*).

Ifle des Amazones.

En entrant par le Détroit de Saint-Bernardin, après avoir paffé Baliquaton, on trouve la Côte (*e*) de Samar, qui offre, fur fes bords, les Villages d'*Ibatan*, *Bongabon*, *Catbalogan*, où l'Alcade Major & le Commandant des Troupes Efpagnoles font leur réfidence, *Paranos* & *Calviga*. Enfuite, paffant le Détroit de *Saint-Juanillo*, on va jufqu'au Cap & à la petite Ifle de Guiguan, qui finit le tour de l'Ifle. Elle eft remplie de montagnes efcarpées; mais fes plaines font abondantes. Entre plufieurs fruits, qui lui font communs avec les Ifles voifines, on en diftingue un, que les Chinois eftiment beaucoup, & qu'ils nomment *Seyzu*. Les Efpagnols l'ont nommé *Chicoy*. On voit croître auffi, dans le voifinage de Catbalogan, une plante, à laquelle on attribue des vertus furprenantes. Les Hollandois de Batavia, qui

Ifle de Guiguan.

(*a*) C'eft M. Prevoft qui fe trompe: Samar eft, des trois Ifles qu'il nomme, la plus proche de Manille. Voyez la Carte des Philippines. R. d. E.

(*b*) C'eft-à-dire de cette partie de Manille qui porte le nom de *Camarines*. R. d. E.

(*c*) Suivant la Carte, le premier de ces Caps eft fous le douzième degré trente minutes; & le fecond fous l'onzième degré & demi. R. d. E.

(*d*) Voyez ci-deffous l'Article des Ifles Palaos. R. d. E.

(*e*) C'eft la Côte Occidentale, qui court Sud & Eft. R. d. E.

qui en avoient quelque connoissance, payoient d'abord une pistole pour chacun de ces fruits. Quelques-uns les nomment *Fruits de Catbalogan*; d'autres, de *Saint-Ignace*, parceque les Jésuites en faisoient d'heureuses expériences; mais le nom Indien est *Bisay-Isagur*. La plante ressemble au lierre, & s'attache à quelque arbre. Le fruit, qui croît aux nœuds & aux feuilles, est de la couleur & de la grosseur de nos pavis. Il renferme huit, dix, ou seize noyaux, de la grosseur d'une noisette, verds & jaunes. Dans leur maturité, ils tombent d'eux-mêmes. Quoiqu'il en croisse aussi dans les Isles de *Bontajan*, d'*Ilabao*, d'*Igasur* & de *Caragos*, les plus estimés sont ceux de Panamao & de Leyte. Leur vertu augmente, si l'on y joint un autre fruit, que les Indiens nomment *Ligazo*, & les Espagnols *Pepinillo de Saint-Grégorio*, qui ressemble fort au baume, aussi bien que sa plante; mais qui est rempli d'une substance semblable à l'étoupe de chanvre (*f*).

Fruit précieux par ses vertus.

Isle de Leyte.

L'Isle de *Leyte* prend son nom du Village de Leyte, situé dans une Baye, vis-à-vis de Panamao. De la pointe de cette Baye, la Côte s'étend vingt lieues au Nord, jusqu'au Détroit de Saint-Juanillo. Ensuite, revenant du Nord au Sud, on trouve, à trente lieues de distance, l'Isle de *Panahan* [ou *Panaon*,] qui a deux Caps, à trois lieues l'un de l'autre; le premier, nommé *Cabalian*; l'autre, *Motaom*; nom qui lui vient d'un rocher opposé, qu'on appelle aujourd'hui *Sogor*. Ferdinand Magellan, dans la découverte de ces Isles en 1521, y entra par le Détroit de Panahan.

De Sogor, qui se nommoit autrefois *Dimassivare* [ou *Limassava*], en allant vers l'Ouest, on trouve encore quarante lieues de Côte jusqu'à la Pointe de Leyte. Ainsi le tour de cette Isle est d'environ quatre-vingt-dix, ou cent lieues. Elle est très-peuplée du côté de l'Est, c'est-à-dire, depuis le Détroit de Panamao jusqu'à celui de Panahan; & ses plaines y sont si fertiles, qu'elles rendent deux cens pour un. De hautes montagnes, qui la divisent en deux parties, causent tant de différence dans l'air, que l'Hyver règne d'un côté, pendant que l'autre jouit de tous les agrémens de la plus belle saison. Une moitié de l'Isle fait la moisson & l'autre sème; ce qui procure, chaque année, deux abondantes récoltes aux Insulaires. D'ailleurs les montagnes sont remplies de cerfs, de vaches, de sangliers, & de poules sauvages. La pierre, jaune & bleue, s'y trouve en abondance. Les légumes, les racines & les cocos y croissent sans aucun soin. Le bois de construction, pour les Edifices & les Vaisseaux, n'y est pas moins commun; & la Mer, aussi favorable que la Terre aux heureux Habitans de l'Isle, leur fournit quantité d'excellent poisson. On en compte neuf mille, qui payent le tribut en cire, en riz & en toiles. On vante aussi la douceur de leur naturel, & deux de leurs usages: l'un d'exercer entr'eux la plus parfaite hospitalité, lorsqu'ils voyagent; l'autre, de ne jamais changer le prix des vivres, dans l'excès même de la disette. Enfin l'on ajoûte, à tant d'avantages, que l'air est plus frais à Leyte & à Samar, que dans l'Isle de Manille.

Elle a tout à la fois l'Hyver & l'Eté.

Avantages naturels de l'Isle de Leyte.

Isle de Bool.

Du côté de *Baybay* & d'*Ogmuc*, l'Isle de Leyte regarde celle de *Bool*, dont

(*f*) Carreri rapporte toutes les propriétés de ce fruit, sur le témoignage des Jésuites; sur-tout contre les poisons & le cours de ventre, *pag.* 106 & suivantes.

dont la longueur est de seize lieues, du Nord au Sud, & la largeur de huit ou dix. Sa Partie Méridionale est la plus habitée, depuis *Obog*, sa Capitale, jusqu'à la Presqu'Isle, ou la petite Isle de *Panglao*. Elle est bordée de trois autres Isles, moins peuplées. Son terroir ne produit point de riz; mais il est riche en Mines d'or. Le fruit de ses palmiers & ses racines suppléent d'ailleurs au défaut du riz. Ses montagnes sont remplies de bêtes fauves, & les Isles voisines lui fournissent du coton. Les Habitans ont le même langage que les Bisayas; mais ils sont plus blancs & mieux proportionnés dans leur taille, plus braves aussi sur Mer & sur Terre.

Description des Isles Philippines.

Sibu, ou Sogbu.

Sibu, *Cebu*, ou *Sogbu* (*g*), devoit occuper le premier rang dans cette Description, si l'on avoit suivi l'ordre de la Conquête. C'est la première Isle où les Officiers de Magellan plantèrent l'étendart Espagnol, en 1521, & d'où ils sortirent, en 1564, pour subjuguer Manille & les autres Isles (*h*). Mais on s'est attaché à l'ordre naturel, en les suivant de l'Est à l'Ouest. La forme de Sibu s'étend de quinze ou vingt lieues en longueur, & sa circonférence est d'environ quatre-vingt-quatre. Son principal Cap, qui est au Nord-Est, se nomme *Burulaque*; & de-là les deux Côtes s'étendent, l'une du Nord-Est au Sud-Ouest, jusqu'au Détroit de *Tanay*, & l'autre du Nord au Sud, jusqu'à la petite Isle de *Matta*, & la Ville du Nom de *Jesus*. (*i*). Cette Ville est située sur une Pointe, presqu'au milieu de l'Isle, sous le dixième degré (*k*). Elle n'est éloignée de la petite Isle de Matta, du côté de l'Est, que de la portée du mousquet, & de celle du canon à l'Ouest (*l*). C'est dans ce lieu que Magellan, son Beau-père, & le Capitaine Juan Serrano furent tués par les Indiens (*m*). On trouve, entre ces deux terres, un Port, où l'on est à l'abri de tous les vents, & qui a deux entrées, du côté de l'Est & de l'Ouest; mais ses Bancs exercent l'attention des Pilotes. La Ville a perdu son ancienne splendeur, depuis que Manille s'est accru. C'est néanmoins la résidence d'un Evêque, d'un Gouverneur, de deux Alcades & de quelques autres Officiers. Elle est défendue par un bon Fort. La Garnison consiste en deux Compagnies, d'Espagnols, de Pampanghis & de Cagayans. Un Couvent d'Augustins, fondé, comme la Ville, en 1598, y conserve une Image de l'Enfant Jesus, qui fut trouvé, le jour de la Conquête, entre les dépouilles des Vaincus. On jugea qu'elle avoit été laissée par quelque Soldat de Magellan, au tems de la première découverte. Les Indiens l'avoient honorée comme leurs Idoles. On compte, dans la Ville du Nom de Jesus, cinq mille maisons. Les Jésuites y ont un Collège. De deux Bourgs, qui sont dans le reste de l'Isle, celui de *Payran* est habité

Sa Capitale.

(*g*) Pigaphetta la nomme *Zubu*.

(*h*) Ce ne furent pas les Officiers de Magellan qui subjuguèrent ces Isles; mais d'autres Espagnols, sous les ordres de Michel Legaspi, comme on le verra ci-dessous. Les premiers, en partant des Philippines, prirent la route des Moluques. Voyez le Volume précédent, *pag.* 198. & 199. R. d. E.

(*i*) Son ancien nom est Zebu, ou Sibu. R. d. E.

(*k*) Trente-cinq minutes au-delà, suivant la Carte. R. d. E.

(*l*) Il est évident que le côté Occidental de Matta est le plus proche. R. d. E.

(*m*) Pigaphetta ne parle pas du Beau-père, & raconte que Juan Serrano fut abandonné vif, dans l'Isle, par ses Compagnons, *pag.* 42.

bité par des Marchands & des Ouvriers Chinois ; l'autre, par des Indiens originaires de l'Isle, qui sont exempts du tribut, parcequ'ils ont été les premiers à recevoir les Espagnols pour Maîtres, & qu'ils les ont aidés à découvrir les autres Isles. Le principal fruit du terroir est une sorte de grain, nommé *Borona*, qui tient lieu de riz aux Insulaires. Il est de la couleur du millet; mais un peu plus petit & d'un autre goût. Sibu produit encore beaucoup d'*Abaca* blanche, dont on fait des cables & des toiles fort fines. Cette plante se sème. On la bat dans sa maturité, pour en tirer les fils; comme le *Gamuto*, qui est une autre espèce de filasse, qu'on tire du cœur des palmiers pour en faire des cordes noires, mais qui ne résiste pas si longtems à l'eau. Il y croît aussi beaucoup de coton & de tabac. On trouve, dans les montagnes, quantité de cire & de civette. Les femmes Indiennes font de très-belles toiles de leur coton. Elles en font une autre de l'écorce des palmiers, dont la chaîne est de coton.

Productions de Sibu.

Isles qui l'environnent.

SIBU a plusieurs Isles au Nord-Est, telles que *Bantayan*, qui est environnée de quatre ou cinq autres plus petites, dans lesquelles on ne compte que trois cens Tributaires, uniquement occupés de la pêche & de la fabrique des toiles. A l'Est, entre Sibu & la Côte d'Ogmuc & Leyte, on trouve les petites Isles de *Camotes*, dont la principale est *Poro*, qui dépend de Sibu. Son Cap, nommé *Tanion*, confine à l'Isle *des Noirs*, qui a cent lieues de tour, & dont elle n'est séparée que par un petit Canal, large d'une lieue & très-dangereux par ses courans. Cette Isle s'étend, depuis le neuvième degré, jusqu'au dixième trente minutes (*n*). Elle est assez fertile en riz, pour en fournir Sibu & les Isles voisines, après avoir payé son tribut. Les montagnes sont habitées par des Noirs aux cheveux crêpus, dont l'Isle a tiré son nom, & qui ont divisé entr'eux ces Cantons sauvages. Les uns en occupent les sommets, & les autres sont établis sur les panchans. Outre la jalousie des limites, ils ont souvent l'occasion de se battre, parcequ'ils ne peuvent avoir de femmes que celles qu'ils se font enlevés mutuellement. Aussi le sang coule-t-il sans cesse dans cette farouche Nation. On distingue une autre espèce de Noirs, qui demeurent aux embouchures des Rivières, sans communication avec les précédens, & qui portent une haine mortelle aux Espagnols. Cependant, lorsque l'Isle est attaquée par les Corsaires de Mindanao & de Xolo, ils courent tous à la défense commune; mais ensuite ils se retirent aussi-tôt dans leurs Cantons. Les Bisayas habitent les plaines, & le plus grand nombre est du côté de l'Ouest, sous le gouvernement des Jésuites. On compte trois mille Tributaires dans l'Isle, dont la principale occupation est de faire du cacao, qu'on a porté de la Nouvelle-Espagne aux Philippines. Les montagnes produisent du riz, qui croît naturellement sans eau.

Isle des Noirs.

Isles de Fuegos & de Panamao.

L'ISLE de *Fuegos* (*o*), ou de *Siquior*, est proche de la dernière & de Sibu. Quoique petite, elle est habitée par des Peuples courageux, qui se font redouter de Mindanao & de Xolo. L'Isle de *Panamao*, située vers l'Ouest.

(*n*) Suivant la Carte elle s'étend jusqu'au onzième quinze minutes. R. d. E.

(*o*) C'est l'*Isle des Feux*. R. d. E.

l'Ouest (*p*), n'est éloignée de Leyte que de la portée du mousquet. Son circuit est de seize lieues, sa longueur de quatre, & sa largeur proportionnée. Elle est montagneuse, arrosée de plusieurs Rivières, & remplie de Mines de souffre & de vif-argent. C'est depuis peu d'années qu'elle a cessé d'être déserte, & son Gouvernement dépend de celui de Leyte.

DANS toutes les Isles qu'on a nommées, le nombre des Sujets de la Couronne d'Espagne, Espagnols, ou Indiens, monte à deux cens cinquante mille ames, quoiqu'à peine en ait-on subjugué la douzième partie. Les Indiens mariés payent dix piastres de tribut; & tous les autres, cinq, depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à cinquante. De ce nombre, le Roi n'a que cent mille Tributaires. Le reste dépend des Seigneurs, & les revenus royaux ne montent pas à plus de quatre cens mille pièces de huit, qui ne suffisent point pour l'entretien des quatre mille Soldats répandus dans les Isles, & pour les gages excessifs des Ministres. Aussi la Cour est-elle obligée d'y en joindre deux cens cinquante mille, qu'elle envoye de la Nouvelle-Espagne.

(*p*) Panamao est située, non à l'Ouest, mais à l'Est de celles des Noirs & de Sibu, au Nord de Leyte, & fort éloignée, de ce côté-là, de l'Isle des Feux. R. d. E.

§. V.

Isles de Mindanao & de Xolo.

Situation & grandeur de Mindanao.

ON compte ces deux Isles entre les Philippines, quoique la première soit à deux cens lieues de Manille au Sud-Est. Sa situation est depuis le sixième degré jusqu'au dixième trente minutes (*a*), entre les Caps de *Saint-Augustin*, de *Suliago* & de *Samboangan*. Elle forme ainsi comme un triangle, dont ces trois Caps sont les pointes. On trouve, entre ceux de Suliago & de Saint-Augustin, c'est-à-dire, du Nord au Sud, une belliqueuse Province, qui se nomme *Los Caragos*. Celle d'*Illigan*, qui dépend de *Dapitan*, & celle de *Subanos*, sont entre Suliago, qui est au Nord-Est, & Samboangan. La Province, qui s'étend de l'Ouest à l'Est, depuis ce dernier Cap jusqu'à celui de Saint-Augustin, forme une ligne droite, & confine d'un côté & de l'autre avec les Provinces de *Bubayen* & de *Mindanao*. Le circuit de l'Isle entière est d'environ trois cens lieues; mais elle a tant de Caps avancés & des Bayes si profondes, qu'on peut la traverser en un jour & demi. Elle est environnée de plusieurs Isles, entre lesquelles on distingue *Xolo*, à trente lieues de Samboangan; *Basilan*, *Sangaïl*, & la Presqu'Isle de *Santrangan*.

AVEC tant d'éloignement & de division entre ses parties, Mindanao se ressent de divers climats, & se trouve entourée de Mers orageuses, sur-tout du côté de Los Caragos. La partie, qui est sous le Gouvernement de Samboangan, est très-tempérée. Les vents y sont agréables, les tempêtes rares,

(*a*) Suivant Carreri & Dampier, la plûpart des Voyageurs placent Mindanao entre le cinquième degré trente minutes, & le huitième quarante minutes. R. d. E.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

res, & les playes peu fréquentes. Dans les Provinces de Mindanao & de Buhayen, qui dépendent de deux Rois Maures, les Terres sont maréca-geuses, & remplies de moucherons fort incommodes. On compte, dans l'Isle, vingt Rivières navigables, & deux cens de moindre grandeur. Les plus fameuses sont celles de *Buhayen* & de *Butuan*, qui viennent de la même source, mais dont la première coule vers Mindanao, & la seconde se joint à la Mer vis-à-vis Bool & Leyte. La troisième, nommée *Sibuguey*, prend sa source près de Dapitan, & sépare les Provinces de Mindanao & de Samboangan. L'Isle contient aussi deux Lacs; l'un qui se nomme *Mindanao*, d'où elle a tiré son nom (*b*), & qui est d'une fort grande étendue; l'autre, d'environ huit lieues de circuit, nommé *Malanao*, & situé dans la partie opposée de l'Isle. Tout le Pays est rempli de montagnes, à l'exception des parties maritimes; ce qui n'empêche point qu'il ne produise beaucoup de riz, & des racines fort nourrissantes. On y trouve de toutes parts, principalement sur la Côte de Los Caragos, & près de la Rivière de Butuan, une grande abondance de ces palmiers, dont les fruits se nomment *Sagu*, de la farine desquels on fait du pain & du biscuit, comme aux Moluques (*c*).

Ses productions particulières.

OUTRE les productions communes aux autres Isles, Mindanao a le Durion, fruit estimé sur toute la Côte des Indes, dans lequel on trouve trois ou quatre amandes, couvertes d'une substance molle & blanchâtre, avec un noyau semblable à celui des prunes, qui se mange rôti, comme les marons. Il a la même qualité que les autres fruits de l'Orient; c'est-à-dire, qu'il faut le cueillir pour le faire parvenir à sa maturité. On en trouve beaucoup depuis Dapitan jusqu'à Samboangan, dans une étendue de soixante lieues, particulièrement dans les Cantons élevés; mais sur-tout dans les Isles de Xolo & de Basilan. On assure que l'arbre est vingt ans à donner ses premiers fruits. La Canelle n'est pas moins particulière à l'Isle de Mindanao. L'arbre, dont elle est l'écorce, y croît sans culture, sur les montagnes, & n'a pas d'autre maître que celui qui s'en saisit le premier. De-là vient apparemment que, dans la crainte d'être prévenu par son voisin, chacun se hâte d'enlever l'écorce avant qu'elle soit mure; & quoiqu'elle soit d'abord aussi picquante que celle de Ceylan, elle perd en moins de deux ans son goût & sa vertu. On la recueille dans vingt-cinq Villages, sur la Côte de Samboangan, vers Dapitan, & dans un seul Village de la Province de *Cagayan* (*d*).

Canelle de Mindanao.

Or de cette Isle.

LES Habitans de l'Isle y trouvent de fort bon or, en creusant assez loin dans la Terre. Ils en trouvent dans les Rivières, en y faisant des fosses avant

(*b*) *Mindanao* signifie, en Langue du Pays, *Homme de Lac*.

Nota. Les Naturels du Pays l'appellent proprement *Mangindanao*. R. d. E.

(*c*) C'est de la moelle de ces arbres, & non de la farine des fruits, qu'on fait le pain de sagu aux Moluques. Voyez nos Notes sur l'*Histoire Naturelle* de ces Isles, au Tom. XI. *pag*. 102. & le §phe. XI. ci-dessous. R. d. E.

(*d*) Dampier, quoique fort exact à relever les avantages de Mindanao, ne parle point de la Canelle, qu'on prétend accorder à cette Isle. C'est apparemment le *Coulit-Lawan*, écorce d'arbre, dont l'odeur approche beaucoup de celle du clou de girofle, surtout quand on en tire l'huile. R. d. E.

avant l'arrivée du flot (*e*). Les Volcans leur donnent beaucoup de souffre, sur-tout celui de *Sanxil*, qui est dans le voisinage de Mindanao. Il s'y éleva, en 1640, une haute montagne, qui vômit tant de cendres, que cette éruption fit craindre la ruine entière de l'Isle (*f*).

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

Souffre de ses Volcans.

Ses perles, ses oiseaux, & ses animaux.

On pêche de grosses Perles dans les Mers voisines. Le Père de *Combes*, Jésuite, qui a publié l'Histoire de Mindanao, raconte que dans un endroit très-profond, on en connoît une, qui est de la grosseur d'un œuf, & qu'on a tenté inutilement de la trouver (*g*). Avec toutes les espèces d'oiseaux qui sont dans les autres Isles, Mindanao produit le *Charpentier*, auquel on attribue la propriété de trouver une herbe qui rompt le fer. On y voit une prodigieuse quantité de sangliers, de chèvres & de lapins; mais sur-tout de singes très-lubriques, qui ne permettent pas aux femmes de s'éloigner de leurs maisons.

Peuples qui l'habitent.

Les Insulaires sont divisés en quatre Nations principales, sous les noms de *Mindanaos*, de *Caragos*, de *Lutaos* & de *Subanos*. On vante les Caragos pour leur bravoure. Les Mindanaos sont renommés par leur perfidie. Les Lutaos, Nation établie depuis peu dans les trois Isles de Mindanao, de Xolo & de Basilan, vivent dans des maisons bâties sur des pieux, au bord des Rivières; & leur nom signifie *Nageur*. Ces Peuples aiment si peu la Terre, que ne s'embarrassant jamais du soin de semer, ils ne vivent que de leur pêche. Cependant ils entendent fort bien le Commerce; & la liaison qu'ils entretiennent avec les Habitans de Borneo, les engage à porter le turban comme eux. Les Subanos, dont le nom signifie *Habitans des Rivières*, sont regardés des autres avec mépris. Ils passent pour les Vassaux des Lutaos. Leur usage est de bâtir leurs maisons sur des pieux si hauts, qu'on n'atteindroit pas avec une picque à cette espèce de nids. Ils s'y retirent la nuit, à l'aide d'une perche qui leur sert d'échelle. Les *Dapitans*, qui sont aussi comme une Nation séparée, surpassent toutes les autres par le courage & la prudence. Ils ont puissamment assisté les Espagnols, dans la conquête des Isles voisines.

Leur Religion.

L'Intérieur du Pays est habité par des Montagnards, qui ne descendent jamais sur les Côtes. On y trouve aussi quelques Noirs, à qui leur barbarie ne produit point d'autre avantage que de servir à la conservation de leur liberté. Tous ces Insulaires sont Idolâtres, ou sans Religion; mais, depuis Sanxil jusqu'à Samboangan, le Mahométisme règne sans partage, sur-tout dans les Isles de Basilan, & dans celle de Xolo, qui est comme le siège de cette Secte & la Mecque de l'Archipel, parceque celui qui en infecta ces Isles y avoit son tombeau, que les Espagnols détruisirent à leur ar-

(*e*) Les Hollandois ne conviennent pas de cette propriété importante de l'Isle, dont les Habitans vivent dans la dernière indigence; & si on leur a vû, en certains tems, plus d'or qu'à l'ordinaire, Valentyn est persuadé qu'il venoit des Espagnols. On assure cependant qu'il s'en trouve quelque peu dans l'Isle de *Saranggani*, quoique les Commissaires Hollandois n'en ayent jamais pû découvrir le moindre indice. R. d. E.

(*f*) C'est l'Isle de Sangir, dont on a donné la description au Tome XI. *pag.* 20. On y trouve en même-tems une relation curieuse de la terrible éruption de la montagne *Abou*, en 1711. R. d. E.

(*g*) Dampier & Valentyn ne disent rien de ces belles perles. R. d. E.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

arrivée. Au fond, dit Carreri, la plûpart sont Athées, & ceux qui ont quelque Religion sont Sorciers (*b*). Les Mahométans ne connoissent de la leur, que la défense de manger du porc, la loi de la circoncision & la liberté d'entretenir plusieurs femmes. D'ailleurs ils sont fort sobres. Leur nourriture est un peu de riz cuit à l'eau, & des racines, sans aucun assaisonnement d'épices. Avec le poisson même & la chair des animaux, ils n'employent que de l'eau & du sel. Leur habillement n'est pas moins simple: un même habit leur sert de haut-de-chausse, de pourpoint & de chemise. Ils portent au côté un cris, espèce de poignard dont le manche est doré, & une ceinture au-dessus du haut-de-chausse, ou plutôt une écharpe si large qu'elle leur tombe sur les genoux. Les femmes ont une sorte de sac, qui leur sert de juppe pendant le jour, comme de draps & de matelas sur une mauvaise natte pendant la nuit. Leurs maisons de bois sont couvertes de joncs. La terre leur sert de sièges, les feuilles d'arbre de plats, les cannes de vases, & les cocos de tasses.

Usages & loix fort barbares.

Les usages des Nations, qui habitent les montagnes, sont plus barbares que ceux des Mahométans. Un Père, qui rachéte son fils de l'esclavage, en fait son propre esclave; & les enfans exercent la même rigueur à l'égard de leur père. Le moindre bienfait donne droit, parmi eux, sur la liberté d'autrui; & pour le crime d'un seul, ils réduisent toute une famille à l'esclavage. Ils ne connoissent point l'humanité pour les Etrangers. Ils ont le vol en horreur; mais l'adultère leur paroit une faute legère, qui s'expie par quelque amende. Ils punissent l'inceste au premier degré, en mettant le coupable dans un sac, & le jettant au fond des flots. Jamais une Nation ne s'arme contre une autre. Mais les Particuliers, qui ont à vanger quelque injure, s'efforcent, par toutes sortes de voyes, d'ôter la vie à ceux dont ils se croyent offensés; sans autres loix, dans leurs querelles, que le pouvoir ou la force des adversaires. Le plus foible a recours aux présens, pour arrêter les poursuites. Celui qui se propose de commettre un meurtre, commence par amasser une somme d'argent, pour se mettre à couvert de la vengeance, s'il redoute les parens de l'ennemi, dont il veut se défaire. Après son expédition, il est mis au rang des Braves, avec le droit de porter le turban rouge. Cette cruelle distinction, qui est établie parmi les Subanos, a plus d'éclat encore dans la Nation des Caragos, où, pour obtenir l'honneur de porter la marque des Braves, c'est-à-dire, un turban de diverses couleurs, nommé *Baxacho*, il faut avoir tué sept hommes.

Administration de la Justice, & degrés de Noblesse.

Les deux Rois Maures de Mindanao administrent la Justice par les mains d'un Gouverneur, qui porte le nom de *Zarabandal*. Cet Office est la première Dignité, dans chacune des deux Cours. On y distingue des degrés de Noblesse. *Tuam* est le titre des Grands. *Otançayas* est celui des Personnes riches, qui sont Seigneurs d'un certain nombre de Vassaux. Les Princes du Sang Royal se nomment *Cacites*. En général, les simples Sujets ont beaucoup à souffrir de l'oppression des Grands, parceque l'autorité souveraine est trop foible pour réprimer cette tyrannie.

On

(*b*) *Ubi suprà*, pag. 214.

Funérailles somptueuses des Mahométans.

On vante la magnificence & la piété des Mahométans de l'Isle, aux funérailles des Morts. Leur pauvreté ne les empêche pas d'employer tout ce qu'ils possèdent, pour vêtir d'habits neufs, le parent, ou l'ami qu'ils ont perdu, & pour le couvrir des plus riches toiles. Ils plantent, autour du sépulchre, des arbres & des fleurs. Ils brûlent des parfums; & s'il est question d'un Prince, ils enferment son tombeau dans un beau Pavillon, avec quatre étendarts blancs aux côtés. Anciennement, ils tuoient un grand nombre d'esclaves, pour servir de cortège au Mort. Mais leur usage le plus singulier est celui qui les oblige de faire leur cercueil pendant leur vie, & de le tenir en vûe dans leurs maisons, pour ne jamais oublier que la condition humaine les destine à la mort.

Leurs Mariages.

Leurs femmes sont chastes & modestes; mais elles trouvent, dans leur laideur, un grand secours pour l'exercice de cette vertu. Les nôces se célèbrent avec beaucoup de pompe; & la fête dure quinze jours. Après la célébration, la femme conserve l'habit blanc qu'elle a pris le jour des fiançailles, & le mari en prend un rouge.

Armes dont ils se servent.

L'Arme, que les Mahométans portent sans cesse, est un poignard, ou un cris, dont la lame est flamboyante. Les Seigneurs sont distingués par le manche, qui est d'ivoire ou d'or. Dans leurs guerres, ils employent la lance & le bouclier rond; ce qui les distingue aussi des Habitans de toutes les autres Isles, qui portent un bouclier de forme longue (*i*). En Mer, ils ont l'usage de certaines petites cannes, de la grosseur du doigt, qu'ils nomment *Babacaies*, & qui sont si dures & si pointues, qu'étant tirées comme des flèches, elles ont la force de percer une planche. Ils joignent sur Terre, à la lance & au cris, un cimeterre fort tranchant. Ceux qui les croyent venus originairement de Borneo, en apportent, pour preuve, un autre usage, qui leur est commun avec les Habitans de cette Isle: c'est celui de la Sarbacane. Ils lancent, par la seule force du souffle, de petites flèches empoisonnées, qui causent infailliblement la mort, si le remède n'est pas appliqué sur le champ; & l'expérience a fait reconnoître que l'excrément humain est le plus sûr.

On trouve, autour de Mindanao, plusieurs Villages gouvernés par un petit Prince indépendant du Roi de cette partie de l'Isle, qui n'a jamais pû le subjuguer. Ce Peuple est Idolâtre, & les Nobles sont Mahométans.

Isle de Xolo, & ses propriétés.

A trente lieues de l'Isle, vers le Sud-Est, on rencontre celle de *Xolo*, qui est gouvernée par un Roi particulier, & que la multitude de Navires Maures, qui ne cessent pas d'y aborder, font nommer justement la Foire de toutes les Isles voisines. C'est la seule des Philippines, qui offre des éléphans. Les Insulaires, n'ayant pas l'usage d'apprivoiser ces animaux, comme dans la plus grande partie des Indes, ils s'y sont extrêmement multipliés. On y trouve des chèvres, dont la peau n'est pas moins mouchetée que celle des tigres. Le *Salangan*, si renommé aux Indes, par l'usage qu'on

Ses éléphans, & chèvres mouchetées.

Nom de l'oiseau dont on mange les nids.

(*i*) Le bouclier rond est aussi en usage à Amboine, à Celebes, & dans quelques autres Isles. Voyez le Tome XI. R. d. E.

Description des Isles Philippines. Fruit du Roi.

qu'on fait de ses nids pour la bonne chère, est le plus curieux des oiseaux de Xolo. Entre les fruits, on compte beaucoup de poivre, que les Habitans recueillent verd; des durions en abondance; & l'espèce de pomme, que les Espagnols ont nommée le *Fruit du Roi*, parcequ'elle ne se trouve que dans son Jardin. Sa grosseur est celle d'une pomme commune; & sa couleur, un assez beau pourpre. Ses pepins blancs, de la grosseur des gousses d'ail, sont couverts d'une écorce aussi épaisse que la semelle d'un soulier; & le goût en est très-agréable. On vante, dans cette Isle, une herbe, nommée *Ubosbamban*, dont la vertu est d'exciter l'appétit. Les perles, qui se pêchent sur les Côtes, sont distinguées par leur beauté. C'est une méthode singulière des Plongeurs de Xolo, avant que de s'enfoncer dans l'eau, de se frotter les yeux avec le sang d'un coq blanc. La Mer jette beaucoup d'ambre gris sur le rivage, principalement depuis Mai jusqu'à Septembre; tems pendant lequel on n'y connoît pas les vents de Sud & de Sud-Ouest.

Herbe qui excite l'appétit.

Perles & ambre gris.

Isle de Basilan, nommée le Jardin de Samboangan.

Ses principaux fruits.

L'Isle de *Basilan*, qui n'est qu'à trois lieues de Mindanao, en a douze de circuit. Comme elle fait face à la Province de Samboangan, on la nomme le Jardin qui lui fournit des platanes, des cannes de sucre, des gaves & des lanzones. Ce dernier fruit, qui porte le nom de *Boaba*, dans l'Isle de *Pintador*, est de la grosseur d'une noix. Il renferme, dans son écorce, trois ou quatre pepins, si doux & si délicats, qu'on en peut manger une quantité surprenante, sans en ressentir aucune incommodité. Le maron, qu'on nomme *Tugup* à Leyte, est un autre fruit de ces deux Isles, qui a l'écorce cotoneuse, & qui devient aussi gros que le melon. La substance en est molle & de fort bon goût. Il contient de petits noyaux, qui ressemblent aux *Atas* & aux *Cirimayas* de la Nouvelle-Espagne. Le *Balono*, avec l'apparence d'un coing au dehors, renferme un noyau, qui est environné d'un poulpe d'un doigt d'épaisseur. On le confit au vinaigre avant sa maturité. Basilan produit beaucoup de riz, qui ne différe pas moins, en couleur & en odeur, que par ses autres qualités. Dans une si petite Isle, les Rivières sont grandes & difficiles à traverser. Les sangliers & les cerfs n'y manquent point dans les forêts. Le bois y est propre à bâtir. Enfin la Mer concourt à l'abondance du terroir, en fournissant aux Insulaires tous les poissons connus en Europe, & d'autres espèces qui sont particulières au climat; sur-tout de belles tortues de la seconde espèce, c'est-à-dire de celles qu'on recherche pour leur écaille. On joint, à toutes ces richesses, deux sortes de *Jais*.

Autres propriétés de l'Isle.

Isle de S. Jean.

[L'Isle de *St. Jean*, suivant Dampier, est à l'Orient de Mindanao, à trois ou quatre lieues de distance, & à sept ou huit degrés de Latitude. Cette Isle a environ trente-huit lieues de longueur, & vingt-quatre de largeur, au milieu. Le côté Septentrional est plus large, & le Méridional plus étroit. L'Isle est assez élevée, & pleine de petites montagnes couvertes de bois.]

§. VI.

§. VI.

Conquête des Isles Philippines.

Lenteur des Espagnols pour la Conquête de ces Isles.

Après la découverte des Philippines, les Espagnols, satisfaits de s'être ouvert une nouvelle route aux Indes Orientales, & d'en avoir heureusement profité pour s'établir aux Moluques, se bornèrent, pendant plus de vingt ans, à soûtenir leur établissement dans ces dernières Isles. Mais, tandis qu'ils y étoient aux mains avec les Portugais, on combattoit, en Portugal & en Espagne, avec d'autres armes. Ces deux Couronnes employoient la Plume, les Astrolabes & les Cartes Géographiques, pour faire valoir leurs prétentions & leurs droits. A la fin, ce fameux procès fut décidé en faveur du Portugal; & le peu d'Espagnols, qui restoient aux Moluques, les abandonnèrent volontiers, sans autre condition que d'obtenir leur passage en Espagne.

Ce fut alors que la Cour de Madrid commença sérieusement à tourner ses vûes vers les Philippines, & que pour recueillir quelque fruit de l'entreprise de Magellan, elle résolut de conquérir des Isles, sur lesquelles on ne lui contestoit pas les premiers droits. Ruyz-Lopez de *Villalobos* reçut ordre, en 1542, de partir, du Mexique, avec cinq Vaisseaux. Après deux mois de navigation, il découvrit, à la hauteur de dix degrés, l'Isle de *Las-Coralos*, & de-là celles des *Larrons*, qui ont pris depuis le nom de *Marianes*. Ensuite, les Pilotes s'accordant mal, il ne put trouver les Isles à l'onzième degré. Il se vit forcé de mouiller dans la Baye de *Caraga*, au mois de Février 1543, & non-seulement il y perdit presque tous ses gens, par la faim & les maladies; mais les tempêtes abîmèrent quatre de ses Vaisseaux; & rejetté par les Portugais, qui lui refusèrent des rafraîchissemens aux Moluques, il alla mourir de chagrin dans l'Isle d'Amboine.

Entreprise de Lopez Legaspi.

Cette disgrace rebuta les Espagnols, jusqu'à leur faire oublier, pendant dix ans, l'intérêt qu'ils avoient à la conquête des Philippines. Mais Philippe II, reveillé par un Religieux Augustin, nommé le Père *Urbanetta*, donna de nouveaux ordres au Viceroi du Mexique, qui fit partir, en 1564, une Escadre de quatre Vaisseaux de guerre, & d'une Fregate, montée de quatre cens hommes, sous le commandement de Michel-Lopez *Legaspi*. Urbanetta, & quelques Religieux du même Ordre, s'engagèrent dans une entreprise dont on devoit le plan à leurs conseils. La Flotte arriva dans l'Isle de Leyte, au commencement de l'année suivante; & passant heureusement le Détroit, elle alla mouiller dans le Port de *Sibu*, le 27 d'Avril, jour de la Pentecôte. Elle avoit été guidée par un Maure de Borneo, qui connoissoit toutes ces Isles, & que Legaspi avoit pris à bord près de *Panaon*. Les Espagnols ne trouvèrent point d'obstacle à leur descente; mais, ayant conçu quelque défiance des Insulaires, ils emportèrent d'assaut la Ville Indienne de Sibu. On trouva, dans le pillage, cette Image de l'Enfant Jesus, dont le nom fut donné à la Ville & au premier Couvent que les Augustins y fondèrent. Après l'établissement des Espagnols, Urbanetta partit sur l'Amiral, avec Dom Philippe de *Salzedo*, pour découvrir & fixer une

Il se rend Maître de Sibu, & la nomme Jesus.

Service qu'Urbanetta rend à la Navigation.

une route jusqu'à la Nouvelle-Espagne, dans des Mers immenses, qu'on n'avoit encore traversées qu'au hasard. Il fit heureusement ce Voyage; mais l'honneur de la découverte lui fut ravi par Dom Alonso de *Arellana*, qui étoit parti dans une Patache avant lui, & qu'il trouva dans la Nouvelle-Espagne en y arrivant. Cependant on n'en a pas moins d'obligation aux lumières & au travail d'Urbanetta, qui a tracé les Cartes nécessaires pour cette Navigation, après avoir observé fort soigneusement la route.

Fondation de Manille.

En 1570, Legaspi fut revêtu du titre de Général, par des Lettres du Roi d'Espagne, qui lui ordonnoient d'étendre ses Conquêtes. Il se présenta, l'année suivante, devant la Ville de Manille; & l'ayant subjuguée sans effusion de sang, il y jetta les fondemens de celle qui subsiste aujourd'hui. Bien-tôt le Commerce y fut ouvert avec la Chine. Legaspi mourut en 1572; mais Guido de *Labazarris*, qui succéda au Gouvernement, continua de s'étendre dans l'Isle, & fit présent, à ses plus braves Soldats, de plusieurs terres qui furent érigées en Fiefs, avec de glorieuses distinctions, que la Cour d'Espagne ne fit pas difficulté de confirmer. En 1574, les Espagnols se trouvèrent assez forts pour repousser une Flotte de soixante-dix Barques, qu'un Corsaire Chinois, nommé *Limahon*, avoit rassemblées pour les attaquer. L'année d'après, Dom François de *Sande*, envoyé du Mexique avec de nouvelles forces, entreprit la fameuse expédition de Borneo, dans laquelle il pilla la Capitale de cette Isle, après avoir vaincu le Roi. Il força, au tribut, les Isles de Mindanao & de Xolo. Ses Successeurs marchèrent vivement sur ses traces. Stefano Rodriguez de *Figueroa* entreprit en 1597, la Conquête de Mindanao à ses propres fraix, & rendit le nom Espagnol redoutable à toutes les Isles; mais il mourut dans le cours de ses exploits. Dom Juan de *Ronquillo* prit le commandement après lui, & la guerre fut continuée long-tems avec divers succès. Enfin, le 6 d'Avril 1635, Juan *Chaves* se rendit maître de la Province de Samboangan, dans laquelle il fit bâtir un Fort. Le Roi de cette partie de l'Isle se vit réduit à demander la paix. Elle fut conclue à plusieurs conditions, dont la principale étoit une amitié si sincère, que dans toutes les offenses & les accusations de mécontentement, les plaintes devoient être portées aux deux Cours, & que la bonne intelligence ne seroit jamais rompue qu'après l'espace de six mois (a). Le Roi de cette partie de l'Isle pouvoit mettre alors trente mille hommes en campagne, armés de mousquets, que les Hollandois leur avoient vendus, de flèches & d'autres instrumens militaires. Sa résidence habituelle étoit dans un lieu ouvert, qui n'étoit fortifié que de palissades & de quelques pièces de canon. Après avoir vécu long-tems avec lui dans une profonde paix, le Gouverneur de Manille se croyant menacé par les Corsaires Chinois, lui abandonna le Fort de Samboangan, à condition qu'il le rendroit aux Espagnols lorsqu'ils en voudroient rétablir la Garnison. Mais, comme ils avoient moins de confiance pour les Habitans de la Province de Caragas, ils ne cessèrent point d'y entretenir un Alcade Major, avec quelques Troupes de leur Nation. Ils avoient d'ailleurs le Fort d'*Illigan*, dans la Province

Accroissement des Espagnols aux Philippines.

Leurs Conquêtes dans l'Isle de Mindanao.

Paix qu'ils font avec le Roi.

(a) On trouve ce détail dans l'Histoire de Mindanao, par le Père de *Roblès*.

ce de Dapitan, qu'ils continuèrent de faire garder avec le même soin, quoique les Habitans de cette Province ne se fussent jamais relâchés de la fidélité qu'ils avoient promise à l'Espagne. Mais on n'ignoroit pas qu'une crainte puérile avoit eu beaucoup de part à leur soumission. En voyant les Espagnols, l'épée au côté, manger du biscuit & fumer du tabac, ils les avoient pris pour des monstres redoutables, qui avoient une queue, qui mangeoient des pierres, & qui vomissoient de la fumée.

Opinion que les Habitans ont des Espagnols.

On observe que les Jésuites entrèrent dans l'Isle de Mindanao, le 24 de Février 1624, pour s'employer à la conversion des Insulaires, & pour remplir toutes les fonctions Ecclésiastiques. Dom Ferdinand *Tello*, Gouverneur de l'Isle pour l'Espagne, leur confia le soin des Paroisses. Illigan & Dapitan furent compris dans cette distribution.

Dom Sebastien Hurtado de *Corcuero*, Gouverneur de Manille en 1638, conquit l'Isle de Xolo avec une Flotte de quatre-vingt Barques, montée d'un grand nombre d'Indiens & de six cens Espagnols. La paix qu'il fit avec les Insulaires fut cimentée par l'établissement du Christianisme, sous la direction des Jésuites. Mais elle fut rompue par l'imprudence de quelques Officiers d'Espagne, & renouvellée en 1646, à condition que le Roi payeroit tous les ans, pour tribut, trois Barques chargées de riz, de la longueur de huit brasses. Deux ans après, l'Isle fut attaquée par les Hollandois, qui trouvèrent une résistance insurmontable dans la valeur des Espagnols; mais le Roi de Xolo, prenant cette occasion pour rompre son dernier Traité, parvint à se délivrer de ses Vainqueurs. La nécessité força les Espagnols d'accepter des conditions à leur tour. Ils ont la liberté de mouiller dans les Ports de l'Isle; & les Sujets du Roi vont trafiquer aux Philippines.

Conquête de Xolo.

Lorsque l'union des Couronnes de Castille & de Portugal eut mis une partie de l'Orient sous la domination de l'Espagne, le Gouverneur de Manille arma une Flotte considérable, pour achever la Conquête des Isles: mais étant parti dans une Galère, pour se rendre à bord de l'Amiral, qui avoit déja mis à la voile, ses Rameurs, qui étoient des Sangleys, se mutinèrent, le tuèrent avec tous les autres Espagnols, & conduisirent sa Galère à la Chine. Dom Louis de *Las-Marianas*, son fils, succéda au Gouvernement, & n'abandonna point son entreprise. Les Gouverneurs suivans ont tourné tous leurs efforts à la même vûe; & le succès a répondu si mal aux espérances de l'Espagne, que suivant le témoignage de tous les Voyageurs, elle n'a pas subjugué la dixième partie des Insulaires.

Les Espagnols en sont chassés.

§ VII.

Gouvernement de Manille & des autres Isles.

Malgré l'extrême éloignement de la Cour de Madrid, le Gouvernement Espagnol, de ces Isles, est établi sur des Loix si sages, & d'une forme si propre à les rendre constantes, qu'elles ne servent pas moins à soûtenir l'exercice de l'autorité qu'à prévenir ses abus.

L'Administration Ecclésiastique est entre les mains de l'Archevêque de Manille, qui est nommé par le Roi. Il décide, non-seulement tou-

Gouvernement Ecclésiastique.

tes les Causes de son Diocèse, mais encore celles des Evêques, ses Suffragans, par voye d'appel. Cependant, si sa sentence ne s'accorde point avec la première, on est libre d'en appeller à l'Evêque de Camarines, qui est revêtu d'un pouvoir particulier du Saint-Siège. Outre l'Archevêque, & ses trois Suffragans, qui sont les Evêques de Sibu, de Camarines & de Cagayan, il y a toûjours, à Manille, un Evêque Titulaire, ou un Coadjuteur, que les Espagnols nomment *Evêque à l'Anneau*; il prend le Gouvernement de la première Eglise vacante, afin que tous les devoirs soyent remplis sans interruption. On n'a pû trouver de meilleur expédient, pour conserver au Roi d'Espagne le droit de nomination, & pour assurer le repos des Fidèles, qui seroient six ans sans Pasteur, s'il falloit attendre celui qui leur vient de Madrid. Le Commissaire de l'Inquisition est nommé par le Tribunal du Mexique.

Gouvernement Civil.

L'ADMINISTRATION Civile & Militaire a pour Chef un Gouverneur, qui joint à ce titre celui de Capitaine Général. Son Office dure huit ans. Il est Président du Tribunal suprême, qui est composé de quatre Auditeurs, ou Juges, & d'un Procureur Fiscal. Ce Tribunal ayant été formé en 1584, on crut en reconnoître l'inutilité; & les appointemens des Officiers furent destinés, en 1590, à l'entretien d'un Corps de Troupes. Mais, en 1598, il fut rétabli avec de nouvelles prérogatives. Cette Cour reçoit les appels des Magistrats des Villes, & juge des violences commises par les Ecclésiastiques, comme le Tribunal de la Force en Espagne. Le Gouverneur y assiste en qualité de Président; mais il n'a point de voix; & si celles des quatre Auditeurs sont également partagées, il nomme un Docteur, qui fait pancher la balance. Les appointemens annuels de chaque Auditeur sont de quatre mille quatre cens pièces de huit, dont ils reçoivent le tiers de quatre en quatre mois. Ceux du Procureur Fiscal sont les mêmes; mais il a de plus six cens pièces, des Sangleys, pour la protection qu'il leur accorde; & deux cens, comme Procureur de la Sainte-Croisade. Les appointemens règlés du Gouverneur montent à treize mille trois cens pièces de huit; quatre mille en qualité de Général, quatre mille comme Président de la Cour, & cinq mille trois cens comme Gouverneur, ou Supérieur Civil. S'il meurt dans le cours de son administration, le plus ancien Auditeur jouit de ses appointemens, & prend soin des affaires civiles & militaires, dont il rend compte ensuite au nouveau Gouverneur.

Tribunal suprême.

Appointemens des principaux Officiers.

ON doit trouver surprenant, que dans un Pays, où les vivres, les étoffes, & tout ce qui sert au faste, comme aux nécessités de la vie, est à plus vil prix que dans aucun autre lieu du Monde, les Officiers reçoivent de si grands salaires. Aussi les Voyageurs observent-ils, que si les Isles Philippines étoient moins éloignées de l'Espagne, il n'y auroit pas de Seigneur, dans cette Cour, qui ne briguât un Gouvernement où le gain est immense, la jurisdiction fort étendue, l'autorité sans bornes, les commodités en abondance, les prérogatives plus flatteuses & les honneurs plus distingués que dans la Viceroyauté des Indes (*a*). Outre le Gouvernement Civil, & l'Administration de la Justice avec le Conseil, le Gouverneur donne tous les emplois militaires,

Prérogatives extraordinaires du Gouverneur.

(*a*) Carreri, *ubi supra*, pag. 49.

taires, nomme vingt-deux Alcades, qui gouvernent autant de Provinces, dispose du Gouvernement des Isles Marianes, lorsqu'il vacque par la mort, jusqu'à-ce que la Cour y ait pourvû. Il disposoit aussi de ceux de Formose & de Ternate, tandis que ces Isles appartenoient à l'Espagne. Il distribue des Seigneuries, sur les Villages Indiens, aux Soldats Espagnols, qu'il juge dignes de cette récompense. Ces Fiefs se donnent ordinairement pour deux vies, c'est-à-dire, avec droit de succession pour la femme & les enfans; après quoi, la terre revient au Domaine Royal. Les Seigneurs reçoivent la plûpart des droits qui seroient payés au Roi, sur-tout le tribut de dix piastres pour chaque marié, & de cinq pour les autres; mais ils sont obligés aussi de fournir, pour l'entretien de la Milice, deux piastres de chaque tribut, & quatre *Cavans* de riz (*b*) à chaque Soldat de leur District. Outre les dix piastres, le Roi tire, dans les terres de son Domaine, deux Cavans de riz par tête.

Descriptions des Isles Philippines.

Le Gouverneur des Philippines nomme à tous les Canonicats vacans de l'Eglise Archiépiscopale, & n'est obligé qu'à le faire sçavoir au Roi, qui confirme sa nomination. Pour remplir les Paroisses séculières, & les Bénéficiers Royaux, l'Archevêque nomme trois Sujets, entre lesquels le Gouverneur en choisit un. Les Paroisses des Réguliers sont pourvûes par le Supérieur Provincial de l'Ordre, dont le choix n'a pas besoin de confirmation; mais un Religieux n'a droit d'entendre que les Confessions des Indiens, sans la permission des Evêques. Enfin le Gouverneur nomme le Général du Gallion qui va tous les ans à la Nouvelle-Espagne; emploi qui rapporte plus de cinquante mille écus. Il nomme les Commandans des Places de guerre, & plus de Capitaines & d'Officiers qu'il n'y en a dans toute l'Espagne; parcequ'il a le pouvoir de distribuer, aux Indiens, des commissions de Colonels, de Majors & de Capitaines, pour les attacher à la Nation Espagnole, par des distinctions qui les exemptent de la moitié du tribut.

Inconvéniens qui les balancent.

Mais cette grandeur & cette étendue d'autorité ont leur contrepoids, dans la recherche que les Habitans des Philippines font de la conduite d'un Gouverneur après son administration. Le droit des plaintes est accordé à tout le monde, & se publie dans chaque Province. Ce droit dure soixante jours, pendant lesquels l'oreille du Juge est ouverte. [Les accusateurs ont encore trente jours pour poursuivre leurs plaintes devant le Juge.] C'est ordinairement le Gouverneur qui succéde. Il apporte une Commission expresse du Roi & du Conseil des Indes. Cependant la Cour se réserve le jugement d'un certain nombre de chefs, que le Juge envoye en Espagne, après avoir reçu toutes les informations: mais il prononce sur les cas qui ne sont pas réservés. Les Auditeurs, qui sont chargés de l'administration après la mort d'un Gouverneur, ou qui passent à quelque poste dans un autre Pays, sont soûmis à la même recherche, avec cette différence, qu'ils peuvent partir, en laissant un Procureur qui réponde pour eux. La rigueur est poussée si loin, dans ces étranges Procès, que sans égard à la grandeur du rang, elle va jusqu'à la prison. Dom Sebastien Hurtado de *Corcuera* se vit

(*b*) Le *Cavan* pése cinquante livres d'Espagne.

Triste fort de la plûpart des Gouverneurs.

vit renfermé, pendant cinq ans, dans le Château de Saint-Jacques; & Dom Diegue de *Taxardo*, quelque tems de moins: mais un ordre exprès du Roi leur fit rendre tout ce qu'on leur avoit ôté injustement. A la vérité, le Conseil des Indes a modéré cette rigueur, en ordonnant que, sans maltraiter les Gouverneurs, toutes les informations fussent envoyées en Espagne. Cependant la distance des lieux empêche toûjours que cet ordre ne soit exactement observé. Carreri assure, que depuis la Conquête, on ne compte que deux Gouverneurs, qui soyent revenus en Espagne, & que les autres sont morts, ou de chagrin, ou de la fatigue du Voyage. Il ajoute que la recherche des crimes vaut toûjours cent mille écus à celui qui succède; & que le Prédécesseur est obligé de tenir cette somme prête, pour se délivrer des embarras dont il est menacé (c).

(c) *Ubi suprà*, pag. 54.

§. VIII.

Climat & Richesse des Philippines.

Chaleur & humidité règnantes.

LA chaleur & l'humidité sont les deux qualités générales de toutes ces Isles; mais la première n'y est pas si sensible qu'en Italie, aux jours caniculaires, quoiqu'elle soit plus incommode, par les sueurs qu'elle cause & qui affoiblissent les meilleurs tempéramens. L'humidité vient du grand nombre de Rivières, de Lacs, d'Etangs, & des pluyes abondantes qui tombent pendant la plus grande partie de l'année. On observe, comme une propriété particulière aux Philippines, que les orages y commencent par la pluye & les éclairs, & que le tonnerre ne s'y fait entendre qu'après la pluye. Pendant les mois de Juin, de Juillet, d'Août, & une partie de Septembre, on y voit règner les vents du Sud & de l'Ouest. Ils amènent de si grandes pluyes & des tempêtes si violentes, que toutes les campagnes se trouvant inondées, on n'a point d'autre ressource que de petites Barques, pour la communication des lieux. Depuis Octobre jusqu'au milieu de Décembre, c'est le vent du Nord qui règne; pour faire place ensuite, jusqu'au mois de Mai, à ceux d'Est & d'Est-Sud-Est. Ainsi les Mers des Philippines ont deux Moussons, comme les autres Mers des Indes; l'une, séche & belle, que les Espagnols nomment la *Brise*; l'autre, humide, orageuse, qu'ils appellent *Vandaral*.

Règne des vents.

On remarque encore que dans ce climat, les Européens ne sont pas sujets à la vermine, de quelque saleté que soyent leurs habits & leurs chemises; tandis que les Indiens en sont couverts. La neige n'y est pas plus connue que la glace; aussi n'y boit-on jamais de liqueur froide, à moins que, sans aucun égard pour sa santé, on ne se serve de salpêtre pour rafraîchir l'eau. En un mot, la chaleur est si constante, qu'avec l'avantage d'un continuel équinoxe, on ne change jamais l'heure des repas, ni celle des affaires, on ne prend point d'habits différens, & l'on n'en porte de drap que pour se garantir de la pluye. Ce mêlange de chaleur & d'humidité ne rend pas l'air fort sain. Il retarde la digestion, il incommode les jeunes Européens plus

Qualités de l'air.

plus que les vieillards. Mais aussi les alimens y sont legers. Le pain ordinaire, n'étant que de riz, a moins de substance que celui de l'Europe. Les palmiers, qui croissent en abondance dans une terre humide, fournissent l'huile, le vinaigre & le vin. Comme on a le choix de toutes sortes de viandes, les personnes riches se nourrissent de gibier, le matin, & de poisson le soir. Les pauvres ne mangent guères que du poisson mal cuit, & gardent la viande pour les jours de Fête. Une autre cause de la mauvaise qualité de l'air est la rosée, qui tombe dans les jours les plus sereins. Elle est si abondante, qu'en secouant un arbre, on en voit tomber une sorte de pluye. Cependant elle n'incommode point les Habitans naturels du Pays, qui vivent quatre-vingt & cent ans; mais la plûpart des Européens s'en trouvent fort mal. On ne dort & l'on ne mange point à Manille sans être humide de sueur; mais elle est beaucoup moindre dans les lieux ouverts, parceque l'air y est plus agité. Aussi toutes les personnes riches ont des maisons de campagne, où elles se retirent depuis le milieu de Mars jusqu'à la fin de Juin. Quoique la chaleur se fasse sentir avec plus de force dans le mois de Mai qu'en aucun tems, on ne laisse pas alors de voir souvent, pendant la nuit, des pluyes épouvantables, accompagnées de tonnerre & d'éclairs.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

Tremblemens de terre.

ON a déja fait observer, que Manille est particuliérement sujette à d'effroyables tremblemens de terre, sur-tout dans la plus belle saison. Elle en ressentit un si violent, au mois de Septembre de l'année 1627, qu'une des deux montagnes, qui se nomment *Carvallos*, dans la Province de Cagayan, en fut applatie. En 1645, le tiers de la Capitale fut ruiné par le même accident, & trois cens personnes furent ensevelies sous les ruines de leurs maisons. Les vieux Indiens assuroient que ces malheurs avoient été plus fréquens, & que de-là étoit venu l'usage de ne bâtir que de bois. Les Espagnols ont suivi cet exemple, du moins pour les étages au-dessus du premier. Leurs allarmes sont continuelles, à la vûe d'un grand nombre de Volcans, qui vomissent des flammes autour d'eux, & qui remplissant de cendres tous les lieux voisins, envoyent des pierres fort loin, avec un bruit semblable à celui du canon. D'un autre côté, tous les Voyageurs nous représentent le terroir comme un des plus agréables & des plus fertiles du Monde connu. En toute saison, l'herbe croît, les arbres fleurissent; &, dans les montagnes comme dans les jardins, les fruits accompagnent toûjours les fleurs. On voit rarement tomber les vieilles feuilles, avant que les nouvelles soyent venues. De-là vient que les Habitans des montagnes n'ont pas de demeure fixe, & suivent l'ombre des arbres, qui leur offrent tout à la fois une retraite agréable & des alimens. Lorsqu'ils ont mangé tous les fruits d'une campagne, ou d'un bois, ils passent dans un autre lieu. Les orangers, les citroniers, & tous les arbres connus en Europe, donnent régulièrement du fruit deux fois l'année; & si l'on plante un rejetton, il en porte l'année suivante. Villalobos, Dampier & Carreri, s'accordent à déclarer qu'ils n'ont jamais vû de campagnes si couvertes de verdure, ni de bois si remplis d'arbres vieux & épais, ni d'arbres qui fournissent plus de secours & de commodités pour la subsistance des hommes.

Volcans.

Ce qui rend les Montagnards errans.

AJOUTONS, avec les mêmes Ecrivains, que Manille se trouvant pla-

 cée

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

Avantages des Philippines pour le Commerce.

cée entre les plus riches Royaumes de l'Orient & de l'Occident, cette situation, en fait un des lieux du Monde, où le Commerce est le plus florissant. Les Espagnols venant par l'Occident, & d'autres Nations de l'Europe & des Indes par l'Orient, les Philippines peuvent être regardées comme un centre où toutes les richesses du Monde aboutissent, & d'où elles reprennent de nouvelles routes. On y trouve l'argent du Perou & de la Nouvelle-Espagne, les diamans de Golkonde, les topases, les saphirs & la canelle de Ceylan, le poivre de Java, le girofle & les noix muscades des Moluques, les rubis & le camphre de Borneo, les perles & les tapis de Perse, le benjoin & l'ivoire de Camboye, le musc de Lequios, les toiles de coton & les étoffes de soye du Bengale, les étoffes, la porcelaine & toutes les raretés de la Chine. Lorsque le Commerce étoit ouvert avec le Japon, Manille en recevoit, tous les ans, deux ou trois Vaisseaux, qui laissoient de l'argent le plus fin, de l'ambre, des étoffes de soye, & des cabinets d'un admirable vernis, en échange, pour du cuir, de la cire & des fruits du Pays. Pour faire juger, en un mot, de tous les avantages de Manille, il suffit d'ajoûter, qu'un Vaisseau, qui en part pour Acapulco, revient chargé d'argent, avec un gain de quatre pour un.

Perte du Commerce du Japon.

§. IX.

Animaux, Plantes & Fruits des Philippines.

Abondance de diverses sortes d'animaux.

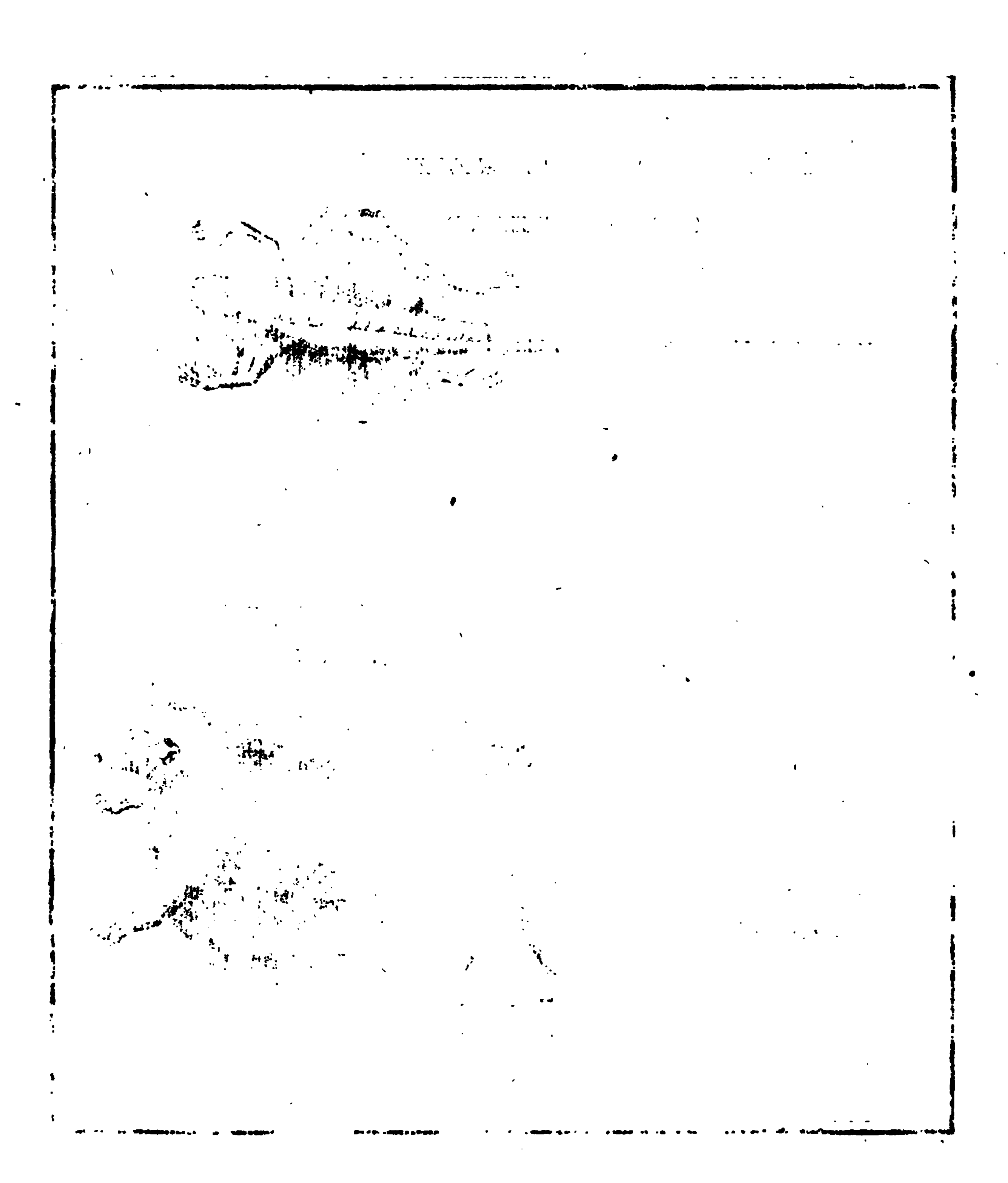
LA fécondité d'un Climat se faisant observer jusques dans la propagation des animaux, on voit naître, dans les campagnes des Philippines, une si grande quantité de bufles sauvages, qu'un bon Chasseur en peut tuer vingt à coups de lance, dans l'espace d'un jour. Les Espagnols ne les tuent que pour en prendre la peau, & les Indiens en mangent la chair. Le nombre des cerfs, des sangliers & des chèvres est surprenant dans les Forêts. On n'a pas manqué d'apporter, à Manille & dans quelques autres Isles, des chevaux & des vaches de la Nouvelle-Espagne, qui n'ont pas cessé d'y multiplier. Mais l'excessive humidité de la terre ne permet pas d'y élever des moutons.

Singes monstrueux.

On ne parle point des singes pour en faire admirer le nombre, quoiqu'il soit incroyable dans les montagnes; mais ils y sont d'une grandeur monstrueuse, & d'une hardiesse qui les rend capables de se défendre contre l'attaque des hommes (*a*). Lorsqu'ils ne trouvent plus de fruits dans leurs retraites, ils descendent sur le rivage de la Mer, pour s'y nourrir d'huitres & de crabbes. Entre plusieurs espèces d'huitres, on en distingue une, qu'on appelle *Taclow*, & qui pese plusieurs livres. Les singes, qui les trouvent ouvertes, & qui craignent qu'en se fermant, elles ne leur attrapent la patte, commencent par y jetter une pierre, qui les empêche de se fermer, & les mangent alors sans crainte. Ils prennent les crabbes avec la même adresse, en mettant la queue entre leurs pinces, pour les enlever tout d'un coup, lorsqu'elles viennent à la serrer.

On

(*a*) Carreri rapporte que ces singes se défendirent si bien, une fois, à Samboangan, avec des bâtons, contre un Soldat qui les attaquoit, qu'ils l'obligèrent de prendre la fuite, dont il mourut de peur quelques jours après. R. d. E.



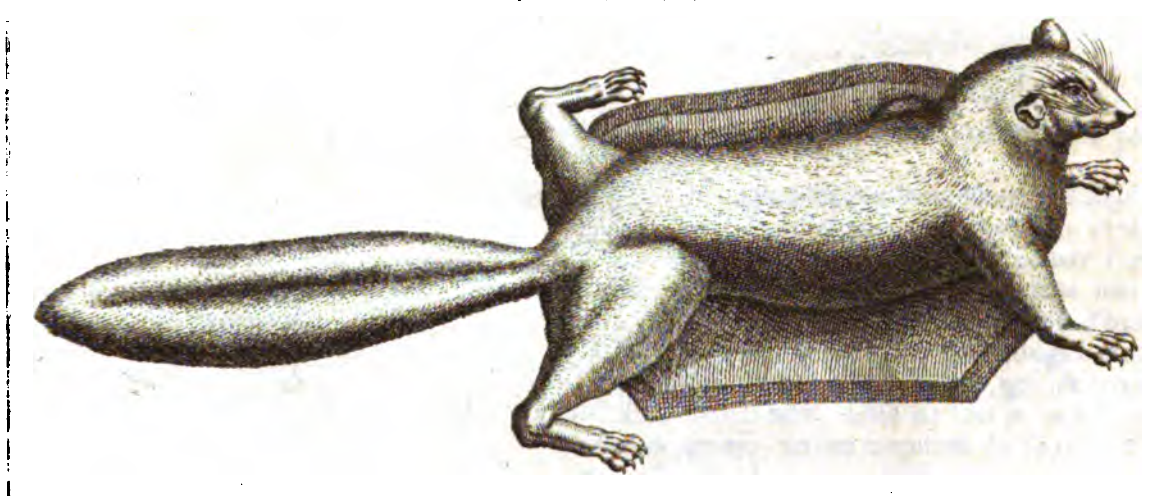
LEZARD VOLANT.

VLIEGENDE LEZARD.



ECUREUIL VOLANT.

VLIEGENDE INKHOORN.



J. V. Schley direx.

On observe, dans les civettes des Philippines, qui sont aussi en fort grand nombre, que si leur parfum n'est pas ôté tous le mois, l'ardeur qu'elles en ressentent est si vive, qu'elles se frottent contre terre, pour rompre la vessie qui le contient. Ces Isles sont le seul endroit du Monde, où l'on voit une espèce de chats, de la grandeur des lièvres & de la couleur des renards, auxquels les Insulaires donnent le nom de *Taguans*. Ils ont des aîles, comme les chauve-souris, mais couvertes de poil, dont ils se servent, pour sauter d'un arbre sur un autre, à la distance de trente palmes (*b*). On trouve, dans l'Isle de Leyte, un animal qui n'est pas moins singulier, & qui se nomme *Mango*. Sa grandeur est celle d'une souris. Il a la meme queue, mais sa tête est deux fois plus grosse que son corps, avec de longs poils sur le museau. [Cet animal ne se nourrit que de charbon.] L'*Iguana* se trouve aux Philippines comme en Amérique. Sa figure ressemble beaucoup à celle du crocodile; mais il a la peau rougeâtre, parsemée de taches jaunes; la langue fendue en deux, les pieds ronds & doublés de corne. Quoiqu'il passe pour un animal terrestre, il traverse facilement les plus grandes Rivières. Les Indiens & les Espagnols mangent sa chair, & lui trouvent le goût de celle des tortues.

Propriétés des civettes aux Philippines.

Taguans, ou chats aîlés.

Mango.

Iguana.

L'HUMIDITÉ, joint au ferment continuel de la chaleur, produit, dans toutes les Isles, des serpens d'une grandeur extraordinaire. Celui qu'on nomme *Ibitin*, se tient pendu par la queue, au tronc d'un arbre, pour attendre qu'il y passe des cerfs, des sangliers & même des hommes. Il est si gros & si long, qu'il les dévore tout entiers; après quoi, il se serre contre l'arbre pour les digerer. Carreri s'imagine qu'il les attire par son haleine, & que l'unique moyen de s'en garantir, est de rompre l'air qui se trouve entre l'homme & le serpent. Un autre serpent, nommé *Assagua*, ne fait la guerre qu'à la volaille. Celui que les Habitans nomment *Olopang*, jette un venin fort dangereux. Les *Bobas*, qui sont les plus grands, ont quelquefois trente pieds de longueur.

Serpens horribles.

De plusieurs oiseaux singuliers des Isles, le plus admirable par ses propriétés est le *Tavon*. C'est un oiseau de Mer, noir & plus petit qu'une poule; mais qui a les pieds & le cou assez longs. Il fait ses œufs dans des terres sabloneuses. Leur grosseur est à-peu-près celle des œufs d'oye. Ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'après que les petits sont éclos, on y trouve le jaune entier sans aucun blanc, & qu'alors ils ne sont pas moins bons à manger qu'auparavant; d'où l'on conclut qu'il n'est pas toûjours vrai, que la fécondité vienne du jaune des œufs. On rôtit les petits, sans attendre qu'ils soyent couverts de plumes. Ils sont aussi bons que les meilleurs pigeons. Les Espagnols mangent souvent, dans le même plat, la chair des petits & le jaune de l'œuf. Mais ce qui suit, mérite beaucoup plus d'admiration. La femelle rassemble ses œufs, jusqu'au nombre de quarante ou cinquante, dans une petite fosse, qu'elle couvre de sable, & dont la chaleur de l'air fait une espèce de fourneau. Enfin, lorsqu'ils ont la force de secouer

Oiseaux singuliers.

Le Tavon & ses propriétés.

(*b*) Il y en a aussi dans l'Isle de Poulo-Condor. C'est une espèce d'écureuil aîlé, dont on trouve la figure dans les Lettres Edifiantes. Nous la joignons ici, avec celle du lezard volant, qui n'est pas moins curieux. R. d. E.

Description des Isles Philippines.

secouer la coque & d'ouvrir le sable pour en sortir, elle se perche sur les arbres voisins, elle fait plusieurs fois le tour du nid, en criant de toute sa force; & les petits, excités par le son, font alors tant de mouvemens & d'efforts, que, forçant tous les obstacles, ils trouvent le moyen de se rendre auprès d'elle. Les Tavons font leurs nids aux mois de Mars, d'Avril & de Mai; tems où la Mer étant plus tranquille, les vagues ne s'élèvent point assez pour leur nuire. Les Matelots cherchent avidemment ces nids, le long du rivage. Lorsqu'ils trouvent la terre remuée, ils l'ouvrent avec un bâton, & prennent les œufs & les petits, qui sont également estimés.

Tourterelles des Philippines.

On voit, aux Philippines, une sorte de tourterelles, dont les plumes sont grises sur le dos, & blanches sur l'estomac, au milieu duquel la Nature a tracé une tache si rouge, qu'on la prendroit pour une playe fraîche, d'où le sang paroît sortir.

Le Kolin. *Le Paloma-Torcaz.* *Le Salangan.* *L'Herrero.* *Le Coiocolo.*

Le *Kolin* est un oiseau de la grosseur d'une grive, de couleur noire & cendrée, qui n'a, sur la tête, au lieu de plumes, qu'une espèce de couronne ou de crête de chair. Le *Paloma-Torcaz* est à-peu-près de la même grosseur. Son plumage est varié de gris, de verd, de rouge & de blanc, avec une tache fort rouge au milieu de l'estomac; mais sa principale distinction consiste dans son bec & ses pieds, qui sont aussi du plus beau rouge. Les Insulaires donnent le nom de *Salangan* à ce fameux oiseau, dont les nids passent pour un mets délicieux, à la Chine & dans toutes les Indes. Il est commun dans les Isles de Calamianes, de Xolo, & dans quelques autres. Sa grosseur est celle d'une hirondelle. Il bâtit son nid sur les rochers qui touchent au bord de la Mer, & l'attache au rocher même, à-peu-près comme l'hirondelle attache le sien aux murailles. L'*Herrero* est un oiseau verd, de la grosseur d'une poule, auquel la Nature a donné un bec si dur, qu'il perce les troncs des plus grands arbres pour y faire son nid; son nom, qui signifie *Forgeron*, lui vient des Espagnols, pour marquer le bruit de son travail, qui se fait entendre d'assez loin (c). On lui attribue la propriété de connoître une herbe qui rompt le fer. Un autre oiseau, nommé *Colocolo*, a celle de nager sous l'eau, avec autant de vitesse qu'il vole dans l'air. Ses plumes sont si serrées, qu'elles deviennent séches aussi-tôt qu'il les a secouées hors de l'eau. Il est de couleur noire, & plus petit que l'aigle; mais son bec, qui n'a pas moins de deux palmes, est si dur & si fort, qu'il prend & qu'il enlève toutes sortes de poissons.

Différence de quelques animaux qui ont du rapport aux nôtres.

On trouve quantité de paons dans les Isles de Calamianes. Au lieu de faisans & de perdrix, les montagnes y fournissent d'excellens coqs sauvages. Les cailles sont de la moitié plus petites que les nôtres. Elles ont le bec & les pieds rouges. Toutes les Isles sont remplies d'une sorte d'oiseaux verds, qui se nomment *Volanos*, de plusieurs espèces de perroquets, & de cacatous blancs, dont la tête est ornée d'une touffe de plumes. Les Espagnols avoient porté, aux Philippines, des poulets d'Inde qui n'y ont pas multiplié. Ils y suppléent par une poule singulière, qui se nomme *Camboie*, parcequ'elle vient de cette Région, & qui a les pieds si courts que ses aîles touchent la terre. Les coqs, au contraire, ont de longues jambes, & ne cédent

(c) Il est nommé *Charpentier* ci-dessus. R. d. E.

cèdent rien aux coqs d'Inde. On estime une autre sorte de poules, qui ont la chair & les os noirs, mais d'excellent goût. Les grosses chauve-souris, dont on a déja parlé, sont fort utiles à Mindanao, par la quantité de salpêtre qu'on y tire de leurs excrémens.

Description des Isles Philippines.

Salpêtre de l'excrément des chauve-souris.

A l'égard des poissons, Pline n'en a nommé presqu'aucun, qui ne se trouve dans ces Mers: mais elles en ont d'extraordinaires, tels que le *Douyon*, que les Espagnols ont nommé *Pesce-Muger*, parcequ'il a les parties du sexe & les mammelles d'une femme. Ses os ont la propriété d'étancher le sang & de guérir le rhume. Sa chair a le goût de celle du porc; mais on ne connoît point le mâle de cette espèce. Les poissons, qu'on nomme *Epées*, ne sont différens des nôtres que par la longueur extraordinaire de leur corne, qui les rend fort dangereux pour les petites Barques. Les crocodiles seroient les plus redoutables ennemis des Insulaires, par leur abondance & leur voracité; si la Providence n'y avoit mis comme un double frein, qui arrête leur multiplication & leurs ravages. Les femelles sont si fertiles, qu'elles font jusqu'à cinquante petits; mais lorsqu'ils doivent éclore de leurs œufs, qu'elles font à terre, elles se mettent dans l'endroit par lequel ils doivent passer; & les avallant l'un après l'autre, elles ne laissent échapper que ceux à qui le hasard fait prendre un autre chemin. En second lieu, ces animaux, n'ayant point de conduits pour les excrémens, vomissent ce qui leur reste dans l'estomac après la digestion. Ainsi leur nourriture y fait un long séjour, qui les empêche de ressentir souvent la faim; sans quoi il en couteroit tous les jours, aux Isles, un grand nombre d'hommes & de bestiaux. On n'a jamais ouvert un de ces monstres, dans le ventre duquel on n'ait trouvé des os & des crânes d'hommes. Les Espagnols, comme les Indiens, mangent les petits crocodiles. On trouve quelquefois, sous leurs mâchoires, de petites vessies pleines d'un excellent musc. Les Lacs des Isles ont une autre espèce de poissons monstrueux, que les Indiens nomment *Bubayas*, & qui ne paroissent point différens de ceux que les Portugais ont nommés *Caymans*. Ils n'ont pas de langue; ce qui leur ôte, non-seulement le pouvoir de faire du bruit, mais encore celui d'avaller dans l'eau. Aussi ne dévorent-ils leur proye que sur le rivage. Ils seroient les plus redoutables de tous les monstres, s'ils n'avoient une extrême difficulté à se tourner. On leur attribue quatre yeux; deux en haut & deux en bas, avec lesquels on prétend qu'ils apperçoivent dans l'eau toutes les espèces de poissons qui leur servent de proye, quoiqu'à terre ils ayent la vûe fort courte. On ajoûte que le mâle ne peut sortir de l'eau qu'à moitié, & que les femelles vont chercher seules de quoi vivre, dans les campagnes voisines de leurs retraites. Carreri semble confirmer cette opinion, lorsqu'il assure que les Chasseurs ne tuent jamais que des femelles. Il donne pour préservatif éprouvé, contre les surprises des Bubayas, ou des Caymans, un fruit nommé *Bonga*, ou *Nang-Kauvagan*, qui vient, dit-il, d'une sorte de canne, & dont l'odeur, apparemment, éloigne ces terribles animaux. Mais il affoiblit un peu la confiance qu'il demande pour ce fruit, en assurant qu'il a la même vertu contre les sortilèges. (*d*).

Le Douyon, ou le Pesce-Muger.

Les Philippines sont infectées de crocodiles.

Buhayas, monstres dangereux.

Fruit qui sert de préservatif contre eux.

Les

(*d*) *Ibid.* pag. 177.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

Baleines, chevaux marins, huitres & rayes d'une extrême grandeur.

Les Mers de Mindanao & de Xolo font remplies de grandes baleines, & de chevaux marins fans pieds, dont la queue reffemble à celle des crocodiles. Il fe trouve de fi grandes huitres, dans ces Ifles, qu'on fe fert des écailles pour abreuver les bufles. Les Chinois en font de très-beaux ouvrages. On y diftingue deux fortes de tortues; l'une dont la chair fe mange, & dont l'écaille eft négligée; l'autre, au contraire, dont on recherche beaucoup l'écaille & dont on ne mange point la chair. Les rayes y font d'une grandeur extraordinaire. Leur peau, qui eft fort épaiffe, fe vend aux Japonois, pour en faire des fourreaux de cimeterre.

Fruits divers.

Passons aux fruits qui ne font connus, ou qui n'ont des propriétés remarquables, que dans les Ifles Philippines. On en diftingue deux, également eftimés des Efpagnols & des Indiens. Ils croiffent naturellement dans les bois. On a déja vanté le premier, qui fe nomme *Santor*, & dont on fait d'excellentes confitures, dans un Pays où le quintal de fucre ne vaut pas un écu. Carreri en donne une exacte defcription. Il a la figure, & même la couleur d'une pêche; mais il eft un peu plus plat. Son écorce eft douce. En l'ouvrant, on y trouve cinq pepins, aigres & blancs. Il fe confit également au fucre & au vinaigre; & pour troifième propriété, il donne un fort bon goût au potage. L'arbre reffembleroit parfaitement au noyer, s'il n'avoit les feuilles plus larges. Elles ont une vertu médicinale, & le bois eft excellent pour la Sculpture (*e*).

Santor.

Mabol.

L'autre fruit, qui fe nomme *Mabol*, eft un peu plus gros que le premier, mais cotoneux, & de la couleur de l'orange. L'arbre eft de la hauteur d'un poirier; chargé de branches & de feuilles, qui reffemblent à celles du laurier. Le bois, coupé dans fa faifon, approche de la beauté de l'ébène.

Bilimbins, ou Carambolas.

On a fait, dans un article précédent, l'éloge du *Chicoy*, ou du *Seixo*, qui fe trouve dans l'Ifle de Guigan. Les *Bilimbins*, que les Portugais nomment *Carambolas*, font acides dans les Indes Orientales; mais, dans le terroir de Manille, ils ont un goût fort agréable. On les mange cruds, affaifonnés avec du vinaigre & du fucre. Le *Macupa*, que les Portugais ont nommé *Jambo*, eft beaucoup plus gros aux Philippines que celui qui croît à Goa. Il en eft de même des *Banchilins*, des *Jaccas*, nommés *Naucas* par les Efpagnols, des *Tampaies*, & des *Caffuis*, ou *Caguis*. Les *Mangas* de Siam, ou de *Papagallo*, qui eft le nom Portugais, & les *Camico*, qui reffemblent aux Caramboles, mais qui font plus aigres & fans pepins, acquèrent une nouvelle perfection dans les Jardins de Manille. Le *Lumboy*, qui croît dans les forêts, & que les Tagales nomment *Dobat*, eft tout-à-fait femblable au poirier. Il donne d'abord une jolie fleur blanche, d'où naît un fruit gros comme une cerife, mais de la longueur d'une olive. Les Portugais le nomment *Jambulon*. Le *Dottoyan*, eft un arbre plus rare, dont le fruit eft rouge & fans pepins, comme le Jambulon; mais la chair en eft blanche, & le goût mêlé d'aigre & de doux.

Macupa, ou Jambo.

Autres fruits.

Lumboy, ou Jambulon.

Dottoyan.

Panungian.

Le *Panungian* eft un fort grand arbre, qui produit un fruit de la groffeur d'un œuf de pigeon, dont la coquille eft rouge, & qui a la forme & la dureté

(*e*) *Ubi suprà*, pag. 176.

reté de nos pommes de pin. Sa chair, qui eſt tranſparente & de bon goût, aide à la digeſtion. On donne auſſi le nom de *Licias* à ce fruit, parcequ'il a quelque reſſemblance avec celui de la Chine; mais, au fond, ce n'eſt pas le même.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

Carmon.

Le *Carmon* excite l'appétit, & n'eſt pas deſagréable lorſqu'il eſt bouilli. Il eſt auſſi gros qu'une pomme commune. Il a l'écorce d'un oignon, & ſa chair eſt aigre & douce. L'arbre, qui reſſemble au pommier, croît facilement ſur le bord des Rivières. On trouve, dans quelques Iſles, des *Durions*, dont l'arbre y eſt plus grand qu'à Patane & à Camboie. Ce fruit, dont on a déja fait la deſcription, croît ſur le gros de la branche, comme les pommes de pin. Les *Marans*, fruit commun aux Philippines, ont quelque reſſemblance avec les Durions, mais ils deviennent beaucoup plus gros. Les *Lanzones*, ou les *Boasbas*, ſont une ſorte de raiſins par leur goût & leurs autres qualités. Au lieu d'olives, les montagnes des Iſles produiſent des *Paxos*, fruit qui leur reſſemble aſſez par la forme, dont le goût eſt exquis dans ſa maturité. Verds & tendres, on les mange au vinaigre.

Durions, Marans, Lanzones, ou Boasbas.

Paxos.

Dans les hautes montagnes d'Iloccos & de Cagayan, on trouve des pins ſauvages, d'une hauteur admirable, qui ne portent pas de pommes, comme les nôtres, mais un autre fruit, peu différent des amandes, & du même goût. Le *Lumbon*, autre arbre des montagnes, produit de petites noix, dont l'écorce eſt dure, & renferme une poulpe, du goût des pignons; mais ce fruit affoiblit l'eſtomac: on en tire une huile, qui ſert, au lieu de ſuif, pour eſpalmer les Vaiſſeaux. Les *Jamboas*, fruits d'un arbre qui reſſemble au citronier, par ſa grandeur & ſes feuilles, ſont ronds, jaunâtres, & deviennent deux fois auſſi gros que la tête d'un homme. Leur goût tire ſur celui du citron. Les uns ont des pepins rouges; d'autres les ont jaunes, & quelques-uns blancs. De pluſieurs eſpèces d'oranges, il n'y en a point aux Philippines qui ne ſoyent plus groſſes que celles de l'Europe. On y trouve de gros & de petits citrons; mais la plûpart ſont fort doux. Les fruits de la Nouvelle-Eſpagne, tels que les ates, les ananas, les zapotes-prietos, les papaias, les mameges & les gayavas-peruleras, croiſſent heureuſement dans toutes ces Iſles. Les gayavas s'y ſont extrêmement multipliés. On en fait des confitures, & du vin qui l'emporte ſur celui du palmier. Ce fruit reſſerre avant ſa maturité, & lâche quand il eſt très-mûr: ſes feuilles ſont un excellent vulnéraire, & n'ont pas moins de vertu pour l'enflure des jambes. On n'a pu faire croître aucun fruit de l'Europe à Manille, & dans les autres Iſles. Les figuiers mêmes, les grenadiers & le raiſin muſcat, qu'on y tranſporte, n'y parviennent jamais à la maturité.

Amandes qui croiſſent ſur des pins.

Lumbon.

Jamboas.

Oranges & citrons.

Aucun fruit de l'Europe ne croît aux Philippines.

Carreri s'étend beaucoup ſur une autre eſpèce d'arbres, qui ſont le principal revenu des Inſulaires, & qui leur apportent, dit il, autant de plaiſir que d'utilité. On en diſtingue juſqu'à quarante eſpèces, qu'il range toutes ſous le nom de palmiers, & dont les principales fourniſſent les Iſles de pain. Celle que les Tagales nomment *Toro*, & les Montagnards *Landau*, porte le nom de *Sagu* aux Moluques. Elle croît naturellement & ſans culture, ſur le bord des Rivieres. Toute ſa ſubſtance, du bas juſqu'en haut, eſt molle comme celle d'une rave. L'écorce eſt épaiſſe d'un doigt, &

Diverſes ſortes de palmiers.

Description des Isles Philippines.

& n'est ni fort dure, ni polie. La manière d'employer cet arbre, aux Philippines, est différente de celle des Moluques (f).

Sasa & Nipa.

Une autre espèce, qui donne du vin & du vinaigre, se nomme *Sasa* & *Nipa*. Elle n'est point assez grande, pour mériter le nom d'arbre. Son fruit ressembleroit aux dattes: mais il n'arrive point à sa maturité, parceque les Insulaires coupent la branche aussi-tôt qu'ils voyent paroître la fleur. Il en sort une liqueur, qu'ils reçoivent dans des vaisseaux, & dont ils tirent quelquefois dix pintes dans une seule nuit. L'écorce de *Calinga*, qui est une sorte de canelle (g), sert à la préparer, & l'empêche de s'aigrir. On employe les feuilles du même palmier à couvrir les maisons; & cousues avec du fil de canne très-fin, elles durent environ six ans. On en tire aussi du vin des cocos, & de l'huile, qui est fort bonne dans sa fraîcheur. De la première écorce des cocotiers on fait des cordages & du calfat pour les Navires. L'écorce intérieure sert à faire des vases & d'autres commodités.

Bourias.

Le *Bourias* est un troisième palmier des Philippines, dont les Isles, qui sont proche du Détroit de Saint-Bernardin, ont pris leur nom. L'arbre est plus gros que le cocotier. Ses fruits sont proprement des dattes, dont les noyaux servent à faire de fort beaux chapelets; & ses feuilles ressemblent à celles des palmiers d'Afrique. On en tire une liqueur, dont on fait, par le moyen du feu, une espèce de miel & de sucre noir, nommé *Pacascas*, qui se vend dans de petites boëtes, & que les Insulaires estiment beaucoup. La substance de ce palmier se transforme aussi en pain. On en compose une espèce de farine, avec le fruit broyé qu'on y mêle; mais cette nourriture est moins saine que le sagu.

Bonga.

Carreri met, au nombre des palmiers, jusqu'à l'arbre qui produit l'areca; petite pomme, ou plutôt petite noix, de la grosseur d'un gros gland, qui entre, avec la chaux, dans la composition du betel. Cet arbre se nomme *Bonga*. Ses feuilles sont aussi larges que celles du Bourias. Le tronc est haut, mince, droit & tout couvert de nœuds. Enfin une quatrième espèce, dont les Insulaires tirent beaucoup d'avantages, est celle qu'ils nomment l'*Tonota*. Elle leur fournit une sorte de laine, qu'on appelle *Baios*, dont on fait des matelats & des oreillers; du chanvre noir, nommé *Jonor*, ou *Gamuto*, pour les cables de Navires; & de petits cocos, moins bons à la vérité que les grands. Ses fils sont de la longueur & de la grosseur du chanvre. Ils sont noirs comme les crins de cheval, & l'on assure qu'ils durent long-tems dans l'eau.

Tonota.

(f) Voyez l'Article de ces Isles. Aux Philippines, on coupe le sagu par morceaux. On le laisse tremper quelque-tems dans l'eau, après avoir enlevé seulement une bande de l'écorce, afin que le reste serve à conserver la substance intérieure; & l'on taille ensuite cette substance blanche en très-petites parties. Lorsqu'elle est taillée, on la foule avec les pieds, dans des paniers de canne, proche de la Rivière, jusqu'à-ce que le jus en sorte, par la quantité d'eau qu'on y jette, & tombe dans un vaisseau plein d'eau, qui est dessous. On lève ensuite cette espèce de pâte, on la met dans des formes composées de feuilles de palmier, où elle s'endurcit un peu; après quoi, étant séchée au Soleil, sans le secours d'autre feu, elle sert de pain, fort nourrissant, & qui résiste long-tems à la corruption. *Carreri*, pag. 183.

Nota. Ce n'est donc pas du fruit de ces arbres, qu'on fait le pain de sagu, comme il a été dit ci-dessus. R. d. E.

(g) Voyez ci-dessus, *pag.* 38. R d. E.

l'eau. La laine & le chanvre s'enlèvent d'autour du tronc. On tire aussi, des branches, un vin doux; & leurs bouts se mangent tendres. Il n'y a point de palmiers dont les feuilles ne puissent servir à couvrir des maisons, ou à faire des chapeaux, des nattes, des voiles pour les Navires, & d'autres ouvrages utiles. Ainsi ce n'étoit pas sans raison que Pline écrivoit, il y a seize cens ans, que les Pauvres y trouvent de quoi manger, boire, se vêtir & se loger.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

Diverses sortes de bois.

L'ARBRE, qui porte la casse, est en si grande abondance aux Philippines, que, pendant les mois de Juin & de Mai, les Insulaires en engraissent leurs pourceaux. [Cet arbre n'est pas si grand que celui du Tamarin, qui est très-haut; mais il est plus rempli de branches. Ses feuilles, un peu plus grandes que celles des poiriers, sont d'un très-beau verd. Cuites avec les fleurs, en manière de conserve, elles sont aussi bonnes que le fruit; elles causent même moins de nausées.] Les Tamarins, ou plutôt les *Sampales*, dont le fruit se nomme *Tamarin*, n'y sont pas moins communs. [Ce fruit, qui vient dans des gousses comme des fêves vertes, a un goût piquant, ce qui fait qu'on le mange avec du sel & qu'on le confit avec du sucre.] Le bois sert à divers ouvrages, comme l'ébène. On voit, sur les montagnes, diverses sortes de grands arbres, qui servent également à la construction des Vaisseaux & des Maisons, & dont le feuillage est toûjours verd. Tels sont l'*Ebène* noir; le *Balayon* rouge, l'*Asana*, ou le *Naga*, dont on fait des vases, qui donnent, à l'eau, une couleur bleue, & qui la rendent plus saine (*b*); le *Calinga*, qui jette une odeur fort douce, & dont l'écorce est aromatique (*i*); le *Tiga*, dont le bois est si dur, qu'il ne peut être scié qu'avec la scie à l'eau, comme le marbre; ce qui le fait nommer aussi *Arbre de fer*. La difficulté de pénétrer dans ces épaisses Forêts, ne permet pas, aux Insulaires mêmes, de connoître toutes les richesses qu'ils tiennent de la Nature. Ils ont, sur quelques montagnes de Manille, quantité de muscadiers sauvages, dont ils ne recueillent rien.

Feuilles qui se transforment en animaux.

MAIS, ce qui doit passer pour un phénomène des plus extraordinaires, c'est que, dans ces Isles, les feuilles de certains arbres n'arrivent à leur maturité que pour se transformer en animaux vivans, qui se détachent des branches, & qui volent en l'air, sans perdre la couleur de feuille. Leur corps se forme des fibres les plus dures. La tête est à l'endroit par où la feuille tenoit à l'arbre, & la queue à l'autre extrêmité. Les fibres des côtés forment les pieds, & le reste se change en aîles (*k*).

On

(*b*) C'est l'arbre d'où l'on tire le sang de dragon.

(*i*) C'est cette même écorce que quelques Auteurs font passer pour une espèce de canelle. On en a parlé ci-dessus. M. Prevost le repéte à la fin de cet article, comme s'il s'agissoit encore d'un autre arbre différent du Calinga. R. d. E.

(*k*) Carreri, qui parle de cette métamorphose, la croit bien prouvée par le témoignage d'un Evêque & d'un Cordelier. Voici ses termes: „ Le Père Joseph d'*Orense*, Cordelier, & Provincial de la Province de *Saint Grégoire*, aux Philippines, m'a „ dit que pendant qu'il étoit Curé du Village de *Camalie*, dans une des Isles de Camarines, il l'avoit vû de ses propres yeux, „ & m'en a fait un écrit autentique, que je „ conserve. Dom *Gines Barientos*, Evêque „ de Troye, & Coadjuteur de l'Archevêché „ de Manille, m'a confirmé la même chose. „ S'il m'appartenoit de raisonner là-dessus, „ je dirois qu'il n'y a qu'une manière d'expliquer cette merveille: c'est en suppo- „ sant

Description des Isles Philippines.

Cacao.
Aimir.

On a porté, de la Nouvelle-Espagne aux Philippines, la plante du Cacao. Quoiqu'il n'y soit pas aussi bon, il s'y est assez multiplié, pour dispenser les Habitans d'en faire venir de l'Amérique. L'arbre, qu'on appelle *Aimir*, est moins remarquable par ses fruits, qui pendent en grappes, & qui sont d'un fort bon goût, que par la propriété qu'il a de se remplir d'une eau très-claire, que les Chasseurs & les Sauvages tirent, en perçant le tronc. L'espèce de canne, qu'on nomme ordinairement *Bambou*, à l'exemple des Portugais, & que les Espagnols appellent *Vexuco*, croît au milieu de tous ces arbres, les embrasse comme le lierre, & monte jusqu'à la cime des plus grands. Il est couvert d'épines, qu'on ôte pour le polir. Lorsqu'on le coupe, il en sort autant d'eau claire qu'un homme en a besoin pour se desaltérer; de-sorte que les montagnes en étant remplies, on ne court jamais risque d'y manquer d'eau. L'utilité de ces cannes est connue par toutes les Relations.

Bambou, ou Vexuco.

On ne parle point des Platanes (*l*), des Cannes de sucre, des Ananas, que les Espagnols appellent *Pofias*, du Gingembre, de l'Indigo, ni d'un grand nombre de plantes & de racines qui sont communes à la plûpart des Régions de l'Orient. Mais c'est aux Philippines qu'il faut chercher les *Camotes*, espèce de grosses raves, qui flattent l'odorat comme le goût; les *Glabis*, dont les Insulaires font une sorte de pain, & que les Espagnols mangent cuits, comme des navets; l'*Ubis*, qui est aussi gros qu'une courge, & dont la plante ressemble au lierre; les *Xicamas*, qui se mangent confits, ou cruds, au poivre & au vinaigre; des Carottes sauvages, qui ont le goût des poires, & le *Taylan*, qui a celui des Patates. Toutes ces racines croissent en si grande abondance, que la plûpart des Sauvages ne pensent point à se procurer d'autres alimens.

Camotes.
Glabis.
Ubis.
Xicama.
Taylan.

Ils n'apportent pas plus de soin à la culture des fleurs, parceque la Nature en fait tous les frais, & que leurs champs en sont toûjours parsemés. On donne le premier rang à celle qu'ils nomment *Zampaga*. Elle ressemble au *Mogorin* des Portugais. C'est une espèce de petite rose blanche, à trois rangs de feuilles, dont l'odeur est beaucoup plus agréable que celle de nôtre jassemin. On en distingue deux autres; le *Solasi*, & le *Locoloco*, qui ont l'odeur du girofle. La fleur, qui porte les trois noms de *Balanoy*, *Torongil* & *Damoro*, donne une petite semence de l'odeur du baume, qui est très-bonne

Fleurs particulières à ces Isles.
Zampaga, Solasi, Locoloco, Balanoy.

„ fait qu'un ver s'engendre d'une telle feuille & prend ensuite des ailes, comme on „ le voit tous les jours aux mouches, aux „ cousins, aux vers à soye, & mille autres in„ sectes ". *Ubi suprà*, pag. 190.

Nota. M. Prevost a parlé ailleurs de ces papillons-feuilles. Voyez le dernier article de l'*Histoire Naturelle des Moluques*, au Tome XI. R. d. E.

(*l*) Les Portugais les appellent *Figues des Indes*. On a vû leur description dans un autre lieu. Mais voici les observations de Carreri sur ceux des Philippines. Il y en a de diverses sortes & de divers goûts; L'un s'appelle *Obispo*, parceque son excellence le rend digne de la bouche d'un Evêque; un autre, *Plantano di Pipita*, que les Insulaires cultivent autour de leurs maisons, non-seulement pour jouir de l'ombre de ses feuilles, mais pour les faire servir de plats & de serviettes; un troisième, *Tanduque*, gros comme le bras, & long d'une palme & demie, qui se mange rôti, avec du vin & de la canelle, & dont le goût approche de celui du coing; un quatrième, *Vendicoxol*, qui n'est pas moins estimé; un cinquième, *Dedo de Dama*, qui l'est encore plus. Les Habitans croyent ce fruit si sain, qu'ils le donnent aux Malades.

bonne pour l'estomac, & que les personnes délicates mêlent avec le betel. Le *Daso* jette une odeur aromatique, jusques dans sa racine. Le *Cablin*, qui est plein d'odeur, lorsqu'il est cueilli, en rend encore plus, lorsqu'il est sec. La *Sarafa*, nommée par les Espagnols *Oja de Saint Juan*, est une très-belle fleur, dont les feuilles sont fort larges, & mêlées de verd & de blanc. Outre le gingembre commun, dont les campagnes sont remplies, on y en trouve une espèce plus chaude & plus forte, qui se nomme *Langevuas*.

Description des Isles Philippines. Daso. Cablin. Sarafa.

On assure qu'il n'y a point d'Isles au Monde, qui produisent plus d'herbes médicinales. Celles qui se trouvent en Europe ont, aux Philippines, les mêmes vertus dans un degré fort supérieur. Mais on vante encore plus celles qui sont propres au terrain & au climat. Le *Pollo*, herbe fort commune & semblable au pourpier, guérit, en très-peu de tems, toutes sortes de blessures. La *Pansipane* en est une plus haute, qui porte une fleur blanche comme celle de la fève: appliquée sur les playes, après avoir été bien pilée, elle en chasse toute la corruption. La *Golondrine* a la vertu de guérir presque sur le champ la dyssenterie. Quantité d'autres herbes guérissent les blessures, si l'on en boit la décoction. Une autre sert, comme l'Opium, à faire perdre la raison dans un combat, pour ne plus craindre les armes de l'Ennemi; & l'on assûre que ceux, qui en ont pris, ne rendent point de sang par leurs blessures. Carreri donne, pour garans de cette vertu, un Gouverneur Portugais, & plusieurs Missionnaires. Il vante l'admirable qualité de deux autres herbes; l'une, qui étant appliquée sur les reins, empêche de sentir aucune lassitude; l'autre, qui gardée dans la bouche, soûtient les forces, & rend un homme capable de marcher deux jours sans manger.

Herbes médicinales. Pollo. Pansipane. Golondrine. Autres simples d'une merveilleuse vertu.

Les mêmes qualités de l'air, qui produisent beaucoup d'animaux venimeux dans les Isles, y font croître quantité d'herbes, de fleurs & de racines de la même qualité. Quelques-unes portent un venin si subtil, que, non-seulement elles font mourir ceux qui ont le malheur d'y toucher, mais qu'elles infectent l'air aux environs, jusqu'à répandre une contagion mortelle, lorsqu'elles sont en fleur. D'un autre côté, on trouve, dans les mêmes lieux, d'excellens contre-poisons. Sans parler du *Bezoar*, qui est d'une vertu merveilleuse aux Philippines, & qui se forme dans le ventre des chèvres & des cerfs; le *Manungal* en poudre, donné dans de l'eau tiède, ou de l'huile de coco, est souverain pour les fièvres malignes & pestilentielles. La feuille d'*Alipayon*, qui ressemble à celle du platane, nettoye parfaitement une playe, & fait revivre la chair. La racine du *Dilao*, pilée & bouillie, avec de l'huile de coco, guérit les playes des flèches & des épines empoisonnées. Une herbe, que les Espagnols nomment *Culebras*, & les Tagales *Carogtong*, est si puissante pour réunir les parties séparées, qu'un serpent, coupé en deux, se rétablit dans sa forme par l'usage qu'il en fait. Un bois, nommé *Doctan*, a la même vertu. Le fruit de l'*Amuyon*, qui est de la grosseur d'une noisette, & picquant comme le poivre, guérit les maux causés par le froid. Le *Pondacaque*, pilé & appliqué chaud, facilite l'accouchement. L'arbre, qui se nomme *Camandag*, est si venimeux, que ses feuilles mêmes sont mortelles. La liqueur, qui distille de son tronc, sert aux Insulaires pour empoisonner la pointe de leurs flèches. L'ombre seule de l'arbre fait périr l'herbe

Poisons & Antidotes. Bezoar. Manungal. Alipayon. Dilao. Culebras, ou Carogtong. Doctan. Amuyon. Pondacaque. Camandag, & sa dangereuse vertu.

Description des Isles Philippines.

aux environs. S'il est transplanté, il détruit tous les arbres voisins, à l'exception d'un arbrisseau, qui est son contre-poison, & qui l'accompagne toûjours. Ceux qui voyagent, dans les lieux déserts, portent dans la bouche un petit morceau de bois, ou une feuille de cet arbrisseau, pour se garantir de la pernicieuse vertu du Camandag.

Maca-Bubay.

Le *Maca-Bubay*, dont le nom signifie ce qui donne la vie, est une espèce de lierre de la grosseur du doigt, qui croît autour d'un arbre. Il produit quelques filets, dont les Insulaires font des bracelets, pour les porter comme un antidote contre toutes sortes de poisons. La racine du Bubay, prise du côté qui regarde l'Orient, & pilée pour être appliquée sur les playes, guérit plus souverainement qu'aucun baume. L'arbre de ce nom croît parmi les Bâtimens, & les pénétre de ses racines jusqu'à renverser de grands Edifices. Il vient aussi dans les montagnes, où il est fort honoré des Indiens (*m*).

Plantes sensitives.

De plusieurs plantes sensitives, qui tiennent comme le milieu entre les simples végétaux & les animaux, on en admire une, aux Philippines, qui ressemble tout-à-fait au chou. Elle fut découverte, en 1642, par un Soldat de la Côte d'Ibabao, qui voulant la prendre, s'apperçut qu'elle fuyoit sa main, & qu'elle se retiroit sous l'eau de la Mer. Celle que les Espagnols ont nommé *Verguenzosa*, ou la *Honteuse*, croît sur les collines de Saint-Pierre, proche de Manille. A quelque heure & quelque legérement qu'on la touche, elle se retire & ferme très-legèrement ses feuilles. La *Spugna* & l'*Urtica Marina* se trouvent aussi dans les Isles.

(*m*) Carreri, parlant de la vertu des plantes & des arbres des Philippines, nous apprend qu'un Frère Jésuite, Allemand, nommé George *Carrol*, Apotiquaire du Collège de Manille, en avoit fait la description en deux Volumes *in-folio*, avec les figures si bien faites d'après le naturel, qu'avec le Livre en main on les reconnoissoit facilement dans les campagnes. Il y avoit marqué leurs vertus & la manière de les préparer. C'étoit un travail de quinze ans. Ces connoissances lui venoient des Indiens, qui sont d'admirables Herboristes. Cet Ouvrage, dit Carreri, mériteroit d'être publié pour le bien commun. Il ajoûte, qu'il ne manqua point de le représenter au Supérieur & au Frère Carrol, *pag.* 203.

§. X.

Langues & Usages des Insulaires.

Six langues différentes.

La différence des Nations, que le hasard, ou leur propre choix, a rassemblées aux Philippines, entraîne aussi celle des langues. On en compte six dans la seule Isle de Manille; celles des *Tagales*, des *Pampangas*, des *Bisayos*, des *Cagayans*, des *Iloccos*, & des *Pangasinans*. Celles des Tagales & des Bisayas sont les plus usitées. On n'entend point la langue des Noirs, des Zambales & des autres Nations sauvages. Carreri ne fait pas difficulté d'assurer, que les anciens Habitans ont reçu leur langage & leurs caractères des Malais de la Terre-ferme, auxquels il prétend qu'ils ressemblent aussi par leur stupidité. Dans leur écriture, ils ne se servent que de trois voyelles, quoiqu'ils en prononcent différemment cinq. Ils ont treize consonnes. Leur méthode est d'écrire de bas en haut, en mettant la première ligne à gauche,

Manière d'écrire des Insulaires.

che, & continuant vers la droite, contre l'usage des Chinois & des Japonois, qui écrivent de haut en bas, & de droit à gauche. Avant que les Espagnols leur eussent communiqué l'usage du papier, ils écrivoient sur la partie polie de la canne, ou sur des feuilles de palmier, avec la pointe d'un couteau. Aujourd'hui les Indiens Maures des Philippines ont oublié leur ancienne écriture, & se servent de l'Espagnole.

Description des Isles Philippines.

Jugement des Causes.

La première Loi, parmi eux, est de respecter & d'honorer les Auteurs de leur naissance. Toutes les Causes sont jugées par le Chef du *Barangué*, assisté d'un Conseil des Anciens. Dans les Causes civiles, on appelle les Parties, on s'efforce de les accommoder; & si ce prélude est sans succès, on les fait jurer de s'en tenir à la Sentence des Juges: après quoi les témoins sont examinés. Si les preuves sont égales, on partage la prétention. Si l'un des deux Prétendans se plaint, le Juge devient sa Partie & s'attribuant la moitié de l'objet contesté, il distribue le reste entre les témoins. Dans les Causes criminelles, on ne prononce point de Sentence juridique. Si le coupable manque d'argent pour satisfaire la Partie offensée, le Chef & les principaux du Barangué lui ôtent la vie à coups de lances. Quand le Mort est luimême un des principaux, toute sa Parenté fait la guerre à celle du Meurtrier, jusqu'au jour où quelque Médiateur propose, pour compensation, une certaine quantité d'or, dont la moitié se donne aux Pauvres, & l'autre à la Femme, aux Enfans, ou aux Parens du Mort.

Forme Criminelle.

Manière de découvrir & de punir le vol.

A l'égard du vol, si le coupable n'est pas connu, on oblige toutes les personnes suspectes, de mettre quelque chose sous un drap, dans l'espérance que la crainte portera le voleur à profiter d'une si belle occasion pour restituer sans honte. Mais si rien ne se retrouve par cette voye, les accusés ont deux manières de se purger. Ils se rangent sur le bord de quelque profonde Rivière, une picque à la main, & chacun est obligé de s'y jetter. Celui qui sort le premier est déclaré coupable; d'où il arrive que plusieurs se noyent, par la crainte du châtiment. La seconde épreuve consiste à prendre une pierre, au fond d'un bassin d'eau bouillante. Celui qui refuse de l'entreprendre paye l'équivalent du vol.

Femmes & Mariages.

On punit l'adultère par la bourse. Après le payement, qui est réglé par la Sentence des Anciens, l'honneur est rendu à l'offensé; mais avec l'obligation de reprendre sa femme. Les châtimens sont rigoureux pour l'inceste. Toutes ces Nations sont livrées au plaisir des sens. Il s'y trouve peu de femmes, qui regardent la continence comme une vertu. Dans les mariages, l'homme promet la dot, avec des clauses pénales pour le cas de répudiation, qui ne passe pas pour un deshonneur, lorsqu'on s'assujettit aux conditions réglées. Les frais de la Nôce sont excessifs. On fait payer au Mari l'entrée de la Maison, ce qui se nomme le *Passava*; ensuite la liberté de parler à sa femme, qu'on appelle *Patignog*; puis celle de boire & de manger avec elle, qui porte le nom de *Passalog*; enfin, pour consommer le mariage, il paye aux Parens le *Ghina-puang*, qui est proportionné à leur condition. Autrefois, la dot étoit pour le Beau-père, qui en disposoit, à sa mort, comme d'un bien propre; ou si la fille étoit orpheline, ses Parens prenoient la dot, pour la distribuer aux enfans qui devoient sortir d'elle. La Nôce étoit célébrée par un sacrifice, chez la Prêtresse, qui portoit le titre de *Catalo-*

Description des Isles Philippines.

na, & qui donnoit sa bénédiction aux deux Epoux. On tuoit quelque animal à quatre pieds, pour en faire le principal mets du festin. Si, dans la suite, il naissoit quelque différend entre le mari & sa femme, on faisoit un autre sacrifice, où le mari devoit égorger la victime. [Ensuite, après avoir dansé, il prioit son *Anito* de lui accorder la paix qu'il desiroit si ardemment. Carreri, qui ajoûte cette circonstance, dit que les mariages se contractent dans la même Tribu & entre les plus proches Parens, excepté le premier degré.]

Supplément à la Polygamie.

La Polygamie n'étoit point en usage chez les Tagales: mais si le mari n'avoit point d'enfans de sa femme, il pouvoit, avec son consentement, reçevoir une Esclave dans son lit. Les Bisayas étoient libres de prendre deux femmes, & même un plus grand nombre; mais avec cette différence, que les enfans de la première héritoient des deux tiers, & ceux des autres, d'un tiers seulement. L'or de la dot se mesuroit, & ne se pesoit point. L'adoption étoit en usage dans cette Nation. Mais on ne connoît point d'exemple d'une coutume aussi barbare, que celle qui s'y étoit établie, d'avoir des Officiers publics, & payés fort chèrement, pour ôter la virginité aux filles; parcequ'elle étoit regardée comme un obstacle aux plaisirs du Mari. A la vérité, il ne reste aucune trace de cette infâme pratique, depuis la domination des Espagnols. Cependant le Voyageur, à qui l'on doit ce récit, ajoûte, sur le témoignage des Missionnaires, qu'aujourd'hui même un Bisayas s'afflige de trouver sa femme à l'épreuve du soupçon, parcequ'il en conclut, que n'ayant été desirée de personne, elle doit avoir quelque mauvaise qualité, qui l'empêchera d'être heureux avec elle (*a*).

Coutume extrêmement barbare.

Rangs & occupations des Insulaires.

La Noblesse, parmi tous ces Peuples, n'étoit point une distinction héréditaire. Elle s'acqueroit par l'industrie ou par la force, c'est-à-dire en excellant dans quelque profession. Ceux du plus bas ordre n'avoient pas d'autre exercice que l'agriculture, la pêche, ou la chasse. Depuis qu'ils sont soumis aux Espagnols, ils ont contracté la paresse de leurs Maîtres, quoiqu'ils soyent capables de travailler avec beaucoup d'adresse. Ils excellent à faire de petites chaînes, & des chapelets d'or d'une invention fort délicate. Dans les Calamianes & quelques autres Isles, ils font des boëtes, des caisses & des étuis de diverses couleurs, avec leurs belles cannes, qui ont jusqu'à cinquante palmes de longueur. Les femmes font des dentelles, qui approchent de celles de Flandres, & la broderie en soye cause de l'admiration aux Européens.

Autres usages qui leur sont particuliers.

On a remarqué, depuis long-tems, que jamais ces Insulaires ne mangent seuls, & qu'ils veulent du moins un Compagnon. Un mari, qui perd sa femme, est servi, pendant trois jours, par des hommes veufs. Les femmes, après la mort de leur mari, reçoivent le même office de trois veuves. On ne souffre point la présence des filles aux accouchemens, dans l'opinion qu'elles rendent le travail plus difficile. La sépulture des pauvres n'est qu'une simple fosse, dans leur propre maison. Les personnes riches sont renfermées dans un coffre de bois précieux, avec des bracelets d'or & d'autres ornemens. Ce coffre, ou ce cercueil, est placé dans un coin de leur demeure,

Comment ils traitent les Morts.

(*a*) Carreri, *ubi suprà*, pag. 156.

à quelque distance de la terre. On l'entoure d'une espèce de treillage; & dans la même enceinte on met un autre coffre, qui contient les meilleurs habits, ou les armes du Mort, si c'est un homme, & les outils du travail, si c'est une femme. Avant l'arrivée des Espagnols, le plus grand honneur qu'on pût faire à la mémoire des Morts, étoit de bien traiter l'esclave qu'ils avoient le mieux aimé, & de le tuer pour lui tenir compagnie. L'habit de deuil est noir parmi les Tagales, & blanc chez les Bisayas. Ils se rasent alors la tête & les sourcils. Autrefois, après la mort des Principaux, on gardoit le silence pendant plusieurs jours, on ne frappoit d'aucun instrument, & la navigation cessoit sur les Rivières voisines. Certaines marques apprenoient au Public qu'on étoit dans un tems de silence, & portoient défense de les passer, sous peine de la vie. Si le Mort avoit été tué par quelque trahison, tous les Habitans de son Barangué attendoient, pour quitter le deuil & pour rompre le silence, que ses Parens en eussent tiré vengeance, non-seulement contre les Meurtriers, mais contre tous les Etrangers, qu'ils regardoient comme Ennemis.

Description des Isles Philippines.

Deuil singulier.

La vengeance en fait partie.

Les Indiens Maures de ces Isles sont de moyenne taille, bien faits de corps, & d'une couleur rougeâtre, qui approche du noir. Les Tagales portent leurs cheveux jusqu'aux épaules. Les Cagayans les portent plus longs. Les Iloccos plus courts; & les Bisayas, encore plus courts que les Iloccos. Les Zambales se les coupent par devant, & laissent pendre ceux de derrière. Toutes les femmes des Isles sont d'une couleur peu différente, excepté celles des Bisayas, parmi lesquelles il s'en trouve d'assez blanches. Elles portent leurs cheveux sans tresses, mais liés d'une manière agréable. Comme la plûpart sont noires, celles qui ne le sont point assez, employent certaines écorces d'arbre, & de l'huile de coco, mêlée avec du musc & quelques autres odeurs. Elles mettent leur gloire à tenir leurs dents fort nettes, & d'égale grandeur. Elles les couvrent d'une teinture noire, qui sert à les conserver; & les plus qualifiées les ornent de petites lames d'or. Avant l'arrivée des Espagnols, les hommes n'avoient ni barbe ni moustache, par le soin qu'ils prenoient de se les arracher avec des pincettes. Les hommes & les femmes portent, dans plusieurs Isles, des pendans d'oreilles, & quelquefois deux à chacune. [Personne ne pouvoit s'habiller de rouge autrefois, qu'il n'eut tué quelqu'un, ni porter d'étoffe rayée, qu'il n'eut tué sept hommes.] L'ancien habit des hommes est un pourpoint leger, qui vient à peine jusqu'aux hanches, avec des manches fort courtes. Ils s'enveloppent, le reste du corps, de quelque étoffe, souvent ornée d'or, qu'ils passent entre leurs jambes, comme les Indiens en-deçà du Gange. Ils portent, aux bras, des anneaux d'or & d'ivoire, ou des bracelets de perles; aux jambes, des cordons noirs; & aux doigts, plusieurs bagues. Un petit manteau, qu'ils replient sous un bras, fait le reste de leur ajustement, avec une toile sur la tête, en forme de bonnet, ou de turban, qu'ils nomment *Manputon*, & dont les plus galans laissent pendre un bout sur leurs épaules. Quelques-uns se servent d'un habillement court, nommé *Chinina*. Les femmes n'en portent pas d'autre; mais elles y ajoûtent une longue toile, qu'elles appellent *Saras*, pour servir de juppe; & lorsqu'elles sortent de leurs maisons, elles se couvrent les épaules d'un petit manteau. Au reste, leur prin-

Figure, taille, & habits des Insulaires.

Description des Isles Philippines.

principale ambition consiste dans les bijoux, qu'elles ont aux doigts, aux oreilles & au cou. Elles ne portent point de bas, ni de souliers, pour se tenir les jambes plus fraîches. Cependant les femmes de qualité, qui se piquent d'être vêtues à l'Espagnole, ne paroissent jamais sans être chaussées.

Ornemens de leur peau.

Autrefois, malgré leur habillement, tous ces Insulaires se marquoient la peau de plusieurs figures; & de-là vient le nom de *Pintados*, que les Espagnols ont donné à la principale Isle des Bisayas, qui regardoient ce bizarre ornement comme une marque de noblesse & de valeur. Ils n'avoient pas même la liberté de s'en parer tout d'un coup, mais par degrés, & suivant le nombre de leurs belles actions. Les hommes se peignoient jusqu'à la barbe & aux sourcils; les femmes, une main entière, & une partie de l'autre. Aujourd'hui les Iloccos sont les seuls, qui conservent cet usage dans l'Isle de Manille.

Manière dont ils se saluent.

Ils se saluent entr'eux fort civilement, en ôtant le Manputon de dessus leur tête. S'ils rencontrent quelqu'un d'une plus haute qualité, ils plient le corps assez bas, en se mettant une main, ou toutes les deux, sur les joues, & levant en même-tems un pied en l'air, avec le genou plié. Cependant, quand c'est un Espagnol qu'ils voyent passer, ils font simplement leur révérence, en ôtant le Manputon, baissant le corps, & tendant les mains jointes.

Leur nourriture.

Ils sont assis, en mangeant, mais fort bas; & leur table est fort basse aussi. Il y a toûjours, comme à la Chine, autant de tables que de convives. On y boit plus qu'on ne mange. Le mets ordinaire n'est qu'un peu de riz bouilli dans l'eau. La plûpart ne mangent de viande, que les jours de fête. Leur musique & leurs danses ressemblent aussi à celles des Chinois.

Leur musique & leurs amusemens.

L'un chante, & les autres répétent le couplet, au son d'un tambour de métal. Ils représentent, dans leurs danses, des combats feints, avec des pas & des mouvemens mesurés. Ils expriment diverses actions avec les mains, & quelquefois avec une lance, qu'ils manient avec beaucoup de grace. Aussi, les Espagnols ne les trouvent pas indignes d'être introduits dans leurs fêtes. Les compositions, dans leur langue, ne manquent, ni d'agrément, ni d'éloquence. Mais ils mettent leur principal amusement dans les combats des coqs, qu'ils arment d'un fer tranchant, dont ils leur apprennent l'exercice.

Leur Religion, & manière dont on la connoît.

On n'a rien trouvé, jusqu'à présent, qui puisse jetter du jour sur la Religion & l'ancien Gouvernement des Insulaires naturels. Les seules lumières qu'on ait tirées d'eux, leur sont venues par une espèce de tradition, dans des chansons qui vantent la Généalogie & les faits héroïques de leurs Dieux. On sçait qu'ils en avoient un, pour lequel ils avoient un respect singulier, & que les chansons Tagales nomment *Barhala-May-Capal*, c'est-à-dire *Dieu Fabricateur*. Ils adoroient les animaux, les oiseaux, le soleil & la lune. Il n'y avoit point de rocher, de pierre, de cap & de rivière, qu'ils n'honorassent par des sacrifices; ni sur-tout de vieil arbre, auquel ils ne rendissent quelques honneurs divins; & c'étoit un sacrilège de le couper. Cette superstition n'est pas tout-à-fait détruite. Rien n'engagera un Insulaire à couper certains vieux arbres, dans lesquels ils sont persuadés que les ames de leurs ancêtres ont leur résidence. Ils croyent voir, sur la cime de ces arbres,

bres, divers fantômes, qu'ils appellent *Tibalang*, avec une taille giganteſque, de longs cheveux, de petits pieds, des aîles très-étendues & le corps peint. Ils reconnoiſſent, diſent-ils, leur arrivée par l'odorat. Ce qu'il y a d'étrange, c'eſt qu'ils prétendent les voir, & qu'ils le ſoûtiennent avec toutes les marques d'une forte perſuaſion; tandis que les Eſpagnols n'apperçoivent rien (*b*).

Description des Isles Philippines. Apparitions prétendues.

Ils adoroient encore quelques Dieux particuliers, que les Biſayas nomment *Davatas*, & les Tagales *Anitos*. L'un préſidoit aux montagnes, l'autre aux ſemences; d'autres à la pêche, aux édifices, à la conſervation des enfans. Ils mettoient, au nombre de ces Anitos, leurs ayeux & leurs biſayeux, qu'ils invoquoient auſſi dans leurs beſoins, & ceux qui mouroient par le fer, ou la foudre, ou qui étoient mangés par les crocodiles. Dans cette opinion, les vieillards choiſiſſoient, pour leur ſépulture, quelque endroit remarquable dans les montagnes, particulièrement ſur les pointes qui s'avancent dans la Mer, pour y être adorés par les Pêcheurs & les Mariniers. Avec le ſecours des mêmes traditions, ils racontent quantité de fables ſur la Création du Monde, & ſur ſes premiers Habitans.

Divinités bizarres.

Les Eſpagnols ne trouvèrent, dans tout l'Archipel, ni Rois, ni Seigneurs d'une haute diſtinction. Dans les guerres continuelles que les Inſulaires avoient entr'eux, ils ſe liguoient avec les plus hardis ou les plus puiſſans. Chaque petit État portoit le nom de *Barangué*, qui ſignifie *Barque*; apparemment, parceque les premières familles y étant venues dans un Barangué, elles étoient demeurées ſoûmiſes aux Capitaines, qui étoient peut-être les Chefs des familles, ce titre s'étoit conſervé. Ils paſſoient les jours entiers, par Mer & par Terre, à chercher des victimes [dans le plus grand ſilence;] & lorſqu'ils en avoient aſſez trouvé pour aſſouvir leur rage, ils reprenoient l'uſage de la voix, avec leurs habits de fête, pour exprimer leur ſatisfaction, par des cris & des tranſports.

Ancienne forme de Gouvernement.

Dampier, qui étoit à Mindanao (*c*) en 1686, y fit, dans un aſſez long ſéjour, quelques obſervations qui méritent d'être recueillies. Il fait ce portrait des Habitans: „ Les Mindanayens ſont de taille médiocre. Ils „ ont les membres petits, le corps droit & la tête menue; le viſage ova- „ le, le front plat, les yeux noirs & peu fendus, le nez court, la bouche „ aſſez grande, les lèvres petites & vermeilles, les dents noires & fort „ ſaines, les cheveux noirs & luiſans, le teint bazané, mais tirant plus „ vers le jaune clair, que dans les autres Parties des Indes, particulière- „ ment pour les femmes. Leur coutume eſt de porter l'ongle du pouce „ fort long, ſur-tout celui du pouce gauche. Ils ne le coupent jamais, „ quoiqu'ils le raclent ſouvent. Ils ont naturellement beaucoup d'eſprit. „ Ils ſont agiles & laborieux, quand ils le veulent; mais, en général, fai- „ néans & larrons, ſans goût pour le travail, s'ils n'y ſont forcés par la „ faim. A la vérité, leur pareſſe vient auſſi de la ſévérité de leurs Prin- „ ces, qui les tiennent dans une rigoureuſe dépendance. Ces Maîtres ty- „ ranni-

Obſervations de Dampier ſur Mindanao.

Caractère des Inſulaires.

(*b*) Le Dictionnaire Tagale, compoſé par un Cordelier, s'étend fort au long ſur ces fantômes. (*c*) Voyez ci-deſſus l'Article de cette Iſle.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

„ ranniques leur prenant tout ce qu'ils gagnent, ils ne pensent à se procu„ rer que ce qui est d'usage présent, c'est-à-dire, ce qu'ils peuvent porter „ de la main à la bouche. La plûpart n'en sont pas moins orgueilleux. Ils „ marchent avec beaucoup de fierté; assez civils néanmoins à l'égard des „ Etrangers, liant connoissance avec eux & les recevant avec beaucoup „ de franchise; mais implacables pour leurs Ennemis, vindicatifs au suprê„ me degré, & capables d'employer souvent le poison, pour satisfaire „ leur ressentiment (*d*).

Peinture des femmes.

„ Leurs habits consistent dans une simple veste & un haut-de-chausse. „ Ils vont jambes & pieds nuds; mais ils ont sur la tête un turban, dont „ les deux bouts sont garnis de frange ou de dentelle, & se rassemblent par „ un nœud qui en laisse pendre une partie. Les femmes sont mieux faites „ que les hommes. Leurs cheveux sont noirs & longs, noués & pendans „ par derrière. Elles ont le visage plus long que les hommes, & leurs „ traits sont forts réguliers, à l'exception du nez, qui est très-court, & si „ plat entre les yeux, qu'on distingue à peine cette partie. Leur front „ n'a pas non plus d'élévation sensible. De loin, elles paroissent extrême„ ment jolies; mais de près, on est frappé de ces imperfections. Leurs „ membres sont fort petits; & leur habit n'est qu'une veste, comme celle „ des hommes, avec une juppe d'une seule pièce, cousue par les deux „ bouts, & trop large de deux pieds pour le corps. Aussi peuvent-elles la „ porter par les deux bouts, & la tourner de haut en bas, en plissant le „ côté trop large, pour la proportionner à la grosseur du corps. La ves„ te, ou la robbe, est ouverte, & descend un peu au-dessous des reins. Les „ manches en sont beaucoup plus longues que les bras, & si étroites par le „ bout, qu'à peine y peut-on passer les mains; mais elles se plient sur le „ poignet (*e*)". Le même Voyageur attribue, aux femmes de Mindanao, beaucoup d'inclination pour les Etrangers, sur-tout pour les Blancs. Elles se familiariseroient aisément avec eux, si l'usage du Pays ne les privoit d'une liberté pour laquelle on leur connoît du goût. Elles ont néanmoins celle de parler aux Etrangers, mais toûjours sous les yeux de leurs Maris.

Agréable manière de mandier.

Ces Indiens ont une manière de mandier, qui est particulière à leur Isle, & dont l'Auteur trouve la source dans le peu de Commerce qui s'y fait. Lorsqu'il y arrive des Etrangers, les Insulaires se rendent à bord, les invitent à descendre, & demandent à chacun s'il a besoin d'un *Camarade*, terme qu'ils ont emprunté des Espagnols, ou s'il désire une *Pagaly*. Ils entendent par l'un, un ami familier; & par l'autre, une intime amie. On est obligé d'accepter cette politesse, de la payer par un présent, & de la cultiver par la même voye. Chaque fois que l'Etranger descend à terre, il est bien reçu chez son Camarade ou chez sa Pagaly. Il y mange; il y couche pour son argent; & l'unique faveur qu'on lui accorde gratis est le tabac & le bétel, qui ne lui sont point épargnés. Les femmes du plus haut rang ont la liberté de converser publiquement avec leur Hôte, de lui offrir leur amitié, & de lui envoyer du bétel & du tabac.

La

(*d*) *Voyage de Guillaume Dampier*, Tome II. pag. 357 & 368. (*e*) *Ibidem*. pag. 369.

Ville Capitale de Mindanao, & fingularité de fes Edifices.

La Capitale de l'Isle porte auffi le nom de Mindanao. Sa fituation eft au Midi de l'Isle, à fept degrés vingt minutes de Latitude Septentrionale, fur les bords d'une petite Rivière, qui n'eft qu'à deux miles de la Mer. Les maifons y font d'une forme extrêmement fingulière. On les élève fur des pilotis, qui ont jufqu'à vingt pieds de hauteur, plus ou moins gros, fuivant l'air de magnificence qu'on veut donner à l'Edifice. Auffi n'ont-elles qu'un étage, divifé en plufieurs chambres, où l'on monte de la rue par des degrés. Le toit eft large, & couvert de feuilles de palmier. Chaque maifon offre ainfi fous elle, un grand efpace à jour, qui reffemble à nos halles, mais qui, pour être fi clair, n'en eft pas ordinairement plus propre. Les Pauvres, qui nourriffent des canards ou des poules, entourent ces pilotis d'une cloifon, & s'en font une baffe-cour.

Palais du Sultan.

Le Palais du Sultan eft diftingué par fa grandeur. Il eft affis fur cent quatre-vingt gros piliers, beaucoup plus hauts que ceux des maifons ordinaires, avec de grands & larges degrés par lefquels on y monte. On trouve, dans la première chambre, une vingtaine de canons de fer, placés fur leurs affuts. Le Général & les Grands ont, comme le Roi, de l'Artillerie dans leurs Hôtels. A vingt pas du Palais, on diftingue un petit Bâtiment, élevé auffi fur des piliers, mais à trois ou quatre pieds feulement. C'eft la Salle du Confeil, & celle où l'on reçoit les Ambaffadeurs & les Marchands étrangers. Elle eft couverte de nattes fort propres, fur lefquelles tous les Confeillers font affis les jambes croifées.

Arts de Mindanao.

Il y a peu d'Artifans dans cette Ville. Les principaux font les Orfèvres, les Forgerons & les Charpentiers, quoiqu'à peine y trouve-t-on trois Orfèvres. Ils travaillent en or & en argent, & tout ce qu'on leur commande eft fort bien exécuté; mais ils n'ont point de boutiques, ni de marchandifes en vente. Les Forgerons travaillent auffi bien qu'il eft poffible, avec de mauvais outils. Dampier admira tant d'adreffe avec fi peu d'invention (*f*). Ils n'ont point d'étau, ni d'enclume. Ils forgent fur une pierre fort dure, ou fur un morceau de vieux canon. Cependant ils ne laiffent pas de faire des ouvrages achevés, fur-tout des meubles ordinaires & des ferremens pour les Vaiffeaux. Prefque tous les Habitans font Charpentiers. Ils favent tous manier la hache droite & la courbe. Mais ils n'ont point de fcies. Pour faire une planche, ils fendent l'arbre en deux; & de chaque moitié, ils font une feule planche, qu'ils poliffent avec la hache. Ce travail eft pénible; mais le bois, confervant tout fon grain, eft d'une force qui les dédommage de la peine & des fraix.

Témoignage du Père le Clain fur les Pintados.

Le Pere le *Clain*, Miffionnaire Jéfuite, parcourut, en 1697, la Province de *Los Pintados*. Ce font, dit-il, de grandes Isles, féparées les unes des au-

(*f*) Il faut bien fe garder, par exemple, de juger de leur habileté par leurs foufflets. C'eft un tronc d'arbre, d'environ trois pieds de long, percé comme une de nos pompes, placé debout à terre, & près duquel on fait du feu. Vers le bout d'en-bas il a un petit trou, qui fait face au feu. Dans ce trou eft un tuyau, qui porte le vent au feu, par le moyen d'un gros bouquet de plumes, attaché au bout d'un bâton. Ces plumes, bouchent le trou du tronc d'arbre, chaffent l'air & le pouffent dans le tuyau. Au refte, le tuyau du bout fait jouer aifément cette groffière machine. *Ibid.* pag. 374.

autres par des bras de Mer, dont le flux & le reflux rend la navigation difficile & dangereuse. On y comptoit déja soixante & dix-sept mille Chrétiens, sous la conduite spirituelle de quarante & un Missionnaires de la même Compagnie. Le même Ecrivain donne le nom de *Palaos* à d'autres Isles, qui ne sont pas éloignées des Marianes, quoiqu'elles n'y ayent aucune communication, & dont il raconte la découverte (*g*).

Découverte des Isles nommées Palaos.

Par quel hasard.

En faisant la visite des Etablissemens de son Ordre, il arriva dans une Bourgade de l'Isle de *Samal* (*h*), la dernière & la plus méridionale des Pintados. Il y trouva vingt-neuf Palaos; c'est le nom qu'il donne, aussi, aux Habitans des Isles nouvellement découvertes. Les vents d'Est, qui règnent sur ces Mers depuis le mois de Décembre jusqu'au mois de Mai, les avoient jettés à trois cens lieues de leurs Isles, dans la Baye de cette Bourgade, qui se nomme *Guivam* (*i*). Ils s'étoient embarqués, dans leur Patrie, sur deux Barques, pour passer dans une Isle voisine. Un vent impétueux les avoit emportés en haute Mer. Tous leurs efforts n'ayant pû les rapprocher de Terre, ils avoient vogué au gré des vents, pendant soixante-dix jours, avec si peu de provisions, qu'ils avoient souffert longtems la faim & la soif, [sans autre boisson que l'eau qui tomboit du Ciel, & n'ayant pour toute nourriture que le poisson qu'ils prenoient dans une espèce de nasse, faite de plusieurs petites branches d'arbres liées ensemble.] Enfin, ils s'étoient trouvés à la vûe de l'Isle de Samal. Un Guivamois, qui étoit au bord de la Mer, les avoit apperçus; & jugeant, à la forme de leurs Bâtimens, qu'ils étoient Etrangers, il les avoit exhortés, par des signes, à passer par le Canal qu'il leur montroit, pour éviter des bancs de sable & des écueils, sur lesquels ils alloient échouer. Ces Malheureux, effrayés de voir un Inconnu, s'étoient efforcés de retourner vers la haute Mer; mais le vent n'avoit pas cessé de les repousser au rivage. Alors le Guivamois, touché de compassion pour leur perte, qu'il voyoit infaillible, s'étoit jetté à la Mer, & n'avoit pas balancé à s'avancer à la nâge vers l'une des deux Barques, pour s'en faire le Pilote. Ceux qu'il vouloit secourir avoient mal expliqué ses intentions. Dans leur crainte, les hommes, & même les femmes, chargées de leurs petits enfans, s'étoient jettés au milieu des flots pour gagner l'autre Barque. Il étoit monté dans celle qu'ils avoient abandonnée; & les ayant suivis jusqu'à l'autre, il les avoit sauvés comme malgré eux, en les conduisant au Port.

Une tempête jette à Guivam deux Barques inconnues.

Ils avoient pris terre, le 28 de Décembre 1696. Tous les Habitans du Bourg, dont la plûpart étoient Chrétiens, les avoient reçus avec beaucoup d'humanité. Ils avoient mangé fort avidemment des cocos; mais lorsqu'on leur

(*g*) Dans une Lettre du premier Recueil des *Lettres édifiantes*, seconde Edition. Le même récit se trouve dans l'Epître du sixième Recueil. On voit, dans le même Tome, des Brefs du Pape, & d'autres Lettres qui proposent une Mission dans ces Isles. On y en trouve même la Carte, composée sur les témoignages & de la manière qu'on va lire. Mais d'habiles Voyageurs assurent, que si ces Isles existoient, dans la position qu'on leur attribue, il faudroit que leurs Vaisseaux eussent passé par dessus, en traversant cette Mer.

Nota. M. Prevost auroit dû nommer ces habiles Voyageurs. R. d. E.

(*h*) Ou *Samar*. R. d. E.

(*i*) C'est *Guiguan*. R. d. E.

Description des Isles Philippines.

leur avoit présenté du riz cuit à l'eau, qui est la nourriture de toute l'Asie, ils l'avoient regardé avec admiration; & prenant les grains pour des vermisseaux, ils avoient refusé d'y toucher. Rien n'avoit tant satisfait leur goût que les grosses racines, sur-tout celles qu'on nomme *Palavans*. On avoit fait venir, d'un autre Bourg de l'Isle, deux femmes, que les vents avoient jettées autrefois sur la même Côte. Elles les avoient aussi-tôt reconnus à leur langage; & s'étant fait reconnoître aussi pour être des mêmes Isles, ils s'étoient mis tous à pleurer de tendresse & de joye. Les respects, qu'ils avoient vû rendre au Missionnaire du Bourg, leur avoient fait juger qu'il étoit le Roi du Pays, & que leur vie étoit entre ses mains. Ils s'étoient jettés à terre, pour implorer sa miséricorde & lui demander la vie. Sa compassion pour leurs peines, & les caresses qu'il avoit faites à leurs enfans, avoient achevé de leur inspirer de la confiance. Il les avoit distribués dans les maisons des Habitans, avec ordre de leur fournir des habits & des vivres; mais il avoit voulu qu'on ne séparât point ceux qui étoient mariés, & qu'on n'en prît pas moins de deux ensemble, dans la crainte de causer trop de chagrin à ceux qui se verroient seuls. De trente-cinq qu'ils étoient à leur départ, il n'en restoit que trente. La faim & les incommodités d'une longue navigation en avoient fait mourir cinq pendant le voyage; & quelques jours après leur arrivée, il en mourut un autre, qui reçut heureusement le Baptême.

Lumières que le Père le Clain tire de ces Etrangers.

C'est sur leur récit, que le Père le Clain donne la Description de leurs Isles. Elles sont au nombre de trente-deux. Il y a beaucoup d'apparence, dit-il, qu'elles sont plus au Midi que les Isles Marianes, vers onze ou douze degrés de Latitude Septentrionale, & sous le même parallele que Guivam; puisque ces Etrangers, venant droit de l'Est à l'Occident, avoient abordé au rivage de cette Bourgade. Le Missionnaire se persuade aussi que c'est une de ces Isles, qu'on avoit découverte de loin, quelques années auparavant. Un Vaisseau des Philippines ayant quitté la route ordinaire, qui est de l'Est à l'Ouest sous le treizième parallele, & s'étant un peu écarté au Sud-Ouest, l'apperçut pour la première fois. Les uns la nommèrent *Caroline*, du nom de Charles II, Roi d'Espagne; & d'autres, l'Isle de *Saint-Barnabé*, parcequ'elle fut découverte le jour de cette Fête. Depuis moins d'un an, elle avoit été vûe d'un autre Vaisseau, que la tempête avoit fait changer de route, en allant de Manille aux Marianes. Le Gouverneur des Philippines avoit donné ordre au Vaisseau, qui fait presque tous les ans cette route, de chercher la même Isle, & d'autres qu'on n'en croit pas éloignées. Mais toutes ces recherches avoient été sans succès.

Etat de leurs Isles.

Les Etrangers ajoûtoient que de leurs trente-deux Isles, il y en a trois qui ne sont habitées que par des oiseaux, mais que toutes les autres sont extrêmement peuplées. Quand on leur demandoit quel peut être le nombre des Habitans, ils montroient un monceau de sable, pour marquer que la multitude en est innombrable. [*Falu*, ou] *Lamurrec*, qui est la plus considérable de leurs Isles (*k*), est celle où le Roi tient sa Cour. Les autres [qui

(*k*) Les autres se nomment *Panlok*, *Lamululutup*, *Saraon*, *Taropie*, *Valayyay*, *Satavan*, *Cutac*, *Yfaluc*, *Piraulop*, *Utai*, *Pic*, *Piga*, *Puc*, *Falait*, *Caruvaruveng*, *Ylatu*, *Lamuliur*,

[qui ont aussi leurs Chefs,] ne lui sont pas moins soûmises (*l*). Il se trouvoit, parmi ces trente Etrangers, un des principaux Seigneurs du Pays, avec sa femme, qui étoit fille du Roi. Quoiqu'ils fussent à demi nuds, la plûpart avoient un air de grandeur, & des manières qui marquoient la distinction de leur naissance. Le Seigneur avoit tout le corps peint de certaines lignes, dont l'arrangement formoit diverses figures. Les autres hommes avoient aussi quelques-unes de ces lignes; mais les femmes & les enfans n'en avoient aucune. Par le tour & la couleur du visage, ils avoient quelque ressemblance avec les Insulaires des Philippines: mais les hommes n'avoient pas d'autre habit qu'une espèce de ceinture, qui leur couvroit les reins & les cuisses, & qui se replioit plusieurs fois autour du corps. Ils avoient, sur les épaules, plus d'une aune & demie de grosse toile, dont ils se faisoient une sorte de capuchon, qu'ils lioient par-devant, & qu'ils laissoient pendre négligemment par derrière. Les femmes étoient vêtues de même, à l'exception d'un linge, qui leur descendoit un peu plus bas, de la ceinture sur les genoux.

Leur langue n'a rien de semblable à celle des Philippines, ni même à celle des Isles Marianes. Il parut, au Père le Clain, que leur manière de prononcer approchoit de celle des Arabes. La plus distinguée de leurs femmes avoit plusieurs anneaux & plusieurs colliers, les uns d'écaille de tortue, les autres d'une matière inconnue aux Missionnaires, qui ressemble assez à de l'ambre gris, mais qui n'est pas transparente.

Informations sur leurs usages.

Ces Insulaires n'ont pas de vaches dans leurs Isles. Ils parurent effrayés, lorsqu'ils en virent quelques-unes qui broutoient l'herbe, aussi-bien que des aboyemens d'un petit chien, qu'ils entendirent dans la Maison des Missionnaires. Ils n'ont pas, non plus, de chats, ni de cerfs, ni de chevaux, ni généralement d'animaux à quatre pieds. Ils ont des poules, dont ils se nourrissent; mais ils n'en mangent point les œufs. [Malgré cette disette de toutes choses, ils sont gais & contens de leur sort, ils ont des chants, & des danses assez régulières, ils chantent tous ensemble, & font les mêmes gestes, cequi a quelque agrément; Ils furent surpris de la blancheur, de la politesse, & des manières des Européens, ils admirèrent la musique, les instrumens, les dantes des Espagnols, & les armes dont ils se servent, surtout la poudre à canon.] On ne s'apperçut pas qu'ils eussent aucune connoissance de la Divinité, ni qu'ils adorassent des Idoles. Toute leur vie paroissoit animale, c'est-à-dire, uniquement bornée au soin de boire & de manger. Ils n'ont pas d'heure règlée pour les repas. La faim & la soif les déterminent, lorsqu'ils trouvent de quoi se satisfaire; mais ils mangent peu chaque fois, & leurs plus grands repas ne suffisent point pour le cours d'une journée.

Leur civilité, ou la marque de leur respect, consiste à prendre, suivant qu'ils

muliur, *Tavas*, *Saypen*, *Tacaulap*, *Rapiyang*, *Tavon*, *Mutacusan*, *Piylu*, *Olatan*, *Palu*, *Cucumyat*, *Pyalucunung*, *Piculat*, *Hulatan*, & *Tagyan*. Les trois dernières sont celles qui n'ont que des oiseaux pour habitans.

(*l*) Le Père le Clain parle aussi de l'Isle des Amazones, dont il a été fait mention ci-dessus, *pag* 33. C'est peut-être de lui qu'on a emprunté cet article. R. d. E.

qu'ils sont assis ou debout, la main ou le pied de celui auquel ils veulent faire honneur, & à s'en frotter doucement le visage. Ils avoient, entre leurs petits meubles, quelques scies d'écaille, qu'ils aiguisoient en les frottant sur des pierres. Leur étonnement parut extrême, à l'occasion d'un Vaisseau Marchand qu'on bâtissoit à Guivam, de voir la multitude des instrumens de Charpenterie qu'on y employoit. Ils les regardoient successivement, avec une vive admiration. Les métaux ne sont pas connus dans leur Pays. Le Missionnaire leur ayant donné, à chacun, un assez gros morceau de fer, ils marquèrent plus de joye, que s'ils eussent reçu la meme quantité d'or. Dans la crainte de perdre ce présent, ils le mettoient sous leur tête pendant la nuit. Ils n'avoient pas d'autres armes que des lances, & des traits, garnis d'ossemens humains. Mais ils paroissoient d'un naturel pacifique. Leurs querelles se terminoient par quelques coups de poing, qu'ils se donnoient sur la tête; & ces violences mêmes étoient d'autant plus rares, qu'à la moindre apparence de colère, leurs amis s'entremettoient pour appaiser le différend. Cependant, loin d'être stupides ou pesans, ils ont beaucoup de vivacité. Avec moins d'embonpoint que les Habitans des Isles Marianes, ils sont bien proportionnés, & de la même taille que les Philippinois. Les hommes & les femmes laissent également croître leurs cheveux, qui leur tombent sur les épaules. Lorsqu'ils vouloient paroître avec un peu d'avantage, ils se peignoient le corps d'une couleur jaune, dont ils connoissoient tous la préparation. Leur joye étoit continuelle, de se trouver dans l'abondance de tout ce qui est nécessaire à la vie. Ils promettoient de revenir de leurs Isles, & d'engager leurs Compatriotes à les suivre. Le Gouverneur de Manille les faisoit encourager dans cette disposition, pour la faire servir à soûmettre toutes leurs Isles au joug de l'Espagne; & les Missionnaires le secondoient ardemment, dans la vûe de s'ouvrir une si belle porte pour la propagation de l'Evangile (*m*).

Zèle des Missionnaires.

(*m*) Relation du Père le Clain, dans une Lettre à son Général, écrite à Manille le 10 de Juin 1697. Deux Jésuites, nommés le Père *Cortil*, & le Père *Duberon*, entreprirent, en 1710, de porter l'Evangile aux Isles Palaos, avec divers secours qu'ils avoient obtenus de la Cour d'Espagne. Joseph *Somera*, dont on a publié une courte Relation dans l'onzième Recueil des Lettres édifiantes, nous apprend qu'étant descendus dans une de ces Isles, tandis qu'après leur débarquement le Vaisseau fut emporté au large par les Courans & les Brises, ils demeurèrent abandonnés à la merci des Insulaires. Mais Somera & les autres gens du Vaisseau ne débarquèrent point. L'unique éclaircissement qu'ils rapportèrent, c'est qu'ayant pris hauteur à un quart de lieue de l'Isle, ils se trouvèrent par cinq degrés seize minutes de Latitude du Nord; & la variation, au lever du Soleil, fut trouvée de cinq degrés Nord-Est. Ensuite, s'étant approchés d'une autre Isle, à cinquante lieues de celle qu'ils avoient quittée, ils se trouvèrent par sept degrés quatorze minutes du Nord, à une lieue au large de cette Isle.

L'année suivante, le Père *Serrano*, tenta la même entreprise, muni de Brefs du Pape & d'autres pièces, pour lesquelles on a déja renvoyé au sixième Tome des Lettres édifiantes. Il partit de Manille, le 15 Décembre, avec un autre Jésuite & l'élite de la Jeunesse du Pays. Le troisième jour de leur navigation, le Vaisseau fut brisé par une violente tempête, & tous périrent, à la réserve de deux Indiens & d'un Espagnol, qui échappèrent du naufrage, pour en porter la triste nouvelle à Manille. Ainsi tout ce qui regarde les Isles Palaos est encore dans une véritable obscurité.

[*Supplément*

Description des Isles Philippines.

[*Supplément à la Découverte des Isles Palaos, ou Nouvelles Philippines.*

Remarque préliminaire.

SI M. Prevost avoit lû attentivément les Lettres des Missionnaires, dont il parle, & les Relations de plusieurs Voyageurs, tout ce qui regarde les Isles Palaos, ou Nouvelles Philippines (*a*), sur-tout leur existence, qu'il revoque en doute, ne lui paroitroit pas dans une véritable obscurité; mais en supposant même ce défaut de lumières, c'est une raison de plus pour ne point négliger celles que nous avons.

Carte des Isles Palaos.

On a déja suppléé plusieurs circonstances à la Relation du Père le Clain, & l'on croit devoir encore ajoûter ici la Carte qui l'accompagne; parceque l'Editeur des Lettres édifiantes y renvoye pour la connoissance de la grandeur, de la distance & de la situation de ces nouvelles Isles. Tout celà, dit-il, se trouve marqué dans la Carte, où l'œil en découvrira plus d'un seul coup, qu'on n'en pourroit expliquer dans un long discours. Cette Carte est remarquable pour sa construction, qui paroitra de nouvelle invention assez singulière. Ce sont les Insulaires qui l'ont tracée eux-mêmes; On pria les plus habiles d'arranger, sur une table, autant de petites pierres qu'il y a d'Isles dans leur Pays, & d'exprimer, comme ils pourroient, le nom, l'étendue & la distance de chaque Isle. Cet arrangement a fourni le dessein de la Carte, dont quelques Géographes ont fait usage (*b*). Quoiqu'elle ne puisse pas passer pour fort exacte, elle donne cependant de grandes lumières sur la situation & la grandeur de ces Isles. Le chiffre, qui est au milieu de chaque Isle, marque combien il faut de jours pour en faire le tour. Celui qui est dans les intervalles, désigne le nombre de jours qu'on employe pour se rendre d'une Isle à l'autre. On a distingué par les deux premières Lettres de l'Alphabet, la plus grande de ces Isles, nommée *Panlog* (*c*), & celle de *Falu*, ou *Lamuirec*, où le Roi fait sa résidence. Les trois Lettres suivantes indiquent la route des Insulaires, qui s'embarquèrent dans l'Isle d'*Amorsot*, pour passer dans celle de *Paiz*, lorsque la tempête les porta en haute Mer & les jetta ensuite sur la Pointe de Guivam dans l'Isle de Samal.

Manière dont elle a été construite.

Premiers indices de ces nouvelles Terres.

Depuis longtems on avoit découvert, du haut des montagnes de cette Isle, & même en pleine Mer, de grosses fumées du côté de l'Est, qui annonçoient de nouvelles Terres; mais on n'en eût de connoissance certaine, que quelque-tems avant que les Insulaires, dont parle le Père le Clain, eussent abordé dans l'Isle de Samal. Voici de quelle manière le Père le Gobien raconte cette avanture.

Un frère du Roi est jetté sur la Côte de Mindanao.

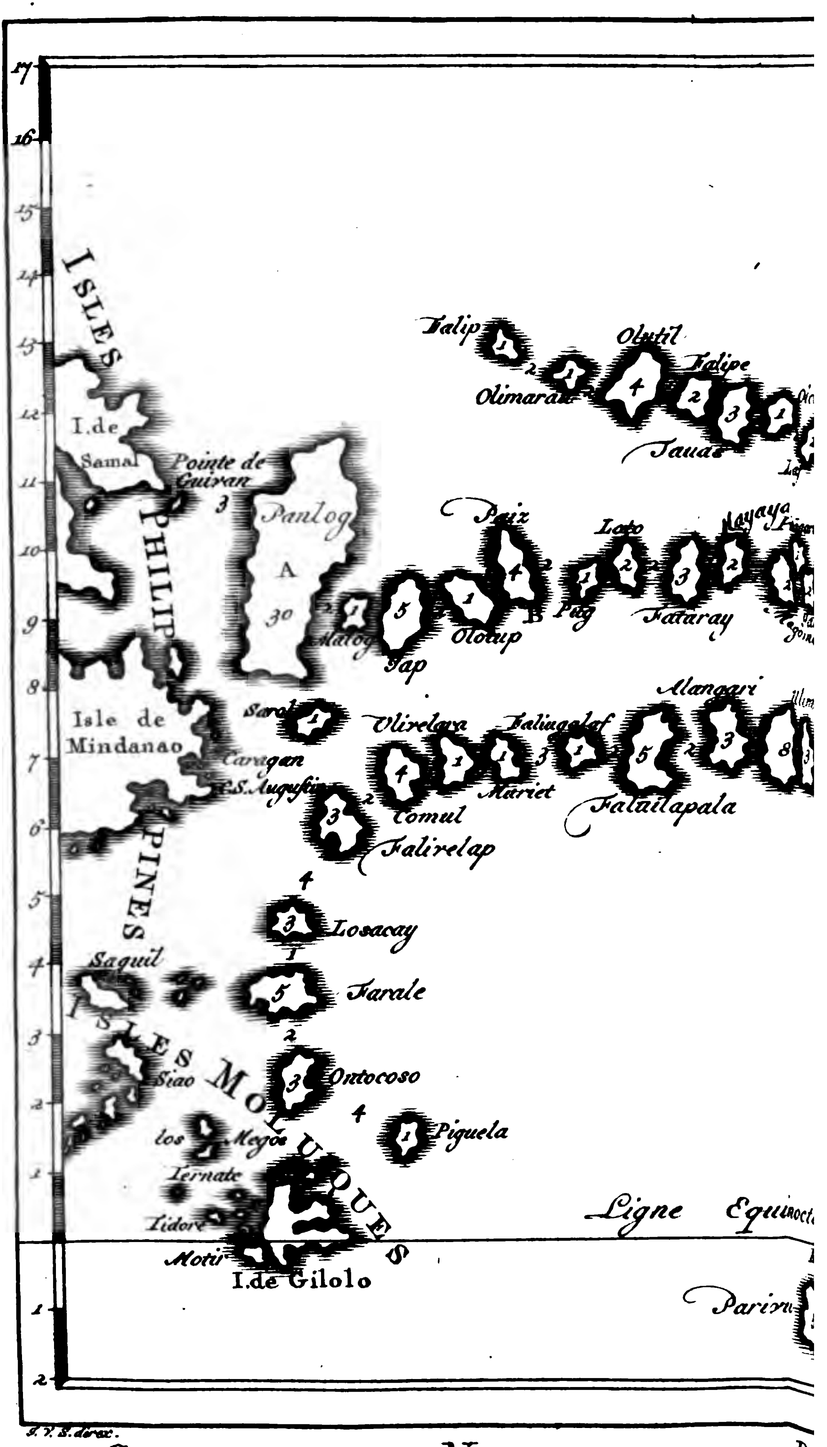
„ Le frère du Roi de ces Nouvelles Philippines, avoit été jetté, dans „ un Voyage de Mer, sur la Côte de *Carragan*, dans la grande Isle de Min- „ danao. Les Pères Augustins Espagnols, qui ont une belle Mission sur „ cette Côte, reçurent ce Prince avec honneur, lui firent amitié, l'instrui- „ sirent

(*a*) On leur a donné ce dernier nom, parcequ'elles ont été découvertes sous les auspices de Philippe V. Roi d'Espagne.

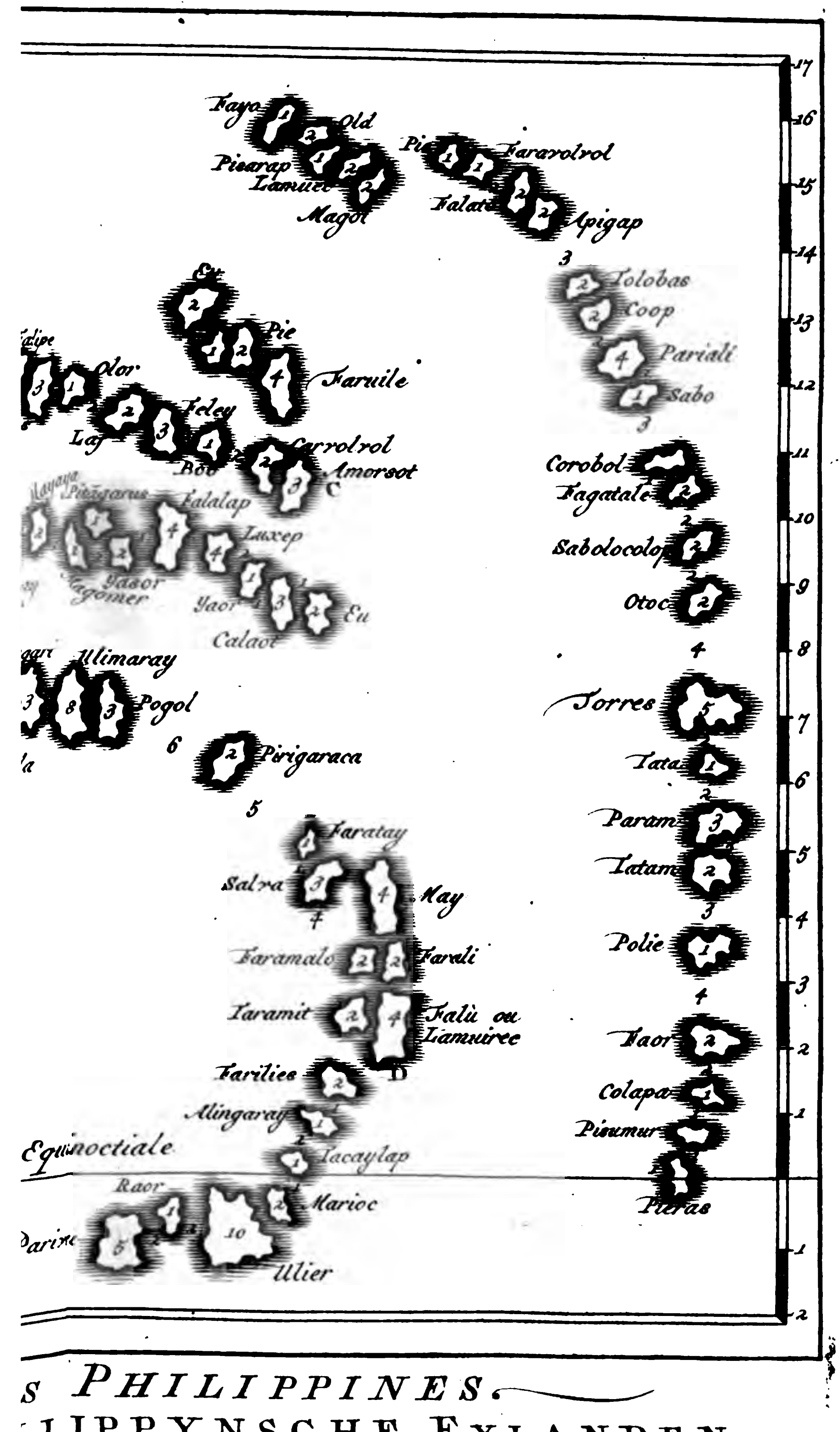
(*b*) Valentyn a inseré ce morceau dans la grande Carte qui est à la tête de son Ouvrage.

(*c*) Les Européens, qui la connoissoient déja, l'avoient nommée l'Isle de *St. Jean*.





CARTE DES NOUVELLES P
KAART DER NIEUWE PHILIP



S PHILIPPINES.

LIPPYNSCHE EYLANDEN.

„ firent de la Religion Chrétienne, & lui conférèrent le Baptême; ce qui „ lui causa une si grande joye, qu'il ne pensa plus à retourner en son Pays. „ Le Roi, inquiet de ce que son frère avoit disparu, équippa une Flotte „ de cent petits Bâtimens, qu'il envoya dans toutes les Isles de sa dépendance pour en apprendre des nouvelles. Un de ces petits Bâtimens, surpris „ de la tempête, fut aussi jetté sur la Côte de Carragan, dans l'endroit même où le frère du Roi avoit abordé. Ceux qui le cherchoient, étant descendus à terre, le rencontrèrent, lui exposèrent le sujet de leur voyage, & l'inquiétude où étoit le Roi son frère, le conjurant, les larmes aux yeux, de s'en retourner avec eux. Le Prince les écouta „ avec tranquillité, les remercia de la peine qu'ils s'étoient donnée, & „ leur déclara, qu'ayant trouvé la perle de l'Evangile, & le plus riche trésor qui soit au Monde, il avoit résolu de le conserver précieusement, & „ de passer, dans cette vûe, le reste de ses jours parmi les Chrétiens; qu'il „ les prioit d'assurer le Roi son frère, qu'il étoit content & qu'il se portoit „ bien; mais qu'étant Chrétien, il ne pouvoit demeurer à sa Cour, ni s'exposer à perdre sa Foi, ou du moins à en altérer la pureté ".

Première & seconde tentative pour découvrir les Palaos.

Les Jésuites des Philippines, qui ne doutèrent plus de l'existence de ces Isles nouvellement découvertes, prirent la résolution d'y aller annoncer les Vérités de l'Evangile. On a vû quel fut le mauvais succès de leur première tentative, & la remarque, qui termine l'Article précédent, en dit assez sur celui de la seconde; mais on pouvoit donner plus d'étendue aux circonstances mêmes de cette dernière expédition, parcequ'elles contiennent de nouveaux éclaircissemens sur les Isles Palaos. C'est ce qui nous engage à les rapporter, d'après la Relation qui en a été publiée.

1710.

Relation de cette dernière expédition.

Le Navire la *Sainte-Trinité*, sur lequel Somera s'embarqua, avec les Pères Duberon & Cortil, mit à la voile des Philippines, le 14 Novembre 1710, pour tâcher de pénétrer dans les Isles Palaos. Après quinze jours de navigation, il découvrit la terre au Nord-Est, trois degrés Nord, à environ trois lieues. Comme la Variation s'étoit trouvée de quatre à cinq degrés Nord-Est, dans cette route, il revira de bord pour s'approcher davantage, & apperçut deux Isles, auxquelles il donna le nom de *Saint-André*, parcequ'on célébroit, ce jour-là, la Fête de cet Apôtre.

Apparition de quelques Barques.

Bien-tôt on vit venir une Barque, dont ceux qui la montoient crioient de loin, aux Espagnols, *Mapia*, *Mapia*; c'est-à-dire, *bonnes gens*. Un Palaos, nommé *Moac*, qui avoit été baptisé à Manille, & dont Somera s'étoit fait accompagner, se montra à eux, & leur ayant parlé, ils ne balancèrent pas de se rendre à bord du Navire, où ils furent bien reçus. On apprit d'eux, que ces Isles s'appelloient *Sonsorol*, & qu'elles étoient du nombre des Palaos. Leur joye parut extrême de voir un de leurs Compatriotes parmi des Européens, qu'ils embrassèrent avec tendresse & amitié, après leur avoir baisé les mains. L'après midi, deux autres Batteaux, chargés chacun de huit hommes, furent au devant de Somera. En approchant de son bord, ces Insulaires commencèrent à chanter, & règloient la cadence en frappant des mains sur leurs cuisses. Quand ils eurent abordé, ils examinèrent attentivement le Vaisseau Espagnol, dont ils mesurèrent la longueur, s'imaginant qu'il étoit fait d'une seule pièce. So-

Isles Sonsorol.

Description des Isles Philippines. 1710.

Isles Mevieres & Poulo.

mera, à qui ils présentèrent des cocos, du poisson & des légumes, leur demanda à quelle aire de vent Panlog étoit située ? Ils lui montrèrent le Nord-Nord-Est, & lui dirent qu'il y avoit encore au Sud-quart-Sud-Ouest, & au Sud-quart-Sud-Est, deux Isles, dont l'une s'appelloit *Mevieres* & l'autre *Poulo*.

Vains efforts de Somera pour jetter l'ancre.

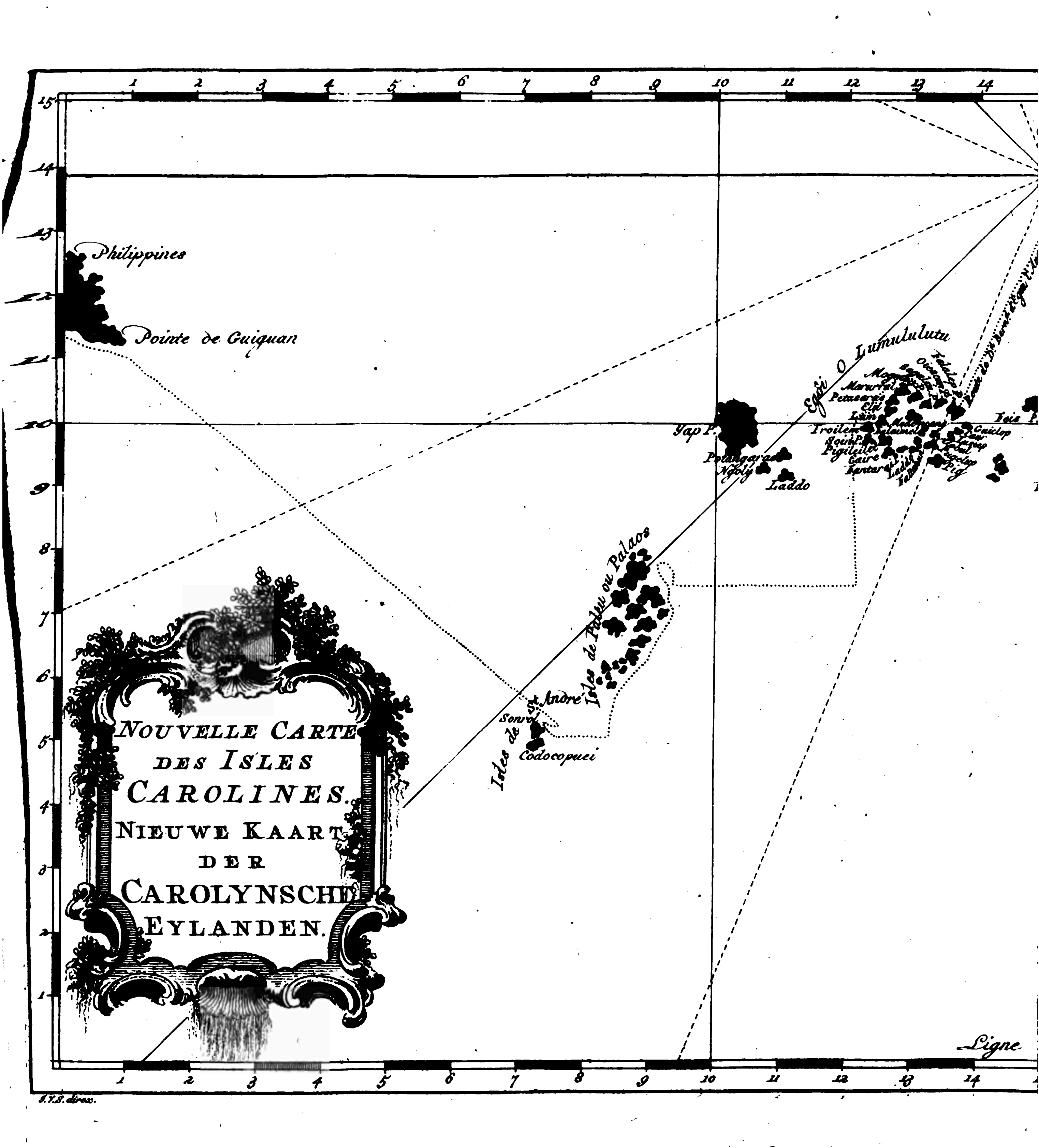
Somera s'étant un peu approché de la terre, envoya son Aide-Pilote, pour chercher, avec la sonde, un endroit où l'on put mouiller. La Chaloupe, arrivée à un quart de lieue de l'Isle, fut abordée par deux Batteaux du Pays, montés de plusieurs hommes. L'un d'eux, ayant apperçu un sabre, le prit, le regarda attentivément & se précipita dans la Mer avec cette arme. L'Aide-Pilote ne put trouver aucun lieu propre à jetter l'ancre, parceque le fond étoit de roche, & qu'il y avoit grand fond par-tout. Un autre homme de l'équipage fut envoyé dans le même but; mais il ne réussit pas mieux. Somera, qui s'étoit soûtenu pendant ce tems à la voile, contre le courant, qui portoit avec vitesse au Sud-Est, prit le large, au retour de ses deux Chaloupes. Il interrogea les Insulaires sur la grandeur de l'Isle & sur le nombre de ses Habitans. Ils répondirent qu'elle avoit environ deux lieues & demie de tour, & qu'il y avoit huit ou neuf cens personnes, dont la nourriture consistoit en poisson, en cocos & en légumes.

Le Vaisseau ayant été emporté au large vers le Sud-Est, ne put regagner la terre que le quatrième jour, qu'il se trouva à l'embouchure de deux Isles. On fit encore chercher un bon mouillage, mais sans succès: on trouva un si grand fond de roche par-tout, qu'il fut impossible de jetter l'ancre. Ces tentatives inutiles déterminèrent Somera à faire route vers *Panlog*, la principale de toutes les Isles de cet Archipel, éloignée d'environ cinquante lieues de celle où il avoit voulu pénétrer d'abord. Arrivé au septième degré quatorze minutes de Latitude Nord, il découvrit cette Isle, à la distance d'environ une lieue. Sur les quatre heures du soir, quatre Batteaux s'approchèrent de son bord, se tenant néanmoins au large de la longueur d'un demi cable. Ils furent suivis presque aussi-tôt de deux autres. Quelques-uns des Insulaires, qui étoient dans ces Batteaux, se jettèrent à la Mer & furent à bord du Vaisseau Espagnol, à dessein de voler ce qui pourroit leur tomber sous la main. L'un ayant vû une chaine attachée au bord, fit son possible pour la rompre & l'emporter. Un autre se jetta sur un organeau; un troisième, remarquant des rideaux de lit, les prit à deux mains, & les auroit probablement arrachés, si un des gens de l'équipage n'eut accouru: Si-tôt que cet Indien l'apperçut, il se jetta à la Mer & prit le large. Don *Padilla*, Commandant du Vaisseau, connoissant les intentions de ces Barbares, fit mettre ses Soldats sous les armes. Les Insulaires, voyant cette manœuvre, prirent leur route vers la terre, & décochèrent plusieurs flèches en se retirant. Don Padilla fit faire une décharge de mousqueterie sur eux. A ce bruit, ils se jettèrent tous à la Mer & abandonnèrent leurs Batteaux, nageant droit à terre avec une vitesse extraordinaire. Le feu de la mousqueterie ayant cessé, ils regagnèrent leurs Batteaux, s'y embarquèrent & s'éloignèrent à toutes rames.

Isle de Panlog.

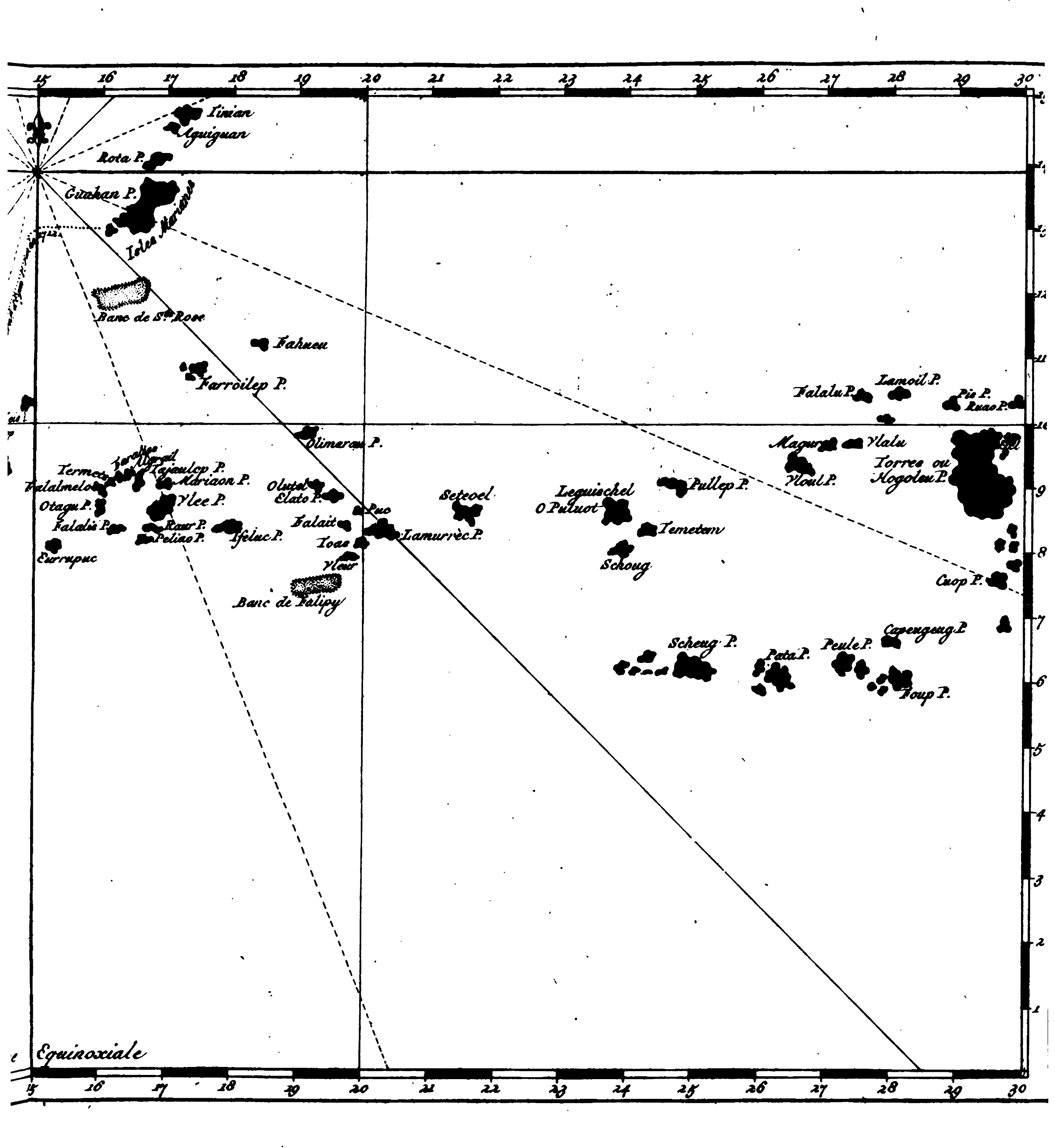
Il y eut encore quelques autres Batteaux qui s'approchèrent du Navire; mais comme le Palaos avoit suivi les Pères Duberon & Cortil, qui étoient


NOUVELLE CARTE
DES ISLES
CAROLINES.
NIEUWE KAART
DER
CAROLYNSCHE
EYLANDEN.



NOUVELLE CARTE DES ISLES CAROLINES.
NIEUWE KAART DER CAROLYNSCHE EYLANDEN.
Philippines
Pointe de Guiquan
Yap P.
Laddo
Isles de Palaos ou Palaos
Isles de St. Andre
Sonrol
Codocopuei
Egoi O Lumululutu
Troilem
Ligne

J.V.S. direx.



Tinian
Aguiguan
Rota P.
Guahan P.
Isles Mariannes
Banc de Ste Rose
Fahueu
Farroilep P.
Olimarau P.
Termes
Falalmelo
Otagu P.
Falalis P.
Eurrupuc
Tajaulep P.
Mariaon P.
Ylee P.
Raur P.
Pelino P.
Ifeluc P.
Olutel
Elato P.
Falait
Toas
Yleur
Puo
Lamurrec P.
Banc de Falipy
Seteoel
Lequischel
O Puluot
Temetem
Schoug
Pullep P.
Falalu P.
Lamoil P.
Pis P.
Ruao P.
Magur
Ylalu
Ylout P.
Torres ou Hogoleu P.
Cuop P.
Capengeug P.
Scheug P.
Pata P.
Peule P.
Foup P.
Equinoxiale

toient passés dans l'Isle de Sonsorol, on ne put tirer, de ces Indiens, aucune lumière sur leurs Isles. Le portrait que Somera fait des Palaos, est entièrement conforme au récit du Père le Clain, & ce n'en seroit ici qu'une répetition inutile.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES. 1710.

TOUTES les tentatives des Espagnols ayant été vaines, il fut résolu, dans un Conseil, de retourner à Sonsorol, pour s'informer des deux Missionnaires qui y étoient restés. Somera s'étant trouvé Nord & Sud de l'Isle, demeura près de vingt-quatre heures bord sur bord, sans appercevoir aucun Batteau, quoiqu'il ne fut qu'à une lieue de la terre. Il rangea la Côte occidentale de l'Isle pendant une journée entière, sans pouvoir débarquer. Se trouvant pour lors presque sans vivres & sans provisions, il prit le parti de retourner à Manille.

§. I.

Nouveaux Eclaircissemens sur les Isles Palaos.

Introduction.

QUOIQUE l'entreprise de Somera n'eut pas tout le succès qu'on en attendoit, cependant on ne peut point la regarder comme entièrement infructueuse, puisqu'elle servit du moins à s'assurer de l'existence des Isles Palaos, par la découverte de quelques-unes des plus voisines des Philippines; Mais nous voulons bien avouer que ce seroit encore peu de chose, si nous n'avions à y ajoûter de nouveaux éclaircissemens, dont M. Prevost ne paroit pas même avoir eû la moindre connoissance. Ces dernières particularités, qui prennent la forme d'une Description Géographique, accompagnées d'une Carte plus régulière, font tirées d'une Lettre écrite par le Père *Cantova*, Jésuite, à un de ses Confrères, & datée d'*Agadna* le 20 Mars 1722. (*a*). Le Missionnaire y rend d'abord compte de la découverte d'un nouvel Archipel, habité par un nombre considérable d'Infidèles. Selon la Relation de ce Père, on eut connoissance de quelques-unes des Isles, dont nous parlons, presque dans le même-tems que les Espagnols prirent possession des Isles Marianes. Ce nouvel Archipel reçut alors le nom d'Isles *Carolines*. On regardoit l'Isle de Guahan, la plus grande des Marianes, comme la porte qui devoit ouvrir l'entrée d'une multitude innombrable d'Isles Australes inconnues. Celles, dont il s'agit ici, étant, pour ainsi dire, à la tête de ces Isles, les Gouverneurs de Guahan ont fait plusieurs tentatives pour y pénétrer; mais toutes leurs peines ont été inutiles. Cette découverte étoit réservée à ces derniers tems, comme dit l'Auteur de la Relation suivante.

Nouvelle Carte des Isles Palaos, ou Carolines.

„ LE 19 Juin 1721., on apperçut une Barque étrangère, peu différente „ des Barques Marianoises, mais plus haute; Un Soldat Espagnol, qui la „ vit de loin voguer à pleines voiles, la prit pour une Fregate. Cette Bar„ que aborda à une terre déserte de l'Isle de Guahan, du côté de l'Est, qu'on „ appelle *Torofofo*. Il y avoit vingt-quatre personnes dans cette Barque, „ onze hommes, sept femmes & six enfans. Quelques-uns mirent pied à „ terre, & saisis de crainte, se glissèrent sous les palmiers, où ils firent „ leurs

1721.

Insulaires jettés dans l'Isle de Guahan, donnent lieu à leur découverte.

(*a*) Recueil XVIII. des Lettres édifiantes.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES. 1721.

„ leurs provisions de cocos. Un Indien Marianois, qui pêchoit aux environs de cette Côte, les ayant apperçus, revint en donner avis au Père *Muscati*, qui étoit dans la Bourgade de *Inarahan*. Ce Père, & quelques Marianois prirent des Canots, & allèrent au secours de ces pauvres Insulaires, qui ne savoient dans quel Pays ils étoient, ni à quelle Nation ils avoient à faire. Comme le Chef de la Bourgade avoit l'épée au côté, cet objet les frappa tellement, qu'ils crurent être au dernier moment de leur vie. Les femmes, saisies de la même frayeur, poussèrent des cris épouvantables. On avoit beau leur témoigner, par des signes, qu'ils n'avoient rien à craindre; il n'étoit pas possible de les rassurer. Cependant l'un d'eux, plus hardi que les autres, ayant apperçu le Père Muscati sur le rivage, dit en sa langue quelques mots à ses Compagnons; &, sautant à terre, alla au devant du Missionnaire, à qui il offrit quelques petits présens, entr'autres des morceaux de *Carai*, dont ces Insulaires se font des bracelets, & une sorte de pâte, de couleur jaune ou incarnate, dont ils se peignent le corps, dans leurs jours de fête & de réjouissances. Ce Père embrassa tendrement l'Insulaire & reçut son présent avec bonté.

Bon accueil qu'ils reçoivent des Espagnols.

„ Ces démonstrations d'amitié dissipèrent toute crainte; la confiance succeda à la frayeur, & ceux qui étoient restés dans la Barque, persuadés qu'ils seroient traités plus humainement qu'ils ne l'avoient esperé, ne firent plus difficulté de mettre pied à terre. On leur donna de quoi appaiser leur faim & se refaire des fatigues qu'ils avoient souffertes.

Arrivée d'une autre Barque d'Indiens.

„ Quelques jours après, une nouvelle Barque étrangère, semblable à celles des Isles Marianes, aborda à la Pointe de *Orote*, qui est à l'Ouest de l'Isle de Guahan. Elle ne contenoit que quatre hommes, une femme & un enfant; on leur donna des habits & on les conduisit à *Umatag*, pour les confronter avec les autres Insulaires, & s'assurer s'ils étoient de la même Nation. Leur joye fut inexprimable dès qu'ils se virent, & ils se la témoignèrent par de tendres & de continuels embrassemens.

Informations à leur sujet.

„ Comme on n'avoit point d'Interpréte, ces Indiens ne donnèrent que peu d'éclaircissemens sur leurs Isles, ni sur ce qui les regardoit. Mais on a appris depuis, que ces deux Barques étoient parties en même-tems avec quatre autres, de l'Isle *Farroïlep*, pour se rendre à celle d'*Ulée*; que dans cette traversée, ces Barques avoient été surprises d'un vent d'Ouest qui les avoit dispersées de côté & d'autre; que ces pauvres Insulaires avoient érré, pendant vingt jours, au gré des vents, prêts à tout moment de faire naufrage; qu'ils avoient beaucoup souffert de la faim, de la soif & des efforts extraordinaires qu'il leur avoit fallu faire pour résister à la violence impétueuse des courans. Ils paroissoient tous languissans; & leurs mains étoient écorchées à force de tirer à la rame. Un d'eux même, jeune & robuste, ne survécut pas long-tems à tant de fatigues.

Vêtement & figure de ces Insulaires.

„ Ces Indiens avoient, pour tout vêtement, une pièce de toile, ou d'étoffe, dont ils s'enveloppoient les reins, & qu'ils passoient entre leurs jambes. Leurs Chefs, qu'ils appellent *Tamoles*, ont une espèce de robbes fendues par les côtés, qui leur couvrent les épaules & la poitrine, & qui leur tombent jusqu'aux genoux. Les femmes ont, outre la pièce de toile, dont elles se ceignent comme les hommes, une sorte de juppe, qui leur

„ descend

„ descend depuis la ceinture jusqu'à mi-jambe. Les Nobles se peignent le „ corps & se percent le lobe des oreilles, où ils attachent des fleurs, des „ herbes aromatiques des grains de coco, ou même de verre, quand ils „ peuvent en attraper. Ces Peuples sont bien pris dans leur taille; ils l'ont „ haute & d'une grosseur proportionnée. La plûpart ont les cheveux crê- „ pus, le nez gros, de grands yeux & très-vifs, & la barbe assez épaisse. „ Pour ce qui est de la couleur du visage, il y a quelque différence en- „ tr'eux; les uns l'ont semblable à celle des purs Indiens: d'autres sont „ des Mestices, nés d'Espagnols & d'Indiennes. Le Père Cantova ajoûte, „ qu'il en a vû de Mulâtres.

„ Le Gouverneur Espagnol ayant fait conduire ces Insulaires dans la Ville „ d'Agadna, le Père Cantova eut occasion de les fréquenter souvent & de „ les faire parler sur les choses qu'il leur indiquoit par signes. Il apprit, „ par ce moyen, leur langue, qu'il entendoit assez au bout de deux mois „ pour comprendre ce qu'ils lui disoient. Comme on les retint plusieurs mois, „ malgré eux, ce Père profita de ce tems pour s'instruire plus en détail, „ du nombre & de la situation de leurs Isles, de leur Religion, de leurs Mœurs, „ de leurs Coûtumes & de leur Gouvernement. Il n'ose se flatter de „ marquer, avec la dernière exactitude, la situation de ces nouvelles Isles, „ qu'il ne décrit que sur le rapport des Indiens. Cependant, s'il y a quel- „ que erreur, il ne la croit pas considérable, vû les précautions qu'il a pri- „ ses: il a entretenu plusieurs fois ceux de ces Insulaires qui avoient le „ plus d'expérience. Comme ils se servent d'une boussole, qui a douze „ aires de vent, il s'informa quelle route, & quelle aire de vent ils sui- „ voient, quand ils navigeoient d'une Isle à une autre, & combien de tems „ ils mettoient dans leur traversée. Après toutes combinaisons faites, il „ croit ne pas se tromper, lorsqu'il place toutes les Isles Carolines entre le „ sixième & l'onzième degré de Latitude Septentrionale, & qu'il les fait cou- „ rir par les trente degrés de Longitude, à l'Est du Cap du Saint-Esprit.

Situation & Description de ces Isles.

„ Les Isles de cet Archipel se partagent en cinq Provinces, qui ont cha- „ cune leur Langue particulière; mais toutes ces Langues, quoique diffé- „ rentes entre elles, paroissent tirer leur origine d'une seule; & à en juger „ par la ressemblance des termes, il est probable que l'Arabe est cette „ Langue matrice d'où elles dérivent.

Division en cinq Provinces.

„ La première Province, qui est à l'Est, s'appelle *Cittac*; *Torres*, ou *Ho- „ goleu*, est l'Isle principale, qui a beaucoup plus d'étendue que celle de „ Guahan. Ses Habitans sont Négres, Mulâtres & Blancs. Cette Pro- „ vince est gouvernée par un petit Roi, qui se nomme *Tabulucapit*. Ce „ Prince a sous sa domination un grand nombre d'Isles, d'une grandeur „ inégale, mais toutes très-peuplées & éloignées les unes des autres seule- „ ment de huit, quinze & trente lieues (*b*).

Première Province.

„ La

(*b*) Voici les noms que le Père Cantova donne aux Isles qui s'étendent du Nord-Est à l'Ouest. *Etel*, *Ruao*, *Pis*, *Lamoil*, *Falalu*, *Ulalu*, *Magur*, *Vlou*, *Pullep*, *Lesguischel*, *Tometem*, *Scheug*. Celles qui courent du Sud-Est au Sud-Ouest, sont, *Cuop*, *Capeugeug*, *Foup*, *Peule*, *Pat*, *Scheug*. On y compte encore un grand nombre de petites Isles, dont on ne nous apprend pas les noms, *pag.* 211.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES. 1721.

Seconde Province.

„ La seconde Province commence à quatre degrés & demi à l'Est du „ Méridien de Guahan. Elle contient vingt-six Isles un peu considérables, „ dont quatorze sont fort peuplées. Elles sont situées entre le huitième & „ le neuvième degré de Latitude Septentrionale (*c*). Cette Province est „ divisée en deux Principautés, celle d'*Ulée*, dont le Prince se nomme *Gofalu*, & celle de *Lamurrec*, dont le Seigneur porte le nom de *Mattuson*. „ Les Indiens, que la tempête avoit jettés dans l'Isle de Guahan, & qui „ procurèrent ces connoissances au Père Cantova, étoient tous nés dans cette Province, & la plûpart étoient des Isles d'Ulée & de Farroilep (*d*).

Troisième Province.

„ A deux degrés à l'Ouest de l'Isle de Guahan, commence la troisième „ Province. L'Isle de *Feis*, une des principales de cette Province, est „ très-peuplée & très-fertile: elle a environ six lieues de tour, & est gouvernée par un Seigneur particulier, qu'on appelle *Meirang*. On trouve, „ un degré plus loin à l'Ouest, un amas d'Isles qui composent la Province (*e*). Ces Isles occupent vingt-cinq lieues en longueur & quinze en „ largeur. Le Souverain, qui s'appelle *Caschattel*, fait sa résidence à *Mogmog*. Quand les Barques navigent dans ce Golfe, on amène les voiles „ si-tôt qu'elles sont à la vûe de Mogmog. C'est-là une des marques de respect & de soumission que ces Insulaires donnent à leur Prince. Les Habitans de ces Isles vivent de cocos, de poisson & de six ou sept sortes „ de racines, semblables à celles qui croissent dans les Isles Marianes.

Quatrième Province.

„ La quatrième Province est à l'Ouest de la troisième, environ à trente „ lieues de distance. *Yap*, qui en est la principale Isle, a plus de quarante „ lieues de tour: Elle est très-peuplée & fort fertile. Outre les diverses „ racines, dont les Habitans font du pain, on y trouve des patates, qu'ils „ nomment *Camotes*; elles leur sont venues des Philippines, selon le rapport d'un des Indiens, né dans cette Isle. Il raconta que son père, nommé *Coor*, qui y tenoit un rang distingué, trois de ses frères & lui, furent jettés, par la tempête, dans une des Provinces des Philippines, qu'on „ appelle *Bisaias*; qu'un Missionnaire les reçut avec amitié, leur donna des „ habits & des morceaux de fer, qu'ils estiment plus que toute autre „ chose; qu'en s'en retournant dans leur Isle, ils emportèrent des semences de plusieurs plantes, qui s'y étoient tellement multipliées, „ qu'ils pouvoient en fournir les autres Isles de cet Archipel. Le même Indien ajoûta, qu'il y avoit des Mines d'argent dans son Isle, mais „ qu'on en tiroit peu, faute d'instrumens de fer propres à les exploiter; &

Ses Mines d'argent.

(*c*) Les Isles de la seconde Province sont, *Ulée*, *Lamurrec*, *Setoel*, *Ifeluc*, *Eurrupuc*, *Farroilep*, & quelques autres moins considérables, qui sont marquées dans la Carte, *pag.* 212.

(*d*) Le Pilote Jean *Rodriguez* ayant échoué sur le banc de *Sainte-Rose*, en 1616, découvrit cette dernière Isle avec ses deux petites Isles collaterales. Elle ne lui parut éloignée que de quarante-cinq lieues de l'Isle de Guahan, étant située entre le dixième & l'onzième degré de Latitude Septentrionale. *Ibidem.*

(*e*) Ces Isles, qui furent découvertes, en 1712, par le Capitaine Don Bernard de *Eguy*, dont la route est tracée sur la Carte, sont *Falalep*, qui a cinq lieues de tour, *Oiescur*, *Sagaleu*, *Mogmog* & *Marurrul*. On donne le nom de *Lumululuts* aux Isles qui sont à l'Est, & on appelle *Egoy* toutes celles qui sont à l'Ouest. L'Isle de *Zaraol*, qui est à quinze lieues de cet assemblage d'Isles, appartient à la même Province, *pag.* 214.

„ & que, lorsqu'il tomboit sous la main des morceaux d'argent vierge, on „ travailloit à les arrondir, pour en faire présent au Souverain de l'Isle, chez „ lequel on en voyoit d'assez considérables pour servir de siéges. Ce Sei- „ gneur s'appelle *Teguir*. A six ou sept lieues de cette Isle, on en trouve „ trois autres petites qui forment un triangle (*f*).

Cinquième Province.

„ La cinquième Province est éloignée d'environ quarante-cinq lieues de „ l'Isle d'Yap. Elle contient plusieurs Isles, auxquelles on donne communé- „ ment le nom de *Palaos*, & que ces Indiens nommoient *Panleu*. Ils assu- „ rèrent qu'elles étoient en grand nombre; mais ils n'en comptèrent que „ sept principales, situées du Nord au Sud (*g*). Leur Souverain s'appelle „ *Taray*, & tient sa Cour à *Talap*. Ces Isles sont habitées par un Peuple „ nombreux, mais barbare. Les hommes & les femmes y sont entière- „ ment nuds, & se nourrissent de chair humaine. Les Indiens des Caroli- „ nes regardent cette Nation avec horreur, comme l'ennemie du genre hu- „ main, & avec laquelle il est dangereux d'avoir aucun commerce.

Isles de St. André.

„ On trouve au Sud-Ouest de *Nagarrol*, dernière Isle de la cinquième „ Province, à près de vingt-cinq lieues de distance, les deux Isles de „ *Saint-André*, que les Naturels du Pays appellent *Sonrrol* & *Cadocopuei* (*b*). „ Ces Indiens ajoûtèrent, qu'à l'Est de toutes ces Isles, il y en a un grand „ nombre d'autres, & une sur-tout très-étendue, qu'on nomme *Falupet*, „ dont les Habitans adorent le *Tiburon*, espèce de poisson cetacée, très- „ vorace. Ces Insulaires sont Négres, pour la plûpart, & ont des mœurs „ sauvages & barbares. Les Indiens, de qui le Père Cantova apprit tou- „ tes ces circonstances, les tenoient de quelques Habitans de ces Isles, „ que la tempête avoit jettés sur leurs Côtes.

Religion de ces Insulaires.

„ Tous les Habitans de ce grand Archipel, n'ont presque pas la moin- „ dre idée de Religion. Ils vivent sans culte & n'ont aucune de ces „ connoissances qui caractérisent l'homme raisonnable. Le Père Cantova „ ayant demandé, à ces Indiens, qui avoit fait le Ciel & la Terre & tou- „ tes les choses visibles, ils lui répondirent qu'ils n'en savoient rien. Ils „ avouèrent cependant qu'il y avoit de bons & de mauvais esprits; mais „ ils leur donnoient un corps sujet aux passions & aux foiblesses de la „ Nature humaine. Ces esprits ont deux ou trois femmes; le plus ancien „ d'entr'eux s'appelle, dans leur tradition, *Sabucour*, qui avoit eu *Hal-* „ *melul* pour femme. Il eut de ce mariage un fils, auquel ils donnent „ le nom de *Eliulep*, qui veut dire, en leur langue, *le grand Esprit*, & une „ fille

(*f*) Ces Isles sont *Ngolii*, *Laddo* & *Petangaras*, pag. 217.

(*g*) Leurs noms sont *Pelilieu*, *Coaengal*, *Tagaleteu*, *Cogeal*, *Talap*, *Mogulibec* & *Nagarrol*. Ibidem.

(*b*) Ces deux Isles, dont Somera parle, sont situées à cinq degrés & quelques minutes de Latitude Septentrionale. Comme on n'avoit eu aucune nouvelle des Pères Duberon & Cortil, depuis qu'ils étoient restés à Sonrrol, avec quatorze autres personnes, parmi lesquelles se trouvoit un Indien, appellé *Moac*, le Père Cantova demanda, aux Habitans des Carolines, s'ils n'en auroient point de connoissance; Ils ne purent lui en dire des nouvelles; mais si-tôt qu'il eut prononcé le nom de l'Indien, les Habitans d'Ulée témoignèrent, par un mouvement de joye, le desir qu'ils avoient d'apprendre ce qu'il étoit devenu. Ils lui demandèrent s'il vivoit encore & s'il savoit où il étoit. „ Il y a plusieurs années, lui dirent-ils, qu'il a disparu; nous avons demandé inutilement „ de ses nouvelles dans toutes nos Isles, & „ nous ne doutons point qu'il n'ait péri sur „ Mer".

Description des Isles Philippines. 1721. Leurs Dogmes.

„ fille, nommée *Ligobuud*. Le fils épousa *Leteubieul*, née dans l'Isle d'U- „ lée. Elle mourut à la fleur de son âge, & son ame s'envola aussi-tôt au „ Ciel. Eliulep avoit eu d'elle un fils, nommé *Lugueileng*, qui signifie *le* „ *milieu du Ciel*. On le revère comme le grand Seigneur du Ciel, dont il „ est héritier présomptif. Cependant Eliulep, peu content de n'avoir eu „ qu'un enfant de son mariage, adopta *Reschabuileng*, jeune homme très- „ accompli, qui étoit de Lamurrec. Dégouté de la Terre, il monta au „ Ciel, pour y jouir des mêmes plaisirs que son père. Il avoit encore „ sa mère, qui demeuroit à Lamurrec, selon ces Indiens. Cet enfant „ adoptif est descendu du Ciel jusqu'à la moyenne région de l'air, pour en- „ tretenir sa mère, & lui faire part des mistères célestes. Les Habitans „ de Lamurrec débitent toutes ces fables grossières, pour se faire estimer & „ respecter des Isles voisines. Ligobuud, sœur d'Eliulep, se trouvant en- „ ceinte au milieu de l'air, descendit sur la Terre, où elle accoucha de „ trois enfans. La Terre stérile & aride, dans ce tems-là, fut couverte en un „ instant, d'herbes, de fleurs & d'arbres fruitiers. Elle la peupla aussi „ d'hommes raisonnables.

„ Dans ces commencemens, on ne connoissoit point la mort; c'étoit „ un court sommeil. Les hommes quittoient la vie le dernier jour du declin „ de la Lune, & dès qu'elle commençoit à reparoitre sur l'Horison, ils res- „ suscitoient comme s'ils se fussent réveillés d'un profond sommeil. Mais „ un certain *Erigiregers*, esprit mal-intentionné, qui se faisoit un supplice „ du bonheur des humains, leur procura un genre de mort contre lequel „ il n'y eut plus de ressource; quand on étoit une fois mort, c'étoit pour „ toûjours. Ils appellent cet Erigiregers, *Elus Melabut*, c'est-à-dire, *Es-* „ *prit mal-faisant*: ils donnent le nom de *Elus Melafirs*, qui signifie, *Es-* „ *prit bien-faisant*, aux autres esprits. L'Erigiregers n'est pas le seul mau- „ vais esprit; ils mettent dans la même Classe, un certain *Morogrog*, qui „ ayant été chassé du Ciel pour ses manières impolies & grossières, apporta „ sur la Terre le feu inconnu jusqu'alors.

„ Lugueileng, fils d'Eliulep, eut deux femmes, l'une céleste, qui „ lui donna deux enfans, *Carrer* & *Melilian*; l'autre terrestre, née à Fa- „ lalu. Il eut de celle-ci un fils appellé *Oulefat*. Ce jeune homme ayant „ sçu que son père étoit un esprit céleste, prit son vol vers le Ciel, com- „ me un autre Icare. Mais à peine se fut-il élevé dans les airs, qu'il re- „ tomba sur la Terre: cette chute le désola; il pleura amèrement sa mal- „ heureuse destinée, sans cependant se désister de son premier dessein. Il „ alluma un grand feu, &, à l'aide de la fumée, il fut porté une seconde „ fois en l'air, & arriva enfin auprès de son père céleste. Les mêmes In- „ diens dirent, qu'il y avoit, dans l'Isle de Falalu, un petit étang d'eau douce, „ où les Dieux venoient se baigner, & que, par respect pour ce bain „ sacré, aucun Insulaire n'osoit en approcher, de crainte d'encourir „ l'indignation de leurs Divinités. Ils donnent une ame raisonnable au „ Soleil, à la Lune & aux Etoiles, qu'ils croyent habitées par un nom- „ bre considérable d'hommes célestes. Quoique tous les Habitans „ de ce grand Archipel admettent ces fabuleuses Divinités, on ne „ voit cependant, parmi eux, ni Temples, ni Idoles, ni aucun au-

„ tre

„ tre Culte extérieur. Ils ont des coûtumes différentes pour les funerailles „ de leurs morts. Dans presque toutes ces Isles, au moment que le malade expire, on lui peint tout le corps de couleur jaune. Ses parens & „ ses amis s'assemblent autour du cadavre pour pleurer de concert la perte commune: ils poussent des cris épouvantables; on n'entend de toutes „ parts que lamentations & gemissemens. A ces cris succède un morne silence; une femme prononce alors, d'une voix tremblante & entrecoupée „ de sanglots & de soupirs, l'éloge funèbre du deffunt. Elle vante, dans „ les plus magnifiques termes, sa beauté, sa noblesse, son agilité à la danse, son adresse à la pêche, & toutes les autres qualités qui l'ont rendu „ recommandable. Pour donner des marques plus sensibles de douleur, „ quelques-uns se coupent les cheveux & la barbe, & les jettent sur le cadavre. On observe, ce jour-là, un jeune rigoureux, dont on se dédommage „ la nuit suivante. Les cérémonies finies, les uns renferment le corps du „ deffunt dans un petit édifice de pierre, qu'ils gardent au dedans de leurs „ maisons. D'autres les enterrent loin de leurs habitations, & les environnent d'un mur de pierre, auprès duquel ils mettent toute sorte d'alimens, persuadés que l'ame du deffunt les succe & s'en nourrit. Ils admettent un Paradis, où les gens de bien reçoivent la recompense de leurs bonnes actions, & un Enfer, où les méchans sont punis. Les ames qui vont „ au Ciel retournent le quatrième jour sur la Terre, & demeurent invisibles „ au milieu de leurs parens.

Obseques des personnes distinguées.

„ Quoique ces Insulaires n'ayent aucun Culte extérieur, ils ont cependant des Prêtres & des Prêtresses, qui prétendent avoir commerce avec „ les ames des deffunts. Ce sont ces Prêtres, qui, de leur pleine autorité, „ déclarent ceux qui vont au Ciel, & ceux qui ont l'Enfer pour partage; „ on honore les premiers comme des esprits bien-faisans; on leur donne même le nom de *Tabutup*, qui signifie *Saint Patron*. Chaque famille a son „ Tahutup, qu'on invoque dans ses besoins, dans ses entreprises, dans ses „ voyages, dans ses travaux. C'est à lui que les Membres de chaque famille demandent le rétablissement de leur santé, le succès de leurs voyages, l'abondance de la pêche & la fécondité de leurs terres. Ils lui font „ des présens, qu'ils suspendent dans la maison de leurs Tamoles, soit par „ intérêt, pour obtenir de lui les graces qu'ils lui demandent; soit par „ gratitude, pour le remercier des faveurs qu'ils ont reçues de sa main libérale.

Prêtres & Prêtresses.

„ Les Habitans de l'Isle d'Yap ont un Culte plus grossier & plus barbare. Une espèce de crocodile est l'objet de leur vénération. Ils ont „ parmi eux un certain nombre d'imposteurs, qui font accroire, au Peuple, „ qu'ils ont communication avec le malin esprit, & qui, par cette imposture, commettent impunément toute sorte de crimes. Ils procurent des „ maladies & même la mort à ceux dont ils ont intérêt de se défaire.

Culte grossier des Insulaires d'Yap.

„ La pluralité des femmes est non-seulement permise dans toutes ces „ Isles; elle est encore une marque d'honneur & de distinction. L'adultère y est en horreur: on le regarde comme un grand crime; mais le coupable obtient facilement son pardon. Il suffit qu'il fasse un riche pré-

Différens usages de ces Peuples.

„ sent au mari de celle avec qui il a eu un commerce illicite. Le mari „ peut repudier sa femme lorsqu'elle a violé la foi conjugale: la femme „ jouit du même droit lorsque son mari lui déplait: Dans l'un & l'autre „ cas, ils ont certaines loix à observer pour la dot. Si quelqu'un d'eux „ meurt sans posterité, la veuve épouse le frère de son mari deffunt. Ils ne „ portent jamais de provisions dans leurs barques quand ils vont à la pêche. „ Leurs Tamoles s'assemblent, dans une maison, au mois de Février, & ju„ gent, par la voye du sort, si la navigation doit être heureuse & la pêche „ abondante.

Leur Gouvernement.

„ Ces Peuples, quoique barbares, ont une certaine police, qui fait voir „ qu'ils sont plus raisonnables que la plûpart des autres Indiens, qui n'ont, „ pour ainsi dire, que la forme humaine. L'autorité du Gouvernement se „ partage entre plusieurs familles nobles, dont les Chefs s'appellent *Tamoles*. „ Outre ces Chefs, il y a, dans chaque Province, un principal *Tamol*, auquel „ tous les autres sont soûmis. Ils laissent croître leur barbe fort longue, „ pour s'attirer plus de respect. Ils commandent avec empire, parlent „ peu, & affectent un air grave & sérieux. Un Tamol est assis sur une „ table élevée, lorsqu'il donne audience. Les peuples s'inclinent devant lui „ jusqu'à terre, & reçoivent, les yeux baissés, ses ordres avec le plus „ profond respect. Lorsque le Tamol les congédie, ils se retirent en „ se courbant le corps, comme ils font en s'approchant, & ne se re„ lèvent que lorsqu'ils sont hors de sa présence. Ses paroles sont autant „ d'oracles, & on exécute ses ordres sans examiner s'ils sont justes ou „ non. Les maisons de ces Tamoles sont de bois & ornées de peintures „ telles qu'ils savent les faire. Les maisons des particuliers ne sont pas „ si belles: ce sont de petites cabanes fort basses, couvertes de feuilles de „ palmiers.

Education de la jeunesse.

„ Les criminels ne sont point punis, comme en Europe, soit par la „ prison, soit par des peines afflictives: on se contente de les exiler dans „ une autre Isle. Chaque Canton a deux maisons, destinées, l'une pour „ l'éducation des jeunes filles, & l'autre pour celle des jeunes gar„ çons; mais toute l'éducation se réduit à enseigner quelques principes va„ gues d'Astronomie. La plûpart s'y appliquent à cause de son utilité pour „ la Navigation. Le Maître a une sphère, sur laquelle les astres, du moins „ les principaux, sont tracés.

Occupations de ces Indiens.

„ Les femmes s'occupent ordinairement de l'intérieur de la maison, dont „ elles prennent soin. La pêche, la culture de la terre & la construction des „ Barques, font la principale occupation des hommes. Le Père Cantova don„ ne une description curieuse de ces Barques. Elles n'ont, pour toute voile, „ qu'un tissu très-fin de feuilles de palmiers; la proue & la pouppe ont la „ même figure & se terminent l'une & l'autre en une pointe élevée, de la for„ me d'une queue de dauphin. On construit ordinairement, dans chaque „ Barque, quatre petites chambres pour la commodité des passagers; l'une „ à la proue, la seconde à la pouppe, les deux autres aux deux côtés du „ mât, où la voile est attachée; mais elles débordent en dehors de la Barque, „ & y forment comme deux aîles. Le toît de ces chambres, fait de feuil-

Description de leurs Barques.

„ les

„ les de palmiers, de la figure d'une impériale de caroſſe, eſt propre à garantir de la pluye & des ardeurs du Soleil.

„ Au dedans du corps, ſont différens compartimens, où l'on met la cargaiſon & les proviſions de bouche. Ce qu'il y a de ſurprenant dans ces Barques, c'eſt qu'on les conſtruit ſans cloux: les planches ſont ſi bien jointes les unes aux autres, par le moyen d'une eſpèce de ficelle, dont ils ſe ſervent au-lieu de cloux, que l'eau ne peut y pénétrer. Comme ils n'ont point de fer pour couper le bois, ils ſe ſervent de coignées & de haches de pierre. Si des Vaiſſeaux étrangers laiſſent, dans leurs Iſles, quelques vieux morceaux de fer, ils appartiennent de droit aux Tamoles, qui en font faire des outils, qu'ils louent aux particuliers, & dont ils tirent un profit conſidérable.

„ Les bains ſont très-communs dans ces Iſles, & très-fréquentés. Les Habitans ſe baignent ordinairement trois fois par jour; le matin, à midi & ſur le ſoir; ils ſe mettent au lit dès que le Soleil eſt couché, & ſe lèvent avec l'Aurore. Le Tamol s'endort au bruit d'un concert que forme une troupe de jeunes gens, qui s'aſſemblent le ſoir autour de ſa maiſon, & qui chantent les chanſons & les meilleures pièces de leurs Poëtes les plus célèbres. Les perſonnes même d'un certain âge, réuniſſent quelquefois leurs voix avec celles de la jeuneſſe, & paſſent une partie de la nuit à danſer au clair de la Lune, devant la maiſon de leur Chef. La beauté de leur danſe, qui ſe fait au ſon de la voix, parcequ'ils n'ont point d'inſtrumens, conſiſte dans l'exacte uniformité des mouvemens du corps.

Leurs divertiſſemens.

„ Les hommes, ſéparés des femmes, ſe mettent vis-à-vis les uns des autres, & remuent la tête, les bras, les mains & les pieds. Ils ſe couvrent la tête de plumes & de fleurs; des herbes aromatiques pendent de leurs narines, des feuilles de palmier, tiſſues avec art, ſont attachées à leurs oreilles. Ils ont encore d'autres ornemens aux bras, aux mains & aux pieds. Ils ſe perſuadent que ces ornemens, dont ils ſe parent, donnent de nouveaux agrémens à cette ſorte de danſe. Les femmes prennent auſſi une eſpèce de divertiſſement plus convenable à leur ſexe. Aſſiſes, & ſe regardant les unes les autres, elles commencent un chant pathetique & langoureux, & accompagnent le ſon de leur voix du mouvement cadencé de la tête & des bras (*i*). A la fin de la danſe, le Tamol, s'il eſt généreux, tient en l'air une pièce de toile, qu'il montre aux danſeurs, & qu'il donne à celui qui eſt aſſez adroit pour s'en ſaiſir le premier. Outre le divertiſſement de la danſe, ils ont pluſieurs jeux où ils donnent des preuves de leur adreſſe & de leur force. Ils s'exercent à manier la lance, à jetter des pierres & à pouſſer des balles en l'air.

„ La pêche de la baleine eſt un autre ſpectacle aſſez amuſant, ſelon la deſcription que le Père Cantova en donne, d'après un Indien de l'Iſle d'Ulée. Dix ou douze de leurs Iſles, diſpoſées en manière de cercle, forment une eſpèce de Port, où la Mer jouit d'un calme perpétuel. Quand une baleine „ paroit

(*i*) Ce divertiſſement s'appelle, dans leur langue, *Tanger, ifaiſil*, qui veut dire, *la plainte des femmes*, pag. 240.

„ paroit dans ce Golfe, les Insulaires se mettent aussi-tôt dans leurs Canots, „ & se tenant du côté de la Mer, ils avancent peu à peu, effrayent l'animal, & le chassent devant eux jusqu'à une certaine distance des Côtes. „ Alors les plus adroits se jettent dans la Mer: les uns dardent la baleine de „ leurs lances, & les autres l'amarrent avec de gros cables, dont les bouts „ sont attachés au rivage. La multitude de peuple, que la curiosité atti- „ re sur les bords de la Mer, fait retentir l'air d'acclamations & de cris de „ joye. L'animal pris, on termine la péche par un grand festin.

Guerres de ces Insulaires.

„ Les querelles, qui s'élèvent entre ces Insulaires, se terminent ordinai- „ rement par des présens, excepté lorsqu'elles sont publiques, & entre „ deux ou plusieurs Bourgades. La guerre dans ce cas est nécessaire, pour „ pouvoir mettre fin aux différends. Des pierres & des lances armées „ d'os de poissons, sont les seules armes dont on se serve dans ces Isles; la „ manière de faire la guerre est plutôt un combat singulier qu'une batail- „ le: Chaque particulier n'a à faire qu'à l'ennemi qu'il a en téte. Si on a „ résolu d'en venir à une action décisive, on s'assemble de part & d'autre „ dans une rase campagne; alors, les Troupes étant en présence, „ les deux Armées forment chacune, de leur côté, un escadron de trois „ rangs. Les jeunes gens occupent le premier. Le second est composé „ de ceux qui sont d'une plus haute taille, & les plus âgés forment le „ troisième. Le combat commence par le premier rang, où chacun com- „ bat d'homme à homme à coups de pierres & de lances. Lorsque quelqu'un „ est blessé & hors de combat, il est aussi-tôt remplacé par un com- „ battant du second rang, & enfin par un autre du troisième. La guerre „ finit par des cris de triomphe de la part des vainqueurs, qui insultent aux „ vaincus.

Habitans d'Ulée moins grossiers.

„ Les Habitans d'Ulée & des Isles voisines paroissent plus civilisés & plus „ raisonnables que les autres; leur air est plus gracieux, & leurs manières „ sont moins grossières. Ils ont de la gayeté dans l'esprit, ils sont rete- „ nus & circonspects dans leurs paroles & moins ennemis de l'humanité. „ Il y a parmi eux beaucoup de Mestices, & quelques Négres ou Mulâtres „ qui leur servent de Domestiques. Il est probable que les Négres viennent „ de la Nouvelle-Guinée, où ces Insulaires ont pu aller par le côté du Sud. „ Pour les Blancs, ils descendent vraisemblablement des Espagnols. Cette „ conjecture est fondée sur ce que rapporte le Père *Collin*, dans son Histoire „ des Isles Philippines. Ce Missionnaire raconte, que Martin *Lopez*, Pilote „ du premier Vaisseau, qui passa de la Nouvelle-Espagne, au secours des Phi- „ lippines, en 1566, complota avec vingt-huit personnes de l'équipage, de „ jetter les autres dans une Isle déserte, de s'emparer du Vaisseau & d'al- „ ler pirater sur les Côtes de la Chine. Le complot fut découvert, & pour „ prévenir le mauvais dessein de ces malheureux, on les abandonna eux- „ mêmes dans une Isle de Barbares, située à l'Est des Marianes. Cette „ Isle est sans doute une des Carolines, où ces rebelles épousèrent des „ Indiennes, de qui descendent les Mestices, qui se sont extrêmement mul- „ tipliés dans ces Isles.

Conjectures sur le mélange de Mestices & de Blancs parmi ces Peuples.

Nourriture.

„ Toute la nourriture de ces Insulaires consiste en fruits, en racines & „ en

„ en poiſſons. La terre ne produit, dans ce climat, ni riz, ni froment, „ ni orge, ni bled d'Inde; on n'y voit aucun animal à quatre pieds".

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES. 1732.

Mort du Père Cantova.

LE Père du *Halde*, un des Editeurs des Lettres édifiantes, annonçant, aux Jéſuites de France, la découverte faite, depuis peu, d'un nouvel Archipel, qui contient une multitude d'Iſles inconnues & fort peuplées, leur rend compte de la mort du Père Cantova, qui avoit obtenu la permiſſion d'aller annoncer la Foi à ces Nations barbares. Sa Relation eſt tirée d'un Mémoire que Don Fernando *Valdès Tamon*, Gouverneur des Philippines, envoya au Roi d'Eſpagne. „ Ce fut le 2 Février 1732, dit-il, que le Père „ Cantova partit des Iſles Marianes, accompagné du Père Victor *Walter*. „ Ils arrivèrent heureuſement, le 2 de Mars, à une des Iſles Carolines. „ Pendant les trois premiers mois, ils annoncèrent, avec ſuccès, la Foi à „ ſes Habitans. Les proviſions ayant commencé à manquer, le Père Walter „ retourna aux Iſles Marianes, pour y prendre des vivres. Impatient de re„ joindre ſon Confrère, il mit inceſſamment à la voile, & ſe trouva près „ de ces Iſles, après neuf jours de navigation. Il fit auſſi-tôt tirer plu„ ſieurs coups de canon, pour appeller ces Inſulaires, & pour avertir le „ Père Cantova de ſon arrivée; mais aucune Barque ne parut; ce qui fit „ ſoupçonner, à lui & à ſes Compagnons, que ces Barbares avoient maſſa„ cré leur Miſſionnaire. Ils prirent la réſolution d'entrer dans la Baye que „ forment deux Iſles, dont la plus grande ſe nomme *Falalep*. S'étant un „ peu avancés, ils s'apperçurent bien-tôt que leur maiſon avoit été brûlée.

„ CE ſpectacle les jetta dans la plus grande conſternation. A peine eu„ rent-ils donné les premiers momens à la triſteſſe, que quatre petites Bar„ ques s'approchèrent de leur Bâtiment & leur apportèrent des préſens de „ cocos. On demanda à ces Inſulaires des nouvelles du Père Cantova, & „ de ſes Compagnons. Ils répondirent d'un air embarraſſé qu'ils étoient „ allés à la grande Iſle d'*Yap*. Mais comme la crainte paroiſſoit peinte ſur „ leurs viſages, & qu'ils refuſèrent de s'approcher des Eſpagnols, pour rece„ voir du biſcuit, du tabac & d'autres bagatelles, qu'ils eſtiment beaucoup, „ on ne douta plus que le Miſſionnaire n'eut péri par la main de ces „ Barbares. Un Indien, qui fut pris, donna le détail de la mort du Père „ Cantova & des circonſtances qui l'accompagnèrent. Ce Père fut maſ„ ſacré dans l'Iſle de *Mogmog*, où il étoit allé pour baptiſer un moribond. „ Ses Compagnons ſubirent le même ſort dans l'Iſle de Falalep (k)".

Conjectures de M. Anſon, ſur l'exiſtence des Iſles Palaos.

LES Miſſionnaires & les Voyageurs, dont nous avons rapporté les Relations, ne ſont pas les ſeuls qui ayent parlé des Iſles Palaos. M. *Anſon*, ce Marin ſi célèbre, en fait auſſi mention, & toutes ſes conjectures ſervent à établir leur exiſtence. Après avoir donné la deſcription des *Pros* des Habitans de Guahan, qu'il regarde comme la production de quelque genie ſupérieur des Iſles Marianes, & dont les Peuples voiſins n'ont fait qu'imiter l'invention, il dit, qu'il y a au Sud, & au Sud-Oueſt de ces Iſles, un grand nombre d'autres Iſles, qu'on croit s'étendre juſques vers les Côtes de la Nouvelle-Guinée. „ Ces Iſles, continue-t-il, ſont ſi peu éloignées de celles „ des

(k) Pag. 49.

„ des Larrons, que des Pirogues en ont été quelquefois jettées, par le mauvais tems, à l'Isle de Guahan. Les Espagnols équipèrent, il y a quelques années, une Barque pour en faire la découverte. Ils y laissèrent deux Missionnaires Jésuites, qui, dans la suite, ont été massacrés par les Habitans. Il est fort apparent que des Pros des Isles des Larrons, auront été aussi jettés vers quelques-unes de ces nouvelles Isles. Il semble que la même rangée d'Isles s'étend vers le Sud-Est, aussi bien que vers le Sud-Ouest, & même à une très-grande distance; car Schouten, qui traversa la Partie Méridionale de l'Ocean Pacifique, en 1615, rencontra une grande double Pirogue, pleine de monde, à plus de mille lieues au Sud-Est des Isles des Larrons. S'il est permis de conjecturer, que cette Pirogue double fut une imitation des Pros, il faudra supposer, dans tout cet intervalle, une rangée d'Isles, assez voisines l'une de l'autre, pour donner lieu à cette communication, ne fut-ce qu'accidentelle. Ce qui confirme cette conjecture, c'est que tous ceux qui ont fait la traversée d'Amerique aux Indes Orientales, sous quelque Latitude Méridionale que ce soit, ont trouvé plusieurs petites Isles parsemées dans ce vaste Ocean (*l*)".

D'UN autre côté, la Carte Espagnole, que M. Anson donne à la fin de son Ouvrage, montre que cette longue rangée d'Isles se continue aussi vers le Nord, depuis celles des Larrons jusqu'au Japon; de-sorte que les Isles des Larrons ne sont qu'une très-petite partie d'une longue chaine d'Isles, qui prenant au Japon, s'étendent peut-être jusqu'aux Terres Australes inconnues (*m*).

TANT de conjectures & de rapports réunis, n'assurent-ils pas l'existence des Isles Palaos, dont M. Prevost paroit douter, sur le témoignage d'habiles Voyageurs, qu'il ne nomme point, & qui prétendent, selon lui, que leurs Vaisseaux auroient dû passer par-dessus (*n*)?]

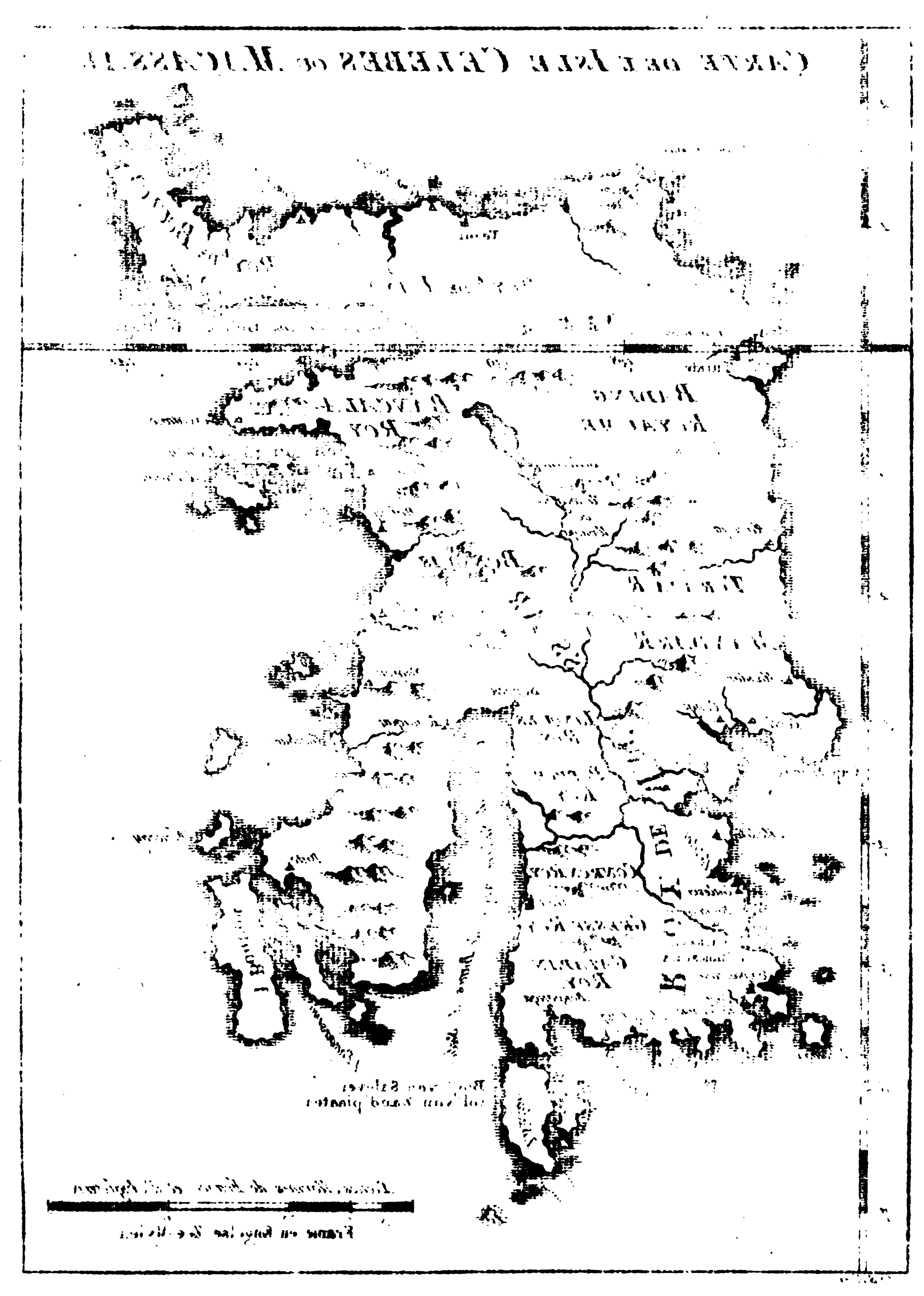
(*l*) *Voyage de George Anson.* Tom. III. pag. 135.

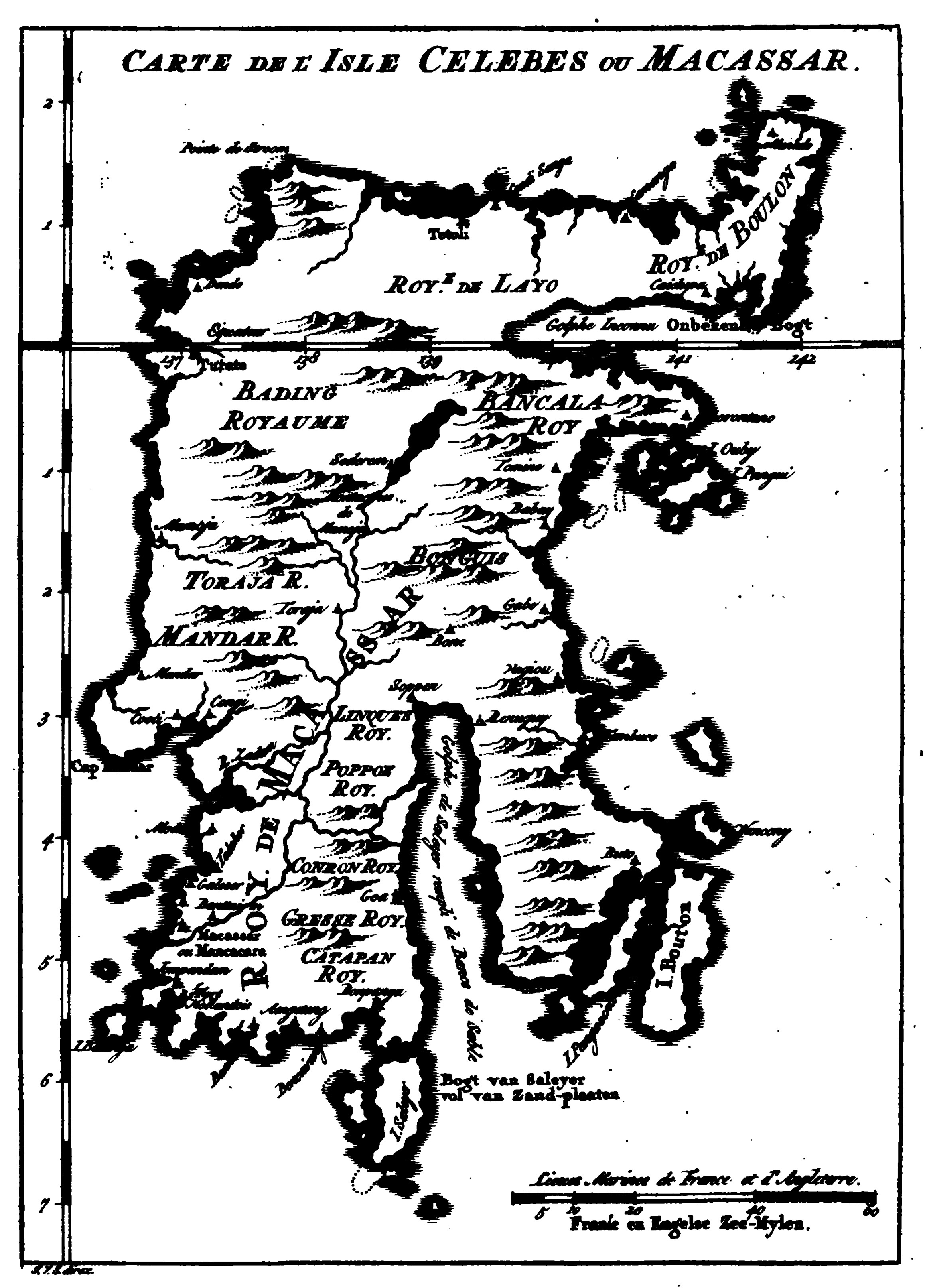
(*m*) La Carte Espagnole, dont on parle ici, a été gravée d'après celle que M. Anson trouva à bord d'un Galion Espagnol, dont il s'étoit emparé. Cette Carte est celle de l'Ocean Pacifique, entre les Philippines & le Mexique. Le Galion règloit sa Navigation sur elle; mais comme elle n'étoit pas tout-à-fait conforme aux observations de l'Amiral Anglois, il l'a corrigée & l'a rendue très-exacte.

(*n*) Voyez aussi l'avanture que nous avons rapportée, sur la foi des Relations Hollandoises, au Tome XI. *pag.* 19.



Description


KAART van 't EILAND CELEBES of MAKASSAR.



KAART VAN 'T EILAND CELEBES OF MAKASSAR.

Description de l'Isle Celebes, ou Macassar.

Introduction.

Le Maire & quantité d'autres Navigateurs, qu'on n'a pas cessé de voir relâcher à Celebes, ou passer à la vûe de cette Isle, ont comme affecté, par des raisons qu'on ignore, de n'en parler qu'avec beaucoup de réserve. Cependant, elle tient un rang si distingué, dans les Mers Orientales, qu'au défaut d'une Description régulière, qui ne se trouve dans aucune Relation de Voyage, on croit devoir rassembler les observations dispersées d'un grand nombre de Voyageurs, sur-tout celles des Hollandois, qui y possèdent un Fort & un excellent Comptoir, fondés sur les ruines de l'ancien Etablissement Portugais. C'est d'après eux qu'on s'est accoutumé à l'appeller indifféremment *Celebes*, ou *Macassar*, du nom de sa principale Ville & du plus puissant de ses Etats (*a*).

Position & étendue du Royaume de Macassar.

Ce Royaume, que ses Habitans nomment *Mancaçar*, & qui, depuis les Conquêtes d'un de ses Rois, vers la fin du dernier siècle (*b*), comprend en effet la plus grande partie de l'Isle, s'étend depuis la Ligne Equinoxiale jusqu'au sixième degré de Latitude Méridionale. Sa longueur se prend du Septentrion au Midi. Elle est d'environ cent trente lieues (*c*), sur quatre-vingt de largeur, qui est celle qu'on donne ordinairement à l'Isle (*d*).

Mandar

(*a*) Cette Introduction n'est guères de mise. Le Maire n'a jamais été à Celebes, & d'autres Navigateurs, qui n'ont fait que *relâcher*, ou *passer à la vûe* de cette Isle, n'avoient pas besoin d'*affecter* tant de réserve pour si peu de connoissances. On en trouve d'ailleurs une Description régulière dans Valentyn; & M. Prevost, qui promet, à son *défaut*, de *rassembler les observations dispersées d'un grand nombre de Voyageurs, sur-tout celles des Hollandois*, s'est contenté, à l'exception d'une seule Remarque de Dampier, de copier uniquement *Gervaise*, dont l'Histoire, ou plutôt le Roman, plein du fiel le plus amer du Monachisme, ne méritoit pas cette préférence. Les Hollandois sont aussi bien maîtres de toute l'Isle que du Fort & du Comptoir qu'ils y possèdent. On ne peut pas dire non plus, que cet Etablissement soit fondé sur les ruines de celui des Portugais, ni que les deux noms de l'Isle lui viennent des Hollandois. Voyez le Tome X. *pag.* 347. R. d. E.

(*b*) Vers le milieu du dernier siècle. R. d. E.

(*c*) L'Original porte seulement cent vingt lieues. R. d. E.

(*d*) Dampier s'écarte un peu de cette mesure; l'Isle Celebes, dit-il, a de longueur, du Nord au Sud, environ sept degrés de latitude, & environ trois de largeur. Comme elle est sous la Ligne, la Partie Septentrionale est à un degré trente minutes du Nord; & la Partie Méridionale à cinq degrés trente minutes du Sud. Suivant la supputation ordinaire, la Pointe Septentrionale s'étend du Nord au Sud; mais, du côté du Septentrion, il y a une autre Pointe, longue & serrée, qui règne au Nord-Est environ trente lieues; & trente lieues à l'Orient de cette Pointe, est l'Isle de Gilolo, d'où les Moluques ne sont pas éloignées. Au Midi de l'Isle Celebes, il y a un Golfe d'environ sept à huit lieues de large, & quarante à cinquante de long, qui règne dans le Pays, & va presque droit au Nord. Ce Golfe contient plusieurs petites Isles. La Ville de Macassar est à l'Occident de l'Isle, & presqu'au Sud. A l'Orient, il y a des Lacs de grande étendue, & quantité de petites Isles. Du côté du Septentrion, nous vîmes une haute montagne; mais du côté de l'Orient, les terres sont basses tout le long; car nous croisâmes presque depuis un bout jusqu'à l'autre. La terre de ce côté-là est noire & profonde, extraordinairement grasse, riche & pleine d'arbres. Il y a plu-

sieurs

Description de l'Isle Celebes, ou Macassar.

Mandar & *Bouguis* (*e*) étoient deux autres Royaumes qui le bornoient au Septentrion, mais qui ont ſuivi la fortune de celui de *Toraja* (*f*), & de quelques autres Provinces, aujourd'hui ſoûmiſes aux Rois de Macaſſar. Quelques-uns comptent cette grande Iſle au nombre des Moluques, dont elle n'eſt éloignée que d'environ quatre-vingt lieues.

Propriétés du climat.

Sa ſituation étant au milieu de la Zone torride, on s'imagine aiſément qu'il y règne une extrême chaleur. Peut-être ſeroit-elle inhabitable, ſi ces ardeurs exceſſives n'étoient moderées par des pluyes aſſez abondantes, qui rafraîchiſſent ordinairement la Terre, cinq ou ſix jours avant & après les pleines Lunes, & pendant les deux mois que le Soleil y employe dans ſon paſſage, en parcourant les Signes du Zodiaque. D'un autre côté, ce mêlange de pluye & de chaleur, joint aux vapeurs qu'exhalent continuellement les Mines d'or & de cuivre, qui ſont en aſſez grand nombre dans le Pays, y excite, preſque tous les jours, au coucher du Soleil, des orages terribles & les plus furieux tonnerres. L'air y ſeroit très-mal ſain, s'il n'étoit purifié par les vents du Nord, qui s'y font ſentir avec violence, pendant la meilleure partie de l'année. Auſſi-tôt qu'ils viennent à manquer, ce qui eſt heureuſement très-rare, le Pays eſt déſolé par diverſes maladies contagieuſes; mais, lorſqu'ils ſoufflent avec leur force ordinaire, tous les Habitans jouiſſent d'une ſanté ſi parfaite, qu'on les voit vivre ſans maladies, juſqu'à l'âge de cent ou de ſix-vingt ans.

Variété des productions de l'Iſle.

De toutes les Provinces, qui compoſent le Royaume de Macaſſar, il n'y en a point que la Nature n'ait diſtinguée par quelque faveur particulière, qui la rend néceſſaire à toutes les autres. Celles qui ne ſont compoſées que de rochers & de montagnes inacceſſibles, contribuent à la richeſſe du Pays, par leurs Carrières, & par leurs Mines. Dans les unes, on trouve de très-belles pierres; avantage rare aux Indes. Les autres ont des Mines d'or, de cuivre & d'étain. La Province de Toraja fournit ſeule une aſſez grande quantité de poudre d'or; & lorſque les ravines, qui ſe précipitent des montagnes de *Mamoja*, ont achevé de s'écouler, on en découvre ſouvent de petits lingots dans les vallées. Gervaiſe raconte, ſur des témoignages qu'il croit dignes de foi, qu'on y en a trouvé de la groſſeur du bras (*g*).

Or en poudre & en lingots.

Diverſes eſpèces de bois.

Les terres de l'Iſle Celebes ſont remplies d'ébéniers, de bois de calambouc, de calamba, de ſandal, & de quelques eſpèces qui ſervent à teindre en verd & en écarlate; teinture ſi vive & ſi brillante, qu'elle efface la plûpart des nôtres. Le bois de charpente & de menuiſerie, plus commun que le bois à brûler n'eſt en Europe, met les Habitans en état de conſtruire des Bâti-

ſieurs ruiſſeaux d'eau douce, qui ſe jettent dans la Mer. Ce côté de l'Iſle paroît un bois continuel, dont les arbres ſont extraordinairement gros & grands. *Voyages de Dampier*, Tom. II. pag. 501 & 502.

Nota. La *petite* différence que M. Prevoſt trouve, entre la meſure de Gervaiſe & celle de Dampier, conſiſte, en ce que le premier parle ſeulement du Royaume de Macaſſar, & le ſecond de l'Iſle entière. C'eſt à quoi il n'a pas fait attention. R. d. E.

(*e*) M. Prevoſt avoit changé *Bouguis* en *Bonguis*; La même faute ſe trouve dans la Carte. R. d. E.

(*f*) La conquête de Mandar & Bouguis n'a pas *ſuivi*, mais précedé celle de Toraja, dont la ſituation eſt auſſi au-delà du premier de ces Royaumes. R. d. E.

(*g*) Hiſtoire de Macaſſar, pag. 21. Cet or eſt de mauvais alloi. R. d. E.

Bâtimens de Mer à meilleur marché qu'en aucun Port (*b*). Leurs bambous sont si durs & si solides, qu'ils en font non-seulement des cabanes, mais de petits bâteaux & des fléches. Il n'y a point de Contrée dans les Indes, où cette espèce de roseau croisse mieux. Au-lieu d'un pied de diamétre, qui est sa grosseur commune, il en a souvent plus de trois dans l'Isle de Celebes; & comme il est naturellement creux, les Macassarois en font des tambours, qui ne rendent pas moins de bruit que les nôtres.

Description de l'Isle Celebes, ou Macassar.

D'autres Provinces ne semblent formées que pour le plaisir de leurs Habitans. Quantité de petites Rivières, dont elles sont arrosées, leur fournissent d'excellent poisson, qui fait, pendant toute l'année, la principale partie de leur nourriture. Mais rien n'approche de la peinture qu'on nous fait du Paysage. La variété en est infinie; ce sont des collines & des campagnes, remplies d'arbres toûjours verds; des fruits & des fleurs dans toutes les saisons; des oiseaux, qui ne cessent jamais de chanter. Entre le jasmin, les roses, les tubereuses, les œillets, & quantité d'autres fleurs, que la Terre produit d'elle-même, on donne un rang fort supérieur à celle qui se nomme *Bougna-Gené-Maura*. Elle a quelque chose du lys; mais son odeur est infiniment plus douce, & se fait sentir de beaucoup plus loin. Les Insulaires en tirent une essence, dont ils se parfument pendant leur vie, & qui sert à les embaumer après leur mort. Sa tige est d'environ deux pieds de haut. Elle ne sort pas d'un oignon, comme le lys, mais d'une grosse racine fort amère, qu'on employe pour la guérison de plusieurs maladies, sur-tout, des fièvres pourpreuses & pestilencielles. Les arbres les plus communs, dans ces délicieuses plaines, sont les citroniers & les orangers. Parmi les oiseaux, dont le nombre est si grand que l'air en est quelquefois obscurci, soit qu'ils y naissent tous, ou que la beauté du Pays les y attire des Isles voisines, celui qu'on vante le plus, n'a guères que la grosseur d'une alouette. Son bec est rouge; le plumage de sa tête, & celui de son dos sont tout-à-fait verds; celui du ventre tire sur le jaune, & sa queue est du plus beau bleu du monde. Il se nourrit d'un petit poisson qu'il va chasser sur la Rivière, dans certains endroits, où l'instinct est le seul guide qui puisse le conduire. Il y voltige, en tournoyant à fleur d'eau, jusqu'à-ce que ce poisson, qui est fort leger, saute en l'air & semble vouloir prendre le dessus, pour fondre sur son ennemi. Mais l'oiseau a toûjours l'adresse de le prévenir. Il l'enlève de son bec, & l'emporte dans son nid, où il s'en nourrit un jour ou deux, pendant lesquels son unique occupation est de chanter. Ensuite, lorsque la faim le presse, il retourne à la chasse & ne revient point sans une nouvelle proye. Cet oiseau merveilleux se nomme *Ten-rou-joulon*. Le *Lourys* est une sorte de perroquet presqu'entièrement rouge, dont la gorge sur-tout est d'un rouge de feu très-éclatant, & relevé par de petites rayes noires. On ne le nomme, entre quantité d'autres espèces de perruches vertes, ou bigarrées, que pour faire remarquer une propriété singulière, qui lui fait garder un silence triste & mélancolique; tandis

Beauté admirable de quelques Provinces.

Bougna-Gené-Maura, fleur vantée.

Ten-rou-joulon, oiseau d'une beauté singulière.

Lourys, sorte de perroquet rouge, d'humeur mélancolique.

(*b*) Depuis la Conquête des Hollandois, les Habitans de Macassar sont obligés de faire construire tous leurs Bâtimens de Mer dans d'autres Lieux, comme à Java, Borneo, &c. Voyez l'Article 9. du Traité de 1667. R. d. E.

dis que les autres ont toute l'apparence de gayeté, qui est ordinaire aux perroquets (*i*).

Fruits qui distinguent l'Isle Celebes.

Tous les fruits des Indes, sur-tout les mangues, les bananes, les oranges & les citrons, croissent admirablement dans l'Isle de Celebes. Les manguiers y sont si grands & si touffus, qu'on trouve, en plein midi, de la fraîcheur sous leur feuillage, & qu'on y peut être à couvert des plus grosses pluyes. Les feuilles en sont aussi longues que celles du noyer. Elles répandent une fort bonne odeur, pour peu qu'on les broye. Leurs fruits, qui sont de figure ovale & de la grosseur de nos poires, pendent de l'arbre par de longs filets. Ils ont la peau dorée, comme celle de nos bons-chrétiens d'Eté, mais beaucoup plus tendre; la chair fort sucrée, & de couleur rougeâtre, avec un noyau assez dur, dont l'amande est fort amère. On connoît qu'elles sont mures, lorsqu'elles peuvent se peler avec l'ongle, comme l'orange. Les melons de Celebes sont si rafraîchissans, que malgré leur petitesse, la moitié d'un suffit pour appaiser la soif la plus ardente, & pour en préserver un Voyageur pendant une journée entière, dans les plus grandes chaleurs. L'homme le plus robuste ne l'est pas assez pour porter une grappe de bananes, qui sont les figues du Pays. Elles ne sont guères plus grosses que les nôtres; mais la plûpart ont près d'un pied de long, & le goût en est véritablement délicieux. Les Insulaires leur donnent le nom d'*Onty*. On y remarque, en les coupant, des croix si supérieures à celles du même fruit dans les autres Parties des Indes, que les Portugais se faisoient un scrupule de les ouvrir avec un couteau, dans la crainte de manquer de respect pour le signe sacré du Christianisme.

Superstition des Portugais.

Noix, seul fruit de l'Europe, connu des Insulaires. Ses usages.

De tous les fruits qui croissent en Europe, l'Isle Celebes ne produit que des noix. Elles y sont beaucoup moins blanches que les nôtres, & la coquille est incomparablement plus dure. Elles ne sont pas même de si bon goût; mais on auroit peine à s'imaginer la quantité d'huile que les Habitans en tirent. Entre plusieurs remèdes, dans lesquels ils l'employent avec différentes préparations, ils en composent un onguent, qui vaut le meilleur baume, & qui a des vertus encore plus certaines pour la guérison des playes. Ils en font aussi des flambeaux, en la faisant bouillir avec la chair blanche du coco; ce qui forme une pâte, dont ils enduisent des bâtons fort secs, qu'ils exposent, pendant quelques heures, au Soleil. Ces flambeaux sont aussi propres, durent autant, & ne rendent pas moins de lumière que ceux qu'on fait ici de la meilleure cire; & lorsqu'ils sont bien allumés, on a beaucoup plus de peine à les éteindre.

Vin qui égale ceux de France.

L'abondance des palmiers supplée au défaut de la vigne, qu'on n'a jamais pû faire croître dans l'Isle, & lui procure continuellement une liqueur, que Gervaise ne fait pas difficulté de comparer aux plus excellens vins de France, quoiqu'il ne la trouve pas tout-à-fait si saine. On n'en peut boire avec excès, sans s'exposer à la dyssenterie.

Cotoniers de Celebes.

On voit, dans le Royaume de Macassar, de vastes plaines, qui ne sont couvertes que de cotoniers; & cet arbrisseau s'y distingue aussi par des propriétés singulières. Ses fleurs, au-lieu d'être jaunes, comme dans les autres

(*i*) On ne s'attache qu'aux propriétés particulières de l'Isle.

tres Contrées de l'Asie & de l'Afrique, y sont d'un rouge couleur de feu, longues, coupées comme le lys, & très-agréables à la vûe, mais sans aucune sorte d'odeur. Aussi-tôt que la fleur est tombée, le bouton devient aussi gros qu'une noix verte, & donne un coton qui passe pour le plus fin de l'Inde.

Description de l'Isle Celebes, ou Macassar.

On admire, que sous la Ligne, non-seulement plusieurs légumes, tels que les raves, la chicorée & le pourpier, mais les choux mêmes, soyent aussi communs dans l'Isle de Celebes qu'en Europe. On y trouve du romarin, du baume, du nenuphar, & quantité d'excellens simples, dont les Habitans connoissent la vertu pour différentes maladies. L'Opium, que les Portugais nomment *Ophyon*, est celui dont on fait le plus de cas. C'est une sorte d'arbuste, qui croît ordinairement sur les tombeaux, dans les antres des montagnes, ou dans certains lieux pierreux & sauvages, qui ne sont connus que des Insulaires. Ses feuilles sont d'un verd fort pâle. On tire une liqueur de ses rameaux, par une incision sur laquelle on applique un vaisseau de bambou qui s'en remplit: mais lorsqu'il est plein, on observe soigneusement qu'il n'y puisse entrer d'air. La liqueur s'y épaissit dans l'espace de quelques jours. Aussi-tôt qu'elle acquiert une certaine consistence, on la coupe en morceaux, pour en faire de petites boules, que les Malais & tous les Mahométans viennent acheter au poids de l'or. De l'eau, dans laquelle ils ont fait dissoudre une de ces boules, après l'avoir fait passer par deux tamis différens, ils arrosent le tabac qu'ils veulent fumer. Cette teinture lui donne un goût, qu'ils trouvent merveilleux. Ils prétendent qu'elle facilite la digestion & qu'elle fortifie l'estomac. Mais son effet le plus certain est de les enivrer; & le sommeil qu'elle leur procure, dans cette ivresse, a tant de charmes pour eux, qu'ils le préférent à tous les autres plaisirs. L'expérience leur apprend néanmoins que l'habitude de l'Ophyon n'est pas sans danger. Il devient si nécessaire à ceux qui en ont fait beaucoup d'usage, que s'ils le quittent, on les voit bientôt maigrir, tomber dans une affreuse langueur, & mourir de foiblesse & d'abbattement. Mais il est encore plus dangereux d'en prendre avec excès. L'homme le plus vigoureux, qui en fume plus de quatre ou cinq fois dans l'espace de vingt-quatre heures; tombe infailliblement en lethargie; ou s'il en prend plus d'un demi grain en substance, il s'endort presqu'aussi-tôt; & ce sommeil, de quelque douceur qu'il paroisse accompagné, ne manque point de le conduire à la mort. Un grain, de la grosseur du riz, est un violent purgatif. Mêlé avec de la thériaque, il a des effets tout opposés; & le dévoyement le plus opiniâtre ne lui résiste pas long-tems. Les Macassarois en mêlent avec le tabac qu'ils fument, avant que d'aller au combat, pour échauffer leur courage, & se rendre même insensibles aux plus sanglantes blessures. Ils ont d'ailleurs une quantité surprenante de poisons & d'herbes venimeuses, dont ils composent une liqueur si subtile, qu'il suffit, dit-on, d'y toucher ou d'en ressentir l'odeur, pour mourir à l'heure même. Ils y trempent la pointe de leurs fléches. Aussi ne font-elles point de blessure qui ne soit mortelle; & quand elles seroient empoisonnées depuis vingt ans, l'effet n'en seroit pas moins funeste. On assure qu'il n'y a que la fumée, qui puisse leur faire perdre cette malheureuse vertu. Quelques-unes de ces redoutables plantes res-

Légumes communs sous la Ligne.

Ophyon. Description de ses effets.

Ivresse qu'il cause.

Ses dangers.

Poisons & herbes venimeuses.

reſſemblent beaucoup à l'Ophyon, & les Inſulaires ont quelquefois le malheur de s'y tromper: mais les animaux de l'Iſle, conduits par un inſtinct plus ſûr que la raiſon, s'éloignent, avec une promptitude admirable, de tous les poiſons qui ſe trouvent ſous leurs pas.

Celebes n'a point d'animaux carnaſſiers.

CELEBES n'eſt pas moins abondante en beſtiaux que l'Europe. Les bœufs y ſont auſſi gros; & les vaches y donnent un lait qui n'eſt pas inférieur au nôtre. Il s'y trouve des chevaux & des buffles. On rencontre, dans les forêts, des troupeaux de cerfs & de ſangliers. L'Iſle n'a point de tygres, ni de lions, ni d'éléphans & de rhinoceros; mais les ſinges y ſont comme en poſſeſſion de l'Empire, autant par leur grandeur & leur férocité que par leur nombre. Les uns ſont abſolument ſans queue. D'autres ont une queue fort longue, & d'une groſſeur proportionnée à celle de leur corps. On les diſtingue en deux principales eſpèces; l'une de ceux qui marchent toûjours à quatre pattes, & l'autre de ceux qui, ſe tenant droit comme les hommes, ne vont jamais que ſur les pieds de derrière. Les blancs, parmi leſquels on en voit d'auſſi grands que les plus gros dogues d'Angleterre, ſont beaucoup plus dangereux que les noirs & les blonds. Ils ſont particulièrement la guerre aux femmes. Le premier, qui en apperçoit une, raſſemble auſſi-tôt ſes compagnons par des cris. Ils ſe ſaiſiſſent d'elle, ils lui font toutes ſortes d'outrages, ils l'étranglent & la déchirent en pièces. Les ſeuls ennemis, que les ſinges ayent à redouter dans l'Iſle de Celebes, ſont d'affreux ſerpens, qui leur donnent la chaſſe nuit & jour. Quelques-uns ſont d'une ſi prodigieuſe grandeur, que d'un ſeul coup ils avallent un ſinge, lorſqu'ils peuvent le ſurprendre. D'autres, moins gros, mais plus agiles, les pourſuivent juſques ſur les arbres. Ceux qui ne ſe ſentent point aſſez forts pour leur faire une guerre ouverte, employent diverſes ſortes de ruſes. Ils obſervent le tems où les ſinges s'endorment, & chaque jour leur apporte une nouvelle proye. D'autres, dont le ſifflement approche de celui de quelques oiſeaux, montent ſur les arbres, s'y cachent ſous les feuilles, & ſe mettent tranquillement à ſiffler. Ce bruit attire les ſinges, qui ſont naturellement curieux; & le ſerpent, qui a comme le choix de ſa victime, ſaute ſur celui qu'il veut dévorer, le tient attaché ſur une branche avec ſa queue, lui déchire les entrailles, & boit ſon ſang juſqu'à la dernière goutte. Cette antipathie, ou plutôt ce goût des ſerpens de Celebes, pour les ſinges, préſerve les Villes & les Campagnes de ce qu'elles auroient à ſouffrir de leur exceſſive multiplication. Il en reſte aſſez pour cauſer des allarmes continuelles aux Inſulaires, qui ont ſans ceſſe leurs femmes & leurs champs à défendre, contre des animaux également laſcifs & voraces. A la vérité, le ſeul mouvement d'un bâton, entre les mains d'un homme, ſuffit pour les effrayer. On ajoûte, que ceux qui les pourſuivent en ſont ſouvent récompenſés par un autre avantage. Comme les ſinges, à l'exemple des chèvres, mangent les boutons de certains arbriſſeaux, dont la digeſtion forme les pierres de bezoar, on en trouve au milieu de leurs excrémens, que la crainte leur fait lâcher dans leur fuite. Ce bezoar eſt le plus cher & le plus eſtimé. Les pierres en ſont plus rondes & plus groſſes que celles qui viennent des chèvres; & l'expérience a ſouvent prouvé, qu'un grain des premières produit autant d'effet que deux des autres.

Etranges récits qu'on fait des ſinges de Celebes.

Guerre que leur font les ſerpens.

TOUT

TOUT le Royaume de Macassar n'est arrosé que par une grande Rivière, qui le traverse du Septentrion au Midi. Elle se jette dans le Golfe, ou le Détroit, vers le cinquième degré de Latitude Méridionale. Sa largeur est de plus d'une demie lieue à son embouchure. Plus haut, elle n'a qu'environ trois cens pas; & de-là, jusqu'à peu de distance de sa source, elle n'est pas plus large que la Seine, à Paris. Mais, dans toute l'étendue de son cours, elle se divise par une infinité de bras, qui se répandent dans toutes les parties du Royaume, & qui contribuent à l'enrichir, en formant les Canaux du Commerce. Elle est malheureusement infectée d'un grand nombre de crocodiles, plus dangereux ici que dans aucune autre Rivière de l'Orient; ces monstres, ne se bornant point à faire la guerre aux poissons, s'assemblent quelquefois en troupes, & se tiennent cachés au fond de l'eau, pour attendre le passage des petits Bâtimens. Ils les arrêtent; & se servant de leur queue comme d'un croc, ils les renversent, & se jettent sur les hommes & les animaux, qu'ils entraînent dans leur retraite. On trouve, dans la même Rivière, des sirènes (k) d'une prodigieuse grandeur, dont les nâgeoires de devant sont exactement taillées en forme de main.

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Seule grande Rivière du Royaume de Macassar.

Ses crocodiles & ses sirènes.

QUOIQUE le lit de la Rivière de Macassar ait assez de profondeur pour les plus grands Vaisseaux, il est occupé par un si grand nombre de sables, qu'une Barque de cinquante tonneaux n'y peut avancer plus d'une demie heure, sans échouer. Mais plusieurs Provinces ont de fort bons Ports, qui servent de retraite aux grands Bâtimens. On vante beaucoup celui de *Jompandam*, qui est dans le Détroit même, & dont la Ville est bâtie sur le rivage. Les Hollandois, qui en sont les maîtres, n'ont rien négligé pour s'en assurer la possession. Ils y ont construit un Fort. Outre les richesses qu'ils tirent de l'Isle, en or, en soye, en coton fin, en bois d'ébène, de sandal & de calamba, que les Habitans leur donnent en échange pour des draps de l'Europe, & pour du fer, qui manque à l'Isle, ils ont fait, de cet Etablissement, un entrepôt fort avantageux, pour leur Commerce avec d'autres Pays qui n'en sont pas éloignés. De Macassar à l'Isle de Borneo, d'où ils reçoivent de l'or, des diamans, du poivre, & d'autres marchandises, le trajet n'est que d'un jour de navigation. Aux Isles d'Amboine, de Banda & de Bouton (l), qui leur fournissent la muscade & le girofle, on ne compte que deux ou trois jours. Il n'y en a pas plus de quatre aux Isles de *Terlattes* (m) & de Timor, d'où l'on apporte quantité de cire & de bois de sapan. Les Moluques, comme on l'a déja remarqué, en sont à quatre-vingt lieues. Les Royaumes de Siam, de Camboye, de la Cochinchine & du Tonquin, l'Empire de la Chine & les Isles Philippines n'en sont guères à plus de trois cens. Aussi Jompandam est devenue, entre les mains de la Compagnie Hollandoise, une des plus grandes & des plus importantes Places du Royaume de Macassar, & par conséquent de l'Isle entière.

Port de Jompandam.

Etablissement avantageux des Hollandois.

MAN-

(k) Ou Lamantins.

(l) Il en faut excepter cette dernière Isle. R. d. E.

(m) C'est apparemment *Teralta*, suivant les Hollandois. R. d. E.

Description de l'Isle Celebes, ou Macassar.

Mancaçara, Capitale du Royaume. Sa description.

Mancaçara, qui en est la Capitale, & que les Rois ont choisie pour leur séjour, est plus anciennement une belle & grande Ville, dont les Fortifications ne sont pas méprisables, quoique les Hollandois ayent ruiné celles qui étoient l'ouvrage des Portugais (n). Elle est située un peu au-dessus de l'embouchure de la Rivière, vers le sixième degré de Latitude Méridionale (o), dans une plaine fertile en riz, en fruits, en fleurs & en légumes. Ses murailles sont battues d'un côté par la grande Rivière. Ses rues sont en assez grand nombre, & la plûpart fort larges (p). L'usage du pavé n'y est pas connu; mais le sable, dont elles sont naturellement couvertes, y fait règner beaucoup de propreté. Elles sont bordées d'un double rang d'arbres fort touffus, que les Habitans entretiennent avec soin, parceque leurs maisons en reçoivent de l'ombre, & qu'ils y trouvent une fraîcheur continuelle pendant la chaleur du jour. On n'y voit point d'autres édifices de pierre, que le Palais du Roi, & quelques Mosquées; mais, quoique toutes les autres maisons soyent de bois, la vûe n'en est pas moins agréable, par la variété de leurs couleurs. Le bois d'ébène, qui domine particulièrement, est d'un éclat qui surprend les Etrangers; & les pièces en sont enchassées avec tant d'art, qu'on n'en apperçoit pas les jointures. Le plus grand de ces Bâtimens n'a pas plus de quatre ou cinq toises de long, sur une ou deux de largeur. Les fenêtres en sont fort étroites; & le toît n'est composé que de grandes feuilles, dont l'épaisseur résiste à la pluye. La plûpart sont élevées & soûtenues en l'air, sur des colonnes d'un bois si dur, qu'il passe pour incorruptible. On y monte par une échelle, que chacun tire soigneusement après lui, lorsqu'il est entré; dans la crainte d'être suivi de quelque chien. Cet animal passe pour immonde; & ces Insulaires, qui sont les plus superstitieux de tous les Mahométans, se croiroient indignes du jour, s'ils n'alloient se laver dans la Rivière, aussi-tôt qu'un chien les a touchés. Sur le toît, qui est plat & fort bas, chaque maison a toûjours trois croissans, dont deux sont droits, & font les deux extrêmités. Celui du milieu est renversé. On trouve, à Mancaçara, dans un grand nombre de boutiques, tout ce qu'on peut désirer pour les commodités d'une grande Ville. On y voit de belles Places, où le Marché se tient deux fois le jour; c'est-à-dire le matin, avant le lever du Soleil; & le soir, une heure avant qu'il se couche. Jamais on n'y rencontre que des femmes. Un homme se rendroit méprisable, s'il osoit y paroître, & s'exposeroit aux dernières insultes, de la part des enfans, qui sont élevés dans l'opinion que le sexe viril est réservé pour des occupations plus sérieuses & plus importantes. On nous représente, comme un spectacle agréable, de voir arriver, chaque jour, toutes les jeunes filles des Bourgs & des Villages voisins, chargées, les unes de poisson d'eau douce, qui se prend, à cinq ou six lieues de la Ville, dans un gros Bourg, nommé *Galezon* (q), où la pêche est établie;

Beauté de ses rues.

Agrément de ses édifices.

Les hommes sont exclus des Marchés publics.

(n) Ce n'est qu'un Bourg ouvert de toutes parts, qu'on appelle aussi la *Negrerie de Vlaardingen.* R. d. E.

(o) Elle n'atteint pas même le cinquième, suivant la Carte. R. d. E.

(p) On n'y en compte qu'une grande, qui est celle des Chinois, & deux ou trois petites. R. d. E.

(q) C'est *Geliffon*, ou *Gliffon*, suivant les Relations Hollandoises, & *Galesor* dans nôtre

blie; les autres, de marée, qu'elles apportent de différens Ports; ou de fruits & de vin de palmier, qui viennent particulièrement de *Banttaim*, Village éloigné de deux lieues; de volaille, de chair de bœuf & de buffle, qui se vendent dans les mêmes Marchés que le fruit & le poisson. Autrefois les Insulaires portoient leur zèle pour la Loi de Mahomet, jusqu'à faire scrupule de manger aucune sorte d'animaux à quatre pieds: mais leur abstinence se borne aujourd'hui à la chair du porc. Cependant on ne vend point de gibier dans les Places publiques, parceque le droit de chasser est réservé au Roi & aux Seigneurs. D'ailleurs le sanglier, qui est le plus commun des animaux sauvages de l'Isle, est compris dans l'abstinence du porc; & l'usage du Roi même, est de faire présent, aux Etrangers, de ceux qu'il prend à la chasse.

Nombre des Habitans.

AVANT les guerres qui ont réuni toutes les parties de Celebes sous la Domination d'un seul Maître, on ne comptoit pas moins de cent soixante mille Habitans dans la Capitale du Royaume de Macassar, & dans les Villages voisins, sans y comprendre les femmes & les enfans. C'est avec cette nombreuse Milice, qu'un des derniers Rois étendit ses Conquêtes. Mais il ne reste aujourd'hui qu'environ quatre-vingt mille hommes, capables de porter les armes.

Autres Villes de Celebes.

LA Capitale de la Province de Bouguis, qui se nomme *Boné*, n'est guères moins belle & moins peuplée que Mancaçara, dont elle est éloignée de neuf ou dix journées. *Vagiou*, *Soppen* & *Renuguy* (r), sont d'autres Villes considérables de la même Province. *Mandar* & *Mamoya*, principales Villes de la Province de Mandar, sont à sept journées de Mancaçara; & *Toraja*, Capitale de la Province de même nom, n'en est guères plus éloignée.

LES plus grandes Villes du second ordre, de la Province particulière de Macassar, ne sont entr'elles qu'à la distance de sept ou huit lieues. Les principales se nomment *Tallou*, *Touraté*, *Borobasseu* (s); toutes trois célèbres par leurs Manufactures, où l'on fabrique diverses sortes de toiles de coton & d'étoffes de soye.

Qualités naturelles & figure des Macassarois.

TOUS les Voyageurs conviennent que, parmi les Peuples des Indes, il n'y en a point qui ayent reçu de la Nature plus de disposition que les Macassarois pour les Arts, les Sciences & les Armes. Ils ont la conception vive, l'esprit juste, & la mémoire si heureuse, qu'ils n'oublient presque jamais ce qu'ils ont une fois appris. Les qualités du corps répondent à celles de l'ame. Ils sont grands & robustes, laborieux, capables de résister aux plus grandes fatigues. Leur teint est moins basané que celui des Siamois; mais ils ont le nez beaucoup plus plat & plus écrasé. Ce nez, qui les défigure à nos yeux, est chez eux une beauté, qu'on se plaît à former dès leur enfance. Aussi-tôt qu'ils voyent le jour, on les couche nuds, dans un

Leur éducation.

re Carte; mais il y est mal placé au Nord de Macassar. Il devroit être au Midi. A sa place il falloit mettre *Goa*, autre Bourg, qui paroit à l'Est sur le Golfe de Saleyer. R. d. E.

(r) Ce dernier nom se trouve de même exprimé sur la Carte. Gervaise écrit *Pereguy*. R. d. E.

(s) *Tallou*, ou plutôt *Tello*, est apparemment *Talabor*, qu'on voit dans la Carte; mais *Touraté*, ou *Turate*, qui devroit être au Midi de Macassar, s'y présente fort loin, au Nord, sous la Ligne. R. d. E.

un petit panier, où leurs nourrices prennent soin, à toutes les heures du jour, de leur applatir le nez en le pressant doucement de la main gauche, tandis que de l'autre main, elles le frottent avec de l'huile, ou de l'eau tiède. On leur fait les mêmes frottemens dans toutes les autres parties du corps, pour faciliter les développemens de la Nature. De-là vient apparemment qu'ils ont tous la taille fine & dégagée, & qu'on ne voit point, dans l'Isle, de bossus ni de boiteux. On les sèvre un an après leur naissance; dans l'opinion qu'ils auroient moins d'esprit, s'ils continuoient plus long-tems d'être nourris du lait maternel. A l'âge de cinq ou six ans, tous les enfans mâles, de quelque distinction, sont mis, comme en dépôt, chez un parent, ou chez un ami; de peur que leur courage ne soit amolli par les caresses de leurs mères, & par l'habitude d'une tendresse mutuelle. Ils ne retournent point dans leur famille avant l'âge de quinze ou seize ans, & la Loi leur donne alors le droit de se marier: mais il est rare qu'ils usent de cette liberté, avant que de s'être perfectionnés dans tous les exercices de la guerre. Comme ils naissent presque tous avec de l'inclination pour les armes, ils y acquèrent tant d'habileté, qu'on ne connoît pas d'Indiens plus adroits à monter à cheval, à décocher une fléche, à tirer un fusil, & même à pointer un canon. Il n'y en a point aussi qui manient mieux le cris & le sabre. Le cris, qu'on a si souvent nommé dans cet Ouvrage, est une arme commune aux Malais, aux Javans, & à d'autres Insulaires de l'Inde, mais qui n'est nulle part si rédoutable que dans le Royaume de Macassar. Sa longueur est d'un pied & demi. Il a la forme d'un poignard, avec cette différence, que la lame s'allonge en serpentant, comme nos Peintres représentent un rayon du Soleil. Les Macassarois s'en servent particulièrement dans leurs duels, qui se font de deux manières: tantôt ils se battent avec le sabre & la rondache, tantôt ils sont armés de deux cris. De celui qu'on tient de la main gauche, on écarte & rabat les coups. De l'autre, on pousse quelques bottes, qui finissent bientôt le combat; car la moindre égratignure d'une arme, qui est ordinairement empoisonnée, devient une playe si mortelle, qu'on desespère du remède. Aussi ces querelles sont-elles presque toûjours suivies de la mort des deux combattans. Leur manière de décocher les fléches, n'est pas moins extraordinaire. Ils les font d'un bois très-leger, au bout duquel ils attachent une dent de requin (*t*). Au-lieu d'arcs, ils ont une sarbacane, de bois d'ébène, longue d'environ six pieds, & fort polie en dedans. Ils y mettent une fléche, qu'ils soufflent plus ou moins loin, suivant la force de leur haleine; mais qui porte ordinairement jusqu'à soixante ou quatre-vingt pas, & si juste que, s'il en faut croire l'Auteur de ce récit, ils ne manquent jamais de donner dans l'ongle d'un doigt qu'ils se sont proposés pour but.

Leur inclination pour les armes.

Ce que c'est qu'un cris, & son usage.

Sarbacanes, qui servent d'arcs.

Les Macassarois sont mieux vêtus que les autres Indiens.

Les Macassarois sont vêtus plus proprement qu'aucune autre Nation des Indes. L'habillement des personnes de qualité, est une longue veste, qui leur descend presqu'aux genoux, ordinairement de brocard d'or & d'argent, ou d'un beau drap d'écarlate, qu'ils achétent des Hollandois. Les boutons, qui la ferment par devant, sont d'orfévrerie. Les manches en sont fort étroi-

(*t*) Poisson connu, qui a les dents aiguës & tranchantes.



J. V. Schley sc. direx.

HOMME ET FEMME DE MACASSAR.

MACASSAARSSCHE MAN EN VROUW.

Description de l'Isle Celebes, ou Macaſſar.

Habits des hommes.

troites, & ſe boutonnent juſqu'au poignet. La culotté, qu'ils portent deſſous, reſſemble aux nôtres; mais elle n'eſt que d'une petite étoffe de ſoye, rayée de pluſieurs couleurs. Leur ceinture eſt de brocard, d'une couleur différente de celle de la veſte; elle eſt fort large, & les deux bouts, qu'on laiſſe pendre juſqu'au deſſus du genou, ſont richement brodés d'or & d'argent, à la hauteur d'un pied. Lorſqu'ils paroiſſent en public, ils mettent, par-deſſus cet habit, un petit manteau de mouſſeline, qui ſe porte négligemment. Le cris eſt paſſé du côté droit, dans la ceinture; la poignée & le fourreau en ſont preſque toûjours d'or maſſif. De l'autre côté, ils portent, dans la largeur de leur ceinture, un petit couteau, du tabac, du bétel, & leur bourſe, parcequ'ils n'ont point de poche. En campagne, ils ont, avec le cris, un ſabre, qu'ils paſſent auſſi du côté droit, & dont la poignée eſt ordinairement d'or ou d'argent. Celle des plus ſimples Soldats eſt d'ivoire ou de bois précieux. L'uſage commun du Pays, eſt de marcher pieds nuds. Cependant les perſonnes de qualité, qui craignent moins l'incommodité de la chaleur, que celle de ſentir le ſable, chauſſent de petites ſandales moreſques, brodées d'or & d'argent; à-peu-près comme les ſouliers de nos Dames. Le chapeau eſt en horreur aux Macaſſarois; & leur reſpect va ſi loin pour le turban, qu'ils ne s'en ſervent qu'aux jours de fêtes & de réjouïſſances publiques. Mais ils portent habituellement un petit bonnet, de la figure d'un chapeau, & d'une étoffe blanche, plus ou moins précieuſe, ſuivant le rang ou les richeſſes, avec un petit bord d'or ou d'argent. Leur turban n'eſt pas formé comme celui des Turcs; ce n'eſt qu'une large bande d'étoffe ou de toile, qu'ils s'ajuſtent fort proprement autour de la tête. Celui des Prêtres & des Vieillards eſt blanc. Les jeunes gens en portent indifféremment de toutes les couleurs, mais le plus ſouvent rouges, verds ou rayés. C'eſt non-ſeulement une propreté, mais un uſage indiſpenſable pour les perſonnes de diſtinction, d'entretenir, ſur leurs ongles, une teinture rouge, qu'on y met dès leur enfance. Ils ne ſont pas moins curieux de ſe peindre les dents, en verd ou en rouge. Dans leurs premières années, ils ſe les font polir & limer; après quoi ils ſe les frottent avec du jus de citron, qui les rend ſuſceptibles de la couleur qu'on veut leur donner. Cette opération ne ſe fait pas ſans douleur, & ſans qu'il en coute du ſang. Mais l'empire de la mode n'eſt pas moins reſpecté à Celebes, qu'en Europe. Souvent même les Seigneurs Macaſſarois ſe font arracher leurs meilleures dents, pour en porter d'or, d'argent, ou de tombac.

Dequoi ils ſe couvrent la tête. (beside "Celle des plus ſimples Soldats")

Modes ſingulières pour leurs ongles & leurs dents. (beside "Les jeunes gens en portent")

Habits des femmes.

Les femmes ont encore plus de paſſion pour la propreté que les hommes; mais elles ſont moins magnifiques. Elles portent des chemiſes d'une belle mouſſeline, qui leur deſcendent juſqu'aux genoux. Les manches en ſont étroites, & ſi courtes qu'elles ne paſſent pas le coude. Le col en eſt aſſez haut, pour couvrir entièrement le ſein. Elles portent deſſous une culotte de brocard d'or ou d'argent, qui ne diffère de celle des hommes, qu'en ce qu'elle eſt plus longue, & qu'elle paſſe toûjours le gros de la jambe. Comme elles ſont d'une adreſſe extrême, rien n'eſt plus beau que la broderie d'or ou d'argent, dont les extrémités de cette culotte ſont enrichies. Elles ont, par-deſſus, un jupon ſemblable à celui des femmes de France, qui n'eſt que de toile, ou de quelque étoffe legère, dans l'intérieur de leur maiſon;

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

mais les jours de fête, elles en prennent un de mousseline rayée, au travers duquel, la culotte de brocard d'or & d'argent, dont le fond est ordinairement rouge, paroît dans toute sa beauté. Leurs cheveux, qui sont leur seule coeffure, sont proprement noués par derrière. Elles les ont naturellement fort noirs; & lorsqu'ils sont humectés de parfums, qui en augmentent l'éclat, le tour, qu'elles donnent à leurs boucles, forme une parure agréable; on leur voit peu de bagues & de pierreries. C'est l'ornement des hommes. Elles n'ont, pour collier, qu'une petite chaine d'or, que leurs maris leur donnent le lendemain de leur nôce, pour les faire souvenir qu'elles sont leurs premières esclaves (*v*).

Cérémonie qui assujettit les femmes à servir leurs maris.

Raison pour laquelle Celebes a peu d'esclaves.

En effet, elles sont souvent chargées de tous les offices domestiques. Il y a peu d'esclaves dans l'Isle de Celebes. Les Loix n'y permettent point, comme dans la plûpart des autres Pays des Indes, aux pères & aux mères d'y vendre leurs enfans, ni aux personnes avancées en âge, d'engager leur liberté; & la crainte de voir troubler la tranquillité publique, par les Prisonniers de guerre, porte la Cour à les faire transporter dans les Contrées voisines. Gervaise raconte, qu'étant à Siam, en 1685, il vit arriver deux Vaisseaux Macassarois qui en étoient chargés. Le Roi de Siam, & le fameux Constance, alors Ministre de ce Prince, en achetèrent une partie. Le Chevalier de Chaumont, Ambassadeur de France à cette Cour, & l'Abbé de Choisy en prirent aussi quelques-uns, qui les suivirent en France. Ils étoient originaires de la Province de Toraja, dont le Roi de Macassar venoit d'achever la Conquête (*x*).

Noblesse de Celebes, distinguée de celle des Indiens.

La Noblesse, dans le Royaume de Macassar, n'est pas comme dans la plus grande partie de l'Orient, une distinction passagère, attachée, suivant le caprice du Prince, à la personne qu'il lui plaît d'en revêtir, & qui ne passe pas toûjours à ses Descendans. Elle est fondée sur des titres, qui la ren-

(*v*) On passe sur tous les usages, qui sont communs aux Macassarois, avec les autres Mahométans des Indes. Ainsi l'on ne s'arrête point aux préparatifs & aux cérémonies du mariage: mais ce qu'on va lire a le mérite de la singularité: „ Après les formalités établies, on mène les nouveaux Mariés dans une chambre fort obscure, où il „ n'y a point d'autre lumière que celle d'une „ petite lampe, allumée dans un coin. On „ les y laisse seuls pendant trois jours & trois „ nuits, sans qu'il leur soit permis d'en sortir, ni à personne d'y entrer. Une vieille femme se tient seulement à la porte, „ pour leur fournir tout ce qui leur est nécessaire; & cette retraite est si rigoureuse, „ que pour leur ôter tout prétexte d'en sortir, il y a, dans la chambre même, un petit cabinet destiné aux besoins naturels. „ Les trois jours qu'ils passent ensemble sont „ employés, par les Parens & les Amis, en „ festins & en réjouissances. Dès le matin „ du quatrième jour, le nouveau Mari se „ dispose à prendre congé des Parens de sa „ femme, pour aller prendre possession de „ la maison qu'il doit occuper; mais avant „ qu'il sorte de la chambre obscure, un Valet y porte, à la pointe du jour, une barre de fer, sur laquelle sont gravés quelques „ chiffres mystérieux, avec un seau d'eau „ fraîche. Le plus âgé de la Compagnie „ suit bientôt; & s'approchant du lit, il oblige les deux Epoux de se lever, & de „ se mettre tous deux les pieds nuds, sur la „ barre de fer. Alors il leur jette le seau „ d'eau tout entier sur le corps, en prononçant quelques prières. Les Valets entrent „ ensuite, pour essuyer leurs Maîtres, & „ pour les aider à se vêtir ". *Gervaise, ubi suprà, pages 220 & précédentes.*

(*x*) Cette Province étoit passée depuis longtems sous la domination du Roi de Macassar, qui avoit été vaincu lui-même par les Hollandois, dès l'année 1667, & particulièrement en 1669, comme on le verra ci-après. R. d. E.

Description de l'Isle Celebes, ou Macassar.

rendent perpétuelle. Auſſi les Nobles y ſont-ils plus fiers, que dans aucun autre endroit du Monde. On en diſtingue pluſieurs ſortes. Les principaux ſont ceux dont la Nobleſſe eſt attachée à des Terres, anciennement annoblies par les Rois, en faveur de quelques Sujets qui avoient rendu des ſervices conſidérables à l'Etat. Les conceſſions de cette nature rendent une Terre inaliénable. Elles obligent les Poſſeſſeurs, de payer une certaine ſomme à la Couronne, & de ſervir le Roi dans ſes Armées, à leurs propres fraix, lorſqu'ils reçoivent l'ordre de le ſuivre. Cette Nobleſſe ſe tranſmet, ſans fin, aux Deſcendans de la même Race; & s'ils meurent ſans enfans, leurs Terres ſont réünies au Domaine. Elle donne d'autant plus de puiſſance & d'autorité, que tous les Vaſſaux d'une Seigneurie ſont obligés, ſans diſtinction de Sexe, de ſervir leur Seigneur par quartier; ou de ſe racheter du ſervice, par une ſomme équivalente. Ces anciens Nobles & leurs Deſcendans ſont diſtingués par le titre de *Daens* (y), qui répond, parmi nous, à celui de Duc. Ils ne paroiſſent à la Cour qu'avec un nombreux cortège. Ils marchent immédiatement après les Princes du ſang. Ils rempliſſent les premières Charges & les meilleurs Gouvernemens du Royaume. Le nom de Daen eſt ſi honorable, qu'on le donne même aux Princes de la Maiſon Royale. Mais comme la multiplication d'une Nobleſſe, qui ne veut ſouffrir aucune concurrence, pourroit avilir les autres Nobles & devenir préjudiciable à l'Etat, le nombre de ces Nobles eſt fixé. Il n'eſt guères plus grand, aujourd'hui, que celui de nos Ducs. Les anciens s'oppoſeroient à de nouvelles créations; & le Roi ſe contente de ſoûtenir ces illuſtres Races, par les faveurs qu'il leur accorde, ſoit en leur diſtribuant les Terres nobles qui lui reviennent, à l'extinction de ceux qui les ont poſſédées, ſoit en leur abandonnant les confiſcations & d'autres profits. — Premier Ordre.

Le ſecond Ordre de Nobleſſe eſt celui des *Carrés*, qui répondent à nos Marquis & à nos Comtes, & qui ne ſe ſont pas moins multipliés. Cet honneur dépend uniquement de la volonté du Roi. Un Macaſſarois, qui plaît à la Cour, obtient facilement l'érection de ſon Village en *Carré*. Ses enfans lui ſuccédent; mais quoique l'égalité règne dans cet Ordre, les plus anciens jouiſſent d'une diſtinction, que les autres ne peuvent attendre que de la longueur du tems. — Second Ordre.

Les *Lolos*, qui font la troiſième Claſſe, compoſent la ſimple Nobleſſe. Ils ſont annoblis par des Lettres particulières, & par quelques préſens qui répondent à leurs ſervices, ou par l'eſpérance d'en recevoir. Souvent, pour flatter un riche Marchand, leurs amis leur donnent le nom de Lolo; mais les Daens, les Carrés, & les vrais Lolos ſe gardent bien de prodiguer ces titres. — Troiſième Ordre.

Le Gouvernement de Macaſſar eſt purement Monarchique. Les Rois, qui occupent le Trône depuis près de neuf cens ans, y ont toûjours été fort abſolus, toûjours craints & reſpectés de leurs Sujets. La Couronne eſt héréditaire; mais les frères y ſuccèdent, à l'excluſion des fils; ſoit qu'ils paſſent pour les plus proches Parens, ſoit qu'on appréhende que la minorité des Souverains ne donne lieu à des guerres civiles, qui troubleroient l'ordre & la tranquillité de l'Etat. Craen *Biſet*, qui régnoit en 1685, étoit le vingtiè-

(y) M. Prevoſt écrit toûjours *Daens*. R. d. E.

Description de l'Isle Celebes, ou Macassar.

vingtième Roi de sa Race. Ce Prince, un des plus grands qui ait rempli le Trône de Macassar, jouissoit d'une autorité absolue. Outre les Garnisons des Ports de Mer, des Villes, & des Places frontières, il avoit toûjours en réserve un corps de dix mille hommes, auxquels il ne donnoit aucune solde, mais qu'il entretenoit d'habits & d'armes. Dans les Guerres auxquelles il devoit ses Conquêtes, son Armée étoit composée de quatre-vingt-huit mille hommes d'Infanterie, & de douze mille Cavaliers (z).

Méthodes militaires des Macassarois.

L'Etendart royal de Celebes est ou blanc ou rouge. Un ancien usage oblige les Rois de choisir l'une ou l'autre de ces deux couleurs. Il est parsemé de croissans, entrelassés de feuillages d'or & d'oiseaux. En campagne, on le tient continuellement déployé à côté du Monarque, sous la garde de plusieurs Compagnies d'Infanterie. Les Seigneurs & les principaux Officiers ont aussi chacun leur drapeau, gardé par leurs plus braves Soldats, parceque sa perte entraîne celle de leur réputation & de leur emploi. Cet établissement est d'autant plus sage, que le drapeau de chaque Officier ayant sa marque qui le distingue, il est facile au Roi, qui les connoît tous, de remarquer ceux qui font leur devoir. Il est toûjours campé dans un lieu, d'où il peut voir tout ce qui se passe autour de lui; & dans les marches, il se tient au milieu de son Armée, où les Princes & les Daens, avec leurs Troupes, sont plus ou moins éloignés de sa personne, suivant le degré de leur Noblesse ou de leur Dignité. Les Macassarois ont de si gros canons, qu'un homme y peut entrer sans peine & s'y cacher tout entier. Mais leur poudre a si peu de force, que ces monstrueuses pièces deviennent souvent inutiles (a). On campe chaque jour au soir, & la marche recommence au lever du Soleil. Quoique les chaleurs soyent excessives, il est rare qu'on s'arrête jusqu'au lieu marqué pour le Camp; & le repas du matin est la seule nourriture qu'il soit permis de prendre avant la fin du jour. Lorsque deux Armées se rencontrent, les premiers momens du combat sont furieux; surtout lorsqu'après avoir épuisé toute leur poudre, elles en viennent au sabre & au cris, qui font une expédition terrible. Mais cette espèce de transport, où l'Ophyon jette les Macassarois, à la vûe de leurs Ennemis, n'est pas ordinairement de longue durée. Une résistance de deux heures fait succeder l'abattement à la rage. Ceux qui connoissent leur caractère cherchent le moyen de les amuser, pour laisser à leur premier feu le tems de s'éteindre, & n'ont pas de peine alors à les mettre en desordre.

La plûpart de leurs autres usages ont trop de ressemblance avec ceux des Isles voisines & de tous les Indiens Mahométans, pour demander ici des explications plus étendues: mais on ne se dispensera point de quelque détail sur leur Religion, & sur la manière dont les Hollandois se sont établis dans leur Isle (b).

Il

(z) Ce Prince, dont la Genéalogie connue ne remonte qu'à son Ayeul, se nommoit *Hassan-Oudin*, ou *Craen Goa*; & il avoit succedé à son Père Sombanco, malgré les Loix de Macassar; Gervaise exaltoit son autorité & sa puissance, dans un tems, où il devoit sçavoir qu'elle étoit fort tombée. R. d. E.

(a) Gervaise, *ubi suprà*, pag. 189. On a bien eu soin de leur ôter cette Artillerie. R. d. E.

(b) Il seroit à souhaiter, pour l'honneur de M. Prevost, qu'il se fut dispensé de parler de ces deux objets, sur-tout du dernier. R. d. E.

Description de l'Isle Celebes, ou Macassar.

Ce que leur Religion a de ſingulier.

Il n'y a pas deux cens ans que les Macaſſarois étoient encore dans les ténèbres de l'Idolâtrie. Ils ne connoiſſoient rien de plus grand & de plus reſpectable, dans l'Univers, que le Soleil & la Lune, unique objet de leurs vœux & de leurs adorations. Le lever & le coucher de ces deux Aſtres étoient le tems de leur culte. Ils leur demandoient les faveurs qu'ils les croyoient capables de leur accorder. Si par haſard quelque nuée les déroboit à leurs yeux pendant leur prière, ils les ſuppoſoient irrités; & ſe hâtant de rentrer dans leurs maiſons, ils ſe proſternoient devant leurs figures, qu'ils gardoient avec reſpect dans quelque lieu diſtingué. Elles étoient d'or, d'argent, de cuivre, ou de terre dorée, & d'une grandeur proportionnée à leur zèle. Le premier & le quinzième jour de la Lune étoient conſacrés à l'honneur de ces deux Divinités. Ils leur offroient, en ſacrifice, des bœufs, des vaches & des cabris. L'opinion de la Métempſycoſe étant alors établie parmi eux, comme dans la plus grande partie des Indes, ils auroient crû commettre un grand crime, s'ils avoient tué, pour leur uſage particulier, quelques-uns de ces animaux: mais ils ſe faiſoient un devoir de les immoler au Soleil & à la Lune, parcequ'ils croyoient avoir obligation de leur exiſtence, & de tout ce qu'ils poſſedoient, à l'heureuſe fécondité de leurs influences. Ces ſacrifices ſe faiſoient régulièrement, juſques dans les moindres Villages; & l'on voyoit des pères, qui n'ayant plus rien à ſacrifier, après avoir immolé tous leurs beſtiaux, n'épargnoient pas leurs propres enfans. Ils auroient crû faire injure à leurs Dieux, s'ils leur avoient bâti des Temples ſur la Terre, parcequ'ils n'y trouvoient pas de matière aſſez précieuſe pour compoſer leur demeure. Dans cette idée, tous les grands ſacrifices ſe faiſoient au milieu des Places publiques, par des Prêtres entretenus aux dépens du Peuple. Les ſacrifices particuliers étoient offerts par les mains des pères de famille, devant la porte de leurs maiſons, à la vûe de tout le voiſinage.

Depuis l'introduction de l'Alcoran, dans l'Iſle de Celebes, l'attention que les Mahométans ont apportée à détruire toutes les traces de l'ancienne Religion, dans la crainte qu'elles ne ſerviſſent à faire retomber les Inſulaires dans l'Idolâtrie, ne permet guères aux Voyageurs de remonter à la ſource d'un culte ſi ſimple, ni d'approfondir les autres antiquités de l'Iſle. Cependant l'Auteur, qu'on vient de citer, ayant eu l'occaſion de converſer, à Siam, avec un grand nombre de Macaſſarois, apprit d'eux, que malgré la Doctrine de la tranſmigration des ames, leurs Ancêtres ne faiſoient pas difficulté de manger de la chair de porc, & des oiſeaux. Ils croyoient qu'il n'y avoit point d'ame aſſez coupable pour avoir mérité d'être releguée dans le corps d'une bête auſſi ſale que le cochon; & celui des oiſeaux leur paroiſſoit trop petit, ou du moins compoſé d'organes trop foibles & trop mal diſpoſés, pour recevoir une ame humaine, & lui laiſſer la liberté de ſes opérations. Ils avoient auſſi pour principe, qu'étant immortelle, on devoit la mettre en état de paroître, avec honneur, dans toutes les ſituations qui l'attendoient ſucceſſivement après la ſéparation du corps; & cette opinion leur faiſoit enterrer leurs Morts avec leurs plus beaux habits & la meilleure partie de leurs biens. On trouve quelquefois, dans leurs an-

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

anciens tombeaux, quantité de vases, de brasselets, de chaînes & de lingots d'or.

Idées des Macassarois sur l'origine du Monde.

LEURS Docteurs enseignoient que le Ciel n'avoit jamais eu de commencement; que le Soleil & la Lune y avoient toûjours exercé une souveraine puissance, & qu'ils y avoient vécu en bonne intelligence, jusqu'au jour d'une malheureuse querelle, où le Soleil avoit poursuivi la Lune dans le dessein de la maltraiter; que s'étant blessée en fuyant devant lui, elle avoit accouché de la Terre, qui étoit tombée par hasard dans la situation qu'elle garde encore; que cette lourde masse s'étant entr'ouverte, dans sa chûte, il en étoit sorti deux sortes de Geans; que les uns s'étoient rendus maîtres de la Mer, où ils y commandoient aux poissons; que dans leur colère, ils y excitoient des tempêtes, & qu'ils n'éternuoient jamais sans y causer quelque naufrage: que les autres Geans s'étoient enfoncés jusqu'au centre de la Terre, pour y travailler à la production des métaux, de concert avec le Soleil & la Lune; que lorsqu'ils s'agitoient avec trop de violence, ils faisoient trembler la Terre, & qu'ils renversoient quelquefois des Villes entières: qu'au-reste la Lune étoit encore grosse de plusieurs autres Mondes, qui n'avoient pas moins d'étendue que le nôtre, & qu'elle en accoucheroit successivement, pour réparer les ruines de ceux qui devoient être consommés par l'ardeur du Soleil; mais qu'elle accoucheroit naturellement, parceque le Soleil & la Lune ayant reconnu, par une expérience commune, que le Monde avoit besoin de leurs influences, ils s'étoient enfin reconciliés, à condition que l'empire du Ciel se partageroit également entre l'un & l'autre, c'est-à-dire, que le Soleil règneroit pendant la moitié du jour, & la Lune pendant l'autre moitié.

Comment le Christianisme fut introduit dans Celebes.

TEL étoit le systême des Macassarois, lorsque deux Marchands de l'Isle furent conduits aux Moluques, par des entreprises de Commerce. Ils furent bien reçus, à Ternate, où les Portugais, qui s'y étoient établis depuis quelques années, exerçoient ouvertement leur Religion. Ces deux Etrangers parurent charmés des cérémonies du Christianisme, & de l'idée qu'on leur fit prendre du Créateur de l'Univers. Antoine *Galva*, qui commandoit alors dans la Forteresse de sa Nation, se fit un honneur de les instruire. Ils demandèrent le Baptême; l'Isle étoit sans Prêtre: ils le reçurent des mains de ce pieux Gouverneur, qui nomma l'un, *Antoine*, & l'autre, *Michel*. Etant retournés dans leur Patrie, ils annoncèrent l'Evangile, avec un zèle qui leur attira bientôt un grand nombre de disciples. Mais les Rois de l'Isle marquèrent peu de goût pour une Doctrine, qui combattoit les plus douces inclinations de la Nature. Le seul Roi de *Soppen* [ou *Sopping*], après avoir paru longtems incertain, profita de l'arrivée d'un gros Vaisseau Portugais, qui étoit venu charger du bois de sandal, pour demander de nouvelles instructions au Capitaine. Il reçut publiquement le Baptême avec toute sa famille & partie de sa Cour.

Il y est détruit par le Mahométisme.

QUELQUES Historiens racontent qu'un Roi de *Sion*, touché de cet exemple, se fit baptiser avec le Roi de Soppen: mais Gervaise assure, que s'il y eût jamais un Royaume de Sion dans les Indes, il n'étoit pas dans l'Isle de Celebes; à moins qu'on ne veuille supposer que la mémoire en soit effacée

cée dans l'esprit des Insulaires. „ Ce Pays n'est connu, dit-il, d'aucun „ Macassarois; & les plus habiles Géographes en ignorent l'existence (*c*)". Il paroît plus certain que Saint François-Xavier, arrivé depuis peu dans les Indes, fut informé de ces heureux progrès de l'Evangile, & qu'il résolut d'y contribuer par la ferveur de son zèle: mais tous ses efforts ne purent lui faire trouver l'occasion de passer dans l'Isle de Celebes; & d'autres Missionnaires, que les Portugais firent partir plusieurs fois, à la prière du Roi de Soppen, n'y arrivèrent pas plus heureusement. Ce délai arrêta l'Ouvrage du Ciel. Quelques Mahométans de l'Isle de Sumatra, qui se trouvoient à la Cour du Roi de Macassar, en prirent occasion de lui proposer l'Alcoran. Ils eurent peine à le faire sortir d'une longue incertitude. Cependant il prit le parti de députer, en même-tems, quatre de ses principaux Officiers, dans des vûes fort opposées: deux à Malaca, pour demander au Gouverneur Portugais, quelques Prêtres Chrétiens, qui fussent capables de résoudre ses difficultés; & deux à la Cour d'Achem, pour en amener aussi des Prêtres Mahométans, dont il pût recevoir le même secours. Il s'étoit persuadé qu'après avoir examiné soigneusement l'une & l'autre Religion, il lui seroit aisé de se déterminer pour la meilleure. Son Conseil loua cette résolution; mais, dans la crainte que les Docteurs Chrétiens & Mahométans ne partageassent l'esprit des Peuples, ils lui représentèrent que pour l'intérêt de la paix, il devoit embrasser la Religion de ceux qui arriveroient les premiers; d'autant plus qu'il pouvoit espérer que le Ciel lui feroit connoître, par cette voye, le choix auquel il devoit s'attacher. Il eut la foiblesse de s'y engager; & tous ses Sujets firent, avec lui, le même serment. La Cour de Sumatra, qui en fut avertie, ne perdit pas un moment pour faire partir ses Docteurs. Ils arrivèrent, à Macassar, avant les Portugais, & le Roi se fit circoncire. Pour rendre son engagement plus solemnel, ils l'obligèrent de faire bâtir une superbe Mosquée, qu'il enrichit de ce qu'il avoit de plus précieux. Le Prince, son frère, & quelques Seigneurs, dont le goût s'étoit déclaré pour la Religion Chrétienne, firent éclater leur indignation. Ils firent entrer, pendant la nuit, des pourceaux dans la nouvelle Mosquée; & les ayant égorgés dans le même lieu, ils frottèrent de leur sang les murs & les portes. Après une entreprise si hardie, ils n'eurent pas d'autre ressource que de se retirer dans le Royaume de Bouguis, qui n'étoit pas encore réüni à celui de Macassar; & dans l'espace d'un mois, la Religion Mahométane acheva d'étouffer toutes les semences du Christianisme.

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Histoire singulière de ce changement.

Ce fut dans ces circonstances qu'on vit arriver, à Jompandam, des Vaisseaux Portugais & des Missionnaires, sous la conduite des deux Députés qui avoient été envoyés à Malaca. Leur douleur fut égale à leur surprise. Ils employèrent tous leurs efforts pour faire ouvrir les yeux au Roi sur son erreur, & pour l'engager du moins à les écouter; mais ce Prince leur déclara que la négligence des Gouverneurs Portugais étoit irréparable. Cepen-

(*c*) C'est l'Isle de *Sjauw*, dont on a donné la description au Tome XI. *pag.* 21. Les Jésuites y ont été longtems établis. R. d. E.

Description de l'Isle Celebes, ou Macassar.

pendant il en usa civilement avec eux. Après avoir permis aux Marchands, qui les avoient amenés, d'exercer leur Commerce dans toute l'étendue de ses Etats, il prit occasion de cette faveur même, pour leur faire bâtir, à ses propres fraix, une fort belle Eglise, dans une Ville qu'il leur avoit accordée pour demeure; & les Missionnaires eûrent la permission de s'y établir, sous prétexte de rendre les devoirs de leur profession aux Portugais. Il laissa même à ceux d'entre ses Sujets, qui n'avoient pas encore été circoncis, la liberté de recevoir le Baptême, & aux nouveaux Chrétiens, celle de perséverer dans la Foi. Peut-être n'avoit-il en vûe que de ménager la Nation Portugaise, dont il redoutoit la puissance, qu'il voyoit croître de jour en jour: mais les Missionnaires, expliquant mieux ses dispositions, déplorèrent la négligence des Officiers de Malaca; & divers malheurs, qui tombèrent presqu'en même-tems sur cette Ville, en furent regardés comme une juste punition (*d*) (*e*).

Etablissement des Hollandois dans l'Isle Celebes.

La Conquête de l'Isle entière, qui fut entreprise par le même Prince (*f*) (*g*), & terminée par son Successeur, y ouvrit ensuite un chemin facile au Mahométisme. Mais rien n'a tant servi à l'y confirmer, que l'Etablissement des Hollandois à Jompandam, après qu'ils eurent trouvé le moyen d'en faire chasser les Portugais (*h*). Tavernier raconte, au second Tome de ses Voya-

(*d*) Elle fut affligée de la peste, de la famine & de la guerre. *Gervaise, ubi suprà, pag.* 258.

(*e*) C'est injurier le Ciel, que de lui attribuer la punition de toute une Ville, pour la négligence d'un seul Gouverneur, qui auroit d'ailleurs fait son devoir, puisqu'on avoue qu'il envoya des Missionnaires sous la conduite des deux Députés. Mais toute cette histoire, que la plûpart des Auteurs ont adoptée, est une fable, dont le ridicule se fait sentir de soi-même. Il est de plus prouvé, que l'établissement du Mahométisme, dans l'Isle de Celebes, doit son origine aux conquêtes d'un Roi de Ternate, nommé *Babou*, ou *Baab-Ullah*, qui y introduisit ce culte, en 1580, sous le règne de Craen *Pantingalaon*, ou Craen *Carout*, le premier qui se fit circoncire, pour donner l'exemple à ses Sujets. R. d. E.

(*f*) Il n'est guères probable que cette conquête, non de l'*Isle entière*, mais seulement de deux Royaumes, fut entreprise par le même Prince qui s'étoit fait Mahométan, en 1580, puisqu'on ne fixe sa mort qu'environ l'an 1640; & le Roi, qui règnoit à Macassar, en 1632, lors de l'Ambassade d'Antoine *Caan*, étoit déja âgé de soixante ans. Aussi les Auteurs Hollandois supposent-ils deux Rois dans cet intervalle. R. d. E.

(*g*) Une mort imprévûe arrêta le cours de ses Victoires. Il avoit enlevé la femme d'un des plus grands Seigneurs de sa Cour. Ce Mari furieux trouva le moyen de s'en vanger. Un jour que le Roi, pour donner le plaisir de la pêche à sa Maîtresse, l'avoit fait monter seule avec lui sur une Barque, il s'y glissa parmi les Rameurs; & se jettant sur lui, il le fit tomber mort de cinq ou six coups de poignard. Ensuite il se précipita dans la Mer, sans qu'on ait jamais pû savoir ce qu'il étoit devenu.

Nota. Tous ses parens & ses meilleurs amis portèrent la peine de son crime, & furent jettés dans des chaudières d'eau bouillante. Le Roi laissa deux fils, dont l'aîné, qui lui succeda, se nommoit Craen *Sombanco*, & le Cadet Craen *Mabella*, ou *Ma-Allé*, dont il sera parlé ci-dessous. R. d. E.

(*h*) Sans eux, dit le même Ecrivain, on y verroit encore trois belles Eglises qu'ils ont fait abbatre, & un bon nombre de Chrétiens, qui auroient pû beaucoup contribuer à la conversion de ces Peuples. On sçait qu'ayant fait chasser les Missionnaires & les Catholiques par leurs intrigues & leurs calomnies, ils ont mieux aimé y voir règner Mahomet, que d'y voir suivre Jesus-Christ. *Ubi suprà*, pag. 262 & 263.

Nota. Les Hollandois ont fait chasser les Jésuites & les Portugais, non *par leurs intrigues & leurs calomnies*, mais par droit de conquête, & à cause de la haine mortelle que ceux-ci portoient à leur Nation, comme toute per-

Voyages, que la Compagnie de Hollande, ne pouvant pardonner aux Jésuites Portugais, d'avoir fait congédier, par l'Empereur de la Chine, les Ambassadeurs qu'elle lui avoit envoyés, vers la fin de l'année 1658, & de leur avoir fait refuser la liberté du Commerce (*i*), prit la résolution de s'en vanger, non-seulement sur tous les Jésuites, mais sur tous les Marchands Portugais; qu'ayant appris que les Vaisseaux, qu'ils envoyoient, tous les ans, à Celebes, étoient entrés dans le Port de Jompandam, chargés des plus riches marchandises de la Chine, elle avoit fait partir, de Batavia, une Flotte considérable, pour les prendre ou les couler à fond; „ & qu'elle avoit pû former ce dessein avec justice, pour se dédommager des cinq „ cens mille écus qu'elle avoit employés inutilement à l'Ambassade de la „ Chine". Mais d'autres sont persuadés que c'est un prétexte spécieux, dont les Hollandois ont coloré leur usurpation (*k*). Si leurs Ambassadeurs furent mal reçus à la Cour de la Chine, il n'en faut pas chercher d'autres raisons que la défiance naturelle des Chinois (*l*). Un Voyageur estimé nous fait un récit plus simple (*m*), „ sur le témoignage de plusieurs per„ sonnes desintéressées, & d'une probité reconnue, qui en avoient appris „ les

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Prétexte dont il fut coloré.

personne impartiale en conviendra sans peine. S'il y a de l'injustice dans cette action, Gervaise auroit dû nous citer quelque exemple, où les Catholiques, plus équitables, n'en ayent pas agi de même envers les Reformés, qu'ils ne souffrent nulle part dans leurs Colonies, tandis qu'ils tolèrent bien toutes les autres Religions établies aux Indes. Sans cela, n'est-on point en droit de retorquer l'imputation contre eux-mêmes? Mais l'impudent Abbé a cru apparemment pouvoir s'en dispenser, par la raison, *que la Morale toute sensuelle de Mahomet, avoit assez de rapport aux maximes du Calvinisme, & que la Doctrine de Jesus-Christ étoit une condamnation continuelle de leur conduite.* On ne fait aucune difficulté de restituer ici ces paroles, que M. Prevost a jugé à propos de supprimer, sans doute pour l'honneur de son Auteur, qu'elles caractérisent si bien à tous égards. Cependant s'il retranche d'un côté avec jugement, il ajoûte de l'autre avec assez d'imprudence, & de son propre fond, *que rien n'a tant servi à confirmer le Mahométisme dans l'Isle, que l'établissement des Hollandois!* Ne diroit-on pas qu'ils y sont venus pour prêcher l'Alcoran, & pour affermir cette Doctrine si semblable à leurs maximes? Au reste, le petit nombre de Chrétiens de nom, que les Portugais ont laissés dans l'Isle Celebes, & qui, pour la plûpart, n'avoient embrassé, que par des vûes d'intérêt, cette nouvelle Religion, dont ils connoissoient à peine les premiers préceptes, sont bientôt retournés à leurs anciennes erreurs; tant il est vrai que l'opiniâtre attachement des Mahométans pour leur culte, rend presque toûjours vains les efforts qu'on employe pour leur conversion, comme les Hollandois l'ont constamment éprouvé depuis. C'est aussi le témoignage que des Catholiques dignes de foi en ont donné contre leurs propres Missionnaires. (Voyez *Bernier*, Tom. XIII. *pag.* 353.) Nous demandons grace pour cette longue Note, qui nous a paru indispensable. R. d. E.

(*i*) Cette Ambassade se fit au commencement de l'année 1655. Voyez la première Relation du Tome VII. de ce Recueil. R. d. E.

(*k*) On n'a besoin de prétexte spécieux, qu'au défaut de justes motifs; & ceux des Hollandois, contre le Roi de Macassar, l'étoient plus qu'on ne les demande ordinairement pour faire la guerre à ses voisins. R. d. E.

(*l*) On sçait pourtant bien le contraire; & M. Prevost lui-même se souviendra, qu'il a eu soin de remarquer, au sujet des obstacles que les Jésuites suscitèrent aux Ambassadeurs Hollandois, que ces Pères *n'agissoient probablement que par le motif de la Religion*; comme si la Religion autorisoit un mal, pour qu'il en arrive un bien. (Voyez le Tome VII. *pag.* 45.) C'est ainsi que la passion aveugle souvent les hommes raisonnables, jusqu'à leur faire approuver dans les uns, ce qu'ils condamnent dans les autres. R. d. E.

(*m*) Ce Voyageur *estimé* est toûjours Gervaise, dont le récit va être mis dans un état à ne pouvoir plus en imposer aux simples, ou fournir des calomnies aux malicieux ennemis de la Nation Hollandoise. R. d. E.

Description de l'Isle Celebes, ou Macassar. Histoire d'une étrange révolution.

„ les circonstances de la bouche même de ceux qui avoient eu le plus de „ part à cette expédition (*n*)".

Vers l'année 1650(*o*), la Compagnie Hollandoise envoya quelques-uns de ses principaux Officiers à *Sombanco*, qui règnoit alors dans le Macassar, pour lui demander la permission de trafiquer avec ses Sujets. Elle leur fut accordée d'autant plus facilement, que ce Prince, ayant déja tiré de grands avantages du Commerce des Portugais, ne s'en promit pas moins de celui de Batavia. Les Députés de la Compagnie furent traités avec distinction, & partirent satisfaits. Quelques Vaisseaux Hollandois, qui furent bien-tôt envoyés pour l'exécution du Traité, arrivèrent heureusement au Port de Jompandam. Ils y firent un profit si considérable, qu'ils emportèrent le dessein d'y retourner en plus grand nombre. Mais ayant reconnu, dès la première fois, que leur gain croîtroit au double, s'il n'étoit pas partagé avec les Marchands Portugais, ils prirent la résolution de tourner tous leurs efforts

(*n*) *Ibidem*, pag. 61.

(*o*) L'Edition de Paris porte 1560. C'est une faute d'impression très-excusable, mais qui fait un fort mauvais effet à la suite de ce qui précéde. Il est faux, au-reste, que la Compagnie Hollandoise n'ait commencé à trafiquer, dans le Macassar, que vers l'année 1650. Warwick parle du Commerce que sa Nation y faisoit en 1603. (Voyez le Tome X. *pag.* 347.) Le Journal de Matelief prouve, qu'en 1607, elle avoit déja un Comptoir à *Tello*. (*Ibid.* pag. 399 & 403.) Le Chef qui s'y trouvoit, convaincu de malversation, fut conduit prisonnier à bord, & le Comptoir abandonné, au grand chagrin du Roi, à qui l'on promit cependant de renvoyer un autre Commis pour continuer le Commerce dans ses Etats. On ne sçait pas quand les Hollandois rétablirent ce Comptoir; mais il est certain, qu'en 1618, le Roi de Macassar fit massacrer tous leurs gens & piller leur Loge. (*Ibid.* pag. 524.) Laurent *Reaal*, ancien Gouverneur Général, fut auprès du Roi en 1620: &, trois ans après, il y avoit de nouveau quelques Commis de la Compagnie, qui en furent rappellés. En 1625, le Sr. *van Speult*, ancien Gouverneur d'Amboine, eut une audience du Roi, qui lui fit une reception des plus favorables. Le caractère perfide de ce Prince, le porta néanmoins bien-tôt à entrer, avec le Roi de Tidor, en conspiration contre les Hollandois. La reconciliation, qui suivit l'Ambassade du Sr. *Caen*, en 1632, ne dura que jusqu'au commencement de l'année 1636. Le Roi de Macassar fit encore assassiner le Commis *van Vliet*, & quatre ou cinq Hollandois. M. *van Diemen*, conclut, l'année suivante, une Convention avec ce Prince. C'est environ ce tems qu'on place le nouveau Roi, dont on a rapporté la mort tragique. Sous le règne de Sombanco, son fils & son successeur, on compte deux Chefs de la Loge de Macassar; Jean van *Suydwyck*, jusqu'en 1646, & Evert *Buys*, entre les années 1651 & 1654. Un autre Commis fut obligé de se sauver l'année suivante. Le Roi Sombanco étoit mort depuis deux ans. Craen *Pantigelam*, Régent du Royaume, ne lui survécut guères que d'une année. Le jeune Roi, nommé *Hassan-Oudin*, étoit fils de Sombanco, à qui il succeda, au préjudice de Craen Mabella, son Oncle, qui étoit absent du Pays. Durant cet intervalle, les Macassarois ne cessèrent d'inquiéter les Hollandois, & d'envoyer plusieurs Flottes au secours des Rebelles d'Amboine. On leur offrit la Paix à différentes reprises; mais ils la rejettèrent toûjours. Cependant après avoir été successivement battus, ils l'acceptèrent enfin, en 1656, à des conditions beaucoup plus favorables pour eux que pour la Compagnie. Les fréquentes infractions, dont cette Paix fut bientôt suivie, donnèrent lieu à l'expédition de 1660. (Voyez le §. I.) Un nouveau Traité, conclu la même année, eut le sort du précédent; mais la Guerre, qui finit par celui de 1667, fut encore plus heureuse pour les Hollandois, qui achevèrent, en 1669, de réduire l'Isle sous leur obéïssance. Voyez les §. II. & III.

Ces éclaircissemens, sur lesquels on peut compter, paroitront d'autant plus nécessaires à la tête de l'Histoire de Gervaise, qu'ils en font comme la pierre de touche, à l'aide de laquelle on pourra sans peine, distinguer le vrai d'avec le faux. C'est une espèce de fil, qu'on met à la main des Lecteurs, pour leur faciliter la sortie de ce dangereux Labyrinthe. R. d. E.

efforts à se défaire de ces dangereux Rivaux (*p*). L'entreprise devoit leur paroître difficile. Les Portugais étoient bien établis. Ils étoient aimés du Peuple & considérés du Roi; mais le Conseil de Batavia fonda toutes ses espérances sur les moyens qu'il résolut d'employer. On y convint de faire monter, tous les ans, sur les Vaisseaux qui devoient aller à Macassar, un certain nombre de Soldats choisis, qui se disperseroient adroitement dans les Provinces, sous les prétextes ordinaires du Commerce; mais particulièrement dans celle de Bouguis, où il seroit plus aisé de jetter des semences de révolte, parcequ'elle étoit nouvellement conquise; qu'entre ces Emissaires, il n'y en auroit que trois ou quatre, dans chaque Province, auxquels on confieroit le fond du secret, après les avoir engagés à la fidélité par les plus redoutables sermens; qu'on attendroit que leur nombre fût assez grand, pour lever le masque avec sûreté; que dans l'intervalle on feroit un fond capable de fournir aux présens continuels, par lesquels il étoit à propos d'amuser le Roi & ses Ministres; enfin, qu'on ménageroit assez les Portugais & les Jésuites, pour ne leur donner aucun sujet de défiance & de plainte.

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Avec quelle adresse les Hollandois concertent un dessein.

Cet étrange projet eut tout le succès que les Hollandois s'en étoient promis. Leurs Soldats, bien entretenus, & dispersés, pendant quelques années, dans les Provinces, se rassemblèrent au moment qu'on s'y attendoit le moins, & vinrent se joindre aux mécontens de Bouguis. Ils s'avancèrent, en Corps d'Armée, vers la Capitale du Royaume. Leur marche fut si prompte, qu'avant que le Roi pût en être averti, ils avoient déja passé la Rivière qui sépare les deux Provinces. Ce Prince ne laissa pas de rassembler quelques Troupes, avec lesquelles il eut la fermeté de se présenter aux Rebelles; & les ayant chargés vigoureusement, il les força de chercher leur salut dans la fuite. Ils repassèrent la Rivière, pour attendre, sur ses bords, les secours qu'on leur avoit fait espérer de Batavia. Le Roi, qui eut le tems de former une Armée, n'épargna rien pour les engager dans un combat général; mais, ne pouvant leur faire abandonner leur poste, il se réduisit à les fatiguer, par les attaques continuelles d'un grand nombre de petits Bâteaux, qui portoient l'allarme jusques dans leur Camp (*q*).

Comment ils l'exécutent.

Les Hollandois, au desespoir de se voir si mal secondés, & commençant à craindre que leurs Partisans ne s'accommodassent avec le Roi, par quelque Traité secret, employèrent un stratagême, dont l'Auteur assure, „ que le „ souvenir est encore en exécration dans les Indes (*r*). Après s'être ap„ perçus que l'Armée royale venoit, pendant la nuit, boire & se rafraîchir „ à la Rivière, ils choisirent, dans leurs Troupes, quelques Montagnards, „ qui connoissoient les herbes venimeuses; & dans l'espace de quelques jours, „ ils

(*p*) Il n'a jamais été question des Portugais, qu'en 1660, parcequ'il s'y trouvoit de leurs Vaisseaux, & qu'ils étoient les Ennemis naturels des Hollandois. R. d. E.

(*q*) L'absurdité de cette fable saute aux yeux, & ne mériteroit pas d'être relevée, si nous ne remarquions, que Gervaise en a pris le sujet dans l'Histoire des expéditions de 1666, & de 1669. (Voyez les §. II & III. ci-dessous.) Mais, en nous faisant ensuite le récit de celle de 1660, il détruit d'une main, ce qu'il tâche d'édifier de l'autre. R. d. E.

(*r*) *Ibidem*, pag. 71.

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Ils empoisonnent une Rivière.

Famine à laquelle ils réduisent la Capitale de Macassar.

„ ils s'en firent apporter assez, pour empoisonner toutes les eaux. Ce dessein demandoit beaucoup de justesse dans leurs mesures. Ils avoient observé l'heure que leurs Ennemis prenoient pour se rafraîchir. En jettant les herbes, quelques lieues au-dessus du Camp royal, ils les faisoient arriver dans le tems, où ces Malheureux se croyoient libres de satisfaire leur soif. Les uns mouroient immédiatement, de la force d'un poison qui n'a nulle part autant de subtilité qu'à Celebes. Les autres se traînoient avec peine jusqu'à leurs tentes, pour mourir dans les bras de leurs compagnons, & les rendre témoins d'un desastre, dont ils ne comprenoient pas encore la cause. Enfin le Roi, & ceux qui étoient échappés à la mort, ouvrant les yeux sur le sort qui les menaçoit à leur tour, ne pensèrent qu'à s'éloigner de cette rive fatale. Mais ce ne fut pas sans pousser des cris d'horreur, qui devinrent, pour eux, une nouvelle source d'infortune (*s*). Les Hollandois, avertis par ce tumulte, repassèrent promptement la Rivière, & les poursuivirent jusqu'à la portée du canon de la Capitale, où le Roi fut obligé de se renfermer. Ils n'eurent pas la hardiesse de l'assiéger; mais, blocquant la Place, ils s'efforcèrent de couper la communication des vivres, pendant que deux Vaisseaux de leur Nation, gardoient le Port & bouchoient le passage de la Mer. En même-tems ils mirent le feu de toutes parts au riz, dont on étoit prêt à faire la récolte. Ils pillèrent tous les Villages d'alentour (*t*). Ils forcèrent les Habitans de chercher une retraite dans les montagnes [de quelques Isles voisines.] Les Troupes, qui restoient au Roi dans la Ville, firent plusieurs sorties, sous la conduite de Daen *Ma-Allé*, frère de ce Prince (*v*); mais leurs Ennemis, comptant d'obtenir, tôt ou tard, par la famine, ce qu'ils n'étoient pas sûrs d'emporter par la force, prirent toûjours le parti de se battre en retraite. En effet, les provisions, qui s'étoient trouvées dans la Place, furent bien-tôt épuisées. Le riz s'y vendit au poids de l'or; & pendant six ou sept mois, on n'y vécut que du cuir de différens animaux, qu'on faisoit bouillir dans de l'eau pure (*x*).

„ LES

(*s*) Autre fable grossière, & calomnie *exécrable*, digne de l'Auteur de la précédente, lequel après avoir fait passer, dans différentes Provinces, un assez grand nombre de Soldats, pour en former tout-à-coup une puissante Armée, sans que personne s'en apperçoive, ne doit pas trouver plus de difficulté à empoisonner les eaux d'une Rivière rapide, de façon, que, sans perdre de leur *force*, elles arrivent; *cinq ou six lieues* au-dessous, précisément dans le tems que des Malheureux ont soif & se présentent pour en boire. Il est vrai que M. Prevost, dans la vûe apparemment de diminuer un peu le prodige, a eu soin de réduire la distance à *quelques lieues*, & d'ajoûter, *que le poison n'a nulle part autant de force qu'à Celebes*; mais celà n'empêche pas que l'anachronisme de l'Abbé Gervaise ne garde toûjours la sienne, pour y servir d'antidote. R. d. E.

(*t*) C'est ici une nouvelle preuve, qu'on confond les événemens de 1666, avec ceux de 1660. Voyez le §. II. ci-dessous. R. d. E.

(*v*) On a vû que le Roi Sombanco étoit mort en 1653; & il sera démontré, dans la suite, que, de son vivant, Daen Ma-Allé, ou Mabella, s'étoit retiré de l'Isle. Ce sont donc les Heros d'un Roman, puisqu'avant 1660, les Hollandois n'ont point fait la Guerre, au Roi de Macassar, dans ses propres Etats, mais bien du côté de Bouro, d'Amboine, de Button & ailleurs. R. d. E.

(*x*) Le Siège de Samboupo, qui ne dura pas même deux mois, & la famine, dont on parle ici, appartiennent à l'expédition de 1669. Voyez le §. III. ci-dessous. R. d. E.

„ Les espérances du Roi étoient fondées sur les Vaisseaux Portugais, qui „ venoient mouiller, tous les ans, dans le Port de Jompandam, & qu'il at- „ tendoit de jour en jour. Ils arrivèrent enfin; mais quelle fut la surprise „ des Macassarois, à la vûe de trente autres voiles, qui parurent pres- „ qu'aussi-tôt, avec le Pavillon de Hollande, & qui enveloppèrent la petite „ Flotte, dont ils se promettoient du secours (y)? Deux des plus gros Vais- „ seaux Hollandois mirent à terre quelques Compagnies de Soldats, qui a- „ voient ordre de se joindre aux Rebelles de Bouguis (z). Cinq autres „ attaquèrent la Forteresse Portugaise; & leur Artillerie étant fort nom- „ breuse, ils n'eurent besoin que d'un jour pour la réduire en poudre. „ Quantité de braves gens périrent sous les ruines; & ceux, qui se trouvè- „ rent vivans, lorsque l'Ennemi entra dans la Place, aimèrent mieux périr „ les armes à la main, que d'accepter la composition qu'on leur offrit. Le „ Gouverneur avoit été tué dès la première décharge. Sa femme, ne pou- „ vant lui survivre, fit une action, dont la mémoire se conserve encore. El- „ le rassembla tout ce qu'elle avoit de richesses, en pierreries & en lingots „ d'or; elle en fit charger, sous ses yeux, les plus gros canons de la Forte- „ resse; & pour ôter, aux Hollandois, le plaisir de posséder de si précieu- „ ses dépouilles, elle mit, de sa propre main, le feu aux pièces, qui étoient „ pointées du côté de la Mer. Ensuite, elle alla se poster courageusement „ dans l'endroit le plus dangereux, où elle trouva bien-tôt la mort.

Description de l'Isle Celebes, ou Macassar.

Arrivée d'une Flotte Hollandoise.

Elle s'empare du Fort.

Générosité d'une femme.

„ Pendant que les cinq Vaisseaux Hollandois achevoient de battre la „ Forteresse & la Ville de Jompandam, les autres étoient aux prises avec „ la petite Flotte Portugaise, qui se vit aussi forcée de céder à l'inégalité du „ nombre. Mais ce ne fut qu'après un combat fort glorieux. De sept „ Vaisseaux, dont elle étoit composée, trois furent brûlés, deux coulés à „ fond; & les deux, qui restoient, tombèrent entre les mains de l'Ennemi. „ Les sept Capitaines & les principaux Officiers avoient perdu la vie dans „ une si belle défense, & l'avoient vendue si cher, qu'ils acquirent plus „ de gloire, dans leur défaite, que les Hollandois n'en purent tirer de „ leur victoire.

„ Aussi-tôt, la Flotte victorieuse s'avança vers la Capitale du Royau- „ me, qui n'est éloignée que de cinq ou six lieues du Port. Elle est située „ un peu au-dessus de l'embouchure de la Rivière, dans un Canton très-agréa- „ ble, mais qui n'a rien d'avantageux pour sa défense. Aussi fut-elle atta- „ quée par Mer & par Terre. Les Hollandois ne laissèrent pas d'y trouver „ plus de résistance, qu'ils ne s'y étoient attendus (a). Le Roi, qui étoit „ exercé à la Guerre depuis sa première jeunesse, s'y défendit avec autant „ de jugement que de courage. Daen Ma-Allé, son frère, se distingua „ par des actions si surprenantes, que les Hollandois en conçurent une ja- „ lousie,

L'effet d'une mine assujettit Celebes aux Hollandois.

(y) Nous voici de retour aux événemens de 1660; mais il est faux que la Capitale eut été assiégée avant l'arrivée des Portugais, & les circonstances de ce Siège doivent être rapportées à l'année 1669, comme on l'a remarqué dans la Note précédente. R. d. E.

(z) Evénemens de 1667. Le reste de l'article, quoique peu juste, rentre dans ceux de 1660; & l'action généreuse de la femme du Gouverneur est pour le compte de Gervaise. R. d. E.

(a) Continuation des événemens de 1660, dont on trouvera ci-dessous un récit plus fidèle. On y verra entr'autres, que *deux* Vaisseaux Hollandois en détruisirent *six* Portugais. R. d. E.

Description de l'Isle Celebes, ou Macassar.

„ lousie, qui leur fit jurer sa perte (b). Mais enfin, la ruine des principaux appartemens du Palais, de l'Arsenal, & de la meilleure partie des murailles de la Ville, qu'une mine fit sauter en l'air, sans que les Macassarois, à qui cette espèce d'attaque étoit inconnue, pussent en deviner la cause, jetta le Roi dans une si vive allarme, qu'il fit demander la Paix (c). Il ne put obtenir qu'une suspension d'armes, pendant laquelle on convint des conditions suivantes.

Conditions de leur Traité avec le Roi & ses Successeurs.

„ Que la Ville, la Forteresse & le Port de Jompandam, demeureroient, en propriété, à la Compagnie Hollandoise, avec leurs dépendances, qui furent étendues, par les Vainqueurs, à trois ou quatre lieues dans les terres; & que le Roi renonceroit, pour lui & pour ses Successeurs, à tous ses droits sur ces possessions (d).

„ [Qu'on accorderoit, aux Revoltés, une Amnistie générale, avec la faculté de rentrer dans tous les biens qui se trouveroient avoir été usurpés sur eux pendant la Guerre (e).]

„ Que les Jésuites seroient chassés du Royaume, tous leurs biens confisqués, au profit de la Compagnie, pour la dédommager des fraix de l'Ambassade, qu'on les accusoit d'avoir fait manquer à la Cour de la Chine, leurs Maisons rasées, & leurs Eglises démolies (f).

„ Que les Portugais seroient privés des Gouvernemens, des Charges & des Dignités, dont il avoit plû au Roi de les honorer; leurs Magasins fermés & leurs Fortifications détruites: qu'ils sortiroient incessamment du Royaume, s'ils n'aimoient mieux y demeurer, à condition de n'y faire aucun Commerce; & que, pour leur en ôter tous les moyens, ils seroient relégués dans quelque Village éloigné des Villes (g).

„ Que le Roi feroit partir incessamment un Ambassadeur pour Batavia, avec des présens proportionnés à la dignité des Parties contractantes, pour obtenir, du Gouverneur Général, la ratification du Traité.

„ Que les Hollandois s'obligeroient, de leur part, aussi long-tems que le Roi & ses Successeurs seroient fidèles à leurs promesses, de ne leur causer aucun trouble dans la possession de leurs Etats; d'entrer dans tous leurs intérêts, & de les assister dans leurs guerres, étrangères ou domestiques; de continuer le Commerce qu'ils avoient commencé avec leurs Sujets; c'est-à-dire, de vendre, ou d'acheter d'eux, au prix ordinaire,

(b) Il n'y a pas un mot de vrai dans ce qu'on dit ici du Roi Sombanco & de Daen Ma-Allé son frère. Voyez la Note (v), & plus particulièrement la fin de cet Article. R. d. E.

(c) La circonstance de la mine est de l'année 1669, quoique la Paix, dont il s'agit ici, soit celle de 1667, comme celà paroitra d'une manière évidente. R. d. E.

(d) Cet article prouve démonstrativement qu'il est question du Traité de 1667; car la cession de Jompandam a été stipulée par l'article onzième. (Voyez ce Traité ci-dessous, §. II.) La Guerre de 1660, avoit mis les Hollandois en possession du Fort de *Panakoke*. Voyez le §. I. R. d. E.

(e) Autre preuve que c'est le Traité de 1667, parcequ'avant ce tems il n'y avoit point de Revoltés. R. d. E.

(f) Ces bons Pères avoient donc de grands biens; Gervaise dit ailleurs qu'ils sont si *pauvres*! Au-reste le Traité ne parle pas de cette confiscation, moins encore de son prétexte. R. d. E.

(g) L'article 6 du Traité, porte, que tous les Portugais *sans exception* sortiroient incessamment du Royaume. Le surplus est de Gervaise. R. d. E.

„ naire, les marchandises qu'ils apporteroient ou qu'ils trouveroient dans „ le Port.

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

„ DAEN Ma-Allé refusa de signer un Traité, qui lui parut humiliant pour „ sa Patrie (*b*). Mais le Roi n'en accepta pas moins toutes les conditions, „ & nomma un des principaux Seigneurs de sa Cour, pour le porter à Batavia, avec deux cens pains d'or, & d'autres présens de la même richesse. Après la ratification, les Jésuites & la plus grande partie des Portugais sortirent du Royaume. Ceux que la pauvreté, ou d'autres raisons, „ furent capables d'y retenir, se virent honteusement relégués dans un Village nommé *Borobassou*, où ils mènent encore une vie obscure & languissante (*i*).

Les Jésuites & les Portugais sont chassés de l'Isle.

„ DEPUIS cette révolution, les Hollandois ont satisfait assez fidèlement „ aux Loix qu'ils se sont imposées. Ils sont attachés à leurs engagemens, „ par les avantages qu'ils trouvent continuellement dans le Commerce „ de l'Isle, & par la crainte de perdre un des meilleurs Ports des Indes (*k*)".

Conduite des Hollandois.

MAIS il manqueroit quelque chose à ce détail historique, si l'on n'y joignoit les avantures de Ma-Allé; & le récit en paroîtra d'autant plus curieux, qu'il jette du jour sur un événement mal éclairci dans les Relations du Royaume de Siam. Les Hollandois trouvèrent bientôt le moyen de rendre ce Prince odieux, ou suspect, au Roi son frère. Ils firent entrer, dans leurs vûes, une Dame du Palais, que le Roi aimoit depuis long-tems avec une folle passion, & pour laquelle il avoit un excès de confiance, dont Ma-Allé lui avoit souvent représenté le danger. Cette femme, excitée tout à la fois par son ressentiment & par les libéralités des nouveaux Alliés de Celebes, prit occasion du refus que le Prince avoit fait de signer la Paix, pour faire craindre au Roi qu'il ne méditât quelque projet de révolte. Elle lui persuada insensiblement, que le Peuple, prévenu en sa faveur, n'attendoit qu'un moment favorable pour l'élever sur le Trône. Les Hollandois secondèrent cette intrigue par de faux avis, qu'ils firent valoir comme un témoignage de leur attachement. Ils parlèrent d'une conjuration, dont ils expliquoient les circonstances. Enfin, n'ayant rien épargné pour faire comprendre, au Roi, que sa perte étoit inévitable, s'il ne la prévenoit par celle de son frère, ils poussèrent le zèle jusqu'à se charger de l'exécution, & leurs services furent acceptés (*l*).

Histoire de Daen Ma-Allé.

Les Hollandois s'engagent à le tuer.

MA-ALLÉ, tranquille dans son innocence, ne s'occupoit qu'à gémir des malheurs de sa Patrie. Il n'auroit pas évité ceux qui le menaçoient lui-même, s'il n'eût été promptement averti par un Officier du Palais, qui avoit entendu la dernière conférence où sa mort avoit été résolue. Sa première résolution fut d'aller trouver le Roi, son frère, pour se justifier dans son

Comment il évite la mort.

(*b*) Episode nécessaire pour le Roman qu'on va faire. R. d. E.

(*i*) On a déja remarqué, que, suivant le Traité, ils furent tous obligés de partir sans aucune exception. R. d. E.

(*k*) *Ubi sup.* pag. 57. & précédentes. Comment Gervaise pouvoit-il ignorer, qu'en 1669, les Hollandois s'étoient rendus Maîtres de l'Isle, & que malgré leur *fidélité* reconnue à remplir leurs engagemens, les Macassarois les avoient bientôt obligés de reprendre les armes pour châtier cette Nation perfide? R. d. E.

(*l*) *Ibid.* pag. 95.

son esprit; mais ses amis, craignant qu'au premier pas il ne tombât entre les mains de ceux qui s'étoient chargés de le tuer, l'engagèrent à sortir secrétement du Royaume. Une Barque, assez bien équipée, se trouva prête à l'entrée de la nuit. Il y entra, sans être apperçu des Soldats Hollandois, qui gardoient le Port, avec deux Officiers, qui composoient toute sa suite (*m*). L'un portoit son bouclier, son carquois & son sabre; l'autre étoit chargé de ses pierreries, & de tout ce qu'il avoit pû rassembler d'or & d'argent. Il s'éloigna des Côtes avec tant de bonheur, qu'à force de voiles & de rames, il arriva, dans l'espace de deux jours, à l'Isle de Java. On ne nous apprend point dans quel Port (*n*); mais il se trouva dans les Etats d'un Prince de son Sang, qui le reçut avec toutes sortes d'honneurs. Bientôt il y épousa la fille d'un des principaux Seigneurs de cette Cour. L'Auteur la nomme *Ancqué-Sapia*. Comme il la vit dans la suite, à Siam, la peinture qu'il fait d'elle ne doit pas passer pour un portrait d'imagination (*o*).

Il passe dans l'Isle de Java & s'y marie.

Portrait d'Ancqué-Sapia, sa femme.

„ Ce n'étoit pas la plus belle femme des Indes; mais elle avoit beaucoup „ d'esprit, & l'humeur fort enjouée, avec un caractère de grandeur qui a„ voit assez de rapport à celui du Prince. Le bruit des grandes actions, „ par lesquelles il s'étoit distingué, avoit eu plus de part que son rang, à „ l'inclination qu'elle avoit conçue pour lui. Cependant sa famille s'étoit „ crue fort honorée de la voir rechercher par un Prince, qui, tout fugitif „ & tout malheureux qu'il étoit alors, ne laissoit pas d'être l'héritier pré„ somptif d'une riche Couronne, & qui pouvoit raisonnablement espérer „ qu'en se rétablissant un jour dans les bonnes graces du Roi, son frère, „ il rentreroit en possession de tous les biens qu'il avoit abandonnés ".

Les deux premières années de leur mariage se passèrent fort heureusement. Mais les Hollandois n'eurent pas plutôt appris qu'un Prince si redoutable avoit choisi, pour retraite, une Cour peu éloignée de leur principal Etablissement, qu'ils le trouvèrent trop proche de Macassar & de Batavia. Ils firent menacer le Roi, qui s'étoit déclaré son Protecteur, de lui déclarer la Guerre, s'il le gardoit plus long-tems dans ses Etats (*p*). Ma-Allé fut averti de l'orage qui se formoit sur sa tête. Il ne voulut point exposer ses amis à se voir enveloppés dans sa disgrace; & résistant à toutes leurs instances, il se rendit à celles du Roi de Siam, qui lui avoit déja fait offrir plusieurs fois un asile & de l'emploi sous sa protection. Il partit, de Java, avec la Princesse son épouse & quelques fidèles serviteurs. Ensuite, plus de soixante familles Macassaroises, qui s'étoient trouvées dans cette Isle, lorsqu'il y étoit arrivé, se déterminèrent à le suivre, par un simple mouvement

Il est obligé de se retirer à Siam.

(*m*) Si, de ce Roman, qui n'a été inventé que pour se divertir aux dépens des Hollandois, l'on ôte tout ce qui les concerne, le reste sera assez conforme à la vérité de l'Histoire; mais il ne faudra pas placer l'avanture, comme Gervaise, après la révolution, parceque le Roi Sombanco étoit mort, & Daen Ma-Allé, son frère, absent depuis long-tems. R. d. E.

(*n*) C'est à *Sourabaja*. On le fait d'abord fuir la fureur des Hollandois, & le voici qui vient, pour ainsi dire, se jetter entre leurs mains. R. d. E.

(*o*) Il semble que M. Prevost a conçu lui-même quelque défiance pour ce que son Auteur n'a pas vû; quoique la Princesse Ancqué-Sapia fût morte avant l'arrivée de Gervaise à Siam. R. d. E.

(*p*) Ceci est vrai, & l'inquiétude des Hollandois bien fondée. R. d. E.

vement d'estime & d'affection, qui leur fit souhaiter de partager sa bonne ou sa mauvaise fortune.

Description de l'Isle Celebes, ou Macassar.

Accueil qu'il y reçoit.

Il arriva au Port de Siam, en 1664 (q), sur un Vaisseau que le Roi lui avoit envoyé. Ce Monarque lui fit bâtir un Palais, orné des plus beaux ouvrages de la Chine. Il fit présent, à la Princesse, de quantité de pierres précieuses & de vases d'or. Il assigna, pour leur entretien, une pension proportionnée à leur rang; & pour comble de faveur, il revêtit Ma-Allé de la Charge de grand Trésorier de la Couronne, sous le titre de *Doya-Pacdi*, qui revient à celui de nos Ducs & Pairs. Il fit distribuer, à tous ceux qui l'avoient suivi, des terres pour leur subsistance, & des bœufs pour les labourer; avec ordre de rendre à leur Prince tous les honneurs, & de lui payer les mêmes tributs, qu'ils auroient cru lui devoir sur le Trône.

Pendant plusieurs années, sa reconnoissance parut égale à tant de bienfaits. „ Jamais, dit un Voyageur (r) qui écrivoit sur le témoignage de „ ses propres yeux, on ne vit d'exemple d'un plus sincère & plus fidèle at„ tachement. Mais, faisant profession du Mahométisme, l'intérêt de sa „ Religion, qu'il crut offensée par quelques mauvais traitemens que les Mo„ res de Siam avoient reçus du Roi, le fit entrer dans une conspiration qui „ lui couta la vie (s). La Princesse Ancqué-Sapia, morte depuis quelques „ années, lui avoit laissé deux fils, que les Missionnaires François deman„ dèrent au Roi, & qui furent amenés à Paris, pour y recevoir une édu„ cation Chrétienne, au Collège de Louis le Grand (t)".

Sa mort.

(q) Cette datte, & les années du séjour de Ma-Allé à Java, rendent témoignage contre l'Auteur, que ce Prince n'étoit pas à Macassar lors de la dernière révolution; & une preuve incontestable de la mort de Sombanco, son frère, c'est que les deux Traités de 1660 & de 1667, sont signés par le nouveau Roi, Hassan-Oudin son fils. C'est ainsi que Gervaise nous a fait un véritable pot pourri d'Histoire, en confondant les époques & les personnes, pour pouvoir semer, plus tranquillement, à la faveur de ces tenèbres, ses calomnies contre les Hollandois, qui sont à l'abri de ses traits impuissans.

La critique d'un Auteur, qui a été jusqu'ici en possession d'une certaine estime, qu'on ne lui conteste pas à d'autres égards, doit augmenter le desir de le connoître. Nicolas Gervaise étoit natif de Paris, & fils du Médecin de M. Fouquet, Surintendant des Finances. A l'âge de vingt ans, il s'embarqua, pour le Royaume de Siam, avec quelques autres Ecclésiastiques, qui y alloient en Mission. Gervaise y demeura quatre ans. De retour dans sa Patrie, le jeune Abbé fut successivement Curé à Vannes en Bretagne, Prevôt de l'Eglise de St. Martin de Tours, & enfin Evêque d'*Horren*. Ensuite il s'embarqua pour le lieu de sa Mission; mais y étant arrivé, il fut massacré avec ses Ecclesiastiques, par les Caraïbes, en 1729. R. d. E.

(r) Gervaise. R. d. E.

(s) On trouve toutes les circonstances de cet événement dans les Mémoires du Comte de Fourbin.

Nota. Voyez l'Extrait que nous avons donné de ces Mémoires, au Tome XII. R. d. E.

(t) Ils y furent baptisés, sous la protection de Louis XIV. & de Monseigneur le Dauphin, qui leur firent l'honneur de leur donner leurs noms. L'aîné fut nommé *Louis Daen-Rourou*; & le second, *Louis Daupbin Daen-Toulolo*: On n'a pas publié la suite de leurs avantures: mais il est certain qu'avant la mort de Daen Ma-Allé, leur Père, la Couronne de Macassar, qui lui appartenoit par les Loix fondamentales du Pays, étoit passée sur la tête de *Craen Biset*, son neveu, & fils unique du Roi Sombanco. *Ubi suprà*, pag. 9. 10 & 110.

Nota. Le Comte de Forbin dit que ces deux jeunes Princes servoient l'un & l'autre dans la Marine de France. Ils n'avoient pas d'autre fortune à espérer dans leur Pays. R. d. E.

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR. 1660.

§. I.

[*Première Expédition des Hollandois contre Macassar*, en 1660.

Remarque préliminaire.

C'EST rendre un bon service à un Auteur, que de rapprocher ses corrections de ses erreurs, & M. Prevost même doit nous savoir gré, d'avoir détaché du Tome onzième, le Morceau suivant, qu'il oppose au précedent, inseré dans son neuvième Volume. Gautier *Schouten*, témoin occulaire des faits qu'il raconte, reputé par sa bonne-foi & son exactitude, mérite, à tous égards, plus de crédit que Gervaise, qui n'avoit jamais été à Celebes, & qui, passionné lui-même, écrivoit sur des rapports aussi faux que malicieux.]

Cause des Guerres continuelles des Hollandois avec les Macassarois.

On se dispense de répeter ce qu'on a déja traité, avec assez d'étendue, dans la Description de cette Isle: mais on croit devoir observer, que Schouten n'attribue pas, comme Tavernier & d'autres Voyageurs, l'entreprise de la Compagnie Hollandoise à son ressentiment contre les Jésuites (*a*). „ Il n'y a point de Peuple, dit-il, qui ait jamais marqué tant d'infidélité „ & de barbarie, contre les Hollandois, que celui de Macassar, ni qui ait „ tant de fois violé sa foi & ses promesses. L'expérience a fait connoître „ que lorsqu'ils nous flattoient le plus, & qu'ils nous témoignoient le plus „ d'amitié, ils étoient sur le point de faire éclater quelque nouveau trait „ de perfidie. Il est vrai, qu'outre leur naturel, ils y étoient excités par „ les Portugais, qui, sous prétexte de les secourir, se mettoient en possession de leurs Forteresses, en bâtissoient de nouvelles, & nous représentoient comme des troupes de Pirates & de Voleurs, l'écume des Peuples, „ gens qui vouloient vivre sans Princes & sans Rois, & qui se croyoient „ tout permis, mais qu'on pouvoit aisément détruire, si les Macassarois „ vouloient l'entreprendre (*b*)". Ainsi la Guerre, qu'on portoit à l'Isle Celebes, n'étoit qu'une vengeance, contre les Insulaires mêmes, d'autant plus importante pour la Compagnie, qu'elle s'accordoit avec l'intérêt de son Commerce (*c*). Schouten ne dit rien non plus du projet concerté, par le Conseil de Batavia, pour susciter, à l'Isle, des Ennemis dans son propre sein: mais il convient que le secret de l'entreprise fut gardé long-tems, & qu'au départ de la Flotte le bruit couroit encore qu'elle alloit à Solor & à Timor, pour chasser les Portugais des petites Forteresses qu'ils occupoient dans ces deux Isles (*d*). L'Armée Hollandoise étoit de trente-trois voiles, qui consistoient en vingt-deux Vaisseaux, trois Galions, & huit Chaloupes, sur lesquels on avoit embarqué douze cens Européens, divisés en Compagnies de cinquante hommes, & plus de quatre mille Noirs d'Amboine, d'Oomi & de Nassalau. Schouten admira les impressions de la crainte, dans le changement qui se fit tout d'un coup parmi ces Indiens, lorsqu'après avoir compté d'aller à Solor & à Timor, pour y combattre une poignée d'Ennemis, ils entendirent nommer Macassar, dont ils connoissoient les Habitans

Forces de l'Armée où se mit Schouten.

(*a*.) Ils les accusoient d'avoir fait manquer le succès de leur Ambassade à la Chine. Voyez ci-dessus.

(*b*) Pag. 120.

(*c*) L'intérêt du Commerce de la Compagnie ne s'accorde jamais avec la Guerre; mais M. Prevost, qui ajoûte cette réflexion, ne pouvoit pas se défaire tout-à-coup de sa prévention contre les Hollandois. R. d. E.

(*d*) Pag. 121 & 126.

bitans pour une Nation fort belliqueuse. „ Ils demeurèrent aussi interdits, que „ s'ils eussent été condamnés à la mort. Un de leurs principaux Capitaines, „ qui mangeoit à la table des hauts Officiers Hollandois, n'avoit pas voulu „ goûter de viande, parcequ'il avoit fait vœu, disoit-il, que la première „ qu'il mangeroit, seroit la cervelle rôtie & les yeux des Ennemis qu'ils au„ roient tués: mais il devint muet comme les autres, en apprenant qu'on „ alloit à Macassar; & chacun d'eux se crut mené à la boucherie (*e*) ".

Timidité des Noirs.

On n'empruntera ici, de Schouten, que les circonstances du combat contre les Portugais, pour mettre le Lecteur en état de les comparer avec celles qu'on a lûes dans la Description de l'Isle Celebes (*f*). C'est par le témoignage des Partis opposés, qu'on éclaircit les événemens. „ Le 10 „ de Juin 1660, nous joignîmes, dit Schouten, au commencement de la „ nuit, & au clair de la Lune, les deux Navires de nos Amiraux, qui a„ voient toûjours gardé l'avant (*g*). Lorsque nous eûmes mouillé autour „ d'eux, ils nous firent sçavoir ce qui s'étoit passé. Ils avoient trouvé, „ au quartier des Portugais, six Vaisseaux de cette Nation, richement „ chargés, qui étoient venus, depuis peu, de Macao, pour se remettre en „ Mer au premier jour, & continuer leur route vers Goa. Cette prise é„ toit trop avantageuse, pour la laisser échapper. Il fut donc résolu qu'on „ feroit voir un échantillon du courage des Hollandois, devant le Palais „ du Roi de Macassar, à la vûe & aux yeux de toute sa Cour, & qu'on „ ne donneroit pas aux Portugais le tems de se reconnoître, pour éprou„ ver s'ils sçauroient soûtenir, comme ils l'avoient tant de fois publié à „ cette Cour, que les Hollandois n'étoient que des Faquins & des Lâches ". Dès que le jour eut commencé à luire, les deux Amiraux Hollandois portèrent sur la Flotte Portugaise; & pour compliment, ils lui envoyèrent toutes leurs bordées. Les Portugais étoient déja en état de défense; & d'abord ils firent assez bien leur devoir. On ne vit que feu & flammes autour des Combattans. La Ville de Macassar & la Forteresse, nommée *Sambou-po*, retentissoient du fracas de l'Artillerie; & le Roi voyoit que sous ses yeux, deux Vaisseaux en osoient attaquer six des Portugais, dans ses Ports & sous ses Ramparts. Des millions (*h*) d'Habitans attendoient, sur le rivage, de quel côté la victoire alloit se déclarer; lorsqu'une étincelle, qui tomba sur la poudre de l'Amiral des Portugais le fit sauter en l'air.

Récit de la défaite des Portugais.

Deux autres de leurs Vaisseaux, qui ne purent se garantir de la flamme, brûlèrent jusqu'à fleur d'eau, & sautèrent aussi; tandis que les Equipages, s'étant jettés à la Mer, ou dans de petits Bâtimens, gagnèrent assez heureusement le rivage. Enfin, deux autres [qu'on poursuivoit] se firent échouer sur la Côte; & le sixième, qui se nommoit *Nôtre-Dame des Remèdes*, fut le seul qui tomba au pouvoir des Hollandois. Ils le trouvèrent chargé d'étoffes de soye, de bois de sandal, & d'autres marchandises de

(*e*) Pag. 132.

(*f*) Cependant il est bon de remarquer, que les Amiraux *van Dam* & *Truitmans*, furent détachés avec les Vaisseaux la *Meuse* & le *Breukel*, pour faire des propositions de paix au Roi de Macassar. Deux jours s'étant passés sans recevoir de leurs nouvelles, la Flotte, qui tenoit encore la Mer, s'avança jusqu'à *Tanakeke*, & se prépara pour attaquer les Places le long de la Côte. R. d. E.

(*g*) Ils revenoient de Macassar, suivant la Note précédente. R. d. E.

(*h*) Des milliers. R. d. E.

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR. 1660.

de la Chine. Après l'avoir fait armer, ils changèrent son nom de Nôtre Dame des Remèdes, en celui de *Remèdes Hollandois*. La perte de leur côté ne monta qu'à quatre hommes; mais le nombre des blessés fut plus grand (*i*). Ils ignorèrent combien il étoit mort de Portugais, quoiqu'ils ne pussent douter que l'artillerie & les flammes n'en eussent fait périr un grand nombre (*k*).

Barbaries des Hollandois & des Macassarois.

LE récit de l'attaque de la Ville, & du reste de cette Guerre, s'accorde assez fidèlement, dans Schouten, avec celui qu'on a donné sur le témoignage des Portugais (*l*). Il ne déguise pas même les excès de barbarie auxquels sa Nation s'emporta (*m*). Macassar fut réduite en cendres, & les Portugais chassés de l'Isle. La Paix, qui succéda, & qui mit la Compagnie Hollandoise en possession de tout ce que les Portugais y avoient occupé (*n*), ne laissa pas d'être violée, pendant le séjour que Schouten continua de faire aux Indes. Les Insulaires furent battus autant de fois qu'ils prirent les armes: mais s'il faut juger de leur soumission présente par les fureurs qui l'ont précédée (*o*), elle ne durera qu'autant que les Hollandois l'entretiendront par la rigueur.

(*i*) Il fut seulement de huit hommes. R. d. E.

(*k*) Pag. 134.

(*l*) Il se réduit à une double attaque des Forts de Panakoke & de Samboupo, où étoit le Palais du Roi, dont les Troupes, aidées des Portugais, firent une résistance des plus vigoureuses. Tandis que toutes les forces ennemies s'avançoient vers la dernière de ces Places, on fit une descente, pour marcher droit à la première. Le peu de monde, qui y étoit resté, n'eut pas même le tems d'en sortir, vû la promptitude avec laquelle les Hollandois se rendirent maîtres des portes, passant au fil de l'épée tous ceux qu'ils rencontrèrent dans la Place, qu'on se hâta de mettre en bon état de défense. L'Armée ennemie ne tarda pas d'y revenir pour en faire le Siège. Le combat fut rude; mais enfin il se décida, à l'avantage des Hollandois. R. d. E.

(*m*) Entre plusieurs traits fort odieux, il raconte, qu'après une mêlée, d'où les Insulaires se retiroient, „ un Soldat Hollandois, acharné au combat, furieux, sans „ doute, dit-il, & transporté hors de lui-„ même, trouvant dans son chemin une „ femme de Macassar, avec un enfant en-„ tre ses bras, qu'elle tâchoit de conserver, „ le lui arracha & lui perça inhumainement „ le cœur. La mère, transportée à son „ tour, prit un cris, qui est le poignard „ de l'Isle, & l'alla plonger dans le sein du „ Soldat, qui tomba mort d'un seul coup. „ Mais cette généreuse femme fut tuée à „ l'instant par d'autres Hollandois, qui pres-„ que tous n'étoient plus maîtres d'eux-mê-„ mes". *Pag.* 143.

Nota. M. Prevost semble faire grace aux Hollandois, en ne rapportant que ce trait de barbarie ***entre plusieurs fort odieux;*** mais c'est le seul que lui fournissoit Schouten, qui justifie la fureur des Soldats par la certitude où ils étoient, que la multitude de leurs Ennemis les accableroit, s'ils ne faisoient des efforts extraordinaires. R. d E.

(*n*) Ils restèrent maîtres de Panakoke, leur conquête; mais les Portugais ne furent pas encore chassés de l'Isle. R. d. E.

(*o*) La bonne foi de Schouten éclate dans les peintures. „ Ces Perfides, dit-il, n'ont „ pas laissé de rompre cette Paix, par des „ fourberies & des cruautés, telles qu'ils en „ avoient déja exercé contre nôtre Nation. „ Plusieurs de nos gens, échappés du nau-„ frage, ont été massacrés par leurs mains. „ Ils ont attaqué nos Forteresses. Ils ont „ envoyé des Flottes contre nous, entr'au-„ tres à Button, avec dix mille hommes de „ débarquement. Ils nous pressoient avec „ une fureur incroyable, en 1666., lorsque „ l'Amiral Corneille *Speelman*, qui fut en-„ voyé de Batavia avec une Armée navale, „ au secours de cette Isle, remporta sur „ eux une glorieuse victoire. Le Roi de „ Macassar, affoibli, demanda encore la „ Paix: mais elle ne dura pas plus que les „ précédentes. Toutes les Parties de l'Isle „ conspirèrent la perte des Hollandois, en „ 1669. Le même Speelman, qui fut em-„ ployé à dissiper cette tempête, n'en vint „ à bout qu'après des exploits extraordinai-„ res, dont la mémoire mériteroit d'être „ perpétuée par une Histoire particulière. „ Enfin, conclut Schouten, les Macassarois „ furent réduits, & la grande & puissante „ Isle de Celebes est maintenant soûmise à la „ Compagnie". *Pag.* 160 & 161.

§. II.

Description de l'Isle Celebes, ou Macassar.

§. II.

[*Seconde Expédition des Hollandois, contre Macassar, en 1666.*

Introduction.

Le récit de Schouten nous conduit naturellement à celui de ces Exploits mémorables, qui ont réduit l'Isle de Celebes sous l'obéïssance de la Compagnie Hollandoise, & qu'il jugeoit si dignes d'être transmis à la postérité, par une Histoire particulière. Ce souhait, qu'il semble former pour l'honneur de sa Nation, a été accompli depuis, & nous avons, de ces derniers événemens, une Relation très-authentique (*a*), dont nous allons donner le précis, après avoir rapporté, en peu de mots, les causes de cette nouvelle Guerre, que nous emprunterons de Valentyn, & qui répandront beaucoup de jour sur quelques-unes de ses circonstances, relatives aux Rebelles de l'Isle.

1665. Le Roi de Macassar rompt la Paix avec les Hollandois.

A peine la Paix de 1660 eut été signée, que le Roi de Macassar recommença à exercer toutes sortes de violences, de perfidies & de cruautés contre les Hollandois. En 1665, il envoya à Button, un Corps de dix mille hommes, qui attaquèrent leurs Places, & maltraitèrent leurs gens. Peu de mois auparavant, quelques-uns de leurs Vaisseaux ayant fait naufrage sur ses Côtes, ses Sujets massacrérent inhumainement ceux qui avoient échappé à la fureur des ondes, & pillèrent à l'ordinaire leurs marchandises. Tel fut le sort des Navires la *Baleine* & la *Lionne*. Presque dans le même-tems, un Prince de Macassar eut l'audace de donner un soufflet au Chef du Comptoir Hollandois, qui reclamoit l'assistance du Roi, au sujet du dernier de ces Vaisseaux. Un affront si sensible ne permit pas, à ce Chef, de s'arrêter plus longtems dans un lieu où sa Nation ne trouvoit ni sûreté ni justice. Lorsqu'il s'embarqua pour retourner à Batavia, un Noble Bouguis, nommé Raja *Palaka*, partit secrétement avec lui, plein de projets de vengeance contre le Roi Hassan-Oudin, dont il avoit reçu quelque mécontentement particulier, sans compter le double motif qui l'engageoit à fuïr une Cour, où son Ayeul & son Père, qui en occupoient les premières Charges, sous le règne de Sombanco, avoient fini leurs jours par les plus cruëls supplices.

On se prépare à lui faire la Guerre.

Ce jeune homme, arrivé à Batavia, fit ses plaintes au Conseil, implora son secours, indiquant en même-tems les moyens de se rendre maîtres de Macassar, & de vanger les outrages faits à la Compagnie, au service de laquelle il offroit de s'employer de toutes ses forces. On se concerta avec lui, & l'on résolut de faire partir incessamment une puissante Flotte, sous les ordres de l'Amiral Speelman; mais il fut trouvé bon d'envoyer, en attendant, Raja Palaka, à Macassar, où l'on ne savoit encore rien de son évasion, pour y assembler son monde; ce qu'il fit avec tant d'imprudence, qu'il se seroit vû en danger éminent de perdre la vie, s'il ne se fut sauvé à tems à Button, d'où le Roi de Goa l'ayant fait reclamer, par ses Ambassadeurs, sans pouvoir l'obtenir, ce Prince y envoya, en 1666, une Flotte 1666.

(*a*) Cette Relation, imprimée à Batavia, & traduite en François, se trouve jointe à l'Histoire de Macassar, par Gervaise, Edition de Ratisbonne, chez Erasme *Kinkius*, en 1700.

Description de l'Isle Celebes, ou Macassar.
1666.
Relation de cette expédition.

te de vingt-cinq mille hommes, avec menace de ſaccager l'Iſle, ſi on ne le remettoit entre ſes mains; mais le Roi de Button, comptant ſur l'arrivée de la Flotte Hollandoiſe, que Raja Palaka lui faiſoit eſpérer, de jour en jour, refuſa conſtamment de ſatisfaire à ſa demande.

„ L'Amiral Speelman, qui avoit mis à la voile, de Batavia, le 24 „ Novembre, avec treize Vaiſſeaux, montés de cinq cens Soldats Hol- „ landois, trois cens Indiens, & des Matelots au-delà de l'ordinaire, é- „ tant arrivé, le 19 Décembre, à la vûe de Macaſſar, reçut, le lende- „ main, dans ſon bord, deux Députés, qui lui apportoient, de la part „ du Roi, mille cinquante-ſix mazes d'or, que ce Prince avoit promis „ pour le maſſacre des Hollandois, & mille quatre cens trente-cinq risda- „ les pour le pillage du Vaiſſeau la *Lionne*; mais ayant refuſé de faire ſoû- „ miſſion à la Compagnie, on fut obligé de lui déclarer la Guerre, d'au- „ tant plus qu'on ſçavoit, que ce Prince avoit envoyé une puiſſante Flotte „ du côté de Button, il y avoit environ ſix ſemaines. Auſſi-tôt les Vaiſ- „ ſeaux Hollandois arborèrent le pavillon rouge, & paſſant devant la Vil- „ le de Macaſſar, ſe rendirent au Sud de l'Iſle, pour y faire tout le dégat „ qu'il leur ſeroit poſſible.

„ L'Amiral étant arrivé au Golfe de *Turate* (*b*), y fit une deſcente, „ avec deux Compagnies d'Infanterie Hollandoiſe, & tous les Bouguis „ qui étoient repartis ſur ſa Flotte. Après avoir réduit en cendres dix „ Habitations, grandes & petites, quantité de pady & de riz, & une „ Jonque neuve, armée en guerre, il revint le ſoir à bord, chargé de dé- „ pouilles, emmenant quatorze priſonniers, avec autant de têtes de ceux „ qui avoient été tués dans cette rencontre. Le lendemain, la Flotte mouil- „ la devant *Bontein* (*c*); où étoient les greniers des Ennemis. L'Amiral „ fit mettre à terre huit Compagnies d'Infanterie Hollandoiſe, deux de Na- „ tionaux, & les Troupes de Raja Palaka, qui ſaccagèrent une trentaine „ de Villages, & les réduiſirent en cendres, avec cent Barques, & trois „ mille laſts de pady & de riz. Cette expédition terminée ſi heureuſement, „ la Flotte fit voile vers Button, où elle arriva, à la vûe des Châteaux de la „ Place, le dernier jour de l'année ".

Suivant Valentyn, le Roi de cette Iſle, aſſiégé par l'Armée de Macaſſar, avoit été obligé de chercher ſon ſalut dans les montagnes. Les Ennemis s'étant mis à ſa pourſuite, il n'auroit pas pû y tenir longtems; & c'en étoit fait de Raja Palaka, ſi la crainte ne lui eut inſpiré d'aſſurer ce Prince, qu'il avoit des avis poſitifs, que l'Amiral Speelman ſeroit à Button, au plus tard dans ſept à huit jours. Là-deſſus le Roi demanda un délai pour ce court eſpace de tems, ſous prétexte qu'il lui étoit impoſſible de faire réſoudre, ſi promptement, ſes Montagnards à l'extradition de Raja Palaka, quoiqu'il y fut entièrement diſpoſé lui-même. Ce délai lui avoit été accordé, lorſque Speelman parut, le ſixième jour, avec ſa Flotte.

„ Le

(*b*) Ce n'eſt pas ce *Turate*, qui eſt marqué, dans nôtre Carte, ſur la Côte Occidentale, immédiatement au-deſſous de la Ligne Equinoxiale. Il s'agit ici d'un lieu de ce nom, ſitué au Midi de l'Iſle, en deçà de *Banette*, ou dans ces environs.

(*c*) *Bontein* devroit être à la place de *Bompanga*, dans la même Carte.

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR. 1667.

„ Le premier de Janvier 1667, l'Amiral se rendit avec les Chaloupes „ & les plus petits Bâtimens de la Flotte, dans le Port de Button, dont „ il trouva la Ville étroitement assiégée par les Macassarois, avec environ „ quatre cens cinquante Bâtimens, & plus de dix mille hommes. Les Hol- „ landois ayant mis pied à terre, tombèrent d'abord sur les Barques de pro- „ vision, que les Ennemis avoient tirées à sec, & en brûlèrent soixante, „ après une vive escarmouche. Ensuite ils assiégèrent l'Armée de Macas- „ sar, avec leurs petits Bâtimens. Leurs premières dispositions attirèrent „ bientôt un grand nombre de Bouguis, qui vinrent se rendre à Raja Pa- „ laka. Les Macassarois, qui voyoient leurs forces diminuer, craignant d'ê- „ tre attaqués dans leurs retranchemens, levèrent le Siège pendant la nuit, „ & mirent le feu à leur Camp; tandis que tous les autres Vaisseaux de la „ Flotte Hollandoise entroient successivement dans la Baye.

„ Les Ennemis envoyèrent ensuite des Députés à l'Amiral, qui ne les „ trouvant pas d'une qualité assez distinguée pour traiter avec lui, les ren- „ voya jusqu'à trois fois; & ce ne fut que le 4. du même mois, que les trois „ principaux Chefs de l'Armée de Macassar vinrent se jetter à ses pieds, „ pour se remettre à la discrétion de la Compagnie. Toutes les Troupes „ ennemies ayant été desarmées, on en transporta cinq mille cinq cens „ hommes des plus robustes, dans une Isle qui est entre Button & *Pantsia-* „ *na*, ou *Pangasina*, & l'on en prit, pour Esclaves, environ quatre cens, „ tant hommes que femmes, outre cinq mille Bouguis, & quatre-vingt-six „ Pirogues des Ennemis, qui se rendirent à Raja Palaka. Trois cens au- „ tres Pirogues (*d*), qui avoient été prises sur le Roi de Button, lui fu- „ rent restituées. Enfin, cette journée livra, entre les mains des Hollandois, „ plus d'onze mille personnes; quatre mille lasts de riz, trois cens Piro- „ gues, qu'ils coulèrent à fond, dans la Baye de Button, trente autres Bar- „ ques, qu'on donna au Roi & aux Grands du Royaume; dix des meilleures, „ dont on fit présent à Raja Palaka, & deux belles Jonques de guerre, „ que l'Amiral retint pour le service de sa Flotte, avec tous les principaux „ Chefs & Commandans de Macassar, qui demeurèrent auprès de lui com- „ me prisonniers de guerre; sans parler du butin assez considérable, qui con- „ sistoit principalement en crisses, à poignées d'or & d'autres métaux, en „ armes à feu, javelots, quelque or, tant monnoyé qu'en lingots, & en „ cent quatre-vingt-quinze étendarts ou banderoles.

„ L'Amiral partit là-dessus pour Amboine, d'où il ne revint, à Button, „ que vers la fin de Juin, avec seize Bâtimens, Vaisseaux ou Yachts, & „ quatorze Chaloupes, parmi lesquelles il s'en trouvoit quatre du Roi de „ Ternate. Cette Flotte avoit été accueillie d'une si violente tempête, „ dans le trajet de Button aux *Bougeroenes*, que les Barques de Raja Pala- „ ka, qui étoient aussi parties d'Amboine, sous la conduite du Capitaine „ *Poleman*, en avoient été presque toutes dispersées; mais ce Capitaine re- „ joignit quelque-tems après l'Amiral, avec la Chaloupe la *Concorde*, qu'il „ mon-

(*d*) Valentyn, qui donne la même Relation, n'en met que deux cens. C'est peut-être une faute dans la traduction.

Description de l'Isle Celebes, ou Macassar. 1667.

„ montoit, & lui donna avis, qu'il avoit vû Raja Palaka en grand peril, „ fans qu'il lui eut été possible d'aller à son secours. Sur ce rapport, l'Amiral l'ayant renvoyé en Mer, avec deux Chaloupes, pour chercher le Raja, il le trouva enfin, après bien des fatigues. Tous deux furent „ d'avis de passer, avec leur monde, à travers du Pays de *Boné*, sur la Côte „ Orientale, pour se rendre par terre à Bontein, où étoit le rendez-vous de „ l'Armée. Ils exécutèrent cette résolution avec beaucoup de courage, & „ brûlèrent, en passant, plus de cent Négreries, outre une grande quantité „ de pady & de riz.

„ Cependant l'Amiral étant arrivé aux environs de Bontein, trouva cette Place bien fortifiée de palissades, & la Côte deffendue par plusieurs „ Fortins de terre, avec près de six mille Macassarois, pour la garde de ces „ Postes. Il ne laissa pas d'y faire une descente & d'attaquer l'Ennemi, qu'il „ parvint à déloger sans aucune perte considérable. Après avoir tout réduit „ en cendres, la Flotte fit voile du côté de Macassar, où les Ennemis paroissoient résolus de faire une vigoureuse résistance; mais on ne jugea „ pas à propos de rien entreprendre contre eux, qu'on n'eut reçu des nouvelles de Raja Palaka, & que les Barques ne fussent arrivées.

„ Le 19 Juillet, à la pointe du jour, les Ennemis commencèrent à „ faire grand feu du Fort Royal, & à tirer une infinité de volées de canon sur le *Tertolen*, que l'Amiral montoit; On ne manqua pas de leur répondre de toute l'Artillerie de la Flotte, qui continua de battre jusqu'à la „ nuit, dont les Vaisseaux profitèrent pour s'éloigner de terre, ce qui fit „ croire aux Ennemis que l'Amiral étoit mort. On se rendit ensuite devant *Panakoke*, où les Troupes de Button arrivèrent aussi le 23, avec „ vingt-quatre Barques montées de mille hommes. Les petits Bâtimens „ ayant fait descente, mirent le feu au Village de *Batta-batta*; le 27, ils „ canonnèrent *Borrambon*, & le lendemain, ils se portèrent devant *Glisson*, „ où, dans une vive escarmouche qu'ils eurent avec les Ennemis, ils perdirent un Lieutenant & quatorze hommes.

„ Peu après, l'Amiral ayant eu avis que les Ennemis avoient dessein de „ couper le passage à Raja Palaka, & au Capitaine Poleman, qui venoient de Bontein, avec leurs Troupes, n'eut rien de plus pressé que d'accourir à leur secours. Il les trouva inopinément dans les environs de „ *Patembean*, & apprit d'eux, qu'ils avoient eû une rencontre fort vive, avec l'Ennemi; mais qu'ils étoient enfin demeurés victorieux. Ensuite „ étant retourné avec sa Flotte, du côté de Glisson, l'Amiral y fit descente, le 2 Août, sans aucune résistance. Ce jour-là se passa en de furieuses escarmouches, dans lesquelles les Hollandois eurent cinquante-six „ hommes blessés; ce qui n'empêcha pas qu'ils ne donnassent la chasse aux „ Ennemis, jusques fort avant dans le Pays, après avoir totalement défait „ leurs premières Troupes. On fut informé, qu'en deux rencontres, ils avoient perdu plus de mille hommes, & que Craen *Montemarano* avoit „ abandonné les Hollandois, & s'étoit de nouveau rangé sous les étendarts „ du Roi de Macassar, laissant aux premiers son fils aîné avec une de ses „ sœurs. Speelman n'avoit plus alors qu'environ treize cens hommes, tant

„ Soldats

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR. 1667.

„ Soldats, que Matelots, sans compter les Naturels du Pays. Le Yacht „ le *Nuissembourg*, qui étoit parti le 6, de Macassar, se trouva le lendemain „ en grand danger; Quarante-cinq Esclaves de l'Isle, & quinze Prisonniers „ de distinction, qui s'étoient rendus aux Hollandois, devant cette Place, „ ayant brisé leurs fers, égorgèrent la garde avec des bambous aiguisés, & „ alloient s'emparer du Bâtiment, sans le secours qu'il reçut d'un autre „ Vaisseau, & l'effet d'un coup de canon chargé de feraille, qu'on tira „ à propos sur ces Traitres, qui furent tous massacrés dans la fureur de la „ mêlée.

„ L'Armée de Boni, composée de six mille hommes, étant partie de Tu- „ rate, sur les Vaisseaux Hollandois, étoit arrivée devant Glisson, & y a- „ voit mis pied à terre. Raja Palaka avoit donné, la nuit précédente, un „ assaut sur Turate, & chassé l'Ennemi de trois Postes. Les Hollandois „ avoient alors, à Glisson, environ sept mille Bouguis, trois mille Ternatois „ & Buttonois, outre les Troupes des Capitaines *Joncker* & *Strycker*, avec „ quatre pièces de canon. L'Armée ennemie étoit forte d'environ vingt „ mille hommes.

„ Le 18, l'Amiral & son Conseil ayant résolu, avec Raja Palaka, d'atta- „ quer, pendant la nuit, le Château de Glisson, avec cent hommes d'élite „ & bien armés, sous la conduite d'un transfuge, ce dessein leur réussit si „ bien, qu'à trois heures du matin l'Amiral apprit que Raja Palaka s'étoit „ rendu maître de ce Poste, & demandoit du secours, qui lui fut envoyé „ tout de suite. Ce renfort arriva très-à propos, parceque les Ennemis „ donnèrent cinq assauts furieux sur la Place, depuis six heures du matin „ jusqu'à midi; mais ils furent toûjours vigoureusement repoussés, & for- „ cés enfin de se retirer jusqu'à cinq heures du soir, qu'ils revinrent à la „ charge avec tant de furie, que la victoire eut été fort douteuse, si les „ Assiégés ne se fussent parfaitement bien tenus sur leurs gardes.

„ Les Ennemis furent d'abord arrêtés par l'effet de quatre bombes & „ autant de grenades; une sortie qu'on fit sur eux, dans ce moment, les mit „ en fuite jusqu'à leur premier *Pagger*, ou Fortin, qu'ils furent contraints de „ quitter, à cause des bombes & des grenades qu'on y jettoit du Château. Ce „ Fortin, & un autre proche de Glisson, étoient situés si avantageusement, „ que les Ennemis auroient pû de-là canonner la Flotte, & il parut que „ c'étoit aussi à ce dessein, qu'ils avoient commencé à y dresser quelques „ Batteries. Leurs transfuges apprirent ensuite, qu'ils avoient perdu beau- „ coup de monde, entr'autres le Roi de *Mandhar*, le fils aîné de Craen „ *Linques*, & plusieurs des principaux de leur Noblesse. La perte, du cô- „ té des Hollandois, ne s'étoit montée qu'à six Bouguis tués & cinquante „ blessés. On commanda ensuite des Soldats Hollandois, avec les Bouguis „ du Capitaine Poleman, pour la garde des Forts de Glisson; & la même „ nuit, les Troupes de Boni s'étant avancées jusqu'au-dessous de l'Armée „ Royale, avec huit pièces de canon, elles y répandirent l'allarme de tou- „ tes parts.

„ Le lendemain, à la pointe du jour, les Ennemis ayant rassemblé tou- „ tes leurs Forces, vinrent donner un rude assaut au Pagger de Glisson; „ mais ils furent vigoureusement repoussés. Après s'être retirés dans le

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR. 1667.

„ Fort du Sud, ils l'abandonnèrent le jour suivant aux Bouguis, qui y mirent „ le feu, & retournant à grosses troupes sous le Fort Royal, chacun avec „ sa charge de pady sur les épaules, les Macassarois, qui les virent, les „ chargèrent si brusquement, qu'après un combat fort vif, pendant deux ou „ trois heures, les deux partis se séparèrent sans pouvoir ni l'un ni l'autre „ s'attribuer l'honneur de la victoire. Cependant les Ennemis, quittant „ bientôt leurs retranchemens, allèrent camper à la portée de canon du „ Pagger Hollandois. On les y attaqua, la nuit du 26, avec tant de bon- „ heur, qu'ils furent contraints de prendre la fuite, laissant une trentaine „ de morts, & tout leur Camp au pillage des Hollandois, qui brulèrent & „ saccagèrent tous les Villages à deux lieues au Sud de Macassar. L'Ami- „ ral ayant fait aussi démolir tous les Forts & Paggers, qu'il avoit pris à „ Glisson, fit voile, la nuit du 2 Septembre, pour se rendre au Sud de la „ Rivière d'*Ayen*, où il mit tout son monde à terre, sans aucune résistance. „ Quand l'Armée s'y fut bien retranchée, Raja Palaka s'avança jusqu'aux „ travaux des Ennemis, qu'il délogea; & ce succès fut immédiatement „ suivi de la prise d'un de leurs Paggers, situé sur la Côte, dont il enleva „ l'Artillerie.

„ Le 17. du même mois, les Hollandois eurent un autre combat des „ plus rudes avec les Ennemis, qui furent défaits & mis en fuite, avec „ perte de trente Malais, sans compter les Macassarois, parmi lesquels se „ trouvoient trois personnes de marque. Cette victoire ne couta, aux pre- „ miers, que sept Bouguis tués & soixante blessés. Un grand nombre de „ ces Peuples vint se rendre au Raja, sous la conduite des principaux de „ sa famille. Le Roi de *Panna*, son proche Parent, qui tenoit aussi la „ Campagne, avec un Corps d'environ cinq mille hommes, s'étoit approché „ jusqu'à seize miles de Macassar, & avoit pillé & saccagé plusieurs Villa- „ ges sur sa route. D'un autre côté, le Roi de *Bima*, qui depuis sa déli- „ vrance de Button, avoit toûjours paru fort attaché à la Compagnie, ve- „ noit de se jetter de nouveau dans les Troupes du Roi de Macassar, après „ avoir misérablement massacré neuf Hollandois, à bord d'une Chaloupe.

„ Le premier jour du mois d'Octobre fut marqué par un nouvel avanta- „ ge, que les Hollandois remportèrent sur un Corps de huit à neuf cens „ hommes des Troupes ennemies. Deux jours après, Raja Palaka „ chassa quelques Macassarois, qui étoient occupés à construire un Fort „ dans les environs de *Pattembite*. L'avis qu'on eut d'une irruption „ qu'ils méditoient de faire dans le Pays des Bouguis, avec trente-deux „ Pirogues & mille hommes, obligea l'Amiral d'y envoyer, en toute diligen- „ ce, trois Vaisseaux & deux Chaloupes. La nuit du 8, on reçut un nouveau „ renfort de trente Déserteurs de *Sopping*, qui avoient perdu leur Roi dans „ les montagnes. Plusieurs proches Parens de Raja Palaka ayant joint les „ autres dans le Village de *Sanrangen*, il y alla la nuit suivante, & en re- „ vint le matin, avec cent cinquante hommes & deux cens trente-sept „ femmes, ou enfans. Ce Raja s'étant remis tout de suite en Campagne, „ battit encore les Ennemis à différentes reprises, & se rendit maître de „ trois de leurs Paggers, où il trouva entr'autres onze pièces d'Artillerie; „ mais il reçut deux legères blessures.

„ Des

„ Des avantages si fréquens, quoique peu considérables, avoient si fort „ abbatu le courage des Ennemis, que l'Amiral crut devoir profiter de cet- „ te consternation pour leur faire des propositions de Paix. Le Roi de „ Macassar reçut bien ses Députés, & demanda une trève de trois jours „ pour se résoudre. Le 1er de Novembre, ses Ambassadeurs arrivèrent au „ Camp des Hollandois, avec une suite d'environ deux cens hommes. On „ les renvoya le lendemain, accompagnés de deux Députés, qui eurent „ ordre de déclarer au Roi, de vive voix, que s'il avoit quelque chose à „ proposer, ou à repliquer, il le fit avant les six heures du soir, parcequ'a- „ lors la trève seroit finie. Les Députés furent conduits à l'audience du Prin- „ ce. Après avoir entendu leur Commission, le Conseil parut fort embar- „ rassé sur le parti qu'il devoit prendre; Enfin *Crongron*, l'un des princi- „ paux Ministres, rompant le silence, dit en riant: *Hé bien! les Hollandois* „ *n'ont-ils pas raison? Qu'est-il besoin de consulter davantage? Si nous ne voulons* „ *pas les attaquer, ils nous attaqueront nous-mêmes.* Les Députés furent con- „ gediés avec cette réponse.

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR. 1667.

„ Dans ces entrefaites, les Craens *Layo* & *Bancala* s'étant fait voir sur „ la Rivière, comme s'ils eussent voulu se rendre, l'Amiral leur envoya „ Raja Palaka, chargé de quelques présens, qu'ils acceptèrent avec recon- „ noissance: Ces deux Craens avoient la garde d'un petit Pagger, derrière „ celui de la Pointe de la Rivière d'Ayen; Raja Palaka convint, avec eux, „ qu'on iroit les attaquer, entre le 2 & le 3 Novembre, & qu'ils feroient sem- „ blant de se deffendre; mais qu'après quelques décharges en l'air, ils sor- „ tiroient de leur Poste, pour aller chez eux rallier leurs Troupes & sollici- „ ter leurs Voisins, à venir se rendre, à leur exemple, entre les mains de „ la Compagnie, comptant qu'ils pourroient joindre l'Armée Hollandoise „ avec cinq mille hommes armés. Ce projet fut exécuté à point nom- „ mé, & malgré la résistance du premier Pagger, une Batterie de six piè- „ ces de canon l'obligea bien-tôt de se rendre. Outre ces deux Pag- „ gers, les Hollandois en trouvèrent deux autres abandonnés, qu'ils rédui- „ sirent en cendres. Le 4, Raja *Cajo* fut envoyé, avec cinq Barques, du „ côté de Turate, pour porter aux Grands de ce lieu-là quelques présens. „ Le Prince *Calematta*, qui servoit dans les Troupes de Macassar, avoit „ fait connoître son desir de se reconcilier avec la Compagnie & avec le „ Roi de Ternate son frère. Il y avoit encore, sur le bord de la Rivière, un „ Pagger, que les Ennemis abandonnèrent, & qu'on démolit ensuite; un „ autre plus grand, mais presque tout demantelé & muni de peu de mon- „ de; un troisième, où le Roi étoit logé, tomboit aussi en ruine; & il pa- „ roissoit que l'Ennemi eut dessein de décamper de-là pour aller se poster „ sur le bord de la Rivière de Gresse. Au bout du Bois, il y avoit un „ grand Pagger derrière Borrombon, que Craen *Linques* gardoit; mais on „ en avoit déja retiré l'Artillerie. L'Amiral s'y rendit le 7, avec Raja „ Palaka, suivis de deux cens Soldats Européens & des Troupes d'Amboi- „ ne; ils mirent d'abord le feu au Bourg de Bonaye, & résolurent de rele- „ ver un vieux Pagger au bout du Bois, pour favoriser l'attaque du Châ- „ teau de Linques, & se porter ensuite sur Borrombon, au cas de réussite „ de la première entreprise.

„ LE Roi & ſon Peuple, qui voyoient toutes ces diſpoſitions, ſembloient être fort portés pour la Paix; mais Craen *Tello* y étoit d'autant „ plus contraire. Il vouloit à tout riſque livrer Bataille à l'Armée Hollan- „ doiſe. Craen *Greſſe* étoit arrivé à *Wadjo*, ſans y avoir trouvé de ſecours „ conſidérable. Raja Panna, neveu de Raja Palaka, & qui ſuivoit le même parti, avoit décampé de *Beron* pour aller à Sopping, où il étoit en „ bonne poſture. Daen *Pabile*, & ceux de *Loubou*, s'étoient battus à diverſes fois contre ceux de Wadjo, & avoient eû l'avantage ſur ces derniers, qui, à cauſe de l'incendie des Villages aux environs, s'étoient retirés juſqu'à leur principale Négrerie. La plûpart des Peuples de deça „ la Rivière s'étoient rangés ſous l'obéiſſance des Hollandois, & les autres avoient pris le parti du Roi de Macaſſar. Ceux de *Lamoure* avoient „ imploré la protection de la Compagnie, contre l'oppreſſion inſupportable „ de Daen *Matuane*, & ceux de Biema deſapprouvoient bien l'attentat „ & meurtre commis par leur Roi; mais ils n'avoient pas encore député „ à l'Amiral pour renouveller le Traité, ni envoyé les frères de l'Aſſaſſin „ qu'il avoit demandés.

„ TELLE étoit la ſituation des choſes, le 7 de ce mois, lorſqu'on vit arriver, au Camp Hollandois, des Ambaſſadeurs du Roi de Macaſſar, „ chargés d'une lettre & de ſept ſacs, qui contenoient trois mille trois „ cens quatre-vingt quatorze risdales. L'Amiral y répondit, de ſon côté, „ par l'envoi de quelques Députés, qui revinrent le lendemain avec trois „ Macaſſarois, dont la Commiſſion n'aboutiſſoit qu'à demander, de la part „ de leur Prince, une trève de dix jours dans toute l'étendue de ſon Royaume, pour pouvoir ſe déterminer ſur les conditions de la Paix; mais on „ ne voulut lui accorder que trois jours.

„ EN attendant, ſur les avis qu'on reçut, que les Craens Layo & Bancala „ étoient déja ſur pied, qu'ils avoient brûlé les habitations frontières de „ la juriſdiction du Roi, & dirigé enſuite leur marche du côté de Linques, „ où Craen Linques s'étoit auſſi rendu, avec trois cens hommes, pour „ ſolliciter, à ce qu'on croyoit, le Peuple à la revolte contre ce Prince, „ l'Amiral jugea à propos d'y envoyer la Chaloupe le *Dauphin*, avec un „ Député, pour les aſſûrer des bonnes intentions de la Compagnie. On travailloit en même-tems à raſſembler les Alliés de Turate. Craen Tello „ étant tombé malade, avoit été obligé de ſe faire tranſporter à Jompandan, & Craen Callematta étoit parti de compagnie. Le Roi avoit commencé de fortifier le Village de *Bonte Birain*, ſur la Rivière de Greſſe; „ mais l'on fut informé qu'il n'étoit gardé que par une dixaine d'hommes, & que généralement tout le Pays de Macaſſar aſpiroit après la „ Paix". On n'en étoit pas fort éloigné, puiſqu'elle ſe fit le 18 de ce mois, à des conditions extrêmement avantageuſes pour la Compagnie (*a*).

Concluſion de la Paix.

(*a*) Nous avons promis d'en rapporter les Articles. Les voici en moins de paroles.

1. On confirme les Traités du 19 Août, & 2 Décembre 1660, dans tous leurs points, pour autant qu'il n'y a pas été dérogé par le préſent Traité.

2. On livrera inceſſamment à l'Amiral, ſans exception, tous les Européens, Sujets de

de la Compagnie, qui se trouvent à Macassar, soit qu'ils y soyent passés en dernier lieu, ou dans d'autres tems.

3. On restituera à la Compagnie tous les effets qu'on a recouvrés du naufrage du Vaisseau la *Baleine*, & du Yacht la *Lionne*, à l'exception de huit pièces de canon de fer, au cas qu'il se trouve, que la Compagnie en a été satisfaite.

4. On fera prompte & bonne justice, en présence du Résident de la Compagnie, de tous ceux qui seront trouvés coupables des assassinats commis en la personne de plusieurs Hollandois, & la Régence de Macassar en fera une exacte recherche, pour qu'il en soit statué un exemple.

5. Elle s'oblige en particulier de contraindre tous les Débiteurs de la Compagnie à lui payer au plutôt leurs arrerages, sinon cette année, du moins pour le plus tard l'année prochaine.

6. On fera sortir de Macassar & des Pays de son ressort, tous les Portugais & leurs adhérens qui s'y trouvent, sans aucune exception; Et comme on doit croire que les Anglois sont de grands Boutefeux, qui ont eû la principale part à l'infraction des derniers Traités, les Régens de Macassar seront tenus de leur faire aussi évacuer le Pays, à la première occasion, sans permettre jamais à ces deux Nations, ou à d'autres de l'Europe, d'y venir exercer le Commerce, ni même d'y rester, après le dernier du mois de..... tout au plus tard.

7. La Compagnie jouira du Commerce libre dans tout le Macassar, à l'exclusion de toute autre Nation, soit Européenne ou Indienne, sans que personne puisse y apporter des toiles ou autres marchandises de Coromandel, de Surate, de Perse & de Bengale, ni aucunes denrées de la Chine, sous peine de confiscation des effets, au profit de la Compagnie, & de correction arbitraire. On n'en excepte que les grosses toiles telles qu'on les fait sur la Côte Orientale de Java.

8. On accorde aussi à la Compagnie l'exemption de tous Droits d'entrée ou de sortie.

9. Les Régens ou les Sujets de Macassar ne pourront naviguer (1) à l'avenir qu'à Baly, à la Côte de Java, à Jacatra, Bantam, Jamby, Palembang, Johor & Borneo, & ils seront tenus de se munir, à cet effet, dès passeports de l'Officier qui commande ici de la part de la Compagnie, sous peine d'être traités comme ennemis & saisis; sans qu'il leur soit desormais permis d'envoyer aucuns Bâtimens à Bima, Solor, Timor, &c. ou à l'Est de la Pointe de *Lassen*, qui est la Partie Orientale du Golfe de Saleyer, ni de l'autre côté, au Nord ou à l'Est de Borneo, pour aller à Mindanao, ou aux Isles voisines, sous peine de la vie & de confiscation des biens de ceux qu'on y trouvera.

10. Tous les Forts situés le long de la Côte de Macassar, comme *Borrambon*, *Pannekoke*, *Gresse*, *Marisson*, *Borrebos* ou autres, seront incessamment démolis; à l'exception seulement du Château de *Samboupo*, qui restera au Roi; & l'on ne pourra plus en bâtir de nouveaux, soit là ou ailleurs, que du commun consentement de la Compagnie.

11. Le Fort Septentrional, nommé *Joupandan*, sera évacué tout de suite par les Troupes de Macassar, & livré en bon état à la Compagnie, pour y mettre Garnison; le Village & les Terres de sa dépendance devant y rester comme auparavant, sans que le Gouvernement de Macassar puisse se mêler en aucune façon des Habitans; bien entendu que les Marchands payeront au Roi, pour leur trafic, tels droits & péages, dont on conviendra ultérieurement, & que la Compagnie ne donnera point d'azyle, dans l'étendue de son ressort aux Malfaiteurs ou Débiteurs du Roi & des Grands. On relevera aussi incessamment la Loge de la Compagnie, soit dans l'intérieur du Fort, ou au dehors, à son choix.

12. La Monnoye de Hollande, qui a cours à Batavia, l'aura aussi à Macassar au même prix; & si le Peuple témoignoit de la repugnance à la recevoir, le Gouvernement se charge de la lui faire agréer par force.

13. Pour amende de la dernière infraction de la Paix, le Roi & les Grands promettent de livrer, à la Compagnie, mille Esclaves des deux Sexes, ou d'en payer la valeur en canon, en or, ou en argent, à raison de deux Teils & demi, ou de quarante Mazes d'or de Macassar chaque Esclave.

14. Le Roi & les Grands de Macassar ne pourront se mêler, à l'avenir, des affaires du Pays de Biema & de son ressort, ni jamais l'assister directement ou indirectement contre la Compagnie.

15. Lesdits Régens, informés de l'horrible assassinat, dont le Roi de Biema, son Gendre Craen *Dompo*, Raja *Tamborra*, Raja *Sangarre*, & leurs adhérens, au nombre de vingt-

(1) Le Traducteur avoit mal rendu les mots de *vaarten maaken*, par ceux de *faire bâtir aucunes Barques ou Vaisseaux*. Ainsi la Note qu'on a ajoûtée, d'après cet article, ci-dessus, *pag.* 89, tombe d'elle-même.

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR. 1667.

vingt-cinq personnes, se sont rendus coupables envers la Compagnie, s'engagent de lui livrer Raja Biema & ceux de ses Complices qui pourront être découverts, pour qu'ils soyent punis comme ils le méritent; de même que Craen *Montemarano* (1), afin qu'il demande en toute soumission pardon de son crime.

16. Ils restitueront, au Roi de Button, tous ses Sujets, qui ont été faits prisonniers, dans la dernière invasion des Macassarois, avec le prix reçu de ceux qui sont morts depuis leur vente; & renoncent très-expressement à toutes prétensions sur ses Etats.

17. Ils restitueront de même au Roi de Ternate, les Habitans des Isles *Xulas*, & les canons qu'ils lui ont enlevés; déclarant n'avoir aucune prétension sur ces Isles, & renonçant, en faveur dudit Roi, à toutes celles qu'ils forment sur les Isles *Saleyer* & *Pantsiana*, sur toute la Côte Orientale de Celebes, y compris les Isles de *Bangay*, de *Gapy* & autres, situées le long de cette Côte; comme aussi entre *Mandhar* & *Manado*, sur les Pays de *Lambagy*, *Caudiepan*, *Bool*, *Tontoli*, *Dampellas*, *Balaissang*, *Silensac* & *Cajely*, qui appartenoient anciennement aux Rois de Ternate, & que lesdits Régens de Macassar leur cédent à perpétuité, promettant de ne jamais les troubler à l'avenir dans la possession de ces Terres.

18. De plus, lesdits Régens renoncent à tous droits de souveraineté sur les Pays de Bouguis & de Loubou, dont ils reconnoissent les Rois, Princes & Seigneurs pour libres & indépendans, & déclarent n'avoir pas la moindre prétension à leur charge; promettant de remettre en pleine liberté, sans aucun delai, le vieux Roi de Sopping, ses terres, femmes, enfans, domestiques & effets sans exception, & de nous les délivrer, avec tels autres Seigneurs Bouguis, qui peuvent se trouver encore au pouvoir du Roi de Macassar, y compris leurs femmes & enfans.

19. Ils déclarent aussi reconnoitre pour libres, les Rois, Seigneurs & Etats de *Layo* & de *Bancala*, avec tout le Pays de *Turate* & de *Badjing* & leurs dépendances, qui se sont soûmis à la Compagnie pendant la Guerre.

20. Tous les Pays conquis, par la Compagnie & ses Alliés, depuis *Boulou-Boulou* jusqu'à *Turate*; & de-là jusqu'ici à *Bangaya*, leur demeureront en propriété, selon le droit de la Guerre, le Roi de Macassar n'y ayant plus rien à prétendre; mais le tout restant à la disposition de la Compagnie, pour en faire ce que bon lui semblera; & dès que les Rois de *Panna* & de *Bacca* seront arrivés, on pourra designer ce qui nous revient au Nord de Macassar, en vertu du même droit de conquête.

21. Les Pays de *Wadjo*, *Boulou-Boulou* & *Mandhar*, s'étant rendus coupables envers la Compagnie & ses Alliés, lesdits Régens promettent de les abandonner, sans leur prêter directement ou indirectement la moindre assistance contre nous.

22. On est aussi convenu que les Bouguis & les Turatois, qui ont des femmes de Macassar, & les Macassarois, qui en ont de Bouguis & de Turate, pourront emmener chacun la sienne, selon que bon lui semble, comme il est convenable; & l'on ne recevra desormais, dans les Etats de part & d'autre, aucun des Sujets respectifs, qui voudroient s'y retirer, que du consentement de leurs Rois & Seigneurs légitimes.

23. Les Régens de Macassar, conformément au 6me. Article, promettent de fermer leur Pays à toutes les autres Nations, & de leur en défendre l'entrée de toutes leurs forces; mais au cas qu'ils n'en fussent pas en état, pour lors ils devront demander, à cet effet, le secours de la Compagnie, qu'ils reconnoissent comme leur Protectrice, & qu'ils seront aussi tenus d'assister, de leur côté, en étant requis, sans entrer en aucune négociation de Paix avec ses Ennemis.

24. Dans ce Traité de Paix perpétuelle, d'Amitié & d'Alliance, sont compris les puissans Rois de Ternate, Tidor, Bachian, Button; les Rois de Bouguis, Sopping, Loubou, Turate, Layo, Badjing, avec tous leurs Pays & Sujets; comme aussi Biema, de même que tels autres Souverains & Princes, qui demanderont par la suite à entrer dans cette Alliance.

25. S'il arrivoit qu'il s'élevât des différends entre les Alliés respectifs, les parties ne pourront pas d'abord recourir aux armes; mais elles devront en instruire le Capitaine des Hollandois, pour qu'il tâche d'accommoder les choses à l'amiable; & si l'une des parties ne vouloit pas entendre raison, alors tous les Alliés seront obligés de venir au secours de l'autre.

26. Après la conclusion de ce Traité, le Roi & les Grands de Macassar seront tenus d'envoyer à Batavia, avec l'Amiral, deux des principaux Rois du Conseil, à leur choix, pour présenter ce Traité à M. le Gouverneur Général & à MM. du Conseil des Indes, & leur

(1) Voyez ci-dessus, *pag.* 120.

leur en demander la ratification, sous l'assurance, que lesdits Députés s'en retourneront satisfaits; mais il sera libre, à M. le Général, s'il le souhaite, d'exiger deux fils des principaux Rois, pour rester auprès de lui comme Otages, aussi longtems qu'il le jugera nécessaire; Néanmoins, après une année, le Roi de Macassar pourra les faire relever par d'autres: & la Compagnie sera tenuë de leur faire porter l'honneur & le respect convenables, sans souffrir qu'on leur fasse la moindre violence.

27. Pour ampliation du 6me. Art., on accorde à la Compagnie la permission de transporter à Batavia les Anglois, qui sont dans ce Pays, avec tous leurs effets, sans que le Roi puisse s'y opposer.

28. De même pour ampliation du 15me. Art., il a été promis, que si dans dix jours on ne trouve pas morts ou vifs les Rois de Biema & de Montemarano, on mettra alors en depôt, entre les mains de la Compagnie, les fils de ces deux Princes.

29. Le Gouvernement promet à la Compagnie de lui payer en dedommagement des frais de la Guerre, la somme de 25000. risdales, en cinq Moussons consécutives, soit en canon, en marchandises, or, argent ou joyaux, suivant leur prix.

30. Et pour plus religieuse observation de tous ces Articles, le Roi de Macassar & les Grands de son Royaume d'une part, l'Amiral, pour la Compagnie d'autre part, ainsi que les Rois & Princes compris dans cette Alliance, après l'invocation du saint Nom de Dieu, les ont jurés, signés & scellés, chacun en sa manière, dans une Tente dressée en rase campagne, aux environs de *Borrombon*, sur le propre Territoire de la Compagnie, le Vendredy, 18 Novembre 1667.

Dans le courant du mois de Mars de l'année suivante, on fit encore d'autres Traités avec les Rois de Tello & de Linques. On se contentera d'en extraire les conditions, acceptées par ces Princes.

„ Je soussigné *Paducca Siri Sultan Harounara Chit*, Roi de Tello, devenu Ami & „ Allié de la Compagnie, dans la dernière „ Paix faite avec le Royaume de Macassar, „ me rappellant la fidélité & le soin pater„nel, dont la Compagnie use constamment „ envers ses Amis & Alliés: déclare, par ces „ présentes, que j'ai résolu, de l'avis des Sei„gneurs de mes Etats, de mes Frères & de „ mes Sujets, de m'allier & m'engager, moi „ & les miens, aussi bien que tout mon Royau„me, encore plus étroitement avec la même „ Compagnie, & de la prier de me recevoir „ en sa protection, non-seulement moi en „ particulier, mais aussi tous mes Enfans, a„fin que tant durant ma vie qu'apres ma „ mort, ils puissent être considérés avec „ moi, comme Amis & Alliés de la Noble „ Compagnie des Indes Orientales, qui nous „ prend sous sa garde paternelle, pour que „ personne au monde ne nous fasse le moin„dre tort ou outrage. Surquoi le Sr. Cor„neille Speelman, Amiral &c., ayant bien „ voulu accepter amiablement & avec cordia„lité, les propositions que je lui ai fait fai„re par les Rois de Ternate & de Linques; „ c'est pourquoi je m'engage moi & les miens, „ à toute fidélité sincère envers ladite Com„pagnie, nous remettant entièrement à ses „ généreux soins; & comme ses Amis & ses „ Ennemis sont aussi les nôtres, nous se„rons toûjours prêts d'aller à la Guerre avec „ elle, par-tout où nous serons appellés. Au „ cas que je vienne à déceder, mes Enfans „ & les Enfans de mes Enfans demeureront „ sous sa tutelle & protection paternelle, & „ si moi ou eux ne laissions point de Des„cendans, les Seigneurs de mon Royaume, „ mes Frères & autres Parens, ne pourront „ élire un Roi à ma place, que de l'avis & „ consentement de la Compagnie; Et mê„me, si mes Enfans ne se comportoient pas „ comme ils doivent, elle pourra élire quel„qu'autre des plus proches à leur place, „ pour le bien de mes Etats & celui de mes „ Sujets; confiant le tout de bon cœur à la „ direction de la Compagnie. En foi dequoi „ &c. ".

Fait à Tello, le 9 Mars 1668.

„ Je soussigné *Mamalyang*, Roi héréditai„re de *Chinrana Linques*, & Baron dans le „ Royaume de Macassar, ayant mûrement „ examiné le Traité ci-dessus, par lequel le „ Roi de Tello mon Frère s'est allié & enga„gé à la Compagnie des Indes, en ma pré„sence; déclare, pour moi & pour mes Fils „ & Filles, Domestiques, Pays & Peuples, „ non-seulement que je m'oblige de même „ envers ladite Compagnie, mais que je me „ mets aussi entièrement sous son obéïssance „ & sa protection, promettant de lui être dés „ maintenant & à jamais fidèle dans tous ses „ commandemens, dans son service & ses or„donnances; En foi dequoi, moi & mon „ Fils *Tartara Cranivan Patena*, avons si„gné, scellé & juré cet Acte, entre les „ mains de l'Amiral, & en présence de tous „ les Rois Alliés, qui l'ont de même signé „ comme témoins, savoir le puissant Roi „ de Ternate, le Roi de Palaka, le Prince „ Calematta & le Roi de Layo, le 13 de „ Mars 1668 ".

§. III.

§. III.

Conquête de Macassar, par les Hollandois, en 1668 & 1669.

Nouvelle rupture de la Paix.

LES réjouïssances qui se firent à Batavia, pour la Paix de Macassar, étoient à peine finies, & l'Amiral Speelman, après avoir pris possession du Fort de Jompandan, dont il changea le nom en celui de *Rotterdam*, s'occupoit encore à s'assûrer des fruits de sa victoire, lorsque les perfides Peuples, qu'il venoit de soûmettre, s'emparèrent, par trahison, de deux de ses Chaloupes, chacune montée de huit Hollandois & de six Bouguis, qu'ils massacrèrent tous, sans épargner même les Capitaines *Commers* & *Haamstede*. Ce tragique événement arriva au mois d'Avril 1668. Les Rois de Tello & de Linques, qui peu de jours auparavant s'étoient engagés de la manière la plus solemnelle envers la Compagnie, furent les premiers qu'on vit lever l'étendart de la revolte; mais ce malheur fut compensé par l'arrivée de cinq cens Bouguis, qui joignirent les Hollandois, dont le courage n'étoit pas peu abbatu par les maladies. Au mois de May, il leur mourut plus de cent hommes, & presque tous les autres étoient travaillés de fièvres malignes. L'Amiral même s'en trouvoit si incommodé, que pour changer d'air, il se mit en Mer, à bord d'un Yacht, en attendant les secours. Ce fut pour faciliter la jonction de ceux qu'on se promettoit des Alliés de Turate, qu'il fit occuper de nouveau le Pagger de *Batta-Batta*, dont la situation, au Nord de Samboupo, lui devenoit importante à plusieurs égards.

Les Bouguis s'étant mis en Campagne, du côté de *Maros*, remportèrent, le 12 Août, une victoire signalée sur les Ennemis, qu'ils mirent en fuite, & dont ils coupèrent soixante-cinq têtes, parmi lesquelles se trouva celle de *Paye Lingen*, un des principaux Chefs des Macassarois; mais les Hollandois perdirent en échange le Yacht *Purmerland*, qui tirant, avec quelques autres Vaisseaux, sur le Fort de Samboupo, fut brûlé de ses propres poudres. Raja *Loubou*, qui jusques-là avoit suivi leurs drapeaux, étoit passé du côté de l'Ennemi avec dix des siens. Enfin, les avantages ne balançoient encore que foiblement les pertes, lorsqu'il arriva, de Batavia, trois Vaisseaux, qui avoient à bord trois cens soixante-quinze hommes de nouvelles Troupes.

Dès que l'Amiral eut reçu ces renforts, il s'avança si près des Ouvrages de l'Ennemi, que suivant l'expression de la Relation, on pouvoit se donner la main les uns aux autres. On eut bien-tôt recours aux Négociations de Paix. Les Rois de Goa & de Tello avoient aussi envoyé une Lettre au Gouverneur Général & au Conseil des Indes, par quelques Messagers de Macassar, partis le 18 Septembre; mais qui ne la rendirent que cinq mois après. Comme ces deux Rois tâchoient de se purger de la dernière rupture, dont ils rejettoient toute la faute sur l'Amiral Speelman, on peut juger qu'ils se trouvoient dès lors fort pressés & dans un grand embarras

embarras de se tirer d'affaire. Cependant leur opiniâtreté continuoit de leur causer autant de mal que les armes des Hollandois.

Description de l'Isle Celebes, ou Macassar. 1668.

Ces derniers n'eurent plus qu'une suite d'avantages rapides. Le 2 Octobre, leurs Bouguis prirent d'assaut la Forteresse de *Barras*, y firent trois cens prisonniers, tant femmes qu'enfans, & emportèrent trente-six têtes. Il y eut ensuite une escarmouche, dans laquelle les Ennemis eurent encore du pire. Le 12, les Hollandois avoient aussi pris d'assaut un Pagger assez considérable entre la Mer & Samboupo, & l'Ennemi travailloit à faire un nouveau retranchement, pour remplacer cette perte. Les Bouguis étant sortis du Fort Hollandois de Maros, s'étoient avancés jusqu'à la Négrerie *Pamadingan*, & s'y étoient renforcés dans deux Paggers, jusqu'au nombre de trois mille, après avoir brûlé tout ce qui s'étoit présenté sur leur route.

1669.

Au commencement du mois d'Avril 1669, on renouvella les Négociations pour la Paix; mais l'opiniâtreté des Ennemis fut encore un obstacle à sa conclusion. Cependant il en mouroit de faim tous les jours, & les Hollandois les serroient de si près, dans leur Fort de Samboupo, qu'ils n'en étoient éloignés que d'un jet de pierre. Au mois de May leurs travaux se trouvèrent avancés jusqu'à une verge de ses murailles, & en état de soûtenir un rude assaut. D'un autre côté, Crain *Jerenica*, un des plus fameux Généraux de l'Ennemi, étoit venu au secours du Roi de Macassar, avec deux ou trois mille hommes, dont les Hollandois étoient journellement menacés; mais ils n'avoient fait encore aucune entreprise considérable, si ce n'est que la nuit du 13 au 14, ils attaquèrent, avec dix ou douze Barques remplies de monde, le Yacht le *Schelvis*, qui les repoussa vigoureusement, quoiqu'il n'eut pas plus de dix-huit hommes en état de combattre.

Les Hollandois se rendent maîtres de Samboupo.

Suivant les rapports des transfuges de Samboupo, au commencement du mois de Juin, la disette des vivres y étoit grande parmi le Peuple; mais les principaux n'en montroient pas plus d'inclination pour la Paix. Les Assiégeans travailloient, depuis quelque-tems, à une Mine, qu'ils firent jouër le 17, avec tant de succès, qu'elle enleva un grand pan de la muraille. Les Assiégés bouchèrent aussi-tôt la brêche avec des gabions & autres choses; Les Hollandois y revinrent si souvent à l'assaut, qu'ils gagnèrent la muraille; mais ils y trouvèrent tant de résistance, qu'ils ne purent se rendre maîtres du Château & de la Ville de Samboupo, que le 24 Juin, après que les Ennemis s'en furent retirés, pour la plûpart, au Château de Goa, où ils manquoient de toutes choses.

Traité de Paix, qui soûmet Macassar à la Compagnie.

Enfin, le mois suivant, on conclut un nouveau Traité de Paix, par lequel le Roi & les Grands de Macassar s'obligeoient d'observer, de point en point, celui du 18 Novembre 1667; de livrer à la Compagnie toute leur Artillerie, de démolir & de raser toutes leurs Fortifications, sans en pouvoir jamais faire de nouvelles, & de donner des Otages, pour la sûreté de leurs engagemens. On ne peut guères se dispenser de rapporter aussi en substance ces derniers Articles, avec les Lettres de soumission de quelques-uns des Rois de Macassar, pour faire voir de quelle manière la

Compagnie a mis, sous son obeïssance, cette Nation superbe & perfide, qui depuis longtems étoit la terreur & le fleau de tous ses Voisins (*a*).

(*a*) Le Roi & les Grands de Tello, avec le Crain Linques, ayant fait les soumissions requises à la Compagnie, ont été de nouveau reçus dans son Alliance, aux conditions suivantes;

1°. Qu'ils garderont saintement & à perpétuité les anciens Traités; déclarant qu'ils ne les ont violés que par leur pernicieux Conseil; qu'ils en sont fort fâchés; qu'ils se reconnoissent infiniment obligés à la Compagnie, d'avoir bien voulu leur pardonner à leur très-humble prière; & qu'ils s'en remettent à ses bontés; la suppliant néanmoins, qu'à l'égard des sommes, qui lui ont été promises par le Traité de Bonaye, il lui plaise de ne pas permettre qu'ils soyent surchargés au-delà de leurs forces, parcequ'ils se trouvent dans l'impuissance d'y satisfaire.

2°. Qu'ils reputent à grand grace & bienfait, que la Compagnie veuille bien leur laisser leurs armes de main & leurs mousquets, en considération qu'ils ont abandonné les premiers le parti du Roi de Macassar, pour se soûmettre à la Compagnie; promettant de délivrer incessamment, & sans aucune réserve, toutes les petites pièces d'Artillerie qui se trouvent encore à Tello, Goa, Sadrebone ou ailleurs, sans en prétendre la moindre chose, & remerciant bien la Compagnie de ce qu'il lui plaît de les accepter suivant leur prix, en deduction de la dette susmentionnée.

3°. Qu'ils s'engagent de démolir les Fortifications de Tello, quand il plaira à la Compagnie, & de n'en jamais faire de nouvelles sans son consentement.

4. Qu'en qualité de bons & fidèles Alliés de la Compagnie, ils tiendront pour Ennemis déclarés, ceux des Rois de Celebes, qui refusent de lui faire soumission, & qu'ils contribueront à leur causer le plus de mal qu'il sera possible.

5. Qu'en cas que Crongron, seul Auteur de la rupture du dernier Traité, ne vienne pas se jetter aux pieds de la Compagnie, pour lui demander grace, & se remettre entièrement à sa discrétion, sous l'assurance donnée, même sans l'avoir demandée, qu'on n'attentera point sur sa personne, ni sur sa vie, pour lors, ils aideront à le poursuivre, à le prendre, ou le tuer, selon que l'occasion s'en présentera, & remettront, entre les mains de la Compagnie, tous les effets qu'on pourra trouver lui appartenir, en diminution des sommes stipulées par le dernier Traité.

6. Que pour plus de sûreté de ce nouveau Traité d'Alliance, le Roi, ou quelqu'un de ses Grands, au choix des Vainqueurs, chaque fois qu'on le demandera, sera tenu de venir demeurer parmi eux, en un lieu commode, & d'y rester aussi longtems qu'il plaira à la Compagnie.

7. Enfin, que pour ôter tout sujet de défiance, ils ne viendront jamais dans aucune Place de la Compagnie, qu'avec peu de monde, & même sans armes, le reste de leur suite étant obligé de s'arrêter hors de la Porte.

Fait le 15 Juillet 1669.

Les Députés de Goa sont ensuite comparus, & ont déclaré, que le Roi ne pouvant venir en personne, à cause de sa maladie, les avoit envoyés pour demander grace, en son nom, à la Compagnie, la priant très-humblement de le recevoir, comme elle a fait le Roi de Tello, & de le rétablir dans son Alliance; surquoi le Traité précédent leur ayant été lû, ils l'ont accepté dans tous ses points; & y ont encore ajoûté les suivans.

1°. Que conformément à l'exemple de Tello, les Rois & les Peuples de Goa & Sadrebone raseront & démoliront, quand il plaira à la Compagnie, toutes les Fortifications de ces deux Places, sans pouvoir jamais les relever, ni en bâtir de nouvelles, que du consentement de ladite Compagnie.

2°. Qu'ils ne se mêleront en aucune manière des Malais, Maures ou autres Etrangers, qui sont actuellement à Tello, Goa, Sadrebone & ailleurs; laissant à la Compagnie d'en agir avec eux comme elle le jugera à propos; & promettant de ne recevoir, à l'avenir, aucun Etranger chez eux, sans la permission de la Compagnie, qui aura la faculté de tenir à Tello, Goa & Sadrebone, autant de monde qu'elle voudra, pour veiller sur leur conduite; & l'on empêchera l'entrée des Rivières de Tello & de Sadrebone, à toutes les Barques qui ne seront point munies de ses passeports.

Fait le 27 Juillet 1669.

La Lettre de Crain Goa, au Gouverneur Général & à M. M. du Conseil des Indes, après un préambule à la mode des Orientaux, est conçue en ces termes;

„ Au reste nous déclarons en sincérité & „ pure-

„ pureté de cœur, que nous sommes tous „ véritablement amis de la Compagnie, & „ que nous le serons invariablement tant „ que le Soleil & la Lune éclaireront l'Univers; & comme à cause de nôtre éloignement, par ignorance & faute d'entendement, nous avons mal agi avec la Compagnie, nous la supplions très-instamment, de vouloir nous le pardonner, de „ même qu'à nos Enfans & à tous les autres „ Grands, &c".

Les Crains Tello & Linques, par leurs Lettres, confessent avoir violé la Paix, & ils en demandent pardon, à-peu-près dans les mêmes termes, promettant d'aller à Batavia, pour faire soûmission au Gouverneur Général & au Conseil des Indes. Voici les noms des Rois & Princes, que l'Amiral Speelman y conduisit en triomphe.

Les Rois de Tello & de Linques, avec leurs femmes, & une suite de trois à quatre cens personnes,

Crain *Birey*, fils du Roi de Macassar.

Crain *Mandelli*, fils de Crain Crongron.

Les Crains *Mamout* & *Wello*, deux des principaux Seigneurs de la Cour de Macassar.

Les Galerans *Manassa* & *Timbol*, de la part du Roi de Goa, avec un cortège de cent quarante personnes.

Le Prince *Calematta*, accompagné de sa femme, & la sœur du Roi de Tello, avec une suite de cent cinquante personnes.

Outre ces Princes, il y avoit encore le Roi de Palaka, le Prince de Boni, & d'autres Députés des Princes Alliés, suivis de plus de huit cens personnes, dont l'arrivée, à Batavia, ne causa pas peu d'embarras au Gouvernement, sur-tout les Troupes de Raja Palaka, qui commettoient de nuit beaucoup de desordres. Cependant on trouva enfin moyen de s'en défaire, en les employant, sous les ordres de leur Roi, dans une expédition contre l'Empereur de Java, où elles rendirent de fort bons services.

Description de l'Isle Celebes, ou Macassar.

Le Roi de Palaka ayant ainsi vangé la mort de son Père & de son Ayeul, accomplit le vœu qu'il avoit fait de se couper les cheveux en cérémonie. Plus de trente mille hommes suivirent son exemple, & depuis ce tems les Bouguis se distinguent, par leur courte chevelure, des autres Peuples de l'Isle, qui la portent longue (1).

La Compagnie, pour reconnoître les services éclatans, que ce Raja lui avoit rendus, le rétablit non-seulement dans ses Royaumes de Palaka, de Boni, de Sopping, & quelques autres; mais elle lui fit encore présent d'une magnifique chaîne d'or, qui lui fut portée par une Députation solemnelle, & elle lui assigna une pension viagère de deux cens écus par mois. Son caractère remuant, vindicatif & ambitieux, le fit tomber bientôt dans l'ingratitude envers la Compagnie, qui, obligée de se tenir continuellement sur ses gardes, contre un Prince si dangereux, apprit avec plaisir sa mort, arrivée au mois d'Avril 1696.

(1) Voyez la Figure d'un Bouguis, au Tome XI. pag. 84.

§. IV.

Remarques Géographiques sur l'Isle Celebes.

Geographie de l'Isle Celebes.

Le peu de connoissances qu'on a de l'intérieur de l'Isle Celebes, ne doit pas en faire attendre une Description complette. Aussi ne s'attachera-t'on ici qu'à quelques remarques générales, qui pourront servir à rectifier les erreurs des Cartes Géographiques, sur la situation des principaux Lieux Maritimes. On a déja eu occasion d'en relever une partie, dans les Articles précédens; mais, sans s'arrêter à ces différences, il suffira d'indiquer simplement les endroits, selon l'ordre où ils sont placés de suite.

Partie Occidentale.

La Côte Occidentale, qui est la plus fréquentée, commence à cinq degrés trente minutes de Latitude Méridionale. On y trouve d'abord, au Sud, le Bourg de *Turatte*, qui donne son nom à un des plus puissans Royaumes de l'Isle. Il est situé sur une Baye, qui s'étend Nord-Ouest à une bonne lieue dans les Terres. A l'entrée de cette Baye, est une petite Isle sans nom, peu éloignée du Rivage; sept ou huit miles au Sud-Ouest de Turatte, on découvre ce fameux Banc, que les Hollandois ont nommé



den Bril, ou la *Lunette*; Ecueil dangereux, de deux lieues de tour, ſur lequel la Compagnie a perdu pluſieurs Vaiſſeaux, & qu'il eſt cependant aiſé d'éviter, pourvû qu'on ait ſoin de s'approcher du Rivage, aux environs de Turatte, où l'on peut mouiller l'ancre, pour y attendre un vent favorable; ſans quoi l'on court riſque d'être emporté par le Courant en très-peu de tems. De Turatte, tirant au Nord-Oueſt, à la diſtance de deux miles, on vient à la Pointe Méridionale de *Tanahkeke*, vis-à-vis de laquelle eſt une Iſle de même nom, de deux miles de circuit, environnée de Rochers, excepté du côté de l'Eſt, & preſque toute déſerte.

De la Pointe de Tanahkeke, ſuivant la Côte, au Nord, on rencontre les Bourgs de *Tanaë* & de *Geliſſon*, la Fortereſſe de *Panakoke*, la Ville & le Château de *Samboupo*, & un peu plus au Nord, le Château d'*Oudjong Pandang*, connu aujourd'hui ſous le nom de *Fort Rotterdam*, ſitué auprès de la célèbre Ville de *Macaſſar*, qu'on ſe contente de nommer ici, remettant à parler plus amplement de ces deux Places, après qu'on aura fait le tour de l'Iſle.

De Macaſſar, la Côte court de plus en plus au Nord-Eſt, juſqu'à un grand Golfe, entre lequel & cette Ville on trouve d'abord celle de *Tello*, Capitale d'un Royaume de ce nom, à une grande lieue au Nord de Macaſſar, d'où l'on en compte cinq pour arriver à *Maros*, autre Ville ſituée dans un Canton abondant en riz, dont le dixme rend un profit conſidérable à la Compagnie. Six miles au Nord de Maros eſt la Ville de *Tanetta*, auſſi Capitale d'un puiſſant Royaume de même nom, au milieu d'une première Baye, qui eſt bien-tôt ſuivie d'une autre beaucoup plus grande, qu'on nomme la Baye de *Badjoukike*, où cent Vaiſſeaux pourroient être à leur aiſe. Entre Macaſſar & Tanetta, la Côte eſt garnie d'une infinité de Bancs, de Rochers & d'Iſlots. Derrière les Lieux qu'on vient de nommer, ce ſont de belles montagnes fertiles en riz, & entrecoupées par de grandes Forêts d'eſpace en eſpace.

On compte quatre à cinq miles de Tanetta juſqu'au milieu de la Baye de Badjoukike, qui en a près de huit d'étendue, où eſt ſituée la Ville de *Mandar*, Capitale d'un grand Royaume de même nom, limitrophe des Etats du Roi de Ternate, dans la Partie Septentrionale de l'Iſle. C'eſt ici qu'on ſe borne, pour retourner au Sud, le long du Golfe de *Boni*, ou de *Saleyer*, dont l'enfoncement eſt à la hauteur de Badjoukike, du côté de l'Eſt, à quatre ou cinq miles de diſtance.

Tout près de ce Golfe eſt la Ville de *Loubou*, ſuivie de celle de *Sopping*, onze miles plus au Sud, l'une & l'autre Capitales de deux puiſſans Royaumes, auxquels on donne leurs noms. Au Sud de Sopping, on entre dans le Pays des *Bouguis*, qui font partie des Etats du Roi de *Boni*, dont la Ville Capitale, de ce nom, eſt à cinq miles de Sopping, & un mile de *Tſijnrana*, où ce Prince, le plus puiſſant de tous les Rois de Celebes, fait ſa réſidence ordinaire. Tſijnrana eſt ſituée ſur le bord d'une Rivière de même nom, qui prend ſa ſource au Lac de *Tempe*, à quatre ou cinq miles dans les Terres, & va ſe jetter dans le Golfe de Boni, qui eſt rempli d'une infinité de Bancs, de Rochers & d'Iſlots, principalement ſur cette Côte. La Pointe de *Tanjoli* la termine au Sud; Vis-à-vis, à l'Eſt, on a

la

la petite Isle *Bouloucomba*, remarquable par une propriété, qui n'est cependant pas unique aux Indes. C'est qu'on y sème quand on moissonne à Maros, quoique ces deux Lieux ne soyent pas fort éloignés l'un de l'autre, & seulement séparés par une montagne de hauteur médiocre (*a*).

L'Isle de *Saleyer* se présente à un mile de cette Pointe Méridionale. Elle s'étend Sud & Nord à huit ou neuf miles, sur deux de largeur au centre, d'où elle se retrécit presque également vers ses deux bouts. A l'Ouest on voit une autre petite Isle, nommée *Baajen-Eiland*, & quelques Rochers, que les Hollandois appellent *Zoutelands Rotzen*, sans compter trois petites Isles au Sud, peu éloignées de celle de *Calauro*, qui est assez grande. Ces deux Isles appartiennent au Roi de Macassar. On ne parle point des Isles *du Tigre*, à l'Est de Calauro; elles sont en grand nombre, mais toutes fort petites. Entre Saleyer & Celebes sont trois Islots, qu'on nomme les *Bougerones*, & qui se présentent dans ce Détroit, quoiqu'elles n'en empêchent pas le passage. Deux miles à l'Ouest, la Côte Méridionale de Celebes offre une grande Baye, au fond de laquelle est située *Bonteyn*, Ville qui dépend du Roi de Boni, d'où la Côte forme encore plusieurs enfoncemens, à l'Ouest, jusqu'à Turatte, dans la distance de huit à dix miles.

Partie Orientale.

Après avoir fait le tour de cette Partie Occidentale de Celebes, l'ordre ne nous rappelle à la Partie Orientale, de l'autre côté du Golfe de Boni, que pour observer qu'on n'en a aucune connoissance. L'Isle de *Pangasane*, qui est à trois ou quatre miles à l'Est de cette Pointe, peut avoir neuf miles en longueur sur deux de large. *Tibore*, au Nord de l'Isle, est le Chef-lieu d'un petit Royaume, autrefois fameux. A l'entrée du Canal, qui sépare Pangasane de Celebes, on voit, au Sud, l'Isle *Cambayna*, d'environ six miles de circuit, & quelques autres petites. Celle de *Button*, à l'Est, n'a pas moins de seize miles en longueur, du Nord au Sud, mais sa largeur est inégale. La petite Ville, qui porte son nom, est au Sud-Ouest de l'Isle, sur une éminence, à l'entrée du Détroit de Pangasane; mais le Roi tient sa Cour à *Coulongsousou*, qu'on confond quelquefois avec l'autre Ville. Ce Prince est Tributaire du Roi de Ternate. A l'Est de Button sont les Isles *Toucan-besis*, au nombre de huit ou dix. Au Nord est celle de *Wawony*, qui a cinq ou six miles de circuit. Les autres Isles, qui suivent jusqu'à la Pointe Septentrionale de Celebes, ont été nommées dans la Description des Moluques (*b*).

Revenons à la Côte Orientale de Celebes. On y trouve peu de Lieux remarquables. *Tambouco*, Village situé à quarante miles au Nord de Pangasane, auprès de la Rivière *Laban*, est renommé par les sabres qu'on y fabrique. La Baye de Tambouco est suivie, au Nord, de celle de *Tomini*. Entre ces deux Bayes on a les Bourgs de *Modone*, de *Balante*, de *Gorontale*, & quelques autres, jusqu'à *Manado*, sur la Pointe Septentrionale, où les Hollandois ont une Forteresse, nommée *Amsterdam*, dont on a parlé ailleurs (*c*).

Partie Septentrionale.

Il nous reste à parcourir la Côte, depuis Manado à l'Ouest, & de-là au Sud

(*a*) La même merveille se remarque au Cap Comorin, & dans d'autres lieux des Indes. Voyez le Tome XIV. pag. 137.

(*b*) Voyez le Tome XI. pag. 23.

(*c*) *Ibid.*

Sud jusqu'aux frontières des Etats du Roi de Ternate. La Baye d'*Amoura* est à cinq miles de Manado. Dix miles au-delà, l'on entre dans le Royaume de *Boulan*, & vingt-un miles plus loin, dans celui de *Caudipan*, qui n'offre que deux Bourgs remarquables, *Dauw* & *Boulan-Itam*. A trente miles de Dauw, est le Village de *Bwool*, ou *Bool*, situé sur une Baye, à l'Est de laquelle se voyent deux petites Isles, nommées *Middelbourg* & *Vlissingue*. De la Baye de Bool, on se rend dans celle de *Tontoli*, qui en est éloignée de vingt miles, & d'ici on en compte encore neuf, jusqu'au Village de *Dondo*, après lequel on trouve ceux de *Silensak*, *Bala-issan* & *Dampelas*, avec quatre petites Isles sur cette Côte. On passe ensuite dans la grande Baye de *Cajeli*, dont les environs sont fort peuplés. C'est ici proprement que finit le territoire du Roi de Ternate, qui possède une étendue de Côtes de cent huit miles, entre Manado & cette Baye (*d*).

Royaume de Macassar.

A l'égard des Etats qui appartiennent aux Rois de Macassar, on doit distinguer ceux que la Compagnie possède, de ceux qu'elle a laissés à ces Princes (*e*). Avant la conquête, ils étoient tous Vassaux du Roi de Macassar, ou de Goa, qui n'a plus aujourd'hui que le premier rang entre les Alliés des Hollandois. Macassar & Goa, anciennes Capitales de deux Royaumes différens, ne sont que de méchans Bourgs ouverts, dont les Hollandois nomment le premier *la Négrerie de Vlaardingen*, composé d'une grande rue & de deux ou trois petites. On y voit plusieurs belles maisons, des deux côtés de la Rade. Au Nord est la Forteresse *Oudjong Pandang*, ou *Joupandam*, qui a reçu depuis le nom de *Rotterdam*, & dont nous donnons ici le Plan, avec sa description dans les Renvois (*f*). On y tient constamment une forte Garnison, bien pourvûe d'artillerie & de munitions de guerre, parceque Macassar est reputé pour être la clef des Provinces Orientales, & que d'ailleurs on ne peut jamais accorder la moindre confiance aux Macassarois.

Fort Rotterdam.

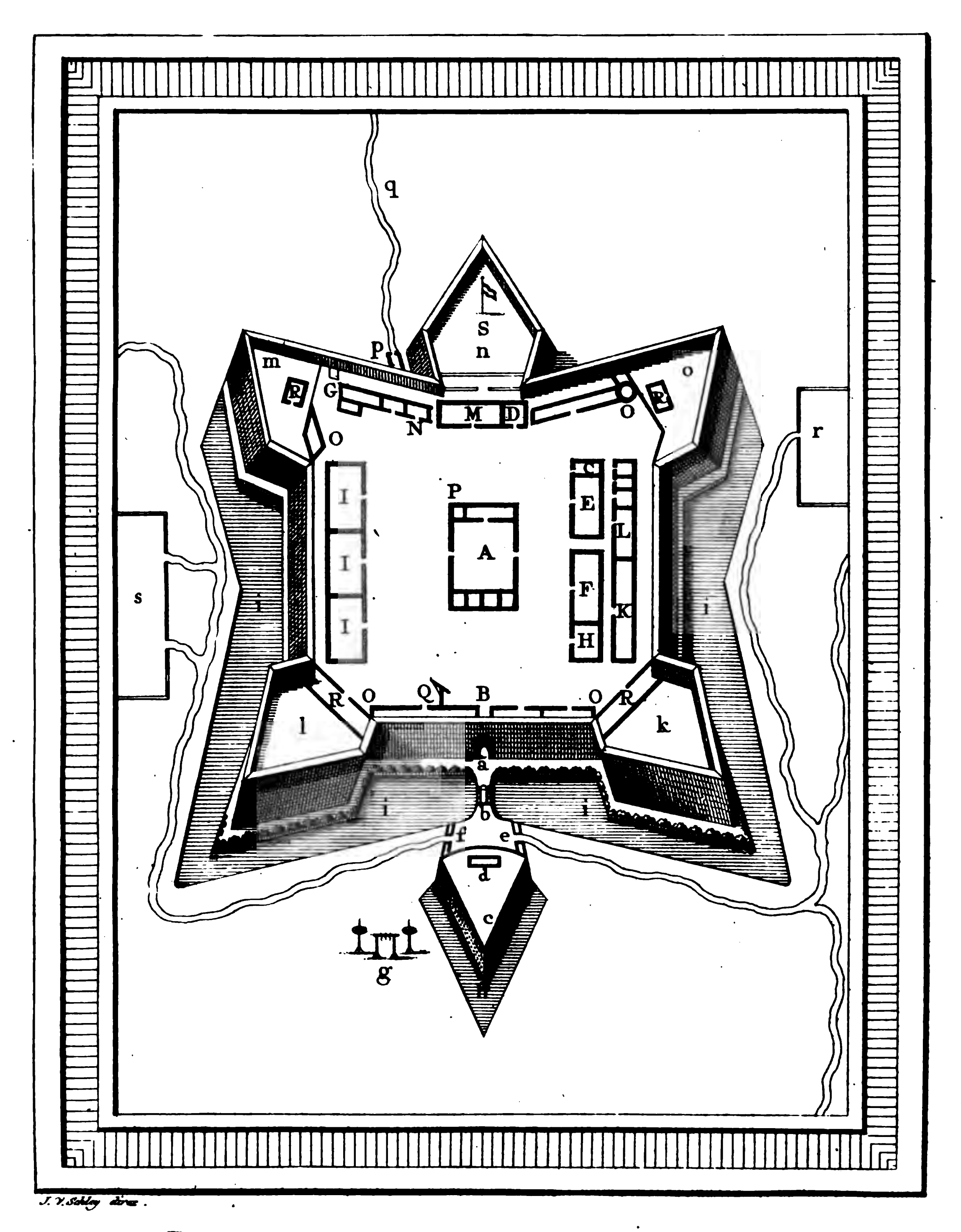
GOA

(*d*) Voyez le Traité ci-dessus, Art. 17.
(*e*) Même Traité, Art. 14. 20. & 21.
(*f*) Renvois du Plan du Fort Rotterdam.

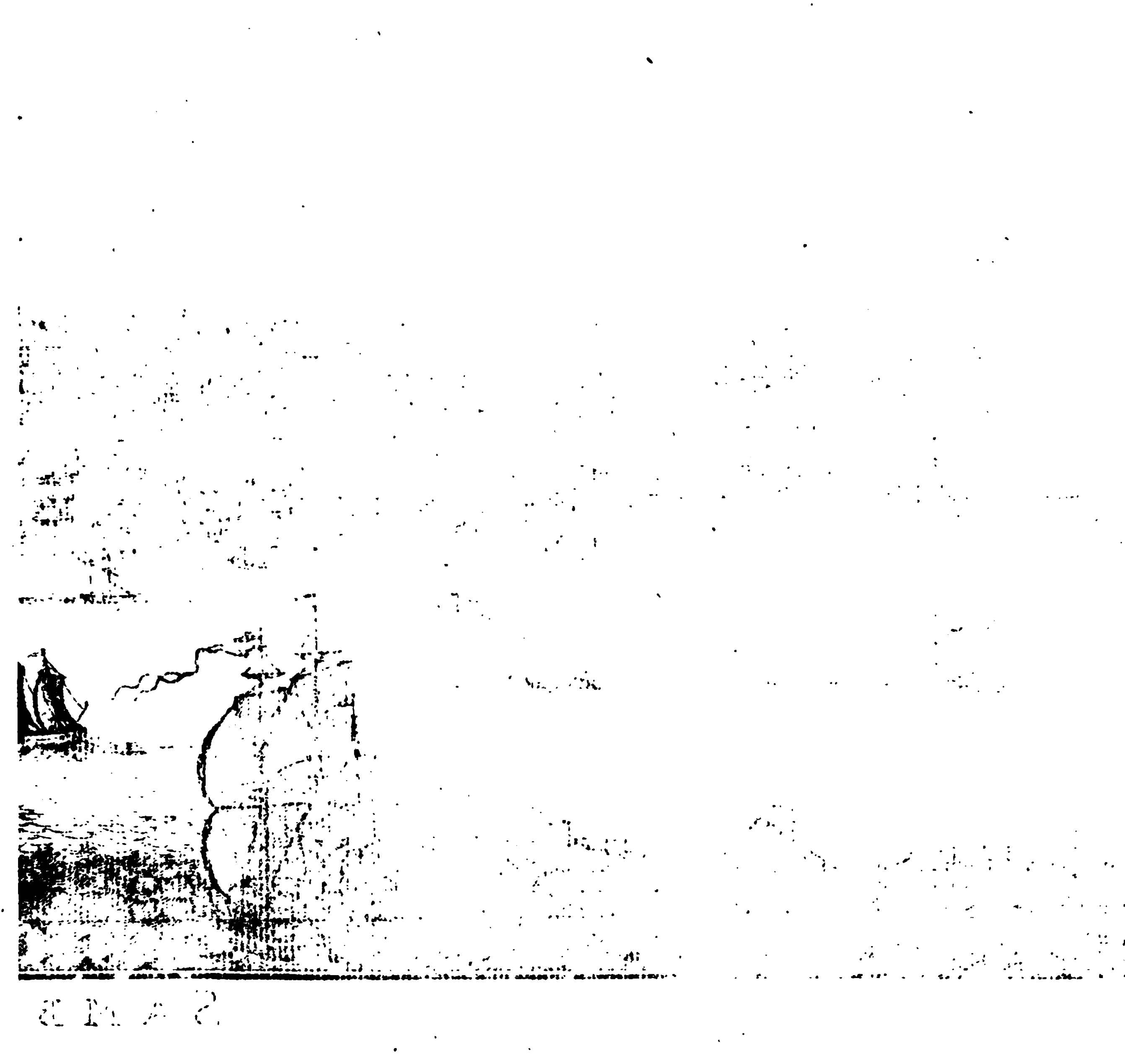
A. L'Eglise.
B. La Grand' Garde.
C. La Sécretairie.
D. Comptoir du Commerce.
E. Gouvernement.
F. Maison du Premier Commis.
G. ——— du Capitaine.
H. ——— du Prédicateur.
I. Magazins.
K. L'Attelier.
L. L'Arsenal.
M. Garde du Gouverneur.
N. ——— de la Porte.
O. Magazins à poudre.
P. Maison de Ville.
Q. La Bacule.
R. Corps de Garde sur les Bastions.
S. Bâton de Pavillon.

Ouvrages extérieurs.

a. Porte de la Campagne.
b. Le Pont.
c. Le Ravelin.
d. Corps de Garde.
e. Chemin de la Négrerie.
f. ——— du Cimetière.
g. Lieu des Exécutions.
h. Fossé du Ravelin.
i. Fossés du Fort.
k. Bastion Mandersjah.
l. ——— Amboine.
m. ——— Bachian.
n. ——— Boni.
o. ——— Button.
p. Porte de l'Eau.
q. Chemin du Mole.
r. Le Passar, ou Marché.
s. Cimetière des Hollandois.



FORT ROTTERDAM. ||| 'T KASTEEL ROTTERDAM.

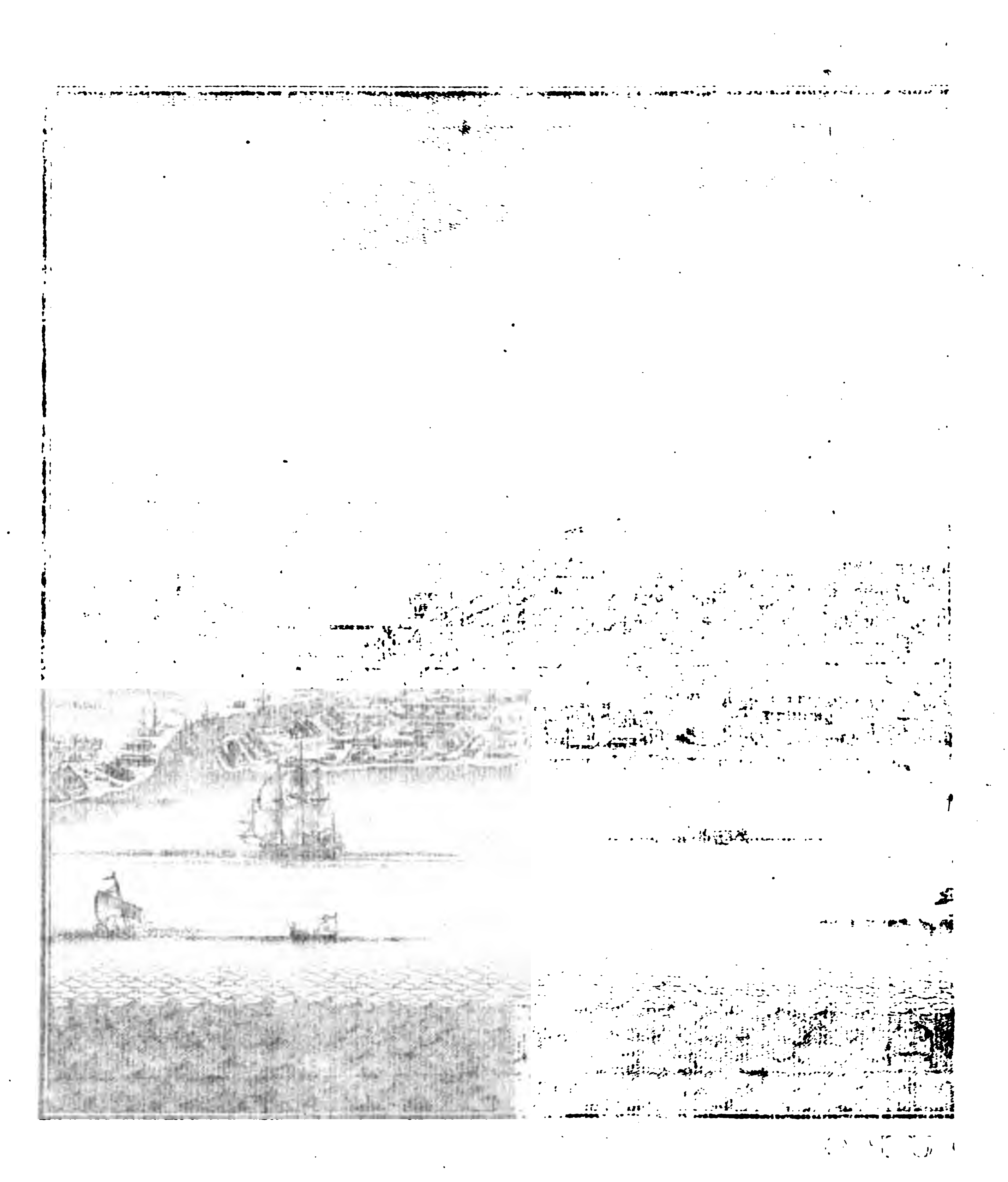


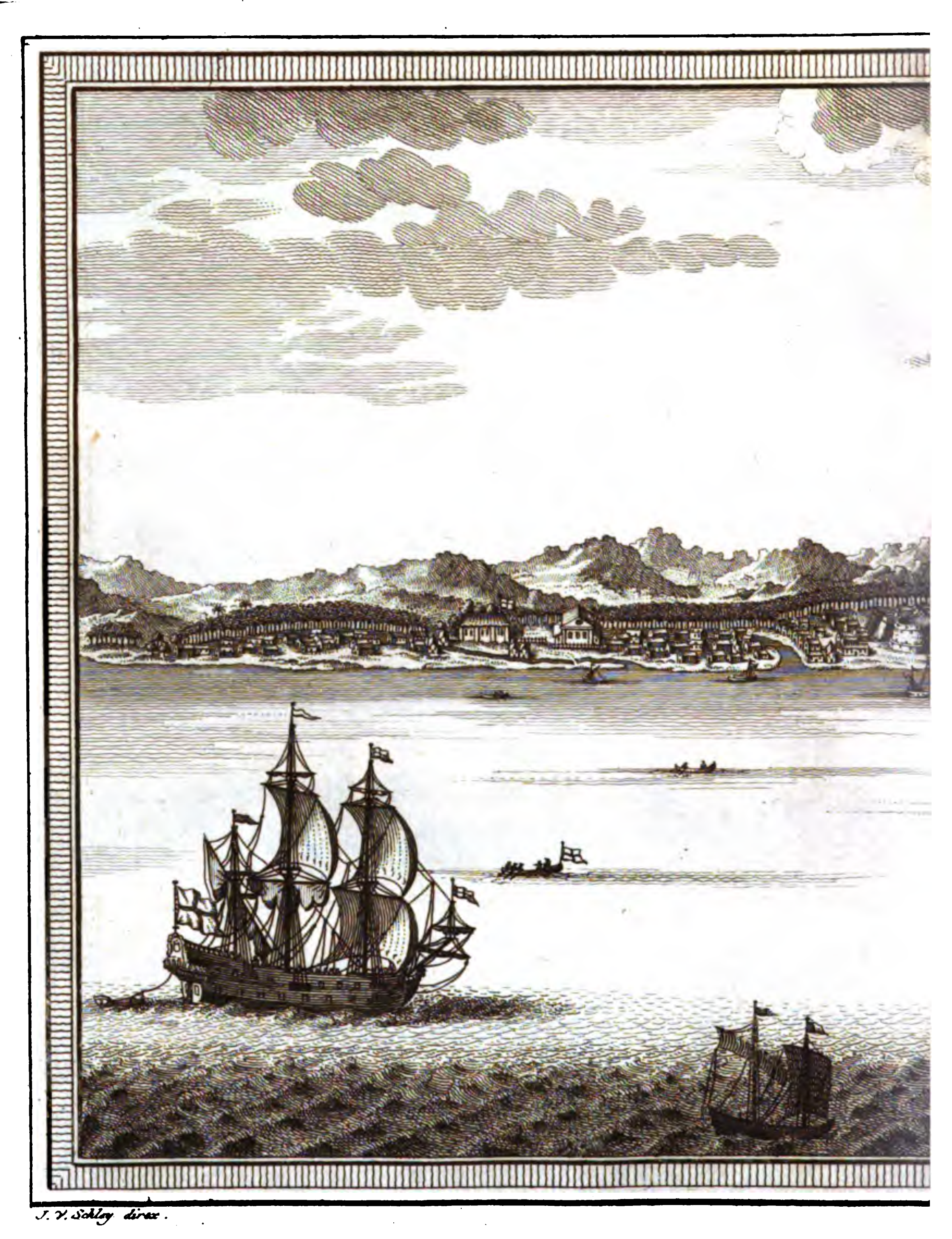


SAMBO



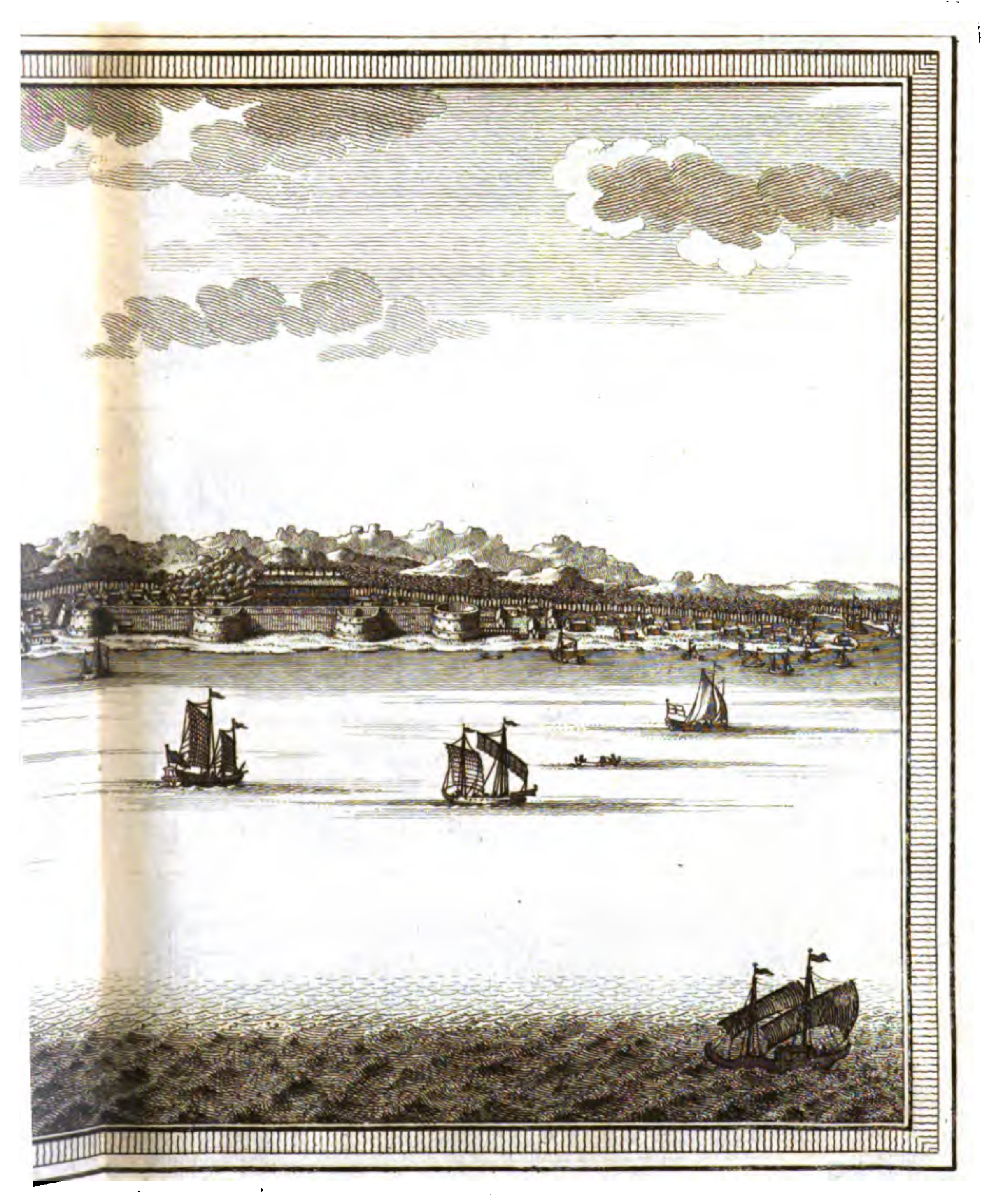
BOUPO.



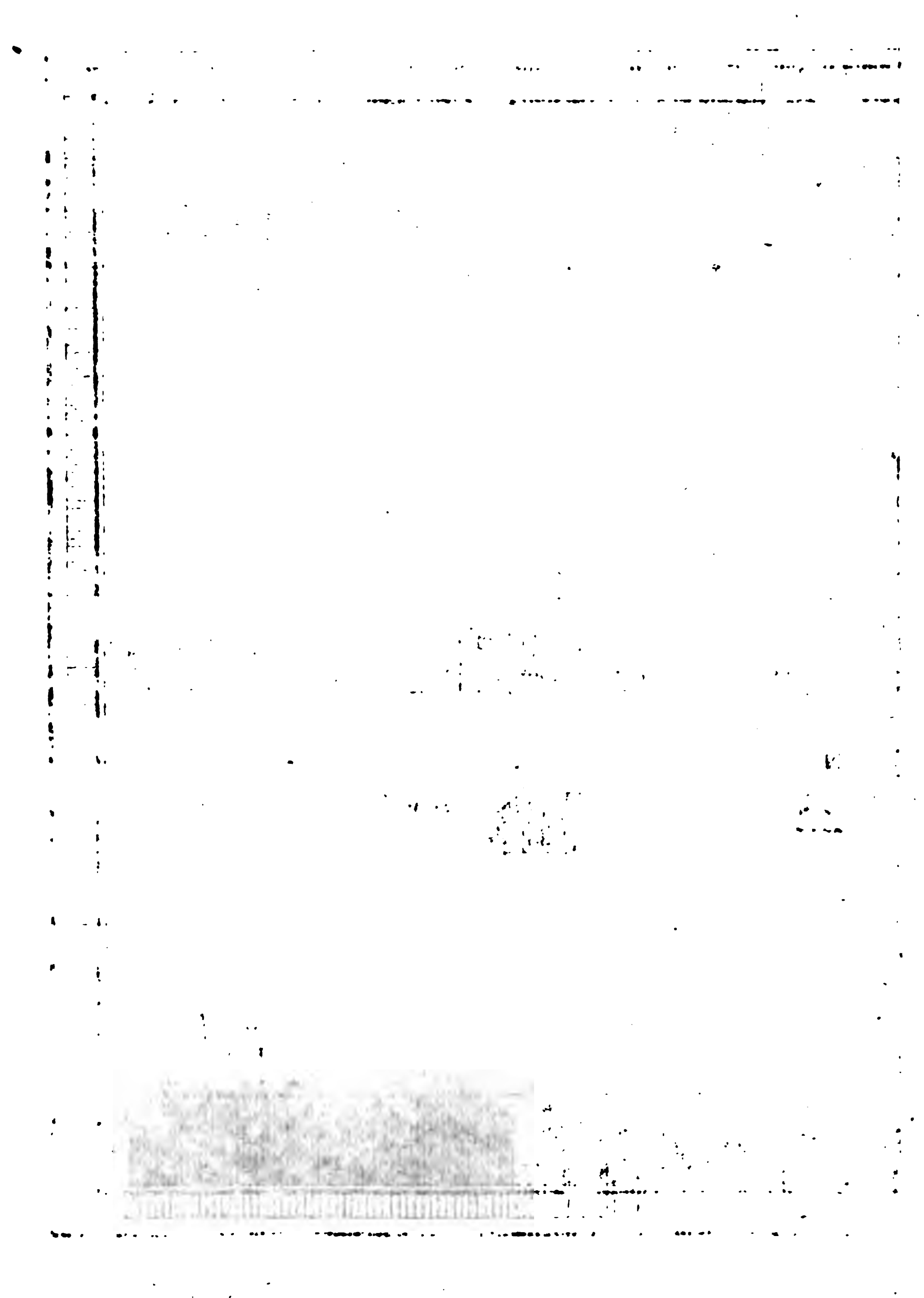


J. V. Schley direx.

VUE DE SAMBOUPO.



GEZIGT VAN SAMBOEPO.



Goa n'eſt qu'à deux miles de Macaſſar, du côté du Nord, où il y avoit autrefois une eſpèce de Fortereſſe, mais de beaucoup inférieure à celle de *Samboupo*, la ſeule qu'on ait laiſſé au Roi par la Paix (*g*). On donne ici le Plan, avec une Vûe de cette dernière Place. Quoique ce ſoit la principale des Etats du Roi de Macaſſar, c'eſt au fond peu de choſe.

Description de l'Isle Celebes, ou Macassar.

Le Roi de Boni, dont les Etats ſont à l'Eſt de ceux de Macaſſar, eſt actuellement le plus puiſſant de tous les Princes de l'Iſle. Raja Palaka s'étoit rendu redoutable même à la Compagnie, qui l'avoit élevé à ce degré de grandeur, en reconnoiſſance de ſes ſervices. Outre pluſieurs Fortereſſes, qu'il avoit fait conſtruire, ſon Arſenal étoit bien pourvû d'armes à feu, & il pouvoit mettre, en très-peu de tems, une Armée de ſoixante mille hommes en Campagne.

Royaume de Boni.

Après les Rois de Goa & de Boni, ſuivent en rang ceux de *Loubou*, de *Tello*, de *Sopping*, de *Wadjou*, de *Tanetta*, de *Laya*, de *Bancala*, de *Panna*, de *Bacca*, & quelques autres, dont les Etats ſont petits, & juſqu'ici peu connus. Quand il s'agit de tenir une Aſſemblée générale, pour délibérer ſur les affaires publiques, le Gouverneur Hollandois en donne d'abord connoiſſance aux Rois de Goa & de Boni, & ce dernier convoque tous les autres Alliés, qui forment ainſi le grand Conſeil de l'Iſle de Celebes.

Autres Etats Alliés.

La jalouſie, qui règne entre ces Princes, a ſouvent donné lieu à des troubles, auxquels les Hollandois ont toûjours pris parti pour le Roi de Boni, contre celui de Goa; & l'on reproche à quelques-uns de leurs Gouverneurs, d'avoir, par des vûes d'intérêt particulier, affoibli la puiſſance de la Compagnie, en aggrandiſſant celle des Rois de l'Iſle, à qui ils ont fait accorder, de tems à autre, des Provinces entières, ſous le nom de petits morceaux de terres, qui étoient à leur convenance. L'Auteur attribue la trop grande déference du Conſeil de Batavia, au défaut d'une Carte exacte de Celebes, ſans laquelle il ne pouvoit pas juger de l'importance de ces ſortes de conceſſions, qui fourniſſoient toûjours occaſion, aux Rois du Pays, d'en uſurper davantage. Les exemples, que cet Auteur en rapporte, n'auront ſans doute pas manqué de produire l'effet qu'il en eſpéroit, pour le bien de la Compagnie; du moins ce Gouvernement eſt reſté depuis aſſez tranquille.

Fautes de quelques Gouverneurs Hollandois.

Les principales marchandiſes, qu'on tire de cette Iſle, ſont, du riz, en très-grande quantité, & le meilleur des Indes, dont les Hollandois font des cargaiſons conſidérables pour les Moluques, & les Iſles de Banda; de l'or, qui eſt de bas alloi; de l'yvoire, beaucoup de bois de ſapan, & peu de celui de ſantal à Biema, du cotton, du camphre, pluſieurs ſortes de quincailleries de fer, des armes propres aux Indiens, du gingembre, du poivre long, & des perles, qui ſe pêchent ſur quelques Côtes de l'Iſle. Celles qu'on y porte conſiſtent en draps d'écarlate, & étoffes d'or & d'argent, ou toiles de Cambaye, en étain, en cuivre & en fer, en ſavon & en aſſa foetida. Ces deux-ci y viennent de Surate.

Marchandiſes du Commerce de l'Iſle.

(*g*) Voyez l'Article 10. du Traité.

Deſcription

DESCRIPTION DE L'ISLE DE BORNEO.

Description de l'Isle de Borneo.

Grandeur de cette Isle.

CETTE Isle, qui est la plus grande de toutes celles des Indes Orientales, s'étend à quatre degrés & demi au Sud, & à huit degrés au Nord de l'Equateur, ce qui fait ainsi douze degrés & demi en Latitude. Sa Longitude est entre cent cinquante & cent cinquante-huit degrés. On compte son circuit à plus de cinq cens trente miles.

Ses principaux Etats.

SI l'Isle est grande, elle n'est pas moins riche, mais on en connoit peu l'intérieur. Il n'y a que six ou sept Rois, qu'on désigne par les noms des principales Places; *Banjar-Massin*, *Succadana*, *Landa*, *Sambas*, *Hermata*, *Jatbou* & *Borneo*. Celui de Banjar-Massin passe pour le plus puissant de tous, & c'est aussi celui qu'on connoit le mieux.

Royaume de Banjar-Massin.

ON donne fort gratuitement le titre de Ville, à son Chef-lieu, qui n'est qu'un Village, situé au Sud, à quatre degrés de Latitude, & à cent cinquante-cinq de Longitude, près d'une grande Rivière, qui forme quelques Isles. Il faut bien trois jours pour s'y rendre en Bâteaux, de son embouchure. Banjar-Massin a beaucoup de maisons, la plûpart bâties de bambou, à la manière des Indiens, quoiqu'il y en ait aussi quelques-unes de planches. Elles sont pour l'ordinaire si grandes, qu'une suffiroit à loger cent familles, dans des appartemens séparés.

Ses Habitans.

LES Habitans du Rivage tirent leur origine de divers Peuples voisins, dont ils parlent aussi les Langues. La perfidie & la cruauté forment leur caractère. Les Montagnards, de l'intérieur du Pays, paroissent d'un meilleur naturel; Outre les principales richesses de l'Isle, ils possèdent encore les plus belles femmes, blanches & fort spirituelles. Les Rois & les Princes même ne dédaignent pas de rechercher leur alliance.

Productions de l'Isle.

IL se fait ici un très-grand Commerce avec plusieurs Nations étrangères, tant de l'Europe que des Indes. Les marchandises du produit de l'Isle sont, de l'or en quantité, soit en poudre, ou en lingots, mais une espèce moindre que l'autre; des diamans, sur-tout dans le Royaume de Succadana & ailleurs; des perles, sur la Côte Septentrionale, du poivre, presque par-tout, des cloux de girofle & des noix muscades, en petite quantité, & seulement au sommet de quelques montagnes, du camphre, dans le Royaume de Succadana, du benjoin, du sang de dragon, du bois de calambac, du bois d'aigle, des rottings, ou cannes, du fer, du cuivre, de l'étain, des bezoars de singes & de boucs, des pierres de porc, des toutombos, ou coffrets faits de joncs fins & de feuilles, de la cire, & d'autres marchandises. Celles qui ont le plus de débit ici, sont, les pierres d'agathe rouge, les bracelets de cuivre, toutes sortes de coraux, la porcelaine, le riz, l'amfion, ou opium, le sel, les oignons, les aulx, le sucre & les toiles.

Commerce des Etrangers à Banjar-Massin.

TOUTES les années il arrive ici dix ou douze Jonques de la Chine, de Siam & de Johor, qui viennent échanger ces marchandises contre d'autres; ce sont les Portugais de Macao qui leur en ont appris le chemin. Souvent ces Peuples y amènent des Ambassadeurs, chargés de riches présens

sens pour le Roi de Banjar-Massin, qui prétend usurper le titre d'Empereur de Borneo, quoique tous les autres Rois de l'Isle soyent indépendans.

DESCRIPTION DE L'ISLE DE BORNEO.

Ses Etats fournissent du poivre en abondance. On y recueille aussi beaucoup d'or dans les montagnes, parmi le sable de la Rivière, & sur-tout dans quelques étangs, où l'Auteur assûre qu'on en trouve souvent des lingots de dix, quinze, jusqu'à vingt livres & davantage; mais les Insulaires font difficulté de le tirer de l'eau, qui est froide comme glace, & même ils n'osent toucher aux gros morceaux, qu'ils regardent comme les matrices des petits. Les Mines du Roi sont à plusieurs journées de sa résidence. On s'y rend d'abord par eau, & ensuite par terre; mais le voyage est pénible. Il y a un Gouverneur à *Bonnawa-Asam*, qui est chargé de l'inspection de ces Mines, & de lever les droits du Prince. Cette Contrée produit encore du fer, du cuivre & de l'étain. Cinq journées plus loin, au Nord, est une grande montagne, d'où l'on apporte quantité de cristaux, parmi lesquels il se trouve quelquefois de beaux diamans, dont les Habitans ne savent pas faire la différence.

Le Royaume de Banjar-Massin s'étend au Nord l'espace d'environ trois degrés. Sa largeur à l'Ouest, jusqu'à la Rivière de *Cotaringa*, n'est que de quarante-cinq miles, quoiqu'on en aît souvent besoin de cent pour s'y rendre par Mer, avec un tems calme, à cause de la rapidité des courans contraires. Les principaux lieux qu'on rencontre dans cette route, à l'Ouest de la Rivière de Banjar-Massin, sont *Tatas*, *Cota-Tengah*, où le Roi fait ordinairement sa résidence; & *Caljong-Campang*, dont les environs fournissent aussi beaucoup d'or; *Mandaway*, nom d'un Bourg & d'une fort grande Rivière, qui coule dans un Canton également riche par ses Mines de ce précieux métal, son sang de dragon, sa cire, ses pierres de bezoar, ses cannes & ses ouvrages de joncs. Quelques miles de-là, tirant toûjours à l'Ouest, on vient à la Rivière de *Sampit*, dont l'embouchure n'a pas moins de deux miles & demi de largeur. Au-devant est une Baye spacieuse, où mille Vaisseaux pourroient être à l'abri de tous les vents. On fait aussi, sur ce Rivage, un grand Commerce, tant en or, qu'en autres marchandises. Les montagnes y produisent de la muscade, qui ne le cède point à celle de Banda, & du girofle aussi bon que celui d'Amboine; quoique ces épiceries ne soyent pas en assez grande quantité pour faire un objet de Commerce. Les Habitans du Rivage les achétent à vil prix des Montagnards, & les revendent avec avantage aux Chinois. *Ponboang* & sa Rivière abondent en or & en belles cannes; mais *Cotaringa*, dernière Place des Etats de Banjar-Massin, surpasse de beaucoup, en richesse, tous les autres Lieux de cette Côte. Ils peuvent fournir au Roi, sept mille deux cens hommes armés.

Royaume de Succadana.

On entre ensuite dans les Etats du Roi de Succadana, dont la puissance n'est point comparable à celle du Roi de Banjar-Massin, n'ayant pas au-delà de mille Soldats; mais il est beaucoup plus riche, par ses diamans & son camphre, qui manquent à l'autre. On trouve ici des diamans de la grosseur d'une chique, & quelques-uns même de celle d'un œuf de pigeon.

Ses diamans.

Description de l'Isle de Borneo.

On croyoit autrefois ces pierres moins dures que celles des Mines de Golkonde; mais l'expérience a fait voir qu'elles ne leur cèdent en rien. Pour s'en rendre maître, le Roi tient, à l'embouchure de sa Rivière, quelques Bâtimens armés, qui, empêchant la communication avec les Etrangers, obligent ses Sujets à lui porter toutes leurs pierres, dont ils ne retirent que ce qu'il plaît au Prince. Cependant ils en vendent encore beaucoup en cachette à des Bâtimens de Bantam, de Johor & autres, qui entrent dans la Rivière, sans se mettre en peine des Garde-Côtes. On peut remonter cette Rivière à quarante miles, dans des Chaloupes. Le Bourg de Succadana, qui est situé sur sa première embouchure, à un degré & demi de Latitude Méridionale, n'offre rien de remarquable. Il est composé de cinq ou six cens maisons, bâties comme celles de Banjar-Massin. Vingt-cinq lieues droit à l'Ouest de Succadana, vis-à-vis du Golfe, est l'Isle de *Crimataja*, dont on tire quantité de fer pour l'usage du Pays, & quelques autres Isles peu considérables.

Royaume de Landa.

Le Royaume de *Landa* commence immédiatement au Nord de l'Equateur. Le Bourg de ce nom, situé au bord du grand Fleuve de *Lauwe*, est assez bien bâti; & c'est-là que le Roi fait sa résidence. On compte encore, dans ses Etats, les Rivières de *Moira Sambas*, de *Mampawa*, & quelques autres. Ce Royaume appartenoit anciennement au Roi de Sourabaja, dans l'Isle de Java, & celui de Succadana en avoit usurpé ensuite la plus grande partie; mais aujourd'hui il y a un Roi indépendant, dont on ne connoit guères les facultés.

Royaumes de Hermata & de Sambas.

Plus loin au Nord, sous le second degré de Latitude Septentrionale, on vient d'abord à *Hermata*, Bourg qui donne son nom à un autre Royaume Maritime; & ensuite le Pays du Roi de *Sambas*, quelques miles dans les Terres. C'est un puissant Prince. On trouve aussi, dans ses Etats, de beaux diamans & d'autres marchandises précieuses, qu'il achéte à vil prix des Habitans des Montagnes.

Royaume de Borneo.

Droit au Nord, ou vers le Nord-Nord-Ouest, se tient le Roi de *Borneo*, dans un Bourg de ce nom, situé de même sur une belle Rivière, auprès d'une fort grande Baye, des deux côtés de laquelle paroissent quelques Isles, environnées de Bancs de sable. Devant cette Baye, à douze miles du Rivage, se voyent encore trois autres Isles, dont la principale se nomme *Pulo Tiga*, avec un grand Banc de plusieurs miles d'étenduë. Les environs de Borneo sont fort marécageux, & presque toûjours sous l'eau; de-sorte qu'on est obligé de se servir de Bâteaux pour arriver aux maisons, dont on fait monter le nombre à deux ou trois mille, la plûpart bâties de planches, sans compter encore celles qui sont dispersées de tous côtés dans la Campagne. Les Habitans du plat Pays ne quittent jamais leurs armes, qui consistent dans l'arc & les fléches empoisonnées. Ils sont robustes & courageux; mais leur caractère perfide ne permet plus aux Hollandois de leur accorder la moindre confiance, après y avoir été si souvent trompés.

Entre Sambas & Borneo, la Côte forme deux grands enfoncemens, entrecoupés de plusieurs Rivières. On ne voit qu'un petit nombre d'Habita-

bitations, dans toute cette étendue, qui passe les quarante miles. Au-devant du premier enfoncement sont les Isles de *Comados*, de *Slakenburg*, & un Volcan, peu éloigné du Rivage. De l'autre côté de Borneo, c'est-à-dire au Nord-Est, on rencontre quantité de Villages, de Rivières, de Pointes & d'Anses, qui n'ont rien de plus remarquable que leurs noms. Les Isles *Ste. Marie* & *Ste. Ursule*, qui sont fort petites, suivent la Côte dans cet ordre. Quand on les a passées, on trouve le Fleuve *Sandanaon*, qui fait la frontière de ce Royaume.

DESCRIPTION DE L'ISLE DE BORNEO.

Pays de Marudo.

Le Pays de *Marudo*, qui est au-delà, s'avance beaucoup plus au Nord, entre quatre grandes Pointes, dont la première, nommée *Sansaon*, est à onze miles de la seconde, qui s'appelle *Tandjong Mater*, après laquelle suit la Baye deMarudo, avec une Ville de ce nom, située au fonds. A certaine distance du Rivage, on découvre encore quatre grandes Isles & plusieurs petites sans noms. Les deux autres Pointes, à l'Est de la Baye, sont *Pulo Avigo* & *Punta Corpaon*, entre lesquelles on a aussi quelques petites Isles.

Côte déserte.

De cette dernière Pointe la Côte court à l'Est, & forme une grande Baye de dix-sept miles de largeur & d'autant de profondeur, nommée la *Baye de Ste. Anne*. Quelques lieues au Nord est l'Isle *S. Michel*, avec quatre ou cinq petites. La Pointe de *Tandjong Matte*, à l'Est de la Baye, en a aussi quelques-unes. On compte plus de vingt miles d'ici jusqu'à l'*Oost-Hoek*, ou la Pointe Orientale de l'Isle, d'où la Côte tourne bien-tôt droit à l'Ouest, le long de la Baye, que les Hollandois nomment *Dwaal Baay*, & qui aboutit, de l'autre côté, à la Pointe *Tandjong Tape*, peu éloignée de l'Isle de *St. Augustin* & de quelques autres petites. On a ensuite les Bayes de *Ste. Lucie* & de *St. Vit*, *Porto Tube*, très-bon Havre, & enfin la Pointe de *St. Antoine*, à cinquante-trois miles au Sud-Est de la dernière. Toute cette étendue de Pays est inconnue, & porte le nom de *Côte déserte*. Au Nord-Est de la Pointe de St. Antoine se voyent les Isles de *Taba*, & les *Sept Isles*, sans compter quelques autres petites, plus proche du Rivage. La Pointe d'*Aart Gyzens*, qui en est à dix miles, au Sud-Est, se trouve immédiatement sous la Ligne. D'ici la Côte court six à sept miles, la plûpart à l'Ouest, jusqu'à la Pointe *Deutekom*, où l'on a encore une Baye spacieuse avec une grande Isle, à peu de distance du Rivage. Quoique le reste de cette Côte, qui fait partie des Etats de Banjar-Massin, soit assez habité, il n'y a guères que *Passir*, qui mérite d'être nommé, par son Commerce avec les Macassarois. *Pulo Laout* est une grande Isle, à dix-huit miles de la Pointe Méridionale, nommée *Oudjong Salatan*, longue de six miles & large de trois ou quatre. On entre ensuite dans la Rivière de Banjar-Massin, où nous finissons le tour de l'Isle.

Intérieur de l'Isle.

Il resteroit à desirer quelques éclaircissemens sur l'intérieur du Pays; mais tout ce qu'on en sçait, c'est qu'il est rempli de hautes montagnes & de grandes forêts inaccessibles. Le Royaume de *Lava*, qui est au cœur de l'Isle, n'est guères connu que de nom, & l'on ne trouve pas beaucoup plus de lumières touchant ceux de Succadana, de Lamba, de Hermata & de Sambas, où l'on présume qu'il y a beaucoup de déserts, plus avant dans les Terres.

Le Pays de Marudo, au Nord de l'Isle, se fait sur-tout remarquer par ses Bois & par ses Montagnes. On y en voit une entr'autres, derrière Marudo, qu'on nomme le *Mont de St. Pierre*, qui est d'une hauteur prodigieuse. Ces Contrées sauvages sont peuplées d'une infinité de singes. Outre les *Orang-Hoetans*, ces véritables satyres, qui marchent droit sur leurs pieds de derrière, & qui ont une ressemblance si parfaite avec l'homme, on y voit une espèce de ces animaux, qui sont blancs comme neige, & quelques-uns, dont la couleur est entièrement noire. C'est dans le corps de ces singes, qu'on trouve les meilleurs bezoars; Ceux de boucs sont fort inférieurs, & aussi beaucoup plus communs; mais les principaux viennent d'une espèce de hérisson, ou de porc-épi, qui est ici assez rare. Les Portugais les ont nommées *Pedra de Porca*, & ils leur attribuent de grandes vertus. Si l'on pouvoit pénétrer plus avant dans le Pays, quels trésors n'y trouveroit-on pas, qui sont encore inconnus!

Habitans de Borneo.

Les Habitans du Bourg de Borneo passent pour les plus riches de tous les Insulaires, non-seulement parcequ'on y recueille une très grande quantité d'or en poudre, mais parceque cet or est beaucoup plus fin qu'ailleurs. On leur donne aussi le meilleur camphre de toutes les Indes, & ils ont encore d'autres marchandises précieuses, qui sont fort recherchées. Leurs Pirogues sont les plus belles, les plus fortes & les plus grandes qu'on voye parmi les Peuples Orientaux. Il y en a qui ont huit à dix pieds de large, & jusqu'à quarante ou cinquante de longueur, avec une grande tente au milieu, & pour l'ordinaire trente à quarante Rameurs. Le bois de construction ne leur manque pas, & leur industrie les rend propres à ces sortes d'ouvrages.

Religion Payenne.

Le Paganisme s'est conservé dans l'intérieur de l'Isle, où l'on ne voit cependant ni Pagodes ni Bramines, chacun se faisant un Dieu & un Culte à sa fantaisie. Les uns adorent le Soleil, la Lune & les Etoiles, & d'autres les premiers objets qui s'offrent à leurs yeux le matin, lorsqu'ils sortent de leurs maisons. Leur superstition est extrême; ils ont une infinité de signes heureux ou malheureux. S'ils se mettent en voyage, & qu'un oiseau, qu'ils tiennent de mauvais augure, vienne à voler vers l'endroit d'où ils sont partis, il n'en faut pas davantage pour leur faire rebrousser chemin tout de suite; mais si l'oiseau passe devant eux, ils continuent leur route sans la moindre inquiétude; & l'expérience contraire ne détruit presque jamais ces sortes de préjugés.

Religion Mahometane.

La Religion Mahometane est établie le long des Côtes, & gagne peu à peu les Parties intérieures de l'Isle, où l'on voit déja quelques Mosquées. Mais les Montagnards, qui souhaitent de l'embrasser, sont obligés de payer bien cher les Prêtres qu'on leur donne.

Religion Catholique Romaine.

Après que les Portugais se furent fait un Commerce dans cette Isle, quelques-uns de leurs Missionnaires employèrent leurs efforts pour attirer les Habitans à la Religion Catholique Romaine. Ils trouvèrent la résistance ordinaire auprès des Mahometans; mais quantité de Gentils se laissèrent disposer à recevoir le Baptème. On comptoit déja trois ou quatre mille de ces Chrétiens de nom, le long de la Rivière de *Caljong Cajamp*, lorsqu'en-

qu'environ l'année 1690, leur Prêtre fut massacré par ordre du Roi de Banjar-Massin, à l'occasion de certaine revolte; & depuis ce tems, le Christianisme s'est entiérement éteint dans l'Isle. Une petite croix, que quelques Indiens portent encore au cou, est le seul vestige qui en reste.

§. I.

Commerce des Européens dans l'Isle de Borneo.

Commerce des Portugais.

On ignore depuis quand l'Isle de Borneo est connuë des Européens. Ptolomée la nomme *Insula bonæ Fortunæ*, ou l'*Isle de la bonne Fortune*; mais la position qu'il donne, dans sa Carte, à cette Isle & à d'autres Pays des Indes, fait bien voir qu'il n'en avoit aucune connoissance. Quoi qu'il en soit, on ne sauroit refuser aux Portugais l'honneur de sa découverte.

Dom George de *Meneses*, Gouverneur des Moluques, en 1526, fut le premier qui donna l'ordre, à *Vasco Laurens*, de chercher cette Isle; & l'on apprend des Historiens de sa Nation, quel fut le succès de sa Commission, auprès du Roi, qu'ils ne designent que par un trait de stupidité des plus étranges (*a*). Gonzalve *Pereira*, quatrième Gouverneur de Ternate, aborda à Borneo, quatre ans après, & fit la Paix avec ce Prince. Dans la suite, les Portugais ont continué d'y envoyer, de tems en tems, quelques Vaisseaux, sur-tout ceux de Macao, pour y charger du poivre & d'autres marchandises précieuses.

Commerce des Hollandois.

Le premier Hollandois qui ait paru à Borneo, est Olivier de Noort, dont la Relation a déja fourni quelques legers éclaircissemens sur cette Isle (*b*). L'Amiral van Warwick vint mouiller, trois ans après, c'est à dire en 1604, devant l'Isle de Crimata, avec quelques Vaisseaux (*c*). Ce fut à lui, que le Roi de Succadana accorda la liberté de Commerce dans ses Etats, en lui renvoyant huit Hollandois, que ses Sujets avoient faits prisonniers.

Vers l'année 1607, il se trouvoit ici, de la part de sa Nation, un Commis, nommé *Hans Roef*, qui demandoit instamment d'en être rappellé, parcequ'ayant amassé une grande quantité de diamans, dont les Habitans étoient informés, il craignoit qu'ils ne lui ôtassent la vie, pour s'emparer de ses richesses. Environ le même-tems, on apprit aussi, que le Roi de Banjar-Massin avoit attaqué une Jonque Hollandoise, & fait assassiner le Commis Giles *Michelsz*, qui s'étoit rendu à terre, à l'invitation même de ce Prince perfide. Sur cette nouvelle, *Verschoor*, qui commandoit la Jonque, se hâta d'envoyer sa Chaloupe à Succadana, pour en enlever leurs Marchands avec leurs pierreries; mais à son arrivée, il trouva que le Commis Roef étoit parti pour Patane, depuis quelques jours.

Au

(*a*) Voyez le Tome I. de ce Recueil, pag. 141.

(*b*) Voyez le Tome précedent, pag. 204. & suiv.

(*c*) Voyez le Tome X. pag. 349 & 350.

Description de l'Isle de Borneo.

Au commencement de l'année 1609, il y avoit de nouveau, à Succadana, un Commis Hollandois, nommé Samuel *Blommart*, chargé de conclure, au sujet du Commerce des diamans, un Traité, tant avec le Roi de Banjar-Massin, qu'avec la Reine de Landa, qui, peu de tems auparavant, avoit fait mourir le Roi son Epoux. Ce nouveau Commis ayant fini le tems de son engagement, revint à Bantam, au mois de Septembre de l'année suivante, avec une quantité assez considérable de diamans.

Suivant son rapport, les meilleures Places de l'Isle, pour le Commerce, étoient *Teyen*, située sur la Rivière de Lauwe, d'où une autre petite Rivière coule vers Landa; *Sadong*, au Nord de Sambas, appartenant au Roi de Borneo, & d'où l'on peut se rendre, en un jour, à Landa, par terre; *Manpana*, au Sud de Sambas, & *Borneo*, au Nord de l'Isle; mais il donnoit à Sadong la préférence sur les trois autres Lieux.

Ce Commis ajoûtoit, qu'on trouvoit beaucoup d'or, mais de bas aloi, & des pierres de bezoar à Sambas, où, après son arrivée, il avoit envoyé un de ses Assistans pour prendre certaines informations de Commerce. On lui avoit rapporté, que la communication entre Sambas & Landa étoit facile, au moyen de celle des Rivières, qui passoient auprès de ces deux endroits, & que dans le premier, le riz étoit à meilleur prix qu'à Succadana, & d'une bonté fort supérieure.

Au mois d'Avril 1609, sur l'avis que quarante Pirogues de Palimbang se préparoient à venir faire une expédition contre Succadana, Blommart en prit occasion d'offrir à la Reine de Landa, un de ses Yachts, pour deffendre l'entrée de sa Rivière, & de demander en même-tems le Commerce exclusif en faveur de la Nation Hollandoise; mais la réponse de la Reine fut, que son Pays de Landa étoit ouvert pour tout le monde.

Cette tentative n'ayant pas réussi, Blommart partit de Succadana, pour se rendre auprès du Roi de Sambas, qui reçut fort bien ses propositions, & se laissa même employer dans une négociation avec le Roi des Sauvages, dans le Pays duquel est proprement la Mine des diamans. Ce dernier envoya d'abord, pour échantillon, une pierre de trente à quarante carats, en faisant savoir, qu'il en avoit une bonne quantité de quatre à vingt-quatre carats.

En attendant, Blommart fit, avec le Roi de Sambas, un Traité, par lequel les Hollandois s'étoient engagés d'assister & de secourir ce Prince contre toute attaque & invasion, soit du dedans ou du dehors, à l'exception des entreprises qu'il pourroit faire lui-même sur d'autres Pays. En échange le Roi de Sambas accordoit aux Hollandois, le libre Commerce dans ses États, y compris Mompana, Landa, & jusqu'au Pays des Sauvages, d'où l'on tire les diamans, sans être sujets à aucuns droits, ni pour leurs personnes, ni pour leurs marchandises, avec exclusion de toutes les autres Nations Européennes.

Cependant la Compagnie ne trouvant pas ce Commerce fort avantageux, ordonna en 1623, de lever le Comptoir de Succadana & quelques autres. On s'est contenté depuis, jusqu'en 1666, d'y envoyer, chaque année, deux Vaif-

Vaisseaux, pour acheter des diamans & des perles. Pendant quelques-unes des années suivantes, les Hollandois n'y ont pas eu le moindre Commerce.

Suivant les remarques, qui nous ont été communiquées par un des Officiers de la Compagnie des Indes, ils avoient fait aussi, environ l'an 1633, avec le Pangoran, ou Roi de Banjar-Massin, un Traité, en vertu duquel ce Prince leur accordoit la liberté du Commerce, à l'exclusion de toutes les autres Nations; ce qui les obligeoit de tenir constamment quelques Vaisseaux à l'embouchure de la Rivière, pour en empêcher l'entrée aux Etrangers. Cette Convention exclusive a été renouvellée depuis plus d'une fois, & encore, en dernier lieu, dans l'année.... Selon un Accord, de l'an 1660, la Compagnie payoit, à Banjar-Massin, cinq pour cent de Droits d'entrée sur ses marchandises. Cependant il ne paroit pas que son Commerce s'y soit soûtenu longtems, & tout un demi siècle ne nous fournit pas, à cet égard, la moindre circonstance. Valentyn ajoûte seulement, qu'en 1712, l'arrivée de deux Ambassadeurs du Roi de Banjar-Massin, à Batavia, engagea de nouveau le Gouvernement, à envoyer des Officiers à Banjar-Massin, pour y établir un Comptoir; mais ayant trouvé que les Chinois en avoient déja enlevé les principales marchandises, ils revinrent fort mécontens, & depuis ce tems, les Hollandois ont entièrement négligé ce Commerce.

Commerce des Anglois.

En 1701, les Anglois ont eû aussi, à Banjar-Massin, une espèce de Loge fortifiée, dont la garde étoit confiée à une Troupe de Bouguis de l'Isle Celebes, qu'ils avoient pris à leur solde. Les premiers n'excedoient pas le nombre de quarante, & le scorbut leur avoit fait perdre beaucoup de monde. Les Habitans formèrent le dessein de les attaquer; mais les Anglois, avertis de ce complot, le prévinrent, & s'emparèrent, par surprise, de Banjar-Massin & de quatre autres Villages, quoiqu'ils ne fussent plus alors que dix de leur Nation, avec quarante Bouguis.

Le Général Anglois garda Banjar-Massin pour lui, & restitua les quatre Villages au Roi, qui lui avoit payé trois mille risdales pour les fraix de cette expédition contre ses Sujets rebelles. Woodes Rogers remarque, que les Anglois abandonnèrent Baujar-Massin, environ l'année 1705 (*d*), & il est bien vrai que vers ce tems-là leurs affaires se trouvoient en fort mauvais état dans l'Isle: mais celà n'empêche pas qu'ils n'y soyent restés beaucoup plus tard, & Valentyn dit avoir vû, en 1713, au Cap de Bonne Espérance, un de leurs Chefs de ce Comptoir, qui en rapportoit de grands trésors. Son bord de chapeau, tout garni de diamans, pouvoit faire juger de ce que contenoient ses coffres. Cet Officier, pendant son séjour au Cap, s'étoit attiré de l'attention par sa brillante figure.

Les Hollandois devoient concevoir d'autant plus de jalousie de cet Etablissement des Anglois, à Banjar-Massin, qu'on accusoit ceux-ci d'intelligence avec quelques Princes de l'Isle de Celebes. Le Roi de Boni se plaignoit, en 1701, au Gouverneur de Macassar, qu'ils faisoient tous leurs efforts

(*d*) Voyage de Woodes Rogers, pag. 271. & ci-dessus, pag. 242.

DESCRIPTION DE L'ISLE DE BORNEO.

efforts pour debaucher ſes Sujets, & qu'ils en avoient déja engagé plus de trois cens à leur ſervice. Leur Chef venoit d'envoyer des préſens au Roi de Goa, & à d'autres Princes de l'Iſle, qui cherchoient à ſe ménager la faveur des Anglois, dans l'eſpérance qu'ils pourroient, par leur moyen, rétablir leur ancienne autorité, & s'affranchir de la ſujettion où les Hollandois les avoient reduits; mais le Gouverneur & le Roi de Boni, qui en étoient prévenus, prirent ſi bien leurs meſures, que tous ces projets s'évanouïrent d'eux-mêmes. Cependant il faut avouer, que ſi les Anglois euſſent trouvé, à Borneo, autant de facilité que dans l'Iſle de Celebes, à ſe faire des créatures, les ſuites de cet Établiſſement auroient pu être fatales aux Hollandois.]



Suite

Suite des Voyages aux Indes Orientales par le Sud-Ouest.

LE Voyage de Kæmpfer, la Description du Japon, celles [des Isles Marianes, Philippines, Palaos] & de l'Isle Celebes, n'ayant paru, dans l'ordre précédent, qu'à titre d'intermedes, on ne remettra pas plus loin la suite des Voyages aux Indes Orientales par le Sud-Ouest, c'est-à-dire, par les Détroits de Magellan & de le Maire. Quoique ces fameux Passages appartiennent proprement à l'Amérique, la même raison, qui a fait placer leur Découverte dans l'Article de l'Asie, doit y faire joindre aussi leur Description; d'autant plus qu'elle s'offre naturellement, dans les Voyageurs dont on va recueillir les Journaux. Mais donnons une idée générale du sujet qui reste à traiter.

INTRODUCTION.

LE premier, qui tenta cette route après Magellan, fut Dom François Garcie Joffre de *Loaysa*, Commandant d'une Flotte Espagnole de sept Vaisseaux. On a vû ses projets & son sort, dans la Description des Philippines (*a*). Il entra dans le Détroit, au mois de Janvier 1526, & n'en sortit qu'au mois de Mai, pour entrer dans la Mer du Sud.

Voyageurs dont on a les remarques sur les Détroits de Magellan & de le Maire.

ALONSO de *Camargo* partit d'Espagne en 1539, avec trois Vaisseaux, qu'il avoit ordre de conduire au Perou, & sa navigation fut heureuse jusqu'à l'entrée du Détroit; mais il eut tant à souffrir, dans le passage, qu'ayant été séparé des deux Bâtimens qui accompagnoient le sien, il arriva seul, & dans un état déplorable, au Port d'*Arequipa*, dans la Mer du Perou. Des deux autres, l'un périt par le naufrage; & le troisième, desespérant de surmonter la violence des flots, prit le parti de retourner en Espagne.

D'AUTRES Espagnols passèrent le même Détroit en divers tems; & tous ces Voyages n'eurent pas un succès plus heureux.

EN 1578, François *Drake*, Anglois, passa le Détroit de Magellan, dans l'espace de treize jours, avec cinq Vaisseaux de sa Nation. Il revint en Europe, par les Indes Orientales, & par le Cap de Bonne-Espérance.

EN 1580, Pierre *Sarmiento de Gamboa*, Espagnol, venant du Perou en Espagne, par le même Détroit, y fonda la Colonie de *Philippeville*. On a déja remarqué que *Winter*, Capitaine d'un Vaisseau de la Flotte de Drake, avoit repassé le premier par cette voye, de la Mer du Sud en Europe (*b*).

THOMAS *Candish*, excité par l'exemple de Drake, fit, en 1586, le Voyage des Indes Orientales par le Détroit de Magellan, & revint, comme

(*a*) M. Prevost se trompe. Ce Général étant mort, dans son trajet de la Mer du Sud, la Description des Philippines ne peut pas faire mention de lui, dont il n'est parlé que dans une Note du Voyage de Magellan, au Tome précédent, *pag.* 199. R. d. E.

(*b*) Voyez le Tome XIV. *pag.* 200. R. d. E.

INTRODUCTION.

me lui, par le Cap de Bonne-Espérance. Mais ces deux Anglois ne cherchoient qu'à s'enrichir par le pillage des trésors du Perou.

OLIVIER de *Noort*, dont on a déja donné la Relation, fut le premier Hollandois, qui par des motifs bien entendus, & pour affranchir le Commerce des Provinces-Unies de la tyrannie des Espagnols, entreprit, en 1599, de se rendre dans les Mers d'Orient par la même route. Il fit, en trois ans, le tour du Monde; plus heureux que Sebald de *Weert*, autre Officier de sa Nation, qui après avoir employé, dans la même année, près de neuf mois à lutter contre les difficultés du passage, se vit forcé de revenir en Hollande, sans avoir pû pénétrer jusqu'à la Mer du Sud (*c*).

EN 1614, Georges *Spilberg* suivit les traces d'Olivier de Noort, pour soûtenir le Commerce de la Hollande, & ne fit pas moins heureusement le tour du Globe.

JACQUES *l'Hermite*, autre Hollandois, entreprit le même Voyage en 1624, & passa heureusement le Détroit.

LE Chevalier Jean *Narborough*, envoyé par Charles II, pour faciliter la Navigation des Anglois par de nouvelles découvertes, passa le Détroit de Magellan en 1669, & revint par la même voye. Cooke se trompe, en lui attribuant l'honneur d'avoir été le premier qui l'eût passé & repassé dans le même Voyage.

SCHARP, Boucanier Anglois, étant entré dans la Mer du Sud par l'Isthme d'Amérique (*d*), se proposoit de retourner en Europe par le Détroit de Magellan; mais ayant manqué l'ouverture du Passage, il porta plus loin au Sud, & rentra, dans la Mer du Nord, en 1681, par une Mer ouverte, sans avoir eu la vûe d'aucune Terre, jusqu'à son arrivée dans l'Isle de *Nevis*.

EN 1695, une Escadre Françoise de six Vaisseaux, sous le commandement de M. de *Gennes*, entreprit d'aller faire la Guerre aux Espagnols, sur les Côtes du Perou. Elle entra dans le Détroit de Magellan, au mois de Février de l'année suivante; mais n'ayant pas cessé pendant deux mois, de trouver des vents contraires, elle fut obligée de retourner sur ses traces.

CE sont les observations de la plûpart de ces Navigateurs, qu'on croit devoir recueillir, pour en former autant d'articles, sous le nom de ceux qui les ont publiées.

A l'égard du Détroit de le Maire, dont on a donné la découverte, dans l'article de ce Voyageur, il est aujourd'hui mieux connu, qu'il ne l'avoit été pendant plus d'un siècle, par quelques Relations fort estimées (*e*). Tel-

(*c*) Olivier de Noort ne passa le Détroit qu'après les Vaisseaux de la Flotte de Mahu, comme on l'a prouvé dans le Volume précédent, *pag.* 200. De Weert pénétra bien jusqu'à la Mer du Sud; mais il fut obligé de rentrer dans le Détroit. *Ibidem*, pag. 208. R. d. E.

(*d*) C'est-à-dire, qu'à l'exemple de plusieurs autres Avanturiers, il se rendit par Terre avec ses Compagnons, sur le bord de la Mer du Sud, où ses brigandages lui procurèrent des Vaisseaux.

(*e*) On ne parle point de celle de Corneliss Schouten, Compagnon de Jacques le Maire, parcequ'elle ne contient rien qui ne se trouve dans celle de le Maire même. Nous en avons une traduction de l'année 1618, à Paris, chez *Gobert*, *in*-12. La plus ancienne Edition de celle de le Maire, en François, est à la fin de la première Partie de la traduction Françoise d'Herrera.

Telles font, 1°. Celle de Woodes *Rogers*; 2°. Celle d'Edouard *Cooke*, 3°. Celle de M. *Frezier*, Voyageur respectable à plusieurs titres, qui jouit de sa réputation dans un Poste honorable, & qui a donné au Public, en 1732, le récit d'un Voyage à la Mer du Sud, qu'il fit pendant les années 1712, 1713 & 1714. 4°. Celle de M. *Anson*, publiée par M. *Walter*, Ministre de l'Escadre Angloise, dont il s'est fait l'Historien, & composée sur les Journaux de tout ce qu'il y avoit de personnes éclairées dans la même Escadre. INTRODUCTION.

Tous les Voyageurs qu'on vient de nommer, & dont on n'a pas déja donné l'extrait, vont paroître ici successivement; avec cette différence, que ceux qui ont passé les Détroits de Magellan, ou de le Maire, dans une autre vûe que celle d'aller aux Indes Orientales, & qui appartiennent par conséquent à d'autres Parties de ce Recueil, ne paroîtront que pour fournir leurs remarques sur ces deux Détroits; au-lieu qu'une partie de ceux, qui ont poussé leur course jusqu'à la Mer des Indes, seront présentés dans l'étendue convenable à chacun de leurs articles, pour terminer LES VOYAGES AUX INDES ORIENTALES PAR LE SUD-OUEST. Comment on les va donner successivement.

§. I.

DRAKE. 1577.

Voyage du Chevalier Drake.

HACKLUYT, qui nous a conservé le Journal Anglois de cette Expédition (*a*), nous apprend qu'elle fut long-tems mystérieuse, & que pour surprendre apparemment les Espagnols sur les Côtes du Chili, du Perou & du Mexique, où ils se croyoient presqu'inaccessibles par la Mer du Sud, on publia qu'une Escadre de cinq Vaisseaux, que les Anglois avoient fait équiper à Plymouth, étoit destinée pour le Voyage d'Alexandrie. Elle partit, sous le commandement du Chevalier Drake, le 15 de Novembre 1577; & le 5 d'Avril de l'année suivante, elle arriva heureusement à la vûe du Bresil. Les vents ne la favorisèrent pas moins jusqu'à la Rivière de la Plata, & de-là jusqu'au Port que Magellan avoit nommé *Saint Julien* (*b*). Motifs du Voyage & départ de l'Escadre Angloise. 1578.

Le premier spectacle qui s'offrit aux Anglois, dans ce Port, fut un Gibet planté; ce qui leur fit juger que Magellan avoit exercé une rigoureuse Justice, sur quelques Mutins de son Equipage. Drake en prit occasion de se faire rendre compte de quelques desordres, qui avoient éclaté dans le sien. Un Officier, nommé *Dougbtie*, qui fut convaincu d'avoir excité les Ma- Punition exemplaire.

(*a*) Recueil d'Hackluyt, Edition de 1600, *pag.* 730. Ce Voyage a été traduit en François, par *F. de Louvencour*, Sieur de *Vauchelles*, & publié à Paris chez *Gosselin* en 1613. Le Traducteur remarque, dans son Epitre, addressée à M. de *Saint Simon*, Seigneur & Baron de *Courtomer*, que Drake enleva tant de richesses aux Espagnols, qu'à son retour il fit pour plus de huit cens mille écus de présens à la Reine sa Maîtresse, & à divers Seigneurs de sa Cour. Il ajoûte, avec assez d'obscurité, que le Journal, dont il donnoit la Traduction, venoit d'un Paysan de Courtomer, qui avoit fait le Voyage avec Drake.

(*b*) La Flotte du Chevalier Drake fut battue & dispersée plusieurs fois par la tempête, avant son arrivée au Port Saint Julien, R. d. E.

DRAKE. 1578.

Matelots à la revolte, pour rompre un Voyage dont il commençoit à craindre les dangers, se vit condamné, suivant la forme des Loix, à perdre la tête d'un coup de hache. L'Auteur observe, comme une singularité sans exemple sur Mer, „ qu'il demanda la Communion, & qu'elle lui fut accordée; après quoi il embrassa le Général, il lui demanda pardon, il pria „ pour la Reine & le Royaume, il prit congé de la Compagnie, & marcha „ constamment à la mort (c) ".

L'ESCADRE, ayant quitté Saint Julien le 17 d'Août 1578, entra, le 20, dans le Détroit de Magellan. Elle avança peu jusqu'au lendemain. Le Canal parut fort sinueux, comme s'il eût été sans Passage. Un vent contraire, qui se leva vers la fin du jour, força les Anglois de retourner, & de jetter l'ancre comme au hazard.

Observations de Drake sur le Détroit de Magellan.

LE dessein, qu'on s'est proposé, oblige ici de s'attacher aux moindres observations qui regardent le Détroit. „ On y voit plusieurs beaux Havres, où l'on trouve de fort bonne eau douce: mais la principale commodité manque; c'est-à-dire, que proche même de la terre, on n'y trouve pas de fond pour mouiller, excepté dans quelque Rivière étroite, ou „ entre quelques rochers. Ainsi, lorsqu'on y est surpris de quelque vent „ contraire, ou de quelque tourbillon, le danger n'y est jamais médiocre. „ La terre, des deux côtés, est bordée de montagnes fort hautes, & couvertes de neige. A l'Est & à l'Ouest, on rencontre plusieurs Isles, entre lesquelles la Mer passe avec autant de force, qu'à l'entrée même du „ Détroit. Sa largeur est de deux lieues en quelques endroits, & de trois „ ou quatre en d'autres, mais nulle part de moins d'une lieue. L'air y est „ très-froid. Cependant les arbres y sont toûjours verds; & l'on trouve, „ dessous, quantité de bonnes herbes (d) ".

Ignorance des Anglois.

DES remarques si vagues, & de si peu d'utilité, doivent faire juger que le Chevalier Drake n'avoit pas fort à cœur l'intérêt général de la Navigation; ou plutôt, on en doit conclure que les Anglois étoient encore fort éloignés de cette habileté qu'ils s'attribuent aujourd'hui (e). La fortune leur tenant lieu d'autres lumières, ils eurent le bonheur de sortir du Détroit, & d'entrer dans la Mer du Sud, dès le 6 de Septembre; c'est-à-dire, de faire en treize jours, un passage, où des Navigateurs moins heureux ont employé jusqu'à neuf mois. A la vérité, ils furent jettés le 7, par une tempête, à plus de deux cens lieues en Longitude: mais cette disgrace même leur devint avantageuse, en les faisant tomber dans une Baye, où ils mouillèrent tranquillement. Cependant ils se virent dérivés ensuite à cinquante-cinq degrés & un tiers, au Midi du Détroit; ce qui leur fit donner, à la Baye, qu'ils avoient été forcés de quitter, le nom de *Severing of the Friends*, ou *Baye de la séparation des Amis*. La fortune, qui ne les accompagnoit pas moins, leur fit découvrir, à la hauteur où ils étoient parvenus, une Isle qui leur fournit d'excellente eau douce, & des herbes d'une singulière vertu (f).

Baye de la séparation des Amis.

LA

(c) Voyage de Drake, pag. 25 & 26.
(d) *Ibid.* pag. 28.
(e) On peut dire qu'elle est commune à toutes les Nations commerçantes de l'Europe, par la communication de lumières qui se fait mutuellement.
(f) Voyage de Drake, pag. 30.

DRAKE. 1579.

Riche butin de la Flotte de Drake.

La suite de leurs courses, dans la Mer du Sud, n'offre qu'une scène continuelle de victoires & de prospérités. Ils prirent un si grand nombre de Vaisseaux Espagnols, & si richement chargés, qu'au commencement de l'année suivante, rassasiés d'or & d'argent, toutes leurs idées se tournèrent à choisir une route sûre, pour retourner en Angleterre avec leurs trésors.

Il balance sur le choix d'une route pour son retour.

Il s'en présentoit deux: celle du Détroit de Magellan, par lequel ils étoient venus; & l'autre, par cette grande Mer du Sud, dont l'étendue est effrayante. En se déterminant pour la seconde, il restoit encore à considérer s'ils devoient prendre par les Moluques & le Cap de Bonne-Espérance, ou monter le long de la Chine & de la Tartarie par le Détroit d'Anian, pour venir descendre en Angleterre par la Mer Glaciale, en doublant le Cap Tabin & de Norvégue. Deux raisons portèrent Drake à rejetter la route du Détroit de Magellan. Premiérement, les Espagnols, qui avoient eu le tems de rassembler leurs forces sur les Côtes du Perou & du Chili, lui parurent beaucoup plus redoutables à son retour, pour des Vaisseaux chargés de richesses, qu'ils n'avoient pû l'être à son arrivée, pour des Avanturiers qui ne cherchoient alors que l'occasion de s'enrichir au prix de leur sang. En second lieu, il se formoit une idée terrible de la bouche du Détroit, du côté de la Mer du Sud. Il en avoit essuyé les pluyes, les tempêtes, les rafales; & ses meilleurs Pilotes ne se rappelloient pas, sans frayeur, les sables qu'ils avoient observés sur cette Côte.

On résolut, dans une assemblée de toute la Flotte, de prendre la route du Japon & de la Chine, pour retourner par la Mer du Nord (g), & cette opinion fut suivie le 16 d'Avril 1579. Mais comme on étoit arrêté depuis quelque-tems par des calmes, on prit le parti d'avancer jusqu'à six cens lieues en Longitude, pour trouver des vents plus favorables dans cet éloignement de la Terre.

Froid excessif qui le fait retourner vers la Ligne.

Découverte de la Nouvelle Albion.

Le 5 de Juin, à quarante-trois degrés du Nord, l'air devint si froid, que tous les Equipages ayant beaucoup à souffrir, & la peine croissant à mesure qu'on avançoit vers le Pôle Arctique, on prit le parti de retourner à trente-huit degrés de la Ligne. On découvrit à cette hauteur, une Terre, à laquelle il y avoit peu d'apparence que les Espagnols, ou d'autres Nations de l'Europe, eussent jamais abordé. Elle parut basse & unie. Bien-tôt on apperçut une bonne Baye, où l'Escadre fut portée par un vent favorable; & Drake y fit jetter l'ancre avec confiance, à la vûe d'un grand nombre de cabanes, qui bordoient le rivage.

Les Habitans marquèrent moins d'effroi que d'admiration, en voyant avancer des Masses flottantes, qui devoient être pour eux un spectacle fort nou-

(g) On ne trouve pas un mot du dessein de passer par la Mer du Nord, dans le Journal Anglois du Recueil d'Hackluyt. Mais le Traducteur François en parle plusieurs fois. Comme ce n'est pas le seul point sur lequel il s'écarte du véritable Journal, on doit supposer que l'Exemplaire, qu'il avoit reçu du Vassal de M. de Courtomer, contenoit quelques *Variantes*. Cependant on est assez en peine comment le Chevalier Drake espéroit alors de venir de la Chine par la Mer Glaciale. Le Détroit d'Anian n'a jamais été bien connu.

Nota. Le Journal Anglois, qui se trouve dans l'*Universal History of Voyages and Travells*, dit expressément, que le Chevalier Drake crut qu'il étoit nécessaire de prendre sa route par la Mer du Nord. R. d. E.

DRAKE. 1579.

nouveau. Ils s'approchèrent des premiers Anglois qui descendirent sur le sable ; & loin de les traiter en Ennemis, ils leur firent des caresses & des présens. Drake, pour répondre à leur humanité, fit distribuer parmi eux quelques pièces d'étoffe, qu'ils reçurent avec de grandes marques de joye.

Etat du Pays.

Les hommes étoient absolument nuds ; mais leurs femmes avoient les épaules couvertes d'une peau velue de daim, ou de quelque autre animal ; & de la ceinture jusqu'aux genoux, elles portoient, en forme de tablier, une espèce de toile, composée d'écorce d'arbre. Leurs maisons, qui étoient fort près de la Mer, ressembloient, par la forme, à nos colombiers ; c'est-à-dire, qu'elles étoient rondes & sans fenêtres, avec une seule porte, & une ouverture au sommet, pour servir de passage à la fumée. Leurs lits n'étoient que des rameaux de sapin & d'autres arbres, disposés en cercle autour du foyer, qui formoit le centre de chaque cabane.

Douceur des Habitans.

PENDANT tout le séjour que les Anglois firent dans cette Baye, ils ne cessèrent pas de recevoir la visite de ces honnêtes Sauvages, qui leur apportoient, tantôt de fort beaux panaches de plume, tantôt des sacs remplis de feuilles séches de tabac. Mais avant que de s'approcher d'une petite colline, où le Général avoit fait dresser les Tentes, ils s'arrêtoient pour discourir entr'eux. Ensuite, laissant leurs arcs & leurs fléches dans le même lieu, ils s'avançoient pour faire leurs présens. La première fois que leurs femmes vinrent avec eux, elles s'arrêtèrent aussi ; mais ce fut pour s'égratigner les joues, en poussant des lamentations & des cris pitoyables.

Ils prennent les Anglois pour des Dieux.

Drake s'imagina, que prenant les Anglois pour des Dieux, c'étoit une sorte de sacrifices qu'elles vouloient leur faire. Il donna ordre à ses gens de se mettre en prières, pour faire connoître apparemment qu'ils avoient eux-mêmes une Divinité puissante, à laquelle ils rendoient leurs adorations. Il fit lire publiquement quelques Chapitres des Saintes Ecritures. Les Sauvages se rendirent fort attentifs, & parurent pénétrés de plaisir. Après cette lecture, ils s'approchèrent modestement des Tentes ; & Drake fut extrêmement surpris de les voir rendre, aux Anglois, tout ce qu'ils en avoient reçu (*b*).

IL jugea que la nouvelle de son arrivée s'étoit répandue plus loin ; car, peu de jours après, on les vit paroître en plus grand nombre ; & deux d'entr'eux, s'étant séparés des autres, lui firent connoître par diverses marques de respect, auxquelles il ne put se méprendre, qu'ils l'avoient distingué pour le Chef de sa Troupe. Ils continuèrent leurs signes, par lesquels il crut comprendre aussi qu'ils venoient de la part de quelque personne puissante, ou peut-être de leur Roi, & qu'ils lui demandoient un gage de confiance, sur lequel ce Prince, ou ce Seigneur, pût hazarder lui-même une visite. Le discours, dont ces signes furent accompagnés, dura près d'une demie heure. Drake s'efforça de leur faire entendre, à son tour, qu'il leur vouloit toutes sortes de bien. Il leur offrit des présens, pour celui qui les avoit envoyés. Cette offre, qu'ils acceptèrent de fort bonne grace, parut leur

(*b*) Cette restitution, de quelque motif qu'elle pût venir, est assez singulière pour faire remarquer que le Traducteur se trompe ici. L'Anglois porte, comme je l'ai traduit, *They restored again, to us, those things which before we bestowed upon them*. Page 737.

leur causer beaucoup de joye. On vit bientôt venir, entre plusieurs Sauvages, un homme de fort belle taille & d'un air assez gracieux, qu'on ne put méconnoître pour leur Roi. Il marchoit gravement ; & son cortège poussoit autour de lui des cris & des chants. Un Officier, de bonne mine, qui le précédoit de quelques pas, portoit une masse, ou un sceptre, d'où pendoient deux Couronnes & trois longues chaînes. Les Couronnes étoient composées de plumes, de diverses couleurs, & les chaînes paroissoient d'os. Le Roi, & tous ceux qui environnoient sa Personne, étoient vêtus de peaux. Les autres étoient nuds ; mais ils avoient le visage peint, les uns de blanc, les autres de noir, & quelques-uns de différentes couleurs. Ils avoient, avec eux, un fort grand nombre d'Enfans ; &, sans distinction d'âge, ils portoient tous dans leurs mains quelque présent.

DRAKE. 1579.

Le Roi du Pays visite le Général Anglois.

LE Général Anglois, quoique prévenu en faveur d'une Nation si douce, ne voulut pas recevoir, sans précaution, une troupe dont le nombre l'emportoit beaucoup sur la sienne. Il donna ordre à ses gens de se tenir sous les armes, & de se ranger autour de leurs Tentes, dont ils s'étoient fait comme un petit Fort, défendu d'un bon rempart. Le Roi ne parut point effrayé de ces dispositions. Il salua tous les Anglois. Celui qui portoit son Sceptre, ayant appellé un autre Officier, auquel il dit quelque chose d'une voix basse, celui-ci répéta fort haut ce que l'autre lui disoit, & cette sorte de harangue dura fort long-tems. Ensuite le Roi s'approcha du Fort, avec les hommes & les femmes de son Cortège, après avoir fait signe au Peuple & à tous les Enfans de demeurer en arrière. Alors, celui qui portoit le Sceptre entonna un chant, & commença une danse, avec une grace & une mesure qui causèrent de l'admiration aux Anglois. Le Roi, son Cortège, & tout le Peuple suivirent cet exemple. Enfin Drake, charmé du spectacle & guéri de ses défiances, leur permit d'entrer, en chantant & en dansant, dans le Fort & dans les Tentes (*i*).

Conduite extrêmement singulière des Sauvages.

APRÈS la danse, le Roi s'assit, & pressa le Général, par des signes, de s'asseoir près de lui. D'autres signes, par lesquels il continua de s'expliquer, ne semblèrent marquer d'abord que de l'affection & des offres de service : mais les Anglois se crurent bientôt obligés de leur donner un sens plus étendu. Le Roi, prenant la plus grande des deux Couronnes, la mit sur la tête de Drake. Ensuite il lui mit au cou les trois chaînes, en recommençant à chanter avec tout son Peuple. Il fit cette cérémonie d'un air grave & respectueux ; & par intervalles, il répétoit le nom d'*Hioh*, que les Anglois prirent pour un terme de déférence, ou pour un titre de dignité. Drake ne fit pas difficulté de recevoir le Sceptre & la Couronne, au nom de la Reine d'Angleterre, en souhaitant que toutes les richesses du Pays fussent transportées quelque jour à Londres, pour la gloire & le bonheur de sa Patrie.

Drake se croit couronné Roi du Pays.

LE Peuple s'écarta aussi-tôt à quelque distance, & parut se livrer à des exercices de Religion. Quelques Anglois, poussés par la curiosité, voulurent être témoins de cette nouvelle scène. Ils virent plusieurs troupes de Sauvages, qui prenoient le plus jeune d'entr'eux, & qui se mettant en cercle

Exercice de Religion des Sauvages.

(*i*) Pages 61 & précédentes.

DRAKE. 1579. cle autour de lui, jettoient des cris fort triſtes, en s'égratignant le viſage & ſe picquant la peau juſqu'au ſang. Drake ne put douter qu'ils ne le priſſent pour un Dieu, lorſqu'il les vit revenir, pour lui montrer leurs égratignures & leurs playes. Il leur fit donner des emplâtres & des onguents, dont ils admirèrent beaucoup la vertu; & leur folle erreur ne faiſant qu'augmenter, ils continuèrent leurs ſacrifices, de trois jours. Mais les Anglois trouvèrent enfin le moyen de leur faire comprendre, que cette extravagance leur déplaiſoit.

Pourquoi Drake nomme le Pays la Nouvelle Albion.

DRAKE, ayant pris poſſeſſion du Pays, pour la Reine, ſa Maîtreſſe, lui donna le nom de *Nouvelle Albion*; non-ſeulement parcequ'il ſe crut le premier qui l'eût découvert, mais parcequ'il lui trouva beaucoup de reſſemblance avec l'Angleterre, par la verdure & la beauté de ſes Côtes. Il fit graver, ſur une lame de cuivre, le nom, le portrait (*k*) & les armes de la Reine, ſon propre nom, l'an & le jour auquel il étoit arrivé, & les faveurs qu'il avoit reçues de la Nation. Cette lame fut clouée ſur la face d'un pilier de pierre, qu'il fit élever au milieu du Fort.

Etrange ſorte de lapins qui s'y trouvent.

LORSQU'ON eut fait les réparations néceſſaires au Vaiſſeau, le Général obſerva plus ſoigneuſement le Pays, & ſe fit un amuſement de viſiter pluſieurs habitations des Sauvages. Il ne vit preſque aucune terre, qui ne portât les apparences de quelque mine d'or ou d'argent. Les daims y ſont en ſi grand nombre, qu'on les rencontre par milliers. On trouve, de toutes parts, une ſorte de lapins, dont la deſcription eſt fort étrange. Ils ont le corps auſſi grand que les lapins de Barbarie, la tête de la groſſeur des nôtres, les pieds ſemblables à ceux des taupes, & la queue d'un rat, mais beaucoup plus longue. Sous le ventre, ils ont, des deux côtés, un petit ſac, dans lequel ils mettent des proviſions pour la faim, lorſqu'ils ſont raſſaſiés. Les Sauvages en mangent la chair, qu'ils trouvent de fort bon goût, & font tant de cas de la peau, que la robbe de leur Roi en étoit compoſée.

Retour de Drake en Angleterre.

LE départ de l'Eſcadre leur cauſa de vifs regrets. Drake s'étoit déterminé à prendre ſa route par les Moluques, dans la crainte des dangers qu'il prévoyoit par le Nord. Il rencontra pluſieurs Iſles, juſqu'au 14 de Novembre, qu'il eut la vûe de Ternate, où il obtint du Roi toutes ſortes de faveurs, & la liberté du Commerce. De-là, paſſant par les Iſles de Celebes & de Java, il arriva, le 18 de Juin 1580, au Cap de Bonne-Eſpérance, ſans avoir eu la vûe d'aucune terre, & le 22 de Juillet à Sierra Liona. Enfin, le 3 de Novembre de la même année, c'eſt-à-dire, trois ans, douze jours moins, après ſon départ, il acheva le tour du Monde, en mouillant heureuſement au Port de Plimouth (*l*).

1580.

(*k*) Le Journal Anglois dit ſimplement qu'il fit clouer, ſur le pilier, une pièce de Monnoye d'Angleterre.

(*l*) Le Chevalier Drake arriva à Plimouth le 26 Septembre. Ainſi il fit le tour du Monde dans l'eſpace de deux ans, dix mois & quinze jours. Ayant été créé Chevalier, il prit un Globe pour deviſe avec les mots; *Tu primus circumdediſti me Divino auxilio.* L'idée en paroit empruntée de l'anneau que Charles Quint donna à Sebaſtien *Cano*, ou *Canut*, qui le premier a fait le tour du Monde. Voyez le Tome XIV. *pag.* 199. R. d. E.

§. II.

§. II.

Voyage de Pedro de Sarmiento.

Occasion du Voyage de Sarmiento.

LE passage de Drake, par le Détroit de Magellan, allarma si vivement les Espagnols, que pour assurer la tranquillité de leurs Etablissemens, en fermant la seule voye qui les exposoit alors à l'invasion des Etrangers, ils prirent la résolution d'y bâtir un Fort. Le Viceroi du Perou avoit envoyé deux Vaisseaux de Guerre, sous le commandement de Pedro *Sarmiento* (*a*), le plus habile Navigateur que l'Espagne eut dans ces Mers, pour donner la chasse à Drake, & lui enlever, s'il étoit possible, les richesses qu'il emportoit du Perou; mais les Anglois étant déja trop éloignés, Sarmiento reçut ordre d'aller voir, dans le Détroit de Magellan, de quelle manière on pourroit le fortifier. Il employa neuf mois à cette entreprise; & rempli de ses observations, il vint en Espagne, pour en rendre compte à la Cour. Elle s'en promit assez de succès, pour faire partir Diego Faris de *Valdez*, avec une Flotte de vingt-trois Vaisseaux, montée de trois mille cinq cens hommes d'Equipage, & de cinq cens vieux Soldats pour travailler aux Fortifications.

Les Espagnols veulent fortifier le Détroit de Magellan.

MAIS cette expédition, quoique fort bien concertée, ne répondit pas aux espérances de la Nation Espagnole (*b*). A peine la Flotte étoit sortie du Port de Cadix, qu'une affreuse tempête en fit échouer cinq Vaisseaux, avec perte d'environ deux cens hommes; & le reste fut si mal traité par les flots, que Valdez ne put continuer son Voyage qu'avec seize voiles, accompagné de Pedro de Sarmiento, qui devoit être Gouverneur du nouveau Fort. Après avoir perdu beaucoup de tems à se radouber, ils se virent forcés de passer l'Hyver sur la Côte du Bresil, dans la Rivière de Janeiro. Ils remirent en Mer au Printems: mais, vers le quarante-deuxième degré de Latitude Australe, ils essuyèrent une si rude tempête, que la moindre de leur disgrace fut de se voir réduits à battre la Mer, au hazard, pendant l'espace de vingt-deux jours, & de gagner enfin l'Isle de Sainte Catherine. Ils avoient perdu, dans cette fatale occasion, un de leurs meilleurs Bâtimens, avec trois cens hommes & vingt femmes qu'il avoit à bord, & la plus grande partie des munitions qui étoient destinées pour le Détroit.

Disgrace de leur Flotte.

Sarmiento est nommé Gouverneur du Fort.

VALDEZ, se roidissant contre l'infortune, laissa tous ses Malades à Sainte Catherine, & le tiers de ses Vaisseaux, qu'il ne put remettre en état de soûtenir la Mer. Il lui en restoit dix, avec lesquels il se hâta de partir, pour donner la chasse à quelques Anglois, qui avoient paru sur la Côte. Mais, en arrivant à l'embouchure du Détroit, une nouvelle tempête le força de retourner à Rio Janeiro. L'année suivante, Pedro de Sarmiento, qui s'étoit rendu au Perou, entreprit le même Voyage sous de meilleurs auspices, par la Mer du Sud, & débarqua heureusement quatre cens hommes & trente femmes à la Pointe de Possession, où il fit bâtir un Fort, qu'il appella Nom-

(*a*) M. Prevost le nomme *Serano*, dans ce premier article. R. d. E.

(*b*) Argensola attribue le mauvais succès de cette entreprise, au Général, qu'il nomme *Sanche Flores*. R. d. E.

SARMIENTO. 1580. Sarmiento bâtit Nombre de Jesus & Philippeville.

Nombre de Jesus. De-là, s'étant rendu par terre au Port de Famine (*c*), il y bâtit une Citadelle, qu'il nomma *Philippeville.* A l'approche de l'Hyver, il s'embarqua pour retourner en Espagne, avec vingt-cinq Matelots: mais il eut le malheur d'être pris, dans sa route, par le fameux Chevalier *Walter Raleigh*, qui le conduisit en Angleterre (*d*). On a vû, dans la Relation d'Olivier de Noort, & l'on achevera de voir dans celle de Candish, quel fut le sort des Espagnols qu'il avoit laissés au Détroit. Il reste à donner quelque idée de ses découvertes, sur le témoignage d'Argensola, Historien des Moluques (*e*), & du Capitaine Edouard Cooke (*f*).

Ses observations dans le Détroit.

En retournant vers la Mer du Nord, il mouilla dans une Baye inconnue, où il ne vit paroître aucun Habitant: mais il y découvrit des vestiges de pieds humains, des dards, des rames & des filets. Ses gens montèrent au sommet de plusieurs hautes montagnes, d'où ils apperçurent un Archipel de petites Isles (*g*) & un Canal fort spacieux, qui les traversoit. Quoique la plûpart de ces Isles fussent désertes, elles lui semblèrent naturellement fertiles. Il vit, dans quelques-unes, plusieurs Indiens nuds, & peints de terre rouge. Plus loin, il en découvrit cinq dans une espèce de Canot, qu'ils abandonnèrent, pour prendre la fuite à pied. Ses recherches, sur le rivage, lui firent trouver une hute ronde, composée de quelques pieux, de large écorce d'arbres & de peaux de loups marins (*h*), dans laquelle il fit un amas de petites brossailles & de coquilles, avec quelques filets de pêche, des os en forme de crochets ou d'hameçons, & plusieurs petits sacs remplis de terre rouge. En continuant d'avancer d'une Isle à l'autre, il découvrit une Habitation, régulièrement bâtie, & quantité d'Indiens aux environs. A cinquante-quatre degrés de Latitude du Sud, sur une Pointe qu'il nomma *Saint Isidore*, il en trouva de fort traitables, qui se mêlèrent familièrement avec l'Equipage du Vaisseau. Entre les montagnes, il en vit une, à peu de distance, qui vomissoit des flammes, & qui n'en étoit pas moins couverte de neige. Dans l'embouchure occidentale du Détroit, Sarmiento vit des hommes hauts de trois *Verges* (*i*), & d'une grosseur proportionnée. Ses gens en saisirent un, qu'ils amenèrent à bord. Après avoir passé la plus étroite partie du Détroit, il découvrit clairement sur la Côte

(*c*) Ce nom ne lui fut donné qu'en 1587, par Thomas Candish, qui, trouvant la Citadelle déserte, jugea que tous les Espagnols étoient morts de faim.

(*d*) Sarmiento y eut de fréquens entretiens, sur ses Voyages, avec le Chevalier Drake, & même avec la Reine, & tira, de ces conversations, des lumières propres pour l'exécution d'autres desseins qu'on forma à son retour en Espagne. R. d. E.

(*e*) Livre 3 & 4.

(*f*) Dans la Relation de son Voyage à la Mer du Sud, *pag.* 43 & 44.

(*g*) Les Espagnols comptèrent quatre-vingt-cinq Isles tant grandes que petites. R. d. E.

(*h*) On a déja remarqué qu'ils sont nommés, par d'autres Voyageurs, loups & veaux marins.

(*i*) C'est-à-dire, de neuf pieds. Quoique rien ne soit si positif que ce témoignage, & qu'il s'accorde avec celui de plusieurs autres Relations, il paroît bien surprenant que dans la suite tous les Geans du Détroit ayent comme disparu, & que tous les Navigateurs d'un tems plus proche du nôtre, n'y ayent vû que des hommes de la taille ordinaire. Cette grosse Ville, avec des Tours, ces Bourgs, ces Habitations bien peuplées, & ces arbres dignes d'un meilleur climat, n'ont pas été retrouvés non plus sur la Côte des Patagons, qui est celle du Nord.

Côte du Nord, entre deux longues Montagnes, quelques délicieuses Plaines, plusieurs Bourgs, & une Ville ornée ou fortifiée de plusieurs Tours. Sur la Côte Méridionale, qui est celle de la Terre de feu, il ne fut pas moins surpris de trouver, à la distance de cinq lieues du rivage, un Pays fort bien peuplé, dont les Habitans nourrissoient des bestiaux, & beaucoup d'arbres semblables à ceux qui portent la canelle & le coton. Le Détroit, dans toute sa longueur, lui parut de cent dix lieues; ce qui s'accorde avec le compte de Magellan.

SARMIENTO. 1580. Ville & Bourgs qu'il y découvre.

§. III.

Différens Voyages aux Indes Orientales, par le Détroit de Magellan.

LA loi qu'on s'est imposée, de passer legèrement sur toutes les Relations qui ne portent point un caractère particulier d'agrément ou d'utilité, & qui se trouvent supprimées d'elles-mêmes, comme on l'a fait observer, par d'autres Relations plus exactes & plus completes, oblige ici de rassembler, sous un même titre, plusieurs Voyageurs, qui n'ont pas d'autre droit, pour sortir de l'obscurité, que d'avoir tenté les premiers une route peu connue, & d'avoir servi comme de guides à des Observateurs plus éclairés.

I. THOMAS CANDISH, Gentilhomme du Comté de Suffolk (*a*), encouragé par la réputation de Drake, partit de Plymouth, le 22 de Juillet 1586, avec huit Vaisseaux, qui le firent arriver, le 17 de Décembre, au Port qu'il nomma le premier, *Port Desiré*, ou *du Desir* (*b*). Il en partit le 28, pour suivre la Côte; & le 30, à quarante-huit degrés de Latitude Australe, il rencontra un Rocher, à cinq lieues de la Terre, autour duquel la sonde fit trouver, à la distance d'un mile, huit brasses d'eau sur un fond pierreux. Il doubla le *Cap Blanc* & le *Cap des Vierges*, qui n'avoient point encore de nom. Après avoir jetté l'ancre sous le dernier, qui est à l'entrée du Détroit de Magellan, il s'engagea, le 6 de Janvier, dans la bouche du Détroit, à cinquante-deux degrés. Le 7, il y prit, sur le rivage, vingt-trois Espagnols, & leur Chef nommé *Hernando*; triste reste de quatre cens hommes de la même Nation, qui étoient morts de faim & de misère dans la nouvelle Colonie de Sarmiento. Il arriva, le 10, à *Philippeville*, dont les murs & les fortifications subsistoient encore. Depuis l'embouchure du Détroit jusqu'à l'endroit où il se retrécit le plus, il compte quatorze lieues, & la route, dit-il, est à l'Ouest & au Nord. Il en compte dix, depuis cet endroit jusqu'à l'Isle des *Pingouins*, au Sud-Ouest, tirant un peu vers le Sud.

THOMAS CANDISH. 1586.

1587. Son arrivée au Détroit de Magellan.

QUOI-

(*a*) Son Journal se trouve dans la Collection d'Hackluyt, pag. 803 & suivantes, sous le titre d'*Admirable & heureux Voyage*, &c. On nous y apprend, qu'il fut composé par François *Prety*, de *Ry*, dans le Comté de Suffolk, employé sous les ordres de Candish; que Candish étoit lui-même de *Trimley*, Bourg du même Comté. Je ne connois pas de traduction Françoise de cet Ouvrage. Il est écrit fort grossièrement.

(*b*) On en verra, ci-dessous, la Description.

CANDISH. 1587.

Ses observations sur la Colonie Espagnole de Sarmiento.

QUOIQU'UNE partie de ses remarques, sur l'Etablissement de Sarmiento, se trouve dans les citations de la Relation d'Olivier de Noort, il convient au dessein qu'on se propose, de les rappeller ici dans ses propres termes. „ Philippeville avoit quatre Forts, & chacune de leurs faces avoit été montée d'une pièce de canon de fonte; mais les Espagnols avoient pris soin „ d'enterrer cette artillerie, & l'on n'en voyoit plus que les affuts. Candish „ ne manqua point de faire déterrer toutes les pièces, & de les faire transporter à bord. La Place étoit située, sans contredit, dans l'endroit le plus „ favorable du Détroit pour le bois & l'eau. Elle avoit plusieurs Eglises. „ Les Loix y devoient être fort sévères; car on voyoit quelques Gibets, „ auxquels plusieurs Criminels étoient encore attachés. Il paroissoit que les „ Espagnols y avoient été long-tems réduits à ne vivre que de moules & „ de limpets. Candish n'y trouva pas d'autres vivres, à l'exception de quelques daims, qui descendoient des montagnes pour se rafraîchir au bord „ de la Rivière. Ces Espagnols s'étoient flattés de se rendre les seuls Maîtres du Détroit: mais le Ciel fit connoître que ce n'étoit pas sa volonté. „ Pendant plus de deux ans qu'ils occupèrent leur Ville, ils n'y virent rien „ croître & rien prospérer. D'un autre côté, ils furent souvent attaqués „ par les Indiens, jusqu'à-ce qu'ayant consommé toutes leurs provisions, ils „ moururent presque tous de faim dans leurs maisons, où les Anglois trouvèrent leurs cadavres tout vètus. L'air en étoit encore infecté. Ceux „ qui étoient demeurés vivans avoient pris le parti d'ensevelir, dans la „ terre, leurs meubles & tout ce qu'ils n'avoient pas eu la force d'emporter, pour abandonner cette funeste demeure, & se mettre en chemin le „ long du rivage, dans l'espoir d'y trouver de quoi soûtenir leur misérable „ vie. Ils n'avoient pris que leurs arquebuses & quelques ustenciles; mais, „ à l'exception de quelques oiseaux de Mer, qu'ils avoient tués par intervalles, ils n'avoient vécu, pendant l'espace d'un an, que de racines & „ de feuilles. Enfin, lorsqu'ils rencontrèrent Candish, ils étoient déterminés à prendre leur route vers la Rivière de Plata. Dans leur nombre de „ vingt-quatre, ils avoient deux femmes (c)".

Il lui donne le nom de Port de Famine.

CANDISH changea le nom de leur malheureuse Colonie en celui de *Port de Famine*, que tous les autres Voyageurs lui ont conservé depuis. Il la place à cinquante-trois degrés du Sud, & le Cap *Froward* (d) à cinquante-quatre (e). Il donna aussi le nom de Baye d'*Elisabeth* à une belle Baye sabloneuse, qui, suivant le calcul de sa route, est à vingt lieues du Port de Famine. Deux lieues plus loin, il trouva une Rivière d'eau-douce, & quantité de Sauvages, avec lesquels il fit quelque liaison, quoiqu'il les donne pour des Antropophages. Le Canal de *Saint Jerome* en est, dit-il, à deux lieues. De ce Canal, qu'il nomme ailleurs une Rivière, il compte, par estime, trente-quatre lieues jusqu'au débouchement du Détroit dans la Mer du Sud. Ainsi, conclut-il, toute sa longueur est d'environ quatre-vingt-

(c) Journal de Thomas Candish, *ubi suprà*, pag. 806.

(d) C'est une corruption, pour *Forward*.

(e) Le Cap *Froward*, comme il est nommé dans le Journal Anglois, n'étant éloigné que de cinq lieues du Port de Famine, doit être situé au cinquante-troisième degré, quinze ou seize minutes. R. d. E.

vingt-dix lieues d'Angleterre (*f*), & la Latitude du débouchement est à-peu-près la même que celle de l'entrée, c'est-à-dire, d'environ cinquante-deux degrés quarante minutes du Sud. Il se trouva, dans la Mer du Sud, le 24 de Février (*g*). CANDISH. 1587.

LE reste de son Voyage ne contient que diverses expéditions sur les Côtes du Chili, du Perou, & de la Nouvelle Espagne, avec sa route aux Philippines, & son retour en Angleterre par le Cap de Bonne-Espérance. Il rentra dans le Port de Plymouth, le 9 de Septembre 1588 (*h*).

II. OLIVIER DE NOORT, qui fit le Voyage des Indes Orientales par la même route, en 1598, a déja trouvé place à la suite de Magellan, dans le Tome XIV. de ce Recueil, où l'on a cru devoir le faire servir à jetter du jour sur la Relation de Pigafetta. OLIVIER DE NOORT. 1598.

III. SEBALD DE WEERT, également célèbre par les Isles qui portent son nom, & par les malheurs qu'il essuya dans un Voyage au Détroit de Magellan, n'offre rien de plus remarquable, dans son Journal (*i*), que le détail même de ses disgraces, qui l'obligèrent de renoncer à son entreprise. Il étoit parti de Hollande, le 27 de Juin 1598, avec une Escadre de cinq Vaisseaux, dont il commandoit l'un, sous les ordres de l'Amiral *Mabu* & du Vice-Amiral Simon *de Cordes*; Cette petite Flotte, s'étant arrêtée trop longtems sur la Côte d'Afrique, n'arriva au Détroit que le 6 d'Avril de l'année suivante. Elle y entra fort heureusement: mais les vents devinrent si contraires, que Sebald, après avoir essuyé, pendant plus de huit mois, tous les dangers d'une Mer terrible, & s'être vû séparé de ses Compagnons, qui continuèrent plus heureusement leur route, fut contraint, par la révolte de ses gens, par la faim, & par le déplorable état de son Vaisseau, de rentrer dans la Mer du Nord. Une si triste situation ne lui avoit guères permis de faire des observations utiles: cependant on trouve, dans le Journal de ses peines, plusieurs circonstances qui méritent d'être recueillies. SEBALD DE WEERT. 1598. Ses disgraces. 1599.

C'EST de lui qu'on apprend que la Baye, qui avoit reçu, des premiers Navigateurs, le nom de *Baye Verte*, prit celui de *Baye de Cordes*, le 2 d'Août 1599, en mémoire de tous les accidens que les Hollandois du Vice-Amiral y avoient essuyés (*k*). Outre l'excès de la faim & du froid, ils y avoient été fort mal traités par les Sauvages; & si l'imagination ne leur fit pas grossir les objets de leur crainte, on doit prendre une étrange idée de ces Barbares, sur leur récit. La Flotte n'ayant pas encore été dispersée, de Cordes fut détaché avec deux Chaloupes, vers une Isle qui est vis-à-vis de Noms qu'il donne à différens lieux.

(*f*) La longueur de ce Détroit est de cent dix lieues d'Allemagne, selon le calcul des Espagnols & des Hollandois. *Recueil de la Compagnie Hollandoise*, Tom. III. pag. 47. R. d. E.

(*g*) *Ibidem*, pag. 807.

(*h*) On trouve, à la suite de son Journal, les hauteurs de quantité de lieux, les fondes, & les variations de l'Aiguille sur toute sa route, par Thomas *Fuller* d'Ipswich, qui étoit son Pilote. Hackluyt y joint quelques autres petits Journaux du même Voyage, tels que celui de *Winter*, qui accompagnoit Drake, & qui repassa le Détroit; celui de *Chidley* & de *Wheeb*; enfin celui d'un autre Voyage de Candish, en 1591, où l'Auteur, nommé Jean *Jane*, parle d'une Carte admirable du Détroit, levée par Candish, mais qui ne paroît pas avoir jamais vû le jour.

(*i*) Au Recueil de la Compagnie Hollandoise, Tom. I. pag. 609.

(*k*) *Ibid.* pag. 654.

SEBALD DE WEERT. 1599.

de la même Baye. „ Il y trouva sept Canots, remplis de Sauvages, qui n'a„ voient pas moins de dix ou onze pieds de haut, & dont la couleur étoit „ rousse & la chevelure fort longue. Aussi-tôt qu'ils eurent apperçu les Cha„ loupes, ils descendirent au rivage, d'où ils jettèrent une si grande quan„ tité de pierres, que les Hollandois n'osèrent s'en approcher. Alors, se „ flattant de leur avoir inspiré de l'effroi, ils se rembarquèrent tous dans „ leurs Canots, pour fondre avec de grands cris sur les Chaloupes. Le „ Vice-Amiral les laissa venir jusqu'à la portée du fusil, & fit faire sur eux „ une décharge, qui en tua quatre ou cinq. Ils retournèrent à terre, où, „ dans leur fureur, ils arrachèrent, de leurs propres mains, des arbres qui „ paroissoient gros de neuf ou dix pouces, pour s'en faire des retranche„ mens & des armes (*l*). Tous ces Sauvages étoient entièrement nuds, à „ l'exception d'un seul, qui avoit autour du cou, une peau de chien ma„ rin, qui lui couvroit le dos & les épaules. Leurs armes étoient des flé„ ches d'un bois fort dur, qu'ils lançoient vigoureusement avec la main, & „ dont la pointe avoit la forme d'un harpon. Elle demeuroit dans le corps „ de ceux qui en étoient blessés, n'étant attachée au bout du bois qu'avec „ des boyaux de chiens marins; & ce n'étoit pas sans beaucoup de peine „ qu'on l'en tiroit, parcequ'elle pénétroit fort avant (*m*)". La prudence obligea de Cordes d'abandonner ces Furieux: mais d'autres Hollandois, qui furent surpris peu de jours après, ne se dégagèrent pas avec le même bonheur. Ils perdirent plusieurs de leurs gens; & l'Amiral ayant envoyé, au même lieu, des forces plus nombreuses, „ on n'y trouva plus ces hom„ mes cruels, ou plutôt ces bêtes brutes, mais on y vit d'horribles mar„ ques de leur brutalité. Ils avoient inhumainement défiguré les cadavres „ des Morts (*n*)".

Ordre de Chevalerie Hollandoise.

En quittant cette Baye, l'Amiral, pour éternifer la mémoire d'un Voyage si extraordinaire, forma un Ordre de Chevalerie, composé des principaux Officiers de la Flotte; & le calme ayant obligé, dès le lendemain, de mouiller dans une autre grande Baye, au Sud, il ne remit pas plus loin la première célébration de cet Etablissement. Tous les Chevaliers prêtèrent, entre ses mains, un serment solemnel, par lequel ils promirent „ de ne jamais „ consentir à rien qui fût contraire aux loix de l'honneur, dans quelques pé„ rils & quelques extrêmités qu'ils pussent tomber; ni à rien, qui pût tour„ ner au desavantage de leur Patrie. Ils y ajoûtèrent particulièrement la „ promesse d'exposer leur vie contre les Ennemis de leur Nation, & de faire „ tous leurs efforts pour rendre les armes des Hollandois triomphantes, dans „ les Pays d'où l'Espagne tiroit les trésors qu'elle employoit depuis tant d'an„ nées à faire la Guerre aux Pays-bas. Cette cérémonie se fit à terre, sur la „ Côte Orientale du Détroit; & l'Ordre, ou la Confrairie, prit le nom du „ *Lion déchaîné*. L'Amiral fit écrire les noms des Chevaliers sur une table, „ qui fut placée, dans le même lieu, sur un haut pilier, afin qu'elle pût être „ vûe de tous les Vaisseaux qui tiendroient cette route; & la Baye reçut le „ nom de *Baye des Chevaliers*".

DEUX

(*l*) *Ibid.* pag. 651 & 652. (*m*) *Ibidem.* (*n*) Pag. 656.

Sebald de Weert. 1599.

Deux autres Bayes furent nommées, l'une, *Baya des Soucis*, & l'autre *Baya Clofa* (o), par allufion à divers malheurs, qui ne ceffoient pas de pourfuivre la Flotte: mais on n'en trouve pas les hauteurs dans le Journal; comme fi tant de difgraces avoient fait perdre, aux Hollandois, le foin de ces obfervations (p). De Weert ne laiffe pas de s'attacher beaucoup à faire connoître la figure & le caractère des Habitans. „ Un jour, dit-il, que „ fes Matelots étoient à chercher des vivres, ils virent trois Canots „ conduits par des Sauvages, qui ayant découvert la Chaloupe, fautèrent à „ terre, & grimpèrent comme des finges, fur les montagnes. On ne trou„ va, dans les Canots, que de jeunes pingouins, des harpons de bois, de „ petites peaux de bêtes fauvages, & d'autres bagatelles. Mais les Hollan„ dois apperçurent, au pied d'une montagne voifine, une femme, avec deux „ petits enfans, qui faifoit tous fes efforts pour fe fauver. Elle fut prife „ & conduite à bord, fans qu'on remarquât fur fon vifage aucun air de „ triftesse ou d'émotion. Sa taille étoit médiocre, & fa couleur rouffe. „ Elle avoit le ventre pendant, l'air farouche, les cheveux courts & qui „ paroiffoient coupés jufqu'aux oreilles. Pour ornement, elle portoit au „ cou des coquilles de limaçons; & par derrière, une peau de chien ma„ rin, qui lui couvroit les épaules, & qui étoit attachée fous fa gorge avec „ des cordes de boyaux. Le refte de fon corps étoit nud. Les mammel„ les lui pendoient comme des pis de vache. Elle avoit la bouche grande, „ les jambes tortues, & les talons fort courts.

Caractère & figure des Sauvages du Détroit.

„ Elle refufa de manger de la viande cuite. On lui offrit quelques oi„ feaux, qui fe trouvoient dans la Chaloupe, & qu'elle reçût avidemment. „ Son premier foin fut d'en arracher les plus grandes plumes. Enfuite elle „ les ouvrit avec des coquilles de moules, en les coupant derrière l'aîle droi„ te, au-deffus de l'eftomac & entre les deux cuiffes. Elle les vuida, c'eft„ à-dire, qu'elle jetta le fiel, les entrailles & le cœur; mais ayant paffé le „ foye fur le feu, elle le mangea, fi cru, que le fang en couloit de fes lè„ vres. Pour vuider le gofier, elle commença par le retourner; & le te„ nant, d'un côté entre les dents, de l'autre avec la main gauche, elle le „ nettoya deux ou trois fois de la main droite, & elle le mangea, fans au„ tre apprêt que de l'avoir fait un peu chauffer. Les autres parties du corps, „ elle les déchira de fes dents, avec tant d'avidité que le fang en ruiffe„ loit fur fon fein. Ses enfans mangèrent, comme elle, de cette chair „ crue. L'un, qui étoit une fille, paroiffoit âgée de quatre ans. L'autre „ ne pouvoit avoir plus de fix mois, quoiqu'il eût déja beaucoup de dents, „ & qu'il marchât feul (q).

„ Leur manière de manger étoit accompagnée d'un air fort férieux, fans „ que la mère fît jamais le moindre fouris, pendant que les Matelots rioient „ avec éclat. Après fon repas, elle fe mit fur les talons, dans la pofture „ ordi-

(o) Deux des Vaiffeaux de la Flotte, commandés, l'un par le Vice-Amiral de Cordes, & l'autre par Sebald de Weert, reftèrent dans le Détroit jufqu'au 3 de Décembre. Déterminés, enfin, à lever l'ancre, ils fortirent de la *Baye Clofe*, mais fous de mauvais aufpices; car ils ne fe rejoignirent plus depuis. *Ibid.* R. d. E.

(p) Pag. 654 & 655.

(q) Pag. 669 & 670.

SEBALD DE WEERT. 1599.

„ ordinaire d'une guenon. Pour dormir, elle ſe plia comme en un monceau. Les genoux lui touchoient au menton, & ſon petit enfant, qu'elle tenoit entre ſes bras, avoit la bouche à ſa mammelle. On la retint deux jours à bord. De Weert la fit reconduire au rivage, après lui avoir fait mettre une robbe, qui avoit des demi-manches & qui lui deſcendoit aux genoux, avec un bonnet ſur la tête, & quelques grains de verroterie autour des bras & du cou. Il lui fit auſſi préſent d'un petit miroir, d'un couteau, d'un clou & d'une aleſne, dont elle parut fort ſatisfaite. On vêtit le plus jeune de ſes deux enfans, d'une robbe verte, avec quelques grains de verre. L'autre fut retenu, & conduit en Hollande. Cette ſéparation parut chagriner la mère: cependant elle deſcendit volontairement dans la Chaloupe, ſans faire aucun effort pour emmener ſa fille (r). "

Cette femme ſauvage étoit de la partie méridionale du Détroit. Celles du côté du Nord parurent plus modeſtes & plus traitables à de Weert, qui eut auſſi l'occaſion de les connoître. Après avoir pris la réſolution de quitter les Détroits, il réſolut auſſi de s'arrêter dans l'Iſle des Pingouins, pour en faire une proviſion, ſans laquelle il auroit dû s'attendre à périr de faim ſur la route. Il avoit rencontré Olivier de Noort, près de la Baye des Chevaliers; mais n'en ayant pû rien obtenir, dans un paſſage où chacun étoit occupé de ſes propres beſoins, il arriva, le 12 de Janvier, dans la petite Iſle des Pingouins, qui eſt éloignée d'une lieue de l'autre. En chaſſant, on trouva, dans un des creux de ces animaux, une femme qui s'y tenoit cachée. Olivier de Noort étoit deſcendu dans cette Iſle; & quelques Sauvages, qui s'y trouvoient alors, ayant tué deux de ſes gens, il les avoit maſſacrés tous, à la réſerve de cette femme, qui s'étoit apparemment dérobbée, mais qui avoit reçu néanmoins quelques bleſſures, dont elle faiſoit voir les cicatrices. Elle avoit le viſage peint; & ſur le corps, une eſpèce de manteau, de peaux de bêtes & d'oiſeaux, couſuës avec aſſez d'art, qui lui deſcendoit juſqu'aux genoux. A la ceinture, elle portoit une autre peau, qui lui couvroit modeſtement les cuiſſes. Sa taille étoit grande, & ſes forces paroiſſoient proportionnées. Elle avoit les cheveux coupés aſſez courts, au-lieu qu'au Nord, comme au Sud, les hommes les portent fort longs. De Weert offrit un couteau à cette femme, qui l'accepta d'un air ſatisfait, & qui lui fit entendre, par reconnoiſſance, qu'il trouveroit beaucoup plus d'oiſeaux dans la plus grande des deux Iſles. On la laiſſa dans le lieu où elle étoit, quoiqu'elle parût ſouhaiter d'être tranſportée au Continent (s).

1600.

Iſles de Sebald, & d'où leur vient leur nom.

Enfin, Sebald de Weert ſortit du Détroit, le 21 de Janvier, après neuf mois d'un pénible & dangereux ſéjour, dans ces horribles Parages. Le 24, ſe trouvant à la vûe de trois petites Iſles, qui n'étoient point encore marquées dans les Cartes, il leur donna ſon nom, qu'elles ont porté depuis dans toutes les Relations des Voyageurs, & que l'ignorance de ſon origine a fait quelquefois défigurer. Il les place à ſoixante lieues du Continent, à cinquante degrés quarante minutes.

Après

(r) Page 671.

(s) Page 681.

Après quelques nouvelles courses, le Vaisseau de Sebald de Weert entra dans la Manche Britannique, le 6 de Juillet, & jetta l'ancre le 13, au Port de Rotterdam, avec trente-six hommes, qui lui restoient de cent cinq, avec lesquels il étoit parti pour les Détroits (t). Sebald de Weert. 1599.

IV. Georges Spilberg (v) prit aussi la route du Détroit de Magellan, en 1614, pour se rendre aux Moluques, avec une Flotte de six Vaisseaux, équipés par la Compagnie de Hollande. C'étoit l'année qui précéda la connoissance d'un Détroit plus avancé au Sud; & loin d'avoir disputé l'honneur de cette découverte à Jacques le Maire & à Cornelisz Schouten, qu'il rencontra l'année suivante, dans l'Isle de Java, il ne put se persuader de la vérité de leur récit. „ Pendant leur longue navigation, „ dit-il, ces gens-là n'avoient découvert, ni de nouvelles Terres, ni de „ nouveaux Peuples, avec qui l'on pût trafiquer. Ils racontoient seulement qu'ils avoient trouvé un nouveau Passage, différent du Passage connu; quoiqu'il n'y eût aucune apparence, puisqu'ils avoient employé „ quinze mois & trois jours dans leur Voyage jusqu'à Ternate, & que de „ leur aveu ils n'avoient eu que des vents favorables". Il les appelle de *prétendus faiseurs de découvertes* (x); & dans un autre endroit, il affecte de faire tomber, sur quelques autres, la gloire réelle de leur succès. „ Nous „ étions informés, dit-il, qu'il y avoit, au Sud, d'autres Passages que celui de Magellan, comme on le lit dans l'Histoire des Indes Orientales, „ écrite en Espagnol par le Père Joseph de *Coste*. Cet Historien dit, à la „ fin du Chapitre X, que Dom Gava *Mendoza*, Gouverneur du Chili, ayant „ envoyé le Capitaine *Ladriblero*, avec deux Vaisseaux, pour chercher un „ Passage qui est au Sud de Magellan, il le trouva, & s'éleva par cette „ route en haute Mer, courant du Nord au Sud, sans suivre le Détroit. „ Plusieurs autres Historiens ont tenu pour certain, qu'il y avoit, dans le „ Détroit même de Magellan, un Passage du côté du Sud, par lequel on „ se met promptement au large, & l'on gagne bien-tôt la Mer du „ Chili (y)". Georges Spilberg. 1614. Ce qu'il pensoit de la découverte du Détroit de le Maire.

Quelque explication qu'on puisse donner à ces apparences de jalousie, Spilberg s'est rendu lui-même assez célèbre, pour n'être pas incommodé de la réputation de ses Concurrens. Son Journal représente une navigation d'environ trois ans, qui doit tenir rang entre les Voyages autour du Monde, puisque s'étant rendu aux grandes Indes, par la route du Sud-Ouest, il revint dans les Ports de Hollande, par le Cap de Bonne-Espérance. Mais la plûpart de ses observations regardant les affaires du Commerce, ou n'ayant point de caractère particulier qui les distingue, on se borne, suivant le projet de cet article, à recueillir ce qui peut servir à la connoissance du Détroit de Magellan (z). Idée de son Journal.

Il arriva, le 25 de Mars, 1615, à la vûe du Cap des Vierges, qu'il nomme 1615.

(t) Page 688.

(v) Le même, dont on a déja donné un Voyage aux Indes Orientales.

(x) Voyage de Georges Spilberg, au Tome IV. du Recueil de la Compagnie Hollandoise, pag. 556.

(y) *Ibid*, pag. 503 & 504.

(z) Spilberg en donne une Carte fort détaillée.

GEORGES SPILBERG. 1615.

Ses observations sur le Détroit de Magellan.

me de *Virginie*; mais il y trouva le fond si mou, que de trois ancres qu'il fit jetter, aucune n'ayant pû mordre, il prit son cours à l'Ouest-Nord-Ouest. Le 26, après avoir beaucoup louvoyé, il se vit proche du Pays, qu'il appelle *les sept Montagnes*, où il fut surpris de ne se trouver que sur dix brasses d'eau. La crainte l'obligea de retourner au Cap de Virginie, en côtoyant des Terres fort basses, qui lui parurent fort semblables à la Côte de Douvres. Ses Equipages, effrayés du mauvais tems, qui leur faisoit croire l'entrée du Détroit impossible à de si gros Vaisseaux, éclatèrent en murmures. Quelques-uns proposèrent d'aller passer l'Hyver au *Port Desiré*, à l'exemple de Candish & d'Olivier de Noort; & d'autres vouloient retourner au Cap de Bonne-Espérance, pour se rendre de-là aux Indes Orientales. Spilberg déclara, d'un ton ferme, qu'il avoit ordre de traverser le Détroit de Magellan, & qu'il n'y avoit pas d'autre route à choisir. Cette réponse, courte, prompte & résolue, imposa du respect aux Mutins.

Le 28, quatre Vaisseaux entrèrent dans le Détroit, avec un vent de l'Ouest & de l'Ouest Quart du Sud. Vers la brune, on jetta l'ancre sur vingt-huit à trente brasses, proche de la Côte Septentrionale. Les Courans, poussés le lendemain par un vent d'Ouest Quart de Sud-Ouest, se précipitèrent si impétueusement hors du Détroit, qu'on ne pût mettre à la voile de tout le jour. Le soir, l'Amiral, ayant entrepris de virer le cable, dériva sur un banc, où la profondeur n'étoit que de seize à dix-sept brasses. Pendant le reste de la nuit, il fut jetté hors du Détroit; & l'espace de deux jours il se vit seul, & forcé de demeurer à mâts & à cordes. Cependant il rentra le 2 dans la bouche du Détroit, courant d'abord au Sud-Est Quart de Sud, & peu à peu plus à l'Ouest, pour s'avancer sur la Côte Septentrionale. Ensuite, il fit l'Ouest-Nord-Ouest, toûjours la sonde à la main. Cette précaution étoit si nécessaire, que le lendemain, à l'arrivée du jour, il découvrit, en levant l'ancre, quantité de bas-fonds autour de lui. Lorsqu'il fut dans le Détroit, il rencontra un banc, d'un quart de lieue de large, où la profondeur diminua bien-tôt de quatre-vingt-dix-huit brasses d'eau à cinq. Après avoir évité cet écueil, il vit le premier Pas du Détroit, qui n'avoit pas une demie lieue de large; & le flot l'ayant porté dans le Pas, il n'y trouva pas de fond propre à mouiller. Il vit, sur la Terre de feu, un homme de très-grande taille, qui se montra plusieurs fois sur une petite colline. Proche du Pas, cette Terre est un lieu fort sec, où les dunes approchent de celles de Zelande. Un calme obligea de mettre la Chaloupe en Mer, pour touer le Vaisseau. On traversa le Pas; & l'ancre fut jettée à midi, entre le premier & le second Pas.

Il donne des noms à différens lieux.

Le 4, on porta le cap à l'Ouest-Quart de Sud-Ouest, avec un vent de Nord-Nord-Ouest; & le soir, on mouilla sur seize brasses, à la pointe du second Pas, vers la Côte Septentrionale. Le 7, un Commis, nommé Corneille de *Viane*, engagea l'Amiral à descendre, pour visiter le Pays. Ils n'y virent point d'hommes; mais ils apperçurent deux autruches, que toute leur vitesse ne put leur faire suivre long-tems. Ils trouvèrent une Rivière fort large, dont les rives étoient bordées d'arbrisseaux, couverts de grains noirs d'un fort bon goût. Spilberg nomma le Cap de cette Terre, *Cap de Viane*. Sur le soir, après s'être avancé jusqu'à la pointe du second Pas, & s'ê-

s'être approché des Isles des Pingouins, qui sont au nombre de trois, il leur donna les noms suivans: à celle qui est au Sud, le nom d'*Isle de la grande Côte*; à celle du milieu, celui de *la grande Patagone*, ou d'*Isle des Geans*; à celle qui est au Nord, & qui paroît la plus petite, le nom d'*Isle de la Cruche*. Sa curiosité le fit descendre dans l'Isle de la grande Côte, où il trouva deux corps morts, enterrés, sans doute à la manière du Pays, avec peu de terre sur eux, & des fléches à l'entour. Il fut surpris de l'art avec lequel ils étoient ensevelis dans des peaux de pingouins. L'un étoit de la taille ordinaire; l'autre n'avoit pas plus de deux pieds & demi de long. Ils avoient au cou de petits colliers, composés fort adroitement de coquilles de limaçons, qui n'étoient pas moins lustrées que des perles. Spilberg les fit recouvrir soigneusement de terre. Il ne trouva rien, dans les Isles, qui fût propre à servir d'alimens. On n'y voit qu'un peu d'herbe, qui fait la nourriture des pingouins.

GEORGES SPILBERG. 1615.

Le 10, ayant remis à la voile avec un vent de Nord-Est, on arriva, vers midi, dans une belle Baye, que Spilberg prit pour celle de Famine, parcequ'il y vit les ruines d'une Ville & de plusieurs Forts. Ensuite, rangeant toûjours la Côte Septentrionale, où le terrain offre beaucoup d'arbres & quelques endroits fort unis, il jugea que les Espagnols l'avoient autrefois cultivé. Il fut surpris, vers le soir, après avoir mouillé sur trente brasses, & fort près du rivage, de voir, sur la Côte Méridionale, de beaux arbres & des bois fort verds, avec quantité de perroquets. La hauteur étoit néanmoins de cinquante-quatre degrés. Mais il fut encore plus étonné d'appercevoir un Passage, par lequel on découvroit la pleine Mer. Il ne douta point qu'on ne pût entrer, par cette voye, dans la Mer du Chili; & son regret fut d'être séparé du Yacht, qu'il y auroit envoyé.

Le lendemain, il courut au Sud, & au Sud Quart de Sud-Est, jusqu'à une grande pointe, derrière laquelle on trouve un grand enfoncement, où la Rade est très-bonne. Les terres y étoient fort hautes & couvertes de neige, comme au milieu de l'Hyver. De-là, il porta au Sud-Ouest, pour aller au troisième Pas, devant lequel il mouilla le soir, sur quarante-deux brasses. Le matin du jour suivant, il fit visiter une autre Baye; & descendant lui-même à terre, il n'y trouva que de l'eau douce, & des arbres, dont l'écorce avoit le goût du poivre; ce qui lui fit donner, à cette Baye, le nom de *Baye du Poivre*.

On remit à la voile, avec des vents si variables, qu'on eut beaucoup de peine à repasser la Baye des Moules, à côté de laquelle on rencontre une petite Isle & des terres fort hautes. Un coup de canon, que l'Amiral fit tirer vers le soir, amena bien-tôt une Chaloupe, qui lui apprit que le reste de sa Flotte étoit à l'ancre dans la Baye *Descordes*. Tous les Officiers se rassemblérent, avec une joye extrême d'avoir surmonté tant de dangers, & de se revoir après une si longue séparation. Quelques-uns avoient apperçu, sur le rivage, plusieurs Indiens avec leurs femmes & leurs enfans. On leur avoit donné des couteaux & du vin d'Espagne, dont ils avoient paru fort satisfaits: mais, entendant tirer sans cesse aux oyes & aux canards, la frayeur les avoit fait disparoître. Spilberg prit occasion d'un calme, pour ordonner qu'on s'arrêtât huit jours à faire de l'eau & du bois. Les E-

George Spilberg. 1615.

quipages, qui avoient besoin de rafraîchissemens, trouvèrent, dans la Baye Descordes, une grande abondance de moules & d'autres coquillages, dont le goût leur parut meilleur que celui des huitres, du cresson de Mer, du persil, du persil de Macédoine, & des graines rouges d'arbrisseaux.

Le 24, après avoir doublé un Cap, on mouilla le soir, sur seize brasses, près d'une petite Isle, suivie de sept ou huit autres, auxquelles on donna des noms. Le 25, on découvrit une belle Baye, où le vent ne permit pas d'entrer. Le 26, ayant mouillé sur vingt-cinq brasses, derrière une Isle qui se présente au Sud, on apperçut de-là une ouverture, que l'Amiral entreprit de reconnoître. Il descendit dans l'Isle, où, du sommet d'une montagne, il jugea, comme tous ceux qui l'accompagnoient, que c'étoit un véritable Passage qui conduisoit à la Mer du Sud (a): mais ses instructions, dit-il, portoient de suivre le Détroit de Magellan, sans tenter d'autre route. Le 27, il profita d'un vent favorable, pour entrer dans la Baye qu'il avoit vûe le jour précédent. L'abondance des coquillages & des graines, la bonté du fond, sur vingt-cinq brasses, l'excellence des eaux, qui forment une Rivière en tombant des montagnes, & qui se rendent dans la Mer au travers des bois, l'ayant porté à s'y rafraîchir pendant quelques jours, il l'appella, de son nom, la *Baye de Spilberg*. Dans cet intervalle de repos, il ne put résister à la curiosité de faire chercher le Passage. Le premier Pilote, qu'il détacha dans une Chaloupe, avec quelques Matelots, s'avança vers une pointe de terre, où la vûe de plusieurs beaux oiseaux lui fit permettre, à quatre de ses gens, de descendre pour les tuer: ils se virent attaqués aussi-tôt par une troupe de Sauvages, armés de grosses massues, qui en assommèrent deux. Cette disgrace ayant fait lever l'ancre, on alla mouiller, le 2 de Mai, dans une autre Baye. L'Amiral voulut remonter, avec trois Chaloupes armées, une assez grosse Rivière qui vient s'y décharger: mais cette entreprise faillit de lui coûter cher, par la violence des Courans, qui le poussant avec plus de force qu'il ne s'y étoit attendu, lui firent trouver beaucoup de difficulté à rentrer dans la Baye. Il vit, sur les bords de la Rivière, plusieurs petites hutes, où les Sauvages faisoient leur demeure, & qu'ils abandonnèrent, à la vûe des Chaloupes. L'embouchure offroit un grand espace, entouré de pieux, qu'il prit pour une Pêcherie. La mort d'un de ses gens, qui se nommoit Abraham *Pieters*, lui fit donner, à cette Rivière, le nom de *Rivière d'Abraham*.

Le 4, il découvrit, dans la Côte Septentrionale, un Canal presqu'aussi large que le Détroit même, où les Courans rouloient avec beaucoup d'impétuosité, & qui s'étendoit à l'Ouest-Nord-Ouest. Le vent & la marée favorisant la Flotte, on résolut d'en profiter pendant toute la nuit, avec la seule précaution de faire prendre l'avant au Yacht. On étoit, alors, entre les hautes Côtes qui sont proche du Cap Maurice. C'étoit un spectacle assez surprenant, de voir de si gros Vaisseaux, comme enfoncés dans cet espace, aller de nuit à la voile sur une eau si profonde, qu'on n'y trouvoit pas de fond (b). Le 5, on observa que le Canal s'élargissoit; & bien-tôt, on découvrit la pleine Mer. Le vent, qui devint fort frais le soir & toute

(a) *Ibidem*, pag. 503.

(b) Pag. 506.

te la nuit, fit faire beaucoup de chemin. Il continua le 6, avec un tems chargé, qui n'empêcha point d'appercevoir le Cap du Sud, assez reconnoissable par sa hauteur en écore, & par quelques pointes, qui ressemblent à de petites tours. Avant midi, on débouqua le long de la Côte Méridionale, à la vûe de plusieurs dangereux Ecueils, & de plusieurs petites Isles qui bordent la Côte du Nord. Mais le vent prit tant de force, que d'autres Isles, qui se présentoient à l'avant, causèrent beaucoup d'épouvante à toute la Flotte. Elles sont au bout du Canal de Magellan, à-peu-près comme les Sorlingues sont à l'extrémité du Canal d'Angleterre. Aussi Spilberg leur donna-t-il le nom de *Sorlingues*, comme il avoit donné celui de *Zelande* à d'autres Isles qui les précédent.

Georges Spilberg. 1615.

Il ajoûte que cette quantité d'Isles & d'Ecueils rendent la sortie du Canal d'autant plus dangereuse, qu'on n'y trouve aucun endroit où l'on puisse mouiller & se mettre à l'abri dans le besoin. Aussi-tôt qu'on a doublé le Cap *Desiderado*, qui est d'une forme extraordinaire, on commence à se trouver dans une Mer fort agitée. „ Ainsi, dit-il, après les périls du Dé„ troit, il reste à vaincre de nouveaux obstacles. Toutes les Relations en „ rendent témoignage, & je le confirme par le mien (c)".

Après être entré fort heureusement dans la Mer du Sud, Spilberg s'y rendit long-tems redoutable aux Espagnols. Il battit une Flotte Royale (d), commandée par Dom Rodrigue de *Mendoza*; & n'ayant pas cessé de répandre l'épouvante sur toutes les Côtes du Chili & du Perou, il ne s'en éloigna que le 26 de Décembre, pour se rendre aux Moluques (e), par les Isles Marianes & les Philippines. De-là il fit voile à l'Isle de Java, d'où étant parti le 14 de Décembre 1616, il arriva, au Texel, le premier de Juillet 1617 (f). 1616.

V. En 1623, c'est-à-dire, environ six ans après la découverte du Détroit de le Maire, les Etats Généraux, & le Prince Maurice de Nassau, Amiral des Provinces-Unies, résolurent, pour la première fois, de faire visiter ce nouveau Passage. La mort de Jacques le Maire, qui étoit arrivée dans son retour des Indes Orientales, & les doutes que Georges Spilberg avoit fait naître sur la vérité de son Journal & sur le témoignage

1623. Jacques l'Hermite.

(c) Pag. 507.

(d) Ce combat, qui se donna le 18 de Juillet 1615, fut très-vif. La Flotte Royale, composée de huit Vaisseaux, & montée de trois ou quatre mille hommes d'équipage, fut très-maltraitée; elle perdit trois de ses Vaisseaux & plus de la moitié de ses Troupes. R. d. E.

(e) Jean Cornelisz *de Moye*, Ecrivain de son Vaisseau, & vraisemblablement Auteur du Journal, y dessina une Carte de ces Isles & de Button, qu'il donne ici, & dont il garantit l'exactitude. On y trouve, non-seulement les situations des Places, la forme des Côtes, les Bayes & les Aiguades, mais encore toutes les Sondes. „ Je me suis appliqué, dit-il, à tout observer, pendant „ les diverses navigations que j'y ai faites. „ Je n'ai rien marqué que je n'aye vû ou „ sondé moi-même. C'est par cette raison „ qu'on y trouve certains Pays qui ne sont „ pas entièrement dessinés, & vers lesquels, „ du côté de l'Ouest, gît un bas-fond de „ quatre à six brasses de profondeur, fond „ de roche, ainsi que me l'ont assuré plusieurs Pilotes qui y ont navigé, & qui ont „ vû clairement le fond ". *Ibidem*, pag. 560 & 561.

(f) Ce Voyage qui a duré environ trois ans, est, à proprement parler, l'époque du Commerce & de la Puissance de la Compagnie des Indes Orientales. R. d. E.

L'HERMITE. 1623. gnage de ses Associés, paroissent avoir été la seule cause d'une si longue incertitude.

JACQUES L'HERMITE fut choisi pour commander la Flotte des Etats. C'étoit là plus puissante qu'ils eussent envoyée dans ces Mers, & cette distinction lui fit donner le nom de *Flotte de Nassau*. Elle étoit composée d'onze Vaisseaux, montés de mille six cens trente-sept hommes, entre lesquels étoient six cens Soldats, distribués en cinq Compagnies, & de deux cens quatre-vingt-quatorze pièces d'artillerie. Les Collèges de l'Amirauté & la Compagnie des Indes Orientales avoient contribué, comme à l'envi, aux fraix de cet armement. Le Voyage, jusqu'au Détroit, fut très-long, sans aucun obstacle qui parût capable de le retarder. On n'eut, que le 1 de Février 1624, la vûe du Cap de *Pennas*, dont les hautes montagnes étoient couvertes de neige, & l'on s'y trouva sur vingt-cinq brasses de fond.

1624.

L'HERMITE avoit pris sa route par l'Isle d'*Annobon*. „ Il lui fut impossible, dit-il, de connoître si le Détroit de le Maire est bien placé dans „ les Cartes par rapport à cette Isle. La plûpart des Pilotes, quand ils ont „ navigé dans la haute Mer, ont la mauvaise habitude de ne mettre, dans „ leurs Cartes, que la moitié du pointage, & du nombre de lieues qu'ils „ ont parcourues. Au contraire, lorsqu'ils font route au large, & qu'ils „ soupçonnent néanmoins d'être proche des terres, ils mettent, dans leurs „ Cartes, le double du chemin qu'ils ont fait. Il arriva aussi, dans la Flotte de Nassau, qu'en arrivant aux trente-unième degrés & demi, les „ pointages des Pilotes se trouvèrent fort différens: mais, au Cap de Pennas, ils s'accordèrent presque tous, quoiqu'on n'eût pas fait moins de „ quatre cens lieues sans avoir la vûe d'aucune terre ". L'Hermite en conclut, qu'il est plus sûr de se règler par sa propre expérience & par les règles de l'art, que par les Cartes (*g*).

COMME ses instructions lui défendoient de relâcher à la Côte du Bresil, plus au Nord que Rio de la Plata, il ne fut pas plutôt à la hauteur de cette Rivière, qu'il s'efforça d'en découvrir la Côte: mais il fut poussé bien loin à l'Est, par les vents de Sud-Ouest; d'où ceux qui veulent passer le Détroit de le Maire, doivent apprendre, que pour trouver des vents plus favorables, il faut s'approcher de la Côte du Bresil & la ranger le plutôt qu'il est possible (*h*).

LAISSONS le reste de ce récit à l'Auteur du Journal. Le 2 du même mois, nous nous trouvâmes devant la Bouque du Détroit de le Maire, que nous n'aurions pû voir, & devant laquelle nous n'aurions pas soupçonné d'être, si l'un des Pilotes (*i*), qui avoit fait le Voyage en 1619, avec les Caravelles d'Espagne, ne l'eût reconnue à la forme de ses montagnes. Cette Bouque ne laisse pas de se faire distinguer par de bonnes marques. Les Terres Orientales, qui font le long du Détroit, & que le Maire a nommées le *Pays des Etats*, sont hautes, montueuses, & entrecoupées; & le côté Occidental, qui se nomme le *Pays de Maurice*, offre plusieurs collines rondes, fort près

(*g*) Journal de la Flotte de Nassau, Tome IV. du Recueil de la Compagnie Hollandoise. Pag. 640. & précédentes.

(*h*) *Ibid*, pag. 691.

(*i*) Valentin *Jansz*, qui connoissoit très bien ce Détroit. R. d. E.

près du rivage. En arrivant à l'entrée du Détroit, nous vîmes deux de nos Vaisseaux à l'ancre, dans une Baye, qui a porté, depuis, le nom de *Baye de Verschoor*. Ils se mirent aussi-tôt sous les voiles, pour joindre la Flotte. Le vent ayant alors tourné à l'Est, & les Courans nous portant avec rapidité dans le Détroit, vers la Côte Occidentale, l'Hermite balança s'il devoit aller mouiller dans la *Baye de Valentin*, dont la Côte étoit sous le vent: mais lorsqu'on fut proche de cette Baye, qui, du côté du Nord, est entre la seconde & la troisième Pointe du côté Occidental du Détroit, on y vit un Vaisseau à l'ancre. C'étoit une raison d'avancer; & l'on crut ensuite pouvoir jetter l'ancre hors de la Baye. Heureusement, les gens du Vaisseau nous apperçurent assez-tôt, pour nous faire avertir du danger par une Chaloupe. Nous revirâmes promptement, & nôtre bonheur nous fit gagner le dessus de la Pointe Méridionale de la Baye, où nous mouillâmes à quinze brasses d'eau, sur un fond presque tout de roches. De ce mouillage, nous enfilâmes le milieu du Détroit, & nous y attendîmes les deux Vaisseaux que nous avions vûs au-dehors. Le troisième ne put mettre à la voile. Avant midi, la brune fut si épaisse, qu'elle nous dérobba la vûe des Terres, de l'un & de l'autre côté. Ensuite, la Pointe Méridionale du Détroit nous demeurant à l'Est, nous nous trouvâmes à la hauteur de cinquante-cinq degrés vingt minutes.

Il paroîtra surprenant que nous eussions employé neuf mois, à nous rendre de Hollande au Détroit de le Maire, & peut-être attribuera-t-on cette lenteur aux difficultés de la navigation: mais l'unique raison, qui la fit durer si long-tems, fut que nous étant mis trop tôt en Mer, nous passâmes la Ligne dans une saison peu favorable. Ceux qui feront le même Voyage doivent prendre leurs mesures pour la passer à la fin d'Octobre, ou dans le cours de Novembre. Les vents de Nord, qui règnent alors entre les Tropiques, rendront la course fort prompte & fort heureuse (*k*).

Le 3, à la hauteur de cinquante-six degrés, on fut pris d'un calme, qui donna le tems, aux deux Vaisseaux, qui avoient rejoint la Flotte, de raconter ce qui leur étoit arrivé depuis leur séparation. Verschoor, qui en commandoit un, avec la qualité de Contre-Amiral, n'avoit rejoint l'autre, & celui qu'on avoit vû dans la Baye de Valentin, que vers les cinquante-quatre degrés. Le 30 de Janvier, ils avoient embouqué le Détroit: mais la rapidité des Courans les ayant empêché de pénétrer plus loin, ils étoient demeurés sous voiles, pendant la nuit suivante; & le lendemain, ils avoient visité les Bayes du côté Occidental du Détroit, sans y trouver aucun bon mouillage. Le premier de Février, Verschoor avoit envoyé, à la Baye de Valentin, un des trois Vaisseaux, nommé le *Griffon*, pour chercher la Flotte & reconnoître le fond. Cette Baye avoit reçu son nom d'un Pilote, nommé *Valentin Jansz*. Verschoor ayant aussi donné le sien, à la Baye où il étoit demeuré à l'ancre hors du Détroit, avoit envoyé quelques gens à terre, pour visiter le Pays. Ils étoient entrés dans une petite Rivière, où ils avoient trouvé une Rade, commode pour de petits Bâtimens, mais qui n'avoit point assez d'eau pour les grands Navires. Ils y avoient lié commerce

(*k*) Pag. 693.

L'HERMITE. 1624. merce avec les Habitans, dont ils avoient reçu des peaux de chiens marins, ſans en pouvoir obtenir de beſtiaux ni d'autres rafraîchiſſemens. La pêche leur avoit fourni quantité de poiſſon, du goût & de la figure du merlan: mais n'y étant point à couvert du vent d'Eſt, qui rendoit les houles fort hautes, ils étoient revenus à bord, avant que de nous avoir découvert.

Le 6, on vit le Cap de Horn, à la diſtance de trois lieues au Nord-Nord-Oueſt. Le 11, à cinquante-huit degrés & demi, le froid fut extrême. Le 14, on obſerva que la déclinaiſon de l'Aiguille étoit conſidérable, quoique les Bouſſoles différâſſent les unes des autres. L'après midi du même jour, vers cinquante-ſix degrés vingt minutes, on revit le Cap de Horn à ſept lieues Oueſt; d'où l'on conclut que les Courans portoient furieuſement à l'Eſt, contre l'eſtime des Pilotes, qui croyoient, ſur le témoignage du Journal de le Maire, qu'ils portoient à l'Oueſt. Auſſi tous les pointages mettoient la Flotte bien loin, à l'Oueſt du Cap de Horn. Le matin du 15, on vit ce Cap à deux lieues Oueſt-Nord-Oueſt. En le doublant, on apperçût, entre lui & le Cap le plus voiſin à l'Oueſt, un grand Golfe, qui entroit dans les Terres auſſi loin que la vûe pouvoit s'étendre. On ſe flatta d'y trouver quelque bonne Baye: mais le calme n'ayant pas permis d'y mouiller avant la nuit, l'Amiral fit remettre le cap au large.

Le 16, à cinquante-ſix degrés dix minutes, avec le Cap de Horn à l'Eſt, on eut la vûe de deux Iſles, qui ſont éloignées de quatorze ou quinze lieues de ce Cap, & qui ne ſont pas marquées dans les Cartes. Les Courans portoient au Nord-Oueſt. Le 17, un vent Oueſt-Nord-Oueſt ayant fait craindre, à l'Amiral, de décheoir, pendant la bonace, au-deſſous du Cap de Horn, il fit porter vers une grande Baye, qui reçut de lui le nom de *Naſſau*; & s'y étant avancé l'eſpace de deux lieues, il y trouva un bon mouillage, à vingt-cinq ou trente braſſes, ſur un fond comme de chaux. Le lendemain, quelques Officiers découvrirent une autre Baye, où l'on pouvoit être à couvert des Briſans, dans un mouillage fort ſûr, proche duquel on trouvoit de l'eau douce, qui deſcendant des montagnes, pouvoit être facilement portée juſqu'aux Chaloupes. Le bois & le leſt n'y étoient pas moins en abondance. Ce fut la troiſiéme Baye qu'on découvrit du côté du Sud. Elle fut nommée *Baye de Schapenham*, du nom du Vice-Amiral. Quelques Sauvages parurent du côté de l'aiguade, & ne marquèrent rien de farouche. Cependant, ſans leur avoir fait la moindre inſulte, dix-ſept Hollandois, qui retournèrent le 24, au ruiſſeau, furent aſſommés par ces Barbares. On ne trouva, ſur le rivage, que cinq corps, horriblement déchirés, & coupés en quartiers: ce qui fit juger que les autres avoient été dévorés par les Indiens (*l*).

Le Vice-Amiral, qui s'étoit mis ſur un Yacht, nommé *le Levrier*, pour viſiter la Côte, rapporta, le 25, qu'étant allé d'abord vers un endroit de la Rade, où l'on avoit vû monter de la fumée, & qu'il nomma *Baye du Levrier*, il y avoit paſſé la nuit à l'ancre; qu'étant deſcendu le matin, il avoit trouvé quelques hutes, où les Sauvages n'avoient pas fait difficulté de le recevoir; que de-là il s'étoit avancé à l'Eſt, & qu'après avoir traverſé un grand Canal,

(*l*) *Ibidem*, pag. 697.

Canal, il s'étoit trouvé à l'Est du Cap de Horn; qu'il étoit allé jetter l'ancre derrière un Cap, au-delà d'une Isle, qu'il avoit nommée *Terhaltens*, d'où il étoit revenu vers la Flotte. Il assura aussi que la Terre de Feu, telle qu'on la voit dans les Cartes, est divisée en plusieurs Isles; que pour passer dans la Mer du Sud, il n'est pas nécessaire de doubler le Cap de Horn; qu'on peut le laisser au Sud, en entrant par l'Est dans la Baye de Nassau, & gagner la haute Mer par l'Ouest de ce Cap: que comme on voit par-tout des Anses, des Bayes, & des Golfes, dont la plûpart s'enfoncent dans les terres, autant que la vûe peut s'étendre, il est vraisemblable qu'il y a des Passages dans la grande Baye de Nassau, par lesquels on pourroit traverser dans le Détroit de Magellan (*m*).

La plus grande partie de la Terre de Feu est remplie de montagnes; mais avec un mêlange de belles vallées, & de prairies arrosées de ruisseaux très-agréables. Entre cette Terre & les Isles, il se trouve plusieurs bonnes Rades, où des Flottes entières peuvent être à couvert. Le bois & le lest y sont fort communs. Quoique, du côté de la Mer, les montagnes paroissent arides, elles sont couvertes d'arbres, qui panchent tous vers l'Est, par la violence des vents opposés, qui soufflent ordinairement dans ce climat. La même Terre, qui produit tant d'arbres, est creuse, & n'a que deux ou trois pieds de profondeur, qu'on mesure facilement avec un bâton, en le faisant pénétrer jusqu'à la roche. Les vents ne cessent presque jamais d'y régner, & les tempêtes y sont fréquentes. L'Auteur du Journal croit devoir les attribuer aux grandes exhalaisons qui sortent des eaux, & qui sont impétueusement poussées de l'Ouest à l'Est. Elles s'élèvent, dit-il, si subitement, qu'à peine laissent-elles le tems d'amener les voiles. Trois ancres ne suffisent pas pour affermir un Vaisseau, quoiqu'à l'abri de la Côte même d'où vient le vent. Il renverse les Chaloupes, soit qu'elles soyent à la toue, soit amarrées à bord. Ceux qui veulent faire route, à l'Ouest, doivent donc éviter cette Terre, & courir au Sud. C'est le seul moyen de se délivrer des vents d'Ouest, & de rencontrer les vents du Sud, qui les conduiront au terme.

Tous les Hollandois de la Flotte eurent l'occasion d'observer, que les Habitans de cette Terre naissent aussi blancs que les Européens. Leurs enfans paroissent tels que les nôtres: mais ensuite, ils se peignent le corps de diverses couleurs. Les uns ont le visage, les bras, les mains, les jambes, ou d'autres membres, peints de rouge, & le reste du corps très-blanc, quoique marqueté de divers traits. D'autres sont tout-à-fait rouges d'un côté, & tout-à-fait blancs de l'autre. Chacun se peint & se bigarre à son gré. Ils sont d'une taille puissante & bien proportionnée, mais qui n'excede point, en hauteur, celle des Européens. Ils ont les cheveux noirs, épais & longs. Leurs dents ne sont pas moins affilées que le tranchant d'un couteau. Tous les hommes vont nuds; mais les femmes portent un morceau de cuir à la ceinture. Elles sont peintes, comme leurs maris; & leur parure consiste dans quelques coquilles, qu'elles ont autour du cou. Quelques-unes se couvrent les épaules d'une peau de chien marin, qui ne doit pas

(*m*) Pag. 698.

L'HERMITE. 1624. pas les garantir beaucoup du froid. L'Hermite admira qu'elles pussent le supporter. Leurs hutes sont composées de branches d'arbres, enduites de boue. Elles ont deux ou trois pieds de profondeur en terre. La forme en est ronde; mais elles se terminent en pointe, par une petite ouverture, qui sert de passage à la fumée. Les meubles se réduisent à quelques corbeilles de jonc, qui contiennent des instrumens de pêche, tels que des lignes, & des hameçons assez semblables aux nôtres, quoiqu'ils ne soyent que de pierre. Ils y attachent, pour amorce, des moules & d'autres petits coquillages. Leurs armes ont beaucoup de variété. On voit, aux uns, des arcs & des fléches; aux autres, de longs javelots, dont la pointe est un os tranchant, & garni de petits crochets; mais le plus grand nombre a des massues, des frondes, & des couteaux de pierre. Ils ne sont jamais sans ces redoutables instrumens, parce qu'autant que les Hollandois en purent juger, ils ont continuellement la guerre avec d'autres Peuples, qui sont à quelques lieues d'eux, vers l'Isle de Terhaltens, & qui sont peints de noir, comme ceux de la Baye de Schapenham & de celle du Levrier le sont presqu'entiérement de rouge (*n*).

Leurs Canots sont extrémement singuliers. Ces Barbares ont l'adresse de dépouiller leurs plus gros arbres de toute leur écorce, & de la courber, en ôtant quelques bandes, qu'ils sçavent recoudre à d'autres endroits (*o*). Ils la mettent sur une forme de bois, à-peu-près comme nous mettons les Vaisseaux sur le chantier, jusqu'à-ce qu'elle y ait pris une parfaite consistence. Alors, ils la garnissent, d'un bout à l'autre, de pièces de bois, qui la traversent pour l'affermir; & couvrant cette charpente d'une autre écorce, ils parviennent à rendre le fond impénétrable à l'eau. La longueur de ces Canots est de dix à seize pieds, sur environ deux pieds de largeur. Ils peuvent contenir sept ou huit hommes, sans aucune sorte d'élancemens aux côtés; & la plûpart nâgent aussi vite que les Chaloupes à rames.

Ces misérables Indiens ressemblent moins d'ailleurs à des créatures humaines, qu'aux bêtes farouches. Les Hollandois ne purent douter qu'ils ne déchirent les hommes, & qu'ils n'en dévorent la chair crue & sanglante. Ils n'ont pas la moindre étincelle de Religion ni de Police. S'il leur prend quelque besoin naturel, lorsqu'ils sont ensemble, ils se satisfont sur le champ, avec autant de saleté que d'impudence. Ils ne connoissoient pas encore les armes de l'Europe; & ne s'imaginant point qu'elles pussent leur nuire, ils prenoient les mousquets par le bout, & les lames des sabres à pleines mains. Cependant la ruse & la perfidie leur sont si familières, qu'ils affectent de la douceur avec les Etrangers, pour chercher l'occasion de les surprendre & de les massacrer.

Quoique les Hollandois n'eussent pas trouvé de bestiaux, vers la Baye de Schapenham, ils y avoient apperçu de la fiente, & d'autres marques, qui portèrent un Soldat de la Flotte à s'avancer dans le Pays. Il rapporta qu'il avoit vû paître, dans une prairie, quantité de bœufs & de vaches; & l'on ne fut pas informé, avec moins de certitude, qu'il y avoit aussi d'autres rafraîchisse-

(*n*) Pag. 701.

(*o*) Ces Canots ont à-peu-près la figure & la forme des Gondoles de Venise. *Ibidem*, pag. 47. R. d. E.

fraîchissemens: mais la crainte de se livrer à des Barbares, dont on ignoroit le nombre, & dont on connoissoit si bien la férocité, porta l'Amiral à faire lever les ancres le 27 de Février (p).

Ajoutons que le 5 de Mars, il étoit à cinquante-neuf degrés quarante-cinq minutes, & qu'il essuya successivement deux tempêtes de l'Ouest: ce qui lui donne occasion d'observer, que la plûpart des Navigateurs s'étoient trompés jusqu'alors, en croyant qu'on pouvoit bien aller au Chily par le Détroit de le Maire, mais qu'il n'étoit pas possible de venir du Chily & du Perou par ce Détroit, dans la Mer du Nord. Ils supposoient faussement, dit-il, que les vents du Sud étoient un obstacle; tandis qu'au contraire on n'y rencontre que des vents d'Ouest & de Nord-Ouest, & que par conséquent il est incomparablement plus aisé de venir du Chily traverser le Détroit, en côtoyant la Terre de Feu, qu'il ne l'est, en allant par le Détroit au Chily, de monter au Sud pour se délivrer des vents d'Ouest (q). L'Amiral craignoit beaucoup que ces vents, qui régnoient sans discontinuer, ne fussent des vents alisés; parcequ'ils ne lui auroient pas laissé d'espérance de gagner au Sud du Cap de Horn, pour s'avancer dans la Mer du Sud. Il se représentoit des tempêtes continuelles, des brumes, des pluyes, & d'autres fortunes de Mer, qui pouvoient disperser ses Vaisseaux; d'autant plus que ses instructions ne lui marquoient pas d'autre rendez-vous que l'Isle Juan Fernandez, où il n'étoit pas possible de se rendre avec ces vents. Cette difficulté lui fit prendre le parti d'assembler le Conseil, pour recueillir les avis, dans la supposition que les vents d'Ouest ne cessassent point de souffler. On proposa la Terre de Feu, & le Détroit de Magellan, pour y passer l'Hyver: mais après en avoir pesé tous les dangers, on résolut de tenir encore la Mer pendant deux mois, dans l'espérance de doubler le Cap. Cette résolution parut la plus sage, lorsqu'après s'être avancé jusqu'à soixante-un degrés, on eut, vers le milieu de Mars, un vent de Sud-Sud-Est, avec lequel on fit route si legèrement, que le 28 du même mois on découvrit la Côte du Chily (r).

La Flotte passa près de huit mois, dans cette Mer, à chercher l'occasion de ruiner le Commerce Espagnol, & d'y établir celui des Provinces-Unies, par la Conquête de quelque Pays, dont elles pussent conserver la possession. Mais les Hollandois avoient trop compté sur l'espoir de trouver les Indiens disposés à se revolter contre l'Espagne (s), ou sur l'affoiblissement des forces de cette Couronne. Après diverses tentatives, qui ne servirent qu'à faire éclater leur ambition, ils se virent obligés, comme Olivier de Noört & Georges Spilberg, de renoncer à leurs projets, pour se rendre aux Indes

(p) Pag. 703.
(q) Pag. 704.
(r) Pag. 705.
(s) Les Hollandois avoient raison de compter sur les Indiens, particulièrement sur les Négres. Ils avoient fait dire au Prince Maurice, qu'ils prendroient les armes contre les Espagnols, & qu'ils lui faciliteroient les moyens de s'emparer de *Lima*, ou de *Callao*. Mais le Viceroi, qui avoit été informé de ce complot, laissa, à Lima, deux Compagnies de Troupes règlées pour avoir l'oeil sur les Négres, qu'il fit desarmer. Cet accident, joint à un tems affreux, fit échouer les Hollandois, qui donnèrent, dans cette occasion, des preuves de leur courage & de leur intrépidité. *Ibidem*. Pag. 66. R. d. E.

SCHAPENHAM. 1625. des Orientales, par les Isles Marianes. L'Hermite étoit mort, le 2 de Juin, dans l'entreprise actuelle de s'emparer de Lima (*t*). Schapenham, qui avoit succédé au Commandement général, ne se distingua que par de cruelles exécutions (*v*). Enfin, las de massacres & d'incendies, il fit mettre à la voile, pour les Isles Marianes, où il arriva le 25 de Janvier 1625. Les Insulaires de Guaham, de qui les Hollandois reçurent des rafraîchissemens, n'avoient pas encore tiré beaucoup d'avantage du Commerce des Espagnols, puisque leur avidité pour le fer leur fit donner, à la Flotte Hollandoise, jusqu'à quatre-vingt livres de riz pour une vieille hache rouillée. Schapenham remit en Mer, le 11 de Février. Il rencontra, le 14, à dix degrés & demi de Latitude du Nord, une Isle qu'il prit pour celle de *Sabavedra*, quoique cette estime ne s'accordât point avec les Cartes. Le 15, à neuf degrés quarante-cinq minutes, il en vit une autre, qu'il ne trouva point dans ses Cartes, & qui lui parut assez peuplée. Mais, ce qui semble mériter plus d'attention, ayant résolu, le 23, de prendre son cours au Sud-Sud-Ouest, jusqu'à la hauteur de trois degrés, il arriva, dans l'espace de huit jours, à la vûe des Moluques, sans avoir eu celle des Philippines. De-là, passant par l'Isle d'Amboine, où son panchant, pour la cruauté, lui fit saisir l'occasion de châtier rigoureusement quelques Rebelles, dans les Isles de *Cambelle* & de *Loubou*, il se rendit à Batavia. Sa Flotte y fut dispersée, par de nouvelles dispositions du Conseil des Indes; & le 3 de Novembre, après avoir mis à la voile, pour l'Europe, avec deux Vaisseaux, dont on lui avoit conservé le commandement, il mourut à bord, près de l'Isle *Bostoc*, où il fut enterré, à deux lieues de Bantam.

1626. SES deux Vaisseaux mouillèrent, le 21 de Janvier 1626, au Cap de Bonne-Espérance, & rentrèrent heureusement au Texel, le 9 de Juillet (*x*).

§. IV.

(*t*) Pag. 721.

(*v*) Le 14 de Juin, il fût résolu qu'on tueroit tous les Prisonniers Espagnols, à la réserve de trois Vieillards. Les raisons d'une exécution, si peu ordinaire parmi les Hollandois, furent qu'on n'avoit que peu de vivres & encore moins d'eau; qu'on ne pouvoit nullement garder des gens dont il n'y avoit ni service, ni profit à espérer; que de les relâcher, c'étoit blesser toutes les règles de la prudence, à cause des inconvéniens qui en pouvoient résulter, outre que les Espagnols en auroient fait des risées. Il n'y avoit donc pas de voye plus sûre que de leur ôter la vie. *Ibid.* pag. 724. Le matin du 15, on pendit vingt-un Espagnols aux vergues, à la vûe de tous ceux qui étoient sur le rivage. *Ibidem.* A la prise de Quaiaquil, on fit prisonniers dix-sept Espagnols, qui furent jettés dans la Mer. *Pag.* 733.

Nota. M. Prevost auroit dû faire attention, que les Hollandois ne se portèrent à cet acte d'inhumanité, qu'après avoir reçu la réponse du Viceroi, à qui les Prisonniers Espagnols avoient écrit pour traiter de leur rançon. Comme ce Viceroi avoit répondu, qu'il n'avoit que de la poudre & du plomb au service des Hollandois, qu'il ne vouloit entendre parler d'aucune négociation pour la rançon des Prisonniers, & qu'il feroit pendre ceux qui se présenteroient, à l'avenir, pour une telle négociation, quel parti les Hollandois pouvoient ils prendre? R. d. E.

(*x*) Pag. 709. Le reste du Journal n'a de curieux que le crime & le supplice d'un Chirurgien, nommé Jacques *Weger*. Cet événement paroît trop étrange, & trop vérifié par le témoignage de toute une Flotte, pour demeurer dans l'oubli.

„ On se plaignit, à l'Amiral, que plusieurs Malades, qui avoient pris des remèdes de Weger, étoient morts, d'une manière à faire juger qu'il y avoit eu quelque chose d'extraordinaire. Ces plaintes parurent dignes d'attention. Le Vice-Amiral & le Contre-Amiral, ayant été chargés d'examiner le Chirurgien, l'exhortèrent à confesser son crime. Il refusa de parler; mais comme il y avoit des demi-preuves contre lui, il fut appliqué à la question.

On

SCHAPENHAM. 1626.

„ On le mit à-demi nud; & dans cet état, „ on suspendit, à son corps, six des plus pesans pierriers. Il s'en ressentit si peu, qu'il „ eut l'insolence de le déclarer aux Commissaires, en affectant de les défier. Cette „ insensibilité, pour la douleur, l'ayant fait „ soupçonner de quelque sortilège, on acheva de le dépouiller, & on lui trouva, sur „ la poitrine, un sachet, qui contenoit une „ peau & une langue de serpent. On revint „ à l'examiner. Comme on le menoit à la „ Chambre du Conseil, il fit un si grand effort, quoiqu'il eût les mains liées, qu'il „ sauta dans la Mer, pour s'y noyer. Un „ Trompette du Vaisseau, s'étant jetté aussitôt après lui, le soûtint sur les flots; mais „ le Chirurgien s'efforçant d'avaller de l'eau, „ pour s'enfoncer plutôt, & pour entraîner „ le Trompette avec lui, d'autres Matelots, „ qui se jettèrent aussi dans la Mer, eurent „ la force de les soûtenir & de les ramener „ dans la Chaloupe. Après cette tentative, „ Weger, se voyant si bien observé qu'il perdit l'espérance d'echapper, confessa, qu'il étoit originaire de Louvain, & Licencié en „ Médecine; qu'il avoit donné la mort à „ sept hommes du Bord, parcequ'il avoit „ trop de peine à les gouverner; qu'il s'étoit „ proposé de manger à la table de l'Amiral, „ & que si cette distinction lui eût été refusée, il avoit pris la résolution d'empoisonner l'Amiral, le Vice-Amiral, & tous les „ Officiers qui lui auroient été contraires: „ que depuis long-tems, il avoit eu l'intention de faire pacte avec le Diable, mais „ que malgré toutes ses invocations il n'avoit „ pû l'engager à paroître; que depuis qu'il „ étoit prisonnier, il s'étoit efforcé de se „ tuer, ou de s'étouffer, sans l'avoir pû. „ On le soupçonnoit encore d'avoir commis „ d'autres crimes: mais on se contenta de „ cette confession volontaire, & le Conseil „ lui fit donner la mort". *Ibidem, pag.* 612. *& suivantes.*

§. IV.

Voyage du Chevalier Jean Narborough.

NARBOROUGH.

Introduction.

On apprend, d'un fameux Voyageur (*a*), que le Chevalier *Narborough* fut envoyé exprès, par Charles II, pour reconnoître les Détroits de Magellan, la Côte des Patagons, & les Ports Espagnols, sur cette frontière de leurs États d'Amérique; avec ordre d'établir, s'il étoit possible, quelque correspondance entre l'Angleterre & les Indiens du Chily (*b*). Cette entreprise n'eut pas le succès que le Roi Charles s'en étoit promis. Narborough fut séparé d'un petit Vaisseau, qui accompagnoit le sien, & perdit ensuite une partie de ses gens, qui se laissa prendre par les Espagnols. Mais il rapporta du moins quelques découvertes, également précieuses pour les Géographes & les Navigateurs (*c*). On raconte que Charles II, avoit fondé de si grandes espérances sur cette expédition, & qu'il en attendoit le

(*a*) Voyage de M. Anson, Tome I. *pag.* 244.

(*b*) Les vûes du Roi d'Angleterre, en faisant faire ce Voyage, n'étoient pas seulement de faire alliance avec ces Peuples sauvages; Ce Prince y envisageoit bien d'autres avantages, indépendans de ces motifs politiques. Il consideroit que le Commerce immediat avec ces Indiens pourroit être extrêmement avantageux à la Nation Angloise. Il sçavoit que le Chily, lorsque les Espagnols le découvrirent, produisoit de l'or en plus grande quantité qu'il n'a fait depuis qu'ils en étoient en possession; ce qui faisoit croire que les Mines les plus riches avoient été prudemment cachées par les Indiens. *Ibid.* pag. 245. R. d. E.

(*c*) Outre celles qu'on va lire, l'Auteur du Voyage de M. Anson, juge la Carte des Détroits de Magellan & des Côtes voisines, dressée par Narborough, plus exacte que celle de M. Frezier, pour ce qu'elle contient, & supérieure sur quelques points à celle de M. Halley, particulièrement dans ce qui regarde la Longitude des différentes parties de ces Détroits. *Ubi suprà*, pag. 249.

NARBOROUGH. 1669.

le succès avec tant d'impatience, qu'ayant appris que Narborough avoit passé aux Dunes, à son retour, il alla au-devant de lui dans sa Berge jusqu'à Gravesend (*d*).

Départ, & provisions de Narborough.

Ce Voyageur sortit de la Tamise, le 26 Septembre 1669, à bord d'un Vaisseau de Roi de trente-six pièces de canon, nommé le *Swipstakes*, dont il avoit reçu le commandement par une Commission spéciale; avec une Flute du port de soixante-dix tonneaux. Quoiqu'il n'explique pas l'objet de son Voyage, il ne veut pas qu'on ignore qu'il avoit fait, aux dépens du Roi, une abondante provision de couteaux, de cizeaux, de miroirs, de brasselets, de haches, de serpes, de hoyaux, de cloux, d'aiguilles, d'épingles, de sonnettes, de boetes, de linge ouvré, de toiles, de tabac, & de pipes, pour négocier, dit-il, avec les Naturels des Pays où il devoit toucher. Il fait observer que la Pointe du Lezard, en Angleterre, est à cinquante degrés dix minutes de Latitude, & à dix-huit degrés trente minutes de Longitude, parcequ'il prit toûjours sa Longitude de cette Pointe (*e*).

Préservatif vérifié sur Mer contre les maladies des climats chauds.

Dans l'espace d'environ quatre mois qu'il employa pour arriver aux Côtes du Bresil, il vérifia, comme il l'avoit déja fait dans quelques autres Voyages, que la saignée contribuë beaucoup à soûtenir la santé contre les excessives chaleurs, & que c'est en particulier un souverain remède contre la fiévre chaude. Il s'applaudit aussi d'une méthode, qu'il avoit toûjours suivie dans la distribution des vivres, & qu'il croit très-propre à prévenir les différends sur un Vaisseau: c'étoit de ne pas faire meilleure chère que le moindre de son Equipage. „ En général, dit-il, nous bûvions tous du meme „ tonneau, & nous mangions des mêmes provisions, tant qu'elles duroient. „ Je ne souffrirai jamais qu'un de mes Officiers ait un bon morceau par son „ choix. Il faut que le sort le donne. Les portions étoient distribuées à „ ceux, que nommoit un homme à qui je faisois bander les yeux (*f*) ".

1670.

Observations depuis le quarante-septième degré de Latitude du Sud, jusqu'au Détroit de Magellan.

Le 21 Février [1670], on eut la vûe de la terre, à l'Ouest; & c'est proprement ici que commencent les observations, qui font le mérite du Journal de Narborough. Il fit jetter la sonde à quatre lieues du rivage. On trouva vingt & une brasses, sur un fond de petites pierres & de sables. La terre, aux environs, n'est pas trop élevée; mais plus loin, elle paroît haute & rougeâtre. On avoit, à deux lieues, le Cap Blanco, au Nord-Nord-Ouest du Vaisseau. C'étoit l'endroit le plus Septentrional qu'on pût découvrir, & la terre la plus Méridionale fait face au Cap. La Côte, qui court au Sud, est médiocrement-haute; mais, dans les terres, il y a des montagnes dont les sommets sont plats, en forme de tables. A cinq miles de la Côte, qui forme une espèce de Baye, on eut dix-sept brasses, sur

(*d*) *Ibid.* pag. 248.

(*e*) Journal du Voyage du Capitaine Narborough à la Mer du Sud, au Tome III. du Recueil des Voyages dans l'Amérique Méridionale. Amsterdam, 1738, *pag.* 3. Le Traducteur le nomme mal-à-propos *Nerbrough*.

(*f*) *Ibidem*, pag. 24. Avec cette bonne nourriture, & le secours de la saignée, en passant le Tropique du Cancer, personne n'eut de fiévre chaude pendant le Voyage. *Pag.* 25.

sur un fond rude. La terre, qu'on découvrit clairement, paroissoit comme de l'herbe, brûlée du Soleil. On n'y voyoit aucun arbre, sur les montagnes, ni dans les vallées; & l'on ne remarqua, ni feu, ni fumée, dans le Pays. NARBOROUGH. 1670.

Après avoir changé plusieurs fois de route, on porta droit à l'Ouest. Depuis trois jours, la brume n'avoit pas permis de prendre de hauteur. On étoit, par estime, à quarante-sept degrés quatorze minutes de Latitude Australe. La distance Méridienne, depuis le Lezard à l'Ouest, étoit de 1014 lieues, un mile 7/10. La Longitude, prise du Lezard, 61 degrés 56 minutes 6/10. La variation de l'Aiman, 18 degrés à l'Est. Narborough craignit d'avoir passé le Port Desiré.

Le 24, il fit voile au Nord; & s'étant mis dans sa Chaloupe, il rangea la Côte, pendant que le Vaisseau faisoit vent largue à deux lieues de terre. Ce rivage est une chaîne de pointes de terre, & de rochers séparés les uns des autres. A la pointe Septentrionale de la Baye des Veaux marins, on trouve une petite Isle, qui n'est qu'un amas de rochers, de la forme d'une mule de foin, & qui est couverte de fiente d'oiseaux. La marée est extrêmement rapide, entre cette Isle & le Continent. Du côté de la Mer, l'Isle est environnée de roches détachées. Le bord du Continent est bas & sabloneux; mais, en avançant dans les terres, on trouve de larges dunes & des montagnes. Les Anglois donnèrent à l'Isle le nom de *Tomabauke*, du nom Indien d'une massue qu'ils avoient vû flotter, & qui disparut à leurs yeux. Au Nord-Ouest, ils découvrirent une Baye ronde, nommée, dans leurs Cartes, *Baye de Spiring*, ou *des Eperlans*, qui a trois petites Isles de médiocre hauteur. Sa largeur est de sept miles, & son enfoncement d'environ trois lieues. Sur sa pointe, qui va en tournant au Nord-Nord-Ouest, il y a des rochers noirs, semblables à un Bâtiment ruiné, au milieu duquel il y auroit une tour. Narborough côtoya le rivage, dont il trouva les bords fort escarpés, & pleins de rochers noirs. Il y vit aussi des Bayes basses, & de l'herbe sur les montagnes, mais sans bois, & sans apparence d'eau douce. Au côté Nord-Est de la Baye de Spiring, la terre avance en pointe. C'est un fort beau Pays, où l'on voit d'agréables collines, & de petites Bayes sabloneuses. Six petites Isles de rochers font face à cette pointe; l'une à la portée du fusil de la terre, les autres plus loin. La plus avancée, & la plus grande, est celle qu'on nomme l'*Isle des Pingouins*, longue d'environ trois quarts de mile, du Nord-Nord-Est au Sud-Sud-Ouest, sur un demi mile de largeur de l'Est à l'Ouest. Cette Isle n'est composée que de rochers escarpés, excepté vers le milieu, qui est graveleux, & qui offre un peu d'herbe verte. C'est la retraite d'un prodigieux nombre de pingouins, & de veaux marins. Narborough prit trois cens pingouins, dans l'espace d'un quart d'heure. Il en auroit pris aussi facilement trois mille, si sa Chaloupe avoit pû les contenir. Il n'y a qu'à les chasser en troupes vers le bord de la Mer, où deux ou trois hommes les tuent d'un coup de bâton sur la tête, à mesure que d'autres les prennent dans la Chaloupe. Les veaux marins demandent plus de précautions, & terrasseroient un homme qui ne se tiendroit pas sur ses gardes. A deux lieues de-là, on découvre quantité de rochers

Baye des Veaux marins.

Isle de Tomahauke.

Isle des Pingouins.

NARBOROUGH. 1670.

rochers séparés. Le fond est de mauvaise tenuë, entre ces Isles, & hors de la pointe la plus avancée.

Port Desiré.

C'est au Nord de ces Isles, dans une Baye, qui a quatre lieues de longueur & une lieue & demie d'enfoncement, qu'on voit au Nord-Ouest le Port Desiré. Narborough observa qu'on peut le découvrir, de l'Isle des Pingouins. Il en est à trois lieues. Vers le milieu de la Baye, on rencontre des rochers blancs, qui ont près de deux miles de long, & dont le haut est marqué de rayes noires, causées par la chûte des eaux. Le sommet en est plat; mais plus loin, dans les terres, on voit des hauteurs rondes & des dunes. Au Sud de la Baye, la terre est bordée par des rochers escarpés, qui ressemblent à de grandes murailles, & sous lesquels il s'est formé un enfoncement sabloneux, où les Chaloupes peuvent être à couvert.

La Flute est séparée du Vaisseau.

Le Vaisseau jetta l'ancre à l'embouchure du Port. Mais Narborough y entra le lendemain avec ses deux Chaloupes, dans l'espérance d'y trouver la Flute, qu'il avoit perdue de vûe depuis quelques jours. Il fit allumer du feu sur le rivage, & brûler de l'herbe seche, dont la fumée pouvoit le faire découvrir. Pendant qu'une partie de ses gens monta sur les hauteurs, pour étendre plus loin leurs recherches, il sonda le Havre en basse marée. Le mouillage y est très-bon pour les grands Vaisseaux, pourvû qu'ils ayent de bons cables & de fortes ancres. Mais le rivage a peu de bois, & n'a presque point d'eau fraîche. Sur les montagnes, & sur des dunes assez larges, on voit quelques buissons, & de l'herbe seche & longue, qui croît en touffe. Le terroir est aride & graveleux. Cependant quelques vallées ont de la terre noire, & semblable à du terreau.

Productions naturelles du Port Desiré.

On n'avoit apperçu, jusqu'alors, aucune marque d'habitation, mais Narborough découvrit enfin quelques traces d'hommes, derrière des buissons, & sur de l'herbe arrachée. Il trouva, dans le même lieu, de la laine, des plumes, des os de bêtes, & des fragmens de pierre à feu. Il monta sur une hauteur, où ses gens avoient laissé, le jour auparavant, quelques brasselets, sous un Pavillon qu'ils y avoient élevé; mais voyant que personne n'y avoit touché, il y laissa tout. Dans un lieu si désert, il ne vit pas d'autres animaux que deux lièvres, qui couroient sur les montagnes. La curiosité lui fit faire un mile & demi vers l'intérieur du Pays. Il trouva, dans les vallées, entre des rochers, quantité de pois sauvages, dont les feuilles sont vertes, & les fleurs bleuâtres, du même goût que les feuilles de nos pois verds. Entre plusieurs sortes d'herbes vertes, il en trouva d'odoriférantes, qui ressemblent à l'ivraye, & dont les fleurs sont blanches & jaunes. Il en trouva une autre, qui diffère peu de la sauge, mais qui croît en touffes, près de la terre, comme la laitue. Ces herbes, avec les feuilles de pois, furent un rafraîchissement très-salutaire pour l'Equipage Anglois, qui commençoit à se ressentir du scorbut. Les moules & d'autres coquillages, que l'Auteur nomme *Limpets*, sont en abondance sur le rivage, au pied des rochers. Une petite Isle, fort peuplée de veaux marins, offre aussi quantité d'oiseaux de Mer, qui couvent entre les rochers & dans les buissons, & qui se laissent prendre sur leurs nids.

Narborough y passe l'Hyver.

Ce Havre parut commode à Narborough pour radouber son Vaisseau. D'ailleurs,

D'ailleurs, la vûe portant fort loin en Mer, du haut des montagnes, on ne pouvoit manquer de voir la Flute, lorsqu'elle s'approcheroit de cette Côte. Quelques Matelots découvrirent deux sources d'eau douce; l'une dans une petite anse, à demi mile du rivage, en remontant la Rivière; l'autre, dans une vallée, entre des rochers, à côté de l'endroit où le Vaisseau étoit venu mouiller. Ces sources sont petites, & l'eau en est un peu somache; „ car, dans ces vallées arides, le terroir est naturellement salé: la terre & les rochers sont couverts de salpêtre, comme „ d'un verglas ".

NARBOROUGH. 1670.

Description du Pays.

PENDANT qu'on travailloit au Vaisseau, Narborough pénétra dans diverses parties du Pays. A deux miles au Nord-Ouest, il le trouva plein de hauteurs, aride, sans bois & sans eau. On y voit néanmoins des vallées assez basses, mais seches, dont la terre est de la nature du salpêtre, & quelques buissons dispersés, dont la feuille ressemble à celle de l'aubépine. Les plus petits produisent une espèce de petites noix de galle, dont la graine est aussi piquante que le poivre. Le terroir, en général, est graveleux & sabloneux. Il n'y croît qu'un peu d'herbe brûlée. En creusant, on y trouve du sable, mêlé de gravier & de roche, sans aucun signe de métaux ou de minéraux, ni dans la terre, ni dans les pièces de roches. Du haut des montagnes, la vûe ne découvre que d'autres hauteurs, & des dunes à-peu-près semblables à la Terre de Cornouailles. Ceux qui marchent, pour la première fois, dans ce terroir, s'y fatiguent beaucoup. Dans ce premier Voyage, Narborough vit neuf bêtes qui ressembloient à des daims, mais plus hautes, le cou plus long, la tête sans cornes, le dos rougeâtre, & le ventre blanc. Lorsqu'il en fut à la portée du fusil, elles prirent la fuite, en hennissant comme des chevaux. Un autre jour, il vit trois autruches, de couleur grise, & plus grandes que nos plus gros coqs d'Inde. Quoiqu'elles ne pussent voler, elles se sauvèrent par la vitesse de leur course. Un chien, qui fut lâché sur elles, en coupa une; mais sans pouvoir l'empêcher de s'élancer vers les montagnes.

Isle des Veaux marins. Combien les Anglois en tuent.

LE 4 de Mars, Narborough prit, dans ses deux Chaloupes, quarante hommes, armés chacun d'une massue & d'un bâton, avec lesquels il entra dans le Havre de l'Isle des Veaux marins. Ces animaux fuyant en troupes, il les fit entourer; & dans l'espace d'une demie-heure, ses gens en tuèrent quatre cens. Aussi-tôt qu'ils étoient assommés, d'un seul coup qu'on leur donnoit sur la tête, il leur faisoit couper la gorge, pour les saigner tandis qu'ils étoient encore chauds. La grandeur des vieux mâles est ordinairement celle d'un veau. Ils ressemblent au lion, par le cou, le poil, la tête & le museau. La femelle n'a pas moins de ressemblance, par devant, avec la lionne, excepté qu'elle est toute velue, & qu'elle a le poil uni comme un cheval; au-lieu que le mâle ne l'a uni qu'au derrière. Ils sont d'ailleurs fort difformes. Leur corps va toûjours en diminuant, jusqu'à deux nâgeoires, ou deux pieds fort courts, qui en font l'extrêmité. Ils en ont deux autres à la poitrine; de-sorte qu'ils peuvent marcher sur terre, & grimper même sur les rochers & sur des montagnes assez hautes. Ils se plaisent à coucher au Soleil, & à dormir sur le rivage. Quoiqu'il y en ait des milliers, qui ont quatorze pieds de long, le plus grand nombre n'en a

NARBOROUGH. 1670.

que cinq. Ils ont toûjours la gueule ouverte. Leur chair est aussi belle que celle de l'agneau, très-bonne dans sa fraîcheur, & meilleure encore lorsqu'on la tient un peu dans le sel. Ceux, que les Anglois prenoient la peine d'aprêter, étoient des plus jeunes, & tettoient encore leurs mères. Elles bêlent en arrivant à terre, & les petits s'en approchent en bêlant, comme des agneaux. Une vieille mère en allaite quatre ou cinq, & chasse ceux qui se présentent en plus grand nombre; ce qui fit juger à Narborough qu'elles ont quatre ou cinq petits d'une portée. Il fit dégraisser les plus gros, dont on tira de l'huile pour les lampes & pour d'autres usages du Vaisseau. Celle qu'on tira, des plus jeunes, parut aussi bonne, aux Anglois, que de l'huile d'olive. Ils s'en servoient, pour leurs salades, qui étoient composées de feuilles de pois verds & d'autres herbes.

Usage qu'ils en font.

Llamas ou Guanacos.

Le 6 de Mars, Narborough trouva un de ces animaux, semblables aux daims, dont il avoit déja rencontré quelques-uns, mort, & sans corruption. Son dos étoit couvert d'une laine assez longue, couleur de rose séche. Sous le ventre, sa laine étoit blanche. Il étoit de la grosseur d'un jeune poulain. Il avoit le cou long, la tête, le museau & les oreilles d'un mouton, les jambes fort longues, les pieds fourchus comme ceux d'une bête fauve, la queue petite & rougeâtre. Il n'avoit point de cornes, & n'en avoit jamais eu. Narborough le prit pour un mouton du Perou, de l'espèce de ceux qu'on nomme *Llamas*, ou *Guanacos*. Il le fit ouvrir, pour chercher la pierre de Bezoar, sur un ancien récit de quelques Espagnols des Indes Occidentales; mais ses recherches furent inutiles. Dans la suite, il rencontra plusieurs troupes de ces animaux, au nombre de trente & de quarante. Il vit aussi des renards, des chiens sauvages, & cinq ou six lièvres, plus grands que les nôtres, avec un moignon de la longueur d'un pouce, qui leur tient lieu de queue. Mais il n'apperçut point d'autres oiseaux, que des milans, semblables à ceux de l'Europe, & de petits oiseaux qui ressemblent assez à la linotte. Entre plusieurs sortes de mouches, il vit de grosses abeilles.

Abondance de poisson.

Quelques Anglois du Vaisseau, qui s'étoient avancés d'un autre côté, dans les Terres, n'y avoient pas fait d'autres découvertes; d'où Narborough conclut, que les seules richesses de cette Côte sont l'abondance extraordinaire du poisson. Il faut, dit-il, qu'il y en ait une quantité véritablement infinie, pour nourrir tous les veaux marins, les pingouins & les autres oiseaux, qui n'ont pas d'autre aliment, & qui sont extrêmement gras. Il vit nâger des veaux marins, la tête hors de l'eau, avec un gros poisson dans la gueule.

Inscription laissée par Jacques le Maire.

Un autre jour, il remonta la Rivière avec quatorze hommes armés. Elle s'élargit près d'une petite Isle, qui est couverte de brossailles; & s'étrecissant au-dessus, elle tourne au Sud-Ouest. Dans ce détour, on rencontre une autre Isle, de hauteur médiocre & pleine de roches, où l'on ne trouve qu'un peu d'herbe & quelques petits buissons. Narborough descendit dans cette Isle. Il fut surpris d'y voir un Poteau de cinq pieds, qui paroissoit avoir fait partie d'un mât, dressé avec soin, & sur lequel on avoit cloué une planche, d'un pied en quarré. La planche ne contenoit rien. Mais

un

un Matelot trouva, au pied de ce monument, une plaque de plomb, avec une inscription en Langue Hollandoise (g), qui portoit les noms de Jacques le Maire & de ses Compagnons, avec l'année & le dessein de leur Voyage. Dans un trou du Poteau, bouché par une longue cheville de bois, il y avoit une petite boete de fer blanc, qui renfermoit une feuille de papier chargée d'écriture, mais si mangée de rouille, qu'il fut impossible d'y rien déchiffrer. Narborough grava, sur la planche, avec son couteau, le nom de son Vaisseau, & la datte de l'année & du mois. Il emporta la plaque de plomb, & nomma cette Isle, l'*Isle de le Maire*. De-là, étant passé au rivage du Nord, il fit deux miles dans le Pays. Il n'y vit point d'arbres; mais le terroir lui parut meilleur qu'il ne l'eût encore rencontré, mélé de marne, & capable de culture. Les guanacos, les renards, les lièvres, les chiens & les chats sauvages se présentèrent en grand nombre. On prit un *Armadillo*, que les chiens avoient chassé dans un trou, & qu'on n'eut pas de peine à déterrer. Cet animal est de la grosseur d'un herisson, & ne lui ressemble pas mal. Il porte, sur son dos, une écaille, dont il se couvre comme d'une cuirasse, & qui ne peut être entamée par la morsure des chiens. On vit des rats, en plusieurs endroits; & les chiens prirent un autre animal, qui étoit noir, avec deux taches blanches sur le dos. Enfin l'on vit encore des autruches, quelques perdrix, & quantité de milans; mais on ne découvrit aucune apparence d'eau douce. En retournant vers la Côte, au Sud, avec la Chaloupe, Narborough traversa une petite Baye, d'environ deux miles de long, & large de trente pieds, qui forme une Isle de la même longueur. Il nomma cette Isle, l'*Isle des Lièvres*, parcequ'il y vit plus de vingt de ces animaux dans une seule troupe.

NARBOROUGH. 1670.

Isle de le Maire.

Armadillo, animal singulier.

Isle des Lièvres.

Le 25 de Mars, après avoir pris la résolution de partir le jour suivant, il dit à son Equipage: „ Messieurs, vous êtes témoins qu'aujourd'hui je „ prens possession de cette Côte, du Port Desiré, & de tout le Pays des „ deux côtés, pour S. M. Charles II, Roi de la Grande-Bretagne, & pour „ ses Héritiers". Ensuite il fit tirer trois coups de canon. Mais il n'explique point quels droits l'Angleterre pouvoit s'attribuër, sur un Pays où le Maire & d'autres Voyageurs avoient relâché avant les Anglois.

Narborough prend possession du Pays pour le Roi d'Angleterre.

Le

(g) L'Auteur a pris soin de conserver jusqu'à l'ordre des lignes:
M. DC. XV.
Een Schip ende een Jacht
Genaemt Eendracht
en Hoorn gearri-
veert den VIII De-
cember. Vertrok-
ken met het
Schip d'Een-
dracht, Den X
January:
M. DC. XVI.
C: Jacques le Maire.
S. Willem Corns Schouten.
Aris Classen.
Jan Corns Schouten.
Claes Janssen Ban.

NARBOROUGH. 1670.

Obſervations importantes.

Approche du Port Saint Julien.

Le lendemain (*b*), il fit voile au Sud, avec plus de ſoin, que jamais, de vérifier ſes obſervations. Il étoit, le premier d'Avril, à la hauteur de la Baye des Veaux marins (*i*), d'où il ſuivit la Côte, à trois lieues de diſtance, ſur vingt braſſes d'eau, fond de ſable noir. Le 2, à neuf heures du matin, il apperçut, à l'Oueſt, une petite Iſle plate, à une lieue du Continent, & à quarante-huit degrés quarante minutes de Latitude du Sud. La terre qui lui fait face eſt élevée, & remplie de hautes montagnes, dont les cimes ſont rondes. Deux lieues plus loin, vers le Sud, la terre eſt baſſe, avec une pointe de quatre lieues de long, du côté de la Mer; mais le rivage, qui la borde, eſt plein de rochers. A deux lieues de cette petite Iſle, on trouva vingt-trois braſſes, ſur le même fond de ſable noir. Le Vaiſſeau s'approcha juſqu'à cinq miles de la Côte; & de l'Iſle, juſqu'au Port Saint Julien, on ſilla, la ſonde à la main, ſur dix-huit ou vingt braſſes, fond de ſable fin & noir. Lorſqu'on a fait une lieue, au Sud de la petite Iſle, le rivage court Sud-Sud-Oueſt & Nord-Nord-Eſt. A l'extrêmité Méridionale de la pointe, du côté de la Terre, on voit de hautes collines; mais, le côté de la Mer offre un rocher blanc & eſcarpé, d'une hauteur médiocre, qui de loin paroît diviſé par une grande bande noire. Au-delà du rocher, la montagne s'élève en rond juſqu'au ſommet. C'eſt-là qu'eſt le Port Saint Julien. L'embouchure eſt au milieu de la Baye (*k*); mais les deux pointes en cachent l'entrée, & ne permettent pas de la découvrir de la Mer. On eſt obligé, dans la baſſe marée, de la faire reconnoître par les Chaloupes. La Terre, qui fait face au Port, eſt élevée, & pleine de montagnes rondes, qui ſe terminent en pain de ſucre. La Côte n'a pas d'endroit plus haut, tandis qu'au Sud, elle paroît unie, auſſi loin que la vûe peut s'étendre. Il y a près de neuf lieues, de la petite Iſle à Saint Julien.

Sa ſituation.

NAR-

(*b*) Il fait ici des remarques importantes. Ce jour-là, 26 de Mars, à ſix heures du matin, lorſque le Soleil parut ſur l'horiſon à l'Occident, la Lune ſe coucha ſous l'horiſon à l'Occident, après s'être éclipſée à Londres, à onze heures dix minutes avant midi, & ici à ſix heures & plus de trente minutes. Celà fait, dit-il, quatre heures quarante minutes de différence entre le Méridien de Londres & le Méridien du Cap Blanco. Il vit l'Eclipſe au Sud-Eſt de l'Amérique, à ſoixante-dix degrés de Longitude Oueſt du Méridien de Londres; mais il ne la put voir entière, parceque le Ciel étoit couvert. Suivant ſon calcul, le Cap Blanco eſt à ſoixante-neuf degrés ſeize minutes de Longitude Oueſt du Méridien de Londres. Il croit ce calcul juſte, quoiqu'il en eût été plus ſûr, ſi la Lune n'eût pas été couverte de nuages. Ainſi le Cap Blanco eſt à quarante-ſept degrés vingt minutes de Latitude du Sud, & à ſoixante-un degrés cinquante-ſix minutes de Longitude Oueſt du Lezard. Diſtance Méridienne à l'Oueſt 1014 lieues, un mile $\frac{61}{78}$ du Lezard. Le Port Deſiré eſt à quarante-ſept degrés quarante-huit minutes de Latitude du Sud, & à ſoixante-un degrés cinquante-ſept minutes de Longitude Oueſt du Lezard. L'Iſle des Pingouins eſt à quarante-ſept degrés cinquante-cinq minutes de Latitude du Sud, & à ſoixante-un degrés cinquante-ſept minutes de Longitude Oueſt du Lezard. La variation de l'Aiguille étoit de dix-ſept degrés trente minutes à l'Eſt.

Nota. Wood parle auſſi d'une Eclipſe de Lune; mais il varie ſur la datte. Quant à la différence du Méridien de Londres, il s'accorde avec Narborough, à douze minutes près, qu'il trouve de plus à l'égard du tems; mais il faut auſſi remarquer, que le dernier la rapporte au Cap Blanco, & l'autre au Port Deſiré, que Narbourough fait plus à l'Oueſt d'une minute en Longitude. R. d. E.

(*i*) A quarante-huit degrés dix minutes de Latitude, ſur la Côte des Patagons.

(*k*) A quarante-neuf degrés dix minutes de Latitude du Sud, & à ſoixante-trois degrés dix minutes de Longitude du Lezard. La variation de l'Aiman ſe trouva de ſeize degrés dix minutes à l'Eſt.

Nota. Wood place le Port Saint Julien ſous le quarante-huitiéme degré vingt minutes de Latitude. R. d. E.

NARBOROUGH fit jetter l'ancre dans la Baye, sur douze brasses, à deux lieues de l'embouchure du Port. Sa Chaloupe, qu'il avoit envoyée pour le reconnoître, & pour chercher la Flute, lui rapporta que le mouillage y étoit excellent & que le plus grand Vaisseau y pouvoit être en sûreté: mais elle n'avoit vû, ni la Flute, ni aucune marque que ce Bâtiment y eût touché. Il fallut renoncer à toute espérance de la revoir. L'Equipage parut allarmé de se trouver réduit à naviguer seul, dans une Mer orageuse & sur des Côtes inconnues, sans aucune ressource, si l'on avoit le malheur de toucher à quelque rocher. Narborough s'efforça de bannir cette crainte, en leur représentant les richesses du Pays dont ils alloient approcher, & l'exemple du fameux Drake, qui avoit fait le tour du Monde, dans un tems où les Navigateurs avoient moins de lumières & d'expérience. Il ordonna que la portion d'eau-de-vie fût redoublée. Une pêche heureuse, où la seine, jettée à l'Est, ramena cinq cens poissons, gris & couverts d'écailles, de la grosseur du mulet, & quantité d'huitres & de moules, qui se trouvent sur le rivage & dans les veines des rochers, joint à l'abondance de veau marin salé, rendirent la joye & le courage aux Anglois.

NARBOROUGH. 1670.

L'Equipage Anglois s'allarme.

Comment Narborough l'encourage.

LE 22, Narborough visita un Marais, qui n'a pas moins de deux miles de long, & sur lequel il trouva deux pouces d'épaisseur d'uu sel très-blanc, qu'on prendroit de loin pour un pavé fort uni. Il en fit remplir deux sacs; mais la pluye & le mauvais tems ayant commencé à le faire fondre, on fut obligé d'en tirer environ deux tonnes de dessous l'eau. Ce sel étoit également agréable au palais & à l'odorat (*l*).

Salines du Port Saint Julien.

VERS la fin d'Avril, la gelée devint si forte, & les tempêtes si fréquentes, qu'on prit le parti de défuner les mâts & de serrer les agrets, pour remettre au Printems le passage du Détroit. Le mouillage étoit sûr dans le Port Saint Julien. On y voyoit beaucoup de gibier & d'oiseaux. Narborough, ayant fait goûter son projet à l'Equipage, ne s'occupa plus que de ses découvertes & de ses observations (*m*). Le 6 de Mai, il fit sept ou huit miles dans les terres, au Nord-Ouest. Le Pays lui parut généralement rempli de grandes dunes, couvertes d'herbe. Sur le sommet des mon-

Voyages de Narborough dans les terres.

(*l*) Wood qui a donné la Relation du même Voyage, comme nous le prouverons dans l'article suivant, fait une description plus ample de ces Salines. R. d. E.

(*m*) Le 7 de Juin, vers le soir, d'un tems froid, mais fort clair, on découvrit distinctement les Etoiles qui sont proche du Pôle Antarctique. Quelques-unes des plus petites Etoiles de la petite Hydre sont près du Pôle. Narborough en remarqua plusieurs autres, de la première & de la seconde grandeur, qui lui parurent fort propres à faire des observations; particulièrement l'Etoile au Sud de l'Ariadne; celle qui est à la tête de l'Hydre; celle qui est dans l'Oeil du Pan; celles qui sont à la Serpe de Tucan, & celles qui sont à sa cuisse & à son dos; celles qui sont à la tête, à l'aîle & au corps de Grus. Mais les plus grandes sont celles du premier pied du Centaure & de la Croisade. Les autres Etoiles sont de la troisième, de la quatrième & de la cinquième grandeur. On remarquoit aussi fort distinctement les deux nuages, & la petite nue noire dans laquelle est le pied de la Croisade, & qui se voit toûjours à plein lorsque la Croisade est sur l'Horison, comme elle y est toûjours dans ces Latitudes. Le Ciel de cette partie de l'Hemisphère Méridional, ne diffère point de celui de l'Hemisphère Septentrional: mais il n'y a d'Etoiles propres à faire des observations, qu'à dix-huit degrés du Pôle. Il n'y a point non plus d'Etoile Polaire, comme celle qui est à la queue de la petite Ourse au Nord. *Ibid, pag.* 80 & *précédentes.*

NARBOROUGH. 1670.

montagnes, comme dans le fond des vallées, il trouvoit de grandes écailles d'huitres, les unes sur des rochers, & d'autres dans les veines de la terre. C'étoit les plus grandes qu'il eut jamais vûes; car elles avoient jusqu'à sept pouces de largeur. Cependant il ne s'en trouve pas une dans le Port; d'où il conclut qu'elles étoient-là depuis le Déluge universel. Il ne vit pas la moindre marque de minéral, ou de métal, ni aucun arbre; mais il trouva une bonne source d'eau dans les montagnes, & plusieurs salines à six miles dans les terres.

Or trouvé dans des écailles de moules.

Un Volontaire du Vaisseau, se promenant dans une petite Isle, qu'on nomma l'*Isle de Justice*, rencontra deux écailles de moule, attachées ensemble avec une corde verte de boyau. En les ouvrant, il fut extrêmement surpris d'y trouver trois petits morceaux d'or, qui sembloit avoir été battu au marteau. On voyoit souvent des autruches, des guanacos, & des renards. Dans quelques endroits, on remarquoit des traces de feu, des herbes foulées, qui ne permettoient pas de douter que des hommes n'y eussent couché, & des restes de guanacos (*n*) & d'autruches. Cependant on jugeoit que ceux qui avoient mangé ces animaux ne les avoient pas fait rôtir; car la chair qui restoit autour des os paroissoit cruë. Narborough demeura persuadé que c'étoient des Sauvages, & que le feu qu'ils allumoient ne servoit qu'à réchauffer les doigts de leurs enfans. Il ne douta point qu'ils ne vissent les Anglois, & que la crainte ne fût la seule raison qui les empêchoit de se faire voir. Mais la vie qu'ils mènent, dans ces affreux déserts, est plus misérable que celle des bêtes sauvages. Ils doivent même se trouver quelquefois dans une extrême disette, puisque tous les lieux où les Anglois pénétrèrent, sont également dépourvûs de fruits, d'herbes & de racines. A l'Ouest, les montagnes étoient couvertes de neige. On ne découvre, à perte de vûe, que hauteurs sur hauteurs, sans arbres & sans buissons. Les sommets de ces montagnes sont assez unis; &, dans plusieurs endroits, il en coule de l'eau douce: mais ce n'est que de la neige fondue, puisque l'eau cesse de couler lorsqu'il n'y reste plus de neige (*o*).

Traces d'hommes.

Misérable vie des Sauvages.

Les Anglois en rencontrent sept.

Le 22 de Juin, trois Anglois armés, qui s'étoient avancés l'espace de quatre miles à l'Ouest, virent, sur une montagne, sept Indiens, qui les découvrirent aussi, & dont trois vinrent à quelque distance au devant d'eux. Ils avoient à la main l'arc & les fléches, une peau sur leurs épaules, une autre sur la tête; & aux pieds, des morceux de peau qui leur servoient de souliers: le reste du corps étoit nud, mais ils avoient le visage peint de rouge & de blanc. La difficulté qu'ils firent, de s'approcher assez pour se laisser toucher, sembloit marquer qu'étant informés des cruautés des Espagnols, ils n'osoient se fier à ce qui leur ressembloit. Ils reculoient à mesure que les Anglois vouloient s'avancer, en leur faisant signe de retourner au Vaisseau, & prononçant, d'une voix rude, qui paroissoit sortir du fond de

(*n*) Ce sont ces brebis sauvages, que les Espagnols appellent *Llamas*, ou *Llanacos*, & dont Wood fait la description comme on le verra dans son article. R. d. E.

(*o*) Wood, qui a fait la description du même Pays, ajoûte, que la temperature de l'air y est la même qu'en Angleterre. R. d. E.

de leur gozier, ozse, ozse. Cependant ils prirent quelques bagatelles qu'on leur jetta, telles qu'un couteau, un morceau de toile & une cravate. On leur offrit de l'eau-de-vie, dont ils ne voulurent pas gouter. Ils n'avoient point de brasselets. Leurs regards étoient extrêmement farouches; mais ils étoient bien faits, quoique d'une taille médiocre. Ils avoient la couleur olivâtre, & les cheveux noirs. Ils paroissoient fort timides: aussi prirent-ils la fuite, lorsqu'ils en purent trouver l'occasion. Le reste de leur troupe s'étoit arrêté sur la montagne.

NARBOROUGH, 1670.

DANS un autre Voyage, quelques Anglois trouvèrent un paquet de peau, & deux chiens attachés ensemble au pied d'un buisson. Plusieurs Indiens, qui étoient assis dans le même lieu, s'enfuirent aussi-tôt avec de grandes marques de frayeur. Leur paquet, que Narborough ouvrit lui-même, contenoit plusieurs sachets de peau, remplis de terre rouge & blanche, dont ils se peignent le visage; des pierres à feu, des brasselets de coquilles, de petits morceaux de bois, des courroyes cordonnées, des fléches, des écailles de moules & d'armadillos, un instrument composé d'une petite pointe de clou, au bout d'un petit bois, en forme de poinçon. Leurs peaux étoient de veaux marins & de guanacos, cousues ensemble avec de petites cordes de boyaux, qui étoient vieilles, pleines de trous, & qui sentoient fort la graisse. Les coquilles de moules paroissoient formées pour leur servir de couteaux. Après ce riche inventaire, Narborough fit remettre, dans le paquet, tout ce qui s'y étoit trouvé, & le renvoya dans le même buisson, d'où ses gens l'avoient apporté. Les chiens lui parurent une sorte d'épagneuls, assez gros, & si familiers, qu'ils se laissoient toucher sans aucune marque de crainte. Leur couleur étoit naturellement grise; mais on les avoit peints de rouge. Ils étoient d'une maigreur extrême.

Inventaire d'un paquet enlevé aux Sauvages.

Leurs chiens.

MALGRÉ cette triste peinture du Pays des Patagons, Narborough assure que du côté de l'Ouest, où il fit près de vingt miles, „ la terre est, en „ général, bonne, & fournie de bons pâturages, pour toutes sortes de „ bestiaux; qu'il n'y manque que du bois pour bâtir, & que les montagnes „ n'y étant pas trop hautes, ni l'air mal sain, il n'y a peut-être pas de „ meilleure Contrée en Amérique (p) ". Il y trouva un ruisseau d'eau douce, & des étangs d'eau salée, d'une assez grande étendue. Les guanacos s'y présentent en troupes de cent (q). On y rencontre des vingtaines d'autruches à la fois, des lièvres, des perdrix, plus grosses & plus grises que les nôtres, des bécassines, des oyes sauvages, & quantité de petits oiseaux; des milans, de petits faucons, des hiboux, des renards, des chiens sauvages & des armadillos. Dans tout le Pays qu'il parcourut, il ne découvrit, ni serpent, ni bête venimeuse ou féroce, ni rien qui puisse incommoder les Habitans; à l'exception, dit-il, du froid & de la faim (r).

Jugement de Narborough sur le Pays des Patagons.

CETTE opinion ne l'empêcha point de retourner, vers le milieu de Septembre, au Port Desiré, pour y faire de nouvelles provisions de veaux marins, de pingouins & d'œufs de ces oiseaux, qu'il ne trouvoit pas, dans la

L'Auteur vante les rafraîchissemens de cette Côte.

(p) Pag. 90.

(q) Voyez la Relation de Wood, ci-dessous. R. d. E.

(r) Pag. 91.

NARBOROUGH. 1670.

la même abondance, au Port Saint Julien (s). Il vante extrêmement les rafraîchissemens de cette Côte. „ Pourvû qu'on ait du sel, dit-il, on s'y „ pourvoit fort bien; & je puis assurer que ces provisions se conservent „ quatre mois & plus, lorsqu'on s'entend bien à les saler. On trouve au„ tant de sel qu'on en veut, au Marais de S. Julien; & je crois même „ qu'en Eté, on en peut faire au Port Desiré; car il y a du sel séché dans „ des trous de rochers. Il y a aussi plusieurs basses, où l'on peut creuser, „ pour en tirer du sel, après y avoir fait entrer l'eau de la Mer. Outre les „ pingouins, on y voit quantité de pies de Mer, de canards, de mouet„ tes, de pigeons blancs de Mer, de plongeons, qui ont la gorge blan„ che, & de foulques (t) ".

Il met à la voile pour le Détroit.

MAIS il est tems de suivre Narborough au principal théatre de ses observations. Il leva l'ancre, le 13 d'Octobre, & six jours après, il doubla le Cap, que les Anglois ont nommé *Beachy-head* (v), & la Montagne de *S. Yves* (x). La Côte, en cet endroit, forme une Baye, où la Rivière de *Sainte Croix* va se jetter. Le 21, il doubla le Cap *Fair Weather*, ou *du beau Tems* (y). C'est-là que la Rivière de *Gallegoes* se joint à la Mer. Le 22, il se vit à la hauteur du *Cap des Vierges*, à l'entrée du Détroit de Magellan (z).

Sillage du Vaisseau.

DANS tout ce parage, c'est-à-dire, depuis le Cap des Vierges, jusqu'à l'entrée du Détroit, on trouve un bon fond pour l'ancre. Il n'y a de fortes marées que dans le Détroit: la marée monte & descend; elle a son cours, comme sur les autres Côtes. On compte six heures de flux, & deux heures de reflux. La plus grande hauteur du flux est de quatre brasses; & les Anglois remarquèrent qu'à onze heures, lorsque la Lune changeoit, la marée étoit fort haute (a). On voit, dans cet endroit, quantité d'herbes qui se détachent des rochers, & qui flottent au gré des vagues. A deux heures après midi, le Vaisseau se trouvoit devant la *Pointe de Possession*, d'où il suivit la Côte Septentrionale. La sonde, qui fut jettée partout, donna 22, 18, 16, 12 & 9 brasses, sur un fond sabloneux, mais quelquefois graveleux & de cailloux. Comme les Côtes étoient tout-à-fait inconnues à Narborough, il gouvernoit suivant leur position; d'autant plus qu'il ne connoissoit pas mieux l'entrée du Détroit, & qu'ayant appris seulement qu'il est serré entre des terres qui semblent le boucher, il craignoit de ne le pas découvrir.

CE-

(s) Wood parle avec étonnement d'un Vaisseau à trois mâts, qu'il trouva dans le Port Desiré, ce qui lui donne une grande idée de l'industrie de ces Indiens. R. d. E.

(t) Pag. 96.

(v) Wood fait mention du même Cap, qu'il désigne sous le nom de *Tête de Rocher*. R. d. E.

(x) A cinquante degrés dix minutes de Latitude. La variation de l'Aiman s'y trouva de seize degrés trente-sept minutes à l'Est.

(y) A cinquante-un degrés trente minutes de Latitude du Sud.

(z) Ce Cap, qui est au Nord de l'entrée, est à cinquante-deux degrés vingt-six minutes de Latitude, & à soixante-cinq degrés quarante-deux minutes de Longitude Ouest du Lezard; & à la distance Méridienne de 1062 lieues à l'Ouest du Lezard. On y trouva la variation de l'Aiman de dix-sept degrés à l'Est. *Ibidem, pag.* 98 *& précédentes.*

(a) Wood dit que l'eau monte, dans la haute marée, jusqu'à quarante brasses; Le même Voyageur donne quelques instructions à ceux qui font voile vers le Détroit. R. d. E.

NARBOROUGH. 1670.

Embouchure du Détroit.

Cependant, à cinq heures, il arriva vis-à-vis de l'entrée avec un vent frais de Nord-Nord-Est. Il porta au Sud-Ouest-Quart-de-Sud, dans l'embouchure; mais il ne put avancer plus d'une lieue. La marée étoit si forte, qu'elle faillit d'emporter le Vaisseau sur des brisans qui sont au Nord, & couverts de beaucoup d'herbes. On y trouva cinq pieds d'eau, & quatorze brasses à côté, vers le Canal. Ces brisans courent un mile au Nord, depuis la pointe du Détroit. Narborough, repoussé par la marée, & combattu par le vent, qui devint Nord-Ouest, fut contraint de sortir du Détroit, & de jetter l'ancre à vingt-cinq brasses, sur un fond de cailloux, pour y passer toute la nuit.

Distance du premier au second, & sa description.

Il compte un peu plus de huit lieues, depuis le premier Détroit, jusqu'au second. La route, de l'un à l'autre, est au Sud-Ouest-Quart-d'Ouest, & au Nord-Est-Quart-de-Nord. Du premier Détroit au second, il y a sept lieues de largeur, depuis la Côte du Nord jusqu'à celle du Sud. Ce Canal paroît une petite Mer; car on ne peut remarquer le second Détroit, qu'après avoir fait plus de trois lieues. A sa pointe, la Côte Septentrionale, qui court un mile ou deux au Nord-Est, forme une Baye, & présente un rocher blanc d'une hauteur ordinaire, qu'on nomme le *Cap S. Grégoire*. On peut mouiller, dans cette Baye, à huit brasses, sur un fond de sable fin & net, à demi mile de la Côte. Si le vent souffle entre le Nord-Est & le Sud-Ouest, il faut mouiller à l'Ouest. Les vents d'Ouest règnent beaucoup dans ce Canal.

Second Détroit.

Narborough avançant, la sonde en main, dans le second Détroit, trouva vingt-huit & trente brasses, sur un fond de petits cailloux. La Côte Septentrionale de ce Détroit, forme une Baye à la pointe Orientale, & n'est qu'une chaîne de rochers blancs. Ce Détroit court Ouest-Sud-Ouest, & Est-Nord-Est. A la sortie, qui est à l'Ouest, la Côte est de rochers blancs, escarpés, & la partie Méridionale se forme en pointe. La Côte, du même côté, tourne au Sud-Est depuis cette pointe, & court ensuite au Sud; son rivage est bas. La Côte Septentrionale, qui est de rochers blancs, offre une pente, propre à débarquer, & tourne au Nord: elle contient un Havre rond, où l'on trouve quatre brasses d'eau dans la haute marée. Narborough le nomma *Oatz Harbour*. A l'Ouest de ce Détroit, on rencontre trois Isles, qui paroissent autant de rochers escarpés, & qui forment un triangle, à quatre lieues du Détroit, vers l'Ouest-Sud-Ouest. La plus petite & la plus orientale s'appelle *S. Barthelemi*; la plus grande & la plus occidentale, *Se. Elisabeth*; & celle du milieu, qui est la plus méridionale, l'*Isle S. Georges*, nommée aussi l'*Isle des Pingouins* (*b*), parcequ'il s'y en trouve un grand nombre. Les Anglois jettèrent l'ancre à deux miles de l'Elisabeth, sur un fond de sable fin & noir, à huit brasses: la pointe orientale de l'Isle leur demeuroit au Sud-Quart-d'Est (*c*).

Isle Elisabeth.

Le lendemain, Narborough ne put résister à la curiosité de descendre à terre. Il s'y trouva, presqu'aussi-tôt environné de dix-neuf Insulaires, auxquels

(*b*) Elle est nommée l'*Isle des Lions Marins* par d'autres. Voyez la Carte du Détroit. R. d. E.

(*c*) Wood, qui fait la description de l'Isle Elisabeth, donne des instructions utiles à ceux qui naviguent dans ces parages, & sur-tout dans les environs de l'Isle Saint Georges. R. d. E.



Narborough. 1670. quels il fit quelques présens, qui les rendirent fort traitables. Ensuite il sonda le Canal, entre l'Isle d'Elisabeth, & celle de S. Barthelemi: sa largeur est environ d'un mile; sa profondeur, de trente-huit brasses au milieu, & de neuf à dix près du rivage, sur un fond graveleux.

Peinture des Insulaires. Les Insulaires, qu'il eut le tems d'observer mieux en retournant à bord, sont d'une taille médiocre & ramassée, mais assez bien faits. Ils ont le visage rond, le front bas, le nez médiocre, les yeux noirs, les dents polies, unies, serrées & fort blanches, les oreilles petites, les cheveux noirs, droits, fins, d'une longueur ordinaire, mais rudes sur le devant de la tête. Ils ont la poitrine large: tout leur corps est peint de rouge, détrempé avec de la graisse; leurs joues, leurs bras & leurs pieds, sont barbouillés de blanc, & rayés de noir. Ils ont la tête petite & les doigts courts. Leur habillement est de peaux de guanacos, de veaux marins, & de loutres, faufilées ensemble, sans autre forme, que celle d'un tapis quarré, d'environ cinq pieds. Ils s'enveloppent les épaules de ces peaux, à-peu près comme les Montagnards d'Ecosse portent l'espèce de manteau qu'ils nomment *Plading*. Leurs bonnets sont des peaux d'oiseaux, avec les plumes; & pour chaussure, ils s'attachent aux pieds d'autres peaux. Narborough admira combien ils sont endurcis au froid. Ils ne portent pas même leur informe vêtement, lorsqu'ils sont en action, & demeurant nuds, depuis la tête jusqu'aux pieds, ils ne paroissent pas sensibles à la plus forte gelée, qui faisoit alors trembler les Anglois. Ils n'ont pas de barbe, ni d'autre poil sur le corps, ni rien qui mette la pudeur à couvert. Cependant quelques-unes de leurs femmes portoient une pièce de peau à la ceinture. Elles sont vêtues comme les hommes, excepté qu'elles ont des colliers & des brasselets de coquille, & qu'elles ne portent pas de bonnets. Leur taille est un peu moins haute, & leur visage moins plein. Elles parlent aussi d'un ton plus doux. Le langage des hommes est rude & grossier: ils répétoient souvent le mot *Ursa*; & si quelque chose leur déplaisoit, ils crioient *Ur*, *Ur*, en râlant du gosier. Ils se nourrissent indifféremment de chair & de poisson, c'est-à-dire, de tout ce qu'ils peuvent prendre. Narborough ne s'apperçut point qu'ils eussent aucune forme de Gouvernement, ni la moindre dépendance, qui leur fît respecter un Maître. Il ne leur vit pas non plus aucune apparence de Religion. A l'arrivée des Anglois, ils s'approchèrent d'eux sans crainte, l'arc & deux fléches à la main. La longueur de leurs arcs est d'environ quatre pieds; & celle de leurs fléches, d'un peu moins de dix-huit pouces. Elles sont de bois, armées d'une pointe de caillou aiguisé, & de deux plumes: la corde est un boyau cordonné, & les plumes n'ont pas d'autre attache qu'un boyau. Ils avoient de gros chiens métifs, semblables à ceux du Port de S. Julien. Narborough ne put découvrir leurs Canots, qui étoient apparemment de l'autre côté de l'Isle, vis-à-vis la Terre-ferme.

Freshwater-Bay, ou Baye d'Eau douce. Le 30 d'Octobre, il alla mouiller dans une petite Baye, à demi mile du rivage, sur un fond graveleux, & huit brasses d'eau. La marée y monte & descend de dix pieds, sans pouvoir incommoder les Vaisseaux. Deux ruisseaux d'eau douce y coulent à peu de distance. Elle est entourée d'arbres, fort semblables aux hêtres, qui n'ont pas moins de dix-huit pouces de

de diamétre, & de quarante pieds de long, & dont le bois est propre à la charpente. On y trouve aussi des groseliers sauvages, & plusieurs autres arbrisseaux. Après avoir employé plus de trois heures à la visiter, Narborough lui donna le nom de *Freshwater-Bay*, ou *Baye d'Eau douce*. Sa situation est à neuf lieues au Sud de la Baye de *Sweepstakes* (*d*). Elle offre une pointe sabloneuse & basse, qui avance plus, dans la Mer, que les autres pointes, & qui est chargée de quelques arbres.

Narborough. 1670.

Sa description.

Cette Baye d'Eau douce gît Nord & Sud, avec le *Port de Famine*, à la distance de six lieues, d'une pointe à l'autre. Celle du Port de Famine ne se montre point, lorsqu'on vient du Nord, jusqu'à-ce qu'on soit Nord-Ouest & Sud-Ouest, avec la Pointe de *Sainte Anne*; car la Baye est dans un petit coin, au Nord-Ouest; & la terre, à son Ouest, est basse, en pointe & sabloneuse. En avançant un peu, dans les terres qui l'environnent, on trouve des vallées remplies de beaux arbres verds, dont les feuilles ont une odeur fort agréable, & ressemblent à celles du bouleau. Plusieurs prairies, en forme d'enclos, qu'on apperçoit de divers côtés, semblent marquer que ces lieux n'ont pas toûjours été sans Habitans. En venant du Nord, on voit, sur la Pointe de Sainte Anne, d'assez grands buissons, & des arbres fort hauts. La Côte, de cette Pointe, est pleine de rochers, sans en être plus dangereuse; & l'on peut la suivre hardiment, pour entrer dans le Port de Famine.

Description du Port de Famine.

Narborough place ce Port à cinquante-trois degrés trente-cinq minutes de Latitude du Sud, & à soixante-huit degrés neuf minutes de Longitude Ouest du Lezard (*e*). Il y parcourut les terres, en divers endroits, sans y trouver aucune espéce d'arbres fruitiers. Les bois n'ont que deux sortes d'arbres, qui soyent propres à la charpente; l'un, qui a l'écorce aromatique, & d'un goût piquant (*f*); l'autre, qui ressemble au hêtre: mais le Détroit n'a pas de meilleurs ni de plus gros arbres. Il s'en trouve de deux pieds & demi de diamétre, & de quarante pieds de long, dont on peut tirer de très-belles planches. Les herbes y sont assez bonnes, quoique le terroir soit aride & sabloneux. Au Nord-Quart-de-Nord-Ouest du Port de Famine, & dans tout l'intérieur du Pays, on ne voit que des montagnes fort hautes, dont les sommets paroissent nuds & stériles: quelques-unes sont toûjours couvertes de neige. Vers la Côte méridionale, les terres s'élèvent en pointes. On trouve sur le rivage, & dans l'eau douce, des canards & des oyes sauvages, & des baleines dans le milieu du Canal. Narborough est porté à croire que les montagnes ne sont pas sans quelques mines d'or, ou de cuivre, ou d'autre métal. Un Sauvage, qui vint à bord, & qui lui vit un anneau d'or au doigt, fit signe de la main vers les montagnes.

Le

(*d*) L'Auteur ne désigne point autrement cette Baye, à laquelle il donna le nom de son Vaisseau.

Nota. Elle est marquée dans la Carte. Wood, qui donne à l'autre le même nom de Baye d'Eau douce, s'étend plus au long sur ses propriétés. R. d. E.

(*e*) A la distance de 1092 lieues de ce Méridien, à l'Ouest, suivant l'estime.

(*f*) L'Auteur le prend pour le *Winter-bark*, qui se vend chez les Epiciers d'Angleterre, & qui a l'odeur & le goût du poivre.

NARBOROUGH. 1670. Cap Forward.

Le Cap *Forward* est la terre la plus Méridionale du grand Continent de l'Amérique (*g*). Ce qu'on découvre du Pays, derrière ce Cap, n'offre que des rochers pointus & escarpés, d'un gris noirâtre, & d'assez grande hauteur. L'eau n'a pas moins de quarante brasses, le long des bords. Dans le milieu du Canal, il n'y a pas de fond sur deux cens brasses; & la marée s'y fait peu sentir. Ce Canal a trois lieues de largeur, depuis la Côte Septentrionale, jusqu'à celle du Sud: mais Narborough conseilla de suivre plutôt celle du Nord, que celle du Sud, où les vents d'Ouest règnent le plus.

Baye de Wood. Différens lieux & leurs noms. Bras Anglois. Baye des Baleines.

Le 4 de Novembre, il entra dans une Baye, sans nom, à laquelle il donna celui de *Baye de Wood* (*h*). Le 5, il se trouva devant le Cap de *Hollande*, près duquel sont le Cap de *Coventry*, la *Baye d'André*, la *Baye Descordes*, celle de *Fortescue* (*i*), & le Cap *Galant*, avec un Port de même nom. Il nomma *Charles* & *Monmouth*, deux Isles, qui sont par le travers de la Baye de Fortescue. Plus loin, à l'Ouest, sont celles de *Jacques*, de *Rupert*, d'*Arlington*, de *Sandwich*, & de *Wren*. Il nomma ce Bras du Détroit, le *Bras Anglois*. Le Cap Galant n'est pas à plus d'une lieue de la Baye de Fortescue, à l'Ouest. On croiroit alors que le Détroit n'a point de passage vers l'Ouest; car la Côte Méridionale court si fort vers le Nord-Ouest, qu'elle ôte là vûe de la Côte Septentrionale. Mais plus loin, on voit deux grandes ouvertures vers la Côte du Sud, l'une vis-à-vis de l'Isle Charles, l'autre plus à l'Ouest. Narborough nomma cette Baye, la *Baye des Baleines*, parcequ'il y vit plusieurs de ces animaux.

Cap de Hollande. Cap Galant. Isles Royales, & Rupert. Pointes du Passage & des Baleines.

Depuis le Cap Forward jusqu'au Cap de Hollande, le Détroit s'étend cinq lieues à l'Ouest-Quart-de-Nord-Ouest; depuis le Cap de Hollande jusqu'au Cap Galant, huit lieues à l'Ouest-Nord-Ouest; depuis le Cap Galant jusqu'à une Pointe basse vers l'Ouest, trois lieues au Nord-Ouest-Quart-d'Ouest. Dans ce parage, le Détroit n'a pas plus de deux miles de large, depuis la Côte Septentrionale jusqu'aux Isles que Narborough nomma les *Isles Royales*. Il donna le nom d'*Isle Rupert*, à l'Isle la plus Occidentale, qui n'est éloignée, du milieu du Canal, que de la portée du canon; & celui de *Pointe du Passage*, à la Pointe basse, qui est vis-à-vis de l'Isle Rupert, vers la Côte Septentrionale. Il doubla la Pointe du passage, avec un vent frais. Le 7 de Novembre, il mouilla vis-à-vis de la Baye d'*Elisabeth*, à la Pointe qu'il nomma, la *Pointe des Baleines*, parcequ'il y en vit un grand nombre. On y trouve, près des roches, quantité de bonnes moules, longues de cinq pouces. L'eau n'y moutonne que pendant une heure, dans le tems du flot. En général, les marées, loin d'être nuisibles à la Navigation dans tout le Détroit, sont d'un grand secours lorsqu'on veut changer de route.

Le

(*g*) A cinquante-trois degrés cinquante-deux minutes de Latitude du Sud, & à soixante-huit degrés quarante minutes de Longitude Ouest du Lezard, à la distance de 1099 lieues de ce Méridien, à l'Ouest. La variation de l'Aiman s'y trouva de seize degrés à l'Est.

(*h*) Le nom que Narborough donne à cette Baye, prouve que Wood l'accompagnoit dans ce Voyage, comme nous le ferons voir par la suite. R. d. E.

(*i*) Wood, qui lui donne ce nom, en fait une description. R. d. E.

Le Détroit, entre la Baye d'Elisabeth & la Riviére de *Saint Jérôme*, n'a pas plus de deux lieues de large. Le Pays est élevé vers la Côte Méridionale, où l'on voit plusieurs enfoncemens qui peuvent mettre les Vaisseaux à couvert. Narborough nomma cette Baye, la *Baye des Moules*. La Côte Méridionale est escarpée, pleine de roches, & bordée de petites Isles. Celle du Nord est basse & couverte de bois. Près du rivage, on découvre une vallée, où coule une Rivière d'eau douce. Elle a si peu d'eau, pendant la basse marée, qu'à peine reçoit-elle une Chaloupe; mais la marée y monte à huit ou neuf pieds. Narborough la nomma, *Rivière de Batchelor* (k). Le mouillage est bon devant l'embouchure, à neuf, dix ou douze brasses, sur un fond sabloneux. Cette Rade de la Rivière de Batchelor reçut, des Anglois, le nom de *Rade d'York*. Le Cap de *Quad* est sur la Côte Septentrionale. Il est composé de rochers escarpés, qui lui donnent la figure d'un grand Château, élevé sur des montagnes. Comme il s'avance beaucoup, & qu'il forme une espèce de coude, la terre, des deux côtés, semble se joindre; mais l'entrée du Passage se découvre à mesure qu'on en approche, & que le Détroit tourne vers le Nord. Dans cet endroit, la largeur du Détroit n'est que de quatre miles. Ses deux Côtes sont escarpées & pleines de rochers. Vis-à-vis du Cap de Quad, on trouve, sur la Côte Méridionale, une belle & grande Baye, qui se nomme la *Baye de Ridder*. Narborough n'y entra point; mais, si le mouillage est bon, c'est la plus belle Rade du Monde pour mettre les Vaisseaux à couvert de toutes sortes de vents. Cet endroit du Détroit, depuis la Pointe du passage jusqu'au Cap de Quad, en est le plus tortueux; d'où Narborough prit occasion de le nommer le *Bras tortu*. Dans le même endroit, vers la Côte Septentrionale, on rencontre deux petites Isles, à l'Est du Cap de Quad.

NARBOROUGH. 1670.

Baye d'Elisabeth, & Rivière de Saint Jérôme.

Baye des Moules.

Rivière de Batchelor.

Rade d'York.

Cap Quad.

Baye de Ridder.

Bras tortu.

Le 14 de Novembre, les Anglois découvrirent, sur la Côte Méridionale, à treize lieues du Cap de Quad, un autre Cap, que Narborough nomma le *Cap Monday*, c'est-à-dire *du Lundi*. La largeur du Détroit y est de quatre miles. Sa Côte Septentrionale, qui s'y courbe en arc, a de grandes Anses & des Isles. Sur l'une & l'autre Côte, on voit de hautes montagnes, stériles & pleines de rochers. Vers le Cap Monday, le Détroit commence à s'élargir du côté de l'Ouest, & court Nord-Ouest-Quart-d'Ouest, jusqu'au Cap *Upright*, c'est-à-dire, *Cap Droit*, en hauteur, qui est un rocher escarpé sur la Côte Méridionale, à quatre lieues du Cap Monday. De ce dernier Cap, le Détroit courant encore Nord-Ouest-Quart-d'Ouest, paroît conduire droit à la Mer du Sud. On n'y remarque point de marée, ni de courant; & l'on n'y trouve point de fond sur deux cens brasses, à la portée du fusil de l'une & de l'autre Côte. Elles offrent toutes deux, plusieurs Anses, & quantité de petites Isles, qui n'ont aucun danger, parcequ'elles sont en falaises. Vers midi, on passa devant une autre Isle, qui est sur la Côte Septentrionale, & que Narborough nomma l'*Isle Westminster*. Entre elle & le Continent, du même côté, on découvre un grand nombre de morceaux de terre, ou de petites Isles, & de rochers détachés, qui reçurent, des Anglois,

Cap Monday ou du Lundi.

Cap Upright ou Cap Droit.

Isle de Westminster.

(k) Wood, qui découvrit dans le même-tems cette Rivière, lui donne le même nom. R. d. E.

NARBOROUGH. 1670. glois, le nom de *Lawyers*, ou de *Gens de Loi*. De l'Isle de Westminster, à la Côte Méridionale, le Détroit a cinq miles de large.

Cap Desseada. DEPUIS le Cap Monday jusqu'au Cap *Desseada*, qui est à cinquante-trois degrés dix minutes de Latitude du Sud (*l*), la direction du Détroit est Nord-Ouest-Quart-d'Ouest, & Sud-Est-Quart-de-Sud. Ces deux Caps sont à quinze lieues l'un de l'autre. On en compta vingt-huit, depuis le Cap de Quad jusqu'à celui de Desseada; & depuis ce dernier Cap, le Détroit court Nord-Ouest-demi-Quart-d'Ouest jusqu'à la Mer du Sud. Narborough nomma ce Bras, *Long-reach*, ou *Bras long*, tandis que ses gens le nommèrent *Long-lane*, ou *Longue rue*. Il n'y a point de partie du Détroit de Magellan, qui mérite mieux le nom de Détroit, car les deux Côtes y sont continuellement élevées, pleines de rochers stériles, & couvertes de neige. Depuis le Cap de Quad jusqu'à la Mer du Sud, Narborough, frappé de l'horrible aspect de cette terre, la nomma *South Désolation*, c'est-à-dire, *Désolation du Sud*. Le Cap *Pillar*, ou *des Piliers*, est à cinquante trois degrés cinq minutes de Latitude du Sud, & à soixante-douze degrés quarante neuf minutes de Longitude Ouest du Lezard.

Terres nommées Désolation du Sud.

Cap Pillar.

Avis nautiques, pour l'embouchure du Détroit par la Mer du Sud. SUIVANT l'estime du sillage, entre les deux Mers, les Anglois donnent au Détroit, avec ses bras & ses divers replis, cent seize lieues de long, depuis le Cap des Vierges, jusqu'au Cap Desseada. Narborough observe ici, que pour sortir de la Mer du Sud & rentrer dans le Détroit de Magellan, il faut passer devant ce dernier Cap. „ Lorsque vous serez devant le Cap Pillar, „ faites route, dit-il, au Sud-Est-Quart-d'Est, & même encore plus à l'Est. „ Ne perdez pas de vûe la Côte Méridionale; il y a, vers celle du Nord, „ un si grand nombre d'Isles & de Golfes, qu'on pourroit s'y méprendre, „ & s'y briser".

Cap de la Victoire. Au Nord de l'embouchure du Détroit, dans la Mer du Sud, on trouve quatre petites Isles, assez proches l'une de l'autre. La plus Orientale est seule; & sa figure est celle d'une mule de foin, ou d'un pain de sucre, Les trois autres sont plates. Elles sont au Nord-Nord-Ouest du Cap Pillar, à six lieues de distance; & au Sud-Ouest du Cap de la *Victoire*, à quatre lieues. Narborough les nomma les *Isles de Direction*. Il conseille de doubler ces Islots, pour gagner l'embouchure du Détroit.

Isles de Direction.

Les Anglois vont relâcher à l'Isle de N.S. Del-Socoro. APRÈS la fatigue & l'ennui d'un si long passage, le Vaisseau Anglois se trouva sur une Côte d'Isles, peu éloignées du Continent, qui laissoient voir dans les terres, Nord & Sud, quantité de montagnes, dont les plus hautes étoient couvertes de neige. Ces Isles n'étant point habitées, l'Equipage en avoit peu de secours à tirer pour ses besoins. Cependant Narborough prit le parti de relâcher à celle de *Nostra-Sennora Del-Socoro*, qu'il découvrit le 26 de Novembre. A l'Est, elle s'élève en rond. Vers le centre, elle est plus basse qu'aux deux bouts; ce qui forme une espèce de selle. Au Sud, elle est bordée de rochers. Au Sud-Est, à l'extrêmité de l'Isle, on en voit deux fort pointus, qui sont joints ensemble, & dont le sommet est tout blanc de fiente d'oiseaux. Cette Isle a cinq ou six mares d'eau douce; mais elle

(*l*) A soixante-douze degrés cinquante-six minutes de Longitude Ouest du Lezard; Distance de 1149 lieues du même Méridien; Variation de l'Aiman, dix minutes à l'Est.

elle est sans fruits, & presque sans herbe, parceque les bois y sont trop épais. Les Anglois n'y virent aucune bête sauvage, & presque pas d'autres oiseaux que des milans, des oyes sauvages, & des mouettes; en un mot, rien qui pût servir à leur nourriture (*m*). Ils passèrent dans une autre Isle, plus proche du Continent, qui leur parut ressembler beaucoup à celle qu'ils venoient de quitter. Sa longueur est de quatre lieues, du Nord au Sud, & sa largeur d'une à deux lieues. Narborough, ne la trouvant pas marquée dans son Routier, la nomma, de son propre nom, l'*Isle de Narborough*, avec la frivole cérémonie d'en prendre possession au nom du Roi d'Angleterre (*n*). Vers le Sud, il vit quantité d'autres Isles, toutes fort hautes, qui bordent le Continent.

NARBOROUGH. 1670.

Isle qui reçoit le nom de Narborough.

On ne le suit, dans cette route, & jusqu'à *Baldivia*, sur la Côte du Chily, d'où les obstacles qu'il trouva de la part des Espagnols (*o*), & la fuite de plusieurs de ses gens, l'obligèrent de retourner bien-tôt vers l'Europe, que pour l'accompager à son retour, & le voir repasser, de la Mer du Sud dans celle du Nord, par le Détroit de Magellan, dont la description fait le principal objet de cet Article. Ainsi, remettant la suite de ses observations à la partie de cet Ouvrage, qui doit regarder l'Amérique, on passe à le représenter au commencement de l'année suivante, gouvernant vers l'embouchure du Détroit. Les nuits étoient courtes; & la Lune les rendoit si claires, qu'il voyoit quelquefois à la distance d'une lieue.

1671.

Retour de Narborough par le Détroit de Magellan.

Le 6 Janvier, à cinquante-deux degrés cinquante-trois minutes de Latitude du Sud, il ne se comptoit éloigné que de dix lieues, du Cap Desseada. En effet, il découvrit bien-tôt les quatre Isles de Direction, qui sont à l'entrée du Détroit, Nord-Nord-Ouest de ce Cap. Une heure après, lorsqu'il les eut au Nord, à la distance de trois lieues, la sonde ne put lui faire trouver fond que sur soixante-dix brasses. On étoit à cinq heures du matin: le tems ne fut pas plutôt éclairci, qu'il apperçut le Cap Desseada, quoiqu'il restât encore de l'obscurité sur les montagnes. Ce Cap étoit au Sud-Est du Vaisseau, à huit lieues de distance. Dans un tems clair, on le découvre de quinze ou seize lieues, comme celui de Pillar; tant ces terres ont d'élévation. Avec un vent frais, d'Ouest-Sud-Ouest, il gouverna Est-Quart-de-Sud-Est, pour doubler le Cap Pillar. On voyoit, au-dessus de l'eau, quantité de brisans & de pointes de rochers, à quatre lieues à l'Ouest du Cap Desseada, où les vagues s'alloient briser avec une violence épou-

(*m*) N. S. Del-Socoro est à quarante-cinq degrés de Latitude du Sud, & à soixante-onze degrés quarante-deux minutes de Longitude Ouest du Lezard. Variation de l'Aiman, onze degrés à l'Est.

(*n*) Il s'imagine, dit-il, qu'une Anse du Continent, qui est d'environ trois lieues au Sud-Est de cette Isle, est l'endroit qui est nommé *S. Domingo*, dans le Routier, à quarante-quatre degrés cinquante minutes de Latitude du Sud.

(*o*) Pour conclusion des éclaircissemens qu'il tira des Indiens du Pays, il revint persuadé, que si les Anglois pouvoient obtenir, du Roi d'Espagne, la liberté du Commerce sur cette Côte, ils en tireroient de très-grands avantages. Les Habitans, dit-il, le desirent beaucoup: mais les Gouverneurs Espagnols n'osent y consentir sans un ordre exprès, à moins qu'ils n'y soyent contraints par la force; ce qui pourroit s'exécuter facilement par le moyen de quatre Vaisseaux de vingt ou trente pièces de canon, qui seroient en état de se mocquer de leurs défenses. *Pag.* 171 & 171.

NARBOROUGH. 1671.

épouvantable. Le même ſpectacle ſe préſentoit, juſqu'à un demi mile de ce Cap. Cependant, comme on ne remarquoit ni marée, ni courant, qui entrât dans le Détroit, la navigation n'en parut pas plus dangereuſe. A neuf heures du matin, le Cap Pillar étoit au Sud du Vaiſſeau, à la diſtance d'un mile & demi. Narborough fut ſurpris de ne trouver alors que cinquante-deux dégrés, cinquante-une minutes de Latitude du Sud, dans le même endroit, où, ſuivant ſon eſtime, elle s'étoit trouvée auparavant de cinquante-deux degrés cinquante-huit minutes. Il conſeille à tous ceux qui voudront gagner l'entrée Occidentale du Détroit, de porter le cap ſur la Côte, à cinquante-deux degrés cinquante minutes. On eſt ſûr alors de découvrir les quatre Iſles de Direction, qu'il eſt toûjours aiſé de reconnoître à la deſcription qu'il en a donnée. Lorſque le vent eſt à l'Oueſt, les houles ſe briſent avec beaucoup d'impétuoſité contre ces Iſles, dont la plus Orientale eſt éloignée des autres, de près d'un mile. Le Cap Pillar eſt une Pointe de rochers eſcarpés, au Sud de l'entrée du Détroit: le Cap Deſſeada fait la Pointe Occidentale, & n'eſt guères qu'à deux lieues de l'autre. A la Pointe du Cap Deſſeada, la Côte, au Sud du Cap, court Sud-Sud-Eſt, & ne préſente que des rochers d'une hauteur inégale. A l'Oueſt du même Cap, à la diſtance d'environ quatre lieues, les briſans ſont en grand nombre, & paroiſſent, au-deſſus de l'eau, comme des ruines de pluſieurs anciens bâtimens. On y voit auſſi des rebords de rochers enfoncés: ce ſont autant d'écueils dangereux. Narborough les met à cinquante-trois degrés dix minutes de Latitude du Sud, à près de dix lieues au Sud-Quart-d'Oueſt des Iſles de Direction; tant la première entrée du Détroit a de largeur. Il leur donna le nom de *Juges*. Pourvû qu'on ait la vûe de la Terre, le paſſage eſt ſans danger: mais ſi l'on vouloit entrer de la Mer du Sud, dans le Détroit, ſans l'avoir déja traverſé, on trouveroit une extrême difficulté de l'Oueſt à l'Eſt, parcequ'à la ſortie de la Mer du Sud, & à l'entrée du Détroit, vers le Nord, il y a quantité d'Ouvertures & de Bayes, qu'on prendroit plutôt pour le Paſſage, que le Détroit même. On répete, avec Narborough, que le plus ſûr eſt de ſuivre la Côte Méridionale, en s'allarguant du Cap Pillar. Pendant un mile ou deux, il faut gouverner Eſt-Quart-de-Sud-Eſt, enſuite Eſt-Sud-Eſt, & Sud-Eſt-Quart-d'Eſt. C'eſt dans cette direction, que le Canal court juſqu'au Cap de Quad (*p*).

Conſeils importans pour ceux qui rentrent dans le Détroit.

Côte Septentrionale & ſes dangers.

TOUTE la Côte Septentrionale, tirant vers l'Eſt, depuis le Cap de la Victoire, juſqu'au Cap Forward, eſt un Pays affreux, plein de rochers & de montagnes. De l'entrée du Détroit, à la diſtance de quinze lieues, vers l'Eſt, on trouve un grand nombre de petits rochers détachés, & d'Iſles hautes, bordées de rochers. On rencontre auſſi de grandes Bayes, & des Anſes, qui entrant dans le Pays au Nord, rendent le paſſage fort incertain. Outre le danger de manquer le véritable Canal, on ſeroit expoſé mille fois au naufrage, ſur-tout ſi le vent étoit à l'Oueſt, & le tems couvert; ce qui ne diſcontinue guères pendant tout l'Hyver. Sur la même Côte, entre le Cap de la Victoire, & le Cap de Quad, il y a des Bayes & des enfoncemens, dont

(*p*) *Ibid.* pag. 182 & précédentes.

dont Narborough ignore l'étendue dans les terres. Il lui manquoit une petite Barque, pour la découvrir.

Narborough. 1671.

Observations sur la Rivière de Batchelor.

Le 6 Janvier, au soir, il jetta l'ancre devant la Rivière de Batchelor, avec la satisfaction d'y être à couvert des vents d'Ouest & du Nord. Cependant il reconnut que le vent le plus dangereux, dans ce mouillage, qui est d'ailleurs excellent sur sept, huit, neuf, dix ou onze brasses, seroit celui du Sud, qui le traverse, si la Mer y pouvoit devenir fort haute: mais la largeur du Détroit, dans cet endroit, n'est que d'environ deux lieues. Quelques Anglois ayant remonté la Rivière, l'espace de quatre miles, ne purent aller plus loin avec la Chaloupe, quoiqu'ils eussent pris le tems de la haute marée. Ils marchèrent l'espace de cinq ou six miles, dans le Pays; mais ils furent arrêtés par des montagnes & des bois inaccessibles. Plusieurs petits ruisseaux d'eau douce tombent des montagnes couvertes de neige, & forment des cascades naturelles dans les lieux escarpés. Les rochers sont d'une espèce de marbre blanc; & les autres ressemblent à ceux du Port de Famine. On fouilla la terre, en divers endroits; mais on ne vit aucune apparence de métal, ni de minéral. Ces affreux déserts n'offrirent pas, aux Anglois, la moindre trace d'hommes ni de bêtes.

Rivière de Segars.

On remit à la voile, pour se rendre au Port de Famine. La vûe de la Rivière de *Segars* (q), devant laquelle on passa le 16, tenta Narborough d'y faire chercher des Habitans. *Peket*, son Lieutenant (r), y fit environ neuf miles dans la Chaloupe; & la trouvant bouchée par des troncs d'arbres, qui l'empêchèrent de remonter plus loin, il ne fut pas plus heureux dans les recherches qu'il fit par terre. Enfin, jusqu'au soir du 14 de Février, où le Vaisseau sortit heureusement du Détroit, on ne vit qu'un seul Indien, qu'on ne put même engager à venir à bord. Il étoit nud, sans arc & sans flèches. On crut comprendre, par ses signes, qu'étant tombé entre les mains de quelques Sauvages, d'une autre Nation, il avoit pris la fuite, pour sortir d'esclavage.

Cap & Baye de Grégoire.

Depuis le Cap Desseada, jusqu'à l'Isle Elisabeth, où l'on étoit le 7 de Février, on trouve, en abondance, du bois & de l'eau douce; mais, de cette Isle, jusqu'au Cap des Vierges, les Anglois en cherchèrent inutilement dans plusieurs Bayes, qu'ils n'avoient pas encore reconnues. Ils entrèrent dans celle de Grégoire, qui est après le Cap du même nom, cinq ou six miles à l'Est du second Détroit. Toutes ces Bayes sont sabloneuses, & bordées d'une terre fort aride. En entrant dans le premier Détroit, Peket, qui revenoit de faire un dernier effort, pour découvrir des Indiens, apperçut, dans une petite Anse sabloneuse, trois ancres, au-dessus des traces de la haute marée. Il descendit au rivage, dans l'espérance d'y trouver du canon, & d'autres restes de quelque Vaisseau submergé. Un de ses Matelots y trouva quelques instrumens de fer, dont il y avoit peu d'éclaircissemens à tirer: mais on reconnut facilement que les ancres étoient Espagnoles. A cinq ou six miles aux environs, la terre est remplie de rats, qui se retirent dans des trous, comme les lapins: quantité de coquilles, qu'on

Débris d'un Vaisseau Espagnol.

Peuplade de rats.

(q) Wood la nomme *Sedgar*. R. d. E.

(r) L'Editeur avertit que le Chevalier Jean Narborough finissant ici son Journal, ce qui suit est tiré de celui de Nathanael *Peket*, Lieutenant du *Swepstakes*, qui continua le sien jusqu'en Angleterre.

NARBOROUGH. 1671. qu'on voyoit autour de leurs terriers, firent juger qu'ils vivent de limpets.

L'eau douce manque au Port Desiré.

Après avoir doublé le Cap des Vierges, & le Cap Blanco, Narborough, qui avoit été si satisfait des rafraîchissemens du Port Desiré, y envoya sa Chaloupe, pour y faire de l'eau; mais son étonnement fut extrême, de la voir revenir sans en avoir pû tirer plus de cinq ou six tonneaux, & d'une eau même qui étoit saumache. Il n'explique pas la cause de ce changement.

Retour des Anglois dans leur Patrie.

Trois mois & demi, d'une heureuse navigation, firent arriver le Vaisseau Anglois à la vûe des Côtes d'Angleterre, le 10 de Juin. Suivant l'estime de Peket, Lieutenant de Narborough, la différence de la Longitude, depuis le Cap Blanco, jusqu'au Cap Lezard, en Angleterre, est de soixante degrés quarante-cinq minutes cinq dixièmes; & la distance Méridienne, de huit cens quarante lieues (s).

(s) *Ibidem*, pag. 200 & précédentes.

WOOD.

§. V.

Voyage du Capitaine Wood, par le Détroit de Magellan.

Introduction.

Le soin qu'on a pris de traduire cette courte Relation, & de l'insérer dans un Recueil (a), prouve assez que ceux qui l'ont jugée digne de cet honneur, en avoient l'opinion qu'elle mérite: mais elle ne les justifie pas de n'avoir fait aucun effort pour découvrir la datte du Voyage, que l'Auteur paroît avoir négligée lui-même (b). Cette négligence me réduit à la placer comme au hasard, après quelques autres Journaux, qui ne peuvent être plus anciens, puisqu'on y trouve des noms qu'ils doivent avoir empruntés d'elle.

1669.

Départ, & vitesse de la route jusqu'au Port Desiré.

Wood partit des Dunes, le 26 de Septembre, à bord d'un Vaisseau de Roi, nommé le *Rafle-tout*, de conserve avec une Pinque, qui se nommoit le *Jeune-homme*; & dès le 22 de Novembre, il se trouva au quarante-huitième degré vingt minutes de Latitude Australe, au Sud du Port Desiré. Les deux Vaisseaux coururent au Nord, pour chercher ce Port. Wood, s'étant mis dans sa Pinasse, suivit la Côte d'une grande Baye, qui est bornée au Sud par l'*Isle des Chiens marins* (c), & au Nord par une petite Isle pierreuse. Il trouva, sur la dernière, un si grand nombre de ces amphibies,

(a) Elle se trouve au Tome V. du Recueil de Paul *Marret*, Amsterdam 1712, sans autre éclaircissement qu'un mot, dans la Préface, par lequel il paroît qu'elle a été publiée, à Londres, en 1699.

Nota. Celà ne se peut pas; car le Voyage se fit seulement à la fin de cette année. R. d. E.

(b) Narborough & Wood n'ayant fait que deux Journaux d'un seul & même Voyage; c'est ce qui nous a engagé à placer ici, & à déterminer la datte de celui de Wood, que l'Edition de Paris laisse incertaine. 1°. L'un part de la Tamise le 26 Septembre, & l'autre des Dunes le même jour. 2°. Le premier étoit à bord du *Sweepstakes*, qui signifie *Rafle-tout*, nom du Vaisseau que montoit le second. 3°. Ils se sont trouvés tous deux au Sud du *Port Desiré*, & ont fait les mêmes manœuvres pour reconnoître la terre, quoiqu'il se trouve quelque différence entre les dattes. Mais on peut les concilier, en supposant qu'il faut lire, dans la Relation de Narborough, le 21 *Novembre* 1669, au-lieu du 21 *Février* 1670. Voyez ci-dessus, *pag*. 174. R. d. E.

(c) Nommés par d'autres, *Lions* & *Veaux marins*.

Nota. Cette remarque est une preuve, que les deux Voyageurs parlent de la même Baye, & de la même Isle. R. d. E.

bies, qu'il en fit tuer quatre cens, pour la nourriture de son Equipage. Un mile plus haut, on rencontre une autre Isle, peuplée d'une sorte d'oiseaux de Mer, que les Anglois nomment *Shags*. Ils y en tuèrent quantité de jeunes, dont la chair leur parut excellente. Plus haut encore, à la même distance, & près du rivage, on voit une quatrième Isle, qu'ils nommèrent l'*Isle des Lièvres*, parceque ces animaux y sont en abondance (*d*). Ils en tuèrent plusieurs, qui pesoient jusqu'à vingt livres. En les chassant, ils furent étonnés de leur voir chercher leur retraite dans des trous, comme nos lapins. Cette Isle est le meilleur terroir qu'il y ait autour du Havre. Le reste de la Côte est couvert de rochers, ou de gravier sec & stérile, sans bois & sans eau douce.

Lièvres qui se terrent comme les lapins.

Le 24 de Novembre, tandis que les deux Vaisseaux couroient au Nord, Wood, rangeant la Côte dans sa Pinasse, traversa une autre Baye, grande & profonde, qui se nomme *Baye des Epices*, où, parmi quelques Isles pierreuses, il reconnut celle des *Pingouins*. Son admiration fut extrême, à la vûe du prodigieux nombre de ces animaux, qui ne pouvant ni voler, ni courir fort vîte, se laissoient tuer à coups de bâton. Le soir, on mouilla dans la Baye du *Port Desiré*, à seize brasses d'eau; & deux jours après, on entra dans ce Havre (*e*). Les observations de Wood, paroissant ici beaucoup plus exactes, que celles de tous les Navigateurs qui l'avoient précédé, demandent nécessairement le détail qu'il leur donne dans son récit; & quoiqu'elles puissent leur ressembler par quelques circonstances, des leçons importantes ne peuvent passer pour d'inutiles répétitions.

Il place le Port Desiré, à quarante-sept degrés trente minutes de Latitude Australe. Si le vent est bon, dit-il, un Vaisseau y peut entrer à toute heure de la marée, parceque dans la basse marée même, il y a toûjours assez d'eau. Aux trois quarts de l'ebbe, ou au quart du flux, on peut en appercevoir tous les dangers; mais il ne conseille à personne d'y entrer, sans avoir observé le Havre en basse marée. C'est alors qu'on en voit distinctement tous les écueils, & qu'on a même une marque à terre, pour se guider avec sûreté. En venant du Nord du Cap *Saint Georges*, que les Espagnols nomment *Cap Blanco*, & rangeant la Côte vers le Nord du Cap Desiré, on découvre une chaîne de Brisans, qui s'élèvent beaucoup hors de l'eau, à la distance d'une lieue du rivage, outre plusieurs autres qui en sont séparés. Au Sud de la Baye, on apperçoit l'Isle des Pingouins, entre cinq ou six plus petites Isles; & au Nord, le Port même, qui, au Sud de son entrée, à un demi mile du côté de la Mer, & à-peu-près autant de la Rivière, offre un rocher en forme de pyramide. Ce rocher, qui a toute l'apparence d'un Clocher ou d'une Tour, peut servir de marque d'autant plus sûre, qu'il est environné d'autres rochers de couleur bleuâtre. Après avoir mouillé dans le Port, les deux Vaisseaux avoient le même rocher à leur Sud-Est.

Observations de Wood sur le Port Desiré.

Le

(*d*) Les amphibies, dont Wood parle ici, sont probablement, les veaux marins de Narborough. L'*Isle des Lièvres* porte le même nom dans la Relation de ce dernier, ci-dessus, *pag*. 179. R. d. E.

(*e*) Le rapport de ce récit avec celui de Narborough, (ci-dessus, *pag*. 175.) est si visible, qu'on y retrouve jusqu'aux mêmes expressions. R. d. E.

WOOD. 1670.

Le vif de la marée, dans cette Rade, est à midi, en pleine & nouvelle Lune. Au tems des hautes marées, le flux & le reflux sont très-rapides, & l'eau monte d'environ trois brasses. L'entrée du Port n'a pas plus d'une portée de mousquet, d'un côté à l'autre. Le partage de cette terre est une affreuse stérilité, sans forêts & sans eau douce; mais on ne laisse pas d'y trouver quantité de brebis d'Espagne, aussi grosses que nos daims, quelques lièvres, des autruches, dont il est difficile d'approcher, des canards, des corbeaux, des shags noirs, des jabots blancs (*f*), & de gros canards bleus, qui sont assez familiers. Les grosses moules & les limpets sont en abondance autour des rochers. Wood trouva, sur une des Isles, l'Inscription Hollandoise de Jacques le Maire, qu'on a déja rapportée; clouée, comme d'autres la représentent, sur une feuille de plomb, contre la face d'un pieu. Mais il découvrit de plus, dans un trou du même pieu, une boëte de fer blanc, qui contenoit un papier si usé, qu'il lui fut impossible d'en lire l'écriture (*g*).

Monumens du Voyage de Jacques le Maire.

De cette Isle, les Chaloupes peuvent remonter la Rivière, l'espace de huit ou neuf miles. Une lieue & demie au-dessus de l'Isle, elle coule Sud-Ouest-Quart-d'Ouest; & pendant une grosse lieue, elle n'a pas moins d'un mile de large; mais ensuite, se resserrant beaucoup dans un Canal rempli de gros rochers escarpés, & d'un grand nombre de petites Isles, ses deux bords sont arides & pierreux. Wood la remonta aussi loin qu'il fut possible. Il n'en trouva pas l'eau douce; mais il découvrit deux petits Etangs; l'un au Nord-Ouest de son Vaisseau, à cinquante pas du rivage; & l'autre au Nord-Nord-Est, à la distance d'un mile. L'eau du dernier, qui vient de source, lui parut de très-bon goût. Il ajoûte que la marée étant fort violente dans ce Havre, le mouillage y doit être fort dangereux, en Hyver, lorsque la Rivière entraine de la glace, ou lorsque le vent est orageux du côté de l'Ouest. Mais, sur la Côte Méridionale, à deux miles & demi de l'embouchure du Port, entre l'Isle & le Continent, on trouve une Anse commode, avec un fond de vase, où l'on peut mouiller près du rivage sans aucun risque. Le seul conseil qu'il donne, est d'éviter un Rocher, qu'on rencontre sur la route, & qui est couvert à demie marée (*h*).

Port de Saint Julien.

Les Anglois des deux Vaisseaux prirent possession du Pays, au nom du Roi de la Grande-Bretagne, sans prétendre apparemment que leurs Droits pussent jamais devenir exclusifs. Le 25 de Mars, ayant fait vóile du Port Desiré, ils entrèrent, le 7 d'Avril, dans celui de *Saint Julien*, pour y passer le reste de l'Hyver (*i*). Après avoir observé que ce Port reçut son nom de Magellan, en 1520, Wood nous apprend, que ce fameux Voyageur y fit pendre Jean *Carthagene*, Evêque de Burga, & son Cousin, pour avoir entrepris de porter son Equipage à la revolte, & qu'il laissa, dans ce Pays désert,

(*f*) En Anglois, *White-Breasts*.
Nota. Suivant Narborough, ce sont des plongeons. R. d. E.

(*g*) Cette circonstance est une nouvelle preuve que Wood étoit du Voyage de Narborough, qui emporta la placque de plomb, laissée par le Maire, comme on l'a vû ci-dessus, *pag.* 179. R. d. E.

(*h*) Pag. 144.

(*i*) Narborough & Wood passent tous deux une partie de l'Hyver au Port Desiré, dont ils prennent possession le même jour, au nom du Roi de la Grande Bretagne, & entrent ensemble, au commencement du mois d'Avril, dans celui de S. Julien. R. d. E.

désert, l'Aumônier de son Vaisseau, qui fut ensuite massacré par les Naturels du Pays (*k*). Un incident si singulier, dont on ne trouve aucune trace dans la Relation de Pigaphetta, sembloit demander d'autres éclaircissemens; sur-tout, lorsqu'il le place à côté d'un fait plus certain (*l*). C'est le supplice de Thomas *Doughtie*, condamné à mort, en 1578, dans le même Port & pour le même crime, par le Chevalier François Drake, qui en prit occasion de donner le nom d'*Isle de Justice*, au lieu de l'exécution (*m*).

WOOD. 1670.

Fait singulier attribué à Magellan.

Les remarques de Wood sont ici fort précieuses pour la Navigation. Ceux qui veulent entrer dans ce Port doivent observer, dit-il, des règles fondées sur son expérience. Lorsqu'ils seront venus au Nord du Cap Saint Georges, ou du Port Desiré, ils doivent passer entre la première Terre haute, qu'ils verront sous le quarante-huitième degré quarante minutes de Latitude Australe, qui est aussi celle du Port Saint Julien, & la Terre basse. Mais s'ils arrivent au Sud de ce Port, ils trouveront que la Terre y est sous le cinquantième degré vingt minutes de Latitude, qu'elle y est basse, sans aucune sorte d'arbres, & qu'elle n'a des collines blanches & escarpées que du côté de la Mer. Une fois entrés dans le Havre, ils y peuvent mouiller sur sept, huit, neuf ou dix brasses d'eau: mais, à son embouchure, ils doivent se garder d'un Banc de roche, qui est couvert de quatre brasses d'eau en haute marée, & où il n'en reste pas plus de quatre pieds après le refoulement de la Mer. Pour traverser cette dangereuse Barre, ils doivent sonder le Canal, & ne pas manquer d'y mettre quelque balise, parceque le fond de la Baye est sujet à changer par la violence des tempêtes. Mais qu'ils n'oublient pas de laisser au Nord-Ouest le Cap pierreux, & certains endroits blancs d'une Montagne qui est dans les Terres. D'ailleurs, on peut se croire sûrement sur la Barre, lorsqu'on est vers le milieu de quelques collines blanches, qui se trouvent dans la Baye, au Nord-Est, à un mile & demi de l'embouchure du Havre, & qui ressemblent beaucoup à des Isles. On est alors vis-à-vis d'une ouverture, en forme de selle, qui paroît au-delà dans les Terres. Après l'avoir passée, on continuera directement sa route, environ l'espace d'un mile & demi, & l'on y pourra donner fond à six ou sept brasses. Cependant le meilleur endroit, pour amarrer, est entre l'Isle de Justice, & une autre Isle voisine. Les marées sont quelquefois très-incertaines dans ce Havre. Si le vent est au Sud, l'eau monte autant par les basses marées que par les hautes.

Remarques sur le Port Saint Julien.

Wood passa plusieurs jours, au Port Saint Julien, sans y appercevoir aucun Habitant. Le 12 d'Avril, étant monté au sommet d'une montagne,

Salines du Pays.

(*k*) Pag. 145 & 146.

(*l*) Argensola, dans son Histoire des Moluques, après avoir rapporté les murmures de l'Escadre de Magellan, occasionnés par les mauvais tems & les difficultés d'une Navigation inconnue, dit, que Magellan fit punir de mort les Capitaines Louis de *Mendoza* & Gaspard *Quesada*, qui vouloient attenter à sa vie. Le même Auteur ajoûte, qu'il fit mettre à terre, dans un lieu désert, Jean *Carthagene*, & un Ecclésiastique, qui étoit probablement l'Aumônier dont parle Wood, lesquels avoient aussi trempé dans la conspiration. On ne sçait sur quel fondement ce Voyageur donne le titre d'Evêque à Jean Carthagene. R. d. E.

(*m*) Voyez le Journal de Drake; mais il semble, par celui de Narborough, que c'est ce dernier, qui a donné ce nom à l'Isle. Ci-dessus, *pag.* 182. R. d. E.

WOOD. 1670.

gne, à l'Est, la plus haute qu'on découvre entre le Cap de Saint Georges & les Détroits, il lui donna son nom, qu'il grava même sur une pierre (n). Delà, il apperçut, dans l'éloignement, un grand Lac au Nord, & sa curiosité lui fit entreprendre de le visiter: mais, après avoir fait deux miles, il crut remarquer quelque chose qui remuoit derrière un buisson. Il étoit prêt à tirer, dans l'opinion que c'étoit une bête fauve; lorsqu'il vit paroître un homme, qui recula d'abord un peu plus loin derrière une colline, où il fut joint par six autres Indiens, armés d'arcs & de fléches. Une juste défiance l'obligea de retourner au Vaisseau. Quelques jours après, ayant repris la même route avec une escorte plus nombreuse, il découvrit des traces d'hommes & d'enfans sur les bords du Lac (o). Ce grand amas d'eau est une véritable Saline, d'où il fit tirer, à diverses reprises, environ dix tonneaux de sel. Il s'en trouva si bien, pour conserver ses animaux marins, qu'il résolut d'en faire une grosse provision. Le 15 de Mai, cinquante hommes, chargés de ce travail, en accumulèrent un gros morceau dans un lieu fort sec. Mais, trois jours après, lorsqu'on y retourna pour en prendre, il ne s'y en trouva pas assez pour remplir la main; quoique dans l'intervalle il ne fût pas tombé une goute de pluye. Wood parcourut les bords du Lac, dans ses deux principales dimensions. Il lui donne quatre mille de ses pas, d'un côté, & seize mille de l'autre; c'est-à-dire, environ deux miles & demi de large, sur dix miles de long. Comme cet espace étoit alors tout couvert de sel, de l'épaisseur de quatre pouces, on jugea, par le calcul, qu'il en pouvoit contenir cent mille tonneaux (p).

Traces d'hommes.

Grandeur de la principale Saline.

QUELQUES Habitans se firent voir, par intervalles, sans se laisser approcher; & toutes les recherches de Wood ne lui firent découvrir aucune trace de leur demeure. Il remarqua néanmoins qu'ils ont le teint olivâtre, comme tous les Amériquains, & qu'ils se peignent le corps de diverses couleurs. Ils faisoient quelquefois un bruit horrible, dans le dessein apparemment d'engager les Anglois à se retirer; mais ils ne les menacèrent jamais de leurs fléches. Wood crut observer que la température de l'air est la même ici qu'en Angleterre. Le Pays, à vingt miles à la ronde, lui parut sec, stérile, plein de rochers & de gravier, sans bois & sans eau, tel, en un mot, que Narborough l'a décrit; mais il ajoûte, que s'il y a quelques buissons du côté de la Mer, plus on avance dans les Terres, moins on en trouve. A neuf miles du mouillage, il découvrit une Rivière d'eau douce, qui se décharge dans une Saline. Cette Région, dit-il, est remplie de Lacs salés (q). On verra néanmoins, dans une autre Relation, qu'avec des besoins fort pressans, d'autres Anglois n'y purent trouver aucune apparence de sel.

Divers animaux qui s'y trouvent.

WOOD y vit aussi quantité d'animaux, que d'autres Voyageurs de sa Nation n'y trouvèrent plus dans la même abondance. La pêche & la chasse l'amusèrent beaucoup pendant tout l'Hyver; sur-tout lorsqu'une forte gelée

(n) M. Anson dit que Narborough lui donna le nom de *Wood's Mount*, ou *Mont de Wood*. R. d. E.

(o) Ce récit est le même que celui de Narborough sur le même sujet. Ci-dessus, *pag.* 182 & 183. R. d. E. (p) Pag. 148.

(q) Cette Relation est encore la même que celle de Narborough, quoique le dernier n'entre pas dans un si grand détail au sujet de ces Salines. R. d. E.

gelée amenoit quantité de canards, de pluviers, de bécassines, de perdrix, & d'oiseaux inconnus à l'Europe. Ces brebis sauvages, que les Espagnols nomment *Llanacos*, se montroient en troupes de six ou sept cens. Il leur donne douze paumes de haut. Par la tête & la longueur du cou, elles ressemblent au chameau; mais, par le reste du corps & la croupe, elles approchent beaucoup du cheval. A la vûe d'un homme, elles hennissent comme les chevaux, avec un ronflement qui vient des narines. Les Anglois en tuèrent plusieurs, & trouvèrent leur laine d'une finesse admirable. Ils en auroient pris davantage, s'ils avoient eu des chiens pour les lasser à la course. Les autruches, qu'ils voyoient aussi en fort grand nombre, ne peuvent se prendre sans le même secours. Les lièvres y sont de la même grosseur qu'au Port Desiré, & les renards paroissent plus gros que les nôtres. Wood y vit, avec admiration, un petit animal, moins gros que la tortue de terre, & couvert, sur le dos, d'une petite écaille, séparée en deux pièces qui se joignent. Sa chair est d'un gout exquis. Les Espagnols le nomment *Cochon cuirassé* (r). Un autre, beaucoup singulier par ses propriétés, porte le nom de *Grondeur*, ou de *Souffleur*. Il a la queue épaisse. S'il voit paroître un homme, il gronde, il souffle, il gratte la terre avec les pieds de devant. Cependant, il n'a pour défense que son derrière, qu'il tourne bien-tôt vers celui qui s'approche, & d'où il fait sortir des excrémens d'une insupportable odeur.

Deux animaux singuliers.

Au reste, l'eau douce n'est rare ici qu'en Eté. On y trouve, pendant l'Hyver, de l'eau de neige en divers endroits, dont le plus commode, pour les Chaloupes, est un Rocher qui se présente dans le Port. Le bois, quoique plus commun qu'au Port Desiré, n'est propre qu'à faire des fagots.

Le 16 de Septembre, c'est-à-dire, vers la fin de l'Hyver, les deux Vaisseaux furent rappellés au Port Desiré, par la nécessité d'y faire une nouvelle provision de pingouins & de chiens de Mer (s). Deux jours les y firent arriver heureusement. Mais leur étonnement fut extrême, d'y trouver un Vaisseau à trois mâts, peint de rouge & composé de jonc. Ils prirent une haute idée de l'industrie des Habitans, qui leur avoit fait imiter les Navires de l'Europe (t). Wood avoit fait semer, à peu de distance du rivage, diverses sortes d'herbages & de légumes, tels que des choux, des raves, des carottes, des raiforts, des pois, des féves & des oignons. Il retrouva peu des uns & des autres. Les Sauvages avoient tout déraciné, sans en avoir fait aucun usage. Ce qui restoit de raves parut excellent; mais les pois & les féves étoient déja montés en graine. La nuit du 18, Wood observa ici le commencement & la fin d'une Eclipse de Lune, qui lui fit trouver, pour différence de Longitude, entre ce Pays & Londres, soixante-dix degrés; c'est-à-dire, à l'égard du tems, quatre heures cinquante-deux minutes (v).

Les Sauvages font un Vaisseau de la forme des nôtres.

Progrès de nos légumes dans ce climat.

Il

(r) C'est l'*Armadillo* de la Relation de Narborough, ci-dessus, *pag.* 179. R. d. E.

(s) Narborough retourne dans le même tems, au même lieu, & pour la même raison; ce qui confirme encore nos conjectures; mais ils n'étoient plus à deux Vaisseaux. R. d. E.

(t) Il est étonnant que Narborough ne dise rien de ce Vaisseau. R. d. E.

(v) Voyez le Voyage de Narborough, *pag.* 180; mais il y a une si grande différence, par rapport au tems & au lieu de l'observation, que ce pourroit bien être une seconde Eclipse. R. d. E.

WOOD. 1670.

Pointe nommée Tête de Rocher.

Il attendit, à lever l'ancre, jusqu'au 14 d'Octobre, pour courir au Sud vers le Détroit de Magellan. Le 17, il apperçut, à dix degrés de Latitude Méridionale, une belle Pointe blanche, qu'il nomma *Tête de Rocher* (x). Il vit, à la même hauteur, une Montagne, que d'autres ont nommée *Saint Yves*, dont le sommet forme une assez grande plaine, & qui est accompagnée, à son Nord, d'une autre Montagne d'égale hauteur, qui se termine en pointe, & de quelques-unes de la meme figure, au Sud. En le suivant ici, dans ses Descriptions, on ne pense point à répéter celles des Voyageurs dont il suivoit les traces. Une route si difficile, & variée par une continuelle diversité, lui présentant mille nouveaux sujets d'observation, il ne se proposoit lui-même de recueillir que ce qui étoit échappé à ses Prédécesseurs.

Cap de Blancford.

A cinquante degrés trente minutes, il découvrit un Cap, formé de collines blanches, qui n'est point marqué dans les Cartes, & que cette raison lui fit nommer *Blancford*. De-là au Cap de *la Vierge*, où il arriva le 22 (y), la véritable route est au Sud-Quart-d'Ouest, l'espace d'environ vingt lieues. Dans toute cette étendue, la terre est basse, avec des collines blanches; & l'on trouve, par-tout, vingt-huit brasses d'eau, sur un bon fond de sable. Le flux court entre les deux Caps, Nord-Nord-Est, & le reflux Sud-Sud-Ouest. En pleine & nouvelle Lune, le tems de la haute marée est à dix heurès, & l'eau monte d'environ quarante brasses. Au Nord du Cap de la Vierge, à la distance d'environ quatre lieues, on ne voit que des collines blanches & escarpées, jusqu'au Cap, qui est la terre la plus haute: mais sur la dernière de ces collines, à la longueur du cable, au Nord du Cap, on apperçoit un espace noirâtre, vis-à-vis duquel est une Pointe de rocher, qui s'élance une lieue dans la Mer. Eloignez-vous, par conséquent, d'une bonne distance, si vous faites voile vers le Détroit. La terre paroit d'ailleurs très-stérile, & sans autre bois que de petits buissons, d'un Cap à l'autre (z).

Promontoire de la Reine Catherine.

Au Sud de l'embouchure du Détroit, la Terre n'ayant point de nom dans les Cartes, Wood lui donna celui de *Promontoire de la Reine Catherine*. Elle est composée presqu'entièrement de collines blanches, à-peu-près de la même hauteur que l'Isle de Wight; & sa distance du Cap de la Vierge est d'environ huit lieues. Depuis ce dernier Cap, jusqu'à la Pointe, que les Espagnols ont nommée de *Possession*, Wood compte neuf lieues Ouest, par la Boussole (a). C'est sur cette Pointe que Sarmiento fit bâtir son premier Fort, qu'il nomma *Nombre de Jesus*.

Remarque de Wood sur le Détroit de Magellan.

Le passage de la première Entrée coûta peu aux deux Vaisseaux Anglois (b). Ils se rendirent sur la Côte Méridionale. Mais Wood remarque, en faveur,

(x) Narborough leva l'ancre, & doubla ce Cap dans le même-tems. R. d. E.

(y) Voici encore Wood & Narborough qui se trouvent le même jour, 22 d'Octobre, à la hauteur du Cap *des Vierges*, comme le dernier l'appelle. R. d. E.

(z) Pag. 153.

(a) Personne n'avoit encore marqué ces distances. Aussi ne sont-elles pas exactes dans les anciennes Cartes.

Nota. Narborough donne les sondes de ces Côtes. R. d. E.

(b) C'est M. Prevost, qui parle toûjours des deux Vaisseaux. R. d. E.

veur, dit-il, de ceux qui viendront après lui, qu'à l'Oueſt de la Pointe de Poſſeſſion, il y a une Baye ſabloneuſe, dont l'accès eſt fort difficile, parceque l'eau y eſt fort baſſe; que c'eſt à cinq lieues de-là, Oueſt-Sud-Oueſt, qu'on trouve la première Entrée du Détroit, dont la largeur, d'un côté à l'autre, eſt de deux miles & demi; qu'après avoir paſſé la Pointe Orientale de cette Entrée, on trouve deux Bas-fonds, l'un au Nord, l'autre au Sud, & que le meilleur, qui conſiſte dans une chaîne de Rochers, eſt le plus éloigné. Mais ſi l'on venoit à manquer de vent, ou s'il ſouffloit avec trop de violence, on peut mouiller en chemin, entre la Pointe de Poſſeſſion & l'Entrée du Détroit. A l'égard de la Terre, elle eſt bordée de collines blanches, d'une médiocre hauteur. Le rivage eſt couvert, en baſſe eau, de ſable & de gravier, quoiqu'il ſoit aſſez eſcarpé pour ne pas permettre aux Chaloupes d'y aborder. Du ſable de la Côte, à un quart de mile de la Pointe Occidentale, ſort auſſi une chaîne de Rochers, qu'on peut découvrir par les herbes qui croiſſent deſſus; & quelque part qu'on apperçoive des herbes, on peut conclure infailliblement qu'elles cachent des Bas-fonds & des Rochers (c).

Conſeils pour la Navigation.

Après avoir paſſé la première Entrée, ſi l'on n'eſpère pas de pouvoir arriver, avant la nuit, à l'Iſle Eliſabeth, Wood conſeille de ne pas mouiller ici, & de retourner plutôt entre la Pointe de Poſſeſſion & le Détroit. On ſe trouveroit ſans abri contre la tempête du Sud-Oueſt-Quart-d'Oueſt, qui eſt ordinaire dans ce Parage; & les ancres venant à chaſſer pendant la nuit, on ſeroit menacé de dériver ſur la Côte. D'ailleurs, après avoir fait environ deux lieues dans l'eſpace large, qui eſt entre les deux Pas, on ne diſcerne pas ſans peine la Pointe du ſecond, parceque la terre y eſt baſſe; & dans un tems de brume, l'embarras eſt ſi grand à la trouver de jour, qu'il doit l'être encore plus de nuit. C'eſt cette Pointe, qui ſe nomme le *Cap Grégoire*. A ſon Eſt, elle a une Rade, expoſée aux vents d'Oueſt, où l'on peut mouiller à ſept ou huit braſſes d'eau, ſur un fond d'aſſez bonne tenue.

Les Anglois virent quantité de feux ſur la Côte Méridionale, qui leur parut inégale & raboteuſe. Ils en conclurent qu'elle eſt fort peuplée. Le ſoir du même jour, ils traverſérent la ſeconde Entrée. Wood lui donne environ cinq miles de large à l'Eſt, & un peu moins à l'Oueſt. Sa longueur, d'un bout à l'autre, eſt de trois lieues; de-ſorte qu'on en doit compter vingt-trois d'ici au Cap de la Vierge. Ce n'eſt qu'après l'avoir entièrement paſſée, qu'on découvre trois Iſles au Nord-Oueſt, à la diſtance d'environ quatre lieues, & par la Bouſſole. L'une a reçu le nom d'*Eliſabeth*, du Chevalier Drake. Les deux autres ſe nomment *Saint Georges* & *Saint Barthelemy*. La terre, entre ce ſecond Détroit & la Pointe de l'Iſle Eliſabeth, eſt fort haute, ſéche & ſtérile en quelques endroits, fertile en d'autres, ſur-tout dans les vallées. Outre d'aſſez bonne herbe, elle produit de petites bayes d'un goût merveilleux, que Wood nomma *Raiſins Magellaniques*. Leur couleur eſt pourpre. Elles contiennent de petits pepins; & leur

Raiſins Magellaniques.

(c) Pag. 157.

WOOD. 1670.

leur goût approche de celui des raisins d'Europe. D'autres ressemblent à de petites cerises, & sont de couleur rougeâtre (*d*).

DEPUIS la Pointe du second Détroit jusqu'à l'Ouest de l'Isle Elisabeth, la distance est de sept lieues. On peut mouiller dans cet espace, le long de la Côte du Nord, à six & à vingt brasses d'eau; mais il suffit d'avancer jusqu'à-ce qu'on ait, au Sud-Quart-d'Est, la Pointe, qui est à l'Est de l'Isle. Tenez, alors, le milieu entre l'Isle & la Côte. Vous aurez huit ou neuf brasses d'eau, sur un fort bon fond, sans presque vous sentir de la marée, qui est forte entre les Isles. Cet endroit est fort commode, pour y attendre les vents, qui conduisent à la Mer du Sud. Il est bon, d'ailleurs, pour toutes sortes de vents, parceque la nouvelle & la pleine Lune y font la haute marée. On trouve, sur la Côte du Nord, deux petits Havres, très-avantageux pour les petits Vaisseaux; l'un à deux lieues du Détroit, & l'autre à trois lieues & demie. Wood nomma le plus Oriental, *Port des Ecrevisses*, parceque ces animaux y sont en abondance, & que dans le besoin ils peuvent offrir une assez bonne nourriture. A l'autre, qui lui parut le meilleur des deux, il donna le nom de *Port de Vaughan* (*e*).

Conseils de Wood.

L'ISLE Elisabeth a plus de six lieues en longueur, de l'Est à l'Ouest, sur trois de large, du Nord au Sud. Elle est fort escarpée. On peut en faire le tour avec un petit Vaisseau; mais à son Ouest le Canal est étroit, & si plein de rochers, que dans quelques endroits il ne s'y trouve pas plus de trois brasses d'eau. Elle n'a point de bois, ni d'eau douce, quoiqu'il y croisse de fort bonne herbe & plusieurs sortes de bayes (*f*). Les deux autres Isles n'ont de remarquable que leurs pingouins, qui sont meilleurs qu'au Port Desiré, & de jeunes jabots blancs, dont Wood vante beaucoup la bonté. La terre, depuis la Côte Méridionale du second Détroit jusqu'au Sud des Isles, est haute; & la quantité de feux, que les Anglois y apperçurent, ne leur permit pas de douter qu'elle ne soit fort peuplée. Sur la même Côte, ils découvrirent une petite Anse, si remplie, dans la haute marée, d'une sorte de poisson, qui ressemble au muge, que d'un seul coup de seine ils en prirent sept cens, dont le moindre étoit de la grosseur d'un maquereau. La Côte Septentrionale est basse, jusqu'à la Pointe de l'Isle Elisabeth. Les Llanacos & les autruches s'y montrent en assez grand nombre, tandis qu'il n'en paroît point sur la Côte du Midi (*g*). Wood avertit, comme d'un point fort important, que si l'on veut passer dans la Mer du Sud, il faut tenir le milieu entre l'Isle de la Reine Elisabeth & celle de Saint Barthelemy, où l'on peut mouiller à trente brasses d'eau, & continuer à la même distance, jusqu'au Sud de la première de ces Isles. On doit se garder, près de Saint Georges, d'un Banc de la longueur d'un mile, sur lequel on a, dans quelques endroits, moins de trois ou quatre brasses, mais qui se fait découvrir de loin, par les herbes qui croissent dessus (*h*).

Description de l'Isle Elisabeth.

Ecueil de l'Isle Saint Georges.

LE

(*d*) Pag. 158. Ce sont les groseliers de Narborough, ci-dessus, *pag.* 187. R. d. E.

(*e*) Pag. 159.

(*f*) Narborough fait une description curieuse des Indiens de cette Isle. Voyez ci-dessus, *pag.* 186. R. d. E.

(*g*) Pag. 160.

(*h*) Pag. 161.

Wood. 1670.

Baye d'Eau douce.

Le 30 d'Octobre, après avoir couru vers le Sud, on se vit forcé, par quelques raffales, qui descendoient des collines, de mouiller, à l'entrée de la nuit, dans une Baye sans nom, à laquelle Wood donna celui de *Baye d'Eau douce* (*i*), pour honorer deux petits Ruisseaux où les Chaloupes en peuvent faire aisément. Depuis le Cap de la Vierge, c'est le premier endroit où l'on trouve du bois & de l'eau; sans compter que les canards, & d'autres oiseaux, y sont en grand nombre. Le Détroit y est large d'environ cinq lieues. Le jour suivant, on entra, deux lieues & demie plus loin, dans une autre Baye, au Sud de celle d'où l'on étoit sorti, plus petite & plus sabloneuse, où plusieurs Indiens des deux sexes, s'approchant des Anglois avec beaucoup de douceur & de familiarité, témoignèrent une joye extrême, à la vûe des rubans rouges qu'on leur mit autour du cou & des bras. Ils donnèrent, en échange, des arcs & des peaux de bêtes fauves, qui leur servent d'habits. On continua de trouver d'autres petites Bayes, jusqu'au Port de Famine; mais Wood insiste beaucoup sur la nécessité de ranger de près la Côte à l'Est, pour s'y mettre à l'abri des vents, qui soufflent du même côté avec beaucoup de violence. L'eau est profonde, & le mouillage assez sûr. Il veut qu'on ne s'écarte point d'un mile ou deux de la Terre, jusqu'à deux lieues du Port de Famine. Alors, dit-il, on trouve un Recif, qui s'avance d'un mile en Mer; & l'on n'en a pas plutôt doublé la pointe, qu'on reconnoît le Port, à la vûe d'un gros arbre isolé, qui se présente sur la Côte Septentrionale. On voit d'ailleurs une grande ouverture, à l'Est de cette pointe; au-lieu qu'au Sud, tout paroît enclavé par les Terres. Mais gardez-vous d'y entrer, si vous ne voulez vous exposer au risque de n'en pouvoir sortir; du moins, ajoûte-t-il, si ce n'est pas un passage à la Mer de l'Est, comme les Espagnols la nomment, à l'entrée de Saint Sebastien (*k*).

Conseils nautiques.

Dessein absurde des Espagnols.

En mouillant, au Port de Famine (*l*), Wood examina curieusement ce lieu fameux, où les Espagnols avoient bâti une Ville & des Forts du nom du Roi Philippe II, pour fermer le passage du Détroit aux autres Nations de l'Europe; dessein aussi absurde, dit-il, que l'érection du Château de Douvres, pour servir de clé au Canal de la Manche. Il n'y reste aucune trace des anciens Edifices, depuis que Thomas Candish les a détruits par le feu (*m*). On pêche, dans cette Rade, des éperlans, de vingt & un pouces de long, & qui en ont huit de circonférence (*n*). Une Rivière, qui est au Sud, & dont les bords offrent du bois en abondance, reçut, de Wood, le nom de *Sedgar* (*o*). Divers sentiers, que les Anglois y découvrirent, leur firent juger que le Pays doit être rempli d'Habitans. Ils y virent diverses espèces d'oiseaux, entre lesquels ils distinguèrent une perruche.

Eperlans monstrueux.

Le 3 de Novembre, ils s'engagèrent entre ces deux Côtes escarpées, dont on

(*i*) La datte du 30 Octobre, le nom que Narborough & nôtre Voyageur donnent à cette Baye, & la conformité de leurs Relations, prouvent évidemment qu'ils parlent du même Voyage. Voyez ci-dessus, *pag*. 186. R. d. E.

(*k*) Pag. 163.

(*l*) Narborough a fait la description de ce Port. Ci-dessus, *pag*. 187. R. d. E.

(*m*) Pag. 164.

(*n*) *Ibidem*.

(*o*) *Segars*, dans le Journal de Narborough, ci-dessus, *pag*. 193. R. d. E.



WOOD. 1670.

on a déja repréſenté l'horrible perſpective, pour s'avancer vers le *Cap Fâcheux* (*p*), qui eſt la Terre la plus Méridionale du grand Continent de l'Amérique. Ils le trouvèrent digne de ſon nom, par ſa hauteur en écore, & par les dangereuſes raffales qu'on y eſſuye. Il leur fut impoſſible de jetter l'ancre, pendant toute la nuit & juſqu'au lendemain à midi, lorſqu'un peu à l'Oueſt du *Cap Hollande* (*q*), ils entrèrent dans une Baye ſabloneuſe, à laquelle Wood donna ſon nom (*r*). Le 5, en s'avançant vers la Côte du Nord, pour éviter les petites Iſles & les Rochers qui ſont au Sud, ils trouvèrent une autre Baye ſabloneuſe, où l'on peut mouiller ſur huit, neuf, ou dix braſſes d'eau, à quatre ou cinq cables du rivage. Cette Baye, qui eſt à l'Eſt du Cap Galant, reçut, de Wood, le nom de *Forteſcue*. Elle renferme une petite Anſe, commode pour de petits Vaiſſeaux, qui fut nommée *Port Galant*. On y voit auſſi deux petits Ruiſſeaux d'eau douce, & quantité de Bois. A l'Eſt du Port Galant, la terre s'abaiſſe vers le rivage; mais elle eſt haute à l'Oueſt, & le ſommet des montagnes eſt couvert de neige. La Baye *Deſcordes*, qui contient une petite Iſle & quelques Rochers, n'a pas moins de deux miles de long. Ici, la largeur du Détroit eſt de quatre lieues; ce qui n'empêche point que la Côte tournant en cercle, il ne ſemble, en pluſieurs endroits, qu'on n'y doive trouver aucun paſſage. A deux lieues de la Baye d'Eliſabeth, qui eſt ſur la Côte Septentrionale, on trouve, à l'Oueſt, une Rivière d'eau douce, qui fut nommée *Rivière de Batchelor* (*s*).

Baye que Wood nomme Forteſcue.

Port Galant.

Rivière qu'il nomme Batchelor.

SI l'on obſerve avec quel ſoin tout ce qui a déja paru dans les Relations précédentes eſt ici ſupprimé, on ne ſera pas ſurpris de ſe voir tranſporté au 14 de Novembre, & treize lieues au-delà du Cap de *Quad*, devant une Pointe de terre au Sud, plus avancée qu'une autre, qui eſt au Nord, pour lui voir donner le nom de *Cap Lundi* (*t*). Wood obſerve, pour la première fois, que la variation orientale eſt de ſeize ou dix-ſept degrés dans tout le Détroit. Après avoir doublé le Cap de Quad, il vit, au Sud, des Havres, des Rivières & des Enfoncemens, qui s'étendent bien loin dans les Terres, & qui ſont demeurés ſans noms dans les Cartes; mais où le tems ne lui permit pas de porter ſes obſervations. A trois lieues de l'embouchure du Détroit, dans la Mer du Sud, ſe croyant menacé du mauvais tems, il entra dans une petite Baye, où le mouillage ſe trouva bon, à l'Oueſt de laquelle on diſtingue cinq petites Iſles pierreuſes, qui, à meſure qu'on en approche, ſemblent jointes au Continent. Elle fut nommée la *Baye de Mardi*. Pendant quatre jours, que les deux Vaiſſeaux y paſſèrent à l'ancre, on découvrit, à l'Oueſt de cette Baye, une petite Anſe, à l'abri de tous

Cap Lundi.

Baye de Mardi.

(*p*) C'eſt le Cap Forward, dont on a parlé dans pluſieurs endroits. R. d. E.

(*q*) Narborough rapporte les raiſons pour leſquelles on ne peut mouiller dans ce Canal. Voyez ci-deſſus, *pag*. 192. R. d. E.

(*r*) Voyez nôtre Note (*b*), *pag*. 188. Il faut encore remarquer que Narborough & Wood entrèrent le même jour dans cette Baye. R. d. E.

(*s*) Les noms de ***Forteſcue***, de ***Port Galant*** & de ***Batchelor***, ſe trouvent auſſi dans la Relation de Narborough, ci-deſſus, *pag*. 188 & 189. R. d. E.

(*t*) Narborough, qui découvrit ce Cap, le même jour, 14 Novembre, lui donne le même nom. R. d. E.

tous les vents, où tous les oiseaux, communs dans le Détroit, ne manquent pas plus que le bois & l'eau douce. Le 19, les Anglois sortirent du Détroit, & le 25, ils découvrirent la Terre, vers laquelle s'étant avancés, ils allèrent mouiller dans une Baye, à l'Est de l'Isle *N. S. Del-Socoro*. Cette Isle, qu'ils firent visiter, ne leur offrit pas une seule Créature humaine, quoiqu'il y eût une maison, assez semblable à nos berceaux de jardin, proche d'un Rocher, sur lequel ils virent une infinité des mêmes oiseaux qu'ils avoient vûs dans la Mer du Nord. Wood en fit prendre deux ou trois cens, qui étoient encore trop jeunes pour avoir la force de voler. Le bois & l'eau ne manquent point ici. L'ancre fut levée le 30, & l'on apperçut, au Nord-Ouest, une ouverture qu'on prit pour *San-Domingo* (*v*). On y porta sans balancer, jusqu'à la vûe de divers autres Enfoncemens, qui se présentoient du même côté, & qui avoient l'apparence d'autant de Havres ou de Golfes. Wood entreprit d'en visiter un, dans sa Pinasse; mais il reconnut que c'étoit une Isle, à l'Ouest de laquelle la Mer s'élargissoit, & qu'entre les deux Côtes l'eau avoit peu de profondeur. On ne trouva bientôt que quatre brasses, avec une grosse Mer. Quelques petites Bayes sabloneuses paroissoient offrir un bon mouillage, & l'on y pouvoit entrer par un vent du Sud. On l'avoit à l'Ouest-Nord-Ouest. L'avis de tout le monde fut de retourner à l'Isle du Secours, d'où l'on fit route vers celle de *Chiloé*, qu'on découvrit dès le jour suivant. Les vagues y étoient si fortes, que perdant l'espérance d'y aborder, on tira vers la Mer, pour se rendre à *Baldivia*; & le neuvième jour, on entra heureusement dans la Rivière de ce nom. Wood observe que depuis le Cap Desseado, à l'embouchure du Détroit de Magellan, jusqu'à cette Rivière, la route est Nord, six degrés quarante-cinq minutes à l'Est, & que la distance est de deux cens soixante-deux lieues.

Wood. 1670. Isle de N. S. Del-Socoro.

Havres & Golfes inconnus.

L'inutilité de ses efforts, pour engager les Espagnols & les Indiens dans quelque Traité de Commerce; le malheur qu'il eut de se voir enlever plusieurs de ses gens; son départ précipité, soit par la crainte de perdre son Vaisseau, ou par celle de trouver moins de facilité, dans un autre tems, à se rapprocher de l'embouchure du Détroit; son passage, qui dura dix-huit jours (*x*), depuis le Cap Desseado jusqu'au Port Desiré; enfin, son retour, en Angleterre, où il arriva dans le cours du mois de Juin de l'année suivante, sont des événemens qui grossissent son Journal, sans y rien ajoûter de curieux ou d'utile (*y*).

Retour de Wood en Angleterre.

1671.

(*v*) On trouve la situation de l'Isle *N. S. Del-Socoro* & de *San-Domingo*, dans le Journal de Narborough, qui découvrit la première en même-tems. Voyez *pag.* 190 & 191. R. d. E.

(*x*) Du 6 Janvier au 24.

(*y*) Les manœuvres qu'on voit faire à Narborough & à Wood, dans le cours de leur Voyage, commencé & fini le même jour, mais sur-tout ces dernières circonstances, prouvent manifestement que les deux Journaux sont deux Relations différentes du même Voyage, & que par conséquent nous avons eû raison de fixer le Voyage de Wood, aux mêmes années que celui de Narborough. R. d. E.



§. VI.

COWLEY.

[*Voyage du Capitaine Cowley autour du Monde.*

Introduction.

Histoire de quelques fameux Pirates.

Pierre le Grand.

PLUSIEURS Pirates, connus dans la suite sous les noms de *Bucaniers* & de *Flibustiers*, commencèrent, vers l'an 1626, à jetter la terreur dans le monde commerçant. Les Mers du Nord furent le premier théatre de leurs expéditions, & ils ne quittèrent ces parages qu'après s'être mis en état de parcourir les autres Mers, & de faire respecter leur pavillon. Pierre *le Grand*, ayant croisé quelque-tems sur les Côtes de l'Isle de *Tortue*, se rendit fameux par la défaite de la Flotte Espagnole à l'Ouest de Carthagene. Cette action, où le Vice-Amiral fut pris, le rendit d'autant plus célèbre, qu'il n'avoit qu'une petite Barque montée de vingt-huit hommes d'Equipage. Les Traitans de l'Isle de Tortue, informés du riche butin que Pierre le Grand avoit fait sur les Espagnols, suivirent son exemple; ils armèrent & furent croiser aux environs du Cap de *Alvares*. Le succès répondit à leurs espérances, & leur nombre augmenta considérablement.

Les Sables d'Olone.

BASILE *Ringrose*, qui fut engagé à leur service, & qui a donné une histoire particulière de leur origine, de leur aggrandissement & de leurs expéditions, place immédiatement après Pierre le Grand, un François, nommé *les Sables d'Olone*, qui avoit été transporté, à l'âge de seize ou dix-sept ans, dans les Isles Caribes, en qualité de domestique ou d'esclave. Son tems fini, il fut à Carthagene, & se joignit à une troupe d'Avanturiers, qui s'y étoit formée vers l'an 1644. Ayant ravagé une partie de cette Isle & de ses environs, il fit voile vers l'Isle de Tortue, où il reçut un renfort considérable, & fit un riche butin. Enflé de ses succès, il retourna ravager les Côtes de l'Amérique Méridionale, & prit *Maracaybo* (*a*), Ville Capitale de la Province de *Vénézuela*. Ces expéditions faites, il se joignit à un autre Pirate, qui s'appelloit Michel *de Basca*, Major de l'Isle de Tortue. Après avoir partagé, entre eux, les richesses qu'ils avoient enlevées aux Espagnols, ils mirent à la voile, avec leur petite Flotte, composée de huit Vaisseaux & de six cens soixante hommes d'Equipage. Dans cette Campagne, ils prirent *Gibraltar*, & un grand nombre de Vaisseaux Espagnols richement chargés (*b*).

Michel de Basca.

Le Chevalier Morgan.

LE Chevalier Henri *Morgan*, né dans la Principauté de Galles, fut un des plus fameux Flibustiers Anglois. S'étant embarqué à bord d'un Vaisseau qui partoit pour les Isles Barbades, il fut vendu pour servir en qualité d'esclave pendant quelque-tems. A peine eut-il recouvré sa liberté, qu'il fut à la Jamaique, & s'associa avec une troupe de Pirates qu'il y trouva. Il fit trois ou quatre Voyages avec eux; mais, ennuyé de servir comme subalterne, il convint avec quelques-uns de ses Camarades, d'acheter un Vaisseau, & de courir les Mers à leur profit. Morgan en fut le Capitaine, & rangea les Côtes de Campêche, qu'il pilla. Il fit des prises considérables & retour-

(*a*) Cette Ville est située vers le dixième degré de Latitude Méridionale.

(*b*) Les Sables s'étant présenté devant *Leon de Nicaragua*, fut pris par les Indiens, son corps mis en pièces, brulé, & ses cendres jettées au vent.

retourna triomphant à la Jamaique, où il trouva un vieux Pirate, qui s'appelloit *Mansvelt*, homme fort expérimenté dans le mêtier de Piraterie, & dans la Navigation. Ces deux Avanturiers formèrent une Flotte de quinze Vaisseaux, montée de cinq cens hommes, dont Morgan fut fait Vice-Amiral. Cette Flotte fit voile vers l'Isle *Sainte Catherine*, que Mansvelt prit, mais qu'il ne put garder, parceque le Gouverneur de la Jamaique ne voulut point lui donner du secours, dans la crainte de déplaire au Roi de la Grande Bretagne. L'Amiral se voyant ainsi abandonné, prit le parti de se retirer à Tortue, où il mourut. Morgan, qui devoit naturellement lui succeder dans le poste d'Amiral, fit équipper une nouvelle Flotte, beaucoup supérieure à celle de Mansvelt, & mit en Mer. Le Port de *Cuba* fut le lieu du rendez-vous. Toute la Flotte y étant arrivée, on mit à la voile pour *Puerto del Principe* & *Puerto Velo*, qui furent pris tous deux. Mais comme le butin qu'on y fit, ne suffisoit pas pour acquitter les dettes, que les Flibustiers Anglois avoient contractées dans la Jamaique, les François se séparèrent de Morgan. Celui-ci ne se déconcerta point: il équippa à peu de fraix une petite Flotte, & prit *Porto Bello*, où il fit un butin considérable. Comme il prévoyoit qu'il étoit de son intérêt de s'attacher son Equipage, il fut à Cuba, où il partagea, avec ses gens, les dépouilles des Espagnols. L'argent se montoit à deux cens cinquante mille pièces de huit, sans compter une grande quantité de riches marchandises. Déterminé à faire de plus grandes entreprises, il retourna à la Jamaique, où il comptoit trouver un grand nombre d'Avanturiers. Il ne se trompoit pas: Plusieurs se joignirent à lui. Le Gouverneur ordonna même à un Vaisseau de trente-six canons, qui étoit arrivé, depuis peu, de la Nouvelle Angleterre, de renforcer son Escadre, forte de quinze Vaisseaux, & qui avoit neuf cens hommes d'Equipage. Ayant mis à la voile, ils prirent une seconde fois Maracaybo & Gibraltar, & défirent une Flotte Espagnole. Après cette expédition, Morgan partit pour *Panama*, avec une autre Flotte de trente-sept voiles & deux mille combattans. Il perdit quatre de ses Vaisseaux à la prise de l'Isle Sainte Catherine. Cette perte fut suivie de plusieurs malheurs: la maladie se mit dans l'Equipage, & la Flotte fut battue de la tempête pendant plusieurs jours.

Tous ces contre-tems fâcheux n'empêchèrent point Morgan de continuer sa route. Après une navigation des plus pénibles, il entra dans la Mer du Sud, & fut mettre le siège devant Panama, dont il se rendit maître quatre jours après. La discorde s'étant mise entre l'Amiral & les Officiers, au sujet du partage des richesses, qu'on avoit trouvées dans la Ville, Morgan prit la fuite avec quatre Vaisseaux, & se retira dans la Jamaique.

Nouvelle troupe d'Avanturiers.

CE fameux Pirate ayant renoncé à cet infâme mêtier, une nouvelle troupe d'Avanturiers infecta les Mers, avec une Flotte de neuf Vaisseaux (c). Ils firent voile vers *Darien*, le 23 de Mars 1679, & s'emparèrent, le 5 Avril, de la Ville *Sainte Marie*. Comme ils n'y trouvèrent pas un aussi riche butin qu'ils l'espéroient, ils rangèrent la Côte jusqu'à Panama, où ils coulèrent à fond quelques Vaisseaux Espagnols, & firent des prises considérables sur

(c) Les Capitaines *Coxon*, *Harris*, *Bournano*, *Sawkins*, *Sharp*, *Cook*, *Alleston*, *Rowe* & *Macket*, étoient les principaux Chefs de cette troupe.

COWLEY.

sur eux, pendant les dix jours qu'ils bloquèrent la Ville. Le Capitaine *Coxon* les ayant quittés, *Sawkins* fut choisi pour commander en chef. Cet Amiral ayant été tué, le Capitaine *Sharp* lui succeda, & se distingua par plusieurs exploits remarquables. S'étant avancé jusqu'à l'Isle de *Gorgone*, il y radouba ses Vaisseaux, & fit voile ensuite pour *Arica*, où il arriva après une longue & pénible navigation. Il avoit dessein de surprendre la Ville & d'y entrer pendant la nuit, mais ce projet ne réussit point; ce qui l'engagea à se retirer au Village de *Hilo*, dont il se rendit maître, & où il prit de nouvelles provisions. Ces Avanturiers pillèrent & ravagèrent tout ce qui se trouva sur leur route, jusqu'à l'Isle de *Juan Fernandez*, aux environs de laquelle ils arrivèrent vers la fin de 1679. Le Capitaine Sharp ayant été déposé, au commencement de l'année suivante, le Capitaine *Watlin* fut élu Amiral de cette petite Flotte. Persuadé qu'on feroit un riche butin dans Arica, il fut résolu de l'attaquer une seconde fois. L'assaut fut vif, mais ayant été repoussés avec perte, ils renoncèrent à leur projet; regagnèrent Panama, & rangèrent la Côte jusqu'à *Paita*, qu'ils ne purent surprendre. Déchus en partie de leurs espérances, ils continuèrent leur route pour tâcher de découvrir les Détroits de Magellan. Ils trouvèrent, sur leur route, une Isle, qui leur étoit inconnue, & à laquelle ils donnèrent le nom d'*Isle du Duc d'York*. Ayant passé plus d'un mois à chercher les Détroits de Magellan, sans pouvoir les trouver, ils retournèrent chez eux par une route nouvelle.. Les Isles Caribes furent les seules qu'ils virent depuis le 6 Novembre jusqu'au 20 Décembre. Arrivés dans ces Isles, ils se séparèrent, & chacun se retira dans son Pays.

Cowley entre au service des Flibustiers.

1683.

Le succès des plus grandes entreprises dépend souvent du secret: tel échoue dans ses projets, qui auroit certainement réussi, s'il avoit sçu les exécuter avant que de les divulguer. Les Bucaniers & les Flibustiers étoient si persuadés de cette vérité, que personne n'entroit dans leurs secrets. Les Officiers, les Pilotes & les Matelots, qu'ils prenoient à leur service, n'étoient initiés dans leurs mistères, qu'à une certaine hauteur de la Mer. C'est ce qui arriva au Capitaine *Cowley* (*d*), homme connu, parmi ces Avanturiers, pour un des plus habiles Marins de son tems. Engagé, forcé, pour ainsi dire, de commander un Armateur d'un Port François, appellé *le Petit Guaves*, dans l'Isle de Saint Domingue, rendez-vous ordinaire d'une troupe de Flibustiers, il partit de Virginie, le 23 d'Août 1683. Comme il alloit entrer dans le *Petit Guaves*, le Capitaine *Cook*, un des principaux Chefs de la troupe, lui communiqua le projet qu'il avoit formé, & lui dit qu'il falloit faire voile vers les Côtes de Guinée. De tels ordres surprirent Cowley, mais il fallut obéir; il changea, en conséquence, sa route, qu'il dirigea vers les Isles du Cap Verd. Il arriva, au mois de Septembre, dans l'Isle de *Sal*, où il ne trouva que du poisson, & des bêtes fauves (*e*). Après avoir

(*d*) Le Journal du Capitaine Cowley se trouve dans un Ouvrage Anglois, qui a pour titre; *A new Universal Collection of Voyages and Travels*.

(*e*) Le Gouvernement de cette Isle, située vers le seizième degré de Latitude, étoit singulier. Le nombre de ses Habitans ne se montoit qu'à cinq, dont quatre avoient des titres. Un étoit Gouverneur, trois avoient le rang de Capitaines, & le cinquième étoit Sujet, *pag.* 129.



avoir parcouru une partie des Isles du Cap-Verd, ces Avanturiers débarquèrent à *Saint Jago*. Ils enlevèrent tout ce qui se trouva sous leurs mains; mais leur meilleure capture, fut un Vaisseau de quarante canons, chargé de toute sorte de provisions, qu'ils prirent dans le Port de *Sierra Leona*. Cette prise faite, ils gouvernèrent vers l'Isle Juan Fernandez, & rangèrent la Côte du Bresil. Arrivés au quarantième degré de Latitude Méridionale, la Mer leur parut rouge comme du sang; ce qui étoit occasionné par une quantité prodigieuse de chevrettes. Les veaux marins & les baleines sont si communs dans cet endroit, qu'on y en trouve cent fois plus, qu'au même degré de Latitude Septentrionale. Nos Avanturiers découvrirent, au quarante-septième degré de Latitude, une Isle inconnue, que le Capitaine Cowley nomma *Pepys*. Le Havre de cette Isle est très-avantageux: mille Vaisseaux peuvent y être à la Rade. Ils y firent de l'eau & y prirent des provisions en abondance.

COWLEY. 1683.

Découverte de l'Isle Pepys.

1684.

APRÈS avoir radoubé leurs Vaisseaux, ils remirent à la voile, au commencement de Janvier, & dirigèrent leur route vers les Détroits de Magellan. Dès le 28 du même mois, ils abordèrent aux Isles de *Sebald*, & gouvernant Sud-Ouest par l'Ouest, ils apperçurent, vers le cinquante-troisième degré, la Terre de feu; mais n'osant passer le Détroit de le Maire, ils se déterminèrent à en faire le tour. Le 14 Février, il s'éleva une furieuse tempête, qui les jetta jusqu'au soixante-troisième degré trente minutes; hauteur où aucun Vaisseau n'avoit point encore été. Le froid y étoit excessif, ce qui leur fit prendre le parti de revirer vers le Nord-Est. Ayant trouvé, au quarante-septième degré de Latitude, un Vaisseau Anglois, nommé le *Nicolas*, commandé par Jean *Eaton*, ils engagèrent le Commandant à se joindre à eux. Eaton les accompagna jusqu'à l'Isle de Juan Fernandez, & ils entrèrent dans une Baye où ils trouvèrent vingt-cinq brasses d'eau (*f*).

LES Avanturiers n'ayant aucun but fixe, & voulant parcourir toutes les Mers, gouvernèrent Nord-Nord-Est jusqu'à-ce qu'ils fussent sortis de la Baye d'Arica. Ils se déterminèrent alors à faire voile vers le Cap *Blanc*, & continuèrent leur route jusqu'au septième degré, où ils trouvèrent l'Isle de *Lobos*. Après avoir carené leurs Vaisseaux, & pris des rafraîchissemens, ils sortirent de cette Baye, & gouvernèrent vers les Isles *Gallapagos*, situées sous la Li-

(*f*) Le Capitaine Sharp avoit jetté l'ancre, dans la même Baye, en 1680. Comme il avoit trouvé cet endroit désert & inhabité, il le nomma l'*Isle Sainte Catherine*, où il laissa un Indien qui lui appartenoit. Ce pauvre Indien, qui n'avoit qu'un fusil, un petit baril de poudre, quelques bales & un couteau, étoit dans une crainte continuelle de tomber entre les mains des Espagnols. Il établit sa demeure dans un vallon fort agréable, peu éloigné des Côtes de la Mer. Il se bâtit une petite cabane, qu'il couvrit avec des peaux de veaux marins, & se fit un lit, élevé de deux pieds avec des peaux semblables. Comme il n'avoit point d'instrumens propres pour la pêche, il se procura, par son industrie, une espèce de harpon, avec lequel il prit assez de poisson pour sa subsistance jusqu'à l'arrivée de Cowley. Sa joye fut extrême, lorsqu'il apperçut les Anglois, & sur-tout le Capitaine Cook, qu'il connoissoit particulièrement. Nous sommes en partie redevables, à cet Indien, de ce que nous connoissons de l'Isle Sainte Catherine, *pag.* 121.

COWLEY. 1684.

Ligne. Cowley appella celle qui est sous le premier degré, du côté du Sud, l'Isle du *Roi Charles*. Ils jettèrent l'ancre dans une grande Baye qui est au Nord, & y trouvèrent une quantité prodigieuse de tortues de Mer & de Terre, qui pesoient jusqu'à deux cens livres, & d'oiseaux de différentes espèces. L'Isle du Duc d'York ne leur offrit que du bois & de l'eau; avantage qu'ils ne trouvèrent pas dans les autres Isles.

Les Flibustiers échouent devant Realego.

Ils se séparent.

INFORMÉS, par un de leurs prisonniers, qu'ils pourroient facilement s'emparer de *Realego*, ils se déterminèrent à retourner en Amérique pour ranger la Côte Septentrionale. Ils arrivèrent heureusement au Cap *Trespontas*, où ils trouvèrent de bonne eau. Après y avoir laissé leurs prisonniers, ils prirent la route de Realego: Leur arrivée jetta l'allarme dans la Ville; mais les Indiens, revenus de leur première surprise, se préparèrent à faire une belle défense; ce qui étonna les Flibustiers & leur fit prendre le parti de se retirer. Ayant remis à la voile, ils gouvernèrent vers le Golfe *Saint Michel*, à l'embouchure duquel ils trouvèrent les deux Isles *Mangera* & *Amapalla*, dont ils se rendirent maîtres. Une dispute s'étant élevée entre les Capitaines Eaton & *Davis*, qui avoit remplacé le Capitaine Cook, mort depuis peu, ils résolurent de se séparer, après avoir carené leurs Vaisseaux.

LE Capitaine Eaton suivit Cowley. Ces deux Avanturiers sortirent de la Baye de Saint Michel, le 15 d'Août, & dirigèrent leur route vers le *Cap François*, pour se rendre à *Paita*, où ils prirent deux Vaisseaux qui y étoient à l'ancre. Instruits qu'ils trouveroient, dans l'Isle *Gorgone* (*g*), de bonne eau & de bon bois, ils relâchèrent au Port, qui est un des plus beaux & des meilleurs Havres de ces parages. Gardant toûjours Ouest-Nord-Ouest, ils continuèrent leur Voyage jusqu'aux Indes Orientales. Ayant découvert, à la hauteur de treize degrés deux minutes de Latitude, l'Isle de *Guan*, ils en firent le tour pour chercher une Baye qui est à l'Ouest.

Cowley entre dans la Baye de Guan.

LE Gouverneur Espagnol, informé de leur arrivée, leur envoya trois copies de la même Lettre, écrites en Espagnol, en François & en Hollandois. Il leur marqua qu'étant au service du Roi d'Espagne, il vouloit savoir qui ils étoient, d'où ils venoient & à qui ils appartenoient. Le Capitaine Eaton fit réponse au Gouverneur, qu'ils étoient envoyés, par la Cour de France, pour faire des découvertes, & qu'ils étoient venus à Guan pour y prendre des provisions. A peine le Gouverneur eut-il reçu cette réponse, qu'il envoya une Députation au Capitaine Eaton, pour l'assurer de son amitié & l'engager à descendre chez lui, avec promesse de lui fournir toutes les provisions dont il auroit besoin. Les Flibustiers, flattés d'une si gracieuse invitation, envoyèrent des présens au Gouverneur, qui leur en fit aussi de considérables. Le Capitaine Cowley profita des bonnes dispositions des Espagnols pour radouber son Vaisseau. Les Indiens suivirent, extérieurement, l'exemple des Espagnols; mais Cowley, qui connoissoit leur perfidie, se tint sur ses gardes (*h*).

LES

(*g*) Les Flibustiers appelloient cette Isle, située dans la Mer du Sud, à cinq lieues du Continent, l'*Isle de Sharp*, parcequ'il l'avoit découverte quelques années auparavant. Pag. 132.

(*h*) Pag. 135.

Les Avanturiers remirent à la voile, le 4 Avril, & découvrirent, vers le vingtième degré trente minutes de Latitude Septentrionale, une chaîne d'Isles, au Nord de Luçon, la plus grande des Isles Philippines. Ils côtoyèrent ces Isles, & ayant le vent en poupe, ils arrivèrent, en peu de jours, à Canton, une des plus riches Provinces de la Chine, où ils firent un butin considérable. Les richesses immenses, qu'ils enlevèrent, auroient rassasié des gens moins ambitieux: mais rien ne pouvoit les satisfaire. Le Capitaine Eaton en donna une preuve bien convaincante. Informé qu'un Vaisseau Tartare, dont la principale cargaison étoit des lingots d'or & d'argent, faisoit voile vers les Isles Marianes, il le suivit depuis Canton jusqu'à Manille. L'ayant perdu de vûe, il jetta l'ancre aux environs de Luçon, & y attendit un vent favorable pour aller à Bantam. Il découvrit plusieurs petites Isles, où il prit des provisions. Dans sa route vers Borneo, il fit une descente dans une Isle qui est au Nord. Son Vaisseau étant à la Rade, il fit dresser une tente & une batterie de dix pièces de canon, pour se défendre au cas que les Naturels du Pays vinssent les attaquer. Ces préparatifs furent inutiles. Les Indiens, qui n'avoient jamais vû d'Européens, furent si frappés, à leur premier aspect, qu'ils les évitèrent le plus qu'ils purent. Plusieurs se jettèrent à la nâge, de peur de tomber entre leurs mains. Les Flibustiers en prirent cependant quelques-uns, qu'ils gardèrent près de deux mois, & qu'ils traitèrent fort amicalement.

Cowley. 1684. Son Voyage à la Chine.

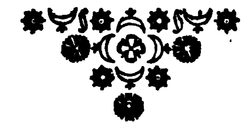
Le Capitaine Cowley, déterminé à renoncer à cet infâme métier, pensa à retourner en son Pays. Quelques-uns de ses Camarades, qui avoient formé le même projet, quittèrent le Capitaine Eaton, sous prétexte de poursuivre un Vaisseau, qu'ils apperçurent à une certaine hauteur. Mais leur véritable dessein étoit d'aller à Batavia. Parvenus à une certaine hauteur, ils furent jettés, par les vents contraires, à *Cheribon*, sur la Côte de Java. Là ils apprirent que Charles II. Roi d'Angleterre étoit mort, & que les Hollandois s'étoient emparés du Comptoir de Bantam, un des plus considérables que les Anglois eussent, dans ce tems-là, aux Indes Orientales. Cette perte a été très-préjudiciable au Commerce de la Compagnie Orientale Angloise. Le Capitaine Cowley, qui desiroit ardemment de retourner en Angleterre, s'embarqua sur un Vaisseau Hollandois, & arriva, le 1er de Juin, devant le Cap de Bonne-Espérance. Ayant remis à la voile, le 15 du même mois, il se trouva, le 29, au dix-neuvième degré quarante cinq minutes de Latitude Méridionale, & le 20 de Juillet, au quinzième degré de Latitude Septentrionale. Le 22, il passa la même Ligne sous laquelle il avoit passé à son départ de la Virginie, en 1683, & il reconnut alors qu'il avoit fait le tour du Globe terrestre dans l'espace de trois ans & deux mois.]

Il renonce au métier de piraterie.

1685.

Son retour en Europe.

1686.





Froger.

§. VII.

Voyage de Froger, ou Relation du Voyage de M. de Genes, au Détroit de Magellan.

Introduction. Origine du dessein de ce Voyage.

VERS l'année 1686, quelques Flibustiers de l'Isle Saint Domingue, fatigués d'avoir battu, pendant plusieurs années, les Côtes de Carac, de la Nouvelle Espagne & de l'Isle de Cuba, sans voir leur fortune plus avancée, résolurent de tourner leurs brigandages sur celles de la Mer du Sud, qu'ils croyoient plus riches & moins fortifiées. Ils connoissoient deux Passages; l'un par Terre, l'autre par le Détroit de Magellan. Le premier, qui est incomparablement plus court, avoit été tenté, avec succès, par quelques autres Avanturiers; mais, outre le danger d'y être attaqués par les Indiens, qui sont tantôt en guerre, tantôt en paix avec les Espagnols, ils n'étoient pas certains de trouver, dans cette Mer, des Bâtimens convenables pour leurs courses. Le Passage du Détroit leur paroissant plus sûr, ils prirent cette route; & d'heureuses témérités leur firent traverser, sans disgrace, des écueils qui effrayent les plus habiles Navigateurs. Ils se firent long-tems redouter des Espagnols du Chily & du Perou, par les descentes continuelles qu'ils firent sur ces deux Côtes, & par le grand nombre de Vaisseaux qu'ils y enlevèrent. Cependant leur butin fut médiocre. Une troupe, mal disciplinée, n'étoit pas capable de conduire ses entreprises avec beaucoup d'ordre. D'ailleurs, les plus riches marchandises paroissant embarrassantes à des Brigands, qui n'avoient point de retraite, ils se contentoient de les rançonner. Lorsqu'ils s'étoient fournis de vivres pour cinq ou six mois, ils choisissoient, au large, quelque Isle déserte, où ils passoient le tems dans une vie sensuelle; & leurs provisions n'étoient pas plutôt épuisées, qu'ils retournoient au pillage.

Flibustiers qui passent dans la Mer du Sud.

Conduite qu'ils y tiennent.

Par quelles avantures ils repassent le Détroit.

Après avoir exercé cette infâme piraterie pendant sept ans, ils pensèrent à repasser dans la Mer du Nord. Ils se rassemblèrent dans l'Isle de Juan Fernandez, pour y faire le partage de leur butin, qui ne montoit pas, pour chacun, à plus de neuf mille livres. Ceux, qui se sentirent pressés du desir de revoir leur Patrie, n'en reprirent pas moins la route du Détroit: mais vingt-trois d'entr'eux, à qui le hasard du jeu avoit fait perdre la meilleure partie de ce qu'ils avoient gagné, virent partir leurs Compagnons sans regret, & se mirent dans une Barque, résolus de périr, ou d'arracher de nouvelles faveurs à la Fortune. Ils enlevèrent, sur la Côte du Perou, cinq Vaisseaux Marchands, entre lesquels ils choisirent celui qui leur parut le plus propre à soûtenir la fatigue d'un long Voyage; & l'ayant chargé de ce qu'ils avoient trouvé de plus précieux dans les autres, ils se flattèrent de revenir plus riches que ceux qui les avoient quittés. Les obstacles sembloient disparoître devant eux. Ce bonheur ne les abandonna point jusqu'au milieu du Détroit. Mais une tempête y fit périr leur Bâtiment. Ils se virent réduits à construire une Barque, qui leur coûta dix mois d'un travail fort pénible. Ils la chargèrent des débris de leurs richesses;

ses; & quoique leur nombre fût diminué, par la faim & la misère, les plus heureux arrivèrent à l'Isle de Cayenne. FROGER.

TANDIS que les uns s'établirent dans cette Isle, & que d'autres retournèrent à Saint Domingue, quatre ou cinq des plus déterminés, ne pouvant se consoler de la perte de leur fortune, conçurent le projet d'un second Voyage, dans la Mer du Sud, & passèrent en France avec de bons Mémoires. L'un d'eux, nommé *Macerty*, offrit ses services à M. de *Genes*, qui passoit pour un homme entreprenant. Il lui fit goûter son dessein. M. de Genes se rendit à la Cour, pour l'expliquer lui-même, & pour obtenir l'honneur de l'exécution. Ses propositions furent agréées avec tant de faveur, que le Roi lui laissa le choix des Vaisseaux; & la nouveauté du Voyage lui fit tant de Partisans, que plusieurs personnes de la première distinction s'intéressèrent dans son armement. Il trouva quantité de jeunes gens, que la curiosité de voir un autre Hemisphère, & l'espérance de s'enrichir, engagèrent à faire la Campagne avec lui (*a*).

Caractère de Froger.

FROGER, qui n'avoit alors que dix-neuf ans, mais qui s'étoit exercé aux Mathématiques, & que la lecture des Relations de Voyages avoit familiarisé avec l'Histoire du Monde, saisit cette occasion de servir utilement sa Patrie. Il partit, dans le dessein d'observer tout ce qui mérite l'attention d'un Voyageur, & de s'appliquer sur-tout à faire des Cartes particulières de l'entrée des Ports & des Rivières, soit par lui-même, soit en reformant les Cartes & les Mémoires des Navigateurs, qui l'avoient précédé. On fait cas, en effet, de ses Descriptions & de ses Plans. Il en a retranché les détails inutiles; & jusqu'à lui, la Marine Françoise n'avoit rien eu de plus exact sur l'ancienne route, qui conduit aux Indes Orientales par le Sud-Ouest.

1695.

Escadre Françoise, & son départ.

L'ESCADRE de M. de Genes étoit composée de six Vaisseaux (*b*). Elle sortit de la Rochelle le 3 de Juin 1695; & se trouvant, le premier de Juillet, à la vûe du *Cap-Verd*, elle prit des rafraîchissemens à l'Isle Françoise de *Gorée*. Froger en donne la Description, & s'étend sur les Nègres de *Rufisque*, sans rien ajoûter à ce qu'on a vû, sous toutes sortes de formes, dans les premiers Tomes de ce Recueil. De-là, ce Chef d'Escadre François alla porter la guerre, dans la Rivière de *Gambra*, ou *Gambie*, au Fort Anglois de *Saint James*, qui se rendit avec peu de résistance (*c*). Les Rois

Son Expédition à la Rivière de Gambie.

(*a*) Il publia sa Relation, en 1698, lorsqu'il vit, dit-il, dans l'Epître Dédicatoire à M. le Comte de Maurepas, que tous ceux qu'il avoit accompagnés gardoient le silence sur leur Expédition. Un vol. *in*-12, à Paris, chez Michel *Brunet*.

(*b*) On doit toûjours le nom des Vaisseaux à l'Histoire de la Marine: 1°. Le *Faucon Anglois*, de quarante-six pièces de canon, & de deux cens soixante hommes d'Equipage, commandé par M. de *Genes*. 2°. Le *Soleil d'Afrique*, de trente-deux pièces, & de deux cens vingt hommes, commandé par M. du *Parey*, Capitaine de Frégate legère. 3°. Le *Séditieux*, de vingt-six pièces, & de cent quarante hommes, commandé par M. de *la Roque*, Capitaine de Frégate legère. 4°. La *Félicité*, Corvette de huit pièces de canon, & de quarante hommes. 5°. La *Gloutonne*, Flute de dix pièces & de quarante hommes. 6°. La *Féconde*, Flute de quatre pièces & de vingt hommes. Ces deux Flutes portoient deux mortiers & six cens bombes, avec des vivres & des munitions pour un Voyage de long cours.

(*c*) Les Anglois avoient été plusieurs années

FROGER. 1695.

Isles de Sainte Anne.

Rois Afriquains, de plusieurs Contrées voisines, rendirent honneur au Pavillon de France. Ensuite M. de Genes, traversant la grande Mer qui sépare l'Afrique du Bresil, arriva, le 24 de Novembre, aux Isles de *Sainte Anne*, qui servoient autrefois de retraite aux Hollandois, lorsqu'ils entreprirent la Conquête du Bresil. Elles n'en sont éloignées que de deux lieues. On en compte trois, dont la plus grande, qui est entre les deux autres, & qui n'a qu'une lieue & demie de circuit, offre, du côté de la Terre-ferme, une Anse fort agréable, où l'on fait d'excellente eau. Les seuls rafraîchissemens qu'on y trouve sont quelques fruits sauvages, du pourpier, & de petites cerises canelées, qui ont à-peu-près le goût des nôtres; mais on est réjoui par le chant d'une infinité de petits oiseaux, qui remplissent les Bois dont ces Isles sont couvertes. Froger auroit admiré le *Cardinal*, espèce de petit moineau, dont les aîles & la queue sont noires, & le reste du corps d'une couleur d'écarlate très-vive, si toutes ses observations n'étoient tombées sur le *Colibri*, petit oiseau de la grosseur du hanneton & d'un plumage verd. C'est un des plus rares ouvrages de la Nature. Il tire sa subsistance des fleurs, comme les abeilles; son nid est de la grosseur d'un œuf, & d'autant plus curieux, qu'il est fait d'un coton très-fin, & suspendu à des branches fort menues (*d*). Les deux autres Isles forment, avec la grande, au Nord & au Sud, des Canaux où les Vaisseaux peuvent passer. Celle du Nord a, du côté de la Terre-ferme, une Anse fort commode pour carener les Vaisseaux; & celle du Sud n'est qu'un gros Rocher de forme ronde. Vis-à-vis de ces Isles, on apperçoit, sur la Côte, un petit Bourg Portugais.

L'oiseau Cardinal.

Le Colibri.

Cap de Frie.

LE 29, on doubla le Cap de *Frie*; & le 30, on se trouva devant deux grandes Roches, assez éloignées l'une de l'autre, qui s'élèvent comme deux pains de sucre à l'embouchure de la Rivière de *Janeyro*. La description de cette Ville appartient à d'autres parties de ce Recueil; mais faisons honneur à Froger d'en avoir donné le Plan, & celui de l'entrée de la Rivière. Après avoir payé assez cher les rafraîchissemens des Portugais, M. de Genes remit à la voile, le 27 de Décembre. Un calme fâcheux l'obligea de mouiller, le 29, dans le Canal de l'*Isle Grande*. Cette Isle n'a pas moins de dix-huit lieues de tour. Elle est haute, & couverte de bois, dont l'épaisseur ne permet pas d'y pénétrer. Cependant on y voit des plaines entières d'orangers & de citroniers. Entre divers fruits sauvages, Froger vante la poire de *Mapou*, qui porte un coton roux, dont on fait des matelas d'une éternelle durée. Il suffit de les exposer au Soleil pour faire renfler le coton, qui reprend alors toute sa force, & qui rend le matelas comme neuf (*e*). On voit, dans les Bois de l'Isle, un autre fruit, qui est de la grosseur d'une noix verte, & dont la tête semble couronnée de cloux de girofle. La Côte, vis-à-vis de l'Isle Grande, présente un gros Bourg Portugais, de quatre ou cinq cens Habitans.

Description de l'Isle Grande.

Poire de Mapou.

DANS

nées à bâtir ce Fort, situé au milieu d'une belle Rivière, où le trafic est fort grand. Cette perte étoit considérable; son revenu montant à plus d'un million, *pag.* 40. Voyez le détail de cette Expédition, au Tom. IV. de ce Recueil, *pag.* 22. R. d. E.

(*d*) Pag. 63.

(*e*) Pag. 87.

Froger. 1696.

Dans le dessein, où l'on étoit, de ne plus toucher à la Terre, jusqu'au Détroit de Magellan, on n'avoit rien épargné, à Janeyro, pour la provision de l'Escadre. M. de Genes fit renouveller l'eau & le bois dans l'Anse de l'Isle Grande, & leva l'ancre le 5 de Janvier 1696. Si la route, où le Lecteur va s'engager avec lui, n'a plus les agrémens de la nouveauté, elle ne sera pas ennuyeuse par sa longueur. Les observations de Froger seront réduites à celles qui lui sont propres, ou qui peuvent servir à l'éclaircissement des Relations précédentes.

Trois spectacles extraordinaires.

Jusqu'à la fin de Janvier, on ne cessa point de faire voile au large, à plus de quarante lieues de Terre. Dans cet éloignement, les François eurent trois spectacles, plus surprenans pour eux, que pour ceux qui fréquentent cette Mer. Le 23, ils virent quantité de veaux marins, qui dormoient sur le dos à fleur d'eau. Le 29, ils furent beaucoup plus étonnés de voir quelques baleines, des margots, & un prodigieux nombre d'oiseaux, qui suivoient le Vaisseau comme des canards. Le 31, la Mer fut si couverte de petites écrevisses rouges, qu'on auroit pû lui donner le nom de *Mer Eritbrée*, & qu'on en prit plus de dix mille avec des paniers (f).

Cap S. Ysiez-de-las-Barreras.

Le 4 Février, on reconnut le Cap *Saint Ysiez-de-las-Barreras*, dont les Terres sont basses & paroissent stériles. La plûpart de ceux qui ont navigué sur ces Côtes, & qui en ont fait des Relations, racontent, qu'à la vûe d'un Vaisseau, les Sauvages font de grands feux, & des sacrifices au Diable, pour le conjurer d'exciter quelque tempête qui le fasse périr.

Le 7, à la pointe du jour, une erreur, qui fit prendre le premier Cap qu'on apperçut, pour celui des *Vierges* (g), exposa l'Escadre à donner sur un Banc, dont elle auroit eu beaucoup de peine à se dégager. Elle découvrit bien-tôt un autre Cap, qu'elle reconnut enfin pour celui des Vierges; & la faveur du vent, jointe à celle du Courant, la fit entrer aussi-tôt dans le Détroit, où elle mouilla, vers le soir, à l'entrée de la Baye de *Possession*. Ainsi les François éprouvèrent que toutes les difficultés, dont on voit de si terribles images dans le récit d'un grand nombre de Voyageurs, viennent du mauvais choix de la saison, ou de l'impatience qui ne permet pas d'attendre des vents & des marées favorables. A la vérité, ils ne trouvèrent pas constamment ces deux avantages; mais la variété même du tems, qui les arrêta au milieu de leur course, prouve assez qu'ils manquèrent de patience à leur tour.

Facilité avec laquelle les François entrent dans le Détroit de Magellan.

Cap Entrana.

Baye Boucaut.

Le vent s'étant fort affoibli, le 12, ils ne purent avancer plus de trois lieues dans toute la longueur du jour. Le 13, ils doublèrent le Cap *Entrana*, pour aller mouiller à l'entrée de la Baye *Boucaut*, où ils virent quelques baleines, & quantité de marsouins tout blancs, à l'exception de la tête & de la queue. Le 14, ayant louvoyé jusqu'à midi, pour résister à la marée contraire, ils jettèrent l'ancre au milieu de cette Baye. La Côte est plate

(f) Pag. 90.

(g) Pour éviter les répétitions, on ne s'attachera qu'aux lieux dont les noms & la description ne se trouvent point dans les autres Relations.

FROGER. 1696.

plate & ſtérile. Elle n'a ni eau ni bois; mais on y voit des bécaſſines, & d'autres oiſeaux de Mer. Quelques Matelots, qui firent une lieue dans les Terres, apperçurent même des bœufs ſauvages & des chèvres. Le rivage offre d'ailleurs une prodigieuſe quantité de jambles & de moules, dont quelques-unes peſent juſqu'à demie livre; & les coquilles ſont d'une beauté charmante.

Iſle de Saint Georges.

Le 16, on doubla le *Cap Gregoire*; & ſur le midi, on mouilla une petite lieue au-deſſous de l'Iſle de *Saint Georges* (*b*), dont le calme & la marée ne permirent pas d'approcher de plus près. Le circuit de cette Iſle eſt d'une lieue. Elle eſt haute & ſéche. On y trouve des champignons, des oiſeaux de Mer, & quelques caſes de Sauvages abandonnées. Les vents, qui redoublèrent pendant les jours ſuivans, firent différer à lever l'ancre juſqu'au 21. On rangea d'aſſez près l'Iſle de Saint Georges, la ſonde à la main; ce qui n'empêcha point qu'on ne ſe trouvât tout-d'un-coup dans la pointe d'un Banc, qui n'étoit pas marquée ſur la Carte. L'adreſſe des Pilotes ſauva l'Eſcadre de ce danger. On mouilla, le ſoir, à ſix lieues de l'Iſle de Saint Georges, dans une Anſe où la Côte s'élève agréablement, & commence à ſe couvrir de bois. Elle a de petites Rivières, où l'on peut faire de très-bonne eau. Le ſelery, les groſeilles, les renards, les outardes, les grives, les canards, les cormorans, & d'autres oiſeaux de Mer y ſont en abondance.

Baye de Famine.

Premiers Sauvages que les François rencontrent.

De cette Anſe, où l'on fut retenu juſqu'au 24, par les vents contraires, on s'avança vers la *Baye de Famine*; & malgré les difficultés de la Côte, qui eſt pleine de rochers, on fit de très-bonne eau à deux lieues de cette Baye. Les François virent ici, pour la première fois, quelques-uns de ces Sauvages, que les premiers Voyageurs ont repréſentés avec tant d'exagération, juſqu'à leur donner huit ou dix pieds de haut, & leur faire avaler des ſeaux de vin. Ils parurent fort ſobres, & le plus haut n'avoit pas ſix pieds. Leur nombre étoit de huit ou dix, qui conſtruiſoient, ſur le bord de la Mer, deux petits Canots d'écorce. Ils prièrent les François, par divers ſignes, de n'y pas toucher. Une grande & vieille femme, qui étoit avec eux, ſembloit exercer quelque autorité ſur les autres. Ils avoient des frondes & des fléches, avec cinq ou ſix petits chiens, qui leur ſervoient apparemment pour la chaſſe. Leurs fléches étoient armées de pierre à fuſil, taillée en langue de ſerpent. Au-lieu de fer, dont on obſerva qu'ils n'avoient aucune connoiſſance, ils ſe ſervoient de gros cailloux, fort bien taillés, pour couper le bois. Leur habillement, & leur couleur, étoient les mêmes dont on a déja donné la deſcription: mais les François virent leurs caſes, qui ne conſiſtent qu'en un demi cercle de branches d'arbres, qu'ils plantent & qu'ils entrelaſſent, pour ſe garantir des injures de l'air (*i*). Le

(*b*) Ce nom eſt nouveau; mais c'eſt la même Iſle que les Anglois nomment *Iſle des Pingouins*, parcequ'ils y en trouvèrent un grand nombre.

Nota. Cette Note eſt déplacée dans l'Edition de Paris, où ſon renvoi ſe rapporte au Cap *Entrana*, que M. Anſon nomme *Entrance*, dans ſa Carte. On trouve déja le nom de *S. Georges* dans la Relation de Narborough, R. d. E.

(*i*) Pag. 97.



HABITANS du DÉTROIT de MAGELLAN, nommés PATAGONS, leurs Barques, leurs Chaumines, &c.

INWOONDERS van de STRAAT MAGELLAN, genaamt PATAGONS, hunne Schuiten, Hutjes, &a.

FROGER, 1696.

Cap Forward.

Cap de Hollande.

LE 25, des vents variables & contraires obligèrent le Chef d'Escadre de mouiller sous le Cap *Forward*. Le lendemain, après avoir doublé ce Cap, on arriva le soir au Cap de *Hollande*, mais avec d'épouvantables coups de vent, qui sortoient d'entre deux montagnes, & souvent au milieu d'un grand calme. Vers minuit, on se vit forcé de retourner au mouillage qui se présenta le premier: ce fut deux lieues au-dessus du Cap Forward, dans une grande Baye fort commode, où M. de Genes prit le parti de s'arrêter jusqu'au 3 de Mars, à faire du bois & de l'eau. Une Rivière, qui s'y décharge, reçoit facilement les Chaloupes, dans la haute marée. Cette Baye n'étant pas marquée dans les Cartes, les François la nommérent *Baye Françoise*, & donnèrent à la Rivière le nom de M. *de Genes* (*k*).

Baye Françoise, & Rivière de Genes.

UN vent favorable leur rendit le courage de doubler encore une fois le Cap de Forward. Le 5, ils reconnurent la Baye de Famine, où les Espagnols, qui s'y étoient établis sous le règne de Philippe II, seroient encore, suivant la réflexion de l'Auteur, s'ils n'avoient pas été mangés par les Sauvages (*l*). Cette Baye est grande; le fond en est bon (*m*). Plusieurs grandes plaines, dont elle est environnée, paroissent capables de culture, & le gibier y est en abondance.

LES jours suivans furent terribles, par la violence des coups de vent, qui repoussèrent un Vaisseau de l'Escadre jusqu'à la Baye Françoise. Ils redevinrent favorables le 9; mais pour changer le lendemain, avec beaucoup de pluye & de grêle, & pour continuer d'être contraires jusqu'au 20. Alors, un heureux intervalle permit de gagner la Rade du Port *Galant*, où l'Escadre passa quinze jours, avec des vents très-froids & beaucoup de neige. On y tint Conseil: la patience & les vivres commençant à manquer aux François, on se détermina, si le vent ne changeoit pas dans l'espace de deux jours, à retourner vers l'Isle Grande, pour y renouveller les provisions, & pour tenter la fortune par d'autres voyes. Froger ne laisse pas d'attribuer des regrets fort vifs, à ceux qui changeoient si legèrement de résolution. „ Il n'y avoit pas un Matelot, dit-il, qui n'eût mieux aimé „ mourir de faim, que de retourner sur ses traces. Ils s'accoutumoient „ déja à manger des rats, & les payoient quinze sols, prix courant (*n*)". Il ajoûte, „ que pour mieux les jouer, le vent redevint favorable aussi-tôt „ qu'ils furent sous les voiles, & leur fit faire encore une tentative, qui „ n'eut pas plus de succès".

Port Galant.

Les François abandonnent leur entreprise.

QUELQUES heures leur ayant suffi, pour retourner à l'embouchure du Détroit, ils rentrèrent dans la Mer du Nord, le 11 d'Avril: Les Côtes du Brésil leur promettoient les mêmes secours qu'ils y avoient déja trouvés. Ils se rendirent dans la *Baye de tous les Saints*, devant la Ville de *Saint Salvador*; dont Froger fait une description (*o*), qui sera mieux placée dans une autre partie de ce Recueil. Après y avoir employé quatre mois, à rétablir leurs Malades, M. de Genes résolut de visiter la *Cayenne*, Isle Françoise,

L'Escadre va se rafraîchir à S. Salvador.

Elle se rend à l'Isle de Cayenne.

(*k*) Pag. 104.
(*l*) Pag. 105.
(*m*) L'Auteur remarque que quarante Vaisseaux peuvent y mouiller aisément, *pag.* 105. R. d. E.
(*n*) Pag. 108.
(*o*) Pag. 134 & suivantes.

FROGER. 1696.

se, où les Habitans de cette Nation avoient été rétablis, en 1677, par M. le Maréchal d'*Estrées*, après en avoir été chassés deux fois depuis 1635, première année de leur possession.

Sa route.

Cap S. Antoine.

L'ESCADRE quitta Saint Salvador le 7 d'Août, pourvûe de toutes sortes de rafraîchissemens; & doublant le Cap *Saint Antoine*, elle courut au large pendant quelques jours, pour s'éloigner de la Côte, qui est dangereuse, par ses Bancs de roches, & parceque les grains y sont fréquens. Le 17, on reconnut le Cap *Saint Augustin*, dont on se croyoit à plus de trente lieues; ce qui fit juger aux Pilotes, qu'ils avoient été portés à la Côte par de grands Courans. Le 22, ayant passé la Ligne, ils en trouvèrent d'autres qui portoient vers l'Ouest; Ils continuèrent de courir au large, pour se mettre à la hauteur du Cap d'*Orange* (p). Le 27, lorsqu'ils se croyoient encore à plus de soixante lieues de terre, ils s'apperçurent que l'eau devenoit jaune & bourbeuse, & qu'elle étoit un peu douce; d'où ils conclurent qu'ils étoient à l'embouchure du fameux Fleuve des *Amazones*, qui, par sa rapidité, conserve la douceur de ses eaux près de vingt lieues en Mer. Les jours suivans, s'étant approchés de la Côte, qu'ils suivirent à trois & quatre lieues, sans trouver jamais plus de cinq & six brasses d'eau, ils reconnurent le Cap d'Orange, le 30; & le même jour, ils doublèrent une grosse Roche, nommée le *Connétable*, qui est à trois lieues au large, & à cinq de Cayenne. Après l'avoir rangée à demie portée de canon, ils mouillèrent, vers six heures du soir, à trois lieues au Nord de l'Isle, devant cinq petits Islots qui en sont fort proche.

Cap S. Augustin.

Cap d'Orange.

Eau du Fleuve des Amazones.

Rocher le Connétable.

LES Courans étant d'une violence extrême sur cette Côte, la Chaloupe fut obligée de faire le tour de l'Isle, pour aller demander un Pilote, qu'elle n'amena que le lendemain, parceque la Mer étoit basse. On se servit, autant qu'il fut possible, de la marée, pour arriver au mouillage de l'Isle, où il y a si peu d'eau, qu'on ne peut appareiller qu'à demi flot. Enfin l'ancre fut jettée sous le canon de la Ville, à une portée de pistolet du rivage.

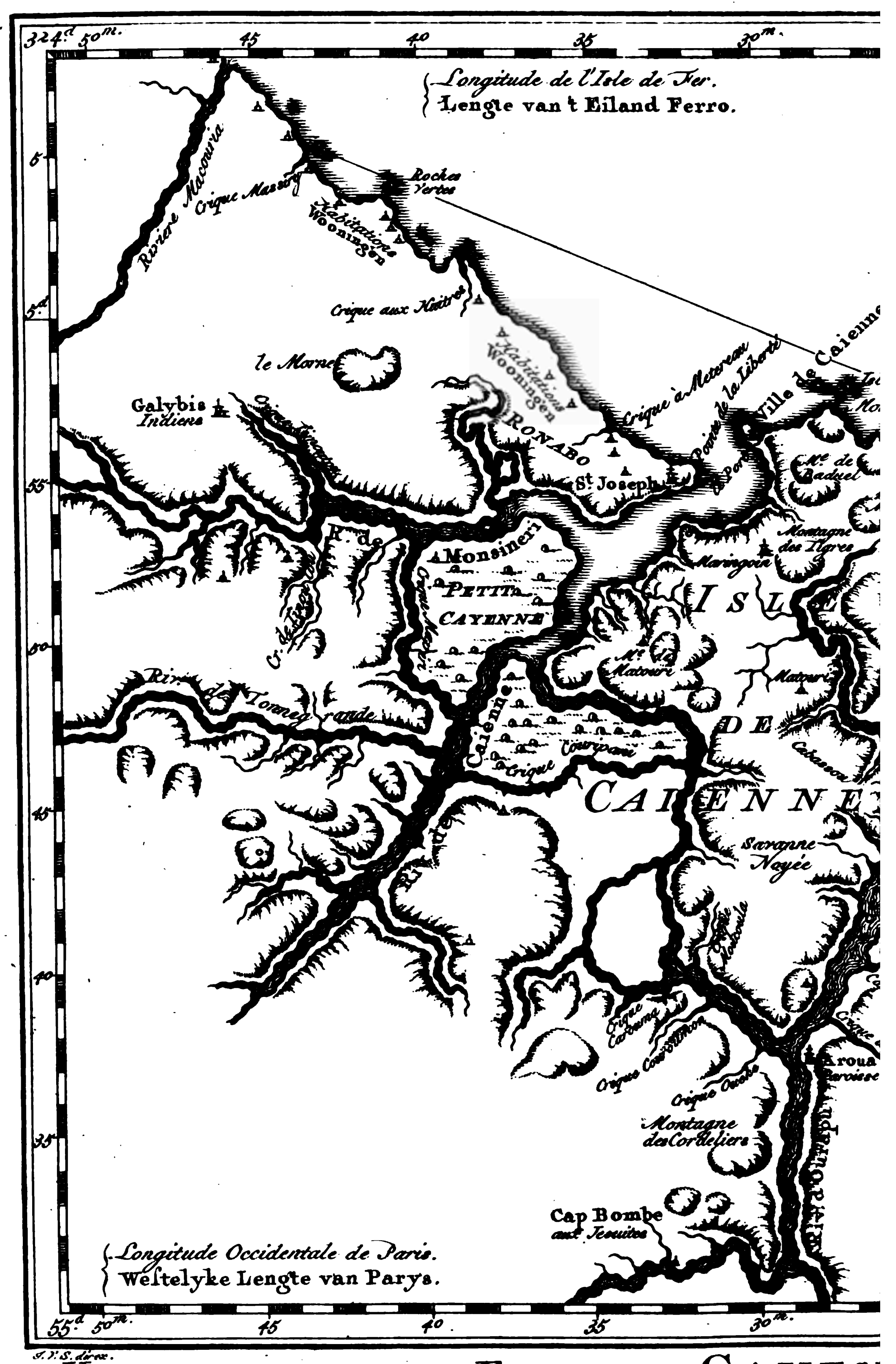
Description de l'Isle de Cayenne.

L'ISLE de Cayenne est située à la Côte de la *Guiane*, à quatre degrés quarante-cinq minutes de Latitude du Nord, & à trois cens trente-deux degrés de Longitude. Elle est formée par deux bras de Rivière, & sa circonférence est d'environ dix-huit lieues. Froger la représente assez haute sur le bord de la Mer, & si marécageuse, dans son milieu, qu'on ne peut aller par terre d'un bout à l'autre. Les marais sont couverts de mangles fort épais, qui croissent jusques dans l'eau de Mer, & dont l'entrelassement forme une espèce de chaussée, sur laquelle, en certains endroits, on peut marcher plus de quinze ou vingt lieues sans mettre pied à terre (q).

La

(p) Les Hollandois, après avoir passé la Ligne, sont obligés de venir reconnoître ce Cap, pour se rendre à *Surinam*, & de suivre la Côte avec le Courant. *Pag.* 158. On commence, de ce Cap, à voir des montagnes dans le fond des Terres. *Pag.* 159.

(q) On a vû, dans les Relations d'Afrique & d'Asie, que les branches de ces arbres se courbent vers la terre, où elles prennent racine, & forment des bois impénétrables. Les huitres s'attachent à leur pied.

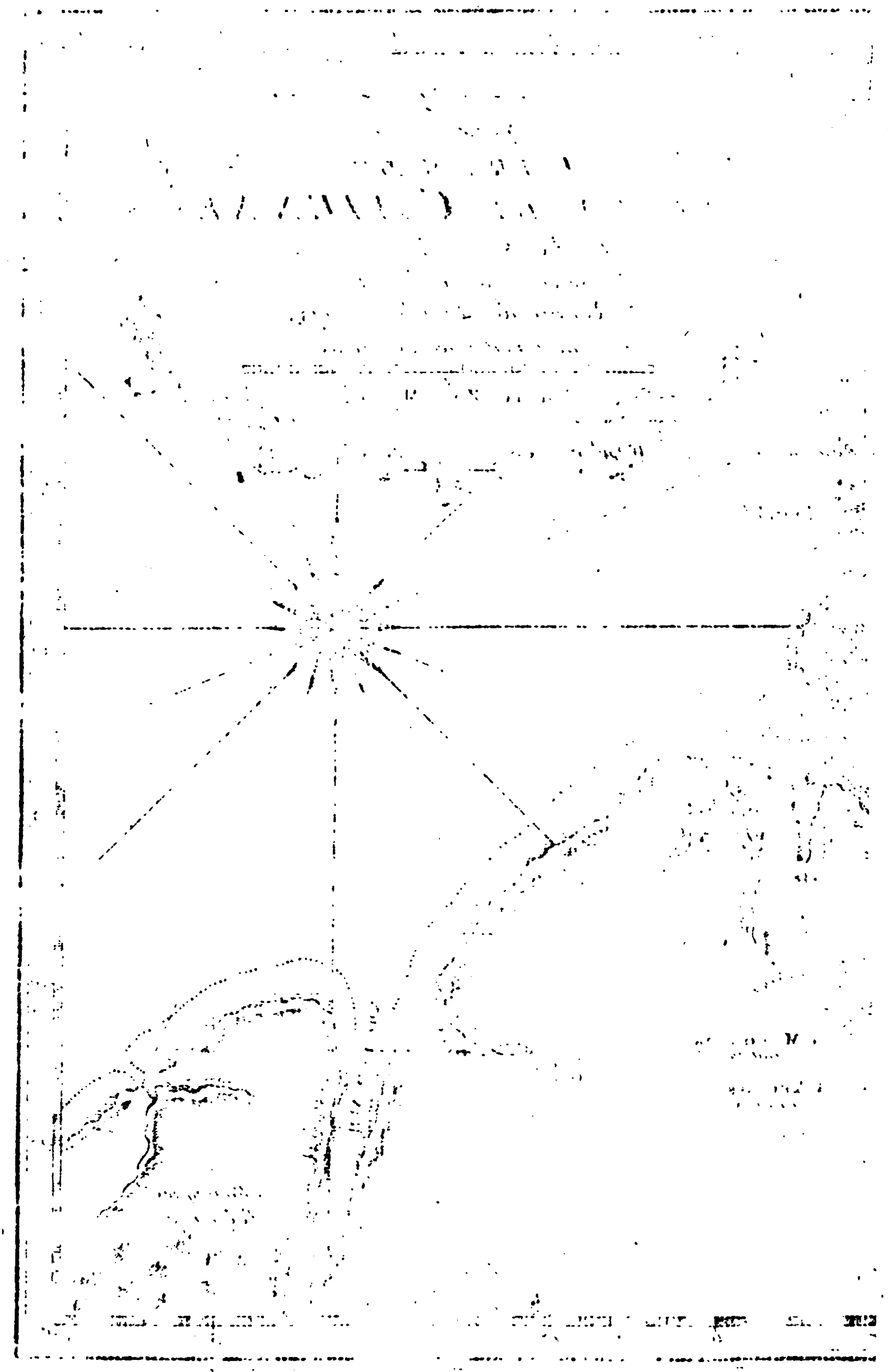


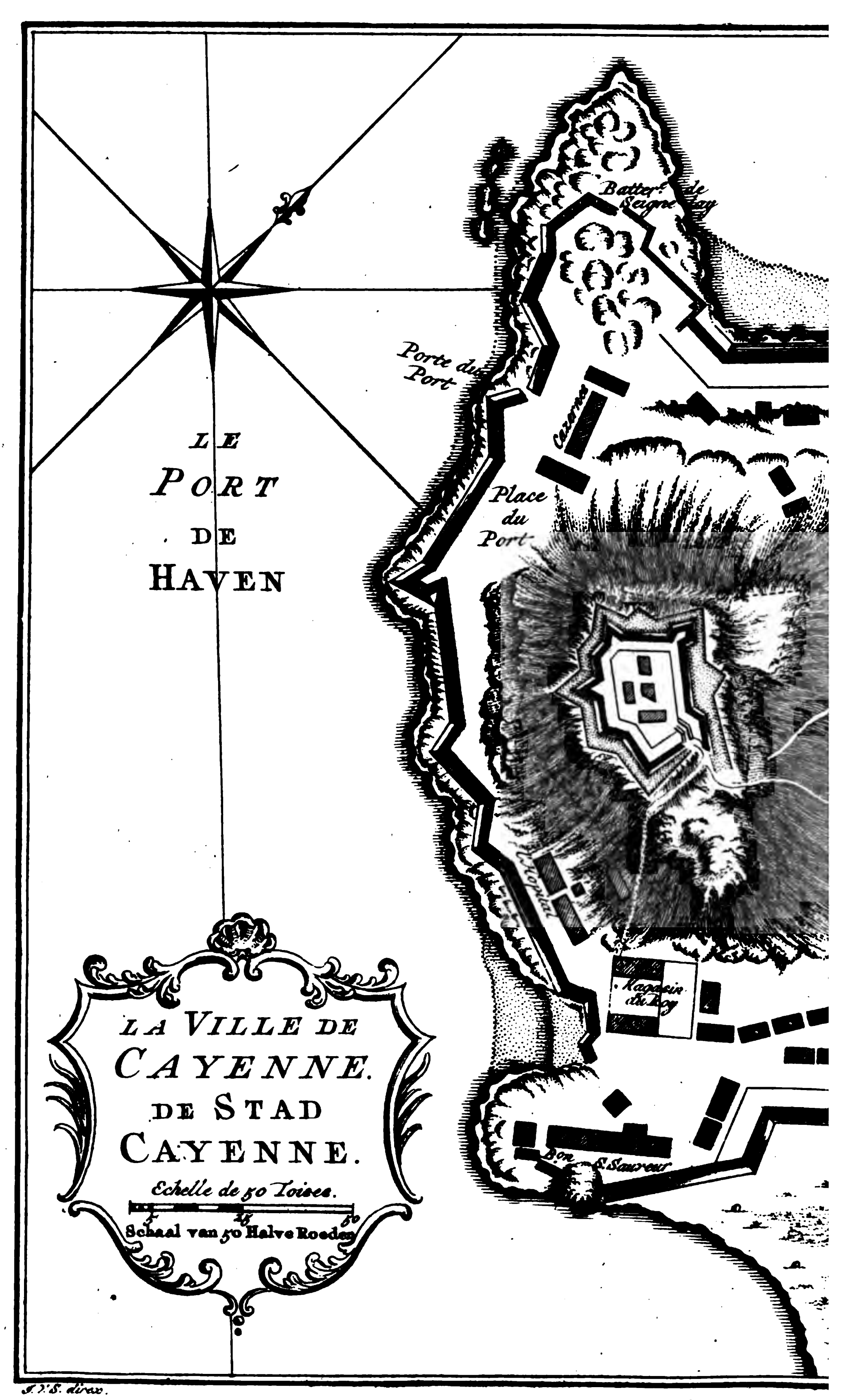
S. V. S. direx.

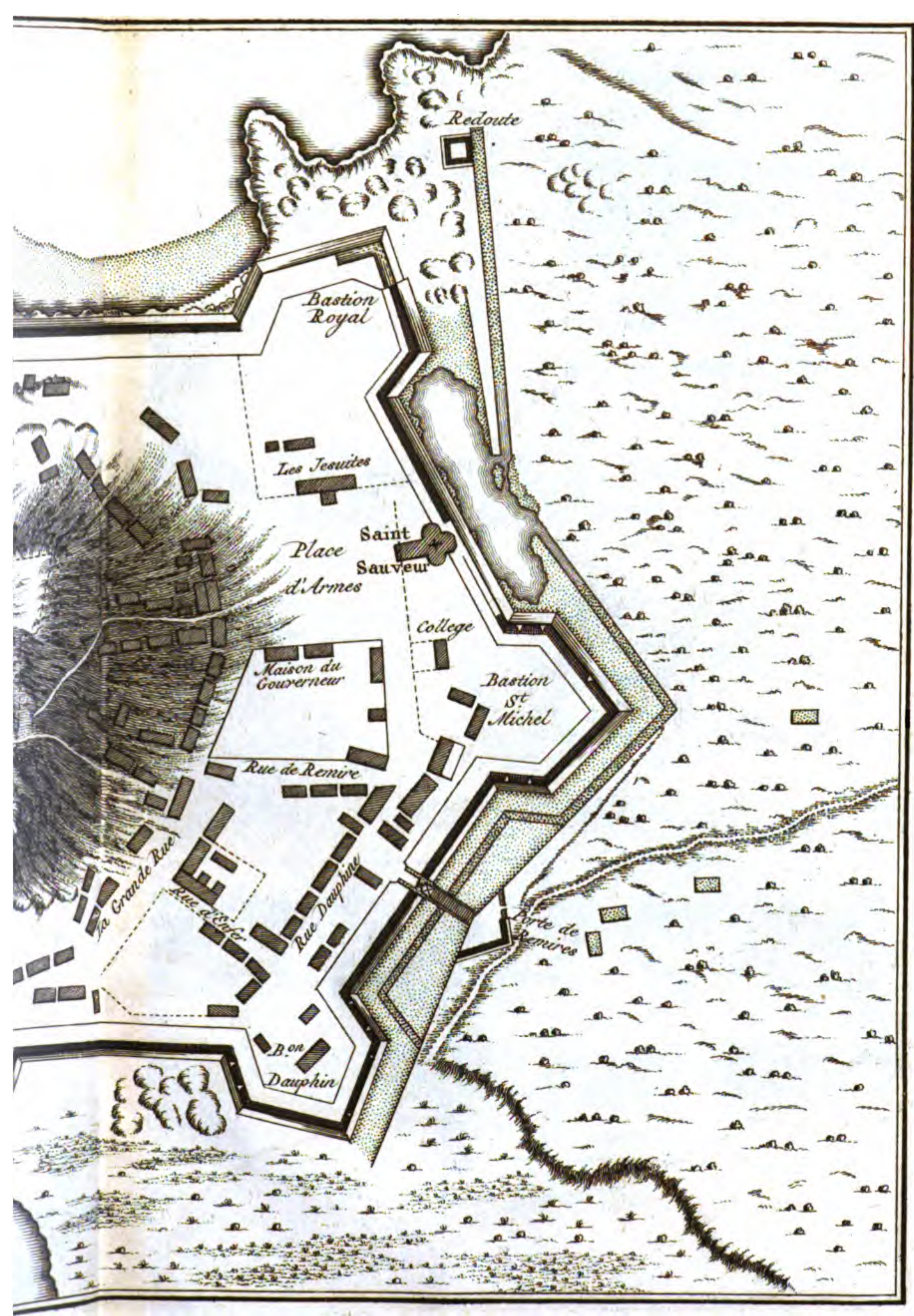
KAART VAN HET EILAND CAYEN

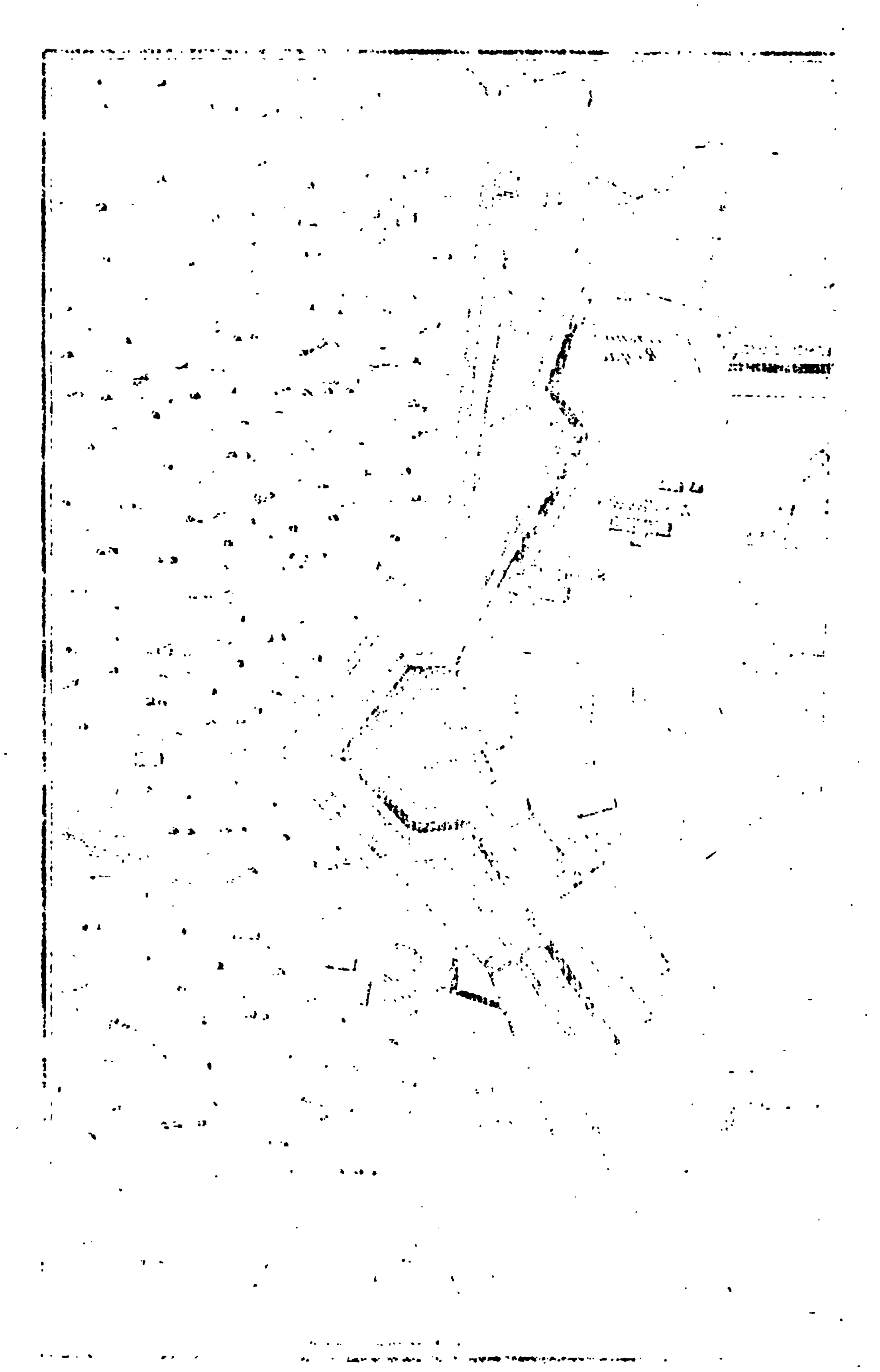


NNE, en omleggende Plaatzen. Door den Hr. Bellin, &c.




LE PORT DE HAVEN
LA VILLE DE CAYENNE.
DE STAD CAYENNE.
Echelle de 50 Toises.
5 25 50
Schaal van 50 Halve Roeden
Batter.ie de Seigne Roy
Porte du Port
Cazernes
Place du Port
Hopital
Magasin du Roy
B.on S. Sauveur
J. V. S. direx.


Redoute
Bastion Royal
Les Jesuites
Saint Sauveur
Place d'Armes
College
Maison du Gouverneur
Bastion St. Michel
Rue de Remire
La Grande Rue
Rue d'Enfer
Rue Dauphine
Porte de Remires
B.on Dauphin



La situation de la Ville est à l'Occident de l'Isle, où la Nature & l'Art ont également contribué à la fortifier. Sa figure forme un exagone irrégulier. Elle est défendue par un Fort, qui commande de toutes parts, & par différentes Batteries, qui montent à près de soixante pièces de canon. Sa Garnison étoit alors de deux cens hommes de Troupes réglées, & le nombre de ses Habitans de plus de quatre cens, qui demeurent dans l'Isle, ou à peu de distance sur la Côte, & qui, à la moindre allarme, sont obligés de prendre les armes. Leur Gouverneur, nommé M. de *Feroles*, avoit l'administration suprême de la Justice. Froger donne le Plan de la Ville & du Fort de Cayenne; mais, sans parler des édifices, il ajoûte uniquement, que les Jésuites, qui sont chargés de l'administration spirituelle, ont une Église dans la Ville, & une Chapelle à l'autre bout de l'Isle, pour la commodité des Habitans. FROGER. 1696.

L'Air de Cayenne étoit autrefois mal sain, non-seulement parceque le terrein y est plein de bois & marécageux, mais encore parcequ'il y pleut continuellement pendant neuf mois. Les maladies y étoient fréquentes, & les enfans y mouroient presqu'aussi-tôt qu'ils voyoient le jour: mais depuis que l'Isle se défriche, on commence à s'y bien porter. Les femmes y accouchent heureusement, & leurs enfans sont robustes.

Son Commerce.

Le principal Commerce de l'Isle consiste en sucre & en rocou; mais il se fait peu de l'un & de l'autre, parceque les Habitans manquent d'esclaves pour y travailler. Aussi les Navires y passent-ils quelquefois près d'un an, pour attendre leur cargaison. Les marchandises, que l'on y porte de France, sont du vin, de l'eau-de-vie, des farines & des viandes salées. Les bœufs y sont très-rares. Il est même défendu d'en tuer, sans une permission expresse, parcequ'on veut leur laisser le tems de multiplier. On y porte des merceries & des ferremens, pour traiter avec les Indiens. L'argent y avoit toûjours été fort rare: mais les Flibustiers, qui étoient revenus, depuis peu, de la Mer du Sud, & dont chacun n'avoit pas moins de deux ou trois mille écus, l'avoient rendu plus commun, en achetant des Magasins & des Habitations.

Les François de Cayenne avoient fait, pendant quelque-tems, un Commerce assez avantageux d'esclaves, de poisson sec, & de hamacs avec les Indiens de la Rivière des Amazones: mais, depuis quelques années, les Portugais, voulant s'y établir, faisoient cruellement massacrer tout ce qui s'opposoit à leurs vûes. M. de Feroles avoit entrepris de faire un chemin, pour aller par terre à cette Rivière, & se proposoit d'en chasser les ennemis de son Commerce. Outre l'ancien intérêt de l'Isle, il avoit découvert que la Rivière des Amazones a des Mines d'argent.

Ses productions.

Avec le sucre & le rocou, l'Isle de Cayenne produit du coton & de l'indigo. Elle est très-fertile aussi en maïs & en manioc. Il y croît de la casse, des papaies, des pommes d'acajou, de la vanille & de la *Pite*, espèce d'herbe, dont la côte se teille comme le chanvre. Le fil en est plus fort & plus fin que la soye, dont Froger croit qu'il ruineroit le Commerce, si l'usage en étoit permis en France (r).

L'E-

(r) Pag. 169.

FROGER. 1696. L'ÉBENE noire, la verte, le bois de lettre, le bois de violette, & d'autres bois de teinture & de menuiserie, sont communs dans l'Isle. Le poisson & le gibier y sont en abondance. On y voit des tigres, des cerfs, des cochons, des porcs-épis, des agoutils, des sapajous & des cameleons. L'*Agoutil* est de la grosseur d'un lièvre. Il a la couleur du cerf, le museau pointu, de petites oreilles, & les jambes courtes & menues. Le *Sapajou* de Cayenne est une espèce de petit singe, d'un poil jaunâtre, qui a de gros yeux, la face blanche & le menton noir. Il est alerte & caressant; mais voleur, & très-sensible au froid, comme les *Sagouins* du Bresil. On trouve, dans l'Isle, de fort gros serpens; mais peu venimeux. Entre plusieurs sortes d'oiseaux, les perroquets y sont d'une beauté singulière. Ils apprennent facilement à parler, & les Indiens ont l'art de leur faire croître des plumes de diverses couleurs, en les frottant du sang de certains reptiles. Les Bois sont peuplés de flamands, de petites perriques, de colibris, d'ocos & de toucans. On nomme *Ocos*, un oiseau de la grosseur d'un poulet d'Inde, qui a le plumage noir sur le dos, & blanc sous l'estomac, le bec court & jaune, la marche fière, & la tête ornée de petites plumes relevées en panache. Le *Toucan* est noir, rouge & jaune. Sa grosseur est celle d'un pigeon. On admire particulièrement son bec, qui est presqu'aussi gros que son corps, & rayé de bandes noires & blanches, qu'on prendroit pour de l'ébene & de l'ivoire. Sa langue est une simple plume, fort étroite (s). Les flamands de Cayenne ne sont pas plus gros que nos poules. Ils volent par bandes, comme les canards; & leur plumage est d'un si beau rouge, que les Indiens s'en font des couronnes.

Son Gouvernement. LE Gouvernement de Cayenne n'est pas renfermé dans les bornes de l'Isle. Il s'étend plus de cent lieues sur le bord du Continent. A l'Ouest, il la a Rivière de *Marouy*, qui le sépare de la Colonie Hollandoise de Surinam; & du côté du Sud, il touche au bord Septentrional du Fleuve des Amazones, où les Portugais ont trois Forts, sur les Rivières de *Parou* & de *Macabu*. Ce Pays est habité par différentes Nations, qui ne parlent point la même langue. Elles sont presque sans cesse en guerre; mais leurs exploits n'aboutissent qu'à s'enlever mutuellement quelques Prisonniers. Ces Indiens sont de petite taille. Il s'arrachent la barbe & se colorent de rocou. Leurs cheveux sont noirs, longs & plats. Ils vont nuds, à l'exception du milieu du corps, qu'ils couvrent d'une petite bande de coton, passée entre les jambes. Leurs ornemens sont des couronnes de plumes, de différentes couleurs, & des brasselets de rassade. La plûpart se percent l'entre-deux des narines, pour y pendre une petite pièce d'argent, ou un gros grain de cristal verd, qui vient de la Rivière des Amazones. On distingue une Nation entière, dont l'usage est de se faire un trou fort large à la lèvre d'en-bas, & d'y passer un petit morceau de bois, auquel ce cristal est attaché. Chaque Nation porte, d'ailleurs, quelque marque, qui la fait distinguer. L'unique habillement des femmes est un morceau de toile, d'un demi pied en quarré, qu'elles ont à la ceinture; & quelques-unes n'y portent qu'une simple feuille de carret.

Habillement des Indiens.

LES

(s) Pag. 171.

FROGER. 1696.

LES hommes se servent de leur arc, avec beaucoup d'adresse, pour la chasse & pour la pêche. Ils font des hamacs, dont on admire le travail; de la poterie, qui n'est pas moins estimée; & des paniers, emboîtés si parfaitement l'un dans l'autre, que l'eau n'y peut pénétrer. Ils gravent, sur leurs callebasses, diverses figures, qu'ils enduisent d'un vernis à l'épreuve de l'eau. Mais avec cette industrie, ils sont extrêmement paresseux. On les trouve toûjours dans leurs hamacs. L'avenir ne leur cause jamais d'inquiétude. Il n'y a que le besoin présent, qui les tire de leur indolence. Au milieu du travail, & même à la guerre, s'ils apprennent que leurs femmes soyent accouchées, ils se hâtent de retourner à leurs maisons, ils se bandent la tête; & comme s'ils étoient eux-mêmes dans les douleurs de l'enfantement, ils se mettent au lit, où les voisins viennent leur rendre visite & leur donnent de ridicules consolations. Leurs habitations sont composées de plusieurs longues cases, qu'ils nomment *Carbet*, où plusieurs Familles vivent ensemble, sous un Capitaine. Ils se nourrissent de cassave, de maïz, de poissons & de fruits. Les hommes vont à la pêche, tandis que les femmes cultivent la terre. Ils portent peu de vivres à la guerre. Froger, qu'on ne peut soupçonner ici d'une fausse imputation, puisqu'il écrivoit sur le témoignage des Jésuites du Pays (t), assure qu'ils mangent la chair de leurs Prisonniers les plus gras, & qu'ils vendent les autres aux François. Ils ont entr'eux plusieurs Fêtes, pendant lesquelles ils s'invitent d'un Carbet à l'autre; & parés de leurs couronnes & de leurs ceintures de plumes, ils passent le jour en danses rondes, mêlées de festins, où ils s'enivrent d'une liqueur très-forte, qu'ils nomment *Ouicou*. C'est une composition de cassave & de fruits, qu'ils font bouillir ensemble. Leur ignorance est digne de compassion. Ils adorent les Astres; mais ils craignent beaucoup un mauvais Génie, auquel ils donnent le nom de *Piaye*. Leurs Loix les attachent à une seule femme, qu'ils ne peuvent quitter, s'ils ne la surprennent dans le crime. Ils portent le respect fort loin pour les Vieillards. Lorsque la mort en enlève un, ils l'enterrent dans le Carbet où il a vêcu, sans autre cérémonie que de s'enivrer: mais après lui avoir laissé le tems de pourrir, ils assemblent les Habitans des Carbets voisins, ils déterrent les os, & les brûlant, ils en mettent la cendre dans leur Ouicou, pour l'avaller dans une Fête éclatante (v).

Leur industrie.

Quelques-uns de leurs usages.

Leur Religion.

Etrange respect qu'ils marquent à leurs Vieillards.

ANTOINE *Biet*, qui publia, en 1674 (x), la Relation de ce qui s'étoit passé, en 1652, dans l'Isle de Cayenne, pour l'Etablissement d'une Colonie Françoise, dont le succès ne fut pas plus heureux que celui d'une autre Expédition, entreprise quelques années auparavant, dans la même vûe, s'étend beaucoup plus sur la Description de l'Isle. Elle se nomme *Cayenne*, du nom d'un Fleuve qui la forme. Je ne la puis mieux comparer, dit-il, qu'à l'Isle de *Camargue*, formée par le Rhône, excepté que celle de Cayenne est un peu plus grande. Sa circonférence est de quinze ou seize lieues. Le courant du Fleuve vient du Midi, & se divise en deux bras, dont

Description de l'Isle de Cayenne, par Antoine Biet.

D'où elle tire son nom.

(t) Pag. 177. (v) Pag. 178. (x) A Paris, *in-4°*, chez *Clousier*.

BROGER. 1696.

dont le principal, qui est *Cayenne*, se jette dans la Mer, à l'Ouest, & n'a pas moins d'un quart de lieue de large à son embouchure. L'autre coule du côté de l'Est & prend le nom de *Mahury*, de celui d'une Pointe de terre, où il se joint à la Mer. L'Isle regarde donc la Mer au Nord, la Terre-ferme au Sud, la Pointe de Mahury à l'Est, & le Fleuve de Cayenne à l'Ouest. A l'embouchure de ce Fleuve, elle est terminée par une autre Pointe, dont la forme est celle d'un croissant, de la longueur d'une lieue, & qui finit par deux cornes, dont l'une se nomme la *Pointe de Ceperou*. C'est à cette Pointe, que dans l'entreprise dont Biet raconte l'Histoire, on construisit un Fort, sur une petite colline, qui prend sa racine de la Mer, & monte doucement jusqu'à sa cime. Il étoit dans une situation assez commode, excepté qu'on n'y pouvoit espérer d'eau que par le secours d'une citerne. On y avoit fait un puits, à cent pas de la colline; mais dans la supposition d'un Siège, il ne pouvoit être d'aucun usage pour la Place. Le mouillage est excellent au pied de la même colline, dans le Canal même du Fleuve, qui peut contenir, entre les deux cornes du croissant, plus de cent Vaisseaux à l'ancre, sous la protection du Fort. Des deux côtés de la colline, les Barques & les Chaloupes approchent du rivage à la distance d'un pied. C'est un autre petit Port, en forme aussi de croissant, dont un petit rocher fait la pointe. Au côté de ce rocher, le rivage de la Mer est un beau sable, d'un quart de lieue de longueur, jusqu'à l'embouchure d'un petit ruisseau, qui tarit par intervalles. Tout l'espace, depuis le Fort jusqu'au ruisseau, est un terrein plat & capable de culture.

Pointe de Ceperou, où le premier Fort fut construit.

De l'autre côté du même ruisseau, on rencontre une colline, qui s'avançant un peu dans la Mer, forme une autre Pointe, au pied de laquelle une fontaine sort sous une roche. Cette colline, qui fait la seconde corne du croissant, porte le nom de *Conobebo*. Elle est de la même hauteur que celle de Ceperou; & du côté qui regarde l'Est, elle est suivie d'un fort beau rivage, qui s'étend l'espace d'un grand quart de lieue, sous le nom d'*Anse de Conobebo*. Le terrein en est plat, & formé par une autre colline, qui s'avance aussi en Mer, & qui se nomme *Romata*. Le rivage, qui suit à l'Est, en tire le nom d'*Anse de Romata*. C'est encore un parfaitement beau terrein; mais il n'est arrosé d'aucun ruisseau. L'extrêmité de cette Anse est fermée de même par une Pointe de terre, après laquelle on trouve l'Anse, ou le Rivage de *Remire*, qui est de la même beauté, & qui s'étend d'une lieue en longueur. C'est au milieu de cette Anse, que dans les deux premières tentatives d'une Colonie, on avoit établi la principale habitation. Mais Biet blâmoit beaucoup ce choix. Il n'y avoit pas d'autre eau que celle de quelques Mares, formées par les pluyes, & l'on étoit obligé d'aller, avec beaucoup de peine, jusqu'à une petite Rivière, qui en étoit à la portée du canon. D'ailleurs, on ne pouvoit espérer d'y faire jamais un Port sûr & commode. La petite Rivière, dont on vient de marquer l'éloignement, est extrêmement agréable. Il n'y a point, d'ailleurs, de hautes montagnes dans l'Isle. On n'y voit que des collines, qui peuvent être cultivées jusqu'au sommet; & le reste du terrein, qui est fort uni, se trouve

Pointe de Conobebo.

Pointe de Romata.

Anse de Remire.

trouve mêlé de savanes, ou de belles prairies, dont les herbes sont excellentes (y).

Création fort singulière des Capitaines Indiens.

Biet, dont la sagesse & la piété sont des garants continuels pour la vérité de ses récits, du moins lorsqu'il les fait sur le témoignage de ses propres yeux, rapporte quelques usages fort singuliers des Peuples voisins de l'Isle. Ceux qui veulent obtenir la qualité de Capitaines, doivent avoir donné des preuves éclatantes de valeur & de prudence. Ces Elections se font après une guerre, & sont précédées d'exercices qui paroîtront incroyables. Premièrement, raconte Biet, celui qui aspire à cette grande distinction, déclare ses vûes en revenant dans sa case avec une rondache sur la tête, baissant les yeux, & gardant un profond silence. Il n'explique pas même son dessein à sa femme & à ses enfans. Mais, se retirant dans un coin de la case, il s'y fait faire un petit retranchement, qui lui laisse à peine la liberté de se remuer. On suspend, au-dessus, le hamac qui lui sert de lit, afin qu'il n'ait occasion de parler à personne. Il ne sort de ce lieu que pour les nécessités de la nature, & pour subir de rudes épreuves, que les autres Capitaines lui imposent successivement.

Epreuve sans exemple.

On lui fait garder, pendant six semaines, un jeûne fort rigoureux. Toute sa nourriture consiste dans un peu de millet bouilli & de cassave, dont il ne doit manger que le milieu. Les Capitaines voisins viennent le visiter matin & soir. Ils lui représentent, avec beaucoup de force, que pour se rendre digne du rang auquel il aspire, il ne doit craindre aucun danger; que non-seulement il aura l'honneur de la Nation à soûtenir, mais à tirer vengeance de ceux qui ont pris en guerre leurs Parens & leurs Amis, & qui leur ont fait souffrir une mort cruelle; que le travail & la fatigue seront desormais son seul partage, & qu'il n'aura plus d'autre voye pour acquérir de l'honneur. Après cette harangue, qu'il écoute modestement, on lui donne mille coups, pour lui faire connoître ce qu'il auroit à supporter, s'il tomboit entre les mains des Ennemis de sa Nation. Il se tient debout, les mains croisées sur la tête. Chaque Capitaine lui décharge, sur le corps, trois grands coups, d'un fouet composé de racines de palmier. Pendant cette cérémonie, les jeunes gens de l'habitation s'employent à faire les fouets; & comme il ne reçoit que trois coups d'un même fouet, il en faut beaucoup lorsque les Capitaines sont en grand nombre. Ce traitement recommence deux fois le jour, pendant l'espace de six semaines. On le frappe en trois endroits du corps; aux mammelles, au ventre & aux cuisses. Le sang ruisselle; & dans la plus vive douleur, il ne doit pas faire le moindre mouvement, ni donner la plus legére marque d'impatience. Il rentre ensuite dans sa prison, avec la liberté de se coucher dans son lit, au-dessus duquel on met, comme en trophée, tous les fouets qui ont servi à son supplice.

Elles finissent encore plus singulièrement.

Si sa constance se soûtient pendant six semaines, on lui prépare des épreuves d'un autre ordre. Tous les Chefs de la Nation s'assemblent, parés solemnellement, & viennent se cacher aux environs de la case, dans des buissons,

(y) Voyage Equinoxial, ou Relation &c. pag. 95 & précédentes.

Froger. 1696.

buiſſons, d'où ils pouſſent d'horribles cris. Enſuite, paroiſſant tous avec la fléche ſur l'arc, ils entrent bruſquement dans la caſe; ils prennent le Novice, déja fort exténué de ſon jeûne & des coups qu'il a reçus; ils l'apportent dans ſon hamac, qu'ils attachent à deux arbres, & d'où ils le font lever. On l'encourage, comme la première fois, par un diſcours préparé; & pour eſſai de ſon courage, chacun lui donne un coup de fouet, beaucoup plus fort que tous les précédens. Il ſe remet dans ſon lit. On amaſſe, autour de lui, quantité d'herbes très-fortes & très-puantes, auxquelles on met le feu, ſans que la flamme puiſſe le toucher, mais pour lui en faire ſentir ſeulement la chaleur. La ſeule fumée, qui le pénétre de toutes parts, lui fait ſouffrir des maux étranges. Il devient à demi fou dans ſon hamac; & s'il y demeure conſtamment, il tombe dans des pamoiſons ſi profondes, qu'on le croiroit mort. On lui donne quelques liqueurs, pour lui faire rappeller ſes forces; mais il ne revient pas plutôt à lui-même, qu'on redouble le feu, avec de nouvelles exhortations. Pendant qu'il eſt dans ces ſouffrances, tous les autres paſſent le tems à boire autour de lui. Enfin, lorſqu'ils croyent le voir au dernier degré de langueur, ils lui font un collier & une ceinture de feuilles, qu'ils rempliſſent de groſſes fourmis noires, dont la picqûure eſt extrêmement vive. Ils lui mettent ces deux ornemens, qui ont bien-tôt le pouvoir de le reveiller par de nouvelles douleurs. Il ſe lève; & s'il a la force de ſe tenir debout, on lui verſe, ſur la tête, une liqueur ſpiritueuſe, au travers d'un crible. Il va ſe laver auſſi-tôt, dans la Rivière, ou la Fontaine la plus voiſine; & retournant à ſa caſe, il y va prendre un peu de repos. On lui fait continuer ſon jeûne, mais avec moins de rigueur. Il commence à manger de petits oiſeaux, qui doivent être tués par la main des autres Capitaines. Les mauvais traitemens diminuent, & la nourriture augmente par degrés, juſqu'à-ce qu'il ait repris ſon ancienne force. Alors, il eſt proclamé Capitaine. On lui donne un arc neuf, & tout ce qui convient à ſa dignité. Cependant ce rude apprentiſſage ne fait que les petits Chefs Militaires. Pour être élevé au premier rang, il faut être en poſſeſſion d'un Canot, qu'on doit avoir fait ſoi-même; ce qui demande encore un travail long & pénible (z).

Autre condition pour les grands Capitaines.

Méthode auſſi étrange pour la création des Piayes, ou des Médecins.

La méthode du Pays, pour faire les *Piayes* (a), qui ſont les Médecins, n'eſt pas moins remarquable. Celui qui aſpire à cette grande diſtinction, paſſe d'abord environ dix ans chez un ancien Piaye, qu'il doit ſervir en recevant ſes inſtructions. L'ancien obſerve s'il a les qualités néceſſaires. L'âge doit être au-deſſus de vingt-cinq ans.

Lorsque le tems de l'épreuve eſt arrivé, on fait jeûner le Novice avec plus de rigueur encore que les Capitaines. Il eſt exténué juſqu'à manquer de force. Les anciens Piayes s'aſſemblent, & ſe renferment dans une caſe, pour lui apprendre le principal myſtère de leur Art, qui conſiſte dans l'évocation de certaines Puiſſances, que Biet croit celles de l'Enfer. Au-lieu de le fouetter, comme les Capitaines, on le fait danſer avec ſi peu de relâche, que dans ſa foibleſſe il tombe ſans connoiſſance. Mais on la lui rappelle, avec

(z) *Ibidem*, pag. 376. & ſuivantes.

(a) Froger donne ce nom à leur Divinité.

Froger. 1696.

avec des ceintures & des colliers remplis de grosses fourmis noires. Ensuite, pour le familiariser avec les plus violens remèdes, on lui met, dans la bouche, une espèce d'entonnoir, par lequel on lui fait avaller un grand vaisseau de jus de tabac. Cette étrange médecine lui cause des évacuations qui vont jusqu'au sang, & qui durent plusieurs jours. Alors on le déclare Piaye, & revêtu de la puissance de guérir toutes sortes de maladies. Cependant, pour la conserver, il doit observer un jeûne de trois ans, qui consiste, la première année, à ne manger que du millet & de la cassave; la seconde, à manger quelques crabbes avec cette espèce de pain; & la troisième, à se contenter encore d'y joindre quelques petits oiseaux. Mais la plus rigoureuse partie de cette abstinence est la privation des liqueurs fortes. Ils n'ont le droit de se faire appeller à la visite des Malades, qu'après avoir achevé ce long cours d'épreuves & de pénitences. L'évocation des Puissances infernales ne mérite pas le soin que Biet a pris d'en rapporter toutes les circonstances: mais son récit demande plus d'attention lorsqu'il vante la connoissance que ces Barbares ont d'un grand nombre de simples, „ avec „ lesquelles ils font des cures admirables. Ils ont des racines, qui guérissent les playes les plus empoisonnées, & qui ont la force d'en tirer les „ fléches rompues". Biet assure qu'il en a vû les effets, & qu'en ayant obtenu quelques-unes, il les planta dans l'Isle de la *Barbade* (*b*). Pourquoi les

Simples d'une vertu admirable.

(*b*) *Ibid.* pag. 388 & précédentes. Le même Voyageur fait quelques observations curieuses sur la Langue de cette Côte. Elle est, dit-il, d'une singulière stérilité. Comme ces Sauvages ne connoissent aucune sorte d'Art, de Science, ni de Religion, ils n'ont que les mots qui leur servent à communiquer entr'eux & à nommer ce qu'ils comprennent par le ministère des sens. Aussi n'a-t-on pas besoin de beaucoup de tems ni de peine pour les entendre. „ Des huit „ parties de l'Oraison, dont nous composons un discours, ils n'en ont que deux; „ sçavoir, le Nom des choses, & le Verbe, „ pour représenter les actions & les passions. „ Ils ont deux sortes de Noms, le Substan- „ tif & l'Adjectif; mais sans distinction de „ Nombre, sans Cas & sans Articles. S'ils „ veulent nommer du Pain, ils disent „ *Meiou*. S'ils veulent dire qu'il appartient „ à Pierre, ils disent *Meiou Pierre*". Cependant on peut dire qu'ils ont un Vocatif; car ils s'appellent fort bien entr'eux; à moins que le ton seul ne leur en tienne lieu. Au lieu de Pluriel, ils se servent du mot *Papo*, qui signifie tous. Lorsqu'ils veulent représenter un nombre fort grand, qu'ils ne peuvent compter, ils montrent leurs cheveux, en prononçant le nom *Taponimé*, qui veut dire beaucoup. Ils n'ont qu'une seule terminaison pour tous les Genres. S'ils veulent exprimer les qualités contraires à celles de leurs Adjectifs, ils y ajoûtent la négation *Oua*, qui signifie proprement Non. Par exemple, les François sont bons, *Francici troupa*. Les François sont mauvais, *Francici troupa oua*. Ils ont les Pronoms démonstratifs, moi, toi, lui, qui servent pour tous les possessifs, & pour distinguer les Personnes des Verbes. *Aou* signifie moi, nous, je, mien, & nôtre. *Amoré*, toi, tu, vous, vôtre. *Mocé*, il, ils, lui, eux & leur. Ils n'ont pas de Pronom relatif, ni de Verbe substantif, ni de Conjugaison des Verbes, ni de Passif. A l'égard des Nombres, ils ne comptent que jusqu'à quatre: 1, *Annik*; 2, *Oko*; 3, *Orona*; 4, *Acourabamé*. Pour exprimer cinq, ils montrent les cinq doigts d'une main; tous les doigts des deux mains pour exprimer dix; & ceux des mains & des pieds pour exprimer vingt. *Opoupomé* signifie deux fois les mains & les pieds. S'ils veulent exprimer un plus grand nombre, ils se servent de leurs nœuds. Biet joint, à plusieurs autres remarques, un petit Dictionnaire des mots qu'il a pû recueillir. Une singularité qu'il fait observer encore, c'est qu'il y a quelque différence entre le langage des hommes & celui des femmes. Les hommes ajoûtent à la fin du mot, *bo* ou *bon*; & les femmes ajoûtent *ri*. Par exemple, pour dire, *je vais à Ceperou*, un homme dit; *aou Ceperoubo* ou *Ceperoubon nisau*; une femme, *aou Ceperiri nisan*. Biet n'explique pas d'où cette différence est prise. *Ibid*, *pag.* 594 & *suivantes*.

FROGER. 1696. les François de la Cayenne, à qui ces connoissances doivent être familières, ne nous communiquent-ils pas un trésor plus précieux que toutes les productions de leur Isle ?

Intempérance des gens de Mer.

L'ESCADRE Françoise passa trois semaines à rétablir ses Malades. Froger fait une remarque badine sur l'intempérance des gens de Mer. Il étoit arrivé depuis deux jours, à Cayenne, un Vaisseau Marchand, chargé de vin & d'eau-de-vie. Comme les Équipages de l'Escadre reçurent leur solde pour un mois, & que depuis long-tems ils n'avoient trouvé une si belle occasion, ils bûrent, en huit jours, non-seulement la cargaison du Marchand, mais encore tout ce qu'il y avoit de vin & d'eau-de-vie dans l'Isle.

1697.

Retour de l'Escadre à la Rochelle.

M. de Genes fit lever l'ancre le 25 Janvier; & passant par la Martinique & la Guadeloupe, sans autre vûe apparemment que de protéger le Commerce François, il remit à la voile le 10 de Février 1697. Depuis le débouquement des Antilles, jusqu'aux Isles Açores, on ne cessa point de voir des herbes, qui viennent, dit-on, du Canal de Bahama, d'où elles sont jettées fort au large par la rapidité des Courans, & dispersées dans toute cette Mer par les vents d'Aval, qui régnent continuellement sur les Côtes de la Virginie & de la Nouvelle Angleterre. Le 21 d'Avril, l'Escadre vint mouiller heureusement (c) devant la Rochelle.

(c) Un Vaisseau, que les vents en avoient séparé le 14, étoit entré dans ce Port avant elle. Pendant les cinq derniers jours, M. de Genes, manquant de vivres, fut obligé d'employer le sucre & le cacao des Marchands, pour faire du chocolat à son Equipage. Cette liqueur étoit assez nourrissante pour tenir lieu de repas aux Matelots; mais ils ne s'en accommodoient point, parcequ'elle leur étourdissoit la tête. Pag. 225.

WOODES ROGERS.

§. VIII.

Voyage de Woodes Rogers aux Indes Orientales, par le Sud-Ouest.

Introduction.

DE plusieurs observations politiques, qui servent d'introduction à ce Journal, on croit devoir détacher celles qui jettent du jour sur les vûes des Anglois, dans leurs Navigations à la Mer du Sud par les Détroits, & qui appartiennent par conséquent à l'objet de cet Article. Drake, Candish & Narborough ne se sont pas expliqués avec tant de bonne foi. D'ailleurs les circonstances ayant changé, depuis le commencement du dix-huitième siècle, il paroît nécessaire d'expliquer les nouveaux motifs qui portoient les Anglois à tenter les mêmes entreprises.

Eclaircissement sur les Voyages des Anglois par le Sud-Ouest.

WOODES *Rogers* commence par une courte peinture des intérêts de sa Nation, jusqu'au tems de son départ. Il représente l'Espagne si jalouse du Commerce de la Mer du Sud, que dans ses Traités avec les autres Nations, elle n'avoit jamais voulu permettre, sans quelque dure restriction, que leurs Vaisseaux touchassent au rivage de cette Côte. „ Les trésors immenses des „ Indes Occidentales se rendoient, dit-il, tous les ans au Port de Cadix, „ où la plûpart des Nations de l'Europe avoient plus ou moins d'intérêt. Nos „ marchandises y étoient embarquées tous les ans, sous les noms de nos „ Facteurs Espagnols, ou vendues aux Marchands de cette Nation, qui les „ envo-

„ envoyoient aux Indes pour leur compte; & nous avions, au retour, de „ l'or, de l'argent, & d'autres richesses. Il y avoit d'ailleurs un Commer- „ ce secret, par la voye de la Jamaique, sur les Côtes de la Mer du Nord; „ mais il se faisoit avec beaucoup de risque, parceque les Garde-Côtes „ Espagnols enlevoient tous les Vaisseaux Anglois qu'ils pouvoient surpren- „ dre. Cependant, comme nous leur fournissions de meilleures denrées, „ & à plus bas prix, qu'ils ne les avoient de leurs Galions, non-seulement „ leurs Marchands, mais leurs Garde-Côtes mêmes, trafiquoient sourdement „ avec nous, lorsqu'ils y voyoient de la sûreté".

WOODES ROGERS.

Tel étoit le négoce de l'Angleterre avec l'Espagne, jusqu'à la grande Alliance de 1701. La Maison d'Autriche, incapable par elle-même de se remettre en possession de cette Couronne, implora le secours des Anglois & des Provinces-Unies. Alors, pour dédommager ses Alliés des fraix de la guerre, elle leur accorda la propriété de toutes les Terres & des Villes de la domination Espagnole, qu'ils pourroient obtenir par la voye des armes. Mais les François entreprirent de les devancer. Dès l'année 1698, ils avoient envoyé, de la Rochelle à la Mer du Sud, deux Vaisseaux chargés des productions de leurs Manufactures, sous le Commandement de *Beauchêne-Gouin*, de Saint Malo, pour essayer d'y établir quelque Commerce (a). Le succès avoit si bien répondu à leurs espérances, qu'ils continuèrent d'y faire un trafic d'une vaste étendue; & que dans une seule année, on y vit jusqu'à dix-sept de leurs Vaisseaux, de Guerre ou Marchands. Woodes Rogers ne craint pas d'avancer, sur des témoignages, qu'il croit certains, „ que dans les premières années de ce siècle, ils apportèrent en France, „ sans aucune exagération, plus de cent millions de risdales, qui montent „ presqu'à vingt-cinq millions de livres sterling; outre ce qu'ils acque- „ roient par leur trafic à la Mer du Nord, en servant de Convoi aux Ga- „ lions ou à la Flotte d'Espagne, pour le voyage & le retour des Indes Oc- „ cidentales. C'est par ces deux moyens, qu'ils se rendirent absolument „ maîtres d'un Commerce inestimable, qui les mit en état de résister à la „ plûpart des Puissances de l'Europe, & de soûtenir une guerre, sous le poids „ de laquelle ils auroient succombé sans cette ressource".

Observations de Rogers sur les intérêts de sa Nation.

L'Auteur n'examine point ce qui empêcha sa Nation, de tirer plus d'avantages de son alliance avec la Maison d'Autriche, & d'envoyer, au commencement de la guerre, quelque Colonie dans la Mer du Sud: mais il n'a besoin, dit-il, que de son expérience, pour assurer que cette entreprise pouvoit réussir; & s'il avoit eu des forces suffisantes, pendant le Voyage qu'il fit dans cette Mer, il lui auroit été facile de former divers Etablissemens. Après avoir réfléchi sur les objections, il n'en trouve que quatre, auxquelles on doive s'arrêter. 1°. Qu'il est difficile à plusieurs Vaisseaux de faire un si long Voyage de conserve. 2°. Qu'il ne l'est pas moins de se munir de vivres & d'autres secours, pour aller & revenir, dans la supposition de quelque disgrace. 3°. Qu'il y a peu d'apparence d'y pouvoir mener

Objections qu'il se fait.

(a) L'Auteur cite ici le Journal de ce Commandant, qui n'a jamais été publié, mais dont il se vante d'avoir une Copie. Voyez ci-dessous.

WOODES ROGERS.

per assez de monde, pour en former une véritable Colonie. 4°. Qu'elle ne pourroit empêcher d'autres Nations d'y trafiquer, ni réussir peut-être elle-même dans ce Commerce.

Comment il y répond.

ROGERS croit bien répondre à la première, en établissant, par son expérience, que plusieurs Vaisseaux peuvent faire ensemble le Voyage autour du Monde. On n'ignore point, ajoûte-t'il, que des Flottes entières vont aux Indes Orientales & reviennent de conserve, quoique le Voyage soit beaucoup plus long. Aux deux objections suivantes, il répond, que les deux Vaisseaux, dont il commandoit l'un, avoient à bord plus de monde, qu'on n'en met ordinairement sur des Bâtimens du même port, & qu'ils ne laissoient point d'avoir des vivres pour seize mois; d'où il conclut que des Vaisseaux de guerre & de transport, bien équipés, peuvent achever cette expédition, & porter des vivres au moins pour une année. Il veut même que pour chaque Vaisseau de guerre, on puisse accorder un Vaisseau chargé de vivres, qui en porteroit pour neuf ou dix mois de plus, parcequ'il n'auroit que le petit nombre de Matelots qui lui seroit nécessaire pour la manœuvre. On transporteroit donc assez de monde pour former une Colonie, & des vivres pour vingt-deux mois, qui seroient plus de tems qu'on n'en a besoin pour le Voyage à la Mer du Sud & pour le retour. D'un autre côté, si quelque Vaisseau venoit à s'écarter, il se retrouveroit infailliblement aux lieux marqués pour les rendez-vous. Tous les Navigateurs ont trouvé ce Voyage facile, dans la saison favorable; & les Equipages mêmes jouissent d'une santé plus ferme, que ceux qui vont aux Indes Occidentales par les Mers du Nord. On peut se rafraîchir, aux Isles du Cap-Verd & au Bresil. La plus longue distance, de ces deux endroits à la Mer du Sud, n'est guères de plus que dix semaines. On arrive alors au Chily, dont le climat est si doux, & s'accorde si bien avec la constitution des Européens, que leurs Malades s'y rétablissent bien-tôt.

ENFIN, pour réponse à la quatrième objection, Rogers suppose que l'Angleterre peut fournir des marchandises, non-seulement meilleures, mais à plus vil prix que les autres Nations de l'Europe. Les Anglois, dit-il, trouveroient à négocier avantageusement dans la Mer du Sud, puisque les Espagnols font un prodigieux débit des productions de l'Europe, par la voye de Porto-Bello, de Carthagene & de Panama, & puisque les François y ont porté leurs marchandises, à des prix si fort au-dessous de ce qu'elles coûtoient par l'ancienne route, que le Commerce de la Flotte & des Galions de la vieille Espagne sembloit toucher à sa ruine.

Aveu contraire à ses espérances.

MAIS, après avoir établi ces principes, Rogers, se défiant du succès de la grande Alliance, fait un aveu, qui s'accorde mal avec le dessein qu'il avoit d'exciter sa Nation au Commerce de la Mer du Sud. „ Il est certain, dit-il, qu'en guerre ou en paix, nous n'y maintiendrons jamais nos „ avantages, sans une Colonie: mais, s'il m'est permis de m'expliquer „ ouvertement, il n'est guères probable que nous puissions rétablir nôtre „ Commerce en Espagne, pendant que cette Couronne sera sur la tête d'un „ Monarque François. En vain aspirons-nous au Commerce de la Mer du „ Sud. Nous n'y réussirons pas, si nous ne nous en saisissons pendant la „ guerre, pour obtenir qu'il nous soit confirmé par un Traité ".

Ce fut apparemment l'opinion qu'on avoit de l'Auteur de ces raisonnemens, qui lui fit confier, en 1708, le Commandement d'un des deux Vaisseaux, nommés le *Duc* & la *Duchesse* (*b*), qui avoient été équipés à la Rade Royale, proche de Bristol, pour aller croiser dans la Mer du Sud; tous deux bien fournis de tout ce qui est nécessaire pour un Voyage de long cours. On prend encore une plus haute idée de sa Commission, en le voyant accompagné du fameux Guillaume *Dampier*, qui s'étant déja signalé par de célèbres Voyages, ne dédaigna point de prendre sous lui la qualité de prémier Pilote. Ils mirent à la voile le 2 d'Août. Jamais il n'y eut d'instructions plus sages, que celles qu'ils avoient reçues de leurs Armateurs, ni de conseil mieux règlé que celui qui fut établi dans les deux Vaisseaux; & pour conserver une Relation exacte & fidèle de tout ce qui devoit arriver pendant le Voyage, Rogers se pourvut d'un Livre blanc, qui fut exposé à la vûe de tout l'Equipage, & sur lequel on écrivoit chaque événement, avec liberté, pour tout le monde, de corriger sur le champ les moindres erreurs (*c*). Au-reste, quoiqu'on ne puisse mal juger en effet de la fidélité d'un Journal, qui fut composé avec tant de précaution, on ne doit pas la même confiance à tous les détails historiques, qui n'y ont été joints qu'après le retour, & qui composent au moins les trois quarts de l'Ouvrage (*d*). Exceptons-en néanmoins l'Extrait que Rogers donne, en peu de mots, du Journal de Beauchêne-Gouin. Cette Pièce, n'ayant jamais été publiée, mérite d'être ici conservée, dans une Note (*e*).

Départ de la Rade Royale.

Remarques sur le Journal de Rogers.

Il n'y a rien de plus curieux & de plus important dans la Navigation des

(*b*) Le *Duc*, monté de trente canons & de cent quatre-vingt-trois hommes, & la *Duchesse* de vingt-six canons & cent cinquante-un hommes. *Pag.* 30. R. d. E.

(*c*) Edition d'Amsterdam 1716, 2 vol. in-12.

(*d*) La plûpart sont tirés de sources suspectes; sur-tout ceux qui regardent les Jésuites du Paraguay.

(*e*) Beauchêne-Gouin, dit-il, le dernier Navigateur, du moins que je sache, qui ait passé par le Détroit de Magellan, y donna fond au Cap *des onze mille Vierges*, (ou *de la Vierge*) le 24 Juin 1699. Il y fut retenu quelques jours par les vents contraires. Le 3 de Juillet, il relâcha dans le Port *de Famine*; & quoique ce fût ici la plus rude saison de l'année, le climat, depuis l'embouchure du Détroit jusqu'à ce Hâvre, lui parut aussi tempéré qu'en France. Il y trouva quantité de bois pour le chauffage; mais il y essuya de grosses bourrasques de pluyes & de neiges, qui venoient de l'Ouest. Il compte qu'il seroit facile de s'y établir, dans un quartier du Pays, qui s'étendroit plus de vingt lieues; & qu'on pourroit semer du grain, & nourrir du bétail, dans l'Isle *Elisabeth*. A la vûe des feux qu'il découvrit sur la *Terre De-Fuego*, il s'y rendit avec sa Chaloupe, & il trouva que les Naturels du Pays y alloient par bandes de cinquante ou soixante; qu'ils étoient doux & humains, mais fort misérables; qu'ils n'avoient, pour tout habit, qu'une espèce de tunique, qui ne leur passe point les genoux, faite de peaux de bêtes sauvages, dont leurs cabanes, formées de pieux, sont aussi couvertes. Quelques-uns même se rendirent à bord de son Vaisseau, qui étoit à cinq lieues du rivage; & jamais il n'alloit à terre, qu'ils ne vinssent en foule lui demander l'aumône. Le 16 d'Août, il remit à la voile; & comme il avoit promis, à ceux qui devoient le suivre de France, qu'ils trouveroient de ses Lettres au Port *Galant*, il y toucha. Il observe que le Climat & la Navigation varient beaucoup dans ces Détroits, que les raffales y sont violentes, & les bons mouillages très-rares. Il vit, à [l'opposite de] l'Embouchure du Détroit de *Saint Jérôme*, une Isle, qui n'est marquée dans aucune Carte, & qui a deux bons Havres, dont il nomma le plus considérable, *Port Dauphin*; & le moindre, *Port de Philippeaux*. Il prit possession de l'Isle, & lui donna le nom d'*Isle de Louis le Grand*. Le Passage de ces Détroits, dit-il, est sûr dans

WOODES ROGERS. 1708.

des deux Vaisseaux Anglois, que de les voir entrer dans la Mer du Sud, sans passer par les routes connues, & s'en ouvrir par conséquent une nouvelle, qui n'est ni celle de Magellan, ni celle de le Maire. Comme le Journal ne porte point d'autre éclaircissement que les hauteurs, il faut nécessairement les suivre, pour se former quelque idée de cette course.

Par quelle voye Rogers passe dans la Mer du Sud.

Le 21 de Décembre, le *Duc*, commandé par Rogers, se trouva par les quarante-huit degrés cinquante minutes de Latitude Méridionale. Il avoit déja vû, depuis quelques jours, quantité de joncs marins fort hauts, presque tout ronds & branchus, qui paroissoient sur divers rochers. Le 23, à dix heures du matin, ayant rejoint la *Duchesse*, ils découvrirent la Terre, qui portoit au Sud-Sud-Est, à neuf lieues de distance. Elle se présenta d'abord sous la forme de trois Isles, qui sembloient se multiplier à mesure qu'ils en approchoient. A midi, ils l'eurent au Sud-Ouest, à six lieues de son extrêmité Occidentale. Ils virent alors que ce qu'ils avoient pris pour des Isles se joignoit avec la Terre basse. Mais un vent frais d'Ouest les empêcha d'y arriver, & les obligea de se tenir à trois ou quatre lieues de la Côte, qui couroit, autant qu'ils en purent juger, Est-Nord-Est & Ouest-Sud-Ouest. Ils reconnurent enfin que c'étoient les Isles de *Falkland*, que peu de Cartes décrivent, & qu'aucune ne place juste, quoiqu'elles s'accordent assez bien à l'égard de leur Latitude. Leur milieu est sous le cinquante-unième degré de Latitude Méridionale, & Rogers lui donne soixante-un

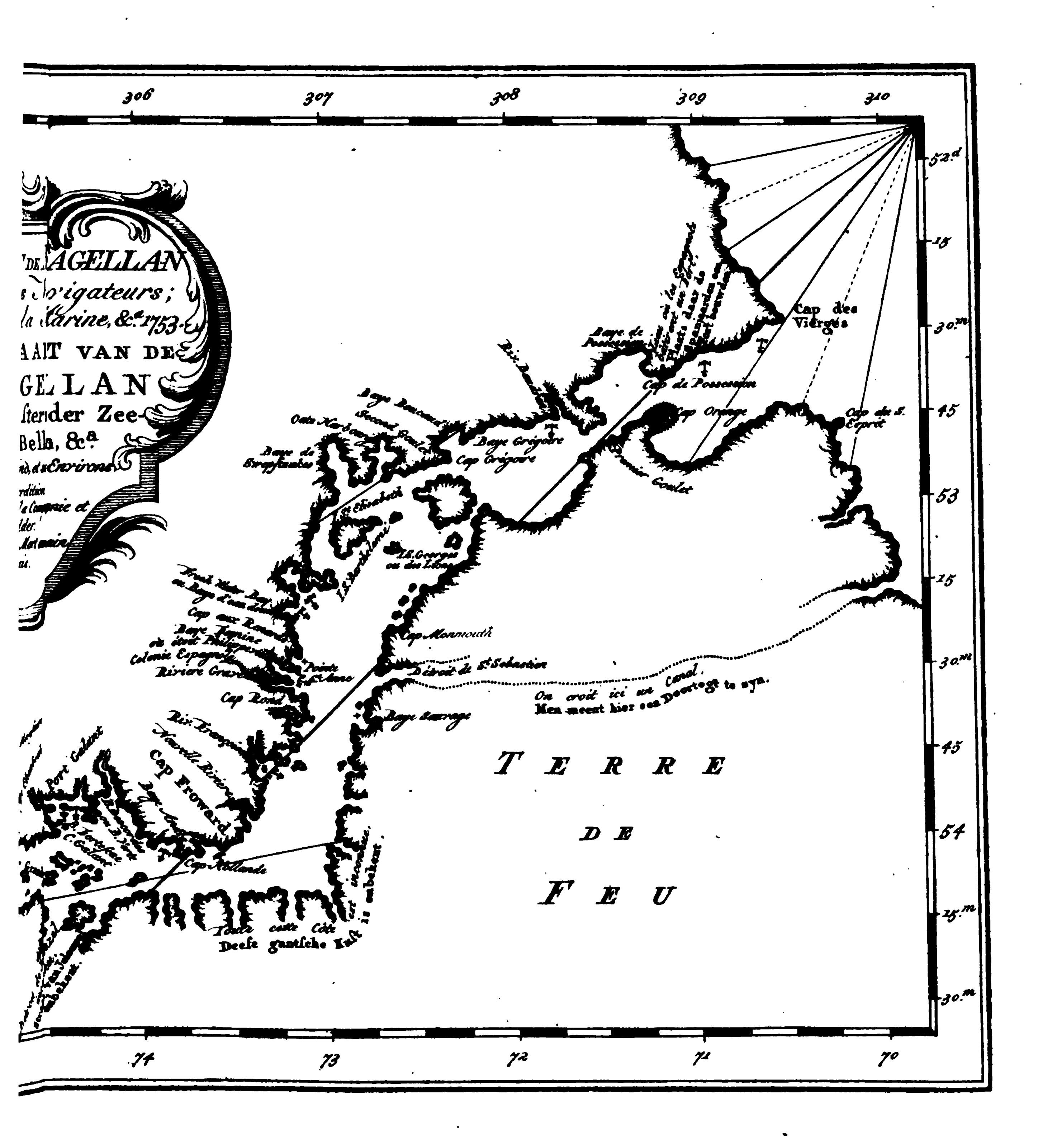
Situation des Isles de Falkland.

dans la bonne saison, mais très-difficile en Hyver. Il en sortit, pour entrer dans la Mer du Sud, le 21 de Janvier 1700, & il alla visiter le Port de *San-Domingo*, qui est la frontière des Espagnols, & le seul lieu où il croit qu'on puisse, aujourd'hui, faire un Etablissement, parceque tout le reste est occupé. Il y arriva le 3 de Février; & le 5, il jetta l'ancre à l'Est d'une Isle, qui porte différens noms, mais que les derniers Voyageurs appellent *Sainte Magdelaine*. Son premier Lieutenant, qu'il y envoya pour en prendre possession, lui rapporta qu'elle étoit fort agréable, & lui fit voir des buissons d'une grande beauté, avec des pois en fleur, qu'il y avoit trouvés à l'Est: d'où Beauchêne-Gouin conjecture, qu'on pourroit s'y établir, quoiqu'il avoue d'ailleurs que l'air y est très-humide, par les pluyes & les brouillards, qui viennent des montagnes, dont elle est environnée. Il voulut passer ensuite à la découverte de quatre Isles, qui sont à la vûe de celle-ci & du Continent: mais, un vent du Nord-Ouest & l'épaisseur de la brume lui ayant fait perdre la Terre de vûe, il eut le chagrin de ne pouvoir découvrir toute cette frontière. Il ajoûte, que le Pays est rempli de hautes montagnes, jusqu'à la Mer, & que le Capitaine d'un Vaisseau Espagnol, qui avoit passé l'Hyver dans ces Quartiers, l'assura qu'on y trouve un bon Port, où les Vaisseaux peuvent être amarrés à de gros arbres; mais qu'on y voit peu d'Habitans sur la Côte, & qu'ils vivent comme ceux du Détroit de Magellan.

Après avoir fait un assez bon Commerce avec les Indiens de la Côte du Chily, il retourna, au mois de Janvier, par le Cap de *Horn*, qu'il place sous le cinquante-huitième degré quinze minutes de Latitude Australe, & son passage fut extrêmement heureux; mais il ne vit point la Terre jusqu'au 19, qu'il découvrit, à cinquante-deux degrés quelques minutes, une petite Isle de trois ou quatre lieues de circonférence, qui n'est pas marquée dans les Cartes. Il trouva de gros Courans à peu de distance de cette Isle; & le 20, il se rendit à celle de Sebald de *Weert*, dont le terrein est marécageux, sans arbres, mêlé de quelques montagnes, & n'a pour Habitans qu'un grand nombre d'oiseaux de Mer. *Ibid. pag.* 287 *& précédentes.*

Note. Dans la Carte réduite du Détroit de Magellan, que nous donnons, M. Bellin renvoyant à cette Note, remarque, qu'il a dressé cette Carte sur les Mémoires & les Plans qui ont été levés par le Sr. *Labat*, Ingenieur, embarqué sur le Vaisseau de M. de Beauchêne, en 1699 & suivantes, & qui a séjourné sept mois dans le Détroit. Il ajoûte, qu'on n'a pu en placer tous les détails dans la nouvelle Carte. R. d. E.


CARTE RÉDUITTE DU DÉTROIT DE M
Dressée sur les Journaux des N
Par le Sr. Bellin Ingr. de la
GEREDUCEERDE KAAR
STRAAT VAN MAGE
Geschikt op de Dag-Registers
Lieden. Door den Hr. Bell
Renvois pour l'Isle de Louis le Grand, et s
a. Port Phelippeaux.
b. Baye Dauphine.
c. Cap S. Jerosme.
d. Détroit de S. Jerosme.
e. Cap S. Denis.
f. Cap de Perdition
g. Canal de la Comp
Baye Ridder.
h. Baye de la Mort a
i. Cap St. Louis.
Longitude de l'Isle de Fer.
Lengte van 't Eiland Ferro.
Riviere S. François
Cap de la Victoire
Les 4 Evangelistes
Finistere
Westminster
Cap des Piliers
Les 12 Apotres
Cap Desiré
Port a l'Anglois
Cap Jacob
Canal de S. Isidore
Cap Noir
Canal de la Ste. Barbe
I. de Louis le Grand
Canal
Baye de la Hatiere
Lignes Marines de France et d'Angleterre de 20 au Degre.
Fransse en Engelse Zee-Mylen van 20 in een Graad.
Toute cette Partie est très peu connue.
Dit heel Gedeelte is zeer weinig bekent.
Longitude Occidentale de Paris.
Westelyke Lengte van Parys.
302
303
304
305
52.d
15
30.m
45
53
15
30.m
45
54
15.m
30.m
79
78
77
76
75


306
307
308
309
310
AGELLAN
TRAAT VAN DE
GELLAN
Cap des Vierges
Baye de Possession
Cap de Possession
Cap Orange
Cap du S. Esprit
Baye Gregoire
Cap Gregoire
Goulet
I.S. Elisabeth
I.S. Barthelemi
I.S. George ou des Lions
Cap Monmouth
Détroit de S.t Sebastien
On croit ici un Canal.
Men meent hier een Doortogt te zyn.
Baye Sauvage
Cap aux Renards
Baye Famine
Colonie Espagnole
Pointe S.te Anne
Cap Rond
Riv. Françoise
Nouvelle Riviere
Cap Froward
Port Galant
Cap Hollande
Toute cette Côte
Deese gantsche Kust
TERRE
DE
FEU
52.d
15
30.m
45
53
15
30.m
45
54
15.m
30.m
74
73
72
71
70


Cap des Vierges

WOODES ROGERS. 1708.

un degrés cinquante-quatre minutes de Longitude Ouest de Londres. Ces deux Isles s'étendent, en longueur, d'environ deux degrés; mesure, néanmoins, qui ne put être prise qu'à vûe d'œil. Le même jour, dans l'incertitude de leur étendue à l'Est, on mit à la cape, depuis huit heures du soir jusqu'à trois du matin. On avoit passé, entre deux & trois heures après midi, devant un gros Rocher blanc, haut & rond, qui avoit paru isolé, à trois lieues du rivage, & qui ne ressemble pas mal à celui qu'on nomme *Fastnelo*, à l'Ouest du Cap Clear, en Irlande. La Côte a presqu'aussi le même aspect que celle de Portland, quoiqu'elle soit moins haute. A quatre heures, on avoit eu, au Sud-Est-Quart-de-Sud, à la distance de sept lieues, son extrêmité Nord-Est; & le Rocher blanc, au Sud, à trois lieues de distance. A six heures, la Terre la plus Orientale, dont on eut la vûe, étoit au Sud-Est, à sept lieues. Tous les côteaux avoient l'apparence d'un bon terrein. La pente en est facile, garnie de bois, & le rivage ne manque point de bons Havres.

Autres observations.

Le 25, après avoir fait route Sud-Est, à cinquante-deux degrés de Latitude, on revit la Terre à midi. Elle couroit au Sud, depuis le Rocher blanc. A six heures du soir, on la perdit de vûe, sans avoir pû reconnoître si elle étoit habitée. Le 26, à midi, on vit, à l'Ouest-Nord-Ouest, à quatre lieues de distance, une petite Isle basse, qui n'est pas marquée sur les Cartes. On étoit à cinquante-trois degrés onze minutes; & le vent, qui avoit été fort variable, depuis le soir du jour précédent, s'étoit remis du Nord-Nord-Est au Sud. On courut, le lendemain, à l'Est, depuis la petite Isle basse, & la Latitude se trouva de cinquante-quatre degrés quinze minutes. Le 30, elle étoit de cinquante-huit degrés vingt minutes. Le premier & le second jour de Janvier, les vents étant de l'Ouest-Sud-Ouest au Nord-Ouest, accompagnés de brume, on ressentit un froid très-vif. Le 5, la Mer devint si grosse, que la *Duchesse* eut beaucoup à souffrir. On fit route avec un vent d'Ouest-Nord-Ouest, & la Latitude Méridionale fut de soixante degrés cinquante-huit minutes. Les vents furent à-peu-près les mêmes, avec des ondées de grêle & de pluye jusqu'au 10. On n'avoit point ici de nuit, sous le soixante-unième degré cinquante-trois minutes de Longitude, Ouest, de Londres. Le Conseil des deux Vaisseaux ne jugea point à propos d'avancer au-delà; & c'est peut-être plus loin, qu'aucun Navigateur ait jamais pénétré au Sud (*f*).

1709.

Jusqu'où Rogers s'avance au Sud.

Le 15, après avoir eu des vents modérés & variables, on en trouva un frais du Sud-Ouest; & la hauteur étant de cinquante-six degrés, on reconnut qu'on étoit dans la Mer du Sud, après avoir fait le tour du Cap de *Horn* (*g*). Le 20, à trois heures après midi, on vit, à l'Est-Quart-de-Nord-Est, à dix lieues de distance, la haute Terre voisine du Port *Saint Etienne*, sur la Côte de *Patagonie*, dans la Mer du Sud, à quarante-sept degrés de Latitude. Le 22, on revit la même Côte, à quarante-quatre degrés neuf minutes. Les Equipages avoient commencé à se ressentir des fatigues

Il se trouve dans la Mer du Sud sans le sçavoir.

(*f*) Pag. 171 & précédentes. Les Hollandois ont été depuis, jusqu'au-delà du soixante-sixième degré de Latitude Méridionale; mais sans faire d'autres découvertes. R. d. E.

(*g*) *Ibidem.*

WOODES ROGERS. 1709.

tigues d'une si longue route, & souhaitoient impatiemment d'arriver à l'Isle *Juan Fernandez*. Mais toutes les Cartes différant alors sur sa position, c'étoit un nouveau sujet d'incertitude. A trente-six degrés trente-six minutes de Latitude, la variation de l'Aiguille fut de dix degrés au Nord. Cinq jours après, les Anglois eurent la vûe de l'Isle, qu'ils cherchoient comme au hazard.

Ce n'est pas pour en donner ici la Description, qu'on y a conduit les deux Vaisseaux. Elle sera réservée à des Navigateurs plus modernes, dont les observations semblent avoir acquis plus de poids par un long séjour. Mais on ne croit pas devoir dérobber, à Rogers, l'honneur d'un récit qui se trouve cité dans quantité d'autres Relations, & qui jette beaucoup d'agrément dans la sienne.

Histoire d'Alexandre Selkirk, Ecossois, abandonné dans l'Isle Juan Fernandez.

Le premier de Février, à quatre lieues de l'Isle, il mit sa Chaloupe en Mer, pour aller reconnoître la Terre. Tandis qu'on attendoit son retour, on vit, à l'entrée de la nuit, un grand feu sur le rivage. Ce spectacle fit juger qu'il y avoit, à l'ancre, quelques Vaisseaux Espagnols ou François; & dans la nécessité où l'on étoit de faire de l'eau & des vivres, on prit la résolution de les attaquer. Cependant, le lendemain, à la vûe de la Baye du milieu, où l'on s'attendoit à rencontrer l'Ennemi, on n'apperçut aucun Vaisseau, non plus que dans l'autre Baye au Nord-Ouest; & ces deux Bayes sont néanmoins les seuls endroits où l'on puisse mouiller. On crut alors qu'il y avoit eu quelque Bâtiment, qui, ne se trouvant point en état de combattre, avoit pris le parti de se retirer. Mais tous les doutes furent éclaircis, à l'arrivée de la Chaloupe. Elle revint bien-tôt, avec un homme vétu de peaux de chèvres, dont la figure avoit quelque chose de plus sauvage que celle de ces animaux. C'étoit un Ecossois, nommé *Alexandre Selkirk*, qui avoit été Maître, à bord d'un Vaisseau Anglois, & que son Capitaine avoit abandonné, dans cette Isle, depuis quatre ans & quatre mois (*b*). Ce Malheureux avoit allumé, à la vûe des deux Vaisseaux, le feu qu'on avoit vû pendant une partie de la nuit.

„ Il avoit vû passer quantité d'autres Bâtimens, pendant le séjour qu'il „ avoit fait dans cette solitude; mais il n'en avoit vû mouiller que deux, „ qu'il avoit reconnus pour des Espagnols. Quelques gens de l'Equipage, „ qui l'avoient apperçu, avoient tiré sur lui, & l'avoient poursuivi jusques dans les Bois. Il s'étoit heureusement dérobbé à leur fureur, en „ grimpant sur un arbre, où ils ne l'avoient pas découvert, & d'où il leur „ avoit vû tuer plusieurs chèvres autour de lui. Il avoua qu'il n'auroit pas „ fait de difficulté de se livrer à des François, s'il eût vû paroître quelqu'un de leurs Vaisseaux; mais qu'il avoit mieux aimé s'exposer à mourir „ dans un lieu désert, que de tomber entre les mains des Espagnols, qui „ n'auroient pas manqué de le tuer, ou de le condamner aux Mines, dans „ la crainte qu'il ne découvrit aux Etrangers ce qui appartenoit à la Mer „ du Sud.

„ Il nous apprit, raconte Rogers, qu'il étoit né à *Largo*, dans la Pro-„ vince

(*b*) Dampier, qui étoit alors sur le même Vaisseau, n'eut pas de peine à le reconnoître, & rendit témoignage à son habileté.

„ vince de Fife, en Ecosse; que dès son enfance il avoit été élevé à la Marine; qu'ayant été abandonné dans l'Isle, par le Capitaine *Pradling*, à l'occasion de quelque démêlé qu'il avoit eu avec lui, il avoit pris la résolution d'y demeurer, plutôt que de solliciter sa grace par des soumissions qui l'auroient exposé à de nouveaux chagrins; outre que son Vaisseau étoit en mauvais état: qu'étant revenu néanmoins à des sentimens plus modérés, il avoit souhaité d'y retourner, mais que le Capitaine avoit refusé de le recevoir. Il ajoûta qu'il avoit déja touché à cette Isle, dans un autre Voyage, & qu'on y avoit alors laissé deux hommes, qui n'y avoient passé que six mois, jusqu'au retour de ceux qui les avoient abandonnés. Cet exemple l'avoit soûtenu contre les premiers mouvemens du desespoir, en lui faisant espérer le même traitement.

„ Il avoit été mis à terre avec ses habits, son lit, un fusil, quelques livres de poudre, des balles, du tabac, une hache, un couteau, un chaudron, une Bible, quelques Livres de piété, ses Instrumens & ses Livres de Marine. Pendant les premiers huit mois, il eut beaucoup de peine à vaincre sa mélancolie. Il se fit deux cabanes de branches d'arbres, l'une à quelque distance de l'autre. Il les couvrit d'une espèce de joncs, & les doubla de peaux de chèvres, qu'il tuoit à mesure qu'il en avoit besoin. Lorsque sa poudre approcha de sa fin, il trouva le secret de faire du feu, avec deux pièces de bois de piment qu'il frottoit, sur le genou, l'une contre l'autre. La plus petite de ses hutes lui servoit de cuisine. Dans la grande, il dormoit, il chantoit des Pseaumes & prioit Dieu. Jamais il n'avoit été si bon Chrétien. Accablé d'abord de tristesse, ou manque de pain & de sel, il ne mangeoit qu'à l'extrêmité de la faim. Il n'alloit se coucher que lorsqu'il ne pouvoit plus soûtenir la veille. Le bois de piment lui servoit à cuire sa viande & à l'éclairer; & son odeur aromatique récréoit ses esprits abbattus.

„ Il ne manquoit pas de poisson; mais il n'osoit en manger sans sel, parcequ'il lui causoit un fâcheux dévoyement, à la réserve des écrevisses de Rivière, qui sont d'un goût exquis dans l'Isle, & presqu'aussi grosses que celles de Mer. Tantôt il les mangeoit bouillies, & tantôt grillées, comme la chair de ses chèvres, à laquelle il ne trouvoit pas le goût si fort qu'à celle des nôtres, & dont il faisoit d'excellent bouillon. Il en tua jusqu'à cinq cens. Ensuite, se voyant sans poudre, il les prenoit à la course; & s'en faisant même un amusement, il en avoit lâché environ le même nombre, après les avoir marquées à l'oreille. Un exercice continuel l'avoit rendu si agile, qu'il couroit au travers des bois, sur les rochers & les collines, avec une vîtesse incroyable. Nous l'éprouvâmes, continue Rogers, en allant à la chasse avec lui. Nous avions à bord un chien dressé au combat des taureaux, & de bons coureurs. Il les devançoit tous. Il lassoit nos hommes & le chien. Il prenoit les chèvres & nous les apportoit sur le dos. Un jour, nous dit-il, il s'en étoit peu fallu qu'une chèvre ne lui eût coûté la vie. Il la poursuivoit avec tant d'ardeur, que l'ayant prise sur le bord d'un précipice, caché par des buissons, il tomba de haut en bas avec elle. Cette chûte lui fit perdre la „ con-

WOODES ROGERS. 1709.

„ connoissance. Enfin, revenant à lui-même, il trouva la chèvre morte „ sous lui. Il étoit si brisé, qu'il passa vingt-quatre heures dans la même „ place; & s'étant traîné avec beaucoup de peine jusqu'à sa cabane, qui „ étoit éloignée d'un mile, il n'en pût sortir qu'après dix jours de repos.

„ Un long usage lui fit prendre du goût à ses alimens, quoique sans sel „ & sans pain. Dans la saison, il trouvoit quantité de bons navets, que „ d'autres avoient semés, & qui couvroient quelques arpens de terre. Il „ ne manquoit pas non plus d'excellens choux, qu'il cueilloit sur les arbres „ qui portent ce fruit, & qu'il assaisonnoit avec celui du piment, nom- „ mé autrement *Poivre de la Jamaïque*, dont l'odeur est délicieuse. Il y „ trouva aussi une sorte de poivre noir, qui se nomme *Maligata* (*i*), fort „ bon pour chasser les vents & pour guérir la colique. Ses souliers & ses „ habits furent bien-tôt usés, par ses courses, au travers des bois & des „ brossailles: mais ses pieds s'endurcirent à cette fatigue. Après avoir re- „ joint les Anglois, il fut quelque-tems sans pouvoir s'assujettir à porter des „ souliers.

„ Lorsqu'il eut surmonté sa mélancolie, il prenoit quelquefois plaisir à „ graver sur les arbres, son nom & la datte de son exil. Il dressoit des „ chats sauvages & des chevreaux, à danser avec lui. Les chats & les „ rats lui firent d'abord une cruelle guerre. Ils s'étoient apparemment mul- „ tipliés par quelques animaux de la même espèce, sortis des Navires, qui „ avoient relâché dans l'Isle. Les rats venoient ronger ses habits, & mê- „ me ses pieds, pendant son sommeil. Il trouva le moyen, pour s'en ga- „ rantir, d'apprivoiser les chats, en les nourrissant de la chair des chèvres; „ ce qui les rendit si familiers, qu'ils venoient coucher en grand nombre „ autour de sa hute. Ainsi, par le secours de la Providence, & par la for- „ ce de son âge, qui n'étoit que d'environ trente ans, il triompha des hor- „ reurs de sa solitude, jusqu'à n'y trouver que de la douceur & du conten- „ tement. Après avoir usé ses habits, il se fit un juste-au-corps & un bon- „ net de peaux de chèvres, qu'il cousit ensemble avec de petites courroyes „ qu'il en avoit ôtées, & avec un clou qui lui servoit d'aiguille. Il se fit „ des chemises de quelque toile qu'on lui avoit laissée, & l'estame de ses „ bas lui servit de fil. Il étoit à sa dernière, lorsque les deux Vaisseaux „ lui apportèrent d'autres secours. Son couteau s'étant usé jusqu'au dos, il „ en forgea d'autres, avec quelques cercles de fer, qu'il trouva sur le ri- „ vage, & dont il fit divers morceaux, qu'il eut l'art d'applatir & d'ai- „ guiser.

„ Il avoit tellement perdu l'usage de parler, que ne prononçant les mots „ qu'à demi, on eut longtems assez de peine à l'entendre. Il refusa d'abord „ l'eau-de-vie qu'on lui présenta, dans la crainte de se brûler l'estomac par „ une liqueur si chaude; & quelques semaines se passèrent, avant qu'il pût „ goûter avec plaisir des viandes apprêtées à bord. Il avoit joint, à sa „ chair de chèvres, à ses racines & au poisson, une espèce de prunes noi- „ res qui sont excellentes, mais qu'il ne cueilloit pas aisément, parcequ'el-

„ les

(*i*) Apparemment celui que nous nommons *Malaguette*.

„ les croissent au sommet des montagnes & des rochers. Pendant que les „ Anglois furent à l'ancre; la reconnoissance lui fit braver toutes sortes de „ dangers pour leur procurer ce rafraîchissement. Ils le nommoient le „ Gouverneur, ou plutôt le Monarque absolu de l'Isle. Rogers lui donna, „ sur son Vaisseau, l'office de Contre-Maître (*k*) ".

WOODES ROGERS. 1709.

Suite du Voyage. Exploits des Anglois.

LES deux Vaisseaux quittèrent l'Isle Juan Fernandez, le 14 de Février, pour s'engager dans des expéditions funestes aux Espagnols. Ils s'emparèrent de *Guaiaquil*, dont ils tirèrent une grosse rançon, & de quelques petits Vaisseaux, sur lesquels ils enlevèrent plus de Prisonniers que de richesses. Leur dernier exploit, dans cette Mer, fut la prise d'un Vaisseau de Manille, qui leur fit acheter la victoire d'autant plus cher, que le fruit n'en répondit point à leurs espérances. Ils en attaquèrent un autre, qui se défendit encore plus vigoureusement; & ce combat, joint aux maladies qui enlevèrent leurs plus braves Guerriers, les mit dans la nécessité de faire le tour de la moitié du Globe, pour aller chercher d'autres ressources aux Indes Orientales. La difficulté de se procurer des vivres (*l*) n'eut pas moins de part à cette résolution. Mais, avant leur départ, elle leur fit tenter plusieurs descentes, dans des lieux peu connus des autres Navigateurs, & qui méritent, par conséquent, plus d'explications que leurs pirateries.

Observations de Woodes Rogers sur l'Isle Gorgone.

ILS s'arrêtèrent dans l'Isle de *Gorgone*, située à la distance d'environ six lieues de la Côte du Perou. Rogers lui en donne trois de long, Nord-Est & Sud-Est; mais il la représente fort étroite, remplie de bois & d'arbres de haute futaye. Il y en vit un, nommé par les Espagnols *Palma-Maria*, dont ils font des mâts, & d'où il découle un baume, qui leur sert à guérir diverses maladies. Cette Isle paroît de loin assez haute, & forme trois éminences. Le mouillage y est bon, devant son Nord-Est; mais elle a des sables près du rivage, sur-tout au Sud-Est, & vers le Sud-Ouest, où l'on voit une autre petite Isle, qui semble s'y joindre, avec des Bas-fonds & des Brisans, qui ne s'étendent pas moins d'un mile à l'Est. Dampier, qui avoit visité plusieurs fois ce lieu, n'avoit jamais mouillé dans l'endroit où les deux Vaisseaux relâchèrent, quoique ce soit la meilleure, ou plutôt la seule bonne Rade qu'il y ait autour de l'Isle. Les Prisonniers Espagnols racontoient qu'on y essuye de terribles orages & de furieux tourbillons; mais les Anglois en furent quittes pour de la pluye & du tonnerre. Cependant, Rogers croit que dans la saison des Brises, ou de nos mois d'Hyver, & au Printems jusqu'au mois de Mai, on peut y ressentir de violentes Brises du Nord. Il conseille de mouiller alors de l'autre côté de l'Isle, où l'on est plus à l'abri. On voit divers rochers remarquables, autour de l'Isle, parti-

(*k*) Pag. 199 & précédentes. A l'occasion d'Alexandre Selkirk, l'Editeur observe, d'après Ringrose, dans la Relation qu'il a donnée des Avantures de Sharp & d'autres Flibustiers, qu'un Vaisseau ayant péri sur les bords de cette Isle, un seul homme, qui échappa aux flots, y vécut cinq ans, jusqu'à ce qu'un autre Vaisseau le reprit. Dampier parle aussi, dans ses Voyages, d'un Mosquite, qui fut laissé dans la même Isle, en 1681, & qu'il y retrouva en 1684.

(*l*) Par leur calcul, il ne devoit leur en rester que pour onze jours, en supposant qu'il en falloit cinquante pour se rendre aux Isles Marianes.

WOODES ROGERS. 1709.

ticulièrement celui du Sud-Ouest, qu'on prendroit pour une voile, à demi mile du rivage. Il en paroît plusieurs au Nord-Est, qui sont escarpés & ronds & sur lesquels les oiseaux font leurs nids, à la longueur d'un cable de terre. Rogers vit, dans cette Isle, des singes, des cochons-d'Inde, des lièvres, des lezards, & de fort beaux cameleons, avec une si prodigieuse quantité de serpens, de toutes sortes de grandeurs, qu'on ne sauroit presque faire un pas sans marcher dessus. Il y fit prendre un vilain animal, qui lui parut de la race des singes de moyenne taille; avec cette différence, qu'il avoit le poil plus épais & plus long, le museau, les yeux & le nez plus petits, l'air plus ridé & plus difforme, les dents plus longues & plus aiguës, les oreilles moins grandes, quoiqu'il eût la tête de la même figure, les hanches plus matérielles, le corps plus gros à proportion, la queue fort courte, & trois doigts seulement, à chaque patte, plus longs & plus aigus que ceux des singes, qui d'ailleurs n'en ont pas moins de cinq. On le plaça sur la plus basse voile de misene. Il fut près de deux heures à monter sur la hune, où le singe le plus lourd auroit grimpé en moins d'une demie minute. On auroit dit qu'il alloit par ressort, comme une pendule, tant sa marche étoit grave & lente. Aussi les Espagnols lui donnent-ils le nom de *Paresseux*. On prétend qu'il vit des feuilles d'un arbre fort haut; & qu'après s'y être engraissé, il maigrit jusqu'à n'avoir que la peau & les os, avant qu'il soit monté sur un autre (*m*).

Espèce de singe, nommé Paresseux.

Singularité de cet animal.

LE 25 d'Août, Rogers fit voile vers la Baye de *Tecames*. Les Espagnols, qu'il avoit à bord, lui dirent, qu'à trois lieues de cette Baye, au Nord, il y avoit un dangereux Banc, qui court, en Mer, l'espace d'environ deux lieues, depuis une colline blanche fort remarquable par sa hauteur. En effet, l'eau s'y trouva si bourbeuse, & la route si incertaine, que Dampier même, qui avoit passé plusieurs fois à cette hauteur, y parut embarrassé. La sonde donna des profondeurs fort inégales, de treize à quarante brasses, jusqu'à deux lieues du mouillage, où l'on n'eut qu'environ quatorze brasses à la vûe des maisons.

Baye de Tecames.

LA terre, qui borne la Baye de Tecames au Nord, est une Pointe haute, longue & plate, qui paroît blanche, jusqu'au bord de l'eau. Elle est moins haute au Sud, mais les collines y sont aussi blanches. L'intervalle, qui forme un espace d'environ trois lieues, est plus bas, & couvert de bois épais. On trouve, au fond de cette petite Baye, le Village de Tecames, qui s'apperçoit de quatre lieues en Mer, lorsque le Ciel est serein. Il n'est composé que d'un petit nombre de maisons: mais quatre lieues plus loin, dans les terres, on rencontre un gros Bourg. A trois lieues, au Nord, coule une grande Rivière, que les Espagnols nomment *Rio-de-las-Esmeraldas*, c'est-à-dire, *Rivière des Emeraudes*, & qui est remplie de sables. Le Pays voisin n'a pour Habitans, que des Indiens, des Mulâtres & des Sambous. Près du Village de Tecames, on voit une autre Rivière, où les Chaloupes peuvent entrer à demie-marée. Le flot y monte plus de trois brasses & court au Nord; mais la Mer y roule de grosses lames, qui dans tout autre endroit du Monde, donneroient du degoût pour cette Rade. On y doit ve-

Sa description.

(*m*) Pag. 344 & précédentes.

venir du Sud, où s'étant d'abord approché de la Terre blanche, la plus Méridionale, on s'en éloigne ensuite pour éviter le Banc. Les deux Vaisseaux Anglois y entrèrent, à la hauteur du Cap *Saint François*, sous un degré de Latitude du Nord, & ce parage est environ Est-Nord-Est, à six lieues du Cap. Ils n'approchèrent point de la Terre à plus d'une demie lieue, dans la crainte d'un petit Banc, formé par une Pointe, à moitié de la distance entre Tecames & le Cap, qui est d'assez bonne hauteur, & qui descend de la Mer en échellons. Ils avoient jetté l'ancre sur un fond de sable, à sept brasses d'eau: mais vers l'enfoncement de la Baye, où sont les maisons, on ne trouve pas plus de trois brasses, à une portée de mousquet du rivage. Les Brises de Mer & de Terre ne se font pas moins ressentir ici, que sur toute la Côte. La Brise de Mer souffle de l'Ouest-Sud-Ouest; & celle de Terre, du Sud & du Sud-Quart-de-Sud-Est. La première se lève ordinairement l'après midi, & continue jusqu'à minuit; & l'autre commence alors, pour tomber vers midi. Gardez-vous d'un Rocher, que l'eau couvre au quart du flot; & d'un Bas-fond, à la longueur d'un cable du rivage, depuis la première Pointe, en entrant dans la Rivière de l'Aiguade. Un Vaisseau ne doit pas mouiller près de la Terre, en haute marée, parceque l'ebbe y est quelquefois extraordinaire. D'ailleurs, il y fait sec, quoique le tems soit humide au Nord, où les pluyes se bornent dans cette saison. Depuis le mois de Juin jusqu'à celui de Décembre, le tems y est toûjours beau & serein; mais depuis le commencement de Janvier jusqu'à la fin de Mai, on y est exposé à de grosses pluyes.

WOODES ROGERS. 1709. Ses dangers.

Haine des Indiens du Pays contre les Espagnols.

LES Indiens du Pays traitent cruellement les Espagnols. Ils sont armés de flèches empoisonnées & de fusils; & la disposition du rivage leur donnant une grande facilité à s'y embusquer, il y auroit beaucoup de danger à vouloir y débarquer malgré eux. Rogers observe que ce fut à la hauteur du Cap Saint François, que le Chevalier Drake enleva un Vaisseau chargé de lingots, en 1578; & que le Chevalier Richard Hawkins fut pris par les Espagnols, dans cette Baye, en 1594, sous le règne d'Elisabeth (*n*).

Observations de Rogers sur les Isles Gallapagos.

LE 10 de Septembre, les Anglois relâchèrent dans une des Isles *Gallapagos*, à deux degrés deux minutes de Latitude du Nord. Ces Isles sont en si grand nombre, qu'en deux fois, ils en comptèrent jusqu'à cinquante: mais il n'y en a pas une seule, qui semble promettre de l'eau douce. Cependant les Relations Espagnoles assurent qu'il s'en trouve dans une, & qu'elle est située au premier degré trente minutes de Latitude Méridionale. Rogers sçavoit aussi, par de bons témoignages, qu'un Vaisseau de Guerre Espagnol, croisant sur les Pirates, avoit touché à l'une de ces Isles, située sous un degré, vingt ou trente minutes de Latitude du Sud; qu'il la nomma *Sainte Marie de l'Aiguade*, parcequ'on y trouve de l'eau douce, quantité de bois, des tortues de Mer & de Terre, du poisson, & une bonne Rade, & qu'elle est éloignée d'environ [cent] quarante lieues de l'Isle *Plata*. Mais il croit qu'on y peut ajoûter, du moins, trente lieues de plus, & que c'est la même où le Capitaine *Davis*, Flibustier Anglois, prit des rafraîchis-

(*n*) Pag. 359 & précédentes.

WOODES ROGERS. 1709.

chiffemens. Les lumières que Davis donne, pour la retrouver, font, qu'elle est située à l'Ouest de ces Isles.

On voit presque toutes sortes d'oiseaux de Mer, entre les Gallapagos, & quelques-uns de Terre, sur-tout des faucons & des tourterelles; si familiers les uns & les autres, qu'ils se laissent tuer à coups de bâton. Il n'est pas aisé de juger d'où les tortues de Terre y sont venues, parcequ'il ne s'en trouve pas de la même espèce sur le Continent. Les chiens marins n'y sont pas en si grand nombre que dans l'Isle Juan Fernandez, & leur fourure y est moins bonne. Rogers fut attaqué par un de ces animaux, qui étoit de la grosseur d'un ours; & qui auroit pû le tuer, s'il n'eût été armé d'une demie picque. „ J'étois, dit-il, sur le rivage, lorsqu'il sortit de l'eau, la gueule béante, avec autant de vîtesse & de férocité, que le chien le plus furieux, qui a rompu sa chaîne. Il m'attaqua trois fois. Je lui enfonçai ma picque dans la poitrine, & chaque fois se retournant vers moi, il s'arrêta, pour gronder & me montrer les dents. Il n'y avoit pas vingt-quatre heures, qu'un homme de mon Equipage avoit failli d'être dévoré par un des mêmes animaux (o) ".

Il est attaqué par un chien marin.

Le 24 de Décembre, les deux Vaisseaux Anglois se retirèrent avec le Galion de Manille, qu'ils avoient pris le 22, dans un Port de Californie, que Rogers nomme *Segura*, parcequ'il le prend pour le même auquel Thomas Candish donne ce nom (p). On en peut découvrir l'entrée à la faveur de quatre hauts Rochers, qui ressemblent, pour ceux qui viennent de l'Ouest, aux Aiguilles de l'Isle de Wight, & dont les deux plus Occidentaux sont en forme de pain de sucre. Le plus avancé vers la Terre est percé, comme l'arcade d'un Pont, & l'eau passe par cette ouverture. Il faut laisser à gauche celui qui est le plus proche de la Mer, s'en écarter d'environ la longueur d'un cable, & courir vers le fond de la Baye, qui est saine dans toutes ses parties, & où l'on trouve, depuis dix, jusqu'à vingt & vingt-cinq brasses. On y est enfermé par les Terres, depuis l'Est-Quart-de-Nord-Est, jusqu'au Sud-Est-Quart-de-Sud. La Rade ne seroit pas d'ailleurs des plus sûres, si le vent de Mer souffloit impétueusement (q).

Baye de Segura.

Ses marques & ses dangers.

Le Pays est fort montagneux, stérile, & couvert de sables, qui ne laissent pas de produire quelques arbrisseaux, dont les fruits sont différentes sortes de graines. Rogers fit visiter la Côte. Ses gens s'avancèrent environ quinze lieues au Nord, & trouvèrent quantité d'arbres de haute futaye. Mais ils n'apperçurent aucun de ces bons Ports, que les Prisonniers Espagnols leur avoient fait espérer. Ils virent souvent de la fumée, en divers endroits; ce qui leur fit juger que le Pays est fort bien peuplé. Cependant ils ne virent nulle part aucune apparence de culture.

Dans cette saison, le vent de Terre souffle presque seul (r), à Segura. L'air

Ses Habitans.

(o) Pag. 367.

(p) Il le place vers le vingt-deuxième degré cinquante-cinq minutes de Latitude du Nord; & cent treize degrés trente-huit minutes de Longitude Ouest de Londres.

(q) *Ibidem*, Tome II, pag. 17.

(r) L'Auteur remarque ici, que le vent de Terre, qui souffle dans cette saison, rend le mouillage fort bon à droite de la Baye, lorsqu'on y entre, où l'on peut avoir, sur un Banc, de-

L'air y est très-serein, & la pluye rare; mais, pendant la nuit, il tombe d'abondantes rosées, qui donnent beaucoup de fraîcheur. Les Anglois découvrirent, à peu de distance du rivage, une Habitation d'environ trois cens Indiens. Rogers ne leur reproche point de férocité. Ils étoient, dit-il, d'une taille droite & puissante, mais beaucoup plus noirs qu'aucun des Indiens qu'ils avoient vûs dans les Mers du Sud. Ils avoient les cheveux longs, noirs & plats, qui leur pendoient jusqu'aux cuisses. Tous les hommes étoient nuds; mais les femmes portoient, à la ceinture, des feuilles, ou des morceaux d'une espèce d'étoffe qui en paroît composée, ou des peaux de bêtes & d'oiseaux. Celles qu'il vit étoient noires & ridées: mais il s'imagina que les pères & les maris craignoient d'exposer les jeunes à la vûe des Anglois. Ils parloient du gosier, & leur langue paroissoit fort dure. Quelques-uns portoient des colliers & des bracelets de brins de bois & de coquilles; d'autres avoient au cou de petites bayes rouges, & des perles, qu'ils n'ont pas sans doute l'art de percer, puisqu'elles étoient entaillées dans leur rondeur, & liées l'une à l'autre avec un fil. Ils trouvoient cet ornement si beau, qu'ils refusèrent les colliers de verre des Anglois. Leur passion n'étoit ardente, que pour les couteaux & les instrumens qui servent au travail: mais ils avoient la bonne foi de ne pas prendre ceux que les Ouvriers laissoient à terre pendant la nuit. On ne remarqua point qu'ils eussent le moindre ustencile de l'Europe. Leurs hutes étoient fort basses, construites de cannes & de branches d'arbres, & si mal couvertes, qu'elles ne les garantissoient pas de la pluye. On ne voyoit nulle trace de jardins ou d'agriculture aux environs. Ils ne vivoient guères que de poisson; ce qui joint à leurs misérables cabanes, qui ne sembloient dressées que pour un tems, fit croire à Rogers qu'ils n'avoient pas leur demeure fixe dans la Baye, & qu'ils n'y étoient rassemblés que pour la saison de la pêche. Les instrumens, qu'ils y employent, ne sont, ni des hameçons, ni des filets; c'est un simple dard de bois, dont ils percent le poisson avec beaucoup d'adresse. Ils sont excellens Plongeurs. Les Anglois en virent plonger un, qui après avoir enfilé un poisson avec cette arme, le donna, sans mettre la tête hors de l'eau, à un autre Sauvage qui l'attendoit sur une espèce de Canot. Rogers n'en fut pas témoin; mais il vit lui-même plusieurs de ces Plongeurs, prendre de vieux couteaux qu'il leur jettoit, avant qu'ils eussent atteint le fond (s). Une petite semence, noire, qu'ils broyoient avec des pierres, & qu'ils mangeoient à poignée, paroissoit leur tenir lieu de pain. Quelques Anglois, qui ne firent pas difficulté d'en mettre dans leurs potages, assurèrent qu'elle avoit le goût du caffé. On leur voyoit quelquefois manger certaines racines, qui ont le goût des *Yams*, une sorte de légume qui croît dans une cosse, & dont le goût approche de celui des pois verds, des bayes semblables à celles du lierre, & qui, séchées au feu, ont tout-à-fait le goût des pois secs. Les Anglois trouvèrent d'autres bayes, qui ont la figure des groseilles rouges, mais dont la poulpe, qui est aigre & blanche, enferme un noyau avec son pepin. Ils trouvèrent aussi des poiriers pi-

Woodes Rogers. 1709.

Leur bonne foi.

Leur extrême adresse à plonger.

Productions du Pays.

depuis dix jusqu'à vingt brasses d'eau; mais à gauche, ou à bas-bord près des rochers, il n'y a point de fond. *Tom. II. pag.* 12. R. d. E.

(s) *Ibidem*, pag. 14.

WOODES ROGERS. 1709.

piquans, dont le fruit a le goût de nos groseilles blanches, & n'est pas un mauvais assaisonnement pour les sauces.

Les peaux des bêtes fauves, qui étoient assez communes dans les hutes des Indiens, ne permettoient pas de douter qu'avec la pêche, ils n'eussent une saison destinée à la chasse. Ils donnoient quelques marques de respect à l'un d'entr'eux, qui portoit sur la tête un bonnet garni de plumes; mais ils paroissoient jouir en commun de tout ce qu'ils possedoient. S'ils troquoient du poisson pour de vieux couteaux, dont les deux Vaisseaux étoient bien pourvûs, ils les donnoient au premier Indien qui se trouvoit près d'eux; & lorsqu'ils en avoient assez, il ne falloit plus espérer d'obtenir aucune part de leur pêche. Il sembloit que leur vice dominant fut la paresse, & qu'ils ne fussent occupés de leur subsistance, que pour la durée de chaque jour. Ils regardoient avec beaucoup d'attention le travail des Anglois, sans se mettre en peine de les aider. Leurs armes sont l'arc & la fléche, dont ils tuent des oiseaux au vol. Leurs arcs sont d'un bois souple, inconnu aux Anglois, & garnis d'une corde de fil d'herbe, d'environ sept pieds de long. Leurs fléches, qui ne sont que des petites cannes, armées de quelques os de poisson bien affilés, en ont à-peu-près quatre & demi. La plûpart de leurs couteaux & des instrumens qui leur servent à tailler, sont composés des dents d'un poisson, qui se nomme *Goulu*. Rogers vit deux ou trois grosses perles à quelques-uns de leurs colliers. Ses gens trouvèrent, dans leurs courses, des pierres fort pesantes, qui brilloient beaucoup, & qu'ils prirent pour quelque minéral. Il regretta qu'ils n'en eussent point apporté à bord. L'eau de la Baye est excellente, & le fenouil marin y croît en abondance: mais on n'y voit point d'oiseaux extraordinaires (*t*).

Vie commune des Habitans.

En quittant la Mer du Sud, Rogers compta, parmi les plus précieuses dépouilles des Espagnols, une Description qu'il leur avoit enlevée, des Côtes, des Rades & des Havres, des Rochers & des Bancs, depuis *Acapulco* jusqu'à *Chiloé*, grande Isle de la Côte de Chily, à quarante-quatre degrés de Latitude Méridionale. Il la publie à la fin de son Journal (*v*), comme l'ouvrage des plus habiles Pilotes de cette Nation, qui la destinoient à leur propre usage. Cependant il ajoûte que les Cartes marines peuvent toûjours être perfectionnées; & quoique la Copie qu'il donne de ce Routier soit exacte, il déclare qu'en la comparant avec les Cartes que les Espagnols ont dressées eux-mêmes de toutes ces Côtes, il y a trouvé plusieurs différences. Il craint donc que de part & d'autre on ne puisse reconnoître plus d'une erreur; d'autant plus que l'exactitude des Espagnols n'égale point celle des Anglois & des Hollandois. Mais il n'en assure pas moins que c'est le meilleur Guide qu'on ait publié jusqu'aujourd'hui (*x*). Les bornes de ce Recueil ne permettent ici, que de l'indiquer aux Navigateurs; & dans l'ordre qu'on s'est proposé, il n'appartiendroit d'ailleurs qu'à la Description de l'Amérique.

Description de toutes les Côtes de la Mer du Sud, prise aux Espagnols.

Observation de Rogers sur cette Pièce & sur les Cartes.

Le *Duc* & la *Duchesse*, accompagnés du Galion qu'ils avoient pris, ne quittèrent

(*t*) Pag. 15. & suivantes. (*v*) Au Tom. II. (*x*) *Ibid*, pag. 76.

Route des Anglois jusqu'à Batavia.

quittèrent point le Port de Segura avant le 12 de Janvier 1710. Leur navigation fut pénible, mais heureuse jusqu'à l'Isle de *Guabam*, où ils n'arrivèrent que le 12 de Mars. Après y avoir pris des vivres, ils remirent à la voile le 21; & se fiant aux lumières de leur premier Pilote, à qui cette route étoit familière, ils prirent par le Détroit de la Nouvelle Guinée, qu'ils passèrent le 18 de Mai, pour s'avancer plus vîte vers celui de *Bouton*, dans lequel ils se trouvèrent engagés dès le 27. Ils remercièrent le Ciel de leur avoir procuré, dans l'Isle du même nom, de l'eau & des vivres, qui commençoient à leur manquer; mais ils regardèrent comme un autre bonheur de rencontrer un Vaisseau Malayen, qui leur promit de les guider au travers du Détroit de *Saleyer*, & jusqu'à Batavia. Cette route parut si difficile à Rogers, qu'il croit en devoir les circonstances à l'utilité de la Navigation.

Passages dangereux.

Le 10 de Juin, leur guide, qu'ils rencontrèrent à cinq degrés quarante-cinq minutes de Latitude Australe, & à deux cens quarante degrés vingt-une minutes de Longitude Ouest de Londres, leur fit enfiler le Détroit qu'ils redoutoient; & lorsqu'ils furent entre les Isles, qui sont au Nord de Saleyer, il les fit courir Nord-Ouest-Quart-d'Ouest, pour se tenir à bonne distance des Isles, au travers d'un profond Canal, qui n'a pas moins de trois lieues de large. Ils doublèrent ensuite la partie la plus Méridionale de l'Isle *Celebes*; & de-là, ils prirent par le Canal où passent ordinairement les gros Vaisseaux Hollandois, qui vont à Batavia, pour éviter les Bas-fonds de *Brill* & de *Banca*, dont les premiers sont si dangereux, qu'en plusieurs endroits on n'y trouve que trois brasses d'eau, & quelquefois moins. Ils portèrent donc le cap au Nord, à côté de Celebes, dont la partie Sud-Ouest est basse vers le rivage, mais où l'on voit de hautes montagnes plus loin dans les Terres. A la hauteur même de cette Pointe Sud-Ouest, on rencontre un Rocher assez remarquable. Rogers, ayant fait jetter la sonde, se trouva sur dix brasses d'eau. Il avoit le Rocher au Nord, à six lieues de distance, & devant lui une Isle basse & unie, longue d'environ trois lieues, qui couroit du Nord-Ouest-Quart-d'Ouest au Nord-Nord-Ouest. Il fit route droit vers le Nord de cette Isle, pour s'en approcher à la distance d'une lieue & demie; & là, tournant un peu au Nord, il doubla une langue de sable, après laquelle il découvrit trois petites Isles. Ensuite il courut Nord-Ouest, pour jetter l'ancre, à l'entrée de la nuit, sous l'Isle même, derrière la langue de sable, où il trouva dix brasses & le fond très-net. Alors, il avoit le Rocher de Celebes, Nord-Est-Quart-de-Nord, à quatre lieues de distance, la plus Septentrionale des trois petites Isles, Ouest, à deux lieues, & celle du milieu, Ouest-Sud-Ouest, à trois lieues, pendant que l'autre étoit enfermée avec la grande Isle. On n'avoit pas cessé d'avoir la sonde à la main, & jamais on n'avoit eu moins de six brasses d'eau, ni plus de dix.

Le 12, à la pointe du jour, on leva l'ancre, pour courir entre les deux petites Isles, en se tenant toûjours plus près de celle du Nord, sans trouver plus de dix brasses. Après avoir débouqué, on porta d'abord à l'Ouest, ensuite au Sud-Ouest, à la faveur d'un bon vent de Sud-Est; [& du Sud-Est-

WOODES ROGERS. 1710.

Quart-d'Eſt] & vers midi, on n'eut en vûe que la haute Terre de Celebes, qui ſe trouvoit à l'Eſt. Rogers doute qu'avec les Cartes ordinaires, & ſans le ſecours de l'expérience, on puiſſe traverſer heureuſement ces redoutables Paſſages (y).

Réflexions jalouſes de l'Auteur ſur les Etabliſſemens Hollandois.

Il eut moins de peine à s'approcher de Batavia, où la petite Eſcadre mouilla le 20, au milieu de quarante Vaiſſeaux de diverſes grandeurs. Le Conſeil Hollandois, jaloux de ſes propres avantages, lui donna quelques ſujets de plainte, qui lui font regretter que la Compagnie Angloiſe des Indes Orientales n'ait pas quelque bon Port, d'où elle puiſſe tenir en bride celle de Hollande. Il ſouhaiteroit particulièrement qu'elle en eût un, dans lequel les Chinois puſſent négocier. Les Anglois, dit-il, en tireroient plus de profit que de leurs Voyages à la Chine, où l'on n'en uſe pas trop bien avec eux (z). Depuis environ cinq ans, ils avoient abandonné *Banjarmaſſin*, dans l'Iſle de Borneo, quoique cette Place, bien fortifiée & ſoigneuſement entretenue, pût leur devenir auſſi avantageuſe que Batavia l'eſt pour la Hollande. Jamais, dit-il, encore, les Hollandois n'ont moins d'une vingtaine de Vaiſſeaux dans ce Port, avec aſſez de monde pour les équiper au beſoin: d'où il conclut triſtement que ſi la guerre s'allumoit entre les deux Nations, ils pourroient chaſſer les Anglois de tous les lieux où ils ſont établis dans les Indes (a).

Arrivée de Rogers au Cap de Bonne-Eſpérance.

La route de l'Iſle de Java, au Cap de Bonne-Eſpérance, fut d'environ deux mois, depuis le 24 d'Octobre juſqu'au 29 de Décembre. Les trois Vaiſſeaux Anglois s'y joignirent à neuf de leur Nation, & à ſeize Hollandois, qui devoient partir de conſerve pour les Ports de l'Europe (b); nombre ſurprenant, & qui donne une idée bien ſingulière du Commerce de ces deux Etats, dans un tems où toute l'Europe étoit livrée aux fureurs de la Guerre. Rogers n'entreprend point de donner la Deſcription du Cap; & quelque opinion qu'on ait dû prendre de ſon habileté, on n'accorderoit pas la préférence à ſes obſervations ſur celles de Kolben. Mais il repréſente cette Colonie Hollandoiſe dans un tableau racourci, qui fera juger de ſes progrès depuis environ quarante ans; & les réflexions, qu'il y joint, ajoûteront quelque choſe aux anciennes connoiſſances. „ Aucun de mes gens, dit-il, „ n'y eut la moindre avanture avec les ours, les tigres & les Hottentots: ainſi je me borne à quelques particularités, que j'y obſervai moi-„ même".

Ses remarques ſur cette Colonie.

La Ville Hollandoiſe eſt bien bâtie, & compoſée d'environ deux cens cinquante maiſons & d'une Egliſe. On voit pluſieurs Villages autour du Cap, depuis dix juſqu'à trente miles de diſtance, & quantité de Fermes répandues de tous côtés, à près de cent miles à la ronde; de-ſorte qu'on y peut lever, en peu de tems, trois mille hommes bien armés, d'Infanterie & de Cavalerie. Le climat n'eſt pas auſſi brûlant qu'on ſe l'imagine. Sa ſituation eſt ſous le trente-cinquième degré de Latitude Auſtrale. L'air eſt fort ſain, & le terroir extrêmement fertile. Avec les préjugés qu'on y apporte,

(y) Pag. 110 & précédentes.
(z) Pag. 134.
(a) *Ibidem*.
(b) *Ibidem*, pag. 145 & 146.

WOODES ROGERS. 1710.

porte, contre les sables de l'Afrique, on est surpris d'y trouver un grand nombre de jolies Maisons de Campagne & de beaux Jardins, des Vignes, des Plantations de jeunes chênes, & d'autres arbres qu'on y cultive. Mais le gros bois de charpente ne se trouve qu'à cinquante miles du Cap. Ces Fermes & ces Plantations produisent un bon revenu à la Compagnie Hollandoise, outre ce qu'elle abandonne à l'entretien de la Garnison. Les Terres s'afferment à si grand marché, pour encourager l'agriculture, & le rapport en est si considérable, qu'on est en état de payer de gros droits de sortie, pour toutes les denrées que les Hollandois envoyent sans cesse à leurs autres Colonies de l'Indoustan, ou que les Flottes prennent à leur passage. Ils se flattent même de pouvoir fournir bien-tôt des Garnisons à tous ces Etablissemens. D'ailleurs l'abondance des vivres & des munitions du Cap, qu'ils regardent comme une seconde Patrie, leur donnent le pouvoir d'attendre & de recevoir facilement du secours de l'Europe, pour soûtenir leur Commerce, malgré toutes les entreprises qui pourroient le menacer. „ Je suis persuadé, observe Rogers, que nôtre Compagnie des Indes Orientales ne „ fit pas une démarche trop prudente, lorsqu'elle abandonna ce poste pour „ celui de Sainte Helene, qui n'est pas, à beaucoup près, si bien situé, ni „ capable de répondre aux mêmes vûes (c)".

Les Anglois regrettent de l'avoir abandonné pour Sainte Helene.

Sage politique des Hollandois.

ENTRE les avantages, dont les Hollandois jouissent ici, on doit compter un magnifique Hôpital, aussi bien pourvû de Médecins, de Chirurgiens & de remèdes, qu'il y en ait en Europe. Il peut contenir environ sept cens Malades. Les Vaisseaux de la Compagnie ne sont pas plutôt arrivés, qu'ils y envoyent leurs Matelots languissans, & qu'ils y trouvent, à leur place, des hommes frais & vigoureux. Ils y ont aussi des Magasins remplis de toutes sortes d'agrets, avec tous les Officiers de Marine qui en dépendent; sage disposition, dont l'utilité se fait sentir continuellement, pour la force & l'étendue de leur Commerce. Tous les ans il arrive au Cap un Exprès de Hollande, qui vient à la rencontre de leur Flotte des Indes Orientales, composée ordinairement de dix-sept jusqu'à vingt gros Vaisseaux. Cet Exprès porte des ordres secrets au Commandant de la Flotte. Il est le seul qui sçache à quelle hauteur ils trouveront leur Convoi, dans les Mers du Nord. Les Capitaines de tous les Vaisseaux reçoivent de lui cet ordre cacheté, & ne doivent l'ouvrir que dans certaines circonstances, à l'approche de leur Pays. C'est ainsi que depuis long-tems leurs Flottes échappent à la vigilance de l'Ennemi, & rentrent heureusement dans leurs Ports. Enfin, on observe de si bonnes loix au Cap, l'industrie, le bon ordre & la propreté y règnent si parfaitement, qu'il n'y a point de Nation qui ne dût y prendre des modéles. Cependant Rogers, prévenu, dit-il, en faveur de la liberté Angloise, y trouve la Justice un peu trop févère. L'Isle *Robin*, ou des *Pingouins*, qui est à l'entrée de la Baye, sert aujourd'hui de prison & de supplice aux Mutins. Ils y sont condamnés, par Sentence du Fiscal, à passer toute leur vie dans un travail fort pénible.

ON envoye, tous les ans, un Vaisseau du Cap à Madagascar, pour y acheter

(c) Pag. 148.

WOODES ROGERS. 1710.

ter des Esclaves que les Hollandois employent à cultiver leurs terres. Ils ne peuvent tirer aucun service des Hottentots; Nation si lâche, & si jalouse de sa liberté, qu'elle aime mieux mourir de faim, que de s'occuper utilement. Rogers eut ici quelques entretiens avec un Anglois & un Irlandois, qui avoient demeuré plusieurs années avec les Pirates de Madagascar, & qui après avoir obtenu leur pardon, s'étoient habitués au Cap. Ils lui dirent que ces Misérables, qui avoient fait tant de bruit dans le Monde, se trouvoient réduits au nombre de soixante ou soixante-dix hommes, dont la plûpart étoient fort pauvres, & ne s'attiroient que du mépris dans l'Isle, quoiqu'ils s'y fussent mariés. Ils ajoûtent qu'il ne leur restoit plus qu'une Frégate & une Chaloupe; mais qu'à la conclusion de la paix, c'est-à-dire, lorsque les Troupes seroient congédiées, si l'on n'avoit soin d'en nettoyer l'Isle, & d'empêcher que leur nombre ne s'accrût, ils pouvoient recommencer leurs brigandages & se faire encore redouter (*d*).

Anciens Pirates de Madagascar.

Château du Cap.

Le Château, que les Hollandois ont au Cap, est devenu fort vaste. Il est bâti de pierre de taille, & monté de soixante-dix pièces de canon. Les Officiers de la Garnison, qui est d'environ cinq cens hommes, y ont de fort bons logemens: mais Rogers le trouve trop éloigné de la Rade, pour servir à la défense des Vaisseaux. Aussi se proposoit-on d'y dresser une Batterie, sur une Pointe sabloneuse, qui se présente à droite, en entrant. Cette Rade est fort dangereuse en Hyver, par la violence des vents de Mer, qui règnent dans cette saison. Mais ils soufflent rarement en Eté, quoiqu'il ne se passe presque point de jour où l'on ne ressente de furieuses raffales du Sud-Est, qui venant de la *Montagne de la Table*, ne permettent aux Chaloupes d'aller & venir que le matin & le soir, dans un tems même assez calme (*e*).

A plus de cent miles du Cap, les Hollandois ont découvert une source d'eau chaude, à laquelle on attribue des effets merveilleux pour la guérison des maladies les plus desespérées.

Jugement de Rogers sur le séjour du Pays.

En un mot, dans un séjour de quatre mois, que Rogers fit au Cap, il en connut assez les avantages, pour en partir persuadé qu'un homme, qui voudroit vivre loin du tumulte & de toutes sortes d'embarras, ne peut choisir d'endroit plus commode que le Pays voisin, qui relève des Hollandois (*f*).

1711.

Il arrive en Angleterre avec un riche butin.

Il remit à la voile, le 3 d'Avril 1711, sous le Pavillon de l'Amiral Hollandois; & le 1er. d'Octobre il mouilla heureusement aux Dunes. Sa prise, qu'il remit aux Armateurs propriétaires, étoit un Vaisseau de cent seize hommes, monté de vingt pièces de gros canon, & de vingt pierriers de bronze. Il n'entre point dans le détail des richesses, qu'il avoit enlevées aux Espagnols: mais il en fait concevoir une haute idée, lorsqu'il parle de ses lingots, & de toute la vaisselle d'argent, de l'or & des perles, dont il remit le compte aux Armateurs (*g*).

(*d*) Pag. 150. (*e*) Pag. 151. (*f*) Pag. 152. (*g*) Pag. 160.

§. IX.

§. IX.

FREZIER.

Voyage de M. Frezier, par le Détroit de le Maire.

Introduction.

C'EST sous les yeux de l'Auteur même, qu'on peut dire exactement que cet Extrait va paroître, puisque M. *Frezier* jouit encore, dans une heureuse vieillesse, de l'honneur & des autres fruits de son travail; & cette remarque sera comme une double caution, pour la fidélité avec laquelle on veut représenter ici sa Personne & son Ouvrage.

IL explique lui-même, dans un agréable Exorde, son caractère, ses talens & sa fortune. „ La structure de l'Univers, qui est l'objet naturel de „ nôtre admiration, avoit toûjours fait aussi le sujet de sa curiosité. Dès „ l'enfance, il faisoit son plus grand plaisir de tout ce qui lui en pouvoit „ donner quelque connoissance. Les Globes, les Cartes, les Relations de „ Voyageurs avoient pour lui des attraits singuliers. A peine s'étoit-il „ trouvé capable de voir par lui-même, qu'il avoit entrepris le Voyage d'I- „ talie. Ensuite, le prétexte des Etudes avoit servi à lui faire parcourir „ une partie de la France. Mais, fixé enfin par un Emploi (*a*), qu'il „ eut l'honneur d'obtenir au service du Roi, il avoit perdu l'espérance de „ suivre l'inclination qui le portoit à voyager, lorsqu'avec la permission „ de Sa Majesté, il embrassa l'occasion de faire le Voyage de la Mer du „ Sud".

DANS son Epître, au Régent de France, il nous apprend, „que Louis „ XIV, toûjours magnifique, & toûjours favorable au zèle & aux efforts „ de ses Sujets, permettoit qu'il lui expliquât lui-même les principales par- „ ties de sa Relation, & les Plans qu'il avoit levés par son ordre, & qu'il „ lui faisoit la grace d'en marquer de la satisfaction; récompense plus fla- „ teuse pour lui, que les libéralités dont elle étoit accompagnée".

ENSUITE, raisonnant dans sa Préface, sur la nature de l'Ouvrage qu'il publie, il fait une réflexion qu'on adopte ici d'autant plus volontiers, que, de la part d'un Voyageur si éclairé, elle doit servir à nous reconcilier avec ceux qui se plaignent de trouver, dans ce Recueil, un trop grand nombre d'observations nautiques. „ Il y auroit, dit-il, beaucoup à retrancher, „ dans ma Relation, si l'agréable devoit faire négliger l'utile. Mais il im- „ porte plus à la République, pour le bien du Commerce, qu'on connoisse „ les Saisons, les Vents généraux, les Courans, les Ecueils, les bons Mouil- „ lages, & les Débarquemens, que des choses simplement amusantes & cu- „ rieuses. Si nous avions connu les bons Mouillages, dans la Baye de „ Tous les Saints & dans la Rade d'Angria, nous n'aurions par perdu un „ cable & deux ancres. On doit, sans doute, apporter plus de soin à la „ conservation des Vaisseaux & de leurs agrets, & plus d'attention au sa- „ lut de ceux qui travaillent pour la Patrie, qu'à satisfaire la curiosité de „ ceux qui jouissent, dans une vie molle, des avantages que les Naviga- „ teurs leur procurent aux dépens de leur repos & de leur vie (*b*)". L'autorité

(*a*) Celui d'Ingénieur ordinaire de Sa Majesté.

(*b*) Pag. 10. de l'Avertissement.

FREZIER. torité de M. Frezier doit avoir ici d'autant plus de poids, qu'en la faisant servir à relever l'utilité des parties qu'elle regarde, on ne pense point à s'en prévaloir, pour supprimer celles qui sont de pur agrément, ou d'une utilité moins sérieuse.

Il ajoûte, qu'il s'est attaché à remarquer les erreurs qu'on avoit reconnues, depuis quatorze ans, dans les Cartes marines Angloises & Hollandoises (c), & qu'à son retour, il eut la satisfaction de voir son travail confirmé, sur un point important (d), par les Observations astronomiques du Père *Feuillée*.. Ce Religieux, dont il parle d'ailleurs avec estime, ne laissa point de l'attaquer dans la suite, sous des prétextes assez legers, & le mit dans la nécessité de se défendre par une Réponse fort vive. Sans entrer dans ces discussions, qui se sont terminées à l'honneur de M. Frezier, on n'en veut recueillir que ce qui peut servir à relever le prix de sa Relation, en faisant connoître, qu'à son départ, il avoit déja toutes les qualités qui doivent donner de la confiance pour les lumières d'un Voyageur. Il avoit composé un petit Traité de Navigation, sous M. de la *Hire*, & des Elémens d'Astronomie, sous M. de *Varignon*. Il s'étoit muni de bons instrumens, dont il fit un excellent usage. L'exercice n'ayant pû manquer de perfectionner ses talens, il n'est pas surprenant qu'après son Voyage, la Cour l'ait honoré de plusieurs commissions distinguées (e); Mais son principal éloge est sa Relation même; dont on ne se propose néanmoins de donner ici que divers Fragmens, qui conviennent au sujet de ce Volume (f).

Il s'embarqua au Port de Saint Malo, en qualité d'Officier, dans un Vaisseau de trente-six pièces de canon, & de cent trente-cinq hommes d'Equipage, commandé par M. *Du Chêne-Battas*, homme d'une expérience égale dans la Marine & dans le Commerce. Ce Navire, qui se nommoit le *Saint Joseph*, fut accompagné d'un petit Bâtiment de cent vingt tonneaux, nommé la *Marie*, pour servir au transport des vivres.

1711.

Départ.

Les vents étoient si peu favorables au départ, qu'en sortant du Port, le 23 de Novembre 1711, le *Saint Joseph* & la *Marie* furent obligés de mouiller le même jour près du Cap *Frebel*, sous le canon du Château de *la Latte*,

(c) On n'avoit point encore de Cartes Françoises, pour les Voyages de long cours.

(d) Le point important que les Observations du Père Feuillée, faites l'une à la Côte du Perou, & les autres à celle du Chily, confirment, est la reforme de Longitude qu'il avoit faite sur la simple estime, faute d'instrumens, & sans autre point fixe que celui de Lima, placé à soixante-dix-neuf degrés quarante-cinq minutes de différence Occidentale du Méridien de Paris, suivant une Observation de Don Pedro de *Peralta*, confrontée avec les Tables de M. Cassini, pour le premier Satellite de Jupiter. *Ibidem*, pag. 14. de l'Avertissement. R. d. E.

(e) Il fut chargé, pendant près de sept ans, du soin des Fortifications dans l'Isle de Saint Domingue. Ensuite, il fut nommé à l'Emploi de Directeur général des Fortifications de Bretagne, qu'il exerce encore. J'ai reçu de lui quelques bons avis sur les premiers Tomes de ce Recueil, & je ne manquerai pas d'en profiter dans l'*Errata* général.

(f) Edition *in*-4°. (Paris 1732), à laquelle on a joint une Réponse de l'Auteur à la Préface critique des Observations du Père Feuillée, & la Chronologie des Vicerois du Perou, depuis l'établissement des Espagnols. La première Edition est de 1716, dédiée à M. le Duc d'Orléans, Régent du Royaume.

te, dans la Baye de la *Frenaie* (*g*), où ils les attendirent en vain. L'Auteur y fut témoin du naufrage d'un Vaiſſeau de trente-ſix pièces de canon (*h*); qui ſe briſa ſur un Ecueil, au pied du Fort de la Latte: ſpectacle effrayant, pour un jeune Officier, qui faiſoit ſon premier eſſai de Navigation. L'obſtacle des vents n'ayant pas ceſſé pendant près de deux mois, les deux Vaiſſeaux retournèrent au Port de Saint Malo, & revinrent mouiller quatre fois dans la même Baye. Enfin, les vents ſe rangèrent à l'Eſt-Quart-de-Sud-Eſt, & l'on mit auſſi-tôt à la voile, pour paſſer le grand Canal entre *Rochedouvre* & *Guerneſey*, dans la vûe d'éviter les Corſaires, qui infeſtoient alors la Côte de Bretagne. A la faveur des mêmes vents, on ſortit heureuſement de la Manche; & quoique la Mer fût très-groſſe, on parvint, ſans diſgrace, à la Latitude de trente-deux degrés, où les vents aliſés de Nord & Nord-Eſt rendirent la Navigation plus agréable.

Retardement dans la Rade de la Frenaie.

1712.

En arrivant à la vûe de l'Iſle de *Palme*, l'Auteur eut occaſion de faire quelques remarques ſur la Ligne & la Table de *Lock* (*i*). Quoiqu'on ne le ſuive, dans une route fort connue, que pour y recueillir ſes Obſervations, on ſe croit obligé, en faveur de ceux qui n'ont pas de goût pour les détails de cette nature, ou qui n'en connoiſſent pas le prix, de les rejetter ſouvent dans les Notes (*k*). Mais faiſons honneur, à M. Frezier, d'avoir

Remarques ſur la Table & la Ligne de Lock.

Témoignage que l'Auteur ſe rend à lui-même.

(*g*) Cette Rade n'eſt éloignée, de Saint Malo, que de quatre lieues, à l'Oueſt, & la plûpart des Vaiſſeaux, qui ſortent du Port, y vont mouiller pour attendre les vents, ou pour raſſembler leurs Equipages.

(*h*) Il ſe nommoit la *Grande-Bretagne*, commandé par M. le Chevalier de *la V.* .... L'Equipage fut ſauvé, à l'exception de trois hommes, dont l'un étoit Officier.

(*i*) On appelle *Lock*, du nom de ſon Inventeur, un morceau de bois, de huit à neuf pouces de long, fait quelquefois comme le fond d'un Vaiſſeau, qu'on charge d'un peu de plomb, afin qu'il demeure ſur l'eau dans l'endroit où on le jette. Ce qu'on nomme *Ligne de Lock*, eſt une petite corde, attachée au Lock, par le moyen de laquelle on eſtime le chemin d'un Vaiſſeau, en meſurant la longueur de la partie de cette corde, qu'on a dévidée pendant un certain tems, qui eſt ordinairement une demie minute, ou trente ſecondes, pendant lequel le Vaiſſeau, pouſſé par le vent, s'eſt écarté du Lock, qui eſt demeuré comme immobile au-deſſus de l'eau dans l'endroit où on l'a jetté. La *Table de Lock* eſt un morceau de planche, diviſé en quatre ou cinq colonnes, pour écrire, avec de la craye, l'eſtime de chaque jour. Dans la première ſont marquées les heures, de deux en deux; dans la ſeconde, le rhumb de vent, ou la direction du Vaiſſeau, par rapport aux principaux points indiqués par la Bouſſole; dans la troiſième, la quantité de nœuds qu'on a filés en jettant le Lock; dans la quatrième, le vent qui ſouffle; dans la cinquième, les obſervations ſur la variation de l'Aiman. Les nœuds de la Ligne, ou de la Corde, ſont ordinairement éloignés les uns des autres, d'environ quarante-un pieds huit pouces, pour le tiers d'une lieue; de-ſorte que ſi l'on file l'intervalle de trois nœuds pendant une demie minute, on eſtime qu'on fait une lieue de chemin par heure. Mais c'eſt cette diviſion que l'Auteur croit défectueuſe.

(*k*) Ici, dit l'Auteur, quatre ou cinq obſervations de la hauteur du Soleil nous redreſſèrent beaucoup. Depuis nôtre ſortie de la Manche, nous nous trouvions preſque toûjours moins avant, que nôtre eſtime. Je crus que cette erreur venoit de la diviſion de la Ligne de Lock, à laquelle nos Navigateurs ſont accoutumés de ne donner que quarante-un pieds huit pouces par nœuds ou tiers de lieues, faiſant la lieue marine de quinze mille pieds François; en quoi ils ſe trompent lourdement, ſi un degré eſt 57060 toiſes, & la lieue marine de 2853 de celles du Châtelet de Paris, comme MM. de l'Académie des Sciences l'ont meſuré, par ordre du Roi, en 1672. Car, ſuivant ce calcul, la lieue étant de 17118 pieds, la Ligne de Lock devoit avoir, pour chaque nœud, par rapport à l'Horloge de trente ſecon-

FREZIER. 1712.

d'avoir été capable de porter tout d'un coup un jugement fort juste sur des opérations délicates, „ sans avoir jamais été ni à l'Ecole de Marine, ni en „ Mer; & d'avoir forcé les vieux Marins de convenir, qu'avec un peu de „ connoissance des Mathématiques, on peut faire ce qu'ils font ordinaire„ ment par pure routine, sans être capables de rendre aucune raison Géo„ métrique de leurs pratiques les plus simples".

Il passe aux Isles du Cap-Verd.

A vingt-un degrés vingt-une minutes de Latitude, & vingt-un degrés trente-neuf minutes de Longitude Occidentale, ou de différence du Méridien de Paris, on trouva la Mer fort blanche, pendant cinq ou six lieues; & quarante brasses de sonde, ne donnèrent pas de fond: après quoi, l'eau reprenant sa couleur ordinaire, on crut avoir passé sur un haut fond, qui n'est pas marqué dans les Cartes (*l*). On se proposoit de prendre des rafraîchissemens, aux Isles du *Cap-Verd*; & le 15 de Février, on eut successivement la vûe de celles de *Saint Nicolas*, de *Sainte Lucie*, & de *Saint Vincent*; mais sans autre règle, pour les distinguer d'abord, que de simples conjectures. On reconnut alors l'utilité des Vûes de terre dessinées.

Entrée de la Rade de l'Isle de Saint Vincent.

Cependant, celle de Saint Vincent s'annonce elle-même, par une terre basse, qui s'allonge au pied des hautes montagnes, vers le Nord-Ouest, du côté de l'Isle *Saint Antoine*, & par un petit rocher de la forme d'un pain de sucre, qui paroît à l'entrée de la Baye, à l'Ouest de l'Isle, environ à deux câbles de terre. Ce petit rocher, qu'il fallut ranger à la portée du fusil, pour gagner au vent, est fort sain; & l'on y trouve, à cette distance, vingt-sept brasses d'eau. Mais, en le doublant, on est exposé à de grandes raffales, qui tombent par-dessus la montagne du Nord-Est (*m*).

Observations sur cette Isle.

L'ISLE de Saint Vincent offrit peu de secours aux besoins du Vaisseau. Le ruisseau, qui coule, pendant une grande partie de l'année, dans une petite Anse, la plus au Nord de la Baye, étoit entièrement desséché. On ne trouva, dans les Cantons voisins, que des Mares d'eau salée; & pour Habitations, quelques cabanes de branches d'arbres, moins propres à des hommes qu'à des bêtes. La porte en est si basse, qu'on n'y peut entrer qu'en se courbant jusqu'à terre. Les meubles étoient quelques sacs de peau, & des écailles de tortues, qui servoient de sièges, & de réservoirs pour garder de l'eau. Les Insulaires avoient abandonné leurs demeures, dans la crainte d'être enlevés pour l'esclavage. On en vit deux ou trois, tout-à-fait nuds, qui se refugièrent dans les bois, à l'approche des François. A force

condes, quarante-sept pieds six pouces sept lignes. Sur ce principe, les nœuds étant trop courts, je ne m'étonnois pas que nous fissions moins de chemin, en effet, que par nôtre estime. Nous en devions faire $\frac{1}{9}$ & $\frac{21}{190}$, c'est-à-dire, environ $\frac{1}{10}$ de moins. L'Auteur fut confirmé dans cette pensée, le 31 de Janvier, lorsqu'après avoir fait environ cent lieues, depuis la dernière observation, il trouva huit lieues $\frac{2}{3}$ de trop à l'estime, & que d'autres en trouvoient davantage: mais il reconnut, dans la suite du Voyage, l'incertitude du Lock, qu'il faut que l'expérience & le bon sens corrigent sur la manière de le jetter, & sur l'inégalité du vent, qui est rarement d'un même degré de force pendant deux heures d'intervalle qu'on ne le jette pas. La chûte des Courans inconnus est encore une nouvelle cause d'incertitude; de-sorte qu'il est souvent arrivé que la Table de Lock quadroit avec la hauteur observée, & souvent même il est arrivé qu'au-lieu d'y retrancher, il y falloit ajoûter. *Pag.* 6 & 7.

(*l*) Pag. 8.

(*m*) Pag. 9.

force de recherches, on découvrit, à la Pointe du Sud de la Baye, un petit filet d'eau, qui couloit des terres escarpées au bord de la Mer: mais ce ne fut qu'en creusant, pour faciliter son cours, qu'on parvint à faire la provision du Vaisseau pour deux jours. Cette eau n'étoit pas excellente dans sa fraîcheur; & dans l'espace de sept ou huit jours elle devint si puante, que l'Equipage n'en buvoit pas volontiers. Il est plus aisé de faire du bois, d'une espèce de tamarins, qui ne sont pas éloignés de la Mer. La pêche est aussi fort abondante dans la Baye. Elle est garnie de pierres, qui ne permettent de jetter la seine que dans une Anse, entre deux petits Caps, vers l'Est-Sud-Est: mais on se dédommage avec l'hameçon, qui fait prendre des moules, des poulets d'eau, des machorans, des sardines, des grondeurs, des becunes à dent blanche, & d'une espèce qui ont la queue d'un rat, & des taches rondes par tout le corps. D'autres Observations de l'Auteur ont déja paru, au troisième Tome de ce Recueil, dans la Description des Isles du Cap-Verd.

Route jusqu'à l'Isle Sainte Catherine, au Bresil.

De ces Isles, après avoir continué la navigation jusqu'à quarante minutes de Latitude du Nord, & vingt-trois degrés cinquante minutes du Méridien de Paris, on changea de route, pour éviter de s'abbattre trop vers la Côte du Bresil, où les Courans portent au Nord-Ouest. On passa la Ligne, au trois cens cinquante-cinquième degré de Tenerife. Les calmes retardèrent le Vaisseau; mais ils firent place à des fraîcheurs variables, à des pluyes, à des tems couverts, parmi lesquels on parvint entre les vingt-un & vingt-deux degrés de Latitude, & trente-quatre ou trente-cinq de Longitude, où l'on ne se crut pas loin de l'Isle de l'Ascension, parcequ'on apperçut quantité d'oiseaux. Mais on n'eut pas la vûe de cette Isle, ni de celle de la Trinité, dont on se croyoit assez proche, suivant le témoignage de quelques Cartes, vers les vingt-cinq degrés & demi de Latitude; & trois jours après, à l'aide d'un vent frais, on arriva, précisément avec l'estime (*n*), à l'Isle de Sainte Catherine.

Remarques sur l'estime.

Ce

(*n*) L'Auteur en donne un détail instructif. „ Le lendemain du départ de Saint Vincent, l'estime, dit-il, nous précéda un „ peu; & le jour suivant, nous la précédâmes: mais, le 26 de Février, après avoir „ pris hauteur par les six degrés cinquante-quatre minutes, nous nous trouvâmes „ huit lieues plus au Sud que nous ne pensions, quoique deux jours auparavant, „ nous eussions observé neuf degrés quarante-cinq minutes. L'erreur continua toûjours du même côté, avec ces marques de „ Courans, que nous appellons *Lits de marée*, jusques vers les neuf degrés Sud, de „ cinq à six minutes, suivant la grandeur des „ journées, sans compter la correction de la „ Ligne de Lock. Depuis les neuf jusqu'aux „ treize degrés, l'erreur étoit moindre que „ depuis les treize aux vingt-sept; & la différence étoit d'autant plus considérable, „ que nous approchions de Terre; de-sorte „ qu'un jour, il se trouva que nous avions „ fait vingt-cinq lieues, lorsque l'estime n'en „ donnoit que seize".

Il paroît évident, à l'Auteur, que ces erreurs venoient des Courans, qui portoient au Sud. Que ce soit directement, au Sud, au Sud-Est, ou au Sud-Ouest, c'est ce qu'il ne croit pas qu'on puisse sçavoir positivement: mais il juge qu'ils doivent porter au Sud-Ouest, ou au Sud-Sud-Ouest, parcequ'ils sont déterminés à cette direction par le gisement de la Côte du Bresil. Cette expérience, dit-il, réduit à peu d'étendue la remarque de *Woogt*, qui, dans son *Flambeau de Mer*, observe, que dès le mois de Mars jusqu'au mois de Juillet, le Courant, à la Côte du Bresil, prend une direction violente le long du rivage, vers le Nord; & que depuis Décembre jusqu'au mois de Mars, le Courant

FREZIER. 1712. Isle de Gal & ses approches.

Ce fut le 31 de Mars, à la pointe du jour, que découvrant la Terre (o), on reconnut bien-tôt l'Isle de *Gal* par sa figure, & par quelques petites taches blanches, qu'on prend de loin pour des Navires, sans parler de quelques petits Islots qui l'environnent. On l'avoit alors à l'Ouest-Quart-de-Sud-Ouest, à la distance de huit ou neuf lieues. La sonde fit trouver cinquante-cinq brasses, fond de sable fin & vaseux. On prit hauteur à une lieue & demie de cette Isle, au Sud-Quart-de-Sud-Est, trois lieues à l'Est de la Pointe de l'Isle Sainte Catherine, & l'on trouva vingt-sept degrés trente-deux minutes de Latitude Australe (p).

Anse d'Arazatiba.

L'Auteur, nommé avec d'autres Officiers pour aller reconnoître s'il n'y avoit pas de Vaisseaux ennemis dans l'Anse d'*Arazatiba*, qui est en Terre-ferme à l'Ouest de la Pointe Sud de l'Isle, découvrit d'abord une Aiguade, fort commode, à un quart de lieue du Navire, Est-Sud-Est. Il pénétra plus loin vers une petite Langue de terre, où il trouva, dans une maison abandonnée, des cendres chaudes, qui lui firent juger que les Habitans n'avoient pris

rant du Sud s'anéantit; ou si cette remarque est vraye de la partie du Nord de cette Côte, elle n'est pas régulière pour celle du Sud, depuis les dix degrés de Latitude Sud, un peu au large.

On peut dire néanmoins, contre la conjecture de l'Auteur, que si les Courans portoient au Sud-Ouest, ils rapprocheroient de la Côte du Bresil les Navires qui viennent de la Mer du Sud; & que l'expérience faisant voir, au contraire, que depuis les Isles Sebald, on trouve deux & trois cens lieues d'erreur contraire à l'atterage de cette Côte, ou de l'Isle *Fernando Noronho*, il s'ensuit que les Courans ne doivent pas porter au Sud-Ouest.

M. Frezier répond; 1°, que les Courans, qui prolongent la Côte du Bresil, venant à rencontrer les Terres nouvelles des Isles Sebald, & la Terre des Etats, refluent du côté de l'Est, comme l'ont expérimenté plusieurs Navires; ensuite ils tombent quelquefois dans un autre lit de Courans, qui porte à la Côte de Guinée. Les Cartes des Côtes d'Afrique & de l'Amérique Méridionale donnent de la vraisemblance à cette conjecture. 2°. Ces erreurs viennent des Cartes marines, particulièrement de celles de Pieter *Goos* dont nos Navigateurs se servent le plus. On ne s'apperçoit pas toûjours de cette erreur de position aux atterages du Bresil, en venant de l'Europe, parcequ'on y est souvent porté par les Courans, & que ne sachant si leur direction est du côté de l'Est ou de l'Ouest, souvent on n'en corrige point les lieues, comme l'Auteur & d'autres Personnes du Vaisseau le firent dans leur Navigation, à l'exemple des Hollandois. De-là vient, dit-il, qu'on trouve si bonnes, les Cartes, que les Hollandois ont faites sur leurs Journaux.

Quoiqu'il en soit, il est très-vrai, conclut-il, que depuis l'Isle Saint Vincent, jusqu'à Sainte Catherine, son Vaisseau fit, au Sud, plus de soixante lieues au-delà de l'estime, quoiqu'on eût pris hauteur presque tous les jours, & qu'on fût armé de précaution contre cette erreur. Malgré celà, ils arrivèrent à Sainte Catherine, le 31 de Mars, positivement avec leurs points sur la Carte de Pieter Goos, à dix lieues plus ou moins les uns des autres. D'où il croit pouvoir inférer, que si le Vaisseau eût donné du chemin, à l'Ouest, il seroit beaucoup entré dans les Terres, comme il est arrivé, *dit-il*, à la plûpart des Navires François, qui ont fait le Voyage de la Mer du Sud. *Pag.* 16 *& précédentes.*

(o) Le 30 de Mars, dans l'idée qu'on étoit près de Terre, on sonda vers le soir, & la sonde donna quatre-vingt-dix brasses d'un fond mêlé de sable, vase & coquillage. Deux lieues & demie plus à l'Ouest, on trouva dix brasses de moins; & pendant toute la nuit, on trouva même profondeur & même fond. *Ibid.*

(p) Une lieue & demie plus à l'Ouest, ils trouvèrent vingt brasses d'eau, fond de sable vaseux plus gris. De distance en distance, le fond diminue, jusqu'à six brasses, où ils mouillèrent entre l'Isle Sainte Catherine & la Terre-ferme, ayant l'Isle de Gal au Nord-Est-Quart-d'Est, environ trois lieues d'alignement avec les deux Pointes les plus Nord de Sainte Catherine, & la Pointe de la Terre-ferme au Nord-Quart-de-Nord-Est. *Pag.* 17.

Février 1712.

pris la fuite que depuis quelques heures. Ils étoient déja informés de la Prise de *Rio de Janeyro*, que M. de *Guay-Trouin* avoit rançonné depuis peu, pour vanger l'insulte que les Portugais avoient faite à quelques François Prisonniers de guerre; & l'arrivée d'un Vaisseau de France leur causa tant d'effroi, que les femmes s'étoient déja sauvées dans les montagnes. Cependant trois hommes, s'avançant dans une Pirogue, vinrent offrir au Vaisseau des vivres & des rafraîchissemens de la part du Gouverneur, à la seule condition qu'on ne leur fît aucun mal. Les Officiers François continuant d'exécuter leur commission, passèrent d'abord par un petit Détroit, large d'environ deux cens toises, & fermé par l'Isle & la Terre-ferme, dans lequel ils ne trouvèrent que deux brasses & demie d'eau. De part & d'autre ils apperçurent de belles Habitations. Le Détroit, qu'ils ne cessoient pas de sonder, n'avoit nulle part assez d'eau pour un Navire de six canons. Ils côtoyèrent plusieurs belles Anses de l'Isle; mais, arrêtés par les ténèbres, ils furent obligés de s'approcher du rivage. Le hasard les conduisit dans une petite Anse, où ils trouvèrent heureusement de l'eau & un peu de poisson. Ils y passèrent la nuit, en garde contre les tygres, dont les bois sont remplis, & dont ils avoient vû des vestiges récens sur le sable. A la pointe du jour, ils pénétrèrent une demie lieue plus loin, pour s'assurer qu'il n'y avoit aucun Vaisseau à l'ancre, dans la Baye d'Arazatiba. Un d'entr'eux, qui avoit relâché, deux ans auparavant, dans le même lieu, avec M. *Chabert*, fit remarquer aux autres une Langue de terre basse, où l'on trouve quantité de bœufs sauvages: mais, quelque besoin qu'ils en eussent, ils n'avoient point assez de vivres pour entreprendre cette chasse. On ne trouve pas de bœufs dans la partie du Nord de l'Isle. Il seroit plus avantageux de relâcher au Sud, si les Navires y étoient en sûreté; mais dans les vents d'Est, d'Est-Sud-Est, & de Sud-Est, on y est toûjours exposé au danger de s'y perdre. Cette Rade est par les vingt-sept degrés cinquante minutes, à l'Ouest de la Pointe du Sud. On trouve, dans une Anse qui est à l'Est de l'Islot *Fleuri*, de très-bonne eau & de petites huitres vertes, d'excellent goût. Les Officiers François étant entrés, à leur retour, dans cette Anse, & dans deux autres plus au Nord, y trouvèrent, dans une Habitation abandonnée, une grosse provision d'oranges douces, de citrons & de grosses limes, dont ils chargèrent leur Canot. Vis-à-vis de la dernière Anse est un Islot, derrière lequel on voit un petit Port, où le Gouverneur de l'Isle tient ordinairement une Barque pour les besoins des Habitans, mais qui ne leur sert, le plus souvent, qu'à faire le Commerce du poisson sec, qu'ils portent à Lagoa, ou à Rio de Janeyro.

Observations de l'Auteur sur l'Isle Sainte Catherine.

En arrivant au Vaisseau, les Officiers François y trouvèrent Emmanuel *Mansa*, Gouverneur de Sainte Catherine, avec quelques Portugais, qui avoient apporté des rafraîchissemens. Les civilités, qu'ils y avoient reçues, inspirèrent tant de confiance aux Habitans, qu'on ne cessa plus de voir venir des Pirogues chargées de poules, de tabac & de fruits. Ils promirent des bœufs, qu'ils devoient faire apporter de Lagoa. Mais cette Place étant à douze lieues de l'Isle (*q*), & la saison paroissant déja fort avancée

Rafraîchissemens de l'Isle.

(q) Sept lieues au Nord de Sainte Catherine, il y a une Anse, où les Portugais nourrissent



FREZIER. 1712.

cée pour doubler le Cap de Horn, où les vents sont redoutables en Hyver, on prit le parti de mettre à la voile, le Dimanche 10 d'Avril: cependant le tems fut si peu favorable, qu'on ne put sortir du Canal avant le 12; & ce délai produisit de nouvelles observations (r).

Oiseaux du Cap Blanc.

Les vents furent presque continuellement variables, jusqu'à la hauteur de quarante degrés, où la brume devint fort épaisse & fut suivie d'un calme, après lequel on la vit recommencer, avec la même épaisseur, vers quarante-trois degrés trente minutes. Dans cette Latitude, & dans celle du Cap Blanc, qui est de quarante-six degrés (s), on vit quantité de baleines & de nouveaux oiseaux, semblables à des pigeons, d'un plumage régulièrement mêlé de blanc & de noir, qui leur a fait donner, par les François, le nom de *Damiers*, & celui de *Pardela*, par les Espagnols. Ils ont le bec long, un peu crochu & percé au milieu des deux narines. Leur queue développée ressemble aux écharpes en falbala de petit deuil.

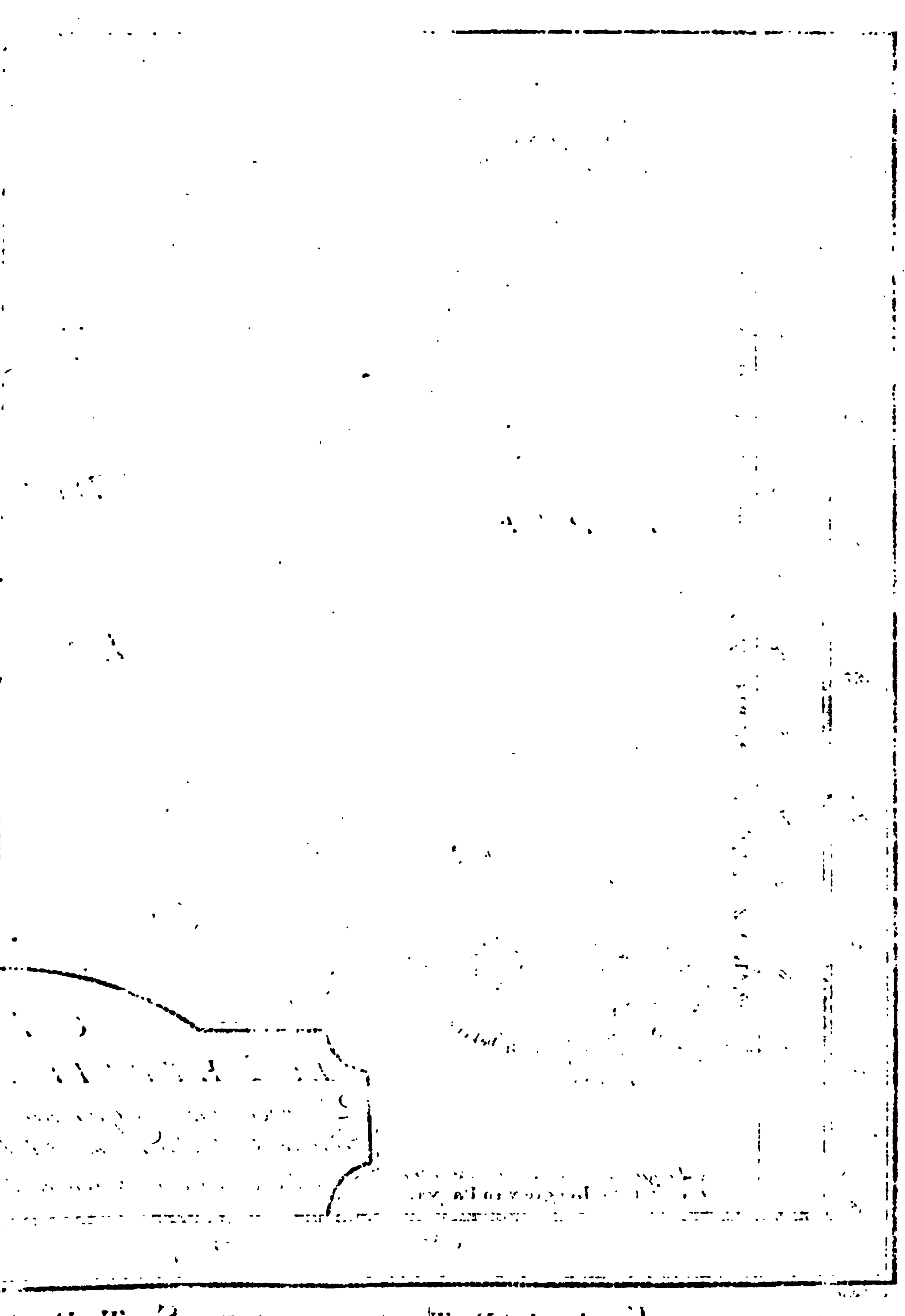
Comme on étoit toûjours en garde contre les Courans, & contre les erreurs des Cartes Hollandoises, qui mettent le Cap Blanc quatre degrés trop à l'Ouest, on commença les sondes au quarante-troisième degré trente minutes de Latitude, & suivant l'estime de l'Auteur, à cinquante-deux degrés trente-trois minutes de Longitude. On ne trouva point de fond à cette hauteur; mais à quarante-six degrés cinquante minutes, & cinquante-huit degrés huit minutes de Longitude (t), on trouva quatre-vingt-cinq brasses, fond de sable mêlé de gris & de rougeâtre. Les sondes varièrent ensuite, depuis soixante-quinze jusqu'à soixante-dix & soixante-six, en suivant toûjours le Sud-Ouest, à quelques degrés près vers le Sud, ou vers l'Ouest, pour s'approcher insensiblement à la Côte. La nuit du 5 au 6 de Mars, on craignit de s'en approcher trop; & cette crainte parut juste le lendemain, à la vûe de la Mer, qu'on trouva fort changée. Vers le

rissent des bœufs. Près de-là est le Port de *Guarupa*, où l'on est à l'abri de toutes sortes de vents; mais il est difficile à connoître, parcequ'au dehors il ne paroît qu'une grande Anse, au fond de laquelle est la petite ouverture du Port. *Pag.* 26.

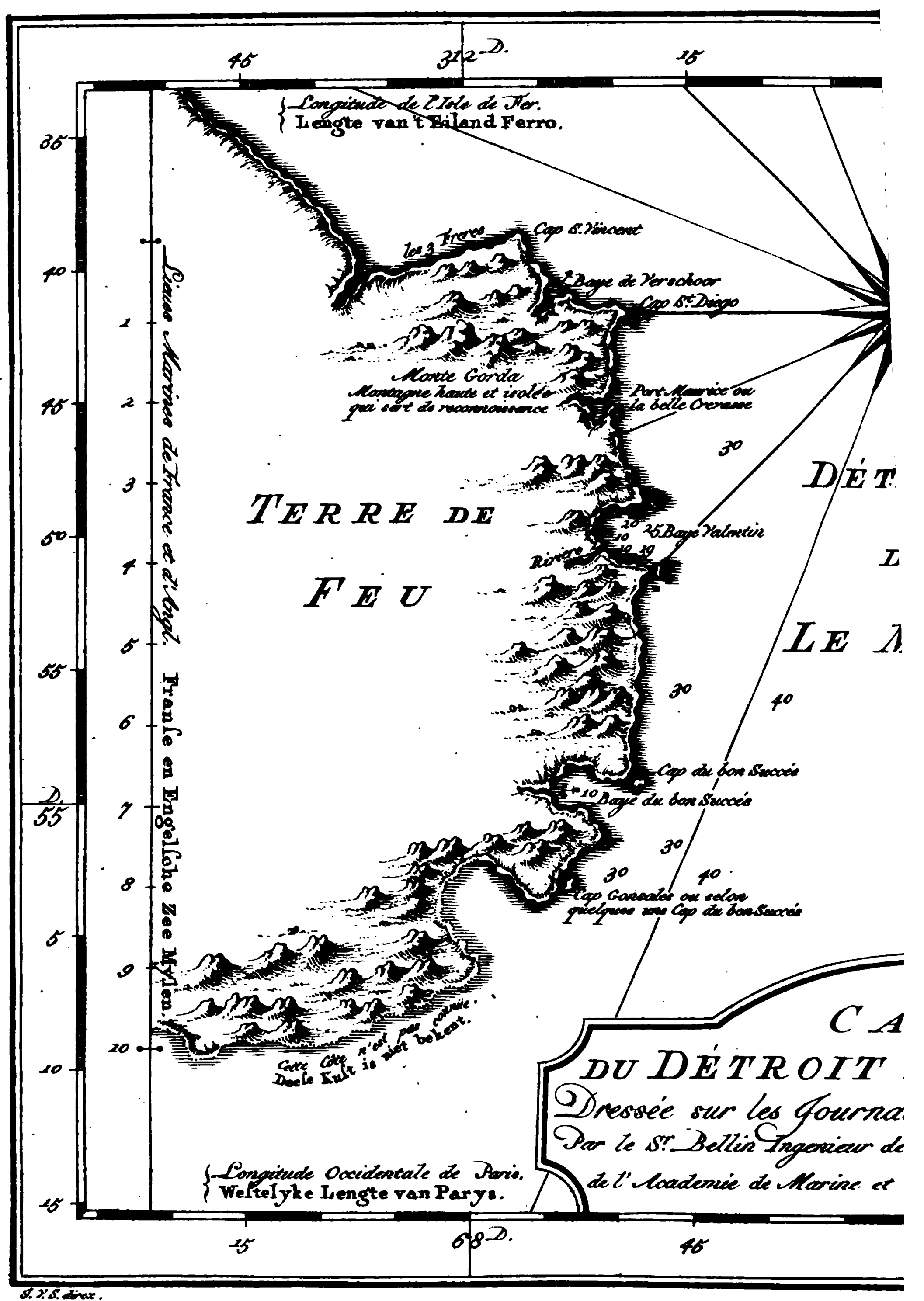
(r) En courant plusieurs bordées vers l'Isle & la Terre-ferme, la sonde à la main, on trouva un fond assez égal. On reconnut d'assez près, à l'égalité du Vaisseau, une petite Anse, où le mouillage est bon, sur cinq ou six brasses, à l'abri de toutes sortes de vents, & une petite Rivière de bonne eau, commode pour les Navires qui mouillent près du premier Islot, qui est à gauche en entrant, dans une Anse de sable de l'Isle Sainte Catherine, & qui se nomme l'*Islot aux Perroquets*. On reconnut aussi, en louvoyant, une grande Anse nommée *Toujouqua*, dans laquelle se décharge une grande Rivière. L'entrée de l'Anse paroît étroite; & du côté du Sud, on y apperçoit des Bancs de Rocher. *Pag.* 27. M. Frezier donne une courte Description de Sainte Catherine, & de ses productions.

(s) Voyez, ci-dessous, le Journal d'Anson.

(t) On se croyoit alors à cinquante-une lieues du Cap Blanc, sur une Carte manuscrite, c'est-à-dire, par les trois cens vingt-un degrés cinquante-deux minutes du Méridien de l'Isle de Fer, ou trois cens vingt-trois degrés trente-deux minutes de celui de Tenerife: ce qui s'accordoit assez bien avec d'autres sondes de quelques Navires, qui avoient eu connoissance de ce Cap; d'où l'on peut conclure, que sans faire attention à sa Longitude absolue, il est mal placé par rapport à celle de Sainte Catherine. En effet, on a remarqué que la *Côte déserte*, ou *des Patagons*, ne court pas Sud-Ouest, & Sud-Ouest-Quart-d'Ouest, comme on la trouve dans les Cartes, mais Sud-Ouest-Quart-de-Sud, & Sud-Sud-Ouest; ce qui a mis plusieurs Vaisseaux en danger. *Pag.* 28.

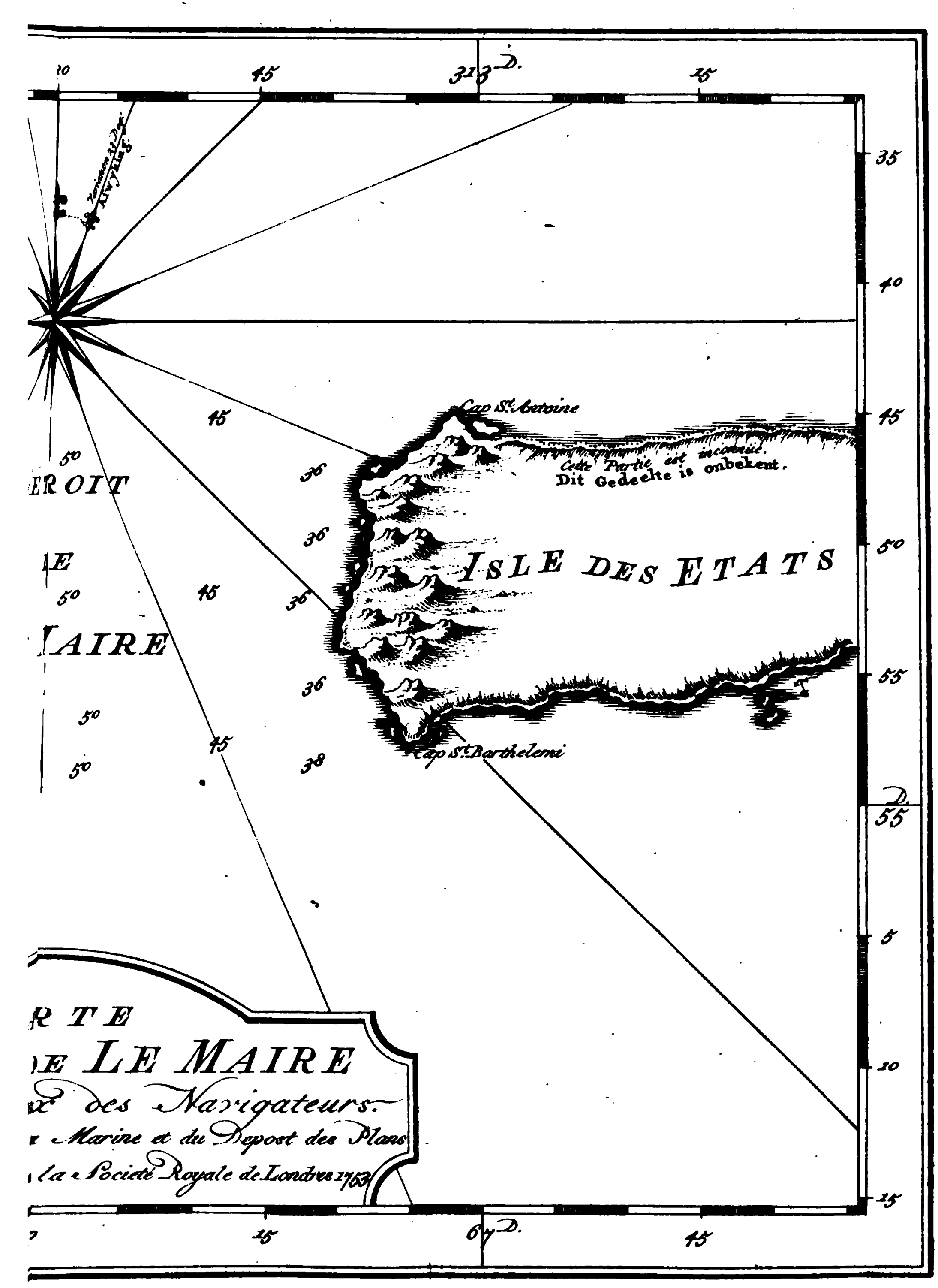


K A A R T V A N D E S T R A
Getekent op de Dag Registers d



KAART VAN DE STR

Geschikt op de Dag-Registers de



A T VAN LE MAIRE,
Zee-Lieden. Door den Hr. Bellin, &a.

le soir, on eut celle d'une Terre basse & de cinq ou six Mondrains, que quelques-uns prirent pour le *Cap des Vierges* (v), fondés sur plusieurs Journaux, qui le placent à cinquante-deux degrés trente minutes, quoiqu'il soit plus au Nord dans les Cartes: mais ce sentiment étoit démenti par la dernière observation de Latitude. L'Auteur juge que ce fut le Cap Saint-Esprit de la Terre de feu. On jetta la sonde, qui donna trente-six brasses d'eau, fond de sable noir, mêlé de pierres de la même couleur.

FREZIER. 1712.

Terre de feu & ses apparences.

Le lendemain 7, on vit distinctement la Terre de feu, qu'on prit le parti de côtoyer à quatre ou cinq lieues de distance. Elle est de moyenne hauteur, escarpée en falaises sur les bords de la Mer. Les bois, dont elle est revêtue, sont divisés par bouquets; & par-dessus cette première Côte, on voit de hautes montagnes, presque toûjours couvertes de neige (x). Après avoir suivi la Terre de feu jusqu'à cinq ou six lieues du Détroit de le Maire, on mit à la cape, au large d'environ quatre lieues, pour attendre le jour suivant, sur quarante brasses d'eau, fond de cours, ou gros sable curé. Pendant cette nuit, le Vaisseau essuya des raffales du Sud-Ouest, qui apportoient la neige & les frimats, des montagnes avancées dans les Terres. Cependant il dériva peu; ce qui prouva assez que le Courant avoit peu de violence, ou qu'il portoit au vent (y).

Approches du Détroit de le Maire.

Le Dimanche, 8 de May, on fit voile pour chercher le Détroit de le Maire, qu'on reconnut facilement à trois Mondrains uniformes, qu'on a nommés *les Trois Frères*. Ils sont contigus entr'eux, dans la Terre de feu; & par-dessus, on découvre une haute Montagne en pain de sucre, couverte de neige, & fort éloignée dans la Terre. Une lieue à l'Est des Mondrains, on voit le Cap *Saint Vincent*, dont la terre est fort basse; ensuite un petit Cap, qui n'est pas plus haut, & qui se nomme *Cap de Saint Diego* (z). En arrivant au Nord-Nord-Est & Nord de ces petits Caps, on s'apperçoit, à mesure qu'on en approche, que le Détroit de le Maire, qu'ils couvroient par la Terre des Etats, s'ouvre peu-à-peu, jusqu'à-ce qu'enfin, à trois quarts de lieue Est du premier, on en voit toute l'ouverture: remarque dont l'Auteur fait sentir la nécessité, pour s'assurer du Détroit, par l'exemple de plusieurs Vaisseaux, qui se sont crus dans le Passage, quoiqu'ils fussent à l'Est de la Terre des Etats, & qu'ils ne la vissent que du côté de l'Ouest, trompés, dit-il, par des Mondrains semblables aux trois Frères, & par quelques Anses semblables à celles de la Terre de feu. A

(v) La plûpart des Hollandois & les Anglois le nomment, *Cap de la Vierge Marie.*

(x) L'Auteur remarque qu'on peut déterminer le gisement de cette Côte au Nord-Ouest-Quart-de-Nord, & Sud-Est-Quart-de-Sud, depuis le Détroit de Magellan, à celui de le Maire, en corrigeant un demi rhumb ou vingt-trois degrés de variation Nord-Est. *Pag.* 29.

(y) Ce qui n'est guères vraisemblable, suivant l'Auteur, à cause du gisement de la Côte opposée. *Ibidem.*

(z) M. Frezier croit avoir lieu de juger que le Cap Saint Vincent est beaucoup plus Nord, & que celui, auquel on a donné ce nom, est celui de Saint Diego; fondé sur des Cartes manuscrites Espagnoles, fort anciennes, & peut-être tirées de la découverte des *Nodales.* Pag. 30.

FREZIER. 1712.

A l'Est du Cap Saint Vincent, on trouva une marée forte & rapide: Mais comme on n'ignoroit pas que son cours est de six heures, ou six heures & demie, on avoit pris le tems favorable, & l'on ne rangea pas la Côte à plus de cinq quarts de lieue. Cette précaution fit emboucher heureusement, avec le flot qui porte rapidement au Sud, & se partage en deux Courans, dont l'un suit le Détroit, qui n'est large que de six à sept lieues, & l'autre se jette à l'Est le long de la Terre des Etats.

Port Maurice.

Vers le milieu du Détroit, on apperçoit le Port *Maurice*, petite Anse d'une demie lieue de large, au fond de laquelle, du côté du Nord, est une petite Rivière, où l'on peut faire aisément de l'eau & du bois. A côté de ce Port, ou de cette Anse, un quart de lieue plus au Sud, on trouve une Baye, d'une lieue d'ouverture & beaucoup plus enfoncée, que les uns prennent pour le Port de *Bon-Succès*, d'autres pour la Baye *Valentin*, & qui offre aussi de l'eau & du bois (*a*). Il semble, observe l'Auteur, que le Port de Bon-Succès devoit être la première Anse qu'on trouve en sortant, après avoir doublé le Cap Gonzalez, ou de Bon-Succès. Le nom seul paroît décider de la position de ces deux Bayes, parceque les *Nodales*, qui découvrirent celle-ci, devoient regarder effectivement comme un heureux succès d'avoir passé le Détroit, & de rencontrer une fort bonne Baye, où ils pouvoient mouiller en sûreté. Les Sauvages n'y sont pas ennemis des Etrangers (*b*). Ils sont nuds, quoique le Pays soit extrêmement froid. Quelques-uns portent une peau d'oiseau à la ceinture; d'autres ont les épaules couvertes de la peau de quelque bête fauve, comme les Sauvages du Détroit de Magellan. Ils sont presqu'aussi blancs que les Européens. Le rouge leur plaît si fort, qu'un d'entr'eux, voyant un bonnet de cette couleur sur la tête d'un Officier, eut la hardiesse de le prendre & de le mettre sous son bras. Un autre, voyant la crête rouge de quelques poulets du Vaisseau, la leur arracha pour l'emporter. Ils paroissent mieux faits & plus robustes qu'on n'est au Chily. Leurs femmes sont aussi plus belles, & leurs Pirogues d'écorce d'arbre sont cousues avec beaucoup d'art.

Port de Bon-Succès, ou Baye Valentin.

Portrait des Habitans.

Dangers des deux Vaisseaux François.

On trouva la marée contraire, à l'Est de la Baye Valentin; & les raffales devenant fort violentes, il fallut forcer de voiles pour doubler le Cap *Saint Barthelemi*, qui est le plus Sud de la Terre des Etats. On le doubla heureusement, & vers la nuit, on l'avoit laissé à deux lieues au Nord-Ouest: mais le tems, qui devenoit impétueux, força de mettre à la cape, avec une inquiétude, qui devoit être terrible, si proche de Terre & vers le tems des ténèbres. „ Les Cartes, dit l'Auteur, nous menaçoient d'une perte
„ inévitable; mais heureusement pour nous, la Terre des Etats, du côté du
„ Sud, ne git pas Est-Sud-Est, & Ouest-Nord-Ouest, comme elles la mar-
„ quent. Elle ne court qu'Est & Ouest, & prend même un peu du Nord,
„ près du Cap Saint Barthelemi, comme on l'avoit remarqué avant la nuit.
„ Sui-

(*a*) L'Auteur ajoûte; & même d'un bois blanc & leger, dont on pourroit faire des mâts de hune.

(*b*) Ce récit porte sur le témoignage de deux autres Vaisseaux François; la *Reine d'Espagne*, qui relâcha ici le 6 de Novembre 1712, & le *Saint Jean Baptiste*, de Saint Malo, en 1713.

„ Suivant les Cartes, nous devions dériver à l'Est-Quart-de-Sud-Est, & „ nous ne pouvions éviter de périr (c)". FREZIER. 1712.

La joye des deux Vaisseaux François fut extrême, de se revoir le lendemain, dans un calme, qui suivit cette horrible tempête, & qui leur donna le tems de se remettre en état de souffrir les coups de Mer. Ils regagnèrent, avec des vents frais, celui qu'ils avoient perdu à la cape. Depuis les quarante-trois degrés & demi jusqu'au cinquante-septième, ils n'avoient point eu de vents du côté de l'Est, & presque point de beaux jours, mais un tems variable & embrumé, avec des vents continuels du Nord au Sud par l'Ouest, excepté depuis le vingt-sixième degré jusqu'au cinquante, que deux jours d'un bon vent frais de Nord-Nord-Est les tira d'un parage où ils avoient vû le péril de fort près. Le 17 de May (d) on courut pendant la nuit au Sud-Est-Quart-de-Sud, avec le vent au Sud-Ouest, dans la crainte de rencontrer les Isles *Barnevelt*, que quelques-uns placent à cinquante-sept degrés de Latitude. Mais, vingt-quatre heures après, les vents s'étant rapprochés du Sud, on porta au Nord-Est-Ouest.

Méteore extraordinaire.

On se croyoit à cinquante-sept degrés & demi de Latitude, & à soixante-neuf ou soixante-dix de Longitude, lorsqu'une heure après minuit, on vit un Méteore, inconnu aux plus anciens Navigateurs du Vaisseau; c'étoit une lueur différente du feu Saint Elme & d'un éclair, qui dura l'espace d'une demie minute, & qui fit sentir un peu de chaleur. Ce Phenomène, dans le froid & pendant un grand vent, effraya la plûpart de ceux qui le virent, jusqu'à leur faire fermer les yeux. Ceux qui le trouvèrent si redoutable en parlèrent comme d'un éclair, dont le brillant se faisoit sentir au travers même de la paupière. Les plus hardis assuroient qu'ils avoient vû un globe, d'une clarté bleuâtre & très-vive, d'environ trois pieds & demi de diamétre, qui s'étoit dissipé entre les haubans du grand hunier. Tout le monde s'imagina que c'étoit le présage de quelque tempête. Cependant les trois jours suivans n'apportèrent rien de pis; & lorsqu'on eut passé le Cap de Horn de neuf à dix degrés, on commençoit à se flatter d'être bien-tôt hors de ces affreux parages: mais un vent de Nord-Ouest & d'Ouest-Nord-Ouest souleva si furieusement les flots, qu'on fut obligé d'amener la vergue de misaine, le mât de perroquet de fougue, & jusqu'au bâton de Pavillon. Dans cette horrible situation, l'Auteur fait une peinture fort vive de ses peines. „ Il sentit un mortel chagrin de s'être exposé à de si rudes incom- „ mo-

Tempête furieuse.

Regrets de l'Auteur.

(c) On pourroit répondre, observe l'Auteur, „ que le même Courant, qui nous jettoit le long de la Côte des Etats, a pû „ nous empêcher de dériver autant au Nord-„ Est, que nous l'eussions fait ailleurs, parcequ'il devoit courir, comme la Côte, „ près de Terre, & nous en tenir à même „ distance. Ce sentiment seroit probable, si „ d'autres Navires n'avoient reconnu mieux „ que nous ce gisement. Au-reste, il est „ évident que nous dérivâmes beaucoup à „ l'Est. Car, sur les neuf heures du matin, „ le tems s'étant un peu éclairci, nous ne „ vîmes plus de Terre, quoique nous n'en „ dûssions être qu'à deux lieues au Sud, ou „ au Sud-Est, tout au plus, si elle a treize „ ou quatorze lieues de long, depuis le Dé-„ troit, comme l'assurent ceux qui l'ont cô-„ toyée". *Pag.* 33.

(d) Le second Vaisseau avoit disparu le 14, à cinquante-huit degrés cinq minutes de Latitude, & soixante-quatre ou soixante-un de Longitude. On ne le revit qu'au Port de la Conception.

FREZIER. 1712.

„ modités; touché des maux préfens, épouvanté de l'avenir, fi fon Vaiffeau, comme plufieurs autres, étoit contraint d'aller paffer l'Hyver à la „ Plata, Rivière terrible par la mauvaife tenue du fond, par les coups de „ vent, les bancs de fable, & les naufrages, dont plufieurs Officiers du „ bord avoient été témoins. Je comparois, dit-il, la vie tranquille des „ plus miférables à Terre, avec celle d'un honnête homme fur Mer, dans „ un tems d'orage; les beaux jours qu'on goûte en Europe au mois de May, „ avec ces jours obfcurs qui ne duroient que fix heures & ne nous éclairoient „ guères plus qu'une belle nuit, &c. ". Cette tempête dura vingt-quatre heures. A cinquante-un degrés de Latitude, & quatre-vingt-quatre, ou quatre-vingt-deux de Longitude, fuivant l'eftime, on fut en état de fe fervir des vents de Sud-Oueft & de Sud-Sud-Oueft, qui font les plus fréquens; & quelques changemens, qui fuccedèrent, pendant les jours fuivans, n'empêchèrent point d'arriver à quarante degrés quarante minutes de Latitude, où l'on fut furpris d'appercevoir la Terre, de cinquante lieues plutôt qu'on ne s'y étoit attendu. On avoit fuivi une Carte manufcrite de Saint Malo, qui s'étoit trouvée meilleure que les Cartes Hollandoifes jufqu'au Détroit de le Maire. Celle de Pieter Goffe reculoit la Côte des Patagons de foixante lieues trop à l'Oueft, par rapport au Brefil. Cependant, fuivant fa Longitude, on atterroit fort jufte (*e*). L'Auteur en prend occafion de faire ici quelques nouvelles remarques fur l'eftime (*f*), qui lui font conjecturer, qu'il y

Vûe de la Terre.

Remarques fur l'eftime.

(*e*) Pag. 35 & précédentes.

(*f*) Il obferve que les Cartes manufcrites, dont il vient de parler, ont été corrigées, du côté du Cap Blanc & du Détroit de le Maire, fur les Journaux des Vaiffeaux de Saint Malo, qui ont fait le Voyage de la Mer du Sud; Journaux qui s'accordent tous affez bien fur la Longitude de l'un & de l'autre. Mais il doute que cet accord général puiffe faire une opinion certaine, parcequ'on s'apperçoit des Courans tout le long de la Côte. Depuis le trente-deuxième au trente-cinquième degré de Latitude, fon Vaiffeau avançoit un peu moins que l'eftime; ce qui pouvoit venir de l'erreur du Lock: mais, au contraire, depuis le 37 jufqu'au 41, il avançoit plus au Sud, de fix à fept lieues, fur cinquante; & trois jours après, de feize lieues & demie fur foixante-dix d'eftime; c'eft-à-dire, d'environ un quart. Enfuite, ce compte alloit en diminuant; de-forte qu'à quarante-neuf degrés cinquante minutes, les hauteurs s'accordoient très-bien avec l'eftime, jufqu'au Détroit de le Maire, dont la Longitude fut trouvée de foixante-un degrés trente-cinq minutes, qui répondent aux trois cens dix-huit degrés vingt-cinq minutes de l'Ifle de Fer, ou trois cens feize degrés quarante-cinq minutes du Méridien de Tenerife. Depuis-là, l'Auteur doute que les Cartes ayent pû être corrigées, avec raifon, pour la Longitude du Cap de Horn & de la Côte du Chily; car les Navires, qui ont rangé ce Cap, y ont trouvé des Courans, qui leur ont fait faire, à l'Eft, le chemin qu'ils croyoient avoir fait à l'Oueft. De-là viennent ces différences des Cartes, qui mettent cent lieues du Détroit au Cap de Horn, tandis que les manufcrites n'y en mettent que quarante à cinquante. Ce qui paroît bien fûr à l'Auteur, c'eft qu'il n'eft que par cinquante-cinq degrés cinquante minutes, ou cinquante-fix degrés de Latitude, au plus, quoique dans toutes les Cartes marines imprimées, il foit par les 57½, ou 58. Pour la diftance de ce Cap à la Côte du Chily, elle eft encore peu connue, parcequ'il y a peu de Navires qui ayent rangé la Côte de Feu de ce côté. La prudence ne permet pas même de s'y expofer; car les vents y font dangereux, du Sud-Sud-Oueft à l'Oueft. Cependant il y a un Canal, découvert en 1713, par lequel on pourroit fe fauver dans le Détroit de Magellan.

Suivant le Père Feuillée, qui met la Conception par les foixante-quinze degrés trente-deux minutes trente fecondes de Longitude; c'eft-à-dire, vingt-cinq lieues, plus à l'Oueft, que les Cartes manufcrites réformées; & fuppofant celle du Détroit de le Maire, telle qu'on

Deux Courans, dont la connoiſſance eſt néceſſaire.

y a deux Courans, formés, l'un par la Mer du Sud, l'autre par la Mer du Nord; que celui-ci doit porter depuis Sainte Catherine juſqu'à la Terre de Feu, au Sud-Sud-Oueſt, & depuis le Détroit, au Sud-Eſt & à l'Eſt-Sud-Eſt, déterminé à cette direction par la Côte des Patagons, enſuite par la nouvelle Terre des Iſles Sebald, & par celle de Feu & des Etats; que celui de la Mer du Sud doit ſuivre à-peu-près le giſement de la Terre de Feu, depuis le Cap Pillar juſqu'au Cap de Horn, & de-là ſe tourner vers l'Eſt & l'Eſt-Nord-Eſt, le long des Iſles Barnevelt & des Etats, comme l'expérience le fait connoître. L'Auteur juge encore qu'il doit y avoir un peu de Courant, attiré, dit-il, par celui du bout des Terres dans la partie du Sud du Chily; & l'expérience le prouve auſſi. Enfin, ſans vouloir déterminer la direction particulière des Courans, qui peut varier par des cauſes particulières, il aſſure qu'auprès du Cap de Horn, ils doivent porter vers le Nord-Eſt. La *Marie* ſe trouva ſur l'Iſle *Diego Ramirez*, non-ſeulement lorſqu'elle s'en croyoit à quarante lieues, ſur le témoignage de la Carte de Pieter Goos, où elle eſt reculée de trente lieues à l'Oueſt, plus qu'elle n'eſt dans les Cartes manuſcrites, mais encore lorſqu'elle ſe comptoit près de deux degrés plus Sud.

Avis pour doubler le Cap de Horn.

Pour conclusion, l'Auteur conſeille, à un Navigateur, qui veut doubler le Cap de Horn en venant de l'Eſt, de prendre toûjours du Sud & de l'Oueſt, la moitié plus qu'il ne croît en avoir beſoin; ſoit parceque les vents règnent toûjours du côté de l'Oueſt, ſoit pour ſe précautionner contre les Courans, qui peuvent le reculer, comme il eſt arrivé à pluſieurs Navires, qui ſe ſont trouvés à terre lorſqu'ils croyoient avoir doublé le Cap, & devoir être au large de quarante à cinquante lieues: & de-là, dit-il, eſt venue ſans doute l'erreur des Cartes Hollandoiſes qui mettent la moitié trop de diſtance du Détroit de le Maire au Cap de Horn.

La Terre qu'on avoit apperçue étoit une Pointe, qu'on prit pour celle de *Vallena*, parcequ'il s'en offroit une autre à l'Eſt, qui pouvoit être celle de *Saint Marcel*. Trois ou quatre Iſlots, qu'on laiſſoit au Sud-Sud-Eſt, derrière le Vaiſſeau, étoient apparemment ceux de l'entrée de Chiloé, nommés par les Eſpagnols *Farellones de Carelmape*, dont on n'avoit paſſé qu'à la demie portée du canon, dans une nuit fort obſcure. Le ſoir, on vit une au-

qu'on vient de le dire, ce qui fait trente-cinq lieues plus Eſt que les Cartes de Pieter Goos, l'erreur du Vaiſſeau de l'Auteur n'étoit que d'environ trente lieues. Il en explique la poſſibilité, par un détail d'obſervations, qui font concevoir comment ſon Vaiſſeau avoit pû dériver depuis qu'il étoit ſorti du Détroit. *Pag.* 37 & 38.

Nota. Ce Vaiſſeau dériva conſidérablement à l'Eſt, la nuit qu'il ſortit du Détroit, non ſeulement parceque M. Frezier n'eut point de connoiſſance de terre le lendemain, mais encore parcequ'il ſe trouva huit minutes plus Nord ſur dix ou douze lieues d'eſtime. Deux jours après, par les cinquante-ſept degrés vingt-ſix minutes de Latitude, il ſe trouva, au contraire vingt-deux minutes plus Sud ſur ſoixante-dix lieues. Les Courans ne furent point ſenſibles pendant ſept jours. L'Auteur ne put faire aucune obſervation pendant que ſon Vaiſſeau courut environ quatre-vingt lieues majeures en Longitude. Arrivé au cinquante-neuvième degré vingt minutes, il ne trouva aucune différence. Mais ayant été huit jours ſans voir le Soleil, il ſe trouva vingt-ſept minutes plus Sud que l'eſtime. *Pag.* 72. R. d. E.

FREZIER. 1712.

autre Pointe au Sud-Est-Quart-d'Est, & une troisième au Nord-Est-Quart-de-Nord, qui étoit celle de la Galere, d'où l'embouchure de la Rivière de Baldivia commence à se former.

On remet ailleurs les observations de l'Auteur, sur le Chily & le Perou.

Le récit des courses de l'Auteur, sur les Côtes du Chily & du Perou, & ses remarques sur ces deux Contrées, sur leurs Productions, leurs Habitans, leur Commerce, & leurs principales Villes, doivent être précieusement réservés pour enrichir les Descriptions de l'Amérique Méridionale. Dans le dessein, auquel on s'arrête uniquement, de recueillir ici tout ce qui peut servir à la connoissance du Détroit de le Maire, suivant la méthode qu'on a gardée pour celui de Magellan, il ne reste qu'à représenter M. Frezier & ses observations dans son retour en Europe.

1713.

Le Lundi 9 d'Octobre 1713, il quitta Callao, sur un Vaisseau de Marseille, nommé la *Mariane*, qui devoit passer à la Conception pour y prendre des vivres, parcequ'ils y sont, non-seulement meilleurs, mais moins chers qu'au Port de Lima. Le 25, après avoir fait route, pendant quatre jours, sans observer la Latitude, il se trouva, d'un, & même de deux degrés, plus au Sud que l'estime, par les dix-sept; ce qui lui fit conclure que c'étoit l'effet des Courans. Trois Vaisseaux, sortis du même Port après lui, tombèrent dans la même erreur. Ses raisonnemens, sur une méprise si prompte, ne regardent pas moins les Détroits de Magellan & de le Maire, que la Mer du Perou.

Remarques sur les Courans & les Vents.

On conçoit facilement, dit-il, la raison de ces Courans, dès qu'on est informé qu'au long de la Côte du Perou, la Mer porte toûjours au Nord. Ce flux continuel, du même côté, ne peut être entretenu que par un mouvement de tourbillon: il faut donc qu'au large, les eaux fluent au Sud, pour succeder à celles qui courent le long de la Côte au Nord. *Zarate*, dans son Histoire de la Conquête du Perou, attribue ce Courant du Nord aux vents du Sud-Ouest, qui règnent le long de la Côte pendant toute l'année: il ajoûte que les eaux de la Mer du Nord, passent avec impétuosité par le Détroit de Magellan, poussent celles de la Côte du Perou, vers le Nord, suivant son gisement. Cette dernière idée, conçue dans un tems où l'on n'avoit pas encore découvert un plus grand Passage au-delà de la Terre de Feu, n'auroit pas été sans vraisemblance, si l'on observoit le même Courant dans la partie du Sud du Chily. Mais le tems a fait voir, que bien loin, que la Mer du Nord entre dans celle du Sud, il y a plus d'apparence que celle du Sud entre dans celle du Nord, puisqu'au Cap de Horn les Courans portent ordinairement du côté de l'Est. C'est ce que plusieurs Vaisseaux ont évidemment reconnu, non-seulement par l'Estime & par les Cartes, sur lesquelles il faut peu compter, mais à vûe de Terre, suivant les meilleurs Journaux (g).

Les vents ordinaires, qui règnent depuis l'Est-Sud-Est, accompagnèrent la *Mariane* jusqu'au trente-septième degré de Latitude, & l'obligèrent de courir au large, l'espace d'environ deux cens lieues. Ensuite, ils changèrent au Sud, au Sud-Sud-Ouest, & à l'Ouest-Sud-Ouest. Cette régularité des

(g) Pag. 252.

des vents d'Est-Sud-Est & Sud-Est, rendoit la Navigation si longue, avant qu'on eût pensé à courir fort au large, que les Vaisseaux avoient besoin de six ou sept mois pour aller de Callao à la Conception, parcequ'ils n'avançoient qu'à la faveur de quelques petits Nords, & des fraîcheurs qui viennent de Terre, la nuit & une partie du matin (h). Il en faut conclure, que ce n'est pas une ignorance indifférente, que celle de la Physique, dans un homme de Mer. Le seul raisonnement auroit pû conduire à cette découverte, qui n'est peut-être dûe qu'au hazard.

FREZIER. 1713.

Réflexions qui les confirment.

CETTE remarque est accompagnée de plusieurs réflexions. Le flux, suivant l'Auteur, venant continuellement de la partie de l'Est, dans la Zône torride sur Mer, & non pas sur Terre, où ces vents ne sont pas réguliers, doit être remplacé par un autre air, qui vient aussi de la Mer; & par conséquent, au-delà de cette Zône, l'air doit flotter en sens contraire. Ainsi, vers les Tropiques, les vents doivent prendre de l'Ouest, & beaucoup du Sud, à mesure qu'on approche de la Terre, qui court à-peu-près Nord & Sud, depuis le Détroit de Magellan jusqu'au dix-huitième degré de Latitude Australe. Que les vents viennent toûjours de la partie de l'Est dans les vastes Mers, le long de la Zône torride, c'est constamment une suite du mouvement journalier de la Terre, d'Occident en Orient; parceque cette Zône, comprenant les plus grands cercles de la Sphère, est emportée avec plus de rapidité que les autres, qui s'approchent des Pôles, & comme la Terre a plus de masse, elle doit avoir aussi plus de vîtesse que l'Atmosphère de l'air qui l'environne. On doit donc sentir de la résistance, comme si l'air fluoit sur un corps immobile. Cette résistance fait le vent sur Mer, & non pas sur Terre, parceque l'inégalité de sa surface, mêlée de cavités renfermées entre les montagnes, emporte la partie la plus basse de l'air que nous respirons.

L'EXPÉRIENCE, ajoûte M. Frezier, prouve toutes les circonstances de ce raisonnement. La Mer du Sud étant la plus vaste, c'est aussi dans cette Mer que les vents sont les plus réguliers. Si l'on court de la Côte du Perou à la Chine, on trouve toûjours les vents dans la partie de l'Est. Dans la Mer des Indes, on les trouve de même, avec d'autres vents d'une direction opposée; c'est-à-dire, des vents d'Ouest plus au Nord, ou plus au Sud, suivant que la disposition des terres les rejette, & suivant la saison. Enfin, il lui paroît encore évident qu'entre les vents opposés, il doit y avoir des calmes & des irrégularités, causées par les tourbillons d'air qui se choquent; ce qu'il éprouva aussi par les trente degrés du Sud (i).

[LE tems devenu calme, on attera précisement à la Pointe de *Labapie*, suivant l'estime, en se servant de la Carte manuscrite, dont on a parlé, sans avoir égard à sa Longitude, mais seulement à la différence du Méridien de Lima, en transposant paralellement toute la Côte à l'Ouest, selon l'observation de Don Pedro *Peralta*, plus Occidentale d'un degré quarante-cinq minutes, que celle qui étoit marquée dans la Connoissance des Tems de Paris, 1712. Le Sieur *François*, demeurant à Lima, qui l'a observé séparément & avec Peralta

(h) Pag. 253.

(i) Pag. 254 & précédentes.

FREZIER. 1713. ta, par les Eclipses des Satellites de Jupiter, la mettoit encore trente minutes plus à l'Ouest, c'est-à-dire, par quatre-vingt degrés quinze minutes de différence du Méridien de Paris, suivant les Cartes de M. Cassini. Mais le Père Feuillée, sur une Observation du Sr. Durand, ne la met que par soixante-dix-neuf degrés neuf minutes trente secondes.

Erreur des Cartes.

Ceux qui s'étoient servis des Cartes gravées de Pieter Goos, van Keulen, & Edmond Halley, ont navigé dans les Terres, soixante-dix, quatre-vingt, & même cent lieues sur celles de ce dernier, qui sont les plus mauvaises pour la Mer du Sud. Tous les Vaisseaux François, qui remontent de Callao à la Conception, trouvent les mêmes erreurs. Il faut donc conclure qu'elle est environ cinq degrés plus à l'Est que Lima. Aussi l'Auteur avoit-il estimé, que sa Longitude devoit être d'environ soixante-quinze degrés quinze minutes de différence Occidentale du Méridien de Paris, & de trois cent trois degrés cinquante-une minutes de Teneriffe. Cette estime avoit été confirmée par le gisement de la Côte, très-connu en plusieurs endroits. Mais il la trouva rectifiée à son retour, par l'Observation du Père Feuillée, qui met la Conception par le soixante-cinquième dégré trente-deux minutes (*k*).]

1714.

Après avoir passé trois mois à la Conception, il sortit de ce Port du Chily (*l*) le 18 Février 1714, avec trois Vaisseaux de Saint Malo, qui avoient promis au sien de l'escorter jusqu'en France. Mais, sous prétexte qu'il étoit mauvais voilier, ils l'abandonnèrent, le 12 de Mars, & lui laissèrent le regret de les avoir suivis jusqu'à la Latitude de cinquante-huit degrés quarante minutes, lorsqu'il auroit pû passer quarante lieues plus au Nord, & racourcir sa route de six jours, sans pénétrer si loin dans de rigoureux climats, où la fatigue est toûjours inséparable du danger. A peine les trois Malouins eurent-ils disparus, qu'on apperçut, de la *Mariane*, à trois quarts de lieues vers l'Ouest, une glace qui n'avoit pas moins de deux cens pieds de hauteur hors de l'eau. On la prit d'abord pour une Isle inconnue; mais le tems étant devenu plus clair, on reconnut distinctement que c'étoit une glace, dont la couleur bleuâtre avoit, en quelques endroits, l'apparence de fumée; & l'on en vit flotter quelques petites pièces autour du Vaisseau. Deux lieues plus loin au Nord-Est, c'est-à-dire, à l'Est-Nord-Est du Monde, on en vit un autre Banc, à la distance de cinq quarts de lieues, beaucoup plus haut que le premier, & qui se présentoit comme une Côte rangée, de quatre à cinq lieues de long, dont on ne découvroit pas l'extrêmité dans la brume. On en fut heureusement dégagé par un vent frais, qui en fit perdre la vûe. Quoique tous ces parages, observe l'Auteur, eussent été fréquentés depuis quatorze ans, en toute saison, peu de Navires y avoient trouvé des glaces. La seule *Assomption*, commandée par *Porée*, avoit rencontré, en 1708, un grand Banc, qui avoit l'apparence d'une Côte. Les trois Malouins mêmes, qui en pinçant le vent, avoient gagné à l'Est-Nord-Est, n'apperçurent pas celle que la *Mariane* avoit vûe: mais ils en trouvèrent un autre Banc, par les cinquante-quatre degrés trente minutes. C'est un

Glaces qui n'avoient pas encore été apperçues.

Conjecture sur leur formation.

(*k*) Pag. 403.

(*l*) A trente-six degrés quarante-trois minutes de Latitude du Sud.

FREZIER. 1714.

n avertissement pour ceux qui entreprennent de passer le Cap de Horn en Hyver: quoique peut-être aussi la plus dangereuse saison soit l'Automne, parcequ'alors les glaces se rompent, après avoir été détachées par les petites chaleurs de l'Eté. Comme elles sont fort épaisses, elles ne doivent plus se fondre, jusqu'à l'Eté suivant; car la hauteur, qui paroît hors de l'eau, n'est que le tiers de la véritable épaisseur, dont le reste est dedans.

Ne supprimons aucune remarque, dont il y ait de l'utilité à tirer pour la Navigation dans les deux Détroits. S'il est vrai, dit l'Auteur, comme plusieurs le prétendent, que les glaces se forment, en Mer, de l'eau douce qui coule des Terres (*m*), il faut conclure qu'il y en a vers le Pôle Austral: mais il n'est pas vrai qu'il y en ait plus loin au Nord, que les soixante-trois degrés de Latitude, du moins dans l'étendue de plus de deux cens lieues, depuis les cinquante-trois de Longitude jusqu'aux quatre-vingt; car cet espace a été parcouru par différens Navires, que les vents de Sud-Ouest & de Sud-Sud-Ouest ont forcés de courir beaucoup au Sud, pour doubler le bout des Terres. D'où M. Frezier conclut que ces Terres Australes, qu'on étoit accoutumé de marquer dans les anciennes Cartes, sont de pures chimères, qu'on retranche avec raison des Cartes nouvelles.

Ce que l'Auteur pense des Terres Australes.

Mais, quoiqu'on ait supprimé ces fausses Terres, quelques-uns (*n*) ont conservé le Détroit de *Brouwers*, qui n'est pas moins imaginaire que ces Terres Australes, sans considérer que de tant de Navires, qui ont passé à l'Est de la Terre des Etats, aucun n'a reconnu de Côte plus à l'Est, soit à vûe de Terre, soit au large, où passent presque tous les Vaisseaux qui reviennent de la Mer du Sud. On n'a pas corrigé, non plus, les erreurs des Terres connues, qui sont mal placées. Les Cartes Marines placent le Cap de Horn à cinquante-sept degrés trente minutes, ou cinquante-huit degrés de Latitude; les unes, à plus de cent vingt lieues, & d'autres même à cent quarante lieues du Détroit de le Maire; quoiqu'il ne soit effectivement qu'à la Latitude de cinquante-cinq degrés, quarante-cinq ou cinquante minutes, & à quarante ou cinquante lieues au plus, de ce Détroit. L'Auteur ne parle point de la Longitude, qui n'est pas connue certainement, mais qu'on peut règler à-peu-près sur celle de la Conception, en suivant la plus grande conformité des estimes, depuis trois cens dix degrés à trois cens onze du Méridien de Tenerife, au-lieu de trois cens trois, ou trois cens quatre, comme on le trouve marqué dans les Cartes. De-là vient aussi la fausseté du gisement de la Côte, depuis ce Cap jusqu'à celui des Piliers, qui courent ensemble Sud-Est-Quart-d'Est & Nord-Ouest-Quart-d'Ouest, au-lieu qu'ils sont marqués Sud-Est-Quart-de-Sud & Nord-Est-Quart-de-Nord. Près du Cap de Horn, elle prend encore plus de l'Ouest, com-

Erreurs des Cartes Marines.

(*m*) D'autres croyent que la neige, qui tombe abondamment pendant les grands froids de ces climats, se gèle en se fondant sur la Mer, & s'accumule ainsi en monceaux de glaces. *Pag.* 504 & 505. R. d. E.

(*n*) L'Auteur cite de Fer, c'est-à dire, sa Carte de 1700.

FREZIER. 1714.

comme l'ont remarqué ceux qui ont rangé une grande partie de cette Côte. On la voit encore marquée comme inconnue, dans la plûpart des Cartes; mais quoiqu'effectivement on ne soit pas bien informé du détail, on en connoît du moins le principal gisement.

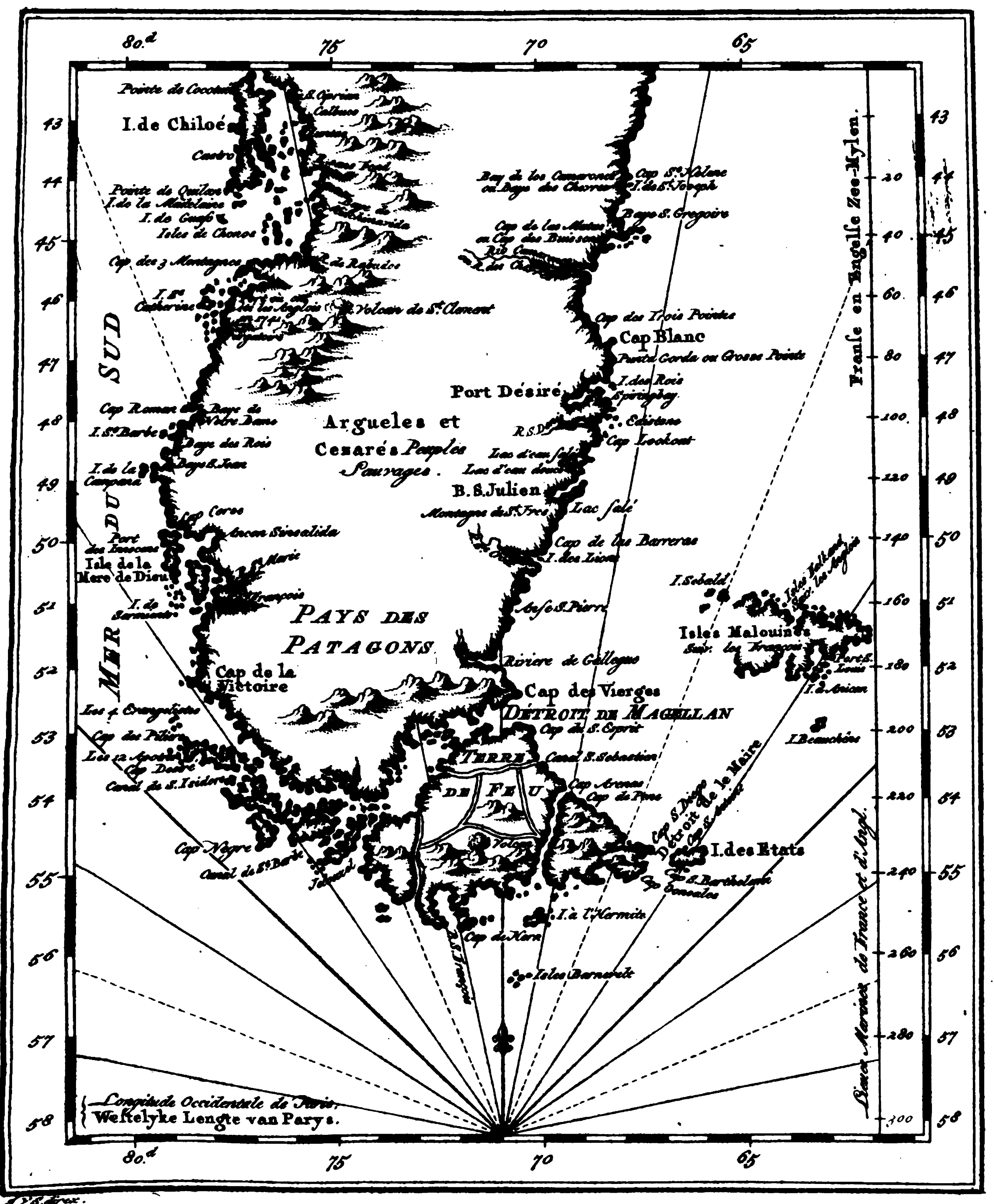
Explication d'une Carte donnée par l'Auteur.

Nouvelle découverte.

C'est pour remédier à tous ces défauts, que l'Auteur s'est attaché à recueillir des Mémoires, sur lesquels il a dressé une Carte, qu'on se croit bien autorisé à donner après lui. Il y place deux nouvelles découvertes; l'une, d'un Passage dans la Terre de Feu, par lequel le hazard fit débouquer, du Détroit de Magellan, le 15 de May 1713, la *Sainte Barbe*, Tartane Françoise, commandée par *Marcand*. Sur les six heures du matin, elle sortit de la Baye d'Elisabeth, en portant au Sud-Ouest & au Sud-Ouest-Quart-de-Sud. Elle prit le Canal ordinaire pour celui de la Rivière *du Massacre*; & gouvernant au Sud-Ouest, avec la faveur des Courans & d'un bon vent de Nord-Est, sur une Isle qu'elle prenoit pour l'Isle *Dauphine*, elle rangea constamment cette Isle. Une heure après l'avoir dépassée, elle se trouva dans un grand Canal, où, du côté Sud, elle ne voyoit pas d'autre terre qu'un grand nombre d'Islots, mêlés de Brisans. Alors, se croyant égarée, elle chercha un mouillage, qu'elle trouva dans une petite Baye, sur quatorze brasses d'eau, fond de sable gris & petit gravier blanc. Le 26 de May, après avoir louvoyé pour sortir de cette Baye, qui est ouverte à l'Est-Sud-Est, elle porta successivement au Sud, au Sud-Quart-de-Sud-Ouest, & au Sud-Sud-Ouest. A midi, elle se trouva hors des Terres. Elle prit hauteur, & l'observation lui donna cinquante-quatre degrés trente-quatre minutes de Latitude; ce qui fut confirmé par celle du lendemain, qui lui donna cinquante-quatre degrés vingt-neuf minutes, à la vûe d'un Islot, situé à l'Est du Monde, & au Sud d'une grande Isle, dont la Pointe du Sud-Est fut nommée *Cap Noir*, parcequ'elle est de cette couleur. L'Islot est un Rocher, de la forme d'une très-haute Tour, à côté duquel en est un autre, plus petit, mais à-peu-près de la même forme. Ceux qui chercheront ce Canal ne sçauroient le manquer, sur des marques si singulières. Il est large d'environ deux lieues. Le fond en est bon, & les plus gros Navires y peuvent passer sans risque. On le prendroit pour le même Détroit, que M. de l'Isle a mis dans sa dernière Carte du Chily, sous le nom de *Jaloucbté*, si les Mémoires Anglois, que cet habile Géographe a suivis, ne le mettoient au Sud du Cap Forward. C'est peut-être aussi le même, par lequel un Bâteau de l'Escadre de M. de Genes débouqua fort heureusement en 1696.

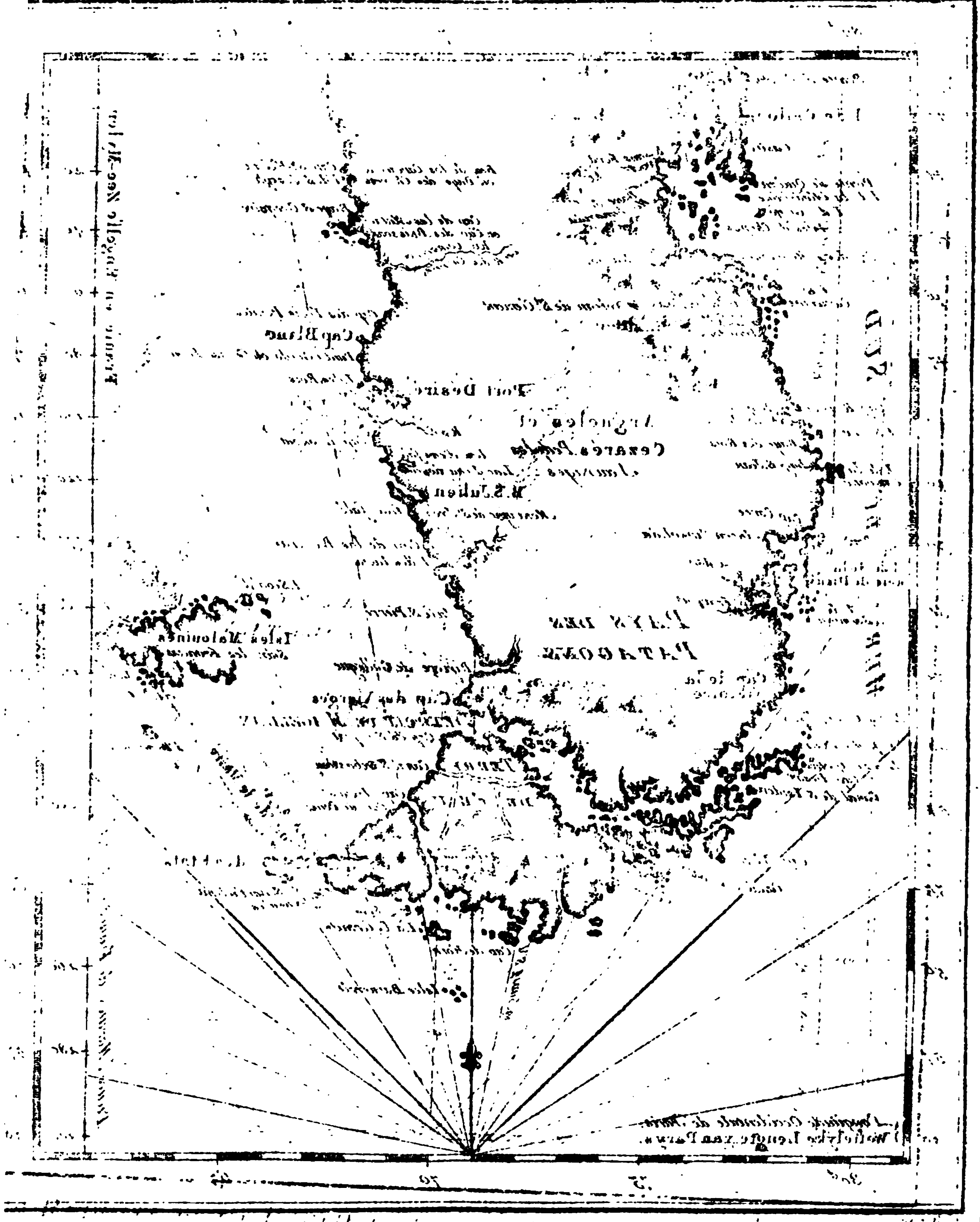
Isles découvertes par les Malouins.

La seconde découverte, que l'Auteur a placée dans sa Carte, est celle de plusieurs Isles nouvelles, à cinquante & un degrés de Latitude, dont la plûpart ont été reconnues depuis 1700, par des Vaisseaux de Saint Malo. Elles sont placées sur les Mémoires du *Maurepas* & du *Saint Louis*, deux Vaisseaux de la Compagnie des Indes, qui les virent de près, & dont le dernier y fit même de l'eau, dans un Etang d'eau rousse & fade, près d'un Port auquel il donna son nom. L'un & l'autre en parcoururent différens endroits: mais celui qui les a côtoyées de plus près est le *Saint Jean-Baptiste*, commandé par *Doublet*, du Havre, qui cherchoit à passer par un Enfoncement qu'il voyoit vers le milieu, & dans lequel il ne trouva que des Isles basses presqu'à



J. V. S. direx.

CARTE RÉDUITE DE LA PARTIE LA PLUS MERIDIONALE DE L'AMERIQUE,
Par le Sr. Bellin Ingr. de la Marines de la Societé Royale de Londres &c.a
GEREDUCEERDE KAART VAN HET ZUIDELYKSTE DEEL VAN AMERICA,
Door den Hr. Bellin, Ingr. des Zee-vaards, &c.a



qu'à fleur d'eau. On doit la découverte de cette suite d'Isles à M. *Fouquet*, de Saint Malo, qui leur donna le nom d'*Anican*, de celui de son Armateur (*o*).

FREZIER. 1714. Isles d'Anican.

La partie du Nord de ces Terres, qu'on a nommée *Côte de l'Assomption*, fut découverte le 16 de Juillet 1708, par *Porée*, de Saint Malo, qui lui donna le nom du Vaisseau qu'il montoit. On la croyoit une nouvelle Terre, éloignée d'environ cent lieues à l'Est des nouvelles Isles; mais diverses raisons (*p*) ont porté l'Auteur à les joindre aux autres. Il ne doute pas d'ailleurs que ces Isles ne soyent celles que le Chevalier *Hawkins* découvrit en 1593. Il étoit à l'Est de la Côte des Patagons, vers les cinquante degrés, lorsqu'il fut jetté par une tempête sur la Côte d'une Isle inconnue, le long de laquelle il fit environ soixante lieues; & la vûe de plusieurs feux lui fit juger qu'elle étoit habitée. Jusqu'ici, on avoit nommé ces Terres les Isles *Sebald*; parcequ'on s'imaginoit que les trois, qui portent ce nom (*q*) dans les Cartes, étoient ainsi marquées au hazard, faute d'en connoître mieux le nombre: mais le Vaisseau l'*Incarnation*, commandé par *Brignon*, de Saint Malo, les reconnut de près, en 1711, en venant de Rio Janeyro, & vit effectivement trois petites Isles, d'environ demie lieue de long, rangées en triangle, comme elles le font dans les Cartes. Il n'en passa qu'à trois ou quatre lieues, sans appercevoir aucune autre Terre, quoique le tems fût très-clair; ce qui prouve qu'elles sont séparées des Isles nouvelles, du moins de sept ou huit lieues.

Côte de l'Assomption.

Isles Sebald.

Enfin, la Carte de l'Auteur tient compte, en chiffres romains, des variations de l'Aiman, dans ces Parages, où sa déclinaison est très-considérable au Nord-Est. Elle s'est trouvée de vingt-sept degrés, à l'Est des nouvelles Isles (*r*).

Reve-

(*o*) Les routes, tracées dans la Carte, font voir le gisement de ces Terres, par rapport au Détroit de le Maire, d'où sortoit le *Jean-Baptiste*, lorsqu'il les vit, & par rapport à la Terre des Etats, dont les deux autres avoient eu connoissance avant que de les trouver.

(*p*) 1°. Les Latitudes observées au Nord & au Sud de ces Isles, & le gisement des parties connues, concourent parfaitement au même point de réunion du côté de l'Est, sans qu'il reste de vuide entre deux. 2°. Il n'y a point de raisons pour estimer cette Côte de l'Assomption, à l'Est des Isles d'Anican. Plusieurs Navigateurs en ont porté des jugemens, qui ne s'accordent point, & la diversité des estimes est toûjours une marque d'incertitude. 3°. Ce que l'Auteur donne pour convainquant, c'est que suivant la Longitude où cette nouvelle Terre étoit placée dans la Carte manuscrite, son Navire auroit dû passer par-dessus; & qu'étant longue d'environ cinquante lieues, Est-Sud-Est & Ouest-Nord-Ouest, il est moralement impossible qu'aucun Vaisseau n'en eût eu connoissance. Ainsi, conclut-il, on ne peut plus douter que ce ne fût la partie du Nord des Isles nouvelles, dont le tems fera découvrir la partie de l'Ouest, qui est encore inconnue. *Pag.* 264. 265.

Nota. On doit remarquer, sur la seconde raison, que M. *le Gobien de St. Jean* estime que la Côte de l'Assomption est au Sud de l'embouchure de la Rivière de la Plata; ce qui étant pris à la rigueur, ne pourroit l'éloigner, à l'Est, que de deux ou trois degrés, c'est-à-dire d'environ vingt-cinq ou trente lieues. La première fois qu'on vit cette Côte, en venant de l'Isle de Sainte Catherine, on l'estima par trois cens vingt-neuf degrés, & la seconde fois, en venant de la Rivière de la Plata, où les vents contraires avoient obligé de relâcher, après avoir tenté de passer le Cap de Horn, on la jugea par trois cens vingt-deux degrés. *Pag.* 511 & 512. R. d. E.

(*q*) De celui de Sebald de Weert, Hollandois.

(*r*) Pag. 266 & précédentes.

FREZIER. 1714. Isle d'Acençaon.

REVENONS, avec M. Frezier, par les trente-cinq degrés de Latitude, & les trente-neuf de Longitude, d'où les vents d'Est le menèrent jusqu'au Tropique du Capricorne. Il y essuya quatre jours de calme, & d'une si grosse pluye, que les cataractes du Ciel lui parurent ouvertes. D'autres vents le firent arriver, le 8 d'Avril, à la vûe de l'Isle de l'*Ascension*, où plutôt, de l'*Acençaon*; nom Portugais qu'on lui a conservé, pour la distinguer d'une autre Isle de l'Ascension, qui est par les six degrés vers la Côte de Guinée. Celle-ci est à vingt degrés vingt-cinq minutes de Latitude, & trente-deux degrés cinq minutes de Longitude, c'est-à-dire, trois degrés plus Ouest qu'elle n'est marquée dans les Cartes (*s*). Ce n'est proprement qu'un Rocher, d'environ une lieue & demie de long; très-reconnoissable, du côté du Sud & de l'Ouest, par un Piton de forme un peu conique, & presqu'aussi haut que l'Isle. Du côté de l'Est, elle forme comme deux têtes, qui terminent le Cap. On peut la reconnoître encore mieux par trois Islots, dont l'un, qui n'a pas moins d'une demie lieue de long, est à l'Est-Quart-de-Nord-Est de la grande Isle. Ces trois Islots ont donné lieu à quelques Navigateurs de s'imaginer, que l'Isle de l'Ascension & celle de la Trinité étoient la même; fondés sur ce qu'il est arrivé à plusieurs Vaisseaux de chercher la dernière dans sa Latitude, sans la pouvoir trouver. Mais l'Auteur assure que d'autres l'ont reconnue, en venant des Indes Orientales, & qu'ils y ont même fait de l'eau dans un Etang. Il reproche au Docteur Halley, de l'avoir supprimée dans sa grande Carte, & d'avoir donné le nom de *la Trinité*, à l'Isle de l'Ascension (*t*), qu'il place, d'ailleurs, dans sa véritable Latitude (*v*).

Si elle est la même que celle de la Trinité?

ON trouve, dans cette Isle, une belle Cascade, qui pourroit fournir de l'eau à toute une Escadre; mais les grosses pierres, dont le rivage est bordé, & la violence des vagues, ne permettent pas d'y descendre sans risque: encore l'eau, dont la *Mariane* eut peine à faire quelques barriques, se corrompit-elle en trois ou quatre jours; ce qui peut faire douter qu'elle vienne de source. [L'Auteur ayant appareillé, le 9 d'Avril, & les calmes l'ayant retenu quelques jours autour de cette Isle, s'apperçut qu'il y avoit des Courans au Nord-Ouest, & au Nord-Nord-Ouest (*x*).] Il fallut renon-

(*s*) L'Auteur étant parti de la Conception par soixante-quinze degrés quinze minutes de Longitude, qui répondent aux trois cens trois degrés cinq minutes du Méridien de Tenerife, au-lieu de deux cens quatre-vingt-dix-huit degrés, qui est celle des Cartes Hollandoises, trouva cette Isle, suivant son estime, par trente-deux degrés cinq minutes, qui répondent aux trois cens quarante-six degrés quinze minutes.

(*t*) Le Père Feuillée, dans sa Préface Critique de ses Observations, prend parti pour le sentiment de Halley: mais M. Frezier paroît se confirmer dans le sien, par l'autorité du Routier Portugais de Manuel *Pimentel*, qui établit assez bien la distinction des deux Isles. *Réponse à la Préface de Feuillée, ubi suprà, pag.* 45 & 46.

(*v*) Cette Latitude est de vingt degrés vingt-cinq minutes. L'Auteur ajoûte, que charmé d'avoir découvert cette Isle, parcequ'il espéroit y trouver de l'eau, & avec ce secours, continuer sa route, vint mouiller à l'Ouest cinq degrés Nord, ou à l'Ouest-Quart-Nord-Ouest du Monde, sur trente brasses d'eau, fond de sable & de teignant. Mais voulant avoir un meilleur fond, il envoya sa Chaloupe, qui en trouva un à vingt-cinq brasses de gros sable noir, au Nord-Nord-Ouest d'un Islot fendu, plus au Nord. *Pag.* 516. R. d. E.

(*x*) Pag. 517.

renoncer au projet de continuer la route, & prendre le parti de relâcher à la Baye de Tous les Saints. Le 20 du même mois, on la découvrit, à douze degrés cinquante minutes de Latitude, & plus loin de l'Ascension, qu'on ne la trouvoit marquée dans les Cartes de Pieter Goos, Robin, van Keulen, & Loots; à-peu-près de la moitié dans les unes, & du tiers dans les autres. L'Auteur compte neuf degrés de Longitude, de l'Isle au Continent. Quelle devoit être, dit-il, l'erreur des trois Vaisseaux Malouins, qui s'étoient réglés sur les Cartes, en partant de la Conception? Comme ils avoient pris leur départ cinq ou six degrés trop à l'Ouest, & que la Côte du Bresil est trop avancée à l'Est d'autant de degrés, ils trouvèrent au moins deux cens lieues de méprise. Ces erreurs, ajoûte M. Frezier, ont toûjours été à-peu-près les mêmes, pour tous les Navires qui ont relâché à la Côte du Bresil, ou à l'Isle de Fernando Noronho, en revenant de la Mer du Sud.

FREZIER. 1714. Autres erreurs des Cartes Marines.

[L'IGNORANCE de la théorie, qui règnoit parmi les Navigateurs, leur faisoit attribuer cette différence de l'Estime & des Cartes, aux Courans qu'ils disoient porter à l'Est, sans qu'une espèce d'uniformité d'erreur, non-seulement à l'attérage du Bresil, mais encore à celui de France, leur fit ouvrir les yeux depuis quatorze ans de Navigation continuelle, quoiqu'ils vissent qu'ils trouvoient les Terres du Bresil trop à l'Ouest, & que, reformant leur point sur les Cartes, les Côtes d'Europe étoient trop à l'Est, à-peu-près de la même quantité, qu'ils y avoient rapporté leur estime. En celà ils font voir leur peu de curiosité, & leur négligence à s'instruire. Ils sont néanmoins plus excusables que leurs principaux Hydrographes, qui auroient dû profiter des Observations que M. de l'Académie des Sciences ont données dans la Connoissance des Tems. Mais comme ces choses étoient trop au dessus de leur portée, pour les entendre & les savoir réduire au calcul ordinaire des Cartes Hollandoises, dont on a coutume de se servir, ils les ont mal-à-propos négligées, comme des productions de gens de Lettres, qui n'avoient pas d'expérience. C'est sur ce principe qu'un Malouin soûtient, que la Côte du Bresil est bien située en Longitude sur ces mêmes Cartes, quoique sur les Observations faites à Olinde & à la Cayenne, il y ait six degrés d'erreur trop à l'Est.

L'AUTEUR s'étant trouvé à environ une lieue de distance de la Côte, qui est mal-saine, le mauvais tems l'obligea de prendre le large pour attendre un tems plus favorable, ce qui le fit regagner au Sud contre les Courans, qui portent sensiblement au Nord-Est, depuis Mars jusqu'en Septembre; saison où les vents de Sud-Est & de Sud-Sud-Est règnent de façon, qu'il faut alors se ranger au Sud, comme le remarque le grand Flambeau de la Mer.

ON attéra enfin, le 26 d'Avril, au vent de *Praya de Zomba*, Terre reconnoissable par une infinité de *Tapions*, ou marques blanches, qui se font voir jusqu'à deux ou trois lieues du Cap de Saint Antoine. L'intervalle que l'ouverture que la Baye de tous les Saints met entre ce Cap & l'Isle *Taporica*, le fait paroître sans suite, lorsqu'on le voit au Nord-Ouest, & ne laisse appercevoir que confusément l'Isle ou la Côte de bas bord. En approchant de Terre on voit, au bout du Cap, le Fort Saint Antoine, au milieu duquel est

FREZIER. 1714.

eſt une Tour couverte en pointe, qui paroît comme un Pavillon. Au-devant de ce Cap eſt un Banc de rochers, ſur lequel il y a quatre à cinq braſſes d'eau de Mer baſſe; il s'avance environ à trois quarts de lieue au Sud-Oueſt.]

Vûe du Pic des Açores.

La Deſcription de la Baye de Tous les Saints, & celle de *Saint Salvador*, Capitale du Breſil, dont l'Auteur s'occupa juſqu'au 7 de May, paroîtront avec honneur dans une autre partie de ce Recüeil. Il partit ſur la *Mariane*, en compagnie des trois Malouins, qui forcèrent encore de voiles pour la devancer. A l'exception des calmes, qui la retinrent preſqu'un mois à petites journées, ſa navigation fut heureuſe juſqu'au Mardi, 10 de Juillet (y), qu'elle eut la vûe du Pic d'une des Iſles Açores, à laquelle cette montagne a fait donner le même nom. Il eſt fait en pain de ſucre, & ſi haut, qu'on peut le découvrir, comme celui de Tenerife, à la diſtance de trente lieues. L'Auteur le vit de vingt-cinq lieues au Sud-Quart-Sud-Eſt. Trois jours après, on reconnut l'Iſle *Saint Michel*, environ vingt lieues plutôt qu'on ne s'y attendoit. Pieter Goos approche trop, & le Flambeau de Mer éloigne trop ces deux Iſles. On remarqua la même erreur, en approchant de celle de *Tercere* (z), où l'on prit le parti de relâcher, dans la crainte que la continuation des calmes n'achevât d'épuiſer les vivres.

Supplément à la Deſcription de l'Iſle Tercere.

Si la Deſcription de l'Iſle Tercere a paru, dans un autre Volume de cet Ouvrage, c'eſt d'après les obſervations de Linſchoten & d'autres anciens Navigateurs, qui n'ont pû donner que les lumières de leur tems, ſur des lieux où l'eſpace de plus d'un ſiècle doit avoir apporté des changemens conſidérables. Les remarques de M. Frezier feront un utile Supplément.

Cette Iſle eſt aſſez haute. Elle ſe fait reconnoître, du côté du Sud-Eſt, par une Langue de terre baſſe, qui s'allonge vers l'Eſt, & par un Cap coupé du côté de l'Oueſt, formé par une Langue de terre, qui offre deux Mondrains; enfin, par deux Iſlots taillés à pic, une lieue à l'Eſt de ce Cap. Trois Briſans à fleur d'eau ſont une autre marque, à demie lieue au Sud-Sud-Eſt de ces deux Iſlots. Les uns & les autres ſont mal placés, dans le Flambeau de Mer (a).

Avis pour le mouillage.

Le Samedi, 14 de Juillet, la *Mariane* mouilla dans la Rade de la Ville d'*Angra*, ſur vingt braſſes d'eau, fond de ſable gris, coquillage pourri & petit

(y) L'Auteur remarque qu'après avoir atteint les quatre degrés Nord, il trouva une grande différence d'avec ſon eſtime. Il l'attribua au Courant général du Nord-Oueſt, qui règne par cette Latitude le long de la Côte du Breſil & de la Guyane. Il commença à trouver par cette Latitude les vents aliſés depuis l'Eſt juſqu'au Nord-Nord-Eſt, d'aſſez beau frais, qui le pouſſèrent juſques par les vingt-ſix degrés, & le remirent par la Longitude du Cap Saint Auguſtin. Retenu preſqu'un mois par les calmes, dans ces parages, il s'apperçut de quantité de Courans & de Marées, & vit une ſorte de goëmon en petits grains comme des groſeilles, qu'il croit venir du Détroit de *Baham*, lequel néanmoins étoit éloigné de près de ſix cens lieues vers l'Oueſt. Sa conjecture eſt fondée ſur ce que l'on n'en voit, de cette ſorte, ni auprès des Açores, ni auprès des Canaries, qui ſont les Terres les plus proches, & que d'ailleurs en allant à l'Oueſt, on les trouve en plus grande quantité. Dans cette hypotheſe ils ſeroient apportés par les Courans qui vont à l'Eſt. *Pag.* 541 *& ſuivantes.* R. d. E.

(z) L'Auteur la nomme *Terciere*.

(a) Pag. 282.

petit corail blanc (*b*). Elle salua la Ville de neuf coups de canon, qui lui furent rendus coup pour coup. Le lendemain, elle se trouva tellement engagée dans des pierres, qu'elle fut obligée de se rendre au mouillage ordinaire, près de la porte de la Ville, où sont l'Aiguade & le Quai (*c*). FREZIER. 1714.

Situation de la Ville d'Angra.

ANGRA est située au bord de la Mer, vers le milieu de la partie du Sud de Tercere, au fond d'une petite Anse, formée par une Langue de terre fort haute, qui se nomme *Mont Bresil.* L'Auteur ne croit pas que ce petit Port mérite un autre nom que celui d'Anse. Il est ouvert depuis l'Est jusqu'au Sud-Ouest. Il n'a pas plus de quatre cables de large, & peut-être pas deux de bon fond, où l'on puisse être en sûreté dans toute autre saison que la plus belle partie de l'Eté. Il n'y règne alors que de petits vents, depuis l'Ouest au Nord-Nord-Ouest; mais aussi-tôt que l'Hyver commence, on y est exposé à de si rudes tempêtes, que la plus courte ressource est de mettre à la voile, lorsqu'on voit dans l'air quelque apparence de mauvais tems. Une longue expérience ne permet pas aux Habitans de s'y tromper.

LA haute Montagne se couvre alors & s'obscurcit; & quelques jours auparavant, les oiseaux viennent croasser autour de la Ville (*d*). Les Navigateurs, qui se trouvent dans la nécessité de ne pas quitter la Rade, abandonnent leurs Vaisseaux, ou mettent les petits Bâtimens à terre, au pied du Fort *Saint Sebastien*, & se retirent dans la Ville jusqu'à la fin de l'orage. Au mois de Septembre 1713, sept Bâtimens périrent à la vûe d'Angra, sans qu'on pût sauver un seul homme des Equipages qui se trouvoient à bord (*e*).

Fortifications du Port.

QUELQUE mauvais que soit ce Port, les Portugais ont apporté beaucoup de soin à le fortifier. Ils ont fait une triple Batterie, presqu'à fleur d'eau, sur le Cap le plus avancé à droite, en entrant, qui est celui de *Saint Antoine.* Elle est continuée ensuite de bonne maçonnerie, le long de la Côte, jusqu'à la Citadelle, avec des Redans, & de petits Moineaux, qui la flanquent sans beaucoup de nécessité; car les rochers la rendent inaccessible aux Chaloupes. Pour conserver une communication, de la Batterie de Saint Antoine à la Citadelle, on a fait, le long de la Montagne, un Boyau, traversé par une petite crevasse, qu'on passe sur un Pont, défendu par deux Redoutes, au milieu desquelles est une Chapelle de Saint Antoine, avec une bonne Fontaine. Les Batteries de la Côte se joignent aux dehors de la Citadelle, qui viennent jusqu'au bord de la Mer.

Citadelle nommée Castello de San Juan.

LA Citadelle même, que les Portugais nomment *Castello de San Juan*, est située au pied du Mont Bresil, qu'elle enferme par l'enceinte du corps de

(*b*) L'Auteur fait remarquer sa position, comme un Avertissement pour l'éviter, parceque le fond y est mêlé de grosses pierres: elle avoit le Cap de Saint Antoine au Sud-Ouest-Quart-d'Ouest, la Cathédrale au Nord-Ouest-Quart-de-Nord, les deux Islots à l'Est-Sud-Est, & le Fort Saint-Sebastien au Nord-Nord-Ouest.

(*c*) On y avoit le Fort Saint Sebastien, au Sud, ou Est-Quart-d'Ouest, & celui de Saint Antoine, au Nord-Quart-de-Nord-Est, sur treize brasses d'eau, fond de sable noirâtre & vaseux, à distance de Terre d'un bon cable.

(*d*) Pag. 284.

(*e*) *Ibidem.*

FREZIER. 1714. Haut Fort. de la Place, du côté de l'Ouest, & par les dehors, du côté du Port. Ces dehors, qu'on pourroit nommer une continuation d'enceinte, quoique sans Fossé, serviroient peu, dans un Siège par Terre & par Mer. Un Vaisseau, mouillé sur cinquante brasses, au Sud-Est-Quart-de-Sud, les rendroit presqu'inutiles, en les battant de revers. Mais le haut Fort n'a pas ce défaut. Il est assez bien planté, bien conduit, & bâti de bonne maçonnerie sur un rocher, dans lequel on a creusé un Fossé de quatre à cinq toises de profondeur, & large de dix à douze. Dans le fond de ce Fossé, le long de l'Escarpe, on voit un rang de Puits, de deux à trois toises en quarré, & de dix à douze pieds de profondeur; si proches les uns des autres, qu'ils ne sont séparés que par une traverse du même rocher, épaisse de deux à trois pieds. Au-devant de la Courtine, où est la Porte, ces rangs de Puits sont triplés, & s'avancent à quatre ou cinq toises de la Contrescarpe. La profondeur du Fossé, le renfort des Puits, la hauteur des Murailles, & la solidité de leur maçonnerie, font penser aux Portugais que leur Château est imprenable. Les Espagnols y ont soûtenu contr'eux trois ans de Siège, jusqu'à l'arrivée de six mille François, qui les forcèrent d'abandonner la Place, & de se sauver par Mer, où ils furent pris (f). M. Frezier ne se forma pas

Jugement de l'Auteur. une meilleure idée de cette Forteresse, qui n'a, dit-il, pour tout dehors, qu'un petit Fer à cheval du côté du Port, & un petit Chemin couvert, aujourd'hui sans Palissade, dont le Glacis, à l'Angle saillant du Bastion, vers la Ville, est si roide, qu'on pourroit facilement s'en servir comme d'un Rideau, pour gagner le Fossé à la sape; d'autant plus qu'il est presque tout de terre rapportée, & que le rocher, au-dessous, paroît fort traitable. Ensuite le Fossé n'est défendu que par trois pièces de canon, parceque les flancs du Bastion sont si petits, qu'ils ne peuvent en contenir davantage.

Autres Ouvrages d'Angra. A l'entrée du Fort, sous le Rampart, est un assez beau Corps-de-Garde & bien vouté, mais que l'Auteur ne croit pas à l'épreuve de la bombe. L'unique souterrain est le Magasin à poudre. Il y a, dans le Château, deux belles Citernes; & l'on peut encore tirer de l'eau de la Fontaine de Saint Antoine, qui est au Mont Bresil, où l'on ne peut aller qu'en passant par le Fort, parceque la Côte de l'Ouest est bordée de Batteries à-peu-près comme celle de l'Est, & que la partie du Sud est escarpée en falaises inaccessibles. Aussi le Fort n'a-t'il, de ce côté-là, qu'une simple clôture. Sur le haut du Mondrain de l'Est, on voit deux Tours, nommées *Facha*, où l'on entretient sans cesse une Sentinelle, pour découvrir les Vaisseaux qui approchent de l'Isle, & pour marquer leur nombre, par celui des Pavillons qu'il montre successivement.

A l'égard du corps de la Place, elle est revêtue d'une chemise de bonne maçonnerie, sur laquelle est un Parapet de même matière, & de six ou sept pieds d'épaisseur. La défense des Bastions est rasante. On y compte environ vingt pièces de canon; & le Magasin contient, dit-on, quatre mille armes.

Fort Saint Sebastien. Le Château de San Juan n'ayant été bâti, par les Espagnols, à l'Ouest du Port, que pour commander à la Terre, les Portugais ont élevé ensuite, du

(f) *Ibidem.*

du côté de l'Est, un petit Fort nommé *Saint Sebastien*, pour dominer sur la Rade. C'est un quarré de maçonnerie, d'environ soixante toises de face, qui a son entrée du côté de la Terre, avec un petit Fossé; & du côté de la Mer, une Batterie en Angle saillant au-devant de la Courtine, défendue par les faces des petits Bastions. Au-dessous de celle-ci, à fleur d'eau, on en voit une autre, disposée suivant le contour du rocher, qui bat très-avantageusement dans la Rade & dans le Port. Toutes les Batteries, surtout celle de Saint Antoine, sont bien garnies d'Artillerie, mais en mauvais ordre. On y compte plus de deux cens pièces de canon de fer, & une vingtaine de fonte. Pour la garde de cette Place, le Roi de Portugal entretient ordinairement deux cens hommes, dont la paye n'est que d'environ trente-six livres de monnoye de France. Aussi paroissent-ils fort misérables; mais l'Isle peut fournir, au besoin, six mille hommes capables de porter les armes, suivant le dénombrement qui s'en fit, lorsqu'ils s'assemblèrent, pour s'opposer à la descente de M. du Guay-Trouin, qui se présenta devant l'Isle, & qui prit ensuite celle de Saint Georges (g).

Artillerie & Garde de la Place.

Quoique Tercere soit la meilleure des Açores, les Habitans d'Angra sont fort pauvres. Ils n'ont pas d'autre Commerce, que celui du bled, & d'un peu de vin qu'on y vient charger pour Lisbonne. Mais la rareté de l'argent ne les a point empêchés d'orner beaucoup leur Ville. Les maisons n'ont qu'un étage. Elles sont plus propres au-dehors, que riches en meubles. Les Eglises y sont d'un goût qui tient du grand, par les beaux Perrons, les Plates-formes, & les Corridors qui en préparent l'entrée, particulièrement la Cathédrale, qui se nomme, en langage da Pays, la *Sé*, ou *San-Salvador*. Les plus belles du second ordre sont celles des Cordeliers ou de Saint François, & celle des Jésuites, dont la Maison s'élève au-dessus de tous les autres Bâtimens de la Ville. Il y a deux autres Couvens de moindre apparence. A quatre Couvens d'Hommes, répondent quatre Couvens de Femmes; sans parler d'un grand nombre de Chapelles (h). Quoique la Ville ne soit pas dans un plan bien égal, ni percée réguliérement, elle est agréable, & rafraîchie par quelques bonnes Fontaines, qui sont distribuées dans chaque Quartier. Un ruisseau, qui la traverse, sert à plusieurs Moulins, dont la plûpart sont au-dessus des murs. On y voit aussi un ancien Fort, que le voisinage des Moulins a fait nommer *Forte des Moinhos*, & qu'on appelle quelquefois *Caza da Polvora*, parcequ'il sert aujourd'hui de Magasin à poudre. C'est un quarré de maçonnerie, de quinze toises de face, flanqué, à l'antique, d'une demie Tour sur le milieu de chaque côté. De-là, on découvre toute la Ville, & le mêlange de Terre, de Mer, d'Edifices & de Verdure, forme une Perspective fort riante.

Description de la Ville d'Angra.

Du côté de la Campagne, la Ville est d'ailleurs sans enceinte, & sans aucune fortification détachée. On pourroit y venir par Terre, en débarquant à *Porto Judeo*, ou à *Saint Martin*, qui en sont à deux ou trois lieues, à l'Est & à l'Ouest, & où le mouillage est bon, avec peu de défense. Mais le Roi de Portugal tire si peu d'avantage de ces Isles, que l'Auteur n'en trouve pas la possession digne d'envie. Elles ne produisent rien de plus recom-

Elle peut être attaquée par Terre.

(g) Pag. 287.

(h) Pag. 289.

FEVRIER. 1714.

commandable qu'un peu de blé, & quantité de ces oiseaux, qu'on nomme *Canariens*, ou *Serins*. Quoiqu'ils y soyent plus petits que ceux qu'on éléve en France, ils ont la voix incomparablement plus forte.

Observations sur les Basses de cette Mer.

Après avoir fait de l'eau, du bois, de la farine & du vin, avec quelques provisions de bœufs, de volailles & de légumes, la *Mariane* remit en Mer le 18 de Juillet. L'Isle de *Saint Michel*, dont elle eut la vûe, le 20, parut, au Sud-Est, comme divisée en deux Isles, au milieu desquelles on voyoit plusieurs petits Mondrains, qu'on auroit pris pour des Islots, si l'on n'avoit sçu qu'elles étoient contiguës, par une Terre basse, qui est noyée lorsqu'on la voit de quatre lieues au large. On fit voile, à l'Est, à la distance de dix ou douze lieues de la Pointe du même côté, sans craindre une Basse, que les Cartes marquoient sur cette route, à dix ou douze lieues de cette Pointe: sur quoi l'Auteur observe, qu'on se seroit bien gardé de cette manœuvre, si l'on n'eût appris d'un Capitaine Portugais, fort expérimenté, que de toutes les Basses, qui se trouvent sur les Cartes autour des Açores, il n'y a que celle des *Formigas*, qui soyent entre Sainte Marie & Saint Michel. Les autres ne sont proprement que des hauts-fonds, sur lesquels on ne trouve pas moins de quarante ou cinquante brasses d'eau. Mais le Capitaine avoit averti que, dans ces endroits, la Mer étoit beaucoup plus agitée. Il n'exceptoit pas même les trois ou quatre Basses marquées à l'Ouest, environ soixante lieues au large, sur lesquelles on trouve beaucoup de poisson, que les Insulaires vont pêcher tous les jours. On peut l'en croire, ajoûte M. Frezier, d'autant plus que le Docteur Halley les a supprimées dans sa Carte; ce qu'il n'a pu faire sans de fortes raisons, puisqu'il ne s'agit pas moins que de la perte des Vaisseaux qui la suivroient avec confiance (*i*).

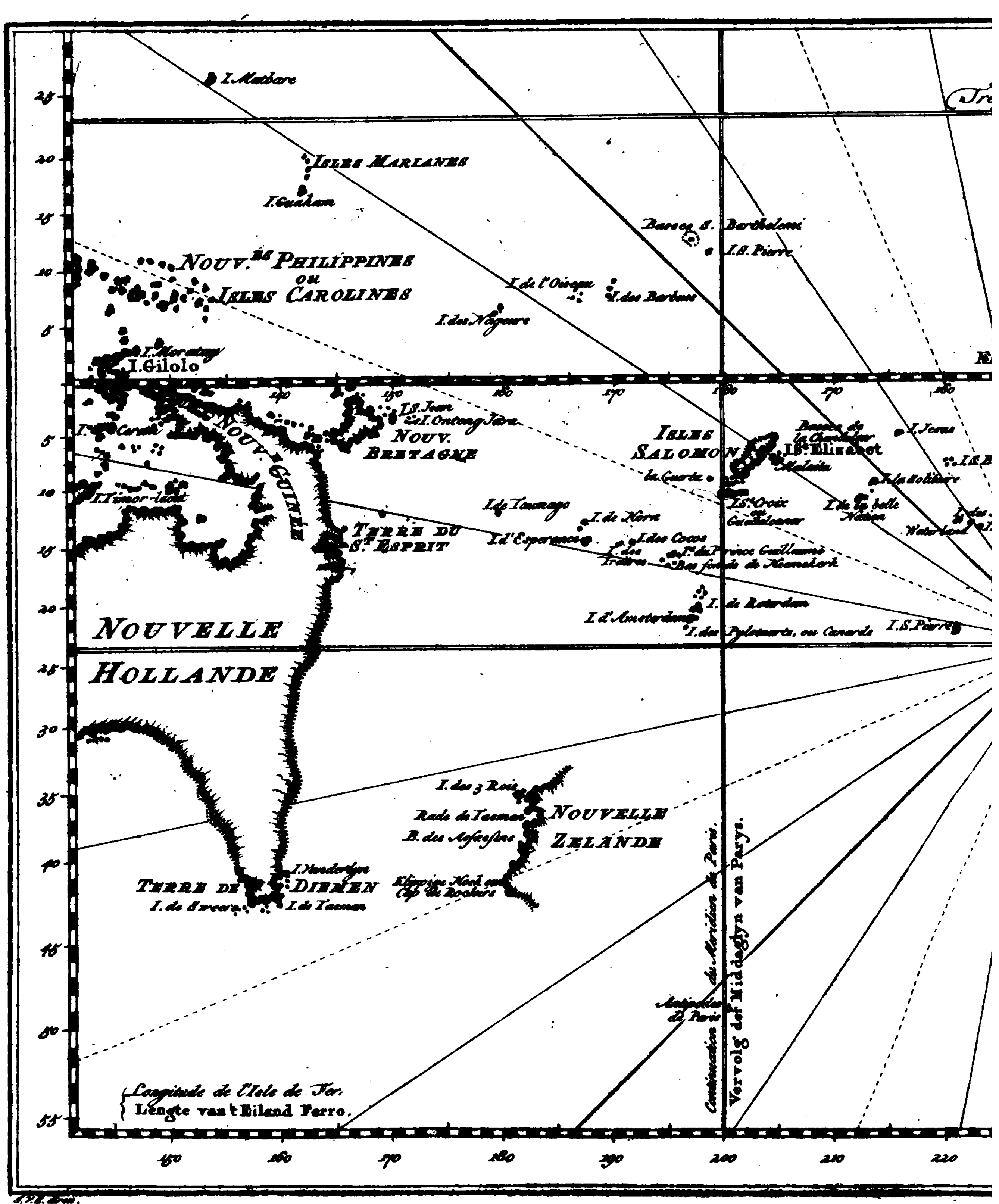
Témoignage d'un Capitaine Portugais.

Le Capitaine Portugais assuroit encore, que lui-même & les Capitaines Portugais, qui vont chaque année au Bresil, s'étoient convaincus, dans leurs Voyages, que sous la Ligne, vers le Nord du Cap Saint Augustin, il n'y a aucune des saletés qu'on trouve marquées dans les Cartes, à l'exception du *Pennon de S. Pedro*, qui est un rocher à-peu-près rond, élevé hors de l'eau d'environ cinquante à soixante brasses, & qui n'ayant pas moins de quatre cablures de diamétre, se fait remarquer à quatre ou cinq lieues de distance. Mais, outre cette facilité de le voir, il est d'autant moins dangereux, qu'en faisant sonder à l'entour, on a vérifié qu'il n'y a point de fond (*k*).

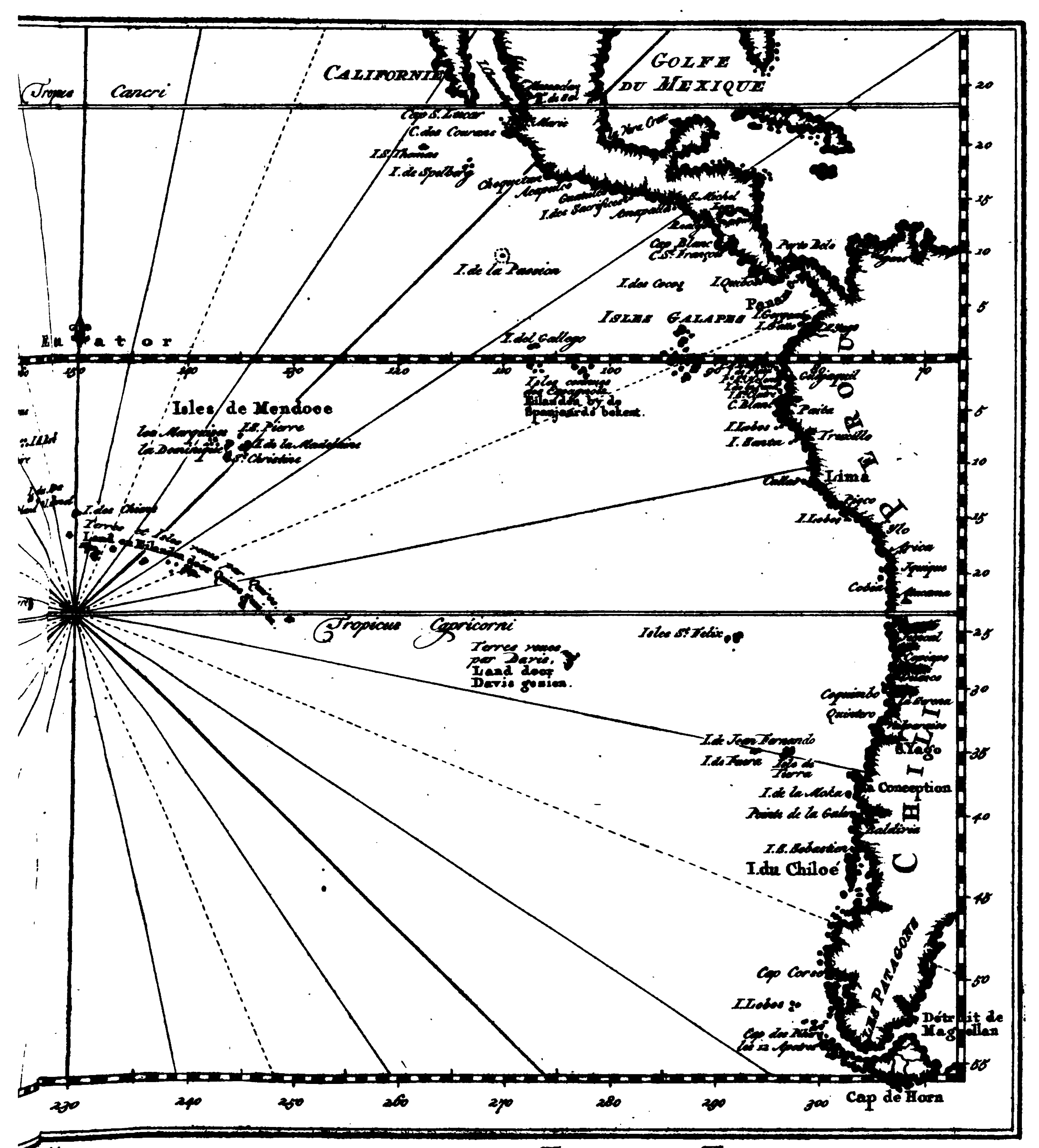
Des vents favorables, qui commencérent à *mi-Canal* des Açores & de la Terre-ferme, firent arriver la *Mariane* à l'embouchure du Détroit de Gibraltar, le 31 de Juillet, sans aucune erreur sensible; d'où M. Frezier conclut que ces Isles sont bien situées dans le grand Flambeau de Mer. En passant dans le Détroit, il entendit plusieurs coups du canon de Ceuta, assiégée depuis plus de trente ans par les Maroquins; & vers le soir il découvrit les feux de leur Camp. Enfin, le 17 d'Août, il entra heureusement dans le Port de Marseille (*l*).

(*i*) Pag. 290. (*k*) Pag. 289 & 290. (*l*) Pag. 291.

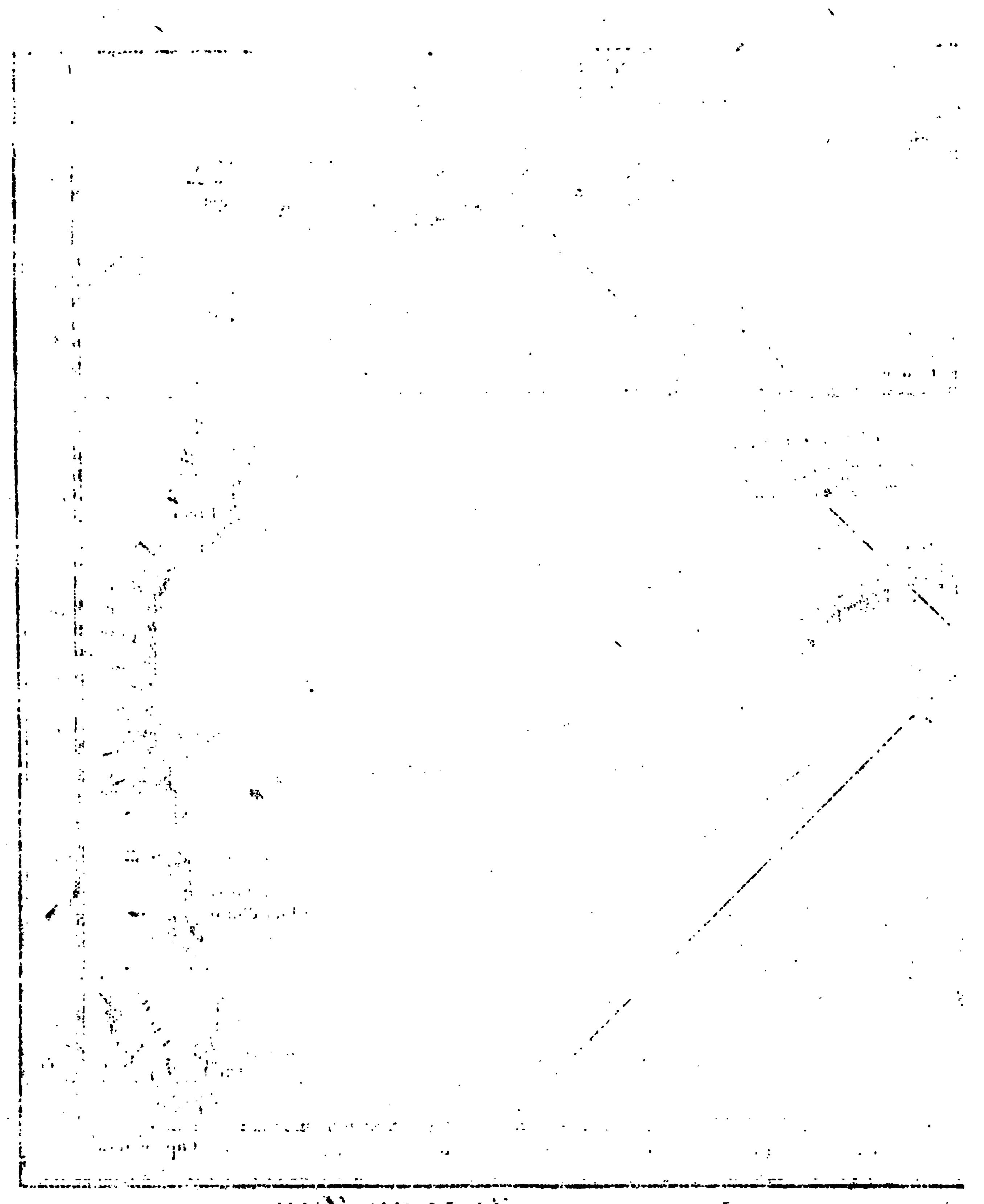
§. X.



CARTE RÉDUITE DE LA MER DU SUD, Par Mr. Bellin, &c.



GEREDUCEERDE KAART VAN DE ZUIDER-ZEE, Door den H.r Bellin, &c.a



§. X.

ANSON.

Voyage de George Anson, autour du Monde par le Sud-Ouest.

Introduction.

LES motifs de cette fameuse Expédition ayant été les mêmes, qui avoient conduit tant de fois les Anglois à la Mer du Sud, c'est-à-dire, l'espérance d'affoiblir l'Espagne, en attaquant cette Couronne à la principale source de ses forces, il seroit inutile d'entrer dans un nouveau détail de Politique, qui appartient moins au Recueil des Voyages qu'à l'Histoire Générale de l'Europe. Mais on peut remarquer, sans offense, qu'il y a peu d'Entreprises de cette nature, qui ayent été publiées avec plus d'éclat, & que l'Ecrivain du Journal (*a*) semble avoir rapporté toutes ses vûes à l'honneur de sa Nation. Cependant, ceux qui en ont pris occasion de traiter son Ouvrage de Roman, n'ont pû faire tomber ce reproche que sur quelques Descriptions affectées, ou sur un petit nombre de raisonnemens & de conjectures, qui paroissent venir de l'orgueil du triomphe. Les soupçons ne peuvent tomber sur la vérité des faits, dans un récit dont tous les Témoins existent encore, & contre lequel on n'a point appris, jusqu'à présent, que personne ait reclamé. Ainsi, faisant profession de ne s'attacher qu'à la Partie historique, on ne balance point à donner cet Extrait pour un des plus curieux & des plus instructifs qui ayent paru dans ce Recueil.

Départ, & forces de l'Escadre Angloise.

1740.

L'ESCADRE Angloise mit à la voile [du Port de *Ste. Helene*] le 18 Septembre 1740; composée (*b*) de cinq Vaisseaux de guerre, une Chaloupe armée, & deux Bâtimens de transport pour les vivres. Divers embarras, qui ont peu de rapport à cette Expédition, & l'obstacle continuel des vents con-

(*a*) C'est M. *Walter*, Aumônier de l'Escadre. Sa Préface est une Pièce étudiée, dans laquelle il s'efforce d'inspirer le goût des mêmes Entreprises à tous les Anglois. Il a joint, à son récit, un grand nombre de Cartes & de Plans, dressés sur les observations de son Chef. La traduction de son Ouvrage, qui avoit paru d'abord en Hollande, a été réimprimée à Paris, avec des corrections qui la rendent plus exacte, & une extrême propreté dans toutes les parties de l'exécution, Chez *Delormel*, 1750, *in*-12, 3 *vol.*

(*b*) Les Vaisseaux étoient le *Centurion*, de soixante pièces de canon & de quatre cens hommes d'Equipage, commandé par M. *Anson*, Chef d'Escadre; le *Glocester*, de cinquante pièces & de trois cens hommes, commandé par Richard *Norris*; le *Severn*, de même force que le *Glocester*, sous les ordres d'Edouard *Legg*; la *Perle*, de quarante pièces de canon & de deux cens [cinquante] hommes, commandé par Mathieu *Mitchel*; le *Wager*, de vingt-huit pièces & de cent soixante hommes, sous le commandement de Dandy *Kidd*. La Chaloupe, nommée le *Tryal*, étoit de huit pièces & de cent hommes, commandée par Jean *Murray*. Les deux Navires d'avitaillement étoient des Pinques; la plus grande, de quatre cens tonneaux; & l'autre, de la moitié de cette charge. Outre l'Equipage de ces Navires, il y avoit, à bord de l'Escadre, quatre cens soixante-dix Invalides & Soldats de Marine, commandés par le Lieutenant Colonel *Cracherode*. La santé du Capitaine Norris l'ayant obligé, à Madere, d'abandonner son Emploi, il fut remplacé par le Capitaine Mitchel; qui le fut par le Capitaine Kidd; & le Capitaine Murray ayant succedé sur le *Wager* au Capitaine Kidd, le commandement du *Tryal* fut donné au Lieutenant *Cheap*. *Voyage d'Anson*, Tome I. pag. 35 & 45.

ANSON. 1740.

Elle est menacée par la Flotte Espagnole de Dom Pizarro.

contraires, lui firent employer quarante jours, pour se rendre à l'Isle de *Madere* (c), quoique souvent ce trajet n'en prenne pas plus de dix ou douze. M. *Anson* apprit du Gouverneur de cette Isle, qu'on y avoit vû, depuis quelques jours, à peu de distance des Côtes, sept ou huit Vaisseaux de Ligne [& une Patache], qu'on avoit pris pour des François ou des Espagnols. Il ne douta point que cette Flotte ne fût destinée à traverser son Entreprise; & la suite des événemens le convainquit, que c'étoit la fameuse Escadre Espagnole, qui étoit commandée par Dom Joseph *Pizarro*. Mais, loin de nuire aux Anglois, elle ne causa de chagrin qu'à ceux qui l'avoient armée dans cette vûe (*d*).

Rendez-vous donné dans l'Isle Sainte Catherine.

SAINT JAGO, une des Isles du *Cap-Verd*, étoit le premier rendez-vous que M. Anson avoit donné aux Vaisseaux de son Escadre, si quelque accident venoit à les séparer; mais en partant de Madere, le 3 de Novembre, il considéra que la saison étoit déja fort avancée; & pour ne pas s'exposer à de nouveaux retardemens, il nomma, au-lieu de Saint-Jago, l'Isle de *Sainte Catherine*, sur la Côte du Bresil. En faisant route vers cette Isle, les Anglois observèrent que la direction des vents alisés différoit beaucoup de celle qu'ils avoient cru leur trouver, quoiqu'ils eussent fondé leur attente sur le sentiment de tous les Auteurs qui ont traité de ces vents, & sur l'expérience des Navigateurs (*e*).

Différences dans la direction des vents alisés.

LE

(*c*) L'Auteur remarque qu'il trouva la Longitude Occidentale de Madere, à compter de Londres, entre dix-huit degrés trente minutes, & dix-neuf degrés trente minutes, quoique les Cartes la placent dans le dix-septième degré. [Sa Latitude est de trente-deux degrés vingt-sept minutes Nord.]

(*d*) Après avoir essuyé toutes sortes de desastres, pendant cinq ou six ans, un seul de ses Vaisseaux, nommé l'*Asie*, rentra au Port de la Corogne en 1746. On trouve ici la plûpart des Avantures de cette malheureuse Flotte; sur-tout la conspiration d'un Indien, nommé *Orellana*, qui étant à bord de l'*Asie*, avec dix ou onze de ses Compagnons, entreprit de se rendre maître du Vaisseau, tua un grand nombre d'Espagnols & périt les armes à la main. *Tome I. Chapitre III.*

(*e*) Le Docteur *Halley*, dans son Traité des vents alisés, qui règnent dans la Mer d'Ethiopie, & dans l'Ocean Atlantique, dit que depuis le vingt-huitième jusqu'au dixième degré de Latitude Septentrionale, il règne généralement un vent frais du Nord-Est, qui, du côté de l'Afrique, va rarement plus à l'Est que l'Est-Nord-Est, ou plus au Nord que le Nord-Nord-Est: mais que du côté de l'Amérique, le vent est tant soit peu plus Oriental, quoique de ce côté même, il saute fréquemment d'un ou de deux rhumbs au Nord [de l'Est.] Il ajoûte, que depuis le dixième degré jusqu'au quatrième de Latitude Septentrionale, il règne des calmes & des travades, & que depuis le quatrième degré [de Latitude Septentrionale] jusqu'au trentième de Latitude Méridionale, les vents soufflent toûjours entre le Sud & l'Est. Les Anglois de l'Escadre comptoient sur cette Doctrine; mais ils éprouvèrent les différences suivantes: Quoique le vent fût Nord-Est vers le vingt-huit degré de Latitude Septentrionale, cependant depuis le vingt-cinq jusqu'au dix-huitième degré de la même Latitude, il ne passa pas une seule fois vers le Nord-Est, & il resta presque toûjours vers le Sud. A la vérité, depuis le dix-huitième degré jusqu'au sixième & vingt minutes, il fut au Nord-Est, mais pas entièrement, ayant tourné pendant quelque-tems à l'Est-Sud-Est. De-là, environ jusqu'à la hauteur de quatre degrés quarante-six minutes de la même Latitude, il fut très-variable. Il venoit tantôt du Nord-Est, se tournoit ensuite au Sud-Est, & souvent il faisoit calme tout plat, avec un peu de pluye & des éclairs. Ensuite il resta presque toûjours variable entre le Sud & l'Est, jusqu'à sept degrés trente minutes de Latitude Méridionale, & se maintint après celà entre le Nord

Le 20 de Novembre, après avoir congedié un des Navires d'avitaillement, qui fut pris par les Espagnols en voulant se rendre aux Barbades, les Capitaines de l'Escadre représentèrent au Commandant qu'ils avoient quantité de Malades à bord. On n'y trouva point d'autre remède, que de faire six ouvertures à chaque Vaisseau, pour donner plus de passage à l'air sous les ponts; d'où l'Auteur prend occasion de faire sentir, par des réflexions fort justes, combien il est important de veiller à la conservation de la vie & de la santé des gens de Mer, & d'encourager ceux qui proposent de nouvelles méthodes pour rafraîchir & purifier l'air dans les Vaisseaux (*f*). Anson. 1740.

Banc d'Abrolhos. Les Anglois le sondent.

Après avoir passé la Ligne, le 28 de Novembre, à vingt-sept degrés cinquante-neuf minutes de Longitude Occidentale de Londres, on se trouva, le 10 du mois suivant, au bord du fameux Banc, que la plûpart des Cartes nomment *Abrolhos*, plus dangereux apparemment vers le milieu, mais qui l'est si peu, à trente-six degrés trente minutes de Longitude & à vingt de Latitude Méridionale, qu'on n'y trouva pas moins de trente-sept brasses de fond. Elles allèrent ensuite en augmentant, jusqu'à quatre-vingt-dix; & le fond se déroba tout-d'un-coup à la sonde, quoique la ligne fût de cent cinquante brasses. Suivant les estimes, on étoit alors à quatre-vingt lieues (*g*) du Cap *Frio*. Au-delà du seizième degré de Latitude Méridionale, l'Escadre tomba dans un Courant violent, qui alloit vers le Sud, & qui, suivant la Côte du Bresil, s'étendoit même jusqu'au Midi de la Rivière de *Plata*. Il faisoit quelquefois jusqu'à trente miles en vingt-quatre heures; & l'on vérifia même que dans cet intervalle, il en avoit fait une fois [plus de] quarante. L'Auteur observe que s'il est causé, comme il y a beaucoup d'apparence, par le mouvement de l'eau, qui, poussée sur la Côte du Bresil par le vent alisé de la Mer d'Ethiopie, cherche à s'échapper, on peut supposer naturellement que la direction en est déterminée par le gisement de la Côte; & cette remarque serviroit d'autant mieux à l'explication de tous les autres Courans, qu'on n'en connoît pas de considérables à une grande distance des Terres; & si l'on pouvoit la poser pour principe, il seroit toûjours facile de corriger l'estime par la Latitude observée (*h*).

Courans & leur explication.

Les

Nord & l'Est, jusqu'à quinze degrés trente (1) minutes de la même Latitude; puis fut Est & Sud-Est jusqu'à vingt-un degrés trente-sept minutes. Mais après celà, même jusqu'à la Latitude de vingt-sept degrés quarante-quatre minutes, il ne souffla pas une seule fois entre le Sud & l'Est, quoiqu'il parcourût tous les autres points du Compas. Mais comme l'Escadre n'étoit guères éloignée des Côtes du Bresil, cette proximité sert peut-être d'explication au dernier point. L'Auteur croit ici ces observations fort importantes, non-seulement pour tenir les Navigateurs en garde, mais encore pour contribuer à terminer le grand différend sur la cause des vents alisés & des moussons. *Pag.* 93 & *précédentes.*

(*f*) *Ibid.* pag. 95 & suivantes.

(*g*) Dans tout cet Extrait, les lieues sont de vingt au degré.

Nota. L'Edition de Paris porte ici *vingt & un degrés.* Ce feroient des lieues passablement grandes. R. d. E.

(*h*) *Ibid.* pag. 103. Il seroit à souhaiter, pour le bien général de la Navigation, que les vrayes directions des différens Courans, qui sont connus, fussent examinées, avec plus d'exactitude qu'on n'a fait jusqu'à présent. R. d. E.

(1) L'Edition de Paris, & la Traduction Françoise, portent *treize* minutes. R. d. E.

ANSON. 1740.

Les Anglois arrivent à l'Isle Sainte Catherine.

Les maladies qui se faisoient ressentir, sur tous les Vaisseaux de l'Escadre, & qui sont ordinaires dans ces Climats chauds, étoient des fièvres ardentes; mal terrible, non-seulement dans ses premiers symptômes, mais dans ses restes mêmes, qui sont très-souvent mortels pour les Convalescens. Ils en conservent ordinairement une dyssenterie opiniâtre, & des tenesmes qui les empêchent long-tems de reprendre leurs forces. Ce desordre croissant de jour en jour, les Anglois se crurent fort heureux, le 18 de Décembre, d'avoir découvert la Terre du Bresil. La Côte, qui paroît haute & montueuse, court entre l'Ouest & l'Ouest-Sud-Ouest. On apperçoit, à la distance d'environ dix lieues, un Pays plus bas, qui s'étend vers l'Ouest-Sud-Ouest, & qu'on reconnoît bien-tôt pour l'Isle de *Sainte Catherine*. Les Anglois passèrent entre sa Pointe Septentrionale & une Isle voisine, qui se nomme *Alvoredo*. Ils laissèrent tomber l'ancre sur douze brasses, à trois miles de la première & deux lieues de l'autre (*i*). Deux Forts, qu'ils apperçurent devant eux, leur parurent destinés à fermer le passage entre l'Isle Sainte Catherine & le Continent. Avec le secours d'un Pilote Côtier, qu'ils demandèrent au Gouverneur, ils allèrent mouiller, le 20, sur cinq brasses & demie, dans une Baye du Continent, large & commode, que les François appellent *Bon-Port* (*k*). Le lendemain, ils remirent à la voile, pour se placer au-delà des deux Forts, qui se nomment *Santa Cruz* & *Santa Juan* (*l*). Dans cette position, ils se promirent, des Portugais, tous les secours qu'ils pouvoient attendre d'une Couronne amie de l'Angleterre.

Description de cette Isle.

Les changemens qui sont arrivés dans l'Isle de Sainte Catherine, depuis les descriptions que d'autres Voyageurs en ont publiées [& les difficultés que l'Escadre y rencontra,] portent l'Auteur à rendre compte de ses Observations, en faveur des Vaisseaux Anglois qui peuvent y toucher en faisant voile à la Mer du Sud. Cette Isle, si l'on en croit les Habitans, n'est large que d'environ deux lieues; mais elle en a neuf de longueur. Sa situation est à quarante-neuf degrés quarante-cinq minutes de Longitude Occidentale de Londres. Elle s'étend depuis vingt-sept (*m*) degrés trente-cinq minutes, jusqu'au vingt-huitième degré de Latitude Méridionale. Quoique les terres en soyent hautes, on ne la découvre pas aisément à la distance de dix lieues, parceque, dans cet éloignement, elle est obscurcie par le Continent du Bresil, dont les Montagnes sont extrêmement hautes; mais à mesure qu'on en approche, on la distingue sans peine, à plusieurs petites Isles entre lesquelles elle est située, & qui s'étendent à l'Est (*n*). La meilleure

(*i*) L'Auteur remarque que la Marée, dans cet endroit, alloit du Sud-Sud-Est au Nord-Nord-Ouest, à raison de deux nœuds par heure, le flux venant du Sud. Nous corrigeons ici plusieurs fautes de l'Edition de Paris. *Pag*, 107. R. d. E.

(*k*) Depuis le dernier mouillage jusqu'à celui-ci, l'Auteur remarque, qu'on trouva par-tout fond de vase, avec une profondeur d'eau qui alloit en diminuant d'une manière suivie jusqu'à cinq brasses, & ensuite en augmentant jusqu'à sept, après quoi la sonde donna six & cinq brasses alternativement. *Pag* 108. R. d. E.

(*l*) On trouva, entre l'Isle & la Terre-ferme, quatre, cinq & six brasses d'eau sur un fond mou. Cette Isle est fort vantée par les Navigateurs qui y ont touché, tant pour la bonté de l'air que pour l'abondance des vivres. *Pag.* 109 & 110. R. d. E.

(*m*) La Traduction Françoise met *quarante-sept* degrés. C'est une erreur que M. Prevost a suivie. R. d. E.

(*n*) On donne ici une Vûe exacte de la Poin-





VUE de la Pointe du Nord-Est de l'Isle SAINTE CATHERINE.



VUE de l'Entrée Septentrionale du PORT.

VE. GEZIGT van de Noord-Ooſt Punt van 't Eiland S. CATHARINA.



GEZIGT van de Noordelyke Ingang des HAVENS.

leure entrée du Port est entre la Pointe & l'Isle Alvoredo, où les Vaisseaux peuvent hardiment pénétrer, avec le seul secours de la sonde. M. Frezier, suivant la remarque de l'Auteur, a donné un Plan de l'Isle Sainte Catherine, de la Côte voisine & des petites Isles d'alentour; mais il s'est trompé en donnant, à l'Isle d'Alvoredo, le nom d'Isle de *Gal*; la dernière de ces Isles étant sept ou huit miles au Nord-Ouest de l'autre, & d'ailleurs beaucoup plus petite. Il désigne, par le nom d'*Alvoredo*, une Isle située au Midi de Sainte Catherine. Il oublie l'Isle de *Masaquura*. Son Plan est assez exact à d'autres égards. ANSON. 1740.

L'Entrée du Port, du côté du Nord, a de largeur environ cinq miles. Il est à huit miles de l'Isle Saint Antoine; & la direction, depuis son entrée jusqu'à cette Isle, est Sud-Sud-Ouest-demi-Quart à l'Ouest. Vers le milieu de l'Isle, il est resserré par deux Pointes, qui forment un Canal d'un quart de mile. Pour défendre ce passage, on avoit commencé à construire une Batterie sur la Pointe, du côté de l'Isle. Mais cet ouvrage paroît inutile, dans un Canal, qui n'ayant que deux brasses de profondeur, ne peut recevoir des Bâtimens capables de former une attaque. D'ailleurs, le passage ordinaire, au Nord de l'Isle, est si large & si sûr, qu'une Escadre y peut toûjours entrer malgré les Forts, quand le vent vient de la Mer. Outre la Batterie de la Pointe, on avoit commencé à construire trois autres Forts pour défendre l'entrée du Port. Le premier, nommé le *Saint Juan*, est sur une Pointe de Sainte Catherine, du côté de l'Isle aux *Perroquets*; le second, en forme de demie-lune, est sur l'Isle de Saint Antoine, & le troisième, qui a l'air d'une Forteresse régulière, est sur une Isle peu éloignée du Continent. C'est la résidence du Gouverneur.

Le terroir de Sainte Catherine est si fertile, que de lui-même il produit des fruits. Il est couvert d'une forêt d'arbres toûjours verds, mais entremêlés de ronces, d'épines & d'arbrisseaux, qui forment ensemble un fourré si épais, qu'il n'est pas possible de le traverser. On y trouve néanmoins quelques sentiers, que les Habitans ont ouverts pour leur commodité. Ces passages, & quelques terres défrichées, sur le bord de la Mer, du côté qui regarde le Continent, sont les seuls endroits de l'Isle qui soyent découverts. Les bois, composés d'arbres & d'arbustes aromatiques, y rendent une odeur charmante; mais, dans les lieux où la terre est libre, les fruits & les plantes de tous les autres Pays croissent presque sans culture. Aussi n'y manque-t'on point d'ananas, de pêches, de raisins, d'oranges, de limons, de citrons, de melons, d'abricots, ni de bananes. Les oignons & les patates, qui s'y trouvent dans la même abondance, sont d'un secours extrême pour les Vaisseaux. On vante moins les autres vivres. Ce sont quelques chetifs bœufs, qui ressemblent à des bufles, mais dont la chair est mo- Ses Productions.

Pointe Nord-Est de cette Isle, marquée (*a*), comme elle paroit au Nord-Ouest; & (*b*) est la petite Isle *Alvoredo*, restant au N. N. O., à la distance de sept lieues. La meilleure Entrée du Port est dans l'intervalle de ces deux points. La Vûe de cette Entrée Septentrionale est représentée dans la partie inférieure de la même Planche. (*a*) est la Pointe N. O. de l'Isle; (*b*) l'Isle aux *Perroquets*; (*c*) une Batterie sur l'Isle principale; & (*d*) une autre Batterie sur une petite Isle proche du Continent. R. d. E.



ANSON. 1740.

molasse & d'un goût desagréable; ce qui vient apparemment des calbasses sauvages, qui leur servent de nourriture. Les faisans, qu'on y peut prendre en grand nombre, sont aussi d'un goût moins délicat que les nôtres. Cependant le Port fournit différentes sortes de poissons exquis, dans quantité de petites Anses sabloneuses, où la seine se tire facilement.

Eau & Climat de Sainte Catherine.

L'EAU de l'Isle, comme celle de la Terre-ferme, qui se présente vis-à-vis, est d'une bonté admirable, & se conserve fort bien sur Mer. Pendant les premiers jours, elle travaille dans les Barques, avec une puanteur insupportable, & d'abord elle se couvre d'une écume verdâtre; mais bien-tôt cette écume se précipitant au fond, l'eau devient fort douce & fort claire. Les François, qui dans leurs Voyages à la Mer du Sud, pendant le règne de la Reine Anne, mirent cette Aiguade en réputation, se fournissoient ordinairement d'eau & de bois dans la Baye de Bon-Port, du Côté du Continent: mais elle n'est excellente que pour les Vaisseaux, qui n'y doivent pas faire un long séjour. L'Escadre Angloise fit de l'eau dans l'Isle même de Sainte Catherine, vis-à-vis celle de Saint Antoine. A l'égard du Climat, on peut s'imaginer que les Bois & les Montagnes, dont le Port est environné, sont un grand obstacle au mouvement de l'air. D'un autre côté, les vapeurs, qui s'élèvent d'un sol fort gras, & d'une prodigieuse quantité de végétaux de toute espèce, sont assez épaisses pour couvrir l'Isle, pendant toute la nuit, & pendant une partie de la matinée, d'un brouillard qui ne se dissipe que par la force du Soleil, ou par celle de quelque vent de Mer qui le chasse. Les Anglois trouvèrent si peu de secours contre leurs maladies, dans un lieu si mal sain, qu'ils y furent attaqués de nouvelles fièvres, accompagnées des plus dangereuses dyssenteries. L'Auteur n'oublie pas, entre leurs incommodités, une prodigieuse quantité de *Moustiques* (o), qui les tourmentoient pendant tout le jour, & dont la piqûure est beaucoup plus venimeuse que celle des cousins de l'Europe. Après leur retraite, ils sont remplacés, vers le coucher du Soleil, par un nombre infini de petites mouches, presqu'invisibles, mais très-incommodes par leur bourdonnement, & par leurs piqûures, qui causent des tumeurs, suivies d'une démangeaison fort cuisante. En un mot, tout ce que l'Isle de Sainte Catherine a d'intéressant pour la Navigation, c'est qu'elle offre un lieu de relâche & de rafraîchissement aux Vaisseaux, qui veulent se rendre dans la Mer du Sud. Elle a servi long-tems de retraite à des Vagabonds, ou des Bannis, qui s'y réfugioient de divers endroits du Bresil, & qui, sans renoncer à la qualité de Sujets du Portugal, n'étoient soûmis néanmoins qu'à l'autorité d'un Capitaine, qu'ils nommoient entr'eux. Comme ils étoient dans l'abondance des provisions, mais qu'ils manquoient d'argent, ils pouvoient subsister sans aucun secours de la part des Colonies voisines, & leur pauvreté ne tentoit pas les Gouverneurs de les faire rentrer sous le joug. Cette situation les rendoit fort humains pour les Vaisseaux étrangers, qui abordoient à leur Isle. Ils leur donnoient des vivres; ils en recevoient des habits; & de part & d'autre on étoit content de cet échange.

Pourquoi cette Isle a changé de Gouvernement.

(o) L'Auteur les nomme *Muscatos*. Ce sont les *Mosquites*, suivant d'autres Relations. R. d. E.

ge. Mais depuis que les Portugais ont reconnu tous les avantages qu'ils pouvoient tirer du Bresil (p), ces honnêtes Bandits ont été contraints de souffrir, dans leur Isle, l'établissement d'une nouvelle Colonie, & de se soûmettre aux Loix d'un autre Gouvernement. Au-lieu d'un Capitaine, qui étoit couvert de haillons & qui alloit nuds pieds, ils ont à présent l'honneur d'être commandés par un Officier de considération. Celui que les Anglois y trouvèrent, se nommoit Dom Jose Sylva *de Paz*, Brigadier des Armées du Roi de Portugal, homme intéressé, qui vendoit fort cher aux Etrangers ses moindres faveurs, & qui leur faisoit regretter le caractère & le règne des Bandits. Cependant, le Port de Sainte Catherine étant le plus

Anson. 1740.

Observations sur les avantages que les Portugais tirent aujourd'hui du Bresil.

(p) L'Auteur assure qu'ils n'ont découvert, qu'au commencement de ce siécle, que le Bresil, dont ils n'avoient jusqu'alors estimé que les plantations, contenoit une prodigieuse quantité d'or & de diamans. Il n'y a guères plus de quarante ans, dit-il, qu'on a transporté de l'or du Bresil, en Europe. On en trouva d'abord dans des Montagnes peu éloignées de *Rio-Janeyro*. Ensuite, on en découvrit dans d'autres Provinces. Lorsque les pluyes, ou les rivières ont coulé, pendant quelque-tems, dans un endroit, on est toûjours sûr d'y trouver de l'or. Les eaux séparent ce métal de la terre, & le déposent dans le sable de leur lit; ce qui épargne la peine & la dépense de creuser; de-sorte que ceux qui peuvent faire perdre à une Rivière son ancien lit, en détournant le cours de ses eaux, doivent compter sur un profit sûr. Il suit de-là, qu'à parler proprement, il n'y a point de Mines d'or dans le Bresil. C'est ce que le Gouverneur de Rio-Grande assura positivement à M. Anson, dans plusieurs visites qu'il lui fit pendant son séjour à Sainte Catherine. Le soin de chercher de l'or, dans le lit des Rivières & des Torrens, & celui de le laver, est confié à des Esclaves Negres, sous la seule condition de rendre chaque jour, à leurs Maîtres, la huitième partie d'une once d'or; & s'ils ont le bonheur ou l'habileté d'en trouver davantage, le surplus leur appartient. On a vû des Negres devenir assez riches pour acheter eux-mêmes des Esclaves; & dans cette fortune même, leur Maître n'a pas d'autre droit sur eux que de continuer d'en exiger un huitième d'once par jour; ce qui revient environ à neuf shellings d'Angleterre. On peut juger, par le montant du Quint, qui revient au Roi, combien d'or est transporté, par an, du Bresil à Lisbonne. Ce Quint a été estimé, en dernier lieu, à cent cinquante Arobes par an, chacune de trente-deux livres, poids de Portugal. En mettant l'once, que les Anglois nomment *de Troy* (1), à quatre livres sterling, c'est à-peu-près trois cens mille; & par conséquent la somme totale, dont ce capital est le cinquième, montera à un million & demi de livres sterling. D'ailleurs, par la proximité de la Rivière de Plata, il se fait, entre les Portugais & les Espagnols, un grand Commerce de contrebande, dont la principale branche consiste à changer de l'or pour de l'argent. On ne croit pas se tromper en évaluant cet échange, qui se fait à Buenos Ayres, à un demi million: ce qui feroit monter la somme totale de l'or, qui sort chaque année du Bresil, à deux millions de livres sterling.

Les Diamans du Bresil, dont l'Auteur ne fait pas remonter la découverte à plus de vingt ans, se trouvent précisément comme l'or, dans le lit des Rivières & dans des Ravins, mais seulement en quelques endroits, & moins généralement que l'or. On ne pouvoit se persuader, que ce qui avoit toûjours été méprisé comme simples cailloux, contînt de si précieuses richesses. Le Roi de Portugal, craignant que la quantité n'en diminuât le prix, établit une Compagnie, qui a le droit exclusif de chercher des Diamans dans toute l'étendue du Bresil; & pour mettre un frein à l'avidité de cette Compagnie même, il lui est rigoureusement défendu d'employer plus de huit cens hommes à ce travail. Enfin, l'Auteur ajoûte, que par ordre du Roi, on a dépeuplé une grande Ville & un grand District, proche du lieu où les Diamans se trouvent, & que les Habitans ont été forcés d'aller s'établir dans d'autres parties du Pays, dans la seule crainte, que succombant à la tentation de chercher des Diamans, ils n'en fissent un Commerce de contrebande. *Voyage d'Anson, Tome I. pag. 141 & précédentes.*

(1) Ce sont des onces de douze à la livre. R. d. E.

ANSON. 1741.

plus sûr & le meilleur de cette Côte, l'Auteur juge que si les richesses des Colonies voisines répondent à ce qu'on s'en promet, cette Isle deviendra bien-tôt la principale Colonie du Bresil, & son Port, le plus considérable de toute l'Amérique Méridionale (q).

Navigation de l'Escadre jusqu'au Port Saint Julien.

La saison, qui devenoit de jour en jour moins favorable pour doubler le Cap de Horn, faisoit souhaiter impatiemment aux Anglois de remettre à la voile. Diverses réparations, nécessaires à l'Escadre, les retardèrent jusqu'au 18 de Janvier. En partant de l'Isle Sainte Catherine, ils quittoient le dernier Port ami où ils s'étoient proposé de coucher; & le reste de leur course ne leur offroit plus que des Côtes ennemies, ou désertes, dont ils ne pouvoient espérer aucun secours. D'ailleurs, en tirant vers le Sud, ils alloient vers des Climats orageux, où la crainte des tempêtes, & le seul danger d'être dispersés, exigeoient de grandes précautions. Après avoir réglé les rendez-vous, M. Anson considérant qu'il pouvoit arriver à son propre Vaisseau de se perdre, ou d'être mis hors d'état de doubler le Cap de Horn, commença par établir que l'une ou l'autre de ces disgraces ne feroit point abandonner le projet de l'Expédition. Les instructions des Capitaines portoient, qu'au cas de séparation, le premier rendez-vous seroit la Baye ou le Port de Saint Julien, dont ils avoient la description dans le Journal du Chevalier Narborough. Ils devoient charger autant de sel (r) qu'il leur seroit possible, pour leur propre usage & pour celui de l'Escadre; & si dans l'espace de dix jours, ils n'étoient pas joints par leur Chef, ils devoient continuer la route par le Détroit de le Maire, doubler le Cap de Horn, & passer dans la Mer du Sud, où le premier rendez-vous étoit fixé à l'Isle de Nostra-Sennora del Socoro (s). Ils devoient croiser dans ce parage, en laissant l'Isle à l'Est-Nord-Est, jusqu'à la distance de douze lieues, aussi long-tems que leurs provisions de bois & d'eau le permettroient (t). Lorsqu'elles viendroient à manquer, ils devoient relâcher dans l'Isle; ou, s'ils n'y trouvoient pas de bon mouillage, & que le tems fût trop rude pour leur permettre de faire des bordées, ils devoient gagner promptement l'Isle de Juan-Fernandez, à trente-trois degrés trente-sept minutes de Latitude Méridionale. Après avoir fait du bois & de l'eau dans cette Isle, si pendant cinquante-six jours qu'ils devoient y employer à croiser au large, ils n'avoient pas de nouvelles du Chef d'Escadre, ils pourroient conclure qu'il lui étoit arrivé quelque accident, reconnoître pour leur Commandant le principal Officier des Vaisseaux rassemblés, & regarder comme leur devoir de causer tout le mal possible aux Espagnols, par Mer & par Terre. Dans cette vûe, ils ne devoient quitter ces Mers qu'après avoir

Instructions données aux Capitaines.

(q) *Ibid*, pag. 142.

(r) Le Chevalier Narborough avoit observé, durant son séjour au Port Saint Julien, que ce sel étoit fort blanc & fort bon, & qu'en Février il y en avoit dequoi charger mille Vaisseaux. Mais l'Officier que M. Anson y envoya, en apporta un échantillon d'une chetive apparence, & dit qu'il y en avoit très-peu. On pourroit peut-être attribuer ce changement aux grandes pluyes. *Pag.* 186. R. d. E.

(s) A quarante-cinq degrés de Latitude Méridionale, & à soixante-onze degrés douze minutes de Longitude Occidentale du Cap Lezard.

(t) On se garde de supprimer tout ce qui peut servir d'exemple & de leçon pour les Navigateurs.



CAP BLANC sur la Côte des PATAGONS.

J. v. Schley direx.

AUTRE Vue du CAP BLANC.



KAAP BLANCO op de Kuſt van de PATAGONS.

ANDER Gezigt van KAAP BLANCO.

avoir épuisé leurs provisions & celles qu'ils pouvoient prendre sur l'Ennemi; avec la précaution néanmoins de s'en réserver assez pour se rendre dans la Rivière *Tigris*, proche de Canton, sur la Côte de la Chine, d'où ils se hâteroient de retourner en Angleterre. La Pinque *Anne*, qu'il étoit impossible de décharger encore, eut les mêmes rendez-vous & les mêmes ordres. Anson. 1741.

Erreurs qui viennent des Courans.

Le lendemain du départ, & jusqu'au 23, on eut des alternatives de bon & de mauvais tems, qui furent suivies d'une violente tempête; mais tous les Vaisseaux de l'Escadre se rejoignirent heureusement, à l'exception de la *Perle*, qui ne reparut qu'un mois après. On continua de gouverner, vers le Sud, avec les mêmes Courans qu'on avoit remarqués avant que d'arriver à l'Isle Sainte Catherine; c'est-à-dire, qu'on étoit chaque jour plus avancé de vingt miles que ne portoit l'estime. La même erreur continua, sans beaucoup de variation, jusqu'au-delà de la Rivière de *Plata*. On observa même alors que les Courans n'avoient point encore cessé. Il est difficile d'en apporter une raison qui lève tous les doutes. Les Pilotes Anglois ne purent se persuader que cette différence vînt de quelque erreur dans leur estime. Ils la trouvèrent plusieurs fois par expérience, lorsque le calme leur permettoit de s'y rapporter (v).

Utilité des sondes.

Aussi-tôt qu'ils eurent passé la Latitude de la Rivière de Plata, ils trouvèrent fond, le long de la Côte des Patagons. L'Auteur observe que ces sondes, lorsqu'elles sont bien assurées, sont d'un grand usage pour reconnoître les lieux (x). Pendant une partie du tems, on eut la vûe du Cap *Blanc* (y), qui est la Terre la plus remarquable de cette Côte. De-là, faisant cours vers le Sud, & d'environ trente lieues à l'Est, la profondeur augmenta jusqu'à cinquante brasses, toûjours même fond. Alors on s'appro-

(v) *Ibid.* pag. 160.

(x) Cette raison, qui les fit faire avec plus d'attention & à de plus grandes profondeurs qu'on ne l'a jamais fait, oblige de donner place ici aux Observations des Anglois. A trente-six degrés cinquante-deux minutes de Latitude Méridionale, ils trouvèrent soixante brasses d'eau, fond de sable fin, noir & gris. De-là, à trente-neuf degrés cinquante-cinq minutes, ils eurent depuis cinquante jusqu'à quatre-vingt brasses, même fond que le précédent. Entre cette dernière Latitude & quarante-trois degrés seize minutes, fond de sable fin gris, & les mêmes profondeurs, excepté qu'une ou deux fois ils ne trouvèrent que quarante brasses. Ensuite, pendant un demi degré, toûjours quarante brasses, fond de gros sable & de coquilles brisées. Alors, ils se trouvèrent à la vûe, & à sept lieues des Terres: après quoi, s'éloignant de la Côte, ils trouvèrent, différens fonds; d'abord de sable noir; ensuite de vase; & après, fond raboteux & pierreux; mais enfin, parvenus à quarante-huit brasses, ils eurent un fond vasart, jusqu'à la Latitude de quarante-six degrés dix minutes. Ils revinrent alors à trente-six brasses, & côtoyèrent la Terre jusqu'à ne plus trouver que douze brasses, toûjours fond de petites pierres & de cailloux. *Ubi suprà*, pag. 161 & suivantes.

(y) A quarante-six degrés cinquante-deux minutes de Latitude, & à soixante-six degrés quarante trois minutes de Longitude Occidentale de Londres. L'Auteur donne deux Vûes de ce Cap, qu'il garantit exactes. Avec ces secours, dit-il, on ne peut manquer de se reconnoître. Mais de quelque utilité que soyent ces Plans, il est impossible de les donner tous dans ce Recueil.

Nota. L'utilité des Vûes, quand elles sont exactes, comme on ne peut douter que celles-ci ne le soyent, nous a déterminés à en faire usage; (1) représente le Cap même, qui, dans la première Vûe, reste au S. O., à cinq lieues de distance, & dans la seconde, au S. O. ¼ O., éloigné de quatre lieues. R. d. E.

ANSON. 1741.

procha davantage de la Côte, en gouvernant au Sud-Oueſt, un peu vers l'Oueſt, & le fond ſe trouva par-tout de ſable, juſqu'à-ce qu'on n'eût plus que trente braſſes. Là, on revit la Terre, à huit lieues de diſtance, & quarante-huit degrés trente-une minutes de Latitude; & le même jour, au ſoir, 17 de Février, on jetta l'ancre, à la vûe d'une petite Iſle, au Nord-Oueſt, & du Mondrain le plus Occidental, à l'Oueſt-Sud-Oueſt. La marée, dans cet endroit, portoit au Sud, un peu vers l'Oueſt. Le lendemain, une heure après avoir levé l'ancre, on fut rejoint par la *Perle*, qui ſe félicitoit d'être échappée à la chaſſe de cinq gros Vaiſſeaux Eſpagnols. Cette nouvelle auroit empêché l'Eſcadre de relâcher au Port de Saint Julien, ſi l'on n'y avoit été forcé par la néceſſité de ſe radouber. On mouilla dans cette Baye le 19 au ſoir (z). Comme c'eſt un rendez-vous convenable aux Vaiſſeaux, qui vont à la Mer du Sud, il paroît important, à l'Auteur, de faire connoître la Côte juſqu'au Détroit de Magellan, par une deſcription plus exacte, dit-il, qu'on ne la trouve dans les autres Voyageurs (a).

L'Eſcadre mouille au Port Saint Julien.

Deſcription de la Côte, juſqu'au Détroit de Magellan.

ON donne le nom de *Terre des Patagons* à cette Partie de l'Amérique Méridionale qui eſt au Sud des Etabliſſemens Eſpagnols, & qui s'étend depuis ces Colonies juſqu'au Détroit. La Partie Orientale de ce Pays eſt remarquable, par une propriété qu'on ne connoît dans aucune autre Partie du Globe terreſtre: quoique tout le Pays, qui eſt au Nord de la Plata, ſoit rempli de bois & d'arbres de haute futaye, tout ce qui eſt au Sud de cette Rivière eſt abſolument dépourvû d'arbres, à l'exception de quelques pêchers, que les Eſpagnols ont plantés dans le voiſinage de Buenos Ayres. Sur toute cette Côte, qui a quatre cens lieues de longueur, & auſſi loin que les découvertes ont pû s'étendre, on ne trouve que des broſſailles diſperſées. Mais, ſi ce Pays manque de bois, il abonde en pâturages. Le terrain

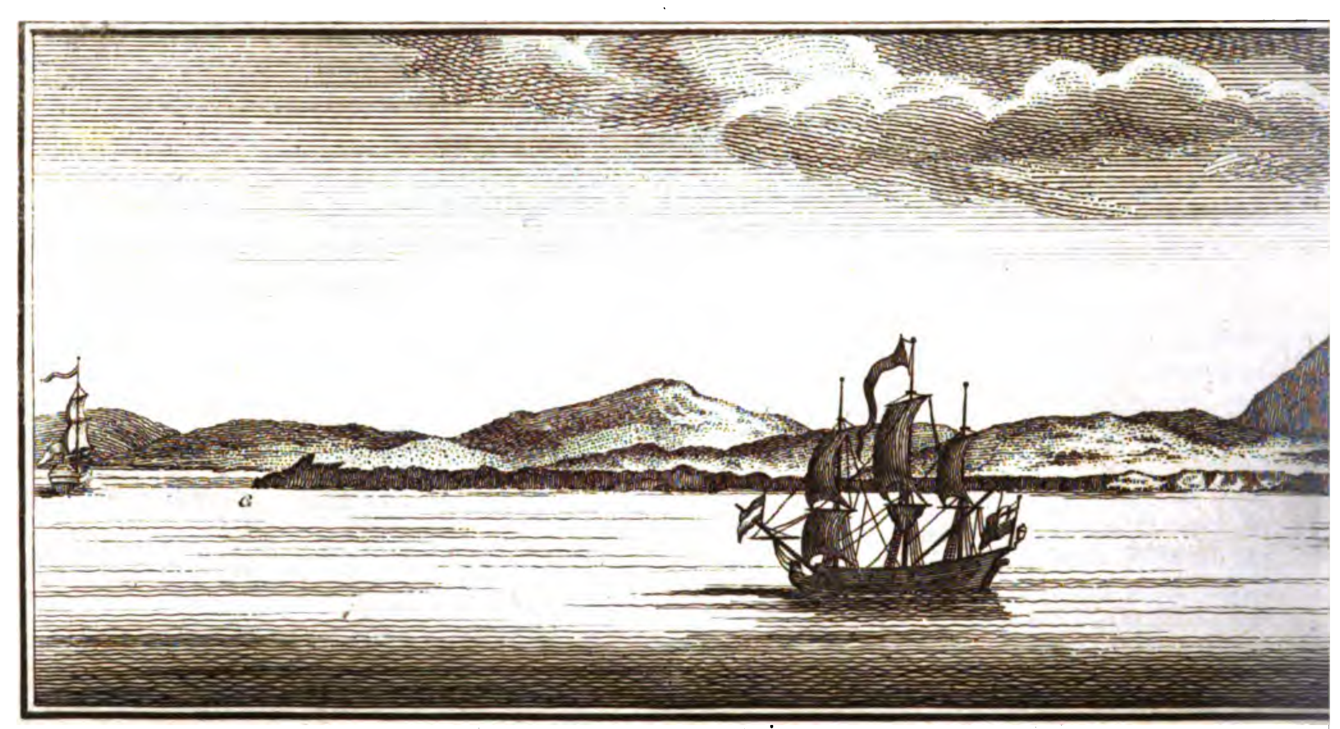
(z) Sur dix-neuf braſſes, fond vaſart, mêlé de ſable, ayant, à l'Oueſt-Sud-Oueſt, le haut Mondrain, que Narborough a nommé *Wood's-Mount*.

(a) L'Auteur donne ici deux points-de-vûe de la Côte: la première eſt celle de la Terre des Patagons, au Nord du Port Saint Julien, où (w) eſt Wood's-Mount. L'entrée de la Baye Saint Julien tourne autour de la Pointe (c). La ſeconde Vûe eſt celle de la Baye même, [où (w) eſt encore Wood's-Mount, reſtant à l'O. S. O ½ S; (a) le Cap Saint Julien, & (b) le Port, ou l'Embouchure de la Rivière.] Il y ajoûte deux autres Vûes; l'une, qui regarde le haut de la Rivière; [comme elle paroit de baſſe marée] & l'autre du Port, qui ſuppoſe, au contraire, que le Spectateur, retourné, regarde [le bas de la Rivière en baſſe marée, près de l'Iſle de Vraye Juſtice juſqu'à] l'Embouchure. Enfin, on y trouve un Plan particulier du Port ou du Havre, où la Barre, les Bas-fonds, & les Canaux étroits, où les Chaloupes peuvent paſſer en baſſe eau, ſont marqués avec beaucoup d'exactitude.

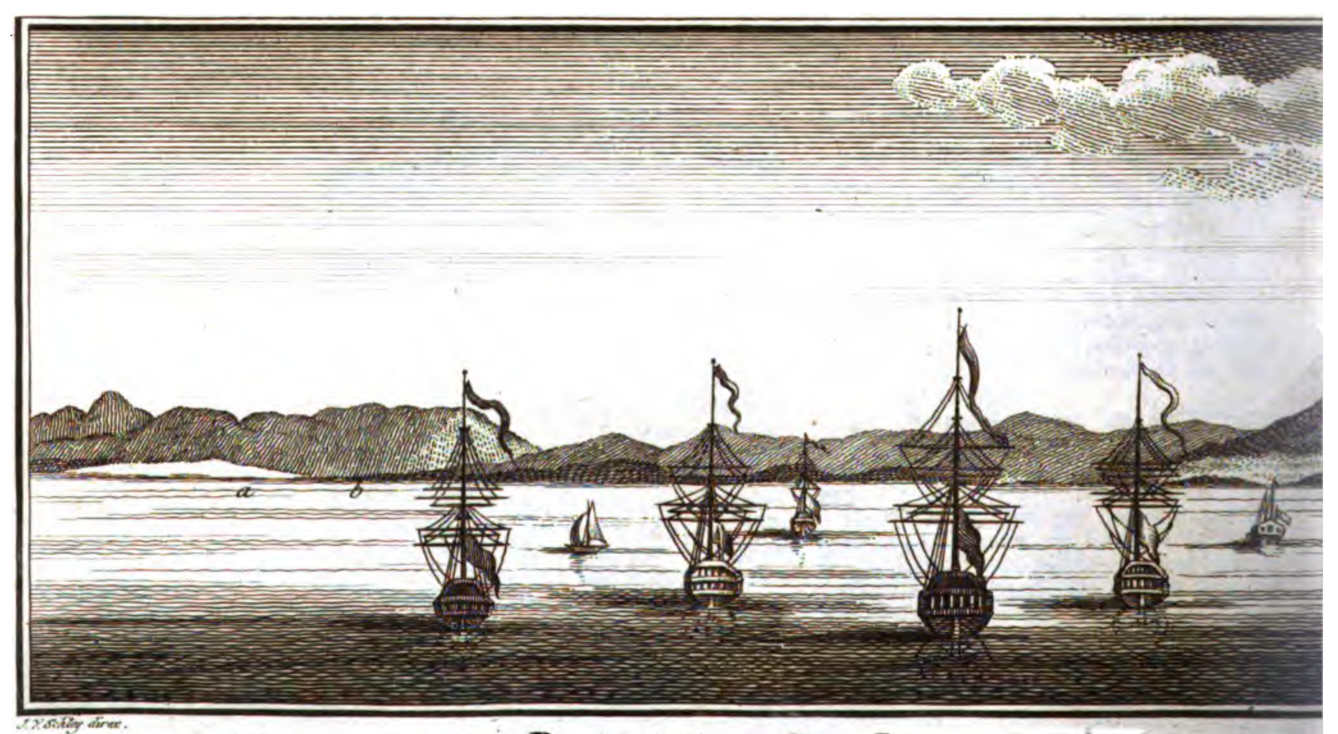
Nota. On donne auſſi ces quatre Vûes, avec le Plan du Havre, dont voici les Renvois. A. Barre à l'entrée du Havre. B. L'Iſle de la Vraye Juſtice. C. L'Iſle des Pingoüins. D. Lac d'eau ſalée, d'où l'on tira du ſel. d. d. Autres petits Lacs d'eau ſalée. E. Embouchure de la Rivière, où l'on rencontre des Bas-fonds, dont on ne connoit pas le bout. F. Canal étroit où les Chaloupes peuvent paſſer en eau baſſe. G. Endroit où les Chaloupes prirent terre.

Les Chiffres marquent les profondeurs d'eau, en braſſes, telles que la ſonde les a fait trouver aux trois quarts du Juſſant ou Reflux.

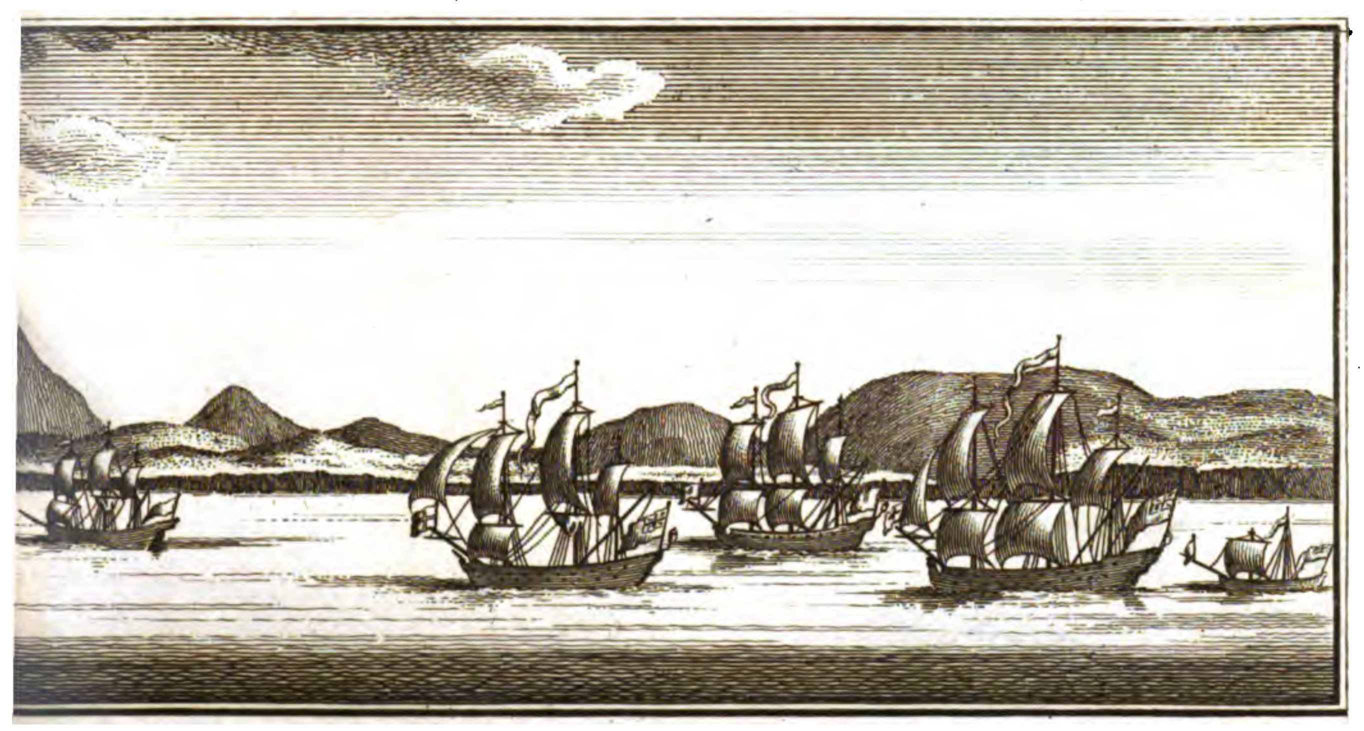
Le Havre eſt ſitué par quarante-neuf degrés trente minutes de Latitude Auſtrale, & par ſoixante-dix degrés quarante-quatre minutes de Longitude Occidentale de Londres. R. d. E.



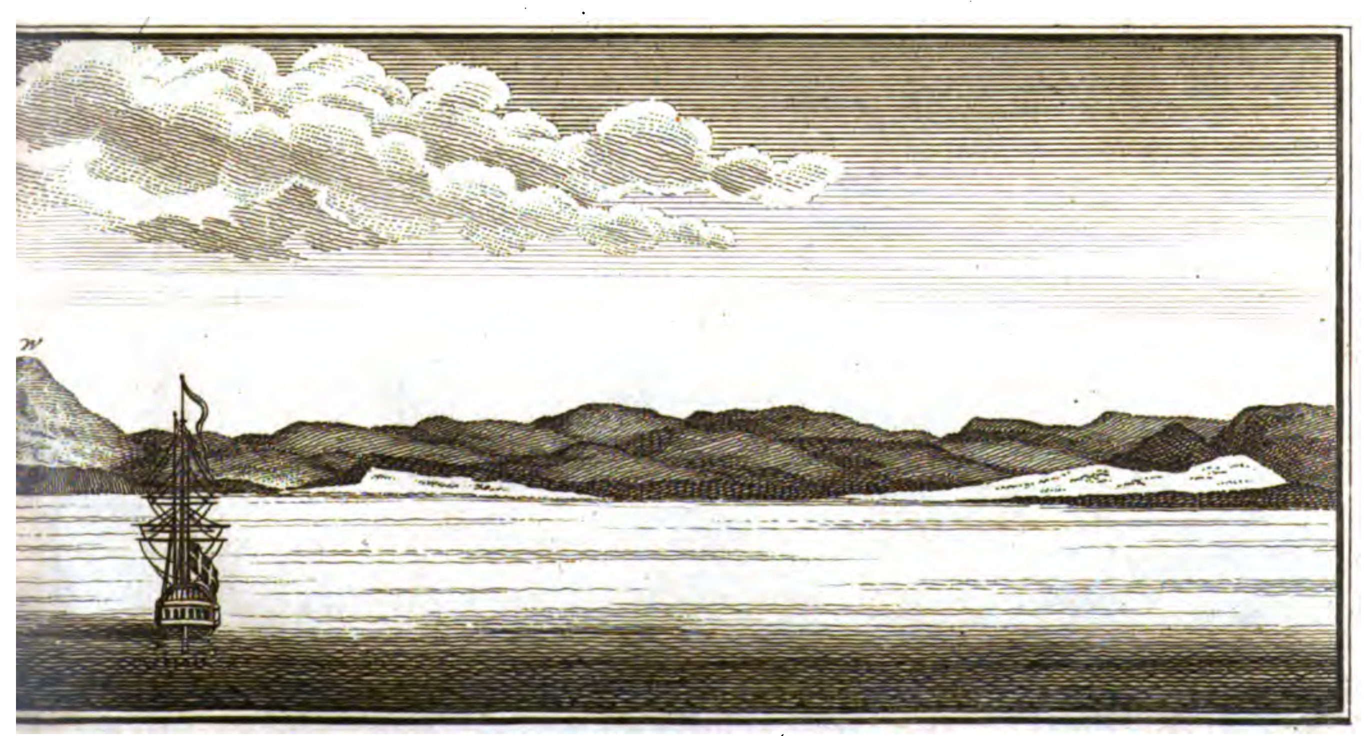
VUE de la TERRE DES PATAGONS, un peu au Nord du PORT S. JULIEN.



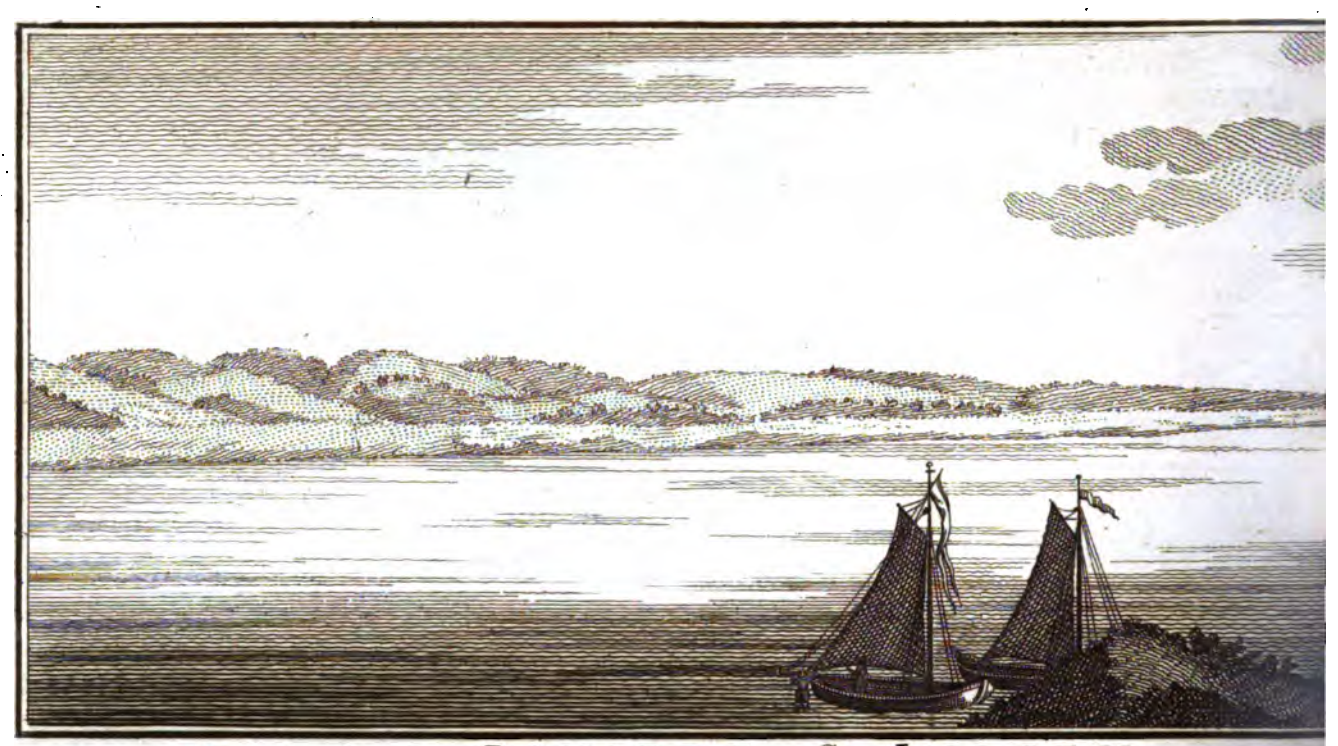
VUE de la BAYE S. JULIEN.



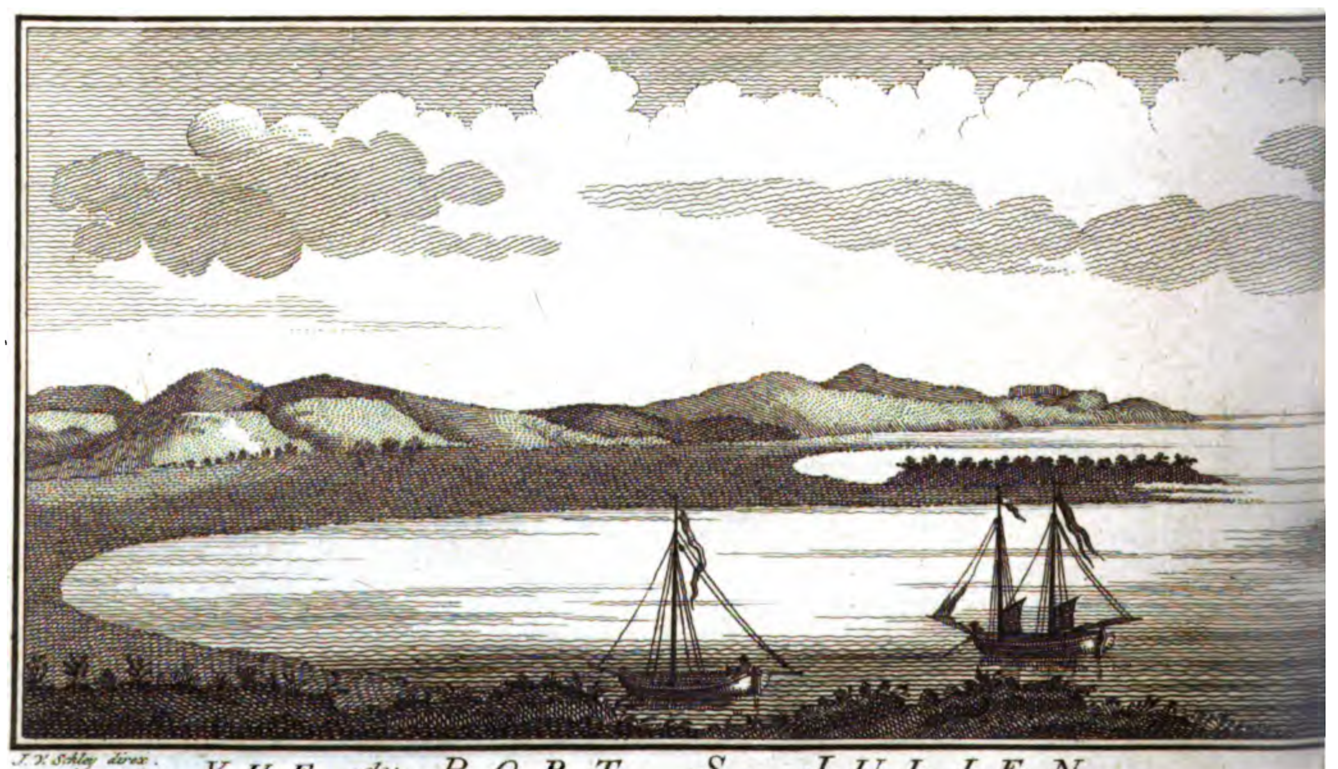
GEZIGT van 't LAND DER PATAGONS, wat ten Noorden van den HAVEN S. JULIAAN.



GEZIGT van S. JULIAAN'S BAAY.

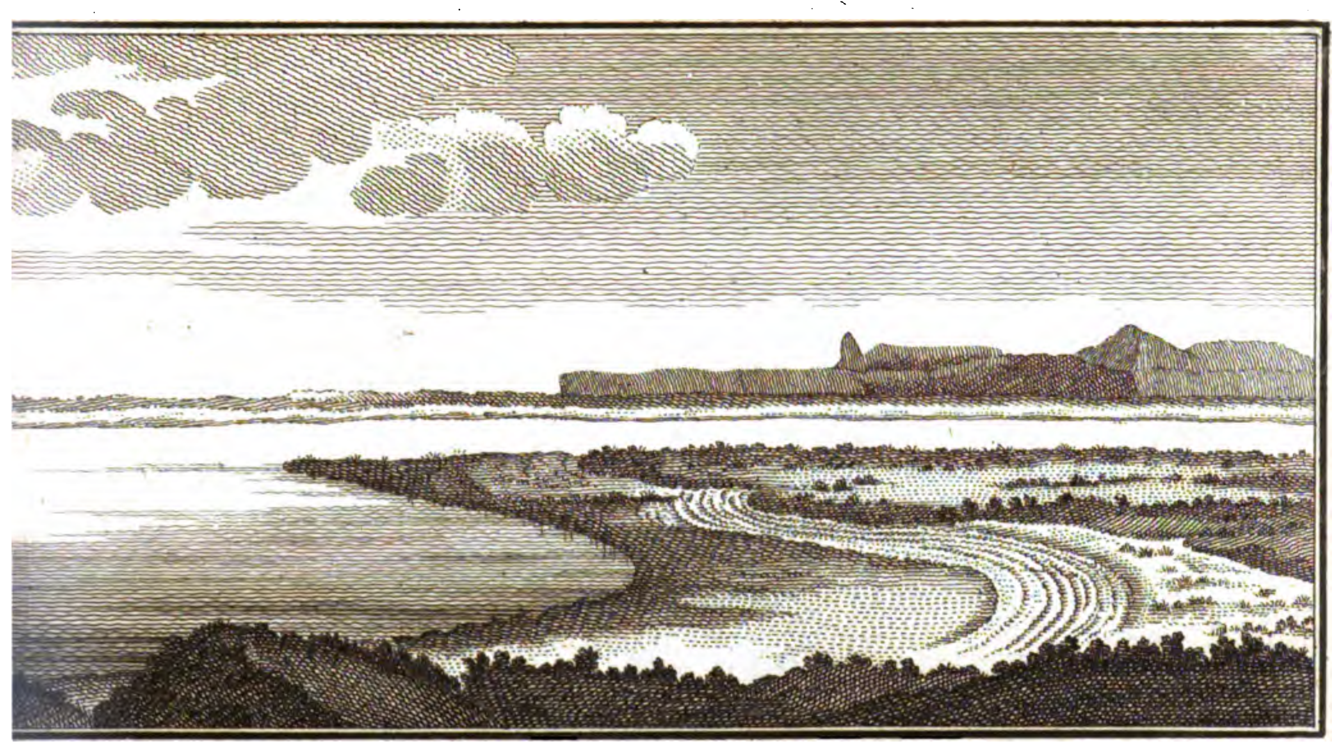


VUE de la RIVIERE S. JULIEN.



J. V. Schley direx.

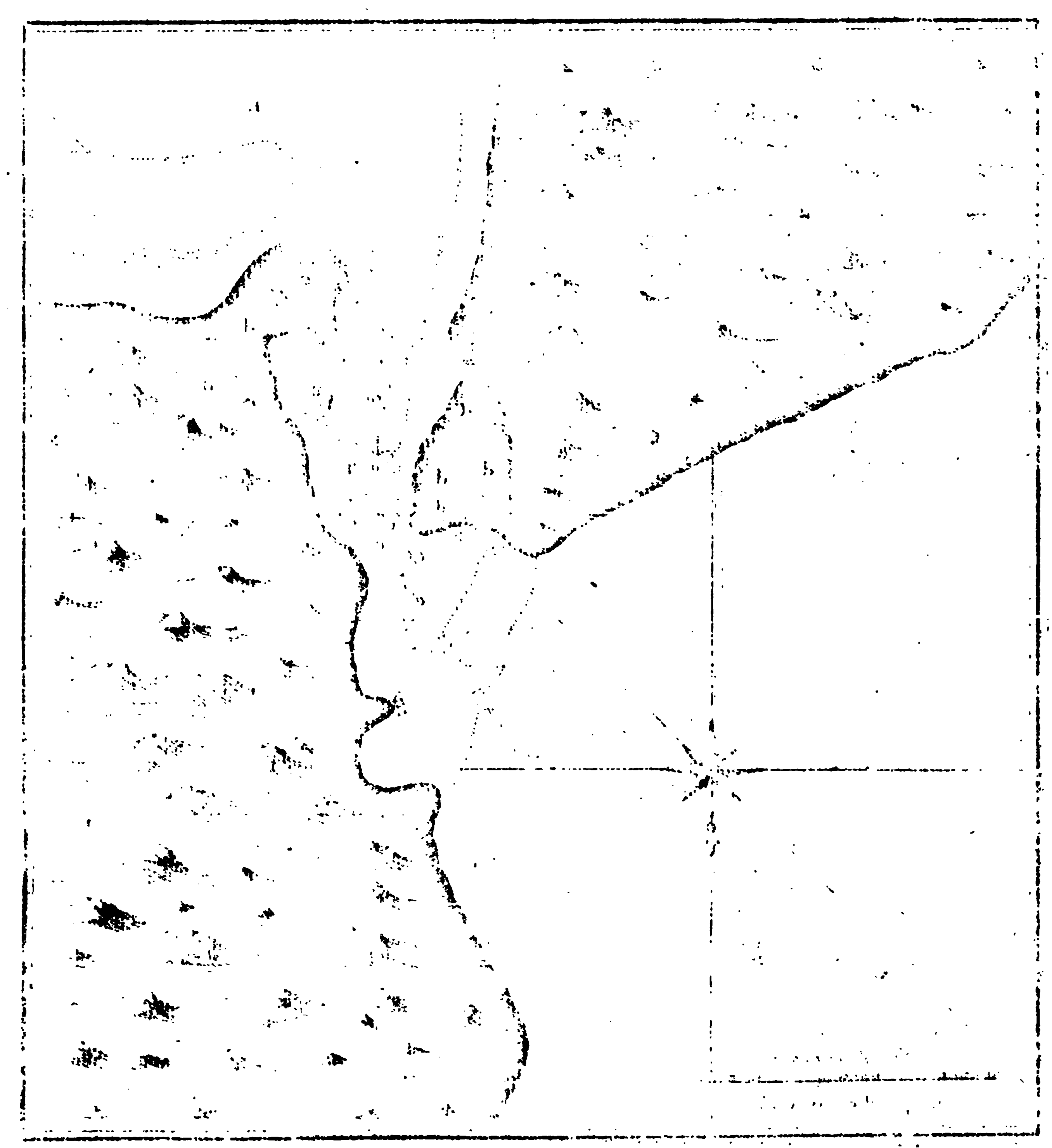
VUE du PORT S. JULIEN.

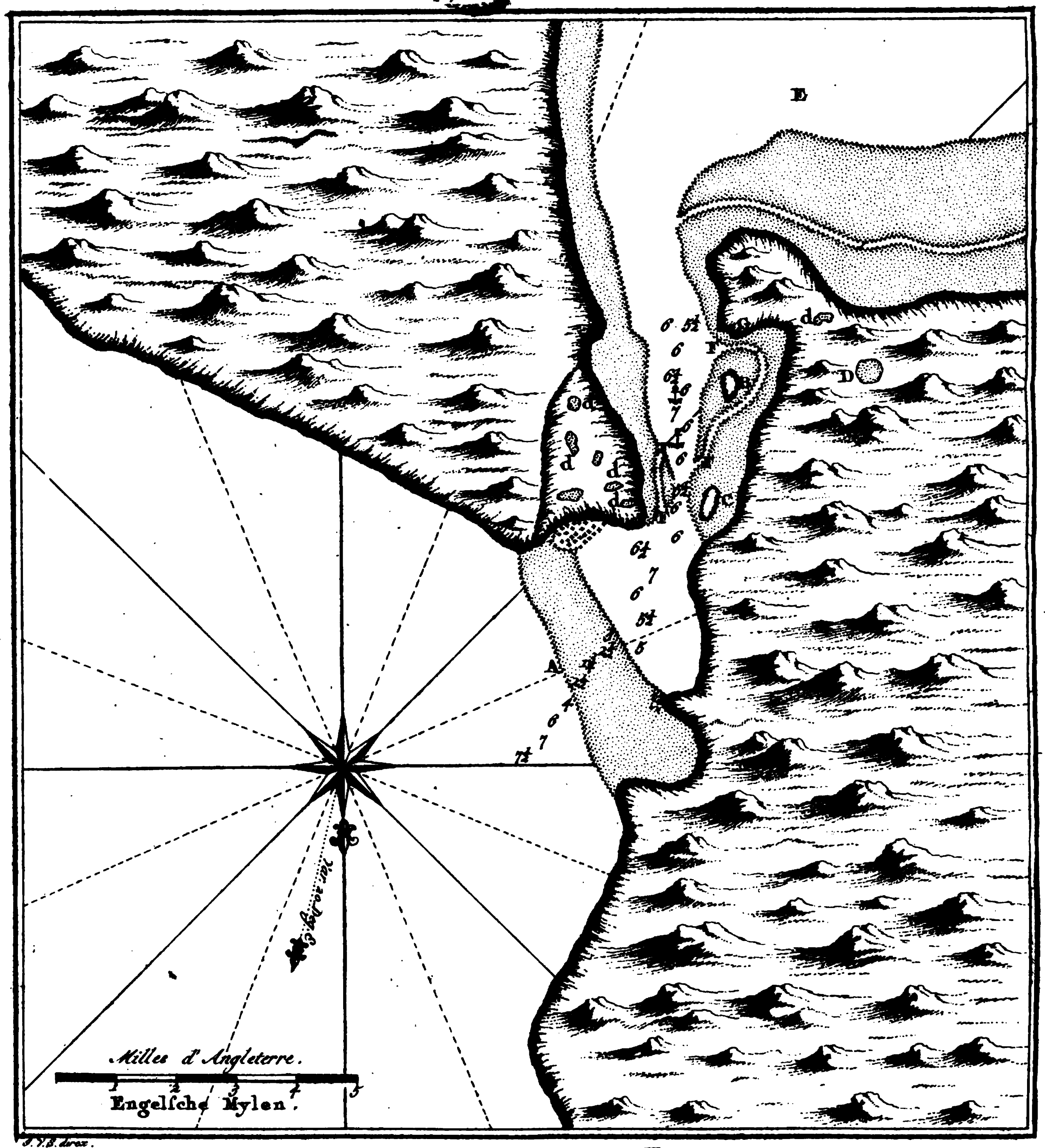


GEZIGT van S. JULIAAN'S. RIVIER.



GEZIGT van S. JULIAAN'S HAVEN.





PLAN DU HAVRE DE S^T JULIEN.
GROND-TEKENING VAN S^T. JULIAAN'S HAVEN.

terrain en est sec, leger & graveleux, entremêlé de grands espaces stériles, & de touffes d'une herbe forte & longue, qui nourrit une immense quantité de bétail. Les Espagnols, qui se sont établis à Buenos Ayres, ayant apporté des vaches & des taureaux d'Europe, ces animaux s'y sont tellement multipliés, que personne ne daigne s'en attribuer la propriété. Ils sont devenus la proye commune des Chasseurs, qui les tuent par milliers, pour en prendre uniquement les cuirs & le suif. Cette Chasse est singulière. Les Habitans du Pays, Espagnols ou Indiens, sont excellens Cavaliers; & l'arme, qu'ils employent contre les vaches & les taureaux sauvages, est une espèce de lance, dont le fer a son tranchant perpendiculaire au bois. Ils montent à cheval, pour leur chasse; ils environnent la bête; & celui qui peut lui gagner la croupe, se hâte de lui couper le jarret. Elle tombe ordinairement du premier coup. Les Chasseurs la laissent dans le même lieu, pour en suivre une autre. Quelquefois une seconde troupe de Cavaliers marche sur leurs traces, pour écorcher les bêtes tuées: mais la plûpart aiment mieux les laisser languir jusqu'au lendemain, dans l'idée que les douleurs, qu'elles souffrent, font crever les vaisseaux lymphatiques, & les rendent plus faciles à écorcher. L'Auteur assure que les Prêtres se sont déclarés contre ce cruel usage; & si sa mémoire ne le trompe, dit-il, ils ont porté le zéle jusqu'à excommunier ceux qui le pratiquent: mais ils n'ont pû le déraciner (*b*).

ANSON. 1741. Multiplication surprenante des taureaux & des vaches.

Manière de les tuer.

Quoiqu'on détruise un grand nombre de ces animaux, dans la seule vûe d'en tirer le suif & les cuirs, on en prend aussi de vifs, pour l'Agriculture & d'autres usages. C'est une autre chasse, qui demande beaucoup d'adresse. On se sert d'une espèce de lacq, composé d'une forte courroye de cuir, longue de plusieurs brasses, & terminé en nœud coulant. Les Chasseurs, montés à cheval, tiennent de la main droite le nœud coulant de ce lacq, dont le bout opposé est attaché à la selle; & lorsqu'ils sont à la distance qui convient, ils jettent ce nœud, dont ils manquent rarement de serrer les cornes de la bête. Elle fuit; mais le Cavalier la suit avec tant de vîtesse, que le lacq n'est jamais trop tendu. Pendant cette course, un autre Chasseur jette son nœud aux jambes de derrière de l'animal; & dans l'instant qu'il les saisit, les deux chevaux, dressés à ce manége, tournent de différens côtés, & tendent les deux lacqs dans une direction contraire. Il en résulte une secousse, qui renverse l'animal. Les Chasseurs s'arrêtent; de-sorte que les deux lacqs demeurent toûjours tendus. Alors le plus fier taureau se trouve hors d'état de résister. On met pied à terre; on le lie avec tant de force & de soin, qu'il devient facile de le conduire. Les chevaux, & les tygres mêmes, se laissent prendre par cette méthode. L'Auteur, naturellement peu crédule, auroit eu peine à se le persuader, s'il n'en avoit été convaincu par le témoignage de tous ceux qui ont fait quelque séjour à Buenos Ayres (*c*). Avec le suif & les cuirs, on prend quelquefois aussi la langue des vaches qu'on a tuées. Le reste est abandonné à la pourriture, ou plutôt aux animaux voraces, sur-tout aux chiens sauvages, dont

Manière de les prendre.

Chiens de la Terre des Patagons.

(*b*) *Ibid.* pag. 176.

(*c*) *Ibid.* pag. 178.

ANSON. 1741.

dont le nombre est prodigieux dans ces Contrées. On les croit de race Espagnole, & descendus de chiens domestiques, qui n'ont pas eu d'empressement pour rejoindre leurs maîtres, dans un Pays où l'abondance des charognes leur offroit sans cesse de quoi vivre (*d*). Ces chiens, qu'on rencontre quelquefois par milliers, n'empêchent pas la multiplication du bétail, parcequ'il ne va jamais qu'en hordes très-nombreuses, qu'ils n'osent attaquer. Ils se réduisent à faire leur proye, des bêtes abandonnées par les Chasseurs, ou séparées du troupeau par quelque accident.

Chevaux sauvages.

LES chevaux sauvages du Pays, qui ne sont pas en moindre nombre que les taureaux & les vaches, tirent aussi leur origine d'Espagne. Quoiqu'en général ils soyent excellens, leur multitude, & la facilité de les prendre, en rendent le prix si vil, que dans un Pays, où l'argent est extrêmement bas, & toutes les marchandises fort chères, les meilleurs ne se vendent qu'un écu. On ignore jusqu'où ce bétail & ces chevaux s'étendent du côté du Midi; mais il y a lieu de croire qu'ils errent quelquefois jusqu'aux environs du Détroit de Magellan; & l'on ne doute point qu'avec le tems, ils ne remplissent une si vaste étendue de Pays. Les Vaisseaux, qui relâcheront sur cette Côte, en tireront d'autant plus d'avantage, que la chair des chevaux mêmes est une excellente nourriture. Malheureusement la Côte Orientale des Patagons semble manquer d'eau douce; principal rafraîchissement qu'on cherche dans les Voyages de long cours. La terre y paroît impregnée de sel & de nitre, & les eaux courantes, aussi-bien que les mares, n'y fournissent guères que de l'eau saumache. Cependant, avec une recherche plus exacte, on ne doit pas desespérer d'en trouver d'autre.

Eau rare sur cette Côte.

Vigognes, & autres animaux.

LE Pays est peuplé d'un grand nombre de ces moutons, qu'on nomme *Vigognes* (*e*); mais ils y sont si défians & si legers à la course, qu'il n'est pas aisé d'en prendre. On trouve, sur la Côte, d'immenses troupeaux de veaux marins & une grande variété d'oiseaux de Mer, dont les plus singuliers sont les pingouins. Les Habitans sont rares sur cette Côte Orientale. Jamais on n'y en a vû plus de deux ou trois à la fois, & les Anglois de l'Escadre n'en apperçurent pas un seul pendant leur séjour au Port de Saint Julien. Ils sont néanmoins en grand nombre vers Buenos Ayres, & souvent d'incommodes voisins pour les Espagnols: mais, à cette hauteur, le Climat est plus doux, les Perspectives plus variées, & les Terres plus étendues. Le Continent y a trois ou quatre cens lieues de largeur; au-lieu qu'à la hauteur du Port de Saint Julien, il n'en a guères plus de cent. Ce ne sont peut-être que les Habitans de la Côte Occidentale, ou des environs du Détroit, qui s'approchent de la Côte Orientale (*f*).

L'Es-

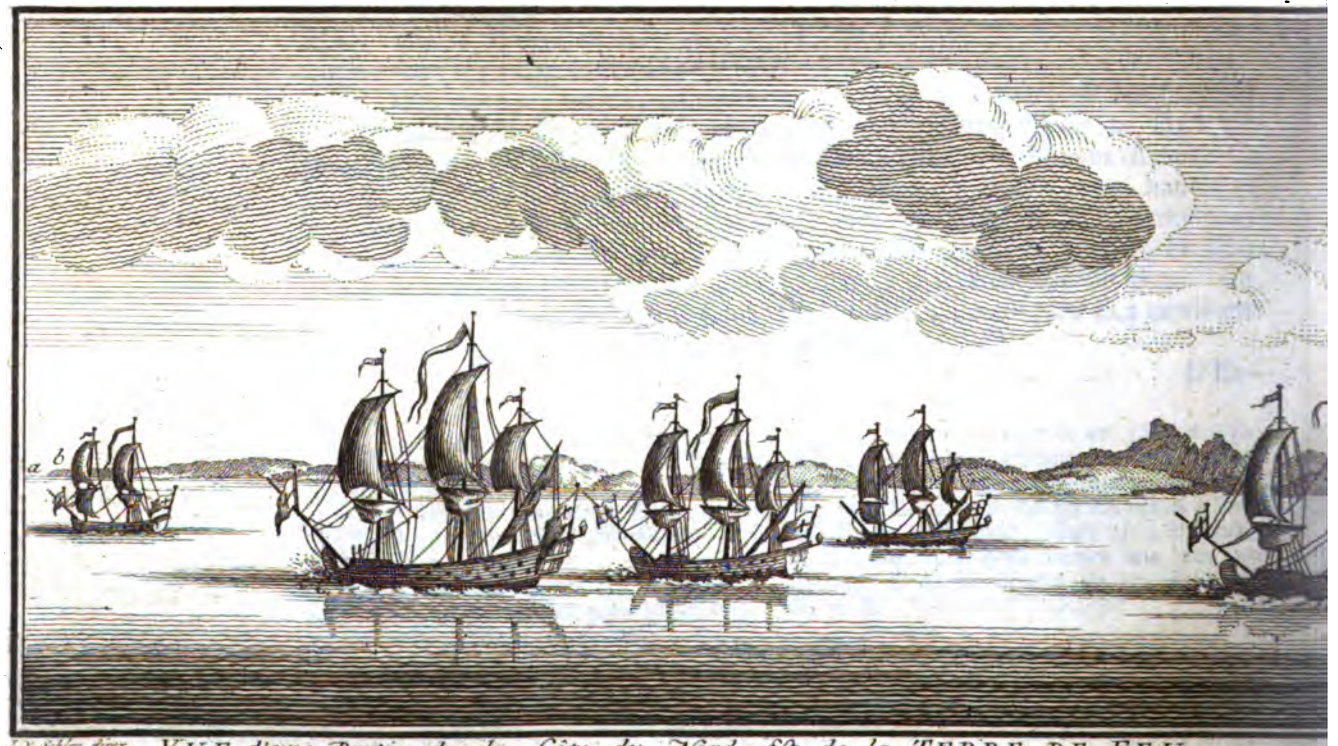
(*d*) Cette supposition a d'autant plus de vraisemblance, que l'Amérique n'avoit point originairement de chiens.

(*e*) D'autres les nomment *Llanacos*, & ne leur donnent que de la ressemblance avec les Vigognes.

(*f*) Comme les Indiens des environs de Buenos Ayres sont en bien plus grand nombre que ceux qui habitent au Sud, ils les surpassent aussi en courage & en activité. Ils sont devenus bons Cavaliers & manient toute sorte d'armes blanches avec beaucoup d'adresse; mais ils ignorent l'usage des armes à feu. L'Histoire d'Orellana, dont il a été parlé ci-dessus, suffit pour donner une idée du courage & de la vigueur de ces Peuples. R. d. E.

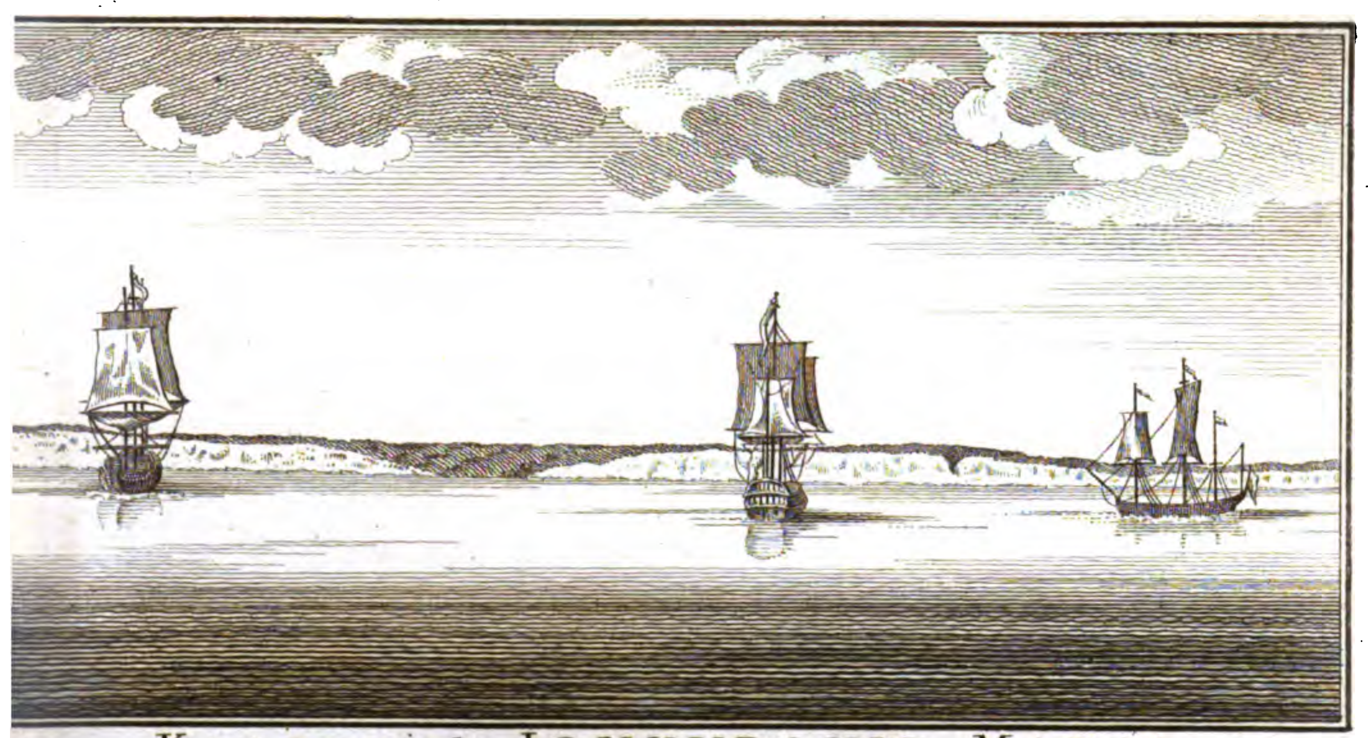


CAP de la VIERGE MARIE.



J. V. Schley direx.

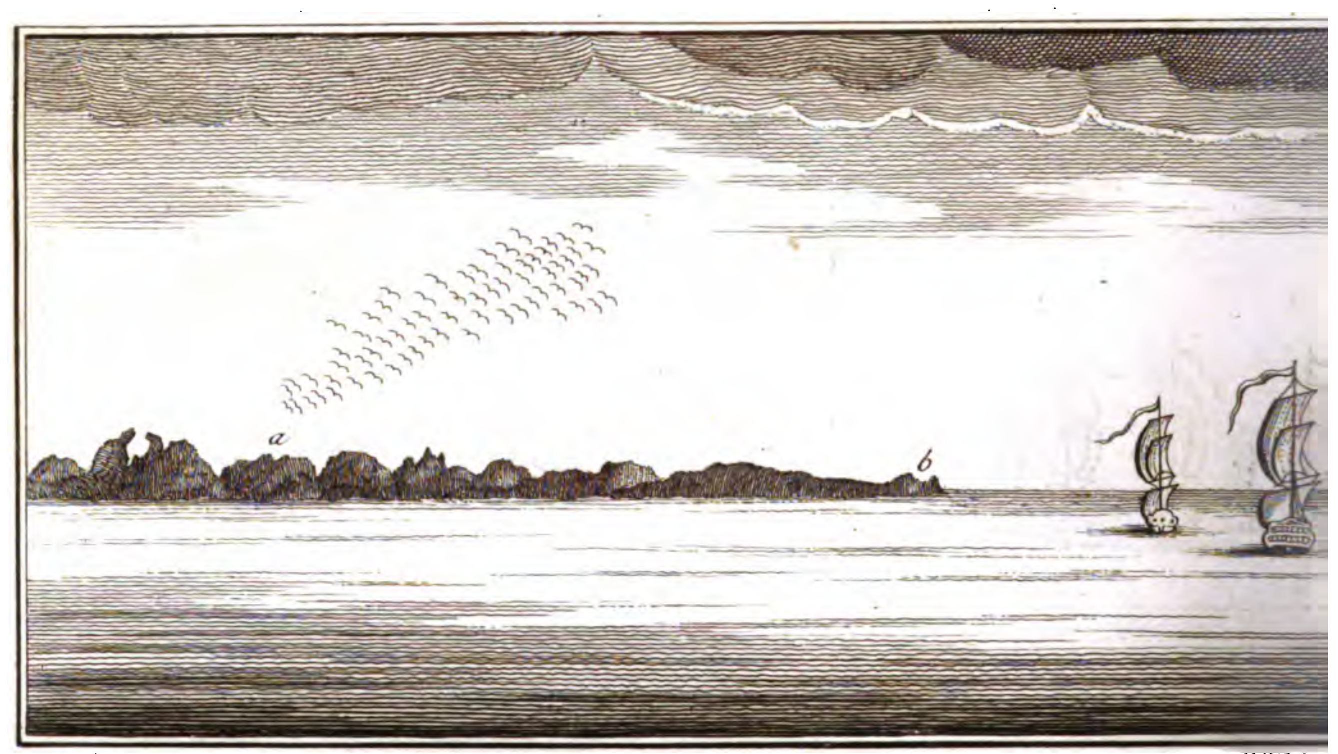
VUE d'une Partie de la Côte du Nord-Est de la TERRE DE FEU, et de l'Entrée du DETROIT DE LE MAIRE.



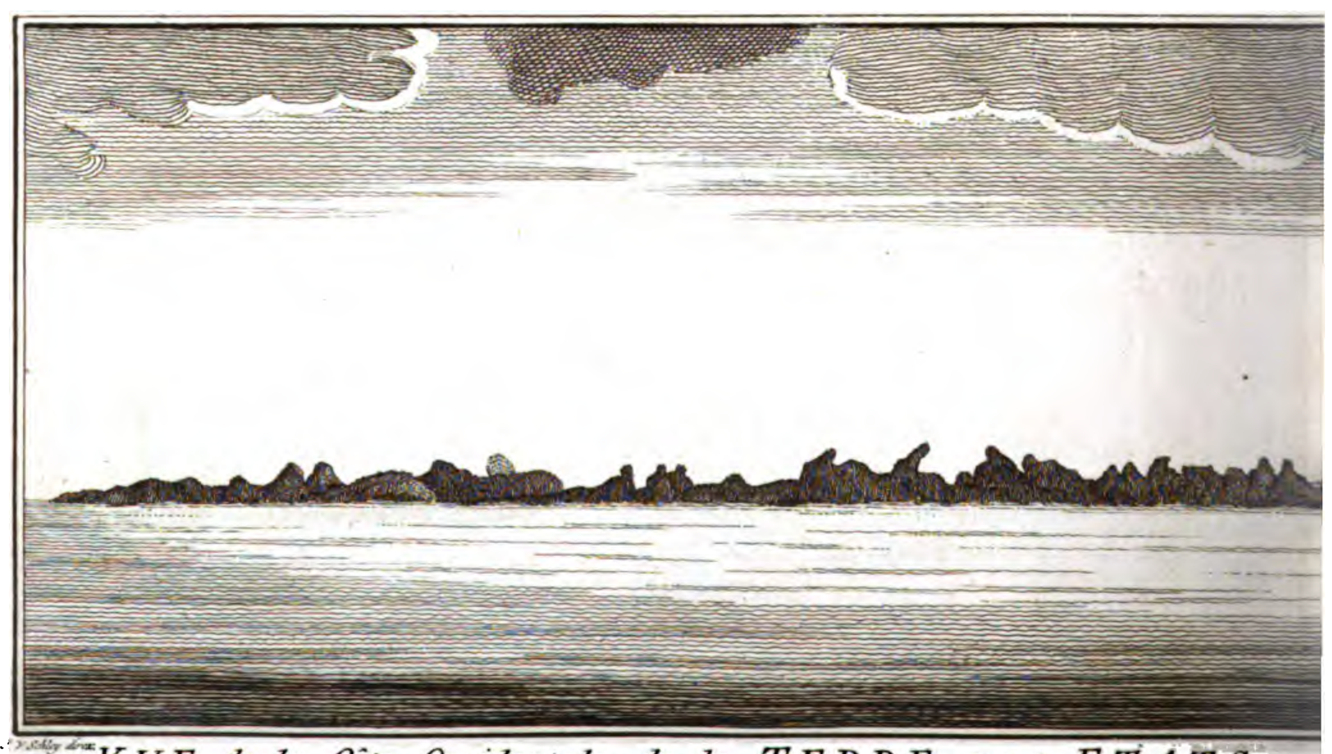
KAAP van de IONKVROUW MARIA.



GEZIGT van een Gedeelte van de Noord-Ooſt Kuſt van TIERRA DEL FUEGO,
en van den Ingang van de STRAAT LE MAIRE.



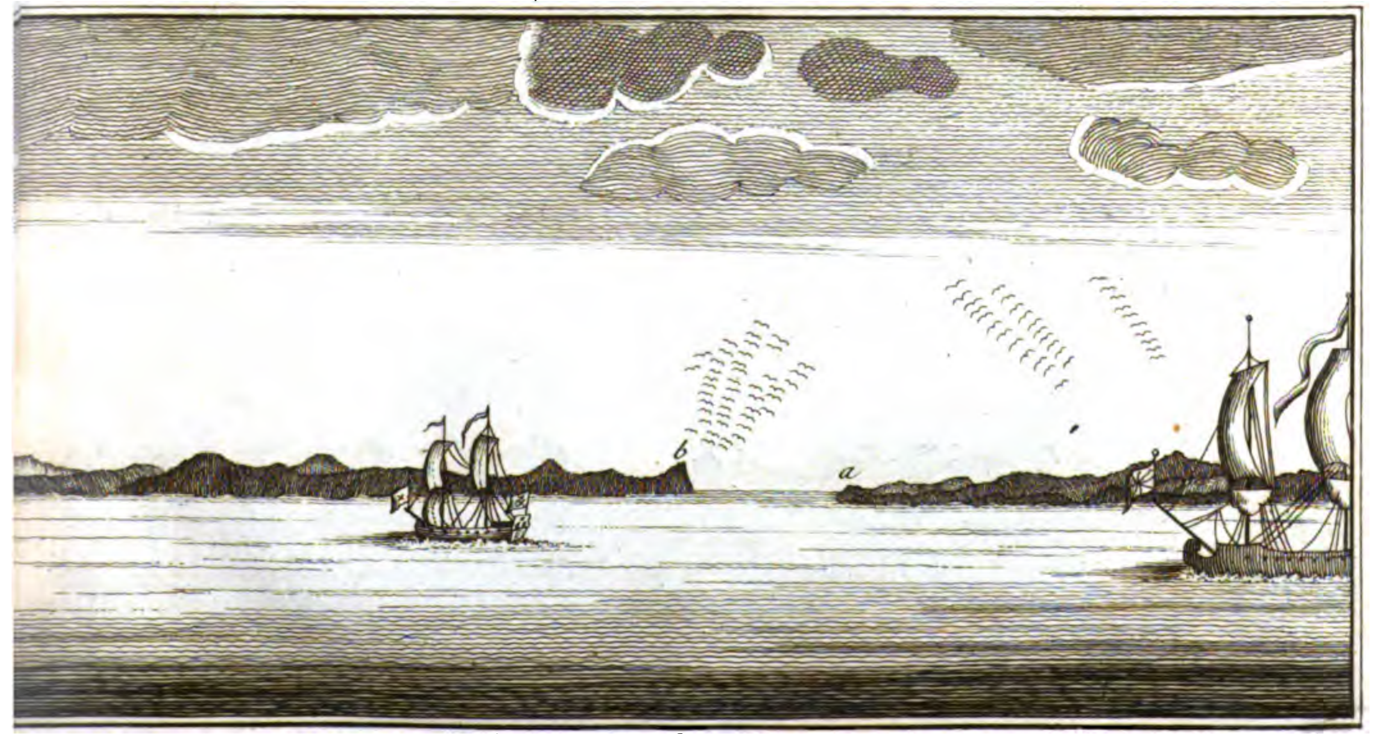
VUE du DETROIT DE LE MAIRE entre la TERRE DE FEU et celle DES ETATS.



VUE de la Côte Occidentale de la TERRE DES ETATS.



GEZIGT van de STRAAT LE MAIRE, tusſchen TIERRA DEL FUEGO en STAATEN LAND.



GEZIGT van de Weſtelyke Kuſt van STAATEN LAND.

ANSON. 1741.

Observations jusqu'au Détroit de le Maire.

L'ESCADRE partit de Saint Julien, le Vendredi 27 de Février. Jusqu'au 4 de Mars, la sonde donna généralement entre quarante & cinquante brasses, fond de sable noir & gris, quelquefois mêlé de cailloux. Le même jour, elle eut la vûe du *Cap de la Vierge*, à six ou sept lieues de distance. C'est ce Cap qui forme, au Nord, l'embouchure du Détroit de Magellan (*g*). Quoique bas & plat, il se termine en pointe. On avoit, à cette hauteur, depuis trente-cinq jusqu'à quarante-huit brasses. Les Anglois trouvèrent ici ce que les Observations ne cessèrent pas de leur confirmer; c'est que sous ces Latitudes avancées vers le Sud, le beau tems est toûjours de fort courte durée, & que lorsqu'il est extrêmement beau, il devient un présage de tempête. Le calme de la soirée se termina par une nuit très-orageuse. En gouvernant au Sud, on découvrit, le lendemain, pour la première fois, la *Terre de Feu*, qui s'étendoit du Sud vers l'Ouest, au Sud-Est-demi-Quart à l'Est. Cette vûe n'offre que des Montagnes, d'une hauteur étonnante, & couvertes de neige (*h*). On suivit la Côte, pendant tout le jour, & la sonde donnoit entre quarante & cinquante brasses d'eau, fond de pierres & gravier. Le lendemain, 7 de Mars, à quatre heures du matin on fit voile. A huit heures, on vit la Terre; & peu après, on découvrit le Détroit de *le Maire*. Dans ce moment, le Cap *Saint James* étoit à l'Est-Sud-Est de l'Escadre; le Cap *Saint Vincent* au Sud-Est-demi-Quart à l'Est; le Mondrain du milieu des *Trois Frères*, au Sud vers l'Ouest; *Monte Gorda*, Sud; & le Cap *Saint Barthelemy*, qui est la Pointe la plus Méridionale de la *Terre des Etats*, Est-Sud-Est. L'Auteur a pris soin de représenter toutes ces Vûes dans ses Cartes. Il observe que M. Frezier a donné une Vûe très-exacte de cette partie de la Terre de Feu, qui touche au Détroit, mais qu'il n'a pas donné celle de la Terre des Etats, qui en fait l'autre côté; ce qui jetta les Pilotes dans l'embarras, lorsqu'il fut question de trouver l'embouchure du Détroit de le Maire, jusqu'à-ce qu'il s'ouvrît devant eux. S'ils n'avoient pas suivi assez long-tems la Côte, ils auroient manqué le Détroit, & se seroient trouvés, avant que de s'en appercevoir, à l'Est de la Terre des Etats (*i*).

Horrible aspect de la Terre des Etats.

QUELQUE affreux que soit l'aspect de la Terre de Feu, celui de la Terre des Etats a quelque chose encore de plus horrible. Il n'offre qu'une suite de Rochers inaccessibles, hérissés de pointes aiguës, d'une hauteur prodigieuse,

(*g*) A cinquante-deux degrés vingt-une minutes de Latitude Méridionale, & soixante-onze degrés quarante-quatre minutes, de Longitude Ouest de Londres. On en donne une Vûe exacte, où le Cap même est représenté.

Nota. Nous avons aussi fait usage de cette Vûe, où (*a*) représente le Cap même. R. d. E.

(*h*) La partie inférieure de la même Planche peut donner quelque idée de cette affreuse Côte. (*a*) est l'ouverture du Détroit de le Maire, & (*b*) le Cap Saint Diego. Les trois Mondrains, nommés les *Trois Frères* y sont représentés par 1. 2. 3. & 4. est le *Monte Gorda*; Montagne fort élevée, plus avant dans les Terres, & qui paroît au-dessus des Trois Frères. R. d. E.

(*i*) Cette raison est plus que suffisante pour nous engager à donner aussi ces deux Vûes. Les Renvois de la première sont; (*a*) Partie de la Terre des Etats; (*b*) Cap S. Barthelemy; (*c*) Partie de la Terre de Feu; (*d*) Port Maurice, & (*e*) qu'on suppose être la Baye de Valentin, ou celle du Bon-Succès. Dans la seconde Vûe, de la Côte Occidentale de la Terre des Etats, (*a*) représente le Cap S. Diego, dans la Terre de Feu, & (*b*) le Cap S. Bathelemy, dans la Terre des Etats. R. d. E.

ANSON. 1741. digieuse, couverts d'une neige éternelle, & ceints de précipices. Plusieurs de leurs pointes paroissent suspendues d'une manière étonnante. Les Rocs, qui leur servent de bases, ne semblent séparés les uns des autres, que par des crevasses, qu'on croiroit formées par des tremblemens de terre. Leurs côtes sont presque perpendiculaires. Elles paroissent pénétrer dans la substance des Rochers, jusqu'à leurs racines. Enfin, l'imagination ne peut rien se représenter de plus triste & de plus sauvage que cette Côte.

Passage du Détroit.

LE jour même, où l'Escadre avoit découvert l'embouchure du Détroit, elle profita d'un beau tems & d'un vent frais pour y entrer; & quoique sa longueur soit d'environ huit lieues, elle le passa heureusement à la faveur d'une forte marée. C'est-là que finit l'Ocean Atlantique, & que la Mer du Sud commence. Ainsi les Anglois, ne se représentant plus qu'une Mer ouverte, entr'eux & les riches Contrées auxquelles ils aspiroient, se formoient déja des projets de bonheur, fondés sur toutes les richesses du Chily & du Perou. Quoique l'Hyver vînt à grand pas, le Ciel étoit fort brillant; & ce jour leur parut le plus beau, dont ils eussent joui depuis leur départ. Telle étoit leur situation, avant la fin du 7 de Mars. Mais ils n'étoient pas hors du Détroit, que toutes leurs espérances faillirent d'être ensévelies avec eux dans les flots.

Tempêtes sans exemple.

AVANT que les derniers Vaisseaux de l'Escadre eussent débouqué, ils essuyèrent une tempête si violente (*k*), qu'elle leur fit douter si l'entreprise de doubler le Cap de Horn n'excédoit pas leurs forces. Ils avoient traité de chimères ou d'exagérations, les difficultés, dont ils avoient vû la peinture dans plusieurs Navigateurs, qui les avoient précédés: mais les dangers, qu'ils eurent à combattre pendant les trois jours suivans, leur parurent au-dessus de tout ce qu'on avoit jamais éprouvé. Quelques traits de cette étrange description jetteront ici de la variété. „ Depuis la tempête qui „ nous accueillit au débouquement, nous eûmes, dit l'Auteur, une suite „ continuelle de tems orageux, qui fit avouer à nos Marins les plus expérimentés, que tout ce qu'ils avoient appellé tempêtes n'étoit rien en „ comparaison. Elles élevoient des vagues si hautes & si courtes, qu'on „ ne voit rien de semblable dans aucune Mer connue. Ce n'étoit pas sans „ raison que nous frémissions continuellement. Une seule vague, qui se „ seroit brisée sur nôtre Vaisseau, nous auroit coulés à fond. Elles causoient d'ailleurs un roulis si violent, qu'on étoit dans un danger continuel d'être brisé contre le tillac, ou contre les côtés du Vaisseau. Nous „ eûmes quelques gens de tués par ces accidens, & d'autres fort blessés. „ Un de nos meilleurs Matelots fut jetté hors de bord & se noya: un autre „ se disloqua le col. Un troisième fut jetté par l'écoutille entre les Ponts, „ &

(*k*) L'Auteur remarque que le vent ayant sauté au Sud, commença à souffler par raffales si violentes, que l'Escadre fut obligée d'amener ses voiles & de se mettre à la cape sous la grande voile. La marée, qui jusqu'alors avoit été favorable, changea aussi & la poussa vers l'Est avec tant d'impétuosité, qu'elle eut tout lieu de craindre qu'une partie de ses Vaisseaux ne se brisât sur les Côtes de la Terre des Etats. La violence réunie de la Tempête & du Courant, l'emporta avec tant de vitesse, que le lendemain matin, elle se trouva à sept lieues à l'Est de la Terre des Etats, qui la veille lui restoit au Nord-Ouest. *Pag.* 203 & 204. R. d. E.

„ & se cassa la cuisse. Un de nos Contre-Maîtres se cassa la clavicule en „ deux endroits. Ce qui contribue à rendre ces tempêtes plus dangereu- „ ses, c'est leur inégalité, & les intervalles trompeurs qui les séparent. El- „ les étoient accompagnées de pluye froide & de neige, qui couvroient „ nos agrets de glace, & geloient nos voiles; ce qui rendoit les uns & les „ autres si cassans, qu'ils ne pouvoient résister au moindre effort. Nos „ gens en avoient les membres engourdis. A quelques-uns, les pieds & les „ mains tombèrent en mortification, &c. (*l*)". ANSON. 1741.

IL y avoit six semaines qu'on étoit battu de ces effroyables tempêtes, & troublé par les plus cruelles inquiétudes. Presque tous les Vaisseaux avoient donné des signaux de détresse. Les uns avoient perdu leurs vergues; d'autres une partie de leurs mâts. Cependant, on se flattoit de voir bien-tôt la fin de tant de maux, parceque, vers la fin de Mars, suivant l'estime, on se faisoit déja à dix degrés à l'Ouest de la Terre de Feu; & comme cette distance est double de celle que les Navigateurs jugent nécessaire pour compenser l'effet des Courans de l'Ouest, on se croyoit bien avancé dans la Mer du Sud, & l'on s'efforçoit depuis long-tems de gouverner au Nord. Le 13 d'Avril, on n'étoit que d'un degré en Latitude, au Sud de l'embouchure Occidentale du Détroit de Magellan. Les espérances augmentèrent: mais on faillit de les payer bien cher. La nuit suivante, toute l'Escadre auroit échoué sur cette Côte, si le tems, qui avoit été fort embrumé, ne se fût assez éclairci pour faire découvrir la Terre à deux miles. Heureusement la Lune fit voir sa lumière, & le vent permit de porter au Sud. Par la Latitude de cette Terre, on jugea que c'étoit une partie de la Terre de Feu, peu éloignée du débouquement Méridional du Détroit de Magellan, marqué dans la Carte de M. Frezier; & l'on s'imagina que c'étoit la Pointe qui s'y trouve nommée le *Cap Noir*. Il parut fort étonnant aux Anglois, que les Courans les eussent jettés si loin à l'Est. Toutes leurs estimes les supposoient de plus de dix degrés à l'Ouest de cette Terre. Au-lieu de dix-neuf degrés de Longitude, qu'ils croyoient avoir courus, il se trouvoit qu'ils n'en avoient pas fait la moitié. Ainsi, loin d'entrer, comme ils s'en étoient flattés, dans un Climat plus doux & dans des Mers plus tranquilles, ils se virent obligés de se rapprocher du Pôle, & de lutter encore contre ces terribles vents d'Ouest, dont ils avoient tant éprouvé la fureur. Les maladies commençoient à se répandre. De jour en jour, la mortalité augmentoit sur chaque Bord: & pour dernier découragement, l'Escadre étoit fort diminuée depuis trois jours, par la séparation de deux de ses principaux Bâtimens, le *Severn* & la *Perle*. On ne les revit plus. L'opinion générale fut, qu'ayant été moins favorisés que les autres par le vent & par la Lune, ils avoient fait naufrage sur la Côte (*m*). [Pleins de ces tristes idées, les Anglois coururent au Sud-Ouest, préparés par leurs derniers contre-tems à trouver que les efforts, qu'ils alloient faire pour gagner l'Ouest & surmonter le Courant qui les entrainoit à l'Est, seroient probablement insuffisans.]

Suite d'erreurs & de dangers.

Combien les Anglois s'étoient trompés dans leurs estimes.

ON

(*l*) Pag. 208 & précédentes.
(*m*) Pag. 223. L'Auteur employant ici un Chapitre entier à donner des avis aux Navigateurs, qui voudront doubler le Cap de

ANSON. 1741.

Extrêmités du Chef d'Escadre.

On fit cours au Sud-Ouest, avec un très-beau tems, qui dura jusqu'au 24. Mais, au-delà du soixantième degré de Latitude du Sud, & suivant l'esti-

de Horn, la sécheresse du sujet n'autorise point à supprimer un détail si important; mais elle m'oblige de l'abreger, & de le rejetter dans les Notes. Il commence par attribuer tous les malheurs de l'Escadre aux retardemens qui la firent arriver dans les Mers du Sud, pendant la plus mauvaise saison de l'année. Ensuite il établit, par diverses raisons, que tous les Vaisseaux qui auront quelque intérêt à cacher leur route au Sud, doivent éviter soigneusement les Côtes du Bresil, ou que s'ils sont absolument obligés d'y toucher, pour les rafraîchissemens, l'Isle Sainte Catherine est la dernière Place qu'ils doivent choisir. 1°. Parceque les animaux qu'on prend en vie dans les Vaisseaux, tels que cochons, moutons, volaille, ne s'y trouvent pas, & que les Equipages souffrent beaucoup d'être réduits à la seule viande salée. 2°. Parceque cette Isle est trop voisine de la Rivière de la Plata, & que les Espagnols ont trop d'occasions d'être informés de tout ce qui y arrive. Rio-Janeyro lui paroît préférable. On y trouve quelques porcs & quelques volailles; & le Commerce y est moins fréquent avec la Plata, dont il est assez éloigné.

A l'égard de la route, pour doubler le Cap de Horn, il donne un avis de la dernière nécessité, également fondé, dit-il, sur sa propre expérience & sur la comparaison de plusieurs autres Journaux: quiconque veut aller dans la Mer du Sud, doit, au-lieu de passer par le Détroit de le Maire, gagner l'Est de la Terre des Etats, courir alors au Sud jusqu'à la hauteur de soixante-un à soixante-deux degrés, mettre ensuite le cap à l'Ouest, en restant à cette Latitude jusqu'à-ce qu'on soit bien assuré d'être suffisamment avancé à l'Ouest; après quoi, il faut porter au Nord. Les raisons de l'Auteur sont; 1°. Que les risques sont si grands, en passant par le Détroit de le Maire, qu'il n'est pas prudent de s'y exposer, pour se trouver aussi peu avancé du côté de l'Ouest, qu'on l'auroit été par une Navigation beaucoup plus sûre dans une Mer ouverte. 2°. S'il conseille de gagner la Latitude de soixante-un à soixante-deux degrés Sud, avant que courir à l'Ouest, c'est que suivant toute apparence, les Courans seront moins violens à cette hauteur, & le tems moins orageux & moins inconstant. Il en fit l'expérience, qu'on a vûe dans le texte. En portant au Sud, pour se dégager des Terres, il eut des vents moins tempétueux. L'air, à la vérité, y étoit vif & froid, & les vents assez forts, mais constans & uniformes, avec un beau Ciel & un tems clair. Les Courans y sont aussi moins forts que le long des Côtes, & diminuent à mesure qu'on s'éloigne de Terre. Tous ces faits sont prouvés, & l'Auteur en apporte diverses explications.

[Les Courans constans sont, dit-il, probablement causés par des vents constans, qui poussent toûjours devant eux une grande quantité d'eau, quoique d'un mouvement imperceptible. Ces eaux accumulées sur quelque Côte qu'elles rencontrent dans leur chemin, s'échappent le long du rivage, leur surface tendant toûjours à se mettre de niveau avec le reste de l'Ocean. Il est aussi fort probable que ces vents, qu'on trouve beaucoup plus violens vers les Côtes, que ceux qui soufflent à la Latitude de soixante degrés, ont la même cause; car le vent d'Ouest règne ordinairement dans la partie Méridionale de la Mer pacifique, & ce Courant d'air est arrêté par la hauteur prodigieuse des Andes, ou des Montagnes de la Terre de Feu, qui traversent tout ce Pays jusqu'au Cap de Horn. Il n'y a qu'une très-petite portion de ce Courant d'air, qui puisse s'échapper par dessus le sommet de cette chaîne de Montagnes; le reste doit nécessairement glisser le long de la Côte vers le Sud, jusqu'à-ce qu'il gagne le Cap de Horn, & forme, en doublant cette Pointe, ces furieux coups de vents qu'on y essuie. Quelle qu'en soit la raison, il est certain que les Courans & les tempêtes ont beaucoup moins de force à la hauteur de soixante-un à soixante-deux degrés, que vers la Côte de la Terre de Feu.]

Un autre avis de la même nécessité, c'est de n'entreprendre ce passage qu'au milieu de l'Eté, c'est-à-dire, pendant les mois de Décembre & de Janvier. Si l'on ne fait attention qu'à la violence des vents d'Ouest, le tems du passage des Anglois, qui fut vers l'Equinoxe, paroîtra le moins favorable; mais le froid excessif & la brièveté des jours, exposeroient encore à de plus grands inconvéniens dans le milieu de l'Hyver, & ne permettroient pas de faire route au Sud, aussi avant qu'il est nécessaire. Enfin, ce sont les mois de Décembre & de Janvier, qu'il faut prendre par préférence: & surtout il ne faut pas s'exposer, après le mois de Mars, aux Mers situées au Sud du Cap de Horn.

Pour

l'estime, à six degrés à l'Ouest du Cap Noir, on retomba dans des agitations si violentes, que le Chef d'Escadre perdit de vûe ses quatre autres Vaif- Anson. 1741.

Pour ce qui regarde un lieu de rafraîchissement, à l'arrivée des Vaisseaux dans la Mer du Sud, il n'y a que l'Isle Juan Fernandez, qu'on puisse recommander avec quelque prudence. La Côte Occidentale des Patagons ne manque pas de Ports; mais elle est si terrible par les Rochers & les Ecueils, dont elle est remplie, aussi bien que par la violence des vents d'Ouest, qui y dominent toûjours, qu'il faut attendre du moins, pour s'en approcher, que les Rades, les Canaux & les Mouillages en ayent été reconnus.

Au-lieu des Côtes du Bresil, on a déja connoissance de deux autres endroits, que l'Auteur exhorte sa Nation à faire mieux reconnoître. L'un est l'Isle *Pepys*, à quarante-sept degrés de Latitude Sud, & suivant le Docteur *Halley*, à quatre-vingt lieues du Cap Blanc, sur la Côte Orientale des Patagons. Le second seroit aux Isles *Falkland*, à la Latitude de cinquante-un degrés [& demi], & à-peu-près au Sud de l'Isle Pepys. Cette dernière Isle a été découverte, en 1686, par le Capitaine Cowley, qui la représente comme un lieu très-commode pour y faire de l'eau & du bois, avec un très-bon Port, capable de contenir en sûreté plus de mille Vaisseaux, abondante d'ailleurs en oiseaux, & en poisson. Les Isles Falkland ont été vûes de plusieurs Navigateurs, François & Anglois. M. Frezier les a mises dans sa Carte de l'extrêmité de l'Amérique Méridionale, sous le nom de *Nouvelles Isles*. Woodes Rogers, qui courut la Côte Nord-Est de ces Isles, en 1708, dit qu'elles s'étendent environ la longueur de deux degrés; qu'elles sont composées de hauteurs, qui descendent en pente douce les unes devant les autres; que le terrain en paroît bon; qu'il est couvert de bois, & qu'on y trouve de bons Ports. L'un & l'autre de ces endroits est à une distance convenable du Continent.

[Le Climat de ces Isles doit être temperé, si l'on en juge par leur Latitude. Mais on ne les connoit pas encore assez pour pouvoir les recommander.]

On sçait que deux Vaisseaux Anglois, le *Duc* & la *Duchesse*, de Bristol, ne mirent que trente-cinq jours depuis les Isles de Falkland, jusqu'à celle de Juan-Fernandez; & comme le retour est encore plus facile, à cause des vents d'Ouest, qui règnent dans ces Parages, l'Auteur ne doute pas qu'on ne puisse faire ce Voyage, c'est-à-dire, aller & revenir, en un peu plus de deux mois; découverte qu'il croit extrêmement avantageuse.

Pour faciliter tout ce qu'il propose, il donne une Carte de cette partie du Monde, qu'il croit plus exacte que toutes celles qui ont paru jusqu'à présent. Les deux Cartes les plus estimées, pour l'extrêmité du Sud de l'Amérique Méridionale, sont, dit-il, celle que le Docteur Halley a donnée pour la variation de l'Aiguille aimantée, & celle que M. Frezier a mise dans son Voyage de la Mer du Sud. Mais il y en a une troisième pour les Détroits de Magellan & les Côtes voisines, dressée par Narborough, beaucoup plus exacte que celle de M. Frezier, pour ce qu'elle contient, & à quelques égards supérieure à celle de Halley, particulièrement dans ce qui regarde la Longitude des différentes parties de ces Détroits. Pour ce qui concerne la Côte, depuis le Cap Blanc jusqu'à la Terre de Feu, l'Auteur a pû faire, dans sa Carte, plusieurs corrections, fondées sur ses propres Observations, puisqu'il rangea cette Côte presque toûjours à la vûe des Terres. Il croit aussi sa position de la Côte Occidentale, au Nord des Détroits de Magellan, plus approchante de la vérité que dans aucune autre Carte.

Il ne veut pas qu'on se fie à la Longitude que M. Frezier assigne, dans sa Carte, au Détroit de le Maire, & à toute cette Côte. Tout celà, dit-il, est trop à l'Est de huit à dix degrés; du moins, si l'on peut faire fond sur le concours des autorités de plusieurs Journaux, confirmé en quelques endroits par des Observations Astronomiques. Par exemple, sur ces autorités, on ne peut guères placer le Cap de la Vierge, à moins de soixante & onze degrés de Longitude, Ouest, de Londres; & M. Frezier le met à moins de soixante-six degrés de Paris, & par conséquent un peu plus de soixante-trois de Londres; ce qui est certainement huit degrés trop peu. L'Auteur ne trouva que deux degrés huit minutes de différence en Longitude entre le Cap de la Vierge & le Cap Saint Barthelemy, à l'Est du Détroit de le Maire; & M. Frezier fait cette différence de quatre degrés; de-sorte que non-seulement il place le Cap Saint Barthelemy de dix degrés trop à l'Est, mais il exagère au double la Côte qui est située entre le Détroit de Magellan & celui de le Maire.

Dans la Carte de Halley, l'Auteur croit que

ANSON. 1741.

Vaisseaux, qui malgré les plus terribles orages, n'avoient pas cessé jusqu'alors de l'accompagner. Il ne les revit qu'à son arrivée à *Juan Fernandez*; & pendant le reste du mois d'Avril, ayant porté au Nord, depuis le 22, il continua d'être maltraité par les vents, jusqu'au dernier du mois, que se trouvant à cinquante-deux degrés treize minutes de Latitude, c'est-à dire, au Nord des Détroits de Magellan, il se crut assuré d'avoir achevé son passage, & d'être prêt d'entrer dans la Mer du Sud. Cependant ses souffrances ne firent qu'augmenter, non-seulement par le scorbut, qui causa de cruels ravages parmi ses gens (*n*), mais encore par les plus fâcheux obstacles de la Navigation, qui lui firent manquer d'abord l'Isle de *Socoro*, premier rendez-vous, ensuite la hauteur de *Baldivia*, où le second rendez-vous avoit été marqué. Il fait une triste peinture de sa situation, jusqu'au 9 de Juin, qu'il découvrit, à la pointe du jour, l'Isle Juan Fernandez. Il avoit perdu soixante-dix à quatre-vingt hommes, il manquoit d'eau; & le reste de son Equipage étoit si affoibli, par la maladie & le travail, qu'il ne lui restoit pas dix Matelots, en état de faire le service du Quart (*o*).

En quel état il arrive à l'Isle Juan Fernandez.

La vûe de la Terre, qu'on découvrit à onze ou douze lieues, Nord-demi-Quart à l'Est, fut un spectacle charmant pour les Malades. Comme il fallut côtoyer l'Isle à quelque distance, pour trouver la Baye, qui est au côté Septentrional, l'impression que firent sur eux des vallées charmantes par leur verdure, & par les sources dont elles sont remplies, ne peut être représentée. Quoiqu'il y eût dans l'Isle une grande abondance d'excellentes plan-

que la Côte du Bresil, & celle du Perou, qui est à l'opposite, dans la Mer du Sud, sont très-bien placées; mais que depuis la Rivière de la Plata à l'Est, & le Point qui lui est opposé à l'Ouest, la Côte décline graduellement trop à l'Ouest; de-sorte qu'à son avis le Détroit de Magellan est éloigné de près de cinquante lieues de sa vraye position. C'est du moins le résultat des Observations de toute son Escadre, qui s'accordent avec celles de Narborough. Tous les Journaux de l'Escadre s'accordent aussi à placer la Longitude Ouest, du Port Saint Julien, entre soixante-dix degrés $\frac{3}{4}$ & soixante-onze degrés $\frac{1}{2}$, quoique le Docteur Halley, fondé sur l'Observation d'une Eclipse de Lune faite dans ce Port, par Wood (1), la fixe à soixante-seize degrés $\frac{1}{2}$.

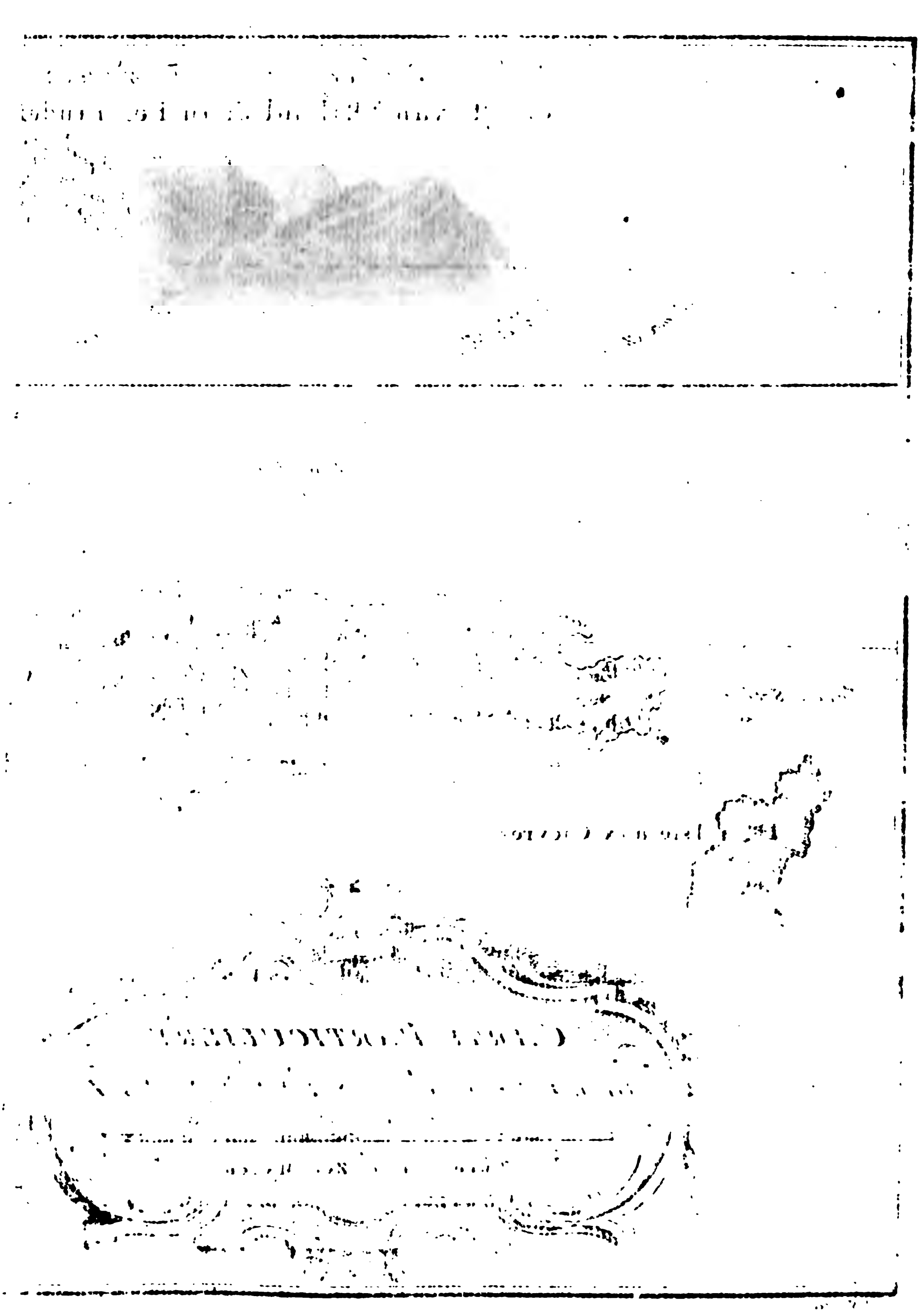
Enfin, l'Auteur met dans sa Carte, non-seulement le cours réel qu'il a suivi, mais encore le cours imaginaire qu'il a cru suivre par l'estime, pour faire connoître la violence des Courans, & la prodigieuse dérive qu'ils causent. Il y met aussi les sondes, le long de la Côte des Patagons, & la variation de l'Aiguille; d'où l'on peut conclure qu'il n'y manque rien d'essentiel. *Pag.* 258 & *précédentes.*

Nota. Dans l'Avant Propos du Tome suivant, M. Prevost fait des excuses à M. Frezier sur cette Note, où il a remarqué, dit-il, que ce Voyageur est accusé d'une erreur de huit degrés de Longitude, sans s'être souvenu qu'il s'en est pleinement justifié dans le Mercure du Mois de Janvier 1750, *pag.* 82, & qu'il a fait retomber l'accusation sur son Adversaire. R. d. E.

(*n*) Entre plusieurs effets surprenans de ce mal, l'Auteur raconte qu'un des Soldats du Bord, qui avoit été blessé cinquante ans auparavant à la Bataille de la Boine, & qui avoit été si parfaitement guéri, qu'il s'étoit bien porté depuis, vit toutes ses playes se r'ouvrir lorsqu'il fut attaqué du scorbut; & le calus bien formé, d'un os qui avoit été rompu, fut dissous, comme si la fracture n'eût jamais été consolidée. Plusieurs Matelots, quoique réduits à garder le branle, paroissoient se porter encore assez bien, mangeoient même avec appétit, étoient gais, & parloient avec vigueur; mais si on les remuoit, même dans leurs branles, ils expiroient à l'instant. *Pag.* 270.

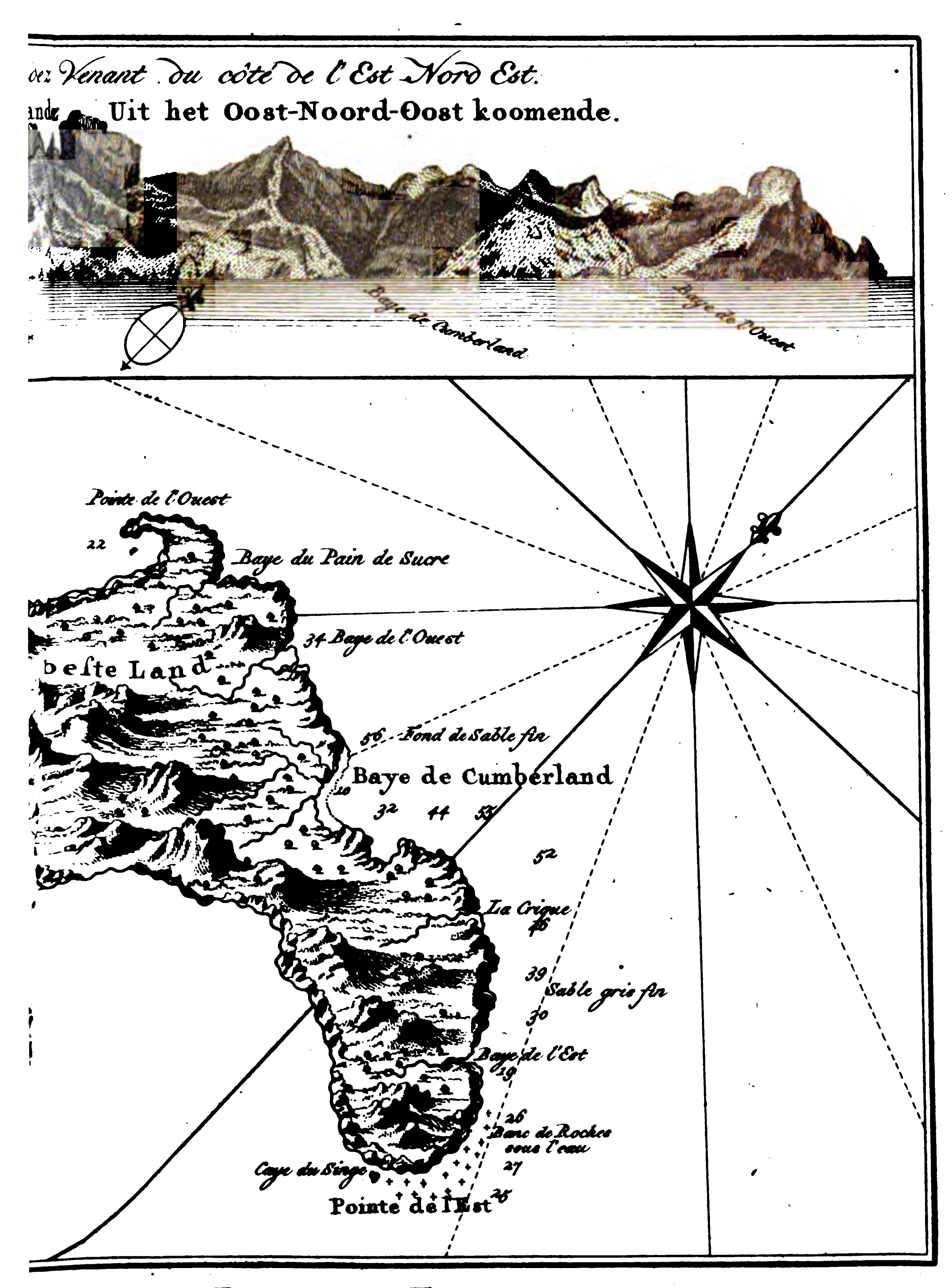
(*o*) Pag. 282.

(1) L'Auteur nous apprend ici, que Wood étoit Lieutenant de Narborough. R. d. E.

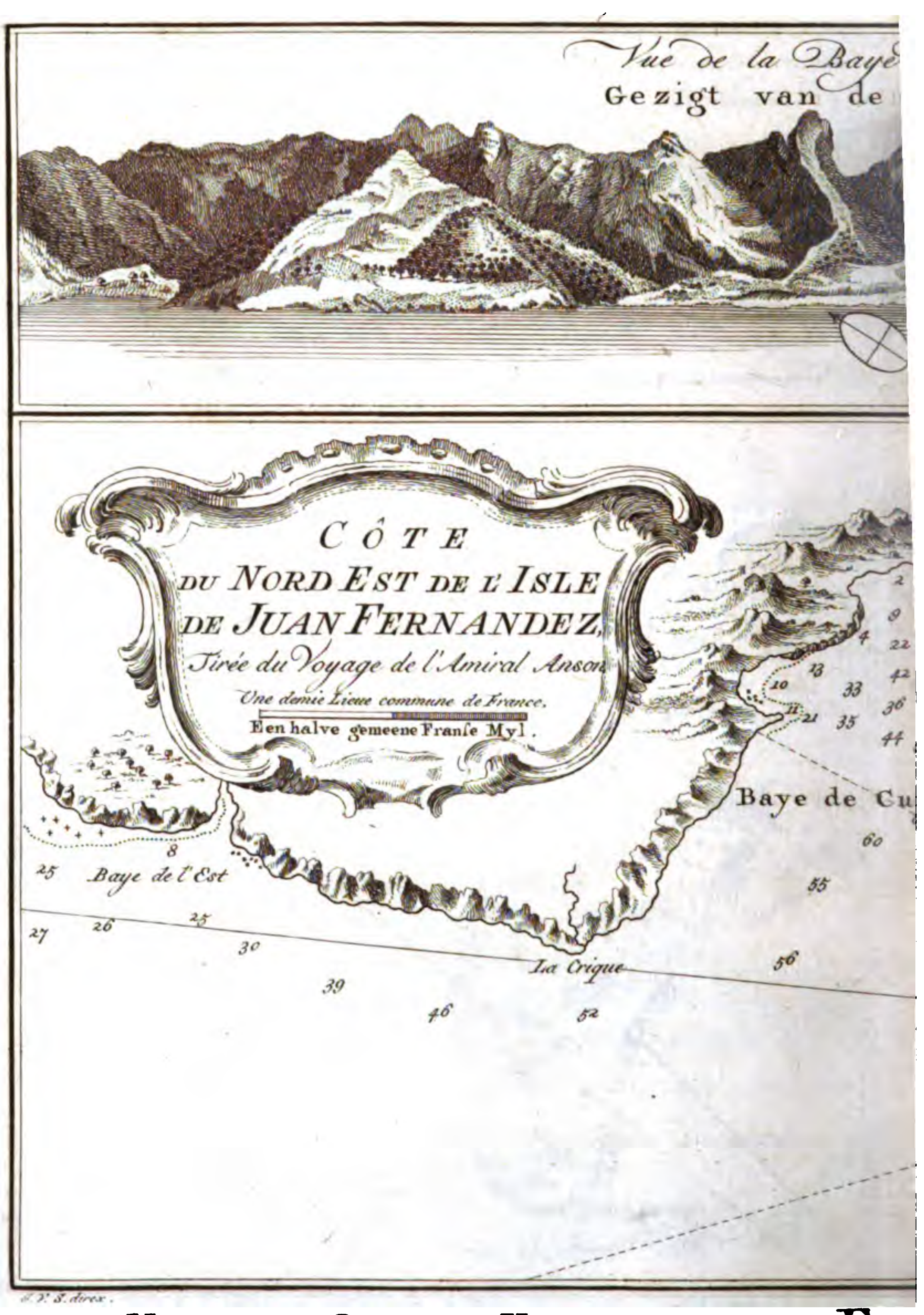




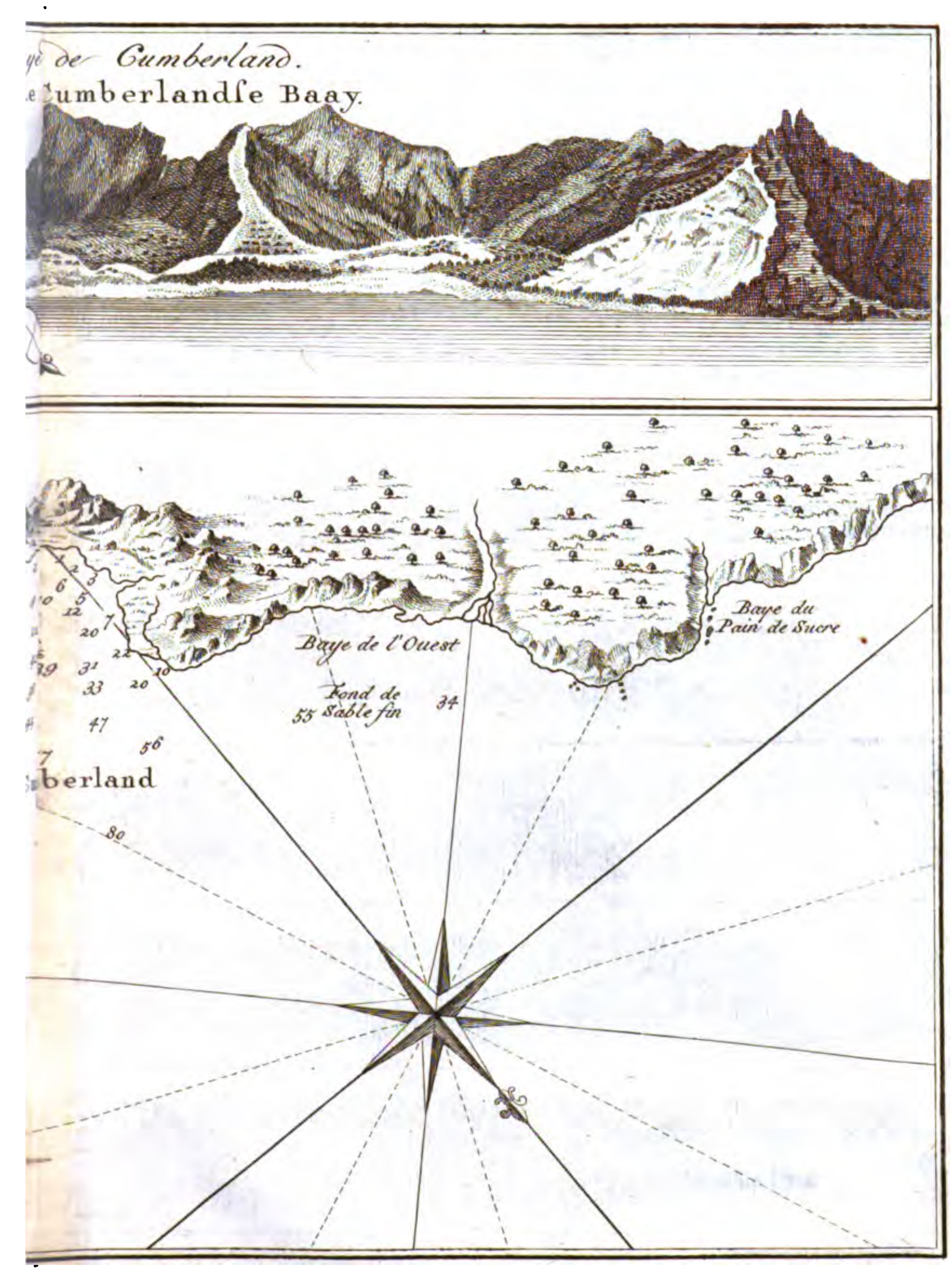
BYZONDERE KAART VAN 'T EIL



ND JUAN FERNANDEZ.



NOORD-OOST KUST VAN 'T EI
Uit de Reize van den Adm



AND JUAN FERNANDEZ.

aal Anſon getrokken.

plantes, ceux qui furent envoyés d'abord à terre, n'ayant pas eu le bonheur d'en trouver assez-tôt, se hâtèrent d'apporter à bord, de l'herbe commune. Cet aliment fut dévoré avec une avidité incroyable. On mouilla le lendemain dans la Baye, sur cinquante-six brasses; & dès le même jour on découvrit une voile, qu'on reconnut bien-tôt pour le *Tryal*, un des Vaisseaux de la Flotte. Il n'avoit pas été moins maltraité que celui du Chef d'Escadre.

Anson. 1741.

Description exacte de l'Isle Juan Fernandez.

Après les soins qui furent rendus aux Malades, la première occupation de ceux qui jouissoient d'un reste de santé fut, de reconnoître toutes les parties de l'Isle, pour se mettre en état d'en faire une description un peu détaillée. M. Anson, qui rapportoit toutes ses vûes à l'utilité de la Navigation, avoit appris, par sa propre expérience, combien ces lumières étoient importantes; car son incertitude, sur la vraye position de l'Isle, la lui avoit fait manquer le 28 de May, lorsqu'il en étoit fort proche. Il s'en étoit éloigné, pour retourner mal-à-propos vers l'Est; & cette erreur lui avoit coûté la perte de quantité d'hommes.

Ses trois Bayes.

Il fit examiner soigneusement les Rades & les Côtes, avec ordre de ne négliger aucune observation. L'Isle Juan Fernandez est située à trente-trois degrés quarante minutes de Latitude Méridionale, à la distance de cent dix lieues de la Terre-ferme du Chily. Elle tire son nom d'un Espagnol, qui en obtint la concession: mais qui, après avoir tenté d'y faire un établissement, prit le parti de l'abandonner. Le corps de l'Isle est d'une figure irrégulière (*p*). Sa plus grande étendue est entre quatre & cinq lieues, & sa largeur ne va pas tout-à-fait à deux. Le seul bon mouillage est à la bande du Nord, où l'on trouve trois Bayes. Celle du milieu, connue sous le nom de *Baye de Cumberland*, est la plus large, la plus profonde & la meilleure. Les deux autres, dont l'une s'appelle *Baye de l'Est*, & l'autre, *Baye de l'Ouest*, ne sont proprement que des endroits commodes pour débarquer, où les Chaloupes peuvent transporter des futailles jusqu'au rivage. La Baye de Cumberland est à l'abri des vents, du côté du Sud, & les Vaisseaux n'y ont rien à redouter, excepté depuis le Nord-Quart-d'Ouest jusqu'à l'Est-Quart-de-Sud. Mais les vents du Nord soufflent si rarement dans ce Climat, & sont si peu violens, que le risque est leger de ce côté-là. Cette Baye étant la meilleure Rade de toute l'Isle, on croit nécessaire d'ajoûter, que les Vaisseaux doivent mouiller sur sa Côte Occidentale, à la distance d'un peu plus de deux cables du rivage. Ils y peuvent être à l'ancre, sur quarante brasses d'eau, & presqu'entiérement à couvert de la violence des ondes, que les vents d'Est ou d'Ouest chassent dans la Baye. Quand ces vents soufflent, on doit prendre la précaution de garnir les cinq ou six dernières brasses de cables, dans l'endroit où ils tiennent à l'ancre, d'une chaîne de fer, ou de quelque autre matière, propre à les garantir du frottement des roches de fond.

Baye de Cumberland & ses propriétés.

Vents qui y soufflent.

On a déja remarqué que le vent de Nord est ici fort rare; ce qui vient peut-être de la hauteur des terres qui sont au Midi de la Baye. Les vents de

(*p*) L'Auteur en donne trois Cartes, qui représentent ses différentes Vûes.



ANSON. 1741.

de Sud, qui y règnent ordinairement, viennent souvent de Terre par raffales, avec beaucoup d'impétuosité, mais ne durent guères plus de deux ou trois minutes. Ces bouffées fréquentes & soudaines empêchent d'avancer dans la Baye, quand le vent vient de Terre.

Partie Septentrionale.

Le côté Septentrional de l'Isle est formé par des Montagnes hautes & escarpées, dont plusieurs sont inaccessibles, quoique la plûpart soyent couvertes de bois. Le terrain y est leger, & si peu profond, qu'on y voit souvent mourir, ou tomber par le moindre choc, de grands arbres qui manquent de racines. Un Matelot de l'Equipage, parcourant une de ces Montagnes, à la quête des chèvres, saisit un arbre qui étoit sur la pente, pour l'aider à monter. L'arbre cedant, il roula de la Montagne; & s'étant accroché, dans sa chûte, à un autre arbre, d'une grosseur considérable, qui fut déraciné comme le premier, il fut écrasé par le choc des rochers (q).

Partie Méridionale.

La partie Méridionale, ou plutôt celle qui regarde le Sud-Ouest, diffère beaucoup de toutes les autres. C'est un Pays sec, pierreux, & sans arbres, mais bas & fort uni, en comparaison de la partie Septentrionale. Jamais aucun Vaisseau n'y aborde, parceque la Côte en est fort escarpée, & qu'outre la rareté de l'eau douce, on y est exposé au vent du Sud, qui y règne presque toute l'année, particuliérement en Hyver. Les arbres, qui croissent dans les Bois, au Nord de l'Isle, sont presque tous aromatiques & de plusieurs sortes; mais il n'y en a point d'assez forts pour fournir de gros bois de charpente; à l'exception du myrthe, qui est le plus grand arbre de l'Isle, & qui ne donne pas néanmoins des pièces de plus de quarante pieds de hauteur. Sa tête est ronde, comme si elle avoit été réguliérement taillée. Une espèce de mousse, qui croît sur l'écorce, approche de l'ail par l'odeur & par le goût. On trouve aussi dans l'Isle, l'arbre de piment, & l'arbre à chou, mais en petite quantité (r).

Productions de l'Isle.

Outre une infinité de plantes, qui croissent naturellement dans l'Isle Juan Fernandez, & dont la description demanderoit plus de connoissance en Botanique, que l'Auteur ne s'en attribue, les Anglois y trouvèrent presque tous les végétaux, qui passent pour souverains contre le scorbut de Mer, tels que du cresson d'eau, du pourpier, d'excellente oseille, & une prodigieuse quantité de navets & de raves de Sicile. La partie verte des navets leur paroissoit plus agréable que les racines mêmes, qui étoient souvent cordées. Ils trouvèrent aussi beaucoup d'avoine & de treffle. Les arbres à choux excitèrent peu leur friandise, parcequ'étant presque toûjours sur le bord de quelque précipice, ou dans d'autres lieux escarpés, il falloit couper un arbre entier pour avoir un seul chou. En général la douceur du climat & la bonté du terroir rendent cette Isle excellente pour toutes sortes de végétaux. La terre n'y demande que d'être un peu remuée, pour

(q) *Ibidem*, Tome II, pag. 22.

(r) L'Auteur ajoûte, que les Montagnes de cette Isle ressemblent à celles du Chily, où l'on trouve de l'or, & il croit qu'il n'est pas impossible qu'elles n'en renferment aussi. Il parle encore de quelques Montagnes d'une terre rouge, dont la couleur surpasse celle du vermillon. *Pag.* 24. R. d. E.



J. V. Schley direx.

VUE de la Place de JUAN FER

GEZIGT van de Plaats op JUAN FE



ANDEZ, où le Chef d'Escadre avoit sa Tente.
ANDEZ, daar de Schout-by-Nagt deszelfs Tent had.

pour se couvrir presqu'aussi-tôt de navets & de raves. M. Anson, qui s'étoit pourvû d'une grande variété de semences potagères & de noyaux de différentes sortes de fruits, fit semer des laitues, des carottes, & mettre en terre des noyaux de prunes, d'abricots & de pêches. Ce soin ne fut pas inutile, du moins à l'égard des fruits. Il apprit, dans la suite, que depuis son passage on avoit découvert dans l'Isle, un grand nombre de pêchers & d'abricotiers, qu'on n'y avoit jamais vûs jusqu'alors.

Anson 1741.

M. Anson y seme ou plante diverses sortes de fruits.

Les Bois, dont la plûpart des Montagnes escarpées sont couvertes, étoient sans broussailles qui en fermassent le passage; & la disposition irrégulière des hauteurs & des précipices, dans la partie Septentrionale, contribuoit, par cette raison, à former un grand nombre de belles Vallées, arrosées de ruisseaux, dont la plûpart formoient des Cascades de différentes formes. Dans quelques-unes, l'ombre des Bois voisins, l'odeur admirable qui en sortoit, la hauteur des Rochers, qui paroissoient comme suspendus, & la quantité de ces Cascades, dont l'eau étoit fort transparente, composoient ensemble un séjour aussi délicieux, qu'on en connoisse peut-être sur la Terre. Achevons cette description dans les termes de l'Auteur: „ Ce qu'il y „ a de certain, dit-il, c'est que la simple Nature surpasse ici toutes les fic„ tions de la plus riche imagination. Il n'est pas possible de représenter, „ par des paroles, la beauté du lieu où le Chef d'Escadre fit dresser sa ten„ te, & qu'il choisit pour sa demeure. C'étoit une Clarière de médiocre „ étendue, éloignée du bord de la Mer d'un demi mile, & située dans un „ endroit dont la pente étoit extrêmement douce. Il y avoit, au-devant „ de sa tente, une large Avenue, coupée à travers le Bois jusqu'à la Mer. „ La Baye, avec les Vaisseaux à l'ancre, paroissoit au bout de cette Ave„ nue, qui s'abbaissoit insensiblement jusqu'au rivage. La Clarière étoit „ ceinte d'un Bois de grands myrthes, rangés en forme de Théatre. Le „ terrain, que ce Bois occupoit, ayant plus de pente que la Clarière, & n'en „ ayant point assez pour dérobber la vûe des hauteurs & des précipices, „ ces abîmes augmentoient la beauté de la Perspective, par le spectacle „ qu'ils offroient au-dessus des arbres; & pour ne laisser rien manquer à „ l'ornement d'une si belle retraite, deux ruisseaux, d'une eau plus pure que „ le cristal, couloient sous les arbres; l'un au côté droit de la tente, & l'autre „ au côté gauche, à la distance d'environ cent verges". L'Auteur a cru que l'idée de ce charmant Paysage méritoit d'être conservée dans une Planche; qu'il a fait graver fidélement (s).

Beautés naturelles de l'Isle.

A l'égard des animaux de l'Isle, quelques Voyageurs assurent qu'ils la trouvèrent peuplée d'un grand nombre de boucs & de chèvres. Leur témoignage est d'autant moins suspect, qu'on n'ignore pas qu'elle étoit extrêmement fréquentée par les Boucaniers & les Flibustiers, dans les tems qu'ils couroient ces Mers. On a même deux exemples, l'un d'un Mosquite Indien, & l'autre d'un Ecossois, nommé *Selkirk*, qui furent abandonnés dans l'Isle,

Animaux qui s'y trouvent.

(s) C'est ce qui a fait traiter son Ouvrage d'un peu romanesque.

Nota. Cette description seroit-elle capable de donner une pareille idée de l'Ouvrage? R. d. E.

ANSON. 1741.

Anciennes chèvres d'Alexandre Selkirk.

l'Isle, & qui, dans un séjour de quelques années, eurent le tems de connoître ses productions. Selkirk, après y avoir passé quatre ou cinq ans, en partit avec le *Duc* & la *Duchesse*, Vaisseaux de Bristol, & publia la Relation de ses Avantures (t). Il assure particulièrement, que prenant à la course plus de chèvres qu'il n'en avoit besoin pour sa nourriture, il en lâchoit quelques-unes, après les avoir marquées à l'oreille. Son séjour, dans l'Isle de Juan Fernandez, avoit précédé l'arrivée de l'Escadre Angloise, d'environ trente-deux ans. Cependant la première chèvre, qui fut tuée par les Anglois, avoit les oreilles déchirées; d'où ils conclurent qu'elle avoit passé par les mains de Selkirk. Cet animal avoit l'air majestueux, la barbe vénérable & divers autres symptômes de vieillesse. Ensuite ils trouvèrent plusieurs des mêmes animaux, tous marqués à l'oreille; & les mâles étoient reconnoissables par la prodigieuse longueur de leurs barbes, & par d'autres marques d'une très-longue vie.

Elles ont été détruites par les chiens.

MAIS cette multitude de chèvres est fort diminuée depuis que les Espagnols, instruits de l'usage que les Boucaniers & les Flibustiers faisoient de la chair de ces animaux, ont entrepris d'en détruire la race, pour ôter cette ressource à leurs Ennemis. Ils ont lâché, dans l'Isle, un grand nombre de chiens, qui s'y sont multipliés, & qui ont enfin détruit tout ce qu'il y avoit de chèvres dans les parties accessibles; de-sorte qu'il n'en reste à présent qu'un petit nombre, parmi les rochers & les précipices, où il n'est pas possible aux chiens de les suivre. Elles sont partagées en différens troupeaux, chacun de vingt ou trente, qui habitent des lieux séparés & qui ne se mêlent jamais ensemble. Les Anglois trouvèrent beaucoup de difficulté à les tuer. Cependant cette chair leur paroissoit d'un goût si friand, qu'à force de travail & d'assiduité, ils parvinrent à connoître tous les troupeaux. L'Auteur est persuadé que le nombre des boucs & des chèvres, qui restent dans l'Isle, n'excede pas deux cens (v).

Restes échappés.

Chiens de l'Isle, & de quoi ils vivent.

LES chiens, qui les ont détruites, ou chassées de toutes les parties accessibles de l'Isle, sont de différentes espèces, qui ont extrêmement multiplié. Ils venoient quelquefois rendre visite aux Anglois, pendant la nuit, & leur dérobboient leurs provisions. Ils attaquèrent même quelques Matelots, qui eurent besoin de secours pour s'en délivrer. Depuis que les chèvres ne leur servent plus de nourriture, on suppose qu'ils vivent principalement de jeunes veaux marins. Les Anglois ayant mangé de leur chair, observèrent qu'elle avoit un goût de poisson.

DANS la difficulté de tuer des chèvres, les Equipages, qui commençoient à se dégoûter de poisson, mangèrent aussi des veaux & des lions marins. Le premier de ces deux animaux est connu par quantité de descriptions. Mais le second, que les Anglois mangeoient sous le nom de bœuf, leur parut si singulier, qu'ils s'attachèrent à le décrire fidèlement.

Description des Lions Marins.

LES Lions Marins, dans toute leur taille, peuvent avoir depuis douze jusqu'à vingt pieds de long, & depuis huit jusqu'à quinze de circonférence. Ils sont si gras, qu'après avoir fait une incision à la peau, qui n'a pas moins d'un

(t) Voyez, ci-dessus, le Voyage de Woodes Rogers.

(v) Pag. 35.



J. V. Schley direx.

LION MARIN. ||| ZEE-LEEUW.



J. V. Schley direx.

LIONNE MARINE. ‖ ZEE-LEEUWIN.

d'un pouce d'épaisseur, on trouve au moins un pied de graisse, avant que de parvenir à la chair ou aux os. La graisse des plus gros fournit jusqu'à cent vingt-six galons d'huile (x). Ils ne laissent pas d'être si sanguins, qu'en leur faisant de profondes blessures dans plusieurs endroits, on voit sortir, avec beaucoup de force, autant de fontaines de sang. Pour en déterminer la quantité, on en tua d'abord un à coups de fusil; & lui ayant ensuite coupé la gorge, on mesura le sang qui en sortoit. Il s'en trouva deux bariques pleines, outre celui qui restoit encore dans les veines. Ces animaux ont la peau couverte d'un poil court, de couleur tannée claire; mais leur queüe & leurs nâgeoires, qui leur servent de pieds, sont noirâtres. Les extrêmités de leurs nâgeoires ne ressemblent pas mal à des doigts, qui sont armés chacun d'un ongle, & joints ensemble par une membrane, qui ne s'étend pas jusqu'au bout. Outre la grosseur, qui les distingue des veaux marins, ils en différent encore, sur-tout les mâles, par une espèce de grosse trompe, qui leur pend du bout de la mâchoire supérieure, de la longueur de cinq ou six pouces. Cette partie ne se trouve pas dans les femelles; ce qui les fait distinguer des mâles au premier coup d'œil; outre qu'elles sont beaucoup plus petites. Les Matelots Anglois donnoient le nom de *Bacha* au plus gros mâle, parcequ'il étoit toûjours accompagné d'un nombreux Serrail. Ces animaux sont de vrais amphibies. Ils passent tout l'Eté dans les flots, & l'Hyver à terre. C'est dans la seconde de ces deux Saisons, qu'ils s'accouplent, & que les femelles mettent bas. Leurs portées sont de deux petits, qui naissent de la grandeur d'un veau marin dans toute la sienne, & qui sucent les mammelles de leur mère.

Ils sont amphibies.

Les lions marins, pendant tout le tems qu'ils sont à terre, vivent de l'herbe qui croît sur les bords des eaux courantes; & le tems qu'ils ne paissent pas, ils l'employent à dormir dans la fange. Ils paroissent d'un naturel fort pesant, qui les rend difficiles à réveiller; mais la Nature leur apprend à placer en sentinelle, autour d'eux, des mâles qui ne manquent jamais de les éveiller, lorsqu'ils voyent approcher quelque homme de la horde. Leurs cris sont si bruyans & d'un ton si varié, qu'ils sont fort propres à donner l'allarme. Tantôt, on les entend grogner comme des pourceaux, & d'autres fois, hennir comme les chevaux les plus vigoureux. Ils se battent souvent entr'eux, sur-tout les males; & le sujet ordinaire de leurs divisions est quelque femelle. Les Anglois furent un jour surpris, à la vûe de deux de ces animaux, qui leur parurent d'une espèce toute nouvelle; mais ils reconnurent que c'étoient deux mâles, défigurés par les coups de dents qu'ils s'étoient donnés, & par le sang dont ils étoient couverts. Celui, qu'ils nommoient le *Bacha*, sembloit n'avoir acquis son nombreux Serrail, & la supériorité sur les autres mâles, que par ses victoires; & les blessures, dont il portoit les cicatrices, rendoient témoignage du nombre & de la grandeur de ses combats. Les meilleures parties de ces animaux sont le cœur, & sur-tout la langue, que les Anglois trouvoient préférable à celle du bœuf. Il est d'autant plus facile de les tuer, qu'ils sont presqu'également

Comment ils vivent, & leur précaution pour se garder.

Leurs combats pour les femelles.

(x) Ce qui revient, à-peu-près, à cinq cens pintes, mesure de Paris.

ANSON. 1741.

Ils attaquent les hommes.

ment incapables & de se défendre & de fuir. Dans la pesanteur de leur marche, on voit flotter, sous leur peau, un amas de graisse molasse, au moindre mouvement qu'ils veulent faire. Cependant il faut se garder de leurs dents. Tandis qu'un Matelot en écorchoit tranquillement un jeune, la mère se jetta sur lui, lorsqu'il s'en défioit le moins, & lui prit la tête dans sa gueule. La morsure fut si forte qu'il en eut le crane fracassé, & tous les soins du Chirurgien ne purent lui sauver la vie (y).

Oiseaux de l'Isle. Pardelas, qui font leurs nids en terre.

L'ISLE Juan Fernandez n'a pas d'autres oiseaux que des faucons, des merles, des hiboux & des colibris. Les Anglois n'y virent point cette espèce, qui se creuse des nids en terre, & dont quelques autres Voyageurs ont donné la description, sous le nom de *Pardelas* ou *Damiers*; cependant, ayant trouvé plusieurs de leurs trous, ils jugèrent que les chiens les avoient détruits. Tous les chats, que Selkirk y vit en si grand nombre, doivent avoir eu le même sort, puisque dans un long séjour ils n'en apperçurent qu'un ou deux. Mais les rats s'y sont maintenus avec tant d'ascendant, que toutes les nuits ils causoient beaucoup d'incommodité dans les tentes.

Poisson de l'Isle & son abondance.

ENFIN, la Baye fournit plusieurs espèces de poisson. Les morues y sont d'une grosseur prodigieuse, & n'y sont pas en moindre abondance que sur les Côtes de Terre-neuve. On y prend de grandes brêmes, des anges de Mer, des cavalies, des tatonneurs, des poissons argentés, des congres d'une espèce particulière, & un excellent poisson noir, assez semblable à la carpe, que les Anglois nommèrent, dans leur langue, *Ramoneur de Cheminée*. À la vérité, le rivage est si couvert de rochers & de cailloux, qu'il est impossible d'y tirer la seine; mais on y pêche aisément à l'hameçon; & dans l'espace de deux ou trois heures, deux lignes suffisent pour charger une Chaloupe. Le seul obstacle vient des requins, & d'autres poissons si voraces, qu'ils enlèvent le poisson au moment qu'il est pris. Les écrevisses de Mer, plus communes peut-être à Juan Fernandez, qu'en aucun autre lieu du Monde, y sont d'un excellent goût, & pesent ordinairement huit à neuf livres. Elles y sont en si grand nombre, que lorsqu'une Chaloupe part de terre, ou lorsqu'elle y aborde, on les perce souvent avec le croc.

Allarmes des Anglois pour le reste de l'Escadre.

L'AUTEUR conclut qu'un Vaisseau, dans le triste état où il représente le sien, n'a pas de meilleure retraite à desirer que cette Isle. Aussi les Malades y trouvèrent-ils beaucoup de soulagement. L'arrivée du *Tryal* leur avoit fait espérer d'y être bien-tôt rejoints par le reste de l'Escadre. Cette attente leur faisoit tenir sans cesse les yeux tournés vers la Mer. Mais, n'ayant rien vû paroître dans l'espace de quinze jours, ils commencèrent à desespérer de revoir jamais aucun de leurs autres Vaisseaux égarés, parcequ'ils ne pouvoient se dissimuler, que si leur propre Bâtiment avoit été obligé de tenir si long-tems la Mer, il n'y seroit pas resté un homme en vie, & que le corps du Navire, rempli de cadavres, seroit devenu le jouet des vents & des flots.

Arrivée du Glocester.

CEPENDANT le 26 de Juin, ils découvrirent le *Glocester*, qui par ses voi-

(y) *Ibidem*, pag. 44 & précédentes.

voiles basses, les seules qu'il paroissoit capable d'employer, leur fit juger qu'il n'avoit pas été moins maltraité qu'eux. On se hâta d'envoyer, à son secours, le Canot chargé d'eau, de poisson & d'autres rafraîchissemens. Jamais Equipage ne s'étoit trouvé dans une situation plus déplorable. Ils avoient jetté à la Mer les deux tiers de leur monde; & parmi ceux qui étoient demeurés en vie, il ne restoit de force, pour agir, qu'aux Officiers & à leurs Valets. Depuis long-tems, ils avoient été réduits à une pinte d'eau pour vingt-quatre heures; & malgré cette œconomie, leur provision tirant à sa fin, ils étoient menacés de mourir bien-tôt de soif. Ce ne fut pas sans une peine extrême, qu'après avoir louvoyé long-tems autour de l'Isle, ils surmontèrent les vents & les courans, pour arriver au mouillage. Mais on continua de leur envoyer de l'assistance; & ce soin n'empêcha pas qu'en entrant dans la Baye, leur nombre ne fut diminué des trois quarts. Mitchel, Capitaine de ce malheureux Vaisseau, raconta, que depuis qu'on l'avoit perdu de vûe, les vents l'avoient poussé jusqu'à la petite Isle de *Masa-Fuero*, vingt-deux lieues à l'Ouest de Juan Fernandez; que découvrant, de son bord, plusieurs ruisseaux dans cette Isle, il avoit envoyé sa Chaloupe pour y faire de l'eau; que le vent élevoit de si grosses lames sur la Côte, qu'il avoit été impossible d'y aborder; mais que cette tentative n'avoit pas été tout-à-fait inutile, parceque la Chaloupe étoit revenue pleine de poisson. Quelques Voyageurs, qui ont parlé de cette Isle, la représentent comme un Roc stérile; mais le Capitaine Mitchel apprit, au Chef d'Escadre, qu'elle est couverte d'arbres & de verdure. Il ajoûta qu'elle n'a pas moins de quatre miles de longueur, & qu'on peut espérer d'y trouver quelque petite Baye, pour rafraîchir un Vaisseau dans le besoin.

ANSON. 1741.

Etat auquel il est réduit.

On doit, à l'instruction des Navigateurs, la description d'une partie des soins que le Chef d'Escadre prit pour sa sûreté. En visitant son mât de misaine, il fut allarmé de le trouver fendu, justement au-dessus du premier Pont, près des barreaux du second Pont. La fente étoit de deux pouces de profondeur, & de douze de circonférence: mais les Charpentiers, après l'avoir examinée, jugèrent qu'en jumellant le mât avec deux chevilles de jas d'ancre, il feroit aussi bon qu'il l'eut jamais été. Les cordages & les canevas lui manquoient. Quoiqu'il se fût chargé d'une grosse quantité de ces deux provisions, elles avoient été consumées dans une suite continuelle de tempêtes. Après avoir employé tous les vieux cables & les vieux haubans, pour en faire de la corde torse, on fut obligé de défaire un cable, pour en faire des cordes roulantes. A l'égard du canevas & des restes de voiles, tout ce qu'on en put ramasser fut à peine suffisant pour en faire une voilure complete.

Soins nautiques.

Vers le milieu d'Août, les Malades, qui étoient à-peu-près guéris, obtinrent la permission de quitter les tentes communes, où ils avoient été logés jusqu'alors, & de s'établir chacun dans leur hute. On crut qu'étant séparés, ils pourroient s'entretenir plus proprement: mais ils reçurent ordre de se rendre sur le rivage, au premier coup de canon qui seroit tiré du Vaisseau. Leurs occupations étoient de se procurer des rafraîchissemens, de



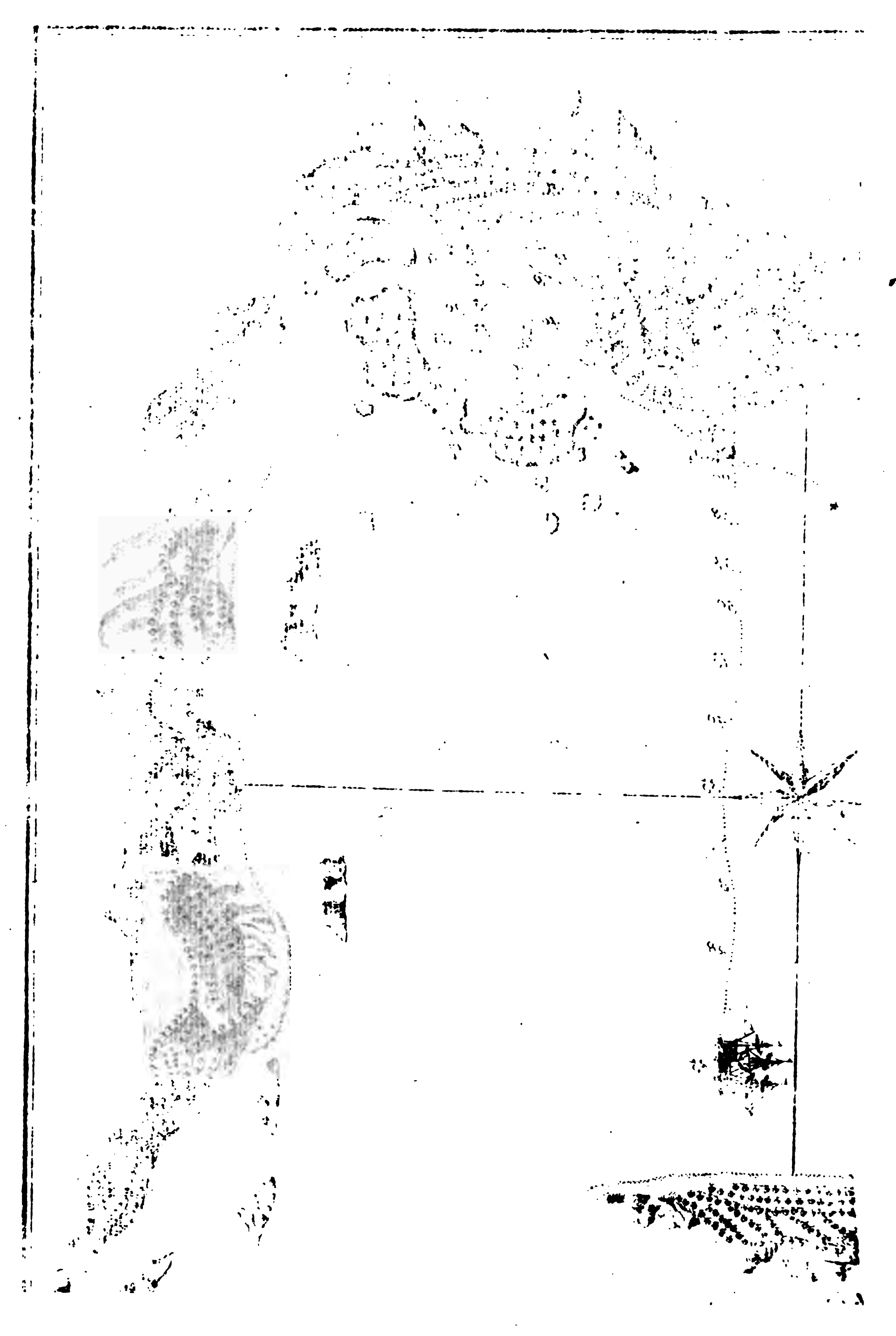
ANSON. 1741. de couper du bois & de faire de l'huile de la graiſſe des lions marins. Cette huile s'employoit à divers uſages. Elle ſervoit pour la lampe. On la mêloit avec de la poix, pour goudronner les côtés du Vaiſſeau, ou avec des cendres, pour les eſpalmer. Quelques Matelots furent employés à ſaler de la morue, ſur l'idée que firent naître au Chef d'Eſcadre deux Pêcheurs de Terre-neuve, qu'il avoit à bord. Mais cette proviſion, qui devint aſſez conſidérable, fut preſqu'entiérement négligée, dans la crainte qu'elle ne cauſât le ſcorbut, comme toutes les autres ſalines. On avoit fait conſtruire à terre un four de cuivre, & l'on y cuiſoit du pain frais pour les Malades.

Arrivée de la Pinque Anne, & ſes Avantures.

Le 16 d'Août, on découvrit, du côté du Nord, un Vaiſſeau qui fut bientôt reconnu pour la Pinque *Anne*. Son arrivée fut regardée comme une faveur du Ciel. On rendit la ration de pain entière, à tous les Equipages; & le Chef d'Eſcadre fut délivré de la crainte de manquer de proviſions, avant que de pouvoir gagner un Port ami; malheur qui l'auroit laiſſé ſans reſſource, au milieu d'une ſi vaſte Mer. Il parut fort ſurprenant que l'Equipage d'un Vaiſſeau, qui arrivoit au rendez-vous deux mois après les autres, fût en état de faire la manœuvre ſans aucun ſigne de foibleſſe: mais on apprit qu'il avoit été en relâche depuis le milieu de May, c'eſt-à-dire, près d'un mois avant que le *Centurion* eût jetté l'ancre dans l'Iſle de Juan Fernandez. Il s'étoit trouvé à quatre lieues de Terre, le 16 de May, au quarante-cinquième degré quinze minutes de Latitude du Sud. Enſuite, un vent Oueſt-Sud-Oueſt l'ayant fait dériver vers la Côte, le Capitaine, las peut-être de tenir la Mer, ou dans la crainte de ne pouvoir ſe ſoûtenir contre le vent, avoit porté directement vers des Iſles, qui ſe préſentoient en grand nombre. Il eut le bonheur de trouver un mouillage à l'Eſt de l'Iſle d'*Inchin*: mais, ne s'étant pas placé aſſez près de l'Iſle, & l'Equipage n'étant pas aſſez fort pour filer du cable auſſi promptement qu'il étoit néceſſaire, le Vaiſſeau fut pouſſé à l'Eſt. La profondeur de l'eau alloit en augmentant, de vingt-cinq braſſes à trente-cinq. On continua de dériver; & le lendemain on jetta la maîtreſſe ancre, à la faveur de laquelle on réſiſta quelque-tems: mais le jour ſuivant, ayant recommencé à chaſſer ſur les ancres, juſqu'à un mile de Terre, on ne s'attendoit qu'à échouer, dans un endroit où la Côte paroiſſoit haute & fort eſcarpée. Les Chaloupes faiſoient beaucoup d'eau. Il ne ſe préſentoit aucun lieu, où l'on pût aborder. Tout l'Equipage ſe crut perdu; avec d'autant moins de reſſource, que ceux mêmes, qui euſſent pu gagner le rivage, ne devoient attendre aucun quartier des Indiens du Pays, qui ne connoiſſent d'Européens que les Eſpagnols, auxquels ils portent une haine mortelle. Cependant le Vaiſſeau s'approchoit toûjours des Rochers terribles, qui forment la Côte, lorſqu'au moment où ſa perte ſembloit inévitable, on apperçut, entre les terres, une petite ouverture qui fit renaître les eſpérances. On coupa auſſi-tôt les cables des deux ancres, & l'on mit le cap vers cette ouverture, qu'on reconnut pour l'entrée d'un Canal étroit, entre une Iſle & le Continent. Elle conduiſit les Anglois dans un Port également ſûr & tranquille, où l'excellence de l'eau, & les rafraîchiſſemens, qui s'y trouvent en abondance, leur firent donner le nom de miracle à cette heureuſe découverte.

Baye d'Inchin.

On



Anson. 1741.

Description de la Baye & de l'Isle d'Inchin, nouvellement découverte.

On s'est étendu sur ces circonstances, par la même raison qui porte l'Auteur à publier une fidèle description de ce Port. Il la croit d'une extrême utilité, pour les Navigateurs qui peuvent être jettés sur les mêmes Côtes par les vents d'Ouest, qui règnent presque continuellement dans ces parages (z).

L'Isle d'Inchin, qui est de cette Baye, est apparemment, dit-il, une des Isles des *Chonos*, que les Géographes Espagnols placent, en grand nombre, le long de cette Côte. Elles sont habitées, suivant le même témoignage, par un Peuple barbare, fameux par sa haine pour les Espagnols. Il n'est pas impossible que ce que les Anglois prirent pour le Continent, ne fût une autre Isle, & que la Terre-ferme ne fût beaucoup plus reculée à l'Est. Mais quelque opinion qu'on en doive prendre, le Port a deux endroits propres à carener les Vaisseaux. On y voit tomber aussi plusieurs ruisseaux d'une eau très-pure, dont quelques-uns sont si favorablement disposés, qu'on y peut remplir les futailles, dans la double Chaloupe, par le moyen d'une écope. Le plus considérable est au Nord-Est du Port. Les Anglois trouvèrent quelques poissons dans le ruisseau, & sur-tout quelques mulets d'excellent goût, qui leur firent juger que dans une meilleure saison il étoit plus poissonneux. Pour rafraîchissemens, ils trouvèrent des plantes, telles que le seleri sauvage, les orties; des coquillages, sur-tout des petoncles & des moules, d'une grandeur extraordinaire & de très-bon goût; quantité d'oyes, de mouettes & de pingouins; tous mets exquis, pour des gens affamés, qui avoient tenu la Mer si long-tems. Au milieu de l'Hyver, où l'on étoit, le Climat ne paroissoit pas rude. Les arbres & le gazon offroient encore quelque verdure: & l'on y trouveroit, en Eté, plusieurs rafraîchissemens qui manquoient alors. Les Habitans n'y sont pas aussi redoutables par leur nombre & leur cruauté, que les Espagnols ont pris plaisir à les peindre. Un autre avantage de leur Port, c'est qu'il est fort éloigné des Etablissemens de cette Nation, & si peu connu, qu'avec un peu de précaution, un Vaisseau pourroit y faire un long séjour, sans qu'elle en fût informée. D'ailleurs, il seroit facile de s'y défendre; & si l'on étoit en possession de l'Isle qui le forme, on pourroit le garder, avec peu de forces, contre une Armée nombreuse. Cette Isle est escarpée, presque par-tout, du côté du Port. On a six brasses d'eau fort près de la Côte, & la Pinque étoit sur ses ancres à vingt toises de Terre. Il seroit difficile de couper, ou

Rafraîchissemens qui s'y trouvent.

Il est d'une facile défense.

(z) Il avertit que le Plan de la Baye & du Port, qu'il joint à son récit, n'ayant été dressé que sur les Mémoires & les grossières Esquisses de deux mauvais Dessinateurs, peut n'être pas tout-à-fait exact; mais que du moins les principaux points sont placés suivant l'estime de leur distance mutuelle; & que les Marins Anglois étant fort experts dans cette estime, les erreurs ne sauroient être fort considérables. Il ajoûte qu'à la vérité, la Latitude, qui est un article important, n'en est pas trop certaine, parceque les gens du Vaisseau ne firent point d'observation, ni le jour qui précéda leur entrée dans le Port, ni celui qui suivit leur sortie; mais que cette Latitude, néanmoins, ne peut être fort éloignée de quarante-cinq degrés trente minutes du Sud; & que d'ailleurs la grandeur de la Baye rend l'incertitude où l'on demeure là-dessus, beaucoup moins importante. *Pag.* 84.

Nota. On ne sauroit refuser, à la curiosité du Lecteur, le Plan d'une Baye nouvellement découverte, dont la connoissance peut être d'une extrême utilité pour les Navigateurs. R. d. E.

ANSON. 1741.

ou d'aborder, un Vaisseau, protegé à cette distance par des gens bien armés, & postés dans un lieu presqu'inaccessible. Enfin l'Auteur, frappé de tant d'avantages, exhorte sa Nation à faire reconnoître, avec plus de soin, un lieu qui mérite l'attention du Public & celle des Directeurs de la Marine (*a*).

Fausses idées des Espagnols.

L'EQUIPAGE de l'*Anne* étoit en trop petit nombre, pour entreprendre de faire des détachemens & de les envoyer à la découverte. Il craignoit également les Espagnols & les Indiens; & n'osant perdre le Vaisseau de vûe, ses courses se bornoient aux terres qui environnent le Port. D'ailleurs, quand les Officiers auroient été sûrs de n'avoir rien à redouter, le Pays est si couvert de Bois & si rempli de Montagnes, qu'il n'est pas aisé d'y pénétrer. Mais ils jugèrent que les Auteurs Espagnols s'éloignent beaucoup de la vérité, lorsqu'ils représentent, sur cette Côte, un Peuple nombreux & redoutable. En Hyver du moins, elle est si déserte, que pendant tout le tems que les Anglois s'y arrêtèrent, ils n'y virent qu'une seule famille d'Indiens, composée d'un homme d'environ quarante ans, de sa femme, & de deux enfans, dont l'un n'avoit pas plus de trois ans, & l'autre étoit encore à la mammelle. On les découvrit dans une Pirogue. Ils y avoient apparemment toutes leurs richesses, qui consistoient en un chien, un chat, un filet à pêcher, une hache, un couteau, un berceau, quelques écorces d'arbres pour se huter, un devidoir, un caillou, un fusil à battre du feu, & quelques racines jaunes de fort mauvais goût, qui leur servoient de pain. Le Capitaine envoya son Canot, qui les amena facilement à bord. Il les y retint, dans la crainte qu'ils n'allassent le découvrir: mais il ordonna qu'ils fussent bien traités. Pendant le jour, ils étoient tout-à-fait libres sur le Vaisseau; & la nuit seulement, on les tenoit renfermés. Ils mangeoient avec l'Equipage. On leur donnoit souvent de l'eau-de-vie, qu'ils aimoient beaucoup. Loin de paroître affligés de leur situation, l'homme sur-tout se réjouissoit lorsqu'on le menoit à la chasse, & prenoit plaisir à voir tirer quelque pièce de gibier. Cependant on s'apperçut à la fin qu'il devenoit rêveur, & quoique sa femme ne perdît rien de sa gayeté, il parut inquiet de se voir prisonnier. On crut lui reconnoître beaucoup d'esprit naturel. Il se faisoit entendre avec une adresse admirable, par des signes qui marquoient son jugement & sa curiosité. Un grand Vaisseau, monté de si peu de gens, lui causoit de la surprise: il en concluoit qu'on devoit avoir perdu beaucoup de monde: ce qu'il exprimoit en se couchant sur le tillac, les yeux fermés & sans mouvement. Mais il donna une meilleure preuve de son habileté, par la manière dont il s'échappa, après avoir passé huit jours à bord. L'écoutille du Château-d'avant étoit déclouée. Il profita d'une nuit fort orageuse, pour sortir avec sa femme & ses enfans, par cette ouverture; & passant par-dessus le bord du Vaisseau, il descendit avec eux dans le Canot. Sa prudence lui fit couper les hansières qui retenoient la Chaloupe & sa Pirogue, à l'arrière du Vaisseau; c'étoit le moyen d'empêcher qu'on ne pût le suivre. Il rama aussi-tôt vers la Terre. Quoique le Quart se fût sur le demi-Pont, tous ces mouvemens furent si prompts &

Famille Indienne que les Anglois amènent à bord.

Caractère extraordinaire d'un Indien.

Comment il s'échappe avec sa famille.

(*a*) *Ibidem.* Pag. 88.

& si secrets, qu'il ne fut découvert que par le bruit de ses rames, tandis qu'il s'éloignoit du Vaisseau. Mais il étoit trop tard pour s'y opposer. D'ailleurs on n'avoit plus, ni Chaloupe, ni Canot; & l'on eut même assez de peine à les reprendre. Quelques Anglois, qui avoient conçû de l'estime pour le caractère extraordinaire de cet Indien, supposant qu'il rodoit encore avec sa famille dans les Bois, qui sont autour du Port, & craignant qu'il ne manquât de provisions, engagèrent le Capitaine à faire exposer quelques vivres, dans un lieu qui leur parut convenable au dessein qu'ils avoient de le secourir. On fut persuadé que cette attention ne lui avoit pas été inutile. Les vivres disparurent; & quelques circonstances firent juger que c'étoit lui qui les avoit enlevés (b). Cependant on pouvoit craindre aussi qu'il n'eût gagné l'Isle de Chiloé, & qu'il ne donnât connoissance de son Avanture aux Espagnols, qui pouvoient facilement venir surprendre le Vaisseau. Cette idée porta le Capitaine à supprimer l'usage qu'il avoit établi, de tirer chaque jour au soir, un coup de canon. Il s'étoit flatté que ce bruit rendroit son Bâtiment plus respectable aux Ennemis, qui pourroient l'entendre, & leur feroit connoître du moins qu'on y étoit sur ses gardes. Mais il comprit que sa principale sûreté consistoit à demeurer bien caché, & que cette affectation, d'imiter les Vaisseaux de guerre, ne pouvoit servir qu'à le faire découvrir. Enfin, l'Equipage étant remis de ses fatigues, & s'étant pourvû d'eau & de bois, l'*Anne* mit en Mer & se rendit heureusement à l'Isle Juan Fernandez. — ANSON. 1741.

Le reste de l'Escadre consistoit en trois Vaisseaux, le *Severn*, la *Perle*, & le *Wager*. On apprit, dans la suite, que les deux premiers étoient retournés au Bresil; & que le *Wager* (c), commandé par le Capitaine Cheap, avoit échoué, le 14 de May, vers le quarante-septième degré de Latitude Méridionale, entre deux petites Isles, à la portée du fusil de la Terre. L'Auteur s'étend beaucoup sur les divisions de l'Equipage, & sur les malheurs du Capitaine, qui étant abandonné de ses gens tomba au pouvoir des Espagnols, d'où il ne sortit qu'après le réglement du Cartel, entre l'Espagne & l'Angleterre, pour retourner en Europe, à bord d'un Vaisseau François (d). — Sort de trois Vaisseaux de l'Escadre Angloise.

L'inquiétude du Commandant, pour trois Vaisseaux, dont il ignoroit le sort, l'avoit déterminé, après l'arrivée du *Glocester*, à faire visiter l'Isle de *Masa Fuero*, dans l'espérance d'y découvrir quelque Baye qui pouvoit leur avoir servi de retraite. Le *Tryal*, qui fut chargé de cette commission, fit le tour de l'Isle, & n'y vit aucun Vaisseau: mais il rapporta des lumières qu'on n'avoit jamais eûes, & que l'Auteur croit trop utiles à la Navigation pour les supprimer (e). Les

(b) *Ibid.* Pag. 95.

(c) M. Cheap, Commandant de ce Vaisseau, qui étoit chargé de tout l'attirail de guerre, craignant de faire échouer, par son retardement, l'expédition projettée contre Baldivia, se hâta de gagner le rendez-vous de l'Isle de Socoro, & ensuite celui de Baldivia. Mais ayant eu le malheur de tomber de l'échelle de poupe & de se demettre l'épaule, il ne put faire les manœuvres nécessaires pour garantir le *Wager*, dont nous donnerons, après cet Article, le Journal publié, depuis peu, sous le Titre de *Supplement du Voyage de M. Anson*. R. d. E.

(d) Pag. 121 & précédentes.

(e) Il en donne deux Vûes; l'une du Nord-Est, & l'autre du Sud.

Nota. On donne aussi ces deux Vûes, dont la

ANSON. 1741.

Description de l'Isle Masa Fuero.

Les Auteurs Espagnols parlent de deux Isles de Juan Fernandez, la Grande & la Petite. La première est celle où l'Escadre étoit à l'ancre; & la Petite a reçu le nom de *Masa Fuero*, parcequ'elle est plus éloignée du Continent. Le *Tryal* vérifia qu'elle est à vingt-deux lieues de Juan Fernandez, à l'Ouest, vers le Sud. Elle est plus grande qu'on ne la représente ordinairement. On ne s'est pas moins trompé, lorsqu'on l'a dépeinte comme un Rocher stérile, sans bois, sans eau, & comme absolument inaccessible. Les Anglois du *Tryal* s'assurèrent qu'elle est couverte d'arbres, & qu'elle a plusieurs beaux ruisseaux qui tombent dans la Mer. Ils virent aussi un endroit, au Nord de l'Isle, où les Vaisseaux peuvent mouiller, quoique l'ancrage n'y soit pas excellent. Le rivage a peu d'étendue. Il est fort escarpé. L'eau d'ailleurs y étant trop profonde, il faut mouiller fort près de terre, où l'on est exposé à tous les vents, excepté celui du Sud. Avec ces inconvéniens, on y trouve une chaîne de Roches, qui s'avance de la Pointe Orientale de l'Isle, à deux miles au large; mais peu dangereuse à la vérité, parceque la Mer, qui s'y brise continuellement, les fait aisément reconnoître.

Avantage qu'elle a sur celle de Juan Fernandez.

Cette Isle a, sur celle de Juan Fernandez, l'avantage d'être bien peuplée de chèvres; & ces animaux, qui n'ont jamais été troublés dans leurs retraites, se laissent approcher, lorsqu'on ne les effarouche point à coups de fusil. On y trouve un grand nombre de veaux & de lions marins. En un mot, les Anglois jugèrent, que malgré quelques inconvéniens, qui peuvent empêcher de choisir cette Isle pour un lieu de relâche, elle feroit néanmoins très-utile dans les cas de nécessité, sur-tout pour un Vaisseau seul, qui craindroit de rencontrer, à Juan Fernandez, un Ennemi supérieur (*f*).

La Pinque Anne est dégradée.

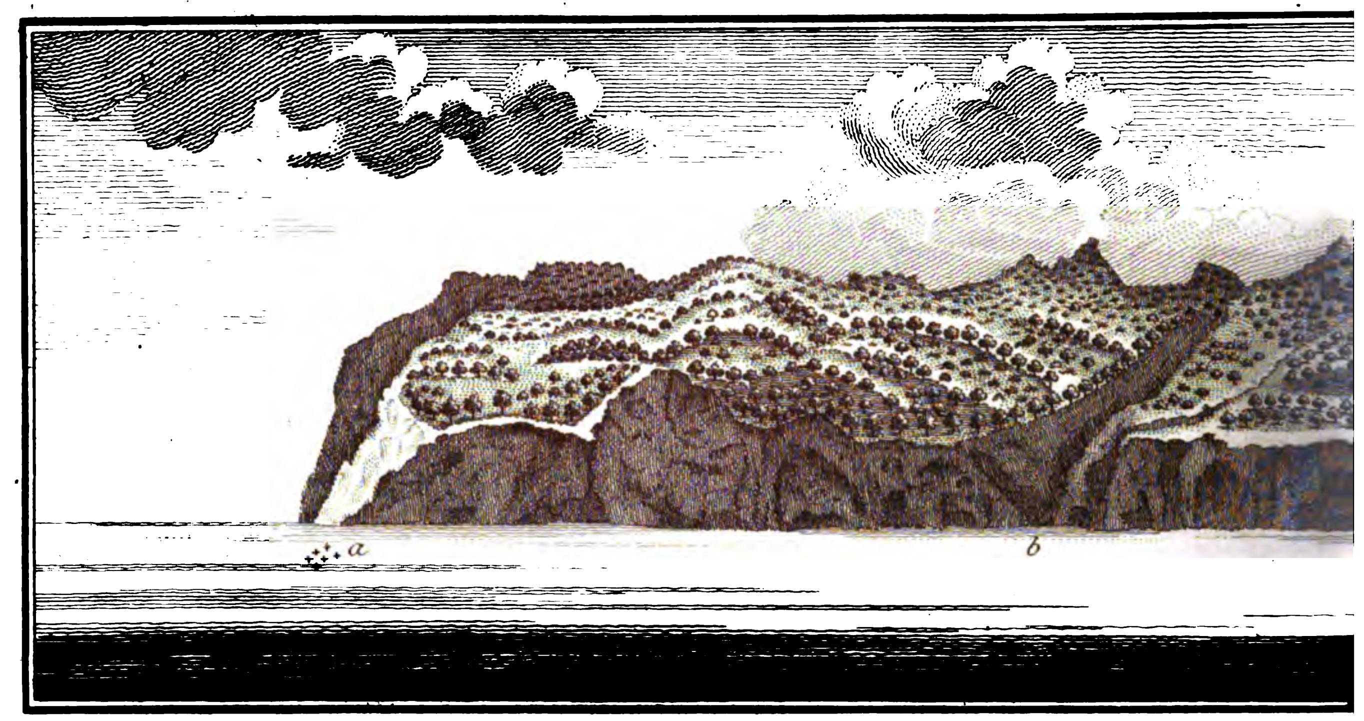
Le mauvais état de la Pinque *Anne*, dont les Charpentiers jugèrent le radoub impossible, porta le Chef d'Escadre à consentir qu'elle fût dégradée, après qu'on en eut tiré les vivres & tout ce qui pouvoit servir aux trois autres Bâtimens (*g*). Le Capitaine & le reste de l'Equipage passèrent à bord du *Glocester*, où le besoin d'hommes étoit pressant. Quoique tous les Malades fussent assez bien rétablis, M. Anson ne pouvoit être sans allarmes, en considérant le peu de forces qui lui restoient. Depuis son départ d'Angleterre, il avoit perdu, sur le *Centurion*, deux cens quatre-vingt-douze hommes, de quatre cens six avec lesquels il s'étoit embarqué. L'Equipage du *Glocester*, qui étoit moins fort, avoit perdu le même nombre, & se voyoit

Etat où l'Escadre se trouvoit réduite.

la seconde est celle de l'Ouest, à la distance de quatre miles. Les Renvois de la première indiquent, (*a*) la Pointe Orientale, où se voit la chaîne de Roches; (*bb*) les Ruisseaux qui tombent dans la Mer, & (*c*) le Mouillage au Nord de l'Isle, qui est située à trente-trois degrés cinq minutes de Latitude Méridionale. R. d. E.

(*f*) Pag. 126.

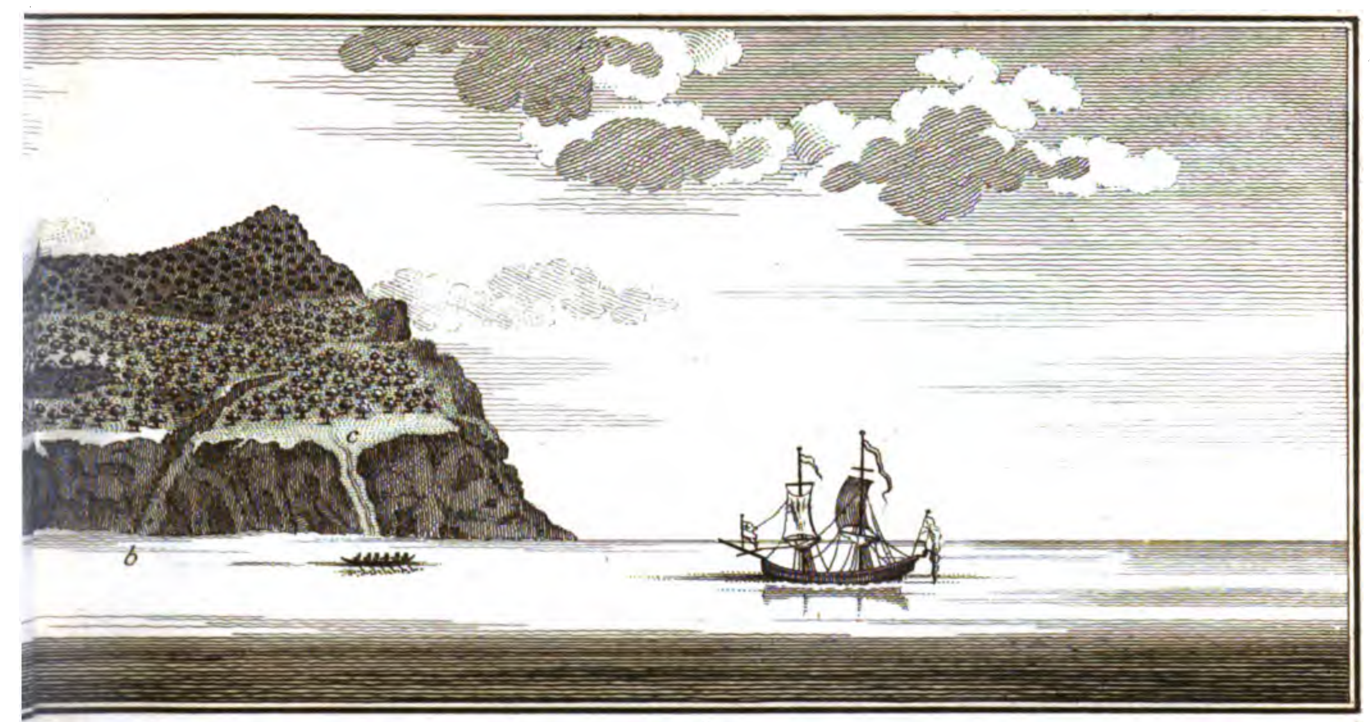
(*g*) On fit un Procès-Verbal, qui portoit que l'*Anne* n'avoit pas moins de douze Courbes, & de quatorze Baux, rompus ou fort endommagés; qu'un des Courbatons de Beaupré étoit rompu, & un autre pourri; que les Serre-goutières étoient ouvertes & gâtées; que plusieurs Tacquets étoient rompus, & d'autres pourris; que toute la Ferrure étoit presqu'usée; que les Lisses & les Ceintes étoient pourries, & qu'ayant ôté une partie du doublage, on avoit trouvé l'Etambort en très-mauvais état; enfin, que la Proue & les Ponts faisoient eau. Ce langage de Mer aura son utilité pour ceux qui l'ignorent.



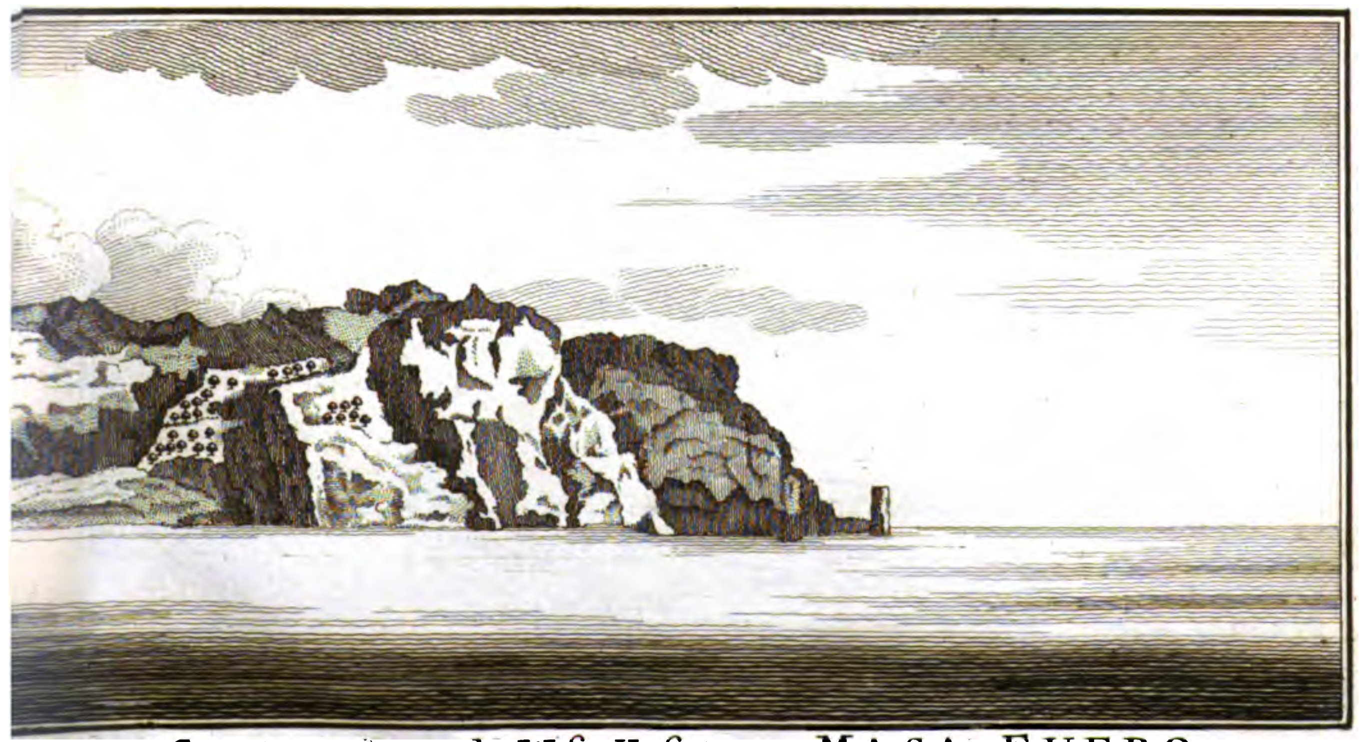
VUE de la Côte du N. E. de MASA-FUERO.

J. V. Schley direx.

VUE de la Côte Occidentale de MASA-FUERO.



GEZIGT van de N. O. Kust van MASA-FUERO.



GEZIGT van de West Kust van MASA-FUERO.

voyoit réduit à quatre-vingt-deux hommes. La mortalité devoit naturellement avoir été plus grande encore sur le *Tryal*, dont l'Equipage avoit presque toûjours été jusqu'aux genoux dans l'eau, sur le tillac; cependant, il n'y étoit mort que quarante-deux hommes, & son bonheur en avoit sauvé trente-neuf. Les Soldats de Marine & les Invalides avoient été plus maltraités que les Matelots. De cinquante Invalides, que le *Centurion* avoit à bord, il n'en étoit échappé que quatre; & onze Soldats de Marine, de soixante & dix-neuf. A bord du *Glocester*, tous les Invalides périrent; & de quarante-huit Soldats de Marine, il n'en resta que deux. En un mot, les trois Vaisseaux, qui devoient composer désormais toute l'Escadre, étoient montés de neuf cens soixante & un hommes à leur départ d'Angleterre; & l'on n'en comptoit plus que trois cens trente-cinq, en y comprenant les Mousses. Ce nombre suffisoit à peine pour la manœuvre. Cependant, comme on ignoroit alors ce que l'Escadre de Pizarro étoit devenue, on devoit supposer qu'elle étoit dans la Mer du Sud, & que si elle n'avoit pû passer les Détroits sans souffrir beaucoup, elle avoit trouvé des rafraîchissemens & des recrues dans tous les Ports de ces Mers, qui lui étoient ouverts. On sçavoit d'ailleurs, par quelques informations, que les Espagnols équipoient une autre Escadre à Callao. Toutes ces réflexions paroissoient capables de décourager les Anglois. Mais un événement fort imprévû ranima toutes leurs espérances.

Prise d'un Vaisseau Espagnol.

Vers le commencement de Septembre, lorsqu'ils se disposoient à quitter l'Isle, ils découvrirent, au Nord-Est, un Bâtiment, qu'ils prirent d'abord pour un Vaisseau de l'Escadre; mais l'ayant bien-tôt reconnu pour un Espagnol, qu'ils supposérent destiné pour Valparaiso, ils lui donnèrent la chasse. Cette victoire leur coûta peu (*b*). C'étoit un Vaisseau Marchand du port de quatre cens cinquante tonneaux, dont l'Equipage montoit à cinquante-trois hommes, tant blancs que noirs. Sa principale charge consistoit en sucre & en étoffes bleues de laine, qui se fabriquent dans la Province de Quito, avec plusieurs balles d'autres étoffes grossières de différentes couleurs, qui portent, dans ces Quartiers, le nom de *Pannia de Tierra*, & quelques balles de coton & de tabac; mais les Anglois y trouvèrent ce qu'ils cherchoient avec plus d'empressement, c'est-à-dire plusieurs coffres remplis d'argent travaillé, & vingt-trois serons de piastres, pesant chacun deux cens livres, sans compter plusieurs lettres & d'autres papiers, dont ils se promirent de tirer quantité d'éclaircissemens.

Informations que les Anglois en reçoivent.

Ce Bâtiment, qui se nommoit *Nôtre-Dame du Mont-Carmel*, étoit commandé par Dom Manuel *Zamora*. Il étoit parti de Callao, depuis vingt-sept jours; & sa destination étoit en effet pour Valparaiso, dans le Chily, où il devoit se charger, pour le retour, de bled & de vin, de quelque or, & de menus cordages, dont on en fait de gros au Port de Lima. Les Anglois du *Centurion*, qui étoit le Vaisseau vainqueur, n'eurent rien de plus pressant

(*b*) Il n'avoit que trois pièces de canon, de quatre livres de balle, hors d'état de servir, & quelques pistolets. *Pag.* 148.

ANSON. 1741.

pressant que de prendre des informations. Jusqu'alors ils n'avoient sçu qu'imparfaitement la force & la destination de l'Escadre, qu'ils avoient rencontrée à la hauteur de Madere.

Informations fort utiles aux Anglois.

ILS apprirent, de leurs Prisonniers, qu'elle étoit composée de cinq grands Vaisseaux Espagnols, commandée par l'Amiral Pizarro, & proprement destinée à traverser leurs desseins; mais que Pizarro, malgré tous ses efforts pour doubler le Cap de Horn, avoit été obligé de retourner à la Rivière de Plata, après avoir perdu deux de ses plus gros Vaisseaux. Ils sçurent aussi que, de la Plata, cet Amiral avoit averti les Espagnols du Perou, qu'une partie de l'Escadre Angloise pouvoit passer avec succès dans la Mer du Sud; mais que jugeant, par sa propre expérience, qu'elle y arriveroit foible & peu capable de défense, il conseilloit au Viceroi d'armer en guerre le plus de Vaisseaux qu'il pourroit employer à cet usage, & de les envoyer vers le Sud, où vraisemblablement ils surprendroient ceux des Anglois, l'un après l'autre, avant qu'ils pussent trouver l'occasion de se procurer des rafraîchissemens. Le Viceroi, goûtant ce conseil, avoit fait équiper sur le champ quatre Vaisseaux, qui étoient partis de Callao; un de cinquante pièces de canon, deux de quarante, & un de vingt-quatre. Trois de ces Bâtimens avoient reçu ordre de croiser à la hauteur du Port de la Conception, & l'autre à celle de Juan Fernandez. Ils avoient gardé leurs postes jusqu'au 6 de Juin, mais n'ayant pas vû paroître les Anglois, ils avoient repris alors la route de Callao, dans la pleine persuasion que leurs Ennemis n'avoient pu tenir si long-tems la Mer, & que, s'ils n'étoient pas abîmés dans les flots, ils avoient pris du moins le parti de retourner vers l'Europe. Ces Vaisseaux Espagnols avoient été dispersés par une tempête, pendant qu'ils étoient en croisière. Ensuite ils avoient été desarmés en arrivant à Callao; & les Prisonniers ajoûtèrent, qu'en quelque-tems qu'on apprît, à Lima, l'arrivée des Anglois dans ces Mers, il se passeroit au moins deux mois, avant que le Viceroi pût rétablir son Escadre.

Danger qui les avoit menacés.

CES éclaircissemens étoient d'autant plus favorables, que l'Equipage du *Centurion* ayant trouvé, à son débarquement dans l'Isle de Juan Fernandez, quelques morceaux de cendre, des restes de poissons, des jarres fraîchement brisées, & d'autres traces récentes du séjour des Espagnols, M. Anson ne put douter, que s'il étoit arrivé quelques jours plutôt, dans cette Isle, il n'y eût rencontré ses Ennemis; & dans l'état où ses fatigues l'avoient réduit, cette rencontre auroit été fatale, non-seulement au *Centurion*, mais encore au *Tryal*, au *Glocester*, & à la Pinque *Anne*, qui étoient venus séparément. Les Espagnols du *Carmel*, ayant appris, à leur tour, ce que les Anglois avoient souffert, parurent fort surpris qu'ils eussent pû résister à tant de maux. Ils furent conduits, avec leur Bâtiment, dans la Baye de Juan Fernandez. Leur étonnement redoubla, lorsqu'ils y virent le *Tryal* à l'ancre. Ils s'imaginèrent d'abord qu'il avoit été construit dans l'Isle; & leur admiration tomba sur l'adresse des Anglois, qui avoient été capables, après tant de fatigues, & dans un espace si court, non-seulement de reparer leurs autres Vaisseaux, mais d'en construire un de cette forme. Ensuite, apprenant qu'il étoit venu d'Angleterre avec le reste de l'Escadre, ils ne pouvoient comprendre qu'il eût fait le tour du Cap de Horn, tandis que

Combien leur état causa d'étonnement aux Espagnols.

que les meilleurs Vaisseaux d'Espagne avoient été forcés de renoncer à cette entreprise.

ANSON. 1741. Ils se disposent à croiser.

LES Lettres, qui s'étoient trouvées à bord du *Carmel*, donnèrent d'autres lumières aux Anglois. Elles portoient, que plusieurs Vaisseaux Marchands devoient partir du Port de Lima, pour Valparaiso. M. Anson, formant divers projets sur un si beau fondement, dépêcha aussi-tôt le *Tryal*, avec ordre d'aller croiser à la hauteur du dernier de ces deux Ports. Il résolut en même-tems de séparer ses autres Vaisseaux, & de les employer en différentes croisières; autant pour diminuer la crainte d'être découvert de la Côte, que pour augmenter la facilité de faire des prises. Celle qu'on venoit de faire avoit inspiré, aux Equipages, une ardeur qui leur faisoit oublier tous leurs maux. L'Artillerie de la Pinque *Anne* fut transportée sur le *Carmel*; & le *Glocester* reçut, pour sa manœuvre, un renfort de vingt-trois Matelots Espagnols. Après ces dispositions, on leva l'ancre, le 19 de Septembre. Le *Glocester* eut ordre d'avancer jusqu'à cinq degrés de Latitude Méridionale, & de croiser à la hauteur des Côtes les plus élevées de Paita, mais à la distance convenable pour n'être pas découvert. Le *Centurion* & le *Carmel* portèrent à l'Est, pour joindre le *Tryal* à la hauteur de Valparaiso. Cinq jours après, ils rencontrèrent ce Bâtiment, qui avoit déja pris, avec peu de résistance, un Vaisseau Espagnol de six cens tonneaux, nommé l'*Aranzanu*. Il y avoit trouvé à-peu-près la même charge que celle du *Carmel*, à l'exception de l'argent, qui n'excedoit guères la valeur de cinq mille livres sterling. Mais la joye de cette victoire étoit troublée, par le malheur qu'il avoit d'être démâté & de faire eau de toutes parts. Il n'y avoit point d'espérance de pouvoir le radouber en pleine Mer; & les conjonctures ne permettoient pas d'aller perdre du tems dans un Port. M. Anson prit le parti de le détruire, & de faire passer l'Equipage & les munitions à bord de l'*Aranzanu*, qu'il nomma *La Prise du Tryal*. Ce Vaisseau, que le Viceroi du Perou avoit armé plus d'une fois en guerre, fut destiné à servir de Frégate; & M. *Saunders* fut choisi pour la commander. Elle se trouva montée de vingt pièces de canon, en y comprenant les douze qui étoient à bord du *Tryal*.

Prise de l'Aranzanu.

Ce Vaisseau est nommé La Prise du Tryal.

DANS les grandes vûes du Chef d'Escadre, on ne se promettoit pas moins que d'intercepter tous les Vaisseaux employés au Commerce, entre le Perou & le Chily, au Sud, & entre Panama & le Perou, au Nord. Mais, suivant la réflexion de l'Auteur, „ les arrangemens les mieux concertés n'emportent avec eux qu'une plus grande probabilité de succès, & ne vont „ jamais jusqu'à la certitude; parceque les accidens, qui ne peuvent entrer „ en compte dans les délibérations, ont souvent la plus grande influence „ sur les événemens". La fâcheuse avanture du *Tryal*, & la nécessité, qui força les autres Vaisseaux de quitter leur croisière pour l'assister, donnèrent le tems aux Navires Espagnols, d'arriver au Port de Valparaiso. On ne découvrit point une seule voile ennemie, jusqu'au 5 de Novembre; & l'on ne douta plus alors, que les Habitans de Valparaiso, ne voyant point paroître le *Carmel* & l'*Aranzanu*, n'eussent formé des soupçons, qui leur avoient fait mettre un Embargo sur tous les Vaisseaux Marchands de leur Côte. Il étoit

Projets qui s'évanouissent.

ANSON. 1741.

étoit à craindre aussi que le Viceroi ne fît travailler actuellement à remettre son Escadre en Mer; car un Exprès n'employe pas ordinairement plus de vingt-neuf ou trente jours, pour se rendre, par Terre, de Valparaiso à Lima, & cinquante jours s'étoient déja passés depuis la prise du *Carmel*. Ce double sujet de crainte détermina les Anglois à se rendre, avec toutes leurs forces, sous le vent de Callao, pour se mettre en état de combattre l'Escadre Espagnole. Ils firent voile assez loin de la Côte, pour n'être pas découverts. M. Anson n'ignoroit pas qu'il est défendu, sous de rigoureuses peines, à tous les Vaisseaux du Pays, de passer le Port de Callao sans y relâcher. C'étoit se trahir soi-même, que de violer une Loi constamment observée. L'incertitude du lieu, où l'on pouvoit rencontrer les Espagnols, le fit porter au Nord. Il reconnut la petite Isle de *Saint Gallan*, qui n'étoit éloignée que d'environ sept lieues au Nord-Nord-Est, demi-Quart à l'Est. Cette Isle est située vers le quatorzième degré de Latitude Méridionale, à cinq miles, au Nord, d'une hauteur nommée *Morro-Veijo*, ou *Tête de Vieillard*. L'espace, entre l'Isle & cette hauteur, est la meilleure croisière qu'il y ait sur cette Côte; parceque tous les Vaisseaux destinés pour Callao, soit qu'ils viennent du Nord ou du Sud, cherchent à reconnoître ces deux endroits pour diriger leur cours. Le 5 de Novembre, vers le milieu du jour, on eut la vûe des hauteurs de *Barranca*, qui est située à dix degrés trente-six minutes de Latitude Méridionale. On en étoit à huit ou neuf lieues, lorsqu'on eut la satisfaction, si long-tems desirée, d'appercevoir un Vaisseau. Le *Centurion* lui donna la chasse, à toutes voiles, & le joignit en moins d'une heure. Il se rendit, après avoir essuyé quatorze coups de canon. C'étoit un Bâtiment de Guaiaquil, nommé *Sainte Therese de Jesus*, & du port d'environ trois cens tonneaux. Il étoit chargé, pour Callao, de bois de charpente, de fil de *Pito*, qui est très-fort, & qui se fait d'une espèce d'herbe; de draps de Quito, de cacao, de noix de coco, de tabac, de cuirs, de cire, & d'autres marchandises. Les espèces, qui se trouvèrent à bord, ne montoient qu'à cent soixante-dix livres sterling. La charge auroit été de grande valeur, si les Anglois en avoient pû disposer: mais comme il est défendu, aux Espagnols, de rançonner jamais leurs Vaisseaux, la plûpart des choses qu'on leur prend, dans ces Mers, n'ont pas d'autre utilité, pour le Vainqueur, que celle qu'il en peut tirer pour son propre usage. Aussi les Anglois faisoient-ils consister leur principal avantage, dans le mal qu'ils causoient à leurs Ennemis (*i*).

Les Anglois vont se placer sous le vent de Callao.

Isle de Saint Gallan, bonne croisière.

Prise de la Sainte Therese.

OUTRE l'Equipage, qui montoit à quarante-cinq hommes, leur prise avoit à bord quatre hommes & trois femmes, nés tous de Parens Espagnols, & trois Esclaves noires, qui servoient les femmes. L'Auteur fait valoir, avec raison, la vertu des Officiers Anglois; sur-tout, dit-il, dans la disposition où devoient être naturellement des gens de Mer, qui depuis près d'un an gardoient une continence forcée. Ces trois Dames étoient une Mère & ses deux Filles, dont l'aînée pouvoit avoir vingt & un ans, & la cadette quatorze. Elles furent excessivement allarmées, de se voir entre les mains d'un

Trois Dames qui s'y trouvent, & générosité des Officiers Anglois.

(*i*) Pag. 185 & 186.

d'un Ennemi, que les anciennes violences des Flibustiers & la différence de la Religion leur faisoient envisager avec horreur. La beauté singulière de la plus jeune des deux Filles devoit augmenter leurs craintes. Aussi s'étoient-elles cachées, lorsque les Vainqueurs étoient passés sur leur Bord; & ce ne fut pas sans peine qu'elles se laissèrent engager à sortir de leur retraite. Cependant un des Lieutenans du *Centurion* les rassura bientôt par ses politesses. Le Chef d'Escadre, informé de cet événement, ordonna qu'elles resteroient à bord de leur Vaisseau, & dans l'appartement qu'elles avoient occupé jusqu'alors, où elles ne cesseroient pas d'être bien servies; avec défense de leur donner le moindre sujet de peine. Il permit même, pour assurer l'exécution de ses ordres, & pour leur donner le moyen de se plaindre, si quelqu'un étoit capable d'y manquer, que le Pilote Espagnol, qui est considéré dans cette Nation comme la seconde personne d'un Vaisseau, demeurât près d'elles, avec la qualité de Garde & de Protecteur. Il donna cette commission au Pilote, parcequ'on avoit crû s'appercevoir qu'il prenoit un intérêt fort vif à la sûreté des trois Dames. Il s'étoit même donné pour le Mari de la plus jeune. Mais on sçut bientôt, par le témoignage des Prisonniers, & dans la suite par d'autres circonstances, dont le récit n'est que differé, qu'il n'avoit pris cette qualité, que pour la mettre plus sûrement à couvert des outrages dont il la croyoit menacée. Mais ce généreux procédé du Commandant dissipa toutes les frayeurs des trois Prisonnières.

Rougeur de la Mer, & sa cause.

Les quatre Vaisseaux se rejoignirent, pour tourner ensemble le cap au Nord. La Mer, dans le même endroit, leur parut d'un très-beau rouge, à plusieurs miles autour d'eux. On observa que cette couleur venoit d'une prodigieuse quantité de [fraye de] poisson, qui couvroit la surface de l'eau. Un peu de cette eau, qu'on eût la curiosité de mettre dans un verre, ne laissoit pas d'être aussi pure que le cristal; excepté qu'on y voyoit surnâger quelques globules rouges & glaireux (*k*).

Différence de la chaleur dans des Latitudes égales.

En rangeant la Côte, on remarquoit presque sans cesse un Courant, qui faisoit dériver les Vaisseaux, vers le Nord, l'espace de dix ou douze miles par jour. A huit degrés de Latitude Méridionale, ils commencèrent à se voir entourés de bonites & de poissons volans, les premiers qu'ils eussent vûs depuis leur départ des Côtes du Bresil. C'est une singularité remarquable, que sur les Côtes Orientales de l'Amérique Méridionale, ils s'étendent à une Latitude beaucoup plus avancée que sur les Côtes Occidentales du même Continent; car on ne les perd de vûe, sur la Côte du Bresil, qu'en approchant du Tropique Méridional. Il paroît certain que cette différence vient des différens degrés de chaleur, dans la même Latitude, des deux côtés de ce vaste Continent (*l*).

Le

(*k*) Pag. 190.

(*l*) L'Auteur s'abandonne ici à ses réflexions sur les causes de cette différente chaleur, & se plaint que les Physiciens n'ayent jamais tourné leur attention de ce côté-là. Il commence par établir le fait; c'est-à-dire, que la Latitude d'un lieu ne fournit pas de règle par laquelle on puisse juger du degré de chaud ou de froid qui y règne. On ne sauroit nier, par exemple, que Londres n'ait des saisons plus chaudes que le fond de la Baye de Hudson, qui se trouve au même

ANSON. 1741.

Prise du Navire la Nôtre-Dame du Carmin.

Le 10 de Novembre, à trois lieues au Sud de l'Isle la plus Méridionale de *Lobos*, qui est située à six degrés vingt-sept minutes de Latitude du Sud

même degré de Latitude. Si l'on compare la Côte du Bresil avec la Côte Occidentale de la même partie de l'Amérique, comme Bahia avec Lima, la différence sera bien plus considérable. [Quoique la chaleur soit très-grande sur la Côte du Bresil, celle qu'on éprouve dans les Mers du Sud, à la même Latitude, est peut-être aussi temperée qu'en aucune autre partie de nôtre Globe, puisqu'en rangeant cette dernière Côte, la chaleur que l'on eut, n'égala pas une seule fois celle d'un jour d'Eté un peu chaud en Angleterre: ce qui parut d'autant plus frappant, qu'il ne tomba point de pluyes. On pourroit encore confirmer cette proposition, en observant qu'au haut des Andes, qui sont situées sous la Ligne, la neige ne se fond en aucun tems de l'année: marque d'un plus grand froid qu'il n'en règne dans plusieurs lieux, placés bien au-delà du Cercle Polaire.] Les Thermometres, qui doivent passer pour une règle infaillible du degré du chaud & du froid, font voir que dans des Latitudes très-avancées, telles que Petersbourg, la chaleur est quelquefois beaucoup plus grande qu'on ne l'a jamais observée entre les Tropiques; à Londres, en 1746, on eut, pendant quelques heures, une chaleur supérieure à celle qu'éprouva un Vaisseau de l'Escadre de M. Anson, en allant d'Angleterre au Cap de Horn, & au retour. L'Eté de cette année, un Thermometre gradué, suivant la méthode de *Farenheit*, monta une fois, à Londres, jusqu'au 78'; & la plus grande hauteur qu'un Thermometre du même genre ait atteint, dans le Vaisseau de l'Escadre, ne fut que de 76'. C'étoit dans l'Isle de Sainte Catherine, vers la fin de Décembre, le Soleil étant vertical, à trois degrés près. A Petersbourg, en 1734, le 20 & le 25 de Juillet, le Thermometre monta jusqu'à 98', à l'ombre; [c'est-à-dire, à vingt-deux divisions de plus qu'à Sainte Catherine:] degré de chaleur prodigieux. Pourquoi la chaleur passe-t'elle pour si violente dans plusieurs endroits entre les Tropiques, tandis qu'il paroît, par ces exemples, qu'elle est souvent égalée, ou même surpassée vers le Cercle Polaire? L'Auteur répond, que l'estime du chaud, dans un lieu particulier, ne doit pas être fondée sur le degré de chaleur qui y règne quelquefois, mais plutôt sur la chaleur moyenne d'une saison, ou peut-être d'une année entière. [En considérant la chose sous ce point de vûe, on verra aisément combien un même degré de chaleur doit paroître incommode, en durant longtems sans variation sensible. Par exemple, comparant ensemble Sainte Catherine & Petersbourg, si l'on suppose, qu'en Eté, la chaleur soit à Sainte Catherine de 76', & en Hyver de 56', diminution qui paroît assez forte, la chaleur moyenne pour toute l'année sera de 66', & celà peut-être de nuit aussi bien que de jour, avec peu de variation. Ainsi, ceux qui font fréquemment usage de Thermometres, ne disconviendront point, que ce degré de chaleur, continué long-tems, ne passe, chez la plûpart des hommes, pour suffoquant. Or, comme à Petersbourg, le Thermometre indique rarement une chaleur plus grande que celle qui a lieu à Sainte Catherine; cependant comme, dans d'autres tems, le froid est beaucoup plus grand, la chaleur moyenne pour une année, ou même seulement pour une saison, sera fort au-dessous de 66 degrés: car l'Auteur trouve que la variation du Thermometre, à Petersbourg, est au moins cinq fois plus grande entre les deux divisions les plus éloignées, que celle qu'il a supposé avoir lieu à Sainte Catherine.] Il ajoûte une raison, qui est prise de nous; c'est que nôtre sensation de chaleur ne répond pas infailliblement à la chaleur absolue indiquée par le Thermometre; ce qu'il éclaircit par d'autres explications. [Comme une succession perpétuelle d'air frais est nécessaire pour que nous puissions respirer, il y a aussi, quand il fait chaud, quelquetems, un air imprégné de vapeurs, qui ne manque jamais d'exciter en nous une idée de chaleur étouffante, bien plus grande que celle que la seule chaleur d'un air agité & pur auroit excité. Il suit de-là, que le Thermometre ne sauroit déterminer la chaleur que cette cause fait éprouver au corps humain; & que la chaleur, dans la plûpart des endroits situés entre les Tropiques, doit être beaucoup plus incommode, que le même degré de chaleur absolue, dans une Latitude plus avancée vers le Pôle. Car l'uniformité & la durée de la première de ces chaleurs, contribue à imprégner l'air d'une quantité prodigieuse d'exhalaisons & de vapeurs, la plûpart très-mal saines. Or, comme, dans ces Climats, les vents sont foibles & réglés, les exhalaisons changent seulement de place, sans être dissipées, ce qui rend l'Atmosphère moins propre pour la respiration, & produit par-là même cette sensation, qu'on appelle

Sud (m), les Anglois se saisirent, sans combat, d'un Navire Espagnol de [deux] cens soixante-dix tonneaux, nommé *Nôtre-Dame du Carmin*, qui avoit à bord quarante-trois Matelots. Sa charge étoit de l'acier, du fer, de la cire, du poivre, du bois de cedre, des planches, du tabac en poudre, des rosaires, des marchandises d'Europe en ballots, de la canelle, de l'empois bleu, & des indulgences. Ce Vaisseau, qui étoit chargé pour Callao, avoit touché à Paita, d'où il n'étoit parti que depuis vingt-quatre heures. Entre les Prisonniers, il se trouva un Irlandois, nommé *Williams*, de qui l'on apprit, que le Gouverneur de Paita, informé que les Anglois croisoient dans cette Mer, s'occupoit actuellement à faire transporter, dans les Terres, le trésor du Roi & le sien. On sçut aussi qu'il y avoit, à la Douane de Paita, une somme considérable, qui appartenoit à quelques Marchands de Lima, & qu'elle devoit être embarquée à bord d'un Navire qui étoit actuellement dans le Port. L'idée d'une si belle proye, joint à la certitude que l'Escadre ayant été découverte, l'allarme seroit bien-tôt répandue sur toute la Côte, & qu'il seroit inutile d'y croiser plus longtems, détermina M. Anson à tenter de surprendre Paita. C'étoit, d'ailleurs,

ANSON. 1741.

Motifs qui portent les Anglois à faire une entreprise sur Paita.

pelle chaleur étouffante; au-lieu que dans des Latitudes plus avancées, ces vapeurs s'élèvent probablement en moindre quantité, sans compter que des vents irréguliers & violens les dissipent souvent de manière, que le même degré de chaleur absolue n'est pas accompagné de cette incommode sensation de chaleur suffoquante. Il seroit à souhaiter, que, comme cet article intéresse le genre humain, & en particulier tous les Voyageurs, on l'approfondît avec soin, & que tous les Vaisseaux destinés à faire des Voyages dans des Climats chauds, fussent fournis de Thermometres d'une fabrique connue, & qu'on marquât exactement les observations journalières qu'on pourroit faire par leur moyen.

Ici l'Auteur s'étend sur la beauté du Climat du Perou, & remarque que tout y contribue à rendre l'air ouvert & la lumière du jour agréable. En d'autres Pays, dit-il, la chaleur insupportable du Soleil, en Eté, fait qu'on ne sauroit, la plus grande partie du jour, ni travailler, ni même prendre l'air; & les fréquentes pluyes ne sont pas moins incommodes dans des saisons plus temperées: Mais, dans cet heureux Climat, les nuages n'y dérobbent les rayons perpendiculaires du Soleil, que pour faire jouïr ces heureux Habitans, de la beauté de la lumière, sans en ressentir les incommodités. Aussi peut-on travailler chez soi, & même à la Campagne, toutes les heures du jour; & cette fraîcheur de l'air, qui, dans d'autres Climats, est quelque-fois l'effet des pluyes, n'est ici occasionnée que par les Brises des Régions plus froides situées au Sud. Il y a lieu de supposer, qu'une temperature aussi heureuse est principalement dûe au voisinage de ces prodigieuses Andes, ou Montagnes, qui étant paralleles à la Côte, dont elles sont peu éloignées, & s'élevant beaucoup plus haut qu'aucune autre Montagne, ont, sur leur pente, une grande étendue de Pays, où, suivant qu'ils sont plus ou moins éloignés du sommet, on a toutes sortes de Climats dans toutes les saisons de l'année. Ces Montagnes, en interceptant une grande partie des vents d'Est, qui règnent généralement dans le Continent de l'Amérique Méridionale, & en rafraîchissant cette partie de l'air qui passe par dessus leurs sommets couverts de neige, sont sans doute la cause, que les Côtes voisines & les Mers du Perou peuvent être rangées dans la classe des Climats les plus temperés. Car dès que les Anglois se trouvèrent à une certaine distance de la Ligne, où ces Montagnes ne purent plus leur être d'aucun secours, & qu'ils n'eurent plus rien pour se mettre à l'abri, du côté de l'Est, que les Hauteurs de l'Isthme de Panama, qui ne sont que des Taupinières en comparaison des Andes, ils éprouvèrent, en deux ou trois jours, qu'ils avoient passé, de l'air temperé du Perou, dans le Climat brûlant des Indes Occidentales.] *Pag.* 203 *& précédentes.*

(m) Il y a deux Isles de ce nom: celle-ci, qui s'appelle *Lobos de la Mar*; & une autre plus Septentrionale, qui ressemble beaucoup à la première, & qu'on nomme *Lobos de Tierra.*

ANSON. 1741.

leurs, une occasion de mettre en liberté ses Prisonniers, qui étoient en grand nombre, & qui consumoient des provisions, dont il avoit besoin lui-même. Il n'avoit pas manqué de s'instruire exactement, de la force & de l'état de cette Place. L'entreprise lui parut sans danger, & le succès presque infaillible.

Description de Paita & de ses environs.

La Ville de Paita est située dans un Canton fort stérile (n), dont le terrein n'est composé que de sable & d'ardoise. Elle ne contient qu'environ deux cens Familles. Les maisons y sont d'un seul étage, & n'ont pour murs que des roseaux fendus, enduits d'argile, avec des toits de feuilles séches. Cette manière de bâtir est assez solide, pour un Pays où la pluye est extrêmement rare. La plûpart des Habitans sont des Indiens, des Esclaves Negres, des Mulâtres, ou des Mestices, entre lesquels on voit peu de Blancs. Le Port, qui passe pour un des meilleurs de cette Côte, ne mérite néanmoins que le nom de Baye: mais l'ancrage y est sûr & commode. Il est fréquenté par les Vaisseaux qui viennent du côté du Nord; & c'est le seul lieu de relâche, pour ceux qui partant d'Acapulco, de Sonsonnate, de Realejo & de Panama, veulent se rendre à Callao. La longueur de ces Voyages, où, pendant presque toute l'année, on a le vent contraire, oblige de border la Côte pour faire de l'eau. Quoique les environs de Paita soyent si arides, qu'on n'y trouve pas d'eau douce, ni aucune sorte d'herbages, ou d'autres provisions que du poisson & des chèvres, les Indiens, ont à deux ou trois lieues de-là, vers le Nord, une Ville nommée *Colan*, d'où ils transportent à Paita, sur des Radeaux, de l'eau, du maïz, des herbages, de la volaille & d'autres rafraîchissemens. On y amène aussi des bestiaux de *Piura*, autre Ville, qui en est à quatorze lieues dans les Terres (o). L'eau qu'on apporte de Colan, est d'une couleur blanchâtre; mais cette couleur ne l'empêche pas d'être fort saine; & l'on prétend même qu'en serpentant dans des Bois de salse-pareille, elle s'imprégne des vertus de cet arbre. Outre ces commodités, le Port de Paita est un lieu de débarquement, pour les Passagers qui vont d'Acapulco & de Panama à Lima. Comme il est à deux cens lieues de Callao, qui sert de Port à cette Capitale du Perou, & que la route par Mer ne se fait presque jamais qu'avec un vent contraire, on aime d'autant mieux prendre la Terre, qu'il y a sur la Côte un chemin assez commode, où l'on trouve des Villages & des Gîtes (p) (q).

PAITA

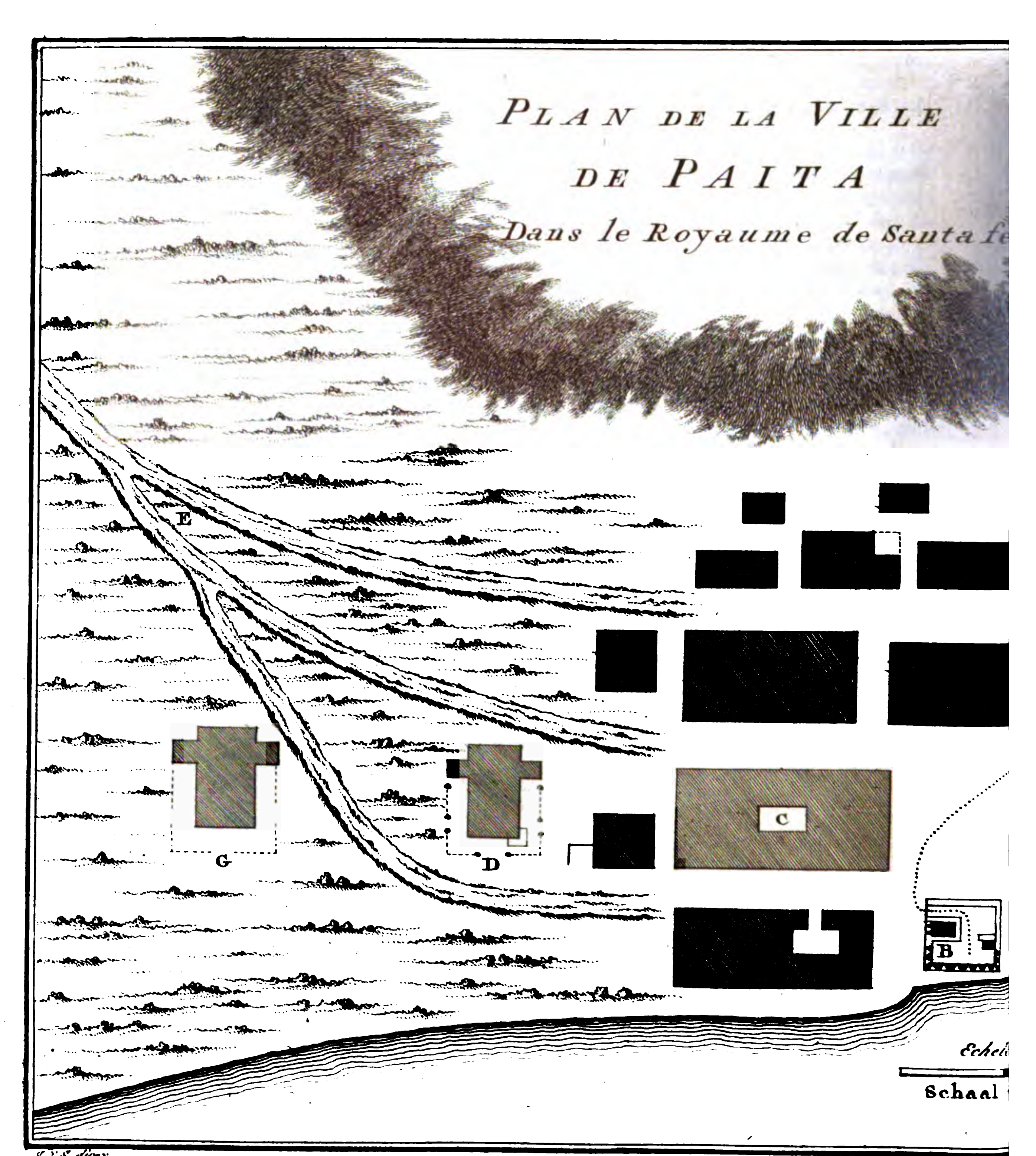
(n) A cinq degrés douze minutes de Latitude Méridionale.

(o) Cette Ville est mal nommée *Rivera*, dans l'Edition de Paris, & *Picera* dans le Plan de Paita, où elle est dite à quarante-deux miles de la dernière; erreur qui se trouve aussi dans le Plan de l'Edition Angloise; mais le Texte la marque trois fois seulement à quatorze lieues. R. d. E.

(p) Pag. 221 & précédentes.

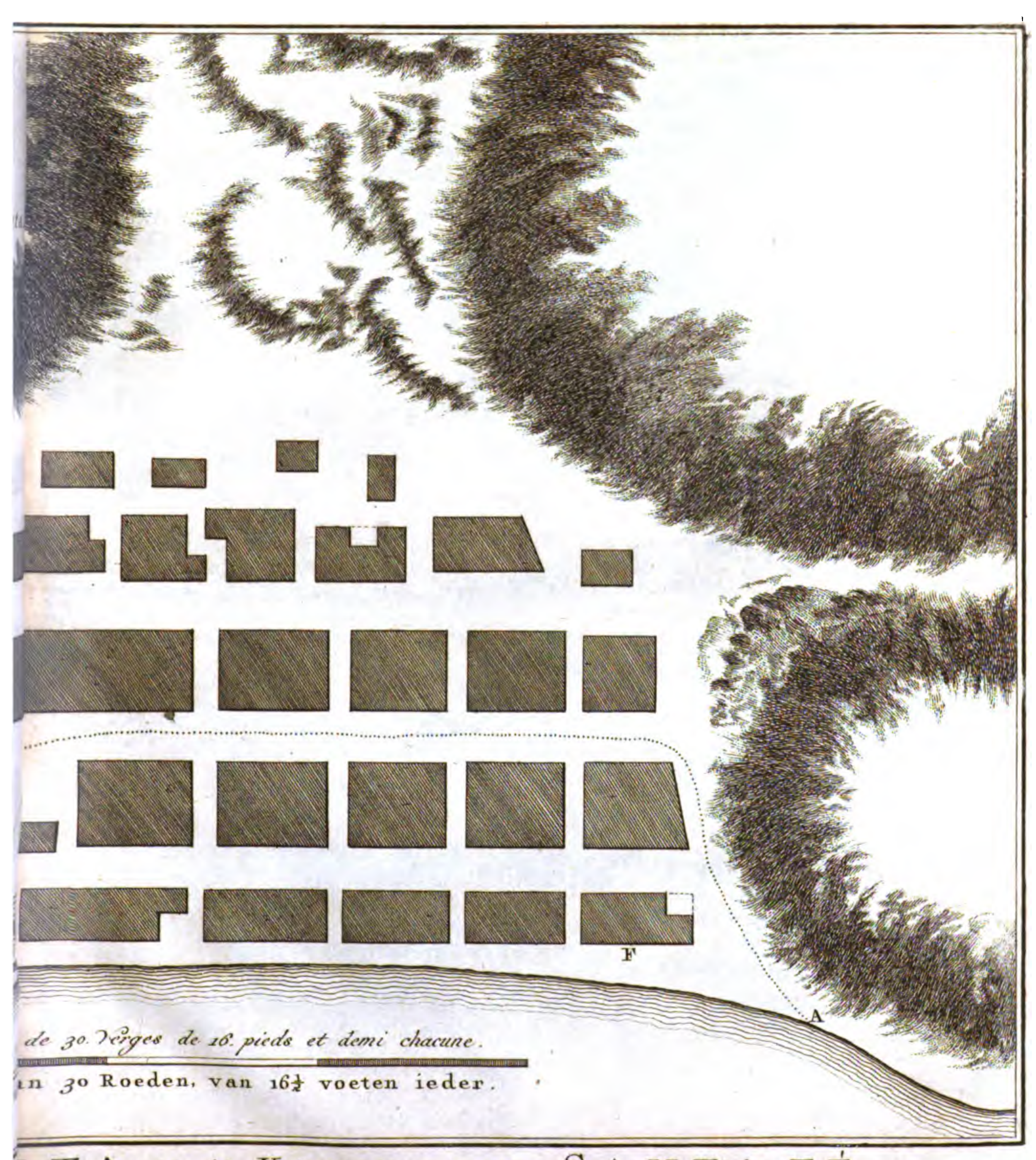
(q) On joint le Plan de cette Ville, dont voici les Renvois.

A. Endroit où les Chaloupes mirent quarante-neuf hommes à terre.
B. Le Fort, deffendu par six canons de quatre & six livres de balle.
C. Maison du Gouverneur.
D. Couvent des P. P. de la Mercy.
E. Chemin de Piura, grande Ville, située dans les Terres, à la distance de quatorze lieues.
F. La Douane où les Anglois trouvèrent la plus grande partie du Trésor.
G. L'Eglise Paroissiale. R. d. E.



J. V. S. direx.

GROND-TEKENING VAN DE STAD PA



TA, IN 'T KONINGRYK SANTA-FÉ.

Projet de l'attaque.

Paita eſt une Ville ouverte, qui n'eſt défendue que par un Fort. M. Anſon avoit appris, de ſes Priſonniers, que ce Fort étoit muni de huit pièces de canon, mais qu'il n'étoit fermé que d'un mur de brique, ſans foſſé, ſans ouvrages extérieurs, ſans rempart, & qu'il n'avoit, pour Garniſon, qu'une Compagnie très-foible. On ajoûtoit, à la vérité, que la Ville pouvoit armer trois cens hommes. Mais comme le deſſein du Chef d'Eſcadre étoit d'employer la ſurpriſe, il ne deſeſpéra point d'emporter la Place dès la nuit ſuivante. Ses Vaiſſeaux étoient à douze lieues de la Côte ; diſtance qui les aſſuroit de n'être pas découverts, & qui n'empêchoit pas qu'en forçant de voiles ils ne puſſent arriver dans la Baye avec la nuit. Cependant ſa prudence lui fit juger qu'ils étoient trop gros, pour n'être pas apperçus, dans les ténèbres mêmes, & qu'à cette vûe les Habitans allarmés ne manqueroient pas de tranſporter leurs meilleurs effets dans les Terres. Cette expédition, d'ailleurs, ne lui paroiſſant point aſſez conſidérable pour demander toutes ſes forces, il prit la réſolution de n'y employer que les Chaloupes. *Brett*, ſon Lieutenant, fut chargé de l'entrepriſe, avec cinquante-huit hommes choiſis : & pour le garantir des embarras qui pouvoient naître de l'obſcurité de la nuit, ou de l'ignorance des lieux, deux Pilotes Eſpagnols reçurent ordre de lui ſervir de Guides. Dans une commiſſion ſi délicate, on crut devoir s'aſſurer d'eux, en leur promettant qu'après avoir ſervi fidèlement ils ſeroient renvoyés ſans rançon, eux & tous les autres Priſonniers ; mais en les aſſurant auſſi, qu'au moindre indice de trahiſon, ils auroient la tête caſſée, & que tous leurs Compagnons ſeroient conduits en Angleterre. L'Auteur obſerve, comme une circonſtance fort ſingulière, qu'un de ces deux hommes avoit été pris, vingt ans auparavant, par le Capitaine *Clipperton*, qui l'avoit forcé de lui ſervir de Guide, pour ſurprendre *Truxillo*, Ville ſituée dans les Terres au Sud de Paita. Ainſi ſon mauvais ſort l'avoit deſtiné à faire réuſſir, contre ſa Nation, les deux ſeules entrepriſes qu'on ait tentées à terre, ſur cette Côte, pendant un ſi long intervalle (r).

Comment les Anglois ſurprennent Paita.

Ce ne fut point avant dix heures du ſoir, que Brett arriva dans la Baye avec les Chaloupes. Il y entra ſans avoir été découvert ; mais lorſqu'il s'approchoit du rivage, quelques gens, à bord d'un Vaiſſeau qui étoit à l'ancre, l'apperçurent & donnèrent l'allarme, en criant de toutes leurs forces, *les Anglois, les chiens d'Anglois!* Leurs cris furent entendus du Fort. Bientôt le trouble ſe répandit dans toute la Ville. Brett vit pluſieurs lumières, qui ſe promenoient rapidement, & d'autres marques d'une extrême agitation. Il exhorta ſa troupe à ramer vivement, pour ôter à l'Ennemi le tems de ſe mettre en défenſe. Cependant, avant qu'ils puſſent gagner la terre, les Soldats du Fort mirent quelques pièces de canon en état de tirer, & les pointèrent ſi juſte, vers le lieu du débarquement, que le premier boulet paſſa au-deſſus de la tête des Anglois.

Mais Brett ne leur laiſſa pas le tems de lui envoyer une ſeconde volée. Auſſi-tôt que ſes gens furent à terre, un de leurs Guides les conduiſit à l'en-

(r) *Ibidem*, pag. 223.

ANSON. 1741.

l'entrée d'une rue étroite, à cinquante pas du rivage. Ils s'y trouvèrent à couvert du feu du Fort; & s'étant formés, comme l'occasion le permettoit, ils marchèrent droit à la Place d'armes. C'est un grand espace quarré; où se termine la rue par laquelle ils étoient entrés. Le Fort fait un des côtés de cette Place, & la Maison du Gouverneur en forme un autre. Quoiqu'ils marchassent en assez bon ordre, leurs propres cris, qui venoient de leur ardeur & de l'espérance du butin, le bruit de leurs armes, & le son de leurs tambours, qui se faisoient entendre de toute leur force, persuadèrent aux Habitans que l'Ennemi étoit en fort grand nombre, & qu'ils n'avoient pas d'autre ressource que la fuite. Les Anglois n'essuyèrent qu'une décharge de quelques Marchands, postés dans une galerie qui entouroit la Maison du Gouverneur. Mais ces timides Guerriers perdant courage, au premier feu qu'on fit sur eux, quittèrent leur Poste, & laissèrent la Place à la discrétion des Vainqueurs (s). On n'eut pas moins bon marché de la Garnison du Fort, qui escalada ses propres murs pour se sauver dans les Bois. Ainsi, dans l'espace d'un quart d'heure, les Anglois se trouvèrent maîtres de la Ville, sans autre perte, que d'un homme tué & deux de blessés.

Ils s'en rendent maîtres.

Usage qu'ils font de leur victoire.

BRETT plaça une Garde dans le Fort; une autre, à la Maison du Gouverneur, qui s'étoit enfui, un pied chaussé, l'autre nud, abandonnant sa femme, qui n'étoit âgée que de dix-sept ans, & qu'il n'avoit épousée que depuis trois jours (t); d'autres Gardes, ou du moins des Sentinelles à toutes les avenues de la Ville. Ensuite, son premier soin fut de prendre possession de la Douane, où les Trésors des Marchands étoient déposés. [Tandis qu'il s'occupoit de ce soin, les Matelots, fouillant les maisons voisines de leur poste, se jettèrent avec avidité sur les habits des Espagnols, qui étoient chamarrés de galons & de broderies, & les endossèrent d'abord, pardessus leurs jaquettes crasseuses & leurs chausses poissées, sans oublier les belles perruques & les chapeaux bordés. Les derniers venus ne trouvant que des juppes & des robbes de femmes, ne firent pas difficulté de se parer des plus magnifiques. Les premiers de ces Masques ridicules, qui se présentèrent aux yeux de Brett, étoient si bien déguisés, qu'il eut peine à les reconnoître.] Il trouva des Magasins remplis de marchandises précieuses, qui étoient tout-à-fait inutiles à l'Escadre: mais le jour suivant, lorsque M. Anson se fut approché avec toutes ses forces, & qu'on entra dans un compte plus exact des fruits de la victoire, les Chaloupes suffirent à peine pour le transport du butin. On apprit, dans la suite, que les Espagnols avoient fait monter leur perte à un million & demi de piastres; & l'Auteur croit que cette somme n'est pas exagérée. A ne compter que ce que les Anglois emportèrent, la vaisselle & l'argent monnoyé montoient à plus de trente mille livres sterling. Les joyaux, tels que les bagues, les bracelets,

A quoi les Espagnols ont fait monter leur perte.

(s) Pag. 227 & précédentes.

(t) Cette femme ne resta pourtant pas entre les mains des Anglois, & l'Auteur ajoûte, que deux Sentinelles, profitant du tumulte & de la confusion qu'entraine ordinairement la prise d'une Ville, sur-tout par surprise, la sauvèrent, dans l'instant même que les Anglois investissoient sa Maison. R. d. E.

lets, &c. étoient d'une valeur qu'il est difficile de fixer. D'ailleurs, le pillage particulier n'est pas compris dans ce compte. L'Auteur, embarrassé à fixer la somme, se réduit à confesser que ce fut le plus grand butin que les Anglois eussent fait sur cette Côte (v).

La Ville de Paita est livrée aux flammes.

Mais ils ne détruisirent pas moins de richesses, par la résolution qu'ils prirent de brûler la Ville, à l'exception de deux Eglises, [dans lesquelles les Anglois renfermèrent tous leurs Prisonniers, au nombre de quatre-vingt-huit personnes,] & qui se trouvoient heureusement séparées des maisons (x). L'ordre en fût ponctuellement exécuté. On remplit, en différens jours, plusieurs Edifices, de la poix & du goudron dont les Magasins étoient bien fournis. Le feu prit avec tant de violence, & l'action en fut si générale & si prompte, que tout l'art des hommes n'auroit pas été capable de l'arrêter. Une bonne partie des effets, qui furent consumés par les flammes, étoient des draps fins, des soyeries, des batistes & d'autres marchandises. On encloua le canon du Fort; & cinq Vaisseaux, qui étoient dans le Port, furent coulés à fond, après qu'on eut coupé tous les mâts. Pendant cette exécution, les Habitans rassemblés sur une hauteur, firent plusieurs fois mine de vouloir attaquer la Ville & le Fort; mais leur courage se refroidit, jusqu'à n'oser soûtenir la vûe des Anglois.

Comment les Anglois traitent leurs Prisonniers.

Le Chef d'Escadre, satisfait de la fidélité des deux Pilotes Espagnols, ne balança point à leur accorder le prix de leurs services. Il y avoit, parmi les Prisonniers, plusieurs personnes de considération, entre lesquelles on avoit distingué un jeune homme de dix-sept ans, fils du Vice-Président du Conseil de Chily. L'impression qu'il avoit reçue, en naissant, de l'ancienne barbarie des Boucaniers & des Flibustiers, s'étoit renouvellée avec tant d'horreur, lorsqu'on l'avoit fait passer sur un Vaisseau de l'Escadre, qu'il avoit paru prêt à s'évanouir d'effroi. Il avoit déploré son sort, dans les termes les plus touchans, en regrettant son Père, sa Mère, ses Frères, ses Sœurs, sa Terre natale, dont il se croyoit séparé pour jamais; & n'envisageant rien de plus favorable, qu'un éternel & dur esclavage, tous les autres Espagnols avoient la même opinion de leur sort. M. Anson n'épargna rien pour leur faire perdre cette injurieuse idée. Il fit manger tour à tour, à sa table, ceux qui méritoient cette distinction: il ordonna qu'ils fussent tous traités, non-seulement avec humanité, mais avec décence. Aussi parurent-ils se rassurer, & la joye succéda même à leur crainte. Le jeune homme conçut tant de respect & de tendresse pour son Bienfaicteur, & prit tant de goût à la manière de vivre des Anglois, que lorsqu'on eut relâché à Paita, l'Auteur doute s'il n'auroit pas mieux aimé faire un Voyage en Angleterre, que de retourner dans sa Famille (y). Les trois Dames de la *Therese*, pour lesquelles on n'avoit pas cessé d'avoir toutes sortes d'attentions,

Reconnoissance des Espagnols.

(v) *Ibid.* pag. 252.

(x) On ne prit cependant cette résolution qu'après avoir fait faire, au Gouverneur, plusieurs messages, pour l'inviter à traiter du rachat de la Ville, en l'assurant qu'à son refus, elle seroit livrée aux flammes; mais le Gouverneur, qui avoit ramassé toutes les Forces du Pays, à plusieurs lieues à la ronde, charmé de se voir Général, & s'embarrassant peu du sort de sa Place, fut si fier, qu'il ne daigna pas même faire la moindre réponse. R. d. E.

(y) Pag. 255.

ANSON. 1741.

tions, furent si sensibles à cette politesse, qu'au moment de leur liberté, elles demandèrent d'être menées à bord du *Centurion*, pour témoigner elles-mêmes leur reconnoissance au Chef d'Escadre. Un Jésuite, qui paroissoit fort considéré des Espagnols, ne pouvoit se lasser de lui exprimer la sienne. Il marqua, sur-tout, une haute admiration pour la conduite qu'on avoit tenue à l'égard des Dames (z).

Principe d'une sage politique.

L'AUTEUR termine ce récit par des réflexions fort sensées. „ La manière, dit-il, dont les Espagnols peuvent penser de nôtre Nation, n'est pas „ une chose indifférente. Leur estime nous importe peut-être plus, que „ celle de tout le reste du Monde. Le Commerce, que nous avons fait a- „ vec eux, & que nous pouvons faire encore, est non-seulement fort con- „ sidérable, mais il est d'une nature toute particulière, qui exige de part „ & d'autre de l'honneur & de la bonne-foi. Ainsi M. Anson joignoit „ une considération politique à son propre penchant, qui le portoit à „ ne pas traiter avec dureté ceux que le sort des armes livroit entre „ ses mains (a) ".

Deux autres Prises des Anglois.

PENDANT l'expédition de Paita, le *Glocester*, commandé par Mitchel, avoit continué de croiser, avec tant de succès, qu'il s'étoit saisi de deux Bâtimens Espagnols; l'un, chargé de vins, d'eau-de-vie, d'olives en jarres, & d'environ sept mille livres sterling en espèces; l'autre, qui n'étoit qu'une grande Barque, dont la charge consistoit en coton. L'Escadre, ayant remis en Mer le 26, rencontra, dès le jour suivant, Mitchel avec ses deux Prises. Les Prisonniers de la dernière avoient déclaré d'abord qu'ils étoient très-pauvres; & les Anglois ne leur trouvant, en effet, que du coton, panchoient d'abord à la crédulité: mais lorsqu'ils eurent transporté la cargaison à bord du *Glocester*, ils furent agréablement surpris de reconnoître que ce coton n'étoit qu'un faux emballage, & qu'il y avoit, dans chaque jarre, un paquet de doubles pistoles & de piastres, dont le total montoit à douze mille livres sterling (b).

M. Anson se flatte de communiquer par l'Isthme avec la Flotte de l'Amiral Vernon.

APRÈS avoir rejoint le *Glocester*, on résolut de tourner vers le Nord, & de gagner, aussi-tôt qu'il seroit possible, le Cap de *Saint Lucas* en Californie, ou le Cap de *Corientes* sur la Côte du Méxique. En partant de Juan Fernandez, M. Anson s'étoit proposé de toucher aux environs de Panama, & d'y chercher les moyens de lier quelque correspondance [par Terre] avec la Flotte de l'Amiral Vernon, qu'il supposoit aux Indes Occidentales (c), où il sçavoit qu'elle devoit employer ses forces contre quelqu'un des Etablissemens Espagnols. Comme il lui paroissoit possible que Porto Bello fût déja occupée par une Garnison Angloise, il ne doutoit point qu'en arrivant à l'Isthme, il ne pût se procurer l'occasion de donner de ses nouvelles aux Anglois, qu'il supposoit sur la Côte de l'autre Mer, soit par les Indiens du Pays, qui sont assez bien disposés pour l'Angleterre, soit par le ministère même de quelque Espagnol, que l'espoir d'une grande récompense auroit pû gagner: & cette intelligence une fois établie, il devenoit fort aisé

(z) Pag. 258.
(a) Pag. 259.
(b) Pag. 266.

(c) L'Edition de Paris porte aux *Indes Orientales*. R. d. E.

aisé de continuer. Par une voye si courte, M. Anson se flattoit de recevoir du renfort. Il n'espéroit pas moins, qu'en concertant ses opérations avec ceux qui commandoient les forces Angloises dans la Mer du Nord, il ne pût se rendre maître de Panama même. Cette conquête, ajoûte l'Auteur, auroit mis proprement les Anglois en possession des richesses du Perou, ou, tout au moins, d'un équivalent pour ce que l'Angleterre auroit exigé de l'une ou l'autre Branche de la Maison de Bourbon (*d*).

Anson. 1741. Ses projets sur Panama.

Ce-

(*d*) Pag. 269 & précédentes. Mais le détail de ces idées mérite d'entrer du moins dans une Note. Après avoir supposé que l'Escadre eût doublé le Cap de Horn, sans aucune diminution de forces, ce qu'on doit juger possible par l'exemple du *Duc* & de la *Duchesse*, Armateurs de Bristol, qui ne perdirent que deux hommes depuis la Côte du Bresil jusqu'à l'Isle Juan Fernandez, l'Auteur, pour prouver qu'elle auroit pû ébranler l'Empire Espagnol, en Amérique, représente l'état où se trouvoient les Provinces maritimes du Chily & du Perou, & la disposition actuelle des Habitans, Espagnols & Indiens. „ La mesintelligence, dit il, règnoit entre „ les Gouverneurs. Les Créoles étoient mécontens à l'excès. Il n'y avoit ni armes „ ni munitions. Les garnisons & toute discipline militaire étoient absolument négligées. Les Indiens de la Frontière n'attendoient que le moment favorable pour prendre les armes, & pour se vanger des barbaries qu'ils avoient essuyées depuis deux „ siècles. M. Anson fut instruit de tout par „ les Lettres qu'il trouva sur ses Prises. La „ crainte de l'Escadre Angloise augmenta „ beaucoup l'animosité des Gouverneurs. Ils „ rejettoient l'un sur l'autre les malheurs „ qu'ils prévoyoient. Le Président du Chily, celui de Panama, & tous les autres „ Commandans, demandoient au Viceroi du „ Perou, les secours d'argent nécessaires „ pour leur défense. Le Viceroi répondoit „ que la Caisse Royale de Lima étoit vuide, „ & qu'il avoit assez de ses propres besoins. „ D'ailleurs, le Peuple étoit fort mécontent. „ Il étoit persuadé que, depuis plusieurs années, les affaires de la Monarchie n'avoient „ été ménagées que par des vûes particulières d'intérêt. Il y avoit cent preuves que „ telle étoit l'opinion règnante chez les Créoles, & l'Auteur se contente d'en rapporter „ une: c'est le témoignage des Académiciens „ François, envoyés en Amérique, pour y „ mesurer un degré du Méridien près de l'Equateur. Dans une Relation de M. de la „ *Condamine*, qui contient le meurtre du Chirurgien François, on lit, que pendant le tumulte qu'il y eut à cette occasion, tous les „ Habitans s'accordoient à maudire le Gouvernement.

„ Les Indiens, de leur côté, panchoient à „ la revolte, sur presque toutes les Frontières. Plusieurs Lettres interceptées firent „ connoître que, pour peu qu'ils eussent été „ secondés, ils auroient pris les armes. C'étoit particulièrement la disposition de ceux „ qui habitent vers le Sud du Perou, des „ *Arancos*, & des autres Peuples du Chily; „ c'est-à-dire, des Nations les plus puissantes. Les Espagnols menaçoient alors les „ Chiliens, des grandes forces qui leur venoient d'Espagne, sous les ordres de l'Amiral Pizarro, & se vantoient qu'il alloit „ achever ce que ses Ancêtres n'avoient pu „ finir. Ces menaces effrayèrent les Indiens, „ jusqu'à leur faire croire que leur destruction „ totale étoit résolue. Les Pizarros ont été „ les premiers Conquérans du Perou; & les „ Peruviens, qui n'ont pas oublié la ruine de „ leur Empire, la mort d'*Atalipa*, dont ils „ chérissent encore la mémoire, l'abolition „ de leur Culte, & le massacre de leurs Ancêtres, détestent tout ce qui porte le nom „ de Pizarro. On n'ignore pas non plus, au „ Chily, que c'est de la même source que „ sont venus l'esclavage & la misère des Habitans. La mémoire de ces événemens tragiques est si peu affoiblie chez ces Peuples, „ que toutes leurs solemnités sont accompagnées de Spectacles, qui leur rappellent „ l'idée de leur ancienne grandeur & de „ leurs infortunes. Ils assistent à ces représentations avec des transports de regret & „ de fureur; marque sensible qu'ils ne respirent que les occasions de recouvrer leur liberté & de se vanger de leurs Tyrans. Les „ Gouverneurs Espagnols, qui connoissoient „ bien ces dispositions, craignoient si fort un „ soulévement général, que vers le même „ tems ils avoient employé tous leurs soins „ à tranquilliser les plus fiers de ces Indiens. „ Le Président du Chily avoit fait de grands „ présens aux Chefs des Arancos, pour en „ obtenir une trève à des conditions qui leur „ étoient fort avantageuses; & la Négociation

ANSON. 1741.

Il les abandonne pour chercher le Galion de Manille.

CEPENDANT, il assure que telles étoient encore les grandes vûes de M. Anson, malgré la foiblesse de son Escadre. Mais en examinant les papiers, qui s'étoient trouvés à bord du *Carmel*, il y apprit que l'attaque de Carthagene avoit manqué. Cette disgrace le fit renoncer à ses espérances. Il ne lui restoit que celle de voir arriver à la Pointe Méridionale de la Californie, ou sur la Côte du Mexique, le Galion de Manille, qui devoit être en route pour Acapulco; & cette traversée ne demandant pas plus d'un mois ou cinq semaines, il se voyoit le double du tems dont il avoit besoin, parceque ce Vaisseau n'arrive point à Acapulco avant le milieu de Janvier. Cependant, comme l'eau commençoit à manquer sur tous les Bâtimens de l'Escadre, il ne falloit pas penser à partir pour la Californie, sans y avoir pourvû à des nécessités qui pouvoient devenir plus pressantes. Paita lui avoit à peine fourni de l'eau pour les besoins journaliers. Après avoir consulté les Journaux des Voyageurs, il choisit pour Aiguade l'Isle de Qui-

„ tion n'étoit pas encore conclue à l'arrivée „ des Anglois. M. Anson auroit trouvé toutes les Côtes dénuées de Troupes & dépourvûes d'armes. Il apprit, avec certitude, que dans tout le Royaume de Chily, il n'y avoit pas trois cens armes à feu, & la plûpart vieux mousquets. Baldivia ne lui auroit coûté que la peine de l'attaquer. Les Arancos, les *Pulches* & les *Pouguinches*, qui habitent les bords de la Rivière *Impériale*, à vingt-cinq lieues au Nord de cette Ville, auroient d'abord pris les armes. Ces Peuples peuvent mettre trente mille hommes en Campagne, presque tout de Cavalerie. Rien ne les auroit empêchés d'entrer dans le Chily, qu'ils auroient trouvé sans armes & sans munitions, & peuplé d'Habitans efféminés, que l'opulence & la mollesse ont rendus incapables de résister à la fatigue. Ceux des Frontières du Perou n'étant pas moins disposés à secouer le joug Espagnol, il pouvoit en résulter un soulévement général, dans toute l'Amérique Espagnole. Alors la seule ressource des Créoles, méconteus d'ailleurs du Gouvernement, eût été de s'accommoder avec les Indiens, & de secouer le joug d'un Maître, qui veilloit si mal à leur sûreté. Si cette conjecture paroît frivole, l'Auteur se croit sûr, du moins, que l'arrivée des Anglois faisant prendre les armes aux Indiens, l'Ennemi n'auroit pas été capable de résister à leurs entreprises. Il ajoûte qu'il n'y avoit que deux Places, sur les Côtes de cette Mer, Panama & Callao, qu'on pût supposer en état de soûtenir les efforts de l'Escadre Angloise; & M. Anson étoit bien informé qu'elle ne les auroit pas soûtenus longtems. Le Viceroi même craignoit qu'on ne rendît une visite à Lima, [ayant fait construire, à Guaiaquil, douze Galères pour se mettre à l'abri des descentes des Anglois.] En effet, il y a plusieurs endroits sur la Côte où le mouillage est fort bon; sur-tout un, à deux lieues du Sud de Callao, justement au Nord de la Pointe que M. Anson nomme *Morro Solar*, dans sa Carte. On y trouve soixante à quatre-vingt brasses d'eau, à deux cables du rivage; & les Espagnols connoissoient si bien la facilité d'y faire une descente, que l'épuisement de la Caisse Royale ne leur ayant pas permis d'y bâtir un Fort, ils y tenoient une garde de cent Cavaliers, dont toute l'utilité se seroit réduite à leur apprendre de bonne heure l'arrivée des Anglois. Avec quantité d'autres avantages, que l'Auteur accumule en faveur de l'Escadre, il fait considérer qu'elle auroit pû recevoir, par l'Isthme de Panama, les armes, les munitions, & les recrues dont elle auroit eu besoin; en un mot, que l'Angleterre, dit-il, auroit pû se maintenir dans ses Conquêtes en dépit de tous les efforts de l'Espagne. La Cour de Madrid n'avoit que deux voyes pour rentrer en possession d'un si riche Domaine; celle des Armes, ou celle de la Négociation: la première eut été fort difficile, ou peut-être impossible; & la seconde auroit du moins procuré, à l'Angleterre, un Traité, qui eut mis des bornes à l'ambition de ses Ennemis ".

Il n'est pas surprenant que dans l'ennui d'une longue Navigation, M. Walter ait pris plaisir, comme l'Athénien d'Horace, à s'entretenir quelquefois d'un si beau songe.

Quibo, située vers l'entrée de la Baye de Panama. L'Isle des *Cocos* étoit plus sur sa route; mais quoiqu'elle soit vantée par les Relations de quelques Flibustiers, l'expérience lui avoit appris à se défier d'un témoignage si suspect. D'ailleurs, en allant à Quibo, il n'étoit pas sans espérance de voir tomber entre ses mains quelque Vaisseau de Panama.

Anson. 1741.

Il va faire de l'eau à l'Isle de Quibo.

Il porta donc vers Quibo, avec huit Bâtimens, qui donnoient à son Escadre l'apparence d'une Flotte considérable; & le 19, à sept miles de distance, il découvrit le Cap *Blanc*, qui lui restoit au Sud-Sud-Est-demi-Quart à l'Est. Ce Cap est à quatre degrés quinze minutes de Latitude Méridionale, & tous les Vaisseaux, qui remontent ou qui descendent le long de cette Côte, ne manquant point de venir le reconnoître, il peut passer pour une excellente croisière. Le 22, au matin, on vit l'Isle de *Plata*, à quatre lieues à l'Est; & vers trois heures après midi, on eut la Pointe de *Manta*, au Sud-Est vers l'Est, à sept miles de distance. Comme la Ville du même nom n'en est pas éloignée, le *Glocester* prit cette occasion pour se délivrer de ses Prisonniers. Le 25, on eut la vûe de l'Isle de *Gallo*, à l'Est-Sud-Est-demi-Quart à l'Est, à quatre lieues de distance. Ensuite on traversa la Baye de Panama, en gouvernant au Nord-Ouest, dans l'espérance d'aller directement rencontrer l'Isle de Quibo: mais on jugea bien-tôt qu'on auroit dû porter plus à l'Ouest. Les vents, qui tournèrent vers ce Quartier, rendirent l'approche de cette Isle fort difficile à l'Escadre. Elle passa la Ligne, le 22. Comme on quitte alors le voisinage des grandes Montagnes, que les Espagnols ont nommées *Cordilleras*, & qu'on approche de l'Isthme, où la communication libre de l'Atmosphere, de l'Est à l'Ouest, n'est plus interrompue par cette prodigieuse chaîne, on s'apperçut, en peu de jours, qu'on avoit tout-à-fait changé de Climat. La chaleur devint aussi étouffante que sur les Côtes du Bresil. On eut jusqu'au septième degré de Latitude Septentrionale, des calmes fréquens & des pluyes abondantes, qu'on attribue moins au voisinage de la Ligne, qu'à la continuation des *Vandevals*, quoique, suivant l'opinion commune, cette Saison, qui commence en Juin, finisse en Novembre.

La durée des Vandevals n'est pas fixe.

Les Anglois prirent ces intervalles de calme, pour brûler quelques-uns de leurs Bâtimens, qui n'étoient pas bons voiliers; & l'Escadre demeura composée de cinq Vaisseaux. Enfin, le 3 de Décembre, on découvrit la Pointe Orientale (*e*) de l'Isle de Quibo, au Nord-Nord-Ouest, à quatre lieues de distance, & l'Isle de *Quicara* à l'Ouest-Nord-Ouest, dans le même éloignement (*f*). Le fond sur soixante-cinq brasses d'eau, se trouva de sable gris, marqueté de noir. Comme on rencontre quelques Bas-fonds à l'entrée du Canal, on prit le parti de tenir le large jusqu'au lendemain. A six heures du matin, on avoit le Cap *Mariato*, au Nord-Est-demi-Quart au Nord,

Isle de Quibo, & sa position.

(*e*) A sept degrés vingt minutes de Latitude Septentrionale.
Nota. L'Edition de Paris, met ici, par erreur, Latitude Méridionale. R. d. E.

(*f*) On trouvera ci-dessous, dans une même Planche, avec la *Vûe de la Montagne de Petaplan*, celle de ces deux Isles, où (*a*) représente la Pointe Sud-Est de Quibo, restant Nord par Ouest à quatre lieues de distance; & (*b*) l'Isle de Quicara à l'O. S. O. ½ S. de l'autre Pointe, dont elle est éloignée de quatre lieues. R. d. E.

ANSON. 1741.

Nord, à trois ou quatre lieues de distance. Après l'avoir doublé, on eut, à neuf heures, l'Isle de *Sebaco*, au Nord-Ouest vers le Nord, à la distance de quatre lieues. Un vent contraire repoussa souvent les Vaisseaux en arrière; cependant, le lendemain, on porta heureusement sur la Pointe Sud-Sud-Est de l'Isle; & vers trois heures après midi on entra dans le Canal *Bueno*, en faisant le tour d'un Bas-fond, qui s'avance en Mer, de la Pointe Méridionale de l'Isle. Ce Canal n'a pas moins de six miles de largeur, & l'on y peut passer à un mile & demi des Brisans. Les Anglois trouvèrent un fort bon mouillage, à trente-trois brasses d'eau, fond vasart. Ils y avoient la Pointe Méridionale de l'Isle, au Sud-Est vers le Sud, une hauteur assez remarquable dans l'Isle, à l'Ouest vers le Nord, & l'Isle de Sebaco, à l'Est vers le Nord (*g*).

Sa description.

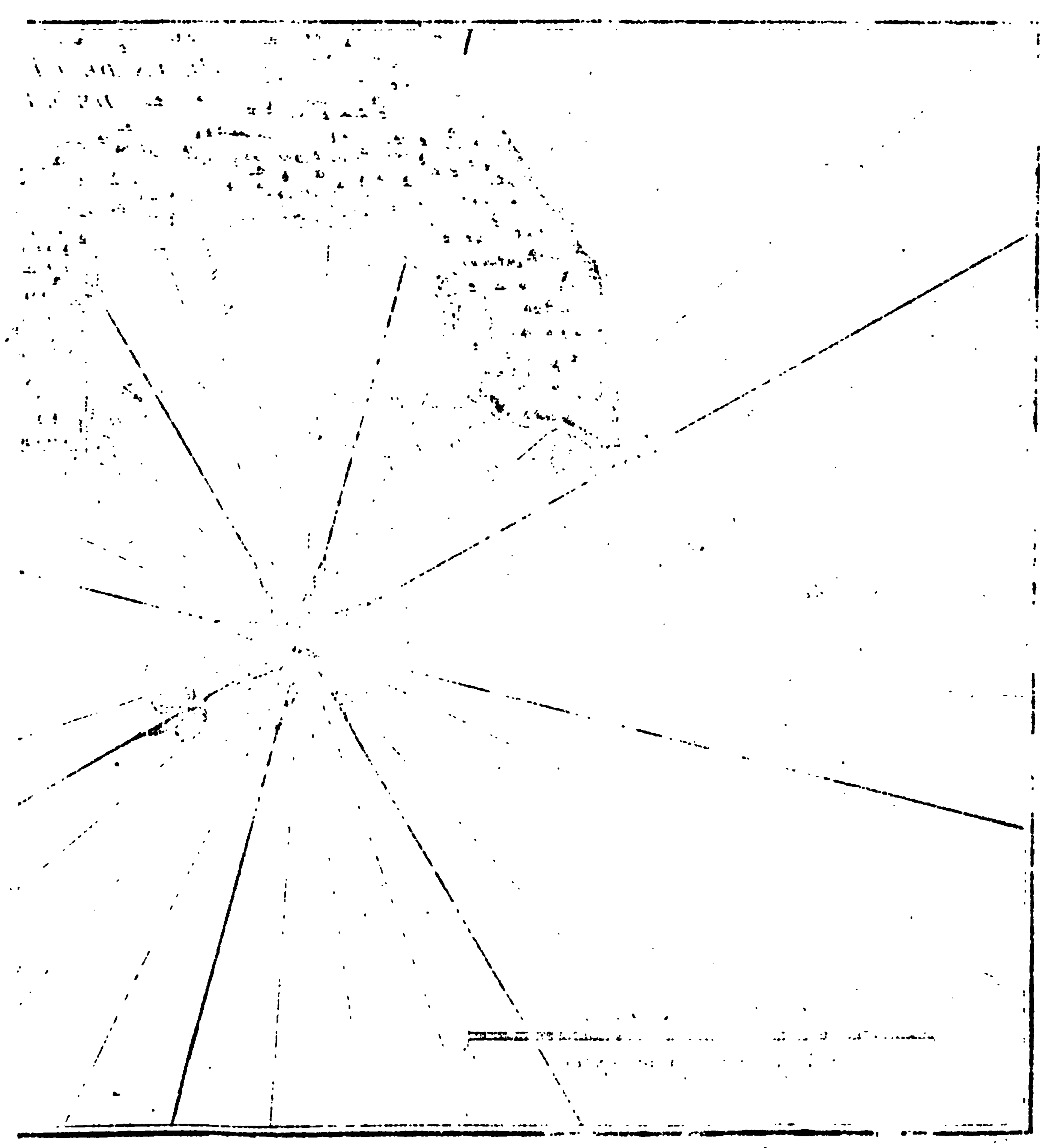
Ils n'eurent pas de peine à trouver l'Aiguade, qui n'étoit éloignée d'eux que de trois quarts de mile, au Nord-Ouest-demi-Quart au Nord. L'Isle de Quibo est d'une égale commodité pour faire de l'eau & du bois. Les arbres couvrent tout le terrain par où la Mer monte, & l'eau douce coule dans un gros ruisseau sur un rivage sabloneux. Toute l'Isle est d'une hauteur médiocre, à l'exception d'un seul endroit, & n'est proprement qu'une Forêt d'arbres toûjours verds. On y trouve particulièrement quantité de *Canificiers*, ou d'arbres qui portent la casse, & quelques limoniers. Mais les Anglois furent surpris de ne pas appercevoir, dans un lieu si tranquille, d'autres oiseaux que des perroquets, des perriques, & des aras. Les autres animaux, qu'ils y virent en plus grand nombre, étoient des singes & des lezards, qu'ils tuoient pour les manger. L'épaisseur des Bois ne leur permit pas de tirer des bêtes fauves. Ils ne découvrirent que la trace d'un seul tygre, quoique leurs Prisonniers les eussent assurés qu'ils y en trouveroient beaucoup. Mais ils les jugèrent moins redoutables qu'une espèce de serpens, que l'Auteur nomme *Serpent-volant*, parcequ'il s'élance du haut des branches sur toutes sortes d'animaux. La Mer y est aussi fort dangereuse, autour de l'Isle, par la quantité de monstrueux alligators dont elle est remplie, & par une sorte de grands poissons plats qui s'élancent hors des flots. L'Auteur les prit pour ceux qui embrassent souvent les Pêcheurs de Perles dans leurs nâgeoires, & qui les tuent. On l'assura que pour s'en garantir, les Plongeurs s'arment d'un couteau pointu, qu'ils enfoncent dans le ventre de cet animal, lorsqu'ils se trouvent saisis.

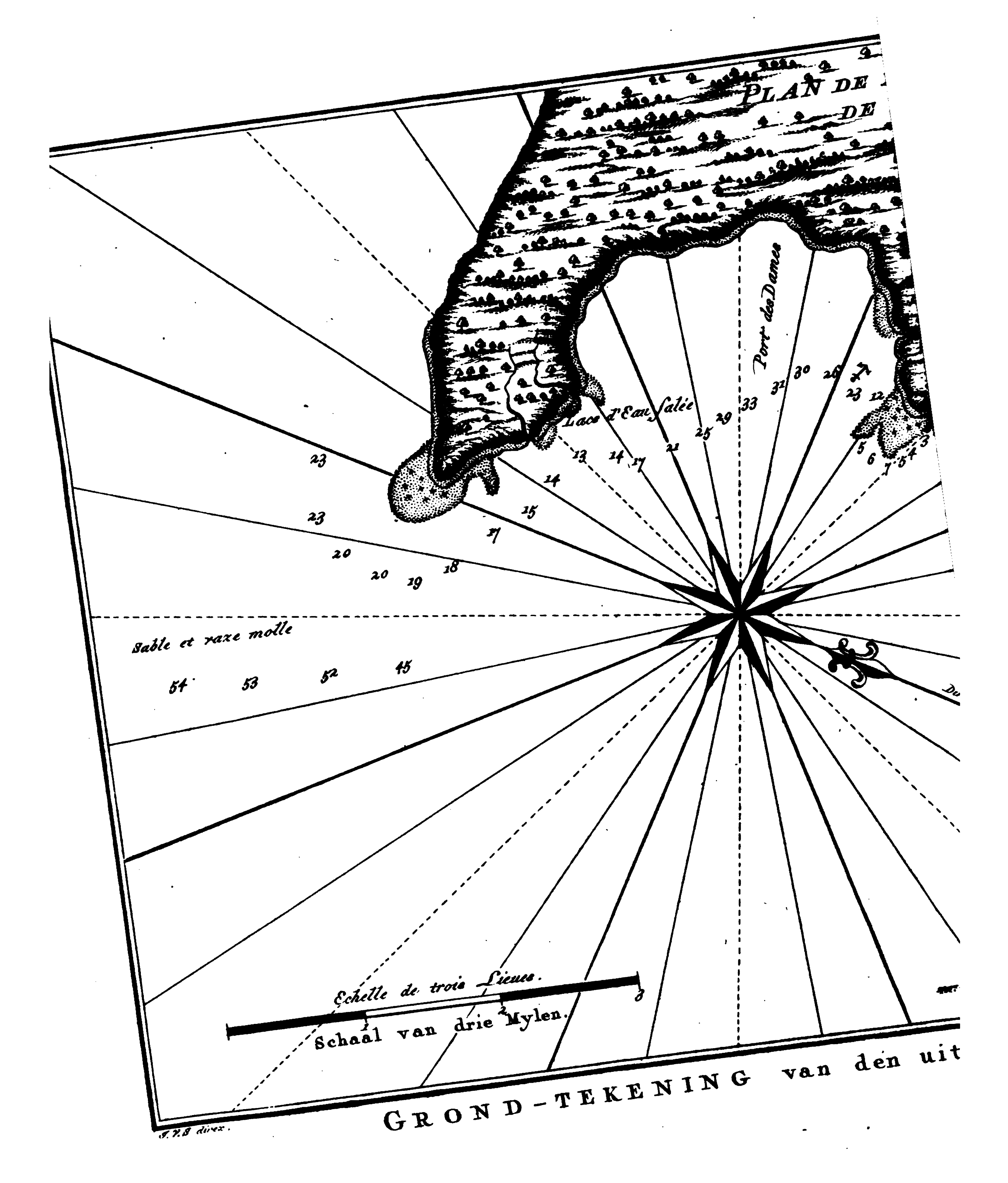
M. Anson visite l'Isle. Il est charmé de divers spectacles.

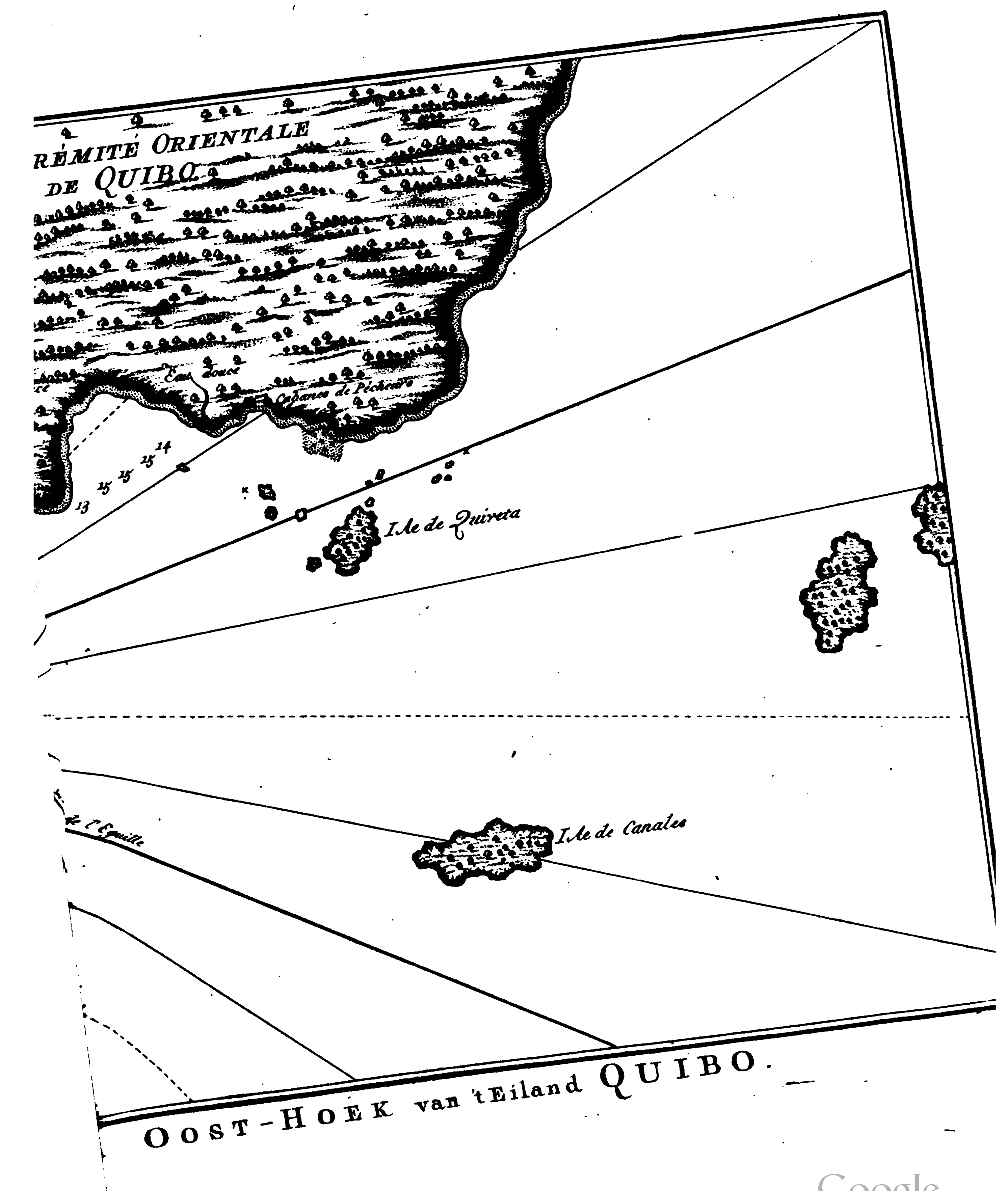
Le Chef d'Escadre se chargea lui-même de visiter une Baye, qui se présentoit au Nord, & de ranger ensuite toute la Côte Orientale de l'Isle. Il ne toucha nulle part où le terrain ne lui parut fort gras, & l'eau d'une bonté égale à son abondance. La Pointe du Nord-Est offre une Cascade, qui cause de l'admiration. Une Rivière de l'eau la plus pure, & large de vingt toises, coule par une pente assez rapide, d'environ quatre-vingt toises de longueur, dans un Canal fort irrégulier, dont le fond & les bords ne sont formés que de gros quartiers de roc. Dans quelques endroits, l'eau, se répan-

(*g*) Pag. 282 & précédentes. L'Auteur donne ici un Plan de l'Extrêmité Orientale, où est l'Aiguade, avec le Mouillage & les Sondes.

Nota. On donne aussi ce Plan. R. d. E.




PLAN DE
DE
Port des Dames
Lacs d'Eau salée
Sable et vaze molle
Echelle de trois Lieues.
Schaal van drie Mylen.
GROND-TEKENING van den uit
J. V. S. direx.



OOST-HOEK van 't Eiland QUIBO.

pandant sur un talus égal, forme des nappes charmantes; & dans d'autres lieux, elle tombe en belles Cascades. Les environs sont couverts d'une belle Forêt; & les Roches mêmes, qui forment les bords du Canal, ou qui s'avancent quelquefois au-dessus, sont couronnées de fort grands arbres. Pendant que M. Anson & ses Officiers contemploient les beautés naturelles de cette solitude, une volée d'aras passa au-dessus d'eux; „ & comme si ces „ oiseaux avoient eu dessein d'animer la fête & de relever la magnificence „ du spectacle, ils s'arrêtèrent à faire mille tours en l'air, qui donnèrent „ tout le tems de remarquer l'éclat & la variété de leur plumage. Ceux „ qui furent témoins de cette scène ne peuvent encore la décrire de sang „ froid (*h*)".

Huitres perlières de Quibo.

Ils ne virent aucun Habitant; mais ils trouvèrent quelques huitres sur le rivage, & de grands monceaux de coquilles & de belle nacre de Perles, que les Pêcheurs de Panama y laissent pendant l'Eté. Quoique les huitres perlières soyent communes dans toute la Baye de Panama, elles ne sont nulle part en plus grande abondance qu'à Quibo. Il ne faut que se baisser dans la Mer, & les détacher du fond. La plûpart sont fort grandes, mais coriaces & de mauvais goût. Celles, qui donnent le plus de Perles, sont à plus de profondeur. On assure que la beauté de la Perle dépend de la qualité du fond où l'huitre s'est nourrie; si le fond est vasard, la Perle est d'une couleur obscure & de mauvaise eau. Les Plongeurs qu'on employe, pour cette Pêche, sont des Esclaves Négres, dont les Habitans de Panama & de la Côte voisine entretiennent un grand nombre, & qui doivent être dressés avec un soin extrême à cet exercice. Ils ne passent pour des Plongeurs parfaits, que lorsqu'ils sont parvenus à pouvoir demeurer sous l'eau, jusqu'à-ce que le sang leur sorte du nez, de la bouche, & des oreilles. Après cette épreuve, ils ont beaucoup plus de facilité à plonger. L'hémorragie s'arrête d'elle-même & jamais elle ne les reprend (*i*).

Ses tortues, & manière de les prendre en Mer.

Les excellentes tortues de la Mer de Quibo dédommagèrent les Anglois de ses mauvaises huitres. [On en compte ordinairement quatre espèces. La première est la plus grande de toutes, & assez semblable à la seconde, qui est la *Caouanne*; le *Caret*, fait la troisième espèce.] Celles, qu'on nomme *Tortues franches*, sont un aliment fort sain & d'un excellent goût. Elles pesent ordinairement deux cens livres; & tous les Equipages de l'Escadre, après s'en être nourris, pendant leur séjour dans l'Isle, en firent, à bord, des provisions qui leur durèrent plus d'un mois. On les voyoit souvent flotter en grand nombre, sur la surface de la Mer, où elles étoient endormies pendant la grande chaleur du jour. Un bon Plongeur se plaçoit sur l'avant d'une Chaloupe; & lorsqu'il ne se trouvoit plus qu'à quelques toises de la tortue qu'il vouloit prendre, il plongeoit, avec l'attention de remonter vers la surface de l'eau fort près d'elle. Alors, saisissant l'écaille vers la queue, il s'appuyoit sur le derrière de l'animal, qu'il faisoit enfoncer dans l'eau, & qui se réveillant, commençoit à se débattre des pattes de derrière. Ce

(*h*) Pag. 288.

(*i*) Pag. 290.

ANSON. 1741.

Ce mouvement suffisoit pour soûtenir sur l'eau, l'homme & la tortue, jusqu'à-ce que la Chaloupe vînt les pêcher tous deux.

Préjugé des Espagnols contre la chair des tortues.

L'AUTEUR admire que sur ces Côtes, où les vivres ne sont pas toûjours dans la même abondance, les Espagnols, qui les habitent, ayent pû se persuader que la chair de tortue soit mal saine, & qu'ils la regardent comme une espèce de poison. Il juge que c'est à la figure singulière de l'animal, qu'il faut attribuer ce préjugé. Les Esclaves, Indiens & Negres, qui étoient à bord de l'Escadre, élevés dans la même opinion que leurs Maîtres, parurent surpris de la hardiesse des Anglois, qu'ils voyoient manger librement de cette chair, & s'attendoient à leur en voir bien-tôt ressentir les mauvais effets. Mais reconnoissant enfin qu'ils s'en portoient mieux, ils suivirent leur exemple, & se félicitèrent d'une expérience, qui les assuroit à l'avenir de pouvoir faire, avec aussi peu de fraix que de peine, de meilleurs repas que leurs Maîtres.

Cheripe, Village abondant en vivres.

L'ESCADRE remit en Mer, le 9 de Décembre. Elle prit, deux jours après, une Barque de Panama, destinée pour *Cheripe*, petit Village du Continent. Il ne s'y trouva que du fil de caret, du sel de roche, & trente ou quarante livres sterling d'argent: mais on apprit d'elle que Cheripe est toûjours rempli de vivres, pour en fournir aux Bâtimens qui s'y rendent de Panama, & qui en tirent presque toutes les provisions nécessaires à cette Ville. Les Anglois auroient pu se saisir, sans danger, d'un misérable Village, qui n'est pas capable de défense. Leur provision de tortues répondant à tous leurs desseins, ils se contentèrent de couler la Barque à fond, pour gagner leur croisière sans obstacle.

Ordres donnés par le Chef d'Escadre, pour chercher le Galion.

EN partant de Quibo, le Chef d'Escadre avoit donné de nouveaux ordres aux Capitaines. Ils devoient se rendre d'abord au Nord d'Acapulco, & reconnoître la Terre, entre les Latitudes de dix-huit & dix-neuf degrés; ranger ensuite la Côte à huit ou dix lieues de distance, jusqu'à la hauteur du Cap de Corientes (*k*), où l'on devoit continuer de croiser jusqu'au 14 de Février; de-là il falloit gagner l'Isle du milieu des *Trois Maries* (*l*), à vingt-cinq lieues de ce Cap. Si les autres Vaisseaux ne trouvoient pas le Chef d'Escadre à cette Isle, ils devoient se rendre à l'Isle de Macao, sur la Côte de la Chine.

Isle des Cocos, & sa position.

L'ESPÉRANCE commune étoit, qu'en arrivant en haute Mer, on trouveroit bien-tôt les vents alisés. Cependant on fut contrarié, l'espace de près d'un mois, par des vents d'Ouest, par des calmes, & par des pluyes excessives, accompagnées d'un air étouffant. Ce ne fut que le 25 de Décembre, qu'on eut la vûe de l'Isle des Cocos, qui n'est, suivant l'estime des Pilotes Anglois, qu'à cent lieues du Continent (*m*). Elle a, dans sa Partie Occidentale, un Mondrain élevé, qui s'abbaisse, & va se terminer à une Pointe basse vers l'Est. De cette Isle, on mit le cap à l'Ouest vers le Nord; & jusqu'au 9 de Janvier, on ne fit encore que cent lieues. Le vent alisé, dont le souffle se fit alors sentir, ne quitta plus l'Escadre jusqu'au 17 du

1742.

Vent alisé.

(*k*) A vingt degrés vingt minutes.

(*l*) A vingt-un degrés vingt-cinq minutes au Nord-Ouest, vers le Nord du même Cap.

(*m*) A cinq degrés vingt minutes de Latitude Septentrionale.

du même mois. On se trouvoit à douze degrés cinquante minutes du Nord; mais il fit place, le même jour, à un vent d'Ouest; changement qui venoit sans doute de ce qu'on s'étoit trop rapproché de Terre, quoiqu'on en fût encore à plus de soixante-dix lieues. L'Auteur en conclut que les vents alisés ne soufflent qu'à une grande distance du Continent. Le 26 de Janvier, on étoit au Nord d'Acapulco; & l'on changea de cours, pour porter à l'Est vers la Terre. Pendant les quinze derniers jours, on avoit pris quelques tortues, qui flottoient sur la surface de l'eau, plusieurs dauphins, & quantité de bonites & d'albicores.

Il ne souffle que fort loin du Continent.

Le 26, à dix heures du soir, on découvrit une lumière au Nord-Est. Tout le monde se figura que c'étoit le Galion, objet de tous les vœux de l'Escadre; & chaque Vaisseau passa la nuit à faire ses préparatifs pour l'attaque. Mais le lever du Soleil fit appercevoir clairement que ce feu étoit allumé sur la Côte. Une si cruelle erreur causa des regrets fort amers. On étoit sur la route du Galion de Manille; mais la fin de Janvier étoit si proche, qu'on commençoit à douter s'il n'étoit pas arrivé. Les Prisonniers assuroient qu'il n'arrivoit quelquefois que vers le milieu de Février. Ils concluoient même, du feu qu'on avoit vû sur la Côte, qu'il étoit encore en Mer, parceque c'étoit l'usage d'en allumer plusieurs, pour lui servir de fanaux, lorsqu'il tardoit trop à paroître. On n'avoit que trop de penchant à les croire; & pendant quelques jours, l'Escadre s'étendit à douze lieues de la Côte, dans un ordre qui ne lui auroit pas permis de passer sans être apperçu. Mais les doutes recommencèrent. D'ailleurs tous les Equipages avoient besoin d'un Port, pour s'y rafraîchir. M. Anson prit le parti d'envoyer, à la faveur de la nuit, une Chaloupe dans le Port d'Acapulco, sur la foi de quelques Indiens, qui assurèrent qu'elle pouvoit se procurer des éclaircissemens sans être découverte. L'Officier, qui la commandoit, revint cinq jours après. Il n'avoit rien trouvé qui ressemblât à un Port, dans l'endroit où les Prisonniers Espagnols plaçoient Acapulco. Il avoit tiré à l'Est, pour découvrir ce Port: il avoit rangé la Côte pendant trente-deux lieues; & dans toute cette étendue, il n'avoit vû que de grandes Plages sabloneuses, où la Mer se brisoit avec tant de violence, qu'une Chaloupe n'y pouvoit aborder. Enfin, il avoit apperçu de loin, à l'Est, deux Mammelles, qui par leur figure & leur Latitude, devoient être celles d'Acapulco; mais se trouvant à la fin de ses provisions, il avoit été forcé de retourner vers l'Escadre.

Erreur des Anglois.

Ils cherchent Acapulco.

Sur la dernière partie de ses Observations, on fit voile vers l'Est, pour s'approcher d'Acapulco. Le 13 de Février, on eut la vûe d'un Pays élevé, qu'on prit d'abord pour celui qu'on cherchoit, mais qu'on reconnut ensuite pour le haut Pays de *Seguateneio*. Une seconde Chaloupe, qui fut envoyée à la découverte, rapporta qu'elle avoit reconnu le Port d'Acapulco, & qu'il n'étoit pas moins éloigné que de cinquante lieues à l'Est-Sud-Est. Elle s'étoit avancée jusqu'au dedans de l'Isle, qui est à l'embouchure de ce Port, sans qu'un Pilote Espagnol & un Indien, qu'elle avoit pour Guides, s'y fussent reconnus. Mais elle avoit enlevé trois Pêcheurs Negres, avec la précaution d'efflotter leur Canot, vis-à-vis d'un Rocher, où il ne

ANSON. 1742.

ne pouvoit manquer d'être mis en pièces par les vagues, pour faire croire à ceux qui en trouveroient les débris, que les trois Negres avoient été submergés.

Les Anglois manquent le Galion.

CES Prisonniers assurèrent qu'il avoit manqué l'occasion de surprendre le Galion de Manille, & qu'il étoit arrivé au Port d'Acapulco, dès le 9 de Janvier; mais ils consolèrent toute l'Escadre, en ajoûtant que ce Vaisseau étoit déchargé, & qu'après s'être pourvû d'eau & de provisions, il devoit remettre à la voile, pour les Philippines, le 14 de Mars. Cette nouvelle fut d'autant plus agréable aux Anglois, que la prise du Galion devoit leur être beaucoup plus avantageuse à son retour qu'avant son arrivée. Sa Cargaison ne leur auroit pas apporté autant de profit que l'argent de sa vente. Ils virent donc renaître toutes leurs espérances. L'Auteur, pour les justifier, entreprend ici de donner une juste idée du Commerce établi entre Manille & le Mexique. Personne, dit-il, n'a eu les mêmes occasions de s'en instruire. Il fait remonter ses recherches jusqu'au Voyage de Magellan: mais, comme on a pris soin, dans l'Article des Philippines, de recueillir tout ce qui regarde la Découverte, la Conquête, & le Gouvernement de ces Isles, il suffira d'adopter ici (n) ce qui peut servir de Supplément à cet Article.

Ils espèrent de le prendre à son retour.

Idée du Commerce entre Manille & le Mexique.

LE Commerce Espagnol des Philippines se faisoit autrefois entre Callao & Manille. Les vents alisés étoient toûjours favorables pour ce Voyage, & trois ou quatre mille lieues de distance se faisoient souvent en moins de deux mois. Mais le retour de Manille à Callao étoit très-pénible & très-ennuyeux. On y employoit quelquefois plus d'une année, parceque les premiers Navigateurs étoient assez ignorans pour se tenir, pendant toute la route, entre les limites des vents alisés. Ils eurent l'obligation d'une meilleure méthode à un Jésuite, qui leur persuada de gouverner au Nord, jusqu'à-ce qu'ils fussent sortis des vents alisés, & de porter vers les Côtes de Californie à la faveur des vents d'Ouest, qui règnent ordinairement sous des Latitudes plus avancées. Ensuite, dans la vûe d'abréger le voyage & le retour, on changea le lieu de l'Etape du Commerce; & de Callao au Perou, il fut transporté à Acapulco, qui est un Port du Mexique.

QU'ON se rappelle ici la Description de l'Isle de Luçon, de la Baye de Manille, du Port de Cavite, & tous leurs avantages pour le Commerce de la Chine & des Indes. L'Auteur en donne plusieurs Plans, dont on n'a pas manqué de faire usage, dans ce Recueil, pour dresser la Carte des Philippines.

Marchandises qui vont de Manille à Acapulco.

MANILLE tire principalement, de la Chine & autres Pays des Indes, les marchandises qui conviennent au Mexique & au Perou. Telles sont les épiceries, les soyeries de la Chine, & sur-tout des bas de soye, dont il ne se transporte pas moins de cinquante mille paires par an; quantité d'étoffes des Indes, de mousselines, de toiles peintes & d'autres espèces; sans parler des ouvrages d'Orfévrerie, dont la plus grande partie vient des Chinois

(n) Dans ce même Volume.

nois établis à Manille même, où l'on compte plus de vingt mille Domestiques, Ouvriers &c. Toutes ces marchandises sont transportées par un grand Vaisseau, qui se nomme le *Galion*, & quelquefois par deux, qui partent tous les ans de Manille pour Acapulco.

Règles de ce Commerce.

Ce Commerce n'est pas libre pour tous les Espagnols des Philippines. Il est restraint à certaines personnes, par diverses Ordonnances, rédigées dans le même esprit que celles qui regardent les Vaisseaux de *Registre*, qui partent de Cadix pour les Indes Occidentales. C'est le Roi d'Espagne qui entretient les Galions de Manille, & qui en paye les Officiers & l'Equipage. La charge est divisée en un certain nombre de bales, d'égale grandeur, qui est distribué entre les Maisons Religieuses de Manille, à titre de gratification pour le soûtien des Missions Evangéliques. Chaque Couvent a droit de charger, sur le Galion, une quantité de marchandises, proportionnée au nombre de bales qui lui est assigné; ou, s'il y croit trouver plus d'avantage, il a la liberté de vendre & transporter ce droit. Comme les Marchands, qui l'achétent, ne sont pas toûjours assez bien fournis pour le faire valoir de leur propre fond, le Couvent s'accommode avec eux, & leur fait des avances considérables à la grosse avanture. Les Ordonnances du Roi ont limité ce Commerce à une certaine valeur de marchandises, qu'il n'est pas permis d'excéder. L'Auteur se croyoit bien informé, que cette valeur est fixée à six cens mille piastres. Mais cette loi est si mal observée, qu'il n'y a pas d'année où la cargaison ne monte beaucoup plus haut; & les retours montent rarement à moins de trois millions de piastres.

A quelle somme il monte.

On le croit préjudiciable à l'Espagne.

On se persuadera facilement que la plus grande partie de ces retours ne s'ensevelit pas dans Manille, & qu'elle se distribue dans toutes les Indes Orientales. C'est une maxime de Politique, admise par toutes les Nations Européennes, qu'on doit tenir les Colonies de l'Amérique dans une dépendance absolue de leur Métropole, & qu'on ne doit leur permettre aucun Commerce lucratif avec d'autres Nations commerçantes. Aussi n'a-t-on pas manqué de faire souvent des représentations au Conseil d'Espagne, sur le Commerce qui subsiste entre le Mexique, le Perou, & les Indes Orientales. On lui a fait sentir que les soyeries de la Chine, transportées directement à Acapulco, se donnoient à beaucoup meilleur marché que celles qui se fabriquent à Valence & dans d'autres Villes d'Espagne; & que l'usage des toiles de coton, de la Côte de Coromandel, réduisoit presqu'à rien le débit des toiles de l'Europe, transportées en Amérique par la voye de Cadix. En effet, il est clair que ce Commerce de Manille rend le Mexique & le Perou moins dépendans de la Couronne d'Espagne, & qu'il détourne de très-grosses sommes, qui passeroient en Espagne, au profit des Marchands & des Commissionnaires: au-lieu qu'à présent ces trésors ne servent qu'à grossir la fortune de quelques Particuliers, à l'extrêmité du Monde. Dom Joseph *Patinho*, premier Ministre d'Espagne, trouva ces raisons si fortes, que vers l'année 1725, il prit la résolution d'abolir ce Commerce, & de ne permettre le transport d'aucune marchandise des Indes Orientales en Amérique, que par la voye des Vaisseaux de Registre. Mais le

Dom Joseph Patinho veut l'abolir.

ANSON. 1742.

crédit de ceux (*o*), auxquels on y attribue le principal intérêt, fit avorter ce dessein (*p*).

On fait donc partir, tous les ans, de Manille, un Vaisseau, ou deux, au plus, pour Acapulco. Le tems du départ est le mois de Juillet. On arrive au Port d'Acapulco, dans le cours du mois de Décembre, ou de Janvier, ou de Février. Après avoir disposé des marchandises, on remet ordinairement à la voile, pour Manille, au mois de Mars, & l'on y arrive dans le cours de Juin. Ainsi le Voyage est à-peu-près d'un an. Quoique le plus souvent on n'y employe qu'un seul Vaisseau, il y en a toûjours un autre, qu'on tient prêt à partir au retour du premier, & deux ou trois en réserve, pour y suppléer, dans les cas d'accident, qui pourroient interrompre le Commerce. Les principaux Galions sont égaux, en grandeur, aux Vaisseaux de guerre du premier rang, & peuvent avoir à bord jusqu'à douze cens hommes. Les autres, quoique fort inférieurs, sont des Vaisseaux considérables, d'environ douze cens tonneaux, montés ordinairement de trois cens cinquante à six cens hommes, & de cinquante pièces de canon. Le Commandant prend le titre de Général, & porte l'Etendart Royal d'Espagne au haut du grand mât.

Curieuse route du Galion.

Cette Navigation a des règles, ou des usages, qui s'observent fidèlement. Le Galion, quittant le Port de Cavite vers le milieu de Juillet, s'avance dans la Mer Orientale à la faveur de la Mousson d'Ouest, qui commence au même-tems. Si l'on jette les yeux sur la Carte des Philippines, on jugera que la route, par l'Embocadero, jusqu'à la pleine Mer, doit être fort incommode. La fin d'Août arrive quelquefois, avant que le Galion soit dégagé des Terres. Alors il porte à l'Est vers le Nord, pour tomber à la hauteur de trois degrés de Latitude & plus, où il trouve les vents d'Ouest, qui le mènent droit à la Côte de Californie. Les découvertes des Espagnols, dans cette vaste étendue de Mer, se réduisent à quelques petites Isles. On peut ajoûter, sur le témoignage de tous leurs Navigateurs, que depuis les Philippines jusqu'à la Côte de Californie, il ne se trouve pas un Port, ni même une Rade commode. Dans tout cet espace, on ne laisse pas tomber une fois l'ancre, depuis qu'on a perdu la Terre de vûe (*q*). Le Voyage ne prenant

(*o*) L'Auteur dit que c'est la Compagnie de Jesus, qui para le coup que l'on vouloit porter au plus clair de son Commerce. R. d. E.

(*p*) Pag. 341 & précédentes.

(*q*) Carreri, qui a publié sa Navigation de Manille à Acapulco, & qui lui donne le titre *d'ennuyeux & d'épouvantable Voyage*, ne raconte rien qui ne puisse servir ici de confirmation. Son Journal est peu intéressant; mais on y trouve les motifs qui engagent les Espagnols, Marchands, Facteurs & Matelots, à recommencer jusqu'à dix fois une route, qu'il appelle *prodigieuse*, quoiqu'ils jurent chaque fois de n'y revenir jamais. „ C'est que la paye des Matelots est „ de trois cens cinquante pièces de huit, „ dont on ne leur donne que soixante-quinze à Cavite, dans la crainte que s'ils en „ avoient seulement la moitié, ils ne voulussent pas retourner aux Philippines pour „ avoir le reste. C'est que chaque Voyage „ apporte cent cinquante, & deux cens pour „ cent de profit aux Marchands, neuf pour „ cent aux Facteurs, & qu'il est fort agréable de retourner chez soi avec dix-sept ou „ dix-huit mille écus de profit, en moins „ d'un an, sans compter ce qu'on fait pour „ soi-même. Un Gentilhomme Espagnol, „ qui faisoit le Voyage sans aucun emploi, „ dit à Carreri qu'il y gagnoit trente mille „ pièces de huit, seulement pour les commissions. On comptoit au Pilote vingt „ mille;

prenant guères moins de six mois, & le Galion se trouvant chargé de marchandises & de monde, on est nécessairement exposé à manquer d'eau douce: mais l'industrie des Espagnols y supplée. On sçait que leur usage, dans la Mer du Sud, n'est pas de garder, dans des futailles, l'eau qu'ils ont à bord, mais dans des vaisseaux de terre, assez semblables aux grandes jarres dans lesquelles on met souvent l'huile en Europe. Le Galion de Manille part chargé d'une provision d'eau, beaucoup plus grande que celle qu'on pourroit loger entre les Ponts; & les jarres, qui la contiennent, sont suspendues de tous côtés aux haubans & aux étais. Cette méthode fait gagner beaucoup de place. Les jarres, d'ailleurs, sont plus maniables, plus faciles à ranger, & moins sujettes à couler que les futailles. Mais les plus abondantes provisions durant à peine trois mois, on n'a pas d'autre ressource que la pluye, qu'on trouve assez réguliérement entre les trente & quarante degrés de Latitude Septentrionale. Pour la recueillir, on prend à bord une grande quantité de nattes, qu'on place de biais le long des vibords, aussi-tôt qu'il commence à pleuvoir. Ces nattes s'étendent d'un bout du Vaisseau à l'autre. Le côté le plus bas est appuyé sur un large bambou fendu, qui sert de rigole pour conduire l'eau dans les jarres. Ce secours, quoique dépendant du hazard, n'a jamais manqué aux Espagnols; & souvent ils remplissent plusieurs fois leurs jarres, dans le cours d'un Voyage (r).

Comment les Espagnols se procurent de l'eau douce.

Le scorbut leur cause plus d'embarras par ses terribles ravages, & par la difficulté d'y remédier. L'Auteur est persuadé que l'extrême longueur de cette Navigation, qui est la première cause des maladies, vient de la paresse & de l'ignorance des Marins Espagnols. On dit, par exemple, qu'ils ne tendent jamais leur grande voile pendant la nuit, & qu'ils amènent souvent toutes leurs voiles sans nécessité. Ils craignent plus un vent trop fort, quoique favorable, que les inconvéniens d'une longue Navigation. On ordonne expressément aux Capitaines de faire la traversée, sous la Latitude de trente degrés, s'il est possible, & d'éviter soigneusement d'avancer, vers le Nord, plus qu'il n'est nécessaire pour trouver le vent d'Ouest; C'est une restriction qui ne s'accorde pas avec les principes des Anglois, parcequ'on ne peut guères douter, qu'en avançant plus vers le Nord, on ne trouvât les vents d'Ouest plus constans & plus forts qu'à trente degrés de Latitude. Tout leur Plan de Navigation ne paroît pas moins défectueux à l'Auteur. Si le Galion, dit-il, au-lieu de porter d'abord à l'Est-Nord-Est jusqu'à la Latitude

Autres difficultés que l'Auteur rejette sur leur ignorance.

„ mille; aux Sous-Pilotes, neuf mille chacun; au Général, quarante mille. Le Contre-Maître, le Maître & le Gardien, qui peuvent serrer plus de balots de marchandises, n'ont besoin que d'un Voyage pour s'enrichir. Celui qui prend de l'argent, à cinquante pour cent, peut en gagner encore autant, sans que la marchandise, qui se perd, soit sur son compte. De si grands gains font compter pour rien la misère & le danger. Pour moi, ajoûte le même Voyageur, toutes ces espérances, & même de plus grandes, ne m'exciteront jamais à recommencer une telle Navigation, qui est capable de faire perdre la vie, ou tout au moins de la rendre inutile à jamais". *Carreri*, *Tome V. Pag.* 327. On donnera, dans le Volume suivant, son propre Voyage.

(r) Voyage d'Anson, Tome III. Pag. 345 & suivantes.

ANSON. 1742.

Latitude de trente degrés (*s*) & un peu plus, faisoit route au Nord-Est, & même plus au Nord, jusqu'à quarante ou quarante-cinq degrés, il seroit aidé, dans une partie de ce cours, par les vents alisés, & le Voyage en deviendroit plus prompt de la moitié. Il seroit bien-tôt porté sur les Côtes de Californie par les vents d'Ouest; & tous les inconvéniens se réduiroient à ceux qui sont causés par une Mer plus rude & par un vent plus fort. En 1721, un Vaisseau François, suivant la route que l'Auteur propose, fit la traversée des Côtes de la Chine, à la Vallée de *Vanderas*, dans le Mexique, en moins de cinquante jours (*t*).

Signes qui annoncent la Terre au Galion.

LORSQUE le Galion est assez avancé vers le Nord pour trouver les vents d'Ouest, il garde la même Latitude, & dirige son cours vers les Côtes de Californie. Après avoir couru quatre-vingt-seize degrés de Longitude, à compter du Cap *Espiritu Sancto*, on trouve ordinairement la Mer couverte d'une herbe flottante, que les Espagnols nomment *Porra* (*v*). Cette vûe est pour eux un signe certain (*x*) qu'ils sont assez près de la Californie. Aussi-tôt, entonnant le *Te Deum*, comme s'ils étoient à la fin du travail & du danger, ils portent au Sud; & ne cherchant la vûe de la Côte qu'après être parvenus à une Latitude beaucoup moins avancée, ils en donnent pour raison, qu'en cet endroit la Mer voisine de la Californie est embarrassée d'Isles & de Bas-fonds, entre lesquels ils ne veulent pas s'engager. Ce n'est qu'en approchant de l'extrémité Méridionale de cette Presqu'Isle, qu'ils osent chercher la Terre, autant pour prendre langue & sçavoir des Habitans, s'il n'y a pas d'Ennemis qui croisent dans ces Mers, que pour vérifier leur estime à la vûe du Cap Saint Lucas. Ils y tirent des rafraîchissemens d'une Colonie Indienne, formée dans l'intérieur de ce Cap, par les Missionnaires Jésuites, qui allume certains feux pour leur servir de signaux (*y*). L'Auteur regarde ce lieu, comme la meilleure Croi-

Colonie Indienne, du Cap Saint Lucas, d'où il tire des rafraîchissemens.

(*s*) L'Edition de Paris porte ici seulement trois degrés. R. d. E.

(*t*) Pag. 351 & précédentes.

(*v*) L'Auteur juge, par le nom, que c'est une espece de poreau marin. Carreri dit que ces herbes ont jusqu'à vingt-cinq palmes de longueur; qu'elles sont grosses comme le bras vers la racine, & comme le petit doigt vers le haut; qu'elles sont creuses en dedans, comme les oignons en graine, auxquels la racine ressemble vers l'extrêmité. Du côté le plus gros, elles ont de longues feuilles, en façon d'algue, larges de deux doigts, longues de six palmes, toutes d'égale longueur, & de couleur jaunâtre. C'est une des plus grandes herbes que l'Auteur eût jamais vûes Il en goûta. Il n'y trouva aucun mauvais goût. Les Matelots la mangent, confite au vinaigre. *Ubi suprà, pag.* 342.

(*x*) C'est un usage, entre les Matelots du Galion, de former alors une Cour badine, nommée la *Cour des Signes*, pour juger des Officiers du Vaisseau. On leur permet cette réjouissance, après *un horrible Voyage*, de plus de trois mille lieues, & lorsqu'ils commencent à se croire au Port, parcequ'il ne leur en reste plus à faire que sept cens. Le Matelot, qui voit la première herbe, reçoit une chaîne d'or du Général, & quantité de pièces de huit des Particuliers. Pour les Jugemens de la Cour des Signes, on élève un dais, & le Président, avec deux Juges, ridiculement vêtus, s'asseient dessous. Ils commencent par le Général, le premier Pilote, les Sous-Pilotes, le Maître, le Contre-Maître & les autres Officiers. Ensuite ils jugent aussi les Passagers. L'Ecrivain lit l'accusation de chacun; & là-dessus, les Juges prononcent sentence de mort; mais elle est changée sur le champ en peine pécuniaire, ou en chocolat, sucre, biscuit, viande, vin, ou confitures. *Carreri, ibidem, pag.* 338 & 40.

(*y*) Cette Colonie cultive l'Agriculture & les

Croisière qu'on puisse choisir pour les surprendre. De-là, ils doivent porter sur le Cap de Corientes, pour ranger ensuite la Côte jusqu'au Port d'Acapulco.

Anson. 1742.

Ce qu'il fait à Acapulco, & tems qu'il y passe.

En arrivant au terme, le Galion est amarré à deux arbres, sur le rivage Occidental; & la Ville, qui n'est qu'un désert dans d'autres tems, se remplit de Marchands de toutes les Provinces du Mexique. Aussi-tôt que la cargaison est déchargée & vendue, on se hâte de charger l'argent, avec les marchandises destinées pour Manille, & les provisions nécessaires. On perd d'autant moins de tems, que par des ordres exprès, le Galion doit être sorti du Port avant le premier d'Avril. Sa partie la plus considérable, pour le retour, consiste en argent. Le reste est composé de cochenille, de confitures de l'Amérique Espagnole, de mercerie & de bijoux de l'Europe pour les femmes de Manille, de vins d'Espagne, de Tinto, ou de seul vin d'Andalousie, pour la célébration de la Messe. Cette cargaison prenant peu de place, on monte la Batterie d'en-bas, qui demeure à fond de calle en venant de Manille. L'Equipage est augmenté d'un bon nombre de Matelots, & d'une ou deux Compagnies d'Infanterie, destinées à recruter les Garnisons des Philippines. Il s'y joint toûjours plusieurs Passagers; de-sorte qu'au retour, le Galion se trouve ordinairement monté de six cens hommes (z).

Son retour à Manille.

On s'efforce de gagner d'abord la Latitude de treize ou quatorze degrés, d'où l'on continue de faire voile, dans ce parallele, jusqu'à la vûe de l'Isle de *Guam*, une des Marianes. Les instructions avertissent soigneusement de prendre garde aux Bas-fonds de *Saint Barthelemy* & de l'Isle de *Gasparico*. Un autre avis, qu'on donne au Galion, pour empêcher qu'il ne dépasse, dans l'obscurité, les Isles Marianes, c'est que pendant tout le mois de Juin il est ordonné, aux Espagnols de Guam & de *Rota*, d'entretenir, pendant toutes les nuits, un feu allumé sur quelque hauteur.

Précautions qu'il doit prendre.

L'Isle de Guam est gardée par une Garnison Espagnole (a), dans la vûe d'assurer un lieu de relâche au Galion. Cependant la Rade y est si mauvaise, qu'il ne s'y arrête pas plus de deux jours. Après y avoir pris de l'eau & des rafraîchissemens, il en part pour gouverner directement vers le Cap *Espiritu Sancto*, dans l'Isle de Samal. Il doit observer les Signaux de ce Cap, comme ceux de *Catanduanes*, de *Butusan*, de *Birriborongo*, & de l'Isle de *Batan*. Tous ces lieux ont des Sentinelles, avec ordre d'allumer un feu lorsqu'ils l'apperçoivent. Si le Général, après avoir vû le premier feu s'éteindre, en voit allumer quatre autres, ou plus de quatre, il peut conclure qu'il y a des Ennemis dans ces Parages; & son devoir l'oblige de faire mettre à Terre, pour s'informer de la force de l'Ennemi, & de tout ce qu'il peut redouter. Il doit se règler sur les avis qu'il reçoit, & relâcher dans quelque Port sûr. S'il est découvert, dans l'asile qu'il choisit, & s'il

les Arts méchaniques. Elle a planté des vignes, dont le vin approche de celui de Madere, & qui commence à se mettre en réputation au Mexique. C'est le Marquis de *Valero*, qui a fourni aux premiers fraix de cet Etablissement. *Voyage d'Anson*, *ubi suprà*, *pag.* 354.

(z) *Ibid.* Pag. 361 & précédentes.

(a) Voyez, ci-dessus, la Description des Isles Marianes.

ANSON. 1742.

s'il craint d'y être attaqué, il doit envoyer le trésor à Terre, y débarquer l'Artillerie pour sa défense, & donner avis de sa situation au Gouverneur de Manille. Mais si, depuis le premier feu, il remarque que les Sentinelles n'en allument que deux, il peut s'assurer qu'il ne lui reste rien à craindre, & continuer sa route jusqu'à Cavite, qui est le Port de Manille (*b*).

Vaine attente des Anglois.

Les espérances de l'Escadre n'avoient fait que changer d'objet ; mais elles sembloient demander d'autres mesures, depuis qu'on avoit appris, par le récit des Prisonniers, qu'on étoit informé, dans Acapulco, de la ruine de Paita, & que cette nouvelle avoit fait augmenter les Fortifications de la Place, & mettre une Garde dans l'Isle qui est à l'embouchure du Port. Cependant on apprit aussi, que cette Garde avoit été retirée deux jours avant l'arrivée de la Chaloupe ; d'où l'on conclut, non-seulement que l'Escadre n'avoit pas encore été découverte, mais que l'Ennemi ne la croyoit plus dans ces Mers, & que depuis la prise de Paita, il se flattoit qu'elle avoit pris une autre route. On tira tant d'encouragement de ces dernières idées, que s'étant approché jusqu'à la vûe des Montagnes, qui se nomment les *Mammelles*, au-dessus d'Acapulco, on s'y mit dans une position, qui ne laissoit point à craindre que le Galion pût échapper. On y demeura jusqu'au 15 de Mars. Une si longue attente n'auroit pas rebuté les Anglois, s'ils n'étoient retombés dans le besoin d'eau. M. Anson, desespéré de ce contretems, délibéra s'il n'entreprendroit pas de surprendre Acapulco : mais, lorsqu'il examina sérieusement ce dessein, il y trouva un obstacle insurmontable. Les Prisonniers, qu'il interrogea sur les vents, qui règnent près de la Côte, l'assurèrent, qu'à une médiocre distance du rivage, on avoit un calme tout plat pendant la plus grande partie de la nuit, & que vers le matin il s'élevoit toûjours un vent de Terre. Ainsi le projet de mettre le soir à la voile, pour arriver dans le cours de la nuit, devant la Place, devenoit une entreprise impossible (*c*).

M. Anson veut surprendre Acapulco.

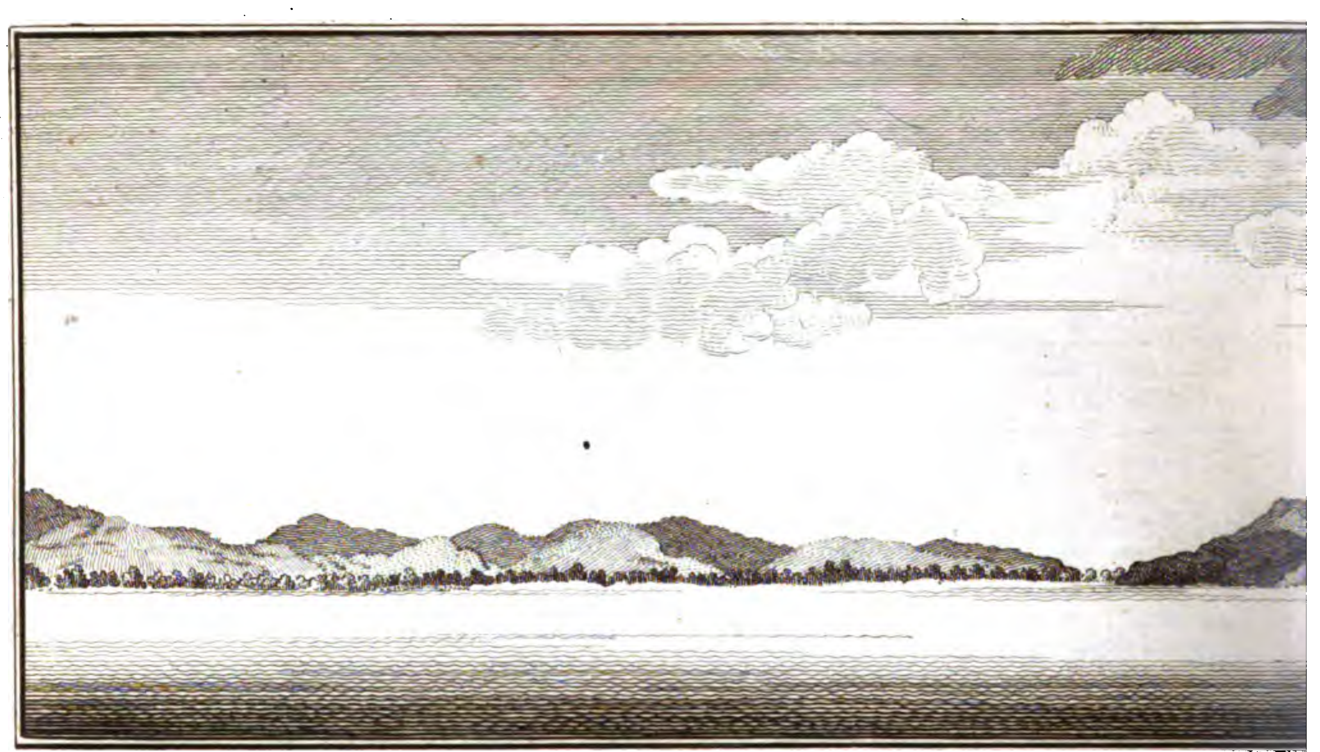
Il est forcé de chercher de l'eau à Chequetan.

Les Anglois se seroient épargné de mortelles impatiences & d'inutiles raisonnemens, s'ils avoient pû sçavoir, comme ils le sçurent dans la suite, que l'Ennemi avoit reconnu qu'ils étoient sur la Côte, & qu'il avoit mis un Embargo sur le Galion jusqu'à l'année suivante. Mais, demeurant toûjours persuadés qu'ils n'étoient pas découverts, ce ne fut que la nécessité de leur situation, qui leur fit prendre le parti de chercher de l'eau. Ils résolurent de se rendre au Port de Seguataneio, parcequ'il étoit le moins éloigné. Les Chaloupes, qu'ils avoient envoyées pour reconnoître l'Aiguade, revinrent le 5 d'Avril, après avoir découvert de l'eau excellente environ sept miles à l'Ouest des Rochers de Seguataneio. On jugea, par les descriptions, que ce devoit être le Port que Dampier nomme *Chequetan*. M. Anson renvoya les Chaloupes pour le sonder, & s'y rendit, à leur retour, après avoir appris que c'étoit une Rade, où l'Escadre pouvoit être sans danger.

Description de ce Port.

L'Auteur croit en devoir une description exacte. Le Port, ou la Rade

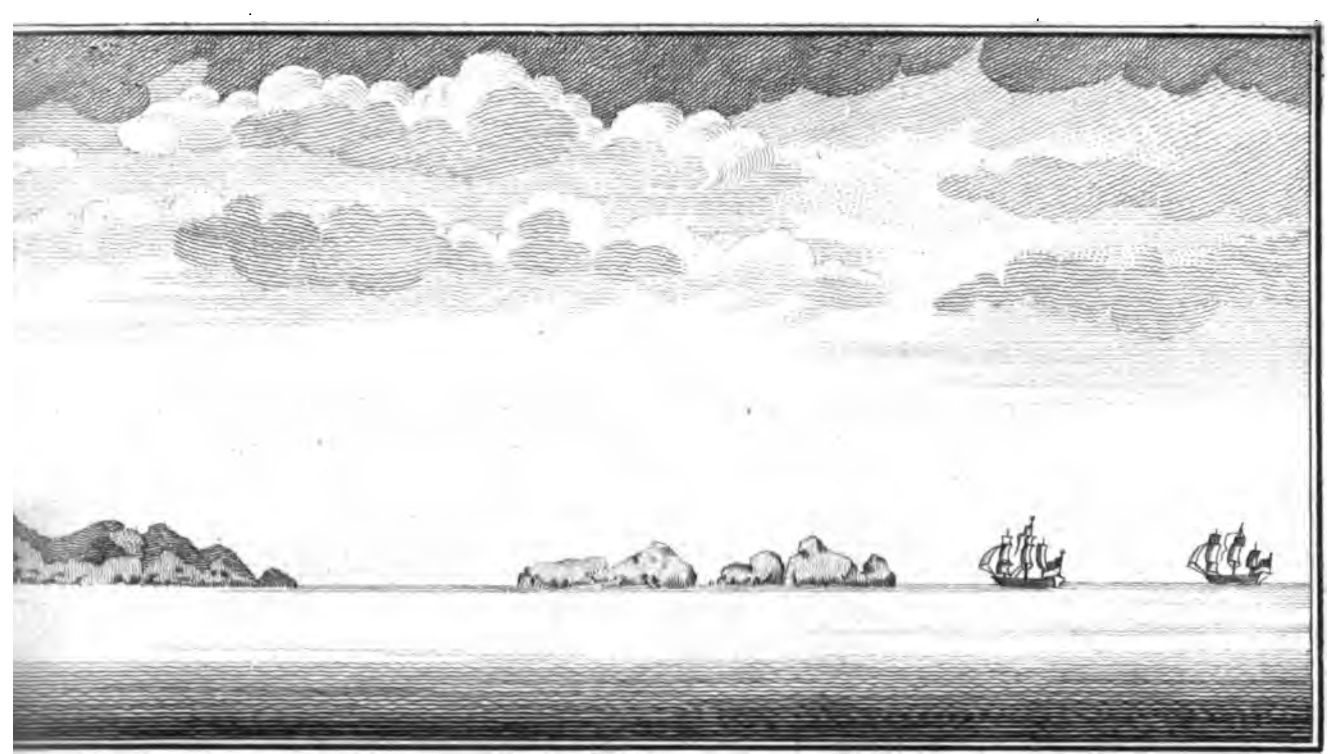
(*b*) Voyage d'Anson, Tome III. pag. 364.
(*c*) *Ibidem*, pag. 282 & précédentes.



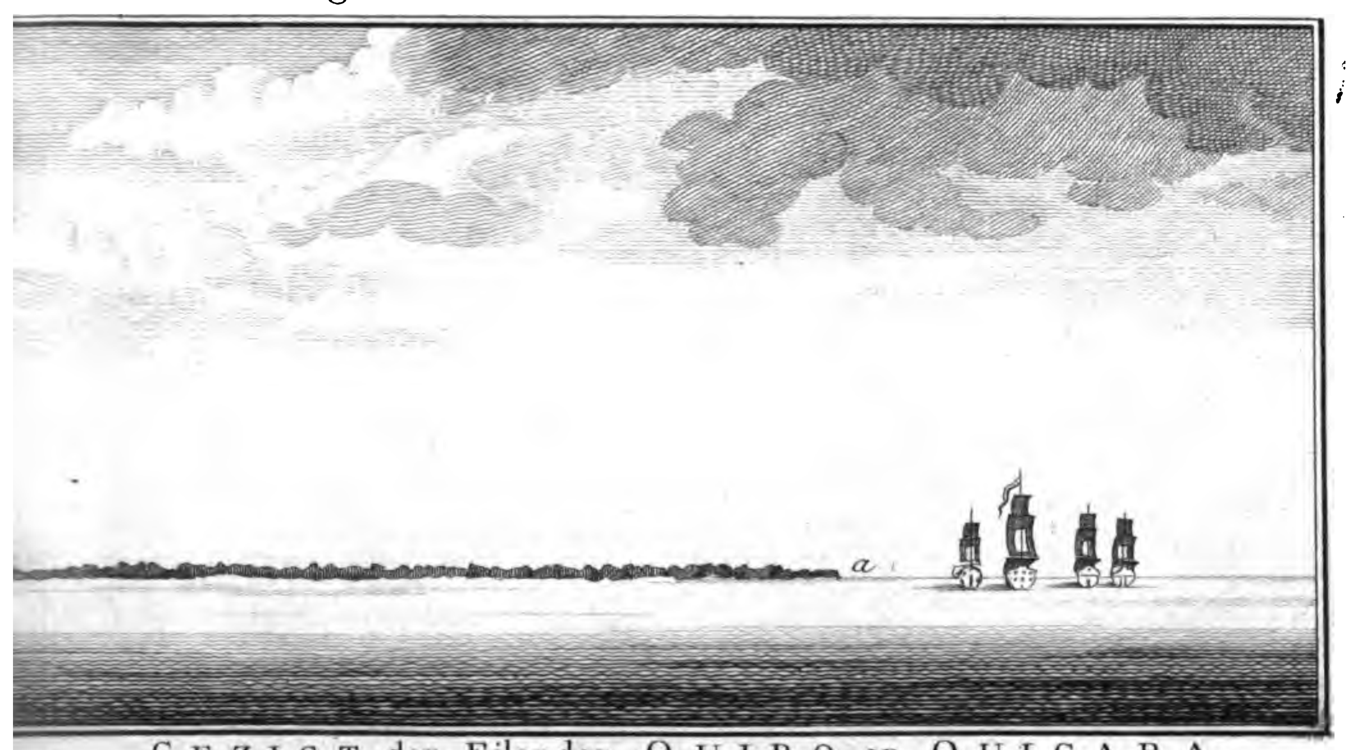
VUE de la Montagne de PETAPLAN, *et des Rochers les* MOINES BLANC

6

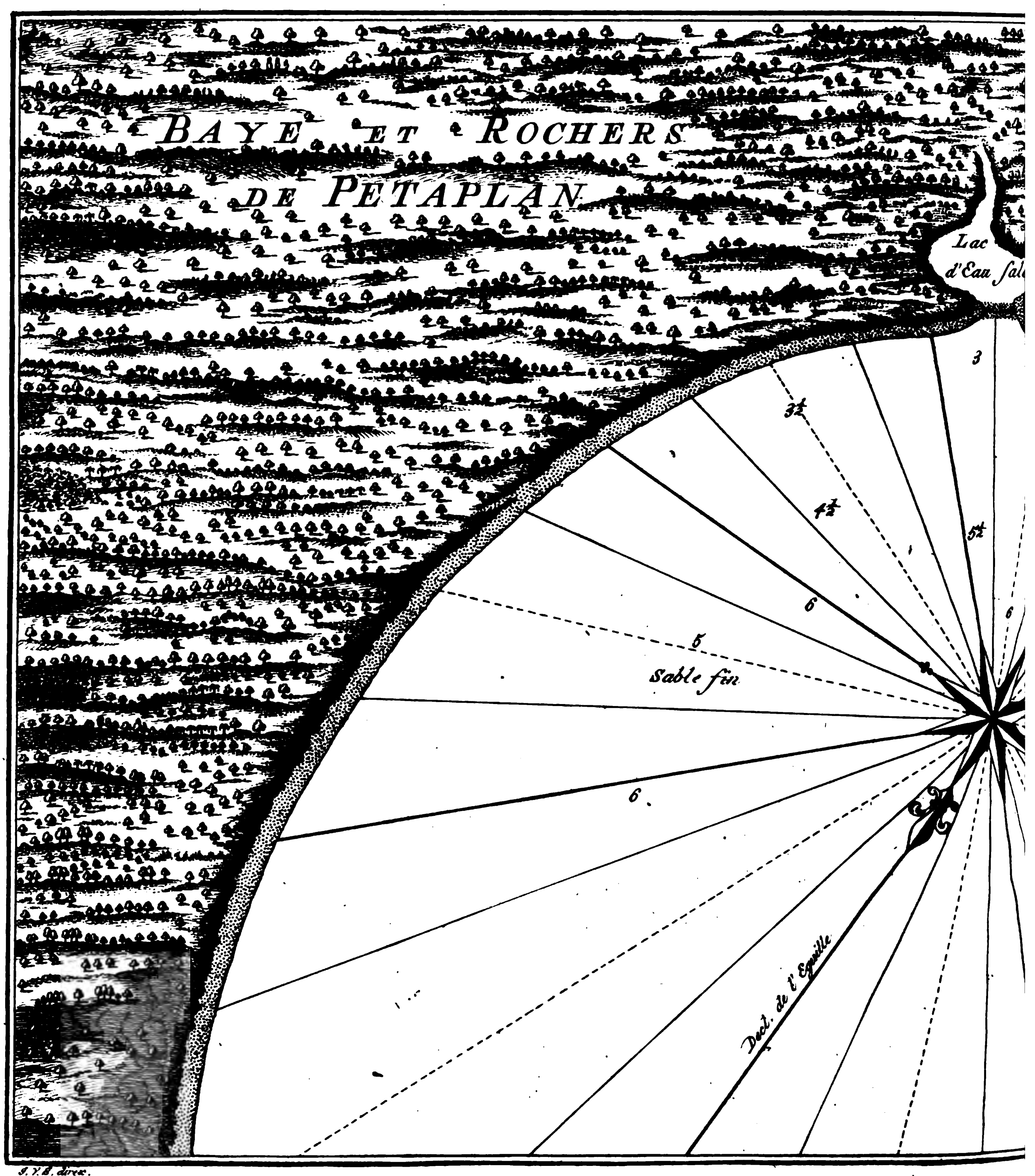
J. V. Schley direx. VUE *des Isles de* QUIBO *et* QUICARA.



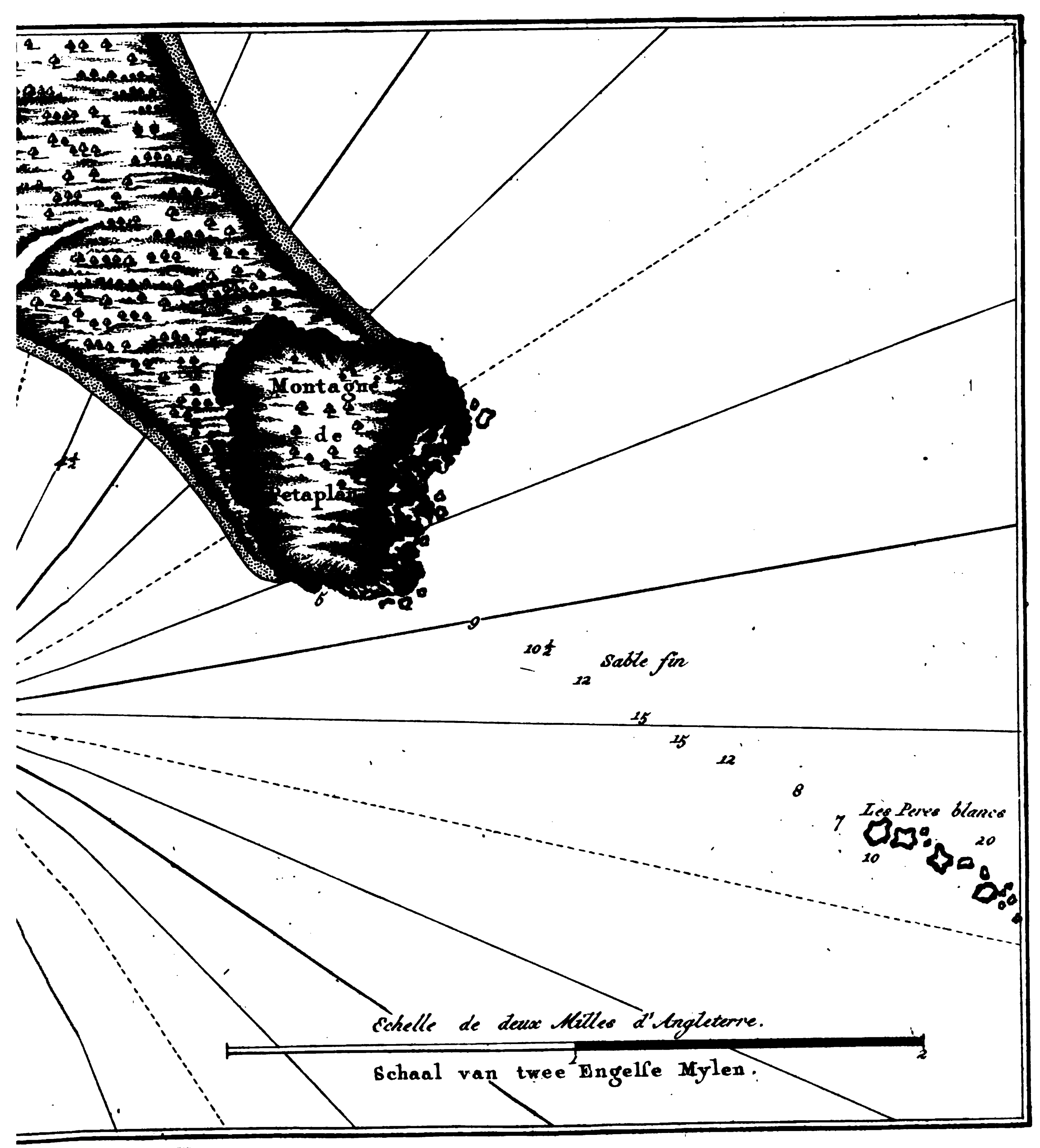
GEZIGT van de Berg PETAPLAN, en van de Rotzen de WITTE MUNNIKEN.



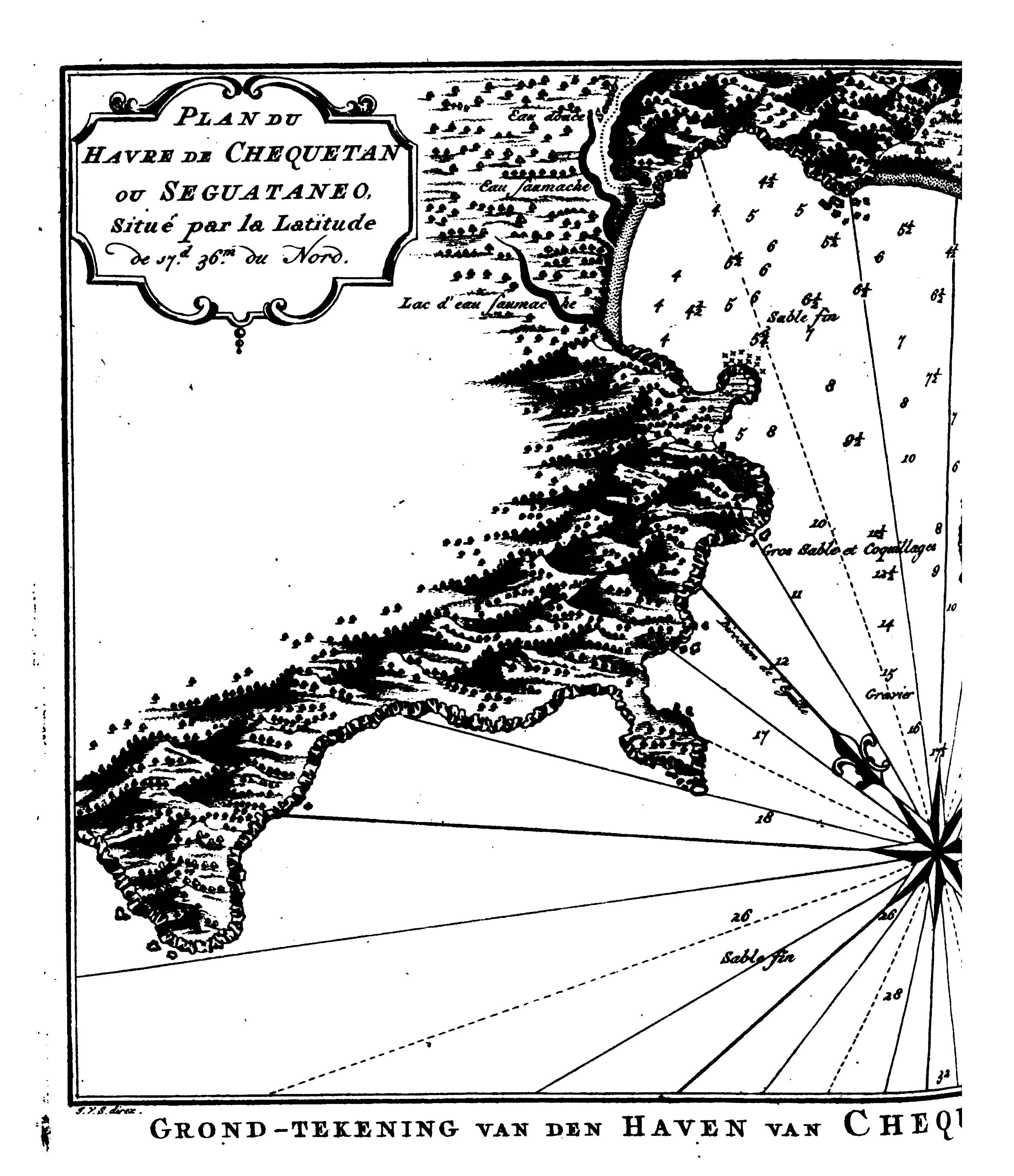
GEZIGT der Eilanden QUIBO en QUICARA.



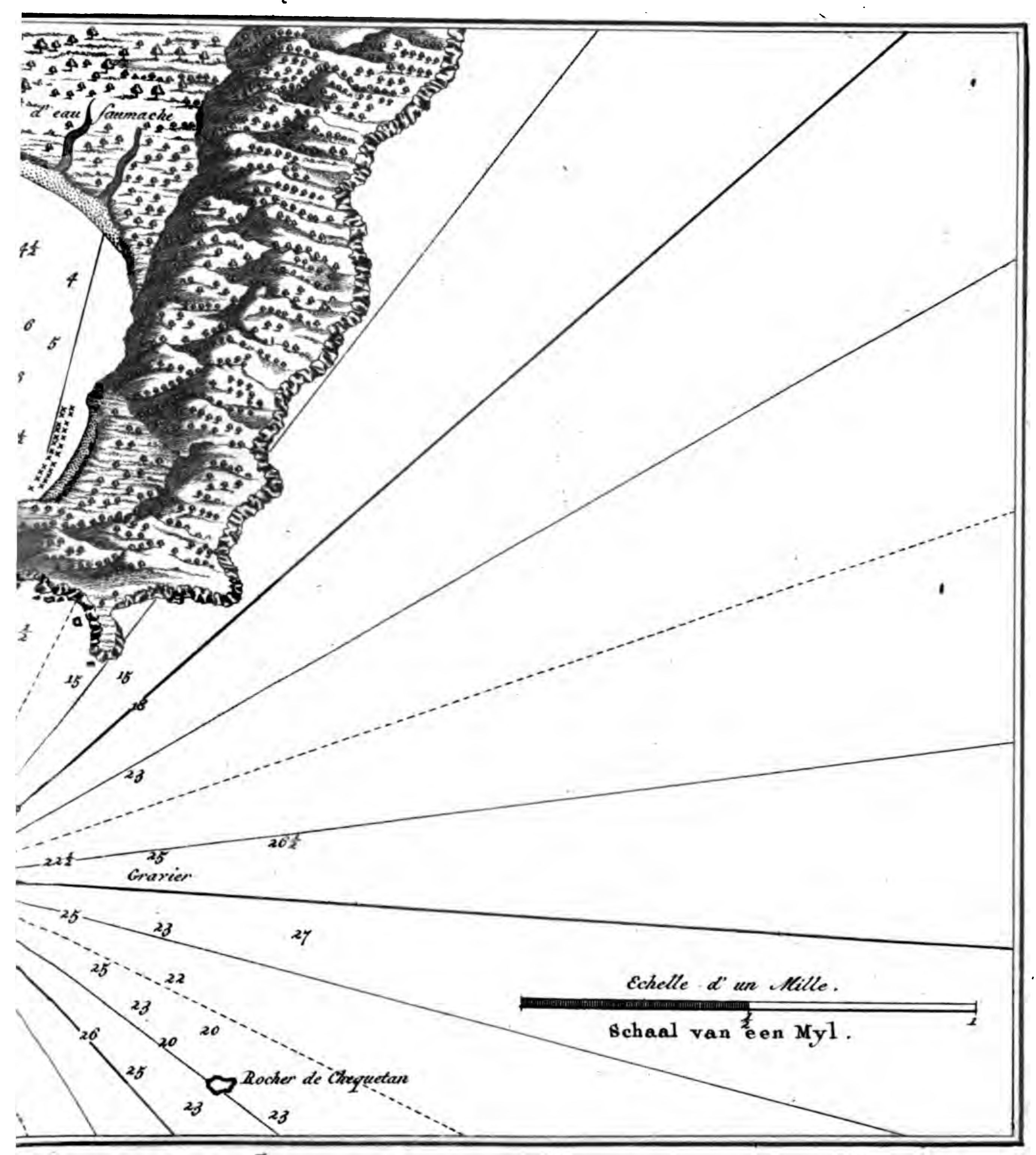
BAAY EN ROTZEN



VAN PETAPLAN.



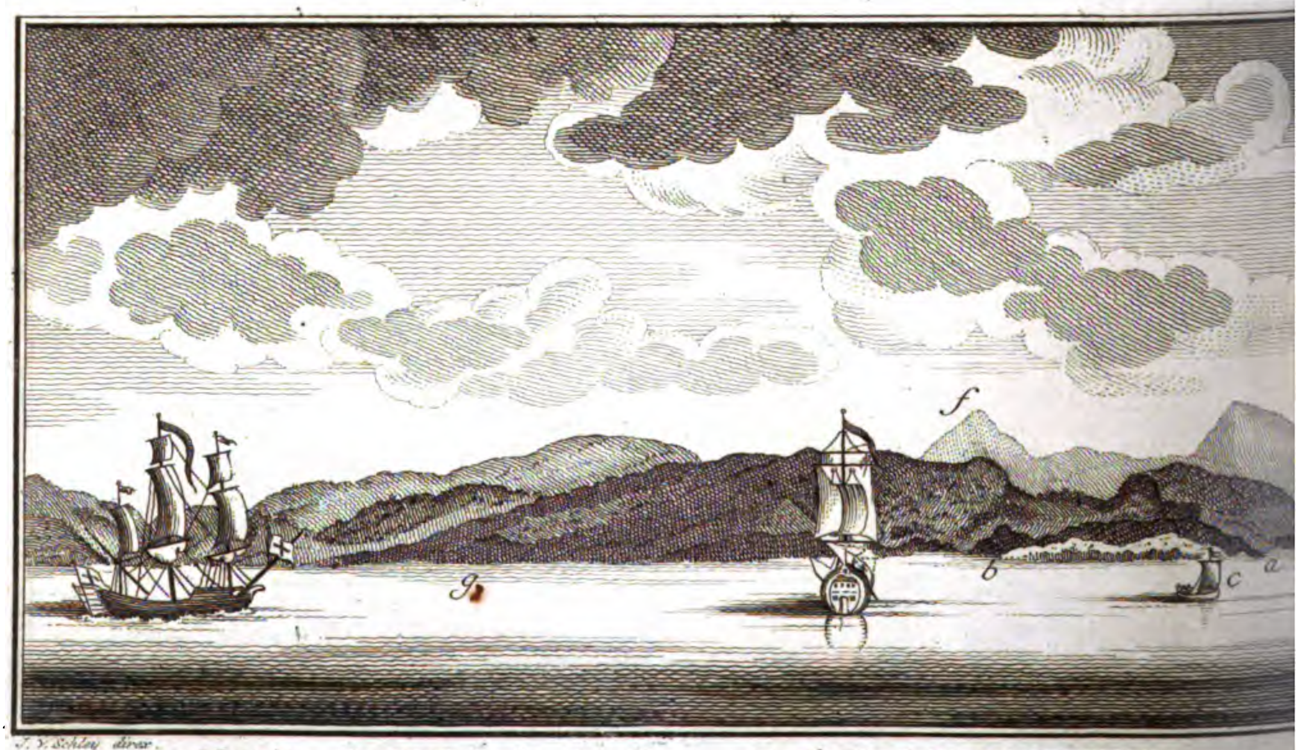
GROND-TEKENING VAN DEN HAVEN VAN CHEQ



ETAN OF SEGUATANEO, op 17° 30' Noord gelegen.

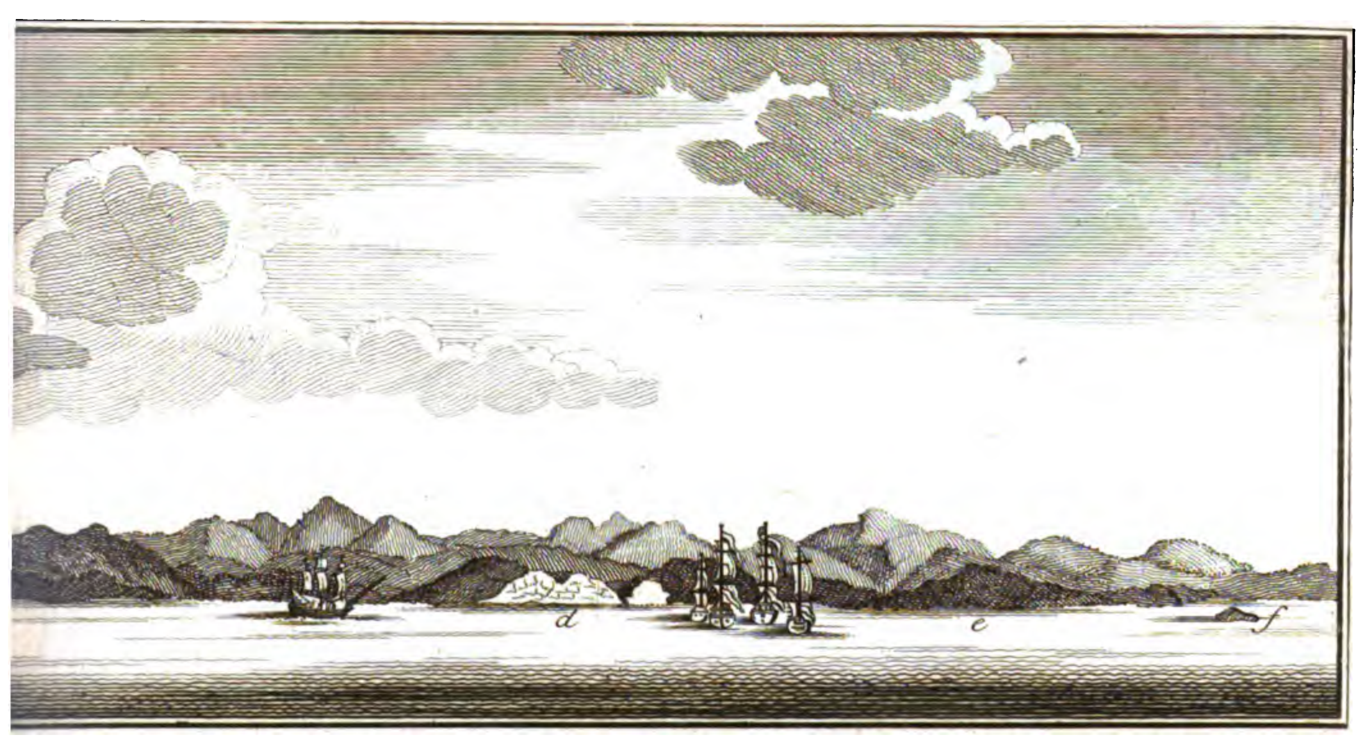


VUE de l'Entrée de CHEQUETAN, ou SEGUATANE

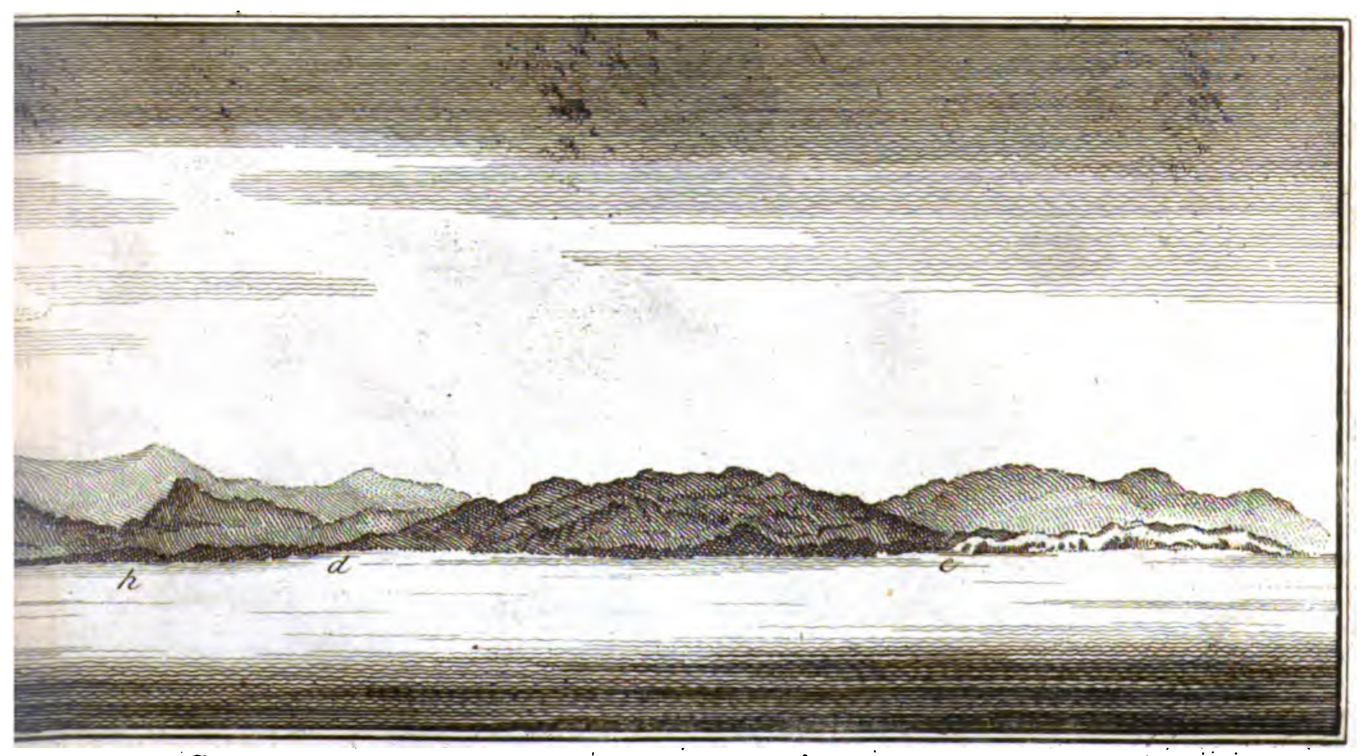


J. V. Schley direx.

VUE de l'Entrée du Port d'ACAPULCO.



GEZIGT van den Ingang van CHEQUETAN, of SEGUATANEO.



GEZIGT van den Haven van ACAPULCO.

Anson. 1742.

Rade de Chequetan, eſt à dix-ſept degrés trente-ſix minutes de Latitude Septentrionale, & à trente lieues d'Acapulco, du côté de l'Oueſt. Dans l'étendue de dix-huit lieues, à compter d'Acapulco, on trouve un rivage ſabloneux, ſur lequel les vagues ſe briſent avec tant de violence, qu'il eſt impoſſible d'y aborder. Cependant le fond de la Mer y eſt ſi net, que dans la belle ſaiſon, les Vaiſſeaux peuvent mouiller ſûrement à un mile ou deux du rivage. Le Pays eſt aſſez bas. Il paroît bien planté, rempli de Villages; & ſur quelques éminences, on voit des Tours, qui ſervent apparemment d'Echauguettes. Cette Perſpective n'a rien que d'agréable. Elle eſt bornée, à quelques lieues du rivage, par un chaîne de Montagnes, qui s'étend fort loin à droite & à gauche d'Acapulco. Les Anglois furent ſurpris ſeulement, que dans un eſpace de dix-huit lieues de Pays, le plus peuplé de toutes ces Côtes, on n'apperçoive pas, le long du rivage, une ſeule Barque, ni le moindre Canot, pour le Commerce ou pour la Pêche. Cinq miles au-delà, & toûjours à l'Oueſt, on trouve un Mondrain, qui ſe préſente d'abord comme une Iſle: trois miles plus loin, à l'Oueſt, on voit un Rocher blanc aſſez remarquable, à deux cables du rivage, dans une Baye d'environ neuf lieues d'ouverture. Sa Pointe Occidentale forme une Montagne, qui ſe nomme *Petaplan*. C'eſt proprement une Preſqu'Iſle, jointe au Continent par une Langue de terre baſſe & étroite, couverte de broſſailles & de petits rochers. Ici commence la Baye de Seguataneio, qui s'étend fort loin à l'Oueſt de celle de Petaplan, & dont celle-ci n'eſt qu'une partie. A l'entrée de cette Baye, & à quelque diſtance de la Montagne, on découvre un amas de Rochers, blanchis des excrémens de divers oiſeaux. Quatre de ces Rochers, qui ſont plus gros que les autres, & qui ont aſſez l'apparence d'une Croix, s'appellent les *Moines Blancs*. Ils ſont à l'Oueſt, vers le Nord de Petaplan (*d*); & ſept miles à leur Oueſt, on entre dans le Port de Chequetan, qui eſt encore mieux marqué par un gros Rocher, à un mile & demi de ſon entrée, au Sud-demi-Quart à l'Oueſt (*e*).

Côte à l'Oueſt d'Acapulco.

Montagne de Petaplan.

Si l'on côtoye la Terre d'aſſez près, il eſt impoſſible de ne pas reconnoître le Port de Chequetan à toutes ces marques. La Côte eſt ſans danger depuis le milieu d'Octobre juſqu'au commencement de May; quoique dans le reſte de l'année elle ſoit expoſée à des tourbillons violens, à des pluyes abondantes, & à des vents impétueux de toutes les pointes du Compas. Ceux qui ſe tiendroient à une diſtance conſidérable de la Côte, n'auroient pas d'autre moyen de trouver ce Port, que par ſa Latitude. Le dedans

Difficulté de reconnoître en Mer le Port de Chequetan.

(*d*) La Pointe Occidentale de cette Baye, ou la Montagne de Petaplan, reſtant S. E. par E., à la diſtance de cinq miles, eſt repréſentée dans la Planche ci-jointe, dont la partie inférieure regarde les Iſles de Quicara & Quibo, mentionnées ci-deſſus, *pag*. 315. R. d. E.

(*e*) L'Auteur joint ici diverſes Cartes, qui repréſentent la Baye, le Port & l'Aiguade. *Nota*. Nous les donnons d'après lui, parceque la Deſcription les rend aſſez néceſſaires. On peut compter, dit-il, ſur la juſteſſe de la Vûe de l'Entrée de Chequetan, telle qu'elle paroît au Nord-Eſt, à la diſtance de cinq miles: (*e*) en eſt la Pointe Orientale; (*d*) l'Occidentale, (*f*) le Rocher iſolé, à un mile & demi de l'Entrée; (*a*) eſt une grande Baye ſabloneuſe, où il n'y a pas moyen de débarquer; (*b*) quatre Rochers blancs fort remarquables; depuis (*c*), une grande Baye s'étend à l'Oueſt. La partie inférieure de la même Planche, qui repréſente l'Entrée du Port d'Acapulco, ſera expliquée ci-deſſous, *pag*. 330. R. d. E.

ANSON. 1742.

dans du Pays a tant de Montagnes, élevées les unes au-dessus des autres, qu'on ne distingue rien par les vûes prises d'un peu loin en Mer. Chaque point de vûe découvre de nouvelles Montagnes, & donne des aspects si différens, qu'il n'y a point de Plan qu'on puisse compter de reconnoître. L'entrée du Port n'a qu'un demi mile de largeur. Les deux Pointes, qui la forment, & qui présentent deux Rochers presque perpendiculaires, sont, l'une à l'égard de l'autre, Sud-Est & Nord-Ouest. Le Port est environné de hautes Montagnes, couvertes d'arbres, excepté vers l'Ouest. Son entrée est sûre, de quelque côté qu'on veuille passer du Rocher, qui est situé vis-à-vis de son embouchure. Hors du Port, le fond est de gravier, mêlé de pierres; mais, dans l'intérieur, il est de vase molle. La seule précaution nécessaire, en y mouillant, regarde les grosses houles que la Mer y pousse quelquefois. Les Anglois observèrent que la marée est de cinq pieds, & qu'elle court à-peu-près Est & Ouest.

Situation & propriétés de l'Aiguade.

L'AIGUADE ne leur parut qu'un grand Etang, sans décharge, & séparé, de la Mer par le rivage. Il est rempli par une source, qui sort de terre un demi mile plus loin dans le Pays. L'eau en est un peu saumache, sur-tout du côté de la Mer; car, plus on avance vers la source, plus elle est douce & fraîche. Cette différence obligea les Anglois de remonter le plus haut qu'il fut possible, pour remplir leurs tonneaux, & ne leur causa pas peu d'embarras. Ils employèrent des Pirogues, qui tiroient fort peu d'eau, & de très-petites futailles, qu'ils rapportoient par la même voye, jusqu'au rivage, où elles étoient vuidées dans les grandes. Quoique cet Etang n'eût alors aucune communication avec la Mer, il peut en avoir pendant la saison des pluyes, & Dampier en parle comme d'une grande Rivière. Cependant le terrain est si bas, aux environs, qu'il doit être presqu'entièrement inondé, avant que l'eau puisse déborder par-dessus le rivage (f).

Course inutile des Anglois dans le Pays voisin.

LE Pays voisin, sur-tout celui qu'on a décrit, avoit paru si peuplé & si bien cultivé, que les Anglois s'étoient flattés d'en tirer des vivres. Le Chef d'Escadre envoya un Parti de quarante hommes bien armés, pour découvrir quelque Village, & former quelque liaison avec les Habitans. Ce détachement revint le soir, après avoir fait environ dix miles, dans un chemin inconnu, où il trouvoit souvent du crotin de cheval & de mule. A cinq miles du Port, le chemin se divise entre des Montagnes; & de ces deux routes, l'une mène à l'Est, & l'autre vers l'Ouest. Le malheur des Anglois leur fit prendre la route de l'Est, qui les conduisit dans une grande Savanne, où ils ne cessèrent pas de marcher, sans y appercevoir aucune marque de culture. La chaleur & la soif les forcèrent enfin de retourner vers l'Escadre: mais ils attachèrent à quelques piques, qu'ils plantèrent sur la route, des billets en langue Espagnole, par lesquels ils invitoient les Habitans à leur apporter des vivres, qu'ils promettoient de payer fidèlement. Cette précaution fut inutile, & personne ne parut pendant le séjour qu'ils firent dans le Port. Ils apprirent, dans la suite, qu'en tournant à l'Ouest, ils auroient bien-tôt découvert une Ville, ou un Bourg, qui n'est éloigné

(f) *Ibid.* pag. 399.

éloigné que de deux miles de l'endroit où le chemin se divise. L'inutilité de leurs tentatives, pour engager les Habitans à leur fournir des vivres, les réduisit aux rafraîchissemens qu'ils purent trouver aux environs du Port. Ils y prirent des maquereaux, des brêmes, des mulets, des soles & des homars. C'est le seul endroit de ces Mers où ils pêchèrent des *Torpilles*, poisson plat, qui ressemble beaucoup à la raye, & qui tire son nom d'une propriété singulière, qu'il a dans la Mer du Sud, comme dans celles d'Afrique & de l'Inde. L'Auteur éprouva, que non-seulement ceux qui marchent dessus ressentent un véritable engourdissement par tout le corps, surtout dans la partie qui a touché immédiatement à la torpille; mais qu'en appuyant une canne sur le corps de ce poisson, le bras qui la soûtient demeure quelque-tems engourdi, & qu'il en reste quelque chose jusqu'au lendemain. Cependant, comme la torpille n'a cette vertu que lorsqu'elle est vivante, on la mange sans danger (g).

ANSON. 1742. Rafraîchissemens du Port. Torpilles de la Mer du Sud.

On cessa ici de voir des tortues, & les Chaloupes étoient obligées d'en aller prendre devant la Baye de Petaplan. La Terre ne fournit guères d'autres animaux que des lezards, qu'on y trouve en grand nombre, & que la plûpart des Matelots mangeoient avec goût. Les alligators y sont petits. Tous les jours, au matin, on appercevoit, sur le sable de l'Aiguade, les traces d'un grand nombre de tygres; mais loin d'être aussi dangereux que dans l'Afrique & l'Asie, ils n'attaquent presque jamais les hommes. Les faisans, qui sont en abondance, & de plusieurs espèces, sur la Côte, offriroient une ressource toûjours présente, si leur chair n'étoit séche & sans goût. On y voit, d'ailleurs, une grande variété d'autres oiseaux de moindre grosseur, particulièrement des perroquets, que les Anglois tuoient souvent pour s'en nourrir. Les fruits, les herbages & les racines y sont rares & de peu d'usage. A peine les Bois fournissoient-ils assez de limons pour l'usage journalier de l'Escadre, avec quelques *Papas*, & cette espèce de prune, qui porte, à la Jamaïque, le nom de *Prune à Cochon*. La seule herbe, qui mérite d'être nommée, est la *Morgeline*. Elle croît sur les bords des ruisseaux; & son amertume n'empêche pas les Matelots d'en manger avidement, parcequ'elle passe pour un Antiscorbutique.

Autres animaux, & plantes du Pays.

M. Anson, toûjours attentif à l'instruction de ceux qui fréquenteroient ces Mers après lui, remarqua, vers l'Ouest du Port, un Pays assez étendu, qui paroissoit double, avec une espèce d'ouverture, à laquelle il trouva quelque apparence d'un second Port. Il ne manqua point d'y envoyer une Chaloupe: mais on trouva que les deux Montagnes, qui forment ce Pays double, sont jointes par une Vallée, & ne laissent entr'elles ni Port ni Rade. En général, quoique le Port de Chequetan ne fournisse que des rafraîchissemens médiocres, sa connoissance est importante pour la Navigation. C'est le seul mouillage sûr, dans une grande étendue de Côtes; à l'exception d'Acapulco, qui est occupé par les Espagnols. On y peut faire tranquillement de l'eau & du bois, malgré les Habitans du Pays. Les Bois, qui l'environnent, n'ont qu'un chemin étroit, du Rivage aux Terres voisines; &

Observations sur le Port de Chequetan.

(g) Pag. 410.

ANSON. 1742.

& ce Passage peut être gardé par un Parti peu considérable, contre toutes les forces que les Espagnols du Pays seroient capables de rassembler (*b*).

Les Anglois brûlent leurs prises & renvoyent leurs Prisonniers.

La saison ne permettant plus aux Anglois de nourrir une vaine espérance, ils ne pensèrent qu'à se délivrer de tout ce qui pouvoit retarder leur Navigation jusqu'à la Chine. Les trois Bâtimens Espagnols, qu'ils avoient équipés, furent sacrifiés à la sûreté du *Centurion* & du *Glocester*. M. Anson prit le parti de les brûler, pour faire passer leurs Equipages & leurs agrets sur ces deux Vaisseaux, qui n'auroient pu résister, sans ce secours, aux Mers orageuses de la Chine, où il comptoit d'arriver vers le changement des Moussons. Il se détermina aussi à renvoyer tous ses Prisonniers, à la réserve des Mulâtres, & de quelques Negres des plus vigoureux. Brett, qui s'avança, pour cette commission, jusqu'à l'Entrée du Port d'Acapulco, en prit occasion de lever le Plan de cette Entrée & de la Côte voisine (*i*).

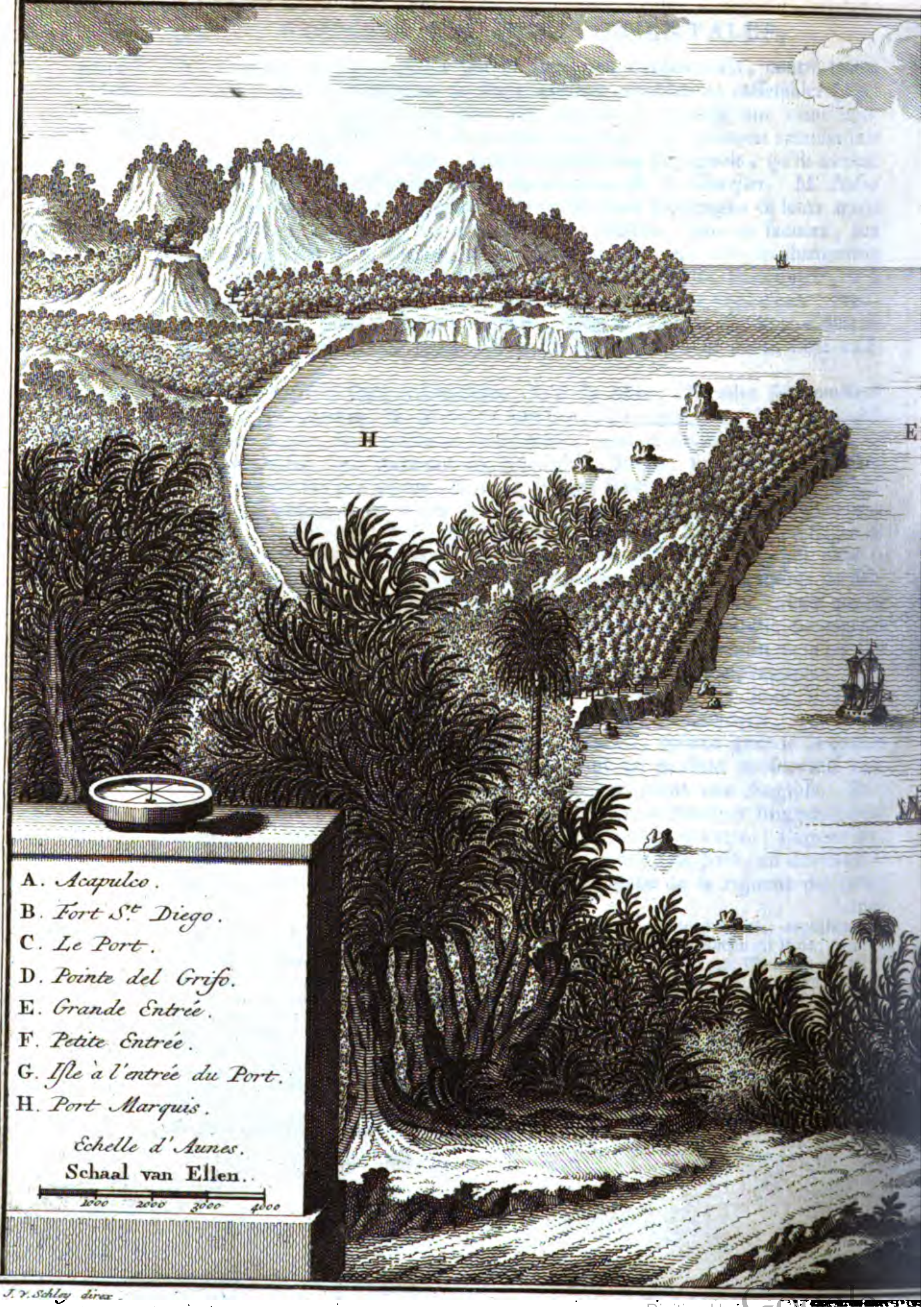
Fausses idées des Anglois, en partant pour la Chine.

En quittant la Côte d'Amérique, le 6 de May, l'Escadre se promettoit de faire la traversée, du Mexique aux Côtes Orientales de l'Asie, en moins de deux mois. Elle porta au Sud-Ouest, dans le dessein de tomber sous les vents alisés, qui viennent du Nord-Est, & qui, suivant les Journaux des Navigateurs précédens, doivent se faire sentir à la distance de soixante-dix ou quatre-vingt lieues de Terre. Outre cette raison de gouverner au Sud, les Anglois vouloient gagner le treize ou quatorzième degré de Latitude du Nord, qui est le parallele qu'on suit ordinairement dans la Mer du Sud, & celui dans lequel on est persuadé qu'il y a le moins de danger. Mais ils tinrent cette route l'espace de sept semaines, avant que de rencontrer le vent qu'ils cherchoient; & n'en ayant trouvé que de contraires ou de variables, ils n'avoient fait que le quart du chemin vers les Côtes les plus Orientales de l'Asie, lorsque, suivant leurs espérances, ils y devoient être arrivés dans cet intervalle. D'ailleurs, les deux Vaisseaux souffroient déja beaucoup du scorbut, & des divers accidens, qui menaçoient la charpente. C'est un sentiment général, qu'une grande abondance d'eau douce & de provisions fraîches, est un puissant préservatif contre le scorbut: ces deux secours ne manquoient point aux Anglois. Ils y joignoient d'autres précautions, qui consistoient à nettoyer soigneusement leurs Vaisseaux, & à tenir les écoutilles & sabords ouverts. Cependant, les Malades ne s'en portoient pas mieux. On avoit supposé, en doublant le Cap de Horn, que la malignité du mal étoit venue de la rigueur du tems; mais

Ils recommencent bientôt à souffrir.

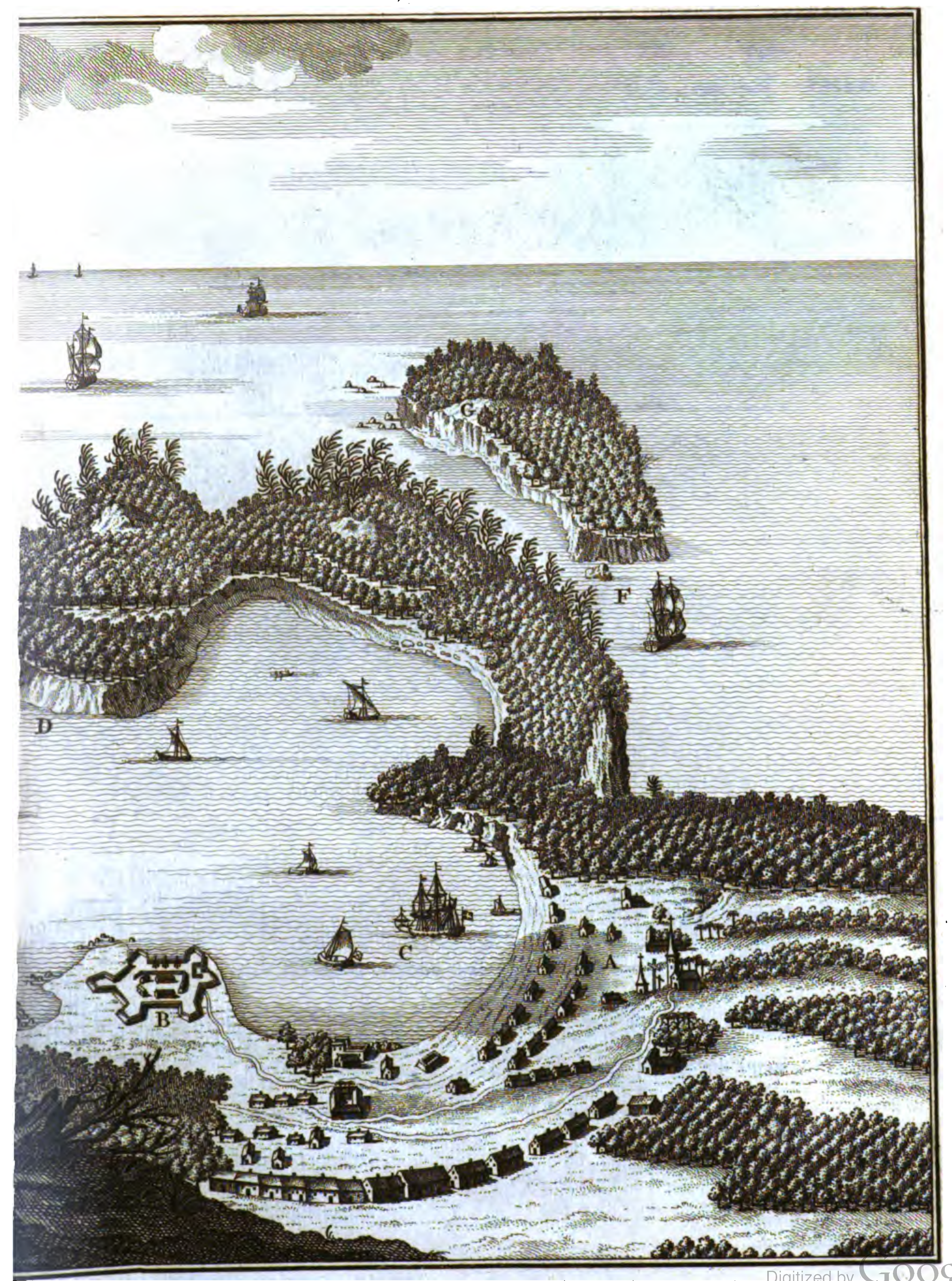
(*b*) Pag. 414 & précédentes.

(*i*) Le Port d'Acapulco est le plus beau de toute la Côte Septentrionale de l'Ocean Pacifique. C'est un Bassin, environné de tous côtés de hautes Montagnes; mais la Ville est une misérable bicoque, des plus mal saines; les hauteurs voisines y empêchant la circulation de l'air; D'ailleurs la bonne eau y manque, & il faut l'y apporter de fort loin. Le Plan de ce Port, que nous joignons ici, n'est pas de M. Anson; mais il diffère peu de celui qu'il donne. La Vûe de l'Entrée, que nous empruntons de lui, représente en (*a*), la Pointe Occidentale du Port, nommée *El-Griffo*; (*b c*) est une Isle, qui restoit, à l'égard du Spectateur, au Nord vers l'Est, à trois lieues de distance; (*d*) est la Pointe Orientale de l'Entrée; (*e*) le Port *Marquis*; (*f*) *Sierra di Bréa*; (*h*) un Rocher blanc dans le Port; & (*g*) des Echauguettes. La Vûe de cette Entrée se trouve au-dessous de celle de Chequetan, dans la même Planche, *pag.* 327. R. d. E.

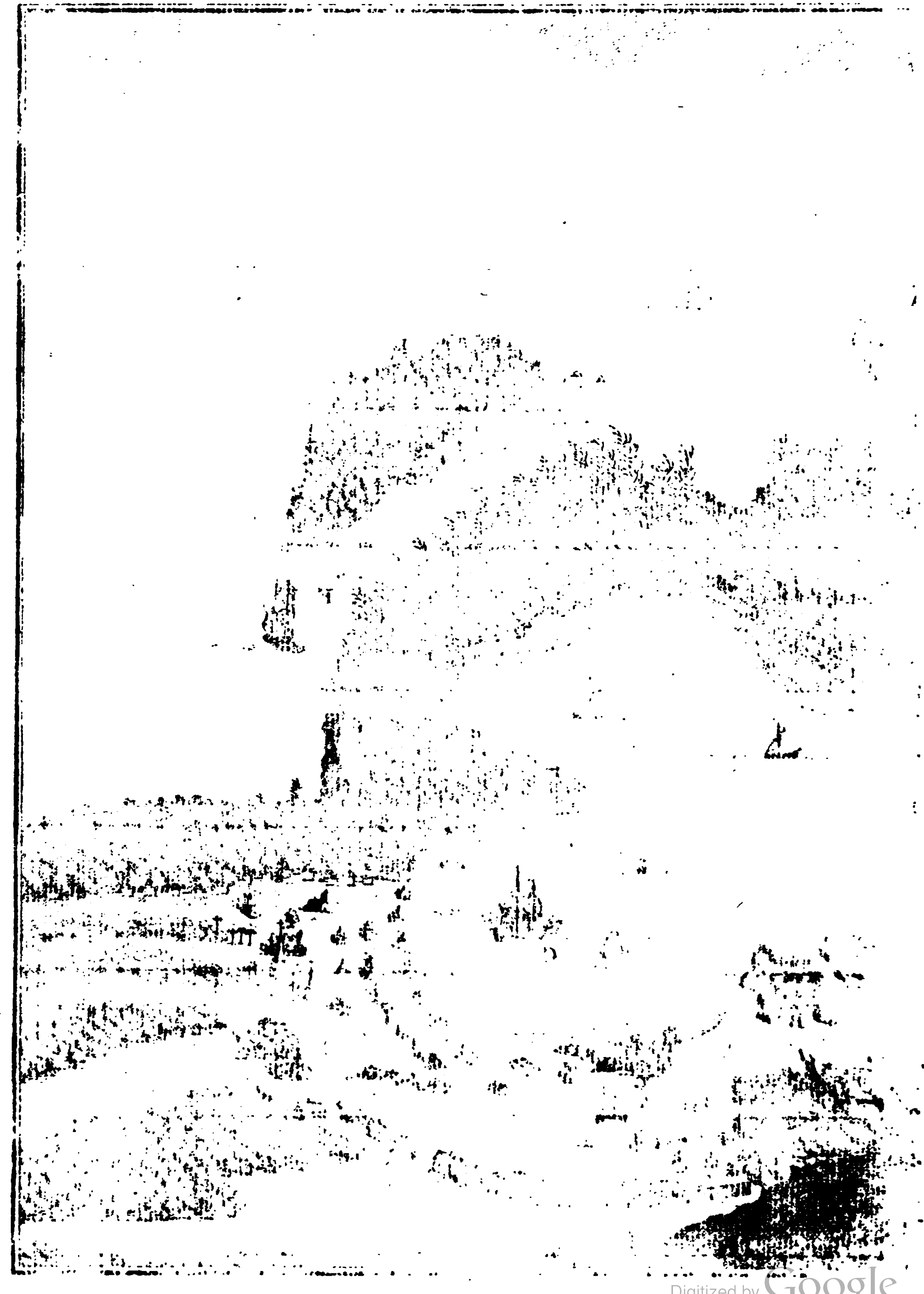


J. v. Schley direx.

ACAP



L C O.



mais un Climat chaud n'y changea rien. L'Auteur en conclut, que lorsque le scorbut a pris une certaine force, il ne peut être guéri qu'à terre, ou du moins à peu de distance du Rivage. „ On n'acquerera jamais, dit-„ il, une connoissance exacte de sa cause; mais on conçoit aisément, qu'il „ faut un renouvellement d'air frais pour entretenir la vie des animaux, „ & que cet air, sans perdre son élasticité, ni aucune de ses propriétés „ connues, peut être tellement alteré, par les vapeurs qui s'élèvent de l'O-„ cean, qu'il en devienne moins propre à conserver la vie des animaux ter-„ restres, à moins qu'elles ne soyent corrigées par une sorte d exhalaisons, „ que la Terre seule est capable de fournir *(k)*".

ANSON. 1742. Observations sur le scorbut.

Les malheurs communs n'empêchèrent pas d'observer, qu'il se passoit rarement trois jours de suite, sans qu'on vît une grande quantité d'oiseaux; signe certain que ces Mers contiennent un plus grand nombre d'Isles, ou du moins de Rochers, qu'on n'en a découvert jusqu'à présent. La plûpart de ces oiseaux étoient de ceux qui font leur séjour à terre; & la manière, comme le tems de leur arrivée, ne laissoit pas douter qu'ils ne vinssent le matin de quelque endroit peu éloigné, & qu'ils n'y retournassent le soir. L'heure de leur passage, & celle de leur retour, qui varioient par degrés, firent juger que cette différence ne pouvoit venir que du plus ou moins d'éloignement de leur retraite.

Oiseaux qu'on rencontre en pleine Mer.

On eut le vent alisé, sans la moindre variation, depuis la fin de Juin, jusques vers celle de Juillet. Mais, le 26 de ce mois, lorsque, suivant l'estime, on n'étoit pas à plus de trois cens lieues des Isles *Marianes* *(l)*, il tourna malheureusement à l'Ouest. Ce fâcheux contre-tems, qui éloignoit l'assurance de sortir de peine, & plusieurs disgraces irréparables, qui arrivèrent au *Glocester*, firent prendre la résolution de détruire ce Vaisseau par le feu. Elle fut exécutée, après des peines infinies, pour faire passer, sur le *Centurion*, l'argent & les vivres; seules richesses qu'on pût sauver d'un malheureux Bâtiment qui étoit prêt à s'enfoncer, & dont l'Equipage ne consistoit plus qu'en soixante-dix-sept hommes, dix-huit Garçons, & deux Prisonniers. Les Malades, qui étoient au nombre de soixante-dix, furent transportés dans la Chaloupe, avec tout le soin qu'on devoit à leur foiblesse. Ce-

M. Anson se détermine à brûler le Glocester.

(k) *Anson, Tome III., pag.* 9 & 10. Dans le triste état des deux Equipages, M. Anson fit une expérience fort remarquable. La réputation des Pilules & des Gouttes de M. *Ward*, l'avoit porté à s'en fournir avant son départ de Londres. Il fit donner un de ces deux remèdes, ou tous deux, à diverses personnes, dans tous les degrés de la maladie. Un de ceux, qui en firent l'essai, commença à saigner violemment du nez; & quoiqu'il fût presqu'à l'agonie, il se trouva bientôt mieux. Ensuite, il se fortifia, quoiqu'avec lenteur; & quinze jours après, il acheva de se rétablir à terre. D'autres sentirent un soulagement, qui dura peu; & d'autres ne furent pas soulagés. Mais les uns & les autres ne se trouvèrent pas plus mal, que s'ils n'eussent rien pris du tout. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que le remède agissoit à proportion des forces du Malade. La plûpart de ceux qui ne pouvoient plus vivre que deux ou trois jours, n'en étoient pas affectés. Dans les autres, il opéroit par la transpiration, ou par le vomissement, ou comme une douce purgation. Dans ceux qui avoient encore toutes leurs forces, il produisoit les mêmes effets avec violence. *Ibid.* pag. 11 & 12.

(l) L'Auteur leur donne toûjours leur ancien nom, d'*Isles des Larrons*.

ANSON, 1742.

Cependant, il en mourut trois ou quatre dans le tems qu'on les hissoit pour les faire entrer dans le *Centurion*.

Extrêmités où le Centurion tombe à son tour.

Ce renfort, ne laissoit pas d'être extrêmement avantageux, pour l'unique Vaisseau qui restoit de l'Escadre. Mais il avoit été détourné de son cours, & porté fort loin au Nord, par la tempête qui avoit été si fatale au *Glocester*. Le Courant, qui avoit la même direction, ayant aussi contribué à le faire avancer, il se trouvoit à dix-sept degrés & un quart de Latitude au Nord, au-lieu de treize & demi, qui étoit le parallele qu'il devoit suivre pour arriver à l'Isle de Guam. Les Pilotes ignoroient à quelle distance ils étoient du Méridien des Isles Marianes; & croyant n'en être pas loin, ils appréhendoient que sans s'en être apperçus, le Courant ne les eut portés sous le vent de ces Isles. Dans cette supposition, ils n'auroient pas eu d'autre parti à choisir, que de diriger leur cours vers quelques-unes des Parties Orientales de l'Asie, où trouvant la Mousson de l'Ouest dans toute sa force, il ne leur auroit pas été possible d'aborder; & cette Côte, d'ailleurs, étant à quatre ou cinq lieues d'eux, ils n'avoient que la triste perspective de voir périr tout l'Equipage du scorbut, avant que d'y pouvoir arriver. Il ne se passoit point de jour, où l'on ne perdit jusqu'à douze hommes; & pour comble de désolation, on avoit à boucher une voye d'eau, que les Charpentiers desespéroient de fermer entiérement, avant qu'on eût mouillé dans un Port.

Il découvre deux des Isles Marianes.

Au milieu de ces allarmes, le vent étant venu à fraîchir au Nord-Est, & la direction du Courant ayant tourné au Sud, on eut la satisfaction d'appercevoir, le lendemain à la pointe du jour, deux Isles du côté de l'Ouest. La plus proche, comme on l'apprit dans la suite, étoit celle d'*Anatacan*, dont on ne se crut qu'à quinze lieues. Elle parut montueuse, & de médiocre grandeur. L'autre étoit celle de *Serigan*, qui avoit l'apparence d'un Rocher, plutôt que d'un endroit où l'on pût mouiller. La Chaloupe, qu'on y envoya, ne revint que pour confirmer cette opinion. Un vent de Terre, n'ayant pas permis de s'approcher d'Anatacan, on perdit cette Isle de vûe le 26 d'Août; mais le matin du jour suivant, on découvrit celles de *Saypan* (*m*), de *Tinian*, & d'*Agnigan*. M. Anson, fit gouverner vers Tinian, qui est entre les deux autres. Comme il n'ignoroit pas que les Espagnols avoient une Garnison à Guam, il prit diverses précautions pour sa sûreté. L'impatience de recevoir quelque information, sur les propriétés de l'Isle, lui fit arborer le Pavillon Espagnol, dans l'espoir que les Insulaires, prenant son Vaisseau pour le Galion de Manille, s'empresseroient de venir à bord. En effet, on vit paroître, après midi, un *Pros*, qui portoit un Espagnol & quatre Indiens, & qui fut arrêté par la Pinasse Angloise, tandis que le Canot s'approchoit de Terre pour chercher un bon mouillage.

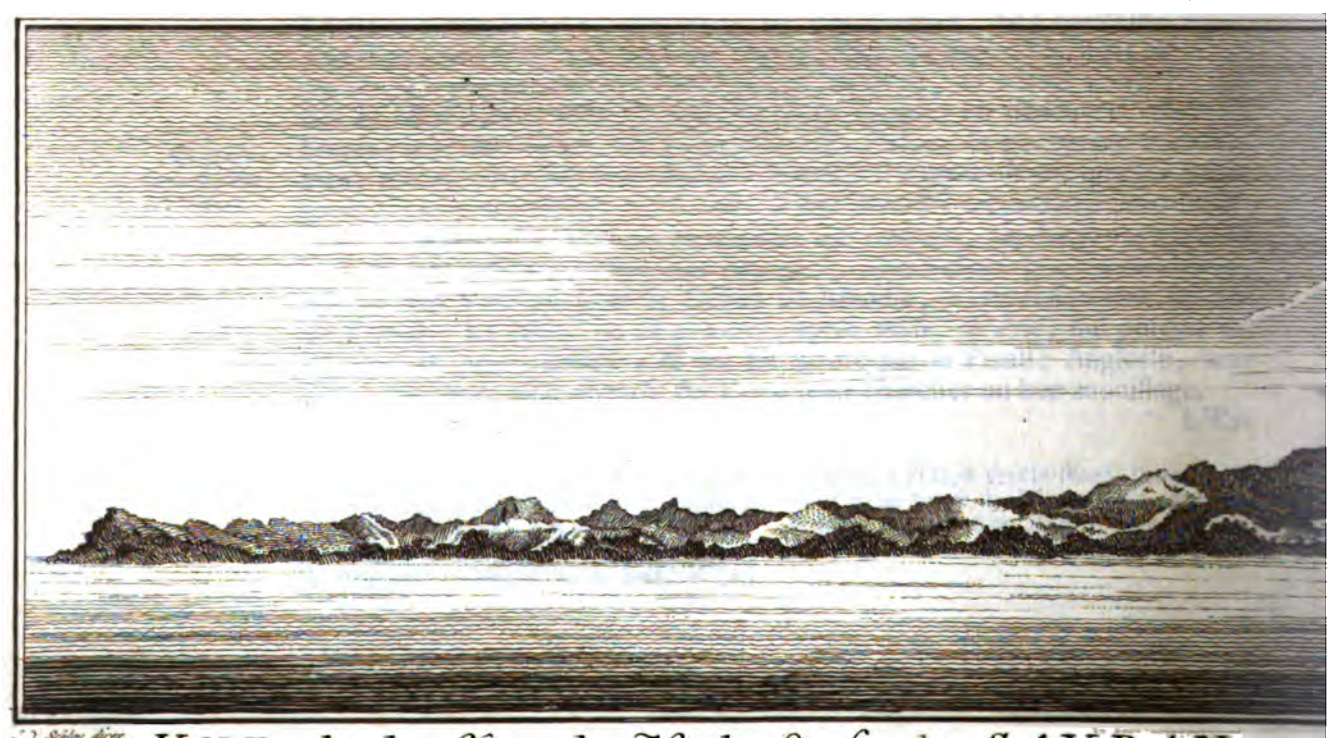
Ils abordent à l'Isle de Tinian.

L'Es-

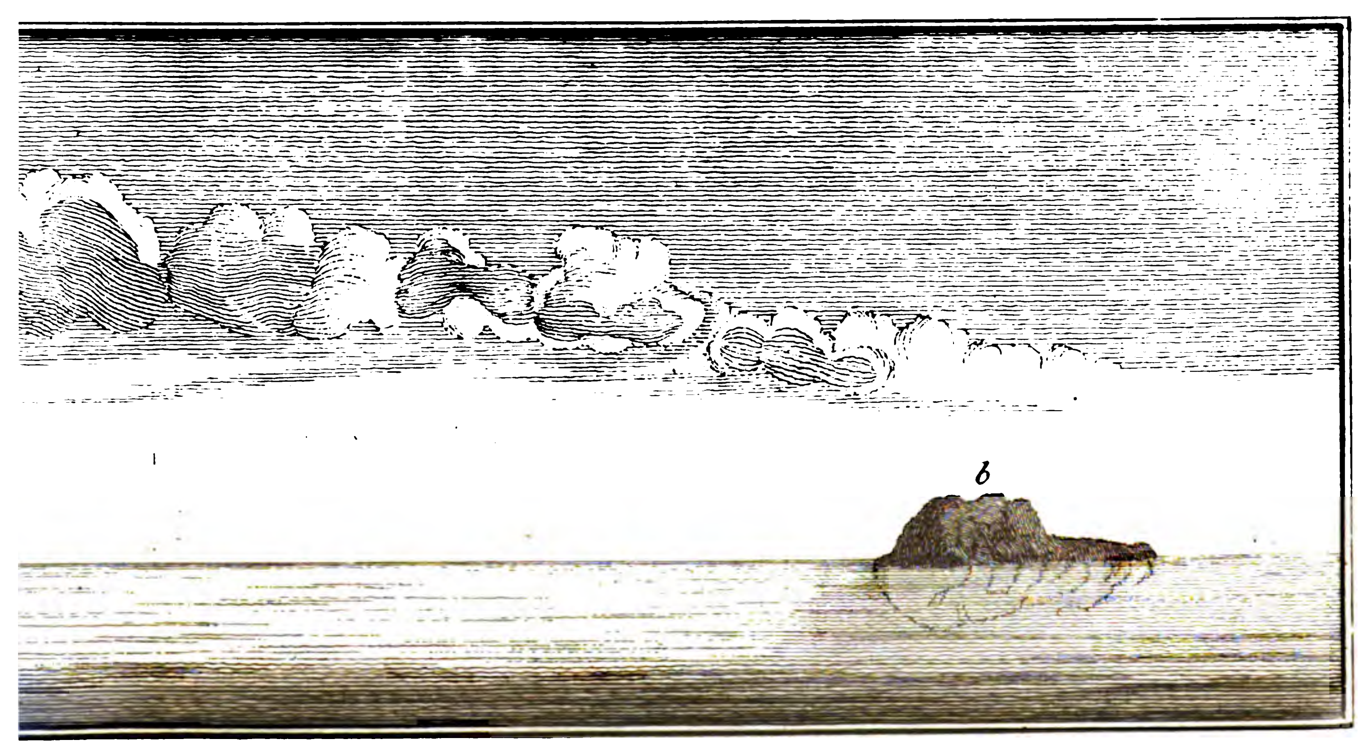
(*m*) Comme ces trois Isles sont les premières qui se présentent sur cette route, nous avons cru nécessaire d'en donner les Vûes. Dans la partie supérieure de la Planche, (*a*) est *Anatacan*, à l'Ouest vers le Sud; & (*b*) *Serigan*, à l'Ouest vers le Nord, l'une & l'autre à treize lieues de distance. La partie inférieure de la même Planche représente la Côte du Nord-Ouest de *Saypan*. R. d. E.



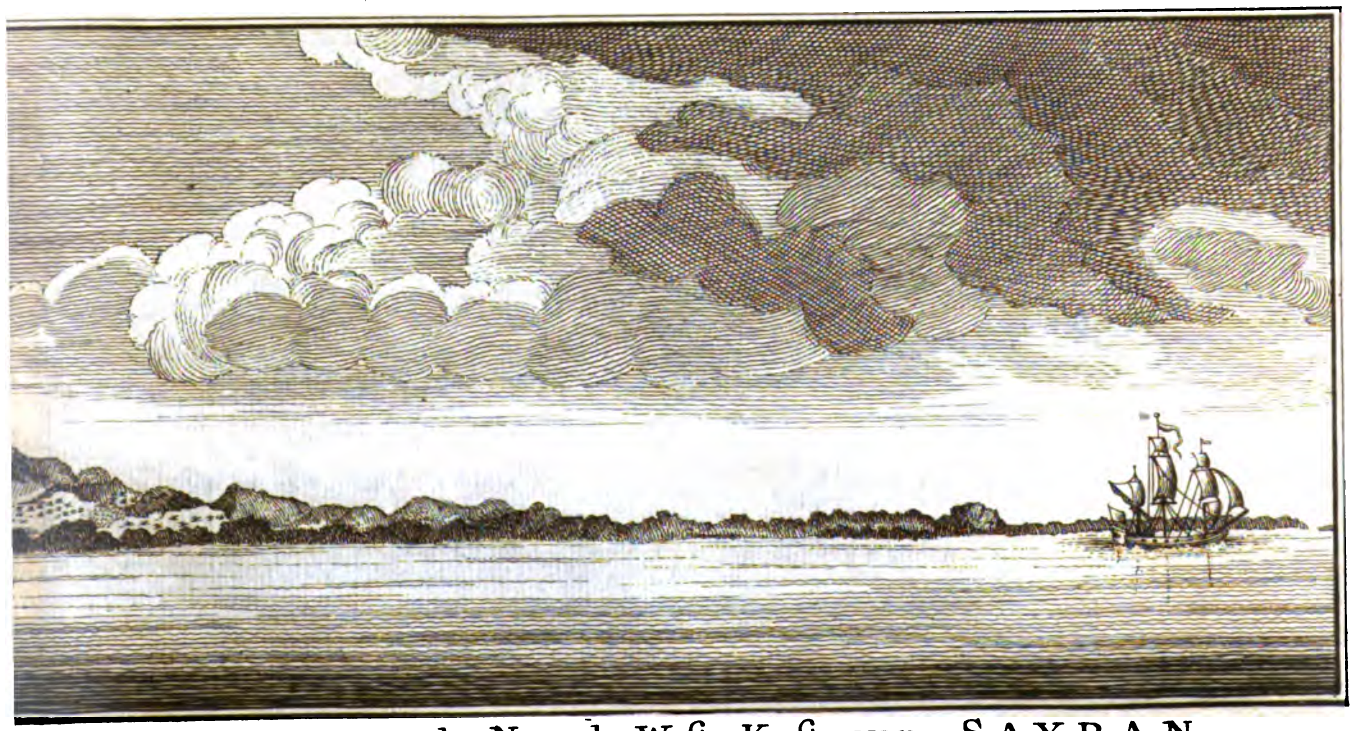
VUE de deux des ISLES DES LARRONS.



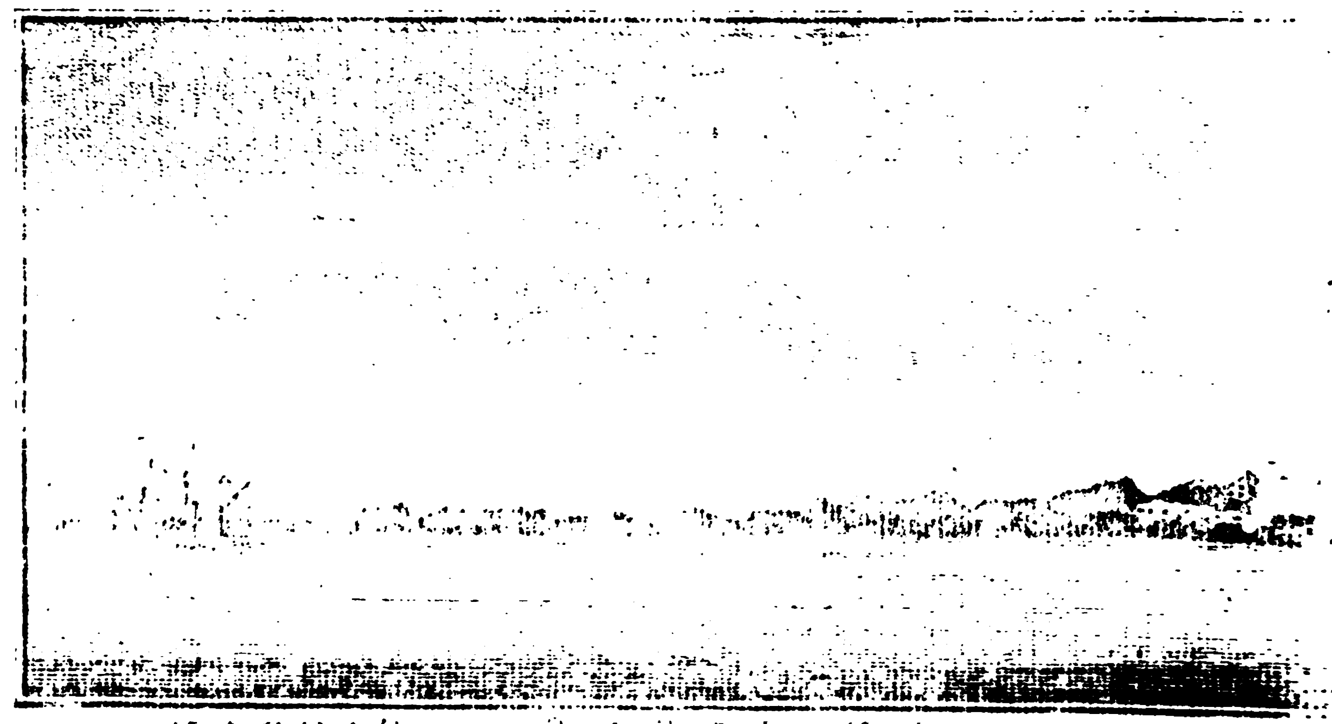
VUE de la Côte du Nord-Ouest de SAYPAN.



GEZIGT van twee der EILANDEN LADRONES.



GEZIGT van de Noord-West Kust van SAYPAN.



L'Espagnol, interrogé sur l'état de l'Isle, fit aux Anglois un récit, qui surpassa même leurs desirs. Il leur apprit qu'elle étoit sans Habitans; ce qu'ils regardèrent comme un bonheur dans leur situation; qu'on y trouvoit en abondance tous les vivres des Pays les mieux cultivés; que l'eau étoit excellente, & l'Isle même remplie de toutes sortes d'animaux d'un goût exquis; que les Bois produisoient naturellement des oranges, des limons, des citrons, des noix de cocos, & le fruit que Dampier nomme *Fruit à Pain*; que les Espagnols profitoient de cette fertilité pour nourrir leur Garnison de Guam; qu'il étoit lui-même un des Sergens de cette Garnison, & qu'il étoit venu à Tinian, avec vingt-deux Indiens, pour tuer des bœufs, qu'il devoit charger dans une Barque d'environ quinze tonneaux, qui étoit à l'ancre fort près de la Côte.

Anson. 1742. Ce qu'ils apprennent d'un Sergent Espagnol.

Ce détail causa une joye fort vive aux Anglois. A la distance où ils étoient de la Terre, ils voyoient paître de nombreux troupeaux. Le reste étoit confirmé par la beauté du Pays, qui avoit moins l'air d'une Isle déserte & inculte, que d'une Habitation. On y appercevoit des Bois charmans, avec de grandes & belles Clarières, qu'on auroit prises pour un ouvrage de l'Art. Le Sergent Espagnol ayant ajoûté, que les Indiens, qu'il avoit amenés, étoient occupés à tuer des bœufs, cette circonstance fit sentir, à M. Anson, combien il étoit important de les retenir, dans la crainte qu'ils n'allassent informer le Gouverneur Espagnol de l'arrivée du Vaisseau. Il donna des ordres pour s'assurer de la Barque.

Beauté de l'Isle.

Ce ne fut pas sans une peine extrême, que le *Centurion* laissa tomber l'ancre sur vingt-deux brasses d'eau. On employa cinq heures entières à carguer les voiles. Tout ce qu'il y avoit de gens en état de servir, ne montoit qu'à soixante-onze; misérable reste des Equipages réunis de trois Vaisseaux, qui faisoient ensemble près de mille hommes à leur départ d'Angleterre.

Les Indiens ayant conclu, de la prise de leur Barque, qu'ils avoient des Ennemis à craindre, se retirèrent dans les Bois de l'Isle, & laissèrent plusieurs cabanes, qui épargnèrent, aux Anglois, la peine & le tems de dresser des tentes. Une de ces cabanes, qui leur avoit servi de Magasin, étoit de soixante pieds de long, sur quarante-cinq de large. Elle fut changée en Infirmerie pour les Malades. Tous les Officiers, & le Chef d'Escadre lui-même, prêtèrent la main pour les aider à sortir du Vaisseau. On perdit encore vingt-un hommes, la veille & le jour du débarquement.

Les Anglois la trouvent déserte.

L'Isle de Tinian, dont l'Auteur ne se lasse point de vanter les avantages, est située à quinze degrés huit minutes de Latitude Septentrionale, & à cent quatorze degrés cinquante minutes de Longitude, Ouest d'Acapulco. Sa longueur est d'environ douze miles, & sa largeur, d'environ la moitié. Elle s'étend, du Sud-Sud-Ouest, au Nord-Nord-Est. Le terrain en est sec, & un peu sabloneux; ce qui rend le gazon des Prés & des Bois plus fin & plus uni qu'il n'est ordinairement dans les Climats chauds; le Pays s'élève insensiblement depuis l'Aiguade des Anglois, jusqu'au milieu de l'Isle: mais avant que d'arriver à sa plus grande hauteur, on trouve plusieurs Clarières en pente douce, couvertes d'un trefle fin, qui est entremêlé de différentes

Sa Description.

ANSON. 1742.

ſortes de fleurs, & bordées de beaux Bois, dont les arbres portent d'excellens fruits. Le terrain des Plaines eſt fort uni, & les Bois ont peu de broſſailles. Ils ſont terminés auſſi nettement, dans les endroits qui touchent aux Plaines, que ſi la diſpoſition des arbres étoit l'ouvrage de l'Art. Ce mêlange, joint à la variété des Collines & des Vallons, forme une infinité de vûes charmantes. Les animaux, qui pendant la plus grande partie de l'année ſont les ſeuls maîtres de ce beau ſéjour, font partie de ſes charmes romaneſques, & ne contribuent pas peu à lui donner un air de merveilleux. On y voit quelquefois des milliers de bœufs paître enſemble, dans une grande prairie; ſpectacle d'autant plus ſingulier, que tous ces animaux ſont d'un véritable blanc de lait, à l'exception des oreilles, qu'ils ont ordinairement noires. Quoique l'Iſle ſoit déſerte, les cris continuels & la vûe d'un grand nombre d'animaux domeſtiques, qui courent en grand nombre dans les Bois, excitent des idées de Fermes & de Villages. Les bœufs ſont ſi peu farouches, qu'ils ſe laiſſent d'abord approcher. M. Anſon en fit tuer quelques-uns, à coups de fuſil; mais d'autres raiſons l'ayant enſuite obligé de ménager ſa poudre, on les prenoit aiſément à la courſe. La chair en eſt bonne, & facile à digérer. On n'avoit pas plus de peine à prendre la volaille, qui eſt auſſi d'un excellent goût. A peine s'éloignoit-elle de cent pas, du premier vol; & cet effort la fatiguoit, juſqu'à ne pouvoir s'élever une ſeconde fois dans l'air. Les Anglois trouvèrent, dans les Bois, une grande quantité de cochons ſauvages, qui furent pour eux un mets exquis: mais ces animaux étoient ſi féroces, qu'il fallut employer, pour les prendre, quelques grands chiens qui étoient venus dans l'Iſle avec le détachement Eſpagnol, & qui étoient déja dreſſés à cette chaſſe. Elle fut ſanglante. Les cochons, preſſés dans leur retraite, ſe défendirent ſi furieuſement, qu'ils déchirèrent pluſieurs chiens.

LOIN de trouver de l'exagération dans le récit du Sergent Eſpagnol, les Anglois admirèrent l'abondance de cocos, de goyaves, de limons & d'oranges, dont les Bois étoient remplis. Le fruit à pain, qui porte le nom de *Rima*, dans ces Iſles, leur parut préférable au pain même. Ce fruit, dont la deſcription n'eſt pas exacte dans le Journal de Dampier (*n*), croît ſur un arbre, qui s'élève aſſez haut, & qui, vers le ſommet, ſe diviſe en grandes & longues branches. Les feuilles ſont d'un beau verd foncé; [elles ont les bords dentelés] & leur longueur eſt d'un pied à dix-huit pouces. Le fruit croît indifféremment dans toutes les parties des branches. Sa figure eſt plutôt ovale que ronde, & de ſept ou huit pouces de longueur. Il eſt revêtu d'une épaiſſe & forte écorce. Chaque fruit vient ſéparément. On ne le mange que dans toute ſa groſſeur, mais lorſqu'il eſt verd encore; & dans cet état, il ne reſſemble pas mal, en goût comme en ſubſtance, à un cul d'artichaud. En meuriſſant tout-à-fait, il devient mou, jaune, d'un goût doucereux & d'une odeur agréable, qui tient un peu de celle d'une pêche mure: mais on prétend qu'alors il eſt aſſez mal ſain, pour cauſer la dyſſenterie (*o*). Outre ces fruits, l'Iſle avoit des melons d'eau, de la

(*n*) Voyez ci-deſſus, *pag.* 10. R. d. E. (*o*) *Ibidem*, Tome III, pag. 52 & précédentes.

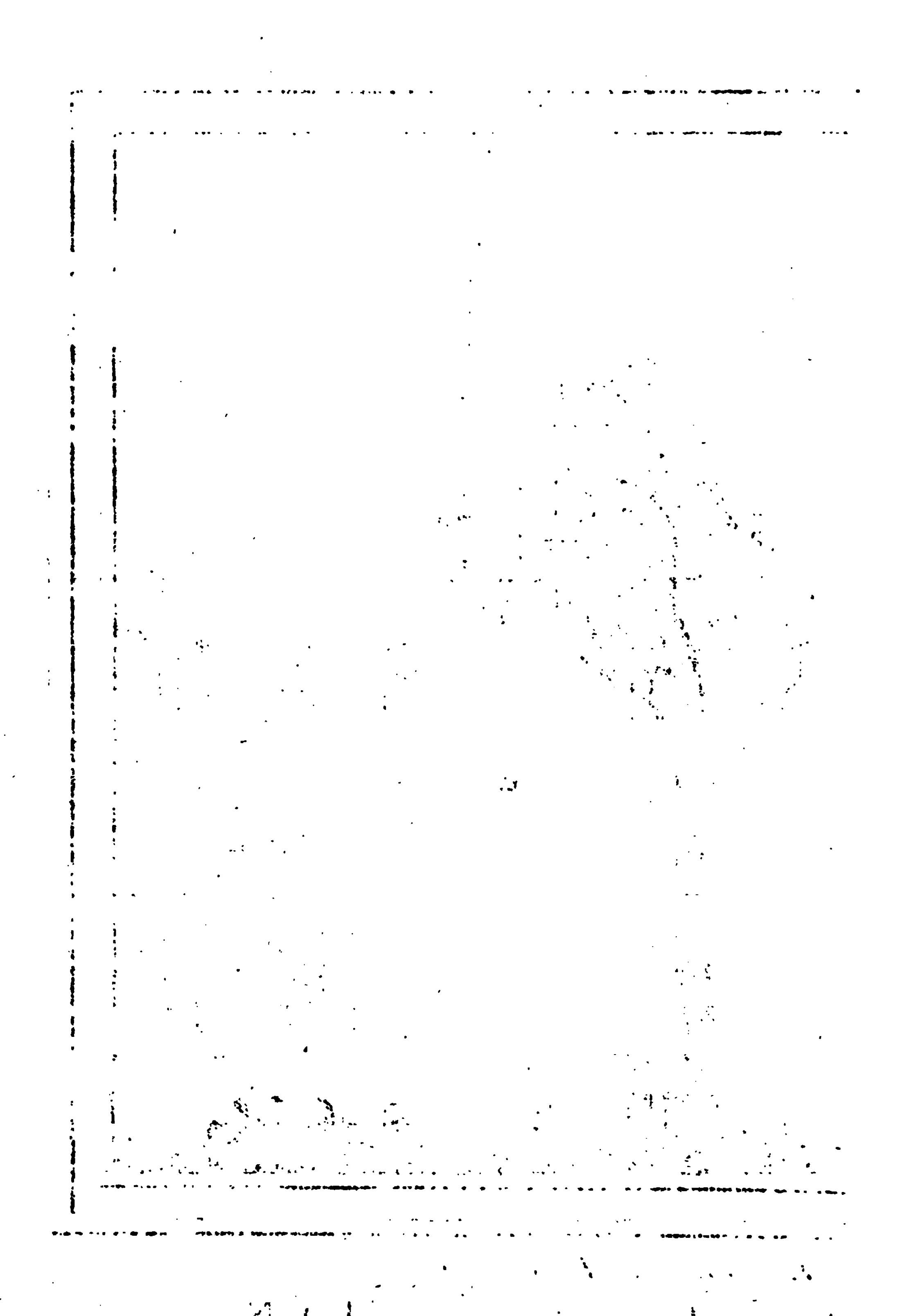


J. V. Schley direx.

VUE DE L' AIGUADE DE
GEZIGT VAN DE WATER-PLA



ISLE DE TINIAN.
S VAN 'T EILAND TINIAN.



la dent de lion, de la menthe, du pourpier, du cochlearia & de l'oseille, que les Anglois dévorèrent, avec l'avidité que la Nature excite pour ces rafraîchissemens, dans ceux qui sont attaqués du scorbut. Deux grands Lacs d'eau douce offroient une multitude de canards, de sarcelles, de corlieux, & de pluviers sifflans.

L'Isle de Tinian étoit autrefois habitée.

Il doit paroître étrange, qu'un lieu, si favorisé du Ciel, soit entièrement désert, sur-tout à si peu de distance de quelques autres Isles, qui doivent en tirer une partie de leur subsistance. Mais les Anglois apprirent qu'il n'y avoit pas cinquante ans qu'il étoit encore peuplé. Tinian contenoit plus de trente mille ames (*p*), lorsqu'une maladie épidémique en ayant emporté une grande partie, les Espagnols forcèrent le reste de passer dans l'Isle de Guam, qui avoit souffert les mêmes pertes, & de s'y établir pour remplacer les Morts: mais, après cette transmigration, la plûpart tombèrent dans une mortelle langueur, & périrent de chagrin d'avoir quitté leur Patrie. Ce récit des Prisonniers fut confirmé par la vûe de plusieurs ruines, qui prouvoient assez que l'Isle avoit été fort peuplée. Elles consistent presque toutes en deux rangs de piliers, de figure pyramidale, qui ont pour base un quarré, & qui sont entr'eux à la distance d'environ six pieds. Chaque rang est séparé de l'autre, par le double de cet espace. La base des piliers est de cinq pieds quarrés, & leur hauteur de treize. Ils se terminent tous par un demi globe, à surface plate; & toute la masse, c'est-à-dire les piliers & les demi-globes, est de sable & de pierre, cimentés ensemble & revêtus de plâtre (*q*). Ces monumens, suivant le témoignage des Prisonniers, sont les restes de plusieurs Monastères Indiens. Avec tous ces avantages, les vents frais, qui soufflent continuellement dans l'Isle, & les pluyes, quoique rares & courtes, dont elle est quelquefois abreuvée, y rendent l'air extrêmement sain. Mais elle a peu d'eau courante. Les anciens Habitans avoient suppléé à ce défaut, par un grand nombre de puits, qu'on trouve par-tout, assez près de la surface. On y voit aussi de grandes pièces d'excellente eau dormante, qui paroissent formées par des sources. La principale incommodité de Tinian vient d'une infinité de moucherons, & d'autres insectes, tels que des millepedes & des scorpions. On y est tourmenté aussi par des tiques, qui s'attachent aux hommes comme aux bêtes, & qui cachant leur tête sous l'épiderme, y causent une douloureuse inflammation.

Ruines que les Anglois y trouvèrent.

Quelle est son eau.

Insectes incommodes.

Les Anglois trouvoient cette peine legère, en la comparant à toutes les douceurs de l'Isle. Mais ils ignoroient que le mouillage n'y étant pas sûr, dans certaines saisons, ils étoient menacés du plus terrible accident qu'ils eussent à redouter. La meilleure situation, pour les Vaisseaux considérables, est au Sud-Ouest de l'Isle. C'étoit dans cette partie que le *Centurion* avoit jetté l'ancre sur vingt-deux brasses d'eau, vis-à-vis d'une Baye sablo-neu-

Le mouillage n'y est pas sûr.

(*p*) Voyez, ci-dessus, la Description générale des Isles Marianes.

(*q*) Pag. 58 & précédentes. L'Auteur donne la figure de ces piliers.

Nota. Cette figure semble mériter place ici, parcequ'elle est fort belle, & que d'ailleurs on y a représenté, au milieu, l'Arbre du Fruit à pain, dont on donne, dans la page précédente, une description exacte. R. d. E.

ANSON. 1742.

neuse, à un mile & demi du rivage (r). Le fond de cette Rade est rempli de rochers de corail, fort pointus, qui depuis le milieu de Juin, jusqu'au milieu d'Octobre, exposent un Bâtiment à de grands dangers. Cette Saison est celle de la Mousson de l'Ouest. Aussi long-tems qu'elle dure, le vent, vers le tems de la pleine Lune, & sur-tout dans celui de la nouvelle, est ordinairement si variable, qu'il fait quelquefois le tour du Compas. Il souffle alors avec tant de violence, qu'on ne peut se fier aux plus gros cables; & le péril augmente encore par la rapidité du flux, qui porte au Sud-Est, entre l'Isle de Tinian & celle d'Agnigan. Pendant les huit autres mois, c'est-à-dire, depuis le milieu d'Octobre jusqu'au milieu de Juin, le tems est égal & constant (s).

Triste expérience qu'en firent les Anglois.

Ces connoissances manquoient aux Anglois. Après s'être occupés à radouber leur Vaisseau, ils donnèrent tous leurs soins aux Malades, qui commençoient à se rétablir heureusement. M. Anson, attaqué lui-même du scorbut, s'étoit fait dresser une tente sur le rivage, où il vivoit sans défiance. Cependant, comme on n'étoit pas loin de la nouvelle Lune de Septembre, une prudence nécessaire, dans la Mousson de l'Ouest, lui fit ordonner, pour la sûreté du Vaisseau, que le bout des cables fût garni des chaînes des grapins, dans l'endroit où il tient aux ancres. Il les fit même revêtir, à trente brasses depuis les ancres, & à sept depuis les écubiers, d'une bonne hansière, de quatre pouces & demi de circonférence. A ces précautions, on ajoûta celle d'abbaisser entièrement la grande vergue & la vergue de misaine, pour laisser au vent moins de prise sur le Vaisseau.

Leur Vaisseau est jetté en Mer par une tempête.

La nouvelle Lune arriva le 18. Ce jour & les trois suivans se passèrent sans disgrace; & quoique le tems fût orageux, on se reposoit sur des mesures auxquelles il ne paroissoit rien manquer: mais le 22, un vent d'Est, qui s'éleva tout-d'un-coup, avec une impétuosité surprenante, rompit tous les cables & jetta le Vaisseau en Mer (t). La nuit devint fort noire, & l'orage ne fit que redoubler. Il étoit accompagné d'un bruit épouvantable de tonnerre & de pluye. On n'entendit pas meme les signaux de détresse, auxquels on devoit supposer que *Saumarez*, qui commandoit à bord, auroit recours. On ne vit aucun feu, pour avertir ceux qui étoient à terre. M. Anson, la plûpart des Officiers, & une grande partie de l'Equipage, au nombre de cent treize personnes, se trouvèrent privés, sans le sçavoir encore, de l'unique moyen qui leur restoit pour sortir de l'Isle. Mais c'est dans les termes de l'Auteur, qu'il faut représenter leur situation.

Etat de ceux qui se trouvoient dans l'Isle.

„ A la pointe du jour, lorsqu'ils remarquèrent, du rivage, que le Vais-
„ seau

(r) Le Banc, qui sert de lieu d'ancrage, a beaucoup de pente, & court Sud-Ouest, sans avoir d'autres Bas-fonds qu'une suite de rochers au-dessus de l'eau, éloignée du Rivage d'environ un demi mile, & qui laisse un passage étroit, que les Chaloupes doivent suivre pour se rendre dans la petite Baye sabloneuse; le seul endroit où il leur soit possible d'aborder. On joint ici la Vûe de ce côté du Sud-Ouest de l'Isle, où (a) représente le Pic de Saypan, qui paroit par-dessus la partie Septentrionale de Tinian, & restant au N. N. E. ¾ E. Le lieu d'ancrage (b), à huit miles de distance, est encore représenté de fort près, dans la partie inférieure de la même Planche, afin qu'on ne s'y trompe pas. R. d. E.

(s) Pag. 64 & précédentes.

(t) Cette tempête est décrite fort au long.



LE Côté du Sud-Ouest de l'Isle de TINIAN.



J. V. Schley direx.

VUE de la Rade de TINIAN.



DE Zuid-West Zyde van het Eiland TINIAN.



GEZIGT van de Rheede van TINIAN.

„ ſeau avoit diſparu, leur conſternation fut inexprimable. La plûpart, perſuadés qu'il avoit péri, ſupplièrent le Chef d'Eſcadre d'envoyer la Chaloupe faire le tour de l'Iſle, pour chercher les débris. Ceux qui le croyoient capable d'avoir réſiſté à la tempête, n'oſoient ſe flatter qu'il fût jamais en état de regagner l'Iſle; car le vent étoit toûjours à l'Eſt avec une extrême violence, & l'on ſçavoit qu'il y avoit trop peu de monde à bord, pour lutter contre un tems ſi orageux. Dans l'une & l'autre ſuppoſition, il n'y avoit pour eux aucune eſpérance de quitter l'Iſle de Tinian. Ils ſe trouvoient à plus de ſix cens lieues de Macao, Port le plus voiſin pour leur Nation. Ils n'avoient pas d'autre reſſource que la petite Barque Eſpagnole, d'environ quinze tonneaux, dont ils s'étoient ſaiſis, & qui ne pouvoit contenir le quart de leur nombre. Le hazard de quelque Vaiſſeau ami, qui relâchât dans l'Iſle, étoit ſans aucune vraiſemblance. Peut-être le *Centurion* étoit-il le premier Bâtiment Européen qui en eut approché. Il ne falloit pas eſpérer, de pluſieurs ſiécles, les accidens qui l'y avoient conduit. Il ne leur reſtoit donc que la triſte attente, de paſſer le reſte de leurs jours dans cette Iſle. Encore n'étoit-ce pas leur plus grande crainte. Ils devoient appréhender que le Gouverneur de Guam, inſtruit de leur malheur, n'envoyât contr'eux toutes ſes forces; & le plus favorable traitement, qu'ils puſſent enviſager, étoit de paſſer toute leur vie dans les chaînes. Peut-être même avoient-ils à redouter une mort infâme, en qualité de Pirates; car leur Commiſſion étoit à bord du Vaiſſeau.

„ Quoique ces cruelles idées fiſſent une juſte impreſſion ſur le Chef d'Eſcadre, il prit un air ferme & tranquille. Ses premières réflexions étoient tombées ſur les moyens de ſe délivrer d'une ſituation ſi deſeſpérée. Il communiqua, aux plus intelligens de ſa Troupe, un plan, qu'il jugea poſſible; & le voyant confirmé de leur approbation, il aſſembla tous les autres, pour leur repréſenter, qu'il y avoit peu d'apparence que le *Centurion* fût ſubmergé; que s'ils conſidéroient avec attention la force d'un tel Vaiſſeau, ils conviendroient qu'il étoit capable de ſoûtenir les plus fortes tempêtes; que peut-être reparoîtroit-il dans peu de jours; mais que dans la ſuppoſition la moins favorable, on devoit juger qu'il auroit été jetté aſſez loin de l'Iſle pour ſe trouver dans l'impoſſibilité d'y retourner, & qu'il auroit pris la route de Macao: que pour ſe préparer néanmoins à toute ſorte d'événemens, on pouvoit s'occuper des moyens de ſortir de l'Iſle; qu'il en avoit déja trouvé un, qui conſiſtoit à ſcier en deux la Barque Eſpagnole, pour l'allonger de douze pieds; ce qui feroit un Bâtiment d'environ quarante tonneaux, & capable de les tranſporter tous à la Chine; que les Charpentiers, qu'il avoit conſultés ſur cette entrepriſe, lui en promettoient le ſuccès, & qu'il ne demandoit que les efforts réunis de l'Aſſemblée. Il ajoûta, qu'il vouloit partager le travail avec eux; & qu'il n'exigeoit rien d'autrui, dont il ne fût prêt à donner l'exemple: mais qu'il étoit important de ne pas différer l'ouvrage, & de ſe perſuader même que le *Centurion* ne pouvoit revenir, parcequ'en ſuppoſant ſon retour, il n'en réſulteroit pas d'autre inconvénient, que l'inutilité du travail; au-lieu que s'il ne reparoiſſoit pas, leur infor-

ANSON. 1742.

„ tune & la saison exigeoient d'eux toute la diligence, & par conséquent toute l'activité possible.

„ Ce discours releva leur courage; mais il ne produisit pas d'abord tout l'effet que leur Chef en avoit attendu. La ressource même, qu'il leur offroit, diminuant leur premier effroi, ils commencèrent à se flatter que le retour du *Centurion* les dispenseroit d'un travail pénible, auquel ils auroient toûjours le pouvoir de revenir. Cependant quelques jours d'une vaine attente, leur ayant ôté l'espérance de revoir le Vaisseau, ils se livrèrent avec ardeur au projet de leur délivrance. Si l'on considère combien ils étoient mal pourvûs de tout ce qui étoit nécessaire à l'exécution, il paroîtra surprenant, que M. Anson pût se promettre, non seulement d'allonger la Barque, mais de l'avitailler, & de la mettre en état de parcourir un espace de six ou sept cens lieues, dans des Mers qui lui étoient inconnues". Aussi croit-on devoir ici ce détail de quelques circonstances, qui feront admirer l'industrie des gens de Mer.

„ Par un bonheur, dont les Anglois remercièrent la Fortune, les Charpentiers étoient à terre avec leurs caisses d'instrumens, lorsque le Vaisseau fut jetté en Mer. Le Serrurier s'y trouvoit aussi, avec sa forge & quelques outils; mais ses soufflets étoient restés à bord. Le premier soin fut d'en fabriquer une paire. On manquoit de cuir; mais on y suppléa par des peaux. Les Indiens, ou les Espagnols, avoient laissé un amas de chaux, dont on se servit pour tanner quelques peaux de bœufs. Les soufflets, dont le tuyau fut un canon d'arme à feu, n'eurent pas d'autre défaut que la mauvaise odeur d'un cuir mal préparé.

„ Pendant que le Forgeron s'occupoit de son travail, d'autres abattoient des arbres, & scioient des planches. M. Anson mit la main à cet ouvrage, qui étoit le plus pénible. Comme on n'avoit ni assez de poulies, ni la quantité nécessaire de cordages pour hâler la Barque à terre, on proposa de la mettre sur des rouleaux. La tige des cocotiers, étant ronde & fort unie, parut propre à cet usage. On abattit quelques-uns de ces arbres, aux bouts desquels on pratiqua des ouvertures pour recevoir des barres. Dans le même-tems, on creusa un Bassin sec, où l'on fit entrer la Barque, par un chemin fait exprès depuis la Mer jusqu'au Bassin. D'un autre côté, on tuoit des bœufs, & l'on amassoit toutes sortes de provisions. Après avoir déliberé sur ce qui pouvoit être employé à l'équipement de la Barque, on trouva que les tentes, qui étoient à terre, & les cordages, que le *Centurion* avoit laissés par hazard, pourroient suffire, avec les voiles & les agrets de la Barque même. Comme on avoit quantité de suif, on résolut de le mêler avec de la chaux, & de suiver la Barque de ce mêlange.

„ Il restoit l'embarras de se procurer les vivres nécessaires, pour un long Voyage. On n'avoit, à terre, ni biscuit, ni aucune sorte de grain. Le fruit à pain en avoit tenu lieu, depuis qu'on étoit dans l'Isle de Tinian; mais il ne pouvoit se conserver en Mer. Quoiqu'on eût assez de bétail en vie, on n'avoit pas de sel pour le saler; & dans un climat si chaud, le sel n'auroit pas pris. On résolut enfin de prendre à bord autant de noix de cocos qu'il seroit possible, & de suppléer au pain par du riz.

„ L'Isle

„ L'Isle fournissoit des cocos. Pour se procurer du riz, on résolut d'atten- „ dre que la Barque fût achevée, & de tenter une expédition entre l'Isle de „ *Rota*, où l'on sçavoit que les Espagnols ont de grandes Plantations, con- „ fiées au soin des Habitans Indiens. Mais cette entreprise ne pouvant être „ exécutée que par la force, on examina ce qu'il y avoit de poudre à terre. „ Il ne s'en trouva malheureusement que pour quatre-vingt-dix coups de „ fusil; foible ressource pour des gens qui devoient être privés, pendant „ plus d'un mois, de pain & de tout ce qui pouvoit en tenir lieu, s'ils ne „ s'en procuroient par les armes. — Ann. 1742.

„ Mais on a mis, au dernier rang, le plus cruel de tous les embarras, „ celui, qui, sans un concours d'accidens fort singuliers, auroit rendu le „ départ de la Barque absolument impossible. Après avoir réglé tout ce qui „ regardoit sa fabrique & son équipement, il étoit aisé de calculer, à-peu- „ près, dans quel tems l'ouvrage seroit achevé. Ensuite, on devoit natu- „ rellement considérer le cours qu'il falloit suivre, & la terre où l'on devoit „ aborder. Ces idées menèrent les Officiers à la fâcheuse réflexion qu'ils „ n'avoient, dans l'Isle, ni Boussole ni Quart-de-Cercle. Il s'étoit déja „ passé huit jours, sans aucune ressource pour cette disgrace; lorsqu'en „ fouillant dans une caisse, qui appartenoit à la Barque Espagnole, on y „ trouva une petite Boussole, qui ne valoit guères mieux que celles qui ser- „ vent de jouet aux Ecoliers, mais qui n'en fut pas moins regardée com- „ me un trésor inestimable. Peu de jours après, on eut le bonheur de „ trouver, sur le Rivage, un Quart-de-Cercle, qui avoit appartenu à quelque „ Mort de l'Equipage. On s'apperçut, à la vérité, que les pinules y man- „ quoient, ce qui le rendoit inutile; mais un Matelot ayant tiré par hazard „ la layette d'une vieille table, que les flots avoient poussée à terre, y „ trouva quelques pinules, qui convenoient fort bien au Quart-de-Cercle, „ & qui servirent sur le champ à déterminer, avec assez de précision, la „ Latitude de Tinian. Le travail, animé par toutes ces faveurs de la For- „ tune, avança si heureusement, que le 9 d'Octobre, on se crut assez maî- „ tre de l'exécution pour en régler la durée; & le départ fut fixé au 5 de „ Novembre (v) ".

Mais l'embarras des Anglois devoit finir plutôt, & par une conclu- sion plus heureuse. Deux jours après, un Matelot, qui se trouvoit sur une hauteur, au milieu de l'Isle, apperçut le *Centurion* dans l'éloignement. Il se mit à courir vers le Rivage, en criant de toute sa force, *le Vaisseau*, *le Vaisseau*. Ceux qui l'entendirent, jugeant par la manière, dont cette nou- velle étoit annoncée, qu'elle devoit être vraye, la portèrent avec le même empressement au Chef d'Escadre. Il étoit dans l'ardeur du travail. Un bonheur, qu'il espéroit si peu, lui fit jetter sa hache; „ & sa joye, sui- „ vant l'expression de l'Auteur, parut altérer pour la première fois cette „ parfaite égalité d'ame, qu'il avoit conservée jusqu'alors. Tout le monde „ l'accompagna jusqu'au Rivage, avec des transports qui approchoient de „ la — Heureux retour du Centurion.

(v) Pag. 101 & précédentes.

ANSON. 1742.

Ses souffrances pendant dix-neuf jours.

„ la frénesie, pour se repaître d'un spectacle dont on s'étoit crû privé „ pour jamais (x)".

L'ABSENCE du *Centurion* avoit duré dix-neuf jours, pendant lesquels il avoit éprouvé toutes les horreurs d'un impitoyable Elément. Il avoit d'abord été poussé vers l'Isle d'Agnigan, au risque de s'y briser mille fois dans l'obscurité des ténèbres. Ensuite, les Courans l'avoient fait dériver plus de quarante lieues à l'Ouest, d'où il n'étoit revenu, à la vûe de Tinian, qu'avec des peines & des fatigues incroyables. La perte de sa double Chaloupe, qui s'étoit brisée, dès la première nuit, contre le bordage, jetta M. Anson dans un extrême embarras. Il fut obligé de faire transporter toutes les futailles sur des radeaux; & de furieux coups de vent l'exposèrent à de nouvelles allarmes. [Le Vaisseau fut même jetté une seconde fois en Mer; mais le Chef-d'Escadre se trouvoit à bord, avec les principaux Officiers. Il restoit à terre soixante-dix hommes, dont une partie revinrent bien-tôt sur les deux Canots. Le tems étant plus favorable, au bout de cinq jours, les autres se virent délivrés de la crainte qu'ils avoient encore eue, d'être abandonnés dans cette Isle déserte. Dans cet intervalle, la Barque Espagnole, unique objet de leurs dernières espérances, avoit subi une nouvelle métamorphose. Ceux qui étoient restés à terre, jugeant que le travail d'allonger cette Barque, seroit aussi excessif qu'inutile, vû leur petit nombre, avoient résolu d'en rejoindre les deux pièces, & de la remettre dans son premier état. L'ouvrage avançoit déja, & ils en seroient venus à bout, si le retour du Vaisseau ne l'eut fait abandonner.] Cependant on parvint à charger autant de provisions, que l'Isle pût en fournir; & le 21 d'Octobre, on fut en état de mettre à la voile (y).

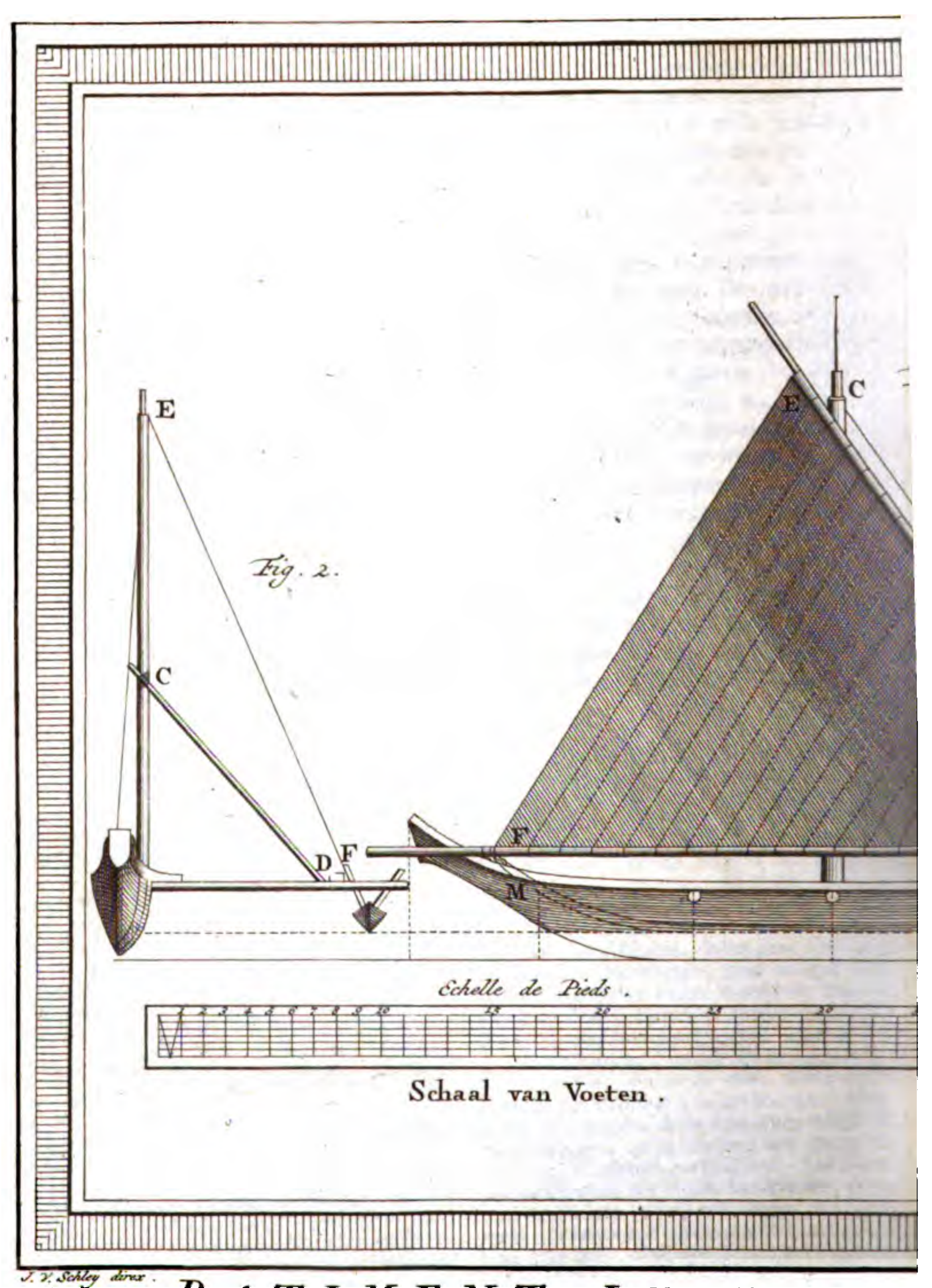
LA

(x) Pag. 102.

(y) L'Auteur donne ici une courte Description des Isles Marianes, mais qui n'ajoûte rien à celle qu'on a lûe dans l'Article particulier de ces Isles. Voyez, ci-dessus.

Nota. On en doit excepter quelques éclaircissemens sur l'Etablissement Espagnol de l'Isle principale. Cette Isle, qui a trente lieues de tour, au rapport des Espagnols, est peuplée de quatre mille ames, dont le quart habite la Ville de *St. Ignatio de Agand*, Capitale & Résidence du Gouverneur. Ses maisons en sont belles & bâties de pierre & de bonne charpente. Ce Poste est deffendu par deux Forts, situés sur le Rivage, l'un, qui s'appelle le *Château de St. Angelo*, deffend la Rade. L'autre, nommé *St. Louis*, à quatre lieues au Nord-Est du premier, deffend une autre petite Rade. Ils sont peu considérables, n'étant garnis que de cinq pièces de huit. Outre ces deux Forts, il y a encore une Batterie de cinq pièces, sur une éminence voisine de la Mer. La Garnison Espagnole consiste en trois Compagnies d'Infanterie, de quarante à cinquante hommes chacune. Ce sont toutes les Troupes sur lesquelles le Gouverneur peut compter; car les Indiens sont même desarmés.

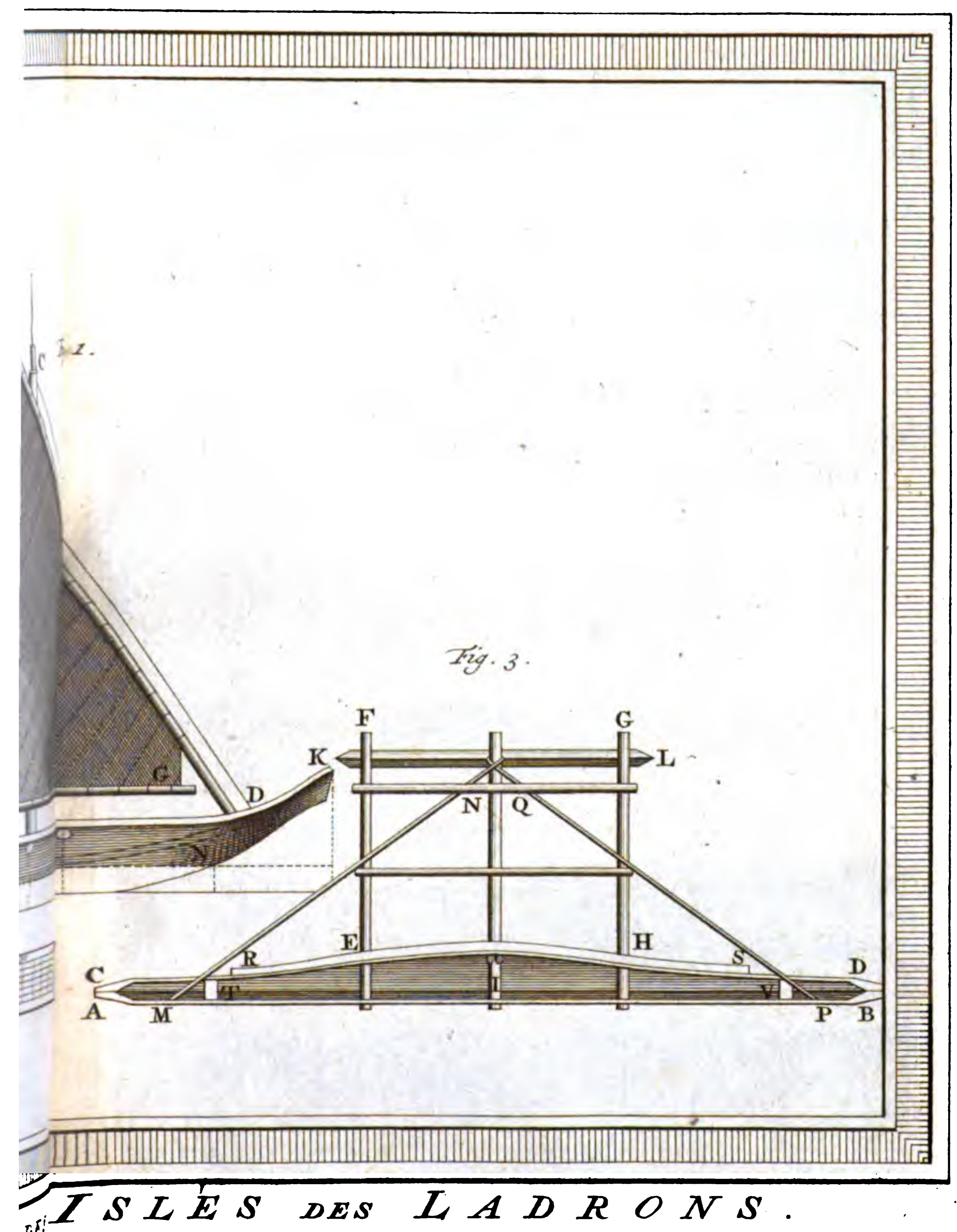
Ces Peuples sont bien faits, courageux, & très-ingenieux, à en juger par quelques-uns de leurs ouvrages. L'Auteur cite leurs *Pros*, dont M. Prevost donne, d'après lui, la figure détachée. Ces Bâtimens, les seuls dont les Marianois se servent depuis des siécles, sont d'une invention qui feroit honneur aux Nations les plus civilisées. On ne peut rien imaginer de plus convenable, pour naviger dans ces Isles, qui sont toutes à-peu-près sous le même Méridien, entre les limites des vents alisés, & où, par conséquent, pour passer de l'une à l'autre, il falloit des Bâtimens propres à recevoir le vent de côté. Ceux-ci répondent parfaitement à cette vûe; La structure en est si simple, & ils sont d'une vitesse si extraordinaire, qu'ils méritent bien qu'on en fasse une description particulière. Les Espagnols racontent des choses incroyables, pour ceux qui n'ont jamais vû voguer ces Vaisseaux; ils font vingt miles en une heure, d'un vent alisé frais, ainsi que l'Auteur l'a remarqué pendant son séjour à l'Isle de Tinian. Leur con-



J. V. Schley direx.

BATIMENT LEGER DES

LIGT VAARTUIG DER E



ISLES DES LADRONS.

LANDEN DAS LADRONES.

La Mousson de l'Est sembloit bien fixée. On eut en poupe un vent frais & constant, avec lequel on fit d'abord quarante & cinquante lieues par jour. Il restoit des craintes pour l'ancienne voye d'eau, qui n'avoit pas été réparée si parfaitement, qu'une Mer violente ne pût l'augmenter. Mais tout l'Equi-

Anson. 1742. Les Anglois quittent l'Isle de Tinian.

construction est étrange à tout le reste du Monde, en fait de Bâtimens de Mer; Tous les autres Vaisseaux ont la Proue différente de la Poupe, & les deux côtés semblables. Les Pros, au contraire, ont la Proue semblable à la Poupe, & les deux côtés différens: Celui qui doit toûjours être au lof, est plat; & celui qui doit être sous le vent, est courbe, comme dans les autres Vaisseaux. Cette figure, & le peu de largeur de ces Bâtimens, les rendroit fort sujets à sombrer sous voiles, sans une façon extraordinaire qu'on y ajoûte; c'est une espèce de Cadre, ajustée au côté qui est sous le vent, & qui soûtient une poutre creusée, & taillée en forme de petit Canot; Le poids de ce Cadre sert à tenir le Pros en équilibre; & le petit Canot, qui est au bout, & qui plonge dans l'eau, soûtient le Pros, & l'empêche de sombrer sous voiles. Le corps du Pros est composé de deux pièces, qui s'ajoûtent suivant la longueur, & qui sont cousues ensemble avec de l'écorce d'arbres; car il n'entre aucun fer dans cette construction. Le Pros a deux pouces d'épaisseur vers le fond; ce qui va en diminuant jusqu'aux bords, qui ne sont épais que d'un pouce. Les dimensions de chaque partie, prises d'un Pros démonté, dont on mesura toutes les pièces, se concevront aisément à l'aide de la Planche.

La Figure 1. représente le Pros sous voile, vû du côté du lof. La Figure 2. le représente vû par la Proue; le Cadre & le petit Canot qu'il soûtient à son extrémité, est du côté qui est sous le vent. La Figure 3. est le Plan de tout le Bâtiment: (*A. B.*) est le côté du Pros qui est au lof; (*C. D.*) le côté qui est sous le vent; (*E. F. G. H.*) est le Cadre qui s'étend du même côté; (*K L.*) le petit Canot au bout de ce Cadre; (*M. N. P. Q.*) deux bras, dont l'un vient de la Poupe & l'autre de la Proue, destinés à affermir le Cadre; (*R. S.*) une Planche mince placée au côté du Pros qui est sous le vent, pour l'empêcher de puiser par le haut; c'est-là qu'un Indien assis, vuide l'eau du fond du Pros, & cette Planche sert aussi à y placer des marchandises; (*I.*) est l'endroit de la pièce du milieu du Cadre où le Mât est fixé. Ce Mât est affermi (*Fig.* 2.) par l'Etançon (*C. D.*), par le Hauban (*E. F.*), & par deux Etais, dont on en voit un (*Fig.* 1.) (*C. D.*) L'autre est caché par la Voile. La Voile (*E. F. G.*) (*Fig.* 1.) est faite de Nattes; le Mât, la Vergue, la Vergue intérieure & le Cadre, sont de bambous: Le Talon de la Vergue est toûjours logé dans un des Creux (*T.*) ou (*V.*) (*Fig.* 3.) suivant la bordée que court le Pros. Lorsqu'on veut changer de bordée, on arrive un peu pour avoir le vent en Poupe; alors, en lâchant l'Ecoute, on dresse la Vergue, & faisant courir le Talon le long du côté du lof, on le fixe dans le Creux opposé; tandis que la Vergue inférieure, en lâchant l'Ecoute (*M.*) & en hâlant l'Ecoute (*N.*) (*Fig.* 1.) prend une situation opposée à celle où elle étoit auparavant; ainsi ce qui étoit la Poupe du Pros en devient la Proue, & on a changé de bordée. Quand il est nécessaire de prendre des Ris, ou de fesler la Voile, celà se fait en la roulant autour de la Vergue inférieure. Un Pros est ordinairement monté de six ou sept Indiens; l'un à la Proue & l'autre à la Poupe: ces deux gouvernent, chacun à son tour, par le moyen d'une Pagaye, dont se sert celui qui est à la Poupe, suivant la bordée que l'on court. Les autres s'occupent à vuider l'eau, qui peut entrer par hazard dans le Vaisseau, & à manœuvrer la voile. On voit, par cette description, que ces Pros, vont mieux qu'aucun autre à la voile, avec un vent de côté, & qu'ils ont la commodité d'aller & venir, en changeant seulement leur voile, sans jamais virer de bord; ils ont aussi l'avantage d'aller avec une vitesse bien plus grande qu'un bon voilier qui a le vent en Poupe, & souvent plus vite que le vent même. Quelque paradoxe que cette proposition puisse paroître, elle est vérifiée par l'expérience des Moulins à vent, dont les aîles se meuvent quelquefois plus vite que le vent; avantage que n'auroient pas ceux, dont le mouvement feroit horizontal, parceque les aîles de ces derniers se derobbent à la vitesse du vent, à mesure qu'elles tournent plus vite: au-lieu que les Moulins ordinaires se mouvant perpendiculairement au courant de l'air, le vent agit sur leurs aîles dans leur plus violent mouvement, tout comme si elles étoient en repos. R. d. E.

ANSON. 1742.

l'Equipage étoit dans une si parfaite santé, qu'il se soumettoit sans plaintes & sans impatience aux travaux de la manœuvre & de la pompe.

Route jusqu'à Macao.

Le détail de cette route est d'une importance qui ne permet pas d'en rien supprimer. Le 3 de Novembre, on découvrit une Isle, qu'on prit, à la première vûe, pour celle de *Botel-Tobago-Xima:* mais elle parut plus petite qu'on ne la représente ordinairement. Une heure après, on en vit une seconde, cinq ou six miles plus à l'Ouest; les Cartes & les Journaux de Marine, qu'on avoit à bord, ne faisant mention d'aucune autre Isle, à l'Est de *Formose*, que celle de Botel-Tobago-Xima, l'impossibilité où l'on se trouvoit de prendre la hauteur à midi, fit craindre que le Vaisseau n'eût été poussé, par quelque Courant, dans le voisinage des Isles de *Bachi*. Une juste précaution fit amener les voiles pendant la nuit; & l'on demeura dans cette incertitude jusqu'au lendemain, que le jour fit revoir les deux mêmes Isles. Alors, M. Anson fit porter à l'Ouest; & deux heures après, on découvrit la Pointe Méridionale de l'Isle Formose. Cette vûe ne laissa plus douter que la seconde Isle ne fût Botel-Tobago-Xima; & la première, un Islot, ou un Rocher, situé à cinq ou six miles [à l'Est] de cette Isle, que les Cartes ni les Journaux n'ont point observé.

Isle de Botel-Tobago-Xima.

Rochers de Vele-Rete.

En approchant de l'Isle Formose, on prit le parti de gouverner à l'Ouest vers le Sud, pour en doubler la Pointe. On eut l'œil ouvert pour découvrir les Rochers de *Vele-Rete*, qu'on n'apperçut qu'à deux heures après midi. On les avoit alors à l'Ouest-Nord-Ouest, à trois miles de distance, & la Pointe Méridionale de Formose restoit au Nord [Ouest] demi-Quart-d'Ouest, à cinq lieues. Pour se garantir de ces Rochers, on porta d'abord au Sud vers l'Ouest, les laissant entre la Terre & le Vaisseau. Quoiqu'ils paroissent hors de l'eau, de la grosseur du corps d'un Vaisseau, ils sont environnés de Brisans; & ce qui les rend encore plus dangereux, c'est un Bas-fond qui s'étend, depuis cet écueil, l'espace d'un mile & demi vers le Sud. Le cours, depuis Botel-Tobago-Xima, est Sud-Ouest vers l'Ouest; & la distance, de treize lieues. Suivant la meilleure estime des Anglois, la Pointe Méridionale de Formose est à vingt [un] degrés cinquante minutes de Latitude Septentrionale, & à vingt-trois degrés cinquante minutes de Longitude Ouest de Tinian; quoique quelques-uns la missent un degré de plus à l'Ouest.

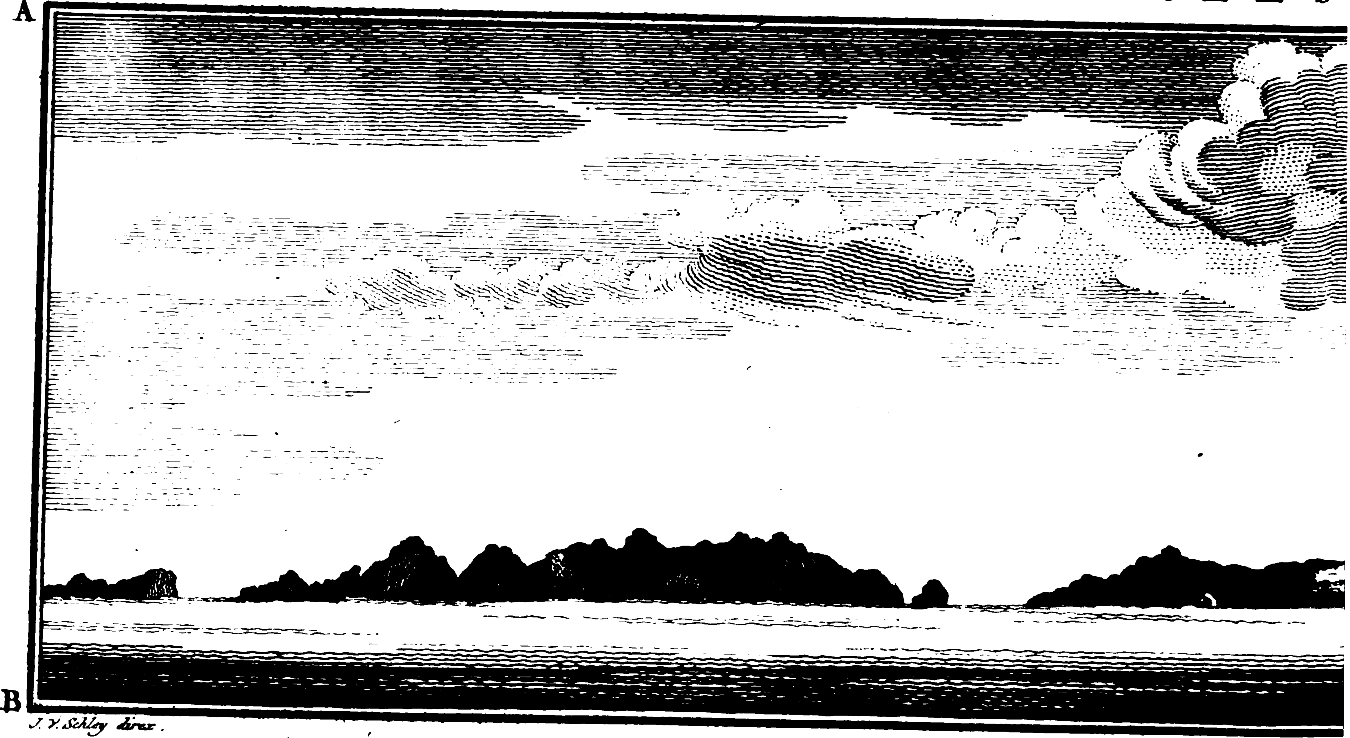
Dans l'empressement de relâcher à Macao, on porta, de Formose, à l'Ouest-Nord-Ouest, & quelquefois plus au Nord, dans la vûe de gagner les Côtes de la Chine à l'Est de *Pedro-Blanco*, Rocher qui sert de guide aux Vaisseaux destinés pour Macao. On continua le même cours jusqu'à la nuit, pendant laquelle on amena souvent pour jetter la sonde; mais ce ne fut que le 5 de Novembre, à neuf heures du matin, qu'on trouva, sur quarante-deux brasses, un fond de sable gris, mêlé de coquillages. A vingt miles de-là, vers l'Ouest-Nord-Ouest, on eut le même fond à trente-cinq brasses. Ensuite, les profondeurs allérent en diminuant jusqu'à vingt-cinq; mais, peu après, elles remontèrent subitement à trente. On fut d'autant plus surpris de ces inégalités, que toutes les Cartes marquent les sondes fort régulières au Nord de Pedro-Blanco. L'inquiétude fit virer au Nord-Nord-Ouest

Inégalité des sondes.

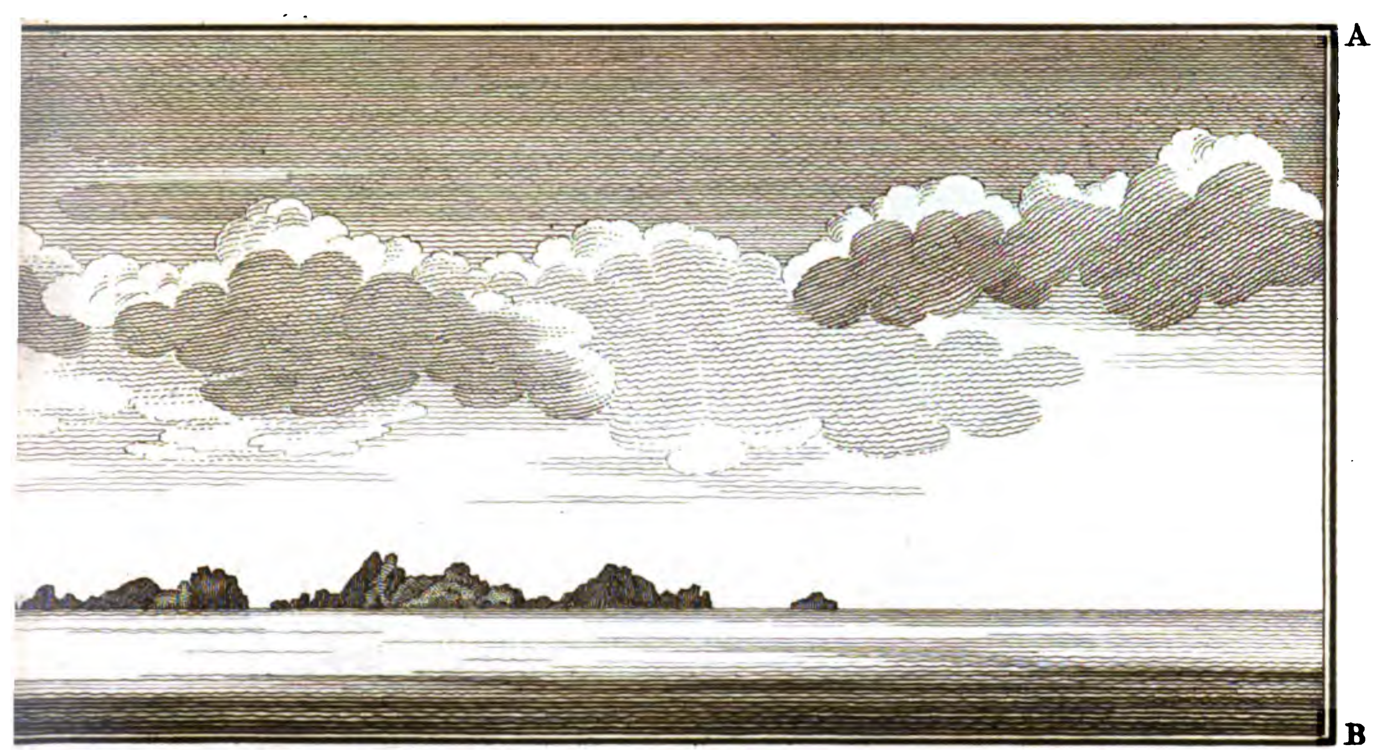
a

b

1. ISLES



2. ISLE



de L E M A. ||| 1. E I L A N D E N van L E M A.



de L E M A. ||| 2. E I L A N D E N van L E M A.

Ouest. Après avoir couru trente-cinq miles dans cette direction, les fondes recommencèrent à diminuer réguliérement jusqu'à vingt-deux brasses; & l'on eut enfin, vers minuit, la vûe des Côtes de la Chine, au Nord vers l'Ouest, à quatre lieues de distance. On demeura au large pour attendre le jour.

Anson 1742.

La surprise des Anglois fut extrême, au lever du Soleil, de se voir au milieu d'un nombre infini de Bâteaux qui couvroient toute la Mer. L'Auteur ne croit point exagerer, en le faisant monter à six mille, dont chacun portoit trois, quatre, ou cinq hommes; mais la plûpart cinq. Cet essaim de Pêcheurs est le même sur toute cette Côte, jusqu'à Macao. M. Anson se flatta que parmi tant de Marins, il se trouveroit un Pilote, qui consentiroit à servir de Guide au Vaisseau. Mais il n'y eut point d'offre qui pût en engager un seul à venir à bord, ni à donner la moindre instruction. Lorsqu'on leur répétoit le nom de Macao, ils présentoient du poisson (z) pour seule réponse, sans marquer la moindre curiosité pour un spectacle aussi nouveau pour eux qu'un grand Vaisseau de l'Europe, & sans se détourner un moment de leur travail. Une insensibilité, qui s'accordoit si peu avec les éloges qu'on a donnés au génie de leur Nation, ne prévint pas les Anglois en leur faveur. M. Anson fut réduit à se conduire par la foible connoissance qu'il avoit de leurs Côtes. Il conclut, de la Latitude & de la profondeur de l'eau, qui ne passoit point dix-sept ou dix-huit brasses, qu'il étoit encore à l'Est de Pedro-Blanco (a). A deux heures après midi, tandis qu'on portoit à l'Ouest, sans cesser de voir une multitude de Bâteaux, les Pêcheurs Chinois reçurent le signal de la retraite, par un Pavillon rouge qui fut déployé au milieu d'eux, & par le son d'un Cornet. Le *Centurion*, continuant son cours, dépassa deux petits Rochers, qui se présentoient à quatre ou cinq miles de la Côte, & vit arriver la nuit, sans avoir découvert Pedro-Blanco. Les voiles furent amenées jusqu'au lendemain; & le jour fit découvrir ce Rocher, qui a peu de grosseur, mais qui est assez élevé, & qui ne représente pas mal un pain de sucre par sa figure & sa couleur. Il est à sept ou huit miles de la Côte. [On le laissa entre la Terre & le Vaisseau, passant à un mile & demi, & continuant toûjours le cours vers l'Ouest.] Le 7, on apperçut une chaîne d'Isles, qui s'étend Est & Ouest, & qui porte, comme on l'apprit dans la suite, le nom d'*Isles de Lema*. Elles sont au nombre de quinze ou seize, de différentes grandeurs, stériles & couvertes de Rochers. On en découvre quantité d'autres, entre cette chaîne & le Continent (b). Quelques Pêcheurs firent ici compren-

Nombre surprenant de Bâteaux de Pêcheurs.

Les Anglois prennent fort mauvaise idée des Chinois.

Isles de Lema.

(z) Les Anglois sçurent dans la suite que Macao signifie *Poisson*.

(a) L'Auteur croit important d'avertir qu'outre la Latitude de Pedro-Blanco, qui est de vingt-deux degrés dix-huit minutes, & la profondeur de l'eau, qui est presque par-tout de vingt brasses à l'Ouest de ce Rocher, on peut être assuré du lieu où l'on est, par la nature du fond. Jusqu'à trente miles de Pedro-Blanco, on trouva toûjours fond de sable; mais près de ce Rocher, on eut un fond de vase molle, qui continua jusqu'à l'Isle de Macao. Seulement, fort proche & à la vûe de Pedro-Blanco, le fond, dans un petit espace, fut de vase verdâtre, mêlée de sable. *Ibid*, pag. 151 & 152.

(b) L'Auteur donne ici une Vûe des Isles de Lema, dans le point où la plus Occidentale de ces Isles reste à l'Ouest-Nord-Ouest, à un mile & demi de distance.

Nota. Nous insérons cette Vûe, dont (a), est le grand Ladrone, & (b) le Rocher le plus

ANSON. 1742.

prendre, par des signes, qu'il falloit tourner autour de la plus Occidentale de ces Isles (c). On suivit leur conseil; & le soir, on jetta l'ancre à dix-huit brasses de profondeur. Le lendemain, un Pilote Chinois vint offrir ses services en mauvais Portugais. Il demanda trente piastres, qui lui furent comptées sur le champ. On apprit de lui qu'on n'étoit pas loin de Macao; & que la Rivière de Canton, à l'embouchure de laquelle cette Isle est située, avoit alors onze Vaisseaux Européens, dont quatre étoient Anglois. Il conduisit le Vaisseau entre les Isles de *Bambou* & de *Cabouce*, où l'on trouva douze à quatorze brasses d'eau; & de-là au Nord vers l'Ouest, entre un grand nombre d'Isles, où les sondes furent à-peu-près les mêmes jusqu'au soir, qu'on mouilla sur dix-sept brasses, à une médiocre distance de l'Isle *Lautoun*, la plus grande de celles qui forment une espèce de chaîne. A sept heures du matin, on leva l'ancre; & portant à l'Ouest-Sud-Ouest, & Sud-Ouest vers l'Ouest, on alla mouiller, trois heures après, dans la Rade de Macao (d).

Le Centurion mouille dans la Rade de Macao.

DEPUIS plus de deux ans que les Anglois étoient en Mer, c'étoit la première fois qu'ils se voyoient dans un Port ami, & dans un Pays civilisé, où ils pouvoient se promettre toutes les commodités de la vie, & tous les secours nécessaires à leur Vaisseau. L'Auteur donne une legère idée de l'état où ils trouvèrent la Ville Portugaise de Macao. „ Cette Ville, dit-il, „ autrefois très-riche, très-peuplée, & capable de se défendre contre les „ Gouverneurs Chinois de son voisinage, est extrêmement déchûe de son „ ancienne splendeur. Quoiqu'elle continue d'être habitée par des Portugais, & commandée par un Gouverneur, que le Roi de Portugal nomme, „ elle est à la discrétion des Chinois, qui peuvent l'affamer & s'en rendre „ maîtres. Aussi le Gouverneur Portugais se garde-t-il soigneusement de „ les choquer (e)".

Etat présent de cette Ville.

LA Rivière de Canton, seul Port de la Chine, qui soit aujourd'hui fréquenté par les Européens, est un lieu de relâche, plus commode que Macao; mais les usages de la Chine, à l'égard des Etrangers, n'étant établis que pour des Vaisseaux Marchands, M. Anson craignit d'exposer la Compagnie Angloise des Indes à quelque embarras, de la part du Gouvernement de Canton, s'il prétendoit en être traité sur un autre pied que les Commandans des Navires de Commerce. Cette considération, qui l'obligeoit de relâcher à Macao, le porta aussi à députer un de ses Officiers au Gouverneur Portugais,

plus Occidental de Lema. La partie inférieure de la Planche n'est que la continuation de la partie supérieure, & $\frac{A}{B}$ & $\frac{A}{B}$, doivent s'appliquer l'un à l'autre. R. d. E.

(c) Son Rocher le plus Occidental est une très-bonne marque de reconnoissance pour ceux qui viennent de l'Est. Il est à vingt & un degrés cinquante-deux minutes de Latitude Nord; au Sud, soixante-quatre degrés vers l'Ouest, de Pedro-Blanco, à vingt & une lieue de distance. Il faut le laisser à stribord. On peut en approcher jusqu'à un demi mile, où l'on trouve dix-huit brasses d'eau; alors il faut porter au Nord vers l'Ouest, demi-Quart à l'Ouest, pour embouquer le Canal entre les Isles de Cabouce & de Bambou. *Ibid.*, pag 158 & 159.

(d) Sur cinq brasses d'eau; la Ville demeurant à l'Ouest vers le Nord, à trois lieues de distance; la Pointe de Lantoun à l'Est vers le Nord, & le grand Ladrone au Sud vers l'Est; l'un & l'autre de ces deux endroits à la distance d'environ cinq lieues. *Pag.* 158.

(e) *Ibid.*, pag. 160.

tugais, pour lui demander ses avis sur la conduite qu'il devoit tenir avec les Chinois. La principale difficulté regardoit les droits qu'on fait payer à tous les Vaisseaux, qui entrent dans la Rivière de Canton; impôt qui se règle sur la grandeur de chaque Bâtiment. Dans tous les autres Pays du Monde, un Vaisseau de guerre est exempt de cette servitude; & le Chef d'Escadre Anglois se faisoit un point d'honneur de ne pas s'y soûmettre à la Chine.

Difficulté du Chef d'Escadre Anglois pour les droits.

Deux Officiers Portugais, qui revinrent le soir avec le Député de M. Anson, lui dirent de la part du Gouverneur, qu'il ne falloit pas espérer que les Chinois se relâchassent sur le payement des droits; mais que le Gouverneur lui offroit un Pilote, pour le conduire à *Tipa*, Port voisin, sûr, & propre au radoub du Vaisseau, où vraisemblablement les Chinois ne lui demanderoient pas l'impôt.

Le Vaisseau se rend au Port de Tipa.

Les Anglois, ayant goûté cette proposition, levèrent l'ancre, & se rendirent à Tipa (*f*), Port formé par plusieurs Isles & situé à six miles de Macao. Ils saluèrent le Château, d'onze coups de canon, qui leur furent rendus au même nombre. Le lendemain, M. Anson se fit mettre à terre, pour se procurer un entretien avec le Gouverneur Portugais, dans l'espérance d'en obtenir des provisions. Il en fut reçu fort civilement, avec promesse de fournir au Vaisseau tout ce qu'on y pourroit porter sous main; mais loin de pouvoir l'aider ouvertement, les Portugais avouèrent qu'ils ne recevoient eux-mêmes leurs provisions qu'avec la permission du Gouvernement Chinois, & qu'ils étoient absolument dans sa dépendance. M. Anson prit le parti de se rendre lui-même à Canton, & d'adresser ses demandes au Viceroi. Il eut besoin de prendre un ton menaçant, pour obtenir du *Hoppo*, ou du Douanier Chinois, la liberté de s'embarquer dans une Chaloupe du Pays. En arrivant à Canton, il consulta les Officiers des Vaisseaux Anglois, sur la conduite qu'il devoit tenir dans cette Cour. On lui conseilla d'employer la médiation des Marchands; fausses mesures, qui lui firent perdre un mois entier, à presser des Agens sans crédit & de mauvaise foi. Dans le chagrin de ne pouvoir faire entendre ses plaintes, il résolut de prendre une autre voye. De son Bord, où il se fit reconduire, il écrivit au Viceroi, pour lui représenter, „ qu'il étoit Commandant en Chef d'une „ Escadre de Sa Majesté Britannique, envoyée depuis deux ans dans la Mer „ du Sud, pour croiser sur les Espagnols, qui étoient en guerre avec le „ Roi son Maître; qu'en retournant dans sa Patrie, une voye d'eau & la „ nécessité de se pourvoir de vivres l'avoient forcé d'entrer dans le Port de „ Macao; qu'il s'étoit rendu à Canton, pour y demander les secours dont „ il

Les Portugais s'excusent de lui fournir des vivres.

Lettre de M. Anson au Viceroi de Canton.

(*f*) L'Auteur remarque qu'en entrant dans un passage formé par deux Isles à l'Est du Port de Tipa, la sonde diminua tout d'un coup, à trois brasses & demi: mais le Pilote assura les Anglois, que la profondeur ne diminueroit plus; ils continuèrent leur cours jusqu'à-ce qu'ils échouèrent dans la vase à dix-huit pieds d'eau sous la poupe; la marée qui baissoit encore, les laissa bien-tôt à seize pieds d'eau, mais le Vaisseau resta droit. On sonda autour, & l'on trouva que la profondeur augmentoit vers le Nord: Les Anglois y portèrent leur ancre de toue avec deux hansières bout à bout, & au retour de la marée le Vaisseau ayant été tiré à flot, ils entrèrent dans le Port, où ils mouillèrent sur cinq brasses d'eau. *Pag.* 165. R. d. E.

ANSON. 1742.

„ il avoit besoin; mais qu'ignorant les usages du Pays, il n'avoit pû trouver d'accès à la Cour, & qu'il se voyoit réduit à faire renfermer ses demandes dans une Lettre : qu'elles consistoient dans la permission de prendre les Ouvriers nécessaires pour réparer son Vaisseau, & d'acheter des vivres, pour se mettre en état de partir avant la fin de la Mousson".

Un Mandarin Chinois va visiter les Anglois.

CETTE Lettre, traduite en Chinois, produisit l'effet qu'il en avoit attendu. Deux jours après, un Mandarin du premier rang, & Gouverneur de la Ville de *Janson*, accompagné de deux Mandarins, d'une Classe inférieure & d'une nombreuse suite de Domestiques, parut sur une Escadre de dix-huit demie-Galères, décorées de Pavillons & de Flammes, & chargées de Musiciens & de Soldats. Il fit jetter le grapin à l'avant du *Centurion*. Ensuite, il envoya déclarer, au Chef d'Escadre, qu'il avoit ordre du Viceroi de Canton, d'examiner l'état du Vaisseau. La Chaloupe Angloise partit sur le champ, pour l'amener à bord. On fit de grands préparatifs pour sa reception. Cent des meilleurs hommes de l'Equipage se revêtirent de l'uniforme des Soldats de la Marine, prirent les armes, & se rangèrent sur le tillac. Il monta sur le Bord au son des Tambours & de toute la Musique Militaire des Anglois; & passant devant leur Corps de Troupes, il fut reçu sur le demi-Pont par le Chef d'Escadre, qui le conduisit dans la Chambre de poupe. Il y répéta sa Commission. Elle consistoit à vérifier les articles de la Lettre, & particulièrement celui de la voye d'eau. Deux Charpentiers Chinois, qu'il avoit amenés dans cette vûe, se disposèrent à l'exécution de ses ordres. Il avoit mis chaque article à part, sur un papier, avec une assez grande marge, sur laquelle il devoit écrire ses observations.

Adresse du Chef d'Escadre.

CE Mandarin paroissoit non-seulement homme de mérite, mais ouvert & généreux; deux qualités que l'Auteur ne croit pas communes à la Chine. Après diverses recherches, les Charpentiers Chinois trouvèrent la voye d'eau telle qu'on l'avoit représentée, & conclurent qu'il étoit impossible de mettre le Vaisseau en Mer, avant qu'il fût radoubé. Alors, le Mandarin témoigna, au Chef d'Escadre, qu'il reconnoissoit la vérité de toutes ses représentations. Il continua d'examiner les autres parties du Vaisseau; & sa principale attention tomba sur les pièces de Batterie, dont il parut admirer la grandeur, aussi-bien que la grosseur & le poids des boulets. Le Chef d'Escadre saisit cette occasion, pour insinuer que les Chinois manqueroient de prudence, s'ils tardoient à lui accorder ses demandes. Il fit des plaintes de la conduite des Officiers de la Douane; & feignant de les croire bien convaincus, que le *Centurion* seul étoit capable de détruire tous les Bâtimens Chinois qui se trouvoient dans la Rivière de Canton, il ajoûta, que si les procédés violens n'étoient pas convenables entre des Nations amies, il ne convenoit pas non plus de laisser périr ses amis de misère dans un Port, sur-tout lorsqu'ils offroient de payer tout ce qui leur seroit accordé. Le Mandarin reconnut la justice de ce langage. Il déclara civilement

Il obtient des vivres des Chinois.

que la Commission dont on l'avoit chargé, l'obligeoit de se regarder comme l'Avocat du Vaisseau Anglois. Il assura qu'à son retour à Canton, on tiendroit un Conseil, dont il étoit Membre; & que sur ses représentations,

il

il ne doutoit pas que toutes les demandes du Chef d'Escadre ne fussent accordées. Enfin, s'étant fait donner une liste de toutes les provisions nécessaires au Vaisseau, il écrivit au bas la permission de les acheter, & il commit un Officier de sa suite, pour les faire fournir chaque jour au matin (g).

Anson. 1742.

Repas qu'il donne aux Mandarins.

Après cette favorable explication, le Chef d'Escadre invita les trois Mandarins à dîner, en s'excusant, sur sa situation, de ne pouvoir leur faire aussi bonne chère qu'il le desiroit. „ Entre plusieurs mets, on leur servit du bœuf, dont les Chinois ne mangent point sans répugnance. M. Anson ignoroit, que depuis plusieurs siècles, ils ont adopté quantité de superstitions Indiennes. Mais ils se jettèrent sur quatre grosses pièces de volaille, qu'ils mangèrent presqu'entièrement. Ils parurent fort embarrassés de leurs couteaux & de leurs fourchettes. Après avoir essayé en vain de s'en servir, & d'un air fort gauche, ils furent obligés d'en revenir à leur usage; c'est-à-dire, de se faire couper leur viande en petits morceaux, par quelques gens de leur suite. A la vérité, ils se montrèrent moins novices dans l'art de boire. M. Anson prenant droit de ses incommodités pour se dispenser de boire beaucoup, le grand Mandarin, qui avoit remarqué le teint vif & l'air frais d'un jeune Officier du Vaisseau, lui frappa sur l'épaule, & lui dit, par la bouche de l'Interprête, qu'il ne lui croyoit pas les mêmes raisons de sobriété qu'au Chef d'Escadre, & qu'il le prioit de lui tenir compagnie à boire. Le jeune Anglois, voyant que quatre ou cinq bouteilles de vin François n'altéroient pas la sérénité du Mandarin, fit apporter un flaccon d'eau des Barbades, auquel ce Magistrat Chinois ne fit pas moins d'honneur; après quoi, il se leva de table, avec tout le sang froid qu'il y avoit apporté (h)".

1743.

Craintes qui troublent le travail des Anglois.

Malgré ses promesses, la patience des Anglois fut exercée par des difficultés & des lenteurs (i) qui prolongèrent le retardement de la permission du

(g) Pag. 183 & précédentes.

(h) Pag. 186 & précédentes.

(i) L'Auteur attribue une partie des obstacles aux intrigues des François, qui étoient à Canton. Ecoutons ses plaintes, qui sont assez instructives. „ Il y en avoit un, habitué dans cette Ville, qui parloit fort bien la langue du Pays, qui sçavoit parfaitement combien tout y est vénal, & qui connoissoit en particulier plusieurs des Magistrats; en un mot, très-propre à traverser les desseins de M. Anson. Ses intrigues ne doivent pas être entièrement attribuées à la haine nationale, ou à l'opposition d'intérêts entre les deux Parties. Un motif encore plus puissant y avoit sans doute part; c'étoit la vanité. Les François prétendent que les Vaisseaux de la Compagnie sont des Vaisseaux de guerre, & leurs Officiers craignoient que toute distinction, qui seroit accordée au Chef d'Escadre Anglois, en vertu de la Commission de son Roi, ne les rendît moins respectables aux yeux des Chinois, ou ne fût à l'avenir un exemple peu favorable aux Vaisseaux des Compagnies. Et plût à Dieu qu'il n'y eût que les Officiers François, qui eussent donné dans l'affectation de s'ériger en Commandant de Vaisseaux de guerre, & qui se fussent laissés aller à la crainte de perdre un peu de leur considération. si l'on en usoit autrement avec le *Centurion* qu'avec eux. Le mal fut que ces motifs firent le même effet sur nos Compatriotes". *Ibid.* pag. 192. Ainsi, les Anglois mêmes de Canton déclarèrent contre le Chef d'Escadre.

ANSON. 1743.

du Conseil, jusqu'au 6 de Janvier. Dès le lendemain, quantité d'Ouvriers Chinois vinrent à bord, & le travail fut poussé avec vigueur (k). Il ne laissa pas d'être troublé pas différens bruits, qui firent craindre aux Anglois d'être attaqués dans le Port de Tipa. Ils apprirent, en effet, dans la suite, que le Conseil de Manille, informé qu'ils étoient à carener leur Vaisseau dans ce Port, avoit conçu le projet d'y faire mettre le feu par un Capitaine Espagnol, qui s'étoit chargé de cette entreprise, pour la somme de quarante mille piastres; & que ce dessein n'avoit manqué, que par la mauvaise intelligence du Gouverneur & des Marchands de Manille. Ils auroient eu le tems de l'exécuter; car on vit arriver le mois d'Avril, avant que le radoub, le chargement des provisions, & l'équipement du Vaisseau fussent achevés. Les Chinois s'ennuyoient de ces longueurs. Deux Chaloupes envoyées de Macao, vinrent presser M. Anson de partir. Ce message, qui fut renouvellé plusieurs fois, lui parut assez injurieux pour lui faire répondre d'un ton ferme, qu'il en étoit importuné, & qu'il partiroit quand il le jugeroit à propos. Mais sa réponse irrita aussi les Magistrats Chinois. Ils défendirent qu'on portât plus long-tems des vivres au Vaisseau; & cet ordre, qui ne fut que trop fidèlement observé, força les Anglois de lever l'ancre aussi-tôt qu'ils eurent congédié les Ouvriers.

Les Chinois leur retranchent les vivres.

Le Centurion remet à la voile.

Ils firent voile, vers la haute Mer, le 19 d'Avril. Heureusement ils se retrouvoient avec un Vaisseau réparé, une bonne quantité de munitions fraîches, qu'ils avoient eu la prudence de ménager, & vingt-trois hommes de recrue, qu'ils avoient faits à Macao; la plûpart Lascarins, ou Matelots Indiens, & quelques Hollandois. Le Chef d'Escadre avoit publié, qu'il partoit pour Batavia, & de-là pour l'Angleterre. Quoique la Mousson de l'Ouest fût commencée, & que le Voyage, qu'il paroissoit entreprendre, passe pour impossible dans cette saison, il avoit témoigné tant de confiance dans la force de son Vaisseau & dans l'habileté de son Equipage, que toute la Ville de Macao, & ses gens mêmes, étoient persuadés qu'il vouloit se signaler par une expérience si hardie; & plusieurs Habitans de Macao & de Canton s'étoient servi de cette occasion pour écrire à leurs Correspondans de Batavia.

Faux bruits que les Anglois répandent.

Grandes vûes de M. Anson.

Mais ce n'étoit qu'un voile, qui cachoit des desseins beaucoup plus importans. M. Anson considéroit que le Vaisseau d'Acapulco n'ayant pu partir l'année précédente, il y avoit beaucoup d'apparence que cette année, il en partiroit deux du même Port. Il avoit pris la résolution d'aller les attendre au Cap d'*Espiritu Sancto*, dans l'Isle de Samal, première Terre que les Espagnols viennent reconnoître en approchant des Philippines. C'est ordinairement au mois de Juin qu'ils y arrivent; il se promettoit d'y être assez-tôt pour les y attendre. A la vérité, on représentoit les Galions comme de gros & forts Bâtimens, montés chacun de quarante-quatre pièces de canon, & de plus de cinq cens hommes. Il devoit même compter qu'ils s'escorteroient mutuellement; au-lieu qu'il n'avoit à bord que deux cens vingt-

(k) On leur fit payer le fer jusqu'à trois livres sterling le quintal, & les Ouvriers en demandèrent mille, qui furent réduits à six cens pour la main d'œuvre.

Anson. 1743.

vingt-sept personnes, dont plus de trente n'étoient pas des hommes faits. Mais cette inégalité de force ne fut pas capable de l'arrêter. Il sçavoit que son Vaisseau étoit beaucoup plus propre au combat que les Galions; & l'immense trésor, qu'il se flattoit d'enlever, lui répondoit du courage de ses gens.

Il les explique à ses gens.

Il avoit formé ce grand projet, en quittant la Côte du Mexique; & son chagrin, dans tous les détails qu'il avoit essuyés à la Chine, n'étoit venu que de la crainte de manquer les Galions. Il avoit gardé un profond secret à Macao, parcequ'il y pouvoit appréhender que le Commerce de cette Ville, avec Manille, ne servît à le trahir. Mais, lorsqu'il se vit en pleine Mer, il assembla tous ses gens sur le demi-Pont. Après leur avoir expliqué son dessein, il assura „ qu'il sçauroit choisir une Croisière, où les „ Galions ne lui échaperoient pas; que malgré la force de ces deux Bâ- „ timens, il croyoit sa victoire certaine; qu'il n'ignoroit pas de quel bois „ ils étoient composés; que si l'on s'en rapportoit aux Fables Espagnoles, „ ils étoient impénétrables aux boulets de canon; mais que pour lui, il „ répondoit sur sa parole, que pourvû qu'il les pût joindre, il les combat- „ troit de si près, que ses boulets, loin de rebondir contre un des flancs, „ les perceroient tous deux de part en part (*l*)".

Jusqu'où vont leurs transports de joye.

Ce discours fut reçu avec des transports de joye. Tout le monde promit solemnellement de vaincre ou de périr, & la confiance monta tout-d'un-coup jusqu'à faire oublier la modestie. L'Auteur confirme cette observation par un trait particulier. „ M. Anson, dit-il, ayant fait provision, à „ la Chine, de moutons en vie, demanda un jour, à son Boucher, pour „ quoi il n'en voyoit plus servir sur sa table, & s'ils étoient tous tués. Le „ Boucher répondit, du ton le plus sérieux, qu'il en restoit deux encore; „ mais que si M. le Chef d'Escadre le permettoit, il avoit dessein de les „ garder pour en traiter le Général des Galions (*m*)".

Erreur de Dampier, sur la position des Isles de Bachi.

En quittant le Port de Macao, on avoit couru pendant quelques jours à l'Ouest. Le premier de May, on vit une partie de l'Isle Formose, d'où portant au Sud, on se trouva, le 4, sous la Latitude où Dampier place les Isles de Bachi. Mais les Anglois soupçonnèrent ce Voyageur de s'être trompé sur cette position, comme ils avoient observé une autre de ses erreurs pour la Latitude de la Pointe Méridionale de Formose. Vers les sept heures du soir, on découvrit cinq petites Isles, qu'on prit pour celles de Bachi; après lesquelles, on eut la vûe de Botel-Tabago-Xima; & l'on en prit occasion de corriger la position des Isles de Bachi, qu'on a placées jusqu'à présent vingt-cinq lieues trop à l'Ouest (*n*).

Elle est corrigée par les Anglois.

De-là, M. Anson fit porter entre le Sud & le Sud-Est, pour s'approcher du Cap Espiritu Sancto. On le découvrit, le 20 de May, au Sud-Sud-Ouest, à onze lieues de distance. C'est une Terre médiocrement haute, & re-

(*l*) Pag. 208 & précédentes.
(*m*) Pag. 209.
(*n*) Suivant les observations des Anglois, celle de ces Isles, qui est au milieu, est à douze degrés quatre minutes de Latitude Septentrionale. Elles sont au Sud-Sud-Est de Botel Tabago-Xima, à vingt lieues de distance; & cette dernière Isle est à vingt & un degrés cinquante-sept minutes de la même Latitude. *Pag.* 210.

ANSON. 1743.

relevée de plusieurs Mondrains de forme ronde. Comme on n'ignoroit pas qu'il y avoit des Sentinelles sur ce Cap, pour faire des signaux aux Galions lorsqu'ils approchent de terre, M. Anson fit amener les hautes voiles, dans la crainte d'être apperçu. Cette Croisière étoit celle qu'il avoit choisie. Il ordonna qu'on gardât le Cap entre le Sud & l'Ouest, & qu'on s'efforçât de se tenir dans la Latitude de douze degrés quarante minutes du Nord, à quatre degrés de Longitude Est de Botel-Tabago-Xima. On touchoit à la fin de May. Les Galions étant attendus le mois suivant, chacun se flattoit d'heure en heure, de voir arriver le moment qui devoit lui faire oublier tous ses maux (o).

Croisière qu'ils choisissent.

M. Anson exerce ses gens.

DANS cet intervalle, l'ouvrage n'étant pas fatiguant sur le Vaisseau, M. Anson fit exercer régulièrement son monde au maniment des armes & à la manœuvre du canon. C'étoit un usage qu'il avoit observé pendant tout le Voyage, lorsque les circonstances l'avoient permis; & l'avantage, qu'il en tira contre le Galion, fut un heureux dédommagement qui justifia ses soins. L'Auteur en prend occasion de recommander cette pratique à tous les Commandans de sa Nation, comme un de leurs plus importans devoirs. „ Qui „ n'avouera pas, dit-il, qu'entre deux Vaisseaux de guerre, égaux en nombre d'hommes & de canon, la différence, qui vient du plus ou moins „ d'habileté, dans l'usage du canon & de la mousquéterie, est si grande, „ qu'il n'y a point d'autre circonstance qui puisse la balancer. S'il est certain que ce sont ces armes, qui décident du combat, quelle doit être l'inégalité entre deux Partis, dont l'un sçait employer ses armes, de la manière la plus destructive pour son Ennemi; & dont l'autre se sert si mal „ des siennes, qu'il les rend presqu'aussi dangereuses pour lui-même que pour „ l'Ennemi (p)?". On peut se plaindre aussi, suivant l'Auteur, que la Nation demeure trop servilement attachée à d'anciennes pratiques. Si l'exercice du fusil, par exemple, n'a pas toûjours été porté à sa perfection sur les Vaisseaux de guerre Anglois, le mal vient moins de négligence, que de la méthode qu'on a suivie pour l'enseigner. Sur le Vaisseau de M. Anson, on apprenoit, aux Matelots, la manière la plus prompte de charger avec les cartouches; on les exerçoit continuellement à tirer au but, & le Chef d'Escadre proposoit des prix pour ceux qui tiroient le mieux. Un Equipage, si bien instruit, vaut le double de celui qui n'est pas exercé à tirer (q).

Observations sur la nécessité de cette méthode.

Projets de défense à Manille.

TOUTES les attentions, avec lesquelles on s'efforça de se dérobber à la vûe des Sentinelles de terre, ne purent empêcher que le Vaisseau ne fût apperçu plus d'une fois. L'avis en fut porté à Manille. Les Marchands y prirent l'allarme, & s'adressèrent au Gouverneur, qui entreprit d'équiper une Escadre de cinq Vaisseaux; deux de trente-deux pièces de canon, un de vingt, & deux de dix, pour attaquer les Ennemis de l'Espagne. Quelques-uns de ces Bâtimens avoient déja levé l'ancre; mais de nouvelles disputes, pour les fraix de l'armement, entre les Marchands & le Gouverneur, & la Mousson contraire, arrêtèrent encore une fois leur entreprise. Au-

(o) Pag. 209. (p) Pag. 213. (q) Pag. 216.

Au-reste, M. Anson fut surpris d'avoir été découvert si souvent de la Côte, parceque la Pointe du Cap n'est pas fort élevée, & que le Vaisseau fut presque toûjours à dix ou quinze lieues au large. Cependant à mesure que le mois de Juin avançoit, l'impatience des Anglois alloit en augmentant. Ils se voyoient déja au dix-neuf. On ne s'arrêtera point à représenter, avec l'Auteur, combien l'idée des trésors Espagnols s'étoit emparée de leur imagination; mais on conclura volontiers avec lui, qu'en voyant reculer leurs espérances, „ ils devoient en sentir la plus vive inquiétude, & que „ d'heure en heure, la certitude de voir paroître les Galions pouvoit di„ minuer (r)".

Impatience des Anglois.

Cependant le 20 de Juin, c'est-à-dire, un mois juste après leur arrivée, ils furent délivrés de cette cruelle incertitude. A la pointe du jour, on découvrit une voile au Sud-Est. Le Chef d'Escadre ayant fait porter aussi-tôt vers ce Bâtiment, on le reconnut pour un des Galions: mais on fut surpris qu'il ne changeât point de route, & qu'il portât toûjours sur le *Centurion*. M. Anson ne pouvoit se persuader que les Espagnols l'eussent reconnu à son tour. Cependant il ne put demeurer longtems en balance, ni douter même qu'ils n'eussent pris la résolution de le combattre.

Ils découvrent un des Galions.

Vers midi, les Anglois se trouvèrent à une lieue du Galion; & ne voyant pas paroître le second, ils conclurent qu'il en avoit été séparé. Bientôt les Espagnols hissèrent leur voile de misaine, & s'avancèrent sous leurs huniers, le cap au Nord, avec le Pavillon & l'Etendart d'Espagne au haut du grand mât. M. Anson s'étoit préparé aussi pour le combat, & n'avoit pas négligé ce qui pouvoit lui faire tirer meilleur parti de ses forces. Il avoit choisi trente de ses plus habiles Fusiliers, qui furent distribués dans les Hunes, & dont les services répondirent à son attente. Comme il n'avoit pas assez de monde pour donner un nombre suffisant d'hommes à l'Artillerie, chaque pièce de la Batterie d'en-bas n'en eut que deux, pour la charger. Le reste étoit divisé en petites troupes de dix ou douze, qui parcouroient l'entre-deux des Ponts, pour mettre le canon aux sabords, & le tirer, lorsqu'ils le trouvoient chargé. Cet ordre le mit en état de se servir de toutes ses pièces; & ne pensant point à tirer par bordées, entre lesquelles il y auroit eu nécessairement des intervalles, il ordonna d'entretenir un feu continuel, dont il se promettoit d'autant plus d'avantages, que l'usage des Espagnols est de se jetter ventre à terre, lorsqu'ils voyent une bordée prête à partir, & d'attendre, dans cette posture, qu'elle soit lâchée; après quoi ils se relèvent, pour servir assez vivement le canon & la mousquéterie, jusqu'à-ce qu'ils se croyent menacés d'une autre bordée. En tirant coup sur coup, on comptoit de leur faire perdre tous les avantages de cette méthode.

On se prépare des deux côtés au combat.

Méthode des Espagnols pour éviter les bordées.

Le *Centurion*, se trouvant à la portée du canon ennemi, arbora son Pavillon. M. Anson crut observer que les Espagnols avoient négligé jusqu'alors de débarrasser leur Vaisseau, & qu'ils étoient occupés à jetter dans les flots

Le combat s'engage.

(r) Pag. 220.

ANSON. 1743.

flots leur bétail, & tout ce qui leur étoit incommode, il fit tirer sur eux ses pièces de chasse, quoique l'ordre général fût de ne tirer qu'à la portée du pistolet. Le Galion répondit de ses deux pièces de l'arrière, & le *Centurion* ayant prolongé sa vergue de sivadiere, pour se disposer à l'abordage, les Espagnols affectèrent de l'imiter. Bien-tôt, il se plaça sous le vent des Ennemis, & côte à côte, pour les empêcher de gagner de l'avant, & de se jetter dans le Port de *Jalapay*, dont ils n'étoient éloignés que de sept lieues. Ce fut alors que le combat devint fort vif.

PENDANT une demie heure, les Anglois dépassèrent le Vaisseau ennemi, & foudroyèrent son avant. La largeur de leurs sabords les mettoit en état de faire jouer toutes leurs pièces, tandis que le Galion ne pouvoit employer qu'une partie des siennes. Dès le commencement de l'action, les nattes, dont ses bastingues étoient remplies, prirent feu, & jettèrent une flamme, qui s'élevoit jusqu'à la moitié de la hauteur du mât de misaine. Cet accident, qui parut causé par la bourre du canon des Anglois, jetta leurs Ennemis dans une extrême confusion; mais il fit craindre aussi, au Chef d'Escadre, que le Galion n'en fût consumé, & que le feu ne se communiquât même à son Vaisseau. Enfin les Espagnols se délivrèrent de cet embarras, en coupant leurs bastingues, & faisant tomber dans la Mer toute cette masse enflammée. Le *Centurion* n'en conserva pas moins l'avantage de sa situation. Son canon étoit servi avec autant de régularité que d'ardeur; tandis que ses Fusiliers, placés dans les Hunes, découvroient tout le Pont du Galion, & qu'après avoir nettoyé les Hunes ennemies, ils tuoient, ou mettoient hors de combat, tout ce qui se montroit sur le demi-Pont. Ce feu continuel causa un mal infini aux Espagnols. Leur Général même en fut blessé. Cependant, après une demie heure de combat, le *Centurion* perdit l'avantage de sa situation, & l'Ennemi continua de soûtenir son feu pendant plus d'une heure: mais enfin, le canon Anglois, chargé à mitrailles, fit une si terrible exécution, qu'ils commencèrent à perdre courage. M. Anson s'apperçut de leur desordre. Il voyoit, de son Bord, les Officiers Espagnols, qui parcouroient le Galion, pour retenir leurs gens à leurs postes. Mais tous leurs efforts devinrent inutiles. Après avoir tiré, pour dernier effort, cinq ou six coups de canon avec assez de justesse, ils se reconnurent vaincus; & leur Pavillon ayant été emporté au commencement de l'action, ils amenèrent l'Etendart qui étoit au sommet du grand mât. Celui qui fut chargé de cette dangereuse Commission auroit été tué par les Fusiliers, si le Chef d'Escadre, qui comprit de quoi il étoit question, ne les eût empêché de tirer. Ainsi la victoire ne coûta plus rien aux Anglois (*s*).

Accident qui nuit aux Espagnols.

Feu terrible des Fusiliers Anglois.

Le Galion se rend.

Son nom & ses forces.

LE Galion se nommoit *Nostra Signora de Cabadonga*. Il étoit commandé par le Général Dom Geronimo de *Montero*, Portugais de naissance, le plus brave & le plus habile Officier que l'Espagne eût aux Philippines. Non-seulement le Galion étoit plus grand que le *Centurion*, mais il avoit à bord cinq cens cinquante hommes, trente-six pièces de canon, & vingt-huit pierriers. L'Equi-

(*s*) Pag. 229 & précédentes.

L'Equipage étoit bien pourvu de petites armes, & le Vaisseau bien muni contre l'abordage, tant par la hauteur de ses plat-bords, que par un bon filet de cordes de deux pouces, dont il étoit bastingué, & qui se défendoit par demi-picques. Les Espagnols eurent soixante-sept hommes de tués dans l'action, & quatre-vingt-quatre blessés. Le *Centurion* ne perdit que deux hommes, & n'eut que dix-sept blessés, entre lesquels on comptoit un Lieutenant. L'Auteur conclut que les meilleures armes ont peu d'effet, entre des mains mal exercées à s'en servir (*t*).

ANSON. 1743.

Joye des Vainqueurs, & danger qui les menace.

On n'entreprend point de représenter les transports de l'Equipage Anglois, lorsqu'il se vit en possession d'un trésor, qui avoit fait depuis si longtems l'unique objet de ses espérances, & pour lequel il avoit tant souffert. Dans le même instant, il ne s'en fallut presque rien, qu'un bonheur si présent ne fût anéanti, par l'accident le plus funeste. A peine l'Ennemi eut-il baissé Pavillon, qu'un des Lieutenans de M. Anson s'approchant de lui, sous prétexte de le féliciter, lui dit à l'oreille, que le feu avoit pris au *Centurion*, fort près de la soute aux poudres. Le Chef d'Escadre reçut cette nouvelle sans émotion; & la sagesse de ses ordres fit éteindre l'incendie.

Il donna le commandement de la Prise à M. Saumarez, son premier Lieutenant, avec rang de Capitaine de Haut-bord. Tous les Prisonniers Espagnols furent envoyés à bord du Vaisseau Anglois, à l'exception de ceux qu'on crut nécessaires pour aider à la manœuvre du Galion. On apprit d'eux, que l'autre Galion, que les Anglois avoient empêché, l'année d'auparavant, de sortir d'Acapulco, n'avoit point attendu l'arrivée de celui qu'ils avoient pris; & qu'ayant mis seul à la voile, il devoit être arrivé, à Manille, avant que le *Centurion* se fût posté au Cap Espiritu Sancto. Les Anglois regrettèrent beaucoup que le tems perdu, à Macao, les eût empêchés de faire deux prises au-lieu d'une (*v*).

Un autre Galion leur échappe.

Précautions du Chef d'Escadre.

Après l'action, ils résolurent de ne pas perdre un moment pour retourner dans la Rivière de Canton; Cependant, M. Anson se crut d'abord obligé de faire transporter les trésors Espagnols à bord du *Centurion*; & cette précaution étoit d'une extrême importance. La Saison faisant craindre un fort mauvais tems, dans une Navigation qui devoit se faire à travers des Mers peu connues, il falloit qu'un butin si précieux se trouvât sous les yeux du Chef d'Escadre, & qu'il fut assuré, contre toutes sortes d'accidens, par la fidélité de l'Equipage & par la bonté du Vaisseau. Il n'étoit pas moins important de s'assurer des Prisonniers. De-là dépendoient non-seulement les trésors, mais la vie même des Vainqueurs. Les Espagnols étoient plus nombreux du double, que ceux qui les avoient pris; & quelques-uns d'entr'eux, observant la foiblesse de l'Equipage Anglois, dont une partie n'étoit composée que de jeunes gens, regrettèrent, avec plusieurs marques d'indignation, d'avoir été vaincus, disoient-ils, par une poignée d'Enfans (*x*). Pour leur ôter les moyens de se révolter, ils furent tous mis à fond de cale, sans autre exception que les Officiers & les Blessés, avec deux Ecoutilles ouvertes, pour donner passage à l'air. On fit, de quelques grosses planches, deux

Comment il s'assure des Prisonniers.

(*t*) Pag. 230. (*v*) Pag. 233. (*x*) Pag. 235.

ANSON. 1743.

deux espèces de tuyaux, dont le vuide joignoit l'Ecoutille du premier Pont à celle du second. En facilitant l'entrée de l'air à fond de cale, ces tuyaux assuroient les Anglois contre toutes les entreprises de leurs Prisonniers, qui n'auroient pû déboucher par un Canal de sept ou huit pieds de haut; & pour en augmenter la difficulté, on braqua, contre cette ouverture, quatre Pierriers, chargés de balles, près desquels on posta des Sentinelles, la mèche allumée à la main, avec ordre d'y mettre le feu au premier mouvement des Espagnols. Leurs Officiers, au nombre de dix-huit, furent logés dans la Chambre du premier Lieutenant, avec une Garde de six hommes; & le Général même, qu'on fit coucher dans la Chambre du Chef d'Escadre, eut une Sentinelle près de lui. D'ailleurs, tous les Prisonniers étoient bien avertis, que le moindre trouble seroit puni de mort: & ces précautions n'empêchèrent pas que l'Equipage Anglois ne se tînt prêt à la moindre allarme. Tous les fusils étoient chargés, & placés à vûe d'œil; les Matelots ne quittoient pas leurs sabres ni leurs pistolets; & les Officiers, se couchant tout vêtus, dormoient avec leurs armes (y) à côté d'eux.

Leur misérable situation.

L'AUTEUR ne fait pas difficulté d'avouer que la condition des Espagnols étoit déplorable. Outre la chaleur, qui étoit excessive, ils souffroient à fond de cale, toutes les incommodités d'une horrible puanteur. La ration d'eau, qu'on leur accordoit par jour, suffisoit à peine pour les empêcher de mourir de soif, puisqu'elle n'étoit que d'une pinte. On ne pouvoit leur en donner davantage, dans un tems où l'Equipage même n'avoit que la moitié de plus. Il parut surprenant que dans un assez long Voyage, cette affreuse misère n'en fît pas mourir un seul: mais un mois d'une si rude prison les métamorphosa si singuliérement, qu'ayant paru frais & vigoureux lorsqu'ils y étoient entrés, ils en sortirent avec l'apparence d'autant de Squelletes ou de Fantômes (z).

Les Anglois retournent à la Rivière de Canton.

PENDANT qu'on prenoit toutes ces mesures pour la sûreté des Trésors & des Prisonniers, M. Anson faisoit gouverner vers la Rivière de Canton: & le 30 de Juin, au soir, on eut la vûe du Cap de *Langano*, à la distance de dix lieues à l'Ouest. Le lendemain, on vit les Isles de Bachi (a). Quoiqu'on n'en compte pas ordinairement plus de cinq, les Anglois en remarquèrent plusieurs autres à l'Ouest (b). De-là, continuant leur route vers Canton, ils découvrirent, le 8 de Juillet, l'Isle de *Supata* (c), la plus Occidentale des Lema. Le 11, ils prirent à bord deux Lamaneurs Chinois, l'un pour

(y) Pag. 237.

(z) Pag. 238.

(a) Comme le vent étoit trop au Nord pour que les Anglois pussent espérer de les doubler, ils résolurent de passer entre les Isles de *Grafton* & de *Monmouth*, où le passage ne paroissoit pas dangereux; mais lorsqu'ils y furent engagés, la Mer leur semblá terrible; elle moutonnoit & écumoit comme si elle eut été pleine de Brisans, & la nuit rendoit ce spectacle encore plus effrayant. Cependant ils passèrent sans danger, & ils s'apperçurent que ce qui leur avoit fait tant de peur n'étoit causé que par une forte marée. *Pag.* 239. R. d. E.

(b) L'Auteur fait remarquer que comme les Canaux, qui séparent ces Isles, ne sont pas connus, il vaut mieux passer au Nord ou au Sud de ces Isles que de s'y engager. *Pag.* 240. R. d. E.

(c) A cent trente-neuf lieues; & au Nord, quatre-vingt-deux degrés trente-sept minutes vers l'Ouest de celle de Grafton.

pour le *Centurion*, l'autre pour la Prise; & ne rencontrant aucun obstacle, ils arrivèrent heureusement devant la Ville de Macao. ANSON. 1743.

Compte des richesses du Galion.

Ils avoient eu le tems, dans un si long intervalle, de compter la valeur du butin. Elle montoit à un million trois cens treize mille huit cens quarante-trois pièces de huit, & trente-cinq mille six cens quatre-vingt-deux onces d'argent en lingots; outre une partie de cochenille & quelques autres marchandises d'assez peu de valeur, en comparaison de l'argent. Cette Prise, jointe aux autres, faisoit à-peu-près la somme totale de quatre cens mille livres sterling, sans y comprendre les Vaisseaux, les marchandises, &c, que l'Escadre Angloise avoit brûlés ou détruits aux Espagnols, & qui ne pouvoient aller à moins de six cens mille livres sterling. Ainsi, l'Auteur estime la perte de l'Espagne à plus d'un million sterling. Si l'on y ajoûte, dit-il, les dépenses que cette Couronne fit pour l'équipement de l'Escadre de Dom Pizarro, les fraix extraordinaires où l'Escadre Angloise la jetta dans ses Ports d'Amérique, & la ruine de ses Vaisseaux de guerre, le total doit monter à des sommes excessives (*d*).

On trouva, sur le Galion, des Desseins, des Journaux, & la Carte de l'Océan Pacifique entre le Mexique & les Philippines (*e*).

Les Chinois se font rendre compte des forces du Vaisseau Anglois.

En laissant tomber l'ancre en-deçà de *Bocca-Tigris*, Passage étroit, qui forme l'embouchure de la Rivière de Canton, le dessein du Chef d'Escadre étoit d'entrer le lendemain dans ce Canal, & de remonter jusqu'à l'Isle du *Tigre*, où la Rade est à couvert de tous les vents. Mais on vit arriver, avant la nuit, une Chaloupe, envoyée par le Commandant des Forts de Bocca-Tigris, pour s'informer d'où venoient les deux Vaisseaux. M. Anson répondit à l'Officier Chinois, que le *Centurion* étoit un Vaisseau de guerre du Roi de la Grande-Bretagne, & l'autre Bâtiment une Prise qu'il venoit de faire sur les Espagnols; qu'il vouloit entrer dans la Rivière, pour y trouver un abri contre les ouragans de cette Saison, & qu'il se proposoit de partir pour l'Angleterre au retour de la bonne Mousson. L'Officier lui demanda un état des hommes, des armes, & de toutes les munitions de guerre qu'il avoit à bord, parceque son devoir l'obligeoit d'en rendre compte au Gouvernement de Canton. Mais lorsqu'il eut entendu que les Anglois avoient quatre cens fusils, & trois à quatre cens barils de poudre, il parut si effrayé de ce récit, qu'il n'eut pas la hardiesse de mettre ces deux articles sur sa liste, dans la crainte de causer trop d'allarme à ses Maîtres. Les Anglois s'imaginèrent qu'à cette occasion, il défendit, en particulier, au Lamaneur Chinois, de conduire les deux Vaisseaux au-delà de Bocca-Tigris.

M. Anson passe, malgré eux, le Détroit de Bocca-Tigris.

Ce Passage n'a guères qu'une portée de fusil de largeur. Il est formé par deux Pointes de terre, sur chacune desquelles les Chinois ont un Fort. Celui qui se présente à gauche n'est proprement qu'une Batterie, au bord de l'eau, avec dix-huit embrasures; mais on n'y voyoit alors que douze canons

(*d*) Pag. 242.

(*e*) L'Auteur donne ici cette Carte, qui contient la route du Galion, & celle du *Centurion* sur le même Océan, avec les variations de l'Aiguille; Observations, dit-il, qui n'ont jamais été publiées, & qui s'accordent avec les conjectures du Docteur Halley.

ANSON. 1743.

nons de fer, de quatre ou six livres de balle. Le Fort de la droite ressemble assez à nos grands Châteaux antiques. Il est situé sur un Rocher élevé; mais les Anglois n'y apperçurent pas plus de huit ou dix canons, de six livres de balle. Telles étoient les Fortifications qui défendoient l'entrée de la Rivière de Canton. Cette description doit faire juger que M. Anson ne pouvoit être arrêté par de si foibles obstacles, quand les deux Forts eussent été parfaitement fournis de munitions & de Canoniers. Aussi le refus des Lamaneurs n'empêcha-t-il point le Chef d'Escadre de lever l'ancre, & de passer entre les Forts, menaçant le Pilote Chinois de le faire pendre au bout de la vergue, s'il arrivoit que l'un ou l'autre des deux Vaisseaux touchât. On passa le Détroit, sans aucune opposition. Mais le malheureux Lamaneur en fut puni par les Chinois; & le Commandant même des Forts ne fut pas traité avec moins de rigueur, pour un mal auquel il n'avoit pû s'opposer.

M. Anson écrit au Viceroi de Canton.

Le 16 de Juillet, M. Anson envoya un de ses Officiers à Canton, avec une Lettre pour le Viceroi, dans laquelle il lui expliquoit les raisons qui l'avoient obligé de passer le Détroit de Bocca-Tigris, & le dessein où il étoit de lui aller rendre ses devoirs. L'Officier Anglois fut reçu civilement, & le Viceroi promit d'envoyer le lendemain sa réponse Dans le mêmetems, quelques Officiers Espagnols demandèrent au Chef d'Escadre la liberté d'aller à Canton sur leur parole. Elle leur fut accordeé, pour deux jours. Les Mandarins, apprenant qu'ils étoient dans cette Ville, les firent appeller, pour sçavoir d'eux-mêmes comment ils étoient tombés au pouvoir des Anglois. Ces généreux Prisonniers déclarèrent de bonne-foi, que les Rois d'Espagne & d'Angleterre étant en Guerre ouverte, ils avoient résolu de prendre le *Centurion*, & qu'ils l'avoient attaqué dans cette vûe; mais que l'événement avoit été contraire à leurs espérances. Ils ajoutèrent que depuis leur infortune, ils avoient reçu du Chef d'Escadre un traitement fort humain. Cet aveu, dans une bouche ennemie, fit une juste impression sur l'esprit des Chinois, qui avoient été portés jusqu'alors à prendre M. Anson pour un Pirate. Mais quoiqu'ils ne pussent douter du témoignage des Espagnols, ils leur demandèrent comment il étoit possible qu'ils eussent été vaincus par un Ennemi qui ne les égaloit pas en forces, & pourquoi les Anglois ne les avoient pas tués tous, puisque les deux Nations étoient en Guerre. A la première de ces deux questions, les Espagnols répondirent que le *Centurion*, quoique beaucoup plus foible en Equipage, étoit un Vaisseau de Guerre, qu'il avoit par conséquent beaucoup d'avantages sur le Galion, qui n'étoit qu'un Vaisseau Marchand. La seconde difficulté s'expliquoit d'elle-même, par l'usage établi entre les Nations Européennes, de ne pas donner la mort à ceux qui rendent les armes. Mais ils reconnurent que M. Anson, cédant à la bonté naturelle de son caractère, les avoit traités avec plus de douceur qu'il n'étoit obligé par les Loix de la Guerre. Cette réponse inspira, aux Mandarins, beaucoup de respect pour lui; quoique l'Auteur n'ose assurer que le bruit des trésors, dont il étoit en possession, n'eut autant de part à ce sentiment, que la haute idée qu'ils avoient conçue de son caractère (*f*).

Témoignage que les Prisonniers Espagnols rendent aux Anglois.

LE

(*f*) Pag. 254 & suivantes.

1743. ANSON.

Explications du Viceroi.

Le 20, trois Mandarins, accompagnés d'une suite fort nombreuse & d'une Flotte de Chaloupes, vinrent à bord du *Centurion*, & remirent au Chef d'Escadre un ordre du Viceroi, qui lui accordoit chaque jour une certaine quantité de vivres, & des Pilotes pour conduire les deux Vaisseaux jusqu'à la seconde Barre. Ils ajoûtèrent, en réponse à la Lettre, que le Viceroi s'excusoit de recevoir sa visite pendant les grandes chaleurs, parceque les Mandarins & les Soldats, qui devoient nécessairement assister à cette cérémonie, ne pouvoient s'assembler sans beaucoup de fatigue; mais que vers le mois de Septembre, lorsque la Saison commenceroit à s'adoucir, il le recevroit avec joye. M. Anson étoit informé qu'on avoit déja fait partir de Canton un Courier pour la Cour de Pekin, avec la nouvelle de l'arrivée des deux Vaisseaux. Il ne put douter que le motif des délais du Viceroi ne fût de gagner du tems, pour recevoir les ordres de l'Empereur. Mais cette partie de la Commission des Mandarins n'étoit pas la plus importante. Ils parlèrent des Droits, que les deux Vaisseaux devoient payer. Le Chef d'Escadre rejetta cette proposition d'un ton ferme. Il répondit que n'ayant point apporté de marchandises, dans leurs Ports, & n'ayant pas dessein d'en emporter, il ne devoit pas être compris dans le cas des Loix de la Chine, qui ne pouvoient regarder que les Vaisseaux Marchands; qu'on n'avoit jamais exigé de Droits pour les Vaisseaux de Guerre, dans les Ports où l'usage étoit d'en recevoir; & que les ordres du Roi son Maître lui défendoient expressément de se relâcher sur ce point. Une réponse si décisive arrêta les Mandarins. Ils passèrent au dernier Article de leur Commission; c'étoit de prier le Chef d'Escadre de relâcher les Prisonniers qu'il avoit à bord, parceque le Viceroi craignoit que l'Empereur son Maître n'apprît avec chagrin qu'on retenoit Captifs, dans son propre Domaine, des gens d'une Nation qui lui étoit alliée, & qui faisoit un grand Commerce avec ses Sujets. M. Anson souhaitoit ardemment d'être délivré de ses Prisonniers Espagnols. Cependant, pour relever le prix d'une faveur qu'il avoit dessein d'accorder, il fit quelques difficultés; après lesquelles il feignit de céder au desir d'obliger le Viceroi. Les Mandarins partirent; & quatre jours après, quelques Jonques vinrent prendre les Prisonniers, pour les transporter à Macao. Ensuite les deux Vaisseaux allèrent jetter l'ancre au-dessus de la seconde Barre, où ils devoient rester jusqu'à la Mousson.

Les Prisonniers Espagnols sont relâchés à sa prière.

Plaintes amères que les Anglois font des Chinois.

On passe sur un long détail d'injustices, de tromperies & de vols que les Anglois essuyèrent de la part des Chinois, avant que de pouvoir se procurer, pour leur argent, les provisions dont ils avoient besoin pour retourner en Europe. L'Auteur est fort éloigné de souscrire aux éloges que les Missionnaires prodiguent à cette Nation. „ En fait d'artifice, dit-il, de „ fausseté, & d'attachement pour le gain, il feroit difficile de trouver, dans „ aucun autre Pays du Monde, des exemples comparables à ceux qu'on „ voit tous les jours à la Chine (g)". Il en rapporte un grand nombre.

„ Qu'on

(g) Pag. 263.

ANSON. 1743.

„ Qu'on juge, ajoûte-t-il, par ces échantillons, des mœurs d'une Nation „ qu'on préfère souvent au reste des humains, comme le modèle des plus „ excellentes qualités (h)".

M. Anson prend le parti d'aller à Canton.

MAIS le Chef d'Escadre étoit moins inquiet de ces difficultés, que de se voir presqu'à la fin du mois de Septembre, sans avoir reçu le moindre message de la part du Viceroi. Ses réflexions ne lui firent pas trouver d'autre moyen pour sortir d'embarras, que d'aller lui-même à Canton. Il envoya un de ses Officiers, le 27 de Septembre, au Mandarin qui avoit été chargé de l'inspection de son Vaisseau, pour l'informer qu'il étoit résolu de se rendre à Canton dans sa Chaloupe, & que le lendemain de son arrivée il feroit prier le Viceroi de fixer le tems de l'Audience. Le Mandarin se contenta de répondre qu'il feroit sçavoir, au Viceroi, les intentions du Chef d'Escadre.

Ses précautions pour son Vaisseau.

ON n'en fit pas moins les préparatifs qui convenoient à ce Voyage. L'Equipage de la Chaloupe, au nombre de dix-huit hommes, fut vêtu fort proprement. L'habit uniforme étoit d'écarlate, avec des vestes d'une étoffe de soye bleue, garnies de boutons d'argent, & les Armes du Chef d'Escadre sur l'habit & sur le bonnet. Pour se disposer à tout événement, M. Anson donna la Commission de Capitaine au premier Lieutenant de son Vaisseau, & lui laissa ses instructions. Elles portoient, que s'il étoit retenu pour la querelle des Droits, le Galion seroit détruit, & que le *Centurion* descendroit la Rivière au-dessous de Bocca-Tigris & s'arrêteroit au-delà du Détroit, pour y attendre de nouveaux ordres du Chef d'Escadre.

Il est trompé par les Marchands Chinois.

TOUS les Officiers des Vaisseaux Anglois, Danois & Suédois, se rendirent à bord du *Centurion*, pour servir de cortège au Chef de la Nation Angloise. Le même jour, il s'embarqua dans sa Chaloupe, suivi de celles des Vaisseaux Marchands. En passant devant la Rade de *Wampo*, où les Européens étoient à l'ancre, il fut salué par tous leurs Vaisseaux, à l'exception de ceux des François; & le soir il entra dans Canton. A son arrivée il reçut la visite des principaux Marchands Chinois, qui le félicitèrent d'être venu sans obstacle, & qui affectèrent de lui en témoigner beaucoup de joye. Mais c'étoit un nouvel artifice, pour l'engager à se reposer, sur eux, du soin de lui ménager l'Audience du Viceroi. Il prit confiance à leurs promesses, sans avoir néanmoins à se reprocher trop de crédulité, puisqu'il en fut pressé fort vivement par les Marchands de sa propre Nation. Pendant plus d'un mois, on ne l'entretint que des mouvemens qu'on se donnoit pour le satisfaire. Cependant un délai, dont il ne prévoyoit pas la fin, lui faisant reconnoître qu'il étoit joué par de faux prétextes, il prit le parti de s'adresser directement au Viceroi, & de lui demander une Audience, sans laquelle il comprit qu'il n'obtiendroit jamais la permission de faire embarquer ses vivres. Il la demanda par une Lettre, dont il chargea le Mandarin qui commandoit la Garde, à la principale Porte

(h) Pag. 275.

te de Canton. Un jeune Facteur du Comptoir Anglois, qui parloit fort bien la Langue Chinoise (*i*), lui servit d'Interprête. Dans l'intervalle, onze rues de Canton furent consumées par le feu; & les secours que les Anglois prêtèrent aux Habitans, pour la conservation du reste de la Ville, disposèrent si favorablement l'esprit du Viceroi, qu'enfin l'Audience fut fixée au 30 de Novembre.

Anson. 1743. Secours qu'il donne dans un incendie.

Cette nouvelle fut d'autant plus agréable à M. Anson, que le Conseil n'avoit pû se déterminer là-dessus, sans renoncer à la prétention des Droits, & sans avoir pris la résolution de lui accorder tout ce qu'il avoit demandé; car les Magistrats Chinois n'ignoroient pas ses dispositions, & leur fine politique ne leur auroit pas permis de l'admettre à l'Audience pour contester avec lui. Dans cette idée, il se prépara gayement à se rendre au Palais; sûr d'ailleurs de son Interprête, qui lui promit de répéter hardiment tout ce qui lui seroit dicté. Le jour marqué, à dix heures du matin, un Mandarin vint l'avertir que le Viceroi étoit prêt à le recevoir. Il se mit en chemin avec sa suite. A la porte de la Ville, il trouva deux cens Soldats, en bon ordre, qui l'accompagnèrent jusqu'à la grande Place du Palais. Dans cette Place, il y en avoit dix mille sous les armes, au travers desquels il fut conduit jusqu'à la Salle d'Audience. Il y trouva le Viceroi, dans un fauteuil de parade, sous un dais fort riche, accompagné de tous les Mandarins du Conseil. On avoit laissé, pour le Chef d'Escadre, un siége vuide, qu'il occupa, n'ayant entre le Viceroi & lui que le Chef de la Loi & celui de la Trésorerie, qui, suivant le cérémonial Chinois, ont la préséance sur tous les Officiers d'épée.

Il obtient une Audience du Viceroi.

Dans le cours de cette Audience, M. Anson apprit, de la bouche même du Viceroi, que c'étoit par sa Lettre qu'il avoit eu la première nouvelle de son arrivée à Canton. Mais il n'avoit pas besoin de cette humiliante confirmation, pour reconnoître l'infidélité des Marchands. On ne lui parla point des Droits. On lui accorda toutes les permissions qu'il demandoit; & lorsqu'il eut achevé ses explications, le Viceroi lui fit des remercimens fort vifs de l'important service qu'il avoit rendu à la Ville de Canton pendant l'incendie. Cependant il observa qu'il y avoit bien long-tems que le *Centurion* étoit sur les Côtes de la Chine; & pour adoucir cette espèce de plainte, il lui souhaita un heureux retour en Europe.

Ce qui s'y passe.

En sortant de la Salle d'Audience, le Chef d'Escadre fut pressé d'entrer dans un appartement voisin, où l'on avoit préparé des rafraîchissemens pour lui: mais apprenant que le Viceroi n'y devoit pas être, il s'en excusa civilement. A son retour, il fut salué de trois coups de canon; nombre que les Chinois ne passent jamais, dans aucune cérémonie. Sa joye

(*i*) Il se nommoit *Flint*. On l'avoit laissé fort jeune à Canton, pour y apprendre le Chinois, parce qu'on étoit persuadé, alors, qu'il étoit fort utile, à la Compagnie Angloise, d'y avoir un bon Interprête de la Nation. L'Auteur déplore que cet exemple n'ait pas été suivi, quoique l'expérience, dit-il, ait prouvé que l'avantage en étoit plus grand qu'on n'avoit pû l'espérer. Il se plaint, „ qu'on „ préfére ridiculement de faire un Commerce, aussi considérable que celui de „ l'Angleterre à Canton, par le Baragouin „ Anglois de quelques Interprêtes Chinois, „ ou par le canal très-suspect d'autres Nations." *Pag.* 293.

ANSON. 1743. Deux avantages dont M. Anson s'applaudit.

joye fut extrême, non-seulement d'avoir obtenu des permissions qui le mettoient en état de partir au commencement de la Mousson, & d'arriver en Angleterre avant qu'on pût sçavoir, en Europe, qu'il étoit en route pour le retour; mais encore plus d'avoir établi, par un exemple éclatant, l'exemption des Vaisseaux de guerre de sa Nation dans les Ports de la Chine (*k*).

Il vend le Galion aux Portugais de Macao.

LES ordres du Viceroi furent exécutés avec tant de diligence, que dans l'espace de quatre jours, M. Anson vit toutes les provisions à bord, & qu'il ne lui resta qu'à faire lever l'ancre pour descendre la Rivière. Le *Centurion* & sa Prise passèrent Bocca-Tigris, le 10 de Décembre. Ils mouillèrent le 12 devant Macao. Les Marchands de cette Ville avoient offert six mille piastres pour le Galion, prix fort au-dessous de sa valeur. Ils souhaitoient de conclure le marché: mais comme ils n'ignoroient pas que les Anglois étoient dans l'impatience de partir, ils ne vouloient rien ajoûter à leurs offres. M. Anson avoit trouvé assez de nouvelles de l'Europe, à Canton, pour être persuadé que la Guerre entre l'Espagne & l'Angleterre duroit encore, & que la France se déclareroit pour l'Espagne. Il sçavoit aussi qu'on ne pouvoit être informé de sa victoire, en Europe, avant le retour des Vaisseaux Marchands qu'il avoit trouvés à la Chine. Ces deux raisons, qui devoient lui faire hâter son Voyage, le déterminèrent à livrer le Galion pour la somme qu'on lui offroit.

Son retour en Angleterre. 1744.

IL mit à la voile, pour son retour, le 15 de Décembre. Sa navigation fut heureuse jusqu'au Détroit de la Sonde, où il mouilla, le 3 de Janvier, dans la Rade de l'Isle du Prince, pour faire de l'eau & du bois. Il remit en Mer, le 8; & la même fortune l'accompagna jusqu'au Cap de Bonne-Espérance. Trois semaines de repos, dans une belle Colonie Hollandoise, qui lui rappella les charmantes Vallées de Juan-Fernandez & les belles Clarières de Tinian, le mirent en état d'en partir le 3 d'Avril. Il découvrit l'Isle de Sainte Helene le 19, mais sans y vouloir toucher. Le 12 de Juin, il eut la vûe du Cap Lézard; & le 15 au soir, il arriva, sans perte & sans danger, à la Rade de Spithead, après un Voyage de trois ans & neuf mois (*l*).

(*k*) *Ibidem*, pag. 307.

(*l*) *Ibid.* pag. 327.

§. XI.

Observations critiques sur les Chinois.

ON a détaché, du Voyage de M. Anson, quelques Observations critiques sur les Chinois, qu'on regrette de n'avoir pû joindre à l'Article de la Chine, dans le huitième Tome de ce Recueil (*a*), mais que leur singularité ne permet pas de supprimer.

Critique des Arts Chinois.

LES belles Manufactures, qu'on voit en grand nombre à la Chine, & dont les Nations les plus éloignées recherchent les Ouvrages avec tant d'empressement,

(*a*) Le Voyage a paru depuis.

pressement, prouvent assez que les Chinois sont industrieux. Mais cette adresse dans les Arts méchaniques, qui peut passer pour leur talent favori, n'est pas poussée au plus haut point. Ils sont fort inférieurs, dans les Arts, aux Japonois, qui les cultivent comme eux; & dans plusieurs choses, ils n'égalent pas la dextérité & le génie des Européens. Comme presque tout leur talent consiste dans l'imitation, ils ont cette stérilité d'invention qu'on a toûjours reprochée aux Imitateurs serviles. C'est ce qu'on remarque surtout dans les Ouvrages, qui demandent beaucoup de justesse & d'exactitude, tels que les horloges, les montres, les armes à feu, &c. Ils en copient fort bien chaque pièce à part, & sçavent donner, à tout l'assemblage, assez de ressemblance avec l'original; mais ils n'atteignent point à cette justesse dans la fabrique, qui produit l'effet auquel la machine est destinée.

Si l'on passe de leurs Manufactures à des Arts d'un ordre plus relevé, tels que la Peinture & la Sculpture, on les trouve encore plus imparfaits. Ils ont quantité de Peintres, & la Peinture est en honneur dans la Nation; cependant on les voit rarement réussir dans le dessein & dans le coloris, pour les figures humaines. Ils n'entendent pas mieux l'art de former des groupes, dans les grandes compositions. A la vérité, ils peignent fort bien les fleurs & les oiseaux; mais cet avantage même, ils le doivent plutôt à la beauté de leurs couleurs qu'à leur habileté. On y trouve ordinairement peu d'intelligence dans la manière de distribuer les jours & les ombres; & plus rarement encore, cette grace & cette facilité, qui se font admirer dans les Ouvrages de nos bons Peintres. Il y a, dans toutes les productions du pinceau Chinois, quelque chose de roide & de mesquin, qui déplaît; & tous ces défauts, dans leurs Arts, peuvent être attribués au caractère particulier de leur génie, qui manque absolument de feu & d'élévation.

Critique de leur Littérature.

A l'égard de leur Littérature, l'Auteur traite leurs opinions d'absurdes, & leur obstination d'inconcevable. Depuis bien des siècles, tous leurs Voisins ont l'usage de l'Ecriture par lettres, pendant que les Chinois seuls ont négligé, jusqu'à présent, cette divine invention, & demeurent attachés à la méthode grossière de représenter les mots par des caractères arbitraires. Cette méthode rend nécessairement le nombre des caractères trop grand pour la mémoire. Elle fait, de l'Ecriture, un Art qui exige une application infinie, & dans lequel on ne peut jamais être que médiocrement habile. Tout ce qu'on a reçu des siècles précédens, par cette voye, doit être enveloppé de ténèbres & de confusion; car les liaisons, entre ces caractères & les mots qu'ils représentent, ne peuvent être transmis par les Livres; il faut qu'elles ayent passé d'âge en âge par le secours de la Tradition; ce qui suffit seul pour répandre une très-grande incertitude sur des matières compliquées, & sur des sujets d'une grande étendue. On le sentira parfaitement, si l'on fait attention aux changemens qu'un fait souffre, en passant par trois ou quatre bouches. L'Auteur conclut de-là, que le grand sçavoir & la haute antiquité de la Nation Chinoise sont fort problématiques.

ANSON.

Critique de leur Morale.

QUELQUES Missionnaires avouent, dit-il, que les Chinois ne sont pas comparables aux Européens du côté des Sciences; mais ils les donnent pour des modéles de Justice & de Morale, dans la Théorie comme dans la Pratique. Si l'on en croit quelques-uns de ces Ecrivains, le vaste Empire de la Chine n'est qu'une Famille, bien gouvernée, unie par les liens de la plus tendre amitié, où l'on ne dispute jamais que de prévenance & de bonté. Mais l'Auteur trouve la réfutation de cet éloge, dans la conduite que les Magistrats & les Marchands de Canton tinrent avec le Chef d'Escadre Anglois. A l'égard de leur Théorie, il lui paroît, suivant le témoignage des Missionnaires mêmes, qu'au-lieu d'établir des principes qui puissent servir à juger des actions humaines & donner des règles générales de conduite, ces prétendus Sages se bornent à recommander un attachement assez ridicule à quelques points peu importans de Morale. Ce n'est pas sur leur droiture, ajoûte l'Auteur, ni sur leur bonté, que les Chinois sont fondés à s'attribuer de la supériorité sur leurs Voisins; mais uniquement sur l'égalité affectée de leurs dehors, & sur leur extrême attention à réprimer toutes les marques extérieures de passion & de violence. Peut-être, dit-il encore, le sens froid & la patience, dont les Chinois se glorifient, & qui les distinguent des autres Nations, sont-ils au fond la source de tous leurs vices; car on a souvent observé qu'il est difficile d'affoiblir, dans un homme, les passions les plus vives & les plus violentes, sans augmenter, en même-tems, la force de celles qui sont plus étroitement liées avec l'amour-propre. La timidité, la dissimulation & la friponnerie des Chinois ont peut-être leur principale source dans la gravité affectée & l'extrême attachement aux bienséances extérieures, qui sont des devoirs indispensables dans leur Nation.

Critique de leur Gouvernement.

L'AUTEUR ne fait pas plus de grace à leur Gouvernement. Il en appelle encore à M. Anson. Nous avons vû, ce sont ses termes, que les Magistrats Chinois sont corrompus, le Peuple voleur, les Tribunaux dominés par l'intrigue & la vénalité. La constitution même de l'Empire est défectueuse, puisque le premier but d'un sage Gouvernement doit être d'assurer la tranquillité des Peuples contre les entreprises des Puissances étrangères: or, cet Empire si grand, si riche, si peuplé, dont la sagesse & la politique sont rélevées par tant d'Ecrivains, s'est vû conquis par une poignée de Tartares. Aujourd'hui même, par la poltronerie des Habitans, & par la négligence de tout ce qui concerne la guerre, il est exposé, non-seulement aux attaques d'un Ennemi puissant, mais même aux insultes d'un Forban, ou d'un Chef de Voleurs.

ON a remarqué, à l'occasion des différends de M. Anson avec les Chinois, qu'avec le *Centurion* seul, ce Général Anglois se croyoit supérieur à toutes les Forces navales de la Chine. L'Auteur, pour justifier une assertion si hardie, donne le dessein des deux sortes de Navires, qui sont en usage à la Chine (*b*). Le premier est une Jonque de cent vingt tonneaux; espè-

(*b*) On donne aussi ce dessein pour l'intelligence de la description. A. est le premier de ces Vaisseaux; B. la seconde Jonque, & C. l'avant plat de ce Bâtiment. R. d. E.



VAISSEAUX CHINOIS, II.de Sorte.
CHINESE VAARTUIGEN, II.de Soort.



VAISSEAUX CHINOIS, I.re Sorte.
CHINESE VAARTUIGEN, I.ste Soort.

espèce de Bâtiment qui sert sur les grandes Rivières, & quelquefois pour les petits Voyages, où l'on ne perd pas de vûe les Côtes. L'autre est de deux cens quatre-vingt tonneaux ; & quoique les Chinois en ayent d'un plus grand port, elles ont toutes la même forme. L'avant de ce Vaisseau est tout-à-fait plat. Lorsque le Bâtiment est fort chargé, la seconde & la troisième planche de cette surface platte est souvent sous l'eau. Les mâts, les voiles & le funin de ces Jonques, sont d'une forme encore plus grossière que le corps. Les mâts sont des troncs d'arbre, dont on n'a retranché que l'écorce & les branches. Chaque mât n'a que deux haubans, faits de joncs entrelassés, & souvent amarrés tous deux du côté du vent. L'étague de la vergue, lorsqu'elle est hissée, sert de troisième hauban. Les voiles sont des nattes, fortifiées, de trois en trois pieds, par une côte de bambou. Elles glissent le long du mât à l'aide de plusieurs cerceaux; & lorsqu'on les amène, elles se plient sur le pont. Ces Vaisseaux Marchands sont sans Artillerie. On doit juger, par leur description, qu'ils sont absolument incapables de résister au moindre de nos Vaisseaux armés; & tout l'Empire n'en a pas un seul, que sa fabrique rende plus propre à protéger les autres. A Canton, que l'Auteur regarde comme le Magasin des Forces navales de la Chine, les Anglois ne virent que quatre Jonques de guerre, d'environ trois cens tonneaux, de la même fabrique que celles qu'on a décrites, & montées de huit ou dix canons, dont les plus gros n'étoient que de quatre livres de balle (*c*).

(*c*) Pag. 323 & précédentes.

§. XII.

Supplément au Voyage de M. Anson à la Mer du Sud.

Supplément au Voyage d'Anson. 1741.

Introduction.

De tous les Vaisseaux qui composoient l'Escadre de M. Anson, le *Wager*, commandé par le Capitaine *Cheap*, fut celui qui souffrit le plus de l'horrible tempête, dont ils furent assaillis, le 7 Mars 1741, au débouquement du Détroit de le Maire (*a*); Après avoir perdu un de ses mâts, séparé du reste de l'Escadre, ayant ses agrets dans le plus grand desordre, il échoua malheureusement contre une Isle de la Côte Occidentale des Patagons. Les circonstances de la perte de ce Navire, & les avantures de son Equipage, ont été recueillies des Mémoires que quelques-uns de ses infortunés Officiers ont publiés, depuis leur retour en Angleterre (*b*). Le Compilateur de ces Journaux, trouve, dans la naïveté & dans la conformité de leurs récits, de sûrs garants de la fidélité & de l'exactitude de leurs Auteurs.

Le

(*a*) Voyez ci-dessus, *pag*. 284.

(*b*) Le premier est le Journal des Srs. *Bulkeley* & *Cummins*, imprimé à Londres, en 1743. Le second est d'Alexandre *Campbell*, imprimé à Dublin, en 1747. Le troisième est sans nom d'Auteur, imprimé à Londres, en 1751. Le quatrième est d'Isaac *Morris*, imprimé à Dublin, en 1752. C'est de ces différens Mémoires, qu'on a composé un tout, sous le titre de *Supplément au Voyage de M. Anson*, imprimé à Lyon l'année dernière.

SUPPLÉMENT AU VOYAGE D'ANSON.
1741.
Sort funeste du Vaisseau le Wager.

Le *Wager*, balotté par une Mer presque toûjours en fureur, & totalement desemparé, parvint, le 13 de May, à la vûe de la Terre; mais l'Officier de quart, à qui le Charpentier fit part de cette découverte, se persuadant trop legérement que l'avis étoit faux, négligea d'en instruire le Capitaine, qui étoit malade; & ce ne fut que lorsque le Vaisseau fut entiérement affalé sur la terre, où l'entrainoit la marée, qu'on ne put plus dissimuler le péril, qui étoit inévitable. L'impétuosité du vent, joint à la chûte du Capitaine (*o*), qui l'empêcha de se porter lui-même à la manœuvre, fut la perte de ce Navire. Le 14, à quatre heures du matin, ayant touché, ce fut en vain que les Anglois voulurent jetter l'ancre pour l'affermir, se trouvant environnés de Rochers de toutes parts. Il heurta une seconde fois & brisa la tête de son gouvernail; A ce nouveau choc, l'allarme fut générale; chacun couroit de côté & d'autre pour prêter la main à la manœuvre, & tâcher de gouverner avec de gros cordages. Enfin le Vaisseau heurta une troisième fois; mais heureusement il s'engagea entre deux Ecueils, qui l'empêchèrent de couler à fond. Le Soleil, qui se leva alors, montrant le Rivage à la portée du fusil, ranima l'espérance de ce malheureux Equipage. Le Lieutenant & le Contre-Maître, que M. Cheap envoya successivement pour reconnoitre la Terre, préférant leur propre conservation à l'humanité & à la subordination dûe à leur Capitaine, ne revinrent point au Vaisseau. Malgré tous ces contretems, les Anglois prirent terre, mais par un tems si froid, qu'il étoit à craindre qu'il n'achevât de détruire ce que les flots avoient épargné. Après avoir retiré de ce Vaisseau tous les effets & toutes les provisions qu'ils purent, ils en formèrent un Magasin. Peu-à-peu ils vinrent à bout de se faire des logemens commodes. Ils auroient pû y mener une vie assez douce, si l'ordre & l'intelligence avoient régné parmi eux; mais, soit par la faute des Chefs, soit par la mutinerie des Subalternes, ils se trouvèrent dans un état d'anarchie & de confusion, qui dura jusqu'au moment de leur dispersion.

Il échoue entre deux Ecueils.

L'Equipage se sauve à terre.

Ses dissensions.

Le premier sujet de mécontentement fut l'ordre que fit observer M. Cheap, dans le transport des effets, du Vaisseau au Magasin; & ce mécontentement alla si loin, que les Anglois complotèrent de faire sauter le Capitaine & les Officiers dans leurs tentes, par le moyen d'une trainée de poudre; mais ceux-ci en ayant été avertis, les Auteurs d'un aussi horrible attentat se retirèrent dans les Bois, pour se soustraire au supplice dû à leur crime. Presqu'en même-tems une affaire beaucoup plus sérieuse acheva d'aigrir les esprits, qui n'étoient déja que trop portés à la revolte. Un nommé *Cozens*, homme inquiet & du plus violent caractère, voulut maltraiter le Munitionnaire, qui avoit retranché la ration d'un des gens de l'Equipage. Cheap, informé de ce desordre, & sentant les suites funestes qu'occasionneroit ce manque de subordination, accourut pour reprimer, par son autorité, l'insolence de cet Officier subalterne. Mais le furieux Cozens, qui ne reconnoissoit plus de Maître, résista avec tant d'arrogance au Capitaine, que celui ci, de colère, lui lâcha imprudemment un coup de pistolet,

Le Capitaine tue un des Mutins.

(*o*) Voyez ci-dessus, *pag.* 299.

Supplément au Voyage d'Anson. 1741.

pistolet, qui le renversa baigné dans son sang; & nonobstant tous les soins qu'on prit de lui, il expira le quatrième jour. Cette mort acheva de revolter les esprits contre Cheap, qui fut encore blâmé d'avoir refusé de laisser transporter le Blessé dans un endroit plus sain & plus commode.

Disette des vivres.

Au milieu de tant de troubles qui les agitoient tour à tour, les Anglois ne perdirent point de vûe le soin de se procurer des vivres, dans une Isle qui en fournissoit peu. Tout ce qu'ils purent tirer du Vaisseau, en farine, viande salée, vin & liqueurs, étoit pour eux une foible ressource, dont il falloit user avec ménagement, ignorant le tems qu'ils seroient obligés de rester dans cette Isle. Ils étoient réduits au nombre de cent, sans compter neuf Déserteurs, dont la subsistance n'étoit plus à charge; tout le reste, consistant en cinquante-quatre hommes, étant mort, ou dans la route, ou depuis le naufrage. Ce nombre, quelque diminué qu'il fut, étoit encore fort grand, vû la difficulté d'augmenter le dépôt de leurs provisions, qui se consommoient tous les jours. Cependant les Indiens des Isles voisines leur apportèrent, à diverses fois, quelques moutons, du poisson, des oyes sauvages & des moules excellentes; mais tout celà n'étoit pas capable de les garantir de la disette qui les menaçoit. La première fois que ces Indiens parurent devant l'habitation des Anglois, ils faisoient tous les signes qui pouvoient les caractériser Chrétiens, sans oser pourtant mettre leurs Canots à terre. Pour les y engager, M. Cheap leur fit toutes les démonstrations capables de leur persuader qu'ils recevroient le meilleur traitement. Ils se rendirent enfin à ses sollicitations, & abordèrent. Le Capitaine les accueillit avec beaucoup d'amitié, leur fit présent, à chacun, d'un chapeau & d'un habit de Soldat, & les régala de liqueurs, qu'ils trouvèrent délicieuses.

Les Anglois voyent des Indiens.

L'accueil qu'on leur avoit fait, les engagea à revenir souvent & même en grand nombre avec toute leur famille. Leurs Canots étoient remplis de veaux marins, de moutons & de coquillages, qu'ils apportoient en présent. Ils tiroient leurs Canots à terre, & se construisoient des cabanes couvertes d'écorces d'arbres & de peaux de veaux marins. Ces Indiens sont d'un naturel fort doux; leur taille est médiocre; ils ont le teint bazané, le nez plat, les yeux fort enfoncés dans la tête. Ils vivent dans la fumée, étant dans l'habitude d'entretenir continuellement du feu, même dans leurs Canots. Ils n'ont aucune sorte de vêtement; & quoiqu'il fit alors un froid des plus rigoureux, ils étoient tous nuds, à l'exception d'un vieux morceau de drap, que les hommes & les femmes portent attaché à la ceinture, & qu'ils font revenir par-dessus l'épaule: les garçons & les filles n'ont pas même ce morceau de drap, & sont nuds comme la main. Les Anglois avoient beau les habiller; à chaque fois qu'ils revenoient, ils étoient toûjours dans leur premier état. Une des choses qui les étonna davantage, ce fut un miroir: il seroit difficile d'exprimer l'espèce de surprise dont ils furent frappés, en y voyant leur image. Parmi ces Indiens, la condition des femmes est assez mauvaise; elles sont chargées de tout le travail; ce sont elles qui vont à la pêche, tandis que leurs maris passent leur tems à couper du bois, ou à se reposer auprès du feu.

Leur caractère.

La manière de pêcher de ces femmes est fort remarquable. Elles sont dans leurs Canots à une certaine distance en Mer; elles plongent, tenant entre les dents

Leur façon de pêcher.

SUPPLÉMENT AU VOYAGE D'ANSON. 1741.

dents un petit panier; elles demeurent sous l'eau un tems incroyable, ramassant dans le fond tout ce qu'elles peuvent trouver; & lorsque leur panier est plein, elles reviennent & continuent de plonger jusqu'à-ce qu'elles ayent rempli leurs Canots. Les Anglois n'auroient pas perdu de si bons hôtes, qui les aidoient à subsister des fruits de leur pêche, s'ils n'eussent voulu attenter à l'honneur de leurs femmes : Comme ils sont extrêmement jaloux, le moindre soupçon, sur cet article, rompt les liens les plus étroits de l'amitié.

Cause du départ de ces Indiens.

Les Anglois alloient tous les jours au Vaisseau, & tous les jours ils en retiroient de nouveaux secours de vivres; mais avec le tems la violence des marées acheva de briser ce Bâtiment, & dès le milieu de Juillet ils n'en virent plus que les débris flottans sur les eaux. Ce leur fut une nécessité de ménager leur Magasin plus qu'ils n'avoient fait encore; & pour le garder avec plus de sureté, le Capitaine y fit poser des Sentinelles jour & nuit. Cette sage précaution n'empêcha cependant pas que le Magasin ne fut volé à diverses reprises. Après beaucoup de clameurs de l'Equipage, on parvint enfin à découvrir les vrais Auteurs des larcins. Cheap résolut d'en faire une justice exemplaire; le Conseil de Guerre les condamna à recevoir chacun six cens coups de fouet, & à être réduits à la demie ration. Une fausse compassion engagea les Officiers à leur en épargner deux cens coups, & on leur retrancha encore la demie ration qui leur avoit été conservée. Malgré cette sévérité, le Magasin fut encore volé jusqu'à trois fois. On découvrit heureusement les nouveaux Voleurs, qui furent abandonnés dans une Isle déserte.

Triste situation des Anglois.

La disette des vivres devenoit toûjours plus grande, & les Anglois, comme des loups affamés, couroient par-tout après un peu de nourriture; heureux, lorsqu'après s'être fatigués toute la journée, ils rapportoient quelques méchantes herbes, pour les mêler avec leur farine & un peu de suif. Ils essuyèrent, dans cette Isle, des jours si froids & si rigoureux, que mourant de faim, ils n'avoient pas le courage de sortir de leurs logemens, pour aller chercher dequoi vivre. Campés sur un triste Rivage, habitant un Pays sauvage & ingrat, éloignés de leur Patrie de plusieurs milliers de lieues, ne pouvant y retourner qu'à travers mille dangers, déchirés par des troubles domestiques, dévorés d'appréhension pour les maux à venir, leur vie étoit un desespoir continuël. Dans cette cruelle misère, toute leur espérance, après Dieu, étoit en leur grande Barque; mais elle étoit de beaucoup trop petite pour contenir leur nombre. Cependant le Charpentier trouva le moyen de l'allonger d'onze à douze pieds vers la quille; il travailla près de deux mois à perfectionner son ouvrage; Son zèle & son génie parurent également dans le prompt succès de son travail.

Ils allongent la Barque.

Les Anglois n'eurent pas plutôt vû la ressource qu'on leur préparoit, qu'ils se mirent tous à raisonner sur la route qu'on devoit prendre. Le Capitaine, toûjours constant dans la résolution de suivre, autant qu'il le pourroit, les ordres qu'il avoit reçus de M. Anson, vouloit aller vers le Nord. Le Canonnier, en lisant le Journal du Chevalier Narborough, se persuada qu'il étoit plus sûr de prendre la route du Sud. Cette opposition de sentimens produisit, parmi eux, un schisme, dont les effets furent

Nouveaux troubles parmi eux.

rent poussés bien loin; & comme il en résulta deux partis, pleins d'une animosité mutuelle, les uns se déclarant pour le Capitaine, les autres pour le Canonnier, il est nécessaire de faire connoître plus particulièrement le caractère de ces deux Chefs.

Caractère de M. Cheap.

M. Cheap, Officier exact & intrépide, étoit un de ces hommes rigides qui veulent le devoir, sans considérer les difficultés, & sans se mettre en peine des murmures. Il sentoit l'autorité de sa place, & ne croyoit pas que ce fut à lui à prendre conseil des autres, mais aux autres à recevoir l'ordre de lui. Il avoit le commandement hautain, le naturel vif & colère; la résistance, loin de l'arrêter, le rendoit plus ardent à poursuivre l'exécution de ses volontés; il agissoit alors en homme piqué, & auroit perdu la vie plutôt que de reculer. Ce caractère dur & altier lui avoit déja fait perdre l'affection de la plus grande partie de son monde. Les cœurs n'étant plus à lui, la crainte seule pouvoit lui conserver encore du respect & de l'obéïssance: l'un & l'autre devoit lui manquer, dès qu'un parti formé contre lui, se persuaderoit qu'il n'étoit plus à craindre; & c'est ce qui arriva.

Caractère de Bulkeley.

Bulkeley, Canonnier du Vaisseau, Navigateur habile & appliqué, étoit un de ces hommes qui réfléchissent aux conséquences d'un projet, qui en condamnent la hardiesse, lorsqu'elle n'est point accompagnée de sûreté, & qui pensent que, dans les conjonctures difficiles, on doit passer par-dessus les règles ordinaires. Il étoit assez persuasif pour entrainer les autres dans son opinion, & assez ferme pour soûtenir un sentiment, qu'il croyoit juste, contre toutes les oppositions de pure autorité. Il étoit estimé de tous les Officiers & aimé de tous les gens de l'Equipage. Il avoit toûjours paru un des plus zèlés & des plus actifs pour le bien commun. L'opinion que l'on avoit de ses lumières & de la droiture de ses intentions, lui assûroit la confiance générale. Aussi à peine eut-il proposé son idée & développé les raisons qui le faisoient incliner pour la route du Sud, que la plupart furent de son avis. Ce consentement presque unanime le porta à dresser un Mémoire raisonné, signé de tous ceux qui étoient pour la route du Sud. Tous s'empressèrent de le signer, à l'exception de cinq ou six, qui, par attachement pour M. Cheap, refusèrent de se joindre aux autres.

Mémoire présenté à M. Cheap par l'Equipage.

Ce Mémoire fut comme une déclaration de guerre entre les deux partis. Le Canonnier le présenta lui-même au Capitaine, qui demanda du tems pour faire ses réflexions. Etonné du grand nombre de signatures, il vit bien qu'il risqueroit trop à faire un éclat. Il se flatta qu'en temporisant, ce premier feu pourroit se dissiper; & qu'alors, en tâchant de gagner quelques-uns du parti contraire, il se mettroit en état d'être obéi. Il ne pensoit pas qu'il avoit à faire à gens, dont l'obstination étoit au-dessus des artifices. Dès le lendemain, Cheap fit appeller le Canonnier avec les principaux Officiers.

Il ne l'approuve pas.

„ J'ai fait, Messieurs, leur dit-il, mes réflexions sur le contenu de vôtre
„ Mémoire. Il m'a occupé l'esprit au point que je n'ai pas fermé l'œil
„ de la nuit. Il me semble que vous avez pris vôtre résolution d'une ma-
„ nière un peu précipitée. Vous voulez que nous prenions la route des
„ Détroits de Magellan; mais, faites-vous attention que nous en sommes
„ éloignés de plus de cent soixante lieues, & que nous avons le vent con-
„ traire?

SUPPLÉMENT AU VOYAGE D'ANSON. 1741.

„ traire? Songez-vous au long trajet que nous aurons à faire, après avoir „ passé les Détroits, ayant toûjours vent devant, & par une route où il „ n'y a point d'eau à espérer?". A celà Bulkeley répondit, que selon l'estime des meilleurs Navigateurs ils n'étoient pas à plus de quatre-vingt-dix lieues du Détroit; que l'allongement de la Barque les mettoit en état de porter avec eux une provision d'eau suffisante pour un mois; que d'ailleurs en faisant route au Nord, ils avoient cent lieues à faire pour atteindre l'Isle de Juan-Fernandez, où il y avoit cent à parier contre un, qu'ils ne trouveroient ni M. Anson, ni aucun des Vaisseaux de l'Escadre. Après plusieurs débats, le Capitaine faisant réflexion, que toute vivacité de sa part ne serviroit qu'à aigrir les esprits davantage, fut obligé de consentir à tout ce qu'ils voulurent; croyant pouvoir, par la suite, diviser une Cabale si vive; mais Bulkeley sentant le desordre qu'occasionneroit leur desunion, prit le parti, de concert avec le reste de l'Equipage, dont il étoit devenu le Dieu tutelaire, de déposer le Capitaine. Les cris de joye qui succedèrent à cette résolution, étant parvenus jusqu'aux oreilles de M. Cheap, il voulut en sçavoir la cause; &, pour cet effet, il fit appeller ses Officiers, qui lui déclarèrent, qu'on avoit résolu de lui ôter le Commandement pour le donner à M. *Beaus* son Lieutenant. Que l'on se figure la situation d'un homme, tel que M. Cheap, en entendant une déclaration si outrageante. Il eût la force de se posséder; & se tournant vers le Lieutenant, il lui dit d'un ton haut & ferme: „ Quel est l'homme assez hardi pour entreprendre de m'ôter le Com„ mandement? Est-ce vous, Monsieur?" Cette apostrophe sevère déconcerta le Lieutenant, qui répondit en tremblant, que non. Bulkeley arriva sur ces entrefaites: mais voyant que Cheap avoit des pistolets, pendus à la ceinture, il jugea plus prudent de se retirer avec sa suite, qu'il avoit fait armer de fusils, que de s'exposer à attenter à la vie de son Commandant. Ce malheureux Capitaine ayant ôté ses pistolets, s'avança pour parler à cette troupe revoltée. Il les conjura, au nom de Dieu, de cesser tous leurs tumultes, leur protestant qu'ils seroient satisfaits; mais ces Mutins ne voulurent entendre aucune raison, que M. Cheap ne leur eût promis, qu'à l'avenir on distribueroit, à chacun, une pinte d'eau-de-vie par jour. Cette indulgence étoit pernicieuse, puisqu'une distribution pareille devoit absorber la provision entière en moins de trois semaines; mais il fallut en venir-là pour calmer la fureur de ces brutaux, qui ne consentirent à se retirer qu'à cette condition.

Les Anglois prennent la résolution de déposer leur Capitaine.

Le calme se rétablit parmi eux.

LE calme parut rétabli parmi l'Equipage; mais les passions de ce peuple turbulent ne tardèrent pas d'exciter de nouveaux orages. On étoit à la fin de Septembre, & il est difficile d'éprouver un froid plus rigoureux, & des tems aussi incommodes que ceux qu'ils avoient eû constamment, depuis quatre mois, qu'ils avoient été jettés dans l'Isle du *Wager*. La saison cependant commençoit à s'adoucir, & quelques beaux jours leur promettoient le retour d'un tems si desiré, & si propre au départ. Le Capitaine donna ordre, au Canonnier, de s'embarquer sur la Chaloupe, avec quatre autres, & d'aller croiser, pendant une semaine, le long de la Côte Méridionale, pour en prendre une connoissance exacte. Ils furent plusieurs jours en Mer, & trouvèrent, à peu de distance de la Baye, où ils

Le Capitaine envoye à la découverte.

ils étoient établis, qu'ils nommèrent *la Baye de Cheap*, un bon Port, où ils passèrent une nuit. Ensuite continuant leur course au Sud, ils trouvèrent une Côte extrêmement dangereuse, au bout de laquelle ils découvrirent un endroit fort commode pour se mettre à l'abri. Ils y tuèrent beaucoup d'oyes & de canards sauvages; De-là suivant la même route, ils entrèrent dans une belle Baye sabloneuse, où le mouillage est excellent, & où ils trouvèrent une grande quantité de gibier; Ils débarquèrent, & parcourant la campagne, ils aboutirent à une seconde Baye, large de douze lieues, & profonde de dix-huit; au-delà de laquelle ils apperçurent distinctement cette Côte garnie de bois verds, dont le Chevalier Narborough parle dans ses Mémoires.

Pemberston engage l'Equipage à arrêter le Capitaine.

Leur retour & les découvertes qu'ils communiquèrent à leurs Compagnons, leur semblèrent d'un bon augure, & il ne fut plus question que de mettre des bornes à l'autorité du Capitaine, qui n'en vouloit rien relâcher, & sur lequel ils rejettoient leurs malheurs communs. *Pemberston*, Capitaine des Troupes de terre, soit que l'Equipage l'eut gagné, soit animosité particulière contre M. Cheap, soit encore qu'il crut que les desastres dont ils étoient accablés, n'eussent leur cause que dans la mauvaise conduite du Capitaine, se présente à l'Equipage & leur dit; „ Mes Enfans, je vous demande main forte pour mettre aux arrêts le Sieur Cheap, en punition du „ meurtre commis par lui contre Cozens", protestant que ce n'étoit point l'animosité qui le faisoit agir contre le Capitaine, mais son devoir, qui le forçoit à cette sévérité, pour n'être pas responsable de ce crime à son retour en Angleterre. La proposition fut reçue avec acclamation par les Anglois, & ils s'engagèrent d'aller, dès le lendemain, surprendre M. Cheap dans son lit. Il est étonnant que ce Capitaine n'ait eu aucun avis d'une conspiration si éclatante & si publique; du moins ne prit-il aucune mesure pour s'en deffendre.

Ce fut le Vendredi matin, 9 d'Octobre, que cet odieux complot s'exécuta. Une troupe de Matelots entrèrent brusquement dans la tente de M. Cheap, qui étoit couché; ils se jettèrent sur lui, se saisirent de ses armes, & s'emparèrent de tous ses effets. Nonobstant ses clameurs sur le procedé indigne de son Equipage, il fut conduit, malgré lui, dans la tente du Munitionnaire; Ce fut-là que les Anglois à l'envi insultèrent à son malheur, jusqu'au point de le frapper. Leur intention avoit d'abord été de le mener prisonnier en Angleterre; mais M. Cheap ayant demandé, pour toute grace, qu'on voulut bien le laisser dans l'Isle, où il se tireroit d'affaire comme il pourroit, la chose fut proposée à tout le corps de l'Equipage, & Bulkeley lui-même, sentant combien cette affaire deviendroit épineuse à leur arrivée, s'ils amenoient leur Capitaine prisonnier, persuada ses Compagnons d'accorder à M. Cheap ce qu'il demandoit. Un autre Officier, nommé *Hamilton*, & le Chirurgien, obtinrent la permission de rester avec cet infortuné Capitaine.

M. Cheap demande à rester dans l'Isle.

Beaus est nommé Commandant.

Toutes choses ainsi règlées, on déféra le Commandement à M. Beaus, Lieutenant, & on dressa des Articles de discipline, auxquels le nouveau Commandant acquiesça. Ces Articles contenoient en substance, que le Capitaine David Cheap ayant abusé de son autorité, en qualité de

1741.

Articles de discipline dressés par l'Equipage.

Commandant sur le Vaisseau du Roi le *Wager*, soit dans le naufrage de ce Navire, soit dans la conservation & sureté de ce qu'on en avoit tiré, soit encore dans la promesse qu'il avoit faite de prendre la route du Sud, qu'il n'avoit pas voulu tenir au moment du départ: lui Capitaine Cheap étoit déchû de son Commandement, avoit été constitué prisonnier; & l'autorité transferée à M. Beaus, Lieutenant. Ils convinrent encore de préparer les vivres pour douze jours, vû l'incommodité de le faire à bord de la grande Barque, & deffense d'enlever la portion de son Camarade, par fraude ou autrement, sous peine d'être abandonné & mis à terre. A l'égard de ceux qui devoient monter la *Barge*, ou la Chaloupe, ils jugérent à propos de ne leur donner que pour huit jours de vivres, afin de les mettre dans la nécessité de ne pas abandonner la grande Barque, & deffense fut faite de s'éloigner de plus d'une portée de fusil, sous les mêmes peines. Pour prévenir toutes sortes de mutineries, querelles, ou violences, il fut deffendu à tous d'user de menaces ou d'insultes, & que quiconque manqueroit à son devoir, à cet égard, seroit aussi déserté. Il fut encore arrêté, que tout ce qu'on trouveroit de gibier, oiseaux, poissons & autres vivres, seroit également partagé entre tous, & deffendu à qui que ce fut d'en soustraire la moindre partie, sous la même peine. Ces Articles furent signés par le Lieutenant, & quarante-sept autres, tant Officiers que Matelots.

Les Anglois lancent leur Barque à l'eau.

LE 12 d'Octobre, à la pointe du jour, les Anglois lancèrent à l'eau leur grande Barque, qu'ils nommèrent le *Speedwel*, ou *Heureux départ*. Comme on étoit occupé à charger ce Bâtiment des choses nécessaires, M. Cheap fit prier ses Compatriotes de lui laisser les provisions dont ils pourroient se passer, & leur fit sentir, que l'humanité demandoit qu'on proposât, aux Déserteurs, qui restoient dans l'Isle, s'ils vouloient s'embarquer avec le gros de l'Equipage. On lui promit l'un & l'autre, & le lendemain, on envoya vers les Déserteurs, qui n'étoient plus que cinq ou six, les autres ayant traversé le Canal, sur des Canots Indiens, & étant parvenus au Continent. Ils furent reconnoissans de l'offre qu'on leur faisoit; mais étant déterminés à rester, ils firent seulement la même priére que M. Cheap, de leur laisser quelques provisions. En conséquence on envoya, au Capitaine, toutes les choses qu'on avoit mises en réserve pour lui, M. Hamilton, le Chirurgien & les Déserteurs, afin qu'il en fit la distribution comme il jugeroit à propos; sçavoir, cinq demi barils de poudre, six grenades, un demi-muid de balles à mousquet, six fusils, deux paires de pistolets, douze pierres à fusil, six pierres à pistolet, plusieurs outils de Charpentier, deux épées, un compas vertical, un quart de cercle, une paire de balances, quatorze pièces de bœuf, quatorze pièces de porc, & cent quatre-vingt-dix livres de farine.

M. Cheap demande & obtient quelques provisions.

TOUT étant prêt le 13 pour mettre à la voile, le Canonnier se rendit auprès de M. Cheap, pour lui faire ses adieux. Le Capitaine lui recommanda très-expressément, lorsqu'il seroit arrivé en Angleterre, d'y faire un rapport fidéle & sans passion de tous les événemens passés: il lui parla avec amitié, lui fit présent d'un de ses meilleurs habits; & après lui avoir touché la main d'une manière affectueuse, il lui souhaita un bon & heureux voyage.

Telle

Telle fut la séparation de ces deux hommes, qui se craignoient l'un & l'autre, & qui avoient tant de raisons de se haïr.

SUPPLÉMENT AU VOYAGE D'ANSON. 1741.

Départ des Anglois.

Les Anglois s'embarquèrent à onze heures du matin, au nombre de quatre-vingt-un hommes, cinquante-neuf sur la grande Barque, douze dans la Berge, & dix dans la Chaloupe; Ils mirent à la voile avec un vent d'Ouest-Nord-Ouest. En sortant de la Baye, la voile du mât de misaine se déchira, & ils eurent bien de la peine à éviter les Rochers qui bordent la Côte; Ils s'y seroient infailliblement brisés, sans le secours de la Berge & des rames. Ce premier péril fut leger, en comparaison de beaucoup d'autres, qu'il leur fallut essuyer. Ils avancèrent le long d'une Côte stérile, jusqu'à une Baye sabloneuse, où l'ancrage parut bon. Ils y passèrent une nuit, & le lendemain après midi, le beau tems les invita à lever l'ancre; mais ils ne firent que croiser, & revinrent passer la nuit au même endroit. L'envie de réparer leurs voiles, les engagea à dépêcher la Berge à la Baye de Cheap, pour y prendre du canevas, qu'ils y avoient laissé en abondance. Neuf personnes, qui furent détachées pour exécuter cette commission, partirent, & ne revinrent plus. Sans doute que de plus sérieuses réflexions les déterminèrent à rejoindre le Capitaine Cheap. Les Anglois attendirent en vain leur Berge pendant plusieurs jours, dont ils profitèrent pour pêcher du poisson & des coquillages. Enfin, voyant qu'elle ne revenoit pas, ils mirent en Mer avec la Chaloupe: mais la Mer fut toûjours si grosse, qu'ils craignoient à chaque instant d'être submergés. Le peu de concert qui régnoit parmi eux, rendoit leur situation encore plus fâcheuse. Les uns, abattus par le découragement & le desespoir, refusoient de se prêter aux manœuvres les plus nécessaires; les autres, livrés à une humeur inquiéte & turbulente, étoient toûjours prêts à se mutiner; joint à celà que l'humidité de leurs habits, & la transpiration de tant de corps entassés les uns sur les autres, répandoient autour d'eux une infection insupportable.

La Berge abandonne la Barque, & va retrouver M. Cheap.

Route pénible des deux autres Bâtimens.

Ils furent ainsi très-longtems à lutter contre les flots, sans avancer beaucoup, ne pouvant alarguer en Mer, & la nécessité les contraignant d'aller à Terre, pour y chercher des vivres. Ils eurent bien de la peine à dépasser les petites Isles qui sont au Sud de l'Isle du Wager: Enfin, ils apperçurent le vrai Continent; mais cette nouvelle Côte, plus dangereuse que les précédentes, ne leur offrit qu'un amas de Rochers à fleur d'eau, contre lesquels la Mer venoit se briser avec un horrible fracas; de-sorte qu'ils avoient continuellement la mort devant les yeux, n'osant se hasarder de tenir la Mer, & ne pouvant, sans le plus grand risque, tenter d'aller à Terre. Cependant ils n'avoient, pour toute nourriture, que quatre onces de farine par jour; & le besoin d'y suppléer, par l'industrie, les força de passer par dessus toutes les difficultés, pour s'introduire successivement dans tous les Havres, où ils espéroient trouver de l'abri & des vivres. Ils virent, le long de cette Côte, diverses cabanes d'Indiens, mais toutes inhabitées.

Le 2 Novembre, ils se trouvèrent, par leur observation, à cinquante degrés de Latitude Méridionale. C'étoit avoir fait bien du chemin, l'Isle du Wager, d'où ils étoient partis, trois semaines auparavant, étant à quarante-sept degrés; Ils n'en étoient cependant pas plus contens: Les Ecueils, dont ils étoient environnés, ne leur offroient qu'une mort certaine, & il

SUPPLÉMENT AU VOYAGE D'ANSON. 1741.

ils crurent devoir attribuer au miracle leur entrée dans un bon Havre, quoiqu'ils n'y trouvèrent que leur sureté, la Côte étant tout-à-fait stérile, & la Mer impraticable pour la pêche. Leur sensibilité pour les contre-tems, qui leur arrivoient successivement dans leur route, fut bien augmentée, par la perte qu'ils firent de leur Chaloupe, que la force de la Marée emporta, nonobstant qu'elle fut amarrée à la poupe de la Barque. Tous ces malheurs entrainèrent la désertion d'onze des leurs, qui se firent mettre à Terre, & donner leur contingent des provisions embarquées; les représentations du Lieutenant & du Canonnier, qui après lui avoit la principale autorité, ne purent les retenir; ils obtinrent cependant une décharge d'eux, comme quoi ils avoient été débarqués, de leur choix, & non par violence. Réduits au nombre de soixante, sans en être plus heureux, ils continuèrent leur route à travers les Rochers & les Brisans, dont toute cette Côte est remplie, & le 10, ils se trouvèrent à la hauteur du Cap *Victoria*, & peu de tems après, à l'embouchure du Détroit de Magellan. La multitude de Rochers & de Brisans, la Marée, d'une violence supérieure à tout ce qu'ils avoient vû; tout concouroit à augmenter leurs allarmes: Ils furent tout le jour entre la vie & la mort; leur Barque même fut tellement engloutie, qu'ils desespérèrent de la pouvoir retirer. Un ouragan qui s'éleva, leur fit croire leur perte certaine; lorsque tout-à-coup le tems s'éclaircit, & un vent frais les conduisit dans un bon Havre, où ils trouvèrent l'eau aussi tranquille que celle d'un Etang. Ils y virent quelques Indiens, avec lesquels ils trocquèrent une paire de culottes de toile, pour un chien qu'ils mangèrent avec l'avidité de gens réduits, depuis huit jours, à quatre onces de farine. Les traits d'inhumanité, qui arrivoient journellement, représentoient au naturel les horreurs de leur situation; Chacun d'eux craignant pour soi, gardoit précieusement tout ce qui pouvoit assûrer sa nourriture, & auroit vû de sang froid mourir tout l'Equipage, plutôt que de faire la plus petite libéralité. Dès qu'ils pouvoient attraper un peu de farine, ils se jettoient dessus & la dévoroient telle qu'elle étoit. Tous les jours il mouroit quelqu'un faute d'alimens. Le 14, ils découvrirent, à l'Ouest, le Cap *Pilar*, & le lendemain, le Cap *Monday*. La discorde retarda encore leur route; les uns disoient qu'ils n'étoient pas dans le Détroit; les autres, au contraire, assuroient qu'on l'avoit presque passé. Le premier sentiment prévalut, & ils retournèrent; mais au bout de quelques jours ayant découvert le Cap *Desseada*, au Sud-Ouest vis-à-vis le Cap Pilar, ils reconnurent leur erreur. Le 6 Décembre, se trouvant près du Cap *Quad*, ils apperçurent de la fumée sur le Rivage opposé, & virent, à l'entrée d'une petite Baye, des Indiens, qui leur crièrent de toutes leurs forces, *bona*, *bona*. Quelques Anglois descendirent à Terre & échangèrent, avec eux, des marchandises de vil prix, pour deux chiens, trois ou quatre oyes sauvages & quelques pièces de veau marin sec. Ces Indiens sont de taille médiocre; leur teint est olivâtre; ils ont les cheveux d'un beau noir & les portent fort courts. Ils ont le visage rond, le nez & les yeux petits, mais les plus belles dents du monde, unies, polies, serrées, & d'une blancheur de neige. Ils portent sur la tête un tour de plumes blanches, qui leur sied parfaitement bien. Leurs vêtemens sont faits de peau de veau marin, & d'un autre animal, qu'on

Perte de la Chaloupe.

Extrêmité où se trouve la Barque.

Les Anglois entrent dans un bon Havre.

Disette où ils sont réduits.

Passage du Détroit de Magellan.

qu'on nomme *Guianacoës*, dont on a vû la description ailleurs. L'envie d'abréger leur route ne permit pas aux Anglois de s'arrêter longtems avec ces Indiens, dont les femmes avoient disparu à leur arrivée; ils les quittèrent pour sortir au plutôt du Détroit. Le souvenir du passé les tenoit très-attentifs à prévenir une nouvelle méprise. Le vent étoit devenu favorable, & ils parcouroient sans péril des Côtes, où ils trouvèrent de très-bonne eau, d'excellens coquillages, quantité de mouettes & d'autres oiseaux de Mer, dont ils mêlèrent les œufs avec de la farine, & en firent un poudding à l'Angloise.

Le 9, ils étoient déja par-delà l'Isle *Sainte Elisabeth*: Ils découvrirent un charmant Pays, où quantité de Guianacoës paissoient par troupes de dix & de douze. Leur intention étoit d'aller à Terre, pour en attraper quelqu'un; mais le vent ne le leur permit pas. En très-peu de tems ils se trouvèrent à la hauteur du Cap de la *Vierge Marie*, & hors de ce formidable Détroit, qui les avoit retenus un mois entier, & où il leur avoit fallu diriger habilement leur cours à travers une multitude de Pointes & de Tournans, dans une étendue de cent seize lieues. Nos Voyageurs rendent ici la justice qui est dûe au Chevalier Narborough, dans l'exactitude des directions, qu'il a données en décrivant ce Détroit; directions auxquelles il est impossible de trouver la moindre chose à corriger, ou à ajoûter. Sortie du Détroit.

Après avoir dépassé le Cap de la Vierge Marie, ils apperçurent, sur le Rivage, des hommes à cheval, qui leur faisoient signe de s'approcher; mais le vent ne permit pas aux Anglois d'aborder, & s'étant tourné tout d'un coup à l'Ouest, il les obligea de partir sans avoir pû s'assûrer si ces Cavaliers avoient été jettés sur cette Côte par un naufrage, ou s'ils étoient des Naturels du Pays, qui habitent le long de la Rivière de *Gallegos*. A en juger par leur habillement & par leur contenance, ils les prirent pour Européens. Le 14, ils étoient à quarante-neuf degrés dix minutes de Latitude Méridionale, & à soixante-quatorze degrés cinq minutes de Longitude Ouest. Le lendemain, ils arrivèrent à l'Isle *des Pingouins*, qui n'est qu'à un mile du Rivage, & qu'ils trouvèrent couverte de veaux marins & de pingouins. Ils s'arrêtèrent peu de tems à cette Isle, pour atteindre plutôt le *Port Desiré*, où ils s'étoient proposé de séjourner. Arrivée au Port Desiré.

L'entrée de ce Port est très-remarquable, par un Roc de quarante pieds de haut, qui est du côté du Sud, à un mile dans les Terres, & qui ressemble à une borne faite de main d'homme. Leur premier soin, en arrivant au Port Desiré, fut d'aller à l'Isle des *Veaux Marins*, qui en est à une lieue. En moins d'une demie heure, ils tuèrent une très-grande quantité de ces animaux; mais soit que cette nourriture aît, par elle-même, quelque qualité nuisible, soit que la trop grande abondance ne put trouver une facile digestion, dans des estomacs affoiblis, ceux qui en mangèrent, avec trop d'avidité, furent saisis de fièvres violentes, accompagnées de maux de tête. Les Anglois trouvèrent, sur cette Côte, un grand nombre de briques gravées de différens caractères. Sur une de ces briques on lisoit très-distinctement ces mots: *Capt. Straiton* 16. *Canons* 1687., qui selon toute apparence désignoient un ancien naufrage. Ils virent aussi le *Puits Pecket*, dont parle le Mauvaise qualité du veau marin. Puits Pecket.

SUPPLÉMENT AU VOYAGE D'ANSON. 1741.

le Chevalier Narborough, dans la Relation de son Voyage. Sa source est si petite qu'elle ne donne que cent vingt pintes d'eau par jour. Comme le puits étoit plein, ils en eurent bientôt tiré dequoi remplir leurs tonneaux vuides. Si la nécessité les avoit réduits au desespoir, & excités à la revolte, l'abondance ici les porta à vouloir tout avoir à la fois; & sans considérer la longue route, qu'ils avoient encore à faire jusqu'au Bresil, il fallut leur abandonner le peu de farine, qui étoit leur unique ressource, & qui fut consommé en bien peu de tems. Enfin, ils partirent, le 26 Décembre, du Port Desiré, & le même jour ils doublèrent le Cap *Blanco*, dont ils vérifièrent la Longitude à soixante-onze degrés Ouest. Ce fut dans cette route, qu'ils regrettèrent leurs provisions, se trouvant réduits à ne manger que du veau marin, qui commençoit à se gâter, faute de sel. Il falloit être aussi affamés qu'ils l'étoient, pour s'accommoder de ce poisson à demi pourri; mais, malgré sa puanteur, ils le dévoroient comme le mets le plus délicieux. Jusqu'au 10 de Janvier, ils n'eurent pas d'autre nourriture. Le Munitionnaire en mourut. De quarante-trois personnes qu'ils étoient encore, il n'y en avoit pas vingt qui eussent le courage de manger. Ils n'étoient guères mieux fournis d'eau, n'en ayant plus que trois cens vingt pintes. Enfin, la Terre, qu'ils n'avoient point vû depuis quatorze jours, se montra à leurs yeux. Cet aspect ranima leurs espérances; mais ce ne fut que *le 12*, qu'ils purent assez s'approcher du Rivage, pour aller à terre, à la nâge; car depuis la fuite de leur Berge, & la perte de leur Chaloupe, ils étoient contraints de se jetter à l'eau pour gagner le Rivage; & par le moyen des tonneaux vuides, ils firent parvenir, avec le flot, des mousquets, de la poudre & du plomb, à ceux qui étoient à terre, qui firent une chasse ample de veaux marins, de chevaux & de chiens, dont cette Côte est infestée. Le lendemain, la Barque approcha la terre de fort près, & ayant amarré leurs rames dans l'écoutille, ils s'en servirent pour tirer à eux ce que leurs Compagnons avoient préparé; Une partie des Anglois, qui étoient à terre, revinrent à bord; mais à peine furent-ils embarqués avec les vivres, qu'il survint une brise de Mer si violente, qu'ils furent obligés de partir, laissant à terre huit hommes de l'Equipage, & toute l'eau fraiche. La tourmente fut si extraordinaire, que la tête de leur gouvernail fut brisee, & le Bâtiment faillit à être séparé en deux. Se voyant forcés d'alarguer en Mer, & dans l'impossibilité de reprendre leurs restés à terre, ils mirent à flot un de leurs poinçons, qu'ils remplirent d'habits, d'armes à feu, de poudre, de balles, de chandelles, & autres provisions, avec une Lettre, pour informer ces Malheureux du danger où étoit la Barque, & qui les mettoit, malgré eux, dans la nécessité de les abandonner. Les Anglois de la Barque virent de loin leurs infortunés Compagnons, se saisir du poinçon, que le flot avoit poussé sur le Rivage, le défoncer, & après la lecture de la Lettre, se jetter à genoux, & pousser des cris, qui temoient du desespoir. Ce qui pouvoit adoucir la douleur de cet abandon, c'est qu'ils étoient dans un Pays bien pourvû de vivres, & qu'ils y trouveroient infailliblement des Habitans.

Départ du Port Desiré.

1742.

Les Anglois vont à Terre à la nâge.

La Barque y laisse huit hommes.

Les quatre jours suivans, la Barque avança fort peu. L'eau leur manquoit;

duoit; mais le 19, le hazard les conduisit à Terre, où ils en trouvèrent d'excellente. Le lendemain, Bulkeley & Cummins parcourant le Rivage, firent rencontre de quelques Habitans, montés sur de bons chevaux. Comme les Anglois étoient alors au Nord de la Rivière de *la Plata*, ils eurent lieu de penser que ces gens étoient Portugais; ils lièrent conversation avec eux en cette Langue, & apprirent de ces Pêcheurs, que la Guerre entre les Anglois & les Espagnols duroit toûjours; & que ces derniers avoient actuellement deux Vaisseaux de Guerre, l'un de cinquante & l'autre de soixante canons, qui croisoient à la hauteur du Cap *Sainte Marie*; qu'il n'y avoit pas plus de six semaines qu'un autre de leurs Vaisseaux, de soixante-dix canons, avoit été brisé contre la Côte, & qu'il s'y étoit perdu corps & biens. Ces Pêcheurs invitèrent les deux Anglois à leur Habitation, où ils les régalèrent de bœuf & de pain blanc; il y avoit longtems qu'ils n'avoient fait si bonne chère. Bulkeley & Cummins voulant en faire part à leurs Compagnons, achetèrent du pain & d'autres provisions, qu'ils envoyèrent à la Barque; & ce ne fut que la crainte de quelque trahison, qui les força de mettre à la voile pour *Rio Grande*.

Portugais qu'on trouve au Nord de la Plata.

Les Anglois navigèrent sept jours de suite sans pouvoir prendre terre. Dès le 26, ils n'avoient plus rien à manger; trois de leurs hommes moururent de faim. Le jour suivant, leurs observations leur donnèrent trente-deux degrés quarante minutes de Latitude Méridionale, & le 28, sur les six heures du matin, ils découvrirent l'Embouchure de Rio Grande. Cette vûe excita en eux les transports de joye que peuvent éprouver des hommes, qui depuis longtems à deux doigts de la mort, se sentent rendus à la vie.

Les Anglois arrivent à Rio Grande.

L'Embouchure de cette grande Rivière est très-dangereuse, par une Barre de sable, & plusieurs Bas-fonds qui en rendent l'entrée très-difficile. Bulkeley, qui servit de Pilote, conduisit habilement la Barque à l'entrée de la Ville, où l'on jetta l'ancre.

A peine les Anglois furent-ils arrivés, qu'on dépêcha vers eux un Bateau, avec un Sergent & un Soldat, qui étoient chargés d'amener quelqu'un de cette Barque, pour rendre compte au Gouverneur, & lui apprendre qui ils étoient, d'où ils venoient, & quel étoit leur dessein en abordant à Rio Grande. Le Sergent & le Soldat montèrent sur le Bâtiment, & parurent effrayés de n'y voir qu'une troupe de gens décharnés, & d'une figure hideuse. Ils jettèrent sur eux des regards qui exprimoient l'horreur & la compassion que cet état leur inspiroit. Beans, Pemberston, Bulkeley & Cummins se rendirent à terre pour se présenter au Gouverneur, qui leur fit un accueil des plus gracieux, les logea & les traita avec toute l'hospitalité possible, sans oublier les Anglois restés dans la Barque, à qui il envoya aussi des vivres en abondance. Entre autres questions que leur fit ce Commandant, il s'informa s'ils avoient quelques bonnes Cartes du Pays; mais ayant appris que non, & que l'industrie, unie à la force, avoit triomphé de tous les obstacles, il demanda à Bulkeley un Journal circonstancié de leur route.

Bon accueil que leur font les Portugais.

Les Anglois apprirent aussi du Gouverneur, que le *Severn* & la *Perle*, deux Vaisseaux de l'Escadre de M. Anson, étoient actuellement à Rio Janeyro, en très-mauvais état; qu'ils avoient été séparés du reste de l'Escadre, & avoient fait course vers le Bresil, & qu'ils avoient envoyé demander des hommes, pour

Ce qu'ils apprennent de l'Escadre de M. Anson.

SUPPLÉMENT AU VOYAGE D'ANSON.
1742.
Le Gouverneur va voir leur petit Bâtiment.

pour remonter leur Equipage, ne pouvant en recevoir que par la Flotte d'Angleterre, qui n'étoit attendue qu'en May ou Juin. La curiosité attira un Peuple innombrable pour voir de près le petit Bâtiment le *Speedwel*, & considérer des Malheureux échappés comme par miracle à la fureur des eaux. Hommes, femmes, enfans, chacun s'empressoit de venir à bord; Le Gouverneur, accompagné du Commandant & du Commissaire des Guerres, les honorèrent de leur visite; ils ne pouvoient assez admirer combien les besoins extrêmes donnent d'industrie, & ils comprenoient encore moins comment plus de soixante personnes avoient pu trouver place dans un Bâtiment si petit. Le Gouverneur leur promit de les faire partir, le plutôt qu'il pourroit, pour Rio Janeyro, & qu'en attendant ils ne manqueroient de rien.

Troubles de la Garnison de Rio Grande.

L'ABONDANCE dans laquelle se trouvèrent les Anglois, les empêcha d'abord de s'appercevoir des troubles qui règnoient à Rio Grande. Presque tous ceux qu'ils avoient pris pour des Officiers, étoient des gens de la Soldatesque, élevés à ce grade par violence, dans une revolte de la Garnison. L'occasion de cette revolte avoit été le mauvais traitement, que l'on avoit fait aux Soldats, qui depuis longtems n'avoient pas été payés, qui manquoient de vivres, & étoient presque sans habits. Ils avoient eû beau se plaindre; on ne les avoit pas écoutés. Après avoir vainement tenté toutes les voyes de représentations, le desespoir leur inspira la pensée d'en venir à celles de fait, les regardant comme l'unique remède à leurs maux. Ils en vouloient principalement au Gouverneur; non qu'ils eussent aucune vexation directe à lui reprocher; mais ils prétendoient, qu'au lieu de reprimer, comme il l'auroit dû, ceux qui les opprimoient, il les avoit encouragés à le faire.

LE Gouverneur informé de cette cabale, en voulut prévenir les suites. Il eut été trop dangereux d'employer la force ouverte; il eut recours à la ruse, pour détourner au moins sur d'autres, l'orage qui étoit prêt à fondre sur lui. Dans toutes les occasions où il pouvoit être observé & entendu par les Soldats, il eut soin d'affecter beaucoup de chagrin de leur situation, & encore plus d'envie d'en adoucir les rigueurs. Il fit répandre, par des Emissaires affidés, qu'il voyoit avec douleur qu'on l'accusoit de n'avoir point à cœur les intérêts de sa Garnison, & de lui refuser le nécessaire pour en tirer avantage; tandis qu'il étoit évident, que ceux qui donnoient de lui ces fâcheuses impressions, ne le faisoient que pour jetter un voile sur leurs rapines; qu'il craignoit que ces accusations injustes ne lui eussent aliéné nombre d'honnêtes gens; qu'il étoit vrai pourtant qu'il avoit tenté tous les moyens de mettre fin à leurs misères, & qu'il n'auroit point de repos qu'il ne les sçut satisfaits. En parlant de la sorte, on désignoit adroitement ceux des Officiers qui devoient passer pour les vrais coupables. Ces discours furent répétés si souvent, & appuyés d'une manière si naturelle, que les Soldats commencèrent à rougir de leur erreur, & à se persuader qu'ils avoient les obligations les plus essentielles à celui qu'ils avoient regardé jusques-là comme leur ennemi; ainsi la rage, dont ils étoient possedés contre leur Gouverneur, se tourna tout-à-coup en confiance, en zèle & en admiration. La haine des Soldats, qui n'avoit fait que changer d'objet, éclata bientôt contre les Officiers, dont on leur avoit donné de la défiance.

Non

SUPPLÉMENT AU VOYAGE D'ANSON. 1742.

Non contens de les accabler de reproches injurieux, il les déposèrent tous, & choisirent, parmi leurs Camarades, des sujets pour mettre à leur place. Ces Soldats, devenus Officiers, prirent si promptement les airs & les manières de leur nouvel état, que lorsque les Anglois arrivèrent, ils ne purent en faire la différence.

Cette révolution leur parut d'abord fort indifférente à leurs intérêts, & elle l'auroit été sans doute, si la Place eut été fournie de vivres; mais il n'y en avoit, dans le Magasin, qu'une quantité suffisante tout au plus pour six semaines. Les Soldats voyoient donc impatiemment, que les Anglois fussent venus partager le peu de pain qui leur restoit. Leurs murmures engagèrent le Gouverneur, qui ne vouloit pas les chagriner, à faire retrancher les provisions qu'il avoit accordées à ces Réfugiés, & on les réduisit à la ration des Soldats. Le fâcheux état où ils se trouvoient, & la crainte d'en augmenter les rigueurs par un plus long séjour, les déterminèrent à solliciter leur départ. Beaus, Lieutenant, à qui le Gouverneur avoit donné un logement chez lui, avoit entièrement oublié ses malheureux Compagnons d'infortune. Le Canonnier, toûjours plein de zèle pour le service de sa compagnie, alla le trouver au Gouvernement, & lui représenta la nécessité de sortir d'une Place affamée, & de se rendre incessamment à Rio Janeyro, pour s'embarquer sur le *Severn* & sur la *Perle*. Le Lieutenant répondit, que le Gouverneur, à qui il en avoit parlé, disoit ne pouvoir les faire partir qu'à l'arrivée de quelque Vaisseau, ne voulant pas les exposer au risque de faire route sur un Bâtiment aussi chétif que le leur. Bulkeley repliqua, que les risques de leur séjour étoient encore plus grands, puisque s'il arrivoit quelque malheur au Vaisseau que l'on attendoit, ils étoient réduits à mourir de faim. Beaus promit d'en informer le Gouverneur; mais deux jours se passèrent sans qu'il leur rendit réponse. Bulkeley résolut de faire une seconde tentative auprès de Beaus, pour obtenir leur transport à Rio Janeyro. Après lui avoir fait sentir à quoi l'obligeoit sa place de Lieutenant Commandant, il conclut par le prier instamment d'engager le Gouverneur à lui faire donner des chevaux & des guides pour lui & deux autres, afin qu'ils pussent aller, par terre, jusqu'à Sainte Catherine, d'où ils passeroient aisément à Rio Janeyro. Le Lieutenant promit encore d'en parler, & qu'on auroit sa réponse sans faute dans l'après midi; mais elle ne vint point; & dès le lendemain, Bulkeley lui écrivit une Lettre fort vive, où il lui exposa la situation de son Equipage, qui depuis quelques jours étoit sans pain, lui faisant entendre qu'il déviendroit responsable de sa négligence à procurer leur départ pour le service du Roi. Cette Lettre fit son effet. Le Lieutenant vint, pour la première fois, à leur quartier; ils le reçurent froidement, & de manière à lui faire sentir, que sa longue absence étoit aussi déplacée que choquante. Il les mena chez le Commandant, qui leur promit de leur faire donner bonne provision de bœuf & de poisson; mais que pour du pain, il lui étoit impossible de leur en fournir.

Les Anglois demandent à partir pour Rio Janeyro.

On étoit déja au 6 de Mars, & quoique le vent eût été très-favorable depuis trois semaines, aucun Vaisseau ne paroissoit, & la provision de vivres touchoit à sa fin. Bulkeley & deux autres allèrent se présenter au Gouverneur, pour lui demander un guide & la permission de partir; il leur accor-

SUPPLÉMENT AU VOYAGE D'ANSON. 1742.

accorda l'un & l'autre, & leur promit tous les secours de vivres qu'il pouvoit leur donner. Pemberston résolut de se joindre à eux pour faire le voyage par terre. Il fut donc arrêté qu'ils partiroient incessamment; mais, dans le tems qu'ils se préparoient à leur départ, on eut nouvelle que quatre Vaisseaux étoient arrivés à Sainte Catherine, & qu'ils venoient de mettre à la voile pour Rio Grande. Cette nouvelle rompit le voyage projetté. Les Vaisseaux arrivèrent le 19, & leur apprirent, que le *Severn* & la *Perle* étoient partis pour les Barbades. Ces Vaisseaux, chargés de provisions & de quelque argent, avoient pris en passant le Gouverneur de Sainte Catherine, & lui avoient remis les ordres de la Cour, qui le nommoient pour venir à Rio Grande, publier l'amnistie accordée, par le Roi de Portugal, à tous les Complices de la dernière revolte, qui voudroient rentrer dans leur devoir. La chose s'exécuta avec solemnité & appareil. Le Gouverneur de Sainte Catherine, après avoir lû l'amnistie du Roi son Maître, annonça aux Soldats, qu'il apportoit le tiers du payement de leurs arrérages, & que le reste de la somme étoit en chemin; mais les Soldats protestèrent & demandèrent, avec tumulte, tout ou rien. Le Commandant, pour qui la Garnison avoit beaucoup de déférence, parcequ'il étoit un des intrus, tâcha d'appaiser cette émotion, en leur parlant comme il convenoit. Ils se calmèrent en effet, & lui répondirent: „ Vous êtes nôtre „ Commandant; C'est à vous de décider ce que nous devons faire. Quel„ que parti que vous preniez, nous l'appuyerons au péril de nôtre vie". Le Commandant, qui connoissoit la valeur de ces protestations, & qui n'avoit point envie de se perdre pour leur complaire, déclara, que son avis étoit d'accepter avec reconnoissance le pardon que le Roi leur offroit; & tout de suite renonçant au Commandement, il prit un mousquet & se mit au rang. Cet exemple fut suivi de tous les Officiers postiches, & en un instant la subordination fut rétablie.

Arrivée de quatre Vaisseaux.

Amnistie pour la Garnison de Rio Grande.

Beau trait du Commandant.

Les Anglois ayant appris qu'un des Vaisseaux arrivés devoit repartir le 27, se rendirent aussi-tôt auprès de M. Beaus, pour qu'il leur permit de profiter d'une occasion si favorable; Il répondit, qu'il comptoit lui-même partir sur ce Vaisseau, que quelques Officiers pourroient y avoir place; mais que pour l'Equipage, il falloit qu'il attendît une autre occasion. Bulkeley, toûjours Chef, quand le bien de sa compagnie le demandoit, fit tous les reproches imaginables au Lieutenant, du peu de soin qu'il prenoit de son Equipage; & conduisit ses Compagnons chez le Gouverneur, qui leur dit que ses ordres étoient donnés, pour que la moitié de l'Equipage partit par le premier Vaisseau, moyennant qu'ils payassent leur passage; cependant vû l'impossibilité de le faire, on prit des arrangemens, & Beaus avertit ses Officiers & Matelots, qu'une partie de l'Equipage partiroit par le premier Vaisseau, & que lui conduiroit le reste.

Départ d'une partie des Anglois.

Enfin, le 28 Mars, jour tant desiré pour leur départ, arriva. Le Bâtiment, destiné à leur transport, étoit un Brigantin, nommé la *Sainte Catherine*. On leur donna pour provisions deux tonnes de bœuf salé, & dix grosses mesures de farine. Le 31, ils passèrent le Banc, & s'arrêtèrent dans un Havre très-commode. Le Pays tout autour est une vaste plaine, arrosée de plusieurs Rivières, fort poissonneuses; on y trouve des melons délicieux, & de

de bons pâturages, où l'on nourrit quantité de bétail. Le laitage y est excellent.

Le 8 d'Avril, ils mouillèrent dans le Port *Saint Sebastien*. L'ancrage y est admirable, & le Port sûr. Le terroir de cette petite Ville est le plus agréable de l'Amerique. Les oranges, les limons & toute sorte de bons fruits, y sont extrêmement communs, & il y a abondance de poisson & de gibier. Le 12, ils arrivèrent à *Rio Janeyro*. Le Gouverneur reçût les Anglois avec toute l'hospitalité possible, & commit un Chirurgien Hollandois, qui parloit parfaitement bien l'Anglois, pour leur servir de Protecteur, avec titre & autorité de Consul. Il lui donna ses ordres pour leur chercher un logement, & régla qu'outre la chandelle & le bois, on leur donneroit à chacun huit vingtains par jour pour leur entretien. Le nouveau Consul s'empressa de leur procurer tous les secours possibles; il les logea bien, & leur envoya tous les ustenciles nécessaires à leur établissement. Leur situation ne pouvoit être plus agréable; il ne tenoit qu'à eux d'en jouir: mais ce calme heureux fut bien-tôt troublé par de nouvelles divisions. Le Bosseman, que les Officiers avoient eû la foiblesse d'introduire dans leur chambre, & même d'admettre à leur table, suscita, dans tout l'Equipage, par son caractère insupportable, & par les airs de Commandant qu'il voulut se donner, des troubles, qui allèrent jusqu'à obliger les Officiers de s'éloigner du Corps, & de prendre des habitations séparées, pour se soustraire aux violences de cet homme & de ceux qu'il avoit mis dans son parti. Ils n'en vouloient pas moins qu'à leur vie: ce qui détermina le Gouverneur à faire partir les Officiers, par un Vaisseau, nommé le *Saint Ubes*, qui étoit actuellement au Port, chargé pour Bahia & Lisbonne. Le jour du départ fut fixé au 20 de May. Leur trajet, jusqu'au Port de Bahia, où ils mouillèrent le 7 de Juin, n'eut rien de remarquable. Ils trouvèrent, dans cette Capitale du Bresil, moins de compassion pour leur état malheureux qu'à Rio Grande & Rio Janeyro; & sans le Capitaine du *Saint Ubes*, ces Officiers n'auroient sçû comment se tirer de cette cruëlle situation.

Ils arrivent à St. Sebastien, & Rio Janeyro.

On les y traite fort bien.

Nouvelles divisions des Anglois.

Les Officiers se séparent de l'Equipage.

Le Gouverneur les fait partir pour Bahia.

Bahia est située dans le fond d'une Baye spacieuse & riante, entrecoupée de plusieurs belles Isles, qui produisent quantité de coton; En entrant, on apperçoit, du côté de l'Est, la Pointe de *Gloria*, où il y a une grande Fortification, avec une Tour au milieu. Au fond de la Baye, on trouve un vaste Port, où l'ancrage est excellent, pour les plus grands Vaisseaux. La Ville est bien fortifiée du côté de Terre & du côté de Mer. Elle est grande, riche, bien peuplée & magnifiquement bâtie; mais avec l'incommodité d'être placée sur le penchant d'une montagne, dont la descente est fort roide; de-sorte que les rues sont de vrais précipices, & qu'on est obligé de se servir de machines pour transporter les marchandises au Port. Les maisons, au nombre de trois mille, sont toutes de briques ou de pierre. Les Eglises sont superbes. La Cathédrale sur-tout est un très-bel Edifice, enrichi d'inscriptions, de dorures, & des ornemens les plus riches; De la principale porte de cette Eglise, on découvre tout le Port, ce qui forme un point de vûe admirable. L'Eglise des Jésuites est toute bâtie de marbre d'Europe. Les Habitans sont extrêmement vains & fiers, aimant le faste, & pour suppléer aux galons d'or & d'argent, qui leur sont interdits, ils couvrent leurs

Description de Bahia.

Caractère des Habitans.

 habits

SUPPLÉMENT AU VOYAGE D'ANSON. 1742.

habits d'une prodigieuse quantité de chaines, de médailles, de chapelets, de colliers, de boucles d'oreille & de croix d'or & d'argent. L'intérieur de leurs maisons est aussi riche que somptueux. La situation de leur Ville, ne leur permettant pas l'usage des carosses & des chaises, ils se font porter, par leurs Négres, dans des hamacs de coton, où ils sont mollement couchés sur des carreaux de velours, ayant tout autour d'eux des rideaux de Damas. On voit, dans toutes les rues, un contraste habituël de pompe qui éblouit, & de misère qui revolte. Si l'on est frappé du luxe des Maîtres, on l'est encore davantage du sort cruël d'une multitude d'Esclaves, que l'on excede de fatigues, que l'on assomme de coups, que l'on trouve toûjours nuds & baignés de sueur, & dont la vie n'est jamais à l'abri du caprice & de la mauvaise humeur de leurs tirans. Les vivres y sont extrêmement chers, sur-tout le poisson. Le voisinage de la Mer n'en empêche point la rareté, à cause d'une quantité de baleines, qui infestent cette Baye, & qui en écartent tout autre poisson. La culture des terres est fort négligée, le menu Peuple ne s'occupant que du trafic du tabac.

Leur cruauté pour leurs Esclaves.

Retour des Anglois en Europe.

Après avoir séjourné quatre mois à Bahia, sans aucun secours que ceux du généreux Capitaine, les Anglois s'embarquèrent, sur son Vaisseau le *Saint Ubes*, le 11 Septembre, pour Lisbonne; Ils y arrivèrent le 28 Novembre, après avoir essuyé, par les trente-neuf degrés dix-sept minutes de Latitude Nord, & par les six degrés de Longitude Ouest, une tempête, qui mit leur Vaisseau dans le plus grand danger. Nos Passagers Anglois se rendirent au Comptoir de leur Nation, où ils apprirent que Beaus, Lieutenant du *Wager*, avoit passé, & étoit parti, par le Paquebot, pour l'Angleterre. Les Consuls les firent embarquer pour leur Patrie, à bord du Vaisseau du Roi le *Stirling-Castle*, le 20 de Decembre, & le 1er. Janvier 1743, ils arrivèrent à Spithead, où, après avoir reçû toutes les réprimandes, que méritoient des Officiers rebelles, on leur interdit le service de Sa Majesté, & il fut deffendu de leur payer leurs appointemens. Cet arrêt fait voir, que quelque abus que les Supérieurs fassent de leur autorité, il n'est point de raison qui autorise à en secouer le joug.

1743.

Avantures des huit hommes laissés sur une Côte déserte.

Après avoir conduit, en Angleterre, une partie des Anglois, qui composoient l'Equipage du Vaisseau le *Wager*, le Lecteur sera sans doute curieux d'apprendre la suite des avantures des huit hommes, que la Barque laissa sur la Côte des Patagons. (*d*). Ces malheureux ayant reçû le tonneau, que leurs Compagnons de la Barque leur envoyèrent, par le flot, avec la Lettre, contenant les raisons qui les obligeoient de prendre le large; accablés d'un abandon si barbare, qu'ils supposoient n'être occasionné que par l'incommodité du nombre, ils se laissèrent aller à toutes les fureurs du desespoir, accusant d'ingratitude leurs Compagnons, pour lesquels ils avoient eu le courage de se sacrifier. Ils se trouvoient dans un Pays désert & sauvage, sur une Côte, où les Vaisseaux n'abordent jamais, éloignés de cent lieues de Buenos Ayres, qui encore étoit une Ville ennemie. Leurs corps, épuisés de fatigues & de souffrances, leur rendoient impossibles les efforts nécessaires pour les tirer d'une situation aussi desespérée.

Après

(*d*) Voyez ci-dessus, pag. 374.

SUPPLÉMENT AU VOYAGE D'ANSON.

Après un séjour de quelques mois, pendant lequel ils avoient tenté deux fois de se rendre à Buenos Ayres, mais toûjours en vain, ayant été contraints, faute de vivres, de revenir à leur ancienne cabane; pour comble d'infortune ils perdirent encore quatre des leurs, dont ils trouvèrent deux égorgés, & les deux autres furent sans doute emmenés prisonniers par leurs meurtriers. Fatigués des malheurs, qui, comme à l'envi, les accabloient, nos Anglois se mirent, une troisième fois, en chemin pour Buenos Ayres, aimant mieux s'exposer à tout, & être prisonniers des Espagnols, que de se voir en proye aux animaux féroces, dont cette Contrée est remplie, & aux visites des Indiens, qui égorgèrent leurs misérables Compagnons. Leur dessein fut d'abord de côtoyer la Mer, pour ne pas manquer l'Embouchure de la Rivière de la Plata, & ensuite les bords de ce Fleuve, jusqu'à-ce qu'ils eussent rencontré quelque habitation; mais les dunes de sable, qui règnent le long de cette Côte, & qui sont fort élevées, rendirent leur chemin extrêmement penible; ils marchèrent dix jours avant de trouver la fin de ces sables incommodes. Enfin, ils arrivèrent à l'embouchure d'une Rivière, qu'ils crurent être celle qui faisoit l'objet de toutes leurs espérances; mais voulant la côtoyer, ils rencontrèrent une multitude de ruisseaux bourbeux, qui leur barroient le passage; ils en traversèrent quelques-uns à la nâge; dans d'autres ils enfonçoient quelquefois jusqu'aux épaules. Les obstacles se multiplièrent au point, que quoiqu'il leur fut infiniment douloureux de reculer, lorsqu'ils se croyoient au terme de toutes leurs peines, leur plus court parti fut de retourner à leur ancien quartier. Tant de tentatives infructueuses les firent renoncer pour toûjours au projet d'aller à Buenos Ayres par terre. Revenus à leur triste azile, ils n'osoient plus s'écarter comme ils faisoient auparavant, n'ayant point d'armes pour se deffendre. L'exemple de leurs malheureux Compagnons, & les bêtes féroces, qui sont répanduës sur la Côte, les rendoient extrêmement circonspects; ils y vécurent trois mois de viande cruë, leur industrie ne leur ayant pas suggeré d'autre moyen de faire du feu qu'avec des pierres. Enfin, la Providence les tira du misérable état où ils étoient. Mais laissons le récit de cet heureux événement à l'Auteur même. „ Un soir, „ dit-il, que j'étois resté seul au logis, mes trois Camarades étant allés à „ la quête des provisions, quand je vis le moment de leur retour appro„ cher, je voulus aller à leur rencontre. A peine eus-je fait quelques pas, „ que j'apperçus une douzaine de chevaux, qui venoient à moi au grand „ galop. Je m'arrêtai, & à mesure qu'ils approchoient, je reconnus, à la „ couleur & à l'habillement des Cavaliers qui les montoient, que c'é„ toient des Indiens, ou Patagons. Il n'y avoit plus moyen de fuir, & je „ me crus mort. Je repris mes sens un instant, pour me disposer à atten„ dre ma destinée, avec toute la fermeté dont j'étois capable. Je me pré„ sentai aux Indiens, & me jettant à genoux je leur demandai humblement „ la vie. Dans le même moment j'entendis une voix qui me cria; ne „ craignez rien, *Isaac*, nous sommes tous ici (*e*). C'étoient mes trois Cama„ rades, que les Indiens menoient en croupe. Je laisse à imaginer la „ dou-

Ils sont réduits à quatre.

Vains efforts qu'ils font pour aller à Buenos Ayres.

Ils tombent entre les mains des Indiens.

(*e*) C'étoit Isaac Morris, qui a publié le Journal des avantures de ces huit hommes.

SUPPLÉMENT AU VOYAGE D'ANSON.

„ douce impression que cette parole fit sur mon cœur. Je vis bien que „ puisque les autres n'avoient point eû de mal, je n'avois pas beaucoup „ à craindre.

„ LES Indiens mirent pied à terre; une partie alla visiter nôtre cabane; les autres restèrent auprès de nous le sabre haut, en disposition de „ nous ôter la vie au moindre signe de résistance. Lorsqu'ils eurent tout „ examiné, ils poussèrent trois cris épouvantables, nous firent monter en „ croupe, & nous emmenèrent à quelques miles de-là, sur le bord de la „ Mer, où ils joignirent une douzaine d'autres Indiens, avec quatre cens „ chevaux, dont ils avoient fait capture à la chasse. Ils nous régalèrent „ d'un cheval, qu'ils tuèrent & firent rôtir. Ce mêts, parut délicieux à „ des gens comme nous, réduits, depuis plus de trois mois, à ne vivre „ que de viande cruë. Ils nous firent aussi présent de quelques vieux „ morceaux d'étoffe, pour nous couvrir; car nous étions nuds. J'appris, „ alors, de mes Camarades, le risque que j'avois couru d'être laissé tout „ seul. Ils me dirent, que lorsqu'ils avoient été rencontrés par les Indiens, ceux-ci vouloient les emmener sur le champ à leur rendez-vous, „ & qu'ils avoient eu beaucoup de peine à leur faire comprendre, par „ signes, qu'il y en avoit encore un d'eux, qui étoit resté dans une cabane peu éloignée; ce qui détermina les Indiens à venir m'enlever avec les „ trois autres". L'Auteur eut lieu de se féliciter beaucoup, du bonheur qui l'avoit rendu prisonnier avec eux, ne pouvant rien lui arriver de pis que d'échapper à cet esclavage.

Leur route dans le Pays.

LE lendemain, ils quittèrent le Rivage, pour s'enfoncer dans l'intérieur des Terres, chassant devant eux cette grande troupe de chevaux. Dix-neuf jours de marche vers le Sud-Ouest les firent arriver au second rendez-vous, qui pouvoit être éloigné du premier, d'environ quatre-vingt lieues. Ils s'arrêtèrent dans une vallée, entre deux hautes montagnes, où il y avoit d'excellens pâturages pour les chevaux, & plusieurs petites Rivières, mais point de bois, excepté quelques taillis clairs & peu étendus. Il y avoit, dans cette vallée, une douzaine de cabanes, occupées par un autre parti d'Indiens, qui y avoient leurs familles. Ils parurent dans une admiration singulière de voir des hommes blancs; les Anglois étant les premiers qu'ils eussent encore vûs. Ils séjournèrent un mois dans ce hameau, & ils y furent vendus & achetés nombre de fois. Une paire d'éperons, un bassin de cuivre, quelques plumes d'autruche, & d'autres bagatelles semblables, furent le prix de ces acquisitions. Quelquefois on les jouoit, ou bien on les tiroit au sort, de manière qu'ils changeoient de maître plusieurs fois en un même jour.

On les mène à la Ville principale.

PENDANT ce tems-là, différens partis d'Indiens les joignirent, de retour des courses pour lesquelles ils avoient été détachés. Chaque parti amenoit les chevaux, dont ils avoient fait capture. Le Chef, ou Cacique, les examine & les marque; & l'Auteur fait observer, que ces chevaux ne sont pas inférieurs à ceux d'Europe de la meilleure race. Après leur réunion, ils partirent avec quinze cens chevaux pour la Ville principale, où le Roi de ces Indiens fait sa résidence. Ils employèrent quatre mois à faire ce Voyage. Ces Indiens ont une manière de voyager fort avantageuse; ils por-

portent avec eux leurs cabanes, & tous les ustenciles du ménage. Ces cabanes sont faciles à porter, ne consistant qu'en quelques piquets, dont une partie se met debout, & le reste en travers de l'un à l'autre, & le tout est couvert de peaux de cheval: de-sorte que les cabanes sont tout aussi commodes que nos tentes pour le transport, & qu'elles mettent bien plus à l'abri de la pluye & du froid. L'Auteur croit, par la longueur du chemin, que la Ville principale n'est pas à moins de quatre cens lieues de l'ancien quartier des Anglois. Quand ils furent sur le point d'arriver, les maîtres, à qui ils étoient échus par le dernier achat, se détournèrent pour les emmener à leur Bourgade, qui étoit quatre-vingt lieues au-delà; mais les Indiens, qui arrivèrent à la Ville principale, donnèrent avis de la capture qu'on avoit faite de quatre hommes blancs. Le Roi, qui en fut instruit, dépêcha aussi-tôt un parti de gens à cheval, avec ordre de courir après eux à toute bride, & de les revendiquer comme lui appartenans. Les Anglois furent donc conduits dans la Capitale, composée d'une trentaine de cabanes semblables à toutes les autres, c'est-à-dire petites, basses, & de forme irrégulière; éloignées entr'elles de trois pieds au plus, & n'ayant, pour toute séparation, qu'une palissade à hauteur d'appui, dont chacune est environnée. Ils comparurent devant Sa Majesté Patagone, dont la cabane ne valoit pas mieux que celle des autres. Ce Monarque étoit assis à terre, ayant d'un côté un javelot, de l'autre un arc & des flèches. Toute sa parure consistoit en un tablier d'étoffe, qu'il avoit pendu à la ceinture, & un bonnet de plumes d'autruche, qui lui servoit de diadème. Ils rendirent à ce Roi, les hommages les plus respectueux; & lui dirent qui ils étoient, à quelle fin ils étoient venus dans la Mer du Sud, & par quel malheur ils avoient été conduits dans son Royaume. Le titre d'Ennemis des Espagnols, fut l'attrait le plus grand, pour exciter ce Monarque Indien à bien traiter les Anglois. On leur fit construire une cabane dans l'enceinte de cette Capitale, où ils demeurèrent huit mois, comme Esclaves; leur service se bornoit à aller chercher l'eau & le bois, & à écorcher les chevaux que l'on tuoit.

Ils paroissent devant un Roi Patagon.

Le Pays, qu'habitent ces Indiens, & tout le Continent des Patagons, abondent en pâturages & en chevaux. Le mouton y est assez commun, & il y a du gibier de toute espèce; mais un goût de préférence pour la chair de cheval, leur fait négliger tout le reste. Le climat est extrêmement sain, & si la terre étoit cultivée, il y a apparence qu'elle produiroit d'aussi bons fruits que par-tout ailleurs. On y trouve beaucoup de bois; mais ce ne sont que des taillis, qui viennent naturellement sur les hauteurs, & en divers endroits des vallées; Près de la Mer, on ne voit qu'une Côte sabloneuse & un Pays fort aride.

Qualités du Pays.

Les Patagons sont grands & bien faits; ils ont communément de cinq à six pieds de haut; leur teint est de couleur olivâtre; ils ont le nez & les yeux petits; leur naturel est fort doux, & ils vivent entr'eux avec beaucoup d'union & de charité. Quoiqu'ils ayent un Roi, ce misérable Souverain n'a pas plus de prérogatives qu'un Chef, ou Cacique ordinaire, ni rien à l'extérieur qui le distingue, si ce n'est un tablier, qu'il porte à la ceinture, & que les autres n'ont pas. Ses Sujets sont avec lui comme avec leur égal;

Ses Habitans.



égal; & il vit avec eux sans faste & sans cérémonie. Leur boisson est faite d'une espèce de fruit, qui croit sur des ronces, & qui ressemble assez à nos framboises par la couleur & par le goût; ils boivent de cette liqueur jusqu'à l'ivresse; ils se battent pour l'ordinaire, mais il n'y a jamais de sang répandu; & tout est oublié dès que le sommeil a chassé les vapeurs de cette boisson. Ces Indiens sont errans; le pâturage pour leurs chevaux est ce qui les fixe dans un lieu plutôt que dans un autre. Ils ont quelque foible notion de la Divinité, & rendent une espèce de culte au Soleil & à la Lune. Le jour de la nouvelle Lune est chez eux un jour de solemnité. La Poligamie est inconnue aux Patagons: ils n'ont qu'une femme & ils vivent avec elle en bonne union.

Les Anglois réduits à trois, arrivent à Buenos Ayres.

Ils vont en course tous les Printems, & employent tout l'Eté à chasser, & à prendre des chevaux sauvages, qui sont leur nourriture ordinaire. Lorsque cet heureux tems fut venu, les Anglois firent les plus vives instances pour être conduits à Buenos Ayres, & y être vendus aux Espagnols. On leur accorda leur demande, à l'exception d'un des leurs, qui avoit le teint bazané, & qui fut vendu à un maître, qui l'emmena bien avant dans le Pays. Les trois autres partirent avec une Caravanne, & se rendirent à Buenos Ayres, dont le Gouverneur traita de leur rançon; Ici l'Auteur rend justice à la manière douce, charitable & généreuse, avec laquelle le Cacique les avoit traités. Le Gouverneur Espagnol, après avoir fait rendre compte aux Anglois de leurs avantures, les laissa d'abord libres;

Ils sont envoyés à bord du Vaisseau l'Asie.

mais, quelque-tems après, il les envoya à bord du Vaisseau l'*Asie*, que l'Amiral Pizarro avoit laissé à *Monte Vedio*, Ville située sur le bord du Fleuve, à trente lieues de Buenos Ayres.

Description de Buenos Ayres.

La Ville de Buenos Ayres, que les Anglois furent obligés de quitter, est assez grande, & remplie de Marchands. Son Commerce est très-borné, ne s'étendant qu'aux Colonies Portugaises, qui sont dans le voisinage; encore ce Commerce est-il de contrebande. C'est ici que coule la fameuse Rivière de *la Plata*, l'une des plus grandes de l'Univers; Elle a, à Buenos Ayres, quinze lieues de traverse. Le climat de cette Ville est sain; les vents, les orages, les tonnerres y sont fort fréquens. Tous les grains d'Europe dégénèrent ici au bout de deux ans, & les arbres n'y profitent jamais en grosseur.

Nouveaux malheurs des Anglois.

Nos trois malheureux Anglois se trouvèrent, avec treize autres Prisonniers de la même Nation, sur le Vaisseau l'*Asie*, où ils passèrent plus d'un an, traités comme de vrais Esclaves. Las de porter continuellement des faix la nuit, & d'être excedés de travail le jour, ils complotèrent tous de se sauver à la nâge, dans l'espérance qu'ayant pris terre, ils pourroient parvenir à quelque Habitation Portugaise au Nord de la Rivière; mais ils furent découverts & attrapés en exécutant leur projet, & condamnés aux fers pour quelque-tems. Au milieu des infortunes, dont ils étoient accablés,

Rencontre qu'ils font d'un de leurs Officiers.

ils eurent cependant la consolation de retrouver, à Monte Vedio, M. *Campbell*, Officier de Marine, qui avoit fait naufrage avec eux, dans le Vaisseau le *Wager*, & qui, après avoir gagné quelques-uns des Matelots, dans l'abandon que fit l'Equipage de leur Capitaine, s'empara de la Berge, sous prétexte d'aller chercher dequoi raccommoder les voiles, & retourna auprès

près du Capitaine Cheap dans l'Isle le Wager. Cette réunion inattendue leur présagea une prochaine fin à leurs malheurs. Suivant le récit de Campbell, M. Cheap & ses Compagnons d'infortune, se trouvant abandonnés dans cette Isle, sans espérance de secours humain, ils ne desespérèrent cependant point de leur délivrance. Toute leur occupation, pendant les premiers jours, fut de ramasser des coquillages pour épargner le peu de provisions qu'ils avoient en reserve. Ils étoient douze en tout, & leur nombre s'accrut jusqu'à vingt, par commisération, pour sept ou huit de leurs gens, qui avoient été désertés sur une Côte voisine, pour leur conduite criminelle. Le Capitaine Cheap consentit à les recevoir, se flattant d'en tirer service; car quoique, dans leur situation, le nombre de bouches pût leur être à charge, la multitude des bras leur étoit encore d'une plus grande nécessité.

Supplément au Voyage d'Anson. Avantures du Capitaine Cheap, & de ses gens.

La Berge & l'Esquif, qui faisoient toute leur ressource, avoient grand besoin de réparation; ils les tirèrent sur le Rivage, & ils devinrent tous Artisans & Charpentiers. Le Capitaine lui-même donna l'exemple, & se montra un des plus actifs. Le mois de Novembre fut si mauvais, qu'ils furent contraints de consommer les vivres qu'ils conservoient pour leur route, & qu'ils se trouvèrent réduits à n'avoir, pour toute nourriture, que de l'algue marine, qu'ils accommodoient avec du suif, que le flot amenoit du Navire échoué au Rivage. La disette devenant plus grande de jour en jour, ils résolurent d'aller au Vaisseau, & leur voyage ne fut pas infructueux; ils en tirèrent trois tonnes de bœuf salé, qui les aidèrent à vivre jusqu'à leur départ.

Leur départ de l'Isle le Wager.

Toutes sortes de motifs les pressoient de sortir promptement de l'Isle le Wager, pour tâcher de s'approcher de quelque Terre habitée. Dès que les deux petits Bâtimens furent en état, ils les lancèrent à l'eau. Cheap, Byron & le Chirurgien se mirent dans la Berge, avec huit Rameurs, & Hamilton & Campbell dans l'Esquif, avec quatre Rameurs. En peu d'heures ils furent en Mer; mais le vent devint si fort & la Mer si grosse, que la crainte de couler à fond les obligea de jetter le peu de hardes & de provisions qu'ils avoient à bord. Ils n'en vinrent à cette extrêmité, qu'avec la plus vive douleur; mais l'idée d'une mort inévitable les fit passer par-dessus toutes les raisons qu'ils avoient de sauver au moins quelques vivres. Il ne leur restoit plus de ressource; ils voguoient au hazard sur une Mer furieuse, abandonnés à la merci des vents, qui les jettoient sur la Côte, prêts à être surpris par la nuit, sans sçavoir où ils étoient. Ils n'attendoient que le moment qui les brisât contre quelques rochers, lorsqu'ils apperçurent un passage entre des rochers, qu'ils enfilèrent avec courage, quoiqu'il fut si étroit, qu'à peine les rames pouvoient-elles agir, & dès qu'ils furent entrés, ils trouvèrent un Bassin, à l'abri des vagues & du vent, environné de rochers énormes, dont les pointes perpendiculaires menaçoient d'écraser ceux qui se trouvoient au pied; ils y passèrent la nuit, & les jours suivans ne furent pas plus heureux. Tous les soirs ils couchoient à terre dans les Isles, qui sont en grand nombre sur cette Côte, sans cependant pouvoir contenter cette faim, qui les dévoroit, & dont ils ne modéroient

Supplément au Voyage d'Anson.

roient les ardeurs, que par quelques coquillages & quelques racines, qu'ils trouvoient, & par quelques oyes, qu'ils tuèrent dans ces Isles.

Ils sont forcés d'y retourner.

Il y avoit déja plus de six semaines que les Anglois avoient quitté l'Isle le Wager. Ils étoient sans vivres, sans habits; les difficultés qui comme à l'envi s'opposoient au dessein qu'ils avoient de doubler un Cap, qu'il falloit nécessairement passer pour gagner les Côtes du Chily, joint à la perte de leur Esquif, qui avoit sanci sur ses ancres; les rebutèrent, au point qu'ils prirent la résolution de retourner à l'Isle le Wager. Le long séjour qu'ils avoient fait dans cette Isle, la leur faisoit regarder comme une seconde Patrie, & les incommodités, qu'ils avoient souffertes, depuis leur départ, leur persuadoient, qu'ils y seroient moins mal que par-tout ailleurs.

Secours qu'ils y reçoivent des Indiens.

Ils partirent donc, à la fin de Janvier 1742, pour l'Isle le Wager, où ils arrivèrent excedés de fatigues, & dans la plus grande disette. La Providence leur envoya, de tems en tems, quelques petits secours, qui en les soulageant ranimoient leurs espérances. Vers la mi-Février, il leur arriva deux Canots d'Indiens. Un de ces Indiens, natif de Chiloé, parloit un peu Espagnol; les Anglois lui proposèrent de les conduire à cette Isle, en lui promettant, pour ses peines, de lui abandonner, à leur arrivée, la Berge, & tout ce qui seroit à bord. L'Indien y consentit, & sur le champ ils se préparèrent pour ce Voyage. Quelques différends, qui s'élevèrent entre le Capitaine Cheap & Hamilton, n'empêchèrent cependant point que tous ensemble ne partissent le 6 de Mars. Au bout de trois jours, ils arrivèrent dans une grande Baye, où la femme de cet Indien étoit dans sa cabane, avec deux enfans. Les Anglois y séjournèrent deux fois vingt-quatre heures, après quoi ils s'embarquèrent, avec leur guide, sa femme & ses enfans, & se trouvèrent bien-tôt à l'embouchure d'une Rivière, qu'il fallut franchir; ils se fatiguèrent beaucoup pour vaincre la violence de ce Courant; & ils étoient si exténués, par la disette, qu'un d'eux en mourut. Ils sortirent néanmoins de cette embouchure, presque morts de fatigue & d'inanition, & pour se refaire, ils ne trouvèrent à terre qu'un peu de pourpier sauvage & quelques moules, dont ils firent leur souper. Ce même jour, le Capitaine Cheap, fit une action qui revolta tout son monde. Tandis que ses Compagnons d'infortune étoient employés à la manœuvre pour passer cette Rivière, sans rien avoir à manger, il eût la cruauté de prendre, en leur présence, un morceau de veau marin, & de le manger, sans offrir d'en donner à aucun de ces pauvres malheureux, qui mouroient de faim. Tous les Anglois murmurèrent de cette inhumanité, & même proposèrent d'abandonner le Capitaine. Le matin du jour suivant, l'Indien partit avec sa femme & ses enfans, pour aller chercher des vivres, & il leur indiqua un endroit, où ils pourroient trouver des coquillages; ils y furent avec leur Berge. Dès qu'ils eurent mis pied à terre, ils se dispersèrent pour faire la provision la plus abondante. Aussi-tôt six d'entr'eux, qui s'étoient donnés le mot, rentrèrent dans la Berge, mirent en Mer, & on ne les a jamais revûs.

Ils en partent une seconde fois.

Action desobligeante du Capitaine.

Désertion de six des siens.

Fatale situation des cinq autres.

Ils restoient à cinq (*f*), y compris le Capitaine Cheap, sans armes, sans habits,

(*f*) Tous les autres étoient successivement morts.

bits, sans aucune ressource, dans un désert qui n'étoit que bois & rochers. Ce moment, la plus terrible époque de leur vie, ne leur annonça d'abord, pour l'avenir, que l'assemblage de tous les maux: Ils s'armèrent de force & de constance pour ne pas succomber au desespoir, que leur inspiroit le cruel abandon où ils se voyoient. Au bout de quelque-tems, ils apperçurent un Bâteau en Mer, & par les mouvemens qu'ils se donnèrent, pour faire connoître leur extrêmité, le Canot aborda. C'étoit l'Indien & sa femme, qui les avoient quittés pour aller leur chercher des vivres. Il avoit laissé, auprès des Anglois, un jeune Indien, que ceux qui avoient emmené la Berge avoient pris avec eux, pour leur servir de guide. Ces bonnes gens ne le retrouvant plus, s'imaginèrent que les Anglois l'avoient tué; & craignant pour eux-mêmes un sort semblable, ils se lamentoient de la manière la plus touchante. Les Anglois n'oublièrent rien pour les guerir de leur appréhension, en les assurant qu'il n'arriveroit aucun mal à leur Camarade; que leurs Compagnons ne l'avoient emmené, que pour arriver plus surement & plus vite à l'Isle de Chiloé, & qu'ils auroient pour eux toute sorte d'amitié, pourvû qu'ils voulussent leur rendre le même service. Ils se laissèrent persuader à ces protestations, tirèrent leur Canot à terre & séjournèrent quinze jours dans cet endroit, en attendant l'arrivée de quelques autres Indiens, qui avoient promis de les y venir joindre. Le peu de vivres, qu'ils avoient apporté, suffisoit à peine à les empêcher de mourir de faim. La femme, qui étoit une habile plongeuse, alloit, de tems en tems, chercher des coquillages & du poisson, dans le fond des eaux. Les Anglois vécurent ainsi, jusqu'à l'arrivée des Indiens que l'on attendoit; les chasses abondantes que firent les nouveaux venus, leur rendirent la vie plus aisée; mais il fallut acheter cet avantage par la dépendance où les tenoient les Indiens, qui étant alors le plus grand nombre, se regardoient comme leurs maîtres, & exigeoient d'eux une soumission sans réserve.

Ils sont nourris par les Indiens.

La manière de pêcher de ces Indiens est des plus singulières. Ils entrent dans l'eau presque jusqu'aux épaules, & y étendent leurs filets, qui sont fort courts: ils sont armés chacun d'un bâton, dont ils frappent le poisson lorsqu'il saute, & le précipitent ainsi dans leurs filets: ils ont des chiens dressés pour aller à l'eau, lesquels, à force d'aboyer, effrayent le poisson & le chassent dans les filets: il y a même de ces chiens qui plongent & qui prennent le poisson dans l'eau. La façon d'attraper les veaux marins n'est pas moins particulière: ils n'osent les attaquer en face, parceque ces animaux sont fort hardis, & se deffendent en desespérés; mais ils se coulent le long du rivage avec leurs Canots; & lorsqu'ils apperçoivent des veaux marins à terre, ils vont les surprendre par derrière, fondent dessus & les assomment à coups de massue. Ils sçavent aussi les prendre dans l'eau, au moyen d'une espèce de grand sac, fait de peau de veau marin, à large ouverture, & qui se ferme avec une corde, dont le bout est fortement attaché sur le rivage. Un Indien entre dans l'eau, presentant l'ouverture de ce sac au veau marin; un autre Indien, qui est sur le rivage, épouvante l'animal, qui ne manque point de sauter contre son agresseur, & tombant dans le sac, qui se ferme aussi-tôt, il se trouve pris.

Manière de pêcher de ces Peuples.

Chasse des veaux marins.

SUPPLÉMENT AU VOYAGE D'ANSON.

Chasse d'une espèce d'oyes qui ne volent point.

Il y a, dans ces Cantons, une très-grande abondance d'oiseaux sauvages, parmi lesquels on distingue une espèce d'oye, qui ne vole point, mais qui court aussi vite sur les eaux que les autres volent. Cet oiseau a un duvet très-fin, que les femmes Indiennes filent. Elles en font des couvertures, qu'elles vendent aux Espagnols. Pour prendre ces oiseaux, les Indiens vont la nuit sur le rivage: ils portent avec eux une écorce d'arbre, qui étant bien séche, brule comme une chandelle; ils en font des torches qu'ils allument; les oiseaux, éblouis de cette clarté, restent immobiles, & se laissent assommer à coups de bâton.

Habitans du Pays, & leur caractère.

Ce Pays est habité par différentes Nations d'Indiens; les uns se nomment *Patagons*, les autres *Coucous*, & les autres *Chonos*. Les Coucous sont ceux avec qui les Anglois ont le plus vécu. Leur naturel est doux, mais leur grossiéreté extrême; ils sont d'une saleté à faire horreur; la vermine, qui les couvre, est pour eux un mets fort délicat. Ils mangent presque toute leur viande rotie. Libres dans le commerce des femmes, ils ne font aucun scrupule d'habiter avec leurs sœurs & leurs propres filles, & d'épouser la mère & la fille tout ensemble. Ils ont de certaines fêtes, qu'ils solemnisent d'une manière étrange. Ces Indiens sont de moyenne taille; ils jouissent d'une santé fort constante, & sont extraordinairement robustes. Ils n'enterrent point leurs morts; mais ils les placent sur des *échaffauts* hauts de six pieds, en leur donnant la même attitude que les enfans ont dans le ventre de leur mère. Leur langue est très-rude, & abonde en aspirations fortes, dont la prononciation est du gosier. Leurs Canots sont construits avec des planches affermies ensemble par des cuirs épais. Leur grandeur ordinaire est de trois planches; une qui fait le fond, & les deux autres les cotés. Il y en a de plus spacieux, qui ont cinq planches. Leur habillement est le même que celui des autres Indiens, que les Anglois avoient vûs d'abord à l'Isle le Wager. Leurs femmes n'ont qu'un morceau de toile ou d'étoffe autour de la ceinture. Toutes leurs armes consistent en des dards, faits d'os de poisson, qu'ils lancent avec beaucoup d'adresse, sans manquer presque jamais leur but.

Les Anglois sont transportés à l'Isle de Chiloé.

Vers la mi-Mars, les Anglois, réduits au nombre de cinq, s'embarquèrent avec les Indiens, dans cinq Canots, pour se rendre à Chiloé; leurs Conducteurs ne les ayant ainsi séparés que pour être absolument les maîtres d'eux. Après six jours d'un travail pénible, dans lesquels ils avoient passé une Rivière très-rapide, qui se jette dans la Mer par plusieurs branches, ils furent contraints de trainer leurs Canots à travers des Bois, pour gagner une autre Rivière, à la distance de huit miles, qui les conduisit à la Mer, par laquelle ils devoient se rendre à l'Isle de Chiloé; Ils apprirent, en chemin, des nouvelles de la Pinque *Anne*, un des Bâtimens de l'Escadre de M. Anson, qui avoit mouillé dans ces Parages, avant de rejoindre ce Chef d'Escadre. Après avoir essuyé toutes sortes de dangers, & perdu encore un de leurs Compagnons (*g*), les Anglois arrivèrent enfin à l'Isle de Chiloé, habitée par des Indiens & des Espagnols; En y débarquant, ces pauvres malheureux éprouvèrent ce soulagement de cœur qu'opère l'idée d'un repos prochain, aprés de longues souf-

(*g*) C'étoit M. *Elliot*, le Chirurgien, qui mourut peu de jours après leur embarquement.

souffrances. On étoit à la fin de Juin; & quoique cette Isle ne soit qu'à quarante-trois degrés de Latitude Méridionale, il y faisoit un froid extraordinaire. Les Anglois, y furent reçus, par les Indiens du Pays, avec toute l'amitié & l'humanité possibles; sur-tout le Capitaine Cheap, qui étoit mourant, les toucha d'une si grande compassion, qu'ils en prirent un soin particulier, & il se remit en peu de tems de ses fatigues.

Supplément au Voyage d'Anson.

Ils sont remis aux Espagnols.

Quelque-tems après, les Indiens, qui avoient envoyé un Exprès à *Castro*, au Corregidor Espagnol, leur dirent, qu'ils avoient ordre de les mener dans une cabane éloignée, & de les remettre entre les mains d'un Officier Espagnol, chargé de les conduire au Corregidor. Ils partirent, & n'arrivèrent que de nuit à Castro. Lorsqu'ils furent près de la Ville, on leur deffendit d'avancer jusqu'à-ce qu'on eût donné avis de leur arrivée à l'Officier commandant. Enfin, ils furent introduits chez le Corregidor, qui les envoya au Collége des Jesuites, où ils furent parfaitement bien traités. Le Gouverneur, qui demeuroit à *Chaco*, au Nord de l'Isle, les fit ensuite chercher, en observant les mêmes précautions qu'on avoit prises à Castro, & ils y reçurent l'accueil le plus favorable.

Description de l'Isle de Chiloé.

Il s'en faut bien, au rapport de ces Anglois, que l'Isle de Chiloé soit aussi fertile que le prétend le Voyageur *Shelvoke*, qui l'a comparée à l'Isle de Wight. C'est au contraire un des plus mauvais Pays de l'Amerique, & il n'y a aucune Colonie Espagnole aussi misérable que celle-ci. Le climat est humide & mal sain. Il y a très-peu de froment, parceque les pluyes continuelles le font pourrir en terre. Le pain que l'on mange est fait de farine de *Topinambour:* Il est vrai que ce fruit est ici de meilleure qualité qu'en aucun autre endroit, & il y en a grande abondance. L'orge y est fort commun; on s'en sert pour faire cette liqueur, qu'on nomme *Chica*; on en fait aussi des gâteaux, qui sont assez bons. Les autres mets sont le poisson, les coquillages, & le cochon, dont la chair est fort succulente, & dont on fait d'excellens jambons. Il y a quelques moutons, quelques vaches, & des chevaux. Le défaut de pâturages est un obstacle à la propagation de ces animaux, qui sont tous d'une maigreur extraordinaire.

Ses Habitans.

Les Habitans sont tous fort pauvres. Leurs maisons sont de simples cabanes couvertes de chaume, & sans cheminée: ils se contentent d'allumer du feu au milieu, & ils en sont quittes pour être aveuglés par la fumée. Leur habillement est composé d'une étoffe grossière, que l'on nomme *Drap du Perou*, & il n'y a que les personnes de distinction qui portent du linge. On reçoit ces marchandises d'un Vaisseau de Lima, qui arrive à Chaco une fois tous les ans, & qui vient y charger des jambons & du bois de sapin, dont cette Isle est presque entièrement couverte. L'herbe du Paraguay est ici fort commune. On la tire du Paraguay même, & on la prend comme du thé. Cette boisson est très-ordinaire dans le Perou & le Chily. Les Espagnols de Chiloé parlent tous le langage Indien, qui est fort différent de celui des Patagons & des Coucous. Ce langage a beaucoup d'énergie & de douceur, & on lui donne la préference sur l'Espagnol même.

Havre de Chaco.

Il y a, à Chaco, un Havre excellent; mais l'entrée en est fort dangereuse pour les Vaisseaux, y ayant, dans le milieu, un rocher caché, & le flux

flux de la marée y donnant avec beaucoup de violence. La Ville n'est qu'un amas de méchantes chaumières, dispersées en très-petit nombre. Au bout de la Ville, du côté de la Mer, est un Fort de terre, entouré d'un fossé & d'une palissade avec treize canons, dont quatre battent la Campagne, & neuf l'entrée du Havre. La Garnison n'est composée que de huit Soldats & de trois Officiers. A deux lieues, au Nord-Est, est l'Isle de *Calabucco*, où il y a une Garnison à-peu-près semblable.

Arrivée des quatre Anglois au Chily.

Les quatre Anglois furent embarqués sur le Vaisseau de Lima, qui étoit arrivé vers la mi-Décembre, & partirent le 2 Janvier 1743; ils furent quatre jours à se rendre à *Velprisio*, dans le Chily, à trente-trois degrés de Latitude Sud, où ils mouillèrent l'ancre. Le Gouverneur de cette Place les fit mettre dans un cachot, & ils ne durent un traitement plus moderé qu'au Président de *San Jago*, Don Joseph *Manso*, qui les ayant fait venir, leur accorda la liberté, & les logea commodément chez un Gentilhomme Anglois, qui eût pour eux des attentions aussi tendres que s'ils avoient été ses frères. Il étoit à présumer que quatre hommes, d'une même Nation, ayant chacun les mêmes intérêts, & Compagnons des mêmes infortunes, se tiendroient unis, & que la discorde, qui avoit causé la plus grande partie de leurs malheurs, ne troubleroit plus un si petit nombre; cependant ils ne furent pas exempts des divisions qu'avoit occasionné le caractère dur de M. Cheap, au point que Campbell fut obligé de se séparer de ses trois Compagnons, & de prendre un logement à part.

Leur séparation.

Cheap & deux autres s'embarquent pour l'Europe.

Après un an de séjour à San Jago, l'arrangement fait entre les Cours d'Espagne & d'Angleterre, pour l'échange des Prisonniers, leur donna la liberté de retourner en Europe, quand ils le jugeroient à propos. Un Vaisseau François, arrivé à Velprisio, servit à M. M. Cheap, Hamilton & Byron, pour repasser dans leur Patrie; Campbell pria l'Amiral Pizarro, qui étoit venu de Buenos Ayres, où il avoit laissé son Vaisseau, & qui y retournoit pour se rendre en Espagne, de lui permettre de l'accompagner, ce que cet Amiral lui accorda le plus gracieusement du monde.

Remarques sur le Chily.

Quelques remarques particulières que firent les Anglois, pendant leur séjour dans ces Contrées, peuvent suivre ici le récit de leurs avantures, sans devoir paroitre anticiper les Descriptions générales de l'Amerique.

Le Chily est un fort grand Royaume, où il ne manque que des Habitans industrieux pour devenir un des meilleurs Pays de l'Univers. Sa longueur occupe en grande partie la Côte Occidentale de l'Amerique Méridionale. On y trouve cinq Ports excellens. *Baldivia* au Midi, à quarante degrés de Latitude Sud, est une Ville située sur la frontière qui sépare les Espagnols d'une Nation belliqueuse d'Indiens, qui sont continuellement en guerre avec eux, & ne leur font jamais de quartier. Ces Indiens possédent les plus riches Mines d'argent de l'Amérique, & ce métal est si commun, parmi eux, qu'ils en ferrent leurs chevaux. Ils sont braves, font la Guerre en règle & combattent en bon ordre. Baldivia est münie de Fortifications, qui la mettent à l'abri des insultes de cette Nation redoutable. La *Conception* est un autre Port. C'est-là que se rendent tous les ans, au mois de Décembre, les Indiens des environs, pour renouveller, en présence du Gouverneur,

Baldivia.

La Conception.

neur, le Traité d'alliance entre les deux Nations, ou pour le rompre avec solemnité. Si l'on est d'accord sur les articles proposés de part & d'autre, les Indiens présentent un agneau & lui coupent la tête en signe de Paix. Si l'on ne convient point ensemble, ils rapportent leur agneau en vie, & la déclaration de Guerre est faite. Ces Indiens ne connoissent aucune sorte d'écriture. Pour se souvenir de leurs faits, & faire leurs calculs, ils ont une longue ficelle pleine de nœuds; & c'est en comptant ces nœuds qu'ils se rappellent les différentes choses dont ils ont à traiter. Ce sont eux qui font ces belles couvertures de duvet d'oye sauvage, qu'ils vendent aux Espagnols.

Velprisio.

Velprisio est le principal Port du Chily. La Ville est très-petite, & tous ses Habitans consistent en Matelots & Porte-faix. Elle a deux Forteresses; la première, qui est en fort bon état, est munie de vingt-deux pièces de canons. La seconde, qu'on nomme le *Vieux Chateau*, est bâtie au pied d'une haute montagne, & commande l'entrée du Port, avec des Batteries rasantes.

Cockimbo & Corpéepo.

Cockimbo & *Corpéepo* sont les deux derniers Ports. Le Commerce de ces deux Villes n'est pas considérable. Elles envoyent à Lima des mulets, du froment, du bœuf salé, des fruits, de l'or en barre, & de l'herbe du Paraguay; elles en retirent du sucre & de la grosse toile pour l'usage de leurs Indiens, & de leurs Négres. Elles envoyent aussi à Buenos Ayres des vins, des fruits, des collars monnoyés; & en retirent des velours, des soyes, & des vêtemens: mais ce dernier Commerce est prohibé, & ne peut se faire que par contrebande.

Qualités du Pays.

Le Climat du Chily est un des plus sains du Monde entier. San Jago étant à trente-trois degrés de Latitude Sud, devroit naturellement être sujette à de grandes chaleurs, est cependant, au plus fort de l'Eté, dans une temperature agréable. Le voisinage des montagnes de la Cordelière, dont les cimes élevées sont toûjours couvertes de neige, y entretient cet air temperé. La terre est d'une fertilité incomparable; il suffit de la gratter & d'y semer du grain, pour que, sans aucune culture, elle produise au centuple. Il y a de toute espèce d'arbres fruitiers: pommes, poires, pêches, abricots, prunes, cerises, raisins, limons, oranges; tous ces fruits sont ici fort communs. Le pâturage est des meilleurs, & l'on y engraisse une quantité prodigieuse de bétail. Le bœuf & le mouton y sont excellens.

Les Chiliens sont tous Cavaliers.

Les Habitans du Chily ont de fort beaux chevaux à tout usage. Il y en a dont le pas est aussi vite que le galop ordinaire. Les Chiliens sont tous bons Cavaliers; ils ont toûjours, à la porte de leurs maisons, des chevaux sellés & bridés, dont ils se servent pour les plus petites courses, ne fut-ce que pour aller d'une maison à une autre. Les gens de la Campagne sont forts & vigoureux: mais la bonté du Pays, qui leur donne, sans beaucoup de travail, bien au-delà du nécessaire, les rend extrêmement paresseux.

Mines du Chily.

On trouve, au Chily, des Mines d'or, d'argent, de cuivre, de fer, d'étain, de plomb & de vif argent. Si ces richesses étoient entre les mains de gens qui sçussent les faire valoir, elles produiroient au-delà de toute imagination; mais les Chiliens ne sont point au fait de l'art d'exploiter les Mines, & elles leur rendent très-peu. Ils ne sçavent point extraire le mercure; ils ne font aucun cas du plomb. L'or, quoique très-abondant, reste

dans

SUPPLÉMENT AU VOYAGE D'ANSON.

dans la Mine, faute d'Ouvriers intelligens, & ce qu'ils en tirent eſt peu de choſe, en comparaiſon de ce qu'on en pourroit tirer. La pareſſe des Ouvriers contribue à l'abandon que l'on fait de tant de tréſors. Dès qu'ils ont amaſſé une certaine ſomme, ils quittent l'ouvrage, & n'y reviennent point que cet argent ne ſoit dépenſé. Le ſeul métal, dont on tire au Chily quelque avantage, c'eſt le cuivre; on en fournit tout le Perou.

San Jago.

SAN JAGO eſt la principale Ville du Chily; elle eſt ſituée dans un vallon charmant. Ses maiſons ſont très-bien bâties, quoique baſſes, & n'ayant que le rez-de-chauſſée, à cauſe des tremblemens de terre, dont les ſecouſſes ſe font ſentir preſque toutes les ſemaines. Le vallon qui l'environne eſt coupé de pluſieurs Rivières, qui fourniſſent beaucoup de poiſſon, & en particulier d'excellentes truites. Les Habitans de San Jago ſont Eſpagnols & Indiens, & il y a beaucoup d'Eſclaves Négres. La chaſſe des taureaux ſauvages eſt leur principal amuſement. Leur adreſſe n'eſt pas moindre en ce genre que celle des Patagons dans la chaſſe des chevaux; ils s'y prennent de la même manière pour arrêter le taureau, en courant après lui, & lui jettant un nœud coulant, qui le ſerre par le cou, ou par les cornes.

Campbell, dernier des quatre Anglois, en part avec l'Amiral Pizarro, pour Buenos Ayres.

CAMPBELL partit, le 20 Janvier 1745, avec l'Amiral Pizarro, pour ſe rendre à Buenos Ayres; ils montèrent ſur des mulets, pour traverſer les montagnes de la Cordelière. Les vaſtes plaines, qui ſont entre San Jago & Buenos Ayres, rendent ce trajet difficile, ſoit par les chemins, qui, bordés d'affreux précipices, n'offrent à la vûe qu'une mort certaine, ſoit par les dangers de la rencontre des tigres & des lions, qui y ſont en grand nombre, ſoit encore par la crainte d'une Nation redoutable de Patagons, ennemie jurée des Eſpagnols, & d'un caractère fort féroce.

Habitans de l'intérieur du Pays.

CES Indiens ſont, comme tous les autres Patagons, de haute taille & d'un teint baſané. Leurs armes ſont la lance & la fronde, qu'ils manient avec beaucoup de dextérité; ils ſe diſperſent en différens partis dans ces vaſtes plaines, ayant chacun leur Chef, ou Cacique. Lorſque quelqu'un de ces Caciques en invite un autre pour lui prêter ſecours, dans quelque expédition contre les Eſpagnols, il ne peut ſe ſéparer du Cacique auxiliaire que lorſque l'expédition eſt achevée, & s'il le quittoit, il s'expoſeroit à avoir la tête tranchée par ſes gens, qui ne pardonnent point ces infidélités. Ils ſont tous bons Cavaliers; ils montent à cheval à-peu-près comme nos Huſſards d'Europe. Leurs ſelles ſont plates & minces comme celles d'Angleterre; leurs étriers ne ſont qu'un morceau de bois, où il y a un trou pour y fourrer le gros doigt du pied; leurs brides ſont de crin, & le mors eſt de bois. Ils n'ont point de demeure fixe; ils ſont errans, & par-là même inacceſſibles; ils font de tems en tems des courſes ſur les frontières Eſpagnoles, & enlèvent le bétail & les habitans. De tous les Priſonniers qu'ils font, ils ne gardent que les femmes & les enfans, pour en faire des Eſclaves, & tuent tout le reſte; ils ſe battent contre les tigres avec beaucoup d'intrépidité & d'adreſſe. L'Indien porte de la main gauche un bâton, qui a neuf pouces de longueur, avec une garde d'oſier pour garantir la main; il tient de la droite un coutelas, & avec ces armes il va

au-

au-devant du tigre, ou le voit venir. Lorsque l'animal est pris, l'Indien lui pousse son bâton dans la gueule, en même-tems qu'il lui enfonce le coutelas dans le ventre. Le tigre est attaqué, renversé & tué presque en un clin d'œil. Il est vrai que si l'Indien manque son coup, & qu'il n'ait pas l'adresse de prendre le moment, pour user du bâton & du coutelas, le tigre gagne sur lui l'avantage, & le dévore.

SUPPLÉMENT AU VOYAGE D'ANSON.

Réunion des Anglois.

Après un Voyage des plus disgracieux par sa longueur, l'aridité du Pays, & la chaleur extrême du climat, nos Voyageurs arrivèrent, le 10 de Mars, à Buenos Ayres; d'où Campbell se rendit, avec l'Amiral Pizarro, à Monte Vedio, où il rencontra ses malheureux Compagnons prisonniers, à bord du Vaisseau l'*Asie*.

La joye de leur réunion devint encore plus grande, par la connoissance de leurs malheurs réciproques. Ils ne pouvoient assez admirer la Providence, qui après les avoir fait passer par de si rudes épreuves, en les dispersant sur diverses Terres barbares, les faisoit rencontrer dans un lieu propre à remplir le desir qu'ils avoient tous de revoir leur Patrie.

Ils restèrent à Monte Vedio, jusqu'au 13 d'Octobre de la même année, qu'ils s'embarquèrent sur l'*Asie* pour se rendre en Espagne.

Description de Monte Vedio.

Monte Vedio est une Ville nouvellement bâtie; Il y a fort peu d'Habitans & encore moins de Commerce. Le Havre est bon pour de petits Bâtimens; mais, il n'a pas plus de dix-sept pieds d'eau en haute marée. Cependant l'*Asie* y a séjourné deux ans; il est vrai qu'on avoit été obligé de lui ôter son gouvernail, faute d'eau, & que ce Navire étoit enfoncé dans la bourbe, sans en souffrir aucun dommage. La Garnison de Monte Vedio n'excède pas cent hommes. Le Port est deffendu par une Forteresse, où il y a quinze pièces de canon. Le Pays aux environs est beau & fertile, & fournit abondamment à tous les besoins; On pourroit même y recueillir beaucoup de vin, les vignes y réussissant à merveille. Il y a, auprès de Monte Vedio, des Mines d'or & de Diamans. On en tire, que l'on vend aux Portugais de Rio Grande, lesquels y viennent commercer par la Rivière *Noire*, qui se jette dans la Rivière de la Plata. Au-dessous de Monte Vedio, est un très-beau Port, nommé *Malduna*. L'embouchure en est étroite; mais il peut contenir deux cens Vaisseaux. Ce Havre est un des plus assurés qui soyent dans le Monde; il n'a besoin d'aucun arrangement & d'aucune commodité, la Nature les lui ayant toutes données. Monte Vedio & Malduna sont au Nord de la Rivière. Du côté du Sud, on trouve un autre bon Port, que les Espagnols nomment l'*Insanada de Baragon*.

Port Malduna.

Port Baragon.

Retour des Anglois en Europe.

Le retour du Vaisseau l'*Asie*, jusqu'au Cap Finistere, n'eut rien de remarquable, si ce n'est la revolte d'*Orellana*, dont le récit sera mieux placé dans l'Article suivant, avec les avantures de l'Escadre Espagnole. A leur arrivée au Port de *Corkuion*, les Anglois furent enfermés dans une étroite prison; mais Campbell fut envoyé à Madrid, où il obtint un Passeport, avec lequel il se rendit à Lisbonne & de-là en Angleterre (*f*). Quelque-tems après

(*f*) M. Anson lui reproche d'avoir changé de Religion à San Jago, & de s'être donné ensuite beaucoup de mouvemens inutiles pour entrer au service de l'Espagne; deux

SUPPLÉMENT AU VOYAGE D'ANSON.

près, la Cour d'Espagne fit partir le reste des Anglois pour Porto, & là ils s'embarquèrent, le 28 d'Avril, pour Londres, où ils arrivèrent le 8 Juillet 1746.

TELLE a été la fin d'un Voyage de près de six ans, qui, après les avoir rendus le jouet d'une foule d'accidens, tous plus déplorables les uns que les autres, les a laissés sans fortune, sans ressource, sans protection, privés de leurs appointemens & traités comme des Rebelles; heureux encore qu'on n'aît pas voulu pousser plus loin le châtiment dû à leur attentat contre leur Capitaine.

deux points importans, qu'on peut prouver, & sur lesquels il a aussi jugé à propos de garder un profond silence, dans le récit qu'il a publié de ses avantures.

PIZARRO. 1740.

§. XIII.

Histoire de l'Escadre Espagnole, commandée par Don Joseph Pizarro.

But de l'équipement de l'Escadre Espagnole de Pizarro.

L'ESCADRE équipée par ordre de la Cour d'Espagne, pour observer les mouvemens des Anglois, & traverser l'exécution de leurs projets, a tant de rapport à l'expédition de M. Anson, que l'histoire n'en seroit pas achevée, si l'on n'ajoûtoit ici le récit de ses malheurs, dont on a été informé par des lettres interceptées & par d'autres voyes.

Sa force.

CETTE Escadre étoit composée des Vaisseaux de Guerre suivans. L'*Asie*, de soixante-six pièces de canon, & de sept cens hommes, monté par l'Amiral Don Joseph Pizarro; Le *Guipuscoa*, de soixante & quatorze pièces, & de sept cens hommes. L'*Hermione*, de cinquante-quatre pièces, & de cinq cens hommes. L'*Espérance*, de cinquante pièces, & de trois cens cinquante hommes; & le *St. Etienne*, de quarante pièces, & de trois cens cinquante hommes, avec une Patache de vingt pièces. Ces Vaisseaux, outre leurs Matelots & leurs Soldats de Marine, avoient à bord un vieux Régiment d'Infanterie Espagnole, destiné à renforcer les Garnisons le long de la Côte de la Mer du Sud.

Elle cherche à gagner de vitesse sur les Anglois.

APRÈS que cette Flotte eut croisé durant quelques jours, sous le vent de Madère, où M. Anson apprit les premières nouvelles de son arrivée, elle fit voile, au commencement de Novembre 1740, pour la Rivière de la Plata, où elle mouilla, dans la Baye de *Maldonado*, à l'Embouchure de cette Rivière. L'Amiral Pizarro fit sur le champ demander des vivres à Buenos Ayres, n'en ayant pris avec lui, à son départ d'Espagne, que pour quatre mois. Tandis que les Espagnols attendoient des provisions en cet endroit, ils reçurent avis, de la part du Gouverneur Portugais de Sainte Catherine, que M. Anson étoit arrivé à cette Isle, le 21 Décembre, & se préparoit à remettre en Mer avec toute la diligence possible. La démarche de ce Gouverneur, contraire aux loix de la neutralité, passa, dans l'esprit des Anglois, pour une véritable trahison; Elle fut fort avantageuse à Pizarro, qui malgré la supériorité de ses forces, avoit des raisons, & même à ce qu'on prétend des ordres, d'éviter celle de M. Anson, partout excepté dans la Mer du Sud. D'ailleurs il souhaitoit fort de doubler le

le Cap de Horn avant les Anglois, persuadé qu'il parviendroit par-là plus aisément à bout de déconcerter leurs desseins. C'est ce qui le détermina, aussi-tôt qu'il les sçut dans le voisinage, à continuer sa route avec les cinq grands Vaisseaux: la Patache ayant été jugée hors d'état de faire le Voyage, fut dégradée, & on en tira l'Equipage. L'Amiral Espagnol, après s'être arrêté dix-sept jours dans la Baye de Maldonado, en partit, le 22 Janvier 1741, sans attendre ses provisions, qui arrivèrent, au lieu de leur destination, un jour ou deux après son départ. Cependant quelque diligence qu'il fit pour s'éloigner, les Anglois quittèrent la Rade de Ste. Catherine quatre jours avant qu'il mit à la voile, & dans leur trajet jusqu'au Cap de Horn, les deux Escadres se trouvèrent quelquefois si près l'une de l'autre, que la *Perle*, un des Vaisseaux de celle de M. Anson, étant séparée du reste, donna dans la Flotte Espagnole, & ayant pris l'*Asie* pour le *Centurion*, pensa tomber entre les mains de l'Ennemi, & ne se sauva qu'à peine, ayant été à la portée du canon du Vaisseau Amiral.

Les Espagnols étoient partis trop tard de Maldonado, pour pouvoir se flatter d'arriver, avant l'Equinoxe, à la hauteur du Cap de Horn, & ils avoient lieu de craindre un tems orageux, en doublant ce Cap en cette saison. Pour surmonter cette difficulté, d'autant plus grande, que les Matelots Espagnols, accoutumés à naviger dans un Pays, où l'on a presque toûjours beau tems, n'entreprenoient pas volontiers une traversée si dangereuse, on avança, à ces derniers, une partie de leur paye en marchandises de l'Europe, avec permission d'en faire commerce dans la Mer du Sud. Le profit qu'ils pouvoient espérer d'en retirer, étoit un motif propre à les encourager à bien faire leur devoir, & à supporter, avec patience, les dangers auxquels ils devoient être probablement exposés, avant que d'arriver sur la Côte du Perou.

Dispersion de cette Escadre à la hauteur du Cap de Horn.

Vers la fin de Février, Pizarro avec son Escadre, ayant dépassé la hauteur du Cap de Horn, porta à l'Ouest, dans l'intention de le doubler; mais la nuit du 28, comme ils avoient le cap au vent, le *Guipuscoa*, l'*Hermione* & l'*Espérance*, furent séparés de l'Amiral; & le 6 de Mars suivant, le premier de ces Vaisseaux perdit de vûe les deux autres. Le 7, qui étoit le lendemain du jour que les Anglois passèrent le Détroit de le Maire; il s'éleva une furieuse tempête du Nord-Ouest, qui, malgré tous les efforts des Matelots, chassa l'Escadre du côté de l'Est, & l'obligea, après plusieurs tentatives inutiles, de prendre sa route vers la Rivière de la Plata, où Pizarro arriva vers la mi-May, & fut joint, peu de jours après, par l'*Espérance* & le *St. Etienne*. On croit que l'*Hermione* doit avoir péri en Mer; car on n'en a eu depuis aucune nouvelle. Le *Guipuscoa* échoua sur la Côte du Bresil & coula à fond. Les maux de tous les genres, que les Espagnols éprouvèrent, dans cette malheureuse Navigation, ne peuvent être comparés qu'à ceux que les mêmes tempêtes firent essuyer aux Anglois dans ce climat. Il y eut, à la vérité, quelque différence entre les infortunes des uns & des autres; mais telle cependant, qu'il seroit difficile de décider quelle des deux situations étoit la plus digne de pitié. Car, aux malheurs, qui leur étoient communs, comme des agrets endommagés, des

Retour de l'Amiral & de deux autres Vaisseaux à la Plata.

Leurs disgraces.

PIZARRO. 1741.

Navires qui faiſoient eau, & les fatigues, auſſi bien que l'abbattement, qui accompagnent néceſſairement de pareils deſaſtres, ſe joignoit encore, ſur l'Eſcadre Angloiſe, une maladie deſtructive & incurable, & ſur celle des Eſpagnols, une cruelle famine; Ces derniers, ſoit par la précipitation de leur départ, ſoit parcequ'ils eſpéroient de trouver des vivres à Buenos Ayres, ſoit enfin par quelques autres motifs plus difficiles à deviner, étoient partis d'Eſpagne, comme on l'a déja obſervé, n'ayant de proviſions à bord que pour quatre mois, & encore en les ménageant bien. Ainſi, quand les tempêtes, qu'ils eſſuyèrent à la hauteur du Cap de Horn, les contraignirent à tenir la Mer un mois ou plus au-delà de leur attente, ils ſe virent réduits à de ſi triſtes extrêmités, que des rats, qu'on avoit le bonheur de prendre, ſe vendoient quatre écus la pièce, & qu'un Matelot cacha, pendant quelques jours, la mort de ſon Camarade, & reſta, durant ce tems, dans le même branle avec le cadavre, dans l'unique vûe de profiter de deux rations. Dans une ſi affreuſe ſituation, qu'ils ne ſoupçonnoient guères pouvoir devenir plus terrible, ils découvrirent une conſpiration formée par les Soldats de Marine du Vaiſſeau Amiral. Un projet ſi deſeſpéré leur avoit été ſuggeré principalement par l'excès de la miſère qu'ils ſouffroient: car quoique les Conſpirateurs ne ſe propoſaſſent pas moins que de maſſacrer les Officiers & tout l'Equipage, le but de cette ſanguinaire réſolution ſe réduiſoit néanmoins au deſir de ſoulager leur faim, en s'appropriant tous les vivres du Vaiſſeau. Leur deſſein fut découvert, par un Confeſſeur, dans le tems qu'ils étoient ſur le point de l'exécuter, & trois de leurs Chefs furent ſur le champ punis de mort. Mais quoique la conſpiration fut étouffée, leurs ſouffrances n'en augmentèrent pas moins de jour en jour, au point que les trois Vaiſſeaux, qui ſe ſauvèrent, perdirent la plus grande partie de leur monde, par la fatigue, les maladies & la faim. L'*Aſie*, leur Vaiſſeau Amiral, arriva à *Monte Vedio*, dans la Rivière de la Plata, avec la moitié de ſon Equipage; le *St. Etienne* ſe trouvoit dans le même état, quand il jetta l'ancre dans la Baye de *Baragan*, l'*Eſpérance* fut plus malheureux encore; De quatre cens cinquante hommes qu'il avoit, en partant d'Eſpagne, il n'en reſta que cinquante-huit en vie, & tout le Régiment d'Infanterie périt, à l'exception de ſoixante hommes. On peut ſe former une idée de ce que les Eſpagnols ſouffrirent en cette occaſion, par les circonſtances qu'on a appriſes du ſort du *Guipuſcoa*, dans une Lettre que Don Joſeph *Mendinuetta*, Capitaine de ce Vaiſſeau, écrivit à une perſonne de diſtinction à Lima, & dont la Copie étoit tombée entre les mains des Anglois.

Conſpiration découverte ſur le Vaiſſeau Amiral.

Ses pertes.

Sort funeſte d'un autre Navire.

„ Le *Guipuſcoa* fut ſéparé de l'*Hermione* & de l'*Eſpérance*, par un brouillard épais, le 6 de Mars, étant alors, ſuivant l'eſtime, au Sud-Eſt de „ la Terre des Etats, & portant à l'Oueſt, la nuit ſuivante, il s'éleva „ une ſi furieuſe tempête du Nord-Oueſt, que vers les dix heures & demie, la grande voile fut déchirée, & qu'on n'oſa faire ſervir que la „ miſaine: Le Vaiſſeau faiſoit dix nœuds par heure, avec une Mer prodigieuſement agitée, & ſouvent le Couroir étoit ſous l'eau. La tempête fendit auſſi ſon grand mât; & le Navire faiſoit tellement eau, que

„ mal-

„ malgré quatre pompes, & toutes les bailles, on eut grand peine à le sauver. Le calme arriva le 19; mais la Mer resta si haute, que le roulis fit entr'ouvrir tous les hauts du Navire & les coutures, & fit carguer les abouts & la plûpart des courbes, les chevilles étant déhallées par la violence du roulis. Malgré ces accidens & plusieurs autres arrivés, tant au corps du Navire qu'aux agrets, on ne laissa pas de continuër à porter à l'Ouest jusqu'au 12. On étoit alors vers les soixante degrés de Latitude Méridionale, avec très-peu de vivres, & chaque jour, quelques gens de l'Equipage, à force de pomper, mouroient de lassitude. Ceux qui leur survivoient avoient entiérement perdu courage; tant à cause du travail & de la faim, que de la rigueur du tems, le tillac étant couvert de neige à la hauteur de deux empans. Le vent continuant à être toûjours à l'Ouest, & très-violent, ce qui les mettoit dans l'impossibilité de doubler le Cap de Horn, ils se déterminèrent à regagner la Rivière de la Plata. Le 22, ils furent obligés de jetter en Mer une bonne partie de leurs canons, & une ancre, & de passer six fois le cable autour du Vaisseau, pour l'empêcher de s'ouvrir. Le 4 Avril, la Mer étant fort agitée, quoiqu'il fît peu de vent, le Vaisseau se tourmenta si fort, qu'il perdit en peu d'heures son grand mât, celui de misaine, & celui d'artimon; &, pour comble de malheur, ils furent réduits à la nécessité de couper leur beaupré, pour relever un peu la proue, qui avoit une voye d'eau. Vers ce tems-là, l'Equipage étoit diminué de deux cens cinquante hommes, qui étoient morts de faim & de fatigues; car ceux qui se trouvoient en état de faire jouer les pompes, les Officiers y compris, n'avoient par jour qu'une once & demie de biscuit; au-lieu qu'on ne donnoit qu'une once de pain à ceux qui étoient trop malades ou trop foibles pour soûtenir un si rude travail, au milieu duquel on voyoit souvent les gens tomber morts de lassitude. En y comprenant les Officiers, il ne restoit à bord qu'environ cent quatre-vingt personnes en état de manœuvrer. Les vents du Sud-Ouest furent si forts, après qu'ils eurent perdu leurs mâts, qu'il ne leur fut pas possible d'en mettre d'autres à la place, & le Vaisseau fut le jouet des flots, entre les Latitudes de trente-deux & de vingt-huit degrés, jusqu'au 24 d'Avril, qu'ils apperçurent la Côte du Bresil à *Rio de Platas*, dix lieues au Sud de l'Isle de Ste. Catherine. Ils laissèrent tomber l'ancre en cet endroit, & le Capitaine auroit bien souhaité de gagner Ste. Catherine, afin de sauver le corps du Vaisseau, avec le reste du canon, & les munitions; mais l'Equipage ne voulut plus continuër à pomper, & comme au desespoir des souffrances passées, & d'avoir perdu un si grand nombre de leurs Compagnons, y ayant, dans ce tems-là, sur le tillac, jusqu'à trente cadavres, s'écria tout d'une voix, *à terre*, *à terre*, ce qui obligea le Capitaine à courir droit au Rivage, où le cinquième jour après, le Vaisseau coula à fond, avec toutes ses munitions. Le reste de l'Equipage, qui, par une espèce de miracle, se trouvoit encore en vie, après avoir échapé à la famine & à la fatigue, se sauva à terre, au nombre de quatre cens hommes".

PIZARRO. 1741.

PIZARRO. 1741.

Disgraces de l'Amiral sur la Côte de la Plata.

On peut inférer, du récit des avantures & du naufrage du *Guipuscoa*, quel doit naturellement avoir été le sort de l'*Hermione*, & ce que durent souffrir les trois autres Vaisseaux de l'Escadre, qui gagnèrent la Rivière de la Plata. Ces derniers, ayant un besoin extrême de mâts, de vergues, d'agrets, en un mot, de tout ce qui est nécessaire sur un Vaisseau, & ne pouvant rien trouver de pareil, ni à Buenos Ayres, ni dans aucun autre endroit, appartenant aux Espagnols, Pizarro dépêcha une Barque d'avis, avec une Lettre de crédit, à Rio Janeyro, pour acheter, des Portugais, ce qui lui manquoit. Il envoya en même-tems un Exprès par terre à San Jago, dans le Chily, pour être expédié de-là au Viceroi du Perou, & lui demander une remise de deux cens mille écus, à prendre du Trésor Royal de Lima; l'Amiral Espagnol croyant cette somme absolument nécessaire pour avitailler ses Vaisseaux, & les mettre en état de tenter de nouveau le passage dans la Mer du Sud, dès que la saison, devenue plus favorable, pourroit le permettre. Les Espagnols rapportent, comme une chose merveilleuse, & elle l'est en effet, que l'Indien, qui servoit de Messager, quoique dépêché en Hyver, quand les Cordillières sont couvertes de neige, ne mit que treize jours à se rendre de Buenos Ayres à San Jago dans le Chily, bien que ces deux Villes soyent éloignées l'une de l'autre de trois cens lieues d'Espagne, dont il en avoit dû faire près de quarante à travers les neiges & les précipices des Cordillières.

La réponse du Viceroi, au message de Pizarro, ne fut rien moins que favorable. Au-lieu de deux cens mille écus, que ce dernier avoit demandés, le Viceroi ne lui en fournit que cent mille, en lui faisant dire, que ce n'étoit encore qu'avec bien de la peine qu'il avoit pû lui procurer cette somme. Les Habitans de Lima, qui jugeoient la présence de l'Amiral nécessaire à leur sureté, furent très-mécontens de ce procedé, & dirent hautement, que ce n'étoit pas le manque d'argent, mais les vûes intéressées de quelques-uns des Favoris du Viceroi, qui avoient empêché que Pizarro n'eut obtenu toute la somme qu'il avoit demandée.

La Barque d'avis, envoyée à Rio Janeyro, ne répondit aussi qu'en partie au but qu'on s'étoit proposé en la dépêchant. Quoiqu'elle rapportât une quantité considérable de goudron, de poix & de cordages, il ne lui fut cependant pas possible d'avoir ni mâts ni vergues. Par un surcroit d'infortune, Pizarro, qui comptoit de recevoir quelques mâts du Paraguay, se trouva trompé dans son attente; le Charpentier, qu'il y avoit envoyé, avec une grande somme d'argent, au-lieu de s'acquitter de sa commission, s'étant marié & arrêté dans le Pays. Cependant, en faisant servir les mâts de l'*Espérance* sur l'*Asie*, & quelque bois rond, qui étoit encore à bord, on remit l'*Asie* & le *St. Etienne* en état de tenir la Mer. Au mois d'Octobre suivant, Pizarro mit à la voile, dans l'intention d'essayer, encore une fois, s'il y auroit moyen de doubler le Cap de Horn; mais le *St. Etienne*, en descendant la Rivière de la Plata, donna contre un Basfond, & perdit son gouvernail. Cet accident, & quelques autres encore, que ce Vaisseau essuya, le mirent entiérement hors de service, de-sorte que Pizarro, après en avoir fait ôter les agrets, partit avec l'*Asie*. Comme

Seconde tentative inutile pour doubler le Cap de Horn.

me il pouvoit se flatter de faire ce trajet en Eté, & que les vents étoient favorables, il comptoit d'avoir enfin surmonté toutes les difficultés; mais se trouvant à la hauteur du Cap de Horn, son Vaisseau, qui avoit le vent en poupe, la Mer étant assez agitée, quoique le vent fut moderé, perdit ses mâts, par quelque mauvaise manœuvre de l'Officier qui étoit de garde, & Pizarro se vit obligé de gagner une seconde fois la Rivière de la Plata, en fort mauvais état. L'*Asie* ayant considérablement souffert, dans cette seconde tentative, on ordonna de raccommoder l'*Espérance*, qui avoit été laissée à Monte Vedio. Le commandement de ce Vaisseau fut donné à Mindinuetta, qui étoit Capitaine du *Guipuscoa*, quand ce Vaisseau eut le malheur de périr. Ce Capitaine partit, au mois de Novembre de l'année suivante 1742, de Rio de la Plata, pour la Mer du Sud, & gagna heureusement la Côte du Chily, où Pizarro, qui y étoit venu de Buenos Ayres par terre, le joignit, comme on l'a vû dans l'Article précédent.

1742.

Ces deux Chefs ne tardèrent pas long-tems à se brouiller. La principale cause des disputes très-vives, qu'il y eut entr'eux, étoit, que Pizarro prétendoit prendre le commandement de l'*Espérance*, que Mindinuetta avoit amené dans la Mer du Sud: mais ce dernier refusoit de remettre son autorité entre les mains de l'Amiral, disant, qu'il avoit fait le trajet, sans être soûmis à personne, & qu'ainsi Pizarro ne pouvoit pas reprendre une autorité, à laquelle il avoit renoncé. Cependant Mindinuetta fut obligé, par l'entremise du Président du Chily, qui se déclara pour l'Amiral, de se soûmettre, après une longue & opiniâtre résistance.

1745.

On prépare l'Asie pour le retour en Europe.

Mais Pizarro n'étoit pas encore au bout de toutes ses infortunes. Quand Mindinuetta & lui revinrent, en 1745, par terre, du Chily, à Buenos Ayres, ils trouvèrent, à Monte Vedio, l'*Asie*, qu'ils y avoient laissée, environ trois ans auparavant. Ils résolurent de mener, si la chose étoit possible, ce Vaisseau en Europe, & dans cette vûe, ils se firent raccommoder du mieux qu'ils purent. Mais la grande difficulté consistoit à se procurer un nombre suffisant de Matelots, pour faire ce Voyage; tous ceux qui se trouvoient aux environs de Buenos Ayres n'allant pas à une centaine. Ils tâchèrent de remplir ce vuide, en prenant par force plusieurs Habitans de Buenos Ayres. Outre celà, ils envoyèrent à bord tous les prisonniers Anglois, qu'ils avoient alors en leur puissance, avec un bon nombre de Contrebandiers Portugais, dont ils s'étoient saisis en différentes occasions, sans compter quelques Indiens natifs du Pays. Parmi ces derniers, se trouvoit un Chef, avec dix des siens, qui avoient été surpris trois mois auparavant, par un parti de Soldats Espagnols. C'étoit Orellana, Membre d'une puissante Tribu, qui avoit fait bien des ravages aux environs de Buenos Ayres. Ce fut avec cette troupe de gens ramassés de tous côtés, qui, à l'exception des seuls Espagnols Européens, faisoient le Voyage bien malgré eux, que Pizarro mit à la voile de Monte Vedio, dans la Rivière de la Plata, vers le commencement du mois de Novembre.

Revolte d'Orellana.

Comme les Espagnols n'ignoroient pas que l'Equipage forcé, qu'ils emmenoient, partoit à regret, ils traitèrent leurs prisonniers de la manière la plus dure, sur-tout les Indiens. C'étoit un amusement ordinaire pour les moindres Officiers du Vaisseau, de les frapper à toute outrance, sous les

pré-

PIZARRO. 1745. prétextes les plus legers, & simplement pour faire montre de leur autorité. Orellana & ses Camarades, quoique patiens & soûmis en apparence, se déterminèrent à tirer vengeance de tant d'inhumanité. Orellana parloit bien l'Espagnol, qu'il avoit appris par le commerce que les Indiens de ce Pays-là ont avec les Habitans de Buenos Ayres, en tems de Paix; il lia conversation avec quelques Anglois, qui entendoient cette langue, & parut fort curieux de savoir combien il y avoit de leurs Compatriotes à bord, & qui ils étoient. Il n'ignoroit pas qu'ils étoient Ennemis des Espagnols; ainsi il se proposoit sans doute de leur découvrir son projet, & de leur faire prendre part à la vengeance qu'il méditoit; mais ne les trouvant apparemment pas aussi animés & aussi vindicatifs, qu'il l'auroit cru, il résolut de n'avoir recours qu'à la valeur & à l'intrépidité de ses dix Compagnons. Ceux-ci, comme il parut, se soûmirent volontiers à sa direction, & promirent d'exécuter fidélement ses ordres. Après être convenus des mesures qu'il y avoit à prendre, ils se pourvûrent de couteaux flamands, dont on se servoit à bord, & employèrent secrétement le tems, qu'ils avoient de reste, à couper des bandes de cuir, le Vaisseau étant chargé d'une grande quantité de peaux, & attachèrent, à chacune de ces bandes, un boulet ramé des petites pièces du demi-pont. Cette espèce d'arme, que les Indiens de Buenos Ayres apprennent à manier dès leur enfance, & qu'ils tournent autour de leur tête avec beaucoup de vitesse & de force, est très-dangereuse. Tout étant ainsi préparé, l'exécution de leur dessein fut probablement hâtée, par un nouvel outrage, dont Orellana même fut l'objet. Un des Officiers, lui ayant commandé de grimper jusqu'au haut du mât, ce qui ne lui étoit pas possible, le maltraita tellement, sous prétexte de punir sa desobéissance, que le misérable Indien resta quelque-tems sans mouvement & tout ensanglanté sur le tillac. Un traitement pareil ne put que le confirmer dans sa résolution, & ne lui laissa aucun repos qu'il ne l'eut exécutée. On va voir de quelle façon il s'y prit, pour cet effet, peu de jours après.

VERS les neuf heures du soir, la plûpart des principaux Officiers se trouvoient sur le demi-pont, pour joüir de la fraicheur de la soirée; le corps du Navire étoit rempli de bétail, & le château de proue garni de monde comme à l'ordinaire. Orellana & ses Compagnons, ayant profité de l'obscurité de la nuit pour préparer leurs armes, & s'étant débarrassés des habits, qui auroient pû les empêcher d'agir avec facilité, vinrent tous sur le demi-pont, & s'avancèrent vers la porte de la grande chambre. Le Contre-Maître se mit aussi-tôt à les gronder, & leur ordonna de se retirer.

ORELLANA dit alors, en sa langue maternelle, quelques mots à ses gens, dont quatre se détachèrent & allèrent occuper les Couroirs, deux de chaque côté, pendant que le Chef & les six autres sembloient quitter à pas lents le demi-pont. Quand les quatre Indiens, qui s'étoient séparés de leurs Compagnons, se furent postés dans les Couroirs, Orellana approcha de sa bouche le creux de ses mains, & jetta le cri de guerre, en usage parmi ses Compatriotes. Ce cri, qui est des plus effroyables qu'on puisse entendre, servit de signal au massacre. Tous mirent le couteau à la main, & firent usage en même-tems de leurs courroyes garnies de boulets ramés. Les six Indiens, qui étoient demeurés avec leur Chef, sur le demi-pont, jettèrent

en

en un instant sur le carreau quarante Espagnols, dont il y en eut plus de vingt tués d'un seul coup, & le reste mis hors de combat. Plusieurs Officiers, dès le commencement du tumulte, gagnèrent la chambre du Capitaine, où ils éteignirent la lumière, & barricadèrent la porte. Quelques-uns de ceux qui avoient eû le bonheur d'échaper aux premiers effets de la fureur des Indiens, tachèrent de gagner le château de proue, en se glissant le long des Couroirs; mais les quatre Indiens, qui s'y étoient postés à dessein, les massacrèrent presque tous au passage, ou les forcèrent à se précipiter des Couroirs dans le corps du Vaisseau; d'autres y sautèrent d'eux-mêmes par-dessus la balustrade, & se crurent très-heureux de pouvoir se cacher parmi le bétail, mais la plus grande partie se sauva dans les haubans du grand mât, & se cacha sur la hune, ou entre les agrets. Quoique les sept Indiens n'eussent fait leur attaque que sur le demi-pont, ceux qui étoient de garde au château de proue, se voyant coupés, & saisis de crainte à la vûe des blessures de ceux qui s'étoient coulé le long des Couroirs, perdirent d'autant plus espérance, qu'ils ignoroient qui étoient les attaquans, & en quel nombre. Ainsi, ils gagnèrent tous, dans la dernière confusion, les funins de la misaine & du beaupré.

Les onze Indiens, avec une intrépidité, dont il n'y a peut-être point d'exemple dans l'Histoire, s'étant rendus maîtres, en moins de rien, du demi pont d'un Vaisseau monté de soixante-six pièces de canon & de cinq cens hommes, conservèrent assez longtems ce poste; car, les Officiers, qui s'étoient retirés dans la chambre du Capitaine, parmi lesquels se trouvoient Pizarro & Mindinuetta, l'Equipage entre les ponts, & ceux qui s'étoient sauvés sur la hune, ou entre les agrets, ne songèrent d'abord qu'à leur propre conservation; & il se passa même un tems assez considérable avant qu'ils pensassent aux moyens de se remettre en possession du Vaisseau. Les cris des Indiens, les gemissemens des blessés, & les clameurs confuses de l'Equipage, causoient une frayeur, que l'obscurité de la nuit, & l'ignorance où ils étoient touchant les forces de leur ennemi, augmentoient considérablement. Les Espagnols savoient, qu'une partie de ceux qui étoient à bord ne faisoit le Voyage qu'à contre-cœur, & que leurs Prisonniers avoient été traités trop cruellement pour n'en pas tirer vengeance, s'il leur étoit possible. Ainsi ils crurent la conspiration générale, & se comptèrent perdus sans ressource. Quelques-uns même voulurent se jetter dans la Mer; mais leurs Camarades les en empêchèrent.

Après que les Indiens eurent entiérement nettoyé le demi-pont, le tumulte cessa en quelque sorte; ceux qui s'étoient sauvés, se tenant tranquilles par frayeur, & les Indiens ne se trouvant pas en état de les joindre, ni par celà même de les attaquer. Orellana, dès qu'il se vit maître du demi-pont, força une caisse d'armes, que, sur quelque leger soupçon de revolte, on avoit, quelques jours auparavant, placée en cet endroit, comme le plus sûr. Il croyoit y trouver, tant pour lui-même que pour ses Camarades, un nombre suffisant de coutelas, dont les Indiens de Buenos Ayres savent admirablement bien se servir; il se proposoit, à ce qu'on a pu conjecturer, de forcer la chambre du Capitaine; mais quand la caisse

PIZARRO. 1745. fut ouverte, il n'y apperçut que des armes à feu, qui ne pouvoient lui être d'aucun usage. Il y avoit cependant des coutelas dans cette caisse, mais cachés sous les armes à feu. Ce fut sans doute un cruel sujet de dépit pour Orellana, d'être obligé de rester dans l'inaction, pendant que Pizarro & les autres Officiers, qui étoient dans la grande chambre, pouvoient parler par les fenêtres & par les sabords à ceux qui se trouvoient dans la Sainte Barbe, & entre les ponts. Il sçut d'eux que les Anglois, sur qui avoient principalement tombé ses soupçons, se tenoient tranquilles en bas, & ne s'étoient point mêlés de la revolte. L'Amiral & ses Officiers, découvrirent enfin, par d'autres circonstances, qu'Orellana & ses Compagnons avoient seuls part à l'entreprise. Ce dernier éclaircissement les détermina à charger les Indiens sur le demi-pont, avant que les mécontens, qu'il y avoit à bord du Vaisseau, fussent assez revenus de leur première surprise, pour sentir qu'en se joignant aux Indiens, il leur seroit très-facile de se rendre maîtres du Vaisseau. Dans cette vûe, Pizarro rassembla tout ce qu'il pouvoit y avoir d'armes dans la chambre où il s'étoit barricadé, & les distribua à ses Officiers; mais il ne trouva pas d'autres armes à feu que des pistolets, sans poudre ni plomb. Néanmoins, comme il avoit communication avec la Ste. Barbe, il dévala, par la fenêtre de la grande chambre, un seau, dans lequel le Canonnier mit, par un des sabords de la Ste. Barbe, quelques cartouches de pistolets, & ayant entr'ouvert la porte de leur chambre, ils firent feu sur les Indiens, qui occupoient le demi-pont, mais sans en blesser d'abord aucun. A la fin, Mindinueta eut le bonheur de tuer Orellana; & les fidèles Compagnons de ce Chef, ne voulant pas survivre à sa perte, se jettèrent aussi-tôt dans la Mer, où ils se noyèrent tous jusqu'au dernier homme. Ainsi fut étouffée la revolte, & le demi-pont regagné, après qu'il eut été deux heures entières au pouvoir de l'intrépide Orellana, & de ses vaillans & malheureux Compatriotes.

Mort de ce Chef Indien.

Arrivée de l'Asie en Espagne. 1746.

PIZARRO échappé à un danger si éminent, dirigea son cours vers l'Europe, & arriva, sur la Côte de Gal, au commencement de l'année 1746, après une absence de près de cinq ans. Le but de son Voyage étoit, comme on l'a dit, de traverser le succès de l'Expédition de M. Anson, & le résultat en fut, que la puissance navale de l'Espagne se trouva diminuée de plus de trois mille hommes, l'élite de ses Matelots, & de quatre bons Vaisseaux de Guerre; l'Amiral ayant laissé l'*Espérance*, le dernier de ces Navires, dans la Mer du Sud, sans apparence qu'il put jamais retourner en Espagne. Desorte que l'*Asie*, avec moins de cent hommes, doit être consideré comme le seul reste de l'Escadre qui partit d'Espagne sous les ordres de Pizarro (a).]

(a) Voyage d'Anson, Tom. I. Pag. 49 & suiv.

Fin de la Quinzième Partie.

TABLE

TABLE
DES
TITRES ET PARAGRAPHES
CONTENUS DANS CE VOLUME.

Suite du LIVRE QUATRIÈME.

Description des Isles Marianes, Philippines, Palaos, Celebes, ou Macassar, & Borneo.

TABLE DES TITRES ET PARAGRAPHES.

Suite des Voyages aux Indes Orientales, par le Sud-Oueft.

FIN DE LA TABLE DES TITRES ET PARAGRAPHES.

De l'Imprimerie de JACQUES VAN KARNEBEEK, *à la Haye.*



AVIS

AVIS AU RELIEUR

POUR PLACER LES CARTES ET LES FIGURES DU

QUINZIÈME VOLUME.

AVIS AU RELIEUR.

(a) *Cette seconde Vûe regarde la page 315.*
(b) *La partie inférieure de cette Planche se rapporte à la page 330.*

Nota. *L'Astérisque est pour distinguer les nouvelles Cartes & Figures, qui ont été ajoutées à cette Edition.*

On a barré toutes les Planches qui sont proprement doubles.

Ce Quinzième Volume contient.

			Flor.	Sols.	
53	Feuilles & le Titre Rouge, . . . à 1 sol, *font*		2 -	14 -	0
43	Figures & Cartes Géographiques, à 3 sols, *font*		6 -	9 -	0
1	Vignette, ...		0 -	2 -	0
			9 -	5 -	0
	Et pour le *Grand Papier*, ...		13 -	18 -	0

Selon les Conditions de Souscription, ceux qui ont souscrit ne payeront:

Pour le *Petit Papier* que	7 -	14 -	0
Pour le *Grand Papier* que	11 -	12 -	0

Moyennant qu'ils retirent ce Volume avant le 1 d'Octobre 1757.

FIN DU QUINZIÈME VOLUME.

